

---

Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

---

1937

## Volume 102: 1937

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales>



Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

---

### Recommended Citation

Volume 102: 1937, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).  
<http://via.library.depaul.edu/annales/102>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact [digitalservices@depaul.edu](mailto:digitalservices@depaul.edu).

ANNALES  
DE LA CONGRÉGATION  
DE LA MISSION  
(LAZARISTES)  
ET DE LA COMPAGNIE  
DES FILLES DE LA CHARITÉ



SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

(LAZARISTES)

ET DE LA COMPAGNIE

DES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME 102 — ANNÉE 1937.

45749



A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

1937



HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION  
DE LA MISSION

---

LIVRE IV. — De 1874 à 1918

CHAPITRE XXXVII. — M. Boré, supérieur général (*suite*).

SOMMAIRE. — Le corps professoral de la Maison-Mère (1874-1878).

M. Armand DAVID (*suite*).

Nous sommes au 14 février 1873. M. David fait ses préparatifs de départ vers le Sud de la Chine. Il a 300 kilos de bagages. Comment transporter tout ce matériel ? Il n'y a pas de mulets dans la contrée. Heureusement que le Père Hoang, qu'il a plaisanté un peu tout à l'heure, décide les chrétiens à servir de porteurs. Dix hommes de bonne volonté se présentent. On met les 300 kilos dans des hottes et en route, à travers les forêts et la fameuse chaîne de montagnes du Tsing-Ling. Quelqu'un lui écrit de se défier de la ruse, de la mauvaise foi des habitants. M. David s'abandonne à la Providence.

Le départ se fait avec pétards et musique. On a même préparé un cheval brillamment harnaché. M. David décide d'aller à pied comme ses porteurs. Ceux-ci sont très joyeux ; ils ne connaissent pas la route ; mais, ils plaisantent comme des enfants qui s'en vont en vacances. On rencontre un gros loup ; on traverse un pays où se trouvent quatre panthères qui ont blessé plusieurs chasseurs ; le courage manque à un porteur qui parle de retourner ; un autre roule dans un précipice avec sa charge. On arrive au sommet du Tsing-Ling. Il y a une pagode où quelques bonzes font brûler des bâtons odorants, en guise de prières. Ce qui est plus pratique, c'est que l'on peut boire à cette pagode un peu d'eau chaude qui redonne de la vigueur ; car il fait très froid, les eaux sont gelées. On rencontre çà et là une vieille auberge

où l'on s'abrite et où l'on peut manger des pommes de terre bouillies.

Les jours se suivent sans incidents remarquables. Le 23 février, un interminable et contagieux éclat de rire saisit mes porteurs, gens simples et naïfs ; nous rencontrons un troupeau de vaches dont les pattes ont été chaussées de souliers de paille pour les empêcher de se trop user l'ongle sur la pierre ; ce spectacle a suffi pour égayer toute la journée les braves porteurs que M. David compare à des escargots qui ne sont jamais sortis de leur coquille.

Le journal de M. David est rempli de détails techniques ; c'est merveilleux comme il remarque toutes les particularités géologiques, ornithologiques, végétales, etc. Son regard ne laisse échapper, pour ainsi dire, aucune des choses qui rentrent dans le domaine scientifique. On sort du Tsing-Ling. La dernière montagne est le Mont aux Pagodes : il y en a en effet un grand nombre avec d'innombrables ex-voto en pierre. L'une de ces pagodes est bâtie sur la racine d'un arbre qui représente la forme d'une tête de serpent. C'est une image naturelle du Dragon traditionnel.

¶ M. David se retrouve en rase campagne ; en quittant les forêts sombres et rudes, il éprouve un sentiment de bien-être « tant il est vrai, dit-il, que l'homme est fait pour vivre en face du ciel. Il lui faut l'immensité de la voûte céleste ; le spectacle est plus en rapport avec les élans de l'intelligence humaine qui voudrait embrasser et comprendre tout, même l'infini ». Dans sa joie, M. David distribue 3.500 sapèques à ses porteurs pour les récompenser du dur labeur que leur a occasionné le passage difficile du Tsing-Ling.

Voici la petite troupe près de la fameuse ville de Hantchoung-fou qui fut capitale de l'empire, sous le règne de l'empereur qui fit bâtir la grande muraille, il y a plus

de 2.000 ans. Les porteurs et domestiques sont allés visiter la ville. M. David est triste, mélancolique depuis plusieurs jours ; il est harassé des mille chicanes et de la duplicité des gens avec qui il a à faire ; il est tenté de quitter tout ; mais sa mission scientifique se dresse comme le devoir, comme la volonté de Dieu ; il reste. Le pays a été ravagé ; le P. Tchao lui raconte qu'il y avait 12.000 chrétiens, mais que les rebelles ont tout saccagé et dispersé. Pendant deux ans, la seule viande vendue a été de la viande humaine. Plusieurs mères ont été mises à mort pour avoir vendu la chair de leurs enfants qu'elles avaient tués.

Le voyage se poursuit avec mille incidents et trauvailles précieuses. Mais les pieds sont meurtris. Un premier symptôme de faiblesse se manifeste : sur la route, le 5 mars 1873, il est pris d'étourdissement et tombe évanoui. Revenu à lui, il se remet à casser et rapporter un grand nombre de pierres fossilifères ; les Chinois le reçoivent avec de grands éclats de rire ; ils le prennent pour un fou en le voyant chargé de pierres comme un manœuvre.

Le 7 mars, on rencontre une chapelle à 1390 mètres de hauteur. Le lieu est propice pour des explorations scientifiques, M. David s'y arrête quelques jours. Il est logé dans une cabane, bâtie en terre et en paille, ouverte à tous les vents et à tous les regards ; les chrétiens sont grossiers et méfiants ; les habitants sont assez sauvages ; ils sont impatients de le voir décamper. M. David visite en particulier des cavernes remplies de chauves-souris, de phalènes, d'araignées, de grillons qui sont une bonne aubaine pour ses collections. Mais il fait froid, il neige. On marche en rampant dans la vieille forêt qui est située à 2.200 mètres ; la neige est glacée, on glisse, on patauge ; de plus, M. David est induit en erreur par des montagnards ; M. David ne se laisse pas faire ; il admi-

nistre une bonne leçon à ceux qui l'ont trompé ; on tremble devant cet Européen qui n'a pas peur et qui a un fusil perfectionné. Dans ses allées et venues, notre confrère mange et boit comme il peut ; le vin de riz est son soutien ; cette boisson a l'avantage de n'être pas chère, car pour un sou on en a un cruchon. M. David fait grand éloge de cette boisson ; fortifié par elle, il examine des jours entiers les empreintes végétales des ardoises carbonifères qui abondent en ce lieu. Le 15 mars, il fait 13 lieues à pied, malgré la pluie, pour reconnaître les roches stratifiées. Le ciel est sombre, un vent froid lui glace le corps ; mais, petite consolation dans la tristesse, il voit des alouettes huppées « dont je n'entends jamais sans émotion, dit-il, l'harmonieux et plaintif sifflement et sans me rappeler les délicieuses collines de Savone toutes parfumées des émanations du ceste, du myrte, de la lavande et du thym ».

A cette époque, il est repris d'un grand regret de ne pouvoir aller à l'Ouest dans ce Kansou où il a rêvé d'explorer les sources des deux grands fleuves de la Chine ; mais il se raisonne : il y a la guerre, il faudrait la protection du gouvernement, il faudrait avoir une bonne escorte, il faudrait des sapèques, il faudrait la vigueur de la jeunesse ; il continue donc vers l'Est et le Sud.

Le 23 mars, il arrive chez le Père Vidi, originaire de Vérone. Il passe avec lui des jours de bonheur car, dit M. David, « c'est un missionnaire qui a étudié l'histoire naturelle et qui comprend (chose fort rare parmi les hommes de notre profession) que l'étude de la nature est bien autre chose qu'un caprice de curiosité. Le P. Vidi se fait un devoir d'expliquer aux chrétiens du lieu que je ne suis ni un espion, ni un fou, ni un condamné à la glèbe, ni un homme désœuvré qui s'amuse à courir après les bêtes, à arracher des herbes et à casser des cailloux. J'avoue, continue M. David, que l'un de mes

chagrins les plus sensibles, quand je me trouve avec les hommes de ma robe, fort respectables d'ailleurs pour leurs vertus et leur science théologique, mais trop étrangers aux découvertes des sciences d'observation, c'est de me voir quelquefois, à propos de mes occupations d'histoire naturelle, l'objet d'une sorte de pitié et de leurs railleries sur ce qu'ils appellent une toquade ou une perte de temps. Quelques-uns, il est vrai, accordent que sur tant de missionnaires européens qui vivent en Chine, il y en ait un qui distraie de son temps quelques jours pour former des collections. Mais, il en est peu qui conviennent que les questions d'histoire naturelle puissent sérieusement intéresser les ministres de la religion catholique. » M. David continue sur ce ton, montrant qu'il y a des missionnaires qui sont ferrés sur la théologie, mais qui disent des bêtises sur la géologie, sur l'âge du monde, sur celui du genre humain, sur la nature du déluge de Noé, etc., etc. Il faut avouer que, sur bien des points, M. David a été alors à l'avant-garde et que ce qui chez lui pouvait paraître téméraire en ce temps-là, aux yeux de quelques-uns, serait peut-être regardé comme arriéré actuellement par beaucoup. Nous n'avons pas à entrer dans une discussion à ce sujet. Notre rôle est de faire connaître M. David, de le montrer tel qu'il était.

Avec le P. Vidi, M. David était en communauté d'idées ; aussi va-t-il séjourner assez longtemps dans le district dont ce missionnaire est chargé. Le 25 mars, il célèbre la fête de l'Annonciation dans une chrétienté, où a été enterré le premier missionnaire de cette contrée, le P. Fabre (appelé par les chinois Père Fan) ; ce prêtre est invoqué par les païens aussi bien que par les chrétiens ; on lui attribue des miracles. M. David en discute quelques-uns ; la tradition prétend que, lorsque des bandits voulurent détruire sa pierre tumulaire, le mo-

nument versa du sang et en effet on voit un liquide rouge. Mais M. David constate que la pierre a une fente roussie par de l'oxyde de fer dont abonde la pierre et que l'eau pluviale dissout et fait suinter. Le prétendu miracle est tout simplement un phénomène naturel. M. David parle d'autres miracles et raconte que les païens auraient érigé une pagode en l'honneur de ce missionnaire et que cette pagode serait desservie par un bonze ; mais M. David n'y est pas allé voir et il ne garantit l'authenticité ni de la pagode ni des autres miracles racontés.

Les jours qui suivent se passent en excursions dans le *Léang-shan*, la montagne qui flambe et qui fume à cause de ses fours à chaux ; il inspecte les roches à fossiles, les pétrifications ; les journées sont laborieuses ; il court après les insectes, il s'attaque aux serpents. Voici la méthode singulière dont il se sert pour attraper ces bêtes venimeuses et effrayantes : « Après avoir amusé l'animal avec un bâton, je le fais dresser, je le saisis tout à coup d'une main et de l'autre je lui jette du tabac dans sa gueule béante ». Qu'on nous permette de dire que cette petite narration assez intéressante sur le papier prenait un caractère palpitant lorsqu'à Saint-Lazare, M. David nous la racontait de vive voix, en mimant la chose avec tous les gestes opportuns.

Tous ces animaux tués, empaillés, appropriés, augmentent ses collections et ses bagages. Les serpents voisinent avec les salamandres, les oiseaux et les papillons avec les cantharides puantes. Il fait très chaud ; les émanations peu odorantes de cette arche de Noë exercent une action intoxicante sur l'organisme de M. David. Il a des douleurs inexplicables dans le foie, dans les voies urinaires ; il craint que cela ne vienne de l'odeur pénétrante qui se dégage de ses caisses d'insectes.

Le 16 avril, il est dans une chrétienté où les gens sont

braves ; ils l'invitent à dîner. A ce propos M. David qui aime beaucoup le lait, constate que dans l'empire chinois, on manque en général de laitage, on n'en trouve pas chez les habitants, si ce n'est très rarement et il raconte une histoire d'évêque qui étant tombé malade et ayant besoin de lait, ne put s'en procurer que grâce au dévouement des chrétiennes. M. David constate aussi que les persécuteurs, qui ont été condamnés à mort, vivent et ont des dignités dans les provinces éloignées des Européens. « Les instigateurs des massacres de Tien-Tsin sont en vie, dit-il, et pour satisfaire aux exigences des Européens, on a exécuté 21 vauriens ». Cette partie du journal de M. David se termine par un relevé de ses observations des six mois derniers : 195 espèces d'oiseaux, 59 mammifères.

Jusqu'ici le voyage se faisait à pied ; mais M. David est fatigué, il se sent touché ; il se laisse convaincre par le Père Vidi de continuer la route en barque. C'est peut-être moins fatigant pour les pieds, mais ce n'est guère reposant pour tout le corps. Il y a de tout sur la barque où M. David prend place : on ne peut pas s'y tenir debout, il faut s'asseoir ou s'étendre. Des exhalaisons pénétrantes répandent une odeur insupportable. La fumée du feu de bois aveugle les yeux. Le batelier attend, pour partir, un jour faste. Il annonce qu'on va partir. On ne part pas. Il faut patienter encore quelques jours. Enfin on part. Le chef des barquiers brûle des bâtons odorants, immole un vieux coq et les rames se lèvent et s'abaissent, tandis que deux hommes manient des avirons en guise de gouvernail. Il y a des rapides nombreux et dangereux. Les Chinois ont un calme imperturbable ; ils sont impassibles ; pas une plainte, pas une parole de mécontentement. Quand il y a un passage un peu plus difficile, le maître batelier fait avec grand recueillement des inclinations profondes et des

fumigations odorantes en l'honneur du Neptune chinois qu'il appelle le *prince* ou *seigneur* du Han-Kiang. Mais les rapides deviennent de plus en plus dangereux ; les écueils se multiplient ; la barque est renvoyée de l'un à l'autre ; les tourbillons lui font perdre l'équilibre et, un beau jour, le 22 avril 1873, c'est le naufrage complet. Les hommes, les bagages, les débris de la barque s'en vont où ils peuvent. Après quelques heures, on se rend compte que les hommes sont sauvés : M. David est sur un rocher ; il est mouillé de pied en cap ; son corps est plein de contusions et d'écorchures. Une partie des bagages, des caisses précieuses qui renfermaient des trésors de collections recueillies avec grande sollicitude, a péri. Il flotte encore çà et là dans le voisinage des débris de caisses. Ce qui a échappé à la fureur des eaux va être ravi par la rapacité des riverains qui sont accourus pour s'approprier ce qui n'a pas été emporté. Mais M. David lutte contre eux avec le désespoir d'une poule à qui l'on veut prendre ses poussins et enfin, après quelques heures, tout trempé encore, il a pu recueillir sur la rive quelques caisses ruisselantes. Il monte la garde autour d'elles.

Ce qui est remarquable en ces circonstances, c'est que M. David, insensible à la fièvre qui le fait frissonner, paraît sensible seulement au cri plaintif d'un petit duc japonais et au chant *nargueur* et sonore d'un grand coucou ; il reconnaît le merle bleu, la perdrix des bambous à la poitrine rousse, le mélodieux *Babax lanceolatus* et enfin le *lusciniopsis canturiens*, cet arrière-petit-cousin de notre inimitable rossignol.

Le batelier a loué une autre barque, où il a installé, vaille que vaille, les caisses sauvées qu'on n'a pu ouvrir et on avance avec précaution. La nuit, on s'arrête et M. David tire de temps en temps des coups de fusil pour effrayer et éloigner les brigands. Il entend la nuit le gai

ricanement de l'*Athéné*, le chant si vigoureux du *cuculus*, le cri court et rauque du *cervulus*. Rien ne lui échappe ; il note les particularités géologiques, atmosphériques, végétales, zoologiques au milieu desquelles leur barque s'avance : « J'emploie tout le temps qui n'est pas consacré à mes devoirs religieux, à examiner, à prendre des notes ; autour de moi, les autres passagers dorment nuit et jour, même les bonzes qui ne récitent jamais une prière ».

Dans les contrées que l'on traverse, il y a grande sécheresse. On frappe du tam-tam, on tire des pétards, on fait des processions pour demander la pluie. Le 1<sup>er</sup> mai au soir, la barque s'arrête près d'un village où l'on a joué la comédie avec musique pour obtenir l'eau du ciel. Le 2 mai, on est à Fang-Tching d'où part une route carrossable pour Pékin. Le Han-Kiang a maintenant 4 à 500 mètres de large. Il n'y a plus de rapides ; aussi voit-on une grande multitude de bateaux élégants ayant forme de gondoles, de barques ayant l'extrémité de leur poupe roulée en spirale et de côté, comme une corne de bélier ; fréquemment c'est une femme qui tient le gouvernail. On approche de la grande ville d'Han-Keou, la population grouille sur les deux rives ; on s'étonne de voir un Européen venant de Pékin ; on s'imaginait que le fameux Li-Hong-Tchang les avait tous tués ou chassés. « Pendant les haltes, les enfants s'avancent en foule pour contempler l'Européen. La venue inespérée d'un Yang-Kouy-dze (diable de la mer) rassemble aussitôt les *nargueurs* ignorants, hommes, femmes et enfants : il n'y a que les jeunes femmes et les filles adultes qui ne s'approchent jamais de l'étranger, si c'est un homme ; c'est une règle de décence, observée très généralement en Chine. »

M. David revoit avec plaisir ces contrées qu'il a vues en 1868. Sur le point de quitter sa barque où cependant

il a été si mal, pendant des jours et des nuits, il éprouve comme une sorte de regret : « cela semble paradoxal, dit-il, et cependant il en est ainsi ». Et il fait une belle dissertation philosophique sur l'habitude qui nous facilite et nous fait affectionner ce qui paraît pénible, grand bienfait du Créateur.

Enfin voici Han-Kéou, voici le Yang-Tse-Kiang couvert de milliers de bateaux, de plusieurs vapeurs européens. M. David descend à la procure des missions italiennes ; il est reçu par des Italiens, des Français, des Belges, des Hollandais : accueil fraternel, amical, conversations franches, vives, gaies, cordiales, intelligentes, tout ce qui réjouit le cœur et l'intelligence d'un être humain qui a vécu longtemps au milieu d'autres êtres, indifférents ou hostiles. L'arrivée de M. David est un événement pour la colonie européenne. Le consul français le reçoit à dîner ; l'explorateur Garnier s'entretient avec lui ; les conversations roulent sur ses découvertes ; on lui accorde place gratuite avec la meilleure cabine sur les bateaux européens.

M. David fait une heureuse traversée et arrive à Kiou-Kiang, le 11 mai 1873. Ici il est encore plus en famille : ce sont des Lazaristes. Quel bonheur de se retrouver avec les siens ! Il y a Mgr Bray, un vieil ami, aux procédés francs, cordiaux, généreux. M. David l'a connu simple confrère, il est maintenant évêque. « Evêque inspire respect. Respect produit éloignement. Eloignement signifie diminution d'amitié. Plus on respecte, plus on redoute. Rien de tout cela avec Mgr Bray, ou plutôt le respect signifie l'estime ; l'estime s'allie avec la plus vive amitié ; sous la mitre, on sent, on retrouve le cœur, on se sent à l'aise ; on donne un libre cours à l'irrésistible besoin d'épanchement, on est heureux de voir que Mgr Bray ne pose pas et qu'avec lui on n'a pas besoin ni devoir de poser ». Ces réflexions de

M. David nous découvrent un joli petit coin de son caractère aimant. A côté de ces belles fleurs d'affections, il y a une toute petite épine contre le P. Heude, le naturaliste jésuite, qui est venu par ici. « J'aimerais tout autant que le Révérend Père fût ailleurs, d'autant plus qu'il savait très bien que mon intention était de venir ici ». Ce sont des petits sentiments qui poussent même dans les âmes les plus délicates. A la réflexion, M. David se raisonne, il ne jalouse plus la belle barque chinoise avec laquelle le Père Heude peut facilement voyager, étudier et récolter et il conclut philosophiquement. « Il est vrai que les découvertes scientifiques sont du domaine du premier occupant ».

↳ M. David profite de son séjour chez ses confrères pour déclouer les caisses sauvées du naufrage et pour voir en quel état sont les collections. Hélas ! tout est abimé ! « La caisse qui contenait mes oiseaux est en bien pitoyable état : Quel malheur ! ». Enfin à force de soins, il réussit à sauver quelques richesses. Il écrit à ses parents ; il leur raconte son long voyage. « Je dois remercier Dieu de n'avoir pas eu de plus grand malheur ». Il est un peu découragé. « J'ai renoncé aux longues expéditions. Que d'autres continuent mon œuvre ! ». Mais ce n'est qu'une parole échappée à la faiblesse de l'homme. Nous allons le voir reprendre de plus belle. En attendant, il gémit de la réputation que lui font les journaux et les revues. « J'aimerais bien mieux la paix de l'obscurité ».

M. David avait donc songé à retourner à Shanghai, d'où vraisemblablement il serait rentré en France ; mais quelques jours passés dans sa famille spirituelle l'ont remonté au physique et au moral et il décide d'aller explorer le Kiang-Si et les confins du Fo-Kien.

Il part le 22 mai, en chaise à porteurs, avec 7 hommes et 2 brouettes. M. David décrit les ateliers où l'on prépare le thé ; il admire comment les conversations et les

rires ne font pas défaut dans ces vastes établissements. On suit la grand'route. Des chercheurs de crottin, l'épaule chargée de la hotte odorante, suivent avec acharnement les gros ruminants qui abondent sur les bords de la route. On loge la nuit dans des auberges désagréables, sales, puantes, enfumées. La chaleur est terrible. Les brouettiers sont malades. Deux jeunes chrétiens les remplacent bénévolement. Il pleut. La route est un ruisseau. Les voyageurs arrivent tout mouillés dans une vieille auberge où ils restent plusieurs heures, trempés et transis de froid. Un porteur se sauve. M. David note en passant que les femmes en ces lieux ont l'air distingué, les traits réguliers, le teint clair ; à la différence d'autres points de l'empire où M. David trouve que le beau sexe présente des physionomies... que nous ne dirons pas ici pour ne pas offenser la délicatesse de nos...lectrices.

Le 27 mai, on arrive à Nan-Chang. Impossible de pénétrer parce que la population a juré que jamais aucun Européen ne souillerait la ville par sa présence. « Cependant, dit M. David, il y a trois ou quatre ans, le comte de Rochechouart est entré dans cet inviolable *Sancta Sanctorum* ». On s'arrête donc dans les faubourgs de Nan-Chang, en dehors de l'enceinte des murailles. Le 30 mai, on passe à Fou-Tcheou où les habitants ornent leurs portes de feuilles d'acordes et de tiges d'armoïse pour chasser les diables malfaisants. Le 31, M. David arrive chez M. Anot. On lui apprend que le P. Heude vient de partir pour Fou-Tcheou d'où vient M. David. Décidément les deux savants jouent à cache-cache. « J'aurais eu beaucoup de plaisir, dit M. David, à revoir cet aimable rival ».

M. David est arrivé chez M. Anot pour l'Ascension. Il en profite pour se reposer un peu, pour assister aux offices, pour voir les chrétiens, pour converser avec

M. Anot. M. David fait grand éloge de ce missionnaire, du bien qu'il accomplit, « et cependant, écrit-il, on prétend qu'il n'a pas brillé dans ses études ; en ce cas, nous avons en lui un de ces exemples, moins rares qu'on ne croit, de jeunes gens se développant tardivement et parvenant à posséder à l'âge mûr autant et plus de bon sens pratique que quelques-uns de leurs condisciples qui les avaient éclipsés pendant leur jeunesse ». M. David a étudié beaucoup l'histoire de la Chine chrétienne et à ce point de ces études, il fait grand éloge de la Compagnie de Jésus en concluant que « les chrétiens de tout l'empire ont été autrefois plus nombreux qu'ils ne le sont maintenant ». M. Anot parle à M. David de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, car malheureusement ici et ailleurs les parents se défont facilement de l'excès de leurs nouveau-nés, surtout des filles.

Le 2 juin, départ pour Tsi-Tou ; en route on lui vole son sac de sapèques, un porteur s'est sauvé ; on arrive tout de même au séminaire épiscopal ou collège de Tsitou. *Hic pax regnat amica*. Les jours qu'il y reste, en la compagnie de M. Rouger Adrien, sont une joie pour son cœur. Il y a 30 élèves et M. David aime les enfants. Il y a des oiseaux et M. David les adore. Il y a des plantes en quantité. Bref, M. David résume les pages consacrées à son séjour à Tsitou par cette phrase : « Je peux dire que cet ensemble de plaines, de collines et de montagnes arrosées par de nombreux ruisseaux et par les rivières forme pour moi l'une des plus belles régions que j'aie encore rencontrées dans mes longs voyages de Chine ». La fête de la Pentecôte que M. David célèbre à Tsi-Tou lui suggère des réflexions très intéressantes sur les cérémonies, sur le chant, sur l'esprit des Chinois, sur leur langue, etc. etc. M. David fait des promenades scientifiques avec les élèves. Il parcourt les chrétientés avec M. Rouger. Il apprend que l'infanticide est très habituel-

lement pratiqué dans les familles païennes et il cite dans son journal des détails navrants sur cette coutume barbare.

Les moustiques se multiplient ; M. David a compassion de ses domestiques et il leur achète des moustiquaires faites en toile claire d'ortie blanche, coût 5.640 sapèques ; « on ne m'a pas même dit un petit merci ». Pour la fête de saint Vincent, M. David est avec le P. You. Ce prêtre indigène est un pharmacien et un confiseur remarquable : il a acheté deux panthères tuées, il a fait avec leurs os broyés une espèce de médecine appelée *lao hou kao* (confiture de tigre) qui a des propriétés corroborantes surprenantes. Le même avec du sang de *Shan-yang* compose une droguerie qui, entre autres vertus, fait engraisser en peu de temps. M. David enregistre ce qu'on lui raconte sans dire s'il y croit ou non.

Parmi tant d'autres procédés de la médecine chinoise dont parle M. David, citons cette page empruntée au 23 juillet 1873. « Pour remédier à certaine maladie, attribuée au coup de soleil, on prend un œuf de poule, bouilli très dur, dépouillé de sa coque, on le fait rouler à la main sur l'estomac du malade, tout doucement, sans le casser. Cet œuf absorbe tous les fluides morbides », M. David a examiné plusieurs de ces œufs après usage et il a trouvé que leur jaune était tout hérissé d'aspérités verruqueuses. « Je ne crois pas toujours aux médecines, conclut M. David ; mais je crois à la médecine, je pense que les corps renferment des milliers de principes capables d'exercer une action sur les forces vitales. Je suis persuadé que l'œuf possède des propriétés absorbantes ; cette pratique peut donc être fondée en raison jusqu'à un certain point. »

Le 1<sup>er</sup> août, il est près d'une pagode qui est le rendez-vous d'un nombre infini de pèlerins. Là résident les

trois génies qui peuvent donner la mort, le premier aux porcs, le second aux bœufs, le troisième aux hommes. Tous les 10 ans, il y a une procession colossale, monstre, telle qu'on ne peut s'en faire une idée en Europe, soit pour la pompe qu'on y déploie, soit pour le concours incroyable de dévots qui y prennent part. On abat sans pitié toutes les maisons qui pourraient gêner le cortège. On tue sans miséricorde ceux qui troublent la fête. Les mandarins n'y peuvent rien.

Le 2 août, M. David se repose un jour pour mettre au net ses notes de voyage ; il écrit à ses parents ; il a appris que quelque savant contestait ses découvertes ; il se fâche contre lui et le traite de radoteur et de jaloux, annonçant qu'à son retour en France, il mettra les choses au point, avec, dit-il modestement, les réparations que la justice demande. Il voudrait bien savoir ce qui se passe en France. « Ici, dit-il, on ne traite pas de questions gouvernementales. Les missionnaires vivent dans une grande placidité d'esprit, dans une espèce d'indifférence par rapport aux événements politiques. Je n'aime pas cette disposition, conclut M. David ».

M. David écrit aussi au directeur du Muséum de Lyon. Cette lettre a été citée *in extenso* dans les *Annales* de 1929, p. 337. Elle est très belle au point de vue scientifique et religieux. Cependant il donne un coup de patte à la littérature et aux beaux-arts qu'il déclare incapables d'élargir d'un pouce notre cercle intellectuel, propres seulement à chatouiller les sens, le cœur et l'esprit. Il montre comment l'étude des sciences élève jusqu'à Dieu ; il promet de donner au Muséum de Lyon ce dont on n'aura pas besoin au Muséum de Paris.

Le 3 août, M. David reprend ses tournées scientifiques ; il note tout ce qu'il voit ou entend. Il y a des pages charmantes sur un procès au sujet de l'eau dont on se dispute l'usage. Plaintes au mandarin qui envoie des

commissaires ; on va au devant de ces derniers, on les achète à prix de sapèques ; scènes vécues dans tous les pays.

Mais depuis quelque temps, la santé de M. David s'affaiblit. Chaque page de son journal contenait une petite phrase significative : « C'est un coup de soleil, c'est du paludisme ; je commence à ne plus me sentir bien ; sueur continue ; je ne puis plus dormir ; ma santé s'altère ; mon malaise augmente ». A partir du 15 août, le bulletin de santé devient plus mauvais : « gastrite, affection intestinale ; le 17, mal de tête, fièvre mêlée de typhus ; ma peau est brûlante ; je me traite avec du camphre ». Mais M. David n'est pas un douillet ; il ne se rend pas au mal ; il ne veut pas s'aliter. « Le 19 août, la fièvre est très forte, le mal de tête est devenu concassant, la vue est trouble, j'ai du vertige, je garde difficilement l'équilibre, je vois des fantômes ». Le 20, la fièvre est brûlante. Cependant M. David, en vrai savant, est surtout préoccupé d'enregistrer, comme s'il s'agissait d'un autre, les phénomènes de sa maladie et surtout d'en savoir le nom et la cause. « C'est une maladie du pays, une sorte de peste ou fièvre des bois. Mon mal pourrait bien me jouer un mauvais tour avant que je ne trouve son nom technique ». Le 21, la rate se met à ne plus fonctionner. « C'est à peine si je puis écrire ». Le 22, la journée a été très mauvaise. « Je ne sais pas comment va finir ma maladie. Je ressens des douleurs de tête à fendre le crâne ». Le 23, il semble que ce soit la fin. « Délire, éblouissement, vertige, fantômes. Au toucher mon corps me paraît être celui d'un autre ». Mais M. David lutte contre la mort ; il ne veut pas s'aliter, « sachant, dit-il, que l'énergie est le premier des remèdes contre toute sorte de maladie ». Le 24, il y a un peu de mieux. Sa maladie est le *chao* ; les autres jours, le mieux progresse ; éruption de nombreux buo-

tons au visage ; le 31, il est guéri ; mais son estomac fonctionne mal.

M. David a repris de suite ses recherches ; le 5 septembre, il lui semble dans ses courses respirer des émanations méphytiques ; le 8, il est repris de la fièvre ; il emploie le remède de la patience ; le 9, frissons, grincements de dents ; le 10, oppression du cœur ; MM. Anot et Lefèvre viennent le voir et profitent de leur rencontre pour faire les exercices de la retraite ; M. David se joint à eux, tout en observant et crayonnant. Il triomphe, le 11 septembre, parce qu'il a rencontré un *Lucane* de la famille des *Euchirides*. C'est le premier qu'il trouve ; il se rappelle que le comte de Mniszech lui avait annoncé en 1871 qu'il devait y en avoir dans le Sud de la Chine : « Voilà sa prévision réalisée ». Quand on travaille, on oublie ses maladies ; mais cela ne les fait pas partir ; M. David sue toujours, il n'a ni draps, ni linge ; il couche sur la terre ; la fièvre le reprend ; il a des pensées fixes ; il a des envies de rimer ; n'importe, il va continuer ses courses. Aurai-je la force ? La volonté fait des miracles ; il part, il recueille des collections ; il fait des envois au Muséum ; il a peiné beaucoup pour attraper des salamandres ; il y tient car elles lui ont coûté beaucoup, il les envoie toutes au Muséum de Paris sans en garder aucune pour lui, grand sacrifice.

On cherche pour lui une chaise à porteurs, on n'en trouve pas ; il va à pied malgré sa fièvre. Il écrit à ses parents, en septembre, qu'il ne va pas bien ; qu'il a été très malade, qu'il se dirige vers les montagnes du Fo-Kien où il pense rester un ou deux mois. Il dit que les missionnaires font beaucoup de bien, qu'il y a beaucoup de conversions. « Il ne faut pas pourtant, dit-il, s'imaginer que la Chine entière va devenir catholique ; les choses allant du pas qu'elles marchent maintenant, il faudra 40 ou 50 mille ans avant que tout l'empire soit

chrétien ». Le reste de sa lettre est un peu pessimiste ; il voit les choses en noir ; il sera heureux de retourner en France et de quitter la Chine ; mais ce sont de ces accès passagers, produits par la maladie ; tout homme est exposé au « cafard », surtout au milieu de populations avec lesquelles on ne communique pas par les sentiments et qui vous sont hostiles parce que vous êtes étranger ; il n'est pas bon à l'homme d'être seul. *Vae soli*. Ce qui soutient M. David, c'est la pensée du devoir. Il a une mission à remplir. Il la remplira.

Le 30 septembre, il marche onze heures durant, sa vue vacille ; il chancelle souvent, n'importe il marche. Le 1<sup>er</sup> octobre, il fait une ascension difficile, 12 heures de marche, il est exténué, il est sur le point de rendre les armes ; le lendemain, il reprend ses courses ; le chemin est un escalier continu ; il se console parce qu'il a trouvé d'énormes grenouilles qu'il décrit longuement. Le 4 octobre, fièvre, mal de tête, surdité ; il parcourt les montagnes, il fouille les bamboueraies ; il mange un peu de riz et de citrouille. Le 5, il passe la journée à chercher les hommes dont il a besoin pour aborder le Fo-Kien. Le 6, il a une faiblesse extrême, il est brûlant de fièvre, il part dans l'espoir que le voyage le soulagera ; après 70 li, il est exténué ; plusieurs fois il a été sur le point de se déclarer incapable de voyager davantage ; cependant à force de haltes, d'efforts, d'énergie, il est parvenu à suivre ses guides. Le 7 et le 8, il court après les singes qui abondent en ces lieux ; ses pieds chancellent ; les auberges sont misérables. Il est si faible et si épuisé qu'il est contraint de se coucher plusieurs fois sur la route pour reprendre des forces ; On est dans la montagne, il n'y a pas moyen de s'arrêter ; ce serait la mort ; il se fait passer une corde à sa ceinture et il se fait traîner à la remorque.

Enfin le 9 septembre, il arrive dans une chrétienté

où se trouve le Père Calunga, dominicain espagnol. C'est un pays de cocagne pour le naturaliste ; tout abonde au point de vue exploration ; « oh ! comme la santé serait nécessaire ici ! s'écrie-t-il ». Il a la fièvre, un dégoût universel pour la nourriture, pas de sommeil, et à côté il y a de si belles forêts où il doit y avoir tant d'objets intéressants pour ma mission ». C'est le supplice de Tantale. Il sort cependant mais pas aussi loin qu'il veut. Il étudie les arbres, les animaux, les poissons des torrents ; il en trouve de singuliers dont les nageoires ventrales sont façonnées de manière à adhérer aux surfaces polies comme des ventouses. Il fouille pour trouver du minerai. Il voit des écureuils sans pouvoir les attraper ; il entend des oiseaux sans les voir ; et il souffre toujours. Il regimbe contre la maladie, la faiblesse ; ses domestiques sont malades ; c'est une complication ; *Santa Paziienza*. Le bon Père Calunga lui donne du vin d'Espagne et du chocolat de Manille ; son estomac refuse tout ; il a une toux sèche, incessante ; pour se consoler il cherche un nom pour un oiseau très joli qu'il vient d'attraper et il pense l'appeler du nom de l'illustre doyen de la faculté des sciences de Paris. Il a des sueurs excessives ; son confrère espagnol se met en quatre pour le soulager ; l'état de sa poitrine empire ; il essaie de l'eau d'ail, remède préconisé par le P. Calunga.

Le journal se poursuit ainsi monotone, angoissant ; on le lit comme un roman dont on veut vite savoir la fin. M. David dit la messe jusqu'au 10 novembre. Cette journée est terrible ; l'inflammation de poitrine fait craindre une issue fatale ; il y a trouble et diminution de toutes les facultés, agonie indicible, exténuement universel, pensée de la mort. Le soir du 10, il semble que ce soit la dernière heure ; « c'est le moment solennel de quitter ce monde et d'aller rendre compte au Créateur des 47 ans que j'ai vécus. Je reçois du P. Calunga

les derniers sacrements ». Pendant trois heures, M. David a été à l'agonie, entre la vie et la mort. Il revient peu à peu, il respire mieux, la pensée de la mort le quitte ; de son lit il dévore des yeux les beautés de la nature ; il reprend goût à la vie. Le 21, il peut dire la messe. Il est sauvé. « Mon Dieu ! mon Dieu ! quelles terribles heures j'ai passées ! ».

Le journal qui n'avait plus que de brefs bulletins de santé reprend les descriptions, les narrations ; il y en a de charmantes, comme celle de cette femme qui ayant été battue par son fils, s'en va se plaindre à ses parents et amis. « Ceux-ci accourent aussitôt pour la venger ; ils commencent par s'installer dans la maison, par manger les cochons, les provisions, ils font bombance plusieurs jours ; puis quand il ne reste plus rien à manger ; ils s'en vont gravement en disant que l'honneur est vengé ; la femme rentre au logis et le fils aussi ; mais il n'y a plus de riz, plus de vin, plus d'huile, plus de cochons ! Voilà tout ce qu'a gagné la femme à se plaindre ! » Le journal du 25 novembre raconte une chasse aux singes qui est un modèle de narration ; mais il y a des détails trop crus pour être cités ici.

Le mois de décembre est le mois de la convalescence. La vie lui paraît belle. Les brouillards et les nuages de pessimisme ont été dissipés et chassés par le soleil de la santé. Il pense aller au Tche-Kiang ; il explorera les mers chinoises, puis les Philippines et il rentrera par le Japon et par l'Amérique. Il souffre encore, sa maladie lui a laissé des suites pénibles ; mais il est heureux de parcourir les montagnes et les vallées, les forêts et les plaines. Il achète pour un sou un pot de vin de riz, il y fait dissoudre de l'opium et il l'avale tout bouillant ; remède énergique et pas cher.

L'année 1874 s'ouvre pour lui à Tsitou au milieu de ses confrères. Il continue son voyage les jours suivants.

Mille incidents remplissent sa vie de chaque jour : avec les bateliers, les mendiants, les voleurs, les chrétiens, les préposés aux douanes, les soldats. Il y a des incidents comiques, des incidents tragiques. Un jour il reçoit des présents ; un autre des injures. Sur le lac Poyang, deux soldats viennent près de sa barque vociférer toutes sortes d'infamies contre les Européens, les missionnaires, la Sainte-Enfance. M. David garde d'abord le silence, puis il les menace pour les faire taire. Le soir, il note sur son journal, « qu'il ne faut pas compromettre par un acte de colère les intérêts de la religion ». C'est un de ces nombreux actes d'humilité par lesquels M. David se montre une âme supérieure.

Le temps est détestable. Un vent épouvantable pousse la barque où elle ne veut pas aller. On heurte un bateau de gardes mandarinaux. Quelle audace ! On n'en sortira pas sans avoir fait de grandes excuses et surtout sans avoir payé 400 sapèques pour le bateau endommagé, 400 sapèques pour le pourboire des employés, 800 sapèques pour le secrétaire du tribunal. On achète un nouveau bateau ; le bois en est pourri ; il y a des fentes nombreuses ; l'eau y entre en abondance ; le vent empêche le bateau d'avancer ; trois trombes de pluie s'abattent sur les passagers ; M. David est mouillé jusqu'aux os ; habits, couvertures, tout est trempé ; les provisions s'épuisent ; enfin le 30 janvier 1874, on entre dans le majestueux Yang-Tse-Kiang. Voici Kiu-Kiang. Mgr Bray est là avec trois missionnaires, tous sont pleins de prévenances et de bonté ; un médecin anglais soigne M. David, un mois et demi. Il n'y a pas de progrès assez satisfaisant pour continuer les explorations. Tout le monde est d'avis qu'il doit aller se reposer en France. M. David obéit sans trop de difficultés ; il s'embarque pour Shanghai sur un des plus beaux bateaux de la compagnie Russel ; le voyage dure

44 heures. Le 3 avril, il monte sur le *Sindh* à destination de l'Europe et il arrive à Marseille, le 15 mai.

Son journal se termine par les regrets qu'il éprouve de laisser inachevés ses plans d'exploration. L'homme propose, Dieu dispose.

Avant d'étudier M. David sur un nouveau terrain, en France, pendant les généralats de MM. Boré et Fiat, terminons ce chapitre par le dernier paragraphe d'une notice sur sa vie de naturaliste composée par M. David lui-même : « En mettant fin à cette longue exquise, je me fais un devoir de justice de déclarer encore une fois que si j'ai pu exécuter heureusement mes travaux et mes voyages d'exploration, je suis redevable de ce succès, en partie au concours aussi généreux que bienveillant des missionnaires que je rencontrais un peu partout et aussi à l'assistance dévouée des chrétiens indigènes dont je portais le costume et parlais la langue et à qui je prêtais à l'occasion les secours de mon ministère sacerdotal. *Laudate Dominum omnes gentes. Soli Deo honor et gloria* ».

(A suivre)

Edouard ROBERT.

---

## PARIS

MAISON-MÈRE : AU JOUR LE JOUR

3 septembre 1936, Fête des Bienheureux François et Gruyer.

Dans le calme de la matinée, la cloche annonce inopinément la visite du cardinal Salotti, venant prier saint Vincent. Parcourant, avec un pèlerinage italien, Lourdes, Paray-le-Monial, Nevers, Paris et Ars, Son Eminence a célébré ce matin chez les Filles de la Charité. Comme le dit tout simplement le cardinal, le complément de la rue de Sèvres s'imposait : venir, près de ses reliques, s'imprégner de l'esprit de saint Vincent, ce géant de la charité.

Quelques confrères, toute la Communauté alors disponible, se trouvent à l'arrivée de l'auto cardinalice : quelques instants de prière, quelques mots en un aimable français, et le Cardinal, qu'accompagnent nos vœux, reprend rapidement non pas son bâton mais son siège de pèlerin. D'une taille élancée, d'une figure ascétique et ardente, devant nos yeux s'évoque le rôle du cardinal Salotti dans le domaine missionnaire durant ces quinze dernières années : moderne apologiste de la foi ; biographe des martyrs annamites, chinois, maronites ; historien des martyrs de l'Ouganda et de sœur Maria Assunta, franciscaine missionnaire de Marie ; recteur magnifique du Collège Urbain de la Propagande, un des centres de disciplines missiologiques ; animateur de la Propagation de la Foi et de l'œuvre de Saint-Pierre apôtre ; secrétaire de la congrégation de la Propagande de juillet 1930 à la fin de 1935... C'est implicitement tout cela que nous entourons de nos respectueuses salutations, en voyant passer les 66 ans de son Eminence le cardinal Charles Salotti.

19 septembre. La remontée progressive des vacances vers la fin de juin, époque classique des chaleurs, vient d'amener la maison-mère à suivre, pour la retraite, le groupe des clercs que dix semaines à Beaucamps ont enfin reposés et récréés...

Les exercices spirituels de règle s'ouvrent donc, cette année, au soir du 19 pour se clore au matin du 28, après deux dimanches donnés entièrement au Seigneur. Pour la retraite, rien de spécial à noter, c'est l'horaire du coutumier ; signalons toutefois que la lecture des *Décrets* fut reportée à 11 heures et demie : longtemps souhaitée cette anticipation ne manque pas d'avantages. La répétition des cérémonies de la messe eut lieu cependant à 13 heures et demie. Mentionnons enfin que, se trouvant de passage à Paris et prenant part à la retraite,

notre confrère Mgr Fernand Taddei nous a rappelé, parmi les bienfaits de Dieu à son endroit, les bons confrères qu'il a connus au Brésil où ils ont opéré tant de bien.

20 septembre. Dans le silence de notre retraite annuelle, nous nous unissons à l'ouverture d'un chantier du Cardinal : l'église *Sainte-Louise-de-Marillac*. Parmi la centaine de nouvelles églises ou centres de culte, créés dans le seul diocèse de Paris, durant ces cinq dernières années, le cardinal Verdier entreprend aujourd'hui à Drancy cette nouvelle maison du bon Dieu. Voici ce qu'en dit *le Christ dans la banlieue*, revue diocésaine de l'urbanisme religieux, en son numéro d'octobre 1936.

« Depuis longtemps l'ouverture d'un nouveau chantier en plein cœur de Drancy avait été envisagée. Le cher chanoine Canet, son ancien curé, après avoir favorisé et aidé de tout son pouvoir la création de deux nouveaux centres religieux à Drancy (*Saint-Louis* et *Saint-Jean de la Cité du Nord*), avait mis dans son programme de réalisations la construction d'une église paroissiale importante, destinée à prendre la place de la modeste église paroissiale, suffisante pour l'ancien village de Drancy (1.500 habitants), mais vraiment trop exigüe pour une population de 30.000 âmes.

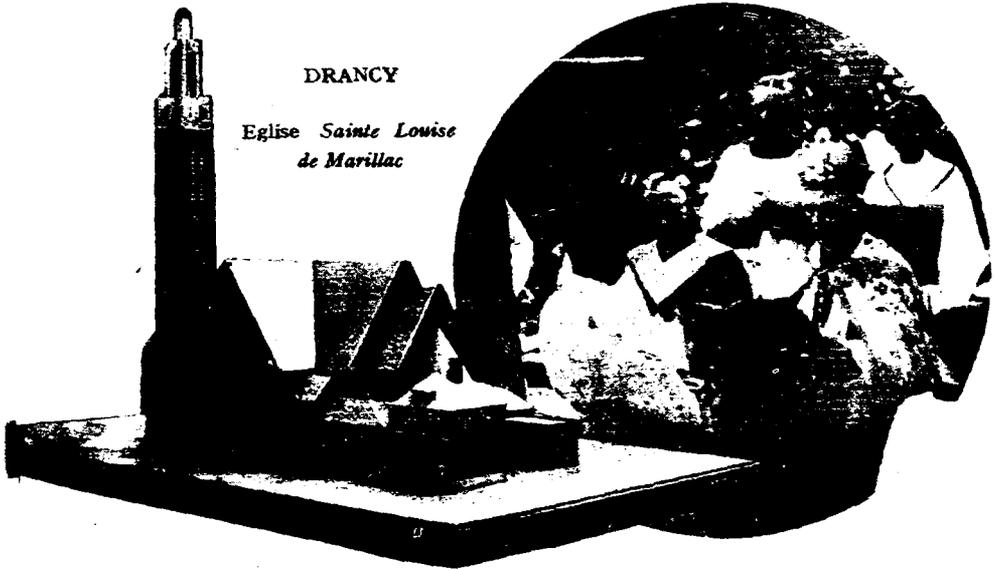
Un magnifique terrain avait été choisi et arrêté dans l'enclos de l'Œuvre des Filles de la Charité, sur la place de la Mairie. Mais les pourparlers durèrent longtemps (plus de deux ans), et M. le chanoine Canet, nommé curé de Saint-Pierre du Gros-Cailou, avait dû, avec tristesse, laisser en suspens une acquisition, pour laquelle il avait su faire, au prix de combien de sacrifices, de substantielles économies.

C'est à son successeur, M. l'abbé Deleuze, prêtre jeune, intelligent, actif, qu'était réservée la joie de réaliser son projet.

1. Voir *La Semaine religieuse de Paris*, 3 octobre 1936, p. 358-360.

Aujourd'hui, le terrain est acheté, qui abritera l'église et le presbytère. Depuis plusieurs mois, les travaux sont commencés [architecte M. F. Besnard-Bernadac S. A. D. G]. Avec nos ressources, dont la plus grande part fut apportée par Son Eminence, nous avons entrepris la construction de la partie principale de la grande nef avec la crypte qui la soutient.

Le sanctuaire portera le nom de Sainte-Louise-de-



Marillac [Un des plus beaux fleurons de la couronne de sainteté de M. Vincent, écrit à ce même propos, Charles Pichon].

2 octobre. Le Très Honoré Père, à la maison même, et dans la solitude silencieuse de sa chambre, commence sa retraite annuelle. Egalement du 4 au 10 de ce mois, Son Excellence le Nonce apostolique de Paris, Mgr Valerio Valeri accomplit chez nous ses exercices spirituels; respectueusement nous le croisons à la chapelle, au réfectoire et dans les couloirs de la maison.

14 octobre. Le Très Honoré Père part pour une rapide visite à Cologne et aux maisons de Rhénanie. M le Visiteur d'Allemagne raconte plus loin cette présence de quelques heures.

22 octobre. Depuis plusieurs jours, Mgr Mathieu, évêque de Dax, est un des nombreux hôtes épiscopaux qui se succèdent céans ; son ardeur, son allant bien connu viennent de le mettre en relief ces derniers temps, spécialement dans la question douloureuse des otages espagnols de Bilbao. Ami personnel de M. Herbertte, ambassadeur de France à Madrid, ce dernier a fait appel au dévouement de Mgr Mathieu pour négocier, comme basque de France, auprès des basques espagnols, quelques échanges de prisonniers ou tout au moins leur procurer un réconfort, un adoucissement à leurs vives souffrances. En récréation il nous donne des détails intimes sur ses voyages et ses tractations à bord des vaisseaux-prisons, il y ajoute quelques précisions inédites sur la lamentable condition de ces malheureux que guettent jour et nuit des représailles sanglantes et atroces, nobles victimes à la merci d'un pouvoir discrétionnaire. L'autorité s'avère impuissante à protéger ces sacrifiés ; ses décisions, elle ne peut même pas les faire respecter de la vile populace : les femmes déchaînées sont spécialement terribles. Abominable et angoissante situation que réproouve la conscience universelle !...

25 octobre. Fête du Christ-Roi. Une fois par an, dans quasi toutes les églises et chapelles publiques de la ville de Paris, un conférencier des *Chantiers du cardinal* sollicite la charité des catholiques... Cette année-ci, en notre chapelle, M. l'abbé Jean de Mallmann vient nous redire les besoins et les mérites de cette œuvre. Avec précision et chiffres à l'appui, il nous montre les 100 nouveaux chantiers que l'optimiste hardiesse

du cardinal Verdier a successivement ouverts, en ces cinq dernières années. Soutenu, notons-le, par la bienveillance éclairée des pouvoirs publics, épaulé par la générosité des fidèles, l'archevêque de Paris a donc fourni du travail et du pain pour plusieurs cent mille journées ; de l'argent a été mis en circulation par dizaines de millions ; des lieux de culte, des églises, des chapelles, des patronages mettent une note toujours plus chrétienne dans cette banlieue hypertrophiée. Devant ce monstrueux entassement, les plus délicats problèmes d'urbanisation se posent à la ville de Paris, au département de la Seine, à la nation : ils contraignent à une quantité d'obligations impérieuses pour le bien-être matériel et moral de ces milliers d'êtres humains, ainsi agglomérés. La quasi totalité est chaque jour aux prises avec les nécessités quotidiennes du pain et demeure privée de toute nourriture religieuse. Véritables épaves, lamentables scories pour la société française si accueillante pourtant, si charitable à l'endroit des indésirables et des refoulés, venus de toutes les frontières, accourus de tous les coins de l'horizon... Comme à la Magdeleine de l'Évangile, pour cette charité hospitalière, il est probablement beaucoup pardonné par un Dieu très bon et très juste, à la France chevaleresque et désintéressée.

Quoiqu'il en soit de ces intentions providentielles, devant tant de besoins, l'Église de France n'a pu ni voulu rester indifférente. Dans cet afflux de population étrangère, souvent sans croyance, quantité d'âmes ont néanmoins un inconscient besoin de religion : il faut étancher cette soif insoupçonnée, exciter au moins cette faim qui cherche à se satisfaire ailleurs ; de là, l'effort des catholiques. Soulignons ici que le problème se pose dans toute la *Région parisienne* : donc aussi dans le diocèse de Versailles... où l'on rencontre également de

nombreuses créations de centres religieux. Cette obligation atteint encore quantité de centres urbains en France et dans le monde entier : partout où une poussée de population a rendu plus criante l'insuffisance des lieux de culte, ailleurs trop vastes, trop nombreux pour les besoins du moment. C'est là, le constant problème de l'adaptation, de reconstruction, du remodellement de la carte paroissiale ; c'est l'obligatoire évolution des œuvres dont chaque génération doit parer différemment à la nécessité ou à l'utilité.

Paris compte actuellement 88 paroisses *intra muros* et 128 dans sa banlieue : il faut au moins tripler ce chiffre pour avoir le total des églises ouvertes au public. Mais ce nombre reste encore insuffisant : surtout il le devient de plus en plus, dès que la *conquête spirituelle* amène chaque jour davantage au Christ et à son Eglise des âmes qui ne les connaissent pas... A cet effort, à cette lutte, des cœurs généreux se dépensent sans compter : les dévouements sont innombrables et commandent l'optimisme, bien que la froide raison et l'implacable calcul soulignent ce qu'il y a, ce que toujours il y aura, à accomplir et à pousser toujours plus avant.

De nombreuses Filles de la Charité en banlieue, et quantité d'autres communautés ou œuvres se dévouent sans lésiner, se sacrifient allègrement au plus grand bien de ces *braves gens*.

Comme tranche de vie, comme spécimen d'apostolat banlieusien, donnons ce vivant croquis du *patronage de Sainte-Colombe*, où travaillent d'apostoliques jeunes filles. La langue et les personnages reflètent la physiologie du milieu : ce cadre lépreux, est incontestablement sordide à qui vient des *Champs-Élysées* : mais on y trouve à foison des âmes neuves qui méritent certes qu'on leur fasse du bien, qu'on se dépense charitablement pour elles. *Le Christ dans la banlieue*, en son numéro

d'octobre 1936, donne cette réconfortante série de tableaux qu'ont brossés l'art et le cœur des *Guides-ainées*, 23<sup>e</sup> Paris, anciennes élèves de l'École normale catholique :

*Premier tableau : On cherche un patronage...*

Voici une équipe de *Guides-ainées*, 12 jeunes filles. Elles se réunissent régulièrement pour des cercles d'études, des sorties. Mais elles savent qu'avant tout il faut appliquer leur belle devise, il faut *servir*. Alors on se met en quête... en quête d'un patronage ! nous voulons donner de nous-mêmes, de notre temps. C'est alors que, par hasard, nous apprenons l'entreprise des Routiers du *clan Cardinal Dubois* : ils ont acheté une baraque à l'Exposition, l'ont remontée dans un terrain vague, sur le plateau Sainte-Colombe, près de Villejuif. On a mis un poêle, installé l'électricité et : au travail ! Vite, un patronage pour les garçons ! un catéchisme, le dimanche matin !

Il faudrait parallèlement et dans le même esprit grouper les filles : on a déjà commencé, mais l'on voudrait des *Guides* pour prendre en main cette œuvre. La tâche est très ardue, nous dit-on. Jeudi, dimanche, c'est beaucoup. Les enfants sont à demi-sauvages...

C'est bien, c'est ce que nous cherchions. Nous sommes prêtes !

*Deuxième tableau : Premiers jours à Sainte-Colombe.*

Un dimanche après-midi. 2 heures moins le quart, une pluie fine, persistante. Nous patageons dans la boue, en traversant les chemins dédiés à d'illustres communards. A droite et à gauche des roulottes, des petites maisons, des murs en bois. Voici la grande école communiste qui arborera souvent le drapeau rouge... C'est tout près... On arrive... Un champ, une grande baraque de bois.

— Bonjour. Comment t'appelles-tu ?

— Marie.

— Et toi ?

— Virginie et lui, c'est Boulou.

Boulou doit avoir trois ans : des yeux de braise, des cheveux en broussailles, une culotte longue en velours beige, a côtes (un héritage, certainement), des ficelles tiennent lieu de bretelles. Je m'approche de Boulou avec mon sourire le plus aimable. Cris de paon, hurlements, trépignements. Une grande arrive, moins sauvage, la main tendue.

— Et alors à Paris, quel temps qu'y fait ?

Vite, allons dans la baraque pendant que les garçons jouent dehors au foot-ball. Les filles entrent derrière nous, suivies des petits frères, jeunes personnages de 5, 4 et même 2 ans. A l'intérieur on fait une ronde. Puis tout le groupe s'arrête devant un tableau.

— Qui c'est ?

— Saint Vincent de Paul. Tu le connais bien ?

— ... (morne silence).

— C'était un bon saint qui aimait beaucoup les petits enfants et qui recueillait tous ceux qui n'ont plus de maman...

Il faut raconter maintenant toute l'histoire. Et les petites frimousses paraissent émues. On n'aurait pas tout à l'heure, en voyant ces demi-sauvageons, soupçonné tant de sensibilité. Maintenant l'une de nous explique que « des dames ont voulu, comme saint Vincent de Paul, s'occuper des enfants ». On décrit le costume des Filles de la Charité.

— Tu en as déjà vu, voyons ?

Pas de réponse, puis une petite voix s'écrie :

— Ah ! oui, c'est les *dames* qui habitent là-bas du côté des curés. (Derrière la maison des Pères missionnaires, il y a un orphelinat).

Pendant ce temps, le soleil s'est levé. Les jeux re-

prennent dehors. Des petites, vite conquises, veulent bien courir. Mais les autres boudent... veulent rentrer et, comme on a fermé la porte, sautent par la fenêtre. Elles enfilent nos chapeaux, nos gants et vont se cacher à quatre pattes derrière l'autel, dissimulé sous un rideau. Impossible de les attraper. On tourne en rond... Comme il va être difficile de discipliner tout ce petit monde !

4 heures ! Cette fois toutes les filles sont présentes. Du pain et du chocolat. Un cri retentit, bien vite repris en chœur :

— M'dame, j'ai soif.

Mon Dieu ! Il n'y a pas de verre et le voisin complaisant qui prête ses gobelets et fabrique habituellement l'eau de coco, a dû s'absenter. Je vais au bistro du coin. On me prête un verre... Une brave femme qui est là (son mari est un des chefs communistes du plateau, nous l'apprendrons plus tard) propose de prêter des anciens bocaux à cornichons. Un mot malheureux nous échappe :

— Merci beaucoup. S'ils sont propres, ça ira très bien.

Ah ! l'avalanche d'injures :

— J'ai-t-y l'air d'une femme sale, pt'être. M'as pas regardée. Fais la dégoutée. Si sont propres. Ah ! mais dis donc... (Et j'en passe !).

Enfin force nous est d'affirmer que les bocaux à cornichons sont toujours sales chez nous ! Tout s'arrange et tout à l'heure, en allant reporter les verres improvisés, nous ferons un brin de causerie, nous admirerons le fourneau luisant et nous nous quitterons les meilleures amies du monde.

*Troisième tableau : « On s'organise... »*

Nous sommes arrivées ici avec beaucoup de bonne volonté, un grand amour des enfants, des jeux de scouts et des chants, plein notre tête. Mais aucune connaissance de la zone, aucune expérience. Il va falloir tout de même s'organiser, discipliner toutes ces petites filles.

Au bout de deux mois, elles sont devenues moins sauvages. Elles viennent quand on les appelle... ce qui est déjà un grand progrès. Mais il reste tant à faire...

Nous cherchons à créer de l'émulation, à apprendre aux enfants à jouer sans tricher, sans se battre aussi. A leur expliquer les vérités élémentaires de la religion. Et peu à peu la méthode que nous appliquons en ce moment s'organise :

Les filles ont été divisées en deux équipes : les *blanches*, les *noires*. On a aménagé pour elles, près de la baraque des garçons, une toute petite maison de bois. Là, chaque équipe a « son coin » où l'on met la plus belle image, où l'on apporte la plus jolie fleur ou une carte postale précieusement conservée toute la semaine. Les plus sages, ou celles qui font beaucoup d'efforts pour le devenir, sont admises au titre de *Compagnes de Sainte-Colombe*. Elles ont un bel insigne : bleu clair avec une colombe blanche. Elles ont une loi (imitée de celle des *Guides* et des *Jeannettes*, mais adaptée aux possibilités de ces enfants) et une prière spéciale, la prière de Sainte-Colombe qu'elles doivent dire chaque soir. La réception des *Compagnes de Sainte-Colombe* est l'occasion d'une petite cérémonie à laquelle assistent les parents et M. l'aumônier.

Le jeudi ce sont les jeux, l'histoire sainte et une heure de couture ou de travail de raphia. Le dimanche, c'est une grande réunion sur un thème toujours défini. Aujourd'hui, par exemple : *les poissons*.

Vite, un crayon et un papier par enfant et que chacune dessine un poisson. Puis un grand jeu. Celle qui aura gagné sera *l'ondine*. Après on choisira les demoiselles d'honneur de l'ondine.

— Et qui veut faire le crabe ?

— Moi ! Moi !

— Et l'anguille ? Et la baleine ?

La baleine a beaucoup de succès . Alors on mime une grande séance sous-marine. Puis par équipe on cherchera tous les noms de poissons connus.

— Une chanson, maintenant !

— C'est ça, on va chanter le *Petit crocodile* (c'est un poisson comme un autre !) qui mangea *pauvre Zoo*.

Nous lisons ensuite la belle histoire de Kipling : (la baleine qui avala le petit homme avec ses bretelles). Il est passionnant de chercher ensemble tous les récits du catéchisme et de l'histoire sainte où il y a un poisson : Jonas et les petits poissons des premiers chrétiens et la multiplication des poissons. Et bien vite on mime ces belles histoires. Ainsi, un autre jour, les enfants seront transportés dans la jungle, dans la montagne, en bateau, chez les nègres...

Et puis deux fois par an, il faut préparer une grande séance récréative que l'on donne aux parents. En cet honneur, des louveteaux ou des *guides* viennent jouer. Mais à Sainte-Colombe aussi on a sa fierté. Il faut faire quelque chose et quelque chose de bien. Et avec un sérieux exemplaire, nous répétons les chants, nous mimons *Compère Guilleri* ou *le 31 du mois d'août*. La répétition générale a lieu en costume : c'est magnifique.

D'autres progrès ont été réalisés : le vestiaire fonctionnera régulièrement. Chaque année, nous envoyons, grâce à l'organisation d'une tombola, deux ou trois filles en colonies de vacances. Il reste bien à faire. Il faudrait enclore le terrain vague, mieux aménager les cabanes, installer des cabinets, mais... l'argent nous manque.

*Quatrième tableau : Noël au plateau.*

8 heures du soir. Un froid sec. Nous marchons d'un pas alerte vers le plateau. Quelle nuit en perspective ! Dès 9 heures, la baraque des garçons, éclairée, bien chauffée, est remplie. Imaginez donc cette merveilleuse soirée : d'abord jusqu'à 11 heures, une veillée « artis-

tique », des chants repris en chœur, des pièces, et très drôles, vous savez, « du vrai théâtre ». Puis à 11 heures, un arbre de Noël s'avance avec de beaux jouets et des oranges. Enfin, à minuit, la messe que l'on suit bien pieusement... sans lâcher bien sûr les jouets (on pourrait les chiper !). Au premier rang, une brave femme serre vigoureusement sous son bras gauche un lapin en peluche et sous le droit un âne à roulette, et malgré tous ses efforts, ses doigts ne peuvent se joindre. Qu'importe ! M. l'Aumônier a raconté la naissance du petit Jésus et tout en l'écoutant, beaucoup de parents songent aux Noël de leur enfance, aux messes de Minuit d'autrefois...

*Cinquième tableau : Juillet 1936.*

*Voilà les Cheftaines !* et aussitôt nous voilà environnées d'un groupe d'enfants de tous âges, tendant leurs mains plus ou moins propres, celle-ci avec une image pour décorer notre « coin », celle-là avec des fleurs « pour la maman du petit Jésus »... et ce tout petit bout qui tient précieusement, dans sa main bien serrée, un bonbon soigneusement gardé pour la Cheftaine.

Petits détails naïfs mais qui montrent que les cœurs se sont ouverts et que la confiance a remplacé la haine et les méfiances des premiers jours. Le contact est établi, l'accrochage s'est fait. Vite au local pour la prière suivie d'un peu de catéchisme :

« Alors, Mademoiselle, l'âme c'est un tout petit bout de chair qui, le jour de la mort, s'envole au ciel ?

— Mais non, c'est une colombe qui se sauve.

— Pas du tout, c'est un fantôme.

Et maintenant, des jeux pour se délasser un peu. La *Champagne* et la *Bourgogne* sont dansées avec un entrain fou :

— Encore une fois, Cheftaine, une seule, on peut ? c'est plus amusant que de jouer.

Pendant ce temps, les petits, gravement, font leurs mouvements de gymnastique... Le départ traîne un peu : « Déjà ? Moi je veux rester ! Et six semaines sans revenir ? C'est plus des vacances... » et on donne un si gros bouquet, tout ce qu'on a trouvé chez les voisins et chez soi, que c'est toute une affaire pour monter dans l'autobus.

Quelle joie l'on apporte généralement de ces après-midi : joie d'avoir pu *servir*, d'avoir pu dépenser sa jeunesse et son enthousiasme pour une belle cause. Mais surtout joie profonde d'avoir pu faire connaître un peu à ces âmes d'enfants Celui qui a dit : « Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits en mon nom, c'est à Moi que vous l'aurez fait ».

4 novembre. La Saint-Charles ne peut passer inaperçue en notre calendrier. La saison ne comportant pas de congé à la campagne, on célèbre la solennité à huis clos, c'est-à-dire à la maison. Clôturée par un salut, la journée s'est inaugurée par le chant, la prière du psaume : *Memento Domine David et omnis mansuetudinis ejus : Oui, Seigneur, ayez devant vos yeux ; souvenez-vous toujours de notre David, de sa sollicitude, de ses soucis continuels.*

12 novembre. L'œuvre du Bienheureux Perboyre exalte son patron : messe et cantiques à 9 heures ; puis le soir, vêpres et allocution de M. Goidin : devant un auditoire de jeunes, se dégagent les leçons de générosité, de virilité que prodigue la vie héroïque du Bienheureux. M. Eugène Castel, l'organiste de Pékin, réveille de son côté les échos sommeillants de la fête en faisant retentir, en l'honneur du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, la cantate jadis classique de Massenet..

15 novembre. M. Bénézet qui, il y a quatre jours, avait reçu sur sa demande les derniers sacrements, rend aujourd'hui à Dieu son âme énergique et ardente. Issu d'une nombreuse et catholique famille, M. Louis-Firmin-

Marie Bénézet naquit, le 24 avril 1877, à Berc, dans les austères et viriles montagnes de la Lozère. Elève reconnaissant de Prime-Combe, il y apporte, dès 1893, son ardeur au travail, sa solide piété et sa personnalité déjà marquée. Reçu au séminaire interne à Paris le 31 octobre 1897, il est bientôt contraint de s'arrêter. La fatigue et le climat parisien le font envoyer passer une année à Loos, comme professeur de l'école apostolique. Revenu à la maison-mère, il y poursuit ses deux ans de philosophie, puis accomplit son service militaire à Lodève (14 novembre 1900-21 septembre 1901 : *bon religieux, brave soldat, témoigne l'aumônier*). Enfin le 30 mars 1902, il émettait les saints vœux ; il s'était déjà ardemment mis à l'étude de la théologie ; mais l'épuisement le force de nouveau à quitter Paris.

Envoyé au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul, il y manifestait ce *charisme de l'enseignement* qui est fait d'intelligente adaptation aux besoins et à la psychologie de l'enfant, de compétence suffisante et d'un inlassable dévouement... Ordonné prêtre au Berceau le 20 mai 1905, M. Bénézet dépensait entre temps un peu de sa persévérante activité au rangement des livres de la bibliothèque ; patientes victimes devant l'indifférence de nos curiosités intellectuelles trop tôt assoupies... Mais tout cela ne suffit pas à son zèle : avec M. Antoine Sévat, lui aussi professeur au Berceau, et actuellement Vicaire apostolique de Fort-Dauphin, M. Bénézet en 1909 partait pour Madagascar. Son désir de comprendre et servir l'âme malgache se prodigue longtemps à Vangaindrano. Dans sa conception pratique de l'apostolat missionnaire et dans la délicate *saisie* des croyances indigènes il a et garde ses idées et ses légitimes vues personnelles. A les défendre, à les justifier, il met intrépidement en branle son ardeur, son dévouement total. Comme fruit de ses observations et réflexions, on peut

lire dans les *Annales de 1918*, pages 1106-1120, une lettre caractéristique sur la situation qu'il avait devant les yeux dans la vallée de l'Itomanpy.

La guerre était alors survenue depuis quatre ans ; le Gouverneur général de Madagascar avait maintenu M. Bénézet en sursis d'appel : missionnaire, il *servait* bien plus utilement que dans les colonnes du bataillon *d'infanterie coloniale de l'Emyrne*.

Les fatigues accumulées contraignent M. Bénézet à venir se reposer en France : mais pour tout vrai missionnaire, cette détente n'est pas synonyme de paresse désœuvrée : le délassement se doit sagement régler, tout comme l'activité la plus intense... Malgré les soins, M. Bénézet ne peut hélas retourner à Madagascar : il restera donc en France : le travail n'y fait certes pas défaut... Pour la prédication, M. Bénézet est successivement placé à Limoux, à Prime-Combe, à Lyon. Partout ses instructions sont soigneusement préparées et étudiées ; il s'imprègne des enseignements de l'Eglise : de cette doctrine sociale, morale que scrutent nombre de hardis penseurs, et qu'après une périodique déclamation résumant et codifient de larges Encycliques... A cet enthousiasme de la vérité mieux connue, M. Bénézet met une véhémence ardeur à la défendre et à la propager ; son tempérament double les convictions austères de son intelligence. A l'avoir quelque peu écouté, et après avoir causé avec lui, on sentait combien par exemple *Quadragesimo anno* et *Casti connubii* trouvaient spécialement en lui un champion, un chevalier qui souffrait devant certaines incompréhensions, pour lui spécialement sensibles et méritoires ; providentiellement peut-on dire, il en a été et il en sera toujours ainsi... Sans s'écouter, M. Bénézet allait de l'avant : de leur côté, les souffrances physiques, la maladie essayaient de mater cette ardeur ;

M. Bénézet lutta jusqu'au bout ; même son séjour de dix-huit mois à l'infirmerie de la maison-mère ne fut pas oisif : il sortait souvent, il prêchait, il étudiait, il catéchisait en banlieue, il se dépensait sans compter, allégrement. La sournoise maladie était cependant toujours là ; elle précipita ses attaques... Une occlusion intestinale, un empoisonnement rapide de l'organisme pourtant solide vinrent redoubler puis terminer ses souffrances.

Vraiment en regardant cette âme, on trouvait un vaillant confrère, un ardent ouvrier qui jamais n'a rechigné à la besogne : un bon, un vrai fils de saint Vincent de Paul, dévoué, tout aux âmes du peuple et à la sanctification du clergé. Quoi de plus beau et de plus *vincentien* ?

Fernand COMBALUZIER.

---

#### L'HAY-LES-ROSES

*De nos jours, l'Hay-les-Roses, pour de nombreuses Filles de la Charité tout au moins, évoque des souvenirs intimes et pieusement cachés. Ne serait-ce qu'à faire ressouvenir de ces retraites annuelles, en donnant une silhouette du cadre, vu du dehors, cette courte page de M. Vaillat poursuivra ses courses autour de Paris, justifiera suffisamment son insertion dans nos Annales.*

*Pour ajouter un tant soit peu aux brèves notes qui suivent, mentionnons aussi que l'Hay-les-Roses, à l'instar de Drancy, verra prochainement une chapelle dédiée à sainte Louise de Marillac : la deuxième sous ce vocable parmi les Chantiers du Cardinal. Voici ce qu'en dit en son numéro d'octobre 1936 (page 24), le Christ dans la banlieue, la revue déjà citée « A l'Hay-les-Roses, c'est encore un édifice religieux consacré à sainte Louise de Marillac qui va s'élever rue de Chalais, dans un quartier bien distinct de l'agglomération paroissiale, borné par*

Larue, la vallée de la Bièvre et le territoire de Fresnes.

La population qui vit là, et qui peut être évaluée à près de 2.000 âmes, habite des pavillons pour la plupart très modestes, entourés de leur petit jardin : à l'ouest, des champs de grande culture s'étendent encore jusqu'aux fameuses prisons de Fresnes. Grâce à l'intelligente habileté de M. le Curé, M. l'abbé Marcus, nous avons pu découvrir un terrain bien situé, parce que central. Un jeune architecte a conçu pour ce coin de banlieue d'aspect un peu particulier, une chapelle de forme octogonale. Ce sera très original et constituera le seul type de cette espèce dans le diocèse de Paris.»

(*Note des Annales*).

L'Hay-les Roses est surtout connue des Parisiens par sa fameuse roseraie. Je ne suis pas tellement persuadé que cette roseraie soit tout à fait conforme aux prédictions des maîtres ès arts du jardin. Le musée de la rose qu'on y visite par les beaux jours, en même temps que la roseraie, ne me paraît guère plus intéressant. On a parlé d'acheter toute la collection, de peur qu'elle ne se disjoigne, et de l'installer à Bagatelle, dont la roseraie, aménagée par le regretté J.-C.-N. Forestier, a plus de style. Aussi bien l'administration départementale a-t-elle songé à acquérir non seulement la roseraie, mais le domaine vacant par suite de la mort de M<sup>me</sup> Graveaux.

Le département de la Seine voulait en faire une réplique du parc de Sceaux et prélever une partie du terrain pour y construire une école normale d'institutrices. A la réflexion, le prix demandé par les héritiers de Mme Gravereaux a paru trop élevé, et les pourparlers en sont restés là ; il serait regrettable d'y renoncer tout à fait, car on ne saurait trop favoriser la politique des espaces libres autour de Paris. Disons-le, crions-le une fois de plus, la collectivité devrait profiter, je m'excuse du cy-

nisme de ce mot, profiter de la crise que subit la propriété foncière pour acheter au plus vite les grands domaines disponibles. Ainsi a-t-on procédé dans le comté de Londres et en Allemagne après la guerre. En constituant de la sorte une réserve domaniale, on pourrait étudier, sans crainte de la spéculation inhérente à l'annonce de tout plan d'aménagement, une meilleure répartition de zones de peuplement et des services publics, les routes n'étant, ne devant être que la liaison des points aménagés. A agir autrement, la collectivité ressemble assez à un propriétaire qui demanderait à un architecte d'établir le plan d'une maison avant de connaître le terrain sur lequel il veut bâtir.

Le domaine Gravereaux vaut moins par sa roseraie ou par son musée que par sa superficie, qui ne mesure pas moins de 16 hectares, et par sa situation merveilleuse, au point où le plateau de Villejuif s'abaisse brusquement vers la vallée de la Bièvre, que l'avenue Larroumés franchit par un petit pont. En cet endroit, la Bièvre est à ciel ouvert. De grands saules se penchent sur elle. L'avenue monte à flanc de coteau, découvrant un des horizons les plus larges et les plus expressifs de la banlieue. En contre-bas, à gauche, dans un verger, un regard d'eau, avec son dôme de pierre, ressemble à quelque mausolée de la campagne romaine. Il signale le trajet suivi par l'amenée des eaux de Rungis à l'aqueduc d'Arcueil. Celui-ci déroule au loin la puissante architecture de ses hautes arches construites au temps du second Empire par Belgrand et, la brume aidant, ajoute au caractère de vraie grandeur qui se dégage de cette vallée profondément encaissée entre les deux plateaux où les routes de Fontainebleau et d'Orléans tracent de longs rubans de queue ainsi qu'autrefois sur la carte des chasses. Puis l'avenue Larroumés bifurque : la branche de droite se dirige vers Chevilly-Larue, c'est la route de Choisy ;

la branche de gauche va vers l'église ; l'une et l'autre enserrant dans leur fourche la roseraie de l'Hay, murée.

On y entre à main droite, un peu avant d'arriver à l'église. Le point de vue est charmant. La perspective de la rue, avec ses décrochements, est tout à fait dans la manière du bon vieux temps. La maison qui forme le premier plan date de l'époque Louis XIII ; son toit à la Mansard, son portail par-dessus lequel retombe une touffe de lierre, annoncent une existence retirée, et l'on ne peut se défendre de quelque étonnement quand on apprend que Rip, le revuiste, M. Thenon de son vrai nom, y habite. A la réflexion la chose surprend moins, et l'accent de quelques passages de ses revues laisse deviner derrière le rideau brillant des facéties une sève de l'esprit qui implique l'amour d'une vieille maison de l'Île de France. En face de celle-ci, un portail incurvé, qui forme avec le trottoir et la rue une sorte de petite place, introduit à la maison Gravereaux, d'époque Empire.

Henri Auguste, orfèvre de Napoléon, l'occupa. Les pièces du rez-de-chaussée, le grand et le petit salon, la table de billard ont gardé leur décoration à palmettes et leur mobilier d'origine. Ils ouvrent leurs portes sur la terrasse d'où l'on découvre les enchaînements du paysage ; l'aqueduc y introduit une « fabrique » dans la manière de Nicolas Poussin. Un âne tond l'herbe de la pelouse, sans doute pour en faire un green de golf.

Quelques pas encore dans l'avenue Larroumés, et l'on arrive à la petite place de l'Église. Pourquoi faut-il qu'à l'angle de cette place et de l'avenue on ait bâti une maison prétentieusement « moderne » ? Il était si simple de prolonger les lignes de la maison mitoyenne, et de celle qui forme le fond de la place, et qui fut l'ancienne mairie ! Pourquoi a-t-on laissé badigeonner en noir, par un quincaillier, le rez-de-chaussée de l'une de ces façades ?

La rue Jean-Jaurès fait suite à l'avenue Larroumés. Elle défile devant la nouvelle mairie. L'architecte ne l'a pas construite dans le style « renaissanciste » cher à la troisième République, mais s'est borné à habiller de briques jaunes la façade d'un ancien couvent. Malheureusement, elle manque de recul, et la rue de largeur. A cet endroit, de beaux arbres s'élancent par-dessus un mur de clôture, révélant la présence d'un domaine que la municipalité voudrait acquérir pour en faire un square et donner de l'air aux bâtiments trop importants de son hôtel de ville. Au coin de la rue Jean-Jaurès et de la rue Dispan s'élève une maison de santé entourée, elle aussi, de grands arbres, auxquels l'hiver a donné une tonalité blonde, qu'accentue vigoureusement la tache sombre d'un cèdre.

Suivez à votre droite la rue Chevreul, et retenez ce nom. Par la brèche d'un mur écroulé, vous apercevrez un terrain vague dont le délicieux ton beige est relevé d'un bouquet de cèdres ou de cyprès, qui introduisent dans cette campagne un air d'Italie. Les arbres exotiques appartiennent au domaine dont je parlais tout à l'heure. Le délicieux ton beige indique une briqueterie. Elle forme un premier plan agréable à la silhouette du clocher et des maisons qui l'entourent. La rue Chevreul débouche sur la rue des Tournelles qui nous ramènera vers l'église. J'ai ainsi tracé un itinéraire propre à mettre en valeur les aspects de l'Hay-les-Roses : c'était jadis, c'est encore maintenant, malgré les lotissements qui ont porté sa population à quelque 5.000 habitants, un vrai village. La plupart des terres appartenaient au seigneur ou aux couvents, qui groupaient autour d'eux juste le nombre de paysans nécessaires à la culture. Ici comme partout, sous l'ancien régime, une proportion satisfaisante régnait entre les aspects de la nature, le peuplement, sa quantité, sa qualité et ses moyens d'exis-

tence. Le progrès des moyens de circulation détruit cette relation harmonieuse, ce coefficient du paysage et de l'homme, en provoquant le développement excessif des villes et le va-et-vient des marchandises nécessaires à leur subsistance, au détriment, parfois, du pays d'où ces marchandises tirent leur origine.

Le nom de la rue des Tournelles fait allusion, comme on sait, à un donjon flanqué de tourelles dont il ne reste plus rien, mais dont la silhouette se voyait de loin à la ronde. Le n° 8, une vieille demeure qui tombe en ruines, fut habité au xvii<sup>e</sup> siècle par un avocat notoire du barreau parisien et auparavant par Antoine Arnaud, docteur en Sorbonne ; son jardin communique par un portail avec la place de l'Église ; la municipalité en médite l'acquisition. Dans son ensemble, la rue présente une image assez fidèle de ce que pouvait être le village, il y a un demi-siècle.

Un de ses portails s'ouvre par une entrée en chicane sur le couvent des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Elles occupent une maison dont le style annonce la première partie du xix<sup>e</sup> siècle, bien que flanquée de deux ailes récemment construites pour abriter les religieuses postulantes et retraitées, ainsi qu'un orphelinat agricole. A droite sont les communs ; à gauche, un magnifique jardin-potager, aux poiriers alignés ; son principal ornement est un pigeonnier rond coiffé d'un toit conique, percé d'une porte cintrée.

La religieuse qui m'en fait les honneurs avec tant de bienveillance m'introduit à la maison principale, qui fut celle de Chevreul. Elle me montre les salons du rez-de-chaussée avec leur décor à palmettes, les chambres du premier étage, les caves voûtées, flanquées d'alvéoles, également voûtées et pourvues de cuves où Chevreul expérimentait ses colorants. La maison « donne », en arrière, sur un parc magnifique qui fut pour moi, avec

l'évocation du grand chimiste, la révélation de la journée. A son retour d'Angleterre et encore sous l'influence des parcs qu'il y avait visités, Chevreul aménagea sa propriété de l'Haÿ d'une manière qui rappelle en effet le style anglais par la manière, notamment, dont le grand découvert de gazon tout uni « amène », pour parler le langage des architectes paysagistes, un bouquet d'arbres nettement détachés et ainsi mis en valeur : ici quelques sapins, là des marronniers, plus loin des cèdres, plus loin encore des hêtres pourpres, dont la tonalité diverse a été calculée, voulue au gré des saisons.

Le fond du parc, naguère encore en friche, pouvait être considéré, paraît-il, comme un vestige des très anciennes forêts de l'Île-de-France. Je remarque un buis qui, d'après sa grosseur, doit avoir été planté au XVII<sup>e</sup> siècle. Quasi en chaque saison, la pelouse est parsemée de fleurs. En ce jour de février, tout en grisailles, sourient déjà les perce-neige et l'or des genêts. Un mur sépare le parc du couvent et celui de la Roseraie. Ils formaient, voilà quelques années, une seule et même propriété de 32 hectares de superficie, que le hasard des successions divisa en deux parties à peu près égales : l'une fut acquise par le couvent, l'autre par M. Gravereaux, administrateur d'un grand magasin. On conçoit à quel point, il serait intéressant pour le département de la Seine d'acquérir la seconde, puisque la première est sauvegardée par le fait qu'elle appartient à une communauté religieuse, et que les communautés religieuses, comme les militaires, sont les meilleurs mainteneurs des espaces libres dans le *magma* inextricable des lotissements. Couvent et Roseraie ne seraient-ils pas les fragments principaux de l'antique domaine du château des Tournelles ?

Léandre VAILLAT.

(*Le Temps*, 11 mars 1936).

ALBI : Centenaire du Grand Séminaire, 1856-1956

Mgr Pierre-Célestin CÉZÉRAC



M<sup>gr</sup> PIERRE-CÉLESTIN CÉZÉRAC

*Evêque de Cahors : 27. novembre 1911 - 2 janvier 1918  
Archevêque titulaire de Césarée de Mauritanie et Césépienne : 21. janvier 1918 - 1918  
Archevêque d'Albi : 18. Mars 1918*

ALBI : Les Supérieurs du Grand Séminaire depuis 1836

M. Jean CHUSSAT (1836-1841)

M. Clément HARAN (1841-1844)



M. Pierre BOURDARIE (1844-1874)



M. Germain AMOUREL (1880-1885)

M. Léopold WENES (1887-1892)



M. Antoine NICOLLE (1874-1880)



M. Louis COCQUEREL (1885-1887)

## ALBI

### LE CENTENAIRE DU GRAND SEMINAIRE

(1836 - 2 juin - 1936)

Le 2 juin 1936, le grand séminaire d'Albi célébrait son glorieux centenaire. La journée fut joyeuse et peut-être convient-il d'en garder le souvenir.

I. — Le grand séminaire d'Albi date de loin. Il y eut un premier essai sous l'épiscopat de Mgr Daillon de Lude. L'initiative en revient à M. du Perrier, né à Toulouse en 1609, membre pendant quelque temps de la Société de Saint-Sulpice, collaborateur de M. Olier dans l'œuvre des Missions, et qui vint à Albi sur le conseil de saint Vincent de Paul. Devenu chanoine du chapitre de Sainte-Cécile et Vicaire général de Mgr d'Albi, il fonda, nous disent ses *Mémoires* « le séminaire qu'il soutenait du « peu de biens qu'il avait et qu'il congédia bientôt parce que son « évêque lui aurait déclaré que ce séminaire lui déplaisait et lui « semblait inutile puisqu'il y avait les Pères Jésuites ».

Ce fut Mgr Serroni, le successeur de Daillon de Lude, qui le fonda définitivement. Dans ses ordonnances synodales de 1679, il déclare « qu'il n'admettra aux ordres sacrés aucun clerc qui « n'ait demeuré neuf mois entiers dans le séminaire que nous « venons d'établir ».

Où était ce séminaire ? Il s'ouvrit tout d'abord sur la paroisse de la Madeleine. Mais quelques années après il se transporta hors des murs de la ville au lieu dit : « *le Théron de dame Salvage* »... et c'est sur ce même terrain que fut bâti, après la Révolution, le grand séminaire dont on vient de célébrer le centenaire.

Les Pères de la Compagnie de Jésus en prirent la direction presque à son origine et, pendant trois quarts de siècle de 1684 à

1762, ils travaillèrent avec zèle à la formation du clergé albigeois.

Après leur expulsion, les prêtres du diocèse prirent la succession qu'ils ne devaient garder qu'une douzaine d'années. Dès 1774 les prêtres de la Mission y sont appelés et ils y restent jusqu'aux heures sombres de 1792. Le supérieur, M. Bories, meurt sur l'échafaud le 2 mai 1794, après avoir gouverné la maison avec une sagesse et une énergie remarquables.

Quand la tourmente fut passée, et à la suite du Concordat, on se hâta de racheter la vieille bâtisse du *Théron*, et sur le terrain déblayé de ses ruines on construisit un bel établissement.

L'œuvre était à peu près achevée en 1836 ; et Mgr de Gualy se hâta d'y rassembler tous les clercs de son archidiocèse qui englobait, depuis 1823, les trois évêchés d'Albi, Castres et Lavaur. En même temps, il fit appel aux fils de saint Vincent qui se hâtèrent d'accourir, heureux, de retrouver une maison où ils avaient laissé de si bons souvenirs. Depuis lors, ils en ont gardé la direction à peine ininterrompue de 1903 à 1919 par un décret de sinistre mémoire.

L'année 1936 ramenait donc le centième anniversaire de l'établissement et de son administration par la Congrégation de la Mission. Le diocèse d'Albi s'unissait aux fils de saint Vincent de Paul pour célébrer ce centenaire dans une joie commune. Il convenait de fêter dignement ce siècle écoulé riche de piété, de travail, de science et de gloire.

Le programme en avait été dressé avec soin, et il s'ouvrait largement aux sentiments de la Religion et des arts. Tout le clergé albigeois était invité à y prendre part.

L'appel avait été adressé à des évêques, autrefois élèves de la maison, au Supérieur général de la Mission, au Révérendissime Père abbé d'Encalcat, à d'anciens directeurs, à tous ceux qui avaient quelque lien avec le séminaire. Et la réponse arrivait presque toujours favorable ou empreinte de cordialité et de regrets sincères.

A l'intérieur, l'esprit des séminaristes était alerté : on se préparait avec entrain. Les voix s'exerçaient à des chants inaccoutumés et l'âme des jeunes s'unissait à l'âme des anciens dans une

harmonie de sentiments, où s'affirmait une fraternité puissante que le temps ne saurait briser et qui appartient en propre à la famille cléricale.

La journée du 2 juin ne pouvait être qu'une belle journée. Elle le fut de tous points, et Dieu se plut à l'agrémenter encore d'un soleil radieux qui se hâta de disparaître dès le lendemain.

Arrivé dès la veille, M. Souvay, supérieur général des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, célébra, à 7 heures du matin, la messe de communauté dans la vaste chapelle. Après les séminaristes, un nombre respectable de religieuses voulut communier de sa main et participer ainsi aux plus douces émotions de la journée. A 9 h. 1/2, ce fut la messe pontificale chantée par Mgr l'Archevêque dans tout l'éclat de la liturgie et avec la solennité des grandes fêtes. Devant l'autel magnifiquement paré, 200 prêtres environ se trouvaient réunis. Au chœur avaient pris place Mgr Barthès, évêque auxiliaire, M. Souvay, Supérieur général, le Révérendissime Père abbé d'Encalcat, Mgr Bruno de Solages, recteur de l'Institut catholique de Toulouse. Au milieu de la nef, on remarquait Mgr Ségonzac, Vicaire général, M. Frasse, supérieur de la maison de Marseille et Visiteur de la Province, M. Roux, supérieur de la maison de Toulouse, M. Gounot, supérieur du grand séminaire de Montauban. Dans les stalles et les chapelles, se pressaient curés, professeurs, vicaires, aumôniers (plus de 200) prêts à prêter le secours de leurs fortes voix aux séminaristes groupés à la tribune, autour d'un orgue modeste, mais que le talent de M. le chanoine Crayol, titulaire des grandes orgues de Sainte-Cécile, allait rendre digne des exigences du moment. Les communautés religieuses de femmes étaient largement représentées et remplissaient le reste de la chapelle.

Les chants confiés aux enfants de la Maîtrise et aux chœurs du grand séminaire furent exécutés d'une façon impeccable, sous la direction de M. Corbière, supérieur de la Maîtrise. La messe *Iste Confessor* de Palestrina, à 4 voix mixtes, fut magistralement interprétée.

A l'Evangile, Mgr Bruno de Solages prit la parole. L'éminent recteur, qui arrivait de Paris où il avait assisté au beau congrès

du cinquantenaire de l'A. C. J. F., précisa le rôle des séminaires à l'heure présente. Ils ont à former des hommes de Dieu, tout remplis de surnaturel, et aussi des hommes qui soient de leur temps et de leur pays, des prêtres indigènes dans le milieu où ils vivent, comprenant les besoins particuliers de leur époque et adaptant aux nécessités actuelles les éternelles méthodes d'apostolat. Cela fut dit par un Maître et avec une délicatesse de pensée et d'expression qui charma l'auditoire. Le texte, malheureusement, nous manque et nous regrettons vivement de ne pouvoir lui réserver ici la place qu'il mériterait.

À midi, dans un réfectoire remis à neuf, eurent lieu les agapes fraternelles.

M. Bataille, l'hôtelier bien connu d'Albi, s'était chargé d'embellir la salle et de préparer le repas. Il le fit avec goût et avec un art parfait. Autour de Mgr l'Archevêque, de Mgr l'Auxiliaire, des prélats déjà nommés et du T. H. P. Souvay, 200 convives étaient alignés dans une atmosphère de gaieté et de fraternité débordante. Le souvenir du passé se mêlait à la vie du présent, apportant au banquet un agrément nouveau et tout à fait réconfortant. Quand vint l'heure des tostes, il fallut limiter le débordement des langues. Le temps pressait : la séance académique était fixée à 14 h. 1/2.

Ce fut le supérieur du grand séminaire qui parla le premier et ce fut pour remercier ses hôtes. Après s'être excusé de prendre la parole en si noble assemblée :

« Messieurs, poursuivit-il, je ne vous cache pas que je serais  
« heureux, puisque je suis à la fois Albigeois et fils de saint  
« Vincent, si le diocèse d'Albi et la Congrégation de la Mission  
« se donnaient en ma personne l'accolade fraternelle. Depuis  
« un siècle, et même avant, par delà la Révolution, ces deux  
« grands frères font bon ménage et au bout de ces cent ans de  
« vie commune, ils ne peuvent qu'être heureux de faire ce geste  
« d'amitié sincère et profonde. Le séminaire est à la joie, et ce  
« n'est pas sans raison. Cent ans d'existence c'est une belle car-  
« rière et elle n'est pas sans gloire... Vous êtes là d'ailleurs  
« pour attester qu'elle continue. Les jeunes donnent la main aux

« anciens, et si quelques-uns se servent de cannes pour soutenir  
« leur vieillesse, les autres peuvent se livrer impunément à des  
« exercices de souplesse et de rapidité qui eussent fait frémir  
« l'âme de M. Bourdarie, mais qui attestent la vitalité du clergé  
« albigeois et la certitude de son avenir. Il est à la joie parce  
« qu'il vous voit réunis en une fête de famille, à la table com-  
« mune où il jouit un peu de votre cordiale sympathie et où  
« il est heureux de vous offrir, malgré la crise, un peu de  
« confortable, pour vous aider à chanter l'hymne des amis de  
« Dieu : *Ecce quam bonum et quam jucundum...* Il est à la joie  
« parce qu'il reçoit des hôtes illustres... à leur tête, le grand-  
« père de famille qui veille avec tant de vigilance sur ses en-  
« fants pour que rien ne leur manque, ni au point de vue de la  
« piété, ni au point de vue de la science, ni au point de vue de  
« la santé. Excellence, en votre personne, le clergé salue tous les  
« archevêques qui ont présidé aux destinées de notre maison,  
« et il est fier et heureux de pouvoir dire à Celui qui les  
« représente si bien aujourd'hui par sa sagesse et son grand cœur,  
« sa reconnaissance, son affection et son indéfectible fidélité.

« Et c'est vous, Très Honoré Père Souvay, que j'ai le plaisir  
« de voir au milieu de la famille albigeoise, dans cette maison que,  
« tout jeune directeur au grand séminaire de Saint-Flour, vous  
« veniez déjà visiter. Aujourd'hui vous êtes le Supérieur général  
« de la Congrégation de la Mission, et ce ne sont pas seulement  
« vos fils qui sont heureux de vous posséder, ce sont tous les  
« amis de saint Vincent de Paul, et saint Vincent de Paul n'a que  
« que des amis dans le diocèse d'Albi. Vous nous apportez avec  
« l'auréole et l'autorité incomparable de votre charge et de la  
« science que vous avez conquise à Rome et dont les grades aca-  
« démiques sont la preuve, la simplicité, la bonté, la charité de  
« celui qu'on a voulu appeler : « Le grand saint du grand siècle ».

Et tour à tour, Mgr Barthès, Mgr Ségonzac, Mgr Bruno de Solages, le R P. abbé d'Encalcat, les représentants des familles religieuses de Saint-Dominique, de Saint-François passent à l'ordre du jour et reçoivent les compliments qu'ils méritent.

Il conclut : « Vous tous, Messieurs (car je ne voudrais oublier

« personne) en nous apportant un peu de votre cœur, vous faites  
« tressaillir le nôtre de douces émotions. Votre présence nous  
« dit que vous aimez toujours la maison qui vous prépara au  
« sacerdoce. Vous donnez à nos jeunes un bel exemple de fidélité  
« à l'idéal qui vous amena ici. L'idéal n'a pas changé et le jeune  
« clergé, qui vous entoure et que je connais bien, marchera sur  
« vos traces et gardera votre âme faite de vertu et de dévoue-  
« ment. A tous, avec ma vive reconnaissance, j'adresse mon  
« souhait fraternel : *ad multos annos* !... Les murs qui abritent  
« les recrues sacerdotales peuvent changer, la famille cléricale  
« ne cesse pas de se renouveler parce qu'elle est l'œuvre de  
« Dieu !... Je bois à l'union durable et fraternelle du diocèse  
« d'Albi et de la Congrégation de la Mission ». !

Mgr Ségonzac, malgré le silence dont il aime à s'entourer, avait accepté de parler au nom du clergé albigeois. Il le fit avec cœur et en un langage élevé et délicat.

Très Honoré Père Supérieur,

Voilà cent ans que les fils de saint Vincent de Paul revenaient à Albi pour y reprendre la direction du grand séminaire. Un événement aussi considérable dans notre diocèse méritait bien d'être célébré avec tout l'éclat qu'a voulu lui donner M. le Supérieur et auquel votre présence ajoute une nouvelle splendeur.

Les prêtres du diocèse, tous formés par ces maîtres spécialisés, ont voulu participer en très grand nombre à cette fête, qui est assurément la fête de toute notre famille sacerdotale. C'est en leur nom que je dois, au titre de mon ancienneté, vous adresser ici le très respectueux hommage de la profonde reconnaissance que nous gardons tous pour l'incalculable bienfait de notre éducation et de notre formation cléricale.

C'est aux fils de saint Vincent, en effet que nous devons la formation de notre esprit et notre initiation à l'étude des sciences sacrées, étude souvent ardue et difficile. Pour ouvrir notre intelligence parfois rebelle ou peu docile, il leur a fallu une ingénieuse et inlassable patience, au moyen de laquelle ils ont pu enfin y insinuer le goût et l'amour de l'étude ; précieux résultat qui nous

a permis aux heures quelquefois longues de nos loisirs d'accroître nos connaissances et de dissiper les langueurs dangereuses de l'oisiveté ou de l'ennui.

La formation de notre volonté n'a pas exigé un dévouement et un tact moins méritoire. Pour nous faire acquérir une volonté ferme et résolue, de quelle paternelle sollicitude n'a pas dû nous entourer celui que nous appelions justement notre directeur, le père de notre âme, pour nous conduire et nous maintenir dans la voie du bien, pour y soutenir nos pas chancelants, pour nous y faire progresser, pour nous secouer, peut-être, dans une crise de torpeur ou d'apathie, qui aurait pu nuire à une vocation délicate, comme celle du sacerdoce. Il n'y a pas assurément un seul de nous qui n'ait gardé au tréfond de sa mémoire et au plus intime de son cœur, le souvenir de cette influence douce et forte à la fois, de son directeur du séminaire. Plusieurs peut-être doivent-ils à ses instances réitérées d'avoir persévéré dans leur vocation ? Et si le ministère des uns et des autres a pu obtenir quelques heureux résultats, si dans son ensemble, le clergé d'Albi mène une vie régulière de piété, de zèle, de sacrifice, c'est pour une bonne part à la sage formation reçue au séminaire qu'il faut, après Dieu, en attribuer le bienfait.

Tel est en raccourci, Très Vénéré Père, le bilan de ce que nous devons à nos vénérés maîtres du séminaire. Quelle que soit leur personnalité propre, tous, ils se sont dévoués sans réserve à cet important ministère de notre préparation au sacerdoce.

C'est à eux que doit aller et que va notre reconnaissance. Au vénérable M. Bourdarie, de légendaire mémoire, dont ne survivent plus que de très rares disciples, plus qu'octogénaires ; au pieux M. Nicolle ; au zélé et paternel M. Wenès trop tôt ravi à notre affection ; à l'actif M. Coitoux, qui sut compléter les bâtiments, alors insuffisants, du séminaire, dont il devait quelques années après, être expulsé par un ancien séminariste, misérable renégat, que la perspicacité judicieuse de M. Bourdarie avait heureusement écarté du sacerdoce... A tous ces vénérés supérieurs et à leurs confrères, vont les sentiments de la pieuse gratitude de leurs anciens disciples.

Je ne voudrais pas affliger M. le Supérieur actuel et ses chers collaborateurs, en leur donnant des louanges largement méritées, mais dont ils ne veulent point, en vrais fils de saint Vincent. Cependant les prêtres dont je suis ici l'interprète ne me pardonneraient pas si je ne leur disais un très cordial merci, pour le dévouement tout apostolique avec lequel ils se prêtent si volontiers à rendre service à nos prêtres des paroisses, pour leur zèle à prêcher dans nos églises en faveur de l'Œuvre de Marie, Reine du Clergé, pour le recrutement de nos séminaires.

Ce nous est un devoir bien doux, Très Honoré Père, de vous dire ce témoignage de notre reconnaissante admiration envers tous ces dignes fils de saint Vincent, vos frères autrefois et vos fils d'aujourd'hui.

La gloire des fils réjouit le cœur du Père, dit la Sagesse au livre des Proverbes. Nous serions tous heureux si cette expression solennelle de notre gratitude pouvait faire passer un rayon de joie parmi les soucis de votre charge.

Daignez, Vénéré Père, agréer ce très modeste et trop imparfait hommage et nous permettre d'y ajouter le vœu d'une prospérité toujours croissante de votre glorieuse Congrégation, afin que de plus en plus, vous puissiez donner de vaillants ouvriers aux séminaires et aux missions.

Quand Mgr Segonzac eut fini, son Exc. Mgr l'Archevêque se leva pour dire à tous et à chacun le mot qui convenait. Il remercia surtout M. le Supérieur général de la Mission pour le bon travail fait par ses fils dans le diocèse, et pour la joie qu'il lui procurait, en honorant de sa présence cette fête de famille.

Des applaudissements enthousiastes accueillirent ces divers discours et exprimèrent au vif l'unanimité et la sincérité des sentiments qui étaient au fond des âmes. Combien auraient désiré pouvoir raconter quelques souvenirs du passé et louer leurs anciens maîtres ! Mais le temps pressait. La séance du soir allait s'ouvrir et, selon la tradition, après l'heure marquée au programme.

A 15 heures enfin on se trouvait réunis dans la salle « *Idéal* ». Elle venait de s'ajouter à la maison des œuvres qui s'élevé en

face de l'ancien grand séminaire entre la rue de la République et celle des Terrassiers. Construite et aménagée avec goût, elle peut contenir 1.100 personnes assises dans de beaux fauteuils aux couleurs variées. Vraiment rien n'a été négligé pour la commodité des spectateurs : aération, lumière, acoustique, vue générale de la scène. Il est difficile de faire mieux, et si le diocèse possède d'autres belles salles de spectacle, celle-ci ne le cède à aucune. L'inauguration en avait été fixée au cinquantième de l'œuvre des orphelins d'Albi. Elle se trouva malheureusement inachevée à cette date. Elle s'ouvrait donc pour la première fois et se trouvait occupée dans tous les coins et recoins. Prêtres, séminaristes, orphelins, religieux, religieuses, amis du séminaire se pressaient en foule dans le vaste amphithéâtre.

Sur l'estrade, Mgr l'Archevêque présidait entouré des personnages que nous connaissons déjà. Sur l'estrade aussi figuraient un piano que M. Cabié, du Conservatoire de Paris, et titulaire du grand orgue de Saint-Salvy va tout à l'heure faire vibrer magnifiquement... et deux harmoniums où M. le chanoine Crayol et le vicaire de Saint-Salvy, M. Vaissière, vont étaler la virtuosité de leur art.

La séance débuta par une entrée musicale et l'exécution de la Marche nuptiale de Mendelssohn.

M. le Supérieur du grand séminaire se leva alors pour lire son rapport sur le centenaire. En voici le texte complet.

## CENTENAIRE DU GRAND SEMINAIRE D'ALBI

[Rapport de M. Joseph Durand]

1836-1936

Un centenaire, un siècle d'existence pour un grand séminaire cela vaut-il la peine d'être signalé et surtout célébré par une fête ? La vie y est si uniforme et la maison si remplie de silence ? Peut-être à cette nouvelle imprévue avez-vous répondu par le

sourire, et je ne suis pas sûr qu'il ne s'y glissât pas un peu d'ironie malicieuse.

Pourtant, cette solennité du centenaire je l'ai voulue.

— Je l'ai voulue parce que j'y ai vu comme un moyen pratique et facile de répondre à l'invitation de l'Esprit-Saint. N'a-t-il pas fait écrire par son apôtre : « *Souvenez-vous de vos chefs spirituels, de ceux qui vous ont transmis le céleste message et vous ont laissé la trace de leurs vertus ?* ».

— Je l'ai voulue parce que sur l'écran de ce siècle qui va de 1836 à 1936, j'ai aperçu de belles figures d'archevêques, de supérieurs, de directeurs, d'élèves ecclésiastiques, vivant dans des temps rarement sereins, souvent héroïques et marquant leur passage par des traits de lumière qui enchantent la vue et réjouissent le cœur.

— Je l'ai voulue parce qu'il nous laisse entendre de hautes leçons de piété, de discipline, et d'apostolat. Et ce n'est pas inutile à l'heure périlleuse et troublée où nous sommes.

— Je l'ai voulue parce qu'il est une belle occasion de faire entendre l'hymne sacré de la reconnaissance ! Reconnaissance à Dieu qui, pendant cent ans, a fait descendre sur le clergé albigeois des grâces de choix en abondance. Reconnaissance à nos illustres archevêques qui tous ont veillé sur la maison avec un soin tout paternel et ont bien mérité de leurs prêtres. Reconnaissance à tous ces maîtres vénérables qui ont fait ici le bon travail de la formation cléricale. par l'enseignement de la doctrine sacrée, par l'exemple de leur vie et une haute conscience de leur responsabilité professionnelle. Reconnaissance aussi au diocèse qui s'est montré si confiant dans les fils de saint Vincent et n'a pas voulu les laisser longtemps dans l'exil.

Ah ! sans doute, pour redire cette longue page d'histoire, il y faudrait des talents que je n'ai pas. D'autres, je le sais, diraient infiniment mieux et arriveraient facilement à vous captiver. Personne cependant n'y apporterait plus de sincérité et plus de cœur et c'est pourquoi je m'excuse de vous infliger mon modeste récit qui voudrait être comme une synthèse de la vie du grand séminaire pendant l'espace d'un siècle.

A tout Seigneur tout honneur ! Saluons d'abord nos grands archevêques :

I. — Mgr. BRAULT, 1823-1833.

Quand Mgr Brault arriva de Bayeux, le 26 février 1823, il trouvait un vaste diocèse comprenant tout le département du Tarn, et où la besogne ne manquait pas, Sans doute, sous la direction de l'évêque de Montpellier, les traces trop visibles de la Révolution avaient disparu ; clergé et fidèles avaient vu leur situation religieuse s'améliorer sensiblement. Toutefois le progrès était lent et le bien réalisé fort incomplet encore. Mgr Brault vaillamment se mit à l'œuvre. Il songea d'abord à l'éducation chrétienne des enfants et fit publier un catéchisme qui devait avoir une longue fortune. Puis il se préoccupa de l'organisation du diocèse, établit 4 archidiaconés, 4 archiprêtres, 31 districts avec autant de Vicaires forains. Cette solide structure existe toujours substantiellement la même. Il avait décidé de réunir dans une vaste maison les clercs dispersés de son archidiocèse quand la mort vint le surprendre le 25 février 1833. Ses dix années d'épiscopat avaient été bien employées et Mgr Brault laissa la réputation d'un grand archevêque.

II. — Mgr de GUALY, 1833-1842.

Ce fut Mgr de Gualy, transféré de Saint-Flour à Albi le 30 septembre, qui eut l'honneur de réaliser l'œuvre projetée par son prédécesseur. Dans son premier mandement, daté du 16 janvier 1834 il écrit : « Ici vous avez deux grands séminaires où la race choisie se forme aux belles vertus de son saint état, et se rend digne de continuer le grand œuvre de la Rédemption ». Et il songe déjà à uniformiser sa maison cléricale. Il avait déjà l'endroit favorable, le terrain même sur lequel avait été construit l'ancien séminaire d'avant la Révolution. Aussitôt il se met à bâtir et le 15 août 1836 il peut adresser à son clergé la lettre sui-

vante : « La construction du nouveau séminaire étant en partie terminée, j'ai cru devoir exécuter cette année le projet formé par mon illustre prédécesseur d'appeler près de lui tous les clercs en théologie et en philosophie. L'exemple d'autres évêques, le besoin de connaître parfaitement les sujets, la nécessité de leur donner à tous les mêmes règles de direction afin de les disposer à se conduire autant que possible d'une manière uniforme dans le saint exercice de leurs fonctions ; l'arrivée d'une pieuse congrégation à laquelle je confie mon séminaire pour appliquer MM. les Directeurs actuels à la grande œuvre des missions diocésaines, tous ces motifs me prescrivent cette mesure. » Il s'excuse en terminant d'imposer au clergé de Castres un sacrifice dont il comprend toute la profondeur. Le grand séminaire d'Albi était fondé : le 1<sup>er</sup> octobre 1836 il ouvrait ses portes à tous les futurs prêtres du diocèse.

Belle figure que celle de Mgr de Gualy auquel nous devons encore le rétablissement des conférences ecclésiastiques et la fondation des Filles de Sainte-Agnès qui rendirent tant de services auprès des curés comme servantes et marguillières, auprès des malades comme infirmières bénévoles.

### III. — Mgr de JERPHANION, 1843-1864.

Mgr de Jerphanion remplace Mgr de Gualy en 1843. Il venait de Saint-Dié et arriva à Albi le 27 janvier. Dieu l'appelait à gouverner le diocèse pendant plus de vingt ans. Aussi eut-il le temps d'accomplir des œuvres considérables. En 1846 il ouvre la maison du refuge dans la ville de Castres. En 1850 il tient un concile provincial qui porta d'excellents décrets pour la bonne administration des divers diocèses de la Province ecclésiastique. En 1854 il fait élever au rang de Basilique insigne l'église métropolitaine de Sainte-Cécile et adopte la liturgie romaine. En 1855 il réorganise les missions diocésaines, établit l'œuvre de la Sainte-Enfance en 1858 ; l'adoration perpétuelle en 1862 ; l'œuvre de Saint François de Sales en 1867. Il n'a garde d'oublier la formation de ses clercs. Dans une lettre datée

de 1855 il félicite « les curés qui ont formé de jeunes clercs capables de remplir les fonctions que la liturgie leur permet ». Il veille sur les examens du grand séminaire qu'il préside lui-même ou par ses vicaires généraux. Il témoigne à M. Bourdarie une confiance illimitée et détermine avec lui les plus sages mesures pour la parfaite tenue du clergé. A sa mort l'archidiocèse d'Albi se trouve dans un état remarquable de prospérité. C'est un très grand archevêque, un saint qu'il n'est que juste de reconnaître en lui.

IV. — Mgr LYONNET, 1865-1875.

Mgr Lyonnet nous vint de Valence le 25 mars 1865. Il était la bonté même et pendant les dix ans de son épiscopat il jouit de l'affection générale. Son gouvernement ne fut pas de tout repos. Pendant la guerre de 1870, il eut à soutenir le moral du clergé et des fidèles et surtout à veiller sur ses séminaires. Il ne semble pas que ses clercs aient eu beaucoup à souffrir. Les ressources cependant menacèrent de tarir. Alors pour subvenir aux besoins pécuniaires de ses maisons cléricales il obtint de Rome l'indult nécessaire pour permettre à ses prêtres de recevoir un honoraire les jours de fêtes supprimées en faveur de l'œuvre des séminaires.

A Mgr Lyonnet nous devons la paroisse et la belle église de Saint-Joseph. Nous lui devons aussi une soumission parfaite aux décisions du concile du Vatican dont il fut un des Pères et dont il promulga aussitôt les décrets. Tout dévoué à l'Eglise et à la France, il consola Pie IX dans ses malheurs et ouvrit une large souscription pour la libération du territoire. Inclignons-nous devant ce pasteur aussi bon que zélé. Il occupe une belle place parmi les archevêques que le clergé albigeois admire et dont il est fier.

V. — Mgr. RAMADIÉ, 1876-1884.

A Mgr Lyonnet succéda Mgr Ramadié. Il avait déjà gouverné le diocèse de Perpignan où sa rare énergie et son dévouement s'étaient affirmés avec éclat.

Esprit positif et ardent, théologien averti, âme de feu pour les

saintes causes, il entre sans hésiter dans la lutte scolaire. A défendre l'enseignement chrétien et l'âme des enfants il unit un zèle tout apostolique. Il ne négligea pas pour autant son clergé. Deux synodes diocésains tenus en 1879-1880 mirent au point la législation diocésaine. Mandements et quêtes aidèrent à la création d'abord, au soutien ensuite de l'Institut catholique de Toulouse. Un programme d'examen spécial aux jeunes prêtres et surtout la fondation de l'Institution Saint-Etienne « petit séminaire de Valence » manifesta jusqu'à quel point Mgr Ramadié avait à cœur la parfaite formation du clergé. C'est un devoir de haute convenance de rendre hommage à l'activité et à la ténacité indomptable de ce pasteur, dont la mémoire restera en bénédiction.

VI. — Mgr FONTENEAU, 1884-1899.

Mgr Fonteneau transféré d'Agen à Albi le 13 novembre 1884 devait occuper le siège d'Albi près de vingt ans. Dans sa lettre de prise de possession je lis : « L'éloge du clergé d'Albi s'écrit avec ses œuvres... Combien nous sommes heureux de trouver à la tête de la jeune milice dans notre grand séminaire les fils de saint Vincent de Paul. Formés selon l'esprit de ce grand Saint qui fut un modèle si accompli des vertus du prêtre, les nouveaux venus se montreront toujours dignes des anciens du sacerdoce ».

C'était laisser pressentir son attachement à la grande cause des séminaires. De fait l'histoire ne peut que constater les heureux gestes de son épiscopat dans ce sens. En 1886 il fonde l'œuvre des vocations ecclésiastiques avec un comité paroissial et diocésain. La même année il recommande à la surveillance de MM. les curés les séminaristes en vacances, et demande aux vicaires et procureurs forains de leur faire subir un examen spécial sur leur travail et leur conduite, pendant leur passage dans la famille. En 1887 il annonce qu'un certain nombre de jeunes prêtres seront envoyés à l'Institut catholique pour y continuer « la chaîne glorieuse des lauréats albigeois ». Il suit pas à pas dans le même sens les hautes directions de Léon XIII, prescrit l'étude de la

philosophie scolastique et de l'écriture sainte, trace un programme spécial à ce sujet pour les élèves du grand séminaire, rouvre Massals et se préoccupe de trouver les ressources indispensables pour l'entretien des diverses maisons cléricales.

A côté de cet apostolat sacerdotal il convient de signaler sous son épiscopat l'introduction de l'ordre bénédictin dans notre diocèse. Le 8 juin 1888, en la fête du Sacré-Cœur, Dom Romain s'établissait à En-Calcat et le 27 septembre 1896, il recevait la bénédiction abbatiale des mains de Mgr Fonteneau. Le lendemain, au monastère de Sainte Scolastique une cérémonie semblable donnait une abbesse aux filles de Saint-Benoit qui s'étaient groupées dans le voisinage.

Ce sont là des titres authentiques à notre gratitude. Pourquoi faut-il que cet épiscopat ait été traversé par des luttes douloureuses ? Une bonté, peut-être excessive pour sa famille, des embarras pécuniaires, des problèmes politiques d'administration occasionnèrent à Mgr Fonteneau de douloureuses épreuves, et sa mémoire en a quelque peu souffert.

#### VII. — Mgr MIGNOT, 1899-1918.

Un grand archevêque vint en 1899 prendre sa place. Aurai-je le temps de prononcer son nom avant d'entendre les battements de mains crépiter en son honneur, et traduire au dehors vos sentiments intimes de respect et d'affection ?

Mgr Mignot, hier évêque de Fréjus, était maintenant archevêque d'Albi et devait le rester près de vingt ans. Il nous apportait une réputation de sagesse, de savoir, que les faits devaient magnifiquement confirmer. C'est sur la formation intellectuelle du clergé qu'il travaille tout d'abord et avec quel éclat ! Les lettres sur les *Etudes ecclésiastiques* se suivent et se multiplient pour répandre la lumière sur toutes les questions importantes qui intéressent la religion : philosophie, apologétique, théologie histoire, écriture sainte tour à tour abordées et traitées avec un esprit averti et passionné de vérité.

Malheureusement les temps se font tout de suite et de jour

en jour plus menaçants. Mgr Mignot avec un courage intrépide essaie de tenir tête à l'orage. Au décret d'expulsion qui chasse les Lazaristes de son grand séminaire il répond par une lettre de protestation. « Il manquait un mot à un vieux texte, déclare-t-il : Autorisés pour les missions, les Lazaristes ne le sont pas pour les grands séminaires ». Et quand il voit l'inutilité de sa protestation il exprime la profondeur de sa douleur par ces paroles émouvantes. « Les liens qui vous unissent à ce diocèse sont de ceux qui survivent aux vicissitudes du dehors. Votre tâche sera continuée par ceux qui ont reçu vos leçons. Si vous vous éloignez, votre esprit demeure avec nous, et Dieu connaît l'heure qui marquera la fin de l'épreuve ». Sans délai le nouveau personnel entra en fonctions et l'archevêque marqua le but à atteindre : créer une élite intellectuelle qui se rapprochât le plus possible des Instituts catholiques.

Seulement la persécution battait son plein et les ruines s'accumulaient. En 1905 la loi de séparation entre l'Eglise et l'Etat est votée. Les biens d'Eglise sont placés sous séquestre, et le grand séminaire ferme ses portes aux jeunes recrues du sacerdoce.

Mgr Mignot se met en quête d'un logement pour ses clercs. Les moines bénédictins exilés en Espagne laissent à En-Calcat près de Dourgne, un monastère vide. L'abbé Dom Romain se hâte d'offrir la maison qui est son bien de famille à l'archevêque en détresse pour y abriter ses enfants exilés. Le grand séminaire devait y rester jusqu'en octobre 1909. Il vint alors s'installer au couvent de Notre-Dame, dont une aile était occupée par l'archevêque depuis l'été de 1907.

A l'occasion des souhaits du nouvel an pour 1910, M. le Vicaire général Fabre félicitait son archevêque de l'aménagement de la maison : « Notre-Dame est devenu une vraie cité épiscopale groupant dans une même enceinte l'archevêque, les appartements des Vicaires généraux, les bureaux du secrétariat et le grand séminaire. Elle sera le cœur d'où rayonnera jusqu'aux membres les plus éloignés de ce corps le sang qui le vivifiera tout entier ».

Et puis ce fut la guerre... la guerre interminable avec ses



M. Emile Corroix (1892-1905)



M. le chanoine Albert Cavalie (1905-1909)



M. le chanoine Henri Bonnet (1909-1919)



M. Joseph Durand (1919- )



ALBI : Grand Séminaire  
depuis 1910



ALBI : Grand Séminaire  
de 1836 à 1905

ravages et son déluge de sang. Mgr Mignot vit son pays envahi, le siens fugitifs, ses séminaristes aux armées ; les maîtres mobilisés, le grand séminaire vide ou fermé. Il en ressentit une douleur indicible, et en mars 1918 il partait pour un monde meilleur, non sans avoir donné au diocèse un successeur digne de lui et que j'ai la grande joie de saluer maintenant.

#### VIII. — Mgr CÉZÉRAC (1918).

C'est à vous, Excellence, que nous devons d'avoir retrouvé la maison qui était si chère aux fils de saint Vincent de Paul. Et depuis le début de votre glorieux épiscopat que n'avez-vous pas fait pour le grand séminaire et les maisons qui le préparent ?

Qu'il me suffise d'énumérer vos œuvres cléricales, puisqu'aussi bien elles s'étaient sous nos yeux avec tant d'éclat : Saint-Sulpice rebâti, Castres et Pratlong construits de toutes pièces, Massals réorganisé. C'est partout que vous allez chercher des enfants pour le sacerdoce. C'est partout que par l'œuvre de Marie, Reine du Clergé, vous faites entendre aux familles chrétiennes la grande misère de l'Eglise d'Albi à l'heure actuelle ; des paroisses sans curé, des églises sans prêtres, des troupeaux sans pasteur.

Assurément vous êtes bien de la lignée des grands archevêques d'Albi qui vous ont précédé. Aucun n'a eu plus de souci pour le recrutement et la formation du clergé. Aucun n'a rempli un plus beau rôle dans le gouvernement du diocèse. Partout je trouve des preuves de votre activité. Partout des œuvres nouvelles ; œuvres de jeunesse, œuvres de toutes sortes qui atteignent toutes les classes de la société, et aujourd'hui, c'est cette magnifique salle que vous offrez à l'action catholique.

...Et voilà ce qu'ont fait les archevêques d'Albi pendant ce siècle ; est-ce assez beau ? est-ce assez grand ? assez admirable ?... Vraiment l'Eglise d'Albi n'a pas menti à sa devise : La houlette du pasteur se tient ferme et levée : les lions vigilants montent la garde autour de l'enceinte en sûreté ». *Stat baculus, vigilatque leo, turrisque tuetur* !

\* \* \*

Vous ne trouverez pas mauvais que je m'arrête maintenant devant les figures vénérables des Supérieurs qui se sont succédé dans la maison et que je salue en passant quelques-uns des maîtres qui ont tracé un large sillon de science et de vertu.

I. — M. CHOSSAT 1836-1841.

Le premier supérieur du nouveau séminaire d'Albi était natif de Belley, et arriva en septembre 1836.

C'était un homme tout d'une pièce, autoritaire et doué de talents remarquables pour le commandement. Un de ses confrères, un Albigeois, M. Sudre qui le connaissait bien en fait le portrait suivant : « C'était un modèle de supérieur. Une maison où il était passé était une maison fondée. Homme d'autorité il disait qu'en son absence son ombre devait suffire à gouverner la maison ». Le choix était bon. Les élèves venaient alors d'établissements bien différents : ils avaient reçu une formation singulièrement disparate ; animés pour la plupart d'un esprit particulariste très prononcé, ayant joui d'une grande indépendance, un peu frondeurs par tempérament, ils portaient l'air du terroir, et il n'est pas sûr qu'au fond de leur âme il n'y eut encore quelques vibrations sourdes des révolutions passées.

M. Chossat sut les discipliner et les soumettre à un règlement sévère qui d'ailleurs ne s'est modifié que pour s'adoucir. Il fut un supérieur plus redouté qu'aimé, aussi missionnaire qu'éducateur. Mgr de Guay le tint en haute estime comme le prouve la lettre qu'il adressa à son clergé le 25 juin 1837 : « Nous vous informons avec la plus grande satisfaction que M. Chossat, supérieur de notre grand séminaire a bien voulu se charger, malgré ses nombreuses occupations, de remplacer M. de Bussy (il s'agit d'un père jésuite qui fut empêché au dernier moment de prêcher la retraite ecclésiastique). Le zèle et les lumières de ce respectable ecclésiastique et le bien qu'il a déjà fait dans ce genre de ministère nous donne l'espoir bien fondé que la retraite ecclésiastique produira des fruits de salut les plus abondants ».

M. Chossat fut aidé dans sa charge par six confrères, dont l'un M. Delteil devait dans la suite occuper le poste important d'assistant de la Congrégation de la Missoin.

II. — M. HARAN, 1841-1844.

M. Haran, déjà dans la maison en qualité de directeur et professeur de dogme, prit sa place. Il était breton de naissance et quoique bien jeune, s'était imposé au respect de tous et à l'attention de l'autorité. C'était un prêtre modeste mais d'une dignité parfaite et d'une piété remarquable. Il gouverna avec sagesse dans la direction tracée par son prédécesseur. Malheureusement la maladie ne tarda pas à fondre sur lui et elle fut implacable. Quatre ans à peine après sa nomination la mort l'enlevait à l'affection unanime des maîtres et des élèves.

L'arrivée de M. Bourdarie, le supérieur idéal et légendaire, fut une belle compensation et une bénédiction signalée de la Providence.

III. — M. BOURDARIE, 1844-1874.

Il était né à Montfaucon, dans le Lot, et dès son enfance, il montra une sagesse consommée. Dieu lui avait donné en partage avec de réels talents, le bon sens et une admirable prudence. Dès son entrée dans la Congrégation de la Mission, il se fait remarquer par sa réserve, sa modestie, sa douce gaité, un langage clair et une exactitude indéfectible. Le directeur du séminaire interne se livre déjà à des pronostics : « M. Bourdarie sera un bon supérieur ». On ne tarda pas à dire de lui : « Il n'a jamais été jeune ». Lorsqu'il vint à Albi, en 1844, sa sagesse s'était mûrie à l'école de l'expérience. Placé immédiatement dans les grands séminaires, il y avait enseigné la philosophie et la morale avec une parfaite maîtrise, et sa haute vertu lui avait assuré une grande influence sur les âmes. Mgr de Jerphanion lui fit bon accueil et le clergé ne tarda pas à apprécier cet homme de Dieu en qui l'autorité, le dévouement, la circonspection, le sens du surnaturel et le sentiment de la dignité ecclésiastique avaient élu domicile.

Au surplus il eut le temps de donner sa mesure puisqu'il resta trente ans parmi nous. Sa direction était faite de bonté, de fermeté, de sagesse. La légende, si légende il y a, a multiplié les gestes qui témoignent toujours du jugement, de l'à-propos, de l'esprit, du sens pratique de ce parfait supérieur. La légende lui est toujours favorable et donne à sa physionomie un charme irrésistible. Il avait l'art de discerner l'écu de Dieu. En tous cas il ne se trompa point lorsqu'il eut à apprécier le jeune Combes, qui devait devenir plus tard l'homme d'Etat déchainé contre les Congrégations et l'Eglise : « Talent ordinaire, profond orgueil, sans vocation » et il le congédia.

L'ascendant de M. Bourdarie sur les jeunes et les anciens ne se démentit jamais et il exerça une énorme influence sur la masse du clergé, et aussi sur l'administration diocésaine. A la mort de Mgr de Jerphanion le chapitre de Sainte-Cécile le mit au nombre des quatre capitulaires élus.

Quand il partit pour aller occuper le poste d'assistant de la Congrégation et de directeur des Filles de la Charité il avait donné près de 500 prêtres au diocèse et tracé dans les esprits et les cœurs un sillon que le temps ne devait pas effacer. On ne parle plus de ses prédécesseurs, mais ses successeurs ne l'ont pas fait oublier. Le clergé albigeois garde fidèlement sa mémoire et sa famille religieuse peut être fière de lui, car il lui a fait honneur et par sa vertu et par sa science et par sa prudence partout où il est passé.

#### IV. — M. NICOLLE, 1874-1880.

La succession vraiment n'était pas facile. M. Nicolle s'employa à la rendre moins douloureuse et sans dégât. Né à Gigny, au diocèse de Sens, il avait d'abord été employé dans les séminaires, puis dans les missions et dirigeait alors avec grand succès le pèlerinage de Valfleury près de Saint-Chamond. C'est là que Mgr Lyonnet l'avait connu et il disait de lui : « Tout lui réussit ». L'archevêque transféré à Albi avait déjà accueilli dans son nouveau diocèse les sœurs de la Sainte-Agonie dont M. Nicolle

était le fondateur. Il n'est pas téméraire de supposer que ce fut là une indication suffisante pour sa nomination à Albi.

M. Nicolle révéla aussitôt ce qu'il était : prêtre dans toute la force du terme, simple, modeste, mortifié, délicat de cette délicatesse qui va au cœur. Il réalisait à la lettre la recommandation du concile de Trente : « Maintien, manière, démarche, langage, tout respirait la gravité, la modération, l'esprit de religion ». Il prêcha la splendeur du culte divin, la prière et la pénitence. Il rêvait de rivaliser avec saint Lazare pour la célébration des offices religieux, et combien de fois en lecture spirituelle il montra à son jeune auditoire ses religieuses de l'Aponie prosternées dans la prière et la pratique de la mortification. Il fut un fervent du culte de la Vierge Marie et mit en honneur les pèlerinages de la Drèche et de Notre-Dame de Grâces. Il ne resta que cinq ans à la tête du séminaire ; des infirmités précoces lui imposèrent la retraite. Mais le diocèse a gardé ses restes : son corps repose au cimetière de Mazamet au milieu de ses filles qui ne voulurent pas s'en séparer. Le clergé d'Albi n'oublie pas le parfait modèle du bon prêtre qui lui a légué avec sa famille religieuse un parfum d'édification.

#### V. — M. AMOUREL, 1880-1885.

M. Amourel vint prendre sa place. Né dans l'Hérault à Abeilhan, il nous apportait avec la jeunesse un tempérament fait d'entrain, de spontanéité, de vivacité, de rondeur, de loyauté et d'un sens aigu des responsabilités. Incapable de cacher sa pensée, son âme se révélait tout entière à travers ses gestes, ses paroles, ses manières. Il portait l'empreinte bien marquée des hommes du midi. Ayant cru remarquer quelque relâchement il se mit à expliquer le règlement d'un ton bref et tranchant. Il pourchassa les abus impitoyablement, et devant les résistances, il laissa quelque peu percer l'impatience et l'émotion. Il tint bon et ayant brisé toute opposition il laissa entrevoir la richesse de son cœur.

La victoire paraissait complète quand, pour des raisons dont

l'administration a gardé le secret, M. Amourel fut rappelé à Paris. Le jour de son départ on vit couler des larmes et un de ses confrères dont le chagrin était profond crut devoir s'inspirer dans son instruction dominicale des Actes des apôtres à la page où ils nous montrent saint Paul conduit par ses frères au milieu des sanglots, sur le vaisseau qui l'emporte vers Jérusalem, d'où l'Apôtre repartira pour Rome et le martyre. C'était peut-être exagéré. Mais quand on n'est pas trop loin de la Garonne on comprend toutes les hyperboles. Elles foisonnent dans notre Midi et sèment sur les visages une douce gaieté. Toujours est-il que M. Amourel n'est pas encore oublié par ses amis qui sont nombreux et je lui apporte à mon tour un témoignage ému de reconnaissance et d'affection, car je lui dois mon entrée à Saint-Lazare.

VI. — M. COCQUEREL, 1885-1887.

De M. Cocquerel qui prit la direction de la maison après M. Amourel rien à dire d'important. Né à Montdidier il avait la finesse et l'engouement du vrai picard; des talents très réels et un cœur d'or. A Oran où il resta longtemps il sut se faire apprécier et on y garde fidèlement sa mémoire. Chez nous son passage fut trop court pour y avoir laissé des traces. Il arrivait d'ailleurs à des heures troubles où la division des esprits, tant chez les maîtres que chez les élèves, s'accroissait d'une façon inquiétante. M. Cocquerel en souffrit; mais son âme ne semble pas avoir été assez trempée pour maîtriser le mal. La Providence veillait et envoya sans tarder l'homme qui devait tout remettre en ordre pour le bien du clergé et l'honneur de la Congrégation... J'ai nommé M. Wenès.

VII. — M. WENES, 1887-1892.

Il était belge et on le sut tout de suite à son accent. Mais c'était un beau caractère et un grand cœur. En venant à Albi il laissait à Angoulême d'unanimes regrets et nous apportait l'autorité qui s'impose et devant laquelle l'esprit frondeur ne sau-

rait tenir. Il était d'ailleurs entouré d'une élite de directeurs parfaitement unis et à la hauteur de leur tâche. Il commença par étouffer dans son germe toute manifestation d'indiscipline. Des sanctions sévères firent comprendre à tous que la maison avait un maître et un seul. Homme d'ailleurs tout surnaturel il prêcha, sans se lasser, l'idéal du sacerdoce, imprima aux études une forte impulsion, et fonda cette conférence des œuvres, qui devait avoir un bel avenir. Tout annonçait des années heureuses d'administration, quand, au retour d'un voyage en Belgique, et au sortir d'une visite qu'il venait de faire à son archevêque, il fut frappé d'une attaque foudroyante.

Mgr Fonteneau dans une lettre émouvante à son clergé, nous dit en quelle estime il tenait M. Wenes : « Nous avons la douleur de vous annoncer la mort presque subite du digne et saint supérieur de notre grand séminaire. Envoyé à Albi en 1858 pendant un an sous le commandement d'un supérieur dont le nom est synonyme de sagesse et de paternité, M. Bourdarie, il s'initia aux devoirs du directeur, à l'enseignement du professeur et fit présager, par un ensemble de qualités l'homme qu'il serait un jour. Ce qui distinguait M. Wenes dans ses leçons, il l'avait dans ses conversations et ses conseils. Voici cinq ans passés depuis sa nomination à Albi, années laborieuses pendant lesquelles il n'a pas manqué un seul jour d'être l'homme fidèle et prudent, loué par la sagesse. Oui, il a été fidèle à la Congrégation dont il a maintenu l'esprit et la tradition, fidèle à l'Eglise dont il a observé et fait observer les lois, fidèle à la vérité dont il a prêché et pratiqué les exigences, fidèle à sa conscience jusqu'à la mort ». Ses obsèques furent une démonstration vivante de la place qu'il occupait dans le cœur du clergé. Son corps repose au cimetière de l'hôpital, et tous les ans les séminaristes vont prier sur sa tombe.

#### VIII. — M. COITOUX, 1892-1903.

Le professeur de morale, M. Coitoux était l'homme tout désigné pour prendre la succession. Il occupait déjà une belle place dans l'esprit et le cœur des séminaristes. Haute taille, port grave,

masque impassible, regard inquisiteur, parole brève et tranchante, extérieur froid qui tient à distance, tel apparaissait M. Coitoux au dehors. Au dedans il portait une belle intelligence et des trésors de dévouement et de bonté. Il avait l'expérience des âmes et de l'administration. L'avenir ne devait pas tarder à confirmer ces espérances.

La maison, depuis M. Wenes marchait à merveille. M. Coitoux la maintint au même niveau de régularité, de piété et d'étude, et en cela il fut admirablement aidé par ses confrères. Son œuvre vraiment personnelle, ce fut l'agrandissement du séminaire et une exploitation très poussée de la propriété du Roc. Il sut trouver les ressources suffisantes pour les constructions nécessaires et obtint un rendement merveilleux.

Et soudain l'orage depuis longtemps menaçant éclata. Un décret d'expulsion daté de juin 1902 nous chassa du séminaire en 1903. Mgr Mignot qui avait tout fait pour arrêter ces mesures injustes, écrivit alors à M. Coitoux une lettre flatteuse et émouvante : « Quant à vous, M. le Supérieur, vos œuvres sont sous les yeux de tous et suffisent à faire votre éloge. Non seulement vous avez donné aux études une impulsion vigoureuse par vos propres travaux, mais encore après douze ans d'une sage administration, et sans que le diocèse ait eu à faire le moindre sacrifice, vous laissez le séminaire agrandi, son domaine augmenté et parfaitement aménagé, de sorte que ces résultats obtenus, grâce à la confiance que vous avez su inspirer, vous assurent au milieu de nous un long et reconnaissant souvenir ». M. Coitoux se retira à Dax où il continua à s'intéresser au séminaire qui lui tenait tant à cœur, et où il exerça jusqu'à la fin un ministère fructueux auprès des étudiants de la Congrégation, auprès du clergé de Dax et auprès d'un grand nombre de fidèles qui voulurent profiter de son expérience et de son zèle.

#### IX. — MM. CAVALIÉ 1903-1909 et BONNET 1909-1919.

Les prêtres de la Mission partis, il fallut chercher dans le clergé albigeois les meilleurs sujets pour occuper la place va-

cante. M. Cavalié d'abord, puis M. Bonnet furent choisis comme supérieurs et ils trouvèrent pour les aider des collaborateurs d'élite. « Avec de tels éléments, déclara Mgr Mignot, il nous est permis d'avoir une grande confiance dans la direction qui sera donnée au séminaire ». M. Cavalié possédait des qualités sacerdotales, intellectuelles et morales fort appréciées. Elles furent d'ailleurs mises à forte épreuve. Les changements brusques dans la direction des séminaires ne se font pas sans susciter des mouvements qui deviennent facilement de l'agitation et du trouble. Puis ce fut la séparation et il fallut chercher à En-Calcat un refuge pour les clercs.

Lorsqu'ils revinrent le 2 octobre 1909, M. Bonnet qui venait de diriger le petit séminaire de Lavaur transporté à Saint-Sulpice, et qui d'ailleurs avait été professeur de morale pendant quatre ans, remplaça M. Cavalié nommé curé de Notre-Dame de la Platé, à Castres.

Allait-on enfin avoir la paix ? Hélas, après avoir vu fléchir dans des proportions inquiétantes le nombre des recrues pour le sacerdoce, ce fut la guerre... Maîtres et élèves allèrent se battre au champ d'honneur en 1914, et le grand séminaire se trouva dépeuplé et à peu près fermé jusqu'en 1919.

#### X. — RETOUR D'EXIL.

Ce fut le moment, Excellence, qui, par votre bienveillance et celle du clergé, termina notre exil. De cette dernière époque, du grand séminaire il ne me convient pas de parler. Il me suffit de dire que nous nous efforçons de maintenir le niveau de piété, de régularité, de travail que le grand séminaire s'était efforcé d'obtenir.

Mais un scrupule me prend. Je n'ai rien dit de ces directeurs nombreux qui ont passé dans la maison à travers le siècle. Beaucoup mériteraient d'être signalés à votre admiration. Qu'il me suffise de nommer MM. Delteil, Morlhon, Vernières, Chevalier, Gobaud, Chamballon, Briffon, Fabre, Bonsirven, Rivière de Lacger. Ils furent d'excellents formateurs du clergé et c'est

un devoir de garder pieusement leur souvenir. Et je passe à la vie plus intime de la maison. Ce n'est pas la page la moins intéressante, à laquelle vous pourriez ajouter d'innombrables souvenirs personnels.

La vie d'un grand séminaire peut-elle avoir une histoire ? Il est permis d'en douter. La maison est tellement fermée aux bruits du dehors ! On y vit sous le joug d'une règle sévère. Exercices de piété, études, cours, repas, récréations se succèdent avec une régularité absolue et une monotonie singulière. Les jours se suivent et se ressemblent si bien !

Et cependant il y a de la vie au grand séminaire et même une vie abondante. Et d'abord il y a de la vie parce qu'il y a de la jeunesse, et la jeunesse est toujours en mouvement. Il y a de la vie parce qu'il y a des âmes, et les âmes grandissent en science et en vertu. Il y a de la vie parce qu'il y a Dieu, et que Dieu y fait du bon travail, illuminant les esprits, fortifiant les volontés, préparant ses apôtres à la besogne de demain. Il y a de la vie parce que les générations y passent sans arrêt et que les jeunes recrues se renouvellent. Et cette vie a comme les autres ses bons et ses mauvais moments. Elle connaît les maladies, les fièvres, les tristesses, les heures douloureuses. Les institutions, les familles, les maisons, tout comme les individus passent par des crises. Au calme succède la tempête, au bien-être la souffrance, aux douceurs de la paix les épreuves de la lutte. Le grand séminaire ne saurait échapper à la loi inexorable. Dieu seul ne change pas.

Seulement la vie, lorsqu'elle est réelle, se montre au grand jour, et puisqu'il s'agit d'une vie de cent ans, il ne nous sera pas malaisé d'en constater les manifestations.

La vie de notre grande maison cléricale je la vois d'abord dans les études. Qu'étaient-elles au début et que sont-elles depuis ? En 1836, on entre au grand séminaire avec un bagage intellectuel assez modeste. On sait le latin ; on a étudié le français ; on possède quelques notions d'histoire et de littérature,

Mais on n'a pas fait de sciences, et pendant plus de vingt ans il y aura au grand séminaire un cours de mathématiques et de physique pour les nouveaux venus. Et puis c'est la philosophie, la théologie, l'écriture sainte, l'histoire, l'éloquence, les cérémonies, c'est-à-dire le programme de toujours. Malheureusement les instruments du travail manquent. Peu d'auteurs contemporains à consulter ; aucun dictionnaire approprié, aucune revue, des manuels imparfaits. Et pour comble de malheur la philosophie a dévié ; elle a abandonné saint Thomas pour devenir plus ou moins cartésienne. Toute la doctrine s'en ressent. Quel progrès depuis ! Les livres se sont multipliés, les grands dictionnaires d'écriture sainte, d'apologétique, de théologie, d'histoire, de liturgie, d'archéologie ont paru... et sur toute matière il y a abondance d'études particulières. Le travail est devenu d'une grande facilité, et, grâce à l'impulsion de Léon XIII et de ses successeurs, nous avons retrouvé le chemin sûr et la voie qui mène sans trop de danger à la vérité.

La vie, je la vois dans ce contrôle qui met l'élève à l'épreuve et le guide dans ses recherches et le tient sous pression constante. Au début les portes du grand séminaire s'ouvraient facilement, trop facilement même. Il suffisait presque d'un certificat de piété et de bonne conduite pour être admis dans l'établissement. On s'aperçut vite du péril, et des examens éliminatoires écartèrent les incapables et les inaptes. Puis les examens annuels devinrent semestriels ; l'oral compléta l'écrit ; les compositions mensuelles sur différentes matières tinrent les élèves en haleine, et nous sommes maintenant aux devoirs écrits qui s'ajoutent à tout le reste, et donnent à chacun le moyen de montrer son talent. Et le contrôle d'ailleurs porte sur tout l'enseignement : philosophie, dogme, apologétique, morale, écriture sainte, droit canon, histoire, liturgie, chant, harmonium.

Certes, je n'ai pas l'illusion de croire que tout est parfait. Je ne suis pas même sûr que tout soit profit dans cette activité fiévreuse et on a pu dire sans trop de pédanterie : « Autrefois on faisait d'un cerveau un instrument de travail, aujourd'hui on en fait un magasin à marchandises ». J'affirme seulement

qu'au grand séminaire on travaille et avec plus de facilité, d'ampleur, de sécurité : c'est la ruche en pleine activité.

La vie, je la vois dans l'idéal qui soulève l'âme, l'âme du maître comme de l'élève. Certes, de tout temps le sacerdoce est apparu dans toute sa grandeur ; de tout temps la maison a voulu former des hommes, des prêtres, des apôtres, des saints. Mais les besoins de la société varient avec les époques. L'humanité dans sa marche vers l'avenir ne ressent pas toujours les mêmes sensations. Autrefois pour amener les âmes à Dieu il y suffisait d'un sacerdoce pieux, régulier, remplissant fidèlement les fonctions sacrées. L'Eglise se remplissait toute seule. Nous n'en sommes plus là : nous avons affaire à des brebis récalcitrantes que les pâturages spirituels n'attirent guère. D'où la nécessité d'un apostolat nouveau, où toutes les industries du zèle trouveront leur place. L'idéal, certes, dans son élément essentiel n'a point changé, former l'homme au service de Dieu et des âmes, seulement il tend à s'adapter aux nécessités de l'heure et aux meilleurs moyens de ramener au Christ une société qui le fuit.

Ce qui attire les jeunes aspirants au sacerdoce, ce qui les enchante c'est, avec une vie intérieure intense, la formation de l'élite, le mouvement de spécialisation qui permet d'atteindre tous les milieux, l'esprit de conquête sociale. Le but est toujours le même : glorifier Dieu en sauvant les âmes. Mais l'apostolat revêt des formes plus vastes, plus pratiques, plus conquérantes, et va aboutir à l'action catholique qui met les laïques au service du prêtre, pour faire arriver le règne de Dieu sur la terre.

La vie, je la vois dans le fructueux rendement d'un siècle de formation cléricale. Le chantier n'a pas cessé de produire et jusqu'à la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France, l'œuvre fut d'une fécondité merveilleuse. Plus de 1.500 prêtres en sont sortis, et Dieu seul sait tout ce qu'ils ont donné à l'Eglise de vertu et d'activité, au Ciel des élus. Pourquoi faut-il que le chantier subisse à cette heure un ralentissement sensible et inquiétant ?

Laissez-moi en saluer quelques-uns les plus grands, les meil-

leurs... Plusieurs sont sous vos yeux et d'autres dans votre mémoire et votre cœur. Il ne vous déplaira pas de les voir nommés au tableau d'honneur du respect, de l'admiration et de la fierté diocésaine.

Je vois un archevêque, et c'est Son Exc. Mgr Roques, que le diocèse de Montauban nous prit d'abord, et que Pie XI a mis sur le siège métropolitain d'Aix-en-Provence.

Je vois des évêques. Après Mgr Caraguel qui, de curé de Sainte-Cécile devint évêque de Perpignan, c'est Vous, Mgr Barthès, mon illustre collaborateur, qui êtes devenu le fidèle et dévoué auxiliaire de notre très cher et vénéré archevêque... C'est Vous, Mgr Durand qui, du doyenné de Lisle, prenez la direction de l'église de Montauban où, pour la seconde fois, le clergé d'Albi est appelé à l'honneur. Je vois des prélats : Mgr Fabre, Mgr Segonzac que j'ai la joie de saluer ici.

Je vois des religieux. C'est Dom Romain qui, parti du grand séminaire à la *Pierre-qui-Vire* nous est revenu à En-Calcat et nous a légué sa double famille de bénédictins et bénédictines de Dourgne. C'est le chanoine Colombier, que Dieu choisit pour en faire le père des orphelins, et à qui nous devons les Oblats et Oblates de Saint-Benoît. C'est le chanoine Roccu, qui établit à Massac la congrégation des Filles de Jésus qu'il nous plaît aujourd'hui de saluer comme les auxiliaires précieuses de la grande famille sacerdotale.

Je vois aussi des savants, littérateurs, philosophes, poètes, dont la valeur a été reconnue par les Instituts catholiques et par les Ecoles de l'Etat, élevés aux grades académiques et qui sont l'honneur du diocèse.

Je m'excuse en finissant de vous avoir imposé la dure pénitence d'entendre jusqu'au bout ce modeste résumé des gloires d'une maison et d'un siècle de formation cléricale.

Ah ! pourquoi faut-il qu'il y ait des ombres au tableau et place aux larmes ? Le terrain que nous possédions avant même la Révolution nous ne l'avons plus. La maison qui, depuis 1836, abritait les jeunes recrues du sacerdoce nous l'avons perdue. En 1905, la loi de Séparation nous a dépouillés de tout. Il est

vrai, nous nous accrochons au terrain et nous sommes tout à côté de notre ancien séminaire. L'heure sonnera-t-elle un jour où nous retrouverons la demeure sacrée si douce à notre jeunesse sacerdotale ? C'est le secret de Dieu et le désir de nos cœurs.

En attendant, gloire à Dieu ! Restons confiants et optimistes. Dieu veille sur le sacerdoce. Il n'est pas à l'abri, certes, des persécutions de la politique et des assauts des passions humaines. Mais s'il se déplace ce n'est pas pour disparaître, c'est pour manifester au monde qu'il n'est pas l'œuvre des hommes, mais l'œuvre même de Dieu.

L'auditeur écoute avec une sympathie visible ces pages écrites à la gloire des archevêques d'Albi, des prêtres de la Mission, et de l'œuvre du séminaire. Il en avait ponctué les principaux passages par des applaudissements répétés et vibrants.

Et ce fut alors pendant une bonne demi-heure un régal artistique de poésie et d'harmonie. Un chœur composé de la Maîtrise et d'un groupe de séminaristes exécuta une cantate de circonstance écrite spécialement pour cette fête (paroles et musique) par Dom Clément Jacob, de l'abbaye d'En-Calcat. Écoutée avec un religieux silence, elle fut frénétiquement et plusieurs fois applaudie. Le bon Père d'En-Calcat qui tenait lui-même la baguette fut appelé au balcon pour recevoir l'hommage d'admiration de toute la salle. Nous donnons ici les paroles de la cantate qui ne prennent tout leur sens qu'à travers les périodes harmonieuses et variées de l'interprétation musicale.

Le charme ne cessa pas avec le rêve séduisant de l'abbé Bories, mettant en présence un séminariste de 1836 et, en notre xx<sup>e</sup> siècle un élève du grand séminaire y arrivant en moto.

« Excellences, Monseigneur, Messieurs,

« Un poète a prétendu qu'une parcelle de beauté était une joie pour toujours ; encore faut-il que rien ne vienne mettre obstacle à cette jouissance. Dans cette magnifique cantate, que

de parcelles à recueillir, depuis ces chœurs puissants et majestueux, jusqu'à ces gracieuses mélodies que les voix souples et légères de nos petits chanteurs ont su interpréter de façon si charmante. Et vos applaudissements ont dit à son auteur qui vient de la diriger avec un art incomparable, combien vous lui étiez reconnaissants de vous avoir procuré cette joie ce soir.

« Mais va-t-elle durer ? On est bien près d'en douter, lorsqu'on voit succéder à cette partie du programme si intéressant, un séminariste embarrassé par de larges feuilles qui semblent être la promesse d'un solennel discours, qui semblent simplement, car il ne s'agit pas d'un discours : ce régal vous est réservé pour tout à l'heure. Pourtant, ce serait un moindre mal, composé d'après les règles sévères de l'éloquence, en deux ou trois points nettement marqués, un discours de séminariste risquerait de présenter quelque semblant de cohésion. Hélas, il en est tout autrement : à ce séminariste on a demandé de venir raconter ce qu'il y a au monde de plus incohérent ; un rêve, sans lieu ni suite aucune, un rêve bizarre que j'ai fait la nuit dernière.

« Heureusement je suis sûr que l'atmosphère, toute de rythme et d'harmonie dans laquelle vous venez d'être baignés, votre indulgence aussi, sauront mettre un peu d'ordre dans ce chaotique récit.

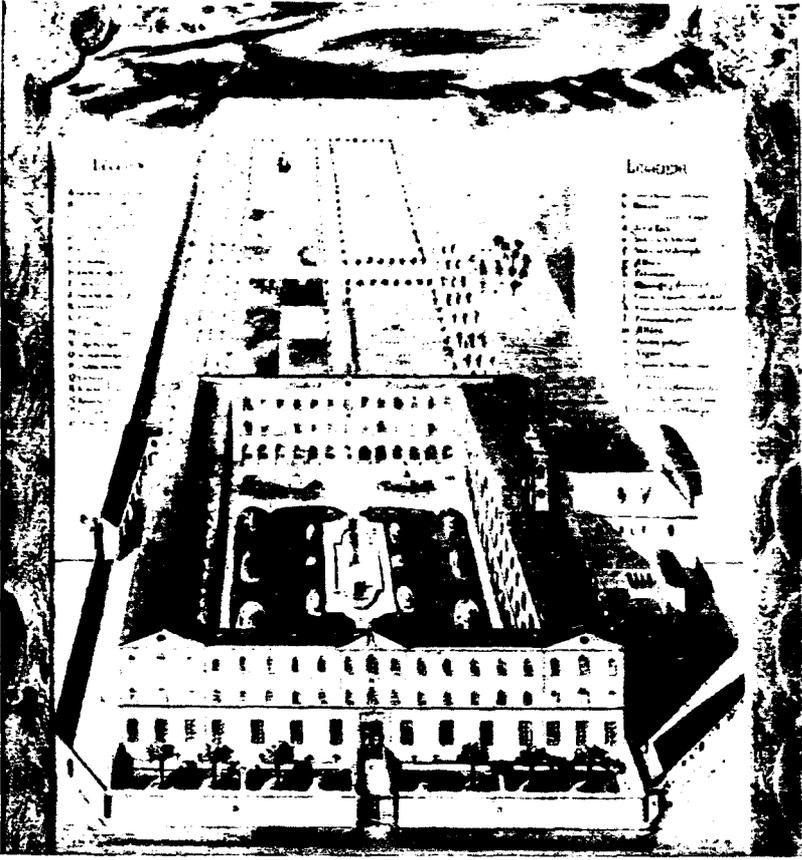
« C'est à Albi, par une de ces chaudes et riantes soirées d'octobre, que l'automne se plaît encore à ensoleiller. La rue de la République, une rue bien curieuse à la vérité, puisqu'elle possède deux grands séminaires, voit arriver plusieurs jeunes clercs qui, les vacances terminées, se préparent à la nouvelle année. Des groupes se forment ; on entend de joyeuses exclamations, des rires, des questions sans fin. Comme blottis dans l'encoignure du portail, quatre ou cinq jeunes abbés semblent fort occupés : ils discutent je ne sais plus quelle thèse de philosophie, pénible et dur labeur des vacances passées, et qu'il faudra le lendemain matin soumettre à un jury dont les tentatives de sévérité se révéleront impuissantes, en face de l'indulgence que réclame un travail fait dans des conditions si peu favorables.

« Mais cette savante dissertation se trouve brusquement inter-

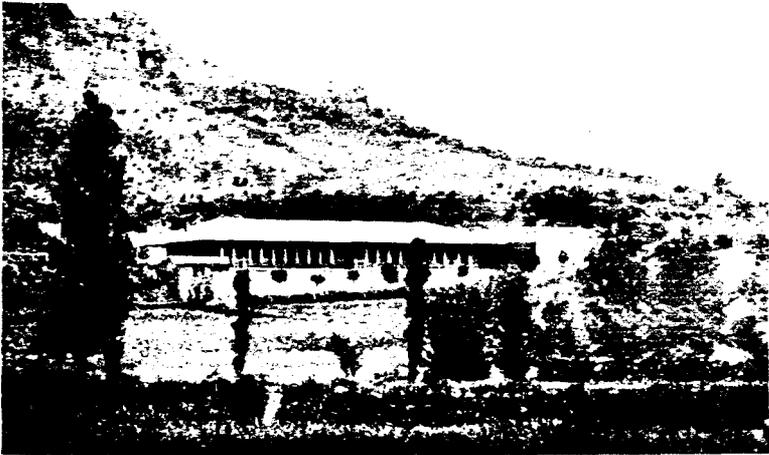
rompue par l'arrivée d'un confrère qui, tout ému, raconte en phrases saccadées ses aventures de voyage. Il arrive de très loin, près de 80 kilomètres ; pensez donc : parti depuis la veille, il a dû plusieurs fois descendre de la diligence, prêter son concours aux autres voyageurs, pour tirer de l'ornière où elles s'étaient embourbées, les roues de la voiture. Et bien plus éloquemment que sa parole, son costume dit toutes les péripéties de ce long trajet ; la pauvre soutane est arrivée en fort mauvais état, toute boueuse, et probablement pour compatir à sa mésaventure, lâ-haut sur la tête, le tricorne tout bosselé se penche en une position d'équilibre fort périlleuse, tandis que le rabat pend lamentablement. Tout l'attirail du voyage s'est mis à l'unisson ; il ont l'air bien fatigués aussi, les grands paniers d'osier qui pendent à chaque bras, et où l'on devine, enfouis pêle-mêle, du linge, des livres, assez rares, et peut-être tout au fond (est-il bien prudent de le dire ?) quelques quartiers de l'œie, cette œie fameuse, dont chaque année, à l'explication du Règlement (chapitre des provisions, je crois ?) l'histoire est attendue avec tant d'impatience.

« Trajet bien mouvementé, n'est-il pas vrai ? Aussi quelle stupefaction pour le jeune lévite qui venait d'en être le héros, de voir arriver à l'autre bout de la rue, au milieu d'un bruit étrange, une grosse machine qui, tout en n'ayant que deux roues, se tenait en un parfait équilibre. Quelle stupeur de voir descendre un individu revêtu, mais oui, c'était bien vrai, d'une longue blouse noire recouvrant certainement une soutane, de contempler ces énormes gants de cuir, ce casque, ces lunettes. Quel étonnement surtout, lorsque cet attirail enlevé, apparut un jeune et souriant visage de séminariste, qui déclarait à son entourage : « Ma foi non, je ne me suis pas trop pressé. Une petite heure pour faire 60 kilomètres, c'est beaucoup plus de temps qu'il ne faut ».

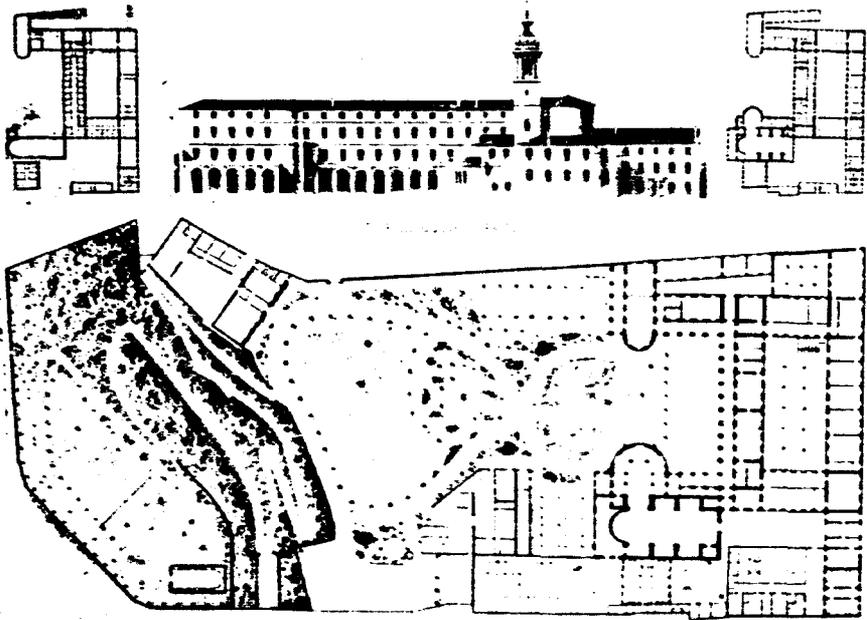
« Deux entrées au Séminaire fort différentes, oui, mais toutes deux baignées de cette joie que l'on éprouve à se retrouver entre frères, et toutes deux aussi, faites avec l'intention de commencer l'année par une fervente retraite. Mais de l'avis de tous, cet



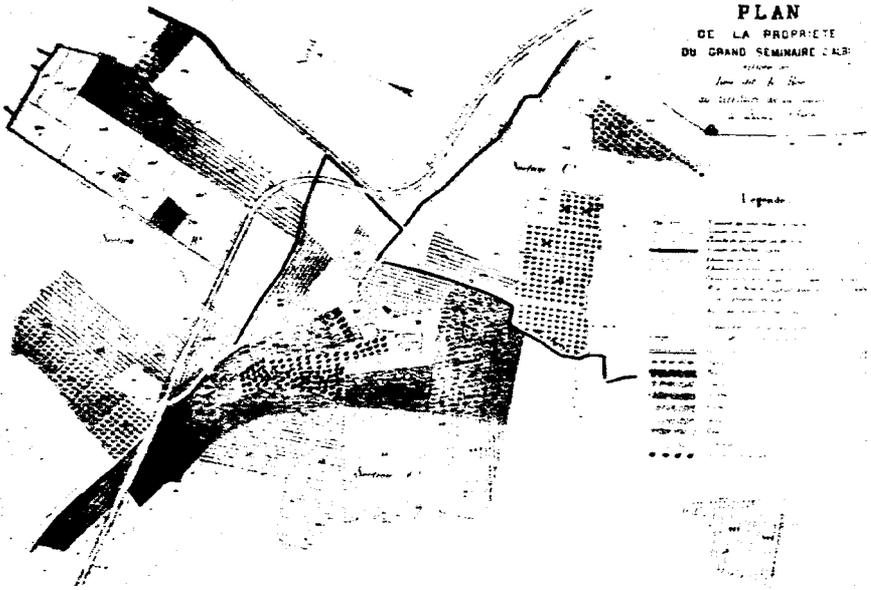
ALBI : Le Grand Séminaire de 1836 à 1905



ALBI : Hermitage *Saint-Pierre* : campagne du Grand Séminaire depuis 1933



ALBI : Le Grand Séminaire depuis 1910 ; élévation et plan général



ALBI : *Le Roc* ; campagne du Grand Séminaire de 1836 à 1933

exercice indispensable était quelque peu fatigant ; il fait encore chaud au mois d'octobre ; puis la transition si brusque d'avec les vacances ; enfin, on se permettait de jouir un peu à l'avance de la période de détente qui allait suivre.

« Et l'un de nos jeunes lévites songeait déjà à la longue promenade sur la route encore ombragée, à la lecture si doucement reposante qu'il allait faire là-bas, bien au frais, tout près du petit ruisseau de Roc... tandis que l'autre pensait : « Oh ! comme elle sera fameusement disputée, la partie de foot-ball de jeudi prochain, à l'Ermitage Saint-Pierre ». Et déjà son imagination lui représentait les différentes péripéties de la lutte, où, mon Dieu, les chances étaient bien grandes pour les philosophes de battre les théologiens.

« Mon rêve ne m'a pas conduit jusqu'à la fin de la retraite, Monseigneur, et je n'ai pu constater les réactions du séminariste, d'il y a cent ans devant les exploits sportifs du jeune clergé d'aujourd'hui. Mais tout naturellement ma pensée s'en est allée vers Votre Excellence, de qui viennent toutes ces heureuses initiatives, grâce auxquelles nous pouvons nous récréer, nous ébattre joyeusement et sainement. De quoi ne vous sommes-nous pas redevables dans ce domaine ? Le jeune clerc dont il était question tout à l'heure rentrait au séminaire pour dix longs mois de travail, et il aurait été bien éténné de constater que trois fois dans l'année, nous venons dans votre archevêché, vous demander des vacances, sachant bien d'ailleurs, malgré tout l'étonnement dont vous pouvez témoigner en cette circonstance, que notre cause est gagnée d'avance. C'est grâce à vous aussi que nous pouvons aller en promenade deux fois par semaine et le vigoureux appétit que nous y acquérons est contenté par un menu quotidien que l'ingéniosité de M. l'Econome sait composer avec un art dont vous avez pu apprécier, il n'y a pas longtemps, toutes les richesses.

« Monseigneur, est-ce une histoire ou une légende ? On raconte qu'autrefois un archevêque d'Albi aurait prononcé à une ordination cette parole : « On ne me présente que des cadavres ». La chose a-t-elle quelque fondement ? Je ne sais. Mais ce qu

est bien certain, c'est que maintenant une telle affirmation serait invraisemblable. Nos mines florissantes le disent assez sans qu'il soit besoin d'y insister davantage ; et l'on ne voit plus aujourd'hui, comme il était, paraît-il, assez fréquent autrefois, des séminaristes obligés pour raison de santé d'interrompre leurs études.

« Si l'on nous accorde, si l'on va jusqu'à nous conseiller avec insistance tous ces délassements, c'est afin que nous soyons en mesure de fournir un travail sérieux et utile. Mais il y a bien plus que cela encore ; autrefois, si l'on avait moins de jeux, moins de vacances, on avait aussi beaucoup moins de facilité pour le travail. Il me semble voir ce jeune étudiant obligé d'écrire pendant des heures sous la dictée, un cours de philosophie ou de théologie, bien heureux encore s'il avait un manuel qui l'aidât à compléter ce cours. Et c'était tout, en fait d'instruments de travail. S'il était appliqué et studieux, il pouvait extraire de gros volumes, bien précieux, certes, mais combien rébarbatifs et peu sympathiques, la substantifique moelle que saint Thomas et ses successeurs y avaient enclose. Aujourd'hui, saint Thomas vient à nous d'une façon si attrayante, sous la forme de petits ouvrages tellement bien présentés, que ce serait une pénitence de ne point les lire. Et tous les autres manuels sont à l'avenant ; on dirait vraiment que tout conspire pour nous obliger à travailler, en recouvrant l'austérité du devoir par une couche de plaisir, comme l'on roule dans du sucre une amère pilule.

« Je m'en voudrais si je ne saluais en passant ce charmant petit Codex, véritable merveille où l'on trouve tout ce que l'on peut désirer, même ce que l'on ne cherchait pas ; tandis qu'autrefois, après avoir passé des heures à feuilleter de gros in-folio, si l'on découvrait une foule de choses auxquelles on ne pensait pas, en revanche, il arrivait souvent que le texte ou l'article cherchés ne voulaient pas se montrer.

« Et ce matériel de travail, déjà si précieux par lui-même, comme il est mis en valeur par ce groupe de professeurs que vous connaissez bien, et sur la compétence desquels je ne pourrais in-

sister sans blesser leur modestie. Qu'il me suffise de signaler comment ils savent si bien nous expliquer avec forces détails émaillés d'amusantes anecdotes (et c'est aux classes de droit canon que je pense, M. le Supérieur) le texte du manuel, le complétant au besoin, nous indiquant s'il y a lieu, les études spéciales à faire sur tel point qui présente un plus particulier intérêt.

« Mais comme notre bourse modeste ne nous permet guère l'acquisition de tous les livres nécessaires à ces travaux de complément, il y a été fort heureusement suppléé : trois fois par semaine, nous pouvons aller faire nos provisions à ce cellier intellectuel qu'est notre bibliothèque, la nôtre oui, celle des séminaristes exclusivement, bibliothèque dont les réserves s'accroissent chaque année et en quantité et en qualité.

« Et n'allez pas croire, puisque je ne parle que de livres, que nous faisons uniquement de la spéculation. Pas du tout ; il suffit d'assister à une classe de prédication pour se convaincre du contraire. Pour celui qui débite son sermon là-haut sur la chaire, l'auditoire est peut-être un peu gênant, et certainement trop malicieux, mais l'exercice n'en est que plus formateur.

« De tout ceci, profitons-nous comme nous le devrions ? Ma foi, on ne m'a pas chargé de faire ici une confession publique, qui risquerait de m'attirer quelques désagréments. Mais j'ose affirmer que les séminaristes d'aujourd'hui, comme ceux d'hier, se préparent de tout leur cœur à l'apostolat futur.

« Ici nous amassons un capital que demain viendront nous demander des âmes exigeantes, parce qu'assoiffées de vérité et de bonheur, et nous voulons savoir comment nous pourrons les atteindre, ces âmes ; comment nous pourrons rendre leurs, les sublimes beautés de cette théologie qu'ici nous faisons nôtre. Et parce que nous ne trouverons ces âmes que dans des corps, dont nous ne devons pas nous désintéresser, nous continuerons ce cercle d'études sociales, cette conférence des œuvres dont plusieurs parmi vous, Messieurs, ont été les fondateurs. Et grâce à la bienveillance de M. le Supérieur, que je tiens à remercier ici spécialement au nom de mes confrères, nous avons le bonheur

d'entendre très souvent aux réunions de cette conférence, des prêtres compétents et zélés, des dirigeants de l'Action catholique qui, en nous parlant de leurs œuvres et de la grande détresse des âmes, entretiennent et avivent toujours plus en nos cœurs la flamme de l'apostolat.

« Cet apostolat, il doit consister à donner le Christ et nous ne le donnerons que si nous le possédons déjà. C'est au séminaire qu'on nous apprend à Le mettre en nous, à nous identifier à Lui, par une formation solide et intense à la vie de piété ; nos œuvres de demain, parce qu'elles réclameront une grande activité seront pour nous, pleines de dangers. Pour nous prémunir contre eux, on nous apprend de plus en plus à réserver dans notre âme une place de choix, un sanctuaire où nous pourrions même au milieu de la plus grande agitation, retrouver le Christ. Et ce sont les divers exercices de piété qui nous y aident : oraison et messe qui orientent notre journée, lectures du soir complétées depuis trois ans, pour obéir aux prescriptions de Rome, par un cours de spiritualité, à l'école des grands maîtres de la vie intérieure.

« C'est donc à notre séminaire, à nos directeurs si dévoués que nous devons toute notre formation sacerdotale qui demain sera notre force et le principe même de notre activité ; cela, nous ne l'oublierons pas, pas plus que vous ne l'avez oublié, Messieurs ; car votre présence ici ce soir est un acte de reconnaissance envers ce séminaire qui vous a formés. Cette reconnaissance qui monte de tous nos cœurs, elle va après Dieu, à saint Vincent de Paul, à tous ses fils auxquels je me permets d'offrir en votre nom, le témoignage de notre respectueuse affection et de notre attachement.

« Excellence, il y a bien longtemps que j'ai abandonné mon rêve ; il s'est évanoui ici comme dans mon sommeil. On y avait aperçu au début, ces deux grands séminaires ; et peut-être plusieurs d'entre vous ont éprouvé un douloureux serrement de cœur en passant tout près d'ici, il y a quelques instants. Ce séminaire qu'ils aimaient, les couloirs, les cellules, cette chapelle surtout, où dans un contact intime avec Notre-Seigneur, ils

avaient préparé leur âme aux grandeurs du sacerdoce, tout cela n'est plus.

« Le Roc, si riche de joyeux souvenirs, de piquantes histoires, le Roc n'est plus. Des mains indifférentes ont saisi ces reliques du passé... et cependant, malgré ces luttes, l'Eglise de Dieu s'est fièrement redressée. On a volé ses biens mais cela n'a pas suffi pour l'abattre ; on a pris notre séminaire, mais on n'a pu lui arracher son âme, et la meilleure preuve c'est que nous en vivons encore...

« En cent ans, beaucoup de choses ont changé. Peut-être dans vingt-cinq, cinquante ans, quelques-uns d'entre nous, les jeunes d'aujourd'hui, seront dans cette salle, et écouteront un jeune séminariste qui, à l'occasion d'une fête semblable, racontera son rêve. Quelles transformations auront eu lieu alors ? Nous en serons peut-être effrayés, nous qui pourtant nous croyons maintenant très modernes. Mais nous savons que dans un rêve, l'extérieur seul apparaît. Alors nous percerons cette légère écorce pour aller voir l'âme du jeune lévite. Et nous constaterons qu'elle n'aura pas changé. Vous nous l'avez léguée, l'âme du séminaire, nous la transmettrons à nos successeurs, cette âme ardente et généreuse, remplie du désir de connaître et d'aimer le Christ, pour le faire connaître et pour le faire aimer.

« Cette flamme de notre jeunesse, nous voulons la garder pendant toute notre vie sacerdotale, et si nous arrivons à la fin de cette vie, les membres las, le corps brisé et alourdi, c'est parce que nous nous présenterons au Christ, avec des âmes pleines les bras. »

Ce fut simple, beau, ravissant.

L'intérêt ne fit que grandir avec l'apparition du digne successeur de saint Vincent, le *Très Honoré Père Soway*. Son discours grave, délicat, modeste, trouva le chemin des cœurs et y souleva de profonds sentiments de respect et d'admiration.

Nous le reproduisons en son entier, car nous savons qu'il sera lu avec plaisir.

« Pour légitimer ma présence à cette belle fête, je puis invo-

quer, Excellence, le plus efficace des passeports : votre très gracieuse et irrésistible invitation. Vous avez bien voulu, dans votre exquise délicatesse, me persuader que ma place aujourd'hui était parmi mes chers confrères d'Albi. M'y voici donc, Monseigneur ; et que notre *habitare fratres in unum* de quelques heures sous les auspices de Votre Excellence n'ajoute pas peu au reconnaissant *Ecce quam bonum et quam jucundum* de nos cœurs.

« Ce n'est pas sans quelque émoi, je le confesse, que j'ose élever ici la voix. Vous vivez à l'ombre et dans l'intimité de Sainte Cécile : nous en avons eu ce matin et tout à l'heure encore la preuve harmonieuse. Ce matin également, et tout à l'heure, j'ai envié votre privilège, partagé fraternellement avec Toulouse, de pouvoir faire écho à la grande voix qui, il y a trois quarts de siècle, s'éteignait à Sorèze. A cette pensée, que peut donc le pauvre nordique que je suis, sinon abriter son audace derrière les désirs de M. le Supérieur.

« Aussi bien, la tâche qu'il m'a assignée est de toutes la plus agréable : Remerciements aux archevêques d'Albi. Oui, vraiment, *funes ceciderunt mihi in praeclaris* ; et avant d'aller plus loin je veux commencer par l'en remercier lui-même.

« Remerciements. Je ne parle pas de ceux qui sont dus à l'auteur de tout bien : leur place était surtout aux pieds du tabernacle où il donne audience. Me limitant donc aux personnes et aux choses de ce monde, qu'est-ce, à vrai dire, Messieurs, que ce centenaire, sinon la fête du souvenir ? Or, vous le savez, souvenir et gratitude sont de même lignée. Quelqu'un a osé dire : « Il est aussi ordinaire à la reconnaissance d'oublier qu'à l'espérance de se souvenir. Dès que l'on a bu, on tourne le dos à la fontaine ; dès que l'on a pressé l'orange, on la jette à terre ». Celui-là manquait de finesse et de bon sens. Aux choses qui sont inconsciemment ce que Dieu les a faites, je n'adresse pas mon hommage ; mais à l'homme qui m'a voulu du bien, et l'a accompli, je dois gratitude, et mon cœur n'est satisfait que lorsqu'il l'a pleinement exprimée. De cet homme je proclame avec le poète : *Erit ille mihi semper deus*.

« Or, si l'action de grâces d'aujourd'hui a surtout en vue les cent dernières années, l'époque néo-testamentaire de l'histoire du séminaire, si vous me permettez cette expression, la dette de reconnaissance de la Congrégation de la Mission envers NN. SS. les archevêques d'Albi, n'en remonte pas moins aux années de l'ancienne Alliance — je veux dire de l'ancien régime. Voulez-vous une date et des noms ? Eh bien ! convenons du 20 juillet 1774, et mentionnons les noms de Mgr François-Joachim-Pierre, cardinal de Bernis, archevêque d'Albi, d'une part, et M. Antoine Jacquier, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, d'autre part.

« C'est donc sur la durée de plus d'un siècle et demi, Excellence, que nous calculons les intérêts de cette dette originale ; et de combien le principal s'en est accru au cours des cent dernières années ! Mais avec la conscience de son impuissance à solder ce passif, l'héritier de cette dette a foi en la bienveillance de l'héritier de cette créance, et fermement résolu à tout faire pour ne pas démeriter, il en espère quittance.

« Il se persuade, d'ailleurs, qu'un bel acompte a été versé de bonne heure, et que, le 2 mai 1794, quand M. André Borie, le premier supérieur lazariste du séminaire d'Albi, « prêtre réfractaire », mourait sur l'échafaud de Mende, son sang anoblissait non seulement son pays natal et la Compagnie à laquelle il appartenait, mais tout autant le séminaire dirigé par lui pendant près de vingt ans, et payait richement la confiance du cardinal de Bernis.

« En 1833, Mgr de Gualy vous était venu de Saint-Flour, où il avait vu à l'œuvre les fils de saint Vincent. Les crut-il tous, dans son indulgente affection, taillés sur le patron de celui qui avait nom Jean-Gabriel Perboyre ? Toujours est-il que trois ans plus tard, sur sa demande, quatre lazaristes, après quarante-quatre ans d'absence, revenaient à Albi.

« Bientôt les nouveaux directeurs semblaient, suivant le vœu exprimé l'année suivante par le Supérieur général, « répondre dignement à la confiance dont le vénérable prélat nous a honorés ». Je ne sais pas au juste ce qui en est des premières années ;

mais ce que je sais, c'est que le séminaire d'Albi s'acquît bientôt, même dans la Congrégation, une enviable réputation. On regardait assez souvent la nomination à une de ses chaires comme le prélude de l'octroi d'une patente de supérieur.

« Et pour parler de temps moins anciens, pour une période de 45 ans, je connais une quinzaine de supérieurs qui ont fait parmi vous leur apprentissage. J'en parle un peu d'expérience, puisque mon premier supérieur, à mon début dans le professorat, était « monté » d'Albi à Saint-Flour. Je regrette d'avoir à vous le rappeler, cher M. le Supérieur, mais la *magis amica veritas* me contraint de révéler qu'il avait été ici votre confrère.

« Car ceci se passait en des temps très anciens, ce qui, en dépit des apparences peut-être, ne nous rajeunit pas.

« En dotant ainsi le Cantal, votre archidiocèse, Excellence, ne faisait que lui rendre en petite monnaie ce que Saint-Flour ne lui avait pas marchandé. Car, après Mgr de Jerphanion, que j'ai plaisir à mentionner, parce que, tout Velaisien qu'il fut de naissance, il vous avait été cédé par mon diocèse d'origine, je salue sur le trône archiépiscopal d'Albi un autre prélat Sanflorin. Il est vrai qu'il vous vint de Saint-Flour par Valence, ce qui était bien un peu le chemin des écoliers. Mais qui en sera surpris de la part d'un servant théologien, auteur de tant de doctes ouvrages ? Vous avez reconnu Mgr Jean-Paul-François-Marie Lyonnet.

« Dans les annales de la Congrégation, Mgr Ramadié n'a laissé que son nom. De ce silence vous me permettez de conclure que les relations entre le diocèse et la Congrégation n'ayant pas laissé d'histoires, furent heureuses de tout point. Mgr Fonteneau, de son côté, ne fut jamais pour les prêtres de la Mission l'objet de contradiction, que sa mère, prétendait-il, avait prédit qu'il serait toujours. Ces bons Messieurs ne faisant d'autre politique que celle de la bonne marche du séminaire, trouvèrent dans l'infatigable prélat les plus précieux encouragements. De cette heureuse entente, dont le souvenir chez nous *manet alta mente repostum*, le fruit fut la reconstruction et l'achèvement du séminaire, qui depuis...

« Hélas ! *Sic vos nos vobis nidificatis aves*. A peine Mgr Mignot était-il installé dans le palais restauré par ses prédécesseurs, et ses clercs avaient-ils pu jouir un instant du nouveau séminaire qu'il fallait quitter l'un et l'autre. Déjà l'été de 1903 avait vu les prêtres de la Mission, l'âme toute en deuil, laisser le champ fertile où, à chacun des prélats qui s'étaient succédés sur le trône archiépiscopal d'Albi, ils avaient pu répéter avec respect, dévouement et amour filial : *Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt*.

« Seize ans s'écoulent. Votre Excellence a quitté Cahors, où l'on fait des vœux pour leur retour, et est venue à Albi où souffle un peu du même esprit à leur égard. Les années, la guerre et l'exil ont réduit leur nombre. Mais qu'importe ? Vous avez dans l'âme la foi qui transporte... les cœurs des Supérieurs généraux. Six mois à peine après la première réponse — d'la-toire — de mon vénéré prédécesseur, l'œuvre destructrice de 1903 était réparée ; les prêtres de la Mission avaient, grâce à vous, repris leur place auprès des clercs de votre diocèse.

« Je m'abstiens d'en dire plus, Excellence, et surtout de rappeler votre délicate bonté à notre égard. Mais au nom des prêtres de la Mission qui ont eu le privilège de travailler à l'œuvre de l'éducation du clergé sous la houlette des archevêques d'Albi, au nom des Supérieurs généraux mes prédécesseurs, qui méritaient d'avoir aujourd'hui un meilleur interprète, au nom de toute la Congrégation et, j'ose ajouter, au nom de saint Vincent, merci. Merci au clergé d'Albi pour sa sympathie qui ne s'est jamais démentie ni refroidie au cours des années ; plusieurs d'entre eux sont venus grossir nos rangs. Ils ont fait et ils font encore honneur, dans les positions où ils se trouvent, au diocèse qui les a vu naître et nous les a envoyés.

« Merci pour les exemples reçus de vous, Messieurs du clergé, car vous ne vous doutez pas toujours du bien que vous faites, élèves, à vos maîtres.

« Merci dans votre personne, Excellence, à tous les archevêques d'Albi vos prédécesseurs. Mais surtout merci à vous en qui se résument toutes les qualités et les mérites, particu-

lièrement à notre égard, de ces prédécesseurs. Que pouvons-nous vous promettre pour mériter la continuation de votre paternelle affection ? Simplement vous faire la promesse de l'apôtre que chacun de nous, depuis longtemps, a fait sienne : *Libentissime impendam et superimpendar ipse au service du vénéré archevêque et du clergé d'Albi.* »

Il appartenait à Son Exc. Mgr l'Archevêque de dire le dernier mot, et ce fut un mot de remerciement, d'affection, de confiance en l'avenir. On voudra méditer les pensées de ce vénéré prélat, toujours jeune malgré ses 80 ans sonnés, dont l'âme vibre d'une réalité très avertie et d'un optimisme tout surnaturel. Grâce à la sténographie, nous pouvons en publier les larges envolées...

Excellence,  
Monsieur le Supérieur Général,  
Monsieur le Supérieur,  
Messieurs,

« Je ne puis laisser passer sans une parole de remerciements et de réserve les louanges imméritées qui viennent de m'être adressées, mais je souscris très volontiers à celles qui sont allées à mes prédécesseurs vénérés, et aux maîtres qui pendant un siècle ont formé le clergé diocésain.

« Vous avez été, Messieurs, les élèves de Saint-Lazare et, par suite, avez pu voir, par leurs vertus, par leur science, par leur dévouement et par leur charité paternelle, quel riche cœur saint Vincent de Paul a légué à ses fils.

« Je remercie M. le Supérieur général de tant de bienfaits et de sa chère visite. Et s'il a été heureux de venir nous voir — et de cela je l'en remercie profondément — j'espère qu'il reviendra dans notre midi dont il a fait la conquête par sa bonté. Si être compréhensif, dévoué et attachant est le propre du nordique, que vous déclarez être, vénéré M. le Supérieur, alors nous sommes tranquilles : le midi et le nord se ressemblent, n'est-ce pas, Messieurs, cela se sent à son langage et se devine à son cœur — si vous le voulez, en votre nom et au mien je

demandera au très vénéré Supérieur général de nous continuer cette bienveillance qui nous a valu le retour de ses fils.

« Et j'ajouterai que je le supplie de ne pas trop faire de notre grand séminaire une pépinière de supérieurs. C'est certes très glorieux pour nous, mais c'est tellement pénible à notre cœur que nous ferons bien volontiers le sacrifice de cette gloire.

« J'aurais voulu, M. le Supérieur, vous recevoir et vous recevoir tous, vénérés et chers Messieurs, dans une salle terminée, et vous excuserez les improvisations de cette journée — j'aurais désiré vous montrer une salle complètement aménagée... Elle n'est pas à la hauteur de nos pensées et de nos ambitions, nous la voudrions plus lumineuse et plus ornée, afin que les chrétiens d'Albi, et ceux du diocèse, puissent y venir pour leurs réunions d'œuvres et leurs fêtes et s'y trouver chez eux. C'est là mon ambition.

« Mais comme il arrive dans toutes les choses humaines, il faut qu'à la joie de vous recevoir dans cette salle, se mêle le regret de vous faire entrer presque dans un chantier où vous trouverez plus de mortier et d'embarras qu'il ne convient. Mais j'espère que petit à petit les choses s'amélioreront pour que dans cette salle et les bâtiments préparés pour l'action catholique dont nous sommes le partisan et l'ami, celle-ci trouve les locaux dont elle a besoin pour que puisse se faire, brillamment et totalement, l'œuvre de Dieu.

« Un jour viendra où, dans une solennité aussi belle que possible, nous inaugurerons ce centre d'action catholique, cette maison et cette centrale de toutes les œuvres qui y trouveront leur siège et les éléments nécessaires à leur documentation et à l'organisation de leur activité.

« Mais je ne veux pas faire allusion à ce qui a été déjà fait sans dire ma reconnaissance à tous ceux qui y ont aidé, à tous les bienfaiteurs très nombreux et très généreux qui ont largement aidé à cette construction, à ceux qui sont de la ville d'Albi et à ceux qui appartiennent au diocèse ; et aussi à beaucoup d'autres qui ne sont pas de notre diocèse, et qui ont donné

par leur générosité une preuve manifeste de leur sympathie et aussi de leur bon vouloir pour les œuvres de Dieu.

« Mais ne pensez pas que je vais regarder vers le passé !... Il a été décrit par M. le Supérieur avec tant de charme et ce magnifique résumé d'un siècle de travail surnaturel a été très justement applaudi... Et aussi par le jeune prêtre qui vous a parlé en prose — mais que nous sentons bien capable de parler en vers — et qui nous a conté comment un séminariste d'autrefois, et un séminariste d'aujourd'hui, se sont rencontrés, avec des équipements différents, des pensées autres, mais avec une même âme. Ils étaient animés du même esprit d'amour de Dieu et de leurs frères, mais avec des modalités particulières qui caractérisent chaque région et chaque époque. Son brio et son entrain montrent combien l'orateur sait apprécier le passé et juger le présent tout en jetant vers un avenir qu'il ne connaît pas — et qu'il serait je crois bien capable de décrire tout de même — un regard indiscret.

« Pour nous, mes chers Messieurs, ce passé dont nous sommes... beaucoup, il faut l'aimer et nous en souvenir ; et ce qui en a été dit, nous montre combien nous lui devons d'admiration et de reconnaissance. Mais cela nous engage, et nous fait un devoir de marcher sur la trace de ceux qui nous y ont précédé et de comprendre, à notre manière, les besoins de notre temps.

« Cela vous a été enseigné ce matin avec une science, un talent, une théologie que vous n'oublierez pas ; car cette leçon, cet exposé, ces souhaits qui ont marqué d'un si haut caractère la cérémonie de la reconnaissance ce matin, vous ont été donnés par un maître qui a la spécialité de tracer vers les chemins de l'avenir des voies sûres au point de vue théologique comme au point de vue social. Sur ces voies sûres doivent s'engager les jeunes pour réaliser à la fois leurs devoirs surnaturels, et les services qu'attendent d'eux, l'Eglise et la Société française.

« Ne pensez pas, cependant, chers Messieurs, que ce rappel de la belle séance de ce matin, s'adresse seulement aux jeunes. Après tout, ne sommes-nous pas tous des jeunes ?... De ces pensées n'en avons-nous pas fait tous notre profit ce matin ?

Restons jeunes et, ayant honoré le passé comme il convient, ayant dit un merci reconnaissant à tous ceux qui, archevêques, supérieurs, directeurs du grand séminaire, ont travaillé à l'œuvre divine, après avoir fait cela et sans vouloir les oublier jamais, disons-nous que nous avons nous-mêmes une besogne personnelle à faire, qui change avec chaque jour. Quand même nous appartiendrions quelque peu à ce passé auquel on a rendu hommage, nous devons nous préoccuper du présent, qui devient si vite du passé, et de l'avenir, et cela avec des méthodes, un enthousiasme, un cœur et une intrépidité qui n'ont pas à compter avec notre acte de naissance.

« Dans ce sens, nous sommes toujours jeunes et nous avons le devoir d'agir de la sorte et de le demeurer. Je veux dire qu'il ne faut pas nous cantonner dans ce qui peut être un travail de conservatisme. Nous appartenons à un Evangile qui est tout orienté vers la conquête, et Jésus-Christ nous a donné à tous cette consigne, en même temps qu'il en donnait l'exemple, car il n'a pas voulu maintenir telle qu'elle était la vieille loi, il est venu dans un monde qui avait besoin d'être conquis, et il s'est appliqué à ce labeur avec ténacité, avec intrépidité, et en voulant qu'après lui le travail se continue avec méthode, persistance, bonne volonté. C'est ce même esprit de foi, de conquête et cette intrépidité qui doivent caractériser les continuateurs du Christ.

« C'est la leçon de cette fête si touchante, si belle, chantée tout à l'heure avec tant d'enthousiasme, d'art et de beauté. Et c'est un merci affectueux d'admiration et de reconnaissance, qu'après tant d'autres, j'adresse à celui qui a conçu les paroles, écrit cette musique idéale et qui, tout à l'heure, en a dirigé l'exécution avec un art consommé. Mais, en parlant du compositeur, j'associe à sa gloire ceux qui ont traduit sa pensée avec tant de charme et aussi un sens si parfait d'art et de beauté. Ce remerciement, je vous l'adresse, mes chers enfants, qui êtes maintenant placés à droite et à gauche, mais tous dans mon cœur.

« Accueillons avec amour et comme une consigne la parole

du Maître. Quand il a voulu caractériser la nature de l'apostolat qu'il donnait à ses apôtres, il s'est servi d'une formule maritime et il ne faut pas s'en étonner puisqu'il avait choisi ses apôtres parmi les matelots. Il leur avait recommandé de ne pas faire du cabotage. Le cabotage, c'est cette manière de naviguer le long des côtes de façon à ne pas s'éloigner du bord : tantôt sur mer, tantôt sur terre.

« Ce n'est pas cela qu'il voulait et il le dit d'une façon nette et précise : c'est vers la haute mer qu'il faut aller. *Duc in altum*. Ce n'est pas sur le rivage qu'il faut rester, mais aller là où les vagues s'agitent, où il y a des abîmes à sonder, là où il y a aussi des tempêtes ; mais qu'importe, quand on a le sens du courage, le goût du péril conquérant et en même temps la certitude du secours de Dieu pour les combattre et en triompher !... »

« Eh bien, je voudrais comme conclusion — il y en a d'autres à tirer de cette fête et que chacun tirera en son particulier — vous donner cette consigne : Conduisons notre barque vers la haute mer, oui, la très haute mer, c'est-à-dire dans les parages dangereux, c'est-à-dire là où il faut faire pénétrer le Christ, là où il faut le faire rayonner, là où il faut faire la conquête des âmes. Mettons-nous à l'étude de toutes les méthodes qui peuvent faciliter notre apostolat de façon que nous puissions être compris de ceux à qui nous porterons le Christ, pour leur faire adopter sa doctrine divine, en sentant et en comprenant leurs doutes et leurs douleurs.

« Voilà le sens de cette fête. Elle est une halte bien organisée et dont nous avons goûté le charme ; mais elle ne doit pas être autre chose qu'une halte, et nous ne devons pas y marquer un cran d'arrêt. Il ne faut pas qu'elle soit pour nous un point d'arrêt ; il faut aller maintenant en avant avec du cran, Ce n'est pas l'oasis du repos. Je vous demande donc, mes chers Messieurs, de prendre comme conclusion cette consigne de marcher en avant et toujours très haut : *Duc in altum*, à la suite du Maître et pour Lui.

« Et en remerciant M. le Supérieur général qui a bien voulu honorer notre fête et qui, continuant la tradition de Saint-Lazare,

a bien voulu continuer de nous donner des collaborateurs si compétents, nous nous efforcerons tous, qui que nous soyons, de profiter des exemples reçus et aussi des grâces que ceux qui nous ont précédé dans l'éternité ne manqueront pas de nous envoyer.

« On a parlé de plusieurs milliers de prêtres formés par les fils de saint Vincent ; ils sont nos protecteurs, car ce n'est pas dans le ciel qu'on se cantonne dans le silence et l'égoïsme ; et là, plus qu'ailleurs, on veut le bien, et on travaille à le procurer.

« Nous avons donc en eux des protecteurs, des âmes sœurs de nos âmes, et quelles que soient la violence, l'inquiétude ou la menace plus ou moins dangereuse d'un avenir que nous ne devons pas craindre, soyons ce que nous devons être ni plus ni moins, c'est-à-dire des disciples du Christ, des âmes sacerdotales, d'autres Christ enfin. Et si quelque inquiétude intime vient nous préoccuper, dans notre isolement ou nos difficultés, souvenons-nous de la parole du Maître qui a dit « *confidite, ego vici mundum* ». Ayons donc confiance ; puisque nous sommes les soldats dont le général n'est jamais vaincu, croyons à la victoire, sachons qu'elle nous sera donnée quand Dieu le voudra. Lui seul est le maître de l'heure. Pour nous, nous avons à bien travailler, à faire notre devoir, le reste ne nous regarde pas. Aussi bien, il n'a pas manqué de nous avertir que nous n'étions pas seuls à travailler, à combattre, puisqu'il nous a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ».

« Puisque nous sommes les disciples du Christ et ses amis, il semble que nous n'avons rien à craindre et que nous devons tout oser. Allons donc vers cet avenir, si mystérieux et si inquiétant qu'il soit, avec cette sérénité, cette tranquillité d'âme qui doit caractériser le missionnaire de l'Évangile. Nous avons la certitude que Dieu est avec nous ; et si Dieu est avec nous, que pourrions-nous craindre ?... Non, vraiment rien ne pourra nous décourager.

« Ces leçons nous sont données par les anciens ; nous les recueillons aussi de celui qui tient la place de Saint Vincent de Paul ; le modèle du prêtre a prié jadis sur notre sol albigeois,

il nous obtiendra de Dieu, par Notre-Dame de Grâces, d'être les bons ouvriers de son Fils.

« Après cette fête si belle, si joyeuse et à laquelle vous avez donné toute votre sympathie, allons à notre devoir avec courage et intrépidité. Dieu est avec nous, et il nous a faits les dépositaires de ses pouvoirs divins. S'il faut souffrir pour Lui, nous l'accepterons avec courage. Dieu se chargera, le jour venu, de nous donner la récompense que nous aurons méritée par notre amour et nos services. »

La journée, commencée le matin par le *Veni Creator*, se terminait le soir comme il convenait aux pieds du Saint-Sacrement par un salut solennel et un *Te Deum* triomphant.

Le clergé et la foule se retirèrent sous le charme des douces émotions d'une journée passée dans la joie de la plus franche cordialité et des grands souvenirs du passé. Il n'y eut qu'une ombre au tableau : plusieurs durent passer plusieurs fois devant cette maison qui abrita leur jeunesse cléricale. Comment n'eussent-ils pas regretté de ne pouvoir célébrer cette fête dans l'établissement même qui avait été bâti avec les biens de l'Église d'Albi ?

Qu'importe ! Dieu garde tous ses enfants. Il n'abandonnera pas l'élite qui ne vit que pour lui et ce centenaire dont la mémoire ne s'effacera pas de si tôt n'est que le présage d'un avenir glorieux pour le Grand séminaire d'Albi.

Joseph DURAND



ALBI : Le Tarn, le Pont Vieux et la *Madeleine*



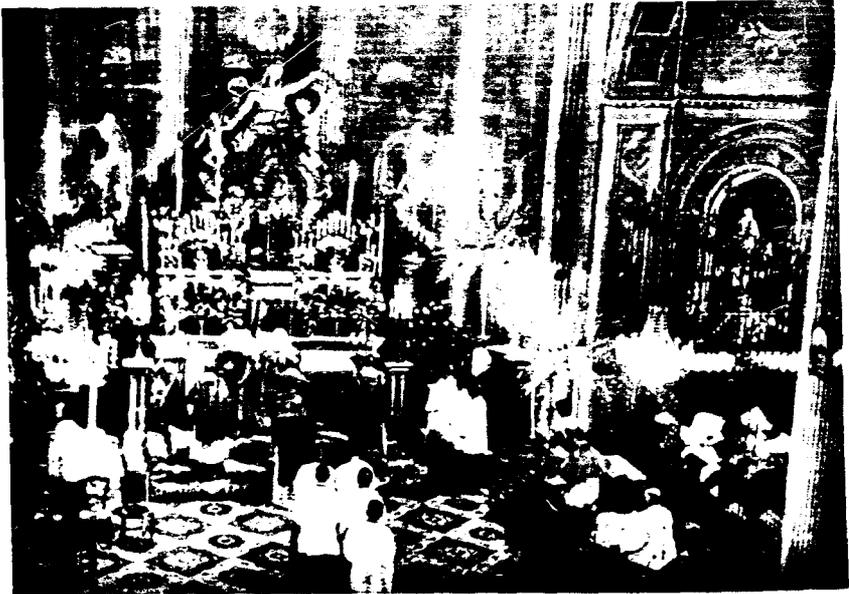
ALBI : Le Tarn et *Sainte-Cécile*



ALBI : Vue sur le Tarn et sur la *Madeleine*



Notre-Dame de la Drèche



Chapelle du Grand Séminaire d'Albi: la Grand' Messe du Centenaire (2 juin 1936)



Séance jubilaire à la salle *Idéal*. La présidence et... la lecture du Rapport

## BERCEAU DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Un jubilaire : M. Etienne Degland

Le 9 novembre 1936 le Berceau de Saint-Vincent-de-Paul a fêté<sup>1</sup> le cinquantenaire de vocation de M. Etienne Degland.

Ce que le Berceau tenait à souligner en lui ce n'était pas tant d'avoir duré<sup>2</sup>, encore que, pour Goethe, durer soit le chef-d'œuvre de l'homme ; ni même 50 ans de fidélité à sa vocation, qui va de soi ; mais plutôt la fidélité d'une vie entière à la première et unique maison ; ce qui est infiniment plus rare, et la fidélité à l'enseignement secondaire, qui est, comme chacun sait, la plus méritoire de nos fonctions. *Sunt multa mansiones...* Ce qui se traduit : « Il y a dans la maison de Monsieur Vincent beaucoup de chambres...et un corridor ». La vie de M. Degland a été une protestation contre cette conception de nos œuvres, et il s'est installé à demeure dans le prétendu couloir du Secondaire.

Il s'y est même installé deux fois. Après une première et très longue période d'enseignement, des gens d'une

1. Si court soit-il, ce compte rendu d'un ancien élève est ici inséré pour conserver le souvenir d'une belle et bonne journée du Berceau. Dans une brièveté voulue et toute en évocations, dépourvue de banalités mais chargée d'arrière-plans, cette page reflète bien la véritable et profonde vénération que quarante-deux générations d'élèves gardent à leur maître dévoué, le jubilaire de ce jour, M. Etienne Degland. *(noté des Annales)*

2. Sans doute, vieillir n'est pas nécessairement un mérite chez nous. Il y suffit d'une prudente modération dans l'emploi de nos facultés, de saisons opportunément ordonnées par le médecin, de l'heureux choix d'un climat approprié à notre constitution, d'une surveillance des battements de notre cœur et d'une *ataraxie* générale que ne sauraient influencer les contingences pour lesquelles s'affairent les pauvres humains. Mais précisément le miracle est que M. Degland a duré, sans daigner recourir à cette prophylaxie très appliquée.

observation superficielle se méprirent sur quelques signes extérieurs de maturité et crurent le moment venu de lui offrir une « honnête retirade » dans le poste *d'aumônier de l'Œuvre*. Il accepta, parce qu'il n'a jamais rien su refuser... sauf les patentes. Mais il se réserva l'ironie charmante d'arriver à la cinquantaine avec plus de cheveux et des cheveux plus noirs que n'en possèdent ceux qui lui offraient une retraite prématurée. Aussi, cette année, en présence de certaine pénurie de personnel spécialisé, tandis que de plus jeunes hésitaient dans les brancards, il s'est proposé pour reprendre du service actif dans l'enseignement. Il a eu cette coquetterie de vouloir qu'à ses noces d'or on le retrouvât, la craie à la main, au pied du tableau noir : le seul endroit, pour un vrai professeur, qui vaille qu'on y meure.

Et voilà une partie du pourquoi, en organisant cette petite fête de famille, chacun avait l'impression de payer une dette.

Restait une difficulté : le patient se laisserait-il opérer ? Nul n'en doutait : quand on a pour deux sous d'humilité et de largeur d'esprit on refuse cette gloriole ; mais quand on est très riche de l'une et de l'autre, on se laisse faire simplement, ne serait-ce que pour le plaisir et le bien que l'on procure à autrui.

On vint de loin et en nombre. Notre Très Honoré Père, par un choix très délicat, avait désigné comme *légal*, M. Edouard Robert, ancien condisciple, confrère et supérieur du jubilaire, si liés tous deux et si émules en précision et régularité que les élèves d'alors, dans un moment de familiarité admirative, les avaient surnommés : *la grande et la petite...* ; ils pensaient au cadran. M. Robert commandait une délégation de confrères anciens élèves. Mgr Mathieu avait pris la tête d'un groupe de prêtres séculiers, qui représentaient en particulier la

première rhétorique de M. Degland. Enfin, un coin de la chapelle s'éclaira d'un blanc battement d'ailes voyageuses, qui venaient remercier pour 10.000 directions, données à des retraitantes. Quel billet de transit pour le purgatoire !

A 8 heures, dans la splendeur d'un éclairage et dans la piété d'une atmosphère à peine terrestres, M. Degland célébrait sa messe d'actions de grâces, et pouvait sans fatigue distribuer la sainte communion pendant plus d'un quart d'heure.

A 10 heures, intermède. M. Pierre, venu d'Ardouanne pour féliciter son ancien professeur et collaborateur, bénissait les nouvelles classes construites sous son administration. Il dut le faire avec la joie du bon ouvrier dont la tâche est accomplie, mais aussi avec la mélancolie de songer qu'il en était réduit, là-bas, à frotter dans ses classes le salpêtre de plusieurs siècles. *Sic vos...* Il en est ainsi chez nous, et sans doute est-il beau et bon qu'il en soit de la sorte.

Midi nous réunit pour les agapes, au sens le plus étymologique du mot. Les toasts furent faciles : la vérité n'avait pas besoin des retouches de la politesse et de l'ingéniosité littéraire, et les orateurs disaient ce que pensait toute l'assemblée... sauf le sujet. Ils mirent d'ailleurs à le dire la meilleure grâce du monde ; et successivement MM. Bergeret, Pierre, Robert et Mgr Mathieu charmèrent les convives sans trop faire souffrir l'opéré.

Le salut donné par Mgr Mathieu eut la piété, l'ampleur, l'enthousiasme appropriés à la fête. Il se termina par une cantate où M. Joseph Praneuf épancha 40 ans de fraternité. Une belle et sainte journée s'achevait.

## LILLE

*Faisant écho aux pages du numéro jubilaire d'Entre nous, journal intime du Séminaire Académique, Les Facultés Catholiques de Lille, revue de la Catho Lilloise, viennent de reprendre à leur compte quelques articles que Les Annales [en 1936, page 839-895] ont déjà reproduit, avec visible satisfaction et profit : témoignage de gratitude et de vénération pour nos confrères qui, depuis plus de 60 ans, se dévouent pour ces clercs universitaires... Comme ultime résonnance à ces solennités évocatrices du passé, donnons ici l'extrait de l'allocution que M. le chanoine Thellier de Poncheville prononça à la messe jubilaire du 23 avril 1936.*

*Tous les séminaires, suivant les besoins de leur temps et de leur milieu, s'efforcent de cultiver pour l'Eglise de Dieu, des prêtres pieux et savants, suivant le mot et le désir de saint Vincent de Paul : ils ne seront jamais trop ni l'un ni l'autre...*

### SÉMINAIRE ACADÉMIQUE

L'originalité de notre maison étant due à son épithète, on m'excusera de m'attarder à la commenter. Cette complaisance oratoire ne signifie d'ailleurs nullement que dans la hiérarchie de nos préférences intimes, nous refusions au substantif : Séminaire, le premier rang auquel il a toujours droit.

Une Académie c'est, à en croire le dictionnaire, une société où l'on se cultive. En ce sens large, ce titre dont nous nous glorifions appartient à toutes les écoles ecclésiastiques du monde. Mais la nôtre a ce privilège d'être incluse dans un Institut d'enseignement supérieur.

d'où le caractère spécial de la formation que nous y avons reçue.

Oh ! n'exagérons pas nos mérites ! Enseignement supérieur : cette enseigne éclatante à une porte n'implique pas la supériorité de tous ceux qui vivent dans l'enceinte privilégiée, mais bien la supériorité des maîtres (sans monopole blessant pour leurs confrères du dehors) et surtout la supériorité des méthodes. Professeurs et programmes ambitionnent chez nous plus qu'ailleurs de nous faire participer, d'une manière éminente, à la vie de l'esprit.

Rappelez-vous, mes chers confrères, dès le seuil franchi, nos impressions de nouveau-venus, nos fièvres intellectuelles, nos découvertes, nos émerveillements...

Bacheliers de la veille, déjà tentés de nous admirer naïvement pour notre humble diplôme, nous avons cette seconde candeur de nous laisser éblouir par la perspective d'une licence à préparer. Il semblait à nos yeux ravis que nous entrions dans le Temple de la Beauté, Temple des Lettres, des Sciences ou de la Théologie. C'était à peine le vestibule : n'avons-nous pas cru alors voir s'ouvrir devant nous le Saint des Saints ?

La pensée d'habiter ce haut lieu universitaire nous inspira sans doute plus de vanité qu'il n'eût convenu. Mais à la réflexion, ce bienheureux séjour nous apparaît aujourd'hui comme une grâce plus précieuse encore que nous ne l'imaginions en ce temps-là.

Il nous inspira d'abord la passion de l'étude. Aucune flatterie, je crois, n'entre dans ce témoignage et n'en force la note. Nos directeurs ne connurent jamais la triste obligation de stimuler notre ferveur écolière : peut-être même se demandèrent-ils parfois s'ils n'avaient pas plutôt à l'atténuer. Car il nous arriva de travailler,

autant que nous le permettait une règle discrètement élargie, le soir venu, avec la demi-complicité d'une surveillance indulgente à nos excès. Heureux les séminaires où la discipline n'est outragée par aucune autre infraction que celle-là !

Nous avions, au surplus, comme excuse, l'entraînement que nous communiquaient des maîtres infatigables au labeur jusqu'à leur dernier souffle. Quels exemples et quels souvenirs ! Je ne puis citer que les plus illustres : un Mgr Baunard, un Jules Didiot, un Amédée de Margerie, et de l'autre côté d'une cloison qui n'était pas toujours infranchissable, un de Vareilles-Sommières... Le spectacle de leur vie était déjà un enseignement. Leur parole, leurs cours, un stimulant à l'effort qui mettait en œuvre toutes nos puissances intellectuelles.

Grâce à ces maîtres lillois avec qui nous vivions en contact familial, nous prenions goût à fréquenter les maîtres universels, ceux qui, sous tous les astres et dans tous les âges, ont enrichi le patrimoine de l'esprit humain. Et c'étaient la sagesse des Anciens et la science des Modernes qui nous distribuaient chaque jour leur opulent héritage, auquel s'ajoutait, dans cette maison chrétienne, l'incomparable trésor de la Révélation. Années bénies dont la joie n'est plus, dont la fécondité demeure. Nous nous en rendons mieux compte, à mesure que se développe en chacun de nous l'expérience de la vie.

Ce que nous leur devons aujourd'hui encore, c'est une curiosité intellectuelle, un appétit de savoir qui ne nous a plus permis d'abandonner tout à fait nos livres, même dans l'existence trop souvent surmenée qui nous est faite en ce temps brutal ; une certaine facilité à traiter des sujets dont la Faculté elle-même n'avait

pu nous instruire, comme si notre sous-sol, à force d'être fécondé par ses heureux soins, était devenu capable de produire des fruits nouveaux, des fruits à nous ; un besoin de précision et de netteté qui nous rend désagréable, intolérable, la médiocrité, la vulgarité, l'à-peu-près dans ce qui se dit et s'écrit ; enfin, quelque aptitude à prendre de la hauteur pour maîtriser un problème, le contempler dans son ensemble, voir au large et au loin tout ce quis'y rattache, de cette vue dominante une forte synthèse où se dégage nettement l'essentiel.

Du moins, nous tendons à cela, chacun selon nos forces. Et cette habitude de mettre de l'ordre dans nos pensées nous invite à en mettre le plus possible dans notre vie. Elle nous aide à en mettre partout où s'exerce notre influence, dans notre société universellement troublée.

Ces services que nous ont rendus nos études académiques, nous les apprécions mieux maintenant que nous sommes engagés dans d'autres labeurs, ceux de l'apostolat, et c'est pourquoi nous nous plaisons à encourager nos cadets dans la même voie, avec la certitude que, l'âge venu, ils s'en féliciteront à leur tour. Ce témoignage de leurs aînés n'a-t-il pas en ce temps quelque opportunité particulière ? On vous fait parfois la réputation, mes chers amis, de n'apporter plus la même avidité aux jeux prolongés de l'esprit. Moins curieux des chefs-d'œuvre antiques que des œuvres tout court, l'atmosphère d'une cellule uniquement peuplée de livres paraît fade à vos cœurs qu'enivra très tôt la joie d'une paternité spirituelle dans une bruyante cour de patro. « Le chant des cigales attiques et le bruissement des abeilles virgiliennes »<sup>(1)</sup>, séduisent peu vos oreilles, où

(1) Discours de M. Chaumeix installant M. Bellessort sur son siège d'Immortel.

les puissantes fanfares de l'action jettent leur appel triomphal.

Dieu me garde de juger mal cet état d'âme qui n'est pas sans beauté. On plaindrait le clerc de 20 ans que ne travaillerait pas, au moins par intervalles, cette fièvre généreuse : une ardeur trop prompte à se répandre sera toujours moins funeste à un futur prêtre que ne le serait l'absence totale de ce feu sacré. Au surplus, chaque génération a ses élans et ses orientations à elle ; chacune choisit à son goût l'étoile où elle fixe ses rêves, et nous nous contredirions nous-mêmes si nous vous contestions le droit de revendiquer vis-à-vis de vos prédécesseurs immédiats cette indépendance dont nous ne nous sommes pas fait faute d'user à l'égard de nos propres devanciers.

Vos goûts, plus réalistes que spéculatifs, s'expliquent d'ailleurs fort bien par l'urgence des tâches qui vous réclament. Destin tragique d'une jeunesse prématurément arrachée à ses foyers d'étude par le péril qui menace sa foi et son pays ! On quitte l'amphithéâtre et la bibliothèque pour courir au rempart quand la patrie est assiégée. La belle formation classique, c'était un luxe qu'on pouvait s'offrir en temps de paix. L'heure n'est plus à cette parure coûteuse qui réclame des années d'efforts. Que les défenseurs de la Cité chrétienne se hâtent de prendre leurs armes et qu'ils se jettent sans retard en pleine mêlée ! A trop se complaire dans les recherches subtiles de la pensée, resteraient-ils aussi forts pour se battre ? Pauvres soldats que ces intellectuels amoureux d'abstractions, le cerveau encombré de thèses savantes, les yeux perdus dans le rêve, les bras fatigués par leur charge de livres.

Ainsi répond tout bas à mon plaidoyer idéaliste cet auditeur au sens pratique qui ne veut pas perdre la

bataille de vue, ni la terre du pied. Cependant, par la faute de ses spécieux raisonnements, l'Action catholique — dont il convient moins que partout ailleurs de médire en terre lilloise — finirait par nuire à la Science catholique, alors que le culte de celle-ci est requis pour le progrès de celle-là. Un jour viendrait où les savants diplômés cesseraient d'être entre nos mains une des clefs d'or qui doit ouvrir au Christ les portes de notre société moderne. La connaissance des Belles-Lettres serait remplacée par la seule technique des lettres nouvelles où l'Eglise voit, justement d'ailleurs, de si beaux espoirs : les trois lettres de la J. A. C., de la J. E. C., de la J. I. C., de la J. O. C., les deux lettres de la B. A., les quatre lettres de la C. F. T. G., puis encore les innombrables lettres de la Fédération des Sociétés gymnastiques et sportives des patronages de France.

Ce jour-là, nos presbytères rappelleraient le spectacle d'un symbolisme fâcheux que contemplait mélancoliquement notre distingué confrère, M. Dimnet, dans le hall d'une université américaine : à la placée d'honneur, encerclées d'anneaux d'argent qui rendaient gloire à des fétiches sacrés, trônaient les balles d'un match où les fils de l'*Alma Mater* avaient été victorieux, comme s'ils n'estimaient pas avoir de plus nobles instruments de travail à faire admirer à leurs visiteurs.

De même chez nous, en l'an X, dans la chambre d'un vicaire modernisé à 100 0/0, on apercevra, submergeant le bureau, l'écritoire (peut-être aussi le bréviaire), un appareil de T. S. F., des films de ciné, des disques de phono, un matériel de camping, des fragments de costumes pour pièces de théâtre, le drapeau d'une gymnastique constellé de médailles et, parmi d'autres merveilles encore, les tambours et clairons de la clique qui triompha au dernier concours international... Si notre passion des œuvres devait réellement aboutir à ce

bouleversement de notre studio ecclésiastique et à cet abandon de nos préoccupations intellectuelles, ne mériterions-nous pas que la postérité nous accuse d'une nouvelle trahison des clercs ?

J'ai tort d'ironiser. Car ces accessoires ne sont nullement déplacés dans l'atelier d'un bon ouvrier de Dieu ; s'ils restent sagement au rang inférieur où les veut leur nom même : ce sont des *accessoires*. L'essentiel de notre activité doit se maintenir sur un plan plus élevé, là où se rangent nos meilleurs outils : un porte-plume, du papier, des livres. Bien loin d'y perdre, notre apostolat y gagnera beaucoup. Que de fois nous en avons fait la constatation le long de notre route ! Mais il faut les leçons de la vie pour le bien comprendre.

Nous n'en étions pas si convaincus, nous non plus, il y a quelque quarante ans. Déjà, de ce peuple des usines au secours duquel vous avez hâte de courir, montaient sous nos fenêtres des rumeurs douloureuses qui nous apitoyaient sur sa détresse et nous sollicitaient de l'en relever. Nos cœurs s'ouvraient à l'ambition qui vous tourmente de le regagner au Christ à force d'amour. Nous avions soif de nous consacrer à cette croisade sociale que Léon XIII prêchait magnifiquement, comme Pie XI aujourd'hui.

Pour mortifier notre impatience, nos maîtres ne cessèrent de nous rappeler la leçon décisive du Sauveur enfermé jusqu'à sa trentième année dans le recueillement de Nazareth, où il attendait que son heure fût venue. Soutenus par son exemple, nous nous sommes résignés à l'épreuve d'une longue préparation avant que ne s'inaugurât notre ministère en pleine foule.

Ce retard, cette préface laborieuse, jamais nous ne les avons regrettés depuis. Dans tous les domaines, l'austère discipline de nos années de jeunesse nous est

apparue si bienfaisante ! Les humanistes convaincus me pardonneront-ils de faire valoir cet argument utilitaire en faveur d'études qui, pour avoir tout leur prix, demandent à être l'objet d'un culte désintéressé ? Des hommes d'affaires nous ont souvent dit qu'il leur était avantageux, dans la poursuite même de leurs entreprises, de se maintenir au-dessus de leur corvée quotidienne, par une recherche continue des choses de l'esprit. Un spécialiste de l'industrie qui ne serait qu'un spécialiste n'aboutirait qu'à un médiocre résultat. Par contre, un ingénieur s'acquitte à merveille de son emploi quand, à la possession d'une technique parfaite, il joint la connaissance des problèmes généraux qui dominent son horizon professionnel... Si la vie économique s'est laissée entraîner à l'aventure et au désordre, c'est parce qu'elle manquait de conducteurs qui fussent des penseurs de cette envergure.

De son côté, Foch nous a appris que les grands chefs de guerre étaient contraints à « gymnastiquer » perpétuellement, s'ils voulaient affirmer leur maîtrise dans les jeux violents de la bataille. Lui-même poursuivait chaque jour, dans le silence d'une méditation laborieuse, le secret de ses victoires.

L'action catholique, notre grande affaire à nous, la grande offensive qui doit nous rendre vainqueurs des forces du mal, n'a pas moins d'exigences. En ces premiers commencements surtout, alors qu'elle cherche encore son organisation définitive, il lui faut autre chose que des plans improvisés ; de petites recettes empruntées à une agence de renseignements pratiques. Elle se développera mal si elle n'est servie que par des manœuvres, mêmes admirables de dévouement. Elle a besoin d'ouvriers spécialisés, d'ajusteurs, de monteurs, de contremaîtres qui ne se contenteront pas d'exécuter leur ouvrage au jour le jour, mais auront l'art de le

prévoir et de le concevoir exactement. Accoutumés à réfléchir et à coordonner leurs idées, ceux-ci « repenseront » les directives de la hiérarchie, traceront en conséquence le croquis du travail à faire dans leur secteur, et s'ils ont à prendre des initiatives nouvelles, les dirigeront en entier accord avec la pensée de leurs chefs qu'ils auront d'avance parfaitement comprise.

Voyez, à titre d'exemple immédiat, combien il est profitable à cette Province de Cambrai de posséder en son centre, à Lille, puis à Arras, pour réaliser la magnifique entreprise pontificale, un archevêque et deux évêques qui furent, jusqu'au milieu de leur vie, des hommes d'étude. Et Pie XI lui-même, l'infatigable promoteur de toutes ces campagnes missionnaires, n'a-t-il pas été aidé dans son vaste labeur par un tempérament de bibliophile, toujours avide d'enrichir son savoir ? « Votre Ratti, avait grogné Clemenceau en apprenant la nomination du nouveau Pape : un archiviste, il ne fera rien ! ». Comme il a remué le monde, ce remueur d'archives ! Et les lourds problèmes jetés chaque jour en tas sur son vaste bureau, ne l'empêchent pas d'avoir toujours à portée de sa main ses auteurs favoris. Hier encore, il ouvrait son *Cicéron* pour flétrir, devant un de ses visiteurs, la thèse barbare qui fait de la force et du succès la mesure du droit.

Les élèves du Séminaire académique ne sont pas tous prédestinés à ces postes éminents de la Sainte Eglise, Dieu merci ! La plupart se contenteront d'être professeurs dans les nombreux collèges catholiques dont est fière notre région du Nord. Mais l'enseignement qui s'y distribue, tout secondaire qu'il soit, se trouvera bien d'être donné par des maîtres d'une qualité supérieure. Le niveau des élèves risquerait d'y fléchir s'il n'y avait en chaque maison le ferment d'une petite élite, heureuse d'aider autour d'elle toutes les bonnes volontés à assurer

le maximum de valeur à l'institution commune. Oh ! la disgrâce des adolescents dotés par le ciel des aptitudes qui devaient leur préparer un haut destin et auxquels aura manqué l'éducateur capable de faire splendidement fructifier leurs ressources divines ! Ce secours sera particulièrement utile aux jeunes hommes de ce temps. Ils sont exposés à souffrir du mal dont est atteinte une civilisation fatiguée par trop de controverses, désabusée des systèmes auxquels elle ne croit plus, manquant de courage pour chercher celui qui mériterait sa confiance et la retirerait de son désarroi. On renonce à penser, on ne se donne plus la peine d'élaborer, ou même d'examiner sérieusement un programme. Beaucoup d'hommes, et de toutes les classes, se contentent d'un mot où s'incarnent à peu près leurs aspirations confuses. Ils s'attachent à un drapeau dont la couleur symbolique les séduit et leur suffit, à un chef entre les mains duquel ils signent un blanc-seing. Ce n'est plus leur raison qui juge et se prononce : c'est l'instinct, la sensibilité, l'élan aveuglé des forces obscures de l'être qui oriente désormais toute leur vie. Et cela s'appelle une « mystique ! ». Mot splendide dans notre langue chrétienne où il exprime l'union intime de l'âme avec son Dieu ; mot équivoque quand, transporté dans une langue profane, il affirme une foi enthousiaste en quelque chose de vague, qui peut être tout ensemble admirable et aventureux.

Qui remédiera à cette démission de l'intelligence et s'opposera à cette diminution de l'homme, si nous-mêmes nous abdiquons, en ne faisant plus l'effort nécessaire pour maintenir en nous la primauté de l'esprit ?

THELLIER DE PONCHEVILLE.

(*Les Facultés Catholiques de Lille*, 1936, pages 293-298)

DAX : NOTRE-DAME DU POUY

II. NOTRE FONDATRICE : CHARLOTTE AMANDA DE BORDA<sup>1</sup>

Commençons par cette lettre fort curieuse :

« Monsieur le Supérieur<sup>2</sup>,

« La demande de renseignements sur la feue baronne de Lupé nous fournit une occasion très agréable pour nous de vous faire connaître quelque chose des vertus de cette excellente Dame. Pour aider les recherches que vous faites nous avons pensé de faire copier une petite notice faite ici selon l'usage, sur la vie de notre chère sœur, Marie de Saint-Charles. Cette pièce, qui vous édifiera beaucoup, pourra vous être de quelque utilité et vous mettre sur la voie de plus amples renseignements. Je vous avoue que c'était avec quelque peine que nos plus anciennes sœurs, ses contemporaines, voyaient la mémoire de cette pieuse Dame, négligée dans un pays où elle avait fait des fondations si utiles. Nous aimons à espérer qu'il n'en sera pas ainsi désormais, et il ne tiendra pas sans doute à votre bonne volonté, Monsieur le Supérieur, que nous ayons une plus ample notice sur votre digne fondatrice, vénérable à tous égards. Cette copie n'a pas besoin de nous revenir, mais je vous demanderai déjà instamment un exemplaire du travail que vous pourriez livrer à l'impression. De plus vous trouverez deux petits cahiers que nous vous envoyons avec le désir qu'ils vous soient utiles : celui qui regarde

1. Voir *Annales...* 1936, pages 829-838.

2. Il s'agit de M. Valette, le dernier supérieur de la maison des missionnaires, celui-là même qui verra l'arrivée des premiers séminaristes, en 1881.

la vie chrétienne du monde de cette chère Dame pourra rester entre vos mains ; il réveillera encore de doux souvenirs parmi ses amies, ainsi que le papier fourni par la Dame qui voulut, sur la demande de M. le Supérieur, nous donner quelques renseignements.

« L'autre pauvre petit cahier sera un souvenir pour nous et vous voudrez bien plus tard nous le faire remettre. Dans le cas où vous croirez que nous pourrions vous être utiles en quelque chose qui regarde notre humble et débonnaire sœur, veuillez en toute confiance nous le dire ; nous nous ferons un vrai bonheur de contribuer de tout notre possible à l'honneur de sa mémoire.

« Il y a un mois que la sœur secrétaire en feuilletant quelques papiers trouva l'acte d'affiliation de M<sup>me</sup> de Lupé à votre Congrégation ; elle regrette maintenant d'avoir détruit cette pièce que nous aurions pu vous envoyer.

« Quant au portrait de cette vénérable Dame, jamais nous n'avons entendu dire s'il en existait un ; il est probable que, s'il y en a un, il sera de ses jeunes années ; plus tard elle fut beaucoup trop déprise d'elle-même pour avoir même la pensée de poser.

« Peut-être trouverez-vous quelques traces de souvenir à ce sujet chez les parents, des amies de M<sup>me</sup> de Lupé ou bien dans les lieux de ses fondations. Je souhaite que vous puissiez réussir dans vos recherches.

« Excusez, s'il vous plaît, la liberté avec laquelle je vous parle de ces détails et veuillez me permettre de réclamer pour notre communauté une petite (intention) dans vos prières, surtout au saint autel. Je suis, etc... »

*La signature* : « Sœur Marie de la Présentation de Puymirol, Supérieure ».

*L'adresse* : Monastère de Notre-Dame de la Charité de Toulouse, rue des Récollets, 61 ».

*La date* : « 28 juin 1882 ».

La lettre est longue mais certainement intéressante. Au milieu des renseignements, des prévenances, des formules de politesse, un trait est décoché : « Je vous avoué... ».

J'ai tâché de trouver un exemplaire qui aurait pu être « livré » à l'impression. Je n'ai pas abouti. La bonne sœur Supérieure aura probablement dû renoncer à « une plus ample notice ».

Pendant les documents qui, le cas échéant, auraient pu contribuer à une vie de M<sup>me</sup> de Lupé existent toujours, en original ou en copie. La « notice de Toulouse », la copie au moins partielle du premier petit cahier, la relation de Famy Boisot qui a servi à la première partie de la « notice de Toulouse », nous fourniront la plupart de nos renseignements. Une chose étonnante, c'est que nous ayons toujours le cahier n<sup>o</sup>2 « le pauvre petit cahier », qui devait revenir à Toulouse. Il est de la main même de M<sup>me</sup> de Lupé, petite écriture fine et distinguée. Pourquoi n'a-t-il pas refait le chemin Dax-Toulouse ? M. Valette n'aura-t-il pas voulu le renvoyer sans « l'exemplaire » demandé ? Je ne sais !

A propos du portrait de notre donatrice, retenons ce détail ; « plus tard (M<sup>me</sup> de Lupé) fut trop déprise d'elle-même pour avoir même la pensée de poser ». Nous verrons que l'humilité fut la caractéristique de la spiritualité de la baronne et le plus beau trait de sa physionomie morale.

Les sœurs de Toulouse distinguaient deux parties dans la vie de M<sup>me</sup> de Lupé. Sans discuter, suivons-les.

LA VIE CHRÉTIENNE DANS LE MONDE

DE M<sup>me</sup> DE LUPÉ (1807-1852)

Cécile-Charlotte-Amanda de Borda est née à Dax le 4 novembre 1807. Son père était François de Borda et sa mère Laurence Sallenave<sup>1</sup>. Au baptême qui eut lieu le jour suivant, 5 novembre, on lui donna le nom de sa grand'mère, Cécile-Charlotte. En famille l'affection paternelle et maternelle préférera toujours le prénom Amanda. On sacrifia à la coutume en lui donnant pour parrain et marraine, son grand'père et sa grand'mère. Le baptême se célébra non à l'église de Saint-Vincent-de-Xaintes, mais à la cathédrale de Dax<sup>2</sup>.

Sur les jeunes années d'Amanda de Borda, nous avons quelques rares renseignements. Il en est même qui dépassent les indications ordinaires des registres publics.

Dès 1808, M. de Borda dut partir pour l'Espagne, où il devint inspecteur général de finances<sup>3</sup>. Probablement sa femme et sa fille l'y suivirent, en raison du long séjour qu'il devait faire dans ce pays. Revenu en France en 1809, il devait retourner en Espagne en 1810, mais pour peu de temps, seulement pour régler quelques affaires<sup>4</sup>. Le 8 juin sa femme lui écrivait : « Tu reproches  
« à Amanda de ne te rien dire, et tu as bien tort ; car elle  
« ne passe pas de jours sans me parler deux ou trois fois  
« de toi. Elle est tout à fait aimable. Tu ne te fais pas  
« d'idée combien elle devient pour moi une société. Elle  
« se fortifie tous les jours davantage<sup>5</sup>. »

1. Registres de l'état civil de Dax.

2. Registre de baptêmes à la cathédrale de Dax.

3. Archives du Pouy C. 73.

4. Archives du Pouy C. 86.

5. Archives du Pouy C. 86.

Après la prime jeunesse, la préparation à la vie. Amanda de Borda fit son éducation chez les Ursulines de Pau. Chez elles, nous dit la relation de Toulouse, la petite fille de François de Borda apprit « cette retenue, cette politesse exquise, cet amour de la vertu qu'elle sut toujours garder<sup>1</sup>. » Elle conserva toute sa vie un excellent souvenir de ces religieuses, et mieux, leur voua une profonde reconnaissance.

Amanda avait pu expérimenter le prix de la séparation en venant à Pau, elle n'aura pas 16 ans, quand une séparation autrement douloureuse s'imposera. Sa mère mourut le 11 octobre 1823.

On pourrait croire que cet enfant unique fut choyée dans cette famille de rang élevé. L'impression serait la même et encore plus profonde, si l'on se fiait à la lettre de M<sup>me</sup> de Borda citée plus haut. En fait, ce serait une erreur de le croire. On peut rapporter en sens contraire ce récit de M<sup>lle</sup> Famy Boisot, une amie d'Amanda de Borda au début d'une nouvelle étape dans sa vie : « Un jour sans l'avoir consultée préalablement, ni sans lui proposer de prendre le temps pour réfléchir, son père lui dit d'un ton d'autorité: ma fille, vous allez épouser M. de Lupé. M<sup>lle</sup> de Borda n'avait alors que 16 ans environ<sup>2</sup> ». Elle obéit néanmoins parce que habituée à une obéissance passive. M<sup>lle</sup> Boisot lui trouve de la vertu à avoir accepté. Amanda de Borda n'avait-elle pas « manifesté des tendances à une vocation religieuse dès son enfance ? ». Puis on devait admirer alors « les agréments dont elle était douée et l'excessive distinction de ses manières ». En un raccourci assez abrupt,<sup>3</sup> voici le contraste avec son futur époux : « Elle était aussi bien, à l'extérieur, que M. de Lupé était

1. Relation de Toulouse, témoignage de M<sup>lle</sup> Ducros,

2. Relation de Toulouse, p. 2.

3. Relation de Toulouse, p. 2

disgracieux ». Enfin peut-on parler d'un mariage assorti quand le mari a 33 ans et la dame 16 !

Le contrat de mariage est du 8 juillet 1824. Il mérite citation de quelques extraits pour nous permettre de pénétrer dans le milieu familial : « Le baron Alphonse-Eugène-Marie de Lupé (était) né à Tournay (Pays-Bas) ; capitaine au premier régiment d'infanterie de la Garde Royale, fils majeur et légitime du vicomte Urbain de Lupé de Garanné, qui était sous-intendant militaire en disponibilité, chevalier de Saint-Louis, chevalier de la Légion d'honneur, et de la vicomtesse de Lupé, née Françoise-Euphrosine Debats, domiciliés à Mont-de-Marsan. Parmi les proches du baron de Lupé, le contrat de mariage signale : Adèle-Louise de Lupé, chanoinesse du chapitre de Witmarshen, royaume de Westphalie, sa sœur ; Marc-Antoine-Angélique de Lupé, chevalier de Saint-Louis domicilié à Saint-Pandelon ; Joseph, marquis de Lupé, chanoine de Bayonne, son oncle ; Pierre comte de Lupé domicilié à Tonneins ; Léon de Lupé, domicilié à Saint-Pandelon ; Joseph, marquis de Lupé, résidant à son château de Lacassaigne, près de Lectoure ; Chrysostome, chevalier de Lupé, alors à la Louisiane ; Ferdinand, vicomte de Lupé, colonel de cavalerie, lieutenant des gardes du corps de Monsieur, frère du roi, résidant à son château de Besmaux, près d'Auch ; Jean Phiné, baron de Lupé, résidant à Fleurance, dans le Gers ; ces derniers, cousins paternels d'Alphonse de Lupé<sup>1</sup>.

Tous les degrés de la noblesse défilent ; il ne manque que les ducs et les princes.

M. Coste a fouillé les registres de la mairie de Dax et les archives de Mont-de-Marsan au sujet de la famille

1. Archives du Pouy C 105.

de Lupé. En autres traits, il relève sur le tableau des détenus de Mont-de-Marsan... « une Marthe de Lupé, « qui est domiciliée à Dax depuis un an, auparavant à « Bayonne dans un couvent, où elle était en pension, « 76 ans, détenue à Dax depuis le 12 brumaire comme « tante d'émigré, ex-noble, fanatique et aristocrate, « sans fortune, recevait une pension de son neveu émigré; « liaisons avec prêtres, fanatiques et nobles (22 floréal, « an II). Elle fut mise en liberté en raison de son âge « avancé, après acceptation du comité de surveillance « datée du 17 vendémiaire an III' ».

Durant une quinzaine d'années Madame de Lupé sera une femme du monde, élégante et distinguée. « Depuis son mariage, note M<sup>lle</sup> Boisot, soit par nécessité « de position, soit par attrait ou le désir de se distraire, « elle alla dans le monde; on dit qu'elle l'aima ». Mais le bon goût et la tenue sérieuse dominèrent toujours en dépit de sa jeunesse et des enivrements de l'esprit mondain. Elle ne permit jamais — l'expression est du même témoin — « aux plus mauvaises langues d'une « petite ville de s'exercer sur elle ». On parlera encore de ces mauvaises langues de la « petite ville ».

1841 verra la fin de cette vie mondaine et la baronne de Lupé sera désormais à Dieu de façon toujours plus étroite.

Coup sur coup, elle perdit les deux liens qu'elle avait sur terre. Le 22 septembre 1841 mourut son père; 7 jours après, le 29, son mari descendait brusquement dans la tombe, âgé de 50 ans. Ici, une autre parole puisée dans le terroir : « Les plaisants de Dax disaient alors qu'il n'y avait que la mort de son mari qui pût la consoler de la mort de son père<sup>2</sup> ».

1. Coste. Famille de Borda, cahier 4, p. 48. (La majeure partie de ces cahiers est manuscrite.) Seul Jacques-François de Borda a paru dans le *Bulletin trimestriel* de la Société de Borda. 1908. pages 319-335.

2. Relation de Famy Boisot.

Désormais (1841-1852) M<sup>me</sup> de Lupé va abandonner peu à peu ses biens et donner son temps à des œuvres de piété et de charité.

Ses premiers soins furent de réaliser les vœux de son vénéré père : fonder un établissement religieux et y ériger une chapelle où reposeraient les restes mortels de ses parents défunts.

Nous savons comment se réalisèrent ses souhaits de piété filiale, le 21 novembre 1845 quand M. Etienne, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, vint bénir la chapelle de Notre-Dame du Pouy et inaugurer la nouvelle maison.

Nous la retrouverons dans des réunions pieuses où elle aidait à réparer et à confectionner les ornements de l'église, à raccommoder le linge des frères des Ecoles chrétiennes. Elle est chargée avec d'autres dames de l'ornementation de l'autel de la Vierge durant le mois de mai. Une de ces dames rappelait ainsi ses souvenirs : « L'autel et le chœur étaient resplendissants et ravissants des dessins de M<sup>me</sup> de Lupé ; le soir à l'exercice tout le monde avait des distractions ; mais pour elle, il n'y en avait pas ; elle ne voyait rien parce qu'elle ne regardait rien ». A Notre-Dame du Pouy, elle travaillait au reposoir le Jeudi-Saint. La même dame cite avec complaisance ce petit trait de vertu : « Nous nous occupions à l'ornementation d'un reposoir le Jeudi-Saint ; cherchant ensuite de l'eau pour nous laver les mains, nous découvrîmes un arrosoir contenant de l'eau, chacune d'y tremper ses mains. Ne voyant autour de nous que des torchons horriblement sales, je tirai mon mouchoir et, après avoir séché mes mains, je le lui passais ; mais elle refusa et ramassa aussitôt le linge qui nous avait soulevées de dégoût et s'en frotta les mains dans tous les sens. Je la regardais stupéfaite, mais elle me dit en

souriant : « oh ! si vous saviez tout ce que j'ai à expier en ce genre ».

M<sup>me</sup> de Lupé entreprendra des œuvres de plus grande portée lorsque, de concert avec M. Truquet, elle organisera les retraites annuelles et des retraites du mois pour les dames qui travaillaient avec elles. Quelques aperçus rapides permettront de saisir la physionomie de ces retraites et nous livreront quelque chose de la piété de notre donatrice.

M. Truquet avait promis de prêcher la retraite à ces dames qui étaient « entraînées par M<sup>mes</sup> de Lupé et Forsans ». Pour le Supérieur des Lazaristes « rien n'eût été si facile et si consolant que de remplir cette promesse », mais il fallait l'agrément du curé<sup>1</sup>... Les dames, au nombre de 7 durent se résigner à faire seules, chez M<sup>me</sup> de Lupé une retraite de cinq jours avec un règlement et un ordre de méditations et de lectures tracés par M. Truquet<sup>2</sup>.

Dans le seul règlement, on sent tout le sérieux de ces retraites. Le silence, cette atmosphère nécessaire de toute retraite, a sa large part :

« 9 h. 1/2-10 heures : silence en travaillant ; 12 h. 1/2-1 heure (avant dîner) : promenade en silence ; 2 h. 1/4-3 heures : chapelet, lecture de l'Imitation ou ouvrage en silence ; 3 h. 3/4-4 h. 1/2 : temps libre, promenade en silence. Et pour finir, ceci : « Le silence ne se rompra qu'à midi et le soir, mais on est libre de le garder entièrement si on le désire ».

M. Truquet avait choisi les trois méditations et la conférence, prévues dans le règlement, dans les Pères

1. Le curé d'alors était M. Goujon.  
2. *Historique*, P. 66.

Saint-Jure et Bellécius. M<sup>me</sup> de Lupé aura le soin des détails et la direction immédiate de la retraite.

Le cahier n<sup>o</sup> 1 contient bien des renseignements sur la retraite qui s'ouvrit, le 3 décembre 1847<sup>1</sup>. M<sup>me</sup> de Lupé résume les sujets de ses méditations et consigne par écrit ses résolutions. A côté des grandes vérités : service de Dieu, mort, jugement, péché, communion, la parole de J.-C. au paralytique : « Voulez-vous être guéri ? », l'enfant prodigue, le bon pasteur ; il y a des sujets d'ordre plus pratique : le travail, les lectures mauvaises, légères ou inutiles, l'orgueil, le respect humain ! On voit que la dévotion pour M<sup>me</sup> de Lupé était éclairée et pratique. A propos du respect humain, elle écrit : « Avouer franchement qu'on est et qu'on vit en chrétienne, qu'on fait maigre les jours ordonnés, qu'on se confesse, etc... »

La reconstitution du lieu pour les méditations tient au temps et aux livres consultés, aujourd'hui elles font un peu sourire. L'intérieur de la maison de Nazareth est ainsi présenté : « La maison n'avait qu'un rez-de-chaussée, meublée avec la dernière simplicité ; les meubles qui y sont conservés sont un témoignage de la pauvreté qui y régnait ». Et voici pour les habitants : « On nous dit que saint Joseph parlait peu, la Sainte Vierge moins et l'Enfant Jésus encore moins ». La description du cénacle est tout aussi précise : « Le cénacle où (les Apôtres Pierre et Jean), se rendent est une grande salle meublée richement et bien large et espacée ; elle est tendue de draperies blanches et rouges, symbole d'innocence et d'un amour ardent, de riches tapis et des lampes *magnifiques* éclairent *magnifiquement* ce lieu ».

Enfin cette résolution qui termine un examen et les

1. Cette retraite est antérieure aux retraites communes qui semblent avoir commencé en 1848 seulement. Cf. *Historiques*, P. 66.

maximes de sainte Thérèse qui sont copiées sur la même page achèveront de donner une idée sur les retraites organisées dans le salon de M<sup>me</sup> de Lupé.

— Résolution : « Combattre cet amour de paraître, d'être estimée, préférée ; prier tous les jours pour obtenir cette victoire, avoir confiance. Ces deux intentions dans toutes les œuvres et exercices de piété de la journée, faire cette offrande générale à chaque confession ».

— Maximes de sainte Thérèse : « Que rien ne te trouble ». — « Que rien ne t'épouvante » — « Tout passe ! » — « Dieu ne change point » — « La patience tout obtient » — « Qui Dieu possède rien ne lui manque ». — « Dieu seul suffit ».

Cette œuvre des retraites devait durer jusqu'au départ de la pieuse Dame qui en était l'âme et la directrice. Il y eut d'une manière régulière des retraites mensuelles d'un jour et des retraites annuelles de cinq jours. On comptera jusqu'à 22 dames et demoiselles de piété dans le salon de M<sup>me</sup> de Lupé. Trente ans après une de ces retraitantes gardait cette impression : « Quelle édification, quel recueillement (la baronne) ne donnait-elle pas à toutes les dames qui l'entouraient ! ».

Parallèlement à cette vie de piété, M<sup>me</sup> de Lupé exerçait son activité charitable. Une des premières, elle fit partie de l'association ou confrérie des Dames de Charité. Elle visita les pauvres, assista les mourants et faisait faire de la soupe chez elle qu'elle leur distribuait de ses mains.

L'origine de cette confrérie se rattache à une station de carême prêchée à Dax en 1847 par M. Truquet. Ce carême eut d'heureux résultats, malgré les obstacles rencontrés.

Entre autres bienfaits, cette Société de Dames de

Charité fut fondée et M<sup>me</sup> de Lupé placée à sa tête.

Pour faire suite à la confrérie, des Dames de Charité, la baronne de Lupé fonda à l'hôpital de Dax l'œuvre de la Miséricorde. Elle désira, pour cette fondation, rester entièrement ignorée. Elle la négocia par l'intermédiaire de M. Truquet, avec sa libéralité coutumière. Une première somme fut comptée par M. Truquet à l'Administration pour l'entretien de deux sœurs affectées à cet emploi ; une autre somme fut envoyée à la Communauté pour le traitement des dites sœurs<sup>1</sup>. Enfin à toutes ces œuvres, cette excellente Dame ajouta l'établissement des Sœurs de la Croix à Saint-Vincent-de-Xaintes pour l'instruction et la préservation des jeunes filles. Sur cette commune étaient situées les propriétés de sa famille. Elle voulut ainsi sous une dernière forme pourvoir au salut des âmes, qui, de près ou de loin, pouvaient dépendre de ses proches<sup>2</sup>.

L'heure de la Providence est arrivée. Une santé délabrée laissera quelques répit à la pieuse Dame et lui permettra de réaliser les souhaits de son adolescence.

Après la vie dans le monde de M<sup>me</sup> de Lupé s'arrête aussi le témoignage de M<sup>lle</sup> Boisot que nous avons maintes fois eu l'occasion d'entendre. Le trait final de sa relation nous dira l'impression laissée par la baronne aux dames qui l'entouraient et aux personnes peu nombreuses qui l'approchaient, car depuis la mort de ses parents, elle ne recevait presque plus de visites : « La « sainteté de M<sup>me</sup> de Lupé s'accroissait de plus en plus ; « elle avait pourvu à tout ; elle voulut se donner elle-même, et se détacher de tout ce qu'elle aimait ; on le « comprenait par ses allusions qui parfois me brisaient « le cœur. C'est bien à la hâte que j'ai pu recueillir ces

1. Relation de Toulouse.

2. Relation de Toulouse.

« souvenirs sur une amie si élevée en piété, en mortifications, heureuse de rendre un témoignage à celle que j'estimais et que je vénérerais comme une sainte, comme un modèle placé sous mes yeux. Les sentiments affectueux dont j'étais pénétrée pour elle n'ont en rien altéré la plus exacte vérité. Je dois l'affirmer en me recominandant à ses prières ».

Il nous sera permis avant d'aborder la seconde partie de la vie de M<sup>me</sup> de Lupé, de chercher le secret de cette vie de piété, de charité et de sainteté. Les petits cahiers sont révélateurs à ce sujet. Dans le premier qui concerne cette étape de sa vie, la baronne de Lupé pour entretenir sa ferveur, a transcrit et réuni ses pratiques de dévotion. Nous l'avons déjà feuilleté à propos de la retraite de 1847.

Pour chaque jour, après l'image de l'Intérieur de Marie, peinte d'après M. Olier, avec cette inscription : « Jésus-Christ est ma vie. L'écouter, l'imiter et l'aimer, c'est le secret de mon bonheur ». Elle avait inséré une méthode pratique pour l'oraison mentale, une méthode pour la pratique de l'examen particulier et de courtes prières pour se lever, s'habiller, se laver les mains, se coucher, se réveiller pieusement.

La méthode d'oraison avec ses « moyens de tirer profit de l'oraison, ses préparations éloignées et prochaines, ses préludes et qualités des préludes, ses considérations, ses affections, ses résolutions et les moyens de rendre ses résolutions fermes, enfin l'analyse des trois obstacles à une bonne oraison », tout cela voisine en difficultés avec la méthode que nous étudions au séminaire. Il n'en est pas moins merveilleux de voir cette analyse pénétrante et cette mise en tableaux synoptiques de choses aussi subtiles et fluides que les affections et les sentiments d'une bonne oraison.

Les préludes nous rappelaient déjà la méthode de saint Ignace, l'examen particulier relève encore plus explicitement de la méthode des Pères Jésuites. « Il y a trois temps pour faire l'examen particulier... et il y a quatre choses à observer pour parvenir plus aisément à extirper quelque vice que ce puisse être ». Pour l'examen de midi, on peut encore examiner toutes ses actions « en divisant la matinée en quatre ». Je transcris à titre d'exemple de cette *mathématique spirituelle* les quatre choses à observer pour « extirper un vice quel qu'il puisse être » : « 1<sup>o</sup> Chaque fois qu'on tombe dans « le péché ou défaut qu'on s'est proposé de corriger, il « faut en mettant la main sur sa poitrine, marquer à « Dieu le repentir que l'on a de la faute ; 2<sup>o</sup> Vers le temps « de la nuit, on comparera les points des deux lignes (où « sont marquées le nombre des fautes), dont l'une a « servi au premier examen et l'autre au second. Par là, « on remarquera si du 1<sup>er</sup> au 2<sup>e</sup> examen, on s'est un peu « corrigé ; 3<sup>o</sup> Il faudra pareillement comparer les exa- « mens du second jour à ceux du premier, et ainsi des « autres ; 4<sup>o</sup> On comparera de même semaine à semaine « et l'on se demandera à soi-même un compte exact « du profit, quel qu'il soit, qu'on aura retiré ». Ainsi s'organisait spirituellement la journée. Pour achever la description de cette armature de piété, il faut lire les courtes prières que porte notre cahier :

« *Prière du lever* : « Loué soit Notre-Seigneur Jésus-  
« Christ. Ainsi soit-il. Au nom du Père, etc. Mon Dieu  
« je vous donne mon cœur, mon âme et mon corps ;  
« donnez-moi, s'il vous plaît, votre sainte bénédiction.

« *Prenant ses vêtements* : « Seigneur, revêtez-moi  
« de la charité, de l'humilité, de la douceur, de la mo-  
« destie, de l'innocence et de toutes les vertus du divin  
« cœur de votre Fils, à qui je désire ressembler et être  
« unie dans toutes mes actions. Ainsi soit-il !

« *Sortant du lit, prenant de l'eau bénite* : « Lavez-moi, Seigneur, de mon iniquité et purifiez-moi de mes péchés par les mérites du sang de J.-C., votre fils. Ainsi soit-il !

« *En se coiffant* : « Seigneur, Mon Dieu, dont la divine tête a été couronnée d'épines, faites-moi la grâce que mes pensées, paroles et actions soient toujours animées de votre sainte crainte afin que jamais elles ne vous déplaisent. Ainsi soit-il !

« *En se lavant les mains* : « Que l'eau et le sang qui sortirent de votre précieux côté, ô Jésus, lavent toutes les souillures de mon âme. Ainsi soit-il !

« *Se mettant à genoux pour adorer Dieu* : « Au nom du Père qui m'a créée, au nom du Fils qui m'a rachetée et au nom du Saint-Esprit qui m'a sanctifiée. Ainsi soit-il ! Que le nom du Seigneur soit béni maintenant et dans tous les siècles. Mon Dieu, prosternée très humblement aux pieds de votre souveraine et divine majesté, je vous adore, je vous remercie de vos bienfaits, accordez-moi la grâce dont j'ai besoin !

« *En se déshabillant* : « Mon Dieu, dépouillez mon âme de ses vices et de sa mauvaise inclination. O Jésus ! j'honore le dépouillement que vous avez souffert pour moi dans votre douloureuse passion. Ainsi soit-il !

« *En se mettant au lit* : « Votre cœur, ô Jésus, est le lit de mon repos ; c'est dans votre cœur que je désire vivre et mourir. Ainsi soit-il !

« *Etant au lit* : « Gardez-moi, Seigneur, comme la prunelle de votre œil, préservez-moi des embûches de l'ennemi et d'une mort subite, je vous le demande, ô Jésus, mon Sauveur ! par votre sainte et précieuse mort. Ainsi-soit-il !

« *Quand on s'éveille pendant la nuit* : « Mon Dieu, je

« ne respire que vous, mon cœur est à vous, Seigneur, mon cœur est à vous ».

Enfin, il faut noter ce trait assez étonnant pour 1845 : chaque jour M<sup>me</sup> de Lupé communiait ; seul le samedi, jour de sa confession, elle s'en abstenait. Les décisions de Rome n'interviendront qu'au siècle suivant et il fallait du courage et de la ferveur, dans la haute société de Dax pour afficher à l'époque une dévotion aussi ardente et constante à communier tous les jours ; entrée au cloître, sœur Marie de Saint-Charles, n'aura plus le même privilège.

Pour chaque mois, la baronne de Lupé avait écrit sa préparation à la mort. En tête de cet exercice, une image portait, ces sentences emblématiques : « Travail, ô mon âme ! Oh ! qu'il fait bon servir Jésus-Christ. — Oh ! que la mort est douce à ceux qui l'aiment ». Suivaient la méditation sur la mort et un « examen profond pour voir si je n'ai rien fait qui puisse me donner de l'inquiétude à l'heure de la mort ». Etaient prévues « une confession comme pour la dernière fois de ma vie » et « la communion en forme de viatique » suivis d'actes spéciaux de conformité à la volonté de Dieu, d'amour, de demande, de remerciements, etc. — Enfin « après avoir produit ces actes il faut rendre « doucement son esprit entre les mains de Notre-Seigneur « et dire avec lui : Mon Père, je remets mon esprit entre « vos mains, lui demandant une grâce efficace pour « mourir dès maintenant à nous-mêmes et ne vivre plus « qu'en Lui et pour Lui. Le suaire dans lequel nous nous « ensevelirons sera la divine Providence, le tombeau : « la plaie du Sacré-Cœur de Jésus-Christ ; après quoi « il faudra se regarder comme mort au monde et ne « vivant qu'en Dieu, et pour Dieu ».

(A suivre)

Etienne DIEBOLD.

M. ARCHANGE-JOSEPH CASTEL

(1870-1936)

EVREUX. — Né à Saint-Martin-le Bouillant, — diocèse de Coutances — le 7 mars 1870, Archange Castel vint de bonne heure habiter Saint-Pair-sur-Mer. Présenté au chanoine Fauvel, curé du Bosc-Renoult, qui discerna en lui une vocation sérieuse, l'enfant suivait avec joie le vénérable prêtre en son lointain presbytère, s'essayait aux éléments de la langue latine, et ne tardait pas à gagner Saint-Aquilin. M<sup>me</sup> Castel, pauvre des biens de la terre, mais riche de sa foi, riche aussi des enfants qu'elle avait reçus de Lui, ratifia avec bonheur les projets de son fils. Dieu lui ménagea plus tard une autre satisfaction du même ordre : un de ses petits-enfants entra à Saint-Lazare ; il est aujourd'hui missionnaire en Chine.

Ouvert et studieux, discipliné et, de très bonne heure, fermement décidé à ne rien refuser à Dieu, tel se montra l'enfant et le jeune homme, dans le cours de ses études. Il nous souvient que, certain jour, ayant à donner dans la salle de Théologie une conférence de son choix, le jeune diacre parla *de la nécessité d'un idéal dans la vie*. Aucun des auditeurs n'éprouva de surprise. Il était manifeste que l'entretien révélait un état d'âme que ses condisciples avaient deviné : la vision très nette de ce que le sacerdoce exige de ceux que le Maître appelle à son service.

Ordonné prêtre, le 29 juin 1895, M. l'abbé Castel fut nommé, le 1<sup>er</sup> juillet, vicaire à la Cathédrale. L'année suivante, il obtint de Mgr Colomb la permission d'entrer chez les Prêtres de la Mission [Reçu à Paris le 6 novembre 1896]. Après avoir professé la Philosophie à Solesmes [Il y fit les vœux le 7 novembre 1898] et la Théologie

à Cambrai, il revint à Evreux, en 1903, — c'était le temps du Combisme — Directeur au Grand Séminaire, chanoine honoraire le 29 juin 1907, missionnaire diocésain à Alger [1911-1921] et à Liège de 1921 à 1923, M. Castel arrivait sur le tard à Montpellier. Ce fut la dernière étape de sa vie.

*Le professeur, le directeur de conscience*

Mais revenons sur le temps de son professorat. M. le chanoine Salaville qui fut élève de M. Castel à cette époque, veut bien nous dire le souvenir qu'il en a conservé : « Professeur ! M. Castel le fut magnifiquement. Sa science préférée — avec le chant d'église — fut la théologie dogmatique. Il l'enseigna durant tout son séjour au Grand Séminaire à Evreux ou à Bernay, avec une fidélité jalouse. Il l'enseigna aussi avec une maîtrise parfaite, une clarté rayonnante, une documentation toujours en éveil : sa leçon — une leçon magistrale — sur le Pape, docteur, chef et pasteur, nous est toujours en mémoire.

« Comme interrogateur aux examens, M. le chanoine Castel avait sa méthode bien à lui. A 30 ans de distance, nous l'entendons et nous le revoyons encore : d'une voix un peu nerveuse, sur un ton légèrement saccadé, en un latin d'une rigoureuse pureté, il posait une question très claire mais très large que le candidat pouvait, suivant ses capacités, ou développer longuement en une thèse savante, ou résumer succinctement ; puis, l'examineur, penchant doucement la tête, vous écoutait... et la note marquée correspondait toujours à la valeur de la réponse faite.

« Au demeurant, ce qui perçait par-dessus tout dans son enseignement, c'était son amour de l'Eglise. Car, chez M. Castel, le professeur et l'apôtre ne se séparaient jamais, le prêtre restait uni au docteur. »

A ce témoignage précieux d'un élève qui fut bientôt

lui-même professeur de philosophie au grand séminaire, nous nous devons de joindre les lignes suivantes. Elles nous sont venues d'une personne particulièrement qualifiée pour juger le prêtre, le directeur d'âmes, l'homme de l'Eglise.

Parmi les aspects variés de cette physionomie si attachante, où la nature et la grâce, peut-être aussi l'influence du soleil d'Algérie, avaient mis quelque chose de lumineux et de rayonnant, il convient de retenir son aptitude pour la direction des âmes.

« Vers 1910, une personne étant venue consulter M. Dujardin, supérieur du grand séminaire, sur le choix d'un directeur en reçut cette réponse : « J'ai quelqu'un ici que je vous conseille ; il est spécialisé dans la direction des âmes ». Ce quelqu'un était M. Castel, jeune encore, et dont le rare talent ne fit que s'affirmer jusqu'à devenir une véritable maîtrise en cet art si délicat.

« Pour se ranger sous sa direction et la suivre, il fallait du courage. Même aux personnes du monde, M. Castel ne craignait pas de montrer les sommets et de prescrire d'austères pratiques. Témoin une Receveuse des Postes, surchargée de travail, à qui il demandait des comptes minutieux de conscience, même d'oraison, et qu'il conduisit par des sentiers ardues jusqu'à sa fin sereine.

« Que ne pourraient pas dire les âmes sacerdotales et religieuses, sa portion de choix !... Lorsque son regard pénétrant avait percé une âme, il avait des mots qui l'aiguillaient pour la vie, mots audacieux parfois, de l'avis des timides, et cependant toujours marqués au coin de l'équilibre et d'une condescendante bonté.

« Tout de suite, une sorte de réciprocité s'établissait : au regard de sa franchise parfois trop pénétrante, en apparence du moins, bien qu'enveloppée d'urbanité, on pouvait tout lui dire, et sa compréhension était merveilleuse, universelle !... Jamais il n'était étonné de

rien, et sa maîtrise de lui restait entière. Cet ardent, ce fougueux, s'était dominé au point que jamais sa physionomie si expressive ne laissait transparaître son impression première ; il ne répondait qu'après avoir réfléchi. Respectueux de l'âme même la plus soumise, il conseillait, exhortait, ne commandait jamais. Jamais non plus il ne se départait d'une gravité sereine, toute surnaturelle. En lui, on ne trouvait que le prêtre : l'homme était comme inexistant. Et cependant quelle richesse de cœur, quelle paternelle délicatesse pour ses dirigés !

« Ce qui frappait plus encore, peut-être, au milieu d'une telle variété de dons, c'était son humilité, son absolu détachement de soi. Outre que, même sollicité, il parlait peu de lui, de ses joies, de ses souffrances, même quand celles-ci devinrent aiguës, jusque dans la direction il s'effaçait. Après avoir émis un avis bien net, s'il sentait l'âme hésitante, ployée peut-être en un autre sens par le Maître intérieur, il revenait sur ses pas : « Faites comme vous le dites... Cela est du Saint-Esprit ».

« Il conduisait à sa suite les âmes les plus diverses par les voies de la défiance de soi sans doute, mais aussi de l'abandon confiant, de la simplicité. Par dessus tout, il enseignait la reconnaissance joyeuse : « Epanouissez-vous dans le merci, répétait-il sans trêve, chantez avec moi : « Dieu soit béni ! ».

« C'était une âme de louange, non moins qu'une âme de contemplation et d'apostolat. Il a révélé ses souffrances intimes par ce mot si profond : « La mort, ce n'est pas la fin de la vie, c'est le commencement de l'amour conscient ». Qui de ceux qui l'ont aimé ne voudrait se réjouir de cœur avec lui maintenant ?... »

M. Castel inspirait l'amour de l'Eglise, de la liturgie, surtout de la sainte messe, dont il parlait avec un accent si ému. Un prêtre de ses amis lui ayant fait connaître l'*Année liturgique* de Dom Guéranger, il s'y attacha

tellement, il en recueillit de si grands fruits que, à maintes reprises, il le remercia du service qu'il lui avait rendu et recommandait cet ouvrage à ses dirigés. L'*Année liturgique* ne quittait point sa table.

Sur l'amour fraternel, il revenait sans cesse et avouait qu'il concentrait toute son âme dans cette prière presque unique : « Qu'ils soient un, comme vous, mon Père, en moi, et moi en vous ». (Joan., XVII, 21).

Et relativement à la beauté du service divin ?

« Lorsque, nous écrit-on, sous prétexte de réaliser l'unité même des voix au cours des offices publics, le pape Pie X adressa au monde, le 22 novembre 1904, son *Motu proprio* « sur la musique sacrée », le document fut d'autant plus cher au cœur de M. Castel qu'en lui donnant sujet de témoigner sa filiale docilité aux directives pontificales, il flattait ses goûts personnels en matière de chant d'Eglise. Au témoignage de ceux qui, à cette époque-là, ont suivi ses leçons, il ne perd nulle occasion de signaler l'importance du *Motu proprio* à l'attention de ses élèves. A chaque rentrée, il en reprend la lecture et le commente. Sous son énergique impulsion, l'étude du chant de Solesmes, introduit peu d'années auparavant dans nos deux séminaires, connaît une activité nouvelle. Des cours de plain-chant sont donnés quotidiennement ; il s'attache pour y présider les plus experts d'entre ses séminaristes ; lui-même se réserve les réunions générales. Nombre d'églises lui doivent sûrement de ne pas connaître encore le sort de celles qui sont silencieuses ou mortes. Ah ! c'est qu'il donne de sa personne ! Chanoine, il estime que l'aumusse dont Mousigneur lui a couvert le bras, n'a pas à lui couvrir la voix. Ne l'a-t-on pas vu, certain jour de fête, dans une église de village, aujourd'hui annexe, revêtir la chape des choristes — liturgistes sévères, voilez-vous la face — et occuper au lutrin la place réservée au maître-chantre ?

*Le Supérieur*

Voici M. Castel supérieur du grand séminaire de Montpellier. Il apporte à ses hautes et difficiles fonctions la science, le jugement, l'expérience de la vie. Mgr Mignen et Mgr Brunhes lui témoigneront, l'un et l'autre, la plus absolue confiance. On verra tout à l'heure à quel point le second l'appréciait. Aux multiples obligations de sa nouvelle charge, M. Castel ajoutera bientôt le ministère des retraites. Nombre de communautés religieuses en bénéficieront. Les prêtres du diocèse de Montpellier, dans les recollections mensuelles ; divers diocèses de France en des retraites pastorales, l'entendront jusqu'à ces derniers temps. Aumônier des groupes de professeurs et de médecins catholiques de Montpellier, qui lui témoigneront toujours la plus haute estime et un attachement plein de gratitude : que de titres à la reconnaissance d'un diocèse !

Or, il y a six ans, les premiers symptômes du mal qui devait l'enlever se firent sentir. La science et l'affectueux dévouement des médecins de la Faculté furent impuissants, non peut-être à soulager, mais à guérir celui qui désormais commença de vieillir, entrevoÿant pourtant sans frayeur le terme de sa vie. D'une année à l'autre, on le voyait décliner. Lui, il gardait le silence sur ses souffrances, ne retranchant rien de son labeur quotidien.

A plusieurs reprises, il avertit ses supérieurs de son état de santé, ne demandant point qu'on le relevât de ses fonctions, déclarant seulement qu'il obéirait au premier mot sans la moindre observation. « Mes supérieurs connaissent l'état de ma santé, nous confiait-il un jour ; le reste est leur affaire. Je suis, je serai où Dieu voudra que je demeure ».

Nous revoyions le cher infirme à Bon-Secours en 1935. La messe de notre réunion de cours s'achevait à l'autel de Notre-Dame. Il nous entretint alors de notre sacer-

doce, de la confiance en la divine Providence, de la Sainte Vierge dont il savait si bien parler... et nous songions malgré nous que ces brèves et fermes paroles étaient le testament d'un frère aîné que l'on écoute toujours comme un père, parce que nous retrouvions en lui les maîtres de notre jeunesse cléricale : les Maurat, les Rougé, les Debruyne et les Dequesne.

Quelques jours auparavant, M. Castel avait prêché le jubilé sacerdotal de M. le chanoine Delalande, à Vernon. Il avait chanté les gloires du sacerdoce et rappelé aux fidèles qui se pressaient dans la vieille collégiale qu'un laïc est un chrétien, c'est-à-dire un divinisé. Tout chrétien, ajoutait-il — donc tout laïque baptisé — est un prêtre en fleur qui doit comme le prêtre offrir et agir ; offrir avec le prêtre, en union intime avec lui, le sacrifice de l'autel ;... agir en entourant l'autel comme le Calvaire, pour y puiser la fidélité aux œuvres dont l'autel est le centre et la source ; agir par la docilité apportée à la parole du prêtre ; agir par le dévouement passionné pour le Recrutement sacerdotal ; agir en donnant de son temps, de ses prières, de son argent pour l'Œuvre des Séminaires...

Ce fut, croyons-nous, le dernier sermon du regretté défunt.

De retour à Montpellier, M. Castel comprit qu'il lui fallait aller de lui-même au devant des ordres de ses supérieurs. « J'ai si triste mine, nous écrivait-il au mois d'octobre ; je fais peur à ceux qui m'approchent ». Le supérieur démissionna, demeurant encore au séminaire, mais à titre d'infirmes.

Quelques mois plus tard, l'autorité diocésaine obtint pour lui du Souverain Pontife la permission de célébrer assis la messe, qui demeura sa force et sa joie, jusqu'au jour où il s'endormit dans le Seigneur.

On a dit que la souffrance *achevait* les âmes. Ce fut

profondément vrai pour le pauvre patient. Rempli d'un grand esprit de foi, écrira Mgr l'Evêque de Montpellier au lendemain de sa mort, il vécut au jour le jour d'une vie intérieure intense, illuminée par les plus hautes clartés de la foi. Le mystère de la vie de Dieu en nous, et de l'amour personnel que nous porte Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le sentiment de la confiance illimitée, éperdue, avec laquelle nous devons nous livrer à cet amour, faisaient de son âme une source de lumière, de sérénité, de force et d'enthousiasme religieux...

E[ugène] C[OTREL].

(*La Semaine religieuse du diocèse d'Evreux*, 31 octobre et 14 novembre 1936).

#### ALGER : (1911-1921) : *Souvenirs missionnaires*

Un jour étant allé en compagnie d'un confrère à Maison-Carrée, nous fûmes reçus par le Supérieur général des Pères Blancs, Mgr Livinhac. Au cours de la conversation, le vénérable prélat voulut bien nous dire : « S'il demeure encore de la foi dans les campagnes d'Algérie, c'est à vous missionnaires lazaristes qu'on le doit ; ce sont vos prédications qui la maintiennent ». J'ai gardé le souvenir consolant de ce témoignage autorisé ; il est à la louange des missionnaires qui se sont succédé, depuis bientôt un siècle, et ont parcouru, en l'évangélisant, le bled algérien.

L'un de ceux qui exercèrent ce ministère le plus longtemps et avec le plus de fécondité fut certainement M. Archange Castel. Durant une dizaine d'années, en exceptant une interruption durant la grande guerre, il rayonna dans le vaste diocèse d'Alger. Je l'ai vu à l'œuvre et j'ai recueilli partout où il avait passé, de sa vertu et de son zèle, les plus élogieuses attestations.

Sa prédication plaisait ; elle était nourrie, sans doute,

car il possédait dans une mesure plus qu'ordinaire les sciences ecclésiastiques ; littéraire, car il maniait fort bien la langue française : elle sentait saint Vincent et le grand siècle par sa réelle et noble simplicité. Il me livra un jour le secret de son succès. J'avais donné un sermon sur le jugement, sermon que j'avais limé au temps où j'étais professeur de belles-lettres. M. Castel m'avoua ensuite : « Ce n'est pas ça ; je n'ai pas été ému et j'ai visiblement constaté que vos auditeurs n'étaient pas pris. Ma pratique est non seulement de me faire comprendre, mais de chercher à me rendre compte si les auditeurs sentent avec moi. Si je constate que non, je change la manière ». A chaque mission, il ne manquait pas de raconter l'histoire de la confession du paysan de Gannes, qui provoqua le sermon du 25 janvier 1617 à Folleville. Et il me confia qu'une sorte de grâce lui paraissait attachée à ce récit : il lui attribuait nombre de conversions ou de confessions générales. Je crois devoir ajouter que depuis, je l'ai imité, et que j'ai expérimenté la vérité de cette particulière efficacité.

Malgré les premières atteintes du mal qui finalement devait l'emporter, M. Castel se montrait fort actif ; pendant les missions il se donnait tout entier : visites, ornements, catéchismes, confessions, il était simplement et vaillamment à tout.

Il avait conquis le cœur des curés d'Algérie et avait compris les difficultés au milieu desquelles il leur arrive de se débattre. Ceux de l'intérieur surtout souffraient de l'isolement physique : ils ne pouvaient que rarement se réunir entre confrères, les paroisses étant fort éloignées l'une de l'autre ; et les communications beaucoup moins faciles qu'aujourd'hui : de l'isolement moral dans un milieu généralement bienveillant mais fort indifférent. M. Castel leur apportait par sa sereine confiance et ses fraternels encouragements un réconfort

bienfaisant. Il leur prodiguait l'appui de ses conseils et l'exemple de sa dignité sacerdotale. Ils souhaitaient le revoir, autant et plus que leurs fidèles, qui pourtant désiraient le retour de celui qui leur avait fait tant de bien.

Il y avait alors un de ces prêtres, homme fort intelligent, littérateur, musicien, etc., mais tenant de ses hérédités des singularités de caractère qui faisaient craindre les poussées de sa riche mais trop ardente et trop sincère nature. Il avait d'ailleurs souffert au grand séminaire de Kouba dirigé par nos confrères. Je dus, après le départ de M. Castel, aller prêcher chez cet ecclésiastique. C'est alors que je me rendis compte de l'impression profonde que notre confrère avait produite sur lui : déduction faite des exagérations verbales, il résultait que M. Castel avait saisi cet homme soi-disant irréductible ; j'ai su, d'autre part, qu'en plusieurs circonstances il avait connu l'art de lui donner de sages et prudents avis dont celui-ci fit usage avec avantage.

Mgr Thiénard, aujourd'hui évêque de Constantine, fut de ceux qui alors, purent et surent apprécier M. Castel et lui ont conservé le plus fidèle souvenir.

Son Exc. Mgr Leynaud estimait M. Castel à sa juste valeur ; entre autres témoignages de son estime, il lui donna le suivant. Diverses circonstances avaient contraint au repos Mgr Bollon, qui, depuis un certain nombre d'années, donnait le dimanche, à la cathédrale, la conférence à la messe des hommes, avec un succès incontestable et ininterrompu. Le public se permit d'interpréter plus ou moins exactement cette retraite : d'où un flottement regrettable lors de la reprise courageuse des conférences. Monseigneur songea à sauver l'œuvre et à remplir de nouveau la cathédrale qui n'offrait plus qu'un auditoire « lépreux ». Il s'adressa à M. le Visiteur pour obtenir M. Castel ; l'autorisation de Paris fut

accordée pour l'année en cours. Il est possible que notre confrère ait été flatté de ce choix, mais il est certain que l'acceptation lui coûta : il devait renoncer au programme annuel de missions déjà envisagées, où il allait retrouver des curés amis et des auditoires sympathiques ; il avait à s'adonner à un travail pénible de composition et à s'adresser à un public de choix jusqu'alors favorisé, par là même assez exigeant, et, par ailleurs, un peu surexcité. M. Castel ne se dissimulait ni la difficulté, ni les risques. Courageusement il se mit à la besogne, et Dieu le bénit. Non seulement claires, mais lumineuses, doctes et soignées bien que marquées au coin de la simplicité, ses conférences rallièrent sans tarder autour de la chaire de la cathédrale, les foules d'autrefois ; l'œuvre qui périssait fut, grâce à lui, définitivement sauvée.

Il avait d'ailleurs précédemment répondu avec un zèle heureux à la confiance de Mgr l'Archevêque. C'était en 1917. Le clergé insuffisant du diocèse comptait en outre, un certain nombre de ses membres mobilisés. Monseigneur demanda alors à M. Castel d'exercer les fonctions de curé à Notre-Dame des Victoires. Celui-ci fit revivre les beaux jours d'ardeur apostolique durant lesquels le P. Girard dirigea cette paroisse, en 1845. Prédications, catéchismes, œuvres diverses, tout fut repris ou remanié. Son passage eut l'effet d'une véritable mission. L'église, ancienne mosquée d'Ali Bichnin, était délabrée, lamentable. Malgré les obstacles inhérents à une période de guerre, M. Castel n'hésita pas à en entreprendre la restauration ; il trouva les ressources nécessaires à celle du sanctuaire, de l'autel et de la sacristie : le mouvement, était lancé, et le curé qui vint après lui, l'un de ses amis d'ailleurs, n'eut qu'à achever l'œuvre si bien et si vaillamment commencée.

Et qu'on ne croie pas qu'il se dépensât de manière si large uniquement dans les emplois qui le plaçaient en

vedette. Lors de la répartition des Missions à donner dans l'année et qui était établie en conseil, sous la présidence de M. le supérieur, je ne me souviens pas que M. Castel ait jamais manifesté le désir d'aller de préférence ici que là ; il cherchait plutôt à faire attribuer à tel de ses confrères telle paroisse qu'il pensait pouvoir lui agréer davantage. Il acceptait simplement, si on le lui proposait, le dernier petit village du bled. J'ai déjà noté sa conduite si simplement dévouée au cours des missions, mais un fait éclaire mieux encore la pureté de son zèle. En 1920, Mgr l'Archevêque émit le vœu de voir l'un des quatre missionnaires se charger exclusivement des *Annexes*, et sous cette appellation, on entendait, non seulement les villages dotés d'une église et privés de prêtres, par suite de la pénurie du moment, mais encore les centres plus récents de colonisation, ne possédant pas de lieu de culte pour les européens, peu nombreux d'ordinaire, qui s'y étaient établis. Or, je le vis dans la disposition, lui qui était le mieux coté et le mieux doué de notre équipe, — mes confrères d'alors n'y contrediront point — je le vis donc décidé, si un autre n'avait pas accepté ces fonctions, à les assumer lui-même. Il ne voyait que le bien à faire ; il y avait des âmes à sauver, cela lui suffisait.

Un travail caché auquel il s'adonna avec fruit fut la direction des âmes. Ces âmes il les aimait : elles le sentaient ; il les aimait chrétiennement et fermement, aussi suivaient-elles docilement ses conduites viriles et d'une austère douceur. Il voulait lui-même et savait faire vouloir. J'en parle d'expérience. Il était à l'égard des âmes affligées d'une inaltérable bonté ; envers les âmes tourmentées d'une patience à toute épreuve, que je qualifierai volontiers d'héroïque. Je le sais, car après son départ d'Alger, j'ai recueilli les confidences de quelques-unes des premières et appris des secondes comment

il supportait, dans la charité et une inaltérable égalité d'âme et cela, longtemps et sans défaillance, leurs importunités, et de quel cœur il s'efforçait de les éclairer, les soutenir, les soulager dans leurs ténèbres ou leurs détresses.

Entre autres moyens qu'il conseillait et peut-être celui sur lequel il insistait davantage était la dévotion envers la sainte Eucharistie et la fréquente communion. Lorsqu'il prêchait des retraites de Communion solennelle il faisait communier chaque jour les enfants qui avaient déjà fait leur communion privée, et je l'ai entendu maintes fois répéter, avec une sorte de tenace conviction, que la meilleure préparation à une communion, c'est la communion qui la précède. A l'objection qu'on lui opposait que ces petits algériens n'étaient pas assez préparés, qu'ils pouvaient difficilement profiter de l'Eucharistie, il trouva un argument contraire et qu'il pensait victorieux, quand je racontai qu'ayant à préparer à la communion privée un enfant de 7 ans, alors que je demandais à cet enfant : « Pourquoi veux-tu recevoir le Petit Jésus ? » celui-ci me fixant d'un beau regard limpide, répondit simplement : « Parce que je l'aime ! ».

M. Castel missionnaire fut vraiment de ceux que saint Vincent désirait ; *un ouvrier qui travaille*. Je me souviens de l'indignation que manifesta un jour M. Coste à propos d'une personne qu'il jugeait peu laborieuse : « Mais, enfin, disait-il, ne devons-nous pas travailler sans relâche ? Voyez les ouvriers, ne travaillent-ils pas du matin au soir ; nous aussi nous devons faire notre journée ». Comme M. Coste, bien que sur un autre plan, M. Castel faisait « sa journée ». Le travail ne lui manquait pas, car il était fort demandé. Et au retour à la maison, il se mettait à une nouvelle besogne ; c'est alors en effet qu'il retrouvait ses œuvres charitables,

ses nombreux dirigés, personnes du monde et sœurs, et qu'il écrivait.

Cette ardeur à l'ouvrage était, non pas comme on pourrait le croire, la satisfaction de goûts personnels ; mais l'accomplissement du devoir. En effet, il lui arrivait, les années et les infirmités faisant leur œuvre, de sentir le poids du fardeau. Et il m'avouait un jour, qu'il éprouvait le besoin d'occupation plus stable et d'une action plus suivie. D'autre part les épreuves ne lui manquèrent pas qui, cependant, ne ralentirent en rien son zèle. A Alger, il traversa deux périodes critiques. Et j'ai remarqué avec édification, que dans la suite, lorsque la conversation portait sur ces événements pénibles, il gardait un discret silence et ne se permit jamais le moindre mot au sujet de ceux qui avaient pu le faire souffrir. Une seule fois il m'adressa, en particulier, une allusion assez poussée, mais c'était pour me prémunir, et la suite me prouva qu'il avait bien fait.

Il était d'ailleurs très cordial avec ses confrères, et je ne saurais dire sa condescendance et ses délicatesses à l'égard de son compagnon dans les missions. Il ne tentait certes pas de l'effacer, mais bien au contraire de le faire valoir et de l'aider de toutes manières. Cette charité procédait d'une humilité sans étalage, comme il convient, mais indéniable. Il fallait qu'elle existât chez lui, pour que, choisi comme conférencier à la cathédrale, il passât le texte de ses discours à l'un de ses confrères, le priant de les corriger. Les corrections furent rares et le correcteur demeura touché de la bonne grâce avec laquelle M. Castel les accepta. Il habitait, en l'ancienne maison mauresque de l'impasse Saint-Vincent-de-Paul, une sorte de mansarde allongée, peu commode et assez mal éclairée, au troisième étage. Il eut plusieurs occasions de changer de chambre ; la sienne eut été désignée pour de nouveaux arrivants plus jeunes ; malgré

les offres qui lui furent faites, il n'y voulut jamais consentir.

Je n'ai vécu avec M. Castel qu'en Algérie et je ne suis allé à Liège que pour le remplacer *numériquement*. Mais j'ai pu me rendre compte que son court passage en cette maison lui avait déjà acquis une estime semblable à celle dont il jouissait à Alger : sœurs et curés étaient intarissables d'éloges à son sujet et de regrets pour son éloignement.

On nous a dit, lors de la conférence sur les vertus pratiquées par M. Bénézet, qu'une de ses consolations, à l'heure de la mort, était la pensée des prières, qu'offraient et qu'offriraient pour lui, ceux et celles auxquels il avait fait quelque bien. M. Castel, en ses derniers jours, eût pu trouver un motif d'immense consolation, à la pensée du souvenir pieux et reconnaissant que lui gardent devant Dieu, les nombreuses âmes auxquelles son ministère fut si intensément profitable, ne fût-ce que durant les années de son actif apostolat comme missionnaire missionnant.

25 novembre 1936.

Maurice COLLARD.

MONTPELLIER : (25 août 1924-9 octobre 1936)

*Le grand séminaire*

En octobre 1935, M. Castel, frappé du mal qui allait l'emporter un an plus tard, devait abandonner la direction du grand séminaire de Montpellier. Il demeura cependant parmi nous et fut pour tous, dans sa maladie et ses souffrances, un sujet d'édification constante. Il était resté onze ans, de 1924 à 1935, supérieur du grand séminaire et avait en même temps assuré, tant que ses forces le lui permirent, la prédication des récollections sacerdotales au clergé du diocèse. Aumônier par sur-

croît, durant quelques années, des professeurs catholiques de l'Université et des médecins de la Société Saint-Côme il avait obtenu de ces messieurs une estime profonde et un attachement dont témoignèrent les soins dévoués et bénévoles des médecins et des professeurs à la Faculté de médecine.

Il eut pendant tout son séjour à Montpellier une grande influence sur le clergé : séminaristes et prêtres. Le secret de cette influence et de son prestige fut l'esprit hautement surnaturel qui l'animait et inspirait toutes ses démarches. Il joignait en effet, à une rectitude exemplaire de vie, une hauteur de vue qui lui faisait tout envisager à la lumière surnaturelle : foi profonde, bonté prévenante et délicate, énergie farouche dans la poursuite du bien en lui et chez les autres, tels sont les principaux traits caractéristiques de sa vie. L'intensité de sa foi, son application dans les moindres détails de la vie ont frappé ecclésiastiques et laïques qui ont approché de près notre regretté confrère.

Mais l'esprit surnaturel s'incarne dans des êtres de chair et se manifeste, sans le détruire, à travers le tempérament propre de chacun : d'où l'originalité de la figure de M. Castel. Il était assez peu spéculatif, très porté à l'action et à l'action rapide, intense. Volontaire et entier, se préoccupant médiocrement des nuances, sa psychologie était des plus simples : quelques principes aux contours nets et précis, quelques axiomes catégoriques lui suffisaient ; sa vigueur d'affirmation, sa conviction personnelle servaient à l'occasion de démonstration et de preuves. Par ailleurs, de tempérament vif et peu porté à envisager les multiples aspects et nuances d'une question ou d'un problème, il extériorisait vite ses désirs et n'avait de cesse qu'ils ne fussent réalisés. Quand une idée l'avait frappé, elle envahissait tout son être, il en vivait lui-même intensément et s'en faisait

le diffuseur continu. Dans le détail de sa vie, cela se traduisait parfois avec un certain pittoresque qu'avaient noté quelques séminaristes chez qui la vénération du cher supérieur n'avait pas supprimé l'exercice de la petite malice juvénile. Était-on enrhumé... souffrait-on d'un lumbago... d'une fatigue de tête... il n'y avait qu'un remède ! et il le prônait, et vous le procurait de ses deniers, immédiatement : *pilules des Vosges, collutoires*, etc... On en riait !...

Mais ce *monodéisme* avait dans l'ordre spirituel et intérieur des conséquences autrement profondes et fécondes. M. Castel avait été saisi par cette idée que la grâce est en nous une participation à la vie de Dieu : *la grâce divine*. Dès lors sans cesse ces mots revinrent sur ses lèvres ; sans s'embarrasser des discussions, des distinctions des théologiens, il prêcha, enseigna et exploita cette réalité dans toutes ses conférences, lectures spirituelles et prédications ou directions. Il semblait qu'il n'y eût pas pour lui de mystère, tant il vivait cette idée pour lui-même et l'inculquait aux autres avec force et audace dans les expressions. Il en poussait d'ailleurs les conséquences aussi loin que la logique le permettait, parfois aux extrêmes. A un jeune séminariste qui se présentait à lui pour la première fois, il demanda un jour : « Quelle est, mon fils, votre date de naissance ? » Et le jeune homme de décliner son état civil, mais M. Castel l'interrompt : « il ne s'agit pas de cela, votre naissance véritable, mon fils, c'est votre baptême ; quand êtes-vous né à la vraie Vie, à la vie divine, quand avez-vous été baptisé ? Et comme le séminariste ignorait le jour de son baptême, M. Castel s'étonna et en lecture spirituelle fit part de son sentiment. Aussi chaque nouveau venu était-il averti par les anciens de s'enquérir de la date de son baptême. Tel autre, ayant un jour d'hiver, oublié de fermer portes et fenêtres comme son office lui en

faisait un devoir, M. Castel le réprimanda en ces termes : « Mon fils, vous n'avez pas la foi ». Le séminariste mit un moment à saisir le rapport, le devoir professionnel lui paraissant, dans le cas présent, très minime. Discrètement on souriait de ces outrances ; pour d'autres on aurait parlé de manie, de bizarrerie ; mais chez M. Castel, les actes et les attitudes extérieures étaient trop l'expression de ses sentiments. Ces sentiments, on les devinait puisés à la source profonde de la plus pure foi divine. L'on sentait vivement entre ses sentiments et ses paroles une parfaite concordance qui imposait l'estime et le respect. Chacun était édifié et touché par son ton convaincu ; d'où l'influence profonde qu'il exerça sur tant de prêtres et de séminaristes. Sa vie fut ainsi d'une belle unité et d'une parfaite logique. On le vit mieux encore quand, retiré en sa chambre de malade, souffrant horriblement, il disait un jour, après avoir cité quelques beaux passages d'un de ses sermons sur la souffrance : « Voilà ! et maintenant il me faut être conséquent ».

Cette vie intérieure profonde, cette « vie divine », M. Castel l'entretenait par une piété liturgique très assidue. Il traduisait la liturgie selon son tempérament, et jusque dans ses gestes et attitudes on sentait un peu de raideur et de solennité. En spiritualité, il connaissait mieux saint Paul que saint Jean ; son tempérament s'alliait mieux aux formules fortes, parfois heurtées de l'Apôtre, à sa physionomie énergique et passionnée, qu'aux épanchements et à l'onction du Bien-Aimé.

M. Castel s'était épris de liturgie à travers Dom Guéranger, et en cela comme en tout le reste, il s'était laissé prendre tout entier et en vivait. Il entendait inculquer ses convictions et ses pratiques aux autres. Scrupuleux dans l'observation des moindres rubriques, il apportait dans l'accomplissement de toute fonction

liturgique une lenteur parfois solennelle et qui paraissait disproportionnée, mais il tenait à inspirer le respect des choses saintes. Comme il pensait dire la messe aussi parfaitement qu'il est possible de le faire, il voulait qu'au dernier trimestre les diacres seuls la lui servent afin de prendre modèle. Durant sa maladie, contraint de célébrer dans notre petit oratoire, et assis (en ayant obtenu l'indult) il continua à servir d'exemple. Au chœur, sa tenue était toujours très digne et empreinte d'un profond recueillement ; il se montrait exigeant pour les autres. Un de ses confrères, étant venu un soir d'hiver, assister à un sermon tardif, revêtu par-dessus son surplis d'un ample manteau, M. Castel sur-le-champ en fit l'observation non sans quelque vivacité ; en vain lui fut-il répondu que le surplis protégeait moins du froid que le manteau ; il fallut exprimer un ferme propos pour l'avenir.

Une de ses grandes joies était de participer activement aux fonctions sacrées et jusqu'à l'an dernier il se fit un honneur de publier au chœur de la cathédrale d'une voix forte et très martelée, le *praeconium paschale*.

La liturgie n'était pas à coup sûr pour M. Castel simple cérémonie extérieure scrupuleusement et rigidement accomplie. Il s'en nourrissait et tout spécialement de la sainte messe. Jusqu'au bout il eut la consolation de la célébrer, et il n'était pas loin de faire *appel comme d'abus* lorsque, au nom de la prudence et de l'avis des médecins, M. le Supérieur lui demandait de s'en abstenir, en des jours de grande faiblesse et de recrudescence du mal. Sa messe, c'était sa vie, et durant sa maladie, le désir et la volonté de célébrer lui donnèrent une énergie surhumaine.

Avec la messe, le bréviaire était sa grande dévotion, et c'est avec émotion que les séminaristes, qui assistèrent à la cérémonie des derniers Sacrements, se rappelleront

le conseil qu'il leur donnait alors : « Aimez la messe, aimez votre bréviaire « pour les âmes ». Les prières liturgiques, toutes les prières étaient récitées par lui avec une lenteur qui paraissait excessive quand il s'agissait de prières de communauté et faites en commun. Plus d'un visiteur a été surpris par la longueur des médiantes et leur introduction, quelques rares fois cependant, en des textes ou versets qui n'en comportaient pas ; mais M. Castel, outre l'impression de piété et de recueillement qu'il voulait donner se nourrissait de ses formules et de leur substance.

On pourrait croire M. Castel rigide et austère dans ses rapports extérieurs, rendant la vertu peu aimable. En fait, il n'en était rien, tellement sa bonté était profonde, prévenante et délicate. Il aimait ses séminaristes ; son accueil était toujours plein d'affabilité souriante. Tous se sont fait un devoir, après sa mort, de publier les témoignages de bonté, de délicatesse et d'attention qu'ils avaient éprouvés de leur ancien supérieur. Et si parfois il se montrait sévère et rigide, on sentait trop en lui la conviction profonde, le désir d'une perfection plus haute, pour en garder un pénible souvenir.

Sa bonté l'amenait à être très confiant, trop confiant parfois, car, sa psychologie étant simple, il ne soupçonnait pas toujours la complexité de l'âme des autres et fut de ce chef victime de quelques erreurs d'appréciation. Il était incapable de faire la moindre peine volontaire à quelqu'un et s'il avait cru offenser ou peiner, il n'attendait pas longtemps pour s'en excuser humblement. Au cours de sa maladie, il eut, bien malgré lui, quelques mouvements d'humeur, quelques paroles un peu fortes ; il en souffrait le premier et s'ingéniait par son sourire et sa bonté à se les faire pardonner. C'était d'ailleurs chose aisée, car nous étions dans l'admiration de sa générosité et de son énergie. Cette énergie il l'employa

jusqu'au bout à mener la vie de Communauté ; il aimait tant à se trouver parmi nous, au milieu de ses séminaristes, et durant les vacances, alors qu'il n'y avait pas parmi les confrères présents de bras assez vigoureux pour le descendre sur son fauteuil, comme le faisaient avec tant d'empressement les séminaristes, il se traînait, s'accrochant à la rampe pour descendre encore au petit réfectoire et vivre quelques minutes avec ses confrères réunis. Il aimait à nous voir gais, et lui-même entretenait parmi nous cette franche et sereine gaieté qui, en même temps qu'elle délasse, entretient l'union et l'affection fraternelle. *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Avec lui c'était une réalité, et pourtant il souffrait terriblement, mais son énergie dominait le mal.

Quelle énergie ! ce mot était devenu synonyme de « Monsieur Castel ». Effectivement il dérouta les médecins et l'un d'eux attribuait à son énergie cette puissance de résistance au mal. Les soins les plus assidus et les plus compétents, les attentions et les soulagements possibles ne lui ont jamais manqué. Il fut soigné et suivi dans son mal, comme aucun malade, et cela pendant des mois, mais sa volonté semblait plus efficace à elle seule que tous les traitements. La mort n'ayant pu le saisir en état de veille, fit son œuvre au matin du vendredi 9 octobre, alors qu'il dormait sans défense.

Ses funérailles célébrées le lundi suivant furent suivies par un nombre considérable de prêtres. Monseigneur, retenu à Paris, tint à faire lui-même en une magnifique lettre<sup>1</sup> à son clergé, l'éloge du défunt.

1. Voici ce mot du cœur de Mgr Gabriel Brunhes, évêque de Montpellier :  
Lettre de Mgr l'évêque de Montpellier au clergé de son diocèse à l'occasion du décès de M. le chanoine Castel, ancien supérieur du grand séminaire.

Chers Messieurs,

Avec le grand séminaire et la famille spirituelle à laquelle appartenait M. le chanoine Castel, c'est, n'est-il pas vrai, tout le diocèse que la mort du vénéré Supérieur met en deuil et vous ne serez pas surpris que votre Evêque

Puisse-t-il, du haut du Ciel, veiller sur la famille du grand séminaire de Montpellier.

---

tienne à rendre, en votre nom à tous, un hommage de religieux respect et de cordiale reconnaissance à cette chère mémoire.

Ce que M. Castel a fait pour notre Diocèse, tous le savent. Des années durant, il a mis toutes les ressources de son intelligence, de son cœur, de son âme hautement sacerdotale, au service de cette œuvre importante et délicate entre toutes qu'est la formation des aspirants au sacerdoce. Il s'était fait pour lui-même, dès le temps de sa propre éducation cléricale, un idéal très élevé de la perfection que requiert le sacerdoce. Il a toujours poursuivi, pour son propre compte, le progrès croissant dans l'intelligence et l'amour, des vertus requises chez celui qui participe au sacerdoce du Christ, qui le continue sur la terre en son œuvre rédemptrice et doit s'efforcer de reproduire le moins mal possible, en sa propre vie, les vertus du Maître. C'est pourquoi l'autorité de l'exemple est toujours venue corroborer puissamment les paroles ardentes et fortes qui exprimaient pour les séminaristes, les saintes exigences de leur Supérieur.

L'œuvre commencée au séminaire, M. Castel l'a continuée, des années durant, non seulement par l'accueil toujours prévenant fait à tous les prêtres qui venaient lui demander aide et conseil, mais par la prédication des récollections sacerdotales. En dépit des atteintes dont sa santé souffrait déjà, il a le plus longtemps possible, persévéré dans ce labeur fécond, où nous savons que sa parole et son action ont toujours été très goûtées. Nous en avons maintes fois recueilli parmi vous le témoignage.

Le zèle ardent du regretté Supérieur s'étendait aussi, comme il convient, à la famille de Saint Vincent de Paul, et aux Filles de la Charité.

A l'heure où j'arrivais dans notre Diocèse, il était encore chargé des fonctions d'aumônier auprès des groupes de professeurs et de médecins catholiques, et tous savent quelle haute estime et quel attachement rempli de gratitude lui ont conservé tous ceux qui ont eu le privilège de bénéficier de ce ministère.

Ajouterai-je que M. Castel était l'âme de nos conseils, et que le seul désir désintéressé du plus grand bien des âmes au service du Diocèse a toujours inspiré ses avis ?

Que de titres donc à notre reconnaissance ! Mais l'influence du cher défunt s'exerçait non seulement par ses paroles et ses actions, mais encore plus, s'il se peut, par le spectacle de sa vie, et ce contact permettait à ceux qui l'approchaient, de deviner les richesses de son âme.

Rempli d'un grand esprit de foi, il vivait, au jour le jour, d'une vie intense, illuminée par les plus hautes clartés de la foi. Le mystère de la vie de Dieu en nous, et de l'amour personnel que nous porte N.-S. J.-C., et le sentiment de la confiance illimitée, éperdue, avec laquelle nous devons nous livrer à cet amour, faisaient de son âme une source de lumière, de sérénité, de force et d'enthousiasme religieux. Ne me confiait-il pas, dans l'une des dernières visites que je lui ai faites, qu'au milieu des souffrances et de l'impuissance croissante où il était réduit, il était dans une joie sans cesse entretenue par sa foi sans ombre en l'amour miséricordieux de notre Sauveur ?

Âme de lumière, un autre trait caractéristique de cette belle âme c'était la force. Rien ne l'arrêtait sur la route de ce qu'il considérait comme le devoir. Une « âme maîtresse du corps qu'elle anime », c'est le spectacle étonnant qu'il nous a donné, pendant cette année de retraite forcée, où il a lutté contre la maladie et la mort — si abandonné qu'il fût à la volonté divine — avec une puissance de domination, révélatrice de son énergie morale.

Mais cette volonté énergique et tenace s'inclinait devant l'autorité de

## ALLEMAGNE

---

LE TRÈS HONORÉ PÈRE SOUVAY EN RHÉNANIE  
(14-17 octobre 1936)

Il faut remonter de quelques lustres pour rejoindre, dans la chronique de la Province d'Allemagne, la dernière visite d'un Supérieur général de la Compagnie. Ce fait seul serait raison suffisante pour fixer en quelques mots le souvenir du séjour de N. T. H. Père parmi nous. La pensée ensuite que tout ce qui touche à la personne de N. T. H. Père est d'intérêt général pour tous les enfants de la grande famille de saint Vincent, me décide à confier ces notes aux lecteurs des *Annales*.

A mon retour de Berlin, où j'avais été convoqué à une session extraordinaire de l'Association des Supérieurs Provinciaux d'Allemagne, je reçus à Hildesheim

---

l'Eglise, avec une docilité d'enfant. L'amour de cette Eglise, qu'il a si bien servie, l'emportait sans hésitation sur toutes les préférences personnelles. Qu'il s'agisse du Souverain Pontife et de ses directives, qu'il s'agisse du Chef du Diocèse, qu'il s'agisse de ses Supérieurs Religieux, son attitude était toujours celle de l'obéissance résolue, consentie d'avance au nom de la foi qui lui faisait voir en eux tous l'autorité de Jésus-Christ lui-même.

Cette attitude de confiance filiale envers l'Eglise lui permettait par ailleurs de suivre avec une curiosité sympathique les mouvements d'idées et les initiatives apostoliques de notre temps. Il avait gardé une jeunesse d'âme et une flamme d'enthousiasme qui l'apparentaient d'avance aux formes les plus nouvelles de l'action catholique.

Sa physionomie distinguée exprimait bien la noblesse de son âme, et, d'un entretien avec lui, on sortait élevé et encouragé. Pour ce qu'il a fait et pour ce qu'il était, nous avons donc le devoir très doux à remplir, de prier pour le repos de son âme. Il est bien permis d'espérer que les dures souffrances endurées ont achevé ici-bas les purifications qui peuvent s'imposer aux âmes les plus élevées. Mais nous tous qui avons bénéficié de ses exemples et de son apostolat nous aurons à cœur de lui témoigner par notre souvenir, devant Dieu et au saint autel, la gratitude de tant d'âmes sacerdotales et de tout un diocèse.

Croyez, chers Messieurs, à mon très affectueux dévouement en N.-S.

† GABRIEL

Evêque de Montpellier.

*La Semaine religieuse du diocèse de Montpellier* (17 octobre 1936)

le mot du T. H. Père m'annonçant son arrivée à Cologne pour le 14 octobre. « A bientôt la joie de vous revoir »... Ce mot du Père et ses désirs à réaliser donnent des ailes... brûlant les étapes, j'arrivais. Point ne fut besoin, ainsi que je le fis savoir à N. T. H. Père, de donner communication de cette bonne nouvelle à la Province. Dans l'exubérance de leurs sentiments, nos sœurs, ayant eu de leur côté l'annonce de cet événement, s'étaient chargées de le proclamer *Urbi et Orbi*. Je n'eus donc plus qu'à me réjouir avec ceux qui se réjouissaient déjà, même dans la famille des missionnaires.

Les pourparlers diplomatiques, le mot n'est pas de trop, il ne s'agissait de rien moins que de faire un juste et équitable partage du temps que N. T. H. Père avait à donner aux sœurs et aux confrères, les pourparlers diplomatiques ayant abouti à fixer en grandes lignes le programme dans lequel plusieurs points devaient par force rester en suspens, on attendait la communication de l'heure exacte de l'arrivée du Père à Cologne. Ce devait être le mercredi 14 octobre à 17 heures 4 minutes. Ayant su que le T. H. Père arrivait seul, je partis pour le recevoir à la gare frontière d'Aix-la-Chapelle. Je longe le train de Paris, arrivé quelques minutes avant le mien,...point de Père. Je repasse, scrutant compartiments et voyageurs,... même résultat. Montant alors pour inspecter de l'intérieur les deux wagons dans lesquels vraisemblablement le Père devait voyager... je ne trouve rien encore dans la première voiture. L'aura-t-on bien renseigné ? Je passe à la seconde voiture... rien, si ce n'est un chapeau ecclésiastique français dans le filet d'un coin. Ce chapeau me rassura... un signe... *signum est quod repraesentat aliquid aliud a se cognoscenti potentiae*. Il est bon de se rappeler en toute occurrence de la vie les principes éclairant les situations difficiles. N. T. H. Père rentrant des formalités du contrôle

d'argent, me trouva de planton devant son compartiment. Nous fûmes de suite *in medias res*. Le train avait déjà contourné la ville, quand le Père chercha à voir au moins les tours du dôme qui abrite les restes mortels de « Saint » Charlemagne. L'heure de trajet d'Aix-la-Chapelle à Cologne passa sans doute plus rapidement pour moi que pour ceux et celles qui nous attendaient en gare de Cologne. Le nouveau Supérieur de la maison de Cologne se trouvait là avec le Directeur des sœurs et l'indispensable et toujours dévoué frère Konrad, puis ma Sœur Visitatrice avec tout son état-major. Rapides présentations et salutations, sans la révérence d'usage pourtant de la part des sœurs, je m'étais permis de leur inculquer cela, la réception en effet attirant déjà assez la curiosité du public.

A la Stolkasse, les cloches annoncent l'arrivée de notre hôte, les confrères et frères sont dans la joie de pouvoir saluer le successeur de saint Vincent. Les dévotes du quartier accourent à la chapelle se demandant ce qui s'y passe et un bon curé entrant dans la maison et voyant les drapeaux, les guirlandes, les lanternes vénitienes s'enquit avec humour s'il y avait par hasard *Schützenfest* chez les Pères. Il y avait bien plus que cela ! Après le repas du soir le T. H. Père voulut bien se rendre dans la salle de récréation, agrémentée comme aux plus grands jours de fête, pour y passer une heure au milieu de ses confrères. Ce fut pour tous une heure d'intimité confraternelle dont on gardera longtemps le souvenir. Nous qui fûmes dans la joie, nous n'oublîâmes pas de compatir avec le T. H. Père aux confrères d'Espagne desquels nous eûmes à cette occasion quelques nouvelles. *Flere cum flentibus, gaudere cum gaudentibus* n'est pas, dans la famille de saint Vincent surtout, une simple théorie mais un devoir pratique. Longtemps encore dans la nuit le Père put voir,

de ses fenêtres dans la cour, la multitude de lumières aux couleurs variées qui symbolisaient la douce joie des cœurs de ses enfants heureux de le posséder au milieu d'eux.

Le lendemain 15 octobre, fête de la grande sainte Thérèse, pour laquelle, le T. H. Père semble avoir une dévotion prononcée, ce fut le jour pour nos sœurs de posséder le T. H. Père au milieu d'elles. A 5 heures et demie déjà il était rendu à Nippes pour y dire, en ce jour de clôture de retraite, la messe de la communauté. A 8 heures les Supérieures des maisons de Cologne s'étaient jointes aux sœurs de la retraite et aux sœurs, grandes et petites, de la maison centrale pour la réception officielle du T. H. Père. Je laisse à d'autres le soin de décrire cette fête de famille. Ce n'est pas de l'indiscrétion pourtant, si je retiens ici un trait délicieux, qui dénote en même temps jusqu'où va la connaissance au moins théorique que le Père possède de la langue allemande. Ayant dit qu'il avait à transmettre aux sœurs de la part de leur T. H. Mère « une telle quantité d'affection maternelle » qu'il en aurait eu presque à payer des impôts à la douane, la sœur Visitatrice traduisit ce passage en allemand par ces mots « une telle quantité de saluts maternels » sur quoi le Père rectifia « Non, non... c'est *mütterliche Liebe* qu'il faut dire ». On peut juger de l'enthousiasme des sœurs et on ne sera pas étonné non plus qu'une heure après j'étais déjà au courant des choses.

A 10 heures j'allais prendre le T. H. Père à la Maison centrale des sœurs pour le ramener chez nous. Il voulut bien se prêter à une photographie au milieu des confrères présents. A midi il fallait être au palais de S. Eminence pour l'audience fixée. Elle dura... un peu plus longtemps que les audiences que le Cardinal concède habituellement ! Quand N. T. H. Père en sortait nous eûmes

tout juste le temps de faire une rapide visite à la cathédrale. Il ne m'en voudra pas si je divulgue ici une confidence qu'il me fit à cette occasion, c'est qu'il ne voudrait avoir de statue à la manière de celles des anciens évêques de Cologne qu'on voit, autour du chœur de la cathédrale, couchés à moitié et accoudés sur leur sarcophage. Le temps pressait car on attendait le Père à 1 h. 1/2 pour le dîner à la Maison centrale des sœurs. Les confrères aumôniers de la maison, M. le Directeur, le Supérieur de la maison de Cologne et même le Visiteur eurent l'honneur d'être invités à ces agapes. Après avoir entretenu encore pendant un temps les confrères avec l'aimable simplicité qui le distingue, le Père quitta la Maison centrale, toutes les sœurs étant rangées sur son passage faisant leurs révérences « tout comme au séminaire de Paris » observait ma sœur Visitatrice.

A 4 heures précises, comme il avait été fixé dans le programme, nous nous trouvions chez Mgr le Vicaire général. Au retour de cette audience, qui ne fut pas courte non plus, nous passâmes au milieu de l'admiration publique, à cause de nos soutanes, à notre église paroissiale, qui a l'honneur de posséder les restes de saint Albert le Grand. Après le souper de la communauté le T. H. Père voulut être encore quelques instants au milieu des confrères avant de se retirer.

En vertu du partage juste et équitable d'après lequel, le premier jour, nous avions généreusement cédé N. T. H. Père à la communauté des sœurs pour y dire la messe de clôture de retraite, donnant ainsi à un grand nombre de ses Filles l'occasion de recevoir la communion de ses mains, le Père voulut bien, le dernier jour de son passage à Cologne, offrir le Saint Sacrifice dans la chapelle des missionnaires. Un certain nombre de sœurs des environs s'y trouvaient de nouveau et le peuple chantait comme c'est l'usage les dimanches et

les jours de fête. Son Eminence ayant exprimé le désir de voir encore une fois N. T. H. Père avant son départ, je l'accompagnais à 10 heures à l'archevêché. Une dernière visite à la sœur Visitatrice, le temps de diner et de prendre congé des confrères et nous voilà en route pour nos maisons de Schleiden, de Niederprüm et de Trèves.

Dans la cour du château de Schleiden, supérieur, confrères et frères sont là heureux de pouvoir saluer M. le Supérieur général. Le temps est évidemment un peu court, mais le Supérieur de la maison guide et explique de son mieux en français l'histoire ancienne et moderne du château et ses principales curiosités. Le T. H. Père admire les belles salles aménagées selon les exigences du temps aussi bien que les vieux coins de la maison qui gardent les caractéristiques du passé, les murailles épaisses de ces constructions massives, la situation superbe du château dominant la ville et la vallée, les forêts immenses tout autour, et la vue magnifique dont on jouit de tout côté l'enchanter visiblement. Outre le plaisir d'avoir vu les confrères et leur œuvre, les montées et les descentes dans ce vieux château, qui n'est pas doté d'ascenseur, nous ont fourni, après une bonne heure d'auto, la détente nécessaire pour continuer notre randonnée. Les sœurs viennent saluer le Père avant son départ et reçoivent elles aussi la bénédiction du successeur de saint Vincent.

Nous montons maintenant dans l'Eifel. Le temps est favorable, les routes sont excellentes, pas d'obstacle devant nous, on gagne du temps. N. T. H. Père se plaît à voir ces douces vallées, les forêts dans leur parure automnale, les vues étendues que l'œil mesure des hauteurs. Tout en causant du présent et du futur de la Province, il fait de temps à autre des réflexions sur le paysage que nous traversons, réflexions qui me font

découvrir chez lui des connaissances botaniques que je ne lui savais pas et admirer des réminiscences de poésie bucolique que la vue de cette nature lui rappelle à la mémoire. Le temps passe trop vite à mon gré.

Il est 4 heures quand nous descendons à Prüm. Quelques minutes après notre voiture s'arrête dans la cour de l'école apostolique. Nos jeunes gens sont là, rangés militairement, drapeau en tête de chaque section, au *garde à vous*. Après les salutations et la présentation des confrères, des frères et des sœurs, à celles de Niederprüm se sont jointes les sœurs de Schoenecken, village distant de 9 kilomètres, les jeunes apostoliques, au commandement de leur instructeur, M. Oligschläger, saluent « leur » Général d'un triple *Heil*. Le Père les passe en revue, puis se rend à la chapelle. Pendant qu'on se restaure un peu, les jeunes gens prennent place à la salle de réunion où ils présenteront au Père leurs vœux. Accompagnés de tous les confrères N. T. H. Père fait son entrée pendant que l'orchestre des élèves joue *la marche des prêtres d'Athalie*. En hébreu et en grec, deux élèves récitent le psaume 19. Deux autres le saluent en allemand et en français. Le Supérieur adresse ensuite la parole au T. H. Père. Un chant encore et le Père, au milieu de l'attention générale et de la curiosité de ce petit monde, parle aux enfants, « à ses petits enfants ». Il leur exprime sa joie d'être au milieu d'eux, son contentement pour tout ce qu'il a vu et entendu, il les exhorte à devenir un jour de bons fils de saint Vincent, faisant allusion au désir exprimé par l'un des élèves, il les assura qu'il porterait leur salut « aux camarades des écoles apostoliques de France ». Les paroles de N. T. H. Père ayant été traduites à ce jeune auditoire, le T. H. Père ajouta encore quelques mots pour rappeler, même dans cette heure de joie, les tribulations de nos pauvres confrères d'Espagne pour lesquels il exhortait à prier.

Je traduis encore ces dernières paroles; puis notre Père donne à tous sa bénédiction. Pour terminer cette séance de bienvenue l'orchestre joue l'hymne papal. Quelques moments encore nous nous trouvons réunis entre confrères à la bibliothèque. Le Père parle de nouveau et surtout de la situation des nôtres en Espagne. Il en a le cœur plein. Il sait d'ailleurs qu'il répond aux désirs de tous, en nous donnant ce qu'il connaît lui-même. Mais l'heure fixée pour le départ est déjà passée. Si nous ne voulons pas arriver trop tard au *Vincentinum* il faut démarrer. Une visite encore aux sœurs pour prendre congé aussi d'elles en leur laissant, en plus de la bénédiction de saint Vincent, le traditionnel *Benedicamus Domino* en l'honneur du passage du T. H. Père. A tous il dit une dernière fois non pas « adieu » mais au « revoir ». Aux manifestations enthousiastes des jeunes gens nous nous mettons en route pour Trèves. A Schoenecken, les sœurs qui sont revenues quelques moments avant nous, saluent encore le Père au passage.

Le soir tombe et le paysage s'enveloppe peu à peu dans l'ombre. Nos entretiens en deviennent aussi plus intérieurs. Nous causons de problèmes et de préoccupations de la formation des nôtres. Je suis heureux de pouvoir profiter, pendant plus d'une heure, d'un échange d'idées et d'expériences au sujet de questions aussi importantes pour la Province. Pendant ce temps notre auto a fait vaillamment des kilomètres. Au loin dans la vallée on aperçoit déjà les lumières de la ville de Trèves. Dans quelques moments, avec un petit retard sur notre programme, nous serons au *Vincentinum*. Un frère vient nous servir de pilote. La vaste place devant la maison est encombrée par des travaux et par des fouilles qu'on exécute en ce moment derrière l'église de Saint-Maximin. Depuis l'annonce téléphonique de la venue du Père, toute la maison est en fête. Pendant

que N. T. H. Père fait à la chapelle son adoration au Maître de la maison, les clercs chantent le *Magnificat*. Cela vient du cœur. On se rend au réfectoire et vu l'heure avancée, vu la petite séance de bienvenue qui doit suivre, le *Deo gratias* est remis à demain.

La séance de bienvenue fut ouverte par la marche héroïque de Schubert, et la prière de Mozart, exécutées par nos artistes. Le Supérieur adressa ensuite, en allemand, la parole au successeur de saint Vincent pour lui exprimer les sentiments qui en ce moment remplissent tous les cœurs : la joie, la reconnaissance, la vénération filiale et le désir de procurer au T. H. Père un peu de consolation au milieu des graves soucis qui l'accablent. Suit un *Ave Maria* du xv<sup>e</sup> siècle chanté par les étudiants avec la perfection qui distingue leurs exécutions musicales. Le doyen exprime alors au Père l'hommage filial de la jeunesse. L'orchestre exécute encore un *presto* de Mozart, et la parole est au T. H. Père. Il parle à ses chers jeunes gens de la Province d'Allemagne. Il leur parle en français, il est vrai, mais il parle avec tout son cœur. Sur les visages de ses auditeurs attentifs on voit se refléter les nuances de tous ses sentiments. Il a compris ce qu'on lui a dit et il est compris de ceux qui l'entendent à présent. Effet du langage qui vient du cœur. La bénédiction que le T. H. Père donne pour terminer fera fleurir les bons sentiments que la visite du successeur de saint Vincent aura fait germer dans les cœurs de nos jeunes clercs. Ceux qui ont le bonheur de posséder toujours le T. H. Père parmi eux ne se doutent pas ce que signifie pour d'autres de l'avoir vu et entendu au moins une fois dans leur vie.

Le lendemain samedi 17 octobre, N. T. H. Père dit la messe de communauté. Les étudiants y intercalent quelques-uns de leurs plus beaux chants. A 8 heures il veut bien visiter les sœurs du *Vincentinum*. Il visite

et admire cette petite maison si jolie et si bien adaptée à leur vie de communauté. A la Supérieure d'une maison voisine notre Père demande si elle est là par contrebande, à quoi cette bonne fille répond que c'est la Providence qui lui a ménagé ce bonheur. Elle a dit vrai et à son retour elle aura sans aucun doute fait participer ses sœurs à son bonheur. Nous partons pour faire quelques visites. Mgr de Trèves étant absent, on peut se contenter de déposer une carte, de même chez le régent du Séminaire. Chez le Vicaire général le Père a le plaisir d'entendre l'éloge de notre jeunesse. Après une visite encore chez l'abbé de Saint-Matthias, le P. Prieur du couvent se fait notre guide à travers l'abbaye et la basilique, visite trop rapide pour tout ce qu'il y a ici à voir de trésors artistiques et historiques. Une prière encore au tombeau de l'apôtre, le seul qui repose au delà des Alpes, une prière aux tombeaux des premiers évêques de Trèves et nous prenons congé des aimables gardiens de ces lieux sacrés. Nous longeons la Moselle, fleuve que N. T. H. Père connaît depuis son enfance, il nous confie qu'il en a un jour arrêté le cours...en buvant et l'épuisant à sa source. Au dôme nous ne pouvons malheureusement donner qu'un coup d'œil malgré la bonne volonté du frère sacristain qui se tient à la disposition du Père pour le guider. De cette ville de Trèves, la plus romaine de toutes les villes de l'Allemagne du Nord, nous ne pouvons montrer encore, en retournant à la maison, que la fameuse *porta nigra*. Au *Vincentinum* tout est prêt pour la photographie qui sera pour cette maison le document historique de la visite du Père. Nos étudiants ont été dispensés par le régent d'un second cours du matin en considération, avait-il dit, en proclamant cette faveur « de la venue de Rome de leur Supérieur général ». Peu de temps après le dîner Notre très honoré Père s'apprête à partir. Quelques dernières paroles encore

et la dernière bénédiction à cette chère jeunesse et nous voilà de nouveau en route. J'ai l'honneur et le plaisir d'accompagner le Père jusqu'à la frontière de France, ne pouvant malheureusement le suivre plus loin. Le passage du successeur de saint Vincent au milieu de nous aura été une grâce dont nous remercions Dieu, elle a été une source de sainte joie dont nous sommes reconnaissants à notre Père, puisse cette courte visite avoir été de quelque consolation pour lui au milieu des soucis de l'heure présente. Personne de nous n'oubliera les paroles qu'il a bien voulu nous dire surtout sa dernière : Au revoir, *Auf Wiedersehn* !

Guillaume STIENEN

---

## ESPAGNE

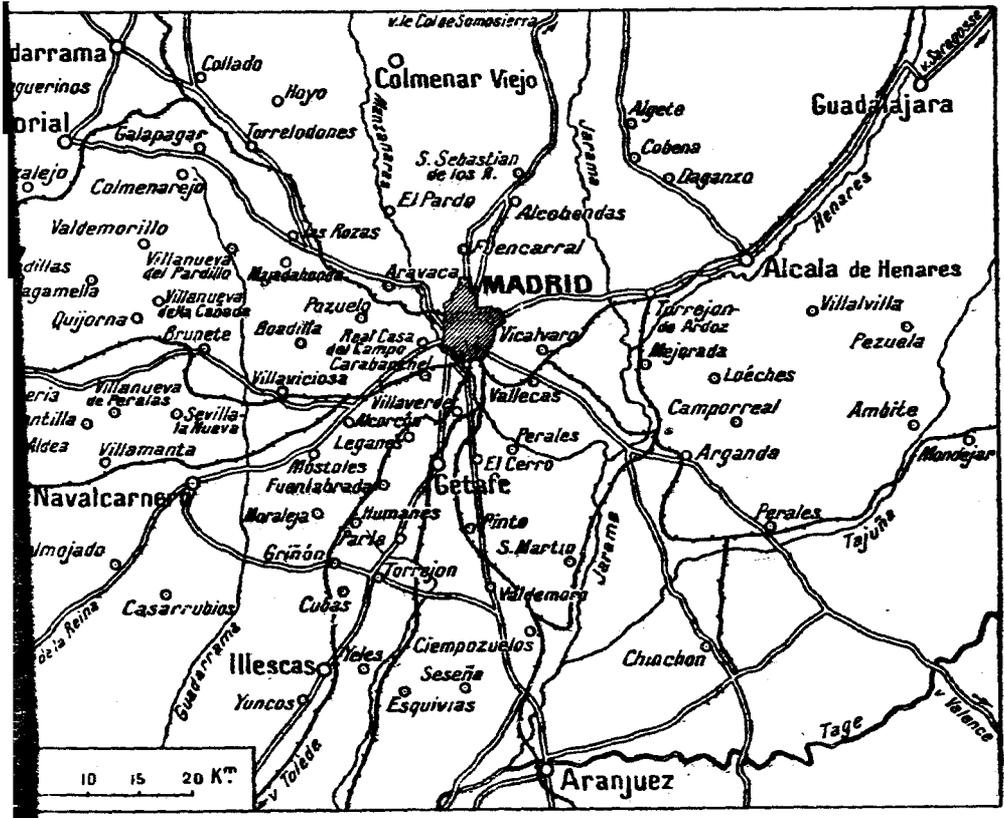
---

Paris, ce 3 décembre 1936. — *La situation en Espagne demeure toujours aussi confuse et devient plus atroce ; les deuils, les rancœurs augmentent, les destructions s'amoncellent. « Lutte fratricide et d'autant plus acharnée. Des morts par centaines et par milliers. Fusillades des otages, supplices d'une cruauté raffinée, n'épargnant ni femmes ni enfants, pourchassant prêtres et religieuses. Incendies et pillages. La guerre aux choses comme aux gens. L'irréremédiable perte d'un patrimoine artistique accumulé pendant des siècles. La preuve par le feu et par le sang que tout l'effort de la civilisation n'a pu arracher du cœur de l'homme l'instinct primitif, la rage de meurtre et de destruction ».*

*Pour ce qui regarde la famille de saint Vincent en Espagne, on ne peut évidemment compter encore sur des*

détails que l'on devine écœurants : en de pareilles circonstances écrire et décrire est vain autant qu'impossible. Aux récits des Filles de la Charité qui, expulsées, ont fui l'Espagne, on pourrait en ajouter d'autres à ceux qu'a déjà publié l'Echo de la Maison-Mère des Filles de la Charité ; ce serait inutilement ajouter et entasser des atrocités toujours les mêmes ; expulsions brutales et précipitées ; mises sur le pavé, avec tout ce que ce mot évoque de misères ; perquisitions, inspections intimes ; haine de tout ce qui est religieux, etc.

Une vingtaine de prêtres ou frères lazaristes sont déjà



et la dernière bénédiction à cette chère jeunesse et nous voilà de... l'honneur et le plaisir

détails que l'on devine écaurants: en de pareilles circonstances écrire et décrire est vain autant qu'impossible. Aux récits des Filles de la Charité qui, expulsées, ont fui l'Espagne, on peut en ajouter d'autres à ceux qu'a déjà publiés



# CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING  
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

# CORRECTION

Pour ce qui regarde la famille de saint Vincent en Espagne, on ne peut évidemment compter encore sur des



et la dernière bénédiction à cette chère jeunesse et nous voilà de nouveau en route. J'ai l'honneur et le plaisir d'accompagner le Père jusqu'à la frontière de France, ne pouvant malheureusement le suivre plus loin. Le passage du successeur de saint Vincent au milieu de nous aura été une grâce dont nous remercions Dieu, elle a été une source de sainte joie dont nous sommes reconnaissants à notre Père, puisse cette courte visite avoir été de quelque consolation pour lui au milieu des soucis de l'heure présente. Personne de nous n'oubliera les paroles qu'il a bien voulu nous dire surtout sa dernière : Au revoir, *Auf Wiedersehen* !

Guillaume STIENEN

---

## ESPAGNE

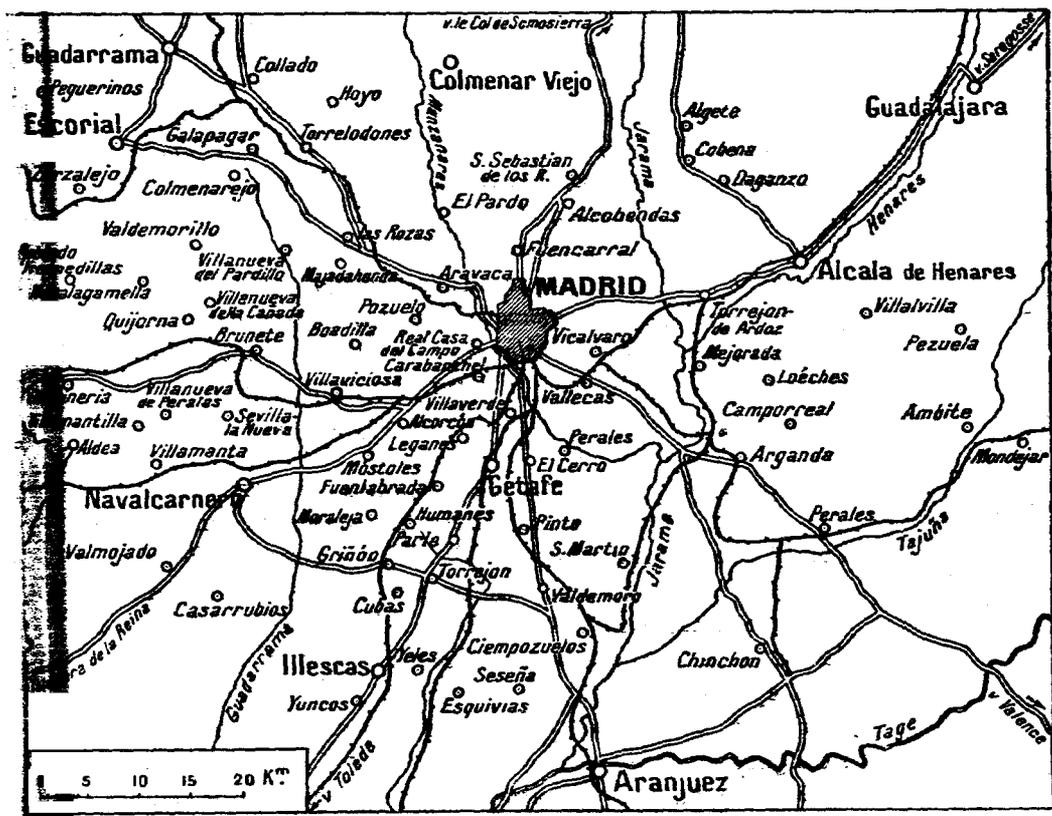
---

Paris, ce 3 décembre 1936. — *La situation en Espagne demeure toujours aussi confuse et devient plus atroce ; les deuils, les rancœurs augmentent, les destructions s'amoncellent. « Lutte fratricide et d'autant plus acharnée. Des morts par centaines et par milliers. Fusillades des otages, supplices d'une cruauté raffinée, n'épargnant ni femmes ni enfants, pourchassant prêtres et religieuses. Incendies et pillages. La guerre aux choses comme aux gens. L'irréparable perte d'un patrimoine artistique accumulé pendant des siècles. La preuve par le feu et par le sang que tout l'effort de la civilisation n'a pu arracher du cœur de l'homme l'instinct primitif, la rage de meurtre et de destruction ».*

*Pour ce qui regarde la famille de saint Vincent en Espagne, on ne peut évidemment compter encore sur des*

détails que l'on devine éccœurants: en de pareilles circonstances écrire et décrire est vain autant qu'impossible. Aux récits des Filles de la Charité qui, expulsées, ont fui l'Espagne, on pourrait en ajouter d'autres à ceux qu'a déjà publié l'Echo de la Maison-Mère des Filles de la Charité; ce serait inutilement ajouter et entasser des atrocités toujours les mêmes; expulsions brutales et précipitées; mises sur le pavé, avec tout ce que ce mot évoque de misères; perquisitions, inspections intimes; haine de tout ce qui est religieux, etc.

Une vingtaine de prêtres ou frères lazaristes sont déjà



*hélas, parmi les victimes ; leurs noms sont au nécrologe, mais on ignore les détails de ces massacres tant à Madrid qu'ailleurs. Les Filles de la Charité ont à déplorer quelques exécutions et pour Siguenza, la mort de sœurs, écrasées sous les décombres de leur hôpital bombardé. Les explosions continuent, et quotidiennement la liste des victimes s'allonge.*

F. C.

---

## PALMA DE MAJORQUE

### BICENTENAIRE DE LA FONDATION DE LA MAISON

*Tandis que les Lazaristes restés en Catalogne sont aux prises avec des souffrances de tout genre, ceux de Palma s'adonnent presque normalement à leurs occupations et et missions habituelles, depuis que le Bicentenaire de Palma les a providentiellement réunis en nombre important, dans l'île de Majorque. M. le Visiteur, en guise de gratitude envers Dieu, a envoyé ne percat le récit des fêtes des 17-19 juillet 1936 : solennités qui virent le début des difficultés où, depuis lors, se débat l'Espagne.*

Paris, ce 5 décembre 1936.

*Préparation.* — Certes deux siècles ininterrompus d'existence méritaient bien d'être fêtés avec solennité : l'on pensait même avoir N. T. H. Père Souvay. Pour rehausser l'éclat de ces fêtes, on invita aussi un ancien élève de notre Ecole Apostolique : Son Exc. Mgr Jean Sastre, Vicaire Apostolique de San Pedro Sula. Mais sa ville épiscopale fêtant le quatrième centenaire de sa fondation, le vénéré pasteur jugea bon de ne pas s'éloigner.

Dans le but de surnaturaliser cet anniversaire par

de pieux et édifiants souvenirs, on chargea M. Joseph Perello de rédiger l'histoire de la maison ; grâce à Dieu, son travail ne tardera plus guère à être publié.

Comme de juste, à l'occasion des fêtes du bicentenaire, les premières pensées furent pour nos chers



défunts ; au cimetière municipal, on restaura le caveau qui leur est réservé.

Pour rajeunir l'aspect « vieillot » de notre maison, (en plus des travaux rapportés au n<sup>o</sup> 93 de *Germanor* p. 5 et 6) on a pavé de belles mosaïques le premier étage ainsi que l'antichambre de notre oratoire ; et un balcon, face à la bibliothèque, éclaire, aère le long corridor. On a restauré la coupole de l'église ; sur les murs rafraîchis, on admire des tableaux délicatement retouchés. Ils nous témoignent l'affection des diverses Provinces de la Congrégation qui ont répondu par leurs dons à notre appel ; ils prouvent aussi la charité d'autres donateurs, dont les noms resteront gravés en lettres d'or dans les Mémoires de la Maison.

*Les fêtes* : L'invité le moins attentif parcourant notre maison de Palma durant ces fêtes aurait pu contempler fraternellement unis au personnel de la maison des hôtes nombreux venus du dehors.

Le programme était magnifiquement prévu et vraiment de grande envergure. Il ne fut pas toutefois dépourvu d'une certaine note d'archaïsme, produite par l'exposition d'une ancienne gravure de Saint Vincent, conservée dans les archives de la maison et datant de la béatification de Notre Bienheureux Père. Des reproductions de ce tableau furent envoyées aux Visiteurs de la Congrégation ainsi qu'aux diverses maisons de la Province. On en distribua aussi au clergé de la ville. Partout elles suscitèrent l'admiration. Voici simplement le programme : *Fêtes du bicentenaire pour la Maison de la Mission à Palma*.

« Les Prêtres de la Mission et Filles de la Charité invitent le clergé séculier et régulier, les Associations et Congrégations de Charité ainsi que les fidèles aux solennités qu'ils feront à leur Père et fondateur, saint Vincent de Paul, au cours de ce présent mois de juillet ».

« On fera les exercices de la neuvaine solennelle à la messe de 7 heures, tous les jours du 11 au 19 juillet.

Pour le triduum de « Quarante heures », voici le détail des cérémonies prévues :

*17 juillet, le matin* : A 9 h. 30, M. Comellas, Visiteur de la Province, procédera à la bénédiction d'une statue de saint Vincent, destinée à l'entrée de notre maison. Cette cérémonie sera suivie du chant de Tierce et de la grand'messe, célébrée par M. Antoine Truyols, curé de Manacor. Les étudiants de la Province de Barcelone exécuteront la *Missa Octava, in honorem Sanctae Amelbergae* d'Oscar Van Durme. A la fin de la grand'messe, exposition du Saint-Sacrement.

*Le soir* : A 7 heures, vêpres, exercices de la neuvaine ; sermon par M. Jean Vich, vicaire de Portol et salut du Saint-Sacrement.

*18 juillet, le matin* : A 9 h. 30, chant de Tierce, suivi de la grand'messe, célébrée par le T. R. P. Bartolomé Verger, provincial des Franciscains ; on chantera la *Missa in honorem Sancti Secundi Martyris* de Mitterer. La grand'messe sera suivie de l'exposition du Saint-Sacrement.

*Le soir* : A 7 heures, vêpres, exercices de la neuvaine ; sermon par M. Antoine Morey, économiste de Lioret, et salut de Saint-Sacrement.

*19 juillet, le matin* : A 8 heures, messe de communion célébrée par M. Jean Quetglas. A 9 h. 30, chant de Tierce et grand'messe pontificale, avec assistance au trône de S. Exc. Mgr Joseph Miralles y Sbert, archevêque titulaire de Béroë : célébrée par M. Jean Rotger, doyen du Chapitre de Barcelone. M. André Caimari, secrétaire général du diocèse, prononcera le panégyrique de saint Vincent. On exécutera la *Missa in honorem Sancti Michailis*, d'Oscar Van Durme. A la fin de la cérémonie aura lieu l'exposition du Saint-Sacrement,

*Le soir* : A 7 heures, vêpres solennelles, exercices de la neuvaine ; sermon par M. David Bartolomé, C. M. ; chant du *Te Deum*, salut de Très Saint-Sacrement donné par M. Antoine Rosello, protonotaire apostolique.

*20 juillet* : A 9 heures, messe solennelle de *Requiem* pour les missionnaires défunts et les bienfaiteurs de la maison ; elle sera célébrée par M. Comellas, Visiteur de la Province. On y chantera la messe de *Requiem* de Louis Perosi.

*Les dates glorieuses du passé* : Au soir du 19 octobre 1736 s'embarquaient à Barcelone, partant pour Majorque : MM. Salvador, Barrera, Gaspar Tella, Thomas Pinell, prêtres de la Mission, qu'accompagnaient le frère Michel Xuriach. Le 21 au matin, ils abordaient à Palma : dès lors toute la ville, noblesse, clergé régulier et séculier, religieuses, manifesta sa joie de voir la Congrégation s'établir à Majorque et prodigua aux arrivants le plus fraternel accueil. L'autorisation et le décret de fondation furent accordés, le 9 novembre 1736, par Mgr Benito Panellas y Escardo. (« *Llibre Major* », aux archives de la maison).

Quinze jours plus tard, le 24 novembre, les Lazaristes [*Pauls*] commencèrent leur apostolat par des missions à Sineu, San Juan, Alzaida et Bénisalem : ils accomplirent tous ces travaux dans un espace de cent six jours. Voici, d'après le *Livre des Missions*, le compte rendu de la première : « 24 novembre ; on commence la première mission, grande assistance avec d'excellentes dispositions ; on compte 1700 personnes ; on prêche pour MM. les ecclésiastiques. Trois missionnaires ont travaillé à cette mission : M. Barrera, supérieur, s'est chargé des conférences aux ecclésiastiques ; M. Gaspar Tella, des catéchismes et M. Thomas Pinell, des sermons du soir.

Le 19 juillet 1737, on commença les retraites pour toutes sortes de personnes et dès le mois de décembre, les exercices des ordinands eurent lieu ».

Voilà les glorieux débuts que nous allons célébrer, en nous rappelant le conseil de l'Ecclésiaste : Faisons donc l'éloge des hommes illustres, et des pères de notre race.

*Le bicentenaire* : Nous ornâmes l'église de riches guirlandes, transformant le maître-autel en un véritable parterre de lis et de lumières. Le premier jour, 17 juillet, suivant le programme, on procède à la bénédiction de la nouvelle et artistique statue de saint Vincent, placée à l'entrée de la maison : toute la communauté, sous la présidence de M. le Visiteur s'y rend en procession. Après la bénédiction de la statue et le chant de Tierce, M. l'économe de Manacor célèbre la grand'messe, assisté par M. Damien Vidal, archiprêtre de Calvia et M. Guillaume Parech, économe de Sainte-Marie. La chorale des étudiants et les voix puissantes de quelques vénérables missionnaires heureux de revivre le temps de leur jeunesse, exécutent avec art et piété de suaves mélodies. A la fin de la grand'messe, devant le Saint-Sacrement exposé, les pieux adorateurs se succédèrent aux pieds de l'Hostie, durant les quarante heures du Triduum.

On avait invité ce jour-là le clergé de la ville : 20 prêtres répondirent à notre invitation, les autres s'excusèrent en nous remerciant.

A l'ouverture du banquet, une lecture évoqua les débuts des anciennes Missions de Manacor, Soller, Valldemosa et Santa Maria. Puis M. Socias, supérieur, manifesta la joie commune de posséder à notre table le clergé du diocèse ; il formula le vœu de voir toujours se consolider davantage la fraternelle affection qui

l'unit à la Congrégation. Un tonnerre d'applaudissements au milieu des souhaits *in aeternum et ultra* répondirent à ses paroles.

Au champagne, M. l'économe de Manacor se leva et, au nom des frères présents et absents, exprima la reconnaissance du diocèse pour tous les biens que la Congrégation de la Mission y a prodigués, durant ces deux siècles d'existence ; il loua la délicatesse des missionnaires qui à leurs fêtes avaient ainsi associé le clergé, il précisa en des termes pleins de cœur et de finesse, le sens de ce vœu *in aeternum et ultra*. En quelques mots, M. le Visiteur répondit à celui qui venait d'interpréter de si nobles sentiments. On n'eut garde d'oublier la *glose* du bicentenaire, belle improvisation de M. l'économe de Soledad, ni les photographies.

Dans le sermon du soir, M. Jean Vich, doué d'un grand amour pour l'histoire majorcaine, évoqua, érudit plein d'ardeur, les phases glorieuses de notre maison, insistant sur le zèle déployé par ses premiers missionnaires et leurs successeurs. Charmée et émue, l'assistance suivit avec joie l'éloquent prédicateur.

La presse locale se fit l'écho de nos fêtes. *El Correo de Mallorca (Le Courrier de Majorque)*, donna une série d'articles historiques : il reproduisit des gravures représentant saint Vincent, le fondateur de notre maison, M. Michel Sastre y Palou, ainsi que la façade de l'église et de la maison.

Le 18, deuxième jour du triduum, la grand'messe fut chantée par le Provincial des Franciscains qu'assistèrent M. Thomas Dominguez, de l'ordre de la Merci et M. Antoine Domenge.

La presque totalité des communautés religieuses se trouvaient représentées au repas. M. le Supérieur exprima sa joie de les voir près de lui, montrant ainsi l'union qui règne entre elles et la Mission. Il se glorifia

d'avoir toujours accueilli avec empressement les membres des diverses communautés, victimes des persécutions : « Cette union, ajouta-t-il, ne fera que croître dans les pénibles circonstances du temps présent ». Une ovation toute spontanée accueillit ces ardentés paroles.

Le sermon du soir traitait un sujet bien connu : « saint Vincent et le sacerdoce ». Le prédicateur montra comment depuis 200 ans la maison avait suivi l'exemple de saint Vincent : d'abord en travaillant à la perfection sacerdotale du clergé par les retraites pastorales, la direction spirituelle et les conférences aux ecclésiastiques, réservant un accueil toujours fraternel aux prêtres du diocèse.

Le 19 juillet fut le grand jour. Le sujet de la conférence pour la Communauté nous proposait les « motifs et moyens de retirer les fruits attachés par Dieu aux fêtes du bicentenaire ». M. le Visiteur nous suggéra deux conclusions : Redoubler notre confiance en Dieu, qui a toujours béni notre maison et nous a permis, malgré les troubles politiques, de fêter ces solennités ; 2<sup>o</sup> Remercier Dieu par une observance plus fidèle de la règle. On sentait planer dans cette réunion de famille l'ombre des pieux missionnaires défunts, qui demeurent la gloire de notre maison.

Deux membres des Conférences de saint Vincent de Paul servirent la messe de 8 heures. Après une vibrante allocution, tous les associés communierent ainsi que les membres des diverses associations établies dans notre église.

A l'heure de la grand'messe, toute la Communauté se préparait à recevoir Mgr l'Archevêque, lorsqu'une rumeur nous apprend que les autorités militaires viennent de s'emparer du pouvoir. M. le Supérieur téléphone à Son Excellence qui déclare ne pas pouvoir

s'absenter du palais épiscopal. De son côté, le célébrant, M. le Vicaire général, ne paraît pas. Allons-nous rester sans grand'messe ? On envoie le chercher : mais bientôt nous le voyons venir à nous, indifférent aux dangers d'une sortie dans les circonstances actuelles. La messe se déroule en toute sa solennité. M. Socias, supérieur, est prêtre assistant, MM. Gual et Paul Cortès, font diacre et sous-diacre. Notre prédicateur, M. le Secrétaire général du diocèse, arrive, juste à temps, pour nous donner le panégyrique sur les œuvres glorieuses de saint Vincent ; son discours est parsemé d'allusions à notre maison bicentenaire.

Nous avons invité ce jour-là au banquet les membres du Chapitre de la cathédrale. On nota la présence de MM. les chanoines Caimari et Quetglas. De nombreux amis de la maison s'associèrent à notre joie, bien que certains fussent retenus chez eux par les incidents politiques. Le banquet ne manqua ni d'entrain ni de gaieté.

Le soir, M. Bartolomé prit pour texte de son sermon, le dernier du Triduum, ces paroles : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie ». (S. Jean XX, 21). un parallèle s'établit entre la mission confiée par le Christ à ses Apôtres et la mission confiée par saint Vincent à ses fils. Pour mieux fonder son parallèle, le prédicateur nous proposa saint Vincent comme modèle du missionnaire sous ce triple aspect : a) son amour de Jésus-Christ ; b) son amour des pauvres ; c) son amour des missions. Le discours se termine par l'éloge des vaillants missionnaires sortis de la maison : François Obrador, Miguel Canellas, et tant d'autres qui ont immolé leur vie sur la Cordillère des Andes avec ce zèle qui animait le bienheureux Perboyre lorsqu'il s'écriait : « Qu'elle est belle la Croix plantée sur les plages lointaines ! ».

Malgré les circonstances peu favorables, les fêtes rassemblèrent autour de nous un grand concours de peuple. Elles se clôturèrent par le chant du *Te Deum* et le salut solennel où notre cher Visiteur fut l'officiant. Pendant que les frémissantes mélodies de l'hymne de gratitude s'élevaient vers le ciel, nos cœurs remerciaient Dieu des grâces accordées à notre maison, et confiants, nous implorions ses paternelles bénédictions.

\* \* \*

*Appendice. — Les missionnaires de Majorque et les événements d'Espagne. (Juillet-octobre 1936).*

En réunissant presque tout le personnel de la petite province de Barcelone dans l'île de Majorque pour célébrer le bicentenaire de notre installation en cette île, la divine Providence nous a témoigné une fois de plus sa vigilante protection. A Majorque, nous n'avons presque pas eu à souffrir des événements actuels. Tout autre fut le sort réservé à la Catalogne ! Remerciant Dieu de sa bonté envers nous, voici comment nous avons vécu depuis le soulèvement sauveur de l'Espagne.

Dans l'île de Majorque, dès le 19 juillet 1936, les autorités militaires s'emparèrent sans peine du pouvoir et y maintinrent un ordre parfait. Tout allait pour le mieux en dehors de l'angoisse que nous ressentions au sujet des confrères restés dans la péninsule, et avec lesquels toute communication nous était devenue impossible. Dès le 23 juillet un avion ennemi vint troubler notre calme, lançant quelques bombes et des proclamations subversives. Les impertinentes visites de ces vilains oiseaux nous tinrent en éveil durant plus d'un mois ; ils nous survolaient presque tous les jours, parfois même on en comptait cinq à la fois. La défense aérienne les obligeait à voler très haut : l'artillerie réussit même à en

abattre quelques-uns. Notre unique espoir était en Dieu. Nous établîmes chez nous le chapelet perpétuel : jour et nuit les membres de la Communauté se succédèrent à la chapelle pour le réciter, en attendant que l'Ordinaire du lieu décrêtât des prières publiques. Tout le monde accepta joyeusement la privation du dessert et la substitution du pain bis au pain blanc... Au premier signal d'alerte nous nous réfugiâmes dans les sous-sols, ne cessant alors de répéter l'invocation à la Vierge Miraculeuse. Grâce à Elle, aucun projectile ne tomba sur notre maison, des éclats d'obus y parvinrent, mais sans causer nul dommage.

Les pertes personnelles, toujours regrettables, furent peu nombreuses à Majorque. Quelques édifices furent atteints, entre autres, la maison des Oratoriens, celle des Théatins et des Franciscains.

Cependant l'ennemi, qui voyait l'inutilité de ses attaques aériennes, constatant au contraire un regain d'enthousiasme chez les insulaires, se décida, le 16 août, à tenter un débarquement aux abords de Manacor. Renforcés par la marine et l'aviation, malgré leur supériorité navale et aérienne, les troupes gouvernementales rencontrèrent une vive résistance de la part des habitants. Deux de nos étudiants qui venaient de quitter l'armée, furent rappelés sous les drapeaux. Ils durent subir les horreurs de cette guerre fratricide et furent employés dans les transmissions. Les balles ennemies sifflèrent sur leurs têtes : ils virent des compagnons d'armes tomber à leurs côtés. Grâce à Dieu et à la Vierge, ils nous revinrent sains et saufs : et l'on s' imagine aisément les effusions provoquées par leur retour... Les ennemis renforçaient leurs positions,... mais l'aviation enfin acquise par l'île vint, fort à propos, semer la terreur parmi eux. Un de nos avions de chasse produisit de tels ravages qu'on ne vit plus les mono-

plans ennemis survoler l'île : la démoralisation des troupes de terre s'en suivit et causa leur défaite finale du 4 septembre.

La fête de la victoire eut lieu à Palma, le 6 septembre : Au milieu d'un enthousiasme indescriptible, défilé des 12.000 hommes de troupes nationales. Deux jours après, *Te Deum* d'action de grâces chanté à la cathédrale présidé par l'Evêque, en la présence des autorités civiles et militaires, et d'une foule de fidèles.

Depuis lors, nous profitons du calme relatif pour reprendre les classes. La rentrée eut lieu le 8 septembre. Les 8 théologiens resteront à Palma, et les 7 philosophes iront dans une maison de campagne louée pour les séminaristes. L'Ecole Apostolique ouvrit ses portes, dès le début d'octobre, à ses 19 élèves. Les missionnaires ont repris leurs travaux ordinaires. Le 25 octobre reprendront les Retraites pastorales : la première sera prêchée par Mgr l'Archevêque.

Seule l'inquiétude au sujet de nos confrères restés en Espagne trouble notre tranquillité. Nous savons de source certaine, la mort de M. Higinio Pampliega et de M. Joseph Ibáñez, de la province de Madrid.

Notre maison et notre église de Barcelone ont été pillées et brûlées.

Dernièrement, nous avons appris l'odieux massacre de notre vénéré M. Carmaniu ; la seule consolation qui nous reste, c'est de penser qu'il a reçu la couronne du martyr.

Hélas ! la guerre dure...

*Palma, 19 octobre 1936.*

François ROCA

## ROME

M. PRIMO BATTISTINI (1867-1936) : *Souvenirs*.

Pour la première fois en 1924, je fis la connaissance de M. Battistini. Tout le monde le jugeait un tantinet original : il était au fond simple, d'une simplicité d'enfant. Il narrait des épisodes de sa vie avec une vivacité et une franchise déconcertantes : il aimait à appeler les choses par leur nom, comme il l'avait appris dès son enfance et dans les livres, et affirmait ne savoir user de réticences, de périphrases ou d'euphémismes. « Quel besoin entre nous peut-il y avoir de perdre son temps à chercher les mots ? Imitons les enfants ». C'est pourquoi l'on affectionnait sa compagnie et sa conversation, surtout après avoir compris combien son esprit était bon, droit, profondément chrétien et sacerdotal. De petite taille, il était mince et nerveux ; en un clin d'œil, il passait de la gaieté la plus vive à cette gravité compassée, qui lui était coutumière, hors le temps de la récréation.

Dans les derniers jours de sa vie, il était comme rentré en lui-même, s'il est permis de s'exprimer ainsi : il avait encore subi ce tassement, cet affaissement physique de la personne ; puis, comme chez les vieillards parvenus au seuil de l'éternité, son âme s'était de plus en plus désintéressée des choses externes. Ses forces avaient considérablement baissé : la maladie le poursuivait de ses vives souffrances ; il cachait néanmoins, dans le silence, ces atroces et lancinantes douleurs. Cependant il trouvait des forces nouvelles qui le soutenaient prodigieusement lorsqu'il était question de se mettre au travail pour trancher les plus complexes questions liturgiques : occurrence, concurrence, etc. M. Battistini était, en effet, un excellent liturgiste, ou pour mieux dire, un rubriciste virtuose ; il rajeunissait

vraiment, en présence des décrets et des rubriques ; il oubliait alors la fatigue et les années. Ces lois sacrées du culte de l'Eglise étaient sa nourriture, sa joie : on pourrait même dire, sa raison d'être, car pour lui, Dieu et liturgie, étaient synonymes, vu que la liturgie se rapporte directement à Dieu.

Il naquit le 27 février 1867, à Corinalto près de Sinigaglia, en la province d'Ancone. Il jouissait vraiment en parlant de Pie IX, son illustre concitoyen.

Comme premier instituteur, il eut son père qui était d'une austère sévérité. Sous la conduite paternelle il joignit aux études littéraires, celle de la musique. Il progressa dans le chant ; mais il n'en fut pas de même pour la musique instrumentale. Il parlait avec enthousiasme du temps où, directeur de chœur à la cathédrale de Sinigaglia, il faisait chanter les messes à deux voix du cardinal Cagliero.

Après ses études élémentaires, il voulut entrer au séminaire diocésain, où le portaient ses vifs désirs, mais trop jeune alors, il ne fut pas admis : ce qui lui fit verser beaucoup de larmes.

Les souvenirs de sa sœur, encore vivante, nous montrent au séminaire M. Battistini toujours appliqué à la prière et à la pratique des vertus. Il y manifesta une intelligence peu ordinaire, une grande aptitude à l'étude et de nombreux succès, attribués à Dieu uniquement.

Ordonné prêtre, le 21 septembre 1889, malgré sa jeunesse, il est affecté à l'enseignement de la philosophie et du droit canonique. En dehors de cet emploi au séminaire, il est nommé cérémoniaire de l'évêque ; il resta très laborieux et très soigneux dans l'enseignement, et les offices liturgiques. Pour les cérémonies, il était même par trop minutieux, à tel point que l'évêque, en maintes circonstances, le montrant du doigt disait de lui : « Voilà mon bourreau ». Les chanoines de la cathédrale

portaient sur M. Battistini le même jugement ; mais l'exprimaient avec moins d'aménité.

Il connut la Congrégation de la Mission par les *Ephemerides Liturgicae*, et se lia dès lors avec leur directeur, M. Mancini : l'amour de la liturgie fit de M. Battistini un fils de saint Vincent. Reçu au séminaire interne à Montecitorio le 8 septembre 1901, il y prononça ses vœux le 21 septembre 1903, jour anniversaire de son ordination sacerdotale.

En communauté il mène une vie cachée : s'appliquant à la prédication et aux confessions dans les maisons de Rome, de Sienne et de Macerata. Pendant dix années il reste supérieur de Ferentino et curé de la paroisse annexe, Saint-Hippolyte ; bien que ne sentant aucun attrait pour l'office de curé, il le remplit fidèlement, en esprit d'obéissance.

En 1920, lors de l'installation de la communauté au *Léonin*, il y vint pour y demeurer jusqu'à sa mort. Durant cette période il put cultiver ses chères études de liturgie ; collaborateur des *Ephemerides Liturgicae*, censeur de l'Académie Romaine de Liturgie ; il fut plus tard nommé Consulteur des Rites et secrétaire de la Commission liturgique auprès de cette même Congrégation.

M. Battistini avait de la liturgie une idée à lui : il la considérait comme loi, non pas comme science ; il ne s'intéressait qu'aux rubriques, tout le reste pour lui n'existait pas. Les fautes en fait de cérémonies lui causaient une réelle souffrance physique qui se traduisait au dehors. Il se sentait la vocation d'éclairer et de corriger tous ceux qu'il surprenait dans l'ignorance ou dans l'erreur. Mais, on le devine aisément, ce zèle ardent et cette franchise catégorique n'étaient pas toujours appréciés comme il l'eût désiré.

Dans l'étude aussi bien qu'en toutes ses actions il restait très ordonné ; il aimait le calme, il détestait l'empressement. Chaque heure de sa journée avait son occupation assignée ; c'était celle-là qu'il devait faire, et pas une autre. Personne ne pouvait prétendre exiger de lui un changement, une transposition : il ne l'aurait pas comprise ; et elle lui eût énormément coûté. Mais en même temps quelle ponctualité ! quelle exactitude ! d'aucuns en plaisantaient, disant de lui : « qu'il était réglé comme les étoiles ! ».

M. Battistini n'a pas produit d'ouvrages de grande portée, ni de travaux originaux et personnels, comme on aurait pu l'attendre de son ample science liturgique. Cependant il a travaillé à des ouvrages fort utiles : le nouveau *Rituel Romain*, l'édition italienne du *Martyrologe* ; les tirages successifs du *Manuel des Cérémonies* de Baldeschi ; le dernier *Appendice des Décrets de la Sacrée Congrégation des Rites*, le *Cérémonial de la Messe basse*, et nombre d'articles et consultations parus dans les *Ephemerides Liturgicae*, sans compter quantité de travaux au compte et au nom de la Congrégation des Rites. La dernière charge que lui confia la Sacrée Congrégation fut la révision et réédition du *Cérémonial des Evêques*. Avant son achèvement le bon Dieu l'appela à Lui, le 2 mars 1936, M. Battistini pria un de ses confrères de vouloir bien se charger de terminer le travail, mais pour lui il demeura tout content et très honoré d'avoir, pendant de longues années, humblement servi la Sainte Eglise.

M. Battistini passa sa vie en union avec Dieu, car il travaillait pour l'Eglise. Il n'a jamais entretenu de désirs inutiles ni cherché la vaine gloire ; jamais abattu devant les tristesses du temps présent et les appréhensions d'un avenir angoissant, il a gardé sa sérénité dans la

simplicité jusqu'à la fin ; il est resté un travailleur passionné, un chrétien et un prêtre véritable : et jamais il ne fut satisfait de lui-même.

C. G

(Adaptation des *Annali della Missione*, octobre 1936).

---

## TURQUIE

M. FRANÇOIS-XAVIER LOBRY

*Visiteur de Turquie* (1891-1931)

### CHAPITRE QUATRIÈME

LE SUPÉRIEUR DU COLLÈGE SAINT-BENOIT (1886-1906).

Le samedi 25 septembre 1886, à 9 heures du matin, MM. Lobry et Droitecourt s'embarquaient à Marseille sur le paquebot *Europe* avec leur lettre d'obédience. Sur le quai de la Joliette, M. Pierre Delteil, placé à Prime-Combe, leur adressait les adieux de Soissons et de la France. La mer était mauvaise et, pour sa première traversée, M. Lobry eut le mal de mer, d'ailleurs l'unique fois. Plus malade encore était M. Droitecourt, le cœur plein de regrets des beaux jours de Saint-Léger, tourmenté de la crainte du supérieur et de l'inconnu. On n'avait même pas la consolation de dire la sainte messe, ni le dimanche 26, ni le 27 qui commémore la mort de saint Vincent. En vue de Charybde et Scylla, le long de la côte de Sicile, il pleuvait à verse. Pour s'encourager au sacrifice, M. Lobry écrivait à sa mère : « Surtout qu'on ne s'attriste pas de mon éloignement momentané, et que chacun et chacune y voient la sainte volonté de Dieu. Rassurez-vous, je ne serai pas longtemps dans ce pays (il n'était pas prophète !), et en tout cas je reviendrai en France plus souvent que vous ne pensez. »

Le soleil était radieux quand ils firent escale au Pirée. Ils furent heureux de célébrer la messe à la cathédrale d'Athènes, où l'archevêque, Mgr Delenda, les invita à sa table. Ils visitèrent la ville, et, tout ragailardis, ils reprisent la mer. Le samedi 2 octobre, fête des saints Anges, ils arrivaient à Salonique. Il y avait là, pour les accueillir, deux évêques ; Mgr Auguste Bonetti, titulaire de *Cardique*, curé de Salonique, et Mgr Lazare Mladenoff, titulaire de *Satala*, Vicaire apostolique des Bulgares de Macédoine, escortés de leur cawas et accompagnés de plusieurs confrères. On s'empressait autour de M. Lobry, en qui on voyait déjà le futur Visiteur de la Province, et on saluait en M. Louis Droitecourt le premier supérieur du séminaire bulgare de Zeitenlik. On l'installa avec la plus grande cordialité. Mais à l'heure redoutée de la séparation, les larmes coulèrent ; émotion que trente ans après, la plume de M. Lobry rappelait encore. Le paquebot, continuant sa route, amena M. Lobry à Constantinople, le mercredi 6 octobre au matin. Mgr Mladenoff, pour le plaisir de l'accompagner, avait avancé un voyage déjà projeté. « J'étais heureux, dit M. Lobry<sup>1</sup>, de me retrouver avec Mgr l'évêque des Bulgares car nous nous étions connus à Paris, au noviciat, où nous étions très bons amis ». Il y avait 11 ans qu'à pareil jour M. Lobry avait fait les saints vœux. En face de Constantinople il subissait un enchantement analogue à celui des croisés de la 4<sup>e</sup> Croisade, où figurait Baudouin, comte de Flandre. « On croit rêver, s'écrie-t-il, quand, du bateau, on voit cette merveille, la plus belle ville du monde, dit-on !... ». Mais il revient vite à la réalité quand il passe une minutieuse visite douanière, quand il pénètre dans les rues étroites et sales, où grouillent les chiens, et quand, à

1. Lettre du 10 octobre 1886, à sa mère.

peine arrivé à la maison, il est installé comme supérieur par le vénérable Visiteur M. Heurteux. Une illusion persiste : c'est qu'il ne restera pas longtemps, et que, sa mission remplie, il rentrera en France. Et l'année scolaire n'est pas achevée qu'il écrit au T. H. Père<sup>1</sup> pour être rappelé. Il devait être 20 ans supérieur du Collège Saint-Benoît.

C'était certes un glorieux héritage que recueillaient ses mains intelligentes. Fondé au lendemain du Concordat, le 15 mai 1804, le plus ancien collège français de tout l'Orient, Saint-Benoît avait eu pour premiers élèves les Alléon, les Crespin, les Glavany, les Cingria, les Tinghiv, etc. dont les petits-fils s'y inscrivaient encore.

Il eut à lutter contre l'incendie, la famine, la peste et dut parfois fermer ses portes. Envers et contre tout, il fut maintenu par l'habileté, la sagesse, la patience de son fondateur dont le nom mérite de passer à la postérité : M. Antoine Renard, supérieur de 1797 à 1821. Il y eut toujours à Saint-Benoît, depuis 1822, une école populaire, bien que le Collège eût été transféré à San Stephano, en 1832. Ramené à Bébek, le 1<sup>er</sup> octobre 1836, il eut une période de grande célébrité sous M. Louis Leleu et avec des professeurs tels que M. Eugène Boré, M. Jean Régnier... et M. Alexandre Richou, qui mirent les Langues, les Sciences et la Musique en honneur au Collège. Il se développa concurremment avec les établissements des Frères des Ecoles chrétiennes, appelés par nous en 1840. Enfin, fixé définitivement en ville depuis le 17 avril 1867, Saint-Benoît fut presque entièrement reconstruit sous M. Salvayre (1869-1881). Il fut honoré de la visite de l'impératrice Eugénie, enfin grâce à la direction de M. Eugène Poulin (1879-1886) il soutenait

1. Lettre du 12 octobre 1837.

son excellente réputation. En juin 1886, une visite de M. Bettembourg, commissaire extraordinaire, constatait quelques points défectueux : des tiraillements entre la Mission et le Collège par suite de la double direction, une situation financière obérée à cause des constructions, une certaine négligence des œuvres extérieures due à la vieillesse de M. Heurteux. Appelé à y porter remède, M. Lobry avait son programme tout tracé : assurer l'unité de direction au dedans et au dehors, restaurer les finances, continuer et compléter l'action de M. Salvayre pour le ministère extérieur. Mais à l'exécuter, le jeune supérieur ne tarderait pas à se rendre compte que la tâche était immense, autant que délicate, et qu'elle s'accroîtrait avec les années. Dès le 6 novembre, il confiait à sa mère : « On m'a mis supérieur bien jeune et voilà qu'après les œuvres de Soissons, d'autres œuvres plus considérables me sont confiées. Mes responsabilités sont grandes, il y a beaucoup de bien à faire et j'ai besoin du secours de Dieu. Nous sommes 17 missionnaires et 4 frères coadjuteurs. Avec ce personnel, j'ai à diriger un collège, un séminaire, une église et tout le service religieux chez les Sœurs de la Charité. » Dans une autre lettre, il ajoute : « Tous travaillent, même ceux qui sont nés en 1807, 1810, etc. Il faut voir quelles belles barbes blanches ils ont. Sur le nombre, trois seulement sont plus jeunes que moi. Comme l'obéissance est belle dans une communauté où il n'en coûte pas d'obéir à un plus jeune ! » Le témoignage est précieux mais il n'indique pas le respect obséquieux que ces « barbes blanches » rendaient à leur jeune supérieur et ce qu'étaient ces graves récréations où, seul, il tenait le dé de la conversation. Et la tradition se maintiendra longtemps : il faudra un rajeunissement

1. Lettre du 22 février 1887 à sa mère.

des cadres, et la séparation des maisons, pour permettre une certaine détente en sa présence et, alors même, quelques anciens persisteront à l'appeler « Monsieur le Supérieur ». Le nouveau collège de Saint-Benoît, à peine terminé en 1880, avait bel aspect et paraissait suffisant pour la centaine d'élèves qu'il abritait. Mais si on voulait le développer, ou même le conserver, il était nécessaire et urgent d'en assainir les abords. Ce quartier de Galata, jadis aristocratique et commerçant, avait été, peu à peu, délaissé, pour Péra, où s'étaient portés, avec le monde diplomatique, la meilleure société, le commerce et les plaisirs. Autour de Saint-Benoît, des ruelles infectes et des maisons mal famées formaient un cadre hideux et dégradant. Un autre danger était que de hauts appartements modernes ne surplombassent la cour et n'en fissent une sorte de tombeau. Pour éviter à cette situation, il fallut des négociations, de l'habileté, de l'argent et une longue patience. D'accord avec son conseil, M. Lobry décida. M. Vachette, le dévoué procureur, aidé de M. Othon Varthaliti, consul latin, exécuta. M. Droitecourt et une bonne Fille de la Charité, fournirent les fonds nécessaires à l'achat des terrains et des maisons. Il fallut 15 ans, mais Saint-Benoît fut sauvé et l'on chanta un *Te Deum* solennel.

M. Lobry avait pris la direction du collège. M. Poulin, jusque-là directeur, devenait simple professeur de quatrième. M. Juillard réunissait les élèves de rhétorique et seconde. Six prêtres se partageaient les autres classes. Un d'eux était directeur du séminaire qui comptait une douzaine d'élèves, ayant étude et dortoir à part. Deux Sœurs de Charité donnaient leurs soins aux petits, réunis à l'entrée de Saint-Benoît, sous le nom de Petit Collège. Si les élèves ne dépassent guère la centaine, c'est que les études sont strictement classiques, et que la sélection est sévère pour les hétérodoxes, ou les juifs, et toute

en faveur des catholiques. M. Lobry élargira le recrutement, et avec le nombre des élèves, augmentera la possibilité du bien. C'est au point que dès sa seconde année il écrit : « Le collège déborde, le séminaire n'a jamais été aussi nombreux, il va falloir construire ! ». La difficulté est que le corps professoral est médiocre et instable. Lui-même est écrasé de besogne, d'autant plus que voulant donner un nouvel essor à la mission, il s'élançait dans les retraites et les prédications. En outre, vu l'impuissance de M. Heurteux, il est chargé de diverses affaires, à Smyrne, à Salonique, etc. Aussi le Supérieur de Saint-Benoît, devenu Vice-Visiteur, a-t-il demandé un second, un directeur du collège. Le T. H. Père lui envoya un homme, ancien missionnaire en Amérique, et qui fut même supérieur à Buenos-Ayres : M. Etienne Tañoux. Mais il fut plutôt montré que donné, car au bout de six mois il était nommé supérieur de Saint-Louis-des-Français à Madrid. Il était destiné à être plus tard évêque de la Martinique.

M. Louis Droitecourt le remplaça. M. Lobry fut heureux de voir revenir auprès de lui, en qualité d'assistant et de directeur, cet ancien de Soissons, « l'homme de son cœur et de sa confiance », comme il disait. Presque en même temps, était arrivé un professeur distingué : M. Emile Romon, originaire d'Armentières, licencié ès lettres, qui, après avoir professé pendant quatre ans au petit séminaire de Cambrai, était entré dans la Congrégation. Il fit les vœux à Saint-Benoît le 7 octobre 1889 et réunit les classes de rhétorique et de seconde. Le vénérable M. Régnier enseignait encore les sciences, mais d'autres professeurs avaient pour eux la jeunesse et l'avenir, MM. Thoillier, Guwy, Cazot. Une vie nouvelle anima le collège, augmenté d'un étage à l'aile ouest.

1. Lettre du 12 octobre 1887 à sa mère.

Les fêtes de la béatification de Jean-Gabriel Perboyre fournirent l'occasion, à MM. Romon et Cazot, de composer un drame interprété avec succès par les élèves devant leurs parents et devant MM. les Lazaristes de l'Assemblée provinciale. Des séances littéraires, des projections, des comédies instruisaient, en amusant. Enfin des cours spéciaux étaient créés, à côté de l'enseignement classique, et les nouveaux prospectus de 1891 annonçaient cette importante innovation. Dans sa générosité, M. Droitecourt voulut procurer aux confrères, et aux élèves, une maison de campagne, qui fût un but de promenade durant l'année, et un repos pour les vacances. Il fit l'acquisition d'une propriété contiguë à l'ancien collège de Bébek. Des largesses intelligentes contribuèrent à la rendre confortable et aimable. Une chapelle, bâtie plus tard, grâce à un legs de la respectable sœur Mahéo, fut une succursale paroissiale, desservie par la Mission pour les habitants et les « estiveurs » de Bébek. M. Lobry put accomplir en 1892, son premier pèlerinage à Jérusalem : il se reposait sur son assistant. Cependant il le retira de la direction du collège. Il explique ' « qu'il fallait au Supérieur un homme expérimenté, à même de le seconder dans les œuvres extérieures et de suppléer à ses absences. Pendant 15 ans M. Droitecourt remplira cet office, en missionnaire docile et respectueux, autant qu'en ami fidèle et dévoué ».

Au reste, ni M. Lobry ni le Collège ne perdaient au change. M. Louis Planson, directeur de 1892 à 1895 fut un organisateur admirable. Il est vrai que le *Guide du professeur de Saint-Benoît* et le *Manuel de l'Élève*, reproduisent les directives de Montpellier et de Soissons, mais ils s'adaptent et sont très précieux pour la discipline de la maison. De nouveaux collaborateurs

1. M. Lobry, Notice sur M. L. Droitecourt, p. 12.

compétents et dévoués sont arrivés à Saint-Benoît : ce sont des *Petits Frères de Marie*, que M. Lobry est allé chercher à Saint-Genis-Laval, proche Lyon. On a acheté et aménagé pour eux une maison attenante à Saint-Benoît la Maison Keudji : ils y seront chez eux, pour faire leurs exercices de communauté, et ils prendront leurs repas au réfectoire de la Mission. Ils rendront les meilleurs services pour l'enseignement du français, les surveillances et les promenades. Bientôt ils seront 7 et remplaceront les Sœurs de Charité au Petit Collège. Pour éviter qu'il y ait deux collèges dans un, et ne pas multiplier inutilement les professeurs, on établit le système des Cours : cours de latin et de grec, cours de français et de littérature, cours d'histoire et cours de sciences. Les langues, la musique, le dessin, la gymnastique eurent leur place au programme. Divers moyens d'émulation furent institués : exemptions, notes et sorties mensuelles, examens et bulletins trimestriels. La Congrégation de la Sainte Vierge, reconstituée, enrôla les élites, et l'Amicale des anciens élèves entretint d'heureux souvenirs et des relations utiles.

Cependant M. Lobry veillait à enrichir le collège de collections savantes. Au fond ancien de la Mission, la bibliothèque des professeurs voyait s'ajouter une série d'ouvrages concernant la Turquie, le Panthéon littéraire des hommes illustres du XIX<sup>e</sup> siècle acheté d'occasion, et les ouvrages techniques utiles aux maîtres. On sait que M. Lobry avait cultivé l'histoire naturelle ; il fit venir de France un herbier qu'il avait confié en partant au savant M. Armand David. M. Gorlin travailla pour recueillir, comme pendant, un herbier du Bosphore. Le cabinet d'ornithologie, commencé par M. Mérola en 1890, s'augmenta d'une collection d'oiseaux des Balkans, achetée au comte Alléon grâce à M. Richou. De ses nombreux voyages, le Visiteur

provincial rapportait toujours quelque spécimen intéressant de minéralogie, ou quelque rare antiquité qui trouvaient place au musée.

M. Gaston Drillon en fut longtemps le conservateur et l'organisateur dévoué. M. Jean Guérovich, arrivé en 1892, pour l'enseignement des sciences, s'occupa de créer un cabinet de physique moderne et un laboratoire de chimie. Mécanicien à l'occasion, il construisait lui-même des appareils et même un sismographe, à l'exemple du savant M. Jung à Smyrne. Son successeur, M. Julien Legouy ne manquera pas d'entretenir et de compléter ce magnifique ensemble, que M. Lobry-était fier de montrer aux visiteurs de marque, tels que M. Léon Bourgeois, M. Paul Deschanel, M. Etienne Lamy, M. Maurice Barrès, etc. Ils en étaient émerveillés et déclaraient volontiers que le Collège Saint-Benoît ne le cédait à aucun lycée de France. Les succès des élèves répondaient, d'ailleurs, aux sacrifices et aux efforts de la direction. Les diplômés de Saint-Benoît eurent, depuis 1893, le privilège de l'équivalence du baccalauréat. Dès 1843, le collège de Bébek n'avait-il pas reçu de M. Villemain le même honneur ? Cette équivalence cessa à partir de 1905, quand un jury français vint sur place pour faire passer les examens. Mais déjà, pour exciter l'émulation dans les cours de commerce, un jury bénévole, composé de directeurs de banques et de membres de la Chambre de Commerce, venait à Saint-Benoît examiner les élèves. Les plus aptes avaient chance d'obtenir un emploi honorable et lucratif dans quelque administration. M. Lobry reçut les palmes académiques, le 17 octobre 1892. En les lui remettant, le représentant de la France, M. Bourgarel, pouvait dire qu'elles étaient « la récompense d'un grand dévouement à l'instruction et l'éducation de la jeunesse ». Le nombre des élèves, qui dépassait dès lors les 200, était un témoignage de la satis-

faction des familles. Quand on offrait aux parents et aux amis une audition de l'opéra de Méhul *Joseph* (juin 1894), ce n'était pas seulement un triomphe pour l'excellent et dévoué maestro Sylvio Keussy, c'était, comme le note M. Lobry, « une très bonne journée pour le Collège ». Mais le mot est trop modeste, car on garda longtemps et on garde encore le souvenir de ces acteurs et chanteurs émouvants : Albert Millet, pathétique et séduisant dans le rôle de Joseph ; Henri Millet, artiste étonnant pour son âge, incarnant Jacob, vieillard majestueux et touchant ; Adolphe Touzet (Siméon), tellement ému et sincère, que l'auditoire en larmes partageait son émotion ; Jean Descuffi, dont le gracieux visage d'enfant, la simplicité et l'innocence vraies, faisaient aimer Benjamin. L'orchestre, les costumes, l'interprétation, les décors excitèrent dans l'auditoire un enthousiasme indescriptible, et jaillirent mille fois répétés les cris de « Vivé Saint-Benoît ! ». L'ancien M. Régnier disait en pleurant : « C'est l'apogée de Saint-Benoît ! ». L'ambassadeur de France, M. Paul Cambon, invitait les acteurs à transporter, pour un jour, à Thérapia le théâtre de Saint-Benoît. Mais il était de plus en plus évident que les locaux et les galeries ne suffisaient plus à un grand Collège. Il fallait une salle de fêtes, avec un théâtre ; car Saint-Benoît possédait pour plusieurs années un technicien de premier ordre : M. Alexandre Raboutet, acteur du théâtre de Sa Majesté le Sultan, venait de prendre la soutane et, dans le corps professoral du Collège, mûrissait sa vocation sacerdotale. Il initierait quelques confrères à son art et l'on jouerait des pièces magnifiques. Il convenait que cette salle eût un accès facile, et plusieurs issues. En élevant, sur cette salle, deux étages on aurait un dortoir de 35 à 40 lits, une infirmerie et une lingerie qui seraient confiées aux sœurs, quelques salles où seraient logés un

musée d'histoire naturelle, un parloir et une loge de concierge. Le Collège aurait, en effet, par là une porte d'accès direct sur Péra. M. Planson avait fait ces plans adaptés au service du Collège, et spécialement des petits, pour lesquels une cour serait aménagée à proximité de la résidence des frères maristes. Les constructions commencèrent en mars 1895. Elles n'étaient pas achevées lors du départ de M. Planson.

Après tant d'améliorations heureuses, et tant de progrès effectués sous cette intelligente direction, ce départ paraissait bien regrettable. Mais M. Louis Planson, arraché à la Procure générale, avait toujours eu le désir de retourner à Paris. Ses vœux se réalisaient. M. Lobry qui l'avait connu intimement, au séminaire et à Saint-Léger de Soissons, en était profondément attristé. Cependant M. Planson restera l'ami dévoué de Saint-Benoît ; il y reviendra, plus d'une fois, comme Procureur général ; il lui rendra encore de précieux services.

Qui prendrait la succession ? M. Félix Gorlin se trouvait à Saint-Benoît, depuis 1893, comme en disponibilité ; il classait les pièces d'archives et faisait même le cours de philosophie. Le désir unanime des confrères se prononçait pour lui. Mais il n'avait pas renoncé à ce qu'il considérait comme sa vocation : servir la Mission de Macédoine, sous le rite bulgare. De plus, sa santé était déplorable. M. Emile Cazot, professeur de littérature et préfet de discipline, fut nommé directeur : il avait alors 32 ans. L'ère de prospérité ouverte pour Saint-Benoît continuait. A l'inauguration de la salle des fêtes, bénite par Mgr Bonetti, sous l'ingénieuse légende de *L'oiseau Bleu*, les souvenirs des siècles révolus de Saint-Benoît furent rappelés, en un drame poétique, composé par M. Gorlin. Puis ce fut la *Passion de N.S. J.C.*, qui fut représentée en tableaux vivants,

avec des chœurs musicaux appropriés. M. Gorlin avait choisi les chefs-d'œuvre avec le maestro Keussy. M. Mérolla avait peint les décors et M. Alexandre dirigeait la mise en scène. On avait imprimé des livrets, avec gravures en héliotypie, et autographié nombre de partitions musicales. Si la préparation fut laborieuse, le succès fut inouï dans Constantinople. Les 5 ou 6 représentations qu'on dut donner rapportèrent près de 10.000 fr. aux œuvres de charité et spécialement aux Petites Sœurs des Pauvres. La même année, un drame lyrique *Jeanne d'Arc*, musique de Gounod, rapportait 3.000 fr. aux Conférences de Saint Vincent de Paul. Aussi le nombre des élèves dépassait 250.

La Providence permit alors l'achat du collège de Sainte-Pulchérie et la fondation de l'école de Bébek confiée aux Petits Frères de Marie. Les Pères Jésuites de la province de Sicile avaient fondé, en 1864, un collège, sous le vocable de Sainte-Pulchérie. Pour attirer les élèves, ils avaient même construit au sommet de Péra un bel établissement avec une chapelle publique. Malgré leurs efforts et leurs sacrifices, ils n'eurent pas beaucoup d'élèves : ils n'avaient abouti, disaient-ils, qu'à ajouter, à plusieurs autres, une école élémentaire de langue italienne. Le collège fut mis en vente en 1893. Le Visiteur ne manqua pas d'écrire à Paris, pour signaler au T. H. Père, l'intérêt qu'il y avait, pour Saint-Benoît, de s'annexer cet immeuble : le nombre des élèves croissant, la belle situation de Péra et une chapelle au service de la Mission. Le Souverain Pontife daignait faire écrire au Supérieur général des Jésuites son désir que les Lazaristes eussent la préférence sur d'autres amateurs. L'Ambassade de France poussait à l'achat, car, si un établissement français s'ouvrait à Péra, la concurrence serait mortelle pour le vieux collège. Les années passèrent : l'exarchat Bulgare, les

Assomptionnistes, les Frères des Ecoles Chrétiennes, les Conventuels de Saint-Antoine même, convoitaient l'immeuble. Ceux-ci arrivèrent à des propositions fermes. Le T. H. Père Fiat, qui avait d'abord refusé l'autorisation, finit par céder aux raisons alléguées. M. Bettembourg était, au sein du Conseil, l'avocat intrépide de Saint-Benoît. Le 29 janvier 1897, l'affaire était conclue pour 500.000 fr., payables 100.000 fr. la première année, le reste par annuités avec intérêt à 4 °/a. Après quelques mois nécessaires pour les aménagements, la division des petits entra au Collège Sainte-Pulchérie. Deux missionnaires avaient déjà pris possession de la chapelle. M. Cazot fut nommé pro-supérieur de Sainte-Pulchérie. M. Lobry gardait la haute direction d'un Saint-Benoît en deux sections. A Sainte-Pulchérie, il eut sa chambre, son bureau, son jour d'audience, et il donnait les notes le vendredi aux élèves. Bientôt 5 frères maristes s'occupèrent des classes inférieures ; une Sœur de Charité fut affectée à la lingerie, et le Collège prit tout de suite de beaux développements. Les catholiques y furent toujours en majorité, les premières communions solennelles y réunissaient les aînés, et souvent aux séances littéraires ou dramatiques, grands et petits se prêtaient un fraternel concours.

Un nouveau directeur était nécessaire à Saint-Benoît. M. Félix Gorlin fut nommé, mais une mort foudroyante le frappa à Paris le 10 septembre 1897. M. Ernest Dumontier devint sous-assistant et directeur du Collège. Professeur, puis supérieur de nos écoles apostoliques, c'était un homme de cœur et d'expérience, mais autoritaire ; il demanda son changement au bout d'une année. M. Cazot, ayant été nommé supérieur de la maison de Zeitenlik, avait été remplacé par M. Joseph Colliette à Sainte-Pulchérie.

A Saint-Benoît il n'y avait pas de directeur. On avait

beau écrire à Paris, quérir à Smyrne quelqu'un de disponible, c'était en vain. M. Lobry ne pouvait agréer les quelques noms que lui présentait l'administration. Cette crise, qui durait depuis novembre, et se prolongeait encore en février, affectait M. Lobry au point de le rendre malade. Il s'était retiré à l'hôpital de la Paix, tandis que M. Droitecourt s'efforçait de le suppléer. Heureusement M. Félix Dekempeneer, actif et dévoué professeur et préfet de discipline, fut, en ces heures difficiles et pendant bien des années, la cheville ouvrière du collège Saint-Benoît, avant d'être supérieur de Sainte-Pulchérie. Enfin arriva M. Louis Duthoit, arraché aux belles missions du diocèse de Cambrai. Avec quelle joie M. Lobry reçut cet aimable compagnon de sa jeunesse, et ce précieux collaborateur. Le Collège, avec ses deux sections, manifestait une vie intense quand il offrait au public les drames de Henri de Bornier *Attila* et *France d'abord*, et quand il était honoré de la visite de M. Paul Deschanel, complimenté avec un spirituel à-propos par l'élève Joseph Descuffi. Mais peut-être le zélé directeur se prodiguait-il trop au dehors, dans les prédications d'apparat et les retraites qui sollicitaient ses talents oratoires. Il fut rendu aux missions. M. Joseph Chefd'hotel, ex-supérieur du collège de Montdidier, devint directeur du collège de Saint-Benoît. En cette année 1901, 327 élèves peuplent Saint-Benoît et Sainte-Pulchérie : ils appartiennent à 17 nationalités et à 7 religions différentes. Et dans ce milieu, si peu homogène, non seulement règne la paix, mais une heureuse émulation et, grâce à la langue française, une culture classique et chrétienne, qui unit les cœurs dans l'amour de la France. C'est pourquoi de jeunes artistes représentent avec conviction un chef-d'œuvre de Molière *le Malade imaginaire*, ou *Tolbiac* du R. P. Longhaye, et *la Fille de Roland* de Henri de Bornier. La fanfare a été

reconstituée, sous la direction de MM. Krémer et Drillon ; avec le concours toujours dévoué du maestro Kensity, les séances dramatiques et musicales font la renommée de Saint-Benoît. On ose même monter sur la scène du Collège, en 1902 et en 1904, *l'Aiglon* d'Edmond Rostand ; mais cette fois, les anciens élèves, les Ducouso, les Van der Elst, les Salacha, donnent le ton aux talents encore timides de leurs cadets.

Cependant, à la fin de l'année scolaire 1903, plusieurs de nos maisons de France ayant été fermées, l'occasion parut favorable au supérieur de Saint-Benoît pour demander au T. H. Père d'être déchargé d'une partie de son fardeau. Depuis 1886, l'importance du Collège avait triplé et quadruplé, les œuvres extérieures s'étaient accrues considérablement, les affaires de la Province obligeaient le Visiteur à des absences parfois prolongées. A la fatigue des voyages, s'ajoutait celle des maladies et des infirmités qu'amenaient les 55 ans, les travaux et les soucis croissants. A ses instances réitérées le T. H. Père consentit à l'autonomie des deux maisons de Saint-Benoît et de Sainte-Pulchérie. Chacune d'elles eut son supérieur, son assistant, son procureur, son conseil domestique etc., ses finances propres et sa part de la dette. La question des préséances fut soigneusement réglée. Pour assurer l'unité d'action, nécessaire aux deux Collèges, on constitua un conseil mensuel, présidé par le Visiteur. M. Joseph Chef d'hôtel était nommé supérieur du Collège Sainte-Pulchérie. Pour le collège Saint-Benoît, on vit revenir avec plaisir M. Emile Roman avec le titre de supérieur. Il connaissait l'œuvre, son expérience s'était mûrie au petit séminaire de Marseille, dont il avait été supérieur, il voulait le bien et, pieux, régulier, savant, il était capable de l'accomplir. Mais son abord était glacial, et cette froideur le desservait auprès des élèves, des parents et même des professeurs.

Aussi, mal à l'aise, après deux ans, demanda-t-il, de lui-même, à n'être plus supérieur et à rester comme simple missionnaire. Mais, étant allé en France pour revoir sa vieille mère âgée de 80 ans, à Paris, il s'expliqua et on le nomma supérieur du collège de Damas.

Un nouveau directeur, M. François Goudy, arriva en septembre 1905. Sa carrière s'était passée jusque-là dans les grands séminaires de Saint-Flour, de Sens, d'Oran. Il ne se sentait pas l'aptitude à diriger un collège et un collège d'Orient. Il le disait bonnement et laissait tout au préfet de discipline, d'ailleurs intelligent et dévoué. Au bout de l'année il partit. Son passage avait été une épreuve pour le Collège, écrit M. Lobry<sup>1</sup>. « L'obstacle au bien, disait partout M. Goudy, ce n'est pas la personne même du Visiteur, mais une situation résultant de son passé et de sa présence ». Il faut en finir avec cette légende, protestait M. Lobry. Mais les légendes ont la vie dure. La crise ouverte ne fut pas facile à dénouer. On ne trouvait personne qui acceptât la charge. Le T. H. Père, désarmé, pria M. Lobry de reprendre la direction personnelle du Collège — ce qui était bien au dessus de ses forces et incompatible avec ses autres obligations. M. Cazot était nommé au grand préjudice de la Mission de Macédoine ; sa nomination ne fut pas maintenue. Puis on découvrait le collège de Smyrne, en transférant M. Deroo, son directeur, à Constantinople. De cet inquiétant désarroi, le nom de M. Clément Vidal émergea, et il fut agréé, comme supérieur de Saint-Benoît. M. Lobry accepte la séparation de la Mission d'avec le Collège. M. Villette la lui avait suggérée et le Visiteur n'hésita pas à constituer, à Saint-Benoît même, deux maisons distinctes : celle du Visiteur, supérieur de la Mission, et le Collège, ayant ses locaux distincts et groupant, autour

1. Journal, Registre II, p. 76.

du supérieur, assistant, procureur, tout le personnel travaillant à la même œuvre. Il y avait sans doute des questions matérielles, et une situation financière à éclaircir qu'une visite de M. Villette mettra au point. Mais dès lors les deux collèges et la Mission reçurent une impulsion nouvelle, tout en bénéficiant de l'influence et de la direction morale du sage Visiteur. Sous leurs supérieurs respectifs, personnellement responsables, les collèges ne cessent de progresser. En 1908, il y a 190 élèves à Saint-Benoît et 187 à Sainte-Pulchérie et l'école primaire de Bébek en compte 103 ; à la veille de la grande guerre, 530 élèves reçoivent l'enseignement dans nos maisons. M. le Visiteur a toujours la sollicitude des Collèges. Il fait son rapport annuel à l'Ambassade de France ; il reçoit les allocations du gouvernement français, et sollicite parfois des secours extraordinaires. Les représentants de la France ont toujours été extrêmement favorables à Saint-Benoît. Quelle solennité était donnée aux distributions des prix quand, à côté de l'Ambassadeur, était assis le Délégué du Saint-Siège ; quand on comptait 7 ou 8 évêques parmi l'honorable assistance et que les discours pompeux remplissaient les âmes d'une joyeuse fierté, tandis que de beaux livres étaient distribués aux lauréats. Si l'ambassade amène à Saint-Benoît un personnage, comme MM. Charlot, René Pinon, Aulard ou Hovelague, c'est toujours M. Lobry qui les reçoit, et fait les honneurs du Collège. Il a toujours, à Sainte-Pulchérie, ses audiences du vendredi, et il est heureux de constater le progrès du Collège sous M. Chef d'hotel, puis sous M. Félix Dekempeneer. Les collégiens ne cessent pas de prendre part aux fêtes du vénéré Visiteur. C'est à Sainte-Pulchérie des chants et des récitations, qui font, de la Saint-François-Xavier, une délicieuse scène d'intimité familiale. A Saint-Benoît, ce sont des séances plus artistiques. Ainsi, en 1911, à

l'occasion des 25 ans de séjour en Orient de M. Lobry, on joue *Louis XI* de Casimir Delavigne. Parmi les acteurs figurent d'anciens élèves tels M. Salacha et M. Ormanian, qui tiennent leur rôle avec une perfection digne de véritables artistes de profession. En 1913, le collègue félicite M. Lobry promu chevalier de la Légion d'honneur : l'interprète de choix avait nom Marcel Dupuis.

Après la guerre, en juillet 1919, le Visiteur est à Paris, l'âme bien triste. La question est posée si le collège Saint-Benoît sera rouvert. Pour Sainte-Pulchérie, on l'abandonne aux Filles de la Charité, qui en feront une maison d'éducation pour jeunes filles. Mais Saint-Benoît ? reculera-t-on devant les frais de réinstallation ? Trouvera-t-on du personnel ? Dans le Conseil des Assistants, on admet la nécessité de maintenir la Mission, transférée à Péra si possible, mais le Collège a contre lui une forte opposition. Heureusement il a deux ardents avocats dans les deux anciens directeurs : MM. Cazot et Planson. M. Lobry leur remet des notes pressantes, il rencontre M. Jules Levecque, le prie de se dévouer à la tête du Collège, et d'obtenir le complément de personnel nécessaire. Le vieux collègue sera sauvé. Déjà à Constantinople «<sup>1</sup> M. Joseph Descuffi, avec un remarquable esprit d'organisation, a tout remis sur pied d'une façon admirable, secondé par le bon esprit et le dévouement, non moins admirable, des confrères ».

La rentrée est faite; en mai 1920, M. Cazot, dans sa visite trouve 450 élèves présents —, en octobre il y en a 600 — ; en 1921, 650 — après quelques oscillations, dues aux circonstances politiques, le chiffre, en 1927, monte encore à 600. M. Levecque porte, avec vaillance, la lourde charge du Collège. Mais les chiffres semblent le triomphe de M. Lobry. Quand la prohibition du

1. M. Lobry, Journal, Registre IV, p. 30.

crucifix et des emblèmes religieux amène la fermeture du Collège, et de toutes les écoles catholiques, c'est encore le Visiteur des Lazaristes qui sauve la situation. Il réunit les Provinciaux et forme le « front commun » ; il porte la question à Paris, et à Rome, et la solution qu'il rapporte fait renaître le courage et l'espoir. Saint-Benoit remonte de 300 à 652 élèves.

Les projets de transfert de la Mission à Péra ont échoué : on n'a pu obtenir l'ancien hôpital municipal de la rue Olivo. En fait, les professeurs remplacent peu à peu, dans les aumôneries, les anciens missionnaires et c'est le collège Saint-Benoit qui est la maison du Visiteur. C'est encore dans ce cadre aimé du Collège, et dans la salle des fêtes remplie par 600 élèves, que M. Lobry célèbre sa cinquantaine de vie religieuse, le 15 décembre 1923. C'est sur la scène de cette même salle, toute pavoisée, que l'ambassadeur de France, M. Daeschner, accompagné de M. Brugère conseiller d'Ambassade, du colonel Sarrau attaché militaire, etc, remet à M. Lobry la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, le 17 mars 1927 : les élèves du Collège sont présents, les Filles de la Charité, avec des groupes d'orphelins et d'orphelines, garnissent la tribune. Un élève turc lit un compliment fort bien tourné, et l'orchestre joue les hymnes nationaux de France et de Turquie. Le thé réunit les invités dans la Salle des installations scientifiques. Ainsi s'achevaient dans ce décor familial cette journée qui mettait le comble à la glorieuse carrière du Visiteur. Bien que, depuis plus de 20 ans, il ne dirigeât plus le Collège, et fût surtout adonné aux œuvres extérieures, il restait avec l'auréole de Supérieur de Saint-Benoit. Une de ses dernières joies fut d'apprendre que « son Collège », à la rentrée d'octobre 1931, inscrivait 825 élèves.

(à suivre)

Jules LEVECQUE.

## ALGER

---

### JUBILÉ DE M. PHILIPPE ADVENIER

A Mustapha, au matin du 27 septembre 1936, les cloches de l'hôpital algérois ne tiennent plus en place ; sûres d'être comprises, elles égrènent légèrement leurs joyeux appels, sans insistances indiscrètes. Et, tout aussitôt, des pavillons les plus lointains, les malades accourent ; plusieurs n'ont d'ailleurs pas attendu le signal, et dans un corps fourbu, gardant une âme jeune, se sont, clopin-clopant, acheminés vers la maison de Dieu. Nos Sœurs s'y rendront les dernières, mais aujourd'hui ne rencontreront aucun retardataire. L'église est archi-comble, l'autel paré comme aux grands jours.

De là sacristie, le cortège s'avance ; tous les fils de saint Vincent présents à Alger sont là, et à leur tête M. Vergès, leur vénéré visiteur. Sous la direction de M. Labaig, quelques petits séminaristes, moinillons à la bure blanche, mettent dans le chœur une note gaie, tel dans un champ des lys immaculés, tandis que les cantiques des sœurs s'harmonisent à ce jubilé. M. Advénier clôt la marche : son air sérieux et recueilli n'efface pas de son visage les traits que ses longues années de bonté et de perpétuel sourire y ont gravés. Malgré la pesante chasuble en drap d'or, il marche vers l'autel, alerte comme il y a 50 ans. Oui, il y a 50 ans. M. Advénier était reçu au séminaire interne : aujourd'hui il rend grâces à Dieu des bénédictions sans nombre dont il a réjoui sa jeunesse, ensoleillé sa maturité, et déjà auréolé sa vieillesse.

M. Tiran, à l'évangile, monte en chaire : son verbe chaud et éloquent pénètre les cœurs et y trouve de multiples échos. Ne se fait-il pas d'ailleurs l'interprète

de tous ? A chaque génération qui se lève Jésus demande des prêtres, et de chacune, toujours, il en obtient. Prodige d'amour ! C'est ainsi qu'il y a 50 ans, M. Advénier, pour répondre à l'appel du Maître, s'éloignait de Nîmes, la ville aux traditions innombrables, quittait les riches terres du midi et son ciel toujours pur, gagnait Paris aux brumes persistantes, et, pour Saint-Lazare, laissait des parents et des amis très chers.

Prodiguant à tous ses réserves de bonne humeur, jamais les difficultés n'eurent raison de M. Advénier ; à Smyrne, à Constantinople, à Cavalla, où les efforts de son zèle furent contrariés par le milieu musulman ; partout sa bonté ne subit la moindre éclipse. Et depuis 23 ans, elle rayonne à Mustapha, soleil auquel se réchauffent les âmes que les maladies et les souffrances ont refroidies. Non seulement, M. Advénier a réussi à faire construire une grande et belle chapelle, mais encore il l'a peuplée. L'indifférence et l'hostilité d'autrefois ont fait place à une sympathie très prononcée et à une confiance de plus en plus vive. Il est vrai, le dévoué aumônier n'a rien épargné pour attirer les âmes à Dieu : levé à 4 heures, et souvent même plus tôt ; il est toujours à la disposition des malades, il parcourt les pavillons, distribue la parole réconfortante et n'oublie aucune des attentions qui touchent et font plaisir. Les autorités civiles elles-mêmes, heureuses de reconnaître ses services, lui ont décerné la médaille de l'assistance aux malades.

M. Tiran évoque ensuite la phalange céleste des âmes qui doivent un peu leur ciel à M. Advénier. Elles sont, elles aussi, invisiblement présentes à la fête et s'uniront au cher jubilaire quand d'une voix émue mais assurée, il chantera *Vere dignum et justum est... tibi, Domine, gratias agere*. Certes il serait difficile de dénombrer toutes les raisons de rendre grâces à Dieu pour de si fécondes années.

En terminant, M. le Supérieur donne lecture d'une lettre de Monseigneur l'Archevêque lui-même.

*Alger, le 27 septembre 1936.*

Très cher Monsieur Advénier, notre Aumônier si bon.

En revenant de France, j'apprends avec le plus vif plaisir que vous célébrez, aujourd'hui dimanche, dans l'intimité de votre famille religieuse et de l'hôpital de Mustapha, le cinquantième anniversaire de votre entrée dans la Congrégation des Prêtres de la Mission, fils du grand saint Vincent de Paul.

Cette belle et touchante cérémonie, je me serais fait un devoir et une grande joie d'aller la présider moi-même, si je n'étais retenu ici, par la Semaine d'études de nos admirables Jeunes Ouvriers Chrétiens, les Jocistes, comme on les appelle d'un mot déjà glorieux.

Mais, si vous ne me voyez pas à votre fête, je veux du moins que vous entendiez la voix de mon cœur, car je ne saurais oublier le dévouement vraiment inlassable que vous apportez, depuis si longtemps, au service de nos pauvres et chers malades, la délicate et extrême bonté avec laquelle vous ne négligez rien de ce qui peut être utile à la santé de leur âme et de ce qui peut leur faire plaisir.

Personnellement je l'ai éprouvé moi-même, pendant les deux mois que je suis resté à l'hôpital, gravement malade, à côté de mes plus humbles compagnons de douleur, que j'aimais comme des frères.

A l'heure actuelle et après plus de sept ans déjà, je vous revois, par la pensée, entrant silencieusement dans ma chambre, déposant pieusement, sur une table fleurie, le Saint Viatique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et vous approchant de mon lit pour me donner le bon Dieu, Celui qui fortifie et qui console, plus que tous les hommes ensemble. Et vous me l'apportiez tous les matins, au point du jour... Ah ! mon cher aumônier, que vous fûtes

bon pour votre archevêque malade ! Ah ! notre aumônier, que vous avez été bon, secourable, généreux pour tous mes frères de douleur ! Et que vous l'êtes encore toujours et, si c'est possible, de plus en plus ! En mon nom et au nom de tous, je vous remercie de toute mon âme profondément émue ! Et puisque la Divine Providence, grâce aux bons soins qui m'ont été prodigués, a daigné me rendre la santé que je suis si heureux de dépenser jusqu'au bout pour mon cher peuple algérien, je vous bénis de la bénédiction la plus reconnaissante et la plus affectueuse de mon cœur, suppliant Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Mère avec saint Vincent de Paul, votre Père, qui est aussi le Père de ces admirables Filles de la Charité qui, comme vous, se sont consacrées au soulagement des malades, de vous garder longtemps encore, dans cet hôpital, pour la consolation des éprouvés, qui sont les meilleurs amis du Christ et que je bénis paternellement avec vous, mon très cher et très bon aumônier : *ad multos annos* !

† Augustin LEYNAUD, *Archevêque d'Alger*.

Avec Mgr l'Archevêque, tous les assistants souhaitèrent de nombreuses années encore au souriant jubilaire.

De fraternelles agapes, autour de la table de M. le Visiteur, réunirent tous les confrères d'Alger. En quelques mots sortis du cœur, M. Vergès félicita le jubilaire, lui disant la joie de ceux qui ont à demeurer avec lui et leur désir de vivre longtemps encore avec un fils de saint Vincent si aimable et édifiant.

Et de son côté, Notre Très Honoré Père avait voulu s'unir à la fête en adressant à son cher fils une belle lettre de félicitations.

Cinquante ans de dévouement surnaturel et d'affabilité inaltérable justifient pleinement ces fêtes de famille.

Jean-François CARTOUX,

## SYRIE

### EHDEN

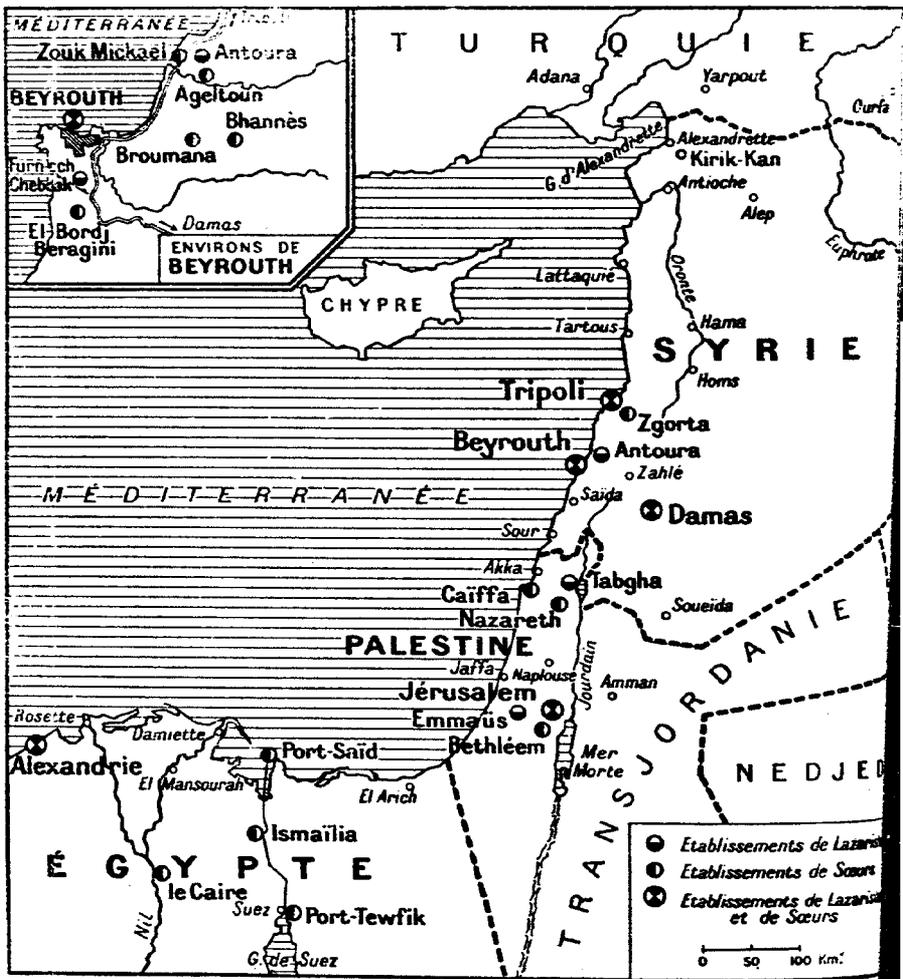
#### M. JOSEPH ALOUAN DÉCORÉ

Depuis l'érection de la Croix sur la pittoresque colline d'Ehden, (Voir *Annales* 1936, p. 81-86), le 14 septembre est devenu fête de la localité, comme le 6 août est la solennité des *Cendres*. Cette année l'anniversaire devait revêtir un éclat tout particulier. En effet, après beaucoup d'hésitation, le comité de tourisme et d'estivage avait arrêté son choix à cette date pour conférer au Père Alouan une médaille en or, offerte par les émigrés syriens du Brésil, témoignage de reconnaissance et de gratitude au supérieur de Tripoli.

De son côté le gouvernement libanais profitait de cette circonstance pour décorer M. Alouan du *Mérite libanais de 2<sup>e</sup> classe*, reconnaissant ainsi les services rendus au pays par notre actif confrère.

Depuis plusieurs jours, la ville en liesse se préparait à rendre cette fête l'une des plus brillantes de la saison. La jeunesse sportive avait invité plusieurs comités à des rencontres de foot-ball. Des invitations étaient lancées un peu partout. Une foule nombreuse avait répondu à l'appel, les uns attirés par l'appât de l'extraordinaire, d'autres séduits par les sites ravissants du Liban nord. Deux jours avant la fête Edhen regorgeait de monde : il n'y avait plus de place nulle part ni dans les hôtels pourtant nombreux, ni dans les maisons particulières, louées à des prix exorbitants. Jamais Edhen n'avait vu pareille activité. Le dimanche 13 septembre, veille de la fête, la ville avait revêtu ses plus beaux atours : des arcs de triomphe étaient posés presque à tous les coins de rues : car le Président de la République Libanaise, à son retour de Dimane, où il avait été faire

une visite à Sa Béatitude, devait honorer Edhen d'une visite particulière. La réception fut on ne peut plus enthousiaste. Une salve de cent coups de canons l'accueillit, — en fait les rochers de la montagne qu'on avait minés la veille éclatèrent en son honneur. Le pa-



SYRIE. — Maisons de la province lazarisite.

triarche qui devait célébrer une messe solennelle à l'autel de la Croix, pour diverses raisons ne put venir au jour annoncé. La fête ne perdit rien de son éclat. Dès 15 heures, toute la montagne de la Croix était noire de monde. L'esplanade du monument élevé par M. Alouan l'année dernière à cette même date, servait de tribune aux crateurs venus très nombreux pour exprimer leurs hommages et leur admiration à notre sympathique confrère. Voici d'ailleurs une énumération qui donnera une idée assez exacte de cette belle cérémonie :

1° Un morceau de musique : *Lève-toi jeunesse du noble Liban*.

2 Souhails de bienvenue : par le secrétaire du Comité de tourisme et d'estivage.

3° Remise de la décoration du *Mérite libanais* à M. Alouan, par le secrétaire de Gouverneur du Liban nord. Les événements de Tripoli empêchèrent M. Slim Tacla de venir en personne.

4° Remise de la *Médaille d'or*, par le président du Comité de tourisme et d'estivage. Cette médaille, envoyée par voie diplomatique, n'étant pas arrivée au jour fixé, on en remit la figuration à M. Alouan.

5° Discours, très goûté, du président de la Municipalité d'Ehden.

6° Le cheikh Amine Gemayel nous fit toucher du doigt l'importante contribution du Père Alouan à la renaissance de la langue arabe.

7° Au nom de nos sœurs de Zghorta-Ehden, une demoiselle débita ensuite une belle poésie arabe.

8° Vint ensuite une sorte de biographie de notre confrère, par un jeune curé du lieu, qui vient d'arriver de Saint-Sulpice.

Intermède : Un morceau de musique pour exciter la verve des orateurs et des poètes...

Aussitôt après une poésie arabe à la manière des poètes préislamiques où la fougue du débit le disputait à l'éclat de l'imagination.

Une belle poésie française, un peu élégiaque à mon goût, fut ensuite récitée par M. Hector Klat, membre influent de la communauté Grecque Orthodoxe de Tripoli. L'un des membres du Comité organisateur de la fête, l'avocat Hamid Monagyrad lui succéda à la tribune : beau morceau d'éloquence orientale où la politique et l'éloge de notre confrère se disputaient la première place. Une poésie arabe plaçant le Père Alouan un peu plus haut que saint Paul, au quatrième ciel au moins, fut débitée par le chef du Comité organisateur. Enfin, un discours des plus originaux et des plus fantaisistes du maître incontesté de la tribune qu'est le député cheikh Ibrahim el Munzer.

M. Alouan juché sur une chaise — car il ne peut atteindre la tribune à cause de la foule — eut un mot du cœur remerciant le Comité et la foule qui répondit si nombreuse à l'invitation. Il termina en leur promettant d'ériger les 14 stations du Chemin de la Croix.

Il était 18 h. 30 quand les orateurs mirent un terme à leur débordante éloquence. Ce fut alors le tour du buffet et, la chaleur communicative aidant, on recommença à discourir et, ce fut alors une demi-heure au moins d'éloges dithyrambiques.

Le soir après le souper, un feu d'artifice des plus réussis.

En somme très belle journée, et véritable régal pour l'esprit et le cœur. Car saint Vincent et ses œuvres furent connus, célébrés et plus appréciés.

Elias SAKRE

## HANGCHOW

---

JUBILÉ DU PETIT SÉMINAIRE (1911-8 septembre 1936).

La Congrégation de la Mission, fidèle aux enseignements et exemples de saint Vincent, eut toujours à cœur la formation de bons et saints Prêtres. Cette doctrine fut en honneur partout où des âmes furent confiées à ses fils, et spécialement dans nos chères Missions de Chine. Pour nous en convaincre il suffit de songer aux Mullener, aux Raux et Ghislain et à cette pléiade de Vicaires Apostoliques qui ont illustré ces Missions depuis que Rome les a confiées aux enfants de saint Vincent.

Mgr Faveau marcha résolument dans cette voie dès sa nomination comme premier Vicaire Apostolique du nouveau Vicariat de Hangchow.

Sacré le 2 octobre 1910, Mgr Faveau, devant le vaste champ confié à son zèle, mûrit tout de suite le projet de former des ouvriers apostoliques qui, dans un avenir prochain, pourraient efficacement aider ses missionnaires trop peu nombreux. Le nouvel évêque, à qui Rome venait de confier une région plus vaste que la Belgique, avec une population de plus de 7 millions d'habitants parmi lesquels on ne trouvait guère que 10.000 chrétiens, disposait de 21 prêtres. Si en 1936, il a la joie de compter 60 prêtres, malgré les 12 qui ont été rappelés à Dieu depuis 1910, c'est grâce aux quelques rares missionnaires venus de France, mais surtout grâce à la vitalité du petit *Séminaire de l'Immaculée-Conception* fondé il y a vingt-cinq ans. Quand on sait combien il est difficile de trouver de bonnes et solides vocations en nos pays de foi, il y a lieu d'être dans l'admiration devant les résultats obtenus en pays de Missions.

Certes, il faut le reconnaître, Son Exc. Mgr Faveau,

durant les années qui précédèrent son élévation à l'épiscopat, avait été à bonne école. Dès son arrivée en Chine, le 21 septembre 1886, il pouvait voir le Petit Séminaire *Saint-Vincent* de Tinghai (Chusan) fonctionner normalement, et, plus d'une fois dans la suite, il eut l'occasion d'y exercer l'office de Directeur, par intérim, comme il eut souvent à s'occuper de la formation des grands séminaristes et de vivre avec des prêtres chinois ; le vénérable Père Pong fut son premier curé ou directeur de Mission. Durant les vingt-quatre ans qui précédèrent le sacre, on peut affirmer que, directement ou indirectement, Mgr Faveau eut à s'occuper des futurs prêtres. Ceci dit, comment nous étonner si nous voyons le nouvel évêque, dès le 2 février 1911, procéder à la bénédiction de la première pierre de son futur petit séminaire. Il avait des séminaristes mais ne possédait point de demeure qui les abriterait.

Le 10 mai 1910, au moment de la division de l'ancien vicariat apostolique du Chekiang en deux vicariats, le Chekiang oriental et le Chekiang occidental, aujourd'hui, respectivement vicariat de Ningpo et vicariat de Hangchow, tous les petits séminaristes se trouvaient dans l'unique *Petit Séminaire Saint-Vincent*. En octobre 1910, ils étaient 52 dont 26 originaires du vicariat apostolique de Hangchow. Ces jeunes gens, grâce à la bonté de Mgr Reynaud, purent rester à Chusan jusqu'à la fin de janvier 1911, et arrivèrent à Hangchow le soir du 2 février. N'ayant point d'installation définitive, ces séminaristes sous la conduite de M. Bouillet, leur directeur, allèrent provisoirement se fixer à Chuchow où le regretté M. Tisserand leur avait préparé un local pour quelques mois. Là, sous les yeux de ce très ardent et zélé missionnaire dont l'esprit apostolique fut pour eux une excellente leçon, ils achevèrent leur année scolaire.

Au 8 septembre 1936, il y avait moralement vingt-

cinq ans que le petit séminaire de Hangchow existait ; en réalité il ne fut béni que le 2 octobre 1911, au jour anniversaire du sacre de Monseigneur Faveau. Afin de ne point troubler les cours, et pour permettre aux confrères de la maison de Hangchow d'entrer en retraite, sitôt les fêtes passées, il fut convenu que le jour de la Nativité de la T. S. Vierge serait choisi pour commémorer cet heureux et important événement.

Nos prêtres sortis de ce petit séminaire, depuis longtemps déjà, parlaient de ce jubilé. En soi l'idée était excellente, mais comment concilier cette commémoration qui s'annonçait comme devant être solennelle, avec notre pauvreté, aggravée par ce temps de crise universelle ? Quand l'idée eut été bien examinée et discutée, il fut convenu que le tout se réduirait à une fête de famille qui revêtirait un cachet particulier du fait des cérémonies religieuses. Fête du petit séminaire, ce jubilé devait laisser, dans l'âme de nos séminaristes et des prêtres, plus qu'une impression passagère, elle devait être une leçon et une exhortation.

Cependant, pas de fête sans invités ! les nôtres furent choisis avec soin. Nous ne pouvions évidemment songer à l'honneur de posséder encore une fois Monseigneur Zanin, délégué apostolique, qui avait daigné, il y a un an, présider les fêtes jubilaires des 25 ans d'épiscopat de Mgr Faveau. Nous verrons tantôt comment Monseigneur Zanin se trouva cependant participer à la fête.

Une place était toute marquée aux côtés de Mgr Faveau, c'était celle du vénéré successeur de feu Mgr Reynaud, Son Exc. Mgr Defebvre.

Dans une fête de séminaire dirigé par les enfants de Saint-Vincent, comment ne point souhaiter avoir parmi nous le représentant de notre Très Honoré Père ? Le vénéré M. Legris, Visiteur de la province méridionale

de Chine, fut donc sollicité et nous eûmes la joie de le voir répondre à notre filiale invitation.

Nous aurions voulu posséder Son Exc. Mgr Hou et le bon M. Sepieter, mais tous deux étaient retenus par les devoirs de leur charge.

De même M. Moulis, notre dévoué procureur de Shanghai, ne put répondre à nos multiples appels ; comme ancien directeur de ce petit séminaire il avait sa place retenue. Il est vrai qu'il se fit représenter par MM. Loïez et Lassus, ce qui, pour nous, disait bien la part qu'il occupe toujours dans notre cœur.

Ce *Séminaire de l'Immaculée-Conception* étant jadis sorti du *Petit Séminaire Saint-Vincent*, il convenait que M. Tchao, l'actuel directeur, ou plutôt supérieur, du *Séminaire Saint-Vincent*, non plus de Chusan, mais de Ningpo, fût des nôtres.

Nous eûmes le regret de ne point voir M. Nugent, supérieur du *Grand Séminaire Saint-Paul* de Ningpo à qui nous confions nos jeunes gens après leurs études secondaires. Son absence fut vivement regrettée, ainsi que celle de M. Marquès, désigné comme substitut de son Supérieur.

Si M. Sepieter, supérieur de la maison provinciale et M. Nugent, supérieur du grand séminaire de Ningpo ne purent venir, ces deux maisons furent néanmoins représentées par deux anciens élèves de ce petit séminaire, tous deux revenus de Rome, MM. Ou Charles et Chen Joseph.

Parmi nos chers invités figuraient naturellement les anciens directeurs et professeurs, qui durant ces cinq lustres donnèrent à ce petit séminaire le meilleur de leur dévouement et contribuèrent à la formation des quarante et quelques prêtres qui en sont sortis.

Notre réunion au complet comptait une quarantaine de membres, c'est dire avec quel empressement les

prêtres avaient répondu à notre appel. Plusieurs cependant, retenus par les besoins du ministère, n'avaient pu venir et ils en avaient exprimé leurs regrets.

Le programme comportait deux parties, la journée d'actions de grâces et la journée de prières pour les défunts.

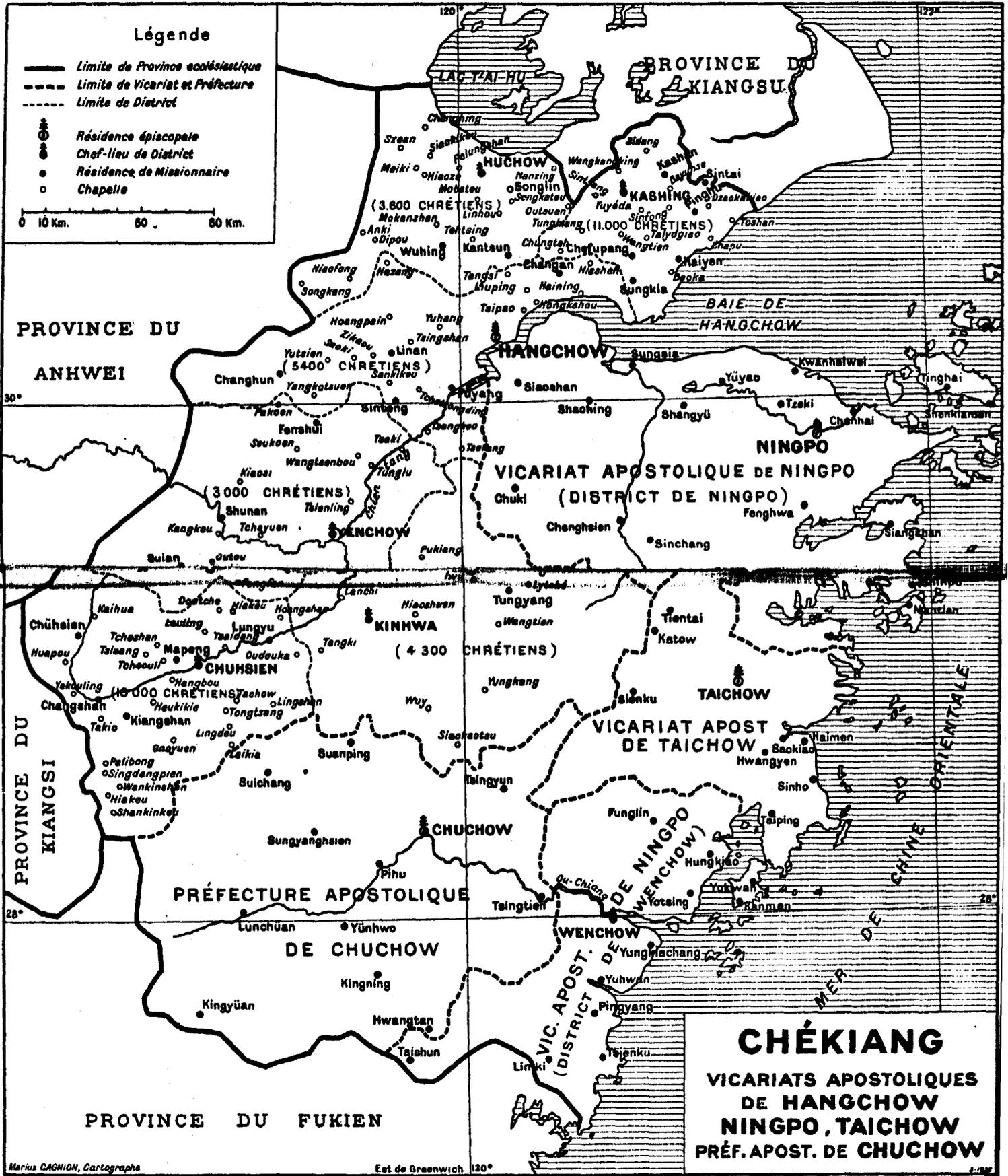
Le 8 septembre, jour de la reconnaissance. De bon matin, dans la chapelle du petit séminaire, son Exc. Mgr Faveau célèbre une Messe en actions de grâces, tandis qu'à l'église, à la même intention, se célèbrent d'autres Messes.

A 8 heures, invités par la voix des cloches, les fidèles se pressaient en foule dans notre vieille église. Après les prières d'usage, le P. Mathias Ou, ordonné en 1920, et qui faisait partie du premier noyau de séminaristes, monta en chaire et exposa aux chrétiens le sens de cette journée, la nécessité des séminaires, leur but et les résultats obtenus dans celui de Hangchow. Brossant rapidement l'histoire de ces vingt-cinq ans, il montra dans le respectable chiffre de prêtres qui y furent formés, et par le nombre des grands séminaristes et des élèves du petit séminaire, les espérances données pour la propagation de la foi et l'instruction des fidèles. Il exhorta chaleureusement les assistants à prier pour cette œuvre nécessaire qui est si chère au cœur du Saint-Père et de notre vénéré Pasteur.

La messe solennelle d'actions de grâces fut chantée par M. Bouillet, premier directeur de ce petit séminaire. Les deux plus anciens élèves, ordonnés prêtres en 1919, remplirent l'office de diacre et de sous-diacre.

Leurs Excellences, nos Seigneurs Faveau et Defebvre présidaient cette belle cérémonie avec MM. Legris et Tchao comme assistants.

Le maître des cérémonies ainsi que tous les ministres sacrés étaient d'anciens élèves du séminaire.



Le grand harmonium, tenant lieu d'orgue, était tenu par M. Joseph Chen tandis que les chants étaient brillamment exécutés par la chorale du petit séminaire. Aussitôt après la messe eut lieu un salut du Très Saint Sacrement.

A midi, de fraternelles agapes groupèrent autour de Nos Seigneurs et de M. le Visiteur, une belle couronne de prêtres heureux de se retrouver et de revivre en quelque sorte les beaux jours d'antan. Que de souvenirs évoqués, que de jolies histoires exhumées, à la joie de tous. Ce furent de bien doux moments.

Dans l'après-midi, il fallut nécessairement poser pour une photographie qui rappellerait cette historique réunion.

A 3 heures, assemblée générale dans la grande salle du séminaire, sous la présidence de son Exc. Mgr Faveau entouré de nos illustres invités. Outre les grands et les petits séminaristes, chrétiens et enfants des écoles avaient été convoqués.

C'est donc devant un auditoire très nombreux et très attentif que M. Bouillet, chargé du discours de circonstance, prit la parole.

Après avoir rappelé l'origine du séminaire et le pourquoi de cette fête de famille, il félicita son Exc. Mgr Faveau pour l'œuvre accomplie et exposa les raisons que nous avons de remercier le Bon Dieu en cette journée jubilaire.

Reconnaissance à Dieu qui, ayant inspiré cette œuvre tout à sa gloire, avait suscité de généreux bienfaiteurs, en tête desquels Nos Très Honorés Pères Fiat et Villette, dont les largesses avaient permis la construction du séminaire durant l'année qui suivit l'érection du vicariat apostolique de Hạngchow.

Reconnaissance à Dieu pour cette légion de bienfaiteurs, dont le regretté M. Boyle C. M. de vénérée

mémoire, qui fondèrent des bourses et assurèrent pour toujours la vie de l'œuvre.

Reconnaissance pour les vocations qui ne firent jamais défaut, pour la présence de ces nombreux aspirants au sacerdoce, et surtout pour ces nombreux prêtres sortis de cette modeste maison depuis sa fondation. Qu'il me soit permis ici d'exprimer notre particulière reconnaissance pour les 15 vocations à la petite Compagnie de la Mission : 12 prêtres dont 10 vivants, 2 étudiants et 1 séminariste.

Reconnaissance pour toutes les grâces et bénédictions accordées durant ce quart de siècle.

Après avoir célébré ces motifs de reconnaissance, M. Bouillet fit une brève allusion aux étapes parcourues, aux difficultés que rencontre toute œuvre voulue par Dieu.

A l'origine, deux missionnaires seulement pour faire les divers cours à trois, quatre et enfin cinq classes, avec en plus le soin de l'école préparatoire au séminaire. C'était heureusement une époque de transition qui ne dura que quelques années. Le bon Dieu lui en donnant le moyen en multipliant ses prêtres, Mgr Faveau renforça le corps professoral qui compte à ce jour 5 prêtres et 1 grand séminariste sans parler des maîtres chinois.

Les programmes suivis ne laissent rien à désirer.

Cependant la science et l'instruction ne peuvent suffire, c'est pourquoi M. Bouillet rappelle quel fut toujours l'idéal des directeurs qui se sont succédé à la tête de ce petit séminaire. Cet idéal, il est arrivé bien souvent à son Excellence de le proclamer aux futurs lévites dans ses paternels entretiens ou dans les conversations familières qu'Elle aime à avoir avec cet espoir de demain en leur parlant des trois « S » qui doivent diriger les aspirations d'un futur prêtre : « Sainteté, science, santé ».

Passant à la seconde partie du programme, M. Bouillet ayant dit comment et pourquoi cette première journée était celle de l'action de grâces, de la joie et de la reconnaissance, exposa comment celle qui suivrait devait être une journée de prières et de compassion pour toutes les âmes qui avaient contribué au bien du séminaire ou fait partie de cette Institution et que le bon Dieu avait rappelées à Lui. Notre joie serait égoïste si nous pouvions oublier nos bienfaiteurs défunts ou nos anciens condisciples parus devant Dieu. Parmi ces derniers, plusieurs, comme de tendres fleurs, ont été cueillis avant d'avoir pu produire du fruit ; d'autres, trop tôt à notre gré, ont été enlevés, bien jeunes encore, au champ où ils travaillaient, pour faire partie de la Mission du ciel.

Se tournant alors vers Son Exc. Mgr Faveau, M. Bouillet lui exprima l'admiration et la reconnaissance de tous pour la paternelle sollicitude dont, depuis un quart de siècle (autant dire depuis un demi-siècle, ce qui serait plus exact), il ne cesse d'entourer ses chers séminaristes et ses bien aimés prêtres. Vraiment en ce jour il peut, rendant grâces à Dieu, regarder l'avenir avec confiance, car si la Providence a multiplié la famille, elle a aussi prodigué la joie.

Un « vivat » aurait spontanément éclaté si un deuil récent, très récent, n'avait très douloureusement affecté le premier directeur. Ce cri d'espérance et de reconnaissance, un chacun, du fond du cœur, le fit monter vers Dieu : *Vivat in aeternum !* ».

Après le discours de M. Bouillet, nous eûmes la bonne surprise d'entendre divers orateurs nous parler de sujets un peu exceptionnels en ces jours : c'étaient d'anciens élèves qui nous résumaient leurs thèses de doctorat. Nous entendîmes ensuite Son Exc. Mgr Defebvre qui, en quelques mots sentis, nous dit l'intérêt qu'il porte aux

séminaires et quels sont les devoirs des fidèles à l'égard de cette œuvre. Le cher M. Georges Deymier qui remplit actuellement l'office de directeur, en lieu et place de son frère que l'obéissance nous a enlevé pour qu'il aille remplir un poste important et d'avenir en Indochine, et qui avait tant travaillé pour ce séminaire et tant contribué à la préparation éloignée de cette fête, qu'il semble, même absent, diriger et conduire, tant on sent partout sa forte empreinte, M. Georges Deymier, donc, finit par une brillante improvisation et nous dit son merci pour cette fête, pour le souvenir qu'elle laissera dans l'âme de tous, et pour les dons généreux qui permettront aux séminaristes de mieux travailler par l'octroi d'un excellent instrument de travail, une bibliothèque chinoise spontanément offerte par les dévoués membres de notre Action Catholique.

Vers 6 heures et demie, un salut solennel fut donné par Son Excellence dans la chapelle du petit séminaire, et de tout cœur l'assistance répondit quand le Vénérable Prélat eut entonné le chant de la reconnaissance : « *Te Deum laudamus* ». Rien ne pouvait mieux clôturer cette journée de l'action de grâces.

Vers 7 heures, un banquet chinois réunit une dernière fois nos chers invités. Naturellement il y eut des tostes et c'est sous le charme de beaucoup d'esprit et de nombreux souhaits élogieux ou très encourageants que nous pûmes dire les grâces et nous retirer.

Le 9 septembre à 8 heures, une messe solennelle de *Requiem* fut chantée par M. Deymier aux intentions précitées. Le petit séminaire exécuta les chants avec une très touchante onction et nous entendîmes un *Dies irae* particulièrement émouvant.

Durant la journée du 9, nos chers hôtes nous quittèrent, emportant une réconfortante impression de ces

trop courtes journées ; et tout reprit son allure ordinaire.

Cette relation, bien que longue, serait incomplète si je ne mentionnais le travail fourni par les dévoués directeurs et professeurs pour donner à ces journées un véritable intérêt. Par un labeur très patient, ils préparèrent une série de tableaux très suggestifs, exposés dans la galerie du séminaire, tandis que dans une salle de classe figurait une exposition de devoirs latins et chinois des élèves.

Les tableaux en question donnaient des statistiques disant le nombre total de séminaristes depuis le début ; le nombre de ceux qui persévérèrent ; les sorties soit pour manque de vocation, soit pour raison de santé ; les défunts avec le pourcentage ; le chiffre de prêtres avec leur district d'origine ; le pourcentage par rapport au nombre de séminaristes envoyés par ces districts ; les endroits où ces prêtres travaillent actuellement. Etude vraiment intéressante et poussant à l'émulation, car certains districts qui avaient eu un nombre de séminaristes très restreint, font bonne figure dans la moyenne des prêtres, ce qui indiquerait, dans l'envoi des candidats, un choix sérieux et des vocations bien préparées.

On pouvait aussi admirer les souvenirs d'ordination de tous les prêtres venant de ce petit séminaire, et la photographie des résidences, chapelles et œuvres.

Qu'une telle fête et une telle exposition aient été utiles, cela saute aux yeux. Nos chrétiens qui eurent la joie d'y participer en ont gardé un souvenir qui durera. Nos séminaristes profiteront aussi de cette commémoration, se rendant mieux compte du dévouement dont ils sont l'objet, et comprenant mieux de quel idéal ils doivent être animés. Nos chers prêtres emportèrent de ces journées, trop vite passées à leur gré, une nouvelle ardeur ; l'idéal qui les stimulait autrefois doit toujours

les animer, maintenant surtout que l'expérience des œuvres et de leurs difficultés est venue les mûrir. Ils marcheront sans défaillance dans cette voie du sacrifice et d'abnégation qui leur fut alors révélée.

Notre fête eut son couronnement dans la bénédiction du Saint-Père. Le Souverain Pontife daigna en effet adresser à Mgr Faveau ce paternel télégramme : « Bishop Faveau Hangchow : *Seminario jubilaem celebranti Pontifex peramanter benedicit gratulans. Fumasoni* ».

Ce message du Saint-Père fut pour tous, mais spécialement pour notre vénéré Pasteur, une bien douce consolation et un nouveau motif de se dévouer à cette œuvre si nécessaire et tant recommandée par le Vicaire de Jésus-Christ.

Son Exc. Mgr Zanin, Délégué Apostolique en Chine, ne voulut point laisser passer ces fêtes sans nous donner, avec sa paternelle bénédiction, de sages conseils qui seront une continuelle exhortation pour nos chers séminaristes ; c'est tout un programme que contiennent ces quelques mots sortis du cœur de Son Excellence :

*Bénissez Seigneur le séminaire de Hangchow, qu'en lui fleurissent santé, pureté, vertu, humilité, bonté douceur ; que tout y soit en ordre, et qu'on y loue Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit.*

Pékin 24 août 1936, en la fête de saint Barthélemy.

Daigne le Divin Maître nous donner de réaliser cet excellent programme et dans vingt-cinq ans, nos successeurs auront la joie d'en chanter les consolants résultats.

*Hangchow, le 27 septembre 1936* Michel BOUILLET.

1. *Benedic Domine, Seminarium de Hangchow ut sit in eo sanitas, castitas, victoria, virtus, humilitas, bonitas, mansuetudo et plenitudo legis, gratiarum actio Deo Patri et Filio et Spiritui Sancto. Marius Zanin, Arch. Try. Rh. Deleg. Ap. in Sinis. De vigesimo Seminario Hangchow anniversario gratulandi causa. Datum Pekini, ex aedibus Deleg. Apost. In Solemnitate S. Bartholomaei. Ap. 24. VIII. 1936*

## CHINE

---

### KASHING

UNE FILLE DE LA CHARITÉ MISSIONNAIRE

SŒUR ELISABETH-XAVIER STEYAERT

(16 avril 1889-27 juin 1936)

Le 27 juin 1936, jour de la fête des Bienheureuses Martyres d'Arras, vers 11 heures du matin, la cloche de l'église paroissiale de Kashing annonçait la douloureuse nouvelle du décès de Sœur Xavier Steyaert, Fille de la Charité, née à Florennes (Belgique) le 16 avril 1889, arrivée en Chine le 12 octobre 1920.

Deux semaines de maladie avaient suffi pour terrasser une existence qui semblait devoir se prolonger de longues années encore et qui était consacrée tout entière à de florissantes œuvres de charité. Jusqu'au dernier jour on avait espéré la sauver ; de tout côté, depuis le début de la maladie, des flots de prières étaient montés vers le ciel pour lui faire violence et obtenir la conservation d'une vie si précieuse. Mais le Seigneur, trouvant sans doute assez pleine la mesure de mérites de cette chère sœur, a préféré la prendre dans son paradis.

En fait, Sœur Xavier est tombée victime de son zèle et de son dévouement, car c'est en soignant les prisonniers qui croupissaient dans la vermine qu'elle a contracté le terrible mal — le typhus, croit-on — qui l'a emportée. S'il n'y a pas de plus grand acte d'amour que de donner sa vie pour le prochain, faut-il s'étonner que

Notre-Seigneur ait permis que Sœur Xavier couronnât son ministère près des pauvres par le plus grand, le plus noble des sacrifices, celui de sa propre vie ?

Elle n'avait que 47 ans et d'apparence robuste, semblait jouir d'une bonne santé. Son énergie, son entrain, donnaient du moins cette impression ; mais la réalité était tout autre : depuis quelque temps surtout Sœur Xavier sentait ses forces diminuer, et elle avouait à ce propos : « Je sais que je ne ferai pas de vieux os... Les différentes maladies que j'ai eues autrefois, m'en donnent l'assurance et puisque je sens qu'il en sera ainsi, je veux absolument *tout donner au bon Dieu* pendant le reste de ma vie, le servir avec toute la générosité dont je suis capable. » Elle disait encore : « User sa vie jusqu'à la dernière fibre par amour pour Dieu, voilà ce qui compte. Quant à vivre quelques années de plus ou de moins, c'est chose secondaire. » Ce qu'elle disait, la courageuse Sœur le mettait en pratique avec une rare énergie, sans tenir compte d'une fatigue croissante qu'elle s'efforçait de ne pas laisser paraître.

Le bon Dieu lui avait accordé de grandes qualités d'esprit et de cœur ; aussi son activité s'étendait-elle à de nombreuses occupations qu'elle savait organiser de front et mener toutes à bien : entretenir la pharmacie, soigner les malades, s'occuper de la chapelle, initier les enfants aux chants sacrés, visiter les prisonniers, écrire des lettres en différentes langues pour procurer des ressources, tenir les comptes avec une rare exactitude : tout cela c'était son travail, sa part, et plus la besogne abondait, plus elle était heureuse. Mais parmi ses multiples occupations, la chapelle et l'hôpital avaient une place de choix et prenaient la plus grande partie de son temps, parce que Dieu et les Pauvres se partageaient son cœur. Pour rien au monde, elle n'eût cédé son office

de sacristine qui lui fournissait l'occasion de fréquentes visites à Jésus-Eucharistie, « *le grand ami* », comme elle se plaisait à l'appeler. Elle Le visitait souvent parce qu'Il était là et l'attendait, parce qu'elle L'aimait et qu'à son divin contact, elle puisait une paix qui décuplait ses forces. Il ne semble pas toutefois qu'elle revint d'auprès du tabernacle inondée de consolations... Le « *grand ami* » la conduisait virilement et ne lui épargnait pas les occasions de lutte. La foi de Sœur Xavier fut souvent mise à l'épreuve ; le doute agita son âme... mais elle avait convenu avec Notre-Seigneur qu'en pareille circonstance, lorsqu'elle entrerait à la chapelle, l'esprit embrouillé par la tentation, sa *généflexion* fervente constituerait l'acte de foi et d'amour par lequel elle entendait repousser les ruses de l'ennemi.

En vraie Fille de la Charité, Sœur Xavier aimait sincèrement les pauvres malades auxquels elle prodiguait ses soins, corporels et spirituels, avec une grande délicatesse de conscience et un dévouement maternel. Les 700 à 800 pauvres qui passaient chaque année à l'hôpital, étaient reçus cordialement par elle, comme envoyés par la Providence ; elle les servait, les soignait de ses propres mains, ne voulant céder à personne le privilège de panser d'énormes plaies gangrenées, car elle avait coutume d'offrir à Dieu ce ministère de charité pour des fins surnaturelles bien précises, et plus la maladie de ses pauvres semblait répugnante, plus elle mettait de cœur et de délicatesse à les soigner, afin d'obtenir les grâces sollicitées. Recommandait-on à ses prières une intention particulière : « C'est entendu, acquiesçait-elle, je ferai quelques bons pansements à votre intention. » Lorsque l'état d'un malade la préoccupait spécialement, elle le confiait à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère. En réponse à sa prière confiante elle obtint des guérisons vraiment inespérées, mais surtout pour ceux qui quittaient

ce monde, la grâce de la foi et du saint baptême. Tel ce pauvre bonze, récalcitrant tout d'abord, qu'elle finit par gagner, à force d'attentions délicates, et qui mourut chrétiennement, après avoir renoncé aux idoles.

Selon la recommandation de notre Bienheureux Père, Sœur Xavier aimait Dieu « à la force de ses bras et à la sueur de son front ». Une fatigue, un accès de fièvre, un douloureux panari, ne lui semblaient pas raison suffisante pour suspendre son travail, et il fallait un ordre de l'autorité pour l'obliger à se ménager.

Prêtres et séminaristes, missionnaires et religieuses, soignés en grand nombre par Sœur Xavier, ont tous conservé le souvenir de son exquise délicatesse et de son dévouement sans bornes. Les docteurs eux-mêmes appréciaient ses indications et la sûreté de son diagnostic. Son air accueillant, son bon sourire, son entrain, son savoir faire inspiraient confiance : se trouver entre les mains de Sœur Xavier, c'était la maladie à moitié guérie ! Cette maladie, elle en suivait le cours avec une extrême attention, montant les deux étages de l'hôpital plus de dix fois par jour et ne négligeant aucun soin pour remettre, Dieu aidant, la malade sur pied.

Les grandes intentions qui stimulaient son zèle, c'étaient l'extension du règne de Notre-Seigneur, la sanctification des prêtres, l'avancement spirituel des membres des deux familles de saint Vincent, auxquelles elle était profondément affectionnée. Prières et sacrifices étaient offerts pour obtenir l'union fraternelle dans la Communauté : « En Mission plus qu'ailleurs, remarquait-elle, la paix et l'harmonie entre les membres d'une même famille religieuse, sont la condition nécessaire pour travailler utilement à la gloire de Dieu et au salut du prochain, comme aussi pour éviter les écueils du déculement. » Ces écueils, il semble que Sœur Xavier les ait

connus par expérience : pour elle l'acclimatation à la vie et au travail de Mission s'opéra lentement ; ses premières années de Chine ne furent pas sans difficultés et sans ombres. Mais un jour, la lumière divine lui fit comprendre que la cause de ses troubles et perplexités était moins dans le milieu où elle se trouvait, qu'en elle-même, dans son caractère trop entier, dans un certain manque de générosité à s'adapter aux conditions de sa nouvelle existence... L'avertissement ne fut pas vain : Sœur Xavier prit la résolution de travailler énergiquement dans le sens indiqué par l'Esprit de Dieu, peu à peu, sous l'influence de la grâce, ces agitations cessèrent, une paix sereine et joyeuse s'établit dans son âme, et elle ne songea plus qu'à se dévouer sans réserve aux nombreuses œuvres qui lui étaient confiées. C'est dans l'exercice de ce bon travail que le Seigneur est venu l'appeler à Lui ; on peut dire qu'elle est morte les armes à la main, puisque deux semaines à peine de maladie achevèrent sa couronne.

Ces deux semaines ne furent guère qu'un long acte de résignation à la volonté de Dieu, d'amour envers son Crucifix et le Sacré-Cœur de Jésus. Malgré sa fièvre continuelle et intense, Sœur Xavier garda sa lucidité jusqu'au dernier jour. La veille de sa mort, octave de la fête du Sacré-Cœur, elle accepta avec bonheur et reconnaissance les derniers sacrements. Durant la matinée du samedi 27, ses dernières heures en ce monde, elle sembla se recueillir davantage et ne parla plus. Puis, on la vit serrer son crucifix, ramener et croiser d'elle-même ses mains sur sa poitrine, et quelques instants après, sans la moindre secousse, elle rendit sa belle âme à Dieu.

*(Le Petit Messager de Ning-po, juillet-août 1936)*

## WENCHOW ET SHANGHAI

SŒUR MARIE COSTERTON ET SŒUR AGNÈS BOUILLET

La Mission du ciel continue à se peupler de bonnes ouvrières de Chine : le 21 août, la Sainte Vierge à qui sœur Marie Costerton avait une si touchante dévotion filiale, venait l'appeler à terminer là-haut l'octave de sa glorieuse Assomption, et, le premier samedi de septembre, Marie Immaculée venait chercher sœur Agnès Bouillet, enlevée en quelques instants par une violente crise de cœur. Toutes les deux laissent l'édifiant souvenir de ferventes Filles de la Charité : dévouées servantes des pauvres.

\* \* \*

Après avoir brisé courageusement avec sa famille, d'abord pour embrasser la religion catholique, puis pour entrer à la communauté, sœur Costerton (anglaise d'origine), avait voulu ajouter à ce double sacrifice celui du *grand Etranger*. Le 29 mars 1900, elle arrivait à Shanghai et était placée à l'hôpital général où, à part deux courts séjours à Kiou-Kiang et à Tientsin, elle resta, jusqu'à la cession de cet établissement aux Franciscaines, en septembre 1913. Sœur Costerton fut alors désignée pour commencer avec sœur Sainte-Claire Deville l'hôpital Jean-Gabriel de Wenchow, et se dévoua désormais sans réserve, *s'identifia* en quelque sorte à cette intéressante Mission. Peu faite pour les travaux d'intérieur, sœur Marie se consacra surtout aux œuvres du dehors : dispensaires extérieurs, visites à la crèche païenne, à la prison, à l'hospice des vieillards ; tournées

dans les villages, où la barque bleue de la *Ba-mao-tse-Moumou* était connue bien loin à la ronde, et son passage salué avec bonheur ! Emue du déplorable état de la crèche municipale, sœur Marie s'employa de tout son pouvoir à la faire confier à la direction des sœurs (1918). Elle présida laborieusement à l'installation de l'œuvre, et ne cessa de s'y intéresser de toute manière jusqu'à sa mort. Elle parvint de même à transformer peu à peu l'asile des vieillards, y dépensa ses dernières forces, et aurait voulu vivre davantage pour en assurer le bon fonctionnement.

Minée depuis plusieurs années par le sprüe, sœur Costerton s'affaiblissait graduellement, et n'était plus soutenue que par son énergie, par le désir de se remonter pour travailler encore... Jusqu'au commencement d'août elle se traîna à son cher hospice. Le 7, complètement épuisée, elle dut s'aliter, mais se leva encore sur sa chaise longue le 14. Le 15, fête de l'Assomption, elle ne put avaler que difficilement la sainte Hostie. Son état devenant inquiétant, on lui proposa les derniers Sacrements qu'elle reçut le 19 avec grande ferveur. Se raccrochant pourtant à l'espoir d'une guérison possible, la bonne sœur Marie répétait : « J'ai encore beaucoup de choses à arranger avant de mourir ! » C'est au ciel que devait se poursuivre son labeur missionnaire : le 20 au soir, elle eut un premier vomissement, suivi d'un second après minuit. Puis ce fut l'agonie, calme et paisible, pendant laquelle la pieuse mourante s'unissait aux prières récitées près de son lit. Soudain, elle adressa à son entourage un long et profond regard silencieux, et s'éteignit doucement vers 3 heures du matin [21 août 1936].

Près de son corps, exposé au parloir, les chrétiens tinrent à venir nombreux. Des païens vinrent aussi, et parmi eux, le premier Notable de l'hospice des

vieillards, qui exprima avec son admiration et sa reconnaissance pour le dévouement de sœur Marie, le vœu, répondant à celui de la chère défunte elle-même, que l'œuvre restât confiée aux sœurs.

Le 24 au matin, le convoi funèbre prenait la route de la « sainte montagne » où les deux fondatrices reposent l'une près de l'autre, tandis que leurs âmes s'unissent là-haut en une fervente intercession pour cette Mission de Wenchow qu'elles ont tant aimée !

\* \* \*

Les 16 années de Chine de sœur Agnès Bouillet s'écoulèrent en majeure partie à l'hospice Saint-Joseph de Shangai, où elle se dépensa, tant au soin des pauvres du dispensaire, qu'à l'entretien de la grande chapelle, véritable paroisse, sans tenir compte de crises d'asthme très pénibles, après lesquelles elle se remettait courageusement au travail.

En février dernier [1936], à la suite de quelques semaines de traitement à l'hôpital Sainte-Marie, la bonne sœur Agnès s'était résignée à accepter un repos complet et bien nécessaire, à la maison de retraite Saint-Vincent. En dépit des soins suivis du docteur et de la sœur infirmière, son état ne s'améliorait pas ; elle-même se savait gravement atteinte, à la merci d'une crise de cœur qui pouvait l'emporter subitement... Elle se tenait donc prête, et voulut profiter d'une visite de son cher frère, venu de Hangchow, la semaine de Pâques, pour recevoir de ses mains l'extrême-onction, très touchante cérémonie qui eut lieu le mercredi 13 avril. Peu à peu cependant, avec la belle saison, sœur Agnès se remit assez pour retourner à son cher hospice Saint-Joseph, où elle rentra le 14 juillet, heureuse de se retrouver dans cette grande famille des pauvres, et cares-

sant l'espoir de reprendre bientôt le soin de ses petits infirmes.

Le vendredi 4 septembre, elle était venue tout en train à la maison centrale, s'était entretenue avec ma sœur Visitatrice, parlant de la retraite du 16 qu'elle comptait faire, et terminant par une petite visite à ses *amies*, les bonnes sœurs anciennes de la maison Saint-Vincent. Le samedi matin, elle entendit la messe et fit la sainte communion à la grande chapelle, vint à l'examen, puis au réfectoire, à 11 h. 1/2. Là, se sentant fatiguée, sœur Agnès demanda la permission de sortir pour aller se *reposer*... C'était tout proche le *grand repos de l'Eternité* ! Son état s'aggrava si rapidement qu'à 2 h. 1/2, il fallait appeler en hâte le Père Salésien, aumônier de la maison, pour l'administration des derniers sacrements. A 3 heures 5, comme se terminaient les prières des agonisants, la bonne sœur Bouillet rendait pieusement son âme à Dieu [5 septembre 1936]. La sœur Visitatrice et la sœur Assistante accourues au premier appel du téléphone, la trouvèrent déjà inanimée...

Le dimanche soir, c'était dans son cercueil que la chère sœur rentrait dans cette grande chapelle où elle s'était tant dévouée, et avait encore assisté à la messe la veille ! Le 7 au matin, après le service funèbre, M. Bouillet, dominant sa peine fraternelle, donna lui-même l'absoute, et présida à la cérémonie du cimetière, ce petit cimetière de famille de l'avenue Dubail qui se remplit trop vite, hélas, puisque la cinquième tombe de sœurs s'y referme en moins d'une année !

Daigne le Maître de la moisson remplacer les vaillantes ouvrières qu'Il nous retire, et confirmer la vérité de cette parole : *La terre ne s'appauvrit pas de ce qui enrichit le ciel* !

(*Le Petit Messager de Ning-Po*, septembre-octobre 1936).

## ARGENTINE

LETTRES DE SŒUR LEVADOUX, VISITATRICE,  
A LA TRÈS HONORÉ MÈRE CHAPLAIN.

*A bord du Florida*                      Vendredi, 25 septembre 1936.

Ma Très Honorée Mère,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Nous voilà au sixième jour de notre traversée qui s'effectue très normalement.

Nous avons traversé mardi dernier le détroit de Gibraltar. Le panorama était grandiose. Nous aperçûmes d'assez loin la ville, puis sur un flanc du détroit, une dizaine de bateaux de guerre chargés de grosses pièces de canons ; les passagers au grand complet étaient sur le pont pour jouir du spectacle ; car en mer c'est presque un événement sensationnel, que la rencontre d'un paquebot ou d'une île. Quant à nous, formant dans un angle du pont notre petite chambre de Communauté, nous prions, lisons et travaillons toujours ensemble !

Nous avons l'honneur de voyager avec le Ministre des Colonies [M. Moutet], qui se rend à Dakar pour y installer un nouveau gouverneur qui est également sur notre paquebot. Le député de la capitale Africaine, accompagne M. le Ministre. Ce dernier vint le premier jour nous parler avec une grande bienveillance, et lorsqu'il nous rencontre sur le pont il nous salue toujours très aimablement. Notre chère cornette a tout de même bien des sympathies.

Nous aborderons dimanche à Dakar, ce sera notre première escale. On annonce notre arrivée pour 8 heures du matin. Pendant que la chère Communauté entourera

à Saint-Lazare la châsse de saint Vincent, vos filles seront unies à vous de cœur et d'esprit, entendant la grand'messe dans la cathédrale africaine que notre bon et vénéré Cardinal Verdier vint bénir l'an dernier...

*Mercredi, 7 octobre*

...Avant de quitter notre bateau et de mettre le pied sur la terre argentine, je viens, ma Très Honorée Mère, vous donner les dernières nouvelles de notre traversée.

Notre escale à Dakar, le 27 septembre, fut très mouvementée. Dès 6 heures du matin, bien avant l'entrée au port, une trentaine de bateaux vinrent à la rencontre du nôtre, pour recevoir M. le Ministre. Quel spectacle impressionnant que celui de ces bons nègres, ramant avec une symétrie parfaite (un professeur de musique ne pourrait battre la mesure avec plus de précision) et, dans cette précision quelle vitesse frénétique ! chaque barque voulant arriver la première ! Dans chacune une vingtaine de noirs hurlaient à qui mieux mieux, exprimant ainsi leur joie, quoique d'une manière un peu sauvage ! Leurs vêtements de gala multicolores attiraient l'attention autant que leurs cris. Il y en avait en rouge et vert, avec béret rouge ; d'autres en blanc et jaune ; d'autres enfin aux couleurs nationales : le tout formait un ensemble curieux, original, typique et vraiment grandiose ! Les voilà enfin presque toutes autour de notre paquebot, se balançant gracieusement en attendant de voir celui qui était attendu avec impatience ; le héros de toute cette manifestation. M. le Ministre apparaît enfin sur le pont, entouré du nouveau gouverneur et du député sénégalais (duquel une petite fille de 5 ans avait déclaré, en cours de route, avoir peur de cet homme en charbon). Au salut des autorités la joie est délirante et les hurlements recommencent, les

gesticulations sont telles qu'une barque se renverse et les voilà tous à l'eau.

De l'autre côté sur le quai, c'est un autre spectacle ! la foule noire est encadrée par les troupes, immobiles comme des statues sous un soleil de plomb. Près d'un pavillon pavoisé aux couleurs nationales, l'élite noire de Dakar, quelques officiers français et leurs familles. Avant la descente du Ministre, il y a d'abord une montée, celle du Corps diplomatique, de la noblesse sénégalaise ; mélangés aux officiers français qui entouraient le Gouverneur. Deux petites négresses d'un noir superbe, gracieusement costumées, l'une à l'européenne, l'autre à l'africaine, portent de magnifiques gerbes de fleurs : c'est l'entrée au salon, les saluts, les accolades, etc. Ce protocole dure plus de deux heures.

Puis à terre M. le Ministre passe la revue des troupes ; les soldats jouent la *Marseillaise* ! Le silence s'établit, puis les discours, les applaudissements, les rafraîchissements, etc. La foule est frémissante, les photographes s'empressent. Le cortège disparaît enfin et peu à peu la foule s'éloigne, les quais redeviennent silencieux.

Jusqu'alors aucun passager n'avait pu descendre du bateau. Il est 10 heures, notre grand'messe à la cathédrale est achevée, nous descendons quand même. Cette église, bénite par notre bon Cardinal Verdier, est encore inachevée. Sur un côté du maître-autel, celui de la Vierge au regard doux et maternel, dans une chapelle latérale, la statue de la petite sainte Thérèse, le sourire du ciel au milieu des brumes de la terre ! L'âme réconfortée, nous rentrâmes à bord du *Florida*. Nous reprenons notre élan sur les flots et nous arrivons le 5 à Rio formant le projet d'aller remettre à ma Sœur Visitatrice, avec les commissions de Paris, le réconfortant souvenir de nos Vénérés Supérieurs et donner les nouvelles toujours si attendues de la chère Communauté.

Mais on ne nous laisse pas descendre, le Brésil étant considéré en état de siège. Nos sœurs obtinrent la permission de monter jusqu'à nous : nous pûmes les voir, mais bientôt vinrent les adieux et nous voilà reparties pour Santos, puis Montevideo, dernière escale. Dans le sentiment que vous savez, ma Mère, je vous envoie le salut bien filial de vos 5 voyageuses et tout particulièrement de celle qui a l'honneur d'être votre très humble et très obéissante fille.

Sœur LEVADO JX

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

---

## BRÉSIL

---

EXTRAITS DE LETTRES A LA T. H. M. CHAPLAIN

Rio de Janeiro, septembre 1936

...Pour vous consoler un peu des douloureux événements d'Europe, voici, ma Très Honorée Mère, quelques nouvelles des dernières fondations du Brésil et de leurs fruits salutaires.

*Belem.* — Un journal local écrit à propos du dispensaire *Saint-Vincent-de-Paul*. « Les solennités de saint Vincent viennent de nous faire connaître une œuvre que tous louent, mais que peu connaissent dans ses réelles proportions de bienfaisance et d'abnégation : travail qu'il y a peu de temps vinrent exercer sur la paroisse *Saint-Raymond*, les Révérends Pères Lazaristes et les Filles de la Charité, aidés par tous les éléments de valeur de la plus haute société de Belem.

A une table présidée par le D<sup>r</sup> Ecatanassir Nunes,

directeur de la Santé Publique, nous vîmes assis en face de nous 4 jeunes médecins qui se consacrent gratuitement à l'assistance d'innombrables pauvres qui, chaque jour, viennent frapper à la porte du poste médical, fondé et maintenu par la paroisse *Saint-Raymond*.

En cinq grandes tables proches de la nôtre, assistèrent au banquet 400 pauvres secourus par l'*Association Louise de Marillac*.

L'année passée nous fûmes invités à assister à une fête identique, mais de moindres proportions, en de modestes baraquements de bois. Cette année, le nombre des pauvres est triplé et l'ancienne baraque a fait place à un très vaste bâtiment qui, par un miracle d'économie et de charité, fut solidement édifié pour servir les pauvres ».

Ce qui ne s'écrit pas, ma Mère, c'est l'héroïque abnégation de vos filles du Para, qui sous cet épuisant climat équatorial, ne se lassent pas plus d'aller à la recherche du pauvre qu'à la poursuite du riche, pour en obtenir aide et secours.

Ce dispensaire qu'on vient d'inaugurer est sorti de terre avec les seules ressources de la charité.

L'Etat du Para a donné toutes les pierres pour la construction ; le bois fut transporté gratuitement par les navires de l'Etat qui se charge de la canalisation des eaux, tandis que la Préfecture de Belem fournissait ciment, sable et tuiles... Telle famille offrit 2.000 briques, d'autres l'imitèrent. Le premier bienfaiteur est le dévoué archevêque, Mgr Lustosa qui, non content de soutenir pécuniairement le Dispensaire, lui choisit une élite de Dames protectrices. Nous n'oublions pas non plus ce que sont pour nos sœurs, nos missionnaires, qui se sont, dès le début, sacrifiés jusqu'à leur laisser la maison paroissiale au risque de ne retrouver qu'un très précaire abri, un peu plus loin de l'église. Notre-Sei-

gneur bénit tous ces sacrifices réunis, et il est bien réconfortant de constater tout le bien qui se fait à l'ombre de ces tabernacles nouvellement ouverts,

*Natal.* — Dispensaire Symphronio Barretto

Lettre de ma sœur Ventura :

...Le dimanche 9 août 1936 a eu lieu la distribution des vêtements aux 350 pauvres visités ; avant c'était la grande exposition dans les salons de la Confédération Catholique, on eût dit un magasin de modes. Les Dames de la ville viennent au dispensaire pour coudre sous la direction de sœur Pauline. L'exposition a été bien visitée pendant trois jours, et à la distribution ont assisté les autorités religieuses, civiles et militaires.

Monseigneur l'Evêque a ouvert la séance, quelques enfants du catéchisme ont déclamé quelques poésies, célébrant la charité et saint Vincent, puis une jeune aveugle au nom des pauvres, a traduit leur reconnaissance envers les sœurs et les personnes qui s'intéressent à leur sort. Le Gouverneur de la ville a clôturé par quelques paroles, soulignant les bienfaits du dispensaire et remerciant Mgr Marcolino Dantas d'avoir procuré aux pauvres le bonheur de posséder les sœurs.

Les femmes reçurent des robes, les hommes des chemises et des pantalons avec des cigarettes ; à tous l'on distribua du pain doux et des biscuits.

Le 16 août eut lieu ici la première réception des Enfants de Marie par Monseigneur lui-même ; nous avons aussi l'Association des Saints-Anges et de l'Enfant-Jésus ; et le catéchisme est fréquenté par plus de 200 enfants...

Pour les pauvres nous n'aurons jamais assez ; mais nous sommes contentes de ce que nous pouvons leur donner.

*Maceio.* — Lettre de ma sœur Coelho.

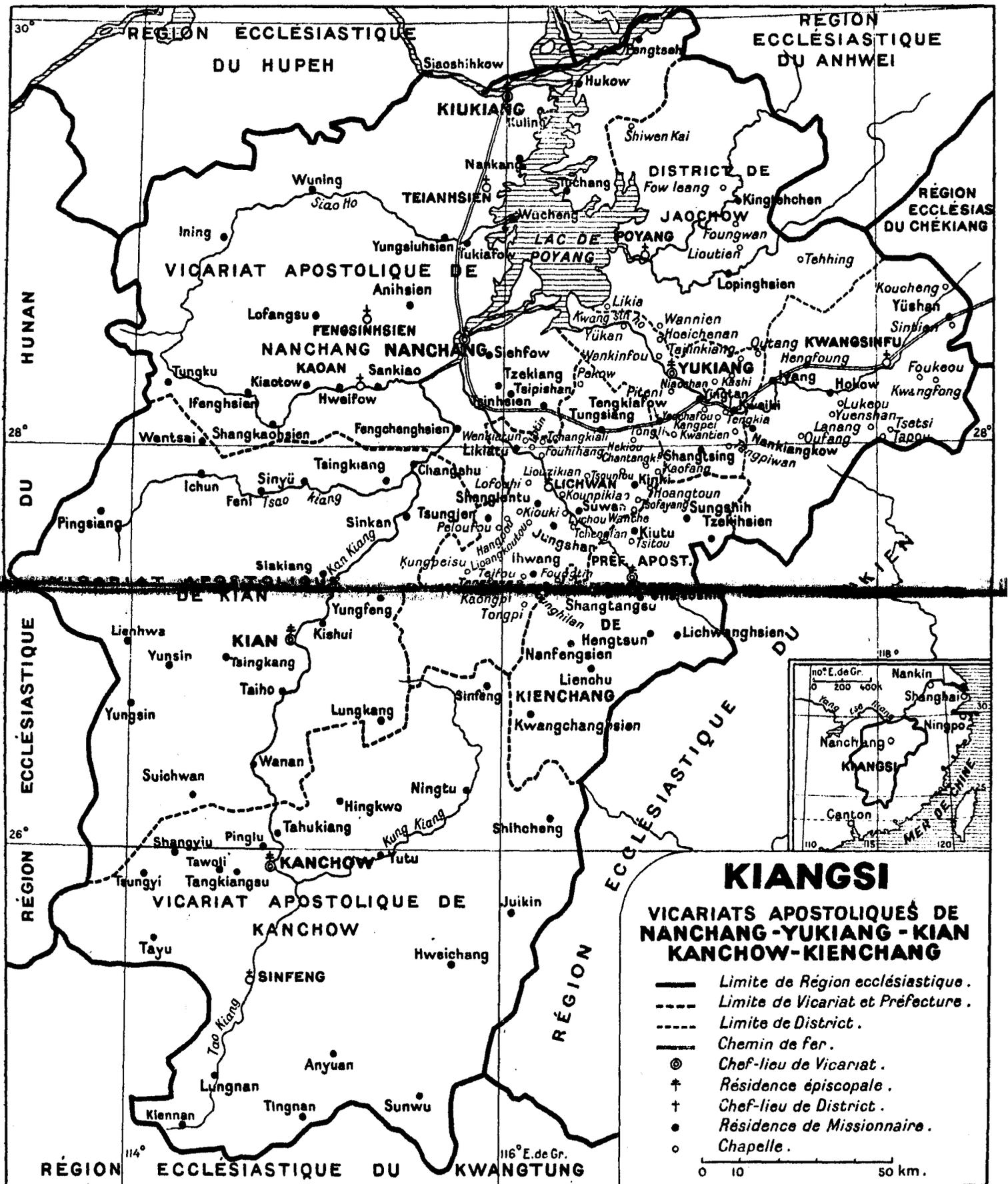
15 août 1936. — En ce jour si grand nous avons eu la consolation de voir 80 enfants s'approcher pour la première fois de la table eucharistique ; joie aussi d'inaugurer l'Association des Enfants de Marie, et l'Apostolat de la prière parmi nos pauvres. Pour un début le nombre des associés fut bien nombreux. Je demande à notre bonne Mère du ciel de bénir toutes nos œuvres.

Maintenant je vais bien, et je guéris le paludisme dans les champs ; enseignant aux pauvres à labourer la terre avec une charrue. Nous avons déjà planté 500.000 pieds de manioc ; pour l'année il n'y aura pas besoin d'acheter de farine, nous allons la faire nous-mêmes.

Les pauvres deviennent plus civilisés. Comme c'est consolant ! des personnes qui ignoraient qu'il existait un Dieu. Quelle grande grâce Notre-Seigneur nous accorde !

*Ypiranga.* — Extrait d'un journal de Sao-Paulo

Son Excellence célébra le Saint-Sacrifice en la chapelle de la *Crèche Catherine Labouré*, tandis que chantait la *Schola Cantorum* composée d'ouvrières. Avec une grande joie 500 jeunes travailleuses s'approchèrent de la sainte Communion, recevant dans leur âme en fête, le plus pauvre des fils d'ouvrier, Jésus-Eucharistie ! Après la messe, Monseigneur félicita la J. O. C. d'Ypiranga, lui montrant la grandeur de l'ouvrier catholique, semblable à Jésus-Christ, humble et obscur, dans l'atelier de Nazareth. Il invita ces âmes remplies de Jésus-Christ à Le porter dans les fabriques à leurs pauvres compagnes, peut-être révoltées devant l'injustice des hommes.



# KIANGSI

## VICARIATS APOSTOLIQUES DE NANCHANG - YUKIANG - KIAN KANCHOW - KIENCHANG

- Limite de Région ecclésiastique.
- - - Limite de Vicariat et Préfecture.
- - - - Limite de District.
- Chemin de fer.
- ⊙ Chef-lieu de Vicariat.
- † Résidence épiscopale.
- † Chef-lieu de District.
- Résidence de Missionnaire.
- Chapelle.

0 10 50 km.

## LETTRES

### DE SAINT VINCENT DE PAUL

découvertes et publiées de 1925 à 1936.

En classant les papiers du cher M. Coste, et montant sur onglets (travail patient de M. Planchet) la documentation photographique des lettres de saint Vincent, nous avons constaté que les deux pièces suivantes de cette *Correspondance* (9 avril 1634 et 16 juin 1656), contrairement à l'habitude, n'avaient pas paru dans les *Annales* : là pourtant, depuis 1926, sont recueillis les inédits de saint Vincent, trouvés après la parution des 14 volumes (1920-1925).

Pour faire le point et rassembler ces éléments dispersés, voici un *index chronologique* des pièces publiées, en marge de la précieuse édition de M. Coste ; il y a intérêt à les insérer dans les *Œuvres de saint Vincent*, et à y fondre même les suppléments du tome VIII, pages 521 à 555 et celui du tome XIII, pages 833 à 846.

Ce relevé — préparé depuis plusieurs mois — peut servir à d'autres : il aurait par exemple fait aisément connaître que le bel autographe du 6 décembre 1641, dont vient de s'enrichir la maison de Perryville (cf. *The Andrein*, novembre 1936, page 3) avait été copié et publié, dès 1927, alors que la précieuse lettre se trouvait à Paris, chez un marchand d'autographes, en attendant de passer en la riche Amérique.

25 novembre 1936,

Fernand COMBALUZIER.

Mai 1630	Louise de Marillac à saint Vincent. <i>Tome VIII</i> , p. 521 (Lettre 3297).	N° 48 bis ; Tome I
8 août 1630	Contrat de saint Vincent avec Nicolas Lemerre pour un orgue au Collège des Bons-Enfants. <i>Annales</i> 1936, pp. 702, 1.000.	T. XIII ; 2° part.
7 septembre 1630	Testament de saint Vincent. <i>Annales</i> 1936, p. 704	T. XIII ; 1° part.
octobre 1630	A Mademoiselle Le Gras. <i>Annales</i> 1930, p. 685	N° 55 bis ; Tome I
26 août 1631	Contrat de M. Vincent et prêtres de la Mission avec Louise de Marillac. <i>Annales</i> 1937, p. 239.	T. XIII ; 2° part.
26 août 1631	Contrat de M. Vincent, prêtres de la Mission, et Gilles Guérim avec Louise de Marillac. <i>Annales</i> 1937, p. 241.	T. XIII ; 2° part.
[9 avril 1634]	A sœur Hélène-Angélique Lhuillier. <i>Annales</i> 1937, p. 237.	N° 163 bis ; T. I
12 février 1635	Visite par saint Vincent du Couvent des Maristinettes. <i>Annales</i> 1934, p. 650	T. XIII ; 1° part.
21 juillet 1635	A Mademoiselle Le Gras. <i>Tome XIII</i> , p. 833 (Lettre 169 et 170)	N° 201 bis ; T. I
1636	A Mademoiselle Le Gras. <i>Tome XIII</i> , p. 841 (Lettre 3318)	N° 253 bis ; T. I
21 octobre 1636	A Mademoiselle Le Gras. <i>Tome VIII</i> , p. 549 (Lettre 247)	N° 247 ; Tome I
[1637]	M. Colombet à saint Vincent. <i>Annales</i> 1932, p. 5	N° 260 bis ; T. I
[1637]	A Mademoiselle Le Gras. <i>Annales</i> 1932, p. 6	N° 265 bis ; T. I
[Septembre 1638]	A Mademoiselle Le Gras. <i>Tome VIII</i> , p. 550 (Lettre 348)	N° 348 ; Tome I
[vers déc. 1638]	A Mademoiselle Le Gras. <i>Annales</i> 1928, p. 253	N° 362 bis ; T. I
16 février 1639	Testament de Madame Goussaut. <i>Annales</i> 1933, p. 670	T. XIII ; 5° part.
[1639]	A Mademoiselle Le Gras. <i>Annales</i> 1927, p. 233	N° 380 bis ; T. I
18 juillet 1639	A Mademoiselle Le Gras. <i>Tome XIII</i> , p. 842 (Lettre 3319)	N° 383 bis ; T. I
[15 déc. 1639]	Lettre au frère Jean Duhamel, diacre. <i>Annales</i> 1936, p. 696 (Lettre 413)	N° 413 ; Tome I
17 déc. 1639	A Mademoiselle Le Gras. <i>Annales</i> 1928, p. 254 (Lettre 414)	N° 414 ; Tome I
[13 janvier 1641]	Saint Vincent nommé par le Roy parmi les Visiteurs du Grand Couvent des Jacobins, à Paris. <i>Annales</i> 1936, p. 707	T. XIII ; 1° part.
[11 février 1641]	A Mademoiselle Le Gras. <i>Annales</i> 1928, p. 256	N° 514 bis ; T. II
[31 mars 1641]	A Monsieur Perriquet. <i>Tome VIII</i> , p. 551 (Lettre 524).	N° 524 ; Tome II
6 déc. 1641	A Monseigneur Sylvestre de Crusy de Marsillac, évêque de Mende. <i>Annales</i> 1927, p. 235.	N° 558 bis ; T. II
4 février 1642	Madame de Villeneuve à saint Vincent. <i>Tome VIII</i> , p. 522 (Lettre 3298).	N° 569 bis ; T. II
Juin [1642]	Lambert aux Couteaux à saint Vincent. <i>Tome VIII</i> , p. 523 (Lettre 3299)	N° 593 bis ; T. II
[4 juillet 1642]	Louise de Marillac à saint Vincent. <i>Tome VIII</i> , p. 523 (Lettre 3300).	N° 599 bis ; T. II
[4 juillet 1642]	A Louise de Marillac. <i>Tome VIII</i> , p. 524 (Lettre 3301).	N° 599 ter ; T. II
[18 sept. 1642]	Un « client » de M. Vincent. <i>Annales</i> 1936, p. 708.	T. XIII ; 1° part.
20 sept. 1642	A M. François Dufestel. <i>Annales</i> 1931, p. 693 (Lettre 618).	N° 618 ; Tome II
21 sept. 1642	Madame de Villeneuve à saint Vincent. <i>Tome VIII</i> , p. 525 (Lettre 3302).	N° 618 bis ; T. II
28 novembre 1642	A François Dufestel. <i>Tome VIII</i> , p. 552 (Lettre 631).	N° 631 ; Tome II
[Vers 1643]	A Guillaume Gallais. <i>Tome VIII</i> , p. 526 (Lettre 3303).	N° 667 bis ; T. II
[1643]	Mémoire de M. Vincent pour l'église Saint-Yves de Rome. <i>Annales</i> 1936, p. 408.	T. XIII ; 2° part.
[5 février 1643]	A M. Bernard Codoing. <i>Annales</i> 1936, p. 405 (Lettre 640).	N° 640 ; Tome II
[23 avril 1643]	Extrait du testament de M. Jean Duhamel. <i>Annales</i> 1936, p. 698.	T. XIII ; 2° part.
13 novembre 1643	A M. Bernard Codoing. <i>Annales</i> 1926, p. 231.	N° 682 bis ; T. II
[Entre 1643-1646]	Louise de Marillac à saint Vincent. <i>Tome VIII</i> , p. 528 (Lettre 3306).	N° 694 bis ; T. II

[Entre 1643-1646]	A Louise de Marillac. <i>Tome VIII</i> , p. 529 (Lettre 3307).	N° 694 <i>ter</i> ; T. II
5 octobre 1644	A M. Antoine Portail. <i>Annales</i> 1928, p. 8 (Lettre 725)	N° 725; Tome II
19 octobre 1644	A M. Antoine Portail. <i>Annales</i> 1927, p. 14.	N° 727 <i>bis</i> ; T. II
[28] août 1645	Approbation par saint Vincent d'un ouvrage de Jean-Baptiste Noulleau. <i>Annales</i> 1934, p. 252.	T. XIII; 1 <sup>re</sup> part.
[25 mars] 1646	A Mademoiselle Le Gras. <i>Annales</i> 1928, p. 257.	N° 793 <i>bis</i> ; T. II
7 septembre 1646	A M. Boniface Nouelly. <i>Annales</i> 1926, p. 233.	N° 854 <i>bis</i> ; T. III
4 octobre 1646	A M. Guillaume Delville. <i>Annales</i> 1933, p. 217.	N° 868 <i>bis</i> ; T. III
6 octobre [1646]	A M. Antoine Portail. <i>Annales</i> 1931, p. 696 (Lettre 870).	N° 870; Tome III
Mai	Louise de Marillac à saint Vincent. <i>Tome VIII</i> , p. 526 (Lettre 3304).	N° 953 <i>bis</i> ; T. III
[entre 1646-1648]	A Louise de Marillac. <i>Tome VIII</i> , p. 527 (Lettre 3305).	N° 953 <i>ter</i> ; T. III
Mai	Mademoiselle Le Gras à saint Vincent (Cf. Tome III, p. 506, note). <i>Annales</i> 1931, p. 293.	N° 889 <i>bis</i> ; T. III
[entre 1646-1648]	A. Mademoiselle Le Gras (Cf. Tome III, p. 506, note). <i>Annales</i> 1931, p. 293.	N° 889 <i>ter</i> ; T. III
Avant 1647	A François Boulart. <i>Tome XIII</i> , p. 843 (Lettre 3320).	N° 1057 <i>bis</i> ; T. III
Avant 1647	A Mademoiselle Le Gras. <i>Tome XIII</i> , p. 843 (Lettre 3321).	N° 1103 <i>bis</i> ; T. III
7 août 1648	A M. Horcholle. <i>Tome VIII</i> , p. 529 (Lettre 3308).	N° 1230 <i>bis</i> ; T. IV
19 mai 1649	Au frère Jean Barreau. <i>Tome XIII</i> , p. 835 (Lettre 1262).	N° 1262; T. IV
28 juin 1650	A la Mère Anne de Compans. <i>Tome XIII</i> , p. 844 (Lettre 3322).	N° 1395 <i>bis</i> ; T. IV
16 septembre 1650	M. L'Argentier à saint Vincent. <i>Tome XIII</i> , p. 846 (Lettre 3323).	N° 1395 <i>ter</i> ; T. IV
22 août 1651	A sœur Anne-Marguerite Guérrin. <i>Annales</i> 1929, p. 724.	N° 1456 <i>bis</i> ; T. IV
22 août 1651	A M. le Comte d'Argenson, ambassadeur de France à Venise. <i>Annales</i> 1927, p. 236.	N° 1497 <i>bis</i> ; T. IV
13 février 1652	A MM. Hallier et Laganit (Canevas autographe). <i>Tome VIII</i> , p. 530 (Lettre 3309).	N° 1529 <i>bis</i> ; T. IV
10 mai 1652	A Mère Marie-Agnès Chevalier. <i>Annales</i> 1929, p. 725.	N° 1530 <i>bis</i> ; T. IV
[1652-1653]	A Louis de Chandener. <i>Tome VIII</i> , p. 531 (Lettre 3310).	N° 1854 <i>bis</i> ; T. V
[juillet 1652]	Jean Barreau à saint Vincent. <i>Tome VIII</i> , p. 532 (Lettre 3311).	N° 1857 <i>bis</i> ; T. V
26 mars 1655	Jean Barreau à saint Vincent. <i>Tome VIII</i> , p. 535 (Lettre 3312).	N° 1880 <i>bis</i> ; T. V
3 avril 1655	Jean Barreau à saint Vincent. <i>Tome VIII</i> , p. 538 (Lettre 3313).	N° 1893 <i>bis</i> ; T. V
5 juin 1655	A M. Joseph Beaulac. <i>Tome VIII</i> , p. 543 (Lettre 3314).	N° 2013 <i>bis</i> ; T. V
26 juillet 1655	A Mademoiselle de Villiers. <i>Annales</i> 1937, p. 238	N° 2082 <i>bis</i> ; T. V
[1656]	Obédience de saint Vincent à sœur Angélique Le Roy. <i>Annales</i> 1936, p. 701.	T. XIII; 1 <sup>re</sup> part.
16 juin 1656	A Mère Agnès Le Roy. <i>Annales</i> 1929, p. 726.	N° 2749 <i>b</i> ; T. VII
[16 octobre 1656]	Au frère Jean Parre, coadjuteur. <i>Annales</i> 1936, p. 699.	N° 2942 <i>b</i> ; T. VII
18 décembre 1658	A Gabriel Desplaces. <i>Tome VIII</i> , p. 543 (Lettre 3315).	N° 2974 <i>b</i> ; T. VIII
[16 août 1659]	Au frère Jean Parre, coadjuteur. <i>Annales</i> 1934, p. 649 (Lettre 2984).	N° 2984; T. VIII
12 septembre 1659	A Thomas Berthe. <i>Tome VIII</i> , p. 546 (Lettre 3316).	N° 2091 <i>b</i> ; T. VIII
20 septembre 1659		
27 septembre 1659		

*Lettre de saint Vincent à la sœur Hélène-Angélique  
Lhuillier*

De Saint-Lazare, ce jour des Rameaux, à 9 heures.  
(9 avril 1634)<sup>1</sup>.

Ma très chère Sœur,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

J'ai reçu votre lettre d'hier avec consolation, et celle de notre digne Mère<sup>2</sup> pour le visiteur<sup>3</sup>, que je tiens aussi très chère, et espère participer au profit que vous faites de la lecture de ces lettres. Je vous remercie de tout cela et vous prie, ma chère sœur, de dire à la bonne fille destinée pour le Mans<sup>4</sup> de votre grâce ce qu'elle a à faire. Son frère me vient de dire qu'elle est dans une sainte impatience de son bonheur.

Et moi je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et du cœur qu'il sait, ma très chère sœur, votre très humble et obéissant serviteur.

Vincent DEPAUL  
*prêtre indigne de la Mission.*

*Lettre. L. a. Original aux archives de la Mission.*

1. Cette lettre, écrite après la fondation de la Visitation du Mans (1634) avant la mort de sainte Chantal (1641), en un temps où sœur Lhuillier n'était pas supérieure du premier monastère de Paris, ne peut se placer qu'aux années 1634, 1635 ou 1636. La première de ces dates offre la plus grande probabilité. (Voir no: e 4).

2. Sainte Jeanne de Chantal.

3. Voir saint Vincent de Paul. Correspondance, édition Pierre Coste, tome 1, p. 370, note 4.

4. Ce fut la comtesse de la Ferrière qui fonda la Visitation du Mans. Venue à Paris au début de l'année 1634, elle passa six mois au premier monastère, où se traitèrent les conditions de la fondation. Elle en repartit avec six sœurs : Marie-Anastase-Pavillon, Marie-Augustine Gasse:eau, Marie-Elisabeth Soli, Barbe-Marie Bouvard, Françoise-Geneviève Simon et Marie-Colombe Buyer. Sœur Anne-Louise de Verdelot, choisie comme supérieure, mourut avant le départ et fut remplacée par sœur Pavillon. Les six religieuses arrivèrent au Mans le 22 juillet 1634, conduites par sœur Lhuillier, qui resta un mois avec elles pour les habituer. La Visitandine dont parle saint Vincent est probablement une des six que nous venons de nommer.

*Lettre de saint Vincent à Mademoiselle de Villers*

De Paris, ce 16 juin 1656

Mademoiselle,

Je me donne l'honneur de vous faire ici un renouvellement des offres de mon obéissance perpétuelle. Je vous supplie très humblement, Mademoiselle, de l'avoir pour agréable.

L'on a fait courir en cette ville des bruits qui nous affligeaient. Béni soit Dieu de ce que M. Ozenne nous a soulagés par les bonnes nouvelles qu'il nous a écrites ! O mon Dieu, Mademoiselle, que mon cœur est attendri toutes les fois que je pense au roi et à la reine, qui est plus souvent que tous les jours ! Je les offre incessamment à Notre-Seigneur, tout chétif que je suis, et votre chère personne bien souvent.

Plût à Dieu, Mademoiselle, que j'eusse le bonheur qu'a M. Ozenne d'être auprès de la reine, pour admirer la force et la bonne conduite de cette incomparable princesse, comme vous faites ! Je ne puis vous exprimer les merveilles qu'on nous en dit, ni à quel point Notre-Seigneur m'a fait votre très humble et très obéissant serviteur.

Vincent DEPAUL, |

*prêtre de la Mission.*

*Suscription* : A Mademoiselle de Villers près la reine de Pologne.

Lettre. L. a. L'original trouvé à *Nan-hao-tsien* (Mongolie), fut donné, le 16 janvier 1926, à Mgr Jarlin, vicaire apostolique de Pékin. *Le Bulletin catholique de Pékin* en a publié, dans son numéro de février 1926, la photographie et le texte... (ici revu).

MINUTE D'UN CONTRAT DE RENTE  
PASSÉ ENTRE LES PRÊTRES DE LA MISSION  
LOUISE DE MARILLAC ET MESSIRE GILLES GUÉRIN

(26 août 1631)

Furent pns Mes Vincens Depaul pbre licentié en droict canon et supérieur de la Congregaon des pbres de la Mission Anthoine Portail, Jehan de la Salle, Jehan Bécu procur(eur) de la Congregaon, Jehan Dehorgny tous pbres estant de lad. Congregaon demeurans au colleige des bons enfans fondé rue Saint Victor tous les dessusdict faisans et représentans quand à présent la plus grande et saine partie desds pbres de la Mission assemblez en la salle dudict colleige pour adviser et traicter des affaires de lade Congregaon lesquels reconnoissent, confessent et déclarent qu'encores que damoiselle Louise Marillac veufve de feu noble homme M<sup>re</sup> Anthoine le Gras viv(ant) secrétaire de la Reyne Mère ayt avec eulx et sollidairement vendu et constitué cent soixante huit livres quinze solz tournois de rente sur les héritages et biens tant spécialement que généralement déclaréz par led. contract et lad<sup>e</sup> constitution passé par devt. les not(ai)res subsignez le jour d'huy au proffict de noble homme M<sup>r</sup> Guérin conseiller du Roy et correcteur de ses comptes moyennant la somme de deux mil sept cens livres tournois qu'ils auroiyent ensemblement recongneu et confessé avoir eu et receu du susd. M<sup>r</sup> Guérin en espèces soubz la faculté du rachat selon et raison que plus au long le contient icelluy contract. Néantmoins la vérité seroit et est telle que ce que ladite damoiselle en a fait d'entrer avec eulx en lad<sup>e</sup> constitution n'a esté que pour leur faire plaisir et faciliter le recouvrement de ladite somme de deux mil sept cens livres pour laquelle elle a esté constituée et de laquelle elle n'a profficté d'aucune chose,

ains seroit entrée au proffict desds supérieur et pères de la Mission qui au mesme instant que ledict contract de constitution a esté passé l'auroient receue et retenue pour employer au proffict particulier desds pères de la Mission à ceste cause ont promis et s'obligent lesd. comparans oud. nom, icelle damoiselle Louise Marillac à ce pnte et acceptante, acquicter, garantir, indemnizer et rendre indemne elle ses biens personnes et ayans cause de lad. rente de CLXVIII livres XV s. tant en principal que fraiz et loyaulz coustz icelle paier et continuer par chacun an aux quatre quartiers qu'elle est payable et luy en apporter quictances à sa descharge, mesme l'acquicter de toutes pertes et despens dommages et intérestz esquelz elle pourroit encourir et subcomber a cause de ce, et faire en sorte que de tous elle n'en soit nulement tenue ny poursuivye en quelque façon et pour quelconques raisons que ce soit ou puisse être sur peyne de luy rendre et payer tout ce que frayé et desbourcé auroit ou ce pour quoy poursuivye et contraincte payer seroit, insuz que à volontés, par lesd. mesmes voyes peynes et contrainctes qu'elle y pourroit estre tenue et poursuivye et encore de lad. rente en faire le rachapt et admortissement dedens quatre ans prochains venans, et huict jours après luy en apporter quittance dud. admortissement à leurs despens, de laquelle ilz luy fourniront de coppie collationée à son original par deux notaires dud. Chastelet, comme aussy de toutes les pièces et contractz qui y seront mentionnés sy bon luy semble. Et pour l'exécution des présentes et leurs dépendances lesd. sieurs comparans ont esleu et eslisent domicile irrévocable et perpétuel aud. colleige des Bons enfans où sont demeurans lesds pères de la Mission susditz où ils veullent consentent et accordent que tous les actes et exploitz de justice qui y seront contre eux faitz pour raison du contenu en lesd<sup>es</sup>

présentes soyent de tel effect force et vertu que sy faictz estoient parlant à leur propre personne et vray domicile. Obligeant... renonçant...

Faict et passé en la salle dud. colleige après midy le vingt six jour d'aoust mil six cens trente ung. Et ont signé

A. PORTAIL  
J. BÉCU

Vincens DEPAUL  
J. DE LA SALLE  
J. DEHORGNY  
Louise de MARILLAC

CAPITAIN

CHARLES

(*Archives nationales* : Minutier central XVIII, registre 186 folio 197).

MINUTE D'UN CONTRAT DE RENTE  
PASSÉ ENTRE LES PRÊTRES DE LA MISSION,  
LOUISE DE MARILLAC ET MESSIRE GILLES GUÉRIN

(26 août 1639)

Furent prins M<sup>res</sup> Vincent de Paul prestre licentié en droict canon et supérieur de la Congregaon des pbres de la Mission, Anthoine Portail, Jehan de la Salle, Jehan Bécu, p[ro]cureu[r] de lad.(ite) Congregaon, Jehan Dehorgny tous pbres estant de lad. Congregaon demeurant au colleige des Bons enffans fondé rue saint Victor tous les dessus dits faisant et représentant quand à présent la plus grande et saine partie desd. pbres de la Mission, assemblez en la salle dud. colleige pour adviser et traicter des affaires de la dite Congregaon et damoiselle Louise Marillac veufve de feu noble homme M<sup>re</sup> Anthoine Le Gras, secrétaire de la Reyne mère demeurant en ladite rue Saint Victor lesquels de le[urs] bons grez et bonnes volonte[is] sans aucune contrainte si comme ils disoient recongneurent, confessèrent et confessent avoir vendu créé constitué assis et assigné vendent créent constituent assient et assignent par ces p[ré]sentes

du tout à toujours promis et promettant l'un pour l'autre et chacun d'eulx seul et pour le tout sans division ni discussion renonçant auxdits bénéfices de division fidejussion ordre de droit et de discussion garantie de tous troubles debtes, ypothecques évictions engaigements dons douaires et aultres empeschemens gnallement quelconques fournir et ffaire valloir tant en son prin[cip]al court d'arrérages que rachapt à nob[les] hommes M<sup>res</sup> Guérin con[seill]er du Roy et correcteur de ses comptes dem[euran]t à Paris rue saint Victor à ce p[rése]nt achep-  
teur et acquesteur pour luy ses hoirs et ayant cause à l'advenir cent soixante huit livres quinze solz tournois de rente annuelle et perpétuelle à les avoir et prendre gaiger les recepvoir et percevoir et q[ue] lesd. vendeurs constituant ont promis et seront tenus promectent et gaigent bailler et payer aud. acheteur l'un po[ur] l'autre et chacun [d']eulx seul et pour le tout sans division ni discu[ssi]on renon[çant] comme bailler et payer aud. acheteur en sa maison à Paris ou au porteur par chacun an aux quatre quartiers de l'an accoustumez esgallement premier quartier de paiement eschéant au dern[ier] jour de septembre pour portion de temps et continuer de là en avant par chacun an à toujours auxdits quartiers tout et sur spécialement deux mil livres de rente appartenant à lad[ite] Congregaon et qu'ils ont droict de prendre sur les magasins et greniers à sel de ce royaume constituez par Messieurs les prévosts des marchands et eschevins de ceste ville de Paris le troi-  
siesme juing mil six cent vingt cinq aud. sieur de Paul item sur deux cens quatre vingt six livres tournois de rente en deux partyes que lad[icte] dam[oise]lle dit luy ap[par]tenir de son propre et (qu')elle a droict de prendre sur les aydes et impositions de ce royaume, comme généralement sur tous et chacun des biens et revenus temporels desd. pbres de la Mission rentes terres sei-

gneuries et possessions immeubles présent et advenir de lad. dam[oise]lle sur chacun les pièce partie et portion d'iceulx sur les plus clairs et mieulx apparens les ungs respondant et prin[cip]allement obligez pour les autres au choix et option du (dit) s[ieu]r achep[teur] et sesd(its) hoirs et ayant cause qu'ils en ont à ceste fin charger affecter obliger et ypothecquer pour payer continuer fournir et faire valloir lesdits (folio 186) cent soixante huit livres quinze sols de rente bons solvab[les] et bien payables par chacun an à toujours auxd. quatre quartiers de l'an sans aulcun déschet ny diminu[ti]on non [obst]ant mu[ta]tion de monoye et de détempteurs prescription laps de temps discontinua[ti]on de paiement ny aultres choses à ce contraires et sans q(ue) la générale obliga[ti]on desroge à la spéciale ny la spéciale à la générale pour de ladite rente jouir par ledit s[ieu]r achep[teur] sesd. hoirs et ayant cause et en faire et disposer comme bon luy semblera ceste vente et constitution ainsy faicte moyen[na]nt la somme de deux mil sept cens livres que pour ce lesditz vendeurs constituants en ont confessé et confessent avoir eu et receu dudit sieur achep[teur] qui leur a ladit. somme présentement baillée fournye comptée nombrée et délivrée comptant et par lesdits no[tair]es soub[sib]nez en quartz d'escu testons et autre monnoye le tout bon et ayant de présent cours dont et delaq[ue]lle dict[e] somme de deux mil sept cens livres lesd. vendeurs constituant s'en sont tenuz et tiennent pour contens et bien payez et en ont quicté et quictent lesdits achep[teurs] et tous au[ltr]es désaïssissant... voullant... procur[eur]... le porteur... donnant pouvoir... et combien que led[its] cens soix[an]te huict livres quinze sols de rente soyent dicts annuels et perpétuels seront et demeureront néantmoins racheptables à toujours en vendant baillant et payant par le rachepteur ou racheptant à une fois

seul payement pareille somme de deux mil sept cens livres avec les arrérages qui en seront pour ce lors deubz eschuz et entrez pour portion de temps fraiz mises de tous loyaulz coustz et pour l'exécu[ti]on du contenu en ces présentes et les déppendances lesdits vendeurs constituant ont esleu et élisent leur dom[ic]ille irrévocable et perpétuel audit colleige des Bons enfians où sont demeurans lesd[its] pères de la Mission au[que]l lieu et domicile ainsy esleu ils veulent consentent et accordent que tous actes et exploictz de justice qui y seront estre eulx faicts soyent et vaillent de tel effect force et vertu que sy ils estoient parlant à leur propre personne et vray dom[ic]ille non(obs)tant... Promettant... obligéant... chacun d'eulx sul et pour le tout sans divis[i]on ni discu[ssi]on renon[çant] co[m]m]e dessus.

Faict et passé audit colleige en la salle d'icel(ui) après midy le vingt six[ièm]e jour d'aoust mil six cens trente ung. et ont signé

A. PORTAIL  
J. BÉCU

Vincens DEPAUL  
J. DE LA SALLE  
Jean DEHORGNY  
Louise DE MARILLAC  
GUÉRIN  
CHARLES

CAPITAIN

*En marge de la première page :* Par son acte passé par devant Nonnet et Bruneau no[taires] au chastellet de Paris le dix huit septembre mil cinquante trois appert Estienne Guérin seigneur de Mercusson au nom et comme tuteur de dam[oise]lle Catherine Guérin fille mineure de défunt M<sup>r</sup> Gilles Guérin desnommé au p[ré]sent contract et dame Marve Bonneau veufve M<sup>r</sup> Estienne Guérin au nom et com[m]e tutrice d s enfans mineurs dud. défunct et d'elle lesd[its] mineurs rep[ré]sentants leurdict père et lad[ite] dam[oise]lle Catherine Guérin héritière dud[ic]t feu s[ieu]r Gilles Guérin de dame Louise Goislard leur mère et ayeulle avoir faict réduction de la rente de cent soixante huit livres quinze solz en endroit mentionné du denier seize au denier vingt qui est à lad[ic]te raison cent trente cinq livres de rente chacun an payable aux quatre quartiers ainsi qu'il est porté en ledit acte de réduction portant pouvoir de faire la p[ré]sente mention qui a esté faicte auxd. no[taires] à Paris soub[s]ignez le quinzième jour d'octobre mil v[ing]t cinquante trois.

CAFFARD

CHALON

UN MÉCÈNE DE SAINT VINCENT DE PAUL :  
PIERRE-FRANCOIS MONTORO dit MONTORIO,  
*Vice-légat en Avignon (1604-1607).*

Il y a près de 40 ans, étant à Rome, comme économiste de notre *Maison Internationale*, j'ai pu faire quelques recherches dans diverses bibliothèques de la Ville Eternelle, dans les Archives Vaticanes que Léon XIII, en 1881, a si libéralement ouvertes aux investigations des érudits de tous les pays ; aux Archives des Rites où, par faveur spéciale aussi, j'ai pu consulter le très volumineux dossier de la Canonisation de saint Vincent de Paul<sup>1</sup>. En outre par insigne bienveillance de M. le marquis Patrizi-Montoro, j'ai eu la très appréciée bonne fortune de pouvoir pénétrer dans les Archives familiales de cette noble maison qui, au siècle dernier, a donné à l'Eglise le cardinal Patrizi, Vicaire du Saint Père, et qui a particulièrement mérité aussi de la famille de saint Vincent, ayant fondé trois établissements de Filles de la Charité, le premier dans l'Ombrie, à *Montoro Nera*, les Ecoles Patrizi (1857), et les deux autres à *Rome* même dont l'un sur la paroisse de Saint-Jean-des-Florentins (1859) racheté depuis par la Communauté, et l'autre via San Nicola da To'ent'no (1866), dans la suite transféré via Santa Suzanna<sup>2</sup>.

Presque en face de l'église nationale de Saint-Louis-des-

1. D'après le catalogue fait en 1825 des actes de canonisation, voici le titre des volumes du procès : *Parisien. Vincentii de Paulo Congniti Missionis fundatoris : Processus informativus* (2 vol.) ; *Transductio ejusdem* (2 vol.) ; *Processus de non cultu cum particulis traductionis* ; *Processus aplicus super sanctitate vitae, virtutibus et miraculis in genere* ; *Processus Remissorialis super virtutibus et miraculis in specie, ne pereant probationes* ; *Transductio ejusdem* ; *Processus Remissorialis Parisiensis super iis quae supervenerunt post indultam venerationem* ; *Transductio ejusdem*. Malheureusement faute de temps je n'ai pu étudier qu'une petite partie de cette imposante pile de gros volumes ; au reste le grand intérêt pour moi était dans les dépositions des témoins. *Nota* que les procès français aujourd'hui n'ont plus besoin de traduction.

2. Cfr. *Annales de la Congrégation de la Mission*. Année 1900, pp. 38 et 176.

Français [bâtie en 1589 aux frais de Catherine de Médicis], se dresse le palais de M. le marquis Patrizi à qui appartiennent aujourd'hui les papiers de famille du vice-légat d'Avignon, Pierre-François Montorio. Un inventaire en a été fait en 1806 sous le titre de : *Indice di tutte le materie esistenti nell'archivio de l'Eccma Casa Chigi-Montoro*. (2 vol. in-4°).

L'émotion ressentie, quand la première fois j'ai franchi le seuil de cet important chartrier, partagé entre l'espoir et la crainte, les chercheurs la comprendront. J'ai pensé que les notes que j'y ai recueillies alors et qui depuis dorment dans mes cartons, pourront peut-être avoir quelque intérêt pour les curieux et surtout pour les enfants et les admirateurs, chaque jour plus nombreux, de saint Vincent de Paul dans la vie duquel cet original Mécène occupe dès le début une place si importante et si décisive.

Je n'ai pas la prétention d'écrire en détail les faits et gestes de Pierre-François Montorio, prélat de la nonciature de Paris en 1593, évêque de *Nicastro* de 1594 à 1620, vice-légat en Avignon de 1604 à 1607, et nonce à Cologne de 1621 à 1624. Je n'en ai pas les éléments sous la main. Je voudrais simplement, d'après ses archives de famille, fixer les grandes lignes, les jalons, de cette existence longue et variée.

Les dignités ecclésiastiques ne manquent pas dans la famille du vice-légat. Le frère de son grand-père, Jean Rinaldo Montoro était évêque de *Narni* de 1538 à 1546 ; l'oncle et le cousin de sa mère, Thomas et Paul Cortèse de Prato et de Pistoie, étaient successivement évêques de *Vaison* en France (Vaucluse) à partir de 1533 ; son père était neveu des cardinaux Paul et Frédéric Cési<sup>1</sup> ; bientôt sa nièce épousera un Chigi, cousin

1. Paul-Emile Cési de Rome, promu cardinal (6 juil. 1517) par Léon X, administra entre autres l'évêché de Narni avant 1524, et mourut in Curia Romana le 5 août 1537. C'était le temps des Luther et des Charles Borromée.

éloigné du futur pape Alexandre VII. Et d'autres Cési figurent sur les listes épiscopales de cette époque.

Pourtant c'est seulement vers 1585 que le château de Montoro, au diocèse de *Narni*, fut érigé en marquisat par Sixte-Quint ; ce titre fut confirmé le 23 janvier 1591 par une bulle de Clément VIII.

Le nom de *Montoro* qu'on trouve toujours dans les lettres et autres papiers de famille, en passant par le latin, s'est transformé en *Montorio* pour les écrivains modernes.

Un des plus anciens documents, du 19 novembre 1489, nous montre Franceschina, fille de *Constantin Montoro*, réglant les conditions de sa dot avec Jean-François, Michel, Dominique et Jean-Bernard Montoro, ses frères sans doute.

Jean-François de Montoro, l'aïeul du futur vice-légat, figure en 1496 sur les listes généalogiques comme marié avec Livie Eroli de Narni. De leurs deux fils, l'un Jean Rinaldo, déjà nommé, devient abbé de San Cassiano et de San Benedetto et évêque de *Narni* de 1538 à 1546, année de sa mort ; l'autre *Jean-Baptiste Montoro* épouse Brigitte Cési dont deux fils aussi nous sont connus : Paul et Constantin qui, le vent favorable en poupe (prestige des deux oncles cardinaux, etc.), poursuivent avec succès le mouvement ascensionnel de la famille.

Paul Montoro, né vers 1531, devient prieur de Saint-Eustache, prieur de Sainte-Marthe, abbé de San Cas-

---

Frédéric Cési de Rome, évêque de Todi (1534-1554), de Crémone (1551-1560), créé cardinal, le 19 déc. 1544, par Paul III (Farèse), et successivement évêque de Palestina, Frascati et Porto, mourut dans son palais à Rome, le 28 janvier 1565, à l'âge de 65 ans. C'était un homme savant, fort riche et d'une grande expérience dans les affaires. Il avait fait bâtir l'église de Sainte-Catherine de Funari à Rome. Sa tombe est à Sainte-Marie-Majeure dans la chapelle érigée également par lui. Ce sont sans doute ces deux cardinaux Cési qu'on y voit encore aujourd'hui représentés en bronze.

siano et de San Benedetto. En 1579, le 23 décembre, il fait son testament en faveur de Jean-Baptiste Montoro l'aîné de ses neveux, et le 25 janvier 1581, âgé de 50 ans il meurt à Rome, paroisse *San Lorenzo in Lucina*, mais est enterré à Sainte-Marie du Peuple, dans cette église où Luther aurait dit sa dernière messe.

*Constantin Montoro*, le père du futur Mécène de saint Vincent, reçoit, avec son frère Paul, le diplôme de citoyen de la ville d'*Orte*, le 11 novembre 1558. Trois ans auparavant il avait épousé une noble veuve de Rome, Dianora ou Eléonora Cortesi, dont le premier mari, mort intestat, avait été de l'illustre maison Capranica. Le contrat de ce nouveau mariage est du 13 janvier 1555; le 20 novembre suivant Mgr Virgilio Rosano, évêque d'Ischia et Vicaire général du Pape, accorde à « Constantin Montoro, neveu du cardinal Cési » l'autorisation de faire baptiser son premier-né chez lui (*in casa sua*), attendu le mauvais temps et pour d'autres raisons respectables (*e per altri degni rispetti*). Six autres enfants, au moins, vinrent dans la suite réjouir ce foyer de neveux d'évêques et de cardinaux. Cependant Constantin Montoro ne devait guère survivre longtemps à son frère Paul, ni voir l'apogée des siens. J'ignore le lieu de son trépas. Il mourut intestat en 1586; le 21 avril de l'année suivante, inventaire du mobilier fut dressé à la demande de la marquise Eléonore Cortesi-Montoro. A son tour elle ne tardera pas à suivre son époux, pour passer à une vie meilleure (*ex hac in meliorem vitam*), comme s'exprime l'état de ses biens héréditaires rédigé le 14 février 1592. Elle décéda en effet en 1591, vis-à-vis (*incontra*) de l'église *Santa Maria Traspontina in borgo*. Mais elle fut enterrée à la Trinité des Monts où déjà se trouvait la tombe d'une de ses filles, Brigitte, morte avant ses parents, comme on le verra plus loin. Jean-Baptiste, Laure, Pierre-François, Frédéric, Brigitte,

Jean Rinaldo et Octave<sup>1</sup> sont les noms des enfants de Constantin Montoro et de Dianora Cortesi.

*Jean-Baptiste Montoro* est l'aîné. C'est en sa faveur spécialement que Clément VIII, par la bulle du 23 janvier 1591, confirma le titre de marquisat, déjà accordé par Sixte-Quint, au château familial de Montoro. Son épouse Giroloma Pallavicini de Gênes lui donna une fille, Anna-Maria Montoro, qu'il institua héritière par testament du 27 septembre 1606. Il mourut le 2 octobre suivant, *via de' Pontefici*, paroisse de Saint-Laurent-in-Lucina, dans la maison où il demeurerait avec sa femme et les sœurs de celle-ci. Il fut inhumé à l'église *del Popolo*, dans la tombe qu'il avait fait établir lui-même, avec son père, pour l'oncle Paul Montoro dont il était l'héritier universel (fidéi-commissaire<sup>2</sup>).

*Laure Montoro* épousa un Napolitain, Jean-Antoine Citarella. En présence de la mère — le père mort — et du frère aîné, Jean-Baptiste Montoro, le contrat matrimonial, fixant une dot de 13.000 écus fut passé le 7 juin 1590, à Rome *in Regione Parionis in domo habitationis* dudit Jean-Antoine. M<sup>me</sup> Citarella ne semble pas avoir atteint la féconde longévité que le célébrant lui souhaita au moment de la bénédiction nuptiale. Par son testament du 5 novembre 1597 elle institua héritiers ses cinq frères : Mgr Pierre-François, Jean-Baptiste, Jean-Rinaldo, Frédéric et Octave Montoro. Elle est enterrée dans les Abruzzes, dans un lieu appelé Gagliano et appartenant aux Citarelli.

*Brigitte Montoro*, sœur de la précédente, mourut à 22 ans, le VI des calendes de novembre (27 oct.) 1581, à la fleur de l'âge (*aetatis flore*) ; elle était d'une modestie, d'une piété incomparable, comme on

1. Et peut-être Madeleine dont parle une lettre du 7 décembre 1604.

2. Cf. Aussi *Liber mortuorum ecclesiae parochialis Suae Mariae de populo* 1595-1620, fol. 146.

peut le lire encore aujourd'hui (devant le chœur, côté de l'Épître) sur la pierre tombale que ses parents éplorés lui firent exécuter dans la riche église de la Trinité des Monts. On a vu plus haut comment la tombe de la mère est venue rejoindre, dans la même église, celle de sa fille toujours pleurée. Vincent de Paul, en 1608, quand il avait « la table et le bon œil de Monseigneur » a dû venir prier ici et a pu déchiffrer, gravés sur la dalle, ces regrets éternels des Montoro<sup>1</sup>.

*Octave Montoro*, mort en 1622, est également enterré à la Trinité des Monts auprès de la mère et de la sœur.

*Jean-Rinaldo Montoro*, frère du précédent, devient d'abord abbé de San Casciano et de San Benedetto et plus tard abbé des Saints Philippe et Jacques à Feroloto, abbé aussi de Saint-Théodore de Maida et vicaire général de son frère à l'évêché de *Nicastro* (1606) ; il est traité alors de docteur en droits civil et ecclésiastique et de protonotaire apostolique. Cependant il n'était que clerc. C'est seulement en 1629, qu'on trouve un bref d'Urban VIII l'autorisant à recevoir les ordres sacrés en trois jours fériés (*in tre giorni festivi*). Le 31 décembre de cette même année l'évêque de Narni par lettres atteste lui avoir conféré les ordres mineurs. Il n'en profita pas longtemps, car déjà le 3 février 1631, inventaire après décès, est dressé de ses affaires.

*Frédéric Montoro*, autre frère du futur vice-légat, nous intéresse plus particulièrement. Après la mort de l'aîné Jean-Baptiste, c'est lui qui devient le chef de la maison Montoro. Il avait épousé la marquise Portia Gabrielli de Rome ; le contrat est du mois d'août 1594,

1. Cette église a été construite en 1495 par le roi de France, Charles VIII pour les Minimes qui y restèrent jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle ; depuis, Louis XVIII donna le couvent aux religieuses françaises du Sacré-Cœur qui y tiennent un pensionnat. Devant grimpent les pittoresques escaliers de la Place d'Espagne ; à côté vers le Pincio, s'étend la Villa Médicis, siège de l'Académie des Beaux-Arts fondée à Rome par Louis XIV.

fixant une dot de 13.000 écus (*scudi*). En 1604 il est choisi comme gentilhomme du cardinal légat d'Avignon, Cintio Aldobrandini, neveu du Pape Clément VIII. Il devient aussi le procureur, le chargé des intérêts de son frère Mgr Pierre-François qui remplace en Avignon comme vice-légat le cardinal titulaire.

Portia Gabrielli est morte à Montoro (son testament est du 2 décembre 1633), tandis que le marquis Frédéric décéda à Viterbe (fin 1638 ou commencement de 1639) et fut enterré dans la chapelle des Chigi.

Le 7 août 1637, un bref d'Urbain VIII lui avait donné l'autorisation de faire dire la messe tous les jours dans l'oratoire privé du palais de Viterbe.

De leur mariage ils eurent plusieurs enfants :

*Portia Montoro*, religieuse à Sainte-Marguerite du Trastevere (1616).

*Constantin Montoro*, né en 1599, épouse Octavie-Félicie Marescotti, meurt (9 mars 1681) sans enfants et est enterré à l'église del Popolo. Par son testament il a laissé des biens à son neveu Laurent Chigi-Montoro, à condition de prendre le nom et les armes de la maison Montoro.

*Laura Montoro* épouse le chevalier Jean-Baptiste Muti; le contrat du 23 décembre 1634, fixe une dot de 8.000 écus.

*Anna Montoro* et surtout *Dionora-Françoise Montoro*, née à Rome (10 août 1602) sur la paroisse Saint-Benoît in Catinari, mais baptisée à Saint-Laurent in Damaso, mariée à Viterbe (?), en 1625, avec Laurent Chigi, cousin éloigné de Fabio Chigi, devenu depuis le Pape Alexandre VII<sup>1</sup>. De leur union deux enfants nous sont connus :

1. Alexandre VII, Fabio Chigi, né à Sienne en 1599, pape de 1655 à 1667. Saint Vincent lui écrit une belle lettre de félicitations que j'ai trouvée aux *Archives Vaticanes*. Il y dit notamment : « J'ai 75 ans ; j'ai déjà vu l'avènement de beaucoup de papes ; mais je n'en ai vu aucun dont l'élection ait

*François-Louis Chigi-Montoro*, baptisé le 29 octobre 1626 à l'église Saint-Laurent de Viterbe ;

et *Laurent Chigi-Montoro*, baptisé à l'église Sainte-Marie de Montoro, le 18 nov. 1627. Il épousa Laura Lancellotti ; en 1697 il occupait encore et léguait à ses enfants le palais Cortesi à Corte Savella, palais qui venait de l'aïeule Dionora Cortesi, qui l'avait reçu elle-même (févr. 1543) comme héritière de son oncle Mgr Thomas Cortesi, évêque de Vaison.

On ne reprochera peut-être de m'être trop étendu sur les origines et les parents de Mgr Pierre-François Montoro, objet de cette petite étude ; mais ne fallait-il pas faire connaître le milieu familial, le cadre dans lequel Vincent de Paul, à peine de retour de l'esclavage et incertain de l'avenir, aurait à évoluer à l'ombre de son protecteur qui l'affectionne beaucoup et lui promet « le moyen de faire une honorable retirade ».

## PIERRE-FRANCOIS MONTORO

14<sup>e</sup> vice-légat en Avignon de 1604 à 1607

Quoique déclaré comme du clergé de Rome, ne semble pas né dans cette ville. Il a été baptisé le 28 mars 1558 dans la cathédrale Saint-Juvénal de Narni, comme en fait foi l'attestation délivrée le 31 janv. 1594 par le Révérend sacristain Dom Dominique Bianco. Où s'est passée son enfance ? à Rome ? à Montoro ? Où a-t-il fait ses études ?... Toujours est-il que, la valeur ne

---

été autant agréée des peuples et des nations... » Voir dans *P. Coste: Correspondance*, les nombreux rapports de ce Pape avec saint Vincent et la Congrégation. Il condamne le jansénisme, accorde des faveurs à la Congrégation, approuve les vœux des missionnaires, les exempte de la juridiction des Ordinaires, explique leur vœu de pauvreté, unit à la Mission le prieuré de Saint-Lazare et la messe conventuelle de l'Abbaye de Saint-Méen ; donne aux missionnaires de Rome la direction spirituelle du Collège de la Propagande, oblige les ordinands de Rome à faire leurs exercices spirituels dans la maison de la Mission.

devant pas attendre le nombre des années, dès le 17 juin 1572, une bulle de Grégoire XIII vient lui conférer le prieuré de *Sainte-Marthe de Trignano*. Ce bénéfice avait appartenu à son oncle Paul Montoro à qui, ce même jour, une autre bulle alloue une pension annuelle de 800 ducats sur ledit prieuré. Quelques années plus tard, le 23 déc. 1579, ce brave oncle Paul institue comme héritier l'ainé de ses neveux, mais à défaut de descendance de celui-ci, il lui substitue ses frères, Mgr Pierre-François, Jean-Rinaldo, Frédéric et Octave Montoro. Enfin il mourut à Rome le 25 janv. 1581 et inaugura à l'église Sainte-Marie du Peuple la sépulture familiale où notre futur vice-légat, soixante-deux ans après, viendra le rejoindre. Cette même année, le 27 oct., celui-ci perdit sa sœur Brigitte, morte à 22 ans, enterrée à la Trinité des Monts, comme il a été dit plus haut.

En attendant, l'avenir se présente à lui plein de promesses. Le 6 juillet 1581 le titre de docteur lui avait été conféré à Padoue. Moins de deux ans après une bulle de Grégoire XIII lui accorde, le 7 mars 1583, le rectorat de l'église de *Sainte-Marie del Monte* à Montoro, par suite de la résignation de Jean-François Montoro. Pierre-François a 25 ans; les honneurs le poursuivent. Sixte-Quint, par bulle du 1<sup>er</sup> janvier 1586, lui attribue l'office de Référendaire de l'une et de l'autre Signature *del numero de' partecipanti*. Malheureusement cette même année, il perdit son père, mort intestat. Une donation des biens paternels a lieu entre les 5 frères en faveur de celui qui « prendra femme » et dont la désignation revient à Mgr Pierre-François et Jean Rinaldo, les deux hommes d'église de la famille. Les 21 avril et 3 septembre 1587 inventaire est dressé du mobilier du marquis Constantin et du palais de la marquise Cortesi-Montoro, et enfin le 29 novembre de l'année suivante, 1588, l'acte de donation est établi par les frères en faveur

de l'ainé Jean-Baptiste, le premier-né (*ossia istituzione di primogenitura*).

Mais voici une nouvelle dignité : un bref pontifical du 25 nov. 1589 en faveur de Pierre-François Montoro, Référéndaire de l'une et de l'autre signature et *Gouverneur de la Marche*, lui accorde pouvoir de donner son vote dans les causes criminelles de cette province ; trois semaines plus tard, le 15 décembre, il reçoit le privilège de bourgeoisie (*cittadinanza*) de la ville de Fermo, capitale de cette partie de la Marche<sup>1</sup>.

En 1590, sa sœur Laure épouse Jean-Antoine Citarella de Naples, mais il ne semble pas que le *Governatore della Marca* ait figuré au contrat dotal. Le 23 janv. 1591, le nouveau Pape Clément VIII (Aldobrandini) qui sera particulièrement bienveillant pour lui, confirme le titre de marquisat du castel familial en faveur de Jean-Baptiste et des autres Montoro. Hélas, cette année est marquée aussi par la mort de leur mère, décédée non loin du Vatican, en face de l'église *Sainte-Marie Traspontina* au Borgo et enterrée à la Trinité des Monts auprès de sa fille, comme on l'a vu plus haut. Le 14 février 1592, inventaire est fait à la demande de ses fils et héritiers : savoir le marquis Frédéric, Mgr Pierre-François, Octave et Jean-Baptiste Montoro. Il y est question d'une vigne dans le quartier des *Prati*, de la maison de Corte Savella, etc.

Par bref pontifical du 27 mai (1592) Pierre-François Montoro est autorisé à donner en location, mais pour trois années seulement, les revenus (*di poter dare in affitto le rendite*) du Prieuré de *Sainte-Marthe de Trignano* et de *San Benedetto* du diocèse de Crémone. Le même jour il donne procuration à Frédéric son frère et son procureur en vertu de laquelle celui-ci l'oblige comme caution dans

1. La *Marche*, ancienne province des Etats de l'Eglise, divisée en Marche d'Ancone et Marche de Fermo.

la dot de sa femme, la signora Portia. A remarquer que les clauses (*capitoli*) matrimoniales entre le marquis Frédéric Montoro et la marquise Portia Gabrielli, avec dot de 13.000 écus, ne paraissent avoir été fixées que deux ans plus tard, au 1<sup>er</sup> août 1594.

Ces deux actes du 27 mai 1592 ne semblent-ils pas des dispositions prises en vue d'un départ prochain ? Cette supposition paraît d'autant plus vraisemblable que l'année suivante on trouve Pierre-François Montoro à Paris, comme prélat de la suite du cardinal légat en France. Mgr Philippe Sega, évêque de Plaisance avait accompagné, puis remplacé, en 1590, le cardinal Cajetan, légat de Sixte-Quint auprès de la Ligue<sup>1</sup>. Il s'efforça d'empêcher l'avènement de Henri IV, le huguenot, au trône de France, et quitta Paris quand ce prince y entra. Il a été raillé dans la *Satire Ménippée*. C'est donc à Paris, prélat domestique de la légation pontificale et non encore dans les ordres sacrés, que nous retrouvons Pierre-François Montoro en 1593 (*in legatione nostra unus ex praelatis nostris domesticis, necnon in nullo ex sacris ordinibus constitutus*). Il se fait absoudre d'avoir omis *saepius* la récitation de l'office à laquelle il était tenu en raison de son bénéfice simple du prieuré de *Sainte-Marthe (magnae et parvae)* du diocèse de Crémone. Le cardinal légat, en vertu de ses pouvoirs, l'autorise à garder, pour en disposer, les fruits perçus induement à cette occasion. Cette absolution sur parchemin est donnée à Paris l'an 1593, signée : *Philippus cardinalis Placentinus legatus*, contresignée et munie du grand cachet pendant, en cire rouge.

1. Bellarmin aussi avait accompagné (janvier 1590) le cardinal Cajetan, comme théologien, et se trouvait à Paris pendant le siège (de mai à août 1590). Après la levée du siège, ils rentrèrent à Rome où Sixte-Quint venait de mourir (27 août 1590).

Philippi Sega, clerc de Bologne, gouverneur de La Marche, évêque de Ripatransone d'abord, puis de Plaisance (3 octobre 1579), nonce en France, promu cardinal le 18 décembre 1591, mort in Curia Romana le 29 mai 1596.

La date incomplète (1593, sans autre indication) reçoit peut-être quelque précision d'un autre acte du 25 février 1593 par lequel le cardinal autorise son subordonné à disposer par testament de biens ecclésiastiques. Vers cette époque les nonces à Paris logeaient à l'hôtel de Cluny ; je n'oserais cependant affirmer que ce fût le cas à ce moment précis. Combien de temps Montoro resta-t-il à Paris ? L'absolution demandée et obtenue du légat, a sans doute quelque relation avec le grand événement qui survient alors dans l'existence du jeune prélat.

Par bulle du VII<sup>ème</sup> des ides de février (7 février) 1593 adressée à Pierre-François Montoro, prêtre (*sic*) romain, docteur en droit civil et ecclésiastique, notre notaire et notre familier (*Petro-Francisco Montorio pbr. Roman. iuris utriusque doctori, notario et familiari nostro*), Clément VIII annonce que, vu l'éminence de ses mérites, il l'a élu, d'accord avec les cardinaux, pour évêque de l'église de *Nicastro* qui se trouve privée de son pasteur. Ce même jour, par une autre bulle (où pend aussi le sceau de plomb avec, imprimées, les figures des saints Pierre et Paul et l'inscription de *Cle/mens Papa VIII*), vu son dévouement au Pape et l'importance de ses mérites (*tuis exigentibus meritis... et ob tuorum exigentiam meritorum*), et afin de pouvoir tenir plus décentement sa condition selon que l'exige la dignité épiscopale, le Pape, par motu proprio, accorde au nouvel élu de garder comme avant, avec son évêché, l'église Sainte-Marie du Mont sur le territoire du château de Montoro (diocèse de Narni), qui n'a pas charge d'âme et n'exige pas de résidence personnelle, d'un revenu de 24 ducats d'or, et 2.000 pour le prieuré de *Sainte-Marthe (Magnae et parvae)* de Trignano à Castelleone (*Castri Leonis*) de l'ordre de Saint-Benoit (diocèse de Crémone), à condi-

tion de pouvoir convenablement aux obligations ordinaires desdits bénéfices.

Une observation importante s'impose ici. A la suite de l'inventaire des archives Chigi-Montoro, j'ai copié et aligné chronologiquement les dates, comme elles se trouvent inscrites sur les documents. Mais il faut remarquer que, dans la chancellerie romaine, c'était alors généralement l'usage, jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, de dater les privilèges, les bulles, d'après le style de l'Annonciation, c'est-à-dire qu'on commençait l'année au 25 mars, tandis que les autres actes, les brefs, étaient datés d'après le style de Noël ou du 1<sup>er</sup> janvier<sup>1</sup>. Dès lors les bulles du 7 février 1593 nommant Pierre-François Montoro à l'évêché de Nicastro devraient porter la date de février 1594, d'après notre manière actuelle de compter, et le titre de « prêtre romain » qu'on lui donne est justifié. — Comme on l'a vu plus haut, jusqu'alors il n'avait reçu que la tonsure<sup>2</sup> ; sa prochaine élévation à l'épiscopat va l'obliger à prendre les ordres. Mais une fois la décision prise, les choses ne vont pas traîner en longueur. Ecoutez les attestations officielles :

Le mercredi 19 janvier 1594, dans l'église Sainte-Marie du Peuple, devant le maître-autel, l'illustrissime Pierre-François Montorio, clerc romain, référendaire du Saint Père *in utraque signatura*, prieur de Sainte-Marthe, trouvé idoine et admis en vertu des lettres apostoliques du 3 janvier 1594, reçoit les Ordres mineurs de portier, lecteur, exorciste et acolyte (on sait que c'est l'église où se trouve la tombe de son oncle Paul, et où lui-même aura sa dernière demeure).

Le jeudi 20 janvier, fête de saint Sébastien, il fait

1. A. Giry, *Manuel de diplomatique* (éd. 1894), p. 126 et A. de Bouard, *Manuel de diplomatique française et pontificale* (éd. 1929), p. 306 et 308. — Cette remarque doit s'appliquer aussi aux autres bulles citées plus haut avec une date comprise entre le 1<sup>er</sup> janvier et le 25 mars.

2. Cela est de nature à nous étonner aujourd'hui ; malheureusement c'était assez commun alors.

l'irrévocable pas du sous-diaconat devant l'autel principal de l'église de Sainte-Catherine de Funari, bâtie en 1564 (dans l'intérieur de l'ancien cirque Flaminius) par le cardinal Frédéric Cési, frère de sa grand'mère. C'est son prieuré de Sainte-Marthe qui lui sert de titre d'ordination (*aditulum prioratus*).— Le dimanche 23 janvier, le diaconat lui est conféré dans la chapelle de la Madone de l'église *Sainte-Marie in Vallicella*, plus connue sous le nom de *Chiesa Nuova*, élevée par saint Philippe Néri<sup>1</sup>.

Enfin le 25 janvier, jour de la conversion de saint Paul, c'est le sacerdoce qu'il reçoit dans l'église de la Société de Jésus<sup>2</sup>. Tous ces ordres lui sont conférés successivement et avec les cérémonies prescrites, par Mgr Louis de Torres, archevêque de *Monréale* (de Sicile), spécialement député à cet effet par Son Eminence le Cardinal Vicaire dont les lettres testimoniales, en daté du 1<sup>er</sup> février 1594 nous ont gardé avec fidélité mémoire détaillé.

D'autres attestations les avaient précédées : le 31 janvier celle du sacristain de la cathédrale de *Narni* pour l'acte de baptême, et le 3 février le certificat de légitimité de bonne vie et mœurs affirmé et signé par 5 prélats, dont les évêques de Todi et de Castro qu'on va retrouver, trois semaines plus tard, au sacre de l'évêque élu.

C'est en effet le jeudi 24 février, fête de saint Mathieu, que Son Eminence Jean-Baptiste, cardinal Castrucci, spécialement commis par le Pape même, procéda à la consécration du nouvel évêque de *Nicastro*, avec l'assistance de Mgr Angelo Coesio, évêque de *Todi* et de Mgr Laurent Celso, évêque de *Castro*, sous la direction de Guido Ascanio, cérémoniaire apostolique, au Vatican, dans la splendide chapelle Sixtine, devant l'ancien et le nouveau Testament, y compris le jugement dernier,

1. Saint Philippe Néri mort en 1595 y est enterré, ainsi que Baronius et le cardinal Maury, mort à Rome en 1817.

2. La belle église du Gesù, élevée en 1575, conserve, entre autres reliques, le corps de saint Ignace, le bras et la main de saint François-Xavier.

représentés dans les immortelles fresques (alors dans toute leur fraîcheur) du *Pinturricchio*, du *Botticelli*, du *Pérugin* et surtout de *Michel-Ange*. Trois jours après cette journée mémorable, où toute la famille Montoro fut particulièrement à l'honneur, le 27 février, premier dimanche de Carême, dans cette même chapelle Sixtine, pendant le chant de la messe solennelle, Clément VIII fait appeler le nouvel évêque de Nicastro pour le faire siéger au nombre des évêques assistants à sa chapelle pontificale, faveur dont le maître des cérémonies, Paul Alaleo a dressé acte authentique, signé et scellé<sup>1</sup>.

Le 12 février, avant son sacre, Mgr Montoro avait prêté serment pour son évêché entre les mains du cardinal François Sforza. Nicastro en Calabre étant du royaume de Naples, il fallait l'*Exequatur* Royal. Il fut accordé le 15 mars par le souverain «Philippe, par la grâce de Dieu, roi de Castille et d'Aragon, des deux Siciles, de Jérusalem, de Hongrie, etc.<sup>2</sup>» Le 24 mars suivant (1594), c'est la prise de possession de l'évêché de Nicastro par son nouveau pasteur. Se rendit-il lui-même dans ces sauvages montagnes, ou prit-il possession par procuration ? N'ayant pas analysé ce document, je ne saurais le dire à présent. Mais je serais porté à croire qu'il vint en personne dans sa ville épiscopale, vu le silence de mes notes pour les années qui suivent et où je n'ai mentionné que quelques arrangements de famille entre Frédéric, Jean-Baptiste, Jean-Rinaldo, Octave et Laure Montoro.

Rome, 1897 — Cuvry, 1936.

(A suivre)

Jean PARRANG.

1. Caringi a publié, *Revue du Monde Catholique* 1867 à 1878, des pièces sur la légation et le journal d'*Alaleo*, maître des cérémonies du cardinal Cajetan à Paris.

2. Le roi y parle d'un bref du Pape signifiant la nomination de Mgr Montoro, bref daté du 16 févr. 1594, ce qui est pour confirmer l'observation faite plus haut au sujet de la vraie date des bulles : février 1594.

## ACTES DU SAINT-SIÈGE

---

### *Pouvoirs concédés par la Sacrée Pénitencerie*

---

LAURENTIUS TITULI S. PANCRATHI

S. R. E. PRESBYTER CARDINALIS LAURI

SS. DD. Nostri Papae et S. Sedis Apostolicae  
Major Paenitentarius

*Sacra Paenitentiarum, Tibi dilecto in Christo Superiori Generali Congregationis Missionis facultates sequentes concedit ad triennium a data praesentium computandum, cum potestate eas communicandi, etiam habitualiter non tamen ultra praefinitum terminum, tantum cum Recioribus singularum domorum Congregationis necnon ob peculiares causas, cum aliquot eiusdem Congregationis religiosi, scientia ac prudentia conspicuis; dummodo tum Ipse, tum omnes praedicti, fueritis ab Ordinario loci, ad excipiendas fidelium confessiones legitime adprobati; eaque lege, ut iisdem facultatibus, in actu sacramentalis confessionis et pro foro conscientiae dumtaxat uti valeatis.*

I. — Absolvendi quoscumque poenitentes (exceptis haereticis haeresim inter fideles e proposito disseminantibus) a quibusvis censuris et poenis ecclesiasticis ob haereses tam nemine audiente vel advertente quam coram aliis externatas incursis; postquam tamen poenitens magistris ex professo haereticis doctrinae, si quos noverit, ac personas ecclesiasticas et religiosas, si quas hac in re complices habuerit, Supremae S. Congregationi S. Officii per se, vel, de eius venia, per teipsum denunciaverit; et quatenus ob iustas causas huiusmodi denunciatio ante absolutionem peragi nequeat, facta ab eo seria promissione denunciationem ipsam peragendi cum primum et quo meliori modo, iudicio tuo, fieri poterit; et postquam in singulis casibus haereses coram te secreto abiuraverit; iniuncta, pro modo excessuum gravi poenitentia salutari cum frequentia Sacramentorum et obligatione se, prudenti iudicio tuo, retractandi apud personas coram quibus haereses manifestavit, atque illata scandala reparandi.

II. — Absolvendi a censuris et poenis ecclesiasticis eos qui libros apostatarum, haereticorum aut schismaticorum, apostasiam, haeresim aut schisma propugnantes, aliosve per Apostolicas Litteras nominatim prohibitos, scienter sine debita licentia legerint vel retinuerint; iniuncta congrua poenitentia

salutari ac firma obligatione supradictos libros, quantum fieri poterit, ante absolutionem destruendi vel tibi tradendi.

III. — Absolvendi a censuris et poenis ecclesiasticis eos qui nomen dederint sectae massonicae aliisque eiusdem generis associationibus quae contra Ecclesiam vel legitimas civiles potestates machinantur; ita tamen ut a respectiva secta vel associatione omnino se separent eamque abiurent; denuncient, ut supra, personas ecclesiasticas et religiosas, si quas eidem adscriptas noverint; libros, manuscripta ac signa eadem respicientia, si qua retineant, in manus tuas tradant, ad S. Officium quamprimum caute transmittenda aut saltem, si iustae gravesque causae id postulent, destruenda; iniuncta pro modo culparum gravi poenitentia salutari cum frequentatione sacramentalis confessionis et obligatione illata scandala reparandi.

IV. — Absolvendi a censuris et poenis ecclesiasticis eos qui clausuram Regularium utriusque sexus sine legitima licentia ingressi fuerint, necnon qui eos introduxerint vel admiserint; dummodo tamen id factum non fuerit ad finem utcumque graviter criminis, etiam effectu non secuto, nec ad externum Ordinarii forum deductum; congrua pro modo culpae poenitentia salutari iniuncta.

V. — Dispensandi commutando, consideratis causis, in alia poenitentiae vel pietatis opera, omnia vota privata; exceptis votis perfectae ac perpetuae castitatis et ingrediendi Religionem votorum solemnium, quae emissa fuerint absolute et post completum decimum octavum aetatis annum, nec non votis in quibus agitur de praeiudicio vel de iure tertii.

VI. — Dispensandi in matrimoniis iam contractis super impedimento occulto criminis ex adulterio cum fide data, absque ulla tamen machinatione; monitis coniugibus de necessaria secreta inter sese tantum, idest sine interventu parochi seu testium, renovatione consensus, atque iniuncta gravi et diuturna poenitentia salutari.

VII. — Dispensandi super occulta irregularitate contracta ex violatione censurarum tantum cum clericis, tam saecularibus quam regularibus, in Sacris Ordinibus constitutis, sed ad hoc dumtaxat ut poenitens Ordines iam susceptos licite exercere valeat.

VIII. — Dispensandi ab irregularitate ex homicidio voluntario aut abortu, de qua in can. 985 n. 4, sed ad hoc unice ut poenitens ordines iam susceptos sine infamiae vel scandali periculo exercere queat; iniuncto eidem poenitenti onere, intra mensem saltem per epistolam, per confessarium vel per se, recitico nomine, docendo de omnibus casus circumstantiis, et praesertim quoties delictum patriverit, ad S. Paenitentiarium recurrendi, et standi eius mandatis sub poena suspensionis a divinis ipso facto incurrendae.

IX. — Absolvendi a censuris et a paenis ecclesiasticis statutis circa duellum, in casibus dumtaxat ad forum externum non deductis; iniuncta gravi paenitentia salutari et aliis iniunctis, quae fuerint de iure iniungenda.

Meminerit confessarius, si forte ex oblivione vel inadvertentia ultra praedictum tempus his facultatibus uti contingat, absolutiones seu dispensationes exinde impertitas ratas esse et validas iuxta can. 207 § 2 C. J. C.

Datum Romae, ex Sacra Paenitentiaria, die 18 novembris 1936.

De mandato Emi  
S. Luzio, Regens

J. Rossi,  
Secretarius

N. B. — Comme précédemment (Annales 1933, page 863; 1920 page 411), M. le Supérieur général accorde ces pouvoirs de la Sacrée Pénitencerie aux visiteurs, aux supérieurs locaux; il les délègue aussi aux confrères que Visiteurs ou Supérieurs voudront bien désigner.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### REVUE DES REVUES

REVUE THOMISTE. — Mai-juin 1936. — Emile Neveut:  
*Le désir des sacrements.*

REVUE DES ETUDES SÉMITIQUES. — II, 1936, pages XL-XLVI. — Charles-F. Jean : *Détés de l'Hadès babylonien d'après les textes cunéiformes des dynasties Isin-Larsa 2186-1925.*

LES MISSIONS CATHOLIQUES. — 1<sup>er</sup> octobre 1936, pages 455-457. — Ambroise Engelvin : *Les Vézos ou Enfants de la mer.*

ANNALEN DER KONGREGATION DER MISSION UND DER BARMHEZIGEN SCHWESTERN. — 1936. N<sup>o</sup> 2 et 3. — *Les prêtres de la Mission; la constitution de la Congrégation; les œuvres de la Congrégation. — Notice sur*

*M. François Hillinger. — Les prêtres de la Mission à Schwarzach. — Les Filles de la Charité en Autriche. — La province des Filles de la Charité de Tchécoslovaquie. — Jérusalem : Extraits de lettres de M. Kerls.*

ANNALI DELLA MISSIONE. — Août 1936. Rome, 1837. *Le premier centenaire de la canonisation de saint Vincent, notes autographes de M. Ugo. — Primo Battistini, (27 février 1867-2 mars 1936) : souvenirs. — Sœur Josephine Serena (1849-1936). : notes biographiques. — M. Laurent Marini (9 janvier 1863-11 décembre 1935), par François Maloni.*

Octobre. — *Inauguration de la maison Saint-Vincent, à Sienne. — Sœur Verdinelli (1871-1936). — M. Jean Domenge: Espagne, souvenirs de juillet 1936. — M. Joseph Sapeto (1811-1895) et l'Empire italien en Ethiopie.*

LE BULLETIN CATHOLIQUE DE PÉKIN. — Septembre 1936. — *Un jubilé au Pétang : M. René Flament (1886-1936). — M. Joseph Herman (1877-1936), par J.-G. Meijer. — Saint Thomas a-t-il porté l'Évangile jusqu'en Chine ? (suite), par Aymard Duvigneau. — Ch. V : Examen des données documentaires.*

Octobre. — *Saint Thomas a-t-il porté l'Évangile jusqu'en Chine ? par Aymard Duvigneau. — Ch. VI : La question de Ta-mouo ; VII : Conclusion. — Notes sur l'évangélisation du Tchéli et de la Tartarie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, par le P. Bornet, s. j. (suite, en novembre et décembre 1936).*

L'ECHO DE LA MAISON-MÈRE DES FILLES DE LA CHARITÉ. — Octobre 1936. — *Confiance, par le T. H. Père Souvay. — La Fille de la Charité dans sa correspondance : avec les Supérieurs, par la T. H. Mère Chaplain.*

Novembre. — *Les leçons de la Très Sainte Vierge, par la T. H. Mère Chaplain. — La Fille de la Charité*

*dans sa correspondance : avec les parents*, par la T. H. Mère Chaplain.

Décembre. — *Choses d'Espagne*, par le P. Cazot. — *La Fille de la Charité à la chapelle*, par la T. H. Mère Chaplain. — *L'Infirmerie dans nos orphelinats*. — Supplément. — *L'Education physique féminine*.

LES MISSIONS DES LAZARISTES ET DES FILLES DE LA CHARITÉ DES PROVINCES DE FRANCE. — Septembre 1936. — *Dessié italiana*, par André Marsay.

Octobre. — *Cali : Un mariage mouvementé*, par Mgr Potier. — *Chine : Dans la «cuvette» du King-Tong*, par Joseph Gaté. — *Congo Belge : les Manis à Lukolèla*, par André Windels. (*suite en novembre*).

Novembre. — *Les jeunes Libanais futurs apôtres du Liban*, par Elie Asmar.

Décembre. — *L'hôpital Saint-Vincent à Jérusalem*, par René Schwob. — *La léproserie de Douma (Syrie)*, par Sœur Chaland. — *Lettre du Bienheureux François-Régis Clet à M. Letondal (5 septembre 1798)* — *Cinquante ans de Chine : Mgr Faveau, 1886-1936*.

MISSIONI ESTERE VINCENZIANE. — Septembre 1936. — *A Wanan, que les temps sont changés*, par Salvatore Russo. — *Tsangichoo*, par Joseph Giaccone.

Octobre. — *Poursuivre l'œuvre du P. Anselmo*, par Fernand Thieffry.

Novembre. — *L'Ethiopie : vue d'ensemble*.

LE PETIT MESSAGER DE NING-PO. — Septembre-octobre 1936. — *Notes biographiques sur Sa Grandeur Mgr Paul-Marie Reynaud, Vicaire apostolique de Ning-Po (1854-1936)*, par M. Nestor Boucherie. — Ch. XVIII : *les troubles du district de Tai-Tchéou (suite)*. — Ch. XIX : *Le drame de Ning-Hai*.

SANKT VINZENZ. — Octobre 1936. — *Mgr Thiel en voyage missionnaire chez les Indiens du Guatuso (1882-1896).*

Novembre. — *Frère Bernhard. — Frère Pierre et ses premières tournées apostoliques*, par Joseph Hotze.

VINCENZ STIMMEN. — 1936, n° 4. — *Emmanuel-Joseph Bailly, premier président des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul : 75<sup>e</sup> anniversaire de sa mort*, par Henri Auer.

### LIVRES

*Vicariatus apostolici de Hangchow 1936. Statuta synodalia ad modum Directorii Missionis.* Hangchow, 1936, XVIII, 380 pages.

Ces statuts élaborés à la suite et comme conclusion pratique du synode, tenu à Hangchow du 14 au 18 janvier 1936, demeurent pour les prêtres du Vicariat un pratique directoire de leur zèle et de leurs travaux.

Treize titres sur les personnes (missionnaires, laïcs) ; sacrements (baptême, confirmation, eucharistie ; sacrifice et sacrement, pénitence, extrême-onction, mariage) ; lieux et temps sacrés ; culte divin ; biens temporels de l'Eglise ; œuvre d'évangélisation ; collège préparatoire au séminaire ; action catholique ; écoles ; périodiques et livres. Avec quelques *appendices*, ce volume facilitera cette discipline et ce zèle que Mgr Faveau désire toujours voir plus grands et plus ardents dans le Vicariat apostolique de Hangchow.

*Les Lazaristes en Chine 1697-1935. Notes biographiques recueillies et mises à jour par J (oseph) Van den Brandt, Frère lazariste.* Pei-P'ing. Imprimerie des Lazaristes. 1936. VIII-322 pages (16,5 × 25).

A moins d'avoir essayé et mené suffisamment loin un travail analogue, se figure-t-on exactement ce que représente d'attention et de recherches un pareil volume de 322 grandes pages ? Mettre sur pied, 964 notices biographiques, s'espaçant sur 238 années, sans *phrases aucunes*, tout en notations sèches et précises, aligner des milliers de dates, manier des centaines de nom propres, s'appuyer sur des références et des sources qu'il faut tout au moins contrôler dans leur ensemble, recueillir de ci

de là des précisions; mendier un fait; devant ses demandes, ne pas craindre des silences, le sourire et parfois des rebuffades, moissonner partout des compléments précieux et solides, dresser des tables, revoir méticuleusement ses fiches, se résigner à ne pas être lu, mais il est vrai se réjouir d'être utile et se savoir d'avance relu, consulté, pillé, et à l'occasion épluché de près... voilà l'heureux sort des faiseurs d'index, des bâtisseurs de dictionnaires soigneux et de répertoires minutieux.

Si donc l'on soupèse et comprend toutes ces situations et ces alternatives, quelle sincère et cordiale louange devons-nous au frère Van den Brandt ! Sa patience de plus de trente ans de recherches, l'attention et le souci d'être précis et de servir l'ont constamment soutenu, tout comme des encouragements haut placés ! Aussi désormais, voilà un beau programme mené à bien. Quel noble modèle proposé à notre imitation dans tous les champs de la Congrégation. Certes, à réaliser un tel idéal les difficultés ne font pas défaut, mais il reste acquis que pour la *Chine lazarisste* l'édifice est debout : stèles biographiques qui s'alignent au fil des années sur les tombes et les labeurs de ceux qui ont diversement peiné sur la terre chinoise. Dans l'histoire des Missions, voici donc un travail méritoire, dû à Joseph Van den Brandt, frère lazarisste.

Chanoine Henri Crépin, aumônier des Lycées de Valenciennes. *Nous d'Eglise... La légendaire jeunesse d'un vieux clergé*. Bruges (Belgique) 1936. Librairie de l'œuvre Saint-Charles, 336 pages.

Annoncé dans les *Annales*, 1936, p. 569, ce livre délicieusement évocateur vient enfin de paraître et justifie d'ores et déjà une vive et commune admiration.

Richesse de souvenirs ; impressions lointaines prestement saisies ; fraîcheur d'âme ravissante ; style où les mots les plus simples résonnent au maximum de leur valeur ; sincérité des notations sur les choses et sur les gens ; piété simple et affectueuse... bref, comme le constate M. Ernest Dimnet en quelques mots de préface, livre charmant qui d'emblée prend place parmi les plus savoureux souvenirs d'école...

M. le chanoine Henri Crépin, resté toujours jeune, a mené à bien une belle œuvre. Quel beau ! quel bon livre de prix... mais pour l'apprécier davantage, il faut avoir vécu et néanmoins se conserver invinciblement jeune : *légendaire jeunesse d'un vieux clergé*...

*Quatre lettres du Bienheureux François-Régis Clet à M. François Létondal.*

Retrouvées dans les archives des Missions étrangères de Paris, qui ont conservé de longues lettres intimes des missionnaires, ces quatre missives du Bienheureux Clet sont adressées à M. François Létondal, procureur des Missions étrangères, en résidence à Macao. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la portugaise Macao restait pratiquement l'unique porte des missionnaires rentrant en Chine, et pour leur venir en aide et collaborer à leur apostolique dévouement, le procureur jouait un rôle de profonde serviabilité. M. Létondal possédait ces qualités de l'emploi. M. Clet, après tant d'autres, le reconnaît avec une charmante gratitude, et dans cet épanchement intime d'une correspondance amicale et fraternelle, le futur martyr de 1820 se montre à nous : zélé, plein d'entrain, surnaturellement heureux pour ses chers chrétiens, les prenant avec leurs défauts mais reconnaissant aussi leurs qualités... Au cours de 1936, ces quatre lettres ont été publiées par *Les Missions des Lazaristes et des Filles de la Charité des provinces de France* : pages 16-20, celle du 2 octobre 1793 ; pages 94-96, celle du 5 novembre 1799 ; pages 117-119, celle du 20 août 1795 ; et enfin pages 333-339, celle du 5 septembre 1798.

Sans prétendre les commenter, mentionnons ici avec gratitude trois notes explicatives de notre confrère M. Louis Morel, procureur à Kiukiang : a) page 17, ligne 24 : le bienheureux a écrit *King-ta-tchi* ; maintenant la Chine possédant une orthographe uniformisée, on écrit et on prononce *Kingtehchen* ; b) page 18, 3<sup>e</sup> ligne au bas de la page : *M* veut dire *Macao* ; c) page 19, 2<sup>e</sup> ligne : *condrens* est un mot indien qu'on doit écrire *candareens*. Un candareen est la centième partie d'une once d'argent : ce qui, dans le système métrique français représente 378 milligrammes. •

Sonia E. Howe. *L'Europe et Madagascar*. Paris, 1936, Berger-Levrault, XII-356 pages.

Fruit de nombreuses lectures cet « ouvrage n'est pas une histoire de Madagascar, encore moins une histoire des groupements indigènes qui peuplent cette île. C'est une suite de tableaux où sont présentés les événements dramatiques auxquels ont été mêlées les personnalités de tous les ordres et de toutes les nations qui, au cours de quatre siècles, se sont intéressées, de près ou de loin, à la grande île située sur l'ancienne route maritime des Indes. »

C'est bien cela : tableaux traduits et dès lors interprétés par les yeux perspicaces et patients de Mme Sonia E. Howe qui écrit « avec le seul souci de faire de l'histoire impartiale et de glorifier les actes de tous ceux dont la grandeur dans l'effort dépasse les préoccupations de croyance ou de nationalité ». Pour nous en tenir aux premières tentatives missionnaires de saint Vincent de Paul, l'ouvrage leur est très sympathique, mais ne prétend nullement rien ajouter au volume IX de nos *Mémoires* ; l'auteur leur empruntant quel-

ques traits, les cite, curieusement, dans sa bibliographie<sup>1</sup> sous le nom de l'abbé *Charles Naquart*.

Tout entière à sa noble mission de contribuer à une compréhension plus juste des hommes, M<sup>me</sup> Howe glorifiait en 1931 — ou à en servir — *les Héros du Sahara* : le Général Lapertine et le Père Charles de Foucauld : toujours cette compagnie et ce rayonnement des belles et nobles âmes !

*In memoriam. Noces d'or sacerdotales de M. le chanoine Théodule Parent, aumônier des Religieuses de Marie-Réparatrice à Notre-Dame de Liesse (Aisne). 1886-29 juin 1936. Besançon, Imprimerie catholique de l'Est 1936. Brochure 32 pages.*

Ancien élève des grand et petit séminaire de Soissons, M. le chanoine Théodule Parent demeure toujours reconnaissant à ses maîtres lazaristes. Voici comment, le 2 juillet 1936, au cours du discours de circonstance, M. le chanoine Quéquignon évoqua les doux souvenirs du vénérable jubilaire (pages 28-29) : « A Saint-Léger [petit séminaire de Soissons], c'était l'époque où le Supérieur était le légendaire M. Dupuy, qui fit bénéficier sa maison de l'auréole entourant son front au regard de tous les Soissonnais ; vous y avez connu ensuite M. Lobry, si cher au cœur du cardinal Binet, qui régnait par une autorité souriante, mais ferme et incontestée, sur les jeunes séminaristes, avant de devenir en Orient un des plus grands ouvriers de l'influence française : le très brillant professeur qu'était M. Droi-tecourt exerça sur l'élève de seconde et de rhétorique, pendant deux ans son servant de messe, un prestige que vous ne pouvez rappeler sans émotion.

Au Grand Séminaire, spécialement en la personne de M. Guenneret, qui personnifiait, dans la simplicité et la régularité, le supérieur lazariste et le supérieur tout court, ce fut, comme à Saint-Léger, l'action profonde de ces Messieurs de Saint-Lazare qui, collaborant au travail divin de la grâce, forma en vous le prêtre. Ne sont-ils pas qualifiés pour cette haute mission, ces fils du grand saint Vincent de Paul dont il est dit : « Il paraissait à l'autel comme un autre Jésus-Christ : victime et sacrificateur ! »

Ils sont de l'admirable lignée de ces prêtres d'élite : Séculiers, Oratoriens, Jésuites, Lazaristes, Sulpiciens, qui depuis le XVII<sup>e</sup> siècle ont successivement travaillé à former dans le cher diocèse de Soissons, un clergé pieux, régulier, docte, zélé.

1. Simples rappels de livres, cette liste ne prétend en rien à l'acribie de l'historien patentié... Peut-être sur M. Étienne, le Préfet apostolique de Madagascar (cf. pages 47-49), M<sup>me</sup> Howe eût trouvé quelques traits dans les pages suggestives de M. Corneille Verwoerd publiées dans la *Revue d'histoire des Missions* 1936, page 82-138 : mais le livre était déjà composé...

s'efforçant de réaliser l'idéal sacerdotal tracé par les Condren, les Bérulle, les Olier et tracé d'abord par le divin Modèle de tous les prêtres, notre divin Sauveur Jésus.

A ceux qui continuent si sacerdotalement et avec un tel dévouement cette œuvre capitale, comme il m'est agréable de rendre un hommage respectueux, et comme il m'est doux de payer un tribut de profonde et inaltérable gratitude à ceux qui ont été les formateurs de notre génération, et au premier rang desquels nous nous honorons de compter Son Eminence le Cardinal Binet, et Votre Excellence [Mgr Mennechet] avec le R. P. Godfroy.

Combien nous regrettons de n'avoir pas la joie de saluer ici, cher Monsieur l'Aumônier, votre confrère de cours, *M. Fontaine*, votre ami depuis votre commune première communion de Saint-Léger, notre illustre compatriote. Il a suivi jusqu'au bout les maîtres de sa jeunesse et, dans la Société des Fils de Saint-Vincent de Paul, il tient une place de premier plan, au centre de la catholicité, à Rome ; avec autorité il y représente et sa Congrégation et la France, et là il n'oublie ni son diocèse d'origine, ni ses amis ; à leur service toujours il met sa précieuse influence, c'est ce qui vous vaut aujourd'hui, cher jubilaire, le rare et désiré privilège d'une bénédiction autographe de Sa Sainteté Pie XI... »

*Enseignement chrétien et Studia* (décembre 1936, pages 198-203). Théobald Lalanne. *Projet d'une planétique.*

« La pédagogie est toujours un art et un art subtil ». Aussi notre confrère, M. Théobald Lalanne, doué du *charisme* de l'enseignement, demeure toujours en quête d'un procédé nouveau, d'une heureuse formule pour le plus grand bien de ses disciples. En vieux routier, par la voie de *l'Enseignement chrétien*, il vient de lancer une *enquête* sur les causes ordinaires d'erreurs et d'accidents sur l'avenue du thème latin : virages dangereux, etc., sans oublier... l'épuisement nerveux des mains longtemps crispées au volant et la fatigue des yeux scrutateurs de la route...

M. Théobald Lalanne, projetant donc une *planétique*, invite tous ses confrères et collègues, les professeurs de grammaire, à relever dans les copies de leurs élèves les erreurs de vocabulaire, d'analyse ou de grammaire.

En formant des vœux très sympathiques pour cet effort, signalons-le ici avec éloge, souhaitant surtout que les élèves en profitent, conscients de leur bonheur. *O fortunatos nimium...*

CHARLES-F. JEAN. *Le Milieu Biblique avant Jésus-Christ*. III. *Les idées religieuses et morales*. Paris. Li-

brairie orientaliste Paul Geuthner, 12, rue Vavin. 1936  
XL-730 pages, 76 figures et 80 planches hors-texte.

Avec ce troisième volume Charles M.-Fr. Jean termine son ouvrage consacré à décrire le *Milieu Biblique avant Jésus-Christ*. Le premier volume : « *Histoire et Civilisation* », a paru en 1922 : le second : « *La Littérature* », est daté de 1923.

Le volume est divisé en 3 parties. I<sup>e</sup> Partie : Avant les temps mosaïques ; II<sup>e</sup> Partie : Depuis les temps mosaïques jusqu'à la captivité de Babylone ; III<sup>e</sup> Partie : Depuis la captivité de Babylone jusqu'à la domination romaine.

M. Jean nous donne, dans l'avant propos de ce 3<sup>e</sup> volume, la raison pour laquelle son dernier volume dépasse notablement en nombre de pages, les deux précédents. « Il nous est revenu de divers côtés que les volumes parus étaient utiles à des lecteurs qui ne sont pas des élèves ; et cela, ajouté à quelques *desiderata* exprimés, nous a décidé à refondre et à développer le manuscrit de la dernière partie ». Ainsi s'explique aussi, sans doute, pourquoi ce tome III n'a paru que 13 années après son aîné.

Le volume n'est pas de ceux qui se laissent résumer. On pourrait assez bien le comparer à une mosaïque, composée de petites pierres patiemment assemblées et enchassées dans des cadres imposés par la chronologie. La seule manière d'en montrer le riche contenu serait de reproduire en entier la table des matières. Il faut y renoncer, faute d'espace.

Ceux qui ont quelque teinte des questions bibliques se rendront bien vite compte qu'avec M. Jean ils ont affaire à un spécialiste, plus particulièrement dans les parties du volume qui traitent des questions concernant les pays assyro-babyloniens. On ne peut qu'envier, ou du moins admirer l'aisance avec laquelle l'auteur se meut dans les divers panthéons et suit dieux et déesses dans leurs évolutions à travers les temps.

Placé à côté d'un bon manuel d'Écriture Sainte, le *Milieu Biblique* de M. Jean pourra rendre de grands services, comme livre de consultation, aux élèves d'Écriture Sainte de nos grands séminaires. Il sera non moins utile aux lecteurs qui ne sont plus des élèves. Une table-lexique, rédigée avec soin, permettra d'ailleurs de retrouver facilement dans ce 3<sup>e</sup> volume, les différents détails concernant une divinité, une institution ou une idée religieuse, détails qui dans le volume ont dû habituellement être dispersés, en tenant compte de la chronologie.

Les deux précédents volumes avaient chacun une table donnant les citations d'Écriture Sainte. Le 3<sup>e</sup> volume n'en renferme pas, et c'est, nous semble-t-il, une petite lacune. Pour nous en consoler il y a, en dehors de 76 figures dans le texte, 80 belles planches qui terminent dignement le volume et l'ouvrage.

*Manuel des Dames de la Charité.* 8 fr. relié. Librairie Maine, 132, rue du Bac, Paris.

Dans leur présentation, les meilleurs livres d'usage courant se doivent de suivre les besoins et la mode du jour : l'Évangile lui-même ne s'édite plus aujourd'hui comme il était jadis livré à la méditation des fidèles... Dans l'édition de 1886 et celle de 1890, le *Manuel des Dames de la Charité* évoquait déjà l'origine et les progrès de l'Œuvre, son esprit, son règlement, son organisation, la façon de l'ériger canoniquement, les réunions périodiques, la visite des pauvres.

Dans leur revision et leur rajeunissement, c'est ce que disent encore les sept premiers chapitres de la nouvelle présentation « 1936 » du *Manuel*. Signe des temps, le chapitre VIII situe heureusement l'*Association des Dames de la Charité* dans le cadre des autres Œuvres, et en collaboration avec elles : problèmes de la liaison avec les autres bataillons et les autres troupes dans l'armée de l'*Action Catholique*, pour parler avec notre temps.

Complété par les privilèges spirituels ou indulgences, ce volume est augmenté de formules des prières et du propre de la messe de saint Vincent, spécialement chers à ses enfants : car les Dames de la Charité sont une de ses œuvres géniales : la première même que mit sur pied, dès le 8 décembre 1617, le zélé curé de Châtillon-les-Dombes.

Présentées dans un format pratique, d'un manienent facile, ces 106 pages, en servant de thème à de pratiques réflexions, collaboreront efficacement à la grande cause de cette charité qui vient parfaire et couronner le devoir social. Toujours dans l'esprit du Christianisme, cette loi si bien comprise fut hardiment pratiquée par Vincent de Paul : *le saint, le géant de la Charité.*

*The soul of Elisabeth Seton. A spiritual autobiography culled from Mother Seton's writings and memoirs by a daughter of Charity of St Vincent de Paul ; St Joseph's College, Emmitsburg, Maryland.* New-York...Benziger brothers 1936, 98 pages (11,5×17).

Dédié au T. H. P. Souvay, *ouvrier zélé pour la cause d'Elisabeth Seton*, ce petit livre nous présente l'âme de la Mère Elisabeth Seton, telle que nous la dépeignent ses propres écrits. (28 août 1774-4 janvier 1821). C'était une vraie *fille de la Charité* de Saint Vincent de Paul, bien que sa communauté ne s'unit à la famille de Saint Vincent qu'en 1850 ; 29 ans après la mort de la *mère*. Consignés simplement dans ses *Chers sou-*

venir, les éléments de cette autobiographie spirituelle aviveront sûrement dans les âmes le désir de la béatification de la noble fondatrice américaine des Filles de la Charité : il y a toujours profit à mieux connaître et à imiter les âmes généreuses assoiffées de perfection, dans le service de Dieu en la personne des pauvres.

## NOS DÉFUNTS

---

### MISSIONNAIRES

58. Gaworzewski (Joseph), prêtre, 17 octobre 1936, à Cracovie ; 63 ans d'âge, 46 de vocation.
59. Varlan (Victor), prêtre, 19 octobre, à Tonglu ; 55, 29.
60. Boccardi (Jean), prêtre, 21 octobre, à Savone ; 77, 57.
61. Dilman (Frédéric), coadjuteur, 1<sup>er</sup> novembre, à Perryville ; 72, 49.
62. Janowski (Joseph), prêtre, 5 novembre, à Ansonia ; 57, 40.
63. Binimelis (Emmanuel), prêtre, massacré, à Barcelone ; 44, 27.
64. Santos (José), prêtre, massacré, à Madrid ; 54, 37.
65. Paradela (Benoit), prêtre, massacré, à Madrid ; 49, 29.
66. Castillo (Eleuthère), prêtre, massacré, à Madrid ; 33, 17.
67. Tobar (Maurille), prêtre, massacré, à Madrid ; 67, 51.
68. Nieto (Ponciano), prêtre, massacré, à Madrid ; 61, 46.
69. Fernandez-Sanchez (José-Maria), prêtre, massacré, à Madrid ; 61, 41.

70. Guillen (Roch), prêtre, massacré, à Madrid ; 57, 41.
71. Catalan (Roch), coadjuteur, massacré, à Madrid ;  
63, 38.
72. Nunez (Jean), coadjuteur, massacré, à Madrid ;  
54, 35.
73. Paramo (Stanislas), coadjuteur, massacré, à Ma-  
drid ; 51, 24.
74. Tobar (Saturnino), coadjuteur, massacré, à Madrid ;  
78, 48.
75. Nogal (Augustin), coadjuteur, massacré, à Madrid ;  
51, 33.
76. Gonzalez (Casado), coadjuteur, massacré, à Madrid ;  
23, 7.
77. Dieguez (Emmanuel), coadjuteur, massacré, à Ma-  
drid ; 72, 36.
78. Bénézet (Louis), prêtre, 15 novembre, Maison-Mère ;  
59, 39.
79. Vonken (Jean), prêtre, 25 novembre, à Quito ;  
46, 24.
80. Teixeira (Horace), prêtre, novembre, à Caraça ;  
77, 43.
81. Trombert (François), prêtre, novembre, à Caraça ;  
56, 39.
82. Prem (Pierre), coadjuteur, 29 novembre, à Salz-  
bourg ; 69, 48.
83. Kramberger (Antoine), coadjuteur, 4 décembre,  
à Groblje ; 65, 41.
84. Roughan (Jean), prêtre, 5 décembre, à Blackrock ;  
62, 40.
85. Tardieu (Vincent), prêtre, 10 décembre, à Péri-  
gueux ; 60, 37.

NOS CHÈRES SŒURS

- Claire Dehau, à Montolieu ; 64 ans d'âge, 42 de vocation.  
Claire Geslin, à Paris ; 78, 58.  
Agnès Bert, à Santorin ; 91, 70.  
Rosa de Oliveira, à Coimbre ; 32, 3.  
Marina Lopez, à Cali ; 21, 2 mois.  
Amelia Cusano, à Naples ; 67, 46.  
Hortensia Silva, à Santiago ; 66, 46.  
Frances Kammer, à Chicago ; 77, 62.  
Marie Pages, à Montluçon ; 76, 47.  
Marie Karellos, à Beyrouth ; 83, 59.  
Monique Wutscher, à Ehrnau ; 62, 40.  
Caroline Scharbert, à Dult ; 58, 36.  
Olga Albónico, à Turin ; 34, 13.  
Maria Albuzzi, à Turin ; 77, 55.  
Mary Mulholland, à Saint-Louis ; 62, 37.  
Marguerite Bouillet, à Shanghai ; 57, 31.  
Jeanne Le Frèvre, à Gimont ; 34, 10.  
Pauline Cholet, à Dieppe ; 85, 60.  
Marguerite Lagrevol, à Château-l'Evêque ; 63, 43.  
Marie Quintin, à Bayonne ; 81, 56.  
Mary Christie, à Mill-Hill ; 74, 48.  
Maria Hoffellner, à Salzbourg ; 74, 55.  
Sidonie Nemon, à Budapest ; 33, 14.  
Léocadie Krolikowska, à Rzeszow ; 60, 38.  
Marie Motz, à Ilza ; 73, 52.  
Marie O'Hare, à Saint-Louis ; 78, 54.  
Margaret Roche, Nouvelle-Orléans ; 76-47.  
Adèle Lasagna, à Turin ; 74, 55.  
Marie Ivan, à Ladce ; 24, 2.  
Maria San Miguel, à Madrid ; 78, 65.  
Margaret Mc Dunell, à Edinburg ; 57, 29.  
Victoire Piechowiak, à Chelmno ; 33, 7.  
Germana Innocenzi, à Sienne ; 22, 3.  
Marie Narbouty, à Paris (Maison-Mère) ; 66, 31.  
Paola Gremo, à Luserna ; 78, 53.  
Lidia Re, à Turin ; 47, 25.  
Marie Lafon, à Clichy ; 87, 64.  
Angèle Moelenoff, à Santiago ; 74, 54.  
Catherine Stanislawska, à Varsovie ; 29, 4.  
Amélie Colombel, à Saint-Tronc ; 74, 47.  
Micaela Ibanez, à Valence ; 80, 52.  
Félicie Glogowska, à Varsovie ; 73, 46.  
Edmée Molin, à Alise-sainte-Reine ; 38, 14.  
Rose Cavaletto, à Pezenas ; 45, 20.  
Alphonsine Guignard, à Pézenas ; 58, 35.  
Marie Guérin, à Nogent-les-Vierges ; 80, 59.  
Jeanne L'Héritier, à Lille ; 78, 60.  
Marie Poirier, à Caltagirone ; 76, 52.

- Maria Rousselon, à Istanbul ; 61, 39.  
Rosario Ciercoles, à Valence, fusillée ; 63, 44.  
Micaela Hernan, à Valence, fusillée ; 55, 35.  
Marie Bermudez, à Valence, fusillée ; 43, 19.  
Pia Mugica, à Rafelbunol ; 66, 44.  
Mary Owen, à Warley ; 29, 10.  
Sophie Dorosz, à Ujpest ; 46, 26.  
Anne Gaspar, à Budapest ; 72, 56.  
Barbe Zainko, à Klotildiget ; 77, 63.  
Julie Szatmar, à Klotildiget ; 26, 4.  
Maria Burbano, à Pasto ; 61, 38.  
Bertilla Dirnbock, à Oradea ; 82, 54.  
Anne Castanet, à Lyon (Asile St-Vincent) ; 73, 53.  
Eugénie Rouquier, à Gonesse ; 73, 50.  
Léontine Delmas, à Payrac ; 81, 60.  
Marie Cournol, à Riom ; 86, 64.  
Thérèse Boguer, à Istanbul ; 89, 54.  
Antoinette Schalamun, à Lankowitz, 60, 44.  
Mercédès Zuniga, à San Salvador ; 78, 60.  
Simone de Giez, à Gand ; 43, 16.  
Giuseppina Fumagalli, à Plaisance ; 78, 55.  
Angela Beschi, à Turin ; 58, 20.  
Elisabeth Quinn, à Mobile ; 84, 58.  
Maria Carillo, à San Fernando ; 24, 6.  
Marie Kokolj, à Hotemez ; 22, 3.  
Anne Korencan, à Ljubljana ; 41, 13.  
Thérèse Bocko, à Ljubljana ; 61, 40.  
Marie Badaroux, à Montpellier ; 66, 39.  
Marie Bajavon, à Avallon ; 77, 52.  
Anne Soubielle, à Pau ; 59, 40.  
Pauline Milland, à Château-l'Evêque ; 73, 48.  
Marie Marchand, à Bourbon-l'Archambault ; 90, 63.  
Amélie Knaack, à Rio-de-Janeiro ; 89, 57.  
Jeanne Leskovec, à Idria ; 83, 38.  
Nunzia Lanza, à Naples ; 79, 59.  
Agnès Dujmov, à Nacykanizsa ; 54, 32.  
Maria Fluckinger, à Schermberg ; 75, 49.  
Mary Murray, à Nouvelle-Orléans ; 73, 46.  
Maria Vandeplassche, à Musinens ; 32, 8.  
Jeanne Lacombe, à Clichy ; 83, 59.  
Marie Fourcans, à Montolieu ; 75, 51.  
Anne Kerrand, à Rochefort ; 70, 47.  
Marie Sassier, à Paris (Maison-Mère) ; 76, 43.  
Marie Meuleman, à Westerloo ; 82, 55.  
Anna Ghelardini, à Monistero ; 62, 19.  
Vita Muscatiello, à Aquila ; 78, 56.  
Radegonde Perugia, à Turin ; 47, 14.  
Rose Grimm, à Dult ; 66, 42.  
Josefa Quitt, à Lankowitz ; 74, 57.  
Ana Bonet, à Montolieu ; 87, 64.  
Joséphine Tuech, à Bapaume ; 74, 54.  
Marie Michel, à Montolieu ; 72, 47.

- Rose Mac Dermitt, à Baltimore ; 78, 52.  
Harriet O'Hara, à Emmitsburg ; 86, 66.  
Teresa Bianchini, à Rimini ; 76, 48.  
Fata Guadagnini, à Rivarolo-Ligure ; 41, 15.  
Maria Spolita, à Turin ; 93, 72.  
Aloisia Lindner, à Vienne ; 79, 54.  
Valérie Glogowska, à Varsovie ; 73, 52.  
Agnès Derzanic, à Hotemez ; 28, 6.  
Jeanne Nagode, à Hotemez ; 31, 12.  
Mariana Perdomo, à Cali ; 59, 37.  
Maria Etcheverri, à Buga ; 54, 25.  
Gertrude Baedorf, à Cologne ; 44, 17.  
Marie Bruhl, à Cologne ; 71, 50.  
Catherine Kann, à Cologne ; 47, 21.  
Catherine Schmitz, à Cologne ; 63, 30.  
Marie Bellwald, à Tavel ; 74, 40.  
Marguerite Mauger, à Pékin ; 36, 11.  
Anne Butz, à Paris (La Villette) ; 77, 56.  
Zenaïde Lemoine, à Roye ; 62, 39.  
Jeanne Vidal, à Marmande ; 82, 57.  
Marie Lafon, à Castres ; 72, 51.  
Marie Gagnière, La Boissière ; 78, 52.  
Marie Verny, à Tarma ; 65, 45.  
Jenny Alliot, au Caire ; 72, 46.  
Marguerite Stropnik, à Ljubljana ; 63, 42.  
Giovina Marcantonio, à San Lorenzo ; 34, 6.  
Olimpia Siebaldi, à Carrara ; 71, 48.  
Antonia Griffanti, à Turin ; 28, 5.  
Antonia Del Moral, à Siguenza, victime du bombardement ; 48, 23.  
Angeles Molina, à Siguenza, victime du bombardement ; 40, 17.  
Milagros Salgado, à Siguenza, victime du bombardement ; 46, 25.  
Agapita Perezagua, à Siguenza, victime du bombardement ; 28, 6.  
Encarnacion Garcia, à Siguenza, victime du bombardement ; 66, 38.  
Bernada Vives, à Cadiz ; 77, 52.  
Josefa Nunez, à Grenade ; 56, 35.  
Marie Kaczmarek, à Poznan ; 40, 17.  
Suzanne Commune, à Lagny ; 54, 34.  
Claire Derouet, à Angers ; 78, 35.  
Lydie Tesse, à Tauris ; 54, 31.  
Mary Gallacher, à Dublin ; 64, 40.  
Teresa Ricci, à Pieve di Cento ; 81, 61.  
Orsola Saccardi, à Sienne ; 61, 46.  
Juana Carvacho, à Santiago ; 80, 51.  
Julie Ribeiro, à Scarahy ; 70, 47.  
Maria Barros, à Recife ; 25, 1.  
Joséphine Paris, à Montolieu ; 56, 33.  
Germaine Salles, à Lyon (Hôpital Saint-Joseph) ; 72, 47.  
Eugénie Michon, à Paris (Hôpital St-Joseph) ; 74, 52.  
Louise Bonsirven, à Castres ; 89, 62.  
Julie Verdaeghe, à Arnèke ; 68, 37.  
Marie Darras, à Ans ; 69, 33.  
Marie Noël, à Ans ; 30, 9.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION  
DE LA MISSION

---

LIVRE IV. — De 1874 à 1918

CHAPITRE XXXVIII. — M. Boré, supérieur général (*suite*).

SOMMAIRE. — Le corps professoral de la Maison-Mère (1874-1878).  
M. Armand DAVID (*suite*).

M. David débarque en France le 15 mai 1874. Avant son départ de Chine, il avait écrit au Père Etienne pour lui annoncer qu'il avait préparé une collection ou un cabinet d'histoire naturelle pour la Maison-Mère et qu'il attendrait ses ordres pour l'expédier. Le P. Etienne ne reçut pas cette lettre, car le 12 mars, il entra dans son éternité, et lorsque M. David arriva à Marseille, M. Mellier, vicaire général, lui écrivit que *sedes vacante*, on ne pouvait pas prendre une décision concernant son projet et que le futur supérieur général jugerait le cas. La mort du P. Etienne était une grande perte pour M. David. Le Père Etienne était doué d'un grand jugement, d'un merveilleux bon sens ; il avait le génie de l'administration et il comprenait les choses ; c'est lui qui avait lancé M. David dans cette voie que plusieurs trouvaient un peu en dehors de notre esprit ; le P. Etienne avait toujours encouragé M. David. Et maintenant quelles seraient les idées de son successeur ? On verrait en septembre prochain, époque de l'Assemblée générale. En attendant, on lui permit d'aller dans son pays natal, soit pour saluer sa famille, soit pour refaire ses forces, rétablir sa santé.

Mais M. David jouissait d'une grande réputation scientifique ; aussi son séjour dans le Sud-Ouest ne fut pas tout à fait un repos, comme il eût été désirable. On l'invita à donner des conférences, à énumérer ses découvertes, à préciser les envois qu'il avait faits au

Museum de Paris. Il parla donc à Larressore, son ancien collège. On lui rappela sans doute ses succès d'antan, les prix de diligence et d'excellence qu'il avait eus dans toutes les classes, les prix de géographie et d'histoire remportés fréquemment, le prix de lettre descriptive qu'il avait reçu en 1844 dans la classe de 3<sup>e</sup>. Tous ces succès d'antan avaient été comme des présages de ce qu'il devait faire en Chine. Ses travaux, en effet, dénotèrent une singulière excellence et diligence : ses recherches historiques et géographiques manifestèrent la vocation qu'avaient fait entrevoir des prix en cette matière ; et le succès incomparable de ses récits, de ses Mémoires, si nombreux, prouvait que le professeur de 3<sup>e</sup> ne s'était pas trompé en lui décernant un prix de lettre descriptive. Mais noblesse oblige et ses compatriotes lui disaient comme autrefois les Nazaréens à Jésus : « Ce que tu as dit ailleurs, à Capharnaüm, dis-le ici » ; mais dans un tout autre esprit que les concitoyens de Jésus et sans aucune velléité de le précipiter du haut d'une des montagnes pyrénéennes. M. David dut donc s'exécuter, et le 1<sup>er</sup> juillet, devant l'élite intellectuelle de Bayonne, à la Société des Sciences, Lettres et Arts de cette ville, il fit une conférence. M. Daranatz note que : « ce fut un charme, que M. David captiva même ses auditeurs les plus jeunes, par sa clarté d'exposition et les détails intéressants qu'il fournit. » Le Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne a publié un résumé de cette conférence. Laissant de côté les détails que nous avons signalés déjà, nous citerons ce seul paragraphe concernant le point de vue géologique.

« La contrée dont parle M. David est de formation curieuse, sans aucune stratification, pas de pierres roulées ; il y a des parties profondément ravinées à la suite des orages ; dans ces espèces d'éboulements

l'on trouve des fragments d'os, pas de silex travaillés ; du reste les terrains sont différents de ceux de l'Europe et, d'après lui, l'Extrême-Orient aurait échappé aux convulsions de l'ancien continent. S'il y a moins d'insectes et de végétaux que dans les pays occidentaux, il s'y rencontre plus d'oiseaux, de mammifères et de poissons. Il a compté : 800 espèces d'oiseaux, 200 mammifères et surtout une prodigieuse variété de poissons. Les poissons d'eau douce ressemblent à ceux d'Amérique et non à ceux d'Europe. Il cite quelques batraciens remarquables, quatre espèces de salamandres ; parmi les grenouilles une grande qui habite les cascades et dont le cri est épouvantable. »

Le 4 juillet 1874, le journal *Le Monde* donne les détails suivants sur notre confrère : « Le savant missionnaire français qui s'est illustré par ses longs voyages en Chine, et qui a enrichi notre Muséum de tant de précieuses collections d'histoire naturelle, M. l'abbé David, vient de revenir en France à la suite d'une troisième exploration qui a duré seize mois et demi. Il se proposait de faire de vive voix, à la dernière séance de la Société de Géographie, un exposé de ses pérégrinations à travers la Chine centrale, mais sa santé fort éprouvée l'en a empêché. Le directeur de l'Ecole des Mines, M. Daubrée, de l'Institut, a bien voulu le suppléer et donner lecture à ses collègues de la Société d'une notice rédigée par le voyageur ». Suit le récit des explorations que nous connaissons déjà. L'article se termine ainsi : « En lisant cette chronique, M. Daubrée a fait ressortir les services rendus par M. l'abbé David. Il est un de ces voyageurs auxquels notre Muséum doit le plus de richesses. Son dévouement pour la science a été extrême, ses moyens d'action étaient bornés, son train des plus modestes. C'est à peu près le seul voyageur européen qui, dans ses

longues pérégrinations en Chine, ne se soit fait accompagner que de deux domestiques, etc., etc. »

Voici maintenant la statistique officielle des richesses que M. David a données au Muséum de Paris ; cette statistique est rédigée par le Directeur lui-même :

379 échantillons de géologie ;

un certain nombre d'ossements paléontologiques ;

3.425 échantillons de botanique ;

10.165 individus de l'entomologie (crustacés, arachnides, insectes) ;

1.361 oiseaux dont plusieurs d'espèces inconnues ;

636 mammifères dont le fameux *Elaphurus Davidianus* ;

enfin des œufs de 59 animaux.

Pendant que tout le monde savant louait ainsi notre confrère, nous devons, à la véracité que doit avoir tout bon historien, de dire que, dans la Congrégation et même chez les membres du Grand Conseil, il n'y avait pas le même concert de louanges. On en jugera par le passage suivant que nous extrayons mot à mot des cahiers du Grand Conseil :

20 juillet 1874.

Etaient présents : M. Mellier, vicaire général ; MM. Peyrac, Stella, Chinchon, assistants ; M. Mailly, procureur ; M. Boré, secrétaire.

« Notre confrère, M. David qui s'est attiré une juste célébrité dans le monde dit savant, par ses collections zoologiques, botaniques et par ses observations géologiques, dans les provinces de la Chine qu'il a parcourues récemment, sera averti de ne point prendre part à certaines assemblées scientifiques, comme il l'a fait dernièrement à Bayonne, et surtout d'éviter soigneusement, soit dans ses discours, soit dans ses écrits, certaines assertions non moins risquées qu'opposées au texte inspiré des Saintes Ecritures et aux témoi-

gnages des hommes les plus compétents sur la question de l'antiquité du globe. Il devrait se rappeler d'abord la dissertation érudite de Mgr Bouvier dans le 1<sup>er</sup> volume des *Institutiones theologicae* qu'il a dû suivre ici et intitulée : *Narratio Moysis constitutioni terrarum a geologis recognitae non adversatur*, puis l'autre dissertation de Janssens, mise aux mains de nos étudiants, et réfutant, au XXIII<sup>e</sup> §, les fausses prétentions de la chronologie chaldéenne, égyptienne et des géologues sur les fossiles, comme aussi des astronomes incrédules. Mgr Gaume, dans son excellent ouvrage qui cache son savoir sous l'humble titre de *Catéchisme de persévérance*, après avoir résumé toutes les objections des astronomes et des géologues, dans la note qui s'étend au vol. 1<sup>er</sup>, de la page 64 à la page 69, conclut en ces termes : que les géologues les plus accrédités aujourd'hui ne sont nullement en opposition avec la Genèse et le P. Bosizio cité dans l'ouvrage récent, intitulé la *Bible et la Nature* (traduit de F. Henri Reusch, par l'abbé Xavier Hertel), porte ce jugement remarquable : En remontant à l'origine des hypothèses géologiques qui réclament de si longues périodes, nous trouvons que ces calculs exagérés sont poussés le plus loin dans les ouvrages d'auteurs qui favorisent le matérialisme et le panthéisme ; les géologues qui professent une philosophie plus saine, tout en possédant des connaissances géologiques aussi approfondies, ne parlent pas de millions mais seulement de quelques milliers d'années (*Ibid.* p. 286). »

Tout ce passage est de l'écriture de M. Boré. Nous laissons au lecteur le soin de juger de la valeur des arguments qui sont exposés.

Mais ce qui est intéressant à signaler, c'est qu'il y a dans le cahier du conseil, un post-scriptum qui est aussi de l'écriture de M. Boré. Le voici intégralement :

*Nota.* — Les observations précédentes sur la question géologique sont l'expression personnelle de la pensée du secrétaire seul qui a cru rendre la pensée du Conseil.

E. BORÉ,  
*Secr. gén.*

Louis MELLIER,  
*Vic. gén.*

Il résulte donc de cet extrait que M. David était un peu suspect aux yeux du Grand Conseil. Bien que les considérants ne soient pas retenus par les Assistants et le Vicaire général, cependant comme ils sont l'œuvre de M. Boré dont nous écrivons l'histoire, nous avons tenu à les citer intégralement pour montrer quelle était sa science et sa portée intellectuelle. Le piquant de l'affaire est que M. Boré, désavoué aujourd'hui par les membres du Conseil, devait, quelques semaines plus tard, être élu Supérieur général et que les Assistants et le Vicaire général qui, semble-t-il, s'étaient montrés plus réservés, devaient être écartés par l'assemblée générale ; il est vrai que ce n'est pas pour cette affaire que M. Boré fut élu, et que les autres furent écartés. Cependant il y a là une ironie des choses que l'on constate quelquefois dans l'histoire.

Cet avertissement n'empêcha pas M. David de publier des articles. En août de cette même année, il donna dans le *Bulletin de la Société Géographique* le récit de son voyage dans la Chine occidentale.

En septembre 1874, M. Boré est nommé Supérieur général ; c'est un savant comme M. David, mais dans une branche différente ; comme M. David ne pouvait plus retourner en Chine, le nouveau Supérieur général le nomma professeur à la Maison-Mère et le chargea d'initier les étudiants aux sciences naturelles qui pouvaient leur être utiles dans les missions.

Nous voyons alors que M. David poursuit son idée

de doter la Maison-Mère d'un cabinet d'histoire naturelle. D'après une note qu'il remet au Supérieur général, les collections qu'il lègue à Saint-Lazare ont une valeur considérable. M. David indique le local où pourrait s'établir ce cabinet ; il demande seulement qu'on lui paie les armoires vitrées. Il se chargera du reste. On fit des difficultés ; quelques membres du Conseil auraient voulu que M. David payât aussi les armoires et autres constructions nécessaires. En somme, la décision fut ajournée. Les nouveaux Assistants étaient tous d'anciens supérieurs de grands séminaires. Ils estimaient sans doute qu'il fallait avant tout étudier la théologie dogmatique et morale, la philosophie, l'Écriture Sainte.

A cette époque, M. Boré fit un voyage en Italie et il s'arrêta particulièrement à Savone où se trouvait un cabinet monté par M. David.

Pendant ce voyage, M. David recevait la 1<sup>re</sup> médaille d'or décernée par la Société de Géographie, le 21 avril 1875. La séance fut présidée par le vice-amiral Baron de la Roncière Le Noury et le rapport fut lu par l'illustre Malte-Brun.

C'est cette même année 1875 que parut, à la librairie Hachette, le troisième voyage de M. David. Nous nous en sommes servis largement pour raconter les expéditions de notre confrère. Il y aurait à citer le chapitre XXXI du 2<sup>e</sup> volume qui analyse en détail les résultats de ses découvertes. C'est merveilleux de voir comment le savant expose, analyse, précise les particularités de chacun des animaux qu'il a vus ; il indique où on les trouve, il fait connaître leur couleur, les différentes races ; il les distingue de ceux d'Europe et d'Amérique et cela non pas pour quelques espèces seulement, mais pour un très grand nombre. On est ravi de voir comment M. David domine son sujet, le possède dans

l'ensemble et dans les détails et joue pour ainsi dire au milieu de toutes ces notions techniques que nous ne pouvons reproduire ici. Disons seulement les paragraphes de ce chapitre : animaux domestiques, oiseaux domestiques, animaux sauvages, cheiroptères, mammifères insectivores, carnassiers, rongeurs, ruminants, oiseaux, reptiles, poissons d'eau douce, annelés.

Il y a dans ces deux volumes dont nous parlons quelques passages qui nous aident à comprendre les idées de notre confrère, son genre d'esprit, sa manière de présenter sa science.

Voici un extrait du 6 novembre 1872 :

« 6. — C'est par l'étude de la géographie zoologique qu'on prouve que l'Angleterre a été unie à la France jusqu'à une époque relativement récente ; l'étude des seules araignées démontre que l'Italie touchait continuellement à l'Afrique dans un temps plus ancien ; l'examen des mammifères, des oiseaux, des insectes, a fait voir à M. Wallace que les trois grandes îles de la Malaisie ont fait partie du continent indochinois tandis que Célèbes, qui est pourtant si peu éloigné de Bornéo en a été toujours, ou depuis très anciennement, séparé ;

7. — C'est par l'étude minutieuse de la distribution des plantes qu'on se trouve porté à admettre dans les temps passés une terre qui reliait ensemble les Açores, le Portugal et l'Angleterre (l'Atlantide ?). »

Nous devons ajouter que ces deux volumes de M. David provoquèrent des contradictions. On attaqua, soit dans la Congrégation, soit au dehors, l'orthodoxie de notre confrère. Nous ne savons pas exactement les passages qui furent incriminés.

Quoiqu'il en soit, voici un extrait des délibérations du Grand Conseil :

30 août 1875. — A l'occasion de la publication de son voyage en Chine qui vient de paraître, M. David fait connaître dans une note adressée à M. le Supérieur général, qu'il n'a pas les idées qu'on lui prête sur certaines questions controversées et qu'il accepte complètement sur ces points comme sur tous les autres l'enseignement de la Sainte Eglise. »

Citons maintenant une lettre du P. Boré, Supérieur général ; elle montrera que l'ancien secrétaire général avait reçu des grâces particulières depuis son élection. Cette lettre est adressée à l'abbé Ducq de Hasparren.

30 juin 1877.

Monsieur l'Abbé,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire concernant notre confrère M. David, et je suis heureux de vous tranquilliser sur son orthodoxie. Vous me dites que vous ne l'avez jamais entendu ; mais vous savez par expérience qu'il ne faut pas ajouter confiance à tout ce que l'on dit.

J'ai fait examiner son dernier ouvrage par un homme compétent, et il a trouvé l'ouvrage irréprochable quant à la doctrine. Un homme qui est à la tête du premier établissement scientifique de l'Etat, et chrétien pratiquant, qui traite journellement avec M. David n'a pas moins d'estime pour sa science que pour son caractère.

Je n'en reste pas moins reconnaissant pour la communication que vous avez bien voulu me faire et je vous prie de me croire en l'amour de Notre-Seigneur...

E. BORÉ, *Sup. gén.*

Un religieux nous a raconté que M. David avait eu à cette époque avec un évêque, une discussion au sujet

de la génération spontanée. L'évêque en était chaud partisan et alléguait de fortes autorités, et M. David la combattait avec non moins de tenacité.

M. David s'est vu quelquefois nier ses théories par des assertions tranchantes, empruntées aux théologiens. Il a dit quelque part que de pareils procédés avaient fait un mal immense à l'Eglise et avaient accrédité auprès de la masse l'opinion que l'Eglise est opposée à la science.

Heureusement des hommes comme M. David ont montré que cette opinion est une calomnie. M. David a dit aussi qu'il fallait expliquer certains passages peu clairs de la Sainte Ecriture, d'après des faits certains de la science, et ne pas nier des faits certains de la science pour vouloir maintenir une explication d'un passage de la Sainte Ecriture, donnée par tel exégète ou par tel théologien, et non approuvée par l'Eglise.

M. David a vécu assez longtemps pour voir la confirmation de ses paroles dans la belle encyclique de Léon XIII sur la Sainte Ecriture (18 nov. 1893). Il a du être particulièrement heureux de lire en ce magistral document des phrases comme celles-ci : « Il ne saurait exister de désaccord entre théologiens et savants, si les uns et les autres se renferment dans leurs limites respectives ; si, suivant le conseil de saint Augustin, ils n'avançaient rien sans preuve et ne donnaient pas pour certain ce qui ne l'est pas. Toutes les fois que les savants ont appuyé de preuves solides leurs assertions relatives aux sciences de la nature, montrons qu'elles ne sont pas en contradiction avec nos Livres Saints. D'ailleurs, si l'on doit défendre énergiquement l'Ecriture Sainte, continue Léon XIII, il ne s'ensuit pas qu'il faille soutenir toutes les opinions émises par chacun des Pères et des exégètes postérieurs. »

Il nous semble que le bon M. David dut se réjouir dans son cœur d'un pareil langage, émané de l'autorité suprême et confirmant ses idées. En attendant, l'humble savant se pliait à faire profession de sa foi, à souscrire une formule par laquelle il déclarait soumettre son enseignement à celui de l'Eglise. « Humbles et savants confrères sont le trésor de la Compagnie », avait dit saint Vincent ; M. David a été de ces modestes, de ces intelligents qui font la gloire non seulement de notre famille spirituelle mais encore de l'Eglise entière.

M. David était donc professeur à la Maison-Mère : il donnait des conférences à la jeunesse de Saint-Lazare et il travaillait à son cabinet d'histoire naturelle qu'on lui avait enfin permis d'organiser. Celui-ci était installé au 97 de la rue de Sèvres, là où se trouve le nouveau bâtiment, à l'emplacement de la salle d'œuvres. C'est là que nous l'avons vu encore en 1889. On y conduisait même les séminaristes ainsi qu'au cabinet de physique qui se trouvait au-dessus de la cuisine et de temps en temps, nous assistions à des séances de physique ou à des conférences de M. David. M. David déclare quelque part qu'il dépensa 5.000 fr. pour l'aménagement de son cabinet. Disons maintenant que ce cabinet a été dispersé vers 1907. Comme on craignait d'être obligé d'abandonner Saint-Lazare, le P. Fiat en fit don à l'Institut Catholique. Qu'est devenu ce fameux cabinet ? Y a-t-il quelqu'un de l'Institut, recteur ou professeur ou élève qui sache où il est, qui l'ait jamais vu ? Et celui de Pékin qu'est-il devenu ? Il paraît qu'il comptait 800 oiseaux et 3.000 insectes. En somme, il n'y a que le Muséum de Paris qui, pratiquement outillé, ait gardé les collections de M. David.

En 1876, un savant allemand, Hærtland disait de notre confrère : « Comme observateur et comme collectionneur, dans le domaine de la géologie, la bota-

nique, la zoologie de l'Empire du Milieu, il n'a été surpassé par personne. Son mérite est au-dessus de toute comparaison. Il est l'un des explorateurs et des naturalistes les plus remarquables de tous les temps et pourtant il n'est connu chez nous jusqu'ici que dans les cercles les plus étroits et même là fort incomplètement. »

Le Docteur Carl Berthold répandait en Allemagne les ouvrages de M. David, et il terminait son important travail en disant que l'exemple de notre confrère prouve une fois de plus la vérité de ces paroles du Concile du Vatican : « *Nulla unquam inter fidem et rationem dissensio esse potest.* »

Cette même année 1876, M. David fit paraître : *Les Oiseaux de la Chine*, en collaboration avec M. Oustalet. Ce n'est pas une nomenclature aride, c'est une description détaillée, accompagnée de renseignements sur les mœurs des oiseaux et leur distribution géographique. Il y a 807 espèces d'oiseaux dans le Céleste Empire ; en Europe, il n'y en a que 658. Sur chacune des espèces, on donne d'abord des détails comme ceux qui suivent sur le *palaeornis derbyanus* : iris jaune grisâtre, d'un gris vert avec les ongles bruns ; bec noir dans la femelle et le jeune mâle, avec la mandibule supérieure rouge dans le vieux. Tête d'un violet bleu, lavé de vert, avec une étroite raie noire allant d'un oeil à l'autre, en passant par le front et une large moustache de la même couleur ; dessous du cou, poitrine et partie supérieure de l'abdomen d'un beau violet pourpre ; le reste du plumage vert, jaunissant sur les ailes, avec le dessus de la queue prenant une teinte bleue. » Ensuite, M. David donne sur chaque espèce toute sorte de renseignements extrêmement intéressants : Par exemple : « Pour les vautours on n'en rencontre que deux espèces parce que : 1<sup>o</sup> les Chinois n'élèvent que fort peu de bétail et 2<sup>o</sup> qu'ils prennent soin d'ensevelir leurs morts ; tandis

que là où les cadavres humains sont abandonnés en pâture aux bêtes du ciel et à la terre, comme dans l'Inde et ailleurs, il y a beaucoup plus d'espèces de ce groupe ». Au sujet de l'aigle royal : « Les Chinois, qui emploient la tête et les pattes des aigles dans leur pharmacie et leurs grandes plumes pour la confection de leurs éventails et de leurs flèches, prennent ces oiseaux au moyen d'un petit filet tombant, tendu verticalement, auprès duquel ils placent un morceau de viande, un faisan ou un lièvre : un aigle privé sert d'appelant, etc. » A l'occasion, M. David mêle la note gaie à ses descriptions. Au n° 106, il parle du coucou *poliocephalus*. Il dit entre autres choses : « C'est à la fin de mai que j'ai commencé à l'entendre dans le Setchuen occidental, et il a continué pendant deux mois à prodiguer son chant fort curieux et complètement différent de celui du coucou vulgaire. Il chante aussi bien pendant la nuit que pendant le jour, surtout quand le temps est orageux. Aussi les habitants du Moupine, par imitation des six notes de son chant le désignent-ils sous le nom de *Tien-teng-tchao-tchao-tié-tsaou*, ce qui veut dire : « Allume ta lampe et cherche tes puces. » « Les Chinois font une chasse active au martin-pêcheur pour se procurer les plumes brillantes de son dos avec lesquelles ils fabriquent des ornements fort recherchés par les dames du Céleste Empire. Mais ils se gardent bien de le tuer et après lui avoir enlevé ses belles plumes, ils lui rendent toujours la liberté. Cette opération, dit gravement M. David, doit être sinon très douloureuse, au moins fort désagréable pour les martins-pêcheurs. »

« *L'aethopyga Dabry* a les mouvements très vifs ; son chant fort singulier consiste en un trille sans fin qui commence sur une note très élevée et descend chromatiquement, et on se sent vraiment essouffé quand on suit cette roulade interminable pendant laquelle le

petit chanteur ne semble pas reprendre haleine une seule fois. » « Le *rhyacornis juligenosa* est d'un naturel très belliqueux et ne souffre le voisinage d'aucun compétiteur ; quand deux mâles se rencontrent, ils se provoquent comme deux anciens preux, de la voix et du geste, et exécutent avant d'en venir aux prises une série de courbettes fort singulières. » « Le *suthora* est employé par les Chinois comme oiseau de combat ; un léger sifflement suffit pour les animer à un degré extraordinaire ; j'ai vu une fois une de ces mignonnes créatures, ainsi provoquée par son maître, entrer dans une fureur telle que la porte de sa cage ayant été ouverte, au lieu d'en profiter pour s'enfuir sur les arbres voisins, elle piqua droit à la figure de son provocateur et s'accrocha aux sourcils de l'imprudent, etc. »

Ainsi se poursuit la description des oiseaux. Il y a 772 articles. On ne saurait évidemment comparer ce livre avec ceux de Fabre. Ces derniers pour le charme du récit sont à cent coudées au-dessus de M. David ; mais pour le fond, il y a dans le livre de notre confrère une profusion de détails scientifiques qui donnent à son volume une valeur hors pair. Le livre que nous venons d'analyser est accompagné d'un album ou atlas de planches qui est un véritable charme pour les yeux. Il y a 124 planches représentant les principaux oiseaux décrits dans le volume précédent. C'est un hymne à la Toute Puissance de Dieu.

Nous devrions arrêter là notre étude sur M. David et la reprendre sous le généralat de M. Fiat. Mais on nous permettra d'anticiper un peu sur les événements et de dire ici ce que M. David a été sous M. Fiat.

En 1880, nous trouvons M. David à Savone au *Nobile collegio dei preti della Missione* et dans une lettre du 27 avril, il écrit à son Supérieur général une lettre qui mérite d'être rapportée :

« Bientôt après mon arrivée à notre collège de Savone, je me suis mis au travail de restauration des collections d'histoire naturelle que j'y avais formées jadis avant mon départ pour la Chine.

« Le cabinet avait beaucoup souffert, non seulement à cause d'un abandon relatif de près de vingt ans, mais aussi à cause de sa transplantation dans un nouveau local.

« Grâce à pas mal de peines et de fatigues, je suis parvenu à rajeunir mon ouvrage et à le remettre en état de contribuer utilement à l'enseignement lycéal (trois années de philosophie positive et rationnelle) qui vient d'être rétabli dans le collège. Il reste encore du travail pour deux ou trois semaines au moins. Dans l'intervalle, je viens de faire mon voyage à Rome, Naples et Florence, pour étudier et voir des collections et des hommes de ma spécialité. J'ai eu l'honneur de présenter mes hommages au Saint-Père qui m'a dit (entre autres choses) : « Les Missionnaires travaillent dans tout le monde à répandre l'esprit de saint Vincent ». Il était superflu que j'interpellasse Sa Sainteté sur la question de l'histoire naturelle dans le clergé, puisque peu de jours auparavant, Léon XIII avait insisté dans son discours aux savants chrétiens réunis pour la Saint Thomas, sur la grande utilité des sciences naturelles pour mieux apprécier les attributs divins et pour défendre la foi catholique. D'après les discours que j'ai eus avec des personnages savants et zélés, j'ai l'espoir que le moment viendra où l'on imposera l'étude des notions sommaires des sciences naturelles à tout le clergé catholique (étudiants) comme partie intégrante de l'herméneutique sacrée, parce que l'on comprendra de plus en plus que la Bible, expliquée *contrairement aux faits admis par la science*, est la cause première de la défection de la foi catholique de la partie influente

de la société moderne : la vieille, l'éternelle cause de la corruption du cœur humain ne suffit pas pour expliquer ce fait.

« C'est vous dire assez, Très Honoré Père, que je me vois généralement approuvé et encouragé dans l'œuvre que j'ai entreprise dans notre Maison-Mère, pour faciliter à nos étudiants l'acquisition de notions scientifiques qui peuvent leur être utiles pour la défense de la foi catholique. Tous les savants catholiques sont unanimes pour prêcher la nécessité d'ajouter à la théologie antique les connaissances modernes, qui sont les seules capables de combattre avantageusement les erreurs religieuses de notre temps, puisqu'il est évident que les textes accumulés de la Bible et des SS. Pères, ne peuvent faire aucune impression sur ceux qui ne voient dans la Genèse qu'un tissu d'allégations contredites par les faits (selon eux).

« L'estimable M. Martinengo, le supérieur du collège de Savone, voudrait bien que je retournasse ici, sous prétexte que je suis approuvé pour l'enseignement lycéal, et que ces diplômes, assez difficiles à obtenir, font pénurie parmi nos confrères... Mais je lui réponds que (quoiqu'il en soit de la volonté des supérieurs), il faut que je termine d'abord notre cabinet de Paris... après comme après...

« Je rapporterai avec moi deux caisses pleines d'objets bons pour compléter nos collections de la Maison-Mère.

« Veuillez, M. et T. H. P., etc.

« Armand DAVID. »

En 1881, M. David parcourt la Tunisie en naturaliste. Nous n'avons pas trouvé de relation sur ce voyage scientifique.

En 1882, le nom de M. David fut acclamé à la Chambre

des Députés. L'éloquent Mgr Freppel parlait des Missions Catholiques, du protectorat que la France devait continuer à leur assurer, et dans un long passage il fait ressortir les travaux de notre confrère. Ce discours est bien documenté. Il est vrai que Mgr Freppel était à bonne source, car il était alors notre hôte et il passait à Saint-Lazare tout le temps que lui laissaient libre les séances de la Chambre, et c'est là qu'il préparait ses discours. Le discours est émaillé des appréciations les plus élogieuses faites sur M. David par les savants, de France et de l'étranger, et il se termine par celle d'un protestant qui constate que les missionnaires catholiques méritent à juste titre le nom de pionniers de la civilisation.

En 1883, M. David est en Turquie. C'est à cette époque sans doute qu'il parcourut la Syrie et l'Asie Mineure. Il fait mention en 1888 de ce voyage et il parle de ses découvertes en ce pays mais en passant, et nous n'avons aucune relation concernant cette expédition scientifique.

En 1884, notre confrère s'apprêtait à partir pour le Brésil ; il y avait des difficultés ; les Communautés étaient tracassées et comme Don Pedro était protecteur des sciences, et, dit une feuille, ami de M. David, on espérait que ces relations amicales avec le Roi obtiendraient que la Congrégation ne fût pas comprise dans le décret qui atteignait les biens des communautés de ce pays. M. David devait donc partir avec M. Clavelin. Mais une syncope, un évanouissement, une petite congestion cérébrale lui survint la veille du départ, et M. Clavelin partit seul. M. David se remit bientôt de cet accident.

Toutes les revues scientifiques s'occupent alors des recherches de M. David. Les plus grands éloges lui sont

adressés : naturaliste éminent, observateur expérimenté, explorateur infatigable, etc., etc.

C'est en 1884 que paraît le premier volume in-folio de 390 pages, intitulé *Plantae Davidianae*, 1<sup>re</sup> partie : Plantes de Mongolie, avec 27 planches par M. Franchet. Ce dernier explique qu'il a été chargé par M. Bureau de déterminer les collections botaniques, réunies et déposées par l'abbé David au Muséum. M. Franchet en a compté plus de 1.500 espèces, « importance considérable, dit-il, à divers points de vue ». Le volume de M. Franchet débute par une longue lettre de M. David où celui-ci reprend les voyages qu'il a faits, mais exclusivement au point de vue de la botanique et de ses relations avec la constitution géologique du sol. Cet ouvrage présente un vif intérêt et complète heureusement les récits que nous avons déjà analysés et qui s'occupaient principalement des animaux, de la zoologie.

M. David montre d'abord que « le nord de la Chine avec ses étés très chauds (40° à l'ombre), et ses hivers très rigoureux (moins 12, moins 20 quelquefois, moins 30 en Mongolie) ne peut faire vivre les plantes des pays chauds. Les Chinois ont détruit, il y a des siècles, toutes leurs forêts. Les Chinois cultivent peu et mal les arbres fruitiers. Les Chinois ont peu de goût pour les fruits. » « Les provinces méridionales ont un climat subtropical ; la végétation est plus abondante qu'au Nord sans toutefois être variée ; il paraîtrait que la flore du Kiang-Si a de grands rapports avec celle du Japon. »

Après ces généralités sur le climat et le *facies* botanique des provinces de la Chine, M. David donne des détails topographiques sur les principales localités dont il est parlé dans le reste de l'ouvrage : d'abord l'immense plaine de Pékin (sans doute ancien delta du Fleuve Jaune), le Jéhol, Siwan où M. David a vu des

fossiles de mammouth, de rhinocéros à nez cloisonné et d'autres animaux antédiluviens; l'Ourato, où se trouve un riche dépôt d'excellente houille, et où avant moi aucun homme d'Occident n'avait pénétré; le Tsin-Ling, que j'ai visité dans la mauvaise saison; Kiang-Si qui forme une cuvette dont le milieu est occupé par le lac Poyang; Moupine vaste région hérissée d'affreuses montagnes boisées, extrêmement intéressante pour le naturaliste; le Setchuen (qui passe pour être la plus belle et la plus riche contrée de l'empire), etc.

Tout l'ouvrage est essentiellement technique, composé partie en latin, partie en français, et il se termine par un album de planches.

Le second volume de *Plantae Davidianae* parut en 1888. Il est rédigé sur le même plan que le premier. Le volume se termine par un aperçu général de M. Franchet sur l'œuvre de M. David. Cette vue d'ensemble est très démonstrative, mais trop longue pour être citée. Donnons-en seulement les dernières lignes : « Je termine ici le résumé de la partie botanique des voyages de M. l'abbé David. En groupant les principaux faits qui s'en dégagent et intéressent surtout la géographie botanique, j'ai tenté de mettre en relief la part qui lui revient dans la connaissance que nous avons acquise de la flore de Chine. Cette part est considérable. »

Cette même année 1888, parut un opuscule de M. David qui mérite que nous nous y arrêtions un instant. Il est intitulé : *Notice sur quelques services rendus aux sciences naturelles par les Missionnaires de l'Extrême-Orient*, par M. Armand David, membre de la Congrégation de Saint-Lazare, ancien missionnaire en Chine, membre correspondant de l'*Institut*. Un avant-propos donne la raison de cette publication : « Je me suis décidé difficilement, je l'avoue, à écrire ce volume... voici ce qui est arrivé : Il y a environ un an, M. le Direc-

teur des *Missions Catholiques* voulut visiter le cabinet d'histoire naturelle que j'ai organisé rue de Sèvres pour nos étudiants. Cette vue lui donna la pensée de me demander, pour son excellent bulletin, un article où je parlerais de mes recherches officielles et de leurs résultats lesquels, disait-il, quoique bien connus des savants, sont généralement ignorés de la plupart des lecteurs (des *Missions*). Quand, après de trop longues tergiversations, il m'a fallu mettre enfin la main à l'œuvre, j'ai cru qu'il était convenable d'élargir un peu mon cadre afin de mieux montrer l'injustice de certaines accusations. » M. David écrivit donc, non un article, mais plusieurs, c'est-à-dire un opuscule, un petit livre et il termine l'avant-propos en s'excusant de « brusquer cette modestie si chère à notre bienheureux Père, saint Vincent de Paul : *jactus sum insipiens*. Que l'intérêt de ma thèse soit mon excuse. »

Le volume comprend onze chapitres.

Le premier chapitre répond à l'objection qui accuse les missionnaires d'être des fanatiques, de laisser de côté la science. M. David montre que ce n'est pas le but des Missionnaires, qu'ils n'ont pas le temps, qu'ils sont peu nombreux, qu'ils l'ont fait quelquefois cependant. Ainsi pour ne parler que de la Chine, cette nation la plus anciennement civilisée du monde, qui nourrit le tiers de la population mondiale, malgré son orgueilleuse méfiance des étrangers et les tracasseries de son administration, il y a eu de nombreux savants Jésuites au XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> siècle, et ils y ont fait œuvre merveilleuse. Jamais, dit M. David, il n'y a eu de thaumaturge en Chine ; ce peuple ne semble devoir se convertir que peu à peu, lentement, et par les moyens ordinaires.

Le second chapitre montre que, depuis l'expédition franco-anglaise, les conditions de vie en Chine sont

changées pour les Missionnaires ; ils n'ont plus besoin, comme autrefois les Jésuites, de se faire accepter auprès de l'empereur par leurs travaux scientifiques ; malgré cela, un bon nombre honorent encore les sciences et M. David parle des Jésuites, des Franciscains, des Missions-Etrangères ; il vante en particulier l'œuvre de M. Delavay, et il dit : « C'est une grande satisfaction pour moi de me dire que j'ai été la cause providentielle de cette seconde vocation de M. Delavay. Dans une rencontre fortuite à Hong-Kong, je n'eus pas de peine à dénicher ses goûts et ses aptitudes au travers de sa modestie, et je parvins à le faire consentir à devenir le correspondant de notre Jardin des Plantes ». Parmi les découvertes utiles des Missionnaires, signalons cette petite particularité d'espèces nouvelles de vignes que l'on a introduites en France. Parmi ces espèces, il y en a une qu'il appelle *Spinovitis Davidis*, et dont il dit : « Cette dernière espèce que j'ai rencontrée croissant à l'état sauvage parmi les montagnes centrales du Tsin-Lin, est curieuse pour avoir des tiges toutes hérissées d'aiguillons et malgré sa saveur un peu aromatique, elle est apte à la vinification, comme je l'ai expérimenté moi-même. Aurons-nous, continue M. David, dans ces vignes nouvelles des races capables de résister au phylloxéra ? C'est ce que l'avenir montrera. »

Dans le chapitre trois, M. David commence à parler de ses découvertes et il le fait avec grande simplicité et modestie. Il proteste d'abord contre les éloges exagérés (d'après lui) qu'on a faits de ses travaux. Un Russe, Severtrow, a été jusqu'à dire : « Le P. Armand David est notre maître à tous en exploration scientifique ». Si quelquefois M. David parlera de lui-même, ce sera pour rectifier ce qui a été publié sur lui, avec plus ou moins d'exactitude. Déjà il est entré dans la légende ; on a annoncé sa mort en trois langues différentes. Puis,

voulant mettre au point tous les honneurs qu'il a reçus, il déclare humblement que cela vient en partie de ce qu'il a été le premier chercheur ayant pénétré dans l'impénétrable Chine.

Le chapitre quatre explique à larges traits l'histoire de sa vocation de naturaliste, raconte brièvement ses expéditions et explique pourquoi il est revenu en France. A l'occasion M. David rectifie des assertions erronées : « *Le Dictionnaire des Contemporains*, dit-il, se trompe en disant que je me suis retiré en Algérie ; j'y suis bien allé passer un hiver, par ordre du médecin, et c'est ce qui aura donné lieu à cette erreur ; mais je réside à Paris, dans notre Maison-Mère, prenant part aux exercices et aux travaux de mes confrères, en attendant que Dieu me retire de ce monde. Ici aussi, j'ai profité du retour de mes forces pour fonder un cabinet d'histoire naturelle (je l'ai dit au commencement), lequel est utilisé pour l'enseignement complémentaire des étudiants de notre Congrégation, suivant les intentions de S. S. Léon XIII et qui, grâce aux facilités particulières que j'ai, a acquis une importance telle que, probablement, aucun autre établissement privé de France n'en saurait présenter un pareil. »

Le chapitre cinq étudie les mammifères que M. David a découverts. Il en a étudié 200 espèces dont 65 nouvelles. Les descriptions qu'il en donne sont intéressantes : « C'est un singe à nez fortement retroussé ; c'est un ours curieux : tous les musées du monde envoient à notre Jardin des Plantes le privilège de posséder les 4 seuls exemplaires que je suis parvenu à me procurer ; c'est un bel insectivore dont le pelage prend toutes les nuances de l'arc en ciel quand il est immergé ; c'est un gros ruminant, gris blanc, portant de terribles cornes, redouté à l'égal du tigre ; c'est un cerf remarquable par ses larges pattes et sa longue queue, etc., etc. »

Le chapitre six est celui où M. David expose ses découvertes avec le plus de cœur, car il s'agit des oiseaux, ses bêtes privilégiées. Il analyse rapidement le volume sur les *Oiseaux* qu'il a fait paraître chez Masson ; puis il dégage, à l'usage des lecteurs des *Missions Catholiques*, ce qui peut les intéresser le plus, en dépouillant son chapitre des termes trop scientifiques. « Le grand *Lophophore*, il l'a pris à 4.000 mètres ; les *Crossotilon* sont les uns blancs, les autres bleus, les autres noirs et blancs ; les *Tragopans* ont un grand rabat multicolore à la gorge et ils ont la tête ornée de deux cornes très minces, bleues et charnues ; les *Eulophes* sont le gibier le plus apprécié des gourmets ; les faisans, autrefois si rares en France, sont devenus des oiseaux communs dans nos parcs et émerveillent par leur queue, etc., etc. » On peut voir tous les oiseaux découverts par M. David dans les armoires du Muséum de Paris. Un certain nombre portent le nom de notre confrère. Il y a le *Cygnus Davidi*, cygne très rare à pattes rouges ; le *Pterorhinus Davidi*, sorte de moqueur très intéressant ; le *Syrnium Davidi*, rapace nocturne ; le *Carpodacus Davidianus*, l'*Oreopneuste Armandi*, etc., etc. Chose qui étonnera les lecteurs, la Chine ne connaît pas notre moineau, notre pinson, notre chardonneret, notre linotte ; le rossignol et le rouge-gorge n'y existent pas, non plus qu'aucune de nos aimables fauvettes ; les merles et les grives y sont tout différents, de même que les mésanges et les corbeaux, etc. M. David termine son chapitre par des considérations « qui ne seront peut-être pas, dit-il, du goût de tout le monde », sur la raison d'être de ces absences et de ces présences en tel et tel lieu.

Le chapitre sept traite d'abord des reptiles, des batraciens et des poissons. M. David vante beaucoup les savants de l'Académie des Sciences et leurs travaux sur ses découvertes. A propos de la gigantesque sala-

mandre *Sieboldia Davidiana*, il fait en passant cette petite remarque qui ne manque pas de saveur : « On sait qu'une grande salamandre, plus ou moins analogue à celle-ci, a été jadis déterrée dans les terrains tertiaires d'Allemagne et qu'on avait pris son squelette pour celui d'un homme fossile. » Les mollusques que M. David a découverts ont été décrits par M. Deshayes, le Nestor de nos malacologistes. M. David insiste surtout sur les insectes ; car, dit-il, c'est sans comparaison le monde des insectes qui m'a donné le plus de nouveautés et cela dans tous les groupes. Ceux qu'il a envoyés ont été étudiés par MM. Blanchard, Lucas et Poujade du Muséum, par M. Deyrolles ; mes coléoptères l'ont été par M. Fairmaire, président de la Société entomologique, et mes lépidoptères par M. Oberthur de Rennes qui possède les collections les plus riches qui existent en France et peut-être au monde. » On voit que le cœur de M. David va aux insectes presque autant qu'aux oiseaux. Deux fois il exprime son admiration et sa reconnaissance pour ce grand bienfait du Créateur. En voici un petit passage : « A la vue de toutes ces merveilleuses petites créatures, de ces superbes coléoptères, de ces papillons splendides qui n'ont rien à envier aux plus riches gemmes, on ne pourra pas retenir son admiration et s'empêcher de s'écrier : *Multa fecisti Domine mirabilia tua.* »

Le chapitre huit traite du règne végétal. Notons en passant que le grand ouvrage *Plantae Davidianae* que nous avons analysé plus haut a été, dit M. David, imprimé aux frais de l'Etat. Parmi toutes les espèces renfermées dans les herbiers de notre Muséum, il dit lui-même que « c'est le *Davidia involucrata* qui constitue ma découverte botanique la plus extraordinaire, non seulement comme espèce et comme genre, mais même comme famille. Un amateur anglais vient d'en offrir

un prix extravagant ». M. David note que le genre trèfle si riche en espèces dans notre Occident manque totalement en Chine ; de même il n'y a là aucune bruyère, aucun genêt. Ça et là, des remarques qui n'ont l'air de rien et qui cependant sont suggestives : « Le nombre des phanérogames que j'ai récoltés ne dépasse pas le total de 1.500 espèces ». Pour lui ce n'est rien ; pour un autre ce serait une merveilleuse acquisition.

Le même chapitre traite des découvertes géographiques, géologiques ; il a envoyé des cartes, itinéraires de ses voyages. On les a publiées réduites, mais exactes (ailleurs, il dit qu'il y a eu des inexactitudes dans la publication). Je puis dire que c'est dans mes écrits que M. Elisée Reclus a puisé plusieurs de ses renseignements sur l'Empire Chinois qui figurent dans le septième volume de sa *Géographie universelle*.

Le chapitre neuf est un pot-pourri traitant de choses un peu disparates, qu'on pourrait grouper sous cette rubrique : Détails extraits de mes écrits et pouvant intéresser mes lecteurs. A la page 50, il réhabilite notre confrère M. Huc : « le colonel anglais Yule, dit-il, vient de rendre une tardive mais éclatante justice à sa bonne foi et à sa véracité, dans la longue introduction du voyage de Prjévalski, au pays des Tongoutes (1880). » Il y a des portraits de Chinois, des descriptions de paysages, des indications de particularités géologiques. Citons ce petit trait des mœurs païennes : « J'ai vu dans une de nos maisons de la Sainte-Enfance, à Suen-Hoa, une petite fille d'une douzaine d'années que quelques mois auparavant son père avait exposée dans un lieu désert et attachée à un arbre afin qu'elle fût mangée par les loups ou qu'elle pérît de froid. Dieu n'avait pas permis que ce malheur arrivât : un de nos chrétiens recueillit la moribonde et la mena à l'établissement de la charité. Tout le tort de la pauvre enfant était d'avoir

perdu la vue par une amaurose subite et d'être devenue ainsi une charge pour sa famille. »

Le chapitre dix est du même genre que le chapitre neuf. Il contient particulièrement des détails intéressants sur les lamaseries.

Le chapitre onze résume à grands traits ses voyages en Mongolie, au pays des Mantze, et dans diverses provinces de Chine. Signalons ce petit passage : « J'ai trouvé en Mongolie à l'état sauvage, mais très rare, un joli arbre à fleurs que les Pékinois cultivent comme plante ornementale (*xanthocerus sorbifolia*), et que j'ai réussi à introduire en France où il s'accommode bien de notre climat. »

L'épilogue contient quelques appréciations publiées par divers auteurs français et étrangers. Donnons, en exemple, celle de M. Oberthur : « On reste confondu en pensant au zèle et à la science qu'il a fallu déployer pour faire de si importantes découvertes et rapporter en France tant d'animaux et de végétaux recueillis dans une région si éloignée. Et comme français, je me réjouirai de voir publier, à la face du monde, les découvertes de notre savant et intrépide compatriote. »

Cette même année 1888, M. David assiste au Congrès Scientifique International des Catholiques tenu à Paris et y lit un *Mémoire sur la faune chinoise*. Après des considérations générales sur les conditions biologiques à différentes époques de l'histoire de la terre, sur les auteurs qui se sont occupés de ces questions, sur les missionnaires en particulier, M. David détermine les quatre grandes régions zoologiques du monde : la Paléarctique, l'Ethiopienne, l'Indo-Ma'aise et l'Australienne. C'est à la première qu'il rattache la faune de la Chine. Il étudie alors successivement les différentes espèces d'animaux propres au Céleste Empire.

Signalons que M. David ne craint pas à l'occasion, devant ce Sénat de savants, d'avouer qu'il s'est trompé en rangeant un animal dans tel genre et que M. Milne-Edwards a corrigé son erreur, en faisant ressortir certains caractères qui s'éloignent de ce genre pour le rattacher à un autre. Humilité et science vont très bien ensemble. A l'occasion, M. David montre que les naturalistes anglais se sont trompés en croyant voir des espèces nouvelles là où il n'y a que des races particulières. Tous les détails que renferme cette étude sont attachants malgré leur caractère scientifique. Tel animal est signalé comme n'existant plus que par la protection impériale, dans un seul parc: « les historiens du Céleste Empire, dit M. David, rapportent qu'il en était déjà ainsi il y a vingt-trois siècles ; avant cette époque il vivait à l'état sauvage, était connu comme animal voyageur, émigrant ; car il est écrit que, l'an 676 avant Jésus-Christ, il apparut en si grand nombre dans la Chine que les annales de l'Empire firent mention de ce fait comme d'une chose insolite. » M. David se réjouit qu'on essaie d'assurer la conservation de cet animal qu'il appelle le *probable compagnon* des premiers quaternaires. Il note aussi que les éléphants et les rhinocéros vivaient communément dans toute la Chine centrale, au moins jusqu'au sixième siècle avant notre ère, puisque les empereurs se faisaient payer alors une partie de leur tribut annuel en dents et en peaux de ces gros animaux par tous les peuples riverains du Fleuve Jaune. M. David dit qu'il a lui-même trouvé maintes fois des ossements de l'*Elephas primogenius* et du *Rhinoceros thicorhinus* dans les parties superficielles du loess de la Chine. M. David montre l'intérêt que pourrait procurer à la science l'étude de ces squelettes ; « malheureusement, dit-il, c'est une besogne bien difficile, à cause de la manie qu'ont les Chinois de réduire en poudre

tous les ossements trouvés sous terre, pour les besoins de leur puérite médecine. » M. David fait des considérations sur les fluctuations des climats dans les temps préhistoriques. Pas de traces de phénomène glaciaire en Chine ; alors, pendant que l'Europe et l'Amérique du Nord étaient envahies par les glaces, les grands mammifères ont peut-être fui nos parages pour se réfugier en Asie où devait alors exister un climat assez doux, puisque de vastes forêts d'arbres verts y prospéraient. Il étudie aussi le *loess* fossilifère ; quelques-uns le considèrent comme quaternaire, « il pourrait bien se faire, dit M. David, qu'il fût tertiaire et même de formation marine. » On voit par ces petites citations l'utilité scientifique de cette étude. « Les Chinois ont la plupart de nos animaux domestiques, notre chien, notre chat, notre cheval, notre âne, notre vache, notre chèvre, notre porc, notre poule, notre canard, notre pigeon. Leur oie provient d'une autre souche que la nôtre. » L'ornithologie a toujours eu un faible pour moi, dit M. David, aussi s'y complait-il avec amour. Il termine le paragraphe des oiseaux par des considérations sur les variétés, races, espèces. « Mais, conclut-il, il me faut laisser là ce sujet si controversé de l'origine des espèces. » Dans ses autres ouvrages, il n'avait guère parlé des reptiles : ici il parle des caïmans, des couleuvres, des serpents, des vipères. Rien de nouveau au sujet des batraciens, excepté qu'il dit que les herpétologues admettent 850 espèces de grenouilles et de crapauds pour le monde entier. Au sujet des poissons, il constate que le saumon et la truite n'ont pas été signalés jusqu'ici en Chine. M. David a trouvé au Thibet oriental un poisson qui remonte très haut dans les torrents, en surmontant les courants les plus rapides et même les cascades, grâce à la singulière facilité qu'il a de faire ventouse avec son ventre aplati et d'adhérer

ainsi sur les pierres les plus glissantes. Il reconnaît loyalement à propos des mollusques que le Père Heude, Jésuite (à qui il avait lancé quelques pointes), a publié sur eux de très importantes publications. A propos des autres invertébrés, il remarque qu'il n'y a en Chine aucune de nos cicindèles, aucun de nos carabes, aucun de nos cerfs-volants, aucune de nos cétoines, aucun de nos hannetons. Ne quittons pas les articulés sans observer que l'écrevisse manque dans les ruisseaux de la Chine. En terminant cette petite revue entomologique, M. David constate que les insectes domestiques, surabondent en Chine, que les vers parasites y sont fort fréquents, de même que les sangsues de toutes tailles, et que tout ce monde-là tourmente les voyageurs en été, comme ne le savent que trop les missionnaires. Le rapport conclut, « qu'il y a en Chine un centre zoologique très intéressant et d'une grande richesse. *Montes et omnes cedri, bestiae et volucres pennatae et omnes populi laudent nomen Domini.* »

Il a été question un peu plus haut de vigne de Chine implantée en France par M. David. En 1893, notre confrère reçut une lettre d'un cultivateur de Normandie qui lui annonçait qu'il avait fait du vin avec ce que M. David avait apporté et lui envoyait quelques échantillons. D'autre part, M. Cornu, du Muséum, lui envoyait également quelques échantillons de fruits d'Extrême-Orient qui avaient pu venir à maturité. Le *Figaro* du 28 septembre 1899 rendant compte du concours de fruits organisé dans la salle des fêtes du Champ-de-Mars, dit entre autres choses : « Parmi les curiosités, il en est une dont M. Lindel, professeur de technologie agricole, à l'Institut National agronomique, explique ainsi la genèse : la Normandie si productive se lamentait de n'avoir que des plaines sous des pommiers. Elle a

eu il y a quinze ans l'idée d'y semer de la vigne. Elle ne pouvait néanmoins songer à y acclimater notre raisin du Midi qui est habitué à une chaleur qu'elle n'offre pas. Un missionnaire, le R. P. David, venait d'importer en France quelques variétés de vignes provenant des contrées froides et humides de la Chine. On a semé les pépins dans l'Orne, à Damigny. Les pépins sont devenus de belles vignes d'une végétation vigoureuse et puissante dont le raisin donne aujourd'hui un vin ayant neuf degrés d'alcool. Bientôt le vin de Normandie sera aussi célèbre que le vin de Bordeaux. On invite le public à goûter le raisin de l'Orne. Que ses grains soient petits ou gros, son goût est fort agréable. L'internationalisme a vraiment du bon. Après les ruines causées par le phylloxéra, les vignes américaines ont sauvé notre Midi. Voici maintenant le raisin chinois qui va enrichir davantage notre Normandie. » (Charles Chincholle). Depuis cette époque nous n'avons plus entendu parler du vin David. Nous ignorons si l'économe de la Maison-Mère de cette époque a fait une ample provision du vin de son confrère ou bien n'a pas jugé à propos d'en remplir les caves de la Maison-Mère. Il n'est nulle part question de ce vin dans les comptes rendus du petit conseil de Saint-Lazare.

Nous avons vu que MM. Etienne et Boré avaient toujours tenu bon pour appliquer strictement le décret qui prohibe les décorations et dignités tant civiles qu'ecclésiastiques. Il faut croire qu'en 1895, M. Fiat se montra moins intransigeant, puisque M. David fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 31 décembre, au titre du Ministère de l'Instruction publique, en qualité de correspondant de l'Académie des Sciences. Cependant nous nous demandons si M. Fiat fut sollicité, car dans une note rédigée par M. David, le 20 janvier 1896, il dit entre autres choses : « Je bénis Dieu qui

permet que, contre toute espérance, le Gouvernement m'accorde vers la fin de mes jours une distinction honorifique que je n'avais pas ambitionnée, et que j'avais même refusé d'accepter, il y a bien des années, à cause de nos règlements de Communauté. Cette fois je n'ai point été prévenu des intentions bienveillantes qu'on avait à mon égard et je n'ai qu'à en témoigner ma vive gratitude. » Nous n'avons rien trouvé à ce sujet ni dans la correspondance de M. Fiat, ni dans les comptes rendus du Grand Conseil. Quoiqu'il en soit, M. David fut reçu dans l'Ordre à Paris, le 3 février 1896, par M. Gabriel Daubiée, grand officier de la Légion d'honneur.

Cette distinction honorifique attira de nouveau l'attention du public savant sur l'œuvre scientifique de notre confrère. Les grands savants lui rendirent hommage, et on exprima le vœu que dans les instituts catholiques de France, il fût organisé des cabinets d'histoire naturelle.

M. David avançait en âge. Si le printemps et l'été de sa vie avaient été bien remplis, l'automne était fructueux et délicieux. Il édifiait la jeunesse de Saint-Lazare par sa simplicité, sa modestie, le charme de sa conversation. C'était un beau vieillard, à figure fine et attachante. Il était assidu aux exercices de la Communauté, autant que son âge et les infirmités le lui permettaient. Il recevait dans son cabinet d'histoire avec politesse, cordialité, se faisait un plaisir d'expliquer les trésors contenus derrière les vitrines.

Voulut-il avant de mourir revoir la maison où il était né, ou bien ses supérieurs l'envoyèrent-ils chez lui pour refaire sa santé ? Toujours est-il qu'il alla passer quelques jours à Espelette, son village natal. M. l'abbé Daranatz nous donne les détails suivants sur ce dernier voyage : « Le souvenir de ce passage suprême s'y conserve encore, telle une vision légendaire. D'une part,

on le sait, M. A. David était séduisant par sa rare modestie, la simplicité extrême de son commerce, une bonhomie charmante à raconter ses explorations asiatiques, à donner les détails ornithologiques les plus curieux : il se délectait visiblement sur ces sujets. D'autre part, et ceci est impérissable dans l'esprit de ceux qui en ont été témoins, M. David avait porté avec lui une araignée, grosse comme le poing, tout à fait apprivoisée ; volontiers il la caressait, la tenait d'ordinaire sur sa main, ou à portée de main. La petite bête se laissait faire avec une docilité marquée. Lui en donnait-il le signal, l'araignée partait pour parcourir du sol au plafond tout l'appartement, happant les mouches avec une rapidité extrême et revenait à son point de départ. En pleine chasse, d'ailleurs, un rappel du maître était obéi instantanément. Par quels efforts prodigieux de douceur et de patience M. David était-il parvenu à ces résultats ? »

Après avoir revu l'église de son baptême, il revint à Saint-Lazare pour recevoir les derniers sacrements et il s'endormit dans le Seigneur le 10 novembre 1900. On jugera par cette lettre de M. Edmond Perrier, membre de l'Institut, directeur du Muséum, de la place qu'occupait notre confrère dans le monde savant. La lettre est adressée à M. Fiat :

*Paris, 14 novembre 1900.*

Mon Révérend Père,

C'est avec le plus profond chagrin que j'apprends la mort du Père Armand David. J'avais eu l'honneur de le connaître, et le savant comme l'homme m'avaient inspiré une profonde admiration.

S'ils avaient été prévenus à temps, la plupart de mes collègues du Muséum se seraient fait un devoir de

venir porter à l'illustre mort et à la Compagnie qui le perdait, un dernier hommage de reconnaissance et de respect.

Le devoir n'en est que plus étroit pour moi, mon Révérend Père, de vous exprimer toute la part que le Muséum prend à votre deuil, on peut dire même tout le deuil qu'il ressent lui-même.

Le Père Armand David avait été l'un des correspondants les plus heureux de notre grand établissement national. Il l'avait enrichi de pièces demeurées uniques. Son nom vivra parmi nous comme celui de l'un des plus chers et des plus dévoués de nos amis.

Edmond PERRIER.

Plusieurs journaux et revues firent l'éloge de notre confrère. Une notice sur lui intitulée : « Un grand naturaliste basque » fut composée en 1929, par M. le chanoine Daranatz, président de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne. Elle est remplie de détails intimes empruntés à des souvenirs locaux ou à des lettres adressées par M. David à sa famille. On y voit bien la physionomie intellectuelle et morale de notre cher confrère. On la lit avec intérêt.

En 1932, M. le chanoine Paul Fournier, de Langres, prit pour sujet de sa thèse de doctorat ès lettres : *La contribution des missionnaires français au progrès des sciences naturelles aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Il parle assez longuement de M. David. La revue de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, dans son numéro de juillet-décembre 1933, a donné ce qui concerne notre confrère. Nous en extrayons les passages suivants : « Mis par ses supérieurs au service unique des sciences naturelles, le P. Armand David en fouilla

tous les domaines avec un égal bonheur. Il se révéla géologue, malacologiste, entomologiste, ornithologiste, et mammalogiste, tout aussi bien que botaniste et dans ces divers champs de recherches, il fit les plus belles découvertes. Un grand nombre de ses collections ont été perdues, peut-être la moitié. Malgré cela ce qui reste possède une importance de premier ordre. Le P. David arrive à une forme d'évolutionnisme mitigé dans laquelle il admet la variation d'un certain nombre de types, ceux-ci restant indépendants les uns des autres; ce sera aussi la théorie du P. Heude, et celle de beaucoup de savants contemporains comme Depéret et Vialleton. » Nous regrettons de ne pouvoir citer de cette thèse de plus larges extraits. Pour qui veut se faire une idée juste du rôle scientifique de notre confrère, il faut la lire en entier. On sera émerveillé.

M. l'abbé Daranatz dit que dans la maison familiale de M. David il y a une inscription en basque qui signifie : " Si vous voulez vivre longtemps, ne me fatiguez pas trop souvent ". Le père de notre confrère étant médecin, on comprend le sens de cette phrase. Si l'on veut se bien porter, il faut ne pas fatiguer trop souvent le médecin des corps, ne pas recourir trop souvent à lui. M. Armand David a été, lui, un docteur spirituel, un médecin des intelligences. On pourrait peut-être, pour lui, renverser la phrase lapidaire : Si vous voulez vivre longtemps, fatiguez-moi souvent. Si vous voulez que votre intelligence vive, se développe, glorifie Dieu par l'étude de ses merveilles, lisez souvent les écrits du P. David, fatiguez ses livres et ses manuscrits. Vous y verrez une belle âme, une volonté forte, un cœur d'or, un grand travailleur, une conscience droite, un grand savant, un humble fils de saint Vincent de Paul.

Edouard ROBERT.

## FRANCE

---

### PARIS

---

MAISON-MÈRE, PARIS : AU JOUR LE JOUR

27 novembre 1936. — *Fête de la Médaille Miraculeuse, au 140 de la rue du Bac.* — Après avoir chanté la grand-messe, dans le cadre et la perfection bien connus de nous tous, le cardinal Verdier, de retour de Rome, ne peut s'empêcher d'évoquer, avec sa tendre dévotion pour la Vierge, sa récente entrevue avec le Souverain Pontife : il en dégage une leçon de confiance. « Malgré les rudes épreuves des temps présents (nous oublions si vite le passé que seul le présent nous paraît rude) nous devons être contents, suivant le mot du Pape, de vivre à une époque où il y a tant de bien à faire. L'opposition, l'affrontement des doctrines doit nous encourager à chasser de notre âme et de nos vies la médiocrité, la petitesse. » Sur ce thème, à écouter le cardinal, à se sentir pénétrés de cette douce et reconfortante *ondée d'optimisme*, on ne peut s'empêcher de saisir les vibrations de son âme devant les difficultés : certes il ne peut pas ne pas les voir, mais son large esprit, sa confiance en Dieu lui permettent aisément de dominer au dedans et d'encourager inlassablement nos esprits et nos volontés moins solides, moins rassis et moins fermes. A écouter un chef, on en sort meilleur, l'on évite ainsi les commencements de panique et l'on accomplit simplement et joyeusement son devoir. C'est la leçon que Son Eminence tire, et pour les clercs (il a un faible pour eux), et pour les sœurs dont la noble

vocation s'apparente si fort à celle du prêtre : en définitive faire du bien aux âmes, leur porter Dieu tout en se dépensant aux œuvres charitables, dans l'obéissance quotidienne et l'humilité de son labeur.

Le soir, M. Lampe, prédicateur de la neuvaine, réchauffe notre dévotion à Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse et redit à la Vierge sa vive gratitude, en ce 20<sup>e</sup> anniversaire de sa blessure de guerre : un œil perdu le 27 novembre 1916 dans les tranchées de Monastir, à la côte 1248.

6 décembre. — Dans une cordiale intimité, nous fêtons discrètement la décoration d'*Orange-Nassau* que notre confrère M. Guillaume Meuffels vient de recevoir de Sa Majesté des Pays-Bas, la Reine Wilhelmine. Officiellement mandaté par l'épiscopat hollandais, M. Meuffels est chargé de l'œuvre d'*aide spirituelle* aux Néerlandais catholiques qui se trouvent en France, et spécialement dans la pléthorique Région parisienne... C'est un inlassable dévouement que le Gouvernement des Pays-Bas vient de reconnaître officiellement par cette haute décoration : la *Légion d'honneur hollandaise*. Nous nous en réjouissons tous : car nous savons ou nous constatons quel impérieux besoin de travail anime M. Guillaume Meuffels : il ne cesse de se donner aux œuvres, de tout genre : c'est pour lui un bain de jeunesse et pour nous tous un modèle d'inlassable apostolat.

Nous faisons aujourd'hui écho à la cérémonie officielle du 21 novembre 1936 ; dans un salon de l'hôtel *Lutetia*, en présence de Mgr Chaptal et de la colonie néerlandaise, Son Exc. M. Loudon, ministre des Pays-Bas en France, a transmis cette marque d'estime de la Souveraine de Hollande.

Signalons à ce propos que nos confrères d'Abyssinie MM. Jean-Baptiste Bringer et André Marsay, pour leur

dévouement tout apostolique et leur désintéressement au service de l'ambulance hollandaise de Dessié (Ethiopie), ont eux aussi reçu la *Médaille de la Croix-Rouge hollandaise*. A leur passage à Paris, nous avons admiré les médailles et les diplômes que, comme présidente de la *Croix-Rouge néerlandaise*, avait signés la princesse Juliana dont quelques jours plus tard, le 7 janvier 1937, le mariage princier mettait à juste titre la Hollande entière en jubilation et transport. Noble sujet d'allégresse et de joie, à laquelle nous avons pris part d'un cœur large et reconnaissant.

*Jeudi 10 décembre.* — *L'Œuvre des Ecoles d'Orient* fête ses 80 ans d'existence. En l'église *Saint-Sulpice*, il y a grand'messe de rite oriental. Le curieux, l'exotique de la cérémonie attire une foule nombreuse. La messe est commentée par des hauts-parleurs : en tout temps de telles explications soutiennent l'attention et satisfont une curiosité toujours en éveil. Le Cardinal Verdier, archevêque de Paris est à son trône ; le cardinal Tisserant, secrétaire de l'Orientale, est spécialement venu de Rome. Au cours de la cérémonie, le cardinal Baudrillart donne un ample discours, une bonne heure durant. L'assistance officielle, les nombreux invités sont de marque : amiraux et généraux, officiers, écrivains et diplomates de tout genre ; leur fonction, leurs voyages les ont jadis, un jour ou l'autre, amenés en terre orientale, et ils y ont été témoins du bon travail réalisé. Quant aux évêques et officiants de rite grec, la splendeur variée et inaccoutumée de leurs costumes, de leurs insignes, leurs chants ésotériques ajoutent à l'attraction de la cérémonie : elle se prolonge bien au delà de midi.

Pour le banquet de la fête offert à une centaine d'invités, *l'Œuvre des Ecoles d'Orient* a eu recours à l'hospitalière Maison-Mère. Dans la salle de réception au

bâtiment neuf du 97 de la rue de Sèvres, dans l'intimité et la discrétion de céans, un traiteur a dressé son matériel. Cardinaux et académiciens, marins et généraux, laïcs et clergé de tout grade prennent place. Entre autres, discours chaleureux de M. Marin, député, du cardinal Verdier... mais tout se passe à huis clos, dans une atmosphère de cordialité et dans le souvenir du bien déjà réalisé en Orient, et que l'*Œuvre* poursuit inlassablement.

15 décembre. — Les Dames de la Charité, en cette octave de l'Immaculée, viennent prier leur patron et leur fondateur. Après la messe de Notre Très Honoré Père Souvay (à l'aurore de ses 67 ans) on entend le rapport de M. Jean-Baptiste Piet, et d'éloquents encouragements au bien prodigués par Mgr Roger Beaussart, évêque auxiliaire de Paris.

17 décembre. — A l'Académie française, la séance annuelle des prix de vertu et des prix littéraires ménage toujours un réconfortant régal. Il est rare que cette annuelle cérémonie ne comporte pour la famille de saint Vincent, sœurs surtout, quelques mentions ou récompenses. Cette année-ci, M. Louis Madelin a parlé sur la vertu. « M. Madelin, note André Thérive, a une voix magnifique et solennelle, une voix que nos pères eussent appelée odéonienne, une voix faite pour réciter du Déroulède ou du Henri de Bornier. Il n'épargne pas les effets de style sensible et de style pompeux et il arrive à imposer l'optimisme à ses auditeurs. D'ailleurs son principal mérite est de n'avoir pas boudé devant sa tâche, comme certains de ses devanciers : c'est un rapport sur les prix de vertu, sur la vertu pratique, qu'il avait à faire, non pas un discours à propos de mots et d'idées. Il n'a donc pas craint de présenter un palmarès de lauréats plus long que d'habitude... c'est en

affrontant un genre si ingrat que M. Madelin a donné une preuve de courage et de loyauté. Ce sont encore là des formes de la vertu. »

Voici, pour les Filles de la Charité, trois citations à cet annuel *ordre du jour* de la vertu. Si long soit-il, ce palmarès est un surchoix incontestablement : cette grande somme de vertus cachées et inconnues, nous sauve et nous garde, quoiqu'en bougonnent les pessimistes maladifs ou les pevers calomniateurs.

Les colonies de vacances sont, depuis quinze ans, une des inventions les plus heureuses de la bienfaisance publique et privée, laïque et ecclésiastique. S'il est vrai qu'il y a plus de chance de créer des âmes saines dans des corps sains, l'entreprise est à encourager, qui a pour but de faire, quelques semaines, respirer l'air des bois, des monts ou des océans à ces pauvres enfants, jadis tous enchaînés à la grande ville pendant les jours d'été. C'est dans cette pensée que vous avez entendu encourager, cette année comme les précédentes, tant d'œuvres de cette espèce : les colonies de vacances de l'Union familiale du *Patronage Saint-Léon* de Bagnolet, l'Œuvre parisienne des *Colonies maternelles sociales*, cette *Cité du Souvenir* qui envoie les enfants à Mont-l'Évêque et à Seignelay, les *Colonies de vacances du quartier des Halles* qui amènent tous les ans à la campagne cent petits bonshommes de ce quartier agité et, avec d'autres encore, cette *Œuvre de Brighton* qui, fondée en 1921, a pris son nom de la colonie voisine de Cayeux, dans la Somme, où elle est arrivée à envoyer des milliers d'enfants. La lecture du dossier de cette belle œuvre, que dirige la sœur Rose, semble celle d'un conte de fée — d'une fée que sœur Rose appellerait la Providence — un conte où les deux mondes jouent leur rôle, le milliardaire américain et le *Pari-Mutuel*, sans parler des prêteurs qui ne veulent pas être remboursés, et des bailleurs qui ne veulent pas être payés. Appelée à jouer à son tour son rôle dans ce beau concert, l'Académie vient aujourd'hui le compléter.

... Quelquefois, le patronage revêt un caractère assez spécial. La sœur Chapin, des Filles de la Charité, a jugé que les œuvres qui apprennent aux filles d'ouvriers à bien tenir leur ménage sont excellentes, mais qu'il serait non moins utile de former à la vie qui les attend les filles de petits cultivateurs ; elle a fondé il y a quatre ans, à *Bouloivre*, près Marvejols (Lozère), une maison rurale qui, si j'en crois les témoignages, excite déjà par ses résultats, l'admiration, non seulement de la Lozère, mais des départements voisins, et quant aux bienfaits qu'elle dispense, j'en crois plus encore les lettres de ses anciennes élèves, pleines d'une reconnaissance attendrie.

... J'en ai fini avec les œuvres, mais je me reprocherais de n'en pas nommer une encore, parce que, comme toutes les œuvres françaises à l'étranger, elle ne travaille pas seulement au bien de l'humanité souffrante, mais aussi au prestige de notre nation : c'est l'*Hôpital français de Bethléem*. Depuis cinquante ans, les Filles de la Charité y soignent, dans quatre-vingt-cinq lits, les malades et les infirmes : elles ont, en outre, ouvert un orphelinat et — le mot sonne délicieusement à Bethléem — une crèche ; avides de travailler, sous toutes ses formes, au bien des corps et des âmes, « elles font, écrit Sa Béatitude le Patriarche, bénir la religion et leur pays d'origine ». Nous ne pouvons en être surpris : elles sont, ces quinze religieuses, les filles de ce Vincent de Paul qui, lui aussi, loin des rivages français, imposait la vertu française au respect des mécréants eux-mêmes.

Au cours de la même séance, le secrétaire perpétuel de l'Académie française, M. René Doumic, en son rapport sur les prix littéraires et dans cette rapide revue d'une bonne centaine de lauréats, consacre un chaleureux paragraphe au *Grand prix de langue française*, attribué, en 1936, à nos confrères d'Antoura :

Le Grand prix de langue française, institué « pour reconnaître les services rendus au dehors à la langue française », va cette année au Collège Saint-Joseph d'Antoura (Liban), dont le supérieur est depuis trente deux ans le R. P. Sarloutte, lazariste.

Depuis la fondation de ce collège, qui remonte à plus d'un siècle, dix membres de l'Académie ont été ses hôtes et nous ont laissé leur témoignage. En particulier, pour ne parler que des morts, Lamartine dès 1837 dans son *Voyage en Orient*, et, soixante-dix ans plus tard, Maurice Barrès dans son *Enquête au pays du Levant* ont rendu un magnifique hommage à ces missionnaires qui servent si bien la France. Avant la création du Collège d'Antoura dans la Syrie et le Liban, en dehors de l'arabe, on ne parlait guère que l'italien. C'est ce collège qui a répandu dans ces contrées l'usage de notre langue et notre culture.

Le P. Sarloutte est l'une des grandes figures françaises de l'Orient. Il y est aimé et vénéré. Dès qu'il apparaît dans n'importe quelle ville ou village, on s'empresse autour de lui. Ainsi le collège dont il a, par son prestige personnel, singulièrement accru l'importance et l'action, est-il un ardent foyer d'influence française. Supérieur et professeurs complètent leurs leçons par leur exemple : ils font aimer la France qu'ils aiment de tout leur cœur. Ils enseignent, non pas seulement la langue et la pensée de notre pays, mais son âme, qu'on retrouve dans toutes leurs paroles et dans tous leurs actes.

27 décembre. — A l'aube des noces de diamant de l'Archiconfrérie de la Sainte-Agonie, épingleons cet entrefilet de la *Semaine religieuse de Paris* (16 janvier 1937). Cette bénédiction d'un vitrail, à la chapelle de la Sainte-Agonie, évoque le labeur obscur de nos confrères, en un coin de Paris, demeuré si pauvre et spirituellement déshérité.

Le dimanche 27 décembre 1936, Son Excellence Mgr Beausart se rendait à la chapelle de la Sainte-Agonie, sise dans cette petite rue de l'Ebre restée si provinciale. Il venait y bénir un vitrail représentant Notre-Seigneur au jardin des Olives. Devant la nombreuse assistance qui se groupait autour de ses prêtres, Mgr l'Evêque loua dans son allocution cette œuvre d'art sobre et très sûr. Il en tira la grande leçon chrétienne qui se dégage de la vue de Notre-Seigneur chancelant sous le poids de la douleur, leçon de résignation et d'acceptation des souffrances en esprit de pénitence.

Mgr Beausart n'avait pas voulu mesurer son temps : arrivé après la messe des enfants, il leur adressa quelques mots, puis se rendit avec eux, en une procession qui rappelait celle de la première communion, à la salle des Œuvres, rue Boutin. Là, M. l'abbé Schütz, entouré des membres du conseil d'administration de la Société immobilière, lui présenta les organisations qui gravitent autour de la chapelle : école libre de filles (100 élèves) que dirigent des maîtresses dévouées : groupes de sport, scouts, chorale Sainte-Cécile, si appréciée de tous les fidèles, cercle de jeunes filles qui compte déjà une soixantaine de membres. Entre les églises, assez éloignées, de Sainte-Anne et de Saint-Dominique, l'œuvre qui s'accomplit dans ce quartier a été presque entièrement suscitée par ce centre religieux.

Comme le dit en termes chaleureux et unanimement approuvés Mgr Beausart, ces résultats sont le fruit de l'activité sacerdotale que des prêtres de grand zèle, dont M. l'abbé Schütz depuis 1918, ont consacrée, après les Pères Lazaristes, à ce coin de Paris, devenu le sanctuaire parisien de la dévotion au Cœur agonisant de Jésus.

1<sup>er</sup> janvier 1937. — Avec les vœux traditionnels tels que, pour nous, les détermine le Coutumier, nous entendons le soir la Circulaire de Notre Très Honoré Père. Avec le tour d'horizon *vincentien* sur le monde et l'année écoulée, nous y cueillons de profitables leçons qui s'imposent à nos filiales bonnes volontés.

Durant cette première journée de l'année nous voyons

rapidement passer quelques confrères des Etats-Unis qui, débarqués du *Normandie*, en compagnie du cardinal Dougherty, archevêque de Philadelphie, se dirigent hâtivement vers Manille, pour le prochain Congrès Eucharistique International (7-14 février).

17 janvier. — La *Journée mariale* annuelle de la Région parisienne réunit aujourd'hui plus de 3.500 Enfants de Marie parmi celles que dirigent les Filles de la Charité. Le matin, au 140 de la rue du Bac, dans la chapelle de la Reine du Ciel, donc de toute logique celle de ses enfants, les *Bérets blancs* se pressent avec une ardente et juvénile dévotion. Suivant l'esprit unificateur de la liturgie bien comprise, la messe dialoguée les groupe autour de la Vierge et leur insuffle des résolutions et des pensées d'apostolat. C'est sur ce thème et ces consignes que la réunion d'étude leur détaille leur devoir, leur mission.

Le soir, à 14 heures et demi, dans le gymnase municipal de la *Salle Huyghens*, c'est l'entassement savant de ces 3.500 déléguées, tout heureuses de se sentir ensemble et bouillonnantes de vie. On le comprend aisément lors de la saynète-revue, composée pour la circonstance. Elle nous présente des Enfants de Marie dans le style et la mode 1840 : empêtrées et gentiment cérémonieuses sous d'amples jupes et des jupons à plusieurs étages, avec des coiffures en corbeilles de fleurs et de fruits, qu'accompagnent de menus colifichets. Au moral, solide formation certes, mais fermée, craintive, toute en modestes et ravissantes vertus d'intérieur... A côté, leurs sœurs de 1937 ; costumes d'une ligne sans aucune complication ; robes mi-courtes (nous les avons récemment connues plus audacieusement écourtées) ; coiffure sans ampleur : aujourd'hui dans la salle, le béret blanc, tout à l'heure dans la vie quotidienne le

calot suisse, ou les ingénieuses et multiples variations de la toque. Sous ces variétés de costume c'est néanmoins un même esprit qu'animent une solide dévotion à la Vierge et les vertus de la jeune fille profondément chrétienne. La *saynète-revue* souligne finement tout cela : l'assistance entière (psychologie avisée) reprend en chœur, sur les airs populaires de vieilles chansons françaises, des couplets de circonstance à la louange du *métro*, des retraites fermées, de l'électricité, des adorations nocturnes au Sacré-Cœur de Montmartre, du bérêt blanc, de notre temps, des *Rayons* et de l'apostolat : d'où cette nouvelle croisade :

Autour de nous les âmes en détresse  
Cherchent partout un sublime idéal  
Pour les gagner, ah ! que notre tendresse  
Lève bien haut l'étendard marial.  
Reine des cieux, nous avons ta promesse,  
Les enfants nés d'un désir de ton cœur  
Conserveront l'éternelle jeunesse  
L'élan, la gaieté, la ferveur.

C'est vraiment tout cela : la jeunesse, l'élan, la gaieté, la ferveur. Même distrait, le spectateur, parmi de multiples et heureuses constatations, se doit de souligner ce que l'ordonnance purement matérielle de ces amples réunions demande de dévouement. Le *Secrétariat des Œuvres*, efficacement secondé par la bonne volonté générale, se dépense à ce persévérant et méritoire *montage* : sens pratique de l'organisation ; il ne faut rien laisser à l'imprévu et descendre aux détails les plus menus ; conserver l'œil ouvert et une patience aimable, doublée d'une souriante fermeté, dominatrice de tout énervement. Ainsi préparée et maintenue en cette chaude atmosphère, la séance continue ; nous entendons, amplifiée par les hauts-parleurs, la voix et la solide conférence de M. Willemin : *la Sainte Vierge dans notre vie de jeune fille*. Doctrine sans mièvrerie,

nourriture substantielle pour la vie des âmes jeunes, préparées au bonheur par le devoir chrétien.

C'est cette recherche du bonheur que souligne un *chœur parlé* ; encore cette avisée collaboration de la salle tout entière qui, le texte en main, martèle la trame du dialogue. Vu à la légère, la teneur pourrait paraître un peu abstraite : il y a celles qui cherchent leur plaisir (*écharpes roses*) ; celles qui manquent de conscience (*écharpes vertes*) ; celles qui ne songent qu'à elles (*écharpes jaunes*) ; celles qui voient tout en noir (*écharpes mauves*) ; il y a enfin, pour donner la leçon et meneuses du jeu, les Enfants de Marie : (*jupes bleues, blouse et béret blancs*). Tous ces groupes dansent, parlent, évoluent dans une symbolique qui doit plaire, qui plaît sûrement à l'esprit féminin. De tout temps, le fait est bien connu, le symbolisme plut aux femmes. Leur esprit empressé et fervent aima et anima la signification stylisée et abstraite du langage et des armoiries énigmatiques. Cela nous remet en mémoire quelques exemples délicieux que, dans le passé, l'histoire nous a légués. Ainsi la noble Blanche de Castille pour interpréter son idéal de vie choisit un lis, au calice penché, avec la devise : *Lilium inter lilia* : un lis parmi les lis. Claude de Bretagne animait l'hermine de cet aveu léger : *Candida candidis* : pure parmi les pures. Louise de Lorraine, femme de Henri III, adopta comme emblème un cadran sous un soleil qu'encerclaient ces trois mots : *Aspice ut aspiciar* : regarde-moi afin qu'on me regarde ; ce qui est d'une suave coquetterie. La duchesse de Lesdiguières, par un concours de curieuses circonstances, est jeune grand'mère à vingt ans ; spirituellement, elle adopte comme devise un oranger chargé de fleurs et de fruits, avec cet aveu : *Le fruit n'empêche point la fleur*. M<sup>me</sup> de Tallien ornait le décor familial de sa beauté jalouée d'une rose mi-effeuillée,

avec la légende : *Le méchant n'y voit que l'épine*. L'infortunée Marie Leczinska choisit pour emblème une corbeille de lis et de roses avec ces touchantes paroles qui reflétaient à la fois sa résignation, son dévouement à la France et tout ensemble la tristesse de son existence sacrifiée : *Tout pour eux, tout pour elles*. Marie Stuart, veuve inconsolable de François II, avait adopté comme emblème une tige de réglisse dont la racine cache mystérieusement la douceur de son suc. Réserve discrète que soulignait la devise : *Ce que j'ai de plus doux est caché dans la terre*. Anne d'Autriche célébrait adroitement et sa beauté et son attachement au Roi, en figurant sur ses armes une lune naissante au coucher du Soleil, avec ces mots liminaires : *Per te non tecum* : par toi, non avec toi. L'orgueilleuse dame de Coigny fait peindre comme emblème une rose épanouie qu'entoure un foisonnement d'abeilles et de papillons et qu'encadre cette devise suffisante : *Voilà ce que c'est que d'être rose*. Valentine de Milan, veuve attristée, gravait comme emblème un chantepleure que dominait la sentence : *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien*. Enfin, grave et riche d'enseignements, la devise de la mystérieuse Catherine de Médicis : *Ardorem extincta testatura flamma* : la flamme bien qu'éteinte prouve l'embrasement ; ce qui demeure d'un beau symbolisme.

Dans la salle Huyghens, le *chœur parlé* nous évoque ces rapprochements ; il est incontestablement moins énigmatique, moins concentré, car il a du concret, mais il procède de la même veine de symbolisme...

Après un mot tout paternel de Mgr Crépin, teinté de finesse normande, l'assemblée se rendit à *Notre-Dame des Champs*. L'église est remplie, littéralement bondée, et de par ses portes grand ouvertes déborde sur le *boulevard Montparnasse*. Un bref salut du Saint-Sacrement ; et ce fut la dislocation dans la nuit ; mais les

âmes, éclairées et tonifiées par cette journée mariale, savaient mieux leur devoir et emportaient joyeuses des provisions de courage.

22 janvier. — Aujourd'hui, à Bruxelles, à l'Université des Annales, le R. P. Pierre Sanson, oratorien, redonne sa conférence de Paris du 23 novembre dernier, sur *Monsieur Vincent ni bourgeois ni communiste*. L'orateur bien connu, dont le timbre de voix vibre enchanteur, dans une action toujours très étudiée, évoque à nouveau, entremêlée de vérités éternelles, cette image de la société du temps de Louis XIII.

Dans l'ample galerie des portraits de Monsieur Vincent comment hésiter à faire figurer dans nos *Annales* ce charmant tableau de notre Père ?

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Dans la *préface* de *Thérèse Desqueyroux*, où M. François Mauriac présente au public son héroïne peut-être la plus douloureusement atroce, le célèbre romancier a laissé échapper un aveu que je n'ai pas entendu sans quelque surprise.

« Beaucoup s'étonneront, dit-il, que j'aie pu imaginer une créature plus odieuse encore que tous mes autres héros. Saurais-je jamais rien dire des êtres ruisselants de vertu et qui ont le cœur sur la main ? *Les cœurs sur la main n'ont pas d'histoire.* »

Boutade d'auteur ! Sans doute. Quoi qu'il en soit, par elle s'exprime, une fois de plus, cette sorte de fatalité littéraire contre laquelle il semble vain de se dresser, tant on la tient pour insurmontable.

Ayez la curiosité de recenser dans l'œuvre des romanciers et des historiens de talent les héros qui tentèrent leur plume : le pourcentage des « cœurs sur la main » pris par eux comme sujet d'étude, atteindra-t-il un pour cent ? Dans la vie littéraire comme dans la vie tout court, la vertu ne fait pas recette. Pourtant, ne vous apparaît-elle pas comme à moi-même, un peu tragique, cette quasi-impuissance confessée par le talent à faire prendre quelque intérêt à l'étude d'un être bon et sans tares ?

Et cependant, l'observation de cette chose précieuse, rare et quoi que le monde en pense, aimable, qui s'appelle le « bien » exige des dons de psychologue tout aussi affinés que l'observation du mal. Dites-moi, n'est-il pas plus passionnant à découvrir, ce fameux « bien » qui a tant de peine à émerger de cette marée du vice, où les écrivains s'entêtent à nous plon-

ger et replonger ? Sans doute craignent-ils que nous venions à oublier trop vite la réalité mauvaise si proche de nous quand elle n'est pas en nous.

\* \* \*

Mesdames, Messieurs, disons-le bien haut : les « cœurs sur la main » ont une histoire, et parfois une palpitante histoire. En voulez-vous une preuve ? Cette société du temps de Louis XIII, que M<sup>me</sup> Yvonne Sarcey s'est proposé cette année de faire revivre, nous offre l'occasion de nous intéresser à un être « ruisselant de vertu ».

Quand j'aurai évoqué sa figure aussi fidèlement que possible, je vous laisserai le soin de conclure si une heure passée en compagnie d'un saint ne vaut pas, pour notre santé morale, et même pour l'agrément de notre esprit et de notre cœur, les heures toujours un peu iouches passées en tête-à-tête avec quelque héros du vice.

Les cœurs sur la main ont une histoire ; parfois même, par l'importance de leur rôle extérieur, ils contribuent à écrire l'Histoire — l'Histoire de la France, par exemple — et, dans cette Histoire, les pages les plus pures, celles qu'un esprit bien né, quelle que soit la couleur de ses opinions philosophiques et religieuses, ne manquera jamais de savourer.

Et j'ajoute : les cœurs sur la main ont une histoire, ceux de la race d'un saint Vincent de Paul notamment, courent l'aventure entre toutes la plus hasardeuse, celle qui, étant donné ce qu'est l'homme et ce qu'est le monde où il évolue, semble une gageure, je veux dire la grande, la vraie et la belle aventure : celle de la charité.

\* \* \*

Ici, vous m'arrêterez, sans doute. Eh quoi ! la charité, une aventure ! Cela renverse quelque peu les notions habituelles. N'est-ce pas, en effet, sous l'aspect d'une « vertu » qu'elle s'est toujours jusqu'ici présentée au monde ? Et n'est-ce pas sous le nom de « vertu » que l'Eglise et la morale traditionnelle l'ont toujours désignée ? Et dans ces notions classiques, rien ne laisse supposer qu'il s'agisse d'une aventure.

Eh êtes-vous bien sûrs ? Et la charité ne serait-elle pas précisément une vertu dans la mesure où elle est une aventure, une aventure comportant, comme toute aventure, risques à courir et héroïsme à déployer ? Voilà ce qu'il s'agirait de tirer au clair, dussions-nous, pour penser juste, bousculer un peu certaines idées reçues. Or, pour penser juste sur ce chapitre, ne nous perdons pas dans les théories, mais allons droit à la vie, et là où elle se concrétise le mieux : à telle vie d'homme.

A regarder vivre celui que l'on a nommé « l'apôtre de la charité », de 1581 à 1660, c'est-à-dire tout au long de ses quatre-vingts années d'existence, de la Renaissance déclinante au plein épanouissement du Grand Siècle, sous trois règnes il-

lustres, à travers les péripéties inhérentes à une destinée, enclose entre une étable des Landes et le Conseil de conscience de la reine Anne d'Autriche, nous allons saisir l'essentiel de ce que je me suis permis d'appeler : la grande aventure de la charité.

Et qui sait si, par surcroît, le cas de M. Vincent ne nous amènera pas logiquement à découvrir une équivoque particulièrement grave dans notre société contemporaine, si artificiellement divisée en deux grands camps ennemis, et ne nous obligera pas à dénoncer comment bourgeois d'un côté, prolétaires de l'autre, tous, à leur manière, refusent de vivre la grande aventure, et portent ainsi atteinte à la vie même de la sublime charité, seule sauvegarde, cependant, d'un monde en pleine détresse.

Voilà, Mesdames et Messieurs, ce que je vais rechercher en vous contant simplement une belle vie, tout en y mêlant, à l'occasion, un peu d'Histoire.

\* \* \*

Au début : décor d'éplogue.

C'est par une pastorale, en effet, que commence l'histoire de notre héros. Mais ce n'est pas une pastorale d'opéra-comique, veuillez le croire ; l'époque ne se prête guère aux jeux et aux ris classiques des bergers à la d'Urfé.

La guerre, la hideuse guerre civile sévit sans relâche, et si, pour son bonheur, le petit village landais de Pouy, aux confins des Landes et de la Chalosse, ne voit pas déferler comme ailleurs les grandes hordes armées, il connaît néanmoins, comme tout village voisin du Béarn, les incursions dévastatrices de la soldatesque, les impôts incessamment levés par son seigneur, les récoltes rares, les troupeaux volés, et la misère atteint, en cette triste époque, tous les villages des campagnes de France.

Vincent, le troisième fils des paysans Jean et Bertrande Depaul, est le berger de cette pastorale. En ces jours mélancoliques, sagement, il conduit les moutons au pâturage, les porcs à la glandée. Qu'est-ce au juste ce petit paysan de 5 à 8 ans au cours des années où il accomplit cette humble tâche ? La tradition nous renseigne fort peu, mais suffisamment, cependant, pour que nous puissions voir s'esquisser le début de la grande aventure. Ainsi :

La mesure de farine paternelle n'est plus entière et bien tassée quand c'est Vincent qui a été chargé de la rapporter du moulin. Un pauvre homme était sur le chemin : fallait-il passer outre sans prêter l'oreille à sa demande, d'autant que, prudent, le petit bonhomme n'a pas tout donné, et a su réserver la forte part pour la maison.

Geste d'un bon petit cœur tout simplement, dira-t-on : mais analysez bien la réalité. Au fond, petit drame. Un pauvre, un vrai pauvre qui donne de son nécessaire, ce dont il vit, à un autre pauvre, avez-vous songé à la lutte intérieure et au risque que cela comporte ?... Mais passons, d'autant que l'aventure n'en restera pas là.

Dans une autre occasion, elle se corse, et, tout en restant dans sa matérialité à l'échelle de l'enfant, elle s'oriente déjà délibérément vers les hauteurs. Un jour, trente malheureux sous, une vraie fortune pour le petit gars, lentement amassés, sont précipitamment vidés, du chiffon où il les avait serrés, dans la main d'un vieux qui quémande, Vincent, cette fois, a tout donné : il ne lui reste plus rien. Je me trompe : il lui reste une émotion doublée d'une inquiétude. Un peu étourdi de sa générosité folle, il cherche la réponse à faire à la question qu'on lui posera à la maison quand la disparition du trésor y sera connue. Et c'est, sans doute, au pied de son vieux chêne creux, où il a niché pour lui une image de la Vierge, qu'il va rêver à l'absolu et à l'irréparable de son geste.

En raccourci, nous avons là, en ces deux faits, les données principales de la grande aventure. Mais n'anticipons pas,

\* \* \*

Comme tous les parents, les Depaul songent à l'avenir de leurs enfants, qu'ils voudraient aussi brillant que possible, à tout le moins exempt des misères qui furent leur lot. Puisque Vincent, par son esprit fort éveillé, tranche vraiment sur ses cinq frères et sœurs, pourquoi ne s'imposerait-on pas de gros sacrifices pour le faire étudier ? On vendra une paire de bœufs et, malgré les soixante livres à verser annuellement, Vincent sera conduit, vers neuf ans, à la ville d'Acqs et confié aux Cordeliers.

La vie proprement paysanne du petit homme est déjà terminée. A l'enfant des champs, un clerc va succéder.

J'ignore, Mesdames et Messieurs, vos opinions sur ce geste des parents de Vincent. Peut-être estimeriez-vous, si vous ne connaissiez en gros l'histoire de notre saint, que les Depaul sont des fous, des orgueilleux ? Peut-être, si vous aviez été en mesure de le faire, leur auriez-vous représenté qu'ils exposaient leur fils à devenir un malheureux, un désaxé de plus, que berger il était, berger il devait rester. Ah ! comme vos paroles auraient eu besoin d'être pesées ! Songez aux conséquences qu'elles auraient pu avoir si elles avaient prévalu contre la volonté obstinée des Depaul !

Au collège, Vincent travaille si bien que, trois ans après son entrée, un juge de la ville, M. de Comet, le trouve assez savant et assez raisonnable pour servir de précepteur à ses enfants : il a quatorze ans. Vincent accepte le préceptorat, tout en continuant ses études. Celles-ci achevées, il faut lui chercher une carrière qui lui permette de réaliser les espérances du père Depaul.

M. de Comet s'y emploie et pousse son protégé vers les ordres. Les ordres ! En cette curieuse époque, ils font figure de carrière enviable sans grande exigence de vocation. On devient homme d'Église, comme on entre dans une vaste administration. Les places, les bénéfices sont nombreux et rémunérateurs.

Vincent hésite, cependant : hésitation dont il est difficile de démêler le motif exact. Est-ce crainte de s'engager par cette voie dans une aventure, ou plutôt manque d'attirance vers un état dont il ne comprend pas encore bien la sainteté ? Penchons pour cette dernière raison, puisque, dans des lettres postérieures à ce mois de décembre 1596, où il consent à recevoir les ordres mineurs, il écrit, à propos du sacerdoce :

« Pour moi, si j'avais su ce que c'est quand j'eus la témérité d'y entrer, j'aurais mieux aimé labourer la terre que de m'engager dans un état si redoutable ».

— Voilà bien, déjà, le désaxé qui parle, me direz-vous. Attendez, ne triomphez pas trop vite ! et voyons plutôt, à travers cet aveu, l'homme déjà conscient de s'être engagé dans quelque chose qui le dépasse, et qui menace peut-être de dévorer sa vie.

\* \* \*

Mais, ici encore, évitons d'enjamber sur les faits, car la collusion définitive entre la charité et son apôtre va mettre des années à se produire. Pourquoi ? C'est qu'entre elle et lui se dresse un obstacle redoutable, capable à lui seul, de faire tout avorter.

Cet obstacle, nous le connaissons tous, c'est ce personnage caché, mystérieux, encombrant, qui exerce sur chacun de nous son implacable tyrannie, celui qui s'affirme chez l'un avec une grossière évidence, chez l'autre avec une habileté subtile : c'est le fameux « moi », qu'à la suite de Pascal nous qualifions peut-être de haïssable, mais sans en être aussi convaincus que lui, assurément.

Est-il nécessaire d'insister beaucoup pour vous faire mesurer la grandeur de l'obstacle ? Non, car vous avez tous expérimenté les ravages de sa dictature secrète.

Souvenez-vous. C'est lui qui, en telle ou telle circonstance, a clamé impérieusement son droit à la vie ; c'est lui qui trouve le devoir lourd, dispendieux, et insinue que le sacrifice ne paie jamais son homme ; c'est lui qui a délibérément barré la route à la générosité qui demandait son refoulement.

Vous rappeler ses méfaits, c'est vous rendre indulgents à Vincent, dont le « moi » veut, lui aussi, sa place au soleil, et va orienter le pauvre clerc vers le seul idéal qui semble présentement valoir à ses yeux. Réussir à s'organiser une bonne petite existence paisible, d'où sera exclu tout imprévu aventureux, et où il demeurera dans une bienheureuse sécurité, exempt des besognes par trop rudes, à l'abri des tracas et des histoires, et cela en restant, néanmoins, fort honnête homme.

Vous reconnaissez là l'idéal type du bourgeois de toute époque, pour qui la vie n'est surtout pas un risque à courir. Vincent, qui semble la comprendre ainsi, ne songe donc, présentement, qu'à se bien débrouiller pour s'assurer « l'honnête retraite », — le mot est de lui, — laquelle, au pays, lui permettra de vivre en paix.

Et le bon garçon de bûcher pour prendre ses grades de théologie et recevoir le sacerdoce. Il a dix-neuf ans.

Le désir ne lui suffit pas pour lui assurer un établissement même modeste. Pendant quatre années, il marque le pas, tant à Bordeaux qu'à Toulouse, fait de l'éducation, tient un pensionnat, toujours à l'affût de l'occasion propice. Mais l'« honnête retirade » ne se dessine pas. Multipliant les démarches, il passe un jour à côté de la réussite importante (pensez donc, un évêché !); seulement, il rate l'affaire, faute de capitaux.

Enfin, la fortune commence à lui sourire : une vieille dame lui a légué une petite somme, de quoi lui mettre le pied à l'étrier, mais il doit courir après le garnement qui détient illicitement à Marseille, les trois cents écus légués.

Or, Vincent a des dettes, la route est longue et le voyage, fort onéreux. Qu'importe ! Il faut réussir. Donnant donc quittance au scrupule, il part sans payer ses dettes; bien mieux, pour se procurer de l'argent, il vendra le cheval de louage dont il a usé pour faire une partie de la route. A des temps meilleurs, le luxe de la rectitude de la conscience. Et le voici coupable d'une escroquerie qui, aujourd'hui, relèverait de la correctionnelle.

\* \* \*

— Eh quoi ! direz-vous, est-ce bien là le grand charitable dont vous avez mission de nous parler ?

Lui-même, Mesdames et Messieurs. Avais-je tort de vous soutenir, en commençant, que les « cœurs sur la main » peuvent avoir une histoire ? En tout cas, en le voyant s'enfuir un peu comme un voleur au galop du courrier-poste, nous pouvons dire que, s'il prend un départ pour l'aventure, c'est peut-être pour celle de l'arrivisme, mais certainement pas pour celle de la charité.

Les faits, cependant, tentent de contrarier ses médiocres visées. La Providence a parfois de ces attentions, que nous prenons, les trois-quarts du temps, pour des catastrophes.

L'air est léger et le soleil grille le port de Marseille la blanche, quand Vincent, lesté de ses trois cents écus, voit, sur le bateau qui le ramène « en Narbonne », la vie lui faire meilleur visage. Plus de crainte : bien amorcée par l'aubaine de l'héritage, son existence en Gascogne pourra se dérouler sans heurts et lui permettre de fournir, de bout en bout, une honnête et tranquille carrière d'homme d'Église.

Mais, qu'y a-t-il, quels sont ces cris, ce bruit ?

Canonnade, abordage brutal de brigands turcs, dépouillement en Barbarie, notre homme mis en vente comme esclave, deux ans de captivité, voilà la réponse de la vie au candidat à l'« honnête retirade ».

\* \* \*

Si Vincent, en Barbarie, a le mérite de garder la pureté de sa foi au milieu des renégats, et la pureté de ses mœurs en dépit de l'indéniable fascination qu'il exerce sur les femmes de son maître, il garde aussi, hélas ! tout entière, sa modeste ambition.

A Rome, où il débarque, ayant réussi à s'enfuir, où le retrouvons-nous ? Dans la foule des clients des prélats romains, en train de faire sa cour aux puissants distributeurs de prébendes. L'effort n'est pas, du reste, sans résultat. Mis en avant par le vice-légat, il est envoyé en mission officielle par Paul V au roi de France, à Paris. Il s'y fixe et, comme une bonne fortune en attire une autre, le bénéfice convoité lui tombe enfin de ses protecteurs. Bien plus, on l'attache en qualité d'aumônier à la maison de la reine Margot. Le voilà donc bien en selle, et, s'il est encore un peu fidèle à la même ligne, sans doute le verrons-nous cardinal quelque jour prochain. Jean et Bertrand Depaul avaient, décidément, bien misé sur leur troisième fils.

Eh bien, ô contradiction toujours déroutante du cœur humain ! c'est à ce moment même, propice entre tous à son ambition, que Vincent choisit pour rompre à jamais avec elle.

En quelques mois, il a perdu le goût d'« arriver » et ne veut que passer inaperçu. C'est à l'hôpital ou chez les pauvres que vous devrez maintenant l'aller chercher. Que s'est-il donc passé ? En apparence, rien d'extraordinaire. En réalité, une vraie révolution d'âme ; un homme, un prêtre selon le cœur de Dieu, Pierre de Bérulle, le fondateur de l'Oratoire de France, est entré dans sa vie.

Bérulle, sous le paysan d'apparence fruste (Vincent, vous le savez, n'avait rien de ce que nous appelons la distinction, s'apercevant un jour, dans une glace, ne s'est-il pas écrié lui-même : « Oh ! voyez donc le gros maroufle ») Bérulle, dis-je, sous ce maroufle, a deviné, du premier coup d'œil, l'homme destiné à une carrière prodigieuse. Il l'initie à sa doctrine.

\* \* \*

Que n'ai-je le temps ici de vous exposer les grandes lignes de cette doctrine autour de laquelle se développera cette splendide école française qui sauvera, au cours du grand siècle, et jusqu'à nos jours, la spiritualité chrétienne de l'intellectualisme aride où elle risquait de sombrer ? Rappelons-nous seulement ceci :

Bérulle a discerné, dans *Le Nouveau Testament*, une idée infiniment féconde, illuminatrice de ses écrits et de sa vie, à savoir que Dieu est avant tout amour, charité, c'est-à-dire bonté qui se donne, et qu'il nous faut le reconnaître et l'aimer effectivement, comme tel, et cela en dépit de tous les scandales de ce monde.

Il écrivit son livre des *Grandeurs de Jésus*, afin de montrer que les mystères chrétiens, bien loin d'être des merveilles accomplies en quelque sorte arbitrairement par Dieu, jouant et jouissant égoïstement de sa toute-puissance, ne sont rien

moins au contraire, dans leur fond, que la vie intime de Dieu même, qui, par le Christ, non seulement se révèle à nous, mais se communique à nous pour que réellement nous en vivions, en sorte que nous sommes introduits dans la famille divine à titre même de fils.

Devant la révélation de cette bonté divine, qui en Jésus-Christ prend son corps, et en Lui, se livre, jusqu'à l'immolation sanglante, Vincent est pris aux entrailles. Attiré par elle, sollicité par elle du fond même de son être, que pouvez-vous attendre de lui, sinon don pour don ? L'amour appelle l'amour. A son tour, Vincent va se donner à cette bonté foncière qui seule lui explique la vie, de manière à satisfaire son intelligence et son cœur.

Adieu l'« honnête retirade » ! Exigence contre exigence ! Il va échanger les mesquines réclamations de son « moi » contre les exigences brûlantes de la charité de son Dieu : au Verbe incarné dont Bérulle a si magnifiquement chanté les grandeurs, Vincent adhère de tout son être.

— Nous voici, pensez-vous, en pleine brume mystique.

Peut-être serions-nous menacés de nous y perdre quelque peu, si nous n'avions affaire au réaliste qu'est Vincent de Paul. Deux ans lui suffiront pour traduire, dans le langage clair de l'action, la mystique un peu hermétique, mais si profondément humaine, d'un Bérulle.

\* \* \*

En effet, avec une intuition sûre d'elle-même qui fait partie intégrante de son génie religieux, Vincent, sans hésiter, va droit à l'exigence fondamentale de la religion du Dieu de charité, exigence qui n'aura, sous toutes les latitudes, à toutes les époques, des catacombes aux cathédrales, et des cathédrales aux salles des patronages de nos banlieues rouges, qu'une ligne de conduite et d'action : *voir dans tous les hommes des fils de Dieu, qu'il faut, comme tels, adopter, traiter en frères, comme d'autres soi-même.*

*La charité fraternelle, base et exigence fondamentale du christianisme...*

Hélas !... Hélas !...

Si cette notion est la colonne centrale de l'édifice chrétien, n'est-elle pas dans un trop grand nombre de consciences, une colonne effondrée, brisée ?

Combien de pratiquants qui se glorifient d'être des « bien pensants » ne manqueront pas de s'accuser de peccadilles, mais oublieront de commencer ainsi leur confession : « J'ai péché contre Dieu en péchant journellement contre les hommes, ses fils, mes frères », n'ayant pas compris qu'il est moins mortel pour une âme, par exemple, de manger de la viande le vendredi que de dévorer son prochain à pleines dents !

Et ne dites pas qu'en parlant ainsi je fais bon marché des commandements de l'Église. L'Église, elle serait la première

à vous dispenser cent fois de ses lois extérieures, mais elle ne peut vous dispenser de l'obligation de la charité envers vos frères, quels qu'ils soient. Et comment, d'ailleurs, le pourrait-elle, alors qu'elle est la gardienne de la loi évangélique, loi où la primauté de la charité fraternelle est affirmée à chaque page ?

Rappelez-vous la parabole du bon Samaritain, et aussi cette recommandation : « Si, portant ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande et va d'abord te réconcilier avec ton frère ! » Et le mot de saint Paul : « Quand je distribuerais tous mes biens, si je n'ai pas la charité, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante ».

\* \* \*

Mesdames, Messieurs, n'aurais-je réussi, à propos de Vincent, qu'à vous inquiéter un peu sur le rapport étroit qui lie ces deux termes : religion et charité fraternelle, il valait, pour les uns et pour les autres, de nous déranger. En tous cas, vous serez, maintenant, mieux préparés à comprendre qu'on est fondé à parler d'aventure quand il s'agit de la charité.

En effet, décider un jour, comme Vincent que, parce que les hommes sont des fils de Dieu, je dois désormais traiter comme un frère, le grand et l'inime ; le malade et le taré ; celui de l'usine comme celui des champs ; le juif et l'étranger ; l'homme au poing fermé et l'homme aux doigts crochus ; celui qui me hait et cet autre qui m'abandonne ; celui dont je suis la victime, celle dont j'ai été le jouet, Mesdames et Messieurs, quelle aventure, quelle singulière aventure !

Quoi ! Parce que les hommes sont des fils de Dieu et mes frères, au lieu de réussir à leurs dépens, je vais peut être m'exposer à perdre ma fortune à leur profit ! Au lieu d'essayer d'écraser sans merci leur haine injuste, je vais m'exposer au risque d'être écrasé par elle, mais aussi en succombant sous ses coups de la chasser de leur cœur ! Au lieu de me servir d'eux, je vais les servir jusqu'au sacrifice de moi-même.

Mesdames, Messieurs, quelle aventure, quelle singulière aventure !

Quoi ! Parce que j'ai appris du Christ que les hommes sont les fils de Dieu, mes frères, me voilà, moi, si confortablement installé dans la vie, mis en demeure de sacrifier à cette exigence, tranquillité, beauté, confort, amour ! Mesdames, Messieurs, quelle aventure, quelle singulière aventure ! Que cette adoption fraternelle qui me débusque de ma situation de privilégiée et me presse, par exemple, si je suis la fondatrice de l'Université des *Annales*, d'ajouter à toutes les occupations de ma vie de mère de famille tout le poids de soucis, d'angoisses qu'entraîneront la création, l'organisation d'une dizaine de Maisons Claires, grâce auxquelles des centaines et des centaines d'enfants menacés, seront sauvés de la maladie et arrachés à la mort ! Oui, en vérité, quelle aventure ! quelle singulière aventure que la charité !

\* \* \*

Revenons à Vincent.

L'époque — nous sommes aux environs de 1615 — est singulièrement complice pour le pousser vers la grande aventure de la charité.

Au jour mémorable où il décide, en oubliant volontairement que les hommes ses frères sont « grossiers et terrestres », de « tourner la médaille », selon son expression savoureuse, pour « ne plus voir en eux » que l'image du fils de Dieu, les hommes, ses frères, dans quel état les trouvera-t-il ?

— Ici, laissons parler l'Histoire.

Si, après les épouvantables misères des guerres de religion et de la Ligue, grâce à la paix de Vervins et à l'édit de Nantes, la France commence à respirer ; si le souhait quelque peu gascon du bon roi Henri : « La poule au pot, le dimanche », marque un semblant d'époque de tranquillité, la trêve du malheur sur le peuple de France est de courte durée : dix ans à peine. L'assassinat de Henri IV est le signal, pour l'ambition des grands de se donner de nouveau carrière, et, avec elle, tous les maux de se déchaîner également de nouveau sur le peuple. Ceci, en tout temps, entraîne cela.

N'importe où Vincent porte ses regards et ses pas : de la cure de Clichy, où Bérulle l'envoie faire ses premières armes charitables, aux terres de la famille des Gondy, où il inaugure sa première Mission, ou encore à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, où le lamentable état des malades le presse d'envoyer ses premières « dames » ; sur les « galères du roi » où il monte, dans les caveaux de la Conciergerie où il descend, et voit les prisonniers « pourrir tout vivants », selon le mot de Voyer d'Argenson ; la nuit, au coin des rues du grand Paris où il se heurte aux enfants abandonnés ; à la Maison de la Couche où tous les ans, par centaines, meurent les nouveaux-nés ; en Lorraine, en Picardie, en Champagne, à Mâcon, à Lyon, où les « vagabonds mendiants » pullulent, en vivant de l'aumône comme des revenus d'une prébende ; dans les églises repoussantes de saleté, où le prêtre reste introuvable, dans les campagnes surtout, Vincent n'aperçoit que misère, misère partout.

C'est la ruine universelle. La guerre fait le lit de la famine, et la peste couche à terre les affamés ; la cruauté des soldats allume l'incendie là où leur brigandage ne trouve plus rien à rafler.

\* \* \*

Les provinces, épargnées par la guerre, ne le sont pas par les impôts. Le paysan possède-t-il blé, seigle, vin, un ordre arrivé d'envoyer le tout au Magasin des Vivres du quartier d'hiver des troupes.

Les impôts se prélèvent par la force armée : une année, on compte vingt-trois mille prisonniers pour non-paiement de

la taille. Tout est permis aux commis des gabelles, même la peine de mort en cas de résistance... Et nous nous plaignons du fisc à l'heure actuelle !

La nature se met de la partie : la rigueur des hivers sévit. Les loups, comme en Lorraine, bientôt habitués à se nourrir de cadavres, font leur retraite dans les maisons, et ô horreur ! on va à la chasse aux hommes comme on va à la chasse aux lièvres... pour se nourrir.

Des enfants déterrent le corps de leur père pour le dévorer. Une mère s'associe une autre mère pour manger avec elle son propre enfant, avec promesse de lui rendre la pareille.

L'histoire humaine, a dit Michelet, semble finie quand on entre dans cette période.

Une deuxième fois, en deux cents ans, « il y a grande pitié au royaume de France ».

Spectateur atterré d'un pareil état de choses, Vincent a peut-être la consolation de voir ceux qui détiennent le pouvoir s'ingénier à mettre ordre au malheur général. Assurément, avec Louis XIII la piété, au moins, est sur le trône ; mais, hélas ! la piété du roi est plus scrupuleuse pour elle-même que soucieuse pour autrui. Anne d'Autriche prend Vincent comme directeur de sa conscience ; mais sa conscience a bien souvent comme double Mazarin, c'est-à-dire, l'homme-ambition, l'homme-fourberie, l'homme-avarice, le ministre peu préoccupé du sort du peuple, tout ce que chantent les « mazarinades ».

Si la royauté se dérobe, les grands et le Parlement offrent-ils quelque ressource pour sauver le pays ? La Fronde et ses malheurs sont la réponse à un tel espoir.

Et le clergé ? Dans une carence aussi générale de l'élite, ne sera-t-il pas à tout le moins la planche de salut du peuple ? Beaucoup de prêtres, sans doute, s'adonnent à leur ministère ; mais, combien ne sont pas à la hauteur de leur mission charitable ! Les prélats sont tous de grands bénéficiers. Comment trouveraient-ils le moyen de gérer à la fois les intérêts des âmes et ceux de leurs prébendes ?

Quant aux groupes monastiques, ils ne sont plus des « ordres », mais des « désordres ». Le mot est de Vincent.

Et le clergé est une raison de plus de désespérer des temps. Désespérer ? Notre saint n'est pas taillé pour cette attitude : le croire serait mal connaître le feu qui dévore son âme.

Comment s'allume le brasier qui, de nos jours, flambe encore ? A la manière évangélique, brin à brin, d'âme à âme. Vincent ne veut pas enjamber sur la Providence, comme il dit, et il a toujours le souci de donner à la prudence le pas sur l'enthousiasme.

Ses œuvres naîtront des besoins de la vie et se développeront au fur et à mesure que l'expérience les aura sanctionnées. Chacune n'est, au point de départ, qu'un grain de sénévé ; mais chacune, à la mort du saint, sera devenue un grand arbre où viendront s'abriter ces milliers d'oiseaux transis que sont les malheureux.

\* \* \*

Je ne peux m'attarder à vous les décrire par le menu, bien que chacune fournisse l'occasion de saisir sur le vif quelque trait marquant du personnage :

Ici, son humilité invraisemblable ; là, son admirable esprit de foi ; ailleurs, son organisation minutieuse qui tient du génie ; ailleurs encore, la flamme dévorante qu'il savait susciter et entretenir dans les cœurs moins miséricordieux.

Qu'il me suffise de rappeler qu'à la double misère des temps qui se révèle spirituelle autant que matérielle, Vincent oppose le réalisme d'un double secours, par ses deux institutions majeures qui sont comme deux grands bras tendres et miséricordieux entre lesquels il recueille l'humanité en détresse, je veux dire : ses prêtres de la Mission, qu'amoureusement il formera un à un à guérir, sanctifier, sauver les âmes ; ses « Dames » et ses « Filles de la Charité », auxquelles il confiera le ministère non moins beau et non moins sacré de l'assistance corporelle du malade et du pauvre.

Et rien ne résistera à cette « chétive Compagnie », comme il se plaisait à nommer la Mission, Compagnie qui, associée aux « charités » de ses « Dames » et de ses « Filles », est devenue, sous la conduite et le souffle de l'esprit du « gros n. a. rouffe », l'armée mondiale de la charité, grâce à laquelle le désespoir et la haine n'ont pu encore venir tout à fait à bout de notre société.

\* \* \*

J'en étais là de mes réflexions quand, brusquement, une idée curieuse me traversa l'esprit, et devint bientôt une obsession, et je n'eus de cesse que, quand, laissant de côté toute affaire, je lui donnai audience. Et voici qu'au lieu d'une chaîne d'idées, c'est une scène étrange qui s'est déroulée dans mon demi-rêve.

Il était là, devant moi, le vieux placide et fin bonhomme, avec sa calotte et son grand manteau légendaire, son « front majestueux », son vilain gros nez tombant, le cou rentré dans ses vieilles épaules voûtées, ses gros souliers crottés, ses pauvres jambes enflées, son allure quasi paysanne.

Il me regardait de son œil vif où se lisait, certes, une grande bonté, mais nuancée de tristesse. Sur ses lèvres errait le fameux sourire ; mais, ce soir-là, le fameux sourire semblait porter une ombre sceptique et être, Dieu me pardonne, un peu ironique.

Vincent restait silencieux, et je dus le premier rompre le silence.

— D'où venez-vous donc, Monsieur Vincent, et qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Monsieur, me répondit-il avec douceur et courtoisie, le chapeau à la main, comme on le portait toujours fort civile-

ment dans les couloirs de Saint-Lazare, je vous sais occupé à prêcher un peu partout en France la charité. La chose est d'importance et n'a pas cessé de m'intéresser. Souffrez que je vous vienne dire à ce sujet mes petites pensées. Peut-être ma chétive expérience pourrait-elle vous être de quelque secours, et pour que, précisément elle fût telle, devant que de vous venir visiter j'ai voulu savoir où, à Paris, vous en étiez en fait de bonnes œuvres pour le pauvre et le malade.

« Or sus, Monsieur, on dit que le bon vin devient facilement vinaigre ; ne serait-ce pas ce qui serait arrivé à vos contemporains quant à la charité ? Pour m'en rendre raison, je suis revenu à Paris de mon éternité visiter les œuvres, non pas dans le carosse « mon ignominie » que la reine, dans sa grande bonté, m'avait voulu donner : il aurait encombré vos rues déjà si pleines. Mon carosse, du reste — peut-être l'avez-vous su ? — j'avais cru devoir en faire une voiture publique.

« Je me suis donc promené à pied en compagnie de deux messieurs, de caractère fort « civil » qui, si j'ai bien compris, s'occupent un peu des mêmes petites affaires dont j'avais de la Providence reçu la charge : M. le Ministre de l'Hygiène et M. le directeur de l'Assistance Publique.

« Ces messieurs, le saviez-vous ? au dire de certaines gens, m'auraient quelque peu succédé et ont utilisé, ainsi que leurs prédécesseurs, maintes idées que nous eûmes « bonnement et simplement », mes Filles et moi, pour remédier aux misères publiques... Eh bien, Monsieur, peut-être m'accuserez-vous à bon droit d'une grande témérité ; nonobstant ce que j'ai pu discerner, je me demande si, en charité, vous avez tant et si bien progressé que ces honorables messieurs ont voulu me le dire. »

\* \* \*

Et M. Vincent, s'animant, de me décrire, avec cette mimique qui lui était propre, sa nouvelle randonnée charitable.

On l'a promené, la journée durant, dans les hôpitaux, à son vieil Hôtel-Dieu, où il n'a pu entrer sans émoi ; dans telle ou telle pouponnière ; au dispensaire municipal antituberculeux de Clichy, son ancienne paroisse ; au groupe scolaire de Fresnes ; sans oublier Fresnes qui, notamment, au souvenir de ses galériens, l'a laissé tout pantois.

Quel progrès ! Quel confort ! Quelle propreté ! Quel luxe !

M. Vincent n'en revient pas : de l'air, de la lumière partout (du moins, dans ce qu'on a bien voulu lui montrer).

M. Vincent ne marchandait pas son admiration. Seulement (là, son regard s'inquiète), de toute cette belle organisation de l'assistance et des œuvres publiques, pourquoi ces messieurs se sont-ils entêtés à ne lui vouloir montrer qu'un seul visage ? Où est l'autre secours, celui dont tous ces services ne sont, au fond, que le support ?

Oui, où est l'autre secours : le secours spirituel ?

Est-ce parce que partout, à l'hôpital, à l'école, à la prison leurs murs sont fraîchement peints qu'ils n'ont pas encore rependu, à la place d'honneur, l'effigie de l'Homme de la Douleur, le crucifix où le mourant peut accrocher son désespoir, ses derniers regards ; où l'enfant apprend ce qu'est le don de soi, et le criminel le repentir qui mérite le pardon ?

Où est l'autre secours : le spirituel, dans ces gigantesques organisations qui ne lui paraissent plus, mais là, plus du tout bien humaines comme il voulait les siennes, désireux qu'il était que le contact fraternel fût constamment gardé entre l'assistant et l'assisté ?

— Honore-t-on, questionne-t-il, dans ces grands hôpitaux, et comme il se doit, le malade, comme un membre souffrant de Jésus-Christ ? Dans ces vastes hospices (comme mon cher ex-Hôpital Général), le pauvre comme étant l'être éminemment digne et royal, fût-il recouvert d'une carapace de vices et de misère ?

Dans les beaux groupes scolaires, de quel secours spirituel sont ces maîtres qu'on me dit, avant tout, pleins d'une science sans Dieu et contre Dieu, et qui s'essayaient à la curieuse expérience de faire des hommes en se passant de morale ?

— Quel secours spirituel reçoivent ces enfants installés dans leur beau mobilier scolaire ? La France entière, m'a-t-on fait remarquer, sait lire, maintenant, et l'on m'a dit que, lorsqu'ils sont plus grands, pour les aider à vivre, les maîtres leur mettent dans les mains un nouvel évangile. Avez-vous connaissance, Monsieur, que cet évangile enseigne mieux que le nôtre la voie du bonheur ? Par ma foi, j'ai bien vu des œuvres inspirées de la philanthropie, d'un sentiment de justice un peu exaspéré, mais la charité, Monsieur, la charité, celle de Jésus-Christ, répondez-moi, je vous en conjure, qu'en ont-ils fait ?

\* \* \*

Oui, Mesdames et Messieurs, si Vincent de Paul revenait dans notre société moderne pour lui demander comment elle comprend et pratique la vertu royale dont il a su, lui, courir si généreusement la sublime aventure, que verrait-il ?

Ce qu'il verrait, avant tout le reste ? La plus grande partie des Français divisés en deux groupes qui, pour s'opposer violemment l'un à l'autre, n'en collaborent pas moins, pratiquement, au même crime : l'étouffement de la divine charité.

Quellé ne serait pas sa tristesse en apercevant, d'un côté, la légion de ceux qu'il ne manquerait pas de qualifier « gens de petite périphérie », pour ne pas dire plus, qui, en péchant si gravement contre la justice, sont plus ou moins responsables de la haine que les prolétaires ont vouée à la charité ! Aucun rapport entre l'amour fraternel qui dilatait le cœur de l'humble M. Vincent et leur vaniteuse et indifférente bienfaisance.

Oh ! sans doute, ils parlent bien de « charité » et ne se refusent pas à payer cette sorte de taxe sur leur bien-être ou leur luxe, qu'ils appellent une « aumône ». Mais pourquoi, les

doigts serrés sur leur argent et sur des privilèges qu'ils s'imaginent être intangibles, refusent-ils leur adhésion cordiale et leur loyal concours à l'élaboration douloureuse d'un ordre social meilleur ?

Qu'ils passent ! Vincent n'est pas des leurs, car il a dénoncé comme malaisant le geste qui agrippe et retient injustement, et une charité vidée d'amour, à ses yeux, ne sera jamais la charité.

Mais qu'ils passent également, les autres, ceux qui ont de la fraternité plein la bouche, mais de l'arrivisme plein le cœur, ceux qui magnifient la justice dans leurs boniments de tréteaux, mais l'outragent effrontément dans leur vie de chaque jour ; ceux qui parlent avec emphase de la philanthropie et de la solidarité, mais n'ont pas hésité, dans leur sectarisme, à arracher de la place d'honneur qu'elle doit occuper l'effigie du Dieu fait Homme, le crucifix où l'enfant apprend ce qui est le don de soi, où le criminel puise la certitude du pardon, où le malade peut accrocher ses regards et le mourant sa dernière espérance ; ceux qui, dans un geste si gauche, si peu chrétien et si peu français, brandissent le poing en proférant des cris de mort et en chantant des hymnes incendiaires.

Vincent non plus n'est pas des leurs. Avant eux, pourtant, il fut un défenseur du peuple et un bienfaiteur de l'humanité, lui auquel la libre pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle éleva une statue, et dont elle inscrivit le nom en tête de son calendrier philosophique.

Mais parce qu'il ne désespérait jamais des hommes, Vincent, dût-il être bafoué, honni, écrasé, tué entre les deux groupes antagonistes, tenterait un dernier geste : il s'efforcerait d'ouvrir les doigts serrés sur l'or qui corrompt tout et les poings fermés par la haine qui tue. Et à ceux d' droite comme à ceux de gauche, il dirait :

— Au lieu de vous dresser les uns contre les autres, tendez-vous fraternellement les mains, car de la société le ciment indispensable, c'est la charité.

30 janvier. — Aujourd'hui, agréable événement, et pour nous plein d'intérêt : en Sorbonne se soutient une *thèse sur saint Vincent de Paul*. La salle Liard, ordinairement réservée à ces joutes académiques, nous offre des bancs en gradins ; dans le fond de la pièce, devant une table ovale, sept sièges sont réservés aux membres du jury ; à deux pas des examinateurs, le fauteuil du thésiste et sa table, traditionnellement pourvue d'une carafe d'eau pure. L'ornementation du plafond en stuc doré, dans le style 1900, se présente surchargée, agréablement tourmentée dans ses volutes,

ses acanthes, ses replis de draperies. Sur les parois quelques grandes figures de la littérature escortent le cardinal de Richelieu, qui préside l'assemblée choisie de son siècle : Corneille, Molière, Pascal, Bossuet, Descartes et Racine. Au plafond, dans une apothéose de nuages, en sa riche pauvreté et tout son dénuement, trône *la Vérité*, simplement nantie d'un miroir. C'est un vivant symbole : il faut, en effet, résolument lever la tête pour contempler la splendeur du vrai, et tendre l'attention pour capter les rais de lumière, les fragments de vérité que précisément, l'étude des hommes recherche ici avidement, sous ses multiples modalités : l'histoire avec l'éventail de ses questions, la philologie, la philosophie, etc. Rien ne limite les problèmes : dès lors qu'ils sont contrôlables par l'esprit humain, ils ont céans audience. Aujourd'hui c'est Vincent de Paul, tel que nous permettent de le voir ses écrits, sa correspondance tout spécialement.

Un ensemble de quelque 600 pages in-8 est présenté sur ce sujet de psychologie religieuse, par M. l'abbé Louis Déplanque, du diocèse d'Amiens. Durant plus de 4 heures, l'auteur est sur la sellette et plein de son sujet, prodigue son éloquence vivante et bouillonnante. Il campe tout d'abord les résultats de la thèse complémentaire : *Saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac : Leurs relations d'après leur correspondance*. Trois chapitres résument cet ensemble de notations, soigneusement tirées des sources, telles que les a savamment éditées M. Pierre Coste, dont on entend aussitôt le vif éloge. Unanimement, les cinq examinateurs, MM. Delacroix, Baruzi, Laporte, Bréhier et Strowski reprendront à leur compte ce témoignage d'admiration et d'estime. Pour les travailleurs de l'esprit, c'est d'abord sur des textes sûrs et éprouvés que peuvent s'élever des constructions ultérieures. D'après ces

matériaux, ainsi amenés à pied d'œuvre, voici donc Louise de Marillac, âme noble certes, mais inquiète, tourmentée qui, après plusieurs essais en définitive moins heureux, se met pour son plus grand bonheur, sous la direction de Vincent de Paul. Dans un admirable sens de la mesure et avec un don de merveilleuse pénétration, Vincent peu à peu remet la paix dans cette âme, établit dans cette vie le réconfort et la sérénité permanente. *Grâce de la psychologie pratique*. Vincent, par toute une ascèse pacifiante amène Louise à collaborer dans une œuvre charitable, et une action qui, la faisant sortir d'elle-même, la livre tout entière à la compagnie des Filles de la Charité que Vincent de Paul vient précisément de réunir et qu'il anime. De cette *direction* spirituelle, acceptée avec vive gratitude et une entière fidélité, de cette *collaboration* respectueuse et confiante, naît une réelle *amitié* chrétienne qui dure toute leur vie et jusque par delà la mort, car lors de la conférence sur les vertus de Mademoiselle, Vincent, au témoignage des premières Sœurs, ne put retenir ses larmes, tant il était touché.

Après l'exposé chaleureux et vivant de M. Louis Déplanque, le rapporteur de la thèse complémentaire, M. Laporte, mélangeant avec courtoisie compliments et observations, suggestions et souhaits, ne peut néanmoins s'empêcher de trouver que, si méritoire soit-il, ce présent travail, tel qu'il est réalisé, détonne un peu dans les vues actuelles de la Sorbonne. Des thèses, elle demande, elle réclame, plus de personnalité, un plus vif souci d'éclairer un sujet par des notes, des rapprochements, des comparaisons, des aperçus suggestifs, etc. Mais, s'en tenant au titre lui-même, de cette thèse, officiellement acceptée, M. Déplanque défend aussitôt son ouvrage, avec une intrépide vigueur. Puis par une tactique, inusitée en pareil aréopage, il passe ré-

solument à l'attaque, posant à son tour des questions... Bien vite, les examinateurs, tout en formulant quelques objections, se replient courtoisement ; ils ne se sentent pas sur le même terrain, et ne conçoivent pas la soutenance comme un débat oratoire, mais bien, ainsi qu'on le dira dans un sourire, comme une calme et paisible discussion, tout en nuances, une passe d'armes au fleuret moucheté. Le genre comporte des réponses brèves, précises, des mises au point ou des renseignements complémentaires : en fait, échos à retardement des conversations échangées dans l'intime, lors de la visite officielle aux membres du jury. Le sujet tel qu'il a été volontairement réalisé donne évidemment peu de prise au débat, c'est la pensée de Vincent de Paul systématisée ; et l'auteur s'est ascétiquement défendu d'y ajouter quoi que ce soit et même d'en rapprocher toute autre pensée.

Prenant son méritoire volume tel qu'il est, tel aussi que M. Déplanque vivement le défend, les professeurs se contentent, désormais, de souligner leur haute estime du sujet.

Tout en poussant quelques pointes, ce n'est pas un mince étonnement que d'entendre, dans une telle enceinte, sur de telles lèvres, aujourd'hui doublement laïques, parler et discuter de la communion fréquente ; charmante aussi cette évocation de sœur Nicole pour laquelle saint Vincent recommande d'essayer *un peu* de la privation de la communion (vivement, on disserte sur cet *un peu* : est-ce là une sanction ? ou bien, une méthode pour rappeler la bonne sœur à son devoir ?) Plus tard, c'est un régal pour l'esprit que d'entendre M. Baruzzi, avec des gestes admiratifs et un ton de voix mystique et profondément respectueux, s'enchanter des paroles de saint Vincent qu'il savoure et détaille lentement : *Donnez-moi un homme d'oraison*

*et il sera capable de tout... ; Dieu veut que ceux qui le servent se mirent... en la sainte oraison... ; Les œuvres que Dieu fait lui-même ne se gâtent jamais par le non-faire des hommes... Et à propos de pensionnaires des Petites Maisons : Ce sont toutes personnes folles et aliénées, esprits extrêmement mal faits qui vivent tout à rechignechat... Et quelle splendeur d'âme, quand M. Vincent rappelle aux Sœurs, le respect même des forçats : *Lorsqu'il m'est arrivé de leur parler sèchement, j'ai tout gâté ; et au contraire, lorsque je les ai plaints de leurs souffrances., que j'ai baisé leurs chaînes, compati à leurs douleurs et témoigné affliction pour leurs disgrâces, c'est alors qu'ils m'ont écouté, qu'ils ont donné gloire à Dieu et qu'ils se sont mis en état de salut.**

On était alors passé à la thèse principale : *Saint Vincent de Paul sous l'emprise chrétienne* ; autrement dit, l'influence du christianisme sur Vincent : quatre parties forment la trame de ce copieux volume.

I. — Les croyances et la sainteté.

II. — Les conditions de cette sainteté : renoncement, mortification et exercices spirituels.

III. — La formation à la sainteté chez les Filles de la Charité et les Prêtres de la Mission.

IV. — Sainteté et activité : le dynamisme vincentien : la Mission, la réforme du clergé, les entreprises de la charité et le bien réalisé en terres infidèles et aux pays barbaresques.

M. Delacroix, avec une réelle estime, caractérisant ainsi largement traité, ce livre de 500 pages, le trouve comme un reflet, comme un *esprit de saint Vincent de Paul*. Vincent baigne dans le plus pur christianisme et demeure un magnifique, un étonnant produit du XVII<sup>e</sup> siècle ; sa vie, suivant le mot d'Abelly, se présente à nous comme un véritable miracle...

Après avoir ainsi disserté devant 200 auditeurs, bataillé académiquement sur saint Vincent, et plané quatre bonnes heures durant, dans une atmosphère de profond respect pour ce géant de la psychologie pratique (le mot revint diversement à plusieurs reprises), après une secrète et ultime délibération du jury, M. l'abbé Louis Déplanque, était proclamé digne du titre de docteur ès lettres, avec la mention *honorable*.

La littérature vincentienne venait ce jour-là de s'enrichir en fait, et dans un autre sens, d'un nouvel *Esprit de saint Vincent de Paul*<sup>1</sup>. Œuvre soignée ; travail qu'anime, dans une vue apologétique, un grand, un profond amour pour saint Vincent<sup>2</sup>, présenté comme tout compénétré du plus pur christianisme et en vivant pleinement : *L'âme de Vincent de Paul, paisible et forte, sensible sans faiblesse, généreuse et secourable, fut un vivant modèle de charité agissante. Parce qu'elle fut compatissante, les hommes continuent de lui offrir leurs hommages. Mais à ses admirateurs, elle pose un problème qui la dépasse.*

*Une force supérieure à ses ressources originelles s'adjoignait à sa vie. Il faut donc qu'elle s'efface devant cet auxiliaire, par souci de la vérité. Ainsi ceux qui tiennent les yeux levés vers elle resteront face à face avec le christianisme lui-même qui lui communiquait sa puissance*

Fernand COMBALUZIER

1. On sait qu'en 1780, parut à Paris, chez Noyon l'aîné : *L'Esprit de saint Vincent de Paul ou Modèle de Conduite proposé à tous les ecclésiastiques dans ses vertus, ses actions et ses paroles*, par André-Joseph Ansart, prêtre conventuel de l'Ordre de Malte, avocat au Parlement, docteur en droit de la Faculté de Paris, des Académies d'Arras et des Arcades de Rome. Un volume in-12 de XX-531 pages. L'ouvrage est dédié, à M. Jacquier, général de la Congrégation de la Mission ; il a été réimprimé plusieurs fois, à Lyon, à Besançon, 1827, etc.

2 Dans cette même semaine, au début de février 1937, paraît à la Bonne Presse un *Monsieur Vincent, saint de Gascogne* par Armand Praviel. Cet ouvrage animé d'une estime cordiale pour le grand Landais, est à signaler ; tout comme en Italie, le *sau Vincenzo de Paoli* de Tito Casini, tous deux appréciés plus loin à la *Bibliographie* (pages 518 à 524).

## ALBI

---

### LE GRAND SÉMINAIRE DE 1892 à 1936.

*M. Coitoux (1892-1903)*<sup>1</sup>

A la mort de M. Wenès, la nomination de M. Coitoux semblait s'imposer. Il avait été le grand collaborateur dans la direction de la maison. Sa haute valeur intellectuelle, la fermeté de son caractère que tempérerait la modération des procédés et une prudence naturelle lui avaient gagné l'estime des confrères et la confiance, des élèves. Tout le désignait au choix de ses supérieurs. Il fut mis à la tête de la maison à la satisfaction générale. On n'allait pas tarder à s'apercevoir qu'il était de taille à continuer, en l'améliorant, l'œuvre de ses prédécesseurs.

Au moment où il prend l'administration du grand séminaire d'Albi, M. Coitoux est en pleine force d'activité et d'expérience. Déjà, vicaire à Mentorio, près de Saint-Nazaire, il avait montré un savoir-faire remarquable, en organisant les œuvres paroissiales et en leur donnant un état-major singulièrement actif et dévoué. C'était comme les prémices de cette *Action catholique*, tant recommandée depuis. Comme supérieur du collège de Guérande, il avait appris l'art du gouvernement et affirmé sa maîtrise dans la direction des esprits et des études. Comme professeur de morale, au grand séminaire de Cambrai, il s'était imposé à l'estime et à l'affection de ses élèves par l'étendue et la sûreté de sa

1. Voir les débuts de cette histoire du grand séminaire d'Albi dans les *Annales* 1934 page 288-291, 548-553, 751-754. — 1935, pages 113-118, 327-333, 599-604, 869-895. — 1936, pages 265-276, 524-540. Voir aussi 1935, pages 276-280, 812-818 et 1937, pages 48-96.

doctrine, en même temps que par la gravité de sa tenue, et la loyauté de son caractère. Il ne pouvait donc que réussir dans son nouveau poste où ses qualités très réelles trouvaient un large terrain favorable à leur expansion.

M. Coitoux, promu supérieur, eut d'abord à cœur non seulement de maintenir le niveau intellectuel et moral où son illustre prédécesseur avait élevé le séminaire, mais encore à le dépasser pour répondre aux besoins d'une société de plus en plus agitée et d'un clergé de plus en plus avide de science et d'apostolat. Il commence, d'accord avec ses confrères, par ajouter au programme déjà fort chargé, des études nouvelles qui ne feront que s'accroître, jusqu'au départ des Lazaristes en 1903 ; ce sont des cours spéciaux d'Écriture sainte, de pastorale, de patrologie ; ce sont des examens de plus en plus étendus pour ceux qui arrivent au sacerdoce, des compositions mensuelles pour tous, s'ajoutant au double examen du milieu et de la fin de l'année scolaire.

L'esprit des élèves est tenu en haleine, et les professeurs ont fort à faire pour répandre la science ecclésiastique comme le désire le supérieur. En même temps, il envoie à l'Institut catholique de Toulouse, de nombreux clercs qui, aujourd'hui dans l'enseignement ou le ministère, sont un honneur pour le diocèse.

Il garde la direction de la conférence des œuvres qu'il avait instituée le 4 mai 1892, 2<sup>e</sup> jour du triduum, en l'honneur du bienheureux Perboyre, et il en élargit le programme pour répondre aux nécessités de l'heure présente. Il fait publier un compendium de morale pour les examens des jeunes prêtres, vrai trésor de science et d'expérience. On y trouve comme l'écho de son enseignement professoral. Que de fois, après l'exposé lumineux d'un principe, on entendait le récit d'une histoire vécue. « Quand j'étais vicaire à Nantes,

supérieur à Guérande... et cela finissait par une leçon de choses qu'on ne peut plus oublier. Vraiment, sous M. Coitoux (je puis l'affirmer puisque j'ai travaillé sous lui), le grand séminaire d'Albi fut un chantier plein d'activité. Directeurs et élèves rivalisaient d'entrain pour les études ecclésiastiques. M. Coitoux veilla encore plus sur la tenue morale et la piété du jeune clergé en formation. Pour l'observation du règlement il fut impitoyable et ne toléra aucune indiscipline. De vieilles coutumes plus ou moins raisonnables furent éliminées sans pitié, et on n'oublie pas, à Albi, certaines mesures rigoureuses qu'il dut prendre pour supprimer les derniers abus. Cependant il s'attacha surtout à développer dans les âmes de ses séminaristes le sens du surnaturel et de la vie intérieure. Ses lectures spirituelles très étudiées faisaient grande impression. Il parlait le plus souvent et toujours avec grande autorité. On sentait que cet homme était un caractère bien trempé et tout dévoué à l'œuvre de Dieu et des âmes. Au reste c'est J.-C. qui faisait le grand objet de ses lectures et de ses réflexions. C'est à cette école qu'il revenait sans cesse : « le faire aimer, le faire imiter, le faire vivre dans le cœur de son jeune auditoire ; tel était son idéal. »

Après le spirituel, le temporel. M. Coitoux montra encore ici un savoir-faire admirable, et son activité s'y déploya avec une puissance et un succès qui ne se démentit jamais. Le séminaire était insuffisant pour le nombre des élèves dont le nombre, en ces temps heureux, atteignait une moyenne de 140, souvent dépassée. On avait des rentrées allant jusqu'à 25 et 30 nouveaux. On assista à une ordination de 42 prêtres. L'immeuble qui remontait à l'ouverture du grand séminaire après la Révolution et avait été bâti sur un terrain déjà possédé bien avant 1789, bien que spacieux,

avait peine à contenir la famille cléricale. Il fallait mettre 2 et 3 élèves dans la même chambre, et l'ordre en souffrait. M. Coitoux n'hésita pas. Avec cette hardiesse qui était au fond de son caractère, avec une confiance absolue en la Providence, il se décida à agrandir la maison : elle se trouva doublée en une année. M. Wenès avait laissé des ressources considérables. Elles furent pourtant loin de suffire. Il sut les augmenter considérablement ; et quand Mgr Fonteneau vint bénir les nouveaux locaux, il put dire au cleigé : « M. Coitoux a fait de la maison un des plus beaux séminaires de France, et il n'a pas demandé un centime au diocèse ».

Après le séminaire ce fut la *Campagne* qui occupa l'activité débordante du nouveau supérieur. Elle portait un nom bien connu et sympathique « *Le Roc* ». Son origine était lointaine et remontait au delà du séminaire lui-même. Vers 1820, l'abbé Boularan, qui s'occupait d'ailleurs de la formation des enfants pour le sacerdoce, avait acheté le premier terrain. Le domaine s'était agrandi d'année en année. Le tout formait une propriété de 42 hectares. La maison du fermier était considérable, des dépendances vastes permettaient de pourvoir à tous les besoins d'une grande exploitation. M. Coitoux voulut en faire une ferme modèle. Il y ajouta plusieurs parcelles de terre. Il fit de la culture scientifique et intensive : blé, vignes, élevage, prairies, tout apparut soudain au grand étonnement du voisinage. C'est que l'animateur s'entendait aux affaires et qu'il avait un goût prononcé pour les questions de viticulture et d'économie rurale. *Le Roc* fut bientôt en pleine prospérité et le rendement merveilleux. Le vignoble du Roc surtout, que M. Coitoux avait tout spécialement soigné, devint un des plus célèbres dupays et donna un vin renommé et presque sans rival. Il s'occupa aussi des bâtiments, restaura et agrandit

les dépendances, construisit un chais, et consolida l'immeuble qui abritait les séminaristes aux jours de congé. L'œuvre accomplie à la campagne du Roc devait assurer à M. Coitoux la reconnaissance du clergé albigeois.

Hélas ! le moment de la spoliation approchait, et le grand séminaire d'Albi allait tout perdre sous l'archevêque le plus pacifique, le plus libéral que le diocèse ait jamais possédé. En 1902, un décret signé du trop célèbre ministre d'Etat Combes, mettait en demeure les évêques de France de renvoyer les religieux qui enseignaient dans leurs séminaires. Mgr Mignot, après avoir noblement protesté, demanda et obtint un délai d'un an. Les prêtres de la Mission restèrent donc à Albi, jusqu'en 1903, et eurent le temps de préparer à l'aise leur départ. L'année fut assez rude. Le *loysisme* prenait des proportions inquiétantes, et pénétrait dans les maisons cléricales. Le grand séminaire d'Albi avait bon esprit. Les élèves en masse étaient attachés à leurs directeurs. N'empêche qu'il y eut quelques heurts, et dans telle classe de dogme, des voix s'élevèrent contre l'enseignement traditionnel. Ce ne fut pas sans lutte que le professeur mit la doctrine au point, et le calme dans certains esprits. Cependant, il n'y eut pas de divisions à déplorer. Quant aux directeurs, ils ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. Jamais l'union ne fut plus étroite entre eux ; ils restèrent gais et pleins d'entrain, vaquant dans la paix à leur emploi, et stimulant vaillamment leurs élèves à l'étude et à la piété. Le supérieur, lui, gardait tout son sang-froid ; réglait tout pour le départ et aidait l'autorité diocésaine à pourvoir à la nouvelle organisation de la maison.

Le 17 juin 1903, Mgr Mignot adressait, de Labastide-Rouairoux, en tournée de visite pastorale, à M. le Su-

périeur et aux directeurs du grand séminaire, la lettre suivante, dont on sera heureux de lire le texte :

Monsieur le Supérieur, Messieurs,

« L'heure approche où vous quitterez notre Grand Séminaire. Voici plus d'un demi-siècle que la Congrégation de la Mission y prêtait son concours aux archevêques d'Albi, pour la formation du clergé. Je manquerais à mes vénérés prédécesseurs, je trahirais les sentiments de tous mes prêtres qui sont vos fils et vos amis, je m'en voudrais à moi-même si je ne venais, avant que la dure séparation soit accomplie, vous dire nos regrets et notre gratitude.

La cause de votre départ, j'ai le devoir de le dire bien haut, il ne faut la chercher ni dans votre volonté, ni dans la mienne. Depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1836, jour où Mgr Gualy, de doux mémoire, confiait au vénéré M. Chossat, le gouvernement de cette maison, vous ne vous êtes pas lassés à la tâche, et le diocèse n'a point cessé d'apprécier le dévouement silencieux et éclairé que vous mettiez à la remplir. Je laisserai à l'opinion publique le soin de juger une décision inattendue qui, ne tenant compte ni d'une prescription presque séculaire, ni des services rendus, ne peut invoquer qu'une légalité qu'on pouvait croire oubliée, pour renverser les institutions les plus prospères et les plus utiles.

Vous n'étiez, Messieurs, ni des séditeux, ni des prêtres inférieurs à votre haute mission. Votre Congrégation, officiellement reconnue, encouragée même par le Gouvernement, pouvait se croire à l'abri de toute inquiétude. Fils de saint Vincent de Paul, le saint le plus français et le plus populaire, vous n'avez cessé de donner à vos disciples l'exemple du respect des lois, de la discrétion politique, de l'amour de la patrie commune. A maintes reprises, on a vu de vos prêtres venir ici, après de longues années de missions en Orient, où ils avaient servi la cause de la France autant que celle de Dieu, nous donner par leur seule présence de vivantes leçons d'héroïsme et de patriotisme. Vous y joigniez l'exemple de toutes les vertus ecclésiastiques. A mesure que la culture intellectuelle se développait, que le champ de la science s'élargissait, nous vous avons vus faire les plus sincères efforts pour mettre votre enseignement à la hauteur des exigences nouvelles. Vous ne cherchiez ni les honneurs, ni les richesses. Ignorés du monde, vivant sous l'œil de Dieu seul, vous n'avez eu d'autre récompense ici-bas que celle que vous trouviez dans la reconnaissance de vos élèves. Elle ne vous a pas manqué. La mémoire de la plupart des maîtres qui sont passés ici est en vénération dans le diocèse. Pour ne parler que des plus connus, qui donc oubliera, après M. Haran, le second supérieur, le vénérable M. Bourdardie qui a gouverné le Séminaire pendant trente-deux ans, dont le caractère fait de piété, de sagesse et de bonhomie, a marqué de son empreinte tant de générations sacerdotales ?

M. Nicole, Amourel, Coquerel et Wenes, les derniers supérieurs, vivent encore dans les cœurs de ceux qu'ils ont formés à la vie ecclésiastique.

Quant à vous, M. le Supérieur, vos œuvres sont sous les yeux de tous et suffisent à faire votre éloge. Non seulement vous avez donné aux études une impulsion vigoureuse, par vos propres travaux, mais encore, après douze ans d'une sage administration, et sans que le diocèse ait eu à faire le moindre sacrifice, vous laissez le Séminaire agrandi, son domaine augmenté et parfaitement aménagé, de sorte que cet établissement vous devra une prospérité qu'il n'avait pas encore connue. Ces résultats, obtenus grâce à la confiance que vous avez su inspirer, vous assurent au milieu de nous un long et reconnaissant souvenir.

On chercherait donc vainement quel inconvénient il y aurait eu à laisser les prêtres de la Mission continuer l'œuvre de formation sacerdotale à laquelle ils semblaient naturellement destinés, puisque saint Vincent de Paul fut avec M. Olier le fondateur des Séminaires en France. Mais, vous n'étiez pas autorisés « pour les Grands Séminaires ». Il manquait un mot à un vieux texte : C'est pour cela que vous partez. On avait espéré et vous l'aviez cru vous-mêmes, que la loi saurait s'élargir à la mesure de toutes les vertus et de tous les dévouements. Aussi, Messieurs, si nous nous soumettons à la nécessité qui nous est faite ; si, par votre silence et votre réserve, vous donnez à vos élèves un suprême exemple de sagesse et de détachement religieux, nous avons cependant le droit de dire la tristesse de nos âmes et les profonds regrets qu'éprouvent tous les prêtres du diocèse. »

Et après avoir associé à leur départ toutes les autres pertes du diocèse, Mgr Mignot terminait ainsi :

« C'est à vous que je reviens pour vous dire que les liens qui vous unissent à ce diocèse sont de ceux qui survivent aux vicissitudes du dehors. Fidèles à l'esprit de votre saint fondateur qui reste le modèle et le patron de notre clergé, rien ne pourra abattre notre courage ni nous faire partir de notre modération. Enfants de l'Église catholique, nous ne connaissons pas la désespérance. Votre tâche sera continuée par ceux qui ont reçu vos leçons. Si vous vous éloignez, votre esprit demeure avec nous et Dieu connaît l'heure qui marquera la fin de l'épreuve.

Recevez, Monsieur le Supérieur et chers Messieurs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et paternellement dévoués en Notre-Seigneur. »

L'heure du départ était proche. Les prêtres de la ville d'Albi, au nom du clergé tout entier, tinrent à leur apporter en ce pénible moment le témoignage spontané et unanime de leurs regrets, de leur reconnaissance et

de leur fidélité. Pas un ne manqua au douloureux rendez-vous, fixé au lundi 27 juin 1903, à 4 h. 1/2, au grand séminaire. M. l'archiprêtre de *Sainte-Cécile* prit la parole, et après s'être associé pleinement à la lettre de Monseigneur l'archevêque, il ajouta : « Nous vous sommes reconnaissants des 69 générations de prêtres que vous avez formés dans ce grand séminaire, avec autant de science que de sagesse et de dévouement. Nous conserverons toute notre vie le souvenir de vos bienfaits, autant que celui de vos vertus. Une séparation matérielle s'impose, mais aucune puissance humaine ne pourra rompre le lien moral qui nous unit à vous. Plaise à Dieu que votre exil finisse bientôt et que vous soyez ramenés sans trop tarder au milieu de nous, c'est notre vœu le plus cher, c'est aussi notre ferme espérance. »

M. le Supérieur dont la voix tremblait quelque peu répondit à peu près en ces termes : « Nous sommes profondément touchés des sentiments de regrets et du témoignage de gratitude que vous nous exprimez à cette heure pénible. Entre vous et nous, il y a un lien d'amitié que rien ne saurait rompre. Vous nous aviez confié la formation de votre jeune clergé ; nous nous sommes appliqués à mériter votre confiance. Nous avons donné toute la science ecclésiastique dont nous étions capables et qu'il fallait au prêtre, dans son ministère. Nous nous en sommes tenus à l'enseignement traditionnel de l'Eglise, et avec un soin particulier, en ces temps qu'un esprit de nouveautés tourmente et qui nous paraît dangereux.

« De notre côté comme du vôtre, la séparation ne sera qu'extérieure. L'union des cœurs existera toujours entre le clergé d'Albi et les prêtres de la Mission. Une première révolution les avait séparés ; il est à craindre que celle-ci n'ait des conséquences autrement funestes et redoutables à cause de l'état des esprits. Nous accep-

tons humblement l'épreuve que la Providence nous envoie ; s'il lui plaît de lui donner un jour, un terme, nous l'en bénirons. Nous n'avons jamais trouvé en vous que des amis et des frères. La Congrégation de la Mission ne saurait oublier qu'elle a recueilli parmi vous de nombreuses vocations. Notre attachement est inaltérable. La démarche si affectueuse, si bienveillante, si douce pour nos cœurs que vous venez d'accomplir en resserre encore les liens, et si Dieu veut que la Congrégation de la Mission continue un jour son œuvre parmi vous, elle en sera heureuse et fière. »

Il y eut quelques instants d'émotion ; plus d'un essuya les larmes qui mouillaient ses paupières. On se sépara avec tristesse et dans un serrement de mains long et silencieux. Le lendemain mardi, dans l'après-midi, Monseigneur l'archevêque, accompagné des membres de l'administration diocésaine vint faire sa visite de condoléance et d'adieu. Ce ne fut ni moins émouvant, ni moins douloureux.

M. Coitoux et ses confrères firent leurs malles. Quelques jours après, ils partaient pour leur nouvelle destination, non sans avoir versé quelques larmes. M. Coitoux se retira à Dax. Il avait demandé l'étranger et aurait voulu partir pour le Brésil. Des interventions opportunes le maintinrent dans la maison de formation où on l'avait placé. Il y occupa longtemps le poste de professeur de morale et de pastorale. Ses cours fort appréciés furent polycopiés et forment un ensemble de 3 volumes, augmenté d'un traité de théologie pastorale. Tout naturellement, il s'imposait comme grand conseiller et confesseur du clergé et des clients des *Baignots*.

De Dax, il put encore rendre un service signalé au diocèse d'Albi. Par bonheur, il avait gardé nombre de factures établissant les sommes engagées dans les tra-

vaux d'agrandissement du séminaire. Il put ainsi faire restituer à qui de droit, la presque totalité des dépenses. Mgr Mignot eut la délicatesse de lui envoyer un des membres de son conseil pour lui porter le témoignage de la reconnaissance du clergé albigeois. Il en fut fort touché et comme il était heureux quand un de ses anciens prêtres d'Albi venait lui faire visite ! C'est tout un passé d'activité et de joie qui montait à sa mémoire et faisait battre son cœur.

En 1915, sentant ses forces diminuer, M. Coitoux abandonna l'enseignement. Mais ce ne fut pas encore le repos ; que d'âmes sacerdotales vinrent le trouver dans sa chambrette pour chercher auprès de lui un conseil autorisé, une parole d'encouragement ! C'est encore et toujours à lui que s'adressaient en grand nombre les pensionnaires du grand établissement thermal, et plus d'un égaré, en quête de la foi perdue, vint lui demander le chemin du retour. Il parlait des choses surnaturelles avec une sérénité et une conviction impressionnantes. Ses dernières années furent une longue suite de souffrances supportées avec un courage qui ne laissa jamais entendre une plainte. Il regarda venir la mort sans trembler et s'éteignit doucement le 9 novembre 1922.

M. Coitoux était un caractère à l'aspect froid, au regard impassible, à la parole tranchante. On ne devinait pas d'abord tout ce qu'il y avait de doux, de bon dans son âme. La solennité de son extérieur, la vivacité de ses réparties, le tranchant de ses décisions, déconcertait au premier abord. On ne l'approchait pas sans trembler. Au fond c'était un cœur d'or, et quand on l'avait pénétré, on se trouvait conquis pour toujours<sup>1</sup>.

3. Cf. Notice sur M. Coitoux dans *Annales* 1923, tome 88, pages 147 à 162.

*MM. Cavaillé et Bonnet (1903-1919).*

Après le départ des Lazaristes, la direction du grand séminaire fut confiée aux prêtres du diocèse. À vrai dire, tout était déjà réglé. Pendant l'année de répit, de juillet 1902 à juillet 1903, on avait eu le temps de chercher dans le clergé les sujets les plus aptes à remplir convenablement la délicate mission que comporte la formation des clercs. Mgr Mignot avait, à plusieurs reprises, consulté le meilleur juge en la matière, M. Coitoux. D'après ses indications, le choix fut fait et s'arrêta, pour le nouveau Supérieur, sur M. Cavaillé, chanoine honoraire, ancien aumônier du Bon-Sauveur, et alors curé de *Saint-Jean-Saint-Louis*. Il avait eu autrefois des vellétés de vie religieuse et ne manquait ni d'intelligence ni de fermeté.

L'année scolaire s'ouvrit régulièrement en octobre 1903, avec un corps respectable de neuf directeurs dont Mgr Mignot disait : « avec de tels éléments il nous est permis d'avoir une grande confiance dans la direction qui sera donnée au grand séminaire ». La maison, d'autre part, renfermait 150 élèves. Malgré l'agitation des esprits, au dedans et au dehors du séminaire, l'année commença dans l'enthousiasme et avec une ardeur qui semblait promettre un bel avenir. On rêva de suite d'un idéal supérieur d'études ecclésiastiques, renouvelées et poussées à fond. On allait vers la haute mer, toutes voiles déployées, vers la lumière et les régions inexplorées. Le programme était élargi et refondu. C'était tout un nouveau système apologétique, scripturaire, théologique, dont l'esprit pourrait facilement se deviner en parcourant les volumes nombreux et variés qui vinrent aussitôt enrichir la bibliothèque.

La nouvelle direction crut devoir prendre en même temps certaines mesures assez imprévues et qui firent

quelque sensation parmi les élèves et les prêtres. Les prières du matin furent remplacées par *Prime*, celles du soir par *Complies*; les 3 classes de 1 heure disparurent, et on établit 4 cours par jour de trois quarts d'heure chacun. Au manuel ancien on substitua la dictée sur toute matière, et cela se compliquait des transformations marquées dans l'ordre de la journée, repas et récréations comprises. Assurément l'autorité escomptait un rendement intellectuel tel qu'il rapprocherait les grands séminaires des Instituts catholiques.

L'expérience devait montrer bientôt que le progrès vrai est lent et dépend d'un esprit plus que d'un programme. A ce pas cadencé tous ne peuvent marcher, même lorsqu'il s'agit d'élèves qui ont fait de bonnes études secondaires et sont munis d'un parchemin de bachelier. Beaucoup de jeunes cerveaux se perdaient dans ce dédale d'opinions opposées qui se faisaient jour à cette époque tourmentée. L'Eglise de France traversait alors une crise redoutable qui avait forcément son écho jusque dans les cénacles fermés des grands séminaires. On y discutait avec quelque passion les questions les plus troublantes, et, malgré la lumière que projetaient à l'horizon les *Lettres sur les Etudes ecclésiastiques* de Mgr Mignot, l'union des esprits et des cœurs était quelque peu altérée.

Il y eut cependant, à cette époque, une séance fort intéressante. Le professeur de dogme, M. Rivière, dont on devait plus tard louer les vastes travaux, passa brillamment au grand séminaire et en présence de ses élèves, sa thèse sur la Rédemption. L'Institut catholique de Toulouse avait envoyé l'élite de ses professeurs, et l'archevêque d'Albi présida lui-même ce jury d'Eglise.

Hélas ! le Combisme triomphait. Le 9 décembre 1905, la *séparation de l'Eglise et de l'Etat* était votée. Les biens ecclésiastiques étaient mis sous séquestre et le

grand séminaire d'Albi, qui abritait le jeune clergé depuis 1836, fermait ses portes, en juillet 1906. Le clergé séculier n'était pas plus épargné que les religieux.

Ce fut un gros souci pour Mgr Mignot de trouver un nouveau local aux jeunes recrues du sanctuaire. La Providence qui veille tout spécialement sur l'Eglise vint rapidement à son secours. Les Bénédictins d'Encalcat avaient dû fuir en Espagne, chassés par la persécution aux premières heures de ce temps où les Français ne s'aimaient pas. La maison offerte gracieusement était spacieuse, et avec quelques aménagements, elle s'adapterait assez bien aux nécessités d'une école cléricale. Assez tardivement, le 2 février 1907, l'installation était faite et les études reprenaient leur cours habituel. De nouveaux professeurs, dont deux sulpiciens, MM. Fabre et Alfaric, venaient enseigner, l'un l'Écriture sainte, l'autre le dogme. Trois ans après, M. Alfaric déclarait à son archevêque qu'il n'avait pas la foi. Rien n'avait laissé jusque-là prévoir le fatal dénouement. Malgré toutes les instances de l'autorité, malgré les prières de ses amis, sa défection était définitive en juillet 1910. Depuis lors, nommé professeur à Strasbourg, il est le grand ennemi de l'Eglise, et il s'efforce de saper par la base l'édifice du Christ. Le scandale ne laissa pas que de troubler profondément l'âme du clergé albigeois. Mgr Mignot en souffrit plus que personne.

Pendant le séjour d'Encalcat touchait à sa fin. Une société, en règle avec la loi civile et avec l'Eglise par un indult de Rome, s'était formée pour sauver dans la mesure possible les Biens ecclésiastiques. Elle avait pu racheter, avec la haute autorisation de l'Archevêque, le *couvent Notre-Dame* mis sous séquestre par la loi de *Séparation*. Dès 1907, Mgr Mignot y avait fixé sa résidence ; et l'autorité diocésaine y avait ses

bureaux. La maison était vaste. On songea de suite à l'aménager, en vue d'y amener le grand séminaire. Des réparations importantes y furent faites et, dès la rentrée de 1910, elle pouvait recevoir le jeune clergé.

Au retour d'Encalcat, M. Cavallé était nommé curé de *Notre-Dame de la Platié* ; et M. Bonnet, supérieur général du Tiers-Ordre régulier de Saint-François, dont la Maison-Mère est à La Drèche, à 5 km. d'Albi, prenait sa place, en qualité de Supérieur. Déjà, il avait professé la morale au grand séminaire d'Albi pendant quatre ans et venait alors de diriger le petit séminaire qui, de Lavaur s'était transporté à Saint-Sulpice, après la *Séparation*.

Le corps professoral était modifié avec le départ de M. Alfarc et l'arrivée de M. Barthès chargé du cours de philosophie, et que l'avenir destinait à devenir Evêque titulaire de *Verbe* et auxiliaire de Mgr Cézérac.

La rentrée se fit normalement, mais avec un personnel de professeurs et d'élèves assez réduit. La *Séparation* avait été néfaste pour le recrutement. Au lieu de 150 séminaristes on n'en trouve plus qu'une trentaine. Les années maigres sont venues et elles vont durer longtemps.

L'esprit d'ailleurs des élèves s'est amélioré et apaisé. La loi de *Séparation* et les condamnations successives du *Sillon*, du modernisme ont ramené le calme qui convient dans une maison de formation, telle qu'un grand séminaire. Tout d'ailleurs invite à la réflexion. Le 8 décembre de cette même année 1910, les jeunes lévites sont témoins d'une scène fort touchante et assez rare. Sous la présidence de Mgr l'archevêque ils voient les prêtres d'Albi réunis dans le nouveau séminaire prêter serment selon les prescriptions du motu proprio « *sacrorum antistitum* » de Pie X. C'était l'annonce d'une ferme direction romaine dans le sens de l'enseignement traditionnel.

Bientôt des bruits de guerre prochaine et inévitable se mirent à circuler. Vainement on essayait de repeupler la maison. Les recrues se raréfaient de plus en plus. Un vent mauvais soufflait sur le monde : la tempête se rapprochait de plus en plus. Elle se déclina furieuse en début du mois d'août 1914. Deux grands Etats s'affrontaient : ils ne devaient pas tarder à entraîner presque toutes les puissances dans le formidable cataclysme.

La France fut une des premières à mobiliser, et l'on vécut un moment inoubliable d'enthousiasme et de fraternité. L'*Union sacrée* devint une réalité vivante et dura jusqu'au lendemain de la victoire.

Le grand séminaire d'Albi partagea alors le sort commun : il se vida assez rapidement : directeurs et élèves furent appelés à leur tour sous les drapeaux. Les études ne pouvaient qu'y perdre, et si quelque professeur continua encore à réunir un petit groupe de séminaristes autour de sa chaire, ce fut dans le bruit des armes et au milieu des commotions troublantes des âmes désesparées. La vie du séminaire déjà bien réduite cessa enfin en 1917, pour ne reprendre qu'en octobre 1919. Ce fut un triste moment pour l'Église d'Albi. Le courant vers le sacerdoce s'arrêta tout à fait.

Avec l'armistice du 11 novembre 1918 la paix revint enfin, assurant le triomphe des armes et la joie de la victoire. Seulement les ruines étaient énormes et le sacerdoce payait largement son tribut. Prêtres et séminaristes étaient tombés en nombre au *champ d'honneur*. Les petits séminaires s'étaient vidés. Il fallut attendre toute une année pour reprendre dans de bonnes conditions l'œuvre si importante du grand séminaire.

Et comme les luttes fratricides étaient finies et que les religieux avaient repris en versant leur sang pour la Patrie leur place au foyer national, il sembla tout na-

turel de rappeler les exilés et de faire rentrer au grand séminaire la congrégation de Saint-Lazare dont le souvenir était resté vivant et l'œuvre appréciée.

Mgr Mignot y songea le premier. La mort ne lui laissa pas le temps de réaliser son dessein. Ce fut son illustre successeur, Mgr Cézérac, qui eut l'honneur de mener à bonne fin l'entreprise.

En 1919, M. Bonnet reprenait sa place au milieu de ses Religieux franciscains de *La Drèche*, et quelque temps après il recevait le titre de chanoine titulaire de *Sainte-Cécile* d'Albi, qu'il avait largement mérité par ses services et son dévouement au diocèse. La place était libre : les prêtres de *Saint-Lazare* revinrent l'occuper à la grande satisfaction du clergé.

## II. *Les Prêtres de la Mission au grand séminaire d'Albi après l'exil (1919-1936).*

Le 14 octobre 1919, le grand séminaire d'Albi retrouvait sa jeunesse et reprenait vie sous la direction de ses anciens maîtres, aidés de quelques collaborateurs.

Des 7 directeurs présents, 4 étaient lazaristes et ils avaient toute la responsabilité de la maison. Ils gardaient 3 prêtres du diocèse : l'abbé Barthès, professeur de philosophie que Mgr Cézérac devait appeler bientôt dans son conseil et un peu plus tard en faire son auxiliaire comme Evêque *de Verbe*... l'abbé de Lacger qui quittera la maison, en 1933, pour parcourir le monde et cédera sa place à M. l'abbé Bécamel, ex-religieux du Tiers-Ordre de saint François. M. Cramaussel que M. Bonnet avait déjà eu, comme aide économe et qui le restera jusqu'à sa mort survenue en 1932. Son rôle fut de s'occuper du temporel de la maison et de la musique proprement dite. Il ne sera pas remplacé à son

décès, pas plus que l'abbé Barthès, promu vicaire général en 1929.

Le nombre des élèves dès la rentrée s'éleva au chiffre de 48 et s'accrut légèrement avec les années sans dépasser jamais 70. Il restera notoirement insuffisant aux nécessités de l'Eglise d'Albi. L'organisation de la maison datait de loin et l'expérience avait montré qu'elle réclamait assez peu de modifications. Sans doute il fallait tenir compte de l'esprit d'après guerre, de la santé médiocre d'un bon nombre d'élèves, des progrès de toutes sortes réalisés dans les sciences théologiques, scripturaires, historiques, sociales, hygiéniques.

Extérieurement donc le grand séminaire revivait : le programme des études était substantiellement le même avec quelques élargissements. L'ordre du jour comprenait comme autrefois les trois classes de 1 heure chacune : seulement, sur la demande de l'Archevêque, le lever était retardé d'une demi-heure, d'ailleurs sans repos hebdomadaire. Le jour de congé était supprimé pour permettre deux promenades par semaine, tout en gardant le même nombre de cours. Les deux épreuves traditionnelles étaient remplacées par un triple examen, suivi, à Noël et à Pâques, de huit jours de vacances en substitution des 15 jours chômés du milieu de l'année. Il y eut tout de suite beaucoup de variété dans les exercices extraordinaires de la maison. On y revit les anciennes thèses publiques sous la direction de l'archevêque, des séances académiques en l'honneur de saint Thomas, des examens de classes, de devoirs quatre fois répétés dans l'année et des conférences nombreuses sur toutes sortes de sujets : sociologie, Action catholique, missions, œuvres spécialisées. Des hommes particulièrement qualifiés pour traiter ces sujets étaient arrêtés au passage et gracieusement invités à verser quelques gouttes de leur science dans l'âme du

jeune clergé. Il la recevait avec joie et avidité, et cela témoignait d'une vie intellectuelle, variée et étendue. Les meilleurs des séminaristes étaient acheminés, quelques-uns vers Rome pour y recevoir le diplôme de docteur, et le plus grand nombre vers l'Institut catholique de Toulouse pour les diverses licences de l'Etat. Le corps professoral des petits séminaires était ainsi maintenu à un niveau vraiment supérieur.

L'esprit cependant des séminaristes s'était sensiblement modifié. Les goûts n'étaient plus tout à fait les mêmes. Les générations de 1919 à 1936 ne ressemblent guère à celles qui se sont succédé de 1836 à 1914. Certes, il y a quelque chose dans la jeunesse qui ne passe pas : l'élan, l'enthousiasme, le besoin de nouveautés, le mouvement vers l'Idéal. Mais cet Idéal a changé. C'est la vie d'action qui a pris la place de la vie de réflexion ; c'est la vie d'activité extérieure qui s'est substituée à la vie concentrée de l'étude ; c'est la vie apostolique qui prime la vie du cloître ou du presbytère. Au surplus, l'esprit particulariste et du terroir a presque disparu. La fusion s'est faite. Il n'y a plus les séminaristes de Laval, de Castres, de Massals, de Valence, il n'y a plus que des séminaristes tout court, qui chantent ensemble dans une harmonie presque parfaite : « *ubi caritas est vera, Deus ibi est* ».

Il reste évidemment des ombres au tableau. Les épreuves n'ont pas manqué. La caserne a amené quelques défections, d'ailleurs peu nombreuses. Les petits séminaires n'ont pas toujours envoyé les meilleurs et le recrutement par moment a été médiocre. A côté de séminaristes d'élite, il y a eu des unités de qualité inférieure dont il a fallu se contenter, ou qu'il a fallu élaguer. Dans l'ensemble cependant la moyenne est bonne, et le clergé peut avoir confiance dans l'avenir. Seulement il reste un point noir et angoissant : le nombre des

recrues est stationnaire depuis plus de 15 ans, alors que les écoles qui les préparent sont nombreuses. Il semblerait que le sacerdoce n'exerce plus son attrait d'antan.

Aussi Mgr l'archevêque, en 1936, a cru devoir établir la confrérie de *Marie Reine du Clergé* : le Supérieur, déjà chargé de l'œuvre de « l'Union Missionnaire de Saint Pierre apôtre » a dû, sur les instances de l'autorité, en prendre la direction et employer ses confrères à la propager dans les paroisses. Et c'est ainsi que les Directeurs du grand séminaire ne sont plus, comme autrefois, exclusivement réservés à la formation intellectuelle et morale de leurs clercs. On les voit, les dimanches et jours de fête, dans les chaires des paroisses prêchant les journées consacrées au sacerdoce. Ils sont à la recherche des vocations et poursuivent toujours l'œuvre essentielle qui leur est confiée. Le clergé les connaît mieux et n'a pour eux que plus d'estime et d'affection. Ce n'est là d'ailleurs qu'un travail accessoire et qui ne doit nuire en rien à l'essentiel, la formation des séminaristes.

Nous sommes ainsi en l'année 1936. Le centenaire du grand séminaire d'Albi au 2 juin 1936 s'est déroulé dans de bonnes conditions. Les pages qui l'ont raconté n'ont eu d'autre but que d'en retracer les diverses phases et d'en redire la vie et le progrès.

Puisse Dieu bénir la maison d'où sont sorties tant de générations de prêtres ! Puisse-t-elle toujours être le bon chantier où s'élabore l'œuvre divine du sacerdoce, la pépinière des saints et des apôtres à l'image du grand saint Vincent de Paul.

*Albi, ce 8 décembre 1936,*

Joseph. DURAND.

DAX : NOTRE-DAME DU POUY.

NOTRE FONDATRICE : CHARLOTTE AMANDA DE BORDA  
III. — LA VIE RELIGIEUSE DE SŒUR MARIE DE SAINT-  
CHARLES (1853-1862).

Dans son *Historique*<sup>1</sup>, M. Truquet s'étend longuement sur le départ : « M<sup>me</sup> de Lupé !... après avoir vendu tous ses biens, après avoir fondé à Saint-Vincent-de-Xaintes une école de filles tenue par les Sœurs de la Croix, après avoir, sous la direction spirituelle de notre confrère M. Louis-Théodore Cleu (1815-1895), longtemps édifié la ville de Dax par sa piété et par ses vertus, surtout par sa charité pour les pauvres ; après avoir établi pour une douzaine de dames et demoiselles l'usage de faire chez elle une retraite annuelle et la retraite du mois, ce qu'elles pratiquaient depuis cinq ou six ans, M<sup>me</sup> de Lupé a quitté Dax, dans le mois de mai 1853, pour se rendre à Toulouse. Le but de son voyage dans cette ville, ignoré de tous et connu de nous seulement, a été atteint par un miséricordieux dessein de la Providence sur cette dame d'une piété et d'une vertu vraiment rares dans le monde ».

Ce « miséricordieux dessein de la Providence » dont parle M. Nicolas Truquet se manifesta de façon inattendue.

La baronne avait demandé par lettre une entrevue avec la Sœur supérieure du couvent de la *Visitation* à Toulouse. Toute son ambition était d'obtenir une petite place dans cette fervente communauté. Le cocher, au lieu de conduire M<sup>me</sup> de Lupé à la *Visitation*, l'arrêta au monastère de *Notre-Dame de Charité*, situé à Toulouse-Matabian et plus généralement connu sous le nom de *Refuge*<sup>2</sup>.

1. *Historique*, page 116.

2. « La fin de cette communauté, au dire de notre même *Historique*, est la vie contemplative, unie à l'exercice de la charité dans l'œuvre de la conversion des jeunes filles exposées aux séductions du monde ou déjà victimes de ces séductions », page 116.

La Très Honorée Mère supérieure, Marie du Sacré-Cœur Lannéloc, avait envoyé au parloir son assistante, sœur Marie de la Compassion du Bourg pour recevoir la visiteuse. De part et d'autre, on ne tarda pas à s'apercevoir de la méprise ; mais ce que la sœur assistante « avait dit sur le but de (leur) vocation, et surtout l'air de recueillement et de sainteté que reflétait son visage, demeureraient fortement imprimés dans l'esprit de M<sup>me</sup> de Lupé ».

Il en fut tout autrement au parloir de la *Visitation*. « Rien de ce qu'elle vit ou entendit ne lui convint ». Elle revint au *Rejuge* pour y solliciter une petite place se disant que « Dieu avait eu un dessein tout particulier sur son âme, en permettant qu'elle connût (cette maison), lorsqu'elle ne pensait à rien moins ».

Ce ne fut pas sans crainte que sa demande fut exaucée. La bonne Supérieure put douter avec quelque raison qu'une personne de 46 ans, d'une santé fragile et sortant du monde avec des habitudes contractées dans son milieu, fût capable de se pénétrer de l'esprit de la communauté et se plier à toutes les exigences d'une vie religieuse. Mais lorsqu'on vit cette nouvelle postulante à l'œuvre, ces craintes s'évanouirent bien vite : elle n'était pas en effet à ses premiers essais d'abnégation et de renoncement à sa volonté propre.

Les événements extérieurs s'estompent maintenant. Le postulat, le noviciat, la vêtue et la profession font un peu saillie, mais c'est le lot ordinaire de toute vie religieuse. *Sœur Marie de Saint-Charles* sera occupée à la décoration de la chapelle ; elle travaillera également à la sacristie, à la procure et au secrétariat. La vie intérieure, l'œuvre de sainteté, par contre, se font toujours plus intenses et plus belles par l'union à Dieu dans la charité et dans l'humilité.

Après un postulat de six mois, le 9 décembre 1853, M<sup>me</sup> de Lupé fut admise au noviciat. Sur la demande expresse de la baronne et avec la permission du T. H. Père Etienne, M. Truquet assista à la cérémonie de la prise d'habit. En présence de l'archevêque de Toulouse, Mgr Mioland, le Supérieur de Notre-Dame du Pouy, dans un beau sermon de circonstance, fut heureux de faire ressortir l'étendue et le mérite du sacrifice de sœur Marie de Saint-Charles et d'exprimer sa reconnaissance à la bienfaitrice de notre maison de Dax.

Nous nous rappelons que, de l'aveu même de la nouvelle religieuse, l'entrée au noviciat rendit impossible une des clauses du contrat de donation, en vertu de laquelle ses restes mortels devaient être inhumés dans la chapelle de Notre-Dame du Pouy<sup>1</sup>.

A la fin de son postulat on estimait dans la communauté que, « quoique au rang des débutantes, elle portait les lauriers de magnifiques victoires<sup>2</sup> ». Même jugement pour la première année de noviciat qui se passa sans grands incidents : « cette bien-aimée sœur se montra amie de la vie simple, unie, modeste ; c'était une âme toute cachée en Dieu, allant à petit bruit, ne parlant jamais ni d'elle ni de ses antécédents ; il fallait la deviner ; une seule chose paraissait en elle, son exquise politesse, sa retenue ; on sentait facilement qu'elle aimait partout son devoir, et pour qui l'observait de près il y avait des marques d'une profonde piété. Elle parlait volontiers du bon Dieu en récréation, mais avec un grand rabaissement, comme en étant incapable<sup>3</sup> ».

Soulignons une fois de plus l'humilité de sœur Marie de Saint-Charles que l'on a su rendre si heureusement dans « c'était une âme toute caclée en Dieu, allant à petit bruit ».

1. *Historique*, page 117.

2. *Relation de Toulouse...*

3. *Relation de Toulouse.*

Quelques coups d'air mirent la poitrine et la vie de notre religieuse en danger vers la fin d'octobre 1854. Comme il ne manquait plus que quelques jours pour achever l'année du noviciat, l'Archevêque de Toulouse lui permit comme une faveur exceptionnelle de faire les vœux conditionnels. « Ce fut le 28 novembre 1854 que [sœur Marie de Saint-Charles] reçut les derniers sacrements et prononça les vœux conditionnels avec cet esprit de foi et d'humilité qui était le cachet de tous ses actes<sup>1</sup> ».

La santé reparut au cours de l'année suivante, et le 27 octobre 1855 fut fixé pour la profession solennelle. *Sœur Marie de Saint-Charles* « prononça ses vœux entre les mains » de Mgr Mioland, archevêque de Toulouse.

Durant la maladie, les infirmières avaient remarqué sa reconnaissance pour les services rendus, son égalité d'âme, son abandon à la volonté de Dieu et sa tendre piété. Un petit fait n'avait pas non plus échappé à leur perspicacité ; il en sera question quand la nouvelle professe demandera pardon au chapitre avant la sainte profession. « Par suite de ses habitudes de délicatesse de sa vie passée, nous est-il rapporté, elle avait pour ce temps de maladie des manières à elle pour se soigner ; on ne savait pas toujours s'y ajuster à propos ». Le résultat inévitable était une mortification de côté et d'autre. La digne Mère Marie de Saint-Paul avertit la *sœur Marie de Saint-Charles* qu'après la profession, dans ses maladies, il faudrait se soumettre à se laisser soigner « selon les usages de la sainte religion » ; on ajoute : « notre chère sœur embrassa de son mieux ce point d'abnégation, mais il y a lieu de croire qu'il lui en coûta toujours beaucoup ».

L'occasion, au reste, se présentera maintes fois, car il n'était pas rare que *sœur Marie de Saint-Charles*

1. Relation de Toulouse.

passât l'hiver à peu près entier à l'infirmerie. Son règlement de la journée, qu'elle s'était établi pour ce temps de maladie, prouve son désir de tout sanctifier et surnaturaliser.

Le travail que lui permettait la maladie, elle le consacrait à toutes sortes de décorations, ou encore on lui demandait de se servir « de sa bonne plume »<sup>1</sup>. On nous dit que « la première fois que notre chère sœur eut à s'occuper (du tombeau pour le Jeudi-Saint), elle dirigea si bien deux ou trois ouvriers à travers la grille du chœur qu'elle fit faire avec du papier marbré *une fidèle représentation du Roc du Calvaire du Tombeau Sacré* ». Et encore : « Elle fut toujours secrétaire et employée à la procurerie, et dans ces emplois on eut lieu d'admirer son extrême délicatesse et sa parfaite discrétion. Notre digne Mère fit souvent la remarque que parlant devant cette chère sœur, soit elle soit d'autres personnes, d'affaires ou de circonstances dont *Ma Sœur Marie de Saint-Charles* avait eu connaissance, elle ne témoigna jamais, pas même par un regard ou un mot empressé qu'elle en sût rien du tout ».

Bien des pages du second petit cahier seraient à reproduire pour nous faire mieux connaître la spiritualité et la physionomie d'âme de notre religieuse, mais nous ne pouvons entrer dans les détails. Qu'il nous suffise de retenir deux traits.

D'abord ces « conventions avec Notre-Seigneur et Marie de Saint-Charles » ; elles datent de la retraite de la « Sainte Profession », 27 octobre 1855.

« Chaque fois que je baiserais le cœur, ce sera pour dire à Dieu que je renonce à tout ce qui peut lui déplaire et à tout péché.

« Chaque fois que je respirerai, je veux dire à Dieu

1. *Relation de Toulouse.*

que je ne vis que pour lui, et chaque fois que j'aspirerai que ce soit pour demander à Dieu son amour.

« Chaque fois que je prendrai la croix de notre cha-pelet, je veux que ce soit pour dire à Dieu que j'accepte celles qu'il m'enverra pour l'expiation de mes péchés. J'offre toutes mes souffrances et mes prières pour la conversion des pénitentes.

« Chaque fois que je ferai la genuflexion, ce sera pour adorer Notre-Seigneur jusque dans le lieu où il est le plus délaissé, et pour réparer mon manque de respect et d'indévotion dans le lieu saint.

« J'offre mon silence pour les âmes du Purgatoire, mon obéissance pour la conversion de mes parents, la mortification de ma vue pour mes amis afin de leur obtenir les grâces dont ils ont besoin

« J'offre mon travail pour la propagation de la foi. J'offre mes mortifications pour les œuvres auxquelles j'ai contribué.

« Chaque fois que je ferai une inclination de tête et un acte de charité ce sera pour remercier mes protec-teurs et leur demander un nouveau secours.

« Je prends pour protecteur de mon vœu de chas-teté saint Jean l'Évangéliste, pour celui de pauvreté saint Jean de la Croix, pour celui d'obéissance sainte Chantal, pour celui du salut des âmes, saint Vincent de Paul. Je les prie maintenant de me protéger tous les jours de ma vie et de me faire la grâce de les pratiquer fidèlement ».

Comme cette longue liste d'intentions montre clai-rement l'union intime à Dieu de *sœur Marie de Saint-Charles*, son cœur aimant et son âme d'apôtre et qu'il est agréable de penser que dans ces prières privilégiées Notre-Dame du Pouy avait sa place !

Citons enfin cette formule qui revient à plusieurs reprises sous la plume de la religieuse et qui semble la

pensée la plus profonde de sa spiritualité à la fin de sa vie : « Dieu et moi, et puis le néant ». Cette expression qui varie peu dans les nuances différentes des termes employés, prend tout son sens quand on se rappelle le dépouillement continu et croissant qui a mené M<sup>me</sup> de Lupé jusqu'au cloître, et puis jusqu'à l'anéantissement de tout ce qu'elle avait aimé et estimé en elle-même et dans les autres.

Il ne reste plus que l'union définitive avec son Dieu, à qui elle avait redonné tout ce dont elle avait été gratifiée. Le récit simple de ceux qui ont assisté à ses derniers jours dit avec éloquence cette ultime étape :

« Voilà quelle était notre respectable *Sœur Marie de Saint-Charles*, écrit la Relation de Toulouse, lorsqu'en 1861 un cancer dans les intestins, dont elle sentait les atteintes depuis longtemps, la réduisit enfin sur un lit de douleurs. Dieu seul fut le témoin de tout ce que cette chère malade souffrit dans le corps et dans l'âme, pendant ces derniers mois de sainte vie. Ses grandes douleurs l'empêchant de pouvoir supporter le moindre bruit ni même la conversation, elle se réduisit à une solitude presque complète. Devenue comme une ermite dans sa petite infirmerie où elle s'était reléguée, elle était tout entière au double exercice de la prière et de la patience, offrant ses douleurs avec une grande foi pour l'expiation de ses péchés ; on eût dit que le Seigneur acquiesçant aux désirs de cette âme cachée, avait voulu faire de son lit de souffrance comme une profonde retraite, où elle se plaisait à goûter d'avance la paisible et profonde obscurité du tombeau.

« Le 2 avril [1862] vint terminer cette vie, remplie de toutes sortes de mérites et des plus précieuses vertus. Notre bien-aimée sœur avait reçu avec sa douce et sublime piété tous les secours de notre sainte religion ; elle eut la consolation de participer plusieurs fois au

divin viatique, si nécessaire pour elle surtout qui parcourut jusqu'à la fin une route ténébreuse. Elle entra enfin dans les clartés de la vie bienheureuse, comblée des mérites que son humilité et ses bonnes œuvres avaient amoncelés sur sa belle âme. Elle était âgée de 54 ans, 5 mois, et de religion, 8 ans 4 mois, du rang des sœurs choristes.

« Comme si le Seigneur se plaisait à favoriser les vues de sa fidèle servante jusque même après sa mort, on remarqua que, n'étant pas de Toulouse et le temps étant très mauvais, qu'il n'y eut pas une seule personne à son enterrement, que MM. nos aumôniers et nos sœurs tourières. »

Au delà du tombeau notre fondatrice fut-elle oubliée ? Nous n'avons pas le droit de rester sur cette impression du début.

M. Truquet ne se trouvait pas à l'enterrement de la fondatrice de sa maison. Depuis l'année précédente il était mort, prématurément usé, pendant la prédication d'une retraite.

Si M. Valette n'a rien écrit, il a eu le mérite de recueillir des documents que M. Delanghe et M. Coste ont développés et enrichis.

Dans la chapelle de 1852 une pierre funéraire rappelait son souvenir avec cette inscription : « A la mémoire de la très noble et très religieuse dame Cécile-Charlotte de Borda, veuve de Lupé qui s'était réservée ici sa demeure dernière ! Mais sœur Marie de Saint-Charles voulut reposer parmi ses sœurs en Jésus-Christ du monastère du Refuge à Toulouse. Née le 4 novembre 1807, elle décéda le 2 avril 1862. Elle avait passé huit ans quatre mois dans le cloître. Elle distribua ses biens aux pauvres. Sa piété demeure à jamais et sa mémoire est en bénédiction. R. I. P. ».

M. Delanghe termine ainsi « le souvenir de M<sup>me</sup> de

Lupé à *Notre-Dame du Pouy* ». A ce faible témoignage (l'inscription de plus haut) de la reconnaissance des missionnaires, il faut ajouter bien des prières et des messes offertes à cet autel (chapelle de 1852), au pied duquel la pieuse baronne aimait à venir se prosterner... Elle a pu voir ses pieuses intentions fidèlement remplies et les bénédictions de Dieu descendre sur sa fondation du Pouy pour laquelle elle offrait à Dieu au fond du cloître ses prières et ses mortifications... Puissent ces lignes servir à continuer et à augmenter le tribut de reconnaissance dû à Dieu auteur de tout bien, dû à la noble famille de Borda qui a offert sa maison et sa belle propriété... »

Etienne DIEBOLD.



**François DE BORDA**  
(27 mars 1763-22 septembre 1841)  
père d'Aranda de Borda



**Cécile-Charlotte-Amanda DE BORDA**  
(4 novembre 1807-2 avril 1862)  
Baronne de Lupé

*Fondateurs de la Maison de Dax*

## EPERNAY

---

*Le cinquantenaire des Sœurs de Saint-Vincent de Paul*  
(1886-1936)

Le jeudi 17 décembre 1936, dans un élan de gratitude, Epernay commémorait le cinquantième anniversaire de l'arrivée des Sœurs de Saint-Vincent de Paul (21 novembre 1886).

Là comme ailleurs, ce demi-siècle d'histoire religieuse et charitable justifiait pleinement cette solennité jubilaire. Entretien l'atmosphère de sympathie autour d'un inlassable dévouement, ces fêtes fournissent l'occasion de plus vivement apprécier l'œuvre de Dieu et soulignent le noble spectacle de vies consacrées au service de tous, surtout des petits et des humbles.

La messe solennelle d'actions de grâce fut célébrée sous la présidence de Mgr Tissier, évêque de Châlons-sur-Marne. M. Barthélemy Taillefer, de la Congrégation des Lazaristes, donna le panégyrique de saint Vincent, et en évoqua chaudement l'œuvre, de nos jours étonnante encore. En son temps, il y a trois siècles, ce grand cœur, cet esprit puissant révolutionnait pratiquement les méthodes de la charité et de la vie religieuse féminine. Il demeurait cependant dans la ligne du christianisme le plus authentique. L'Eglise l'a reconnu et a sanctionné les hardiesses de ce géant de la charité et les vues profondes de cet homme de génie qui voyait au loin. Parmi plusieurs autres, deux de ses grandes œuvres portent son nom et son action : les Filles de la charité et les Prêtres de la Mission réalisent, pour une part et chaque jour l'éternel désir du Christ : *que les pauvres soient évangélisés !* Par son exemple et par sa doctrine, Vincent

convie toutes les âmes vraiment chrétiennes, au dévouement, à l'action...

L'après-midi dans la salle du Cercle catholique, les nombreux amis des Sœurs se trouvaient à nouveau réunis. Autour de Mgr Tissier, avaient pris place le clergé d'Eprenay et M. Max Maclet, adjoint au maire et M. le général Martin, conseiller municipal, qui, par leur présence, apportaient l'hommage de la municipalité à cette œuvre éminemment sociale. La salle était remplie, M. l'archiprêtre Drouin, donne d'abord lecture de son intéressant rapport sur les cinquante ans d'histoire de la maison d'Eprenay. Il est ici publié en entier :

« Nous voici réunis pour fêter le 50<sup>e</sup> anniversaire de ce qui fut pour Eprenay un des événements les plus heureux de son histoire : « l'arrivée des Sœurs de Saint-Vincent de Paul ». Souligner cet événement m'a paru un devoir. Ne serait-ce que pour dire à ceux à qui nous le devons, notre bien vive reconnaissance. Ce nous est une grande joie, Monseigneur, que vous ayez accepté de venir présider cette fête, et vous associer à nous en cette circonstance pour redire à nos bonnes religieuses, l'expression de la profonde gratitude qui leur est due, pour tout le bien qu'elles ont fait à Eprenay pendant ce demi-siècle.

Il y a cinquante ans, Eprenay avait déjà le bonheur de posséder un nombre respectable de communautés religieuses, qui, appartenant toutes à la Congrégation des *Sœurs de Sainte-Chrétienne*, travaillaient avec un dévouement digne d'éloge, au bien des âmes dans le champ paroissial de l'apostolat et de la charité. Cependant quel qu'ait été le zèle des filles de *Sainte-Chrétienne*, dans les différents ministères qui leur étaient confiés : hôpital, pensionnat, écoles communales, écoles maternelles, crèches, orphelinat, patronage, il était un coin de ce champ de la charité, resté vacant, pour lequel elles n'étaient point faites, et qui appelait des ouvrières : je veux dire la visite des pauvres et des malades.

Une grande âme qui a laissé à Eprenay un renom inoubliable de charité, M<sup>me</sup> Eugène Gallice, y songeait : elle souffrait de ne pouvoir porter elle-même à domicile, aux pauvres et aux malades, les secours qu'ils réclamaient de sa générosité ; elle aurait voulu se rendre compte par elle-même des besoins qui lui étaient signalés et donner plus judicieusement les larges aumônes. Mais voici que bientôt va se présenter le moyen de faire faire par d'autres ce qu'elle ne pouvait faire personnellement.

En l'année 1886, Mgr Sourrieux faisait à M. l'abbé Quittat,

alors curé-doyen de Montmirail, la proposition de le nommer curé-archiprêtre d'Épernay, en remplacement du vénérable M. Appert. Quelque honorable que fût la proposition, M. Quittat hésita avant de l'accepter. Il se rendit auparavant au château des ducs de La Roche-Foucauld, dans la chambre religieusement conservée que saint Vincent de Paul avait occupée alors qu'il était précepteur chez les de Gondy, et, là, se jetant à genoux devant l'image du saint, il fit à Dieu cette prière : « Si votre volonté, mon Dieu, est que je sois curé d'Épernay, envoyez dans cette paroisse des Filles de la Charité. Je vous en supplie au nom de saint Vincent votre serviteur. La réalisation de ce désir me sera le signe que telle est bien votre volonté ». Ce qui explique cette prière de M. Quittat, c'est qu'il avait vu les Filles de Saint-Vincent à l'œuvre dans la paroisse de Montmirail...

Il vint donc plein de confiance, en juillet 1886, s'installer là où son évêque l'appelait. Or l'une de ses premières visites à Épernay, fut pour celle que l'on nommait déjà la Patronne des pauvres, la vénérable M<sup>me</sup> Eugène Gallice. Quelles paroles échangèrent entre eux ces deux grands cœurs, M. Quittat et M<sup>me</sup> Gallice, l'histoire ne le dit pas, mais on devine que M<sup>me</sup> Gallice dit à son nouveau pasteur sa compassion pour toutes les misères, et ses tentatives pour les soulager ; sa peine de ne pouvoir aller visiter elle-même ces pauvres et ces ouvriers malades qui sollicitaient son inépuisable charité. Ils ont tant besoin et ils sont si honorés qu'un mot de réconfort et d'encouragement leur soit dit chez eux.

On devine la joie de M. Quittat, quand il entendit sa paroissienne lui tenir ce langage. C'était si bien le reflet de ses pensées et de ses désirs. Pour toute réponse, il proposa à M<sup>me</sup> Gallice l'idée qui le hantait depuis qu'il avait quitté Montmirail : l'établissement à Épernay d'une maison des Filles de la Charité. Ce fut pour M<sup>me</sup> Gallice un trait de lumière : « J'en parlerai, dit-elle, à mes enfants ». Le lendemain, en effet, elle entretenait ses enfants de ses désirs et de ses projets. Et la fondation d'une maison des sœurs de la Charité fut résolu. On devine la suite. Le 21 novembre suivant, 3 religieuses de Saint-Vincent de Paul débarquaient à Épernay, et M. Quittat en les recevant eut cette exclamation de joie et de reconnaissance : « Ah ! mes sœurs, vous êtes pour moi le signe de Dieu que j'avais demandé et que j'attendais ! ».

Cela se passait il y a 50 ans. Durant ces 50 années, que de bien a été fait par les sœurs et grâce aux secours ; — que d'âmes elles ont aidé à supporter les épreuves de la vie, et surtout à se préparer chrétiennement à la mort ; — que de jeunes filles leur devaient l'inestimable bienfait de la persévérance. — Ce bien réalisé ici depuis 50 ans par les Filles de Saint-Vincent de Paul, demeure le secret de Dieu, et il faut nous résigner à n'en avoir la pleine révélation que dans l'éternité ; elle nous en sera faite alors à la gloire des fondateurs généreux de cette œuvre et aussi à la gloire de celles

qui furent leurs dévouées mandataires et les fidèles instruments de leurs générosités.

Après avoir donné en raccourci l'acte de naissance de la maison de Charité d'Épernay, disons quelques dates qui ont marqué ces 50 années de vie charitable. Donc le 21 novembre 1886, 3 religieuses de Saint-Vincent de Paul arrivaient à Épernay. Sœur Lambert en était la Supérieure ; — (qu'il me soit permis de saluer en passant, cette bonne sœur Lambert, dont l'influence a été si grande, dont le nom a eu tant de popularité. Par son intelligence, son grand bon sens, son entrain, Sœur Lambert était bien la religieuse qu'il fallait pour diriger à ses débuts cette maison de Charité. C'est grâce à son initiative pleine d'entrain et de ténacité que se sont développées successivement les œuvres multiples que nous allons dire. ) — Donc le 21 novembre 1886, 3 religieuses sont là ; on les installe, en attendant mieux, au 24 de la rue des Huguenots, à proximité du cercle catholique, ouvert depuis peu.

Visiter les pauvres et les malades est leur mission ; dès le premier jour, elles s'y adonnent ; et c'est avec joie qu'elles sont partout accueillies : « Celles-là, se disent les ouvriers, et le mot est authentique, elles sont pour nous ». Mais bien vite, elles se sont aperçues, les bonnes sœurs, que, parmi leurs clients, les besoins sont grands, que quelques pièces de lingerie seraient reçues avec reconnaissance, dans ces milieux où la mère, obligée de travailler au dehors, pour augmenter le maigre salaire du père, n'a guère le temps d'entretenir les vêtements de ses enfants. En conséquence, dès le 28 décembre, un mois seulement après leur installation, les sœurs invitent quelques dames charitables à venir travailler avec elles pour les pauvres. Douze répondirent à leur appel et l'on prit la résolution de revenir chaque mardi. Ce fut l'origine, Mesdames, de votre ouvrage des Dames de la Miséricorde.

Soulager le corps est bien, mais il y a aussi les âmes, les âmes d'enfants surtout ne fréquentant pas, ou ne fréquentant qu'irrégulièrement les catéchismes, qui ont faim ou soif de vérité religieuse. Dans leurs visites, nos religieuses en découvrent et elles les réunissent chez elles pour les instruire. Mais si petite est leur maison, que tout de suite on s'aperçoit que cette installation de la rue des Huguenots ne peut être que du provisoire. On cherche plus grand ; et on découvre, rue Saint-Remy, un immeuble plus vaste, où les ouvrières du bon Dieu pourront venir plus nombreuses travailler pour les pauvres, et où de plus grandes chambres permettront de catéchiser plus d'enfants. On s'y installe le 8 juillet de l'année suivante 1887, et le 19, en la fête de saint Vincent, Notre-Seigneur prend possession du petit oratoire qui lui avait été préparé.

S'il est bien de soulager la pauvreté, il est mieux de la prévenir en apprenant aux petites filles à travailler, en leur donnant de bonne heure le goût de l'ordre et de la propreté.

C'est dans ce but que le 25 août 1887 fut ouvert par les sœurs, pour les petites filles des écoles l'ouvroir du jeudi. Ce premier essai ayant donné satisfaction, ce fut tous les jours que l'ouvroir fut ouvert pour les jeunes filles ayant dépassé l'âge scolaire, et une quatrième religieuse fut envoyée de Paris pour le diriger.

Quand on veut faire le bien, on ne tarde guère à être débordé par les besoins de ceux que l'on assiste et par les œuvres qu'il faut s'ingénier à créer pour y subvenir. Ce fut le cas pour nos religieuses et leur généreuse fondatrice. En bien des familles nécessiteuses, les draps font défaut, et l'œuvre du prêt de draps de lit s'organise à la maison de charité. Les loyers sont lourds à payer dans certains ménages, chargés d'enfants, l'œuvre des loyers se fonde qui les aidera, mais ne leur donnera que la moitié de la somme nécessaire afin de favoriser leur bonne volonté et aussi l'économie.

Malgré que, à cette époque, deux écoles communales aient été dirigées par les *Sœurs de Sainte-Chrétienne*, il y avait place encore pour une classe libre où viendraient les petites filles de ces milieux déshérités que fréquentent les Sœurs de Saint-Vincent. L'ouverture en fut décidée et elle se fit en octobre 1889, avec une cinquième religieuse envoyée de Paris à cet effet. Deux années se passent. La maison de la rue Saint-Remy est certes plus vaste que celle de la rue des Huguenots. Les sœurs et leurs œuvres y sont plus au large, mais celles-ci ne cessant de se développer, il faut songer encore à autre chose.

Au 26 rue du Collège, aujourd'hui rue du Docteur-Verron, se trouvait un vaste immeuble avec cour et jardin, utilisé comme fabrique de casquettes. Il y avait possibilité de l'acquérir, et en le transformant, d'en faire une maison idéale de charité, où l'œuvre des Sœurs se trouverait très à l'aise. Il y avait bien quelques difficultés dont la moindre et la plus facile à résoudre était de l'acheter. Cette première difficulté résolue grâce à la générosité coutumière de Mme Gallice, il en restait une autre beaucoup plus sérieuse, qui était de garder à Epernay cette industrie de casquettes, où tant de femmes trouvaient par leur travail à domicile, un appoint appréciable au salaire de leur mari. Grâce encore aux mêmes générosités, cette seconde difficulté fut tranchée favorablement en transportant dans une autre partie de la ville les ateliers en question. Le 21 octobre 1892, la maison transformée était prête et les sœurs y installaient leurs œuvres. La chapelle ne fut solennellement bénite que deux mois plus tard, le 22 décembre.

Une maison de charité, telle qu'on la concevait, devait être prête à répondre à tous les besoins qui se faisaient sentir dans le monde ouvrier, or il en était un auquel déjà on avait songé et que faute de moyens, on n'avait pu satisfaire : je veux dire, la garde et le soin des petites filles dont les mamans sont en traitement à l'hôpital. Dans la nouvelle maison plus vaste, la chose pouvait se réaliser et elle se réa-

lisa. On s'ingénia, on aménagea un dortoir ; et les mamans, certaines que leurs petites filles seraient en bonnes mains pendant leur absence du foyer familial, partaient pour l'hôpital plus rassurées et l'esprit plus en paix. Mais si les mamans viennent à mourir — et il en est qui meurent — que vont devenir ces petites orphelines ? On les gardera tout simplement à la maison de charité, si la famille y consent. Les sœurs dont le cœur est grand leur tiendront lieu de mère, car grande aussi et inépuisable est la générosité de leurs bienfaiteurs. Et c'est ainsi qu'un jour de l'an 1893 est né l'orphelinat des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Une œuvre similaire existait déjà à Epernay dirigée par les *Sœurs de Sainte-Chrétienne*, et, qui plus est, fondée et soutenue par la même famille. Mais il y avait place pour deux orphelinats, puisque sans nuire au premier, celui des Sœurs de Saint-Vincent de Paul se peupla si bien et si vite, que la classe ouverte en 1888 se trouva bientôt trop petite, et qu'on dut en ouvrir une deuxième en 1898.

Mais Dieu n'eût pas été dans cette maison de charité ni avec les fondateurs, et les sœurs directrices, si l'épreuve n'était venue la visiter. C'était en 1903, un premier ukase ministériel vint interdire aux sœurs de recevoir dans leurs classes d'autres enfants que leurs orphelines. Et ce n'était qu'un avertissement ; car 3 ans plus tard un nouvel ukase fermait complètement l'école et enjoignait aux sœurs d'envoyer même leurs orphelines dans quelque école publique de la ville. On juge si le coup fut dur pour nos religieuses qui s'étaient attachées à ces enfants comme si elles eussent été leurs mères.

Pour les en consoler, Dieu voulut que le 17 septembre de cette même année 1903, se créât chez elles, avec le concours et aux frais de M<sup>me</sup> Henri Gallice, une autre œuvre de charité et de dévouement : un *dispensaire de la Croix-Rouge*, avec cours théoriques et pratiques faits aux dames et jeunes filles aspirant aux diplômes d'infirmières, avec pansements gratuits faits par les infirmières et les sœurs dont la légendaire Sœur Lambert, qui était allée tout exprès à Paris avec une de ses compagnes suivre les cours spéciaux de la rue de Vanves.

Les années passent ; nous sommes en 1911 : 25 ans déjà se sont écoulés depuis le jour où les Sœurs de Saint-Vincent ont été appelées à Epernay, 25 ans c'était une date à souligner ; on ne manqua pas de le faire. Dans la chapelle des sœurs fut organisée à cette occasion une fête intime à laquelle prirent part les membres de la famille Gallice et les nombreux amis de la maison de charité. La fête fut présidée par Mgr Sevin qui profita de cette circonstance pour célébrer, comme il convenait, l'inépuisable charité de M<sup>me</sup> Eugène Gallice, et lui adresser ainsi qu'à ses enfants les remerciements si justement mérités pour tout le bien accompli dans la ville, par l'intermédiaire des sœurs, grâce à leurs générosités. Deux ans plus tard, en 1913, une autre fête

plus intime marquait le 10<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du dispensaire de la Croix-Rouge. Après une messe d'actions de grâces dite dans la chapelle des sœurs, une gerbe de fleurs fut offerte à M<sup>me</sup> Henri Gallice qui avait été la fondatrice de l'œuvre et qui la dirigeait si bien depuis dix ans.

L'année suivante, 1914, c'était la guerre, la guerre avec la mobilisation de tous les dévouements pour le service de la France. Nos sœurs ne furent pas les dernières à répondre à l'appel de la Patrie meurtrie dans le corps de ses enfants. Elles laissèrent là toutes leurs œuvres pour se consacrer exclusivement au soin des soldats malades et blessés. Leur orphelinat fut évacué, leur ouvroir fermé et leur maison transformée en ambulance par l'autorité militaire. Le 17 février de l'an 1917, un deuil vint douloureusement frapper la maison de charité et toutes les œuvres de bienfaisance de la ville : le décès de M<sup>me</sup> Eugène Gallice. Sa mort fut un deuil public à Epernay, car quelque soin qu'elle mît à dissimuler et à faire distribuer par d'autres ses immenses charités, M<sup>me</sup> Eugène Gallice était regardée comme la providence des pauvres et des œuvres à Epernay. Toute la ville fut aux obsèques, qui furent présidées par Mgr l'Evêque.

Toute cette année 1917 et l'année 1918, les sœurs restées à leur poste de dévouement partagent les craintes, les dangers et les angoisses de la population ; pour échapper aux bombardements, elles se réfugient comme tous dans les caves. Leur maison, grâce à Dieu semble avoir été épargnée. Des vitres cassées, la voûte de la chapelle percée par une bombe d'avion, ce furent à peu près les seuls dégâts qu'elles eurent à déplorer. Enfin le cauchemar est fini, l'armistice est signé : chacun songe à rentrer chez soi. Le 15 août 1919 l'autorité militaire rend aux sœurs leur immeuble qu'une ambulance avait occupé depuis le début, mais non sans avoir reconnu à sœur Madeleine, la Croix de guerre en témoignage de reconnaissance pour son inlassable dévouement aux soldats malades et blessés pendant la durée de la guerre. Ceux qui connaissent sœur Madeleine — et qui ne la connaît pas à Epernay ? — diront que nulle décoration ne fut mieux méritée que celle-là.

Leur maison redevenue libre, il s'agissait pour les sœurs de reprendre leurs œuvres interrompues par la guerre, du moins celles qui pourraient être reprises. La guerre avait trop montré l'utilité des infirmières pour que le dispensaire ne fût pas repris tout le premier. Les cours théoriques et pratiques recommencèrent et, depuis, ils n'ont pas cessé. Une religieuse aidée par quelque élève infirmière est chaque matin à la disposition de quiconque a besoin de quelque pansement. Dès le mois de décembre, l'ouvroir des Dames de la Miséricorde reprend ses réunions du mardi ; comme par le passé, il n'a cessé depuis de confectionner des pièces de lingerie et des vêtements que les dames visiteuses sont heureuses d'offrir aux familles nécessiteuses.

Quant à l'orphelinat il fut décidé qu'il ne serait pas rouvert. L'orphelinat de Sainte-Chrétienne devant suffire dans une ville

comme Epernay. Il en fut de même de l'ouvrier des jeunes filles. Mais dans les locaux devenus vacants de l'orphelinat, les sœurs se sont empressées d'organiser au lendemain de la guerre une autre œuvre de charité et de préservation : la bonne garde. A un prix extrêmement réduit, elles offrent aux jeunes filles du dehors qui viennent travailler à Epernay, avec le toit et le couvert, un abri sûr où leur vertu ne court aucun danger. Heureuse et bienfaisante institution qui a rendu déjà de grands services à plusieurs.

Il s'est trouvé également au lendemain de la guerre que nos patronages de jeunes filles désorganisés avaient besoin d'être repris par des mains expertes et dévouées. On songea aux sœurs de Saint-Vincent, qui se partagèrent les deux patronages de Notre-Dame et de Saint-Pierre. Petits et grands y affluèrent le jeudi et le dimanche, heureux de trouver ici, sous la direction de sœur Marie, et là de sœur Joseph de saines et pures distractions. Et entre temps chacune de nos sœurs continue, dans le quartier qui lui est assigné, la visite des pauvres et des malades, portant ici, avec le réconfort moral d'une bonne parole, le bon ou l'aumône qui soulagera la misère, et là, préparant la visite du prêtre et les derniers moments...

J'aurai fini quand j'aurai ajouté qu'à toutes ces œuvres, les religieuses de Saint-Vincent ont joint, grâce à votre intervention, Monseigneur, le service de la maison Saint-Joseph où, depuis qu'elles la dirigent, nos prêtres âgés ou infirmes sont assurés de trouver pour leurs derniers jours une main douce et maternelle, pour panser leurs plaies et prendre soin de leur vieillesse. Les ayant vues à l'œuvre, je puis bien rendre aujourd'hui un public témoignage au dévouement dont elles font preuve, et que rien ne lasse ni ne rebute.

Après ce regard jeté sur ces 50 années de vie charitable des Sœurs de Saint Vincent de Paul à Epernay, il ne reste que deux mots à dire : un merci et un souhait. Un merci à Dieu d'abord qui est l'auteur et l'inspirateur de tant de bien, qui fut en définitive l'auteur et l'inspirateur de toutes ces charités, de toutes ces générosités dont nous avons parlé. Nous l'avons fait ce matin à la messe, nous le ferons encore ce soir au salut du Saint-Sacrement, auquel voudront assister tous les amis des Sœurs. Mais après Dieu, notre reconnaissance s'adresse à M<sup>me</sup> Eugène Gallice et à sa digne famille. Par cette œuvre de sœurs qu'elle a fondée, qu'elle n'a cessé de soutenir pendant ce demi-siècle, M<sup>me</sup> Gallice s'est vraiment montrée la Providence de la population ouvrière d'Epernay. Grâce à l'esprit de charité et de dévouement qu'elle a su inspirer à ses enfants, après elle l'œuvre a subsisté.

Un merci enfin aux religieuses elles-mêmes qui se sont acquittées de leur mission avec un dévouement digne de tout éloge, et qui, par surcroît, auprès des malades et des enfants de nos catéchismes, ont été les meilleures auxiliaires du clergé paroissial.

Et mon souhait est qu'elles restent longtemps encore parmi nous. Que longtemps encore, que toujours, nous voyions, nous et ceux qui viendront après nous, la populaire et aimée cor-

nette blanche des filles de Saint-Vincent se glissent modestement et sans bruit à travers la ville, partout où une misère, une souffrance physique ou morale réclame aide et assistance. *Ad multos annos*, mes chères sœurs, c'est le vœu le plus ardent de toute la population sparnacienne. »

Quand M. l'Archiprêtre d'Épernay eut terminé la lecture de son rapport, M. Mocquet, curé de Mesnil-sur-Oger, dans une intéressante causerie, illustrée de projections, souligna le rayonnement des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, répandues dans le monde entier : écoles, hôpitaux, léproseries, etc., déployant partout le même et pacifiant drapeau de la charité.

Puis Mgr Tissier, en une touchante allocution, commenta heureusement les leçons de ce jubilé :

Mesdames, Messieurs,  
Mes bien chères Sœurs,

Le programme de cette belle fête de la Charité a annoncé en manière de conclusion, ici, une allocution, et là, un mot de Monseigneur. Pour ne rien déflorer d'une histoire et d'une action catholique qui ont si bien inspiré les deux précédents orateurs, je m'en tiendrai à ce qui vous a été promis de plus bref : un simple mot. De cette façon je risquerai moins de vous ennuyer par des redites ou des longueurs inopportunes. Au reste tant de choses, tant de reconnaissance et de louanges peuvent tenir dans un simple mot, quand on y met tout son cœur.

En dehors de tout ce qui vient de vous être dit à l'honneur des Filles de la Charité à Épernay depuis 50 ans, j'ai envers elles deux dettes à payer, l'une comme évêque, et l'autre comme prêtre. Essayer de les solder devant vous me servira d'antienne.

Peut-être ignorez-vous que l'Évêque de Châlons ne fut pas toujours tendre envers les Dames de la Charité de Saint-Vincent de Paul. Et à l'époque de leur fondation, il y aura bientôt trois siècles, l'un de mes prédécesseurs, Henri Cosme Clausse, les voyant s'installer en Champagne, sans doute sans son agrément obtenu, et essaimer de Montmirail à Bergères et à Vertus, les pria sans tergiverser de bien vouloir reprendre la route de la capitale. Elles n'essayèrent pas de résister ; mais de cette expulsion un peu hâtive, elles ne gardèrent pas rancune : car le diocèse de Châlons dont elles avaient goûté la douceur champenoise les vit plus tard revenir presque en foule, et peut-être est-il aujourd'hui l'un de ceux qui en France, après Paris, a le bénéfice du plus grand nombre de leurs établissements.

Je ne suis pas le premier Evêque à leur avoir facilité le retour et ménagé le bon accueil. Mais l'histoire, à ma connaissance, n'ayant jamais inscrit de leur part une réparation publique, je revendique à l'occasion de ce jubilé sparnacien le droit et l'honneur d'être au premier rang des Pontifes qui solennellement les accréditent et les remercient.

J'en ai une autre raison très personnelle. Il y a plus de 50 ans, quand je débutais comme jeune prêtre dans le ministère, presque au lendemain de mon ordination, je fus attaché en qualité de second aumônier à l'Hôtel-Dieu de Chartres, et ce n'était pas une fonction sans activité ajoutée à mes devoirs de professeur. Outre la messe à dire chaque matin et la visite des malades, quand l'aumônier était absent, il y avait à ma charge de par la volonté impérieuse de la bonne Supérieure, les prédications, de l'Avent, du Carême et des Fêtes à assurer devant un auditoire très mêlé de religieuses, d'hospitalisés, d'employés, de soldats et de toute une clientèle bourgeoise la plus variée du voisinage. L'aumônier en chef était un prêtre éloquent, et j'avais à lutter avec lui pour ne pas sembler trop inférieur à la tâche délicate qui m'était confiée. Mais la Supérieure, morte depuis, était une maîtresse femme, des plus cultivées, qui avait pris sur ma jeunesse un ascendant que je subissais volontiers. Et quand je descendais de chaire, elle m'appelait en son bureau et me faisait la juste critique de mon petit discours, me signalant les faiblesses comme aussi les bons côtés, sans me ménager les conseils sur la composition, sur la diction, sur l'attitude oratoire, ni non plus d'ailleurs les encouragements. En cinq ou six ans de cette collaboration, j'acquis une véritable expérience et une facilité que d'autres n'obtiennent que plus tard. Si depuis 40 ans, je parle avec quelque aisance, veut-on bien me dire : c'est aux leçons d'une Fille de la Charité, Sœur Pélissier, que je le dois.

Comprenez alors que je les aime et que je leur sois tout dévoué. Et je bénis la Providence qui me permet aujourd'hui de leur renouveler solennellement ma reconnaissance et mon admiration.

Mais cette digression, trop longue, je m'en rends compte, pour un simple mot, m'a singulièrement éloigné du sujet. Revenons-y.

La fête qui nous a rassemblés si nombreux, prouve abondamment qu'il en est parmi vous, beaucoup d'autres que moi, qui ont des raisons de rendre hommage aux Filles de la Charité.

Et pour commencer par le principe : avant même de chanter leur apostolat au milieu de vous, ne faut-il pas d'abord, à la suite de M. l'Archiprêtre, faire remonter notre commune gratitude vers celle qui en les appelant à Epernay, en les y soutenant de ses générosités constantes, en leur y assurant pour leurs œuvres une maison si hospitalière, a mérité vraiment d'être appelée, mieux que leur fondatrice, mais leur mère : une mère qui a laissé derrière elle pour continuer sa tâche non seulement toute une famille avec ses mêmes traditions, mais surtout une belle-fille digne d'elle, pour qui les charités qu'elle a faites ne sont qu'un pressant appel de celles qui restent à faire.

Heureuse cité qui compte dans son sein et produit sans se lasser de telles femmes ; car les jeunes pour reprendre la tâche n'attendent pas la disparition des aînées ; et, chez les unes, comme chez les autres, la fortune, à la disposition de tous les besoins, semble être moins une possession personnelle qu'un

bien public. Célébrer hautement leur bonté, en regrettant ce soir, une accidentelle absence, n'est pas une redite, puisqu'elle ne cesse de se renouveler. Et quand ce serait, on ne dit jamais assez merci, à qui ne sait jamais dire : C'est assez donné.

Vous qui bénéficiez, mes chères Sœurs, depuis tant d'années, de pareilles munificences, vous méritez bien aussi pour l'emploi magnifique que vous en faites, d'être associées à la reconnaissance publique et à l'apothéose rendue à de tels dévouements. Je ne détaillerai pas — puisque des pages d'histoire magistrales viennent de le faire sous vos yeux, — les différentes œuvres et les activités si variées dont vous êtes les artisans aussi industrieuses que bénévoles. Il appert sans conteste que la maison de Charité fondée par M<sup>me</sup> Eugène Gallice en 1886, a pris dans les milieux populaires d'Épernay tous les développements possibles. Tour à tour et depuis sans interruption, les pauvres malades, les familles nécessiteuses, les jeunes filles, et même un certain temps les enfants des écoles ont eu recours à vos soins et en ont largement profité. Il semble qu'une sorte de génie de la charité, celui de saint Vincent, vous a toujours inspirées. C'est ainsi qu'on a vu successivement se créer un dispensaire avec une distribution gratuite de médicaments, l'œuvre généreuse et originale du prêt des draps de lit, l'hospitalisation des enfants dont les mères sont à l'hôpital et puis un orphelinat que la guerre seule a fait fermer. Entre temps le dispensaire de la Croix-Rouge vous était confié et le demeure, et vous entrepreniez, temporairement du moins, l'Œuvre du Trousseau que vous venez de reprendre. Tout le monde connaît vos services de guerre. Depuis vous avez fait revivre l'Ouvroir des Dames de la Miséricorde. L'Œuvre de la Bonne Garde a remplacé l'orphelinat ; et, plus que jamais, chargées de la direction des patronages de jeunes filles vous venez d'organiser parmi elles, l'Œuvre des Louise de Marillac, qui donne les plus belles espérances. Et je n'ai rien dit de la maison Saint-Joseph, où votre dévouement s'exerce avec tant de bonté auprès de nos prêtres âgés et infirmes.

Ce bilan rapide de vos charités montre assez quelles ouvrières expertes vous avez été et vous êtes. Je ne puis qu'approuver toutes les initiatives voisines des vôtres, de formation individuelle et sociale de la jeunesse féminine. Mais à l'heure actuelle, pour le rapprochement des classes et pour le bien public, en combattant la misère en ses sources, vous êtes assurément aux premiers rangs de celles qui, au lieu des tracasseries administratives qu'on médite pour entraver votre liberté d'action, méritent plus que les attentions, mais aussi les faveurs et les concours des autorités du pays.

Il faudrait, mes Sœurs, dans ce domaine du bien vous non mer toutes et vous dresser aux unes comme aux autres un pavois de gratitude, car toutes vous n'avez qu'un principe de conduite : rivaliser de vertu et de don de vous-mêmes. Mais tout de même, s'il est permis de concrétiser votre large esprit de sacrifice dans une personnalité populaire qui vous résume et vous représente toutes à Épernay, dussé-je blesser la haute modestie recon-

mandée par saint Vincent à ses filles, je prie sœur Madeleine, en récompense de ses signalés services et à l'exemple du Gouvernement qui lui a jadis décerné la Croix de guerre, d'accepter la Médaille d'argent diocésaine : faible témoignage de notre admiration pour elle et pour toutes ses chères compagnes que je voudrais honorer à la fois. Et je ne sortirai pas, je pense, du cadre de cette solennité en décorant aussi, à la demande expresse de M. l'Archiprêtre, M<sup>me</sup> Thévenin qui depuis 25 ans au moins travaille gracieusement à l'œuvre des Dames de la Miséricorde, taillant et préparant en couturière habile, les vêtements et pièces de lingerie qui sont ensuite confectionnés à l'ouvroir des pauvres. D'accord avec mes vicaires généraux, je lui décerne la Médaille diocésaine de bronze argenté.

Et puissent ces modestes honneurs être un stimulant pour les bonnes volontés de toutes ! Je serais bien heureux, quant à moi, — si mon simple mot s'est quelque peu allongé jusqu'à devenir un petit discours — que tout mon bienveillant auditoire y ait trouvé moins encore un juste éloge qu'une paternelle leçon, en même temps qu'un suggestif exemple de charité chrétienne. S'il vous semble avoir oublié et laissé dans l'ombre quelque une des activités que j'avais à mettre en relief, vous vous reporterez à la causerie si instructive et si pleine de faits éloquentes de M. le Curé du Mesnil, dont la parole documentée et les belles projections présentées ont si parfaitement illustré le sujet. Le clergé d'Eprenay sous la direction éclairée de M. l'Archiprêtre saura bien comme prolongement de ce Jubilé, combler les lacunes de mes compliments. Je lui demande du moins — et il y excelle — de réveiller les activités qui viendraient à sommeiller et de susciter les dévouements qui font de la cité sparnacienne un foyer de générosité et une oasis de vie catholique. »

## PERIGUEUX

M. Vincent TARDIEU (1876-1936) <sup>1</sup>

La mort de M. Tardieu, survenue le 10 décembre 1936, fut très rapide. Levé à l'heure ordinaire, il se trouvait à mes côtés à l'oraison, et je ne remarquai en lui rien

1. Tardieu Vincent-Albert-Camille, né le 8 mai 1876, aux Junies, par Castelranc (Lot) ; fils de Joseph Tardieu et de Rose-Lucie Labro. Bachelier ès-lettres ; diacre à Cahors, 29 juin 1899 (Mgr Enard) ; auditeur en théologie, Institut Catholique de Toulouse (20 novembre 1899). Admis au Séminaire Interne, à Paris le 18 juillet 1899 ; ordonné prêtre à Paris, le 23 décembre 1899, par Mgr Jacques Thomas, C. M. ; vœux à Angers, le 19 juillet 1901, en présence de M. Antoine Salat ; placé en 1900 à Angers ; le 5 avril 1904 à Verviers ; en octobre 1904 à Tarente ; en 1906, à Rome (maison internationale) ; janvier 1907 à Caltagirone ; en janvier 1916 à Girgenti [Agrigente] ; en juin 1916, à Périgueux.  
Décédé à Périgueux, le 10 décembre 1936.

Voir dans les *Annales* 1909 : 228 ; 238-239 ; 240-250. — 1915 : 83. — 1917 : 23 ; 90-104. — 1919 : 299. — 1936 : 732-750.

d'anormal. Il célébra la sainte messe, prit son petit déjeuner et dit ensuite à M. Roque : « Je ne sais ce que j'ai, ma bouche est comme déformée ; on dirait une hémiplegie ! ». Celui-ci le voyant, en effet, quelque peu agité et préoccupé, l'engagea à se reposer sur son fauteuil et, inquiet, m'avertit. Quelques minutes après, vers 8 h. 1/4, j'allai le voir et le trouvai gisant sur le parquet entre son fauteuil et la porte, frappant celle-ci à coups redoublés, pour appeler au secours, ne pouvant se relever, la bouche contournée et bredouillant des paroles inintelligibles. Aidé de deux robustes séminaristes, je le mis sur son lit et j'avertis M. Roque d'aller de suite chercher le médecin, qui arrivé presque aussitôt, diagnostiqua une congestion cérébrale, fit des piqûres, posa des sangsues, avertit de surveiller la fièvre, de renouveler les piqûres et déclara qu'en 24 heures tout pouvait être fini.

Hélas ! la crise ne dura guère que 12 heures. Vers 9 h. 30 le malade commença à divaguer ; à 11 heures, il était en plein dans le coma, râlant et se débattant contre l'étouffement. Ce que voyant, je lui fis donner l'extrême-onction et l'indulgence plénière et je dis les prières de la recommandation de l'âme. Quand le médecin revint vers 17 heures, l'hémorragie ayant complètement envahi le cerveau, il nous déclara qu'il n'y avait plus d'espoir et que toute connaissance avait disparu ; c'était l'agonie. En fait, il rendit le dernier soupir vers 21 h. 30.

Entre temps, on avait téléphoné à sa famille, c'est-à-dire à ses deux frères ; on avait télégraphié à N. T. H. Père et averti Monseigneur, qui vint le voir dans la soirée et se retira sans perdre tout espoir.

Le lendemain, la nouvelle de sa mort s'étendit rapidement dans toute la ville de Périgueux et frappa de stupeur, car M. Tardieu était beaucoup connu et très

aimé. Les obsèques furent fixées au lundi 14, à la cathédrale. Elles devaient être présidées par Monseigneur, qui, à son grand regret, ne put se dégager d'obligations pastorales assignées depuis longtemps à ce jour.

Le corps fut exposé dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde, accessible au public, et visité, surtout le dimanche, par quantité de personnes, ou notabilités de la ville, venant déposer leur carte, ou gens du peuple, venant faire une dernière prière émue sur le prêtre qui s'était tant intéressé à eux et leur avait rendu service.

On eut le temps d'avertir le clergé, les chanoines, les curés-doyens, ses anciens élèves, qui, en grand nombre vinrent aux obsèques, les autres répondant par des lettres pleines d'affectueuse reconnaissance.

Un des témoignages les plus impressionnants fut celui de l'évêque de Limoges, Mgr Flocard, qui écrit immédiatement : « L'Évêque de Limoges apprend avec une peine très vive la mort de M. Tardieu. Cette peine est faite du souvenir qu'il a laissé dans l'âme de tous, et particulièrement de l'Évêque par ses prédications à la cathédrale, et par la retraite qu'il a prêchée à nos prêtres et qui faisait si impatiemment attendre un retour. Et je ne parle pas du bien qu'il a fait aux Filles de la Charité de notre diocèse et aux œuvres dont elles s'occupent. Tout cela me crée un devoir de charité et de très vive reconnaissance que je m'efforcerai de remplir en unissant mes prières aux vôtres, à celles des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. M. le Supérieur du Grand séminaire veut bien, lundi, me représenter aux obsèques. Je me permets de compter sur vous pour en prévenir Monseigneur votre Evêque ».

En complément de cette note, M. Pacaud, supérieur du grand séminaire de Limoges, écrivait : « Je me fais un devoir de vous adresser l'expression de ma douloureuse et pieuse sympathie, à l'occasion du décès du

Père Tardieu, que j'aimais beaucoup. Il était si bon ! Quel vide il va faire, non seulement chez vous, mais dans tant de diocèses où il avait, ou aurait encore, exercé son précieux ministère. Limoges est un de ceux-là.

« S. n. Exc. Mgr. Flocard non seulement a approuvé mais a vivement encouragé mon intention de me rendre lundi à Périgueux pour prier et pleurer avec vous cet excellent prêtre... ».

Les maisons de nos confrères de la province d'Aquitaine, prévenues à leur tour, nous envoyèrent en députations : MM. Calmet, Briffon, Pardes, Bergeret, Raackelboom, Dillies, Dauvier. Les sœurs de Château-l'Evêque, en groupe compact, les Supérieures des 3 maisons de Limoges, celles de Périgueux, sous la conduite de ma Sœur Granier, de Cadouin, visitatrice, y étaient au nom de la communauté. Les représentants des différentes communautés religieuses de la ville, une section des élèves du collège Saint-Joseph et la pension Saint-Jean, un groupe très méritant d'Italiens, beaucoup de laïques, bons chrétiens, qui avaient bénéficié de ses prédications, tous ensemble formaient un cortège imposant.

Le deuil était conduit par M. Xavier Sackebant, Visiteur, supérieur du grand séminaire, entouré des deux frères du cher défunt, des confrères de la maison et des autres membres de la famille. Un des vicaires généraux voulut bien assurer la levée du corps et la conduite au cimetière.

La messe fut naturellement chantée par les séminaristes et les cérémonies exécutées par eux. Tous les chanoines y étaient au grand complet. M. l'Archiprêtre de la cathédrale, doyen du chapitre, avait revendiqué l'honneur de chanter l'office et la messe.

A la fin, avant l'absoute, Mgr Dupin de Saint-Cyr, vicaire général, monta en chaire et prononça l'allocution suivante :

Mes Frères,

Ce n'est pas une oraison funèbre que je viens prononcer devant vous.

Enfant d'une famille religieuse, où, parmi toutes les vertus, l'humilité est en honneur, M. le chanoine Tardieu n'eût pas voulu d'éloge sur sa dépouille mortelle, j'ai des raisons de penser que ses frères en religion n'en veulent pas, eux non plus. Dieu seul, d'ailleurs, peut louer, comme ils le méritent, ceux qui après avoir vécu et travaillé pour Lui, sont morts en Lui...

Tout simplement, je veux et je dois vous dire le regret de Monseigneur de n'être pas ici pour présider cette triste cérémonie. Retenu au loin par une confirmation dont l'heure et la date ne pouvaient pas être changées, sa pensée et sa prière sont avec nous. En son nom, au nom de tout le clergé du diocèse, au nom des communautés religieuses, je veux et dois exprimer aux confrères de M. Tardieu notre respectueuse et reconnaissante sympathie à l'occasion de leur deuil.

Leur deuil, qui est aussi notre deuil ! Voici, en effet, vingt ans que M. Tardieu était au service du diocèse, et dans ce que nous avons de plus cher et de plus sacré : la formation des jeunes prêtres. Tous ceux ordonnés durant ce temps et ceux qui le seront dans ces prochaines années, ont été les bénéficiaires de son enseignement, de sa direction, de ses exemples ; et ils resteront tout le long de leur ministère les bénéficiaires de sa prière devant Dieu.

Si nombreux qu'ils soient, ils ne suffisaient pas à épuiser le zèle sacerdotal, zèle de prêtre et zèle pour les prêtres, du défunt dont nous déplorons la mort si brusque et pour nous si imprévue. En guise de repos, durant ses vacances, il s'en allait, de diocèse en diocèse, prêcher des retraites pastorales : près de cent, ces dernières années ! Sur combien d'âmes de prêtres s'est-il penché pour recevoir leurs confidences et pour encourager leur dévouement ? Celui-là seul le sait qui, au soir de la Cène, nous donnait à nous, ses prêtres, le nom si doux d'*amis* ! Ah ! qu'il a dû, ce souverain Prêtre, ouvrir largement ses bras et son cœur au dévoué serviteur qui l'a si bien servi dans ses frères ! Aussi bien, ce n'est pas le seul diocèse de Périgueux qui est en deuil, c'est l'Église de France tout entière.

L'Église, dis-je, et pas seulement le clergé. Les communautés religieuses qui en sont une autre portion choisie, étaient, elles aussi, l'objet de ses soins. Il y était souvent appelé parce qu'on le savait un guide sûr dans les voies qui mènent à Dieu. Sa mort va faire dans bien des âmes un vide douloureux et qui sera difficile à combler. Parmi ces familles religieuses, il en est une qu'il connaissait mieux et où on le connaissait mieux, nos chères et admirables Filles de la Charité. Là, plus qu'ailleurs, il se sentait en famille entre enfants de Saint Vincent de Paul. Pas là seulement, mais là surtout, on pleure, on prie et on espère.

Bien des fidèles sont eux aussi dans le deuil, car, missionnaire par vocation, M. le chanoine Tardieu se donnait à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Parmi ceux près desquels s'exerçait

son ministère de prêtre de la Mission, il me plaît de citer spécialement la colonie italienne du Périgord. Quand, dans les premières années de sa vie sacerdotale, il avait été envoyé dans le Sud de l'Italie comme formateur de prêtres, et presque, pourrait-on dire, comme réformateur de Séminaire, il ne se doutait pas alors qu'en se familiarisant avec la langue italienne, il préparait pour la France, un autre ministère. Il ne savait pas, mais Dieu savait, que les hasards de la vie feraient un jour venir, dans la région où il devait finir ses jours terrestres, de nombreux Italiens, au bien desquels il s'est dévoué comme il se dévouait en tout et pour tous.

Mon cher M. Tardieu et très aimé confrère, c'est ce dévouement qui vous a lassé avant l'heure. C'est lui qui, si vite en est parti, a été tâté au gré de notre affection, amis fin à vos jours de la terre. Nous n'osons pas nous en attrister, parce que nous sommes en droit d'espérer pour vous, et tous ensemble, vos frères dans le sacerdoce, vos fils et vos filles spirituels, nous le demandons au Maître de la vie, ce dévouement vous a ouvert ou vous ouvrira bientôt le jour éternel. Ainsi-soit-il.

Une question qui nous avait beaucoup préoccupés, dès le commencement, était celle du lieu de la sépulture. Les parents ne réclameraient-ils pas le corps pour le tombeau de famille ? Interrogés, ils répondirent qu'ils s'en tiendraient au désir du cher défunt, et comme il n'avait jamais d'aucune façon manifesté ce désir, nous eûmes à pourvoir au lieu d'inhumation, problème tout nouveau, puisque c'était le premier confrère décédé parmi nous. Pourquoi ne pas l'inhumer chez nous, dans le cimetière des Clarisses, situé au coin de la propriété qui est actuellement celle du séminaire ? Grâce à Dieu, l'autorisation fut accordée avec bienveillance, et nous eûmes la très grande consolation de le conserver parmi nous. Il est donc là, au bout de nos cours de récréation, à deux pas de notre habitation, avec toute facilité de le saluer tous les jours d'un « *De profundis* » fraternel. Quelle source de prières de la part des confrères, des séminaristes, des prêtres venant à la retraite et des personnes venant nous visiter. Là, il ne risque pas d'être oublié.

\* \* \*

Bientôt après, par la poste, nous parvenaient lettres et cartes exprimant en des paroles émues la surprise, la douleur profonde de la disparition si prompte de cet excellent serviteur de Dieu. Quelle perte, disait-on, pour la Congrégation, pour le diocèse et même en quelque sorte pour les diocèses de toute la France qu'il évangélisait par ses retraites pastorales ! Plus de 20 évêques parlaient dans le même sens, et c'était comme un refrain venu des quatre coins du pays, non seulement des évêchés de Cahors, de Nîmes, d'Agen, de Montauban, de Rodez, d'Auch, de Carcassonne, d'Alger, d'Aix, d'Avignon, d'Albi, mais d'Evreux, de Beauvais, de Strasbourg, de Luçon.

Mgr Gerlier, de Tarbes et Lourdes, les résumait tous pour ainsi dire dans cette lettre :

« J'apprends avec une vive peine le deuil qui frappe, en même temps que le grand séminaire et votre famille religieuse, le diocèse de Périgueux, et les nombreux diocèses où le cher M. Tardieu avait exercé un si bien-faisant apostolat sacerdotal.

« Je suis certainement l'interprète fidèle de mon clergé, qui avait gardé un si précieux souvenir des retraites d'autrefois et qui se réjouissait à la pensée d'entendre encore M. Tardieu au mois de septembre prochain, en vous assurant de la part profonde que prend à ce deuil le diocèse de Tarbes et Lourdes et des prières nombreuses que la reconnaissance assurera parmi nous à l'âme du regretté disparu... ».

Et, Mgr Saliège d'ajouter avec son grand cœur :

« L'Archevêque de Toulouse prend une vive part au deuil qui affecte le grand séminaire de Périgueux. Il appréciait beaucoup le R. P. Tardieu, et lui était profondément reconnaissant du bien qu'il avait fait à ses prêtres. Il se fait un devoir de prier pour le repos de son

âme et à cette même intention, il va demander des prières aux prêtres du diocèse ».

Et ce mot de Mgr Brunhes : « L'Evêque de Montpellier prend part de tout cœur au deuil du séminaire de Périgueux, ayant eu l'avantage de connaître et d'apprécier à plusieurs reprises, l'intelligence et l'âme de M. Tardieu, pour lequel il prie ».

Enfin celui, si touchant, de l'évêque de Tulle, presque aveugle, lequel de sa grande écriture incertaine écrit : « L'Evêque de Tulle apprend avec une très vive peine et une sorte de stupeur, le décès de M. Tardieu. Avec vous il le pleure, avec vous il prie. Nous lui devons trop pour l'oublier ».

Relatons encore, pour complément d'information, ce que disent la *Semaine religieuse de Nice*, la *Croix de Limoges*, et par-dessus tout, la *Croix du Périgord*. Chacune à son point de vue et dans sa région, exprime les sentiments de beaucoup de personnes.

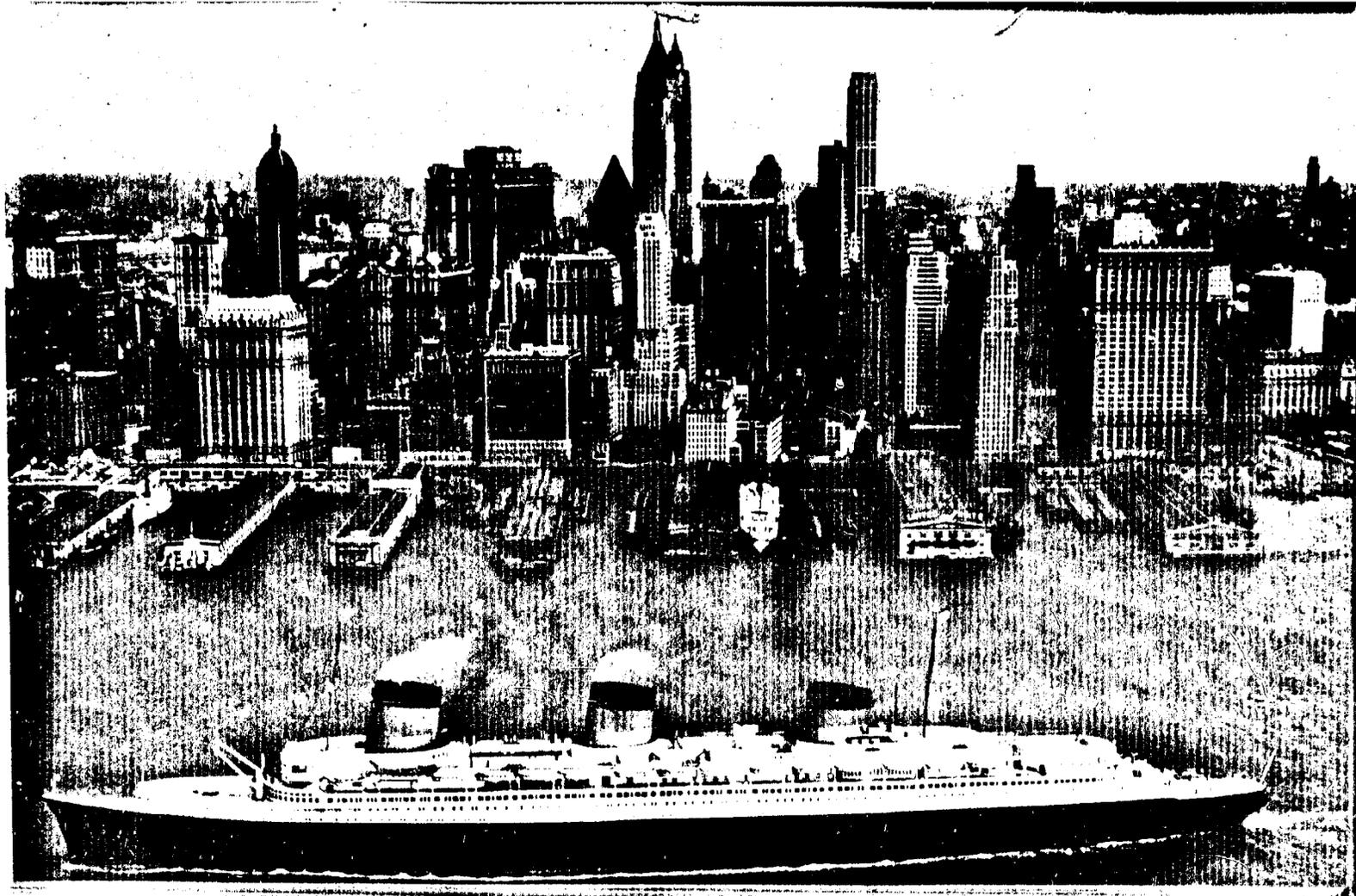
### I. - De la *Semaine religieuse de Nice*

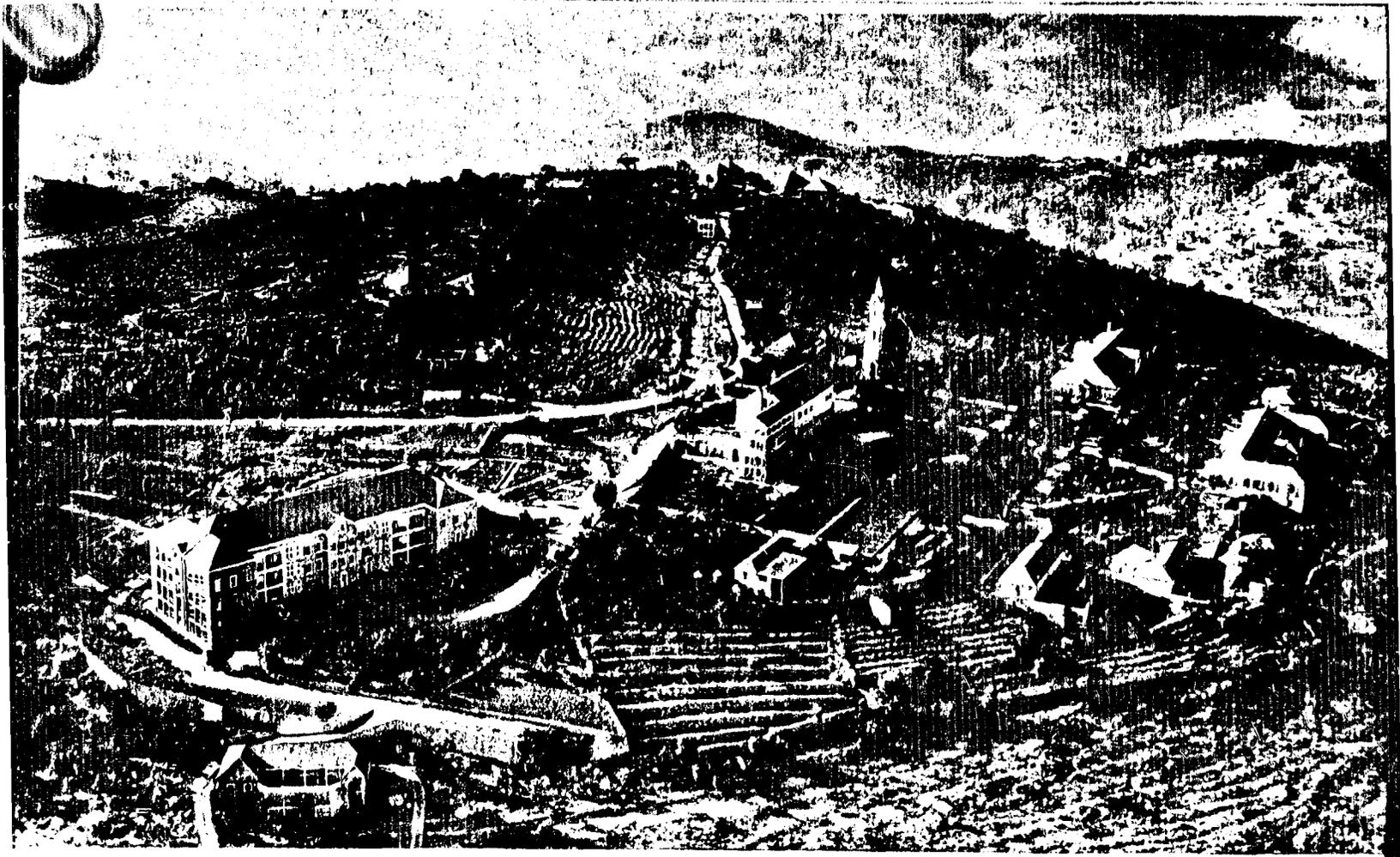
#### DÉCÈS DU P. TARDIEU

Les prêtres du diocèse — et particulièrement ceux qui ont participé à la première retraite pastorale, en septembre dernier — auront appris avec une douloureuse surprise le décès du P. Tardieu, prêtre de la Mission et directeur au Grand Séminaire de Périgueux, qui en avait été le prédicateur unanimement apprécié.

Surprise, certes... Ne semblait-il pas devoir dénier encore quelques lustres, sinon plusieurs décades, avec sa stature charpentée comme ses montagnes natales, son regard et ses gestes imprégnés de vie, sa voix forte aux modulations contrastées et que nous avons connue si facilement victorieuse d'une fatigue passagère ? Une impression de force calme et de vie ardente : tout cela déjà détruit !...

Douleur surtout. La mort est pénible qui frappe les robustes, plus pénible encore quand elle atteint les meilleurs... Et le P. Tardieu, bien plus qu'une impression d'énergie et de vitalité, nous avait livré le contact d'une âme sacerdotale dans toute la force du terme, débordante de surnaturel, de foi et de charité. C'est ce contact qui constituait — au delà de sa parole





éloquente — le bienfait de sa retraite. Il s'était présenté à nous, simplement, comme un frère dans le sacerdoce. « Pas d'originalité, disait-il, dans ma prédication ou, s'il en faut une, celle de n'en pas avoir ». Nous y avons trouvé, nous, unanimement, celle d'un sacerdoce compris, pensé, vécu. Aussi quelle profondeur de pensée, quelle hauteur de vues, quelle richesse de vie intérieure dans ses méditations et dans ses conférences ! Le sacerdoce y prenait ses vraies proportions, les proportions divines. Qui ne se rappelle ses entretiens sur la Messe, sur l'Eucharistie, sur le zèle, la charité, la bonté du prêtre ? Pour nous convaincre, il n'avait pas recours à de surprenantes constructions métaphysiques ou théologiques, à de brillantes envolées littéraires ; il se parlait lui-même, si j'ose dire, et ainsi, il « parlait » le Christ... parce qu'il en vivait ! C'est pour cela qu'il nous a fait tant de bien ! Il nous rappelait un jour que la mort éclaircirait peu à peu notre assemblée, nous exhortant à ne pas nous laisser surprendre, à être prêts.

C'est lui qui, le premier d'entre nous, s'en est allé vers le Maître... Que tout le bien qu'il nous a fait, à nous, ses frères, soit là-haut un des fleurons de sa couronne. Nos prières, émues et reconnaissantes, l'ont, pour cet excellent prêtre, demandé au Prêtre Eternel....

## 2. - De la Croix de Limoges

### LE « BON PÈRE TARDIEU »

Ce n'est pas sans une profonde tristesse que les prêtres limousins et les amis de nos orphelinats des Filles de la Charité auront appris la mort si rapide du « bon Père Tardieu ». Quelques jours avant son décès, il prêchait à Saint-Pierre en faveur des petites orphelines de la rue des Vénitiens ; il aimait, au cours de ses visites périodiques dans nos établissements de Saint-Vincent, et au premier appel, leur apporter l'appui très goûté de sa parole directe, foncièrement surnaturelle et où passait toute la bonté de son cœur paternel et la rectitude de son jugement si ferme et si large. Nos prêtres eurent la bonne fortune, il y a deux ans, de l'entendre et de jouir de son expérience sacerdotale, puisée au contact permanent de la jeunesse cléricale et du clergé : il a prêché près de 80 retraites ecclésiastiques. Et l'on n'a pas oublié à Limoges, le panégyrique qu'il prêcha, lors du Triduum pour la Canonisation de Louise de Marillac. C'était si vivant, si nourri de citations savoureuses, si vrai !

Nos prières s'uniront à celles du clergé périgourdin pour qui son décès est un deuil profondément ressenti ; à celles de nos bonnes Sœurs de Charité et de tant de leurs enfants, qui, au cours des nombreuses retraites qu'il prêcha dans leurs chapelles, ont appris à aimer le bon Dieu de cette manière si franche et si visiblement chrétienne qui était la sienne et celle de M. Vincent.

### 3. - De la Croix du Périgord

#### OBSEQUES

#### M. LE CHANOINE TARDIEU

*Directeur au Grand Séminaire*

Cette mort subite sera longtemps et cruellement ressentie dans tout notre diocèse et dans la Congrégation des Lazaristes.

Sa popularité, de qualité tout à fait supérieure, ne s'est jamais démentie depuis le début de son ministère en Périgord — soit depuis vingt ans.

L'excellence de son enseignement a été mise en relief avec motion, au matin des obsèques, par la voix autorisée de Mgr Dupin de Saint-Cyr — qui précéda M. le chanoine Tardieu dans la formation du jeune clergé périgourdin.

Parlant à la Cathédrale, au nom de Monseigneur l'Evêque, retenu par sa tournée de Confirmation, Mgr le vicaire général se contenta d'évoquer les diverses formes d'apostolat qui sollicitèrent l'activité débordante de ce religieux éminent.

Il ne pouvait en faire un éloge à la fois plus vrai et plus délicat.

Missionnaire bénévole dans divers diocèses, aumônier des Italiens, dont il parlait la langue à la perfection, prédicateur de retraites ecclésiastiques, confesseur dont la direction était recherchée même par des princes de l'Eglise, M. le chanoine Tardieu, qui donnait le meilleur de son cœur et le plus clair de son temps à nos grands séminaristes, ne connaissait pas de vacances pour le service de Dieu.

Qu'il ait admirablement réussi dans ces formes si diverses d'un apostolat d'une merveilleuse unité, il ne serait, pour s'en convaincre, que de dénombrer le cortège immense de prêtres, anciens élèves, vétérans du sacerdoce, ou même étrangers au diocèse, qui vinrent prier sur son cercueil.

M. le chanoine Tardieu était d'une charité exquise ; servi par une science théologique très profonde, il avait un jugement droit qui lui permit de rester, sans déchoir, toujours modeste.

Il surprenait agréablement par sa gaieté irrésistiblement communicative, par la vivacité, la verve et l'esprit de ses réparties, la mobilité curieuse de sa physionomie, qui faisaient un piquant contraste avec son enveloppe charnelle plutôt massive.

Elle s'était d'ailleurs singulièrement affinée, — peut-être trop — à la suite d'une pénitence volontaire et rigoureuse de plusieurs années.

Notons, pour terminer, ce dernier trait bien éloquent et bien significatif sous son apparente simplicité :

Lorsque M. le chanoine Tardieu avait prêché une retraite ecclésiastique, dans un diocèse, il était généralement invité à revenir une — et même plusieurs — fois...

Il n'apporte nos regrets, il a droit à notre gratitude, il a droit à nos meilleures prières, lui qui, durant vingt ans, s'efforça de nous apprendre à bien prier.

M.

Nous ne pouvons reproduire les lettres, douloureusement sympathiques de nos confrères et celles débordantes à la fois de peine et de religieuse gratitude des Filles de la Charité dont il avait la charge, en qualité de confesseur extraordinaire.

Retenons seulement le petit mot de M. Frasse, Visiteur de Provence; et celui de M. Fontaine, le regretté supérieur de la *Maison internationale* de Rome.

...« Ce cher M. Tardieu ! je l'aimais et l'estimais beaucoup. Deux fois je fus son Supérieur, à Tarente et à Agrigente. Mourir en pleine activité, et quelle activité ! C'est une grande perte pour vous et pour la Congrégation ! Grande perte pour les prêtres qui auraient pu encore bénéficier de ses qualités exceptionnelles ! Je prie pour lui. Mais, je ne puis croire que Dieu ne lui ait pas donné déjà la récompense. C'est à Agrigente, et par mon invitation personnelle, qu'il inaugura magnifiquement le ministère des Retraites Sacerdotales, qu'il devait poursuivre si longtemps et avec quel succès !... »

« Quelle triste nouvelle vous m'avez annoncée ! écrit de Rome M. Fontaine. Je prends part à votre peine et à celle de ces Messieurs. La lettre que je reçois de l'Evêché me dit la grande et triste impression causée par cette mort dans tout le diocèse : cela se comprend. Quel vide pour votre maison, pour le diocèse de Périgueux et aussi pour la Congrégation, en France du moins. Nous avons dit la messe ce matin pour le repos de son âme, sans préjudice du souvenir qu'on aura de lui dans les messes subséquentes... ».

Enfin, comme une synthèse générale d'estime et de vénération, on lira avec intérêt ce qu'écrivait par la plume de l'Archiprêtre, doyen du chapitre, M. Prieur, la *Semaine Religieuse de Périgueux*.

## M. VINCENT-ALBERT TARDIEU

La nouvelle de la mort, si imprévue, de M. Tardieu, directeur du Grand Séminaire de Périgueux et chanoine honoraire de la cathédrale, s'est répandue dans le diocèse, le vendredi 11 décembre, avec la rapidité que comportent, aujourd'hui, les moyens de communication. Elle y a causé partout une très vive émotion. Il y a vingt ans qu'il enseignait. Vingt générations de prêtres ont passé par ses mains. C'était justice qu'une douleur unanime reconnût le dévouement dont elles avaient bénéficié. M. Tardieu était un professeur éminent. Ses disciples lui rendaient témoignage, et ceux qui n'avaient pas écouté ses leçons, avaient été conquis, au premier abord, par le rayonnement de son intelligence, la loyauté de son caractère et la simplicité de son accueil. Il n'y avait en lui rien de distant. Il avait l'art de vous mettre tout de suite à l'aise.

Ses funérailles ont été célébrées à la cathédrale le lundi 14 décembre. Un très nombreux clergé y assistait, plus de cent prêtres. La foule aussi était venue, pour s'associer au deuil du diocèse, et pour rendre au vénéré disparu un suprême hommage, car il était de ceux qui ne passent nulle part inaperçus. Il y avait en lui quelque chose qui attirait l'attention. Aussi bien, il avait souvent prêché dans les diverses paroisses et chapelles de la ville. On l'appréciait, on l'aimait, on le respectait. Il avait acquis chez nous droit de cité.

M. Tardieu ne nous appartenait pas par ses origines. Il était né le 8 mai 1876, aux Junies, dans le diocèse de Cahors, d'une vieille famille très chrétienne, où le travail et la foi étaient un bien héréditaire. Il fit ses études, à Cahors même, au collège des Picpucciens, et sa philosophie au Petit Séminaire de Montfaucou qui était, dans tout le pays circonvoisin, en grande renommée. Il entra sans hésitation au Grand Séminaire. Il était né pour être prêtre, et même chanoine. Il devait le devenir, mais en prenant un chemin détourné. Saint Vincent de Paul avait exercé sur lui un prestige auquel on ne se dérobe pas. L'histoire du bienheureux Perboyre, avec la famille duquel il était en relations, l'avait enthousiasmé. La Congrégation de la Mission avait donc des motifs de l'attirer. Il y entra, après son diaconat, et il y reçut le sacerdoce à Paris, le 23 décembre 1899.

Ce fut le beau moment de sa vie. Il en parlait avec une joie communicative. Au mois de septembre 1900, il partit pour Angers comme missionnaire. Il devait y passer trois années durant lesquelles il se dépensa sans compter, et avec un succès toujours grandissant. Ses supérieurs virent le parti que l'on pouvait tirer de ses brillantes qualités. Ils l'envoyèrent à Rome, pour compléter ses études théologiques. Il y resta une année, 1903-1904, l'année la plus agréable de sa vie, aimait-il à dire, quand il en évoquait le souvenir.

Pie X venait d'être élu pape, 5 août 1903. Son attention s'était immédiatement portée sur les études ecclésiastiques, en Italie et sur la formation des clercs. Il s'adressa aux Laza-

ristes pour leur confier la direction de plusieurs séminaires. Il fallait en renouveler l'esprit. M. Tardieu était sur place. Il fut envoyé en Sicile. Il réussit dans ce ministère délicat au-delà de tout ce que l'on pouvait attendre, quoique l'on attendit beaucoup de lui. Ses élèves aimaient ses cours, ils subissaient volontiers son ascendant, et le clergé lui-même adopta cet étranger d'une si belle culture, qui parlait l'italien à la perfection, et même le patois sicilien à l'émerveillement de ceux qui l'entendaient, car, tout en enseignant, il continuait de se livrer au ministère de la prédication. Il fut même, pendant quelque temps, chargé d'une paroisse, pour la plus grande satisfaction des fidèles confiés à sa sollicitude pastorale.

De son séjour en Sicile, il avait rapporté une abondante moisson d'anecdotes, qu'il narrait avec humour, et que l'on écoutait toujours avec plaisir. Il y mettait une mimique et un accent inimitables. Il était tragique par exemple, quand il racontait le tremblement de terre de Messine, dont il put contempler les désastres, au mois de décembre 1907, et où il déploya un magnifique dévouement pour secourir les sinistrés. Il y fit l'admiration des autorités italiennes, et l'*Univers* de l'époque cita son nom, à plusieurs reprises, pour l'honneur qu'il faisait au clergé français. Il avait assisté là à des scènes qui lui avaient donné la vision anticipée de la fin du monde. Il avait enseveli tant de morts qu'il ne put longtemps se défaire de l'odeur cadavérique.

La guerre de 1914 obligea M. Tardieu à revenir en France brusquement. Il y fut mobilisé, puis réformé. Mgr Rivière venait alors d'être nommé évêque de Périgueux, 1<sup>er</sup> juin 1915. Le personnel de son Grand Séminaire était en majeure partie aux armées. La demeure d'emprunt, l'ancien couvent de la Garde, où l'on s'était installé après la spoliation du local diocésain, avait été converti en ambulance. Son supérieur, M. Abdon, venait de mourir, 4 février 1916. Le nouvel évêque, en présence d'une situation si complexe, fit appel aux Lazaristes. Il avait résolu de réunir à Capblanc, la maison de campagne du Séminaire, ce qui lui restait de lévites. La guerre s'éternisait. Ne fallait-il pas songer à l'avenir ?

C'est à Capblanc que M. Tardieu arriva le 1<sup>er</sup> septembre 1916, avec un confrère plus jeune et M. Sackebant pour supérieur. On improvisa tant bien que mal les logements, et tous les trois se mirent à l'œuvre, pour former les jeunes clercs non encore mobilisés, et ceux qui, réformés ou blessés, avaient été rendus à leur vocation. La période fut rude à franchir. C'était l'ère héroïque.

On revint à Périgueux, à la Garde, dès que, l'armistice signé, l'ancien immeuble des Clarisses eût été remis en état. La vie de la communauté reprit normale et plus réglementaire, avec l'espoir que l'on aurait un jour un Séminaire. M. Tardieu assista à la réalisation de son rêve. Il assista à la construction et à l'inauguration de ce qu'il avait espéré. Il eut le bonheur de voir ses élèves confortablement logés, chacun dans sa petite cellule, et de venir lui-même habiter un bureau bien éclairé

où il y avait plaisir à travailler. C'est là que s'écoulaient ses jours, au milieu de ses livres, de ses occupations, de ses prières. C'est là qu'il était tranquille pour préparer ses cours et ses prédications, car il était de ceux qui ne se reposent jamais. Depuis de longues années, il consacrait ses vacances à prêcher des retraites ecclésiastiques. Il en a prêché quatre-vingt-cinq dans vingt-cinq diocèses différents. Il avait accepté des engagements jusqu'en 1941. Ce ministère, délicat et ardu, lui plaisait entre tous. On aime bien à faire ce que l'on fait bien. Il excellait, par sa vaste connaissance des questions religieuses, à intéresser ses auditeurs. Sa parole n'était pas seulement instructive, elle venait d'un cœur que l'on sentait passionné pour la sanctification des âmes sacerdotales, et puis pas la moindre recherche de l'effet oratoire. *Est, est. Non, non.* Ses retraitants goûtaient cette simplicité. Elle les remuait profondément. On venait aussi volontiers le consulter. Sa belle intelligence, nette et précise, son sens inné de la morale avaient le talent de résoudre les cas les plus compliqués. Rien ne l'embarrassait, ni personne. Il allait allègrement à son devoir.

Les évêques qui l'avaient invité devenaient ses amis. Les nombreuses lettres de condoléances que M. le Supérieur du Grand Séminaire a reçues de leur part, sont le témoignage émouvant de leur estime et de leur reconnaissance. Monseigneur de Limoges, dont le diocèse a bénéficié plus spécialement du zèle de M. Tardieu, a tenu à se faire représenter officiellement aux funérailles. Mgr Dupin de Saint-Cyr, vicaire général, remplaçant Monseigneur, en tournée pastorale, salua du haut de la chaire sa dépouille mortelle. Il le fit en des termes que la *Semaine Religieuse* se fait un honneur de reproduire. On les lira avec profit. On les conservera en souvenir.

Puis, l'absoute donnée par Mgr Lafon, vicaire général, le cortège, en silence, remonta la route de Paris. Il s'arrêta au Grand Séminaire. C'est là, dans le petit cimetière où, autrefois, on ensevelissait les Clarisses, qu'a été inhumé, avec les autorisations bienveillantes de la préfecture et de la mairie, M. Vincent Tardieu. Il repose ainsi à proximité de ce Séminaire qu'il a si bien servi, non loin des séminaristes qu'il a tant aimés. Ils viendront, chaque jour, se recueillir sur sa tombe et prier pour lui. Ils s'entretiendront avec son souvenir. Il continuera de leur parler de la vie et de la mort. C'est toute la science.

C. PRIEUR

Le mardi 22 décembre, M. le Supérieur proposa comme sujet de notre conférence : *les vertus remarquées dans notre cher confrère M. Tardieu*. M. le Supérieur fit tout d'abord observer qu'il ne s'agissait pas ici de juger, à proprement parler, notre cher confrère. Il y a un Juge des vivants et des morts : « *Mihi vindicta ego retribuam*

*dicit Dominus... Nolite iudicare et non iudicabimini* ». En toute créature humaine il y a un côté bon et un côté mauvais, des défauts et des vertus. Il s'agit ici de nous édifier et donc de ne retenir dans les remarques sur notre cher confrère que les vertus.

La première qui fut mise en relief, ce fut sa piété profonde. Elle s'était éveillée de bonne heure au foyer paternel, sous l'influence particulière d'une grand'mère tout imprégnée des pratiques religieuses traditionnelles, dans une région fortement chrétienne, et dans le rayonnement d'un bon curé d'ancienne marque sur la foi duquel notre confrère ne tarissait pas.

Elle avait plus tard puisé à fond une sève vigoureuse dans l'étude du traité de la grâce et de la vie divine en nous et dans l'étude de saint Paul, dont il était tout pénétré et dont il récitait volontiers par cœur de longs passages d'autant mieux retenus dans sa merveilleuse mémoire, qu'il s'efforçait d'en vivre la doctrine et la prêchait constamment dans ses Retraites pastorales. La liturgie, qu'il avait eu l'occasion d'enseigner, lui en fournissait une autre source abondante et incessamment renouvelée.

Cette piété allait droit à Notre-Seigneur, dont son cœur parlait volontiers comme d'abondance, et auquel il revenait sans cesse auprès des prêtres surtout. Elle se traduisait particulièrement dans le souci de bien dire la sainte Messe et le Bréviaire, « les deux fondements de la piété sacerdotale ». « On ramène les prêtres à la ferveur par le soin de bien dire la sainte Messe », disait-il.

A l'amour profond de la Sainte Eucharistie, il joignait celui de la Très Sainte Vierge, se faisant une loi de ne jamais terminer une Retraite sans un sermon en son honneur. Il y avait ajouté encore, en entrant dans la Congrégation, l'amour de saint Vincent, dont il

avait adopté exclusivement le nom, délaissant celui d'Albert, sous lequel il était désigné jusque-là.

La vertu signalée ensuite en lui fut sa bonté, reconnue de tout le monde. Il était incapable de faire volontairement de la peine à personne, incapable pareillement de refuser un service. Son extrême sensibilité le rendait compatissant à toute sorte de souffrances et de misères. Aux pauvres, il aurait, comme les saints, donné tout ce qu'il avait ; toujours prêt à consoler les affligés, à remonter les découragés, à venir en aide aux besogneux. Il aimait particulièrement les gens du peuple, les simples, les braves gens, avec qui, comme saint Vincent disant : « Nous avons parlé picard ensemble », il s'entretenait volontiers dans leur langue.

Une mention spéciale doit être faite ici de sa bonté pour les prêtres, particulièrement dans les retraites pastorales. Il y en a qui, dans ce ministère, ne considèrent que le côté extérieur : la prédication. Pour lui, son souci principal était la confession. Il tenait comme maxime irréfragable que non seulement il fallait s'y prêter, mais s'y donner pleinement, parce que c'est là qu'on fait le vrai travail, là qu'on fait le plus de bien. Il ne faut jamais renvoyer à un autre moment les âmes en peine qui viennent vous trouver. Il y a telle âme en détresse qui vient à un moment fort incommode. C'était pour lui quelquefois, après la prière du soir, ou bien la retraite finie, à l'heure où, fatigué par la série des conférences et des directions accumulées, il aspirait à un repos bien mérité... Si vous renvoyez ce malheureux, il n'aura peut-être plus le courage de revenir. C'est donc sa dernière planche de salut : responsabilité redoutable !

On a signalé également son zèle et son dévouement. Ils étaient sans mesure : religieuses à entendre, sémi-

naristes ou prêtres, ou malades, gens du peuple, Italiens... il se donnait sans compter, sacrifiant son temps, ses goûts, son repos, ses délassements : « *Graecis et barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum* »

Comment ne pas mentionner, ne fût-ce qu'en passant, les dons magnifiques qu'il avait reçus du Ciel ? une facilité prodigieuse de parole, une mémoire merveilleuse, un ensemble de qualités, qui lui assurait un succès incontestable dans la prédication. Surtout dans les dernières années, lorsque son talent mûri par une longue expérience fut d'un rendement plein et entier, aux retraites pastorales, il fut on ne peut plus goûté et recherché des Evêques.

En somme, il a fait grand honneur à la Congrégation et, ainsi qu'on l'a répété de tous côtés, sa disparition est une grande perte pour elle.

Et maintenant, en attendant la Résurrection, il est là près de nous, au milieu de nous, et s'il m'est permis d'ajouter, en finissant, un mot personnel, je dirai que sa pensée ne me quitte pas. Derrière le voile qui nous dérobe le monde des « invisibles », le monde des âmes, je le sens à mes côtés, lui sur la rive éternelle, moi sur celle du temps, tous deux unis dans la communion des saints. Aussi, dans la liste de ceux pour qui je prie si souvent, il reste toujours un des premiers, car, ayant eu charge de l'aider à se sanctifier pendant sa vie mortelle, j'ai le sentiment que cet ordre ne change pas et qu'il me reste le devoir impérieux de travailler à le faire entrer le plus tôt possible, s'il n'y est déjà, en jouissance de la bienheureuse Eternité, à titre de réciprocité : « *ut cui in hoc saeculo sacerdotale donasti meritum in coelesti regno sanctorum tuorum jubeas jungi consortio* »

Xavier SACKEBANT.

## SULLY-SUR-LOIRE

---

### SŒUR AUGUSTINE ROBILLIARD

Le samedi 12 décembre 1936, mourait, à l'hôpital-hospice de Sully-sur-Loire (Loiret), sœur Augustine Robilliard, qui y passa ses 36 années de vocation au service des vieillards. Sans vouloir raconter, dans le détail, les merveilles de sa charité, il convient, cependant, de dire un mot de son admirable dévouement. Elle ressemblait, en tous points, aux premières Filles de la Charité qui provoquaient, par leur simplicité et leur amour des pauvres, l'admiration de saint Vincent.

Voici trois témoignages d'admiration et de reconnaissance qui, après sa mort, furent donnés à sœur Augustine Robilliard.

I. — M<sup>lle</sup> Françoise Billot, fille du général Billot, écrivait le 13 décembre 1936, à ma sœur Lainé, supérieure de l'hospice :

« Un coup de téléphone m'a prévenue de la mort de la bonne sœur Augustine ; j'ai couru à l'hospice et j'ai trouvé notre pauvre-petite sœur, installée à la sacristie, comme vous savez, déjà entourée de prières, son bon visage repesé et détendu. Ses vieux sont venus près d'elle, pendant que j'étais là, et c'était émouvant de voir ces hommes pleurer ! Adrien a eu une vraie crise de désespoir. Mais je fus surtout frappée par l'expression convaincue d'un vieux qui ne pleurait guère, mais se raidissait en disant : « Celle-là, on ne la remplacera jamais, c'est pas possible ». La chère sœur Augustine laisse aux jeunes sœurs un bel exemple

d'un beau type de vraie Fille de la Charité. Chez ses vieillards, comme en ville et dans les familles du canton, dont elle a soigné malades et opérés, elle sera longtemps pleurée. J'imagine mal l'hospice sans cette sœur discrète et douce, faisant le bien sans bruit... »

II.— Le journal *Le Républicain Orléanais* raconte en ces termes la cérémonie des funérailles de sœur Augustine :

« Samedi dernier, 12 décembre, s'est éteinte doucement, saintement, comme elle avait vécu, en l'hospice de Sully-sur-Loire, sœur Augustine, des Filles de la Charité.

Agée de 63 ans, sœur Augustine passa 36 ans de sa vie à Sully-sur-Loire. Attachée spécialement au Pavillon des hommes et vieillards, elle fut pour eux pendant cette longue période, avec un dévouement exemplaire, la véritable « Servante des Pauvres », telle que voulait qu'elle fût, le saint Fondateur de l'Ordre, le « bon Monsieur Vincent ».

D'une modestie, d'une réserve, d'une abnégation totale, sœur Augustine ne vécut que pour ses malades. Et quiconque connaît « la vie » d'une Fille de la Charité, comprendra tout ce que ce mot contient de sublime grandeur.

Les vieux habitants de Sully que nous sommes inscrire avec un respect profond, le nom de sœur Augustine, parmi ceux de ses devancières dont les bienfaits restent une des gloires, les plus obscures certes, les plus méconnues, sans doute, en tout cas, les plus pures de notre cité.

En un siècle dont l'égoïsme et la « facilité » ne sont pas les moindres défauts, nous avons le devoir de rendre un hommage public à l'humble sœur de Saint Vincent de

Paul, dont la vie fut un exemple admirable de fraternité vraie et de charité chrétienne.»

L. M.

III. — Au cimetière, le président de la Commission administrative, M. Dupuis, adjoint au maire de Sully-sur-Loire, en termes délicats et émouvants, fit, devant de nombreux assistants, l'éloge de l'admirable sœur :

« Mesdames, Messieurs,

« C'est avec une douloureuse émotion, que je viens, au nom du Conseil d'Administration de l'hôpital-hospice de Sully-sur-Loire, saluer pour la dernière fois, la dépouille mortelle de notre regrettée sœur Augustine.

J'apporte ici, avec la tristesse émue du suprême adieu, l'hommage d'un regret douloureux et d'une juste reconnaissance.

Née dans le Pas-de-Calais, sœur Augustine s'est toujours sentie, dès son jeune âge, attirée vers le bel idéal, qu'elle a toujours servi avec fidélité.

Son cœur charitable et bon dirigea ses pas vers la famille d'un grand bienfaiteur de l'humanité : *Saint Vincent de Paul*.

Arrivée à Sully en 1900, elle s'y est dévouée sans compter, toujours oublieuse d'elle-même. Pendant 36 ans elle a soigné les vieillards, qui retournent à l'enfance et qui, des enfants, ont la brusquerie et les égoïstes exigences. Elle a pansé bien des plaies causées par les ravages de la maladie. Pour tous les malades comme pour tous les vieillards qu'elle a soignés, elle fut l'infirmière attentive et consciencieuse. Elle fut pour eux une *véritable Mère*. C'est du reste, l'expression employée par eux-mêmes. Toujours délicate, vivant humble et cachée, sœur Augustine laissait à tous ceux qui

l'approchaient l'impression d'une âme toujours en paix. Toute sa vie a été faite de sacrifice et de dévouement.

Sœur Augustine ne se bornait pas à rendre les services matériels que nécessite la noble profession d'infirmière ; elle guérissait aussi les plaies morales. Que de cœurs froissés, que d'âmes en peine ont trouvé auprès d'elle le baume des consolations affectueuses, le réconfort d'une chaude sympathie.

Très surmenée, quelque temps avant d'être alitée, par un surcroît de service auprès de malades atteints d'affections contagieuses, on peut dire, à l'instar des soldats morts pour la patrie, que sœur Augustine est tombée au champ d'honneur, victime de son devoir et de son dévouement.

Au nom de ses compagnes éplorées, au nom de nos chers malades, sœur Augustine, je vous dis *adieu* : que cet adieu monte au ciel, où vous devez être, ce ciel où, humble consolatrice de vos vieillards mourants, vous leur avez donné l'espérance et fait luire l'espoir d'y trouver un monde meilleur.

La Providence a appelé auprès d'elle votre belle âme, qui durant le séjour ici-bas, a tout fait pour sa gloire et le bonheur de ses semblables. »

---

## ITALIE

### ROME

MONSIEUR CHARLES FONTAINE <sup>1</sup>

*Souvenirs confraternels*

M. Fontaine aurait pu dire de lui comme le Sage de nos saints Livres : « *Sortitus sum animam bonam* »

(1) Charles Léon Fontaine, né le 24 juillet 1863 au Petit-Belleu, près Soissons (Aisne), fils de Louis-Alphonse Fontaine et de Marie-Victoire Apolline Macadré ; baptisé le 30 juillet 1863 à Saint-André de Belleu ; parrain : Jean-Alexis Macadré ; marraine : Adélaïde-Florimone Desaint,

(Sap. VIII, 19.). J'ai reçu en partage une âme bonne, un tempérament facile, une humeur toujours égale, toujours ouverte à l'harmonie, à la joie.

De lui on pouvait dire comme de saint François d'Assise : « *Dulcis in moribus, affabilis in sermone, in negotio efficax, gratosus in omnibus* ». Son abord était engageant, avenant, sa conversation sans amertume ; tout en lui est affabilité et sourire.

M. Fontaine était *aimable*, d'une *courtoisie* parfaite. La courtoisie, sœur cadette, qui, a-t-on dit, ouvre la porte à sa sœur aînée : la « Charité »

Courtoisie et amabilité qu'il apportait jusque et

---

Etudes secondaires au Petit Séminaire de Soissons.

Reçu au séminaire interne à Paris le 18 juillet 1881 ; vœux à Paris le 19 juillet 1883, en présence de M. Fiat, supérieur général. Tonsure le 20 décembre 1884 (Mgr François-Marie Duboin). Ordres mineurs le 30 mai 1885 (Mgr Emmanuel de Briey). Sous-diacre le 19 juin 1886 (Mgr Emmanuel de Briey). Diacre le 4 juin 1887 (Mgr Auguste Bonetti). Prêtre, à Evreux, le 22 janvier 1888 (Mgr François Grolleau). Bachelier en droit canon *cum magna laude* à l'Institut Catholique de Lyon, le 6 juillet 1887. N. B. M. Fontaine y est dit *prêtre*. Licence en droit canon *cum magna laude* à l'Institut Catholique de Lyon le 30 juin 1888.

Placé en 1888 au Grand séminaire de Troyes ; en 1892 au Grand séminaire de Montpellier. Nommé le 28 mai 1900 au Grand séminaire de Poitiers, supérieur. Placé en 1903 à Buenos-Ayres ; en 1904 à Rome, maison internationale. Nommé le 26 décembre 1905 supérieur à Rome, en remplacement de M. Debruyne, directeur des sœurs à Madrid (*non exécuté*). Nommé le 19 octobre 1906, supérieur de Rome.

3 février 1915, nommé consulteur de la *Propagande* ; 9 décembre 1922, nommé consulteur des *Sacrements* ; 16 décembre 1926, nommé consulteur des *Religieux* ; 13 janvier 1928, nommé consulteur des *Séminaires et Universités*.

Décédé à Rome le 11 janvier 1937.

A écrit : dans *Annales* : La maison internationale d'études de la Congrégation de la Mission à Rome ; *Annales* 1911, pages 149-158 et 1914, pages 218-227. — Les Instituts et les Collèges ecclésiastiques à Rome, *Annales* 1935, pages 604-616. — L'Institut pontifical biblique de Rome, *Annales* 1935, pages 920-932.

A publié : a) A Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité : *Compendium Juris privati canonici juxta Decretales Gregorii IX*, 1898 ; b) *De clero. Liber III Decretalium Gregorii IX*, Montpellier, Gustave Firmin et Montane, 1898, 158 pages.

c) A Poitiers, en 1902 : *Allocution prononcée par M. Fontaine, prêtre de la Mission, supérieur du Grand Séminaire de Poitiers, à la réunion annuelle des Dames patronesses, dans les salons de l'Evêché, 3 mars 1902* (12 pages).

d) Dans la *Revue d'Histoire et de Littérature religieuse*, 1906, n° 2, sous la signature de Léon Macaire : Déposition de la Mère Angélique Arnauld sur les vertus de saint François de Sales.

surtout dans ses taquineries, dont il était prodigue vis-à-vis de ceux qu'il connaissait davantage, et dont on ne pouvait que le remercier.

Cet ensemble de qualités n'était pas simplement le résultat de son éducation, mais le fruit de sa vertu.

On a dit que pendant sa dernière maladie, malgré tout au milieu de violentes douleurs, il fut relativement patient et calme ; en effet depuis toujours il se dominait. Au séminaire et aux études, il eut beaucoup à souffrir des agissements d'un séminariste (qui, hélas ! sortit trop tard de la Congrégation !). Ce cher frère aimait trop M. Fontaine : il l'aimait mal. Notre confrère ne se laissa pas accaparer : il le tint à distance, tout en étant très aimable pour lui. Ce trop affectueux confrère, éconduit, ne cessa de faire mille misères à M. Fontaine qui ne se plaignit jamais.

Ayant eu plusieurs accidents, dont un, avant son entrée au séminaire : jambes et bras cassés, il accepta tout avec sa bonne humeur habituelle. Et cependant des suites de cet accident, il dut en souffrir toute sa vie. Qui aurait pu s'en douter ? Patient et calme ! Pour ma part, je ne l'ai jamais vu se mettre en colère, ni de mauvaise humeur.

Il était très charitable, très indulgent. Son amabilité était teintée de fine malice qui lui permettait de montrer gentiment leurs petits travers à ses amis qui se devaient d'en sourire, car il ajoutait aussitôt le correctif : « Oh ! vous pourriez m'en dire autant, avec beaucoup d'autres choses encore ».

Physionomiste très perspicace, il avait bientôt fait et avec justesse de découvrir qualités et petits défauts chez les autres, et s'il se permettait dans l'intimité de faire discrètement une allusion aux lacunes, il renchérrissait sur les qualités de celui dont il parlait.

Discret : Ah ! certes, il l'était. Chargé de missions.

en France, et encore fallait-il le deviner, il ne disait que ce qu'il voulait ou pouvait dire. Et après cela, on était bien peu renseigné : disons mieux, on ne l'était pas du tout. Même discrétion pour les affaires de la petite Compagnie, sur lesquelles il pouvait avoir des renseignements plus ou moins confidentiels.

Il était modeste. Les différents postes qu'il a occupés toujours avec honneur et succès, et surtout sa situation spéciale à Rome l'avaient mis en rapport avec de grandes personnalités ecclésiastiques et autres ; mais il n'en tirait pas vanité, et si de ces relations il avait pu, grâce à son savoir-faire et sa droiture, en obtenir quelques bénéfices, il s'en réjouissait, non certes par satisfaction d'amour-propre (il ne se recherchait pas), mais à cause du bien qui en résultait pour la petite Compagnie.

Il n'aimait guère se trouver dans les réunions composées de hauts personnages, mais il fallait bien qu'il s'exécutât quelquefois ; et alors il s'arrangeait finement, comme toujours, sans manquer aux convenances, pour s'esquiver le plus vite possible.

La Congrégation : comme il l'aimait ! Aux premiers mois du généralat du T. H. Père Verdier, il vint me dire : « Oh ! que je suis content ! Le Père veut des vocations. Il y pense, il y travaille. Il a ses idées pour réussir ». Je n'ai pas demandé à M. Fontaine quelles étaient ces idées. Je le savais trop discret pour l'interroger sur ce point.

Chaque année il lui tardait d'être en possession du Catalogue pour le consulter et compter le personnel. Il était si heureux de pouvoir constater l'accroissement des membres de la Congrégation.

Si nous ne pouvons pas savoir, d'autres savent les nombreux services qu'il a rendus à la petite Compagnie, aux Supérieurs généraux et aux confrères qui ont eu

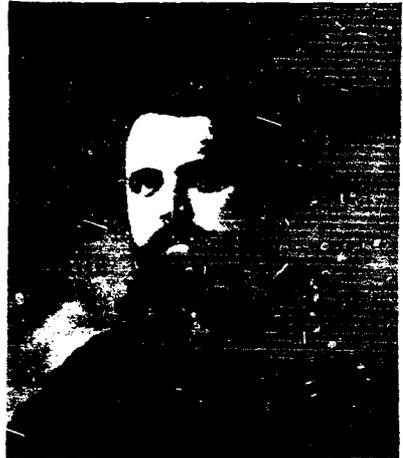
POITIERS (1900-1905)



<i>Assis :</i>	Briffon	Fontaine † 1957	Devisse Georges † 1926
<i>Debout :</i>	Grassin	Vigé	Bodenstaff † 1933
			Hertault Bonnin



M. Fontaine      Mgr Lisson      M. Angiuli



Tardieu Vincent



BEYROUTH : Jubilé de MM. Hendre et Bahri (17 mai 1956)

*Assis* : Alouan, Gendre, Bahri, Hendre, Sarloutte, Vessière, Deltail  
*2<sup>o</sup> rang* : Aoun Joseph, Tac, per, Geoffroy, Faury, Agnius Maurice, Nakad, Kerls  
*3<sup>o</sup> rang* : C ékaïban, Asmar, Ma.é, Paskès, Allain, Maransin  
*4<sup>e</sup> rang* : Joppin Emile, Peyré, Aoun-Chaher, Fr. Elie, Fr. Richa, Fr. Chain

recours à lui, et cela très simplement, très modestement et le plus rapidement possible, comme tout ce qu'il faisait. Il était, en effet, expéditif en toutes choses. Pour soigner son corps : prenait-il le temps de savourer ce qu'il lui donnait ?...

Expéditif pour ses exercices de piété auxquels il a toujours été fidèle; les faisant avec un air pénétré et recueilli. C'est surtout ce que j'ai le plus remarqué au Séminaire.

On disait, mais sans lui en faire un reproche, et il disait lui-même, qu'il était expéditif pour célébrer la sainte Messe et réciter son Bréviaire; mais, ajoutait-il, je n'omets aucun geste, aucun signe, et je dis distinctement tous les mots pour la messe comme pour le Bréviaire, et c'était juste. De cette façon, il ne donnait pas au démon le temps de le distraire.

Expéditif dans ses prédications et surtout dans ses Conférences aux Sœurs. Seulement, s'il disait vite, il disait clairement et bien ce qu'il fallait dire, et les auditrices ne pouvaient avoir le temps de réparer les lacunes du repos de la nuit.

Belle âme que celle de M. Fontaine qui a dû paraître en souriant devant le bon Dieu qui l'a accueillie, lui aussi, avec le sourire, Gilbert LAMBERT

---

MONSIEUR CHARLES FONTAINE : *Poitiers* : 1900-1903

*Lettre de M. Paul Vigué, prêtre de Saint-Sulpice, sous-directeur du grand séminaire de Paris, à M. Ernest Heriault, prêtre de la Mission.*

Séminaire de Saint-Sulpice, 6, rue du Regard, Paris

Le 1<sup>er</sup> mars 1937.

Cher Monsieur,

Vous voulez que je vous dise quelques-uns de mes souvenirs au sujet de M. Fontaine pour le temps que j'ai

été son collaborateur au grand séminaire de Poitiers. Il n'est facile de répondre à votre désir. M. Fontaine était un homme si bienveillant, si délicat et si avisé qu'ayant eu des relations avec lui, on n'en peut garder que de bons souvenirs.

Ces Messieurs de Saint-Lazare avaient été appelés à Poitiers par Mgr Pelgé. Ils y restèrent trois années, pendant lesquelles M. Fontaine eut la direction de la maison. Le séminaire occupait alors les trois grands corps de bâtiments qui s'aperçoivent au-dessus de la gare et qui, transformés, abritent aujourd'hui deux des centres parisiens de la Banque de France.

M. Fontaine succédait à M. Beugouin qui, un peu plus tard, fut nommé à l'évêché de Périgueux. Un changement complet de la direction dans un grand séminaire, est toujours chose délicate, surtout quand une société religieuse prend la place des prêtres diocésains. Les regards sont fixés sur les nouveaux venus, qu'on ne connaît pas, qu'on tient un peu comme des étrangers. Au moindre événement, la critique est prête à se produire. M. Fontaine fut parfaitement l'homme de la situation. Non seulement il sut éviter les écueils dans ces passes difficiles ; mais il gouverna très honorablement sa maison, à la louange de tous.

Mgr Pelgé, dont la mémoire est restée en grande vénération, avait compris de quel secours lui pouvait être dans le gouvernement un prêtre tel que M. Fontaine. Il lui témoigna toujours la plus cordiale confiance. De même, le clergé vint vite vers lui, attiré par sa bonne grâce et la sûreté de son jugement. Volontiers on demandait conseil au nouveau Supérieur.

Pour les élèves, il avait un prompt discernement des esprits, un tact exquis, le sourire sans effort, avec l'attention à tous et à toutes choses, un mélange harmonieux de fermeté et de bonté. Sous une telle direction, le sémi-

naire fut comme une ruche paisible et laborieuse. Les âmes étaient à l'aise, chacun restait à sa place ; les difficultés, quand il s'en présentait, n'allaient pas loin : tout le monde était heureux.

Nous étions, avec M. Fontaine, 3 collaborateurs du clergé diocésain. L'un est aujourd'hui curé de Saint-Hilaire de Poitiers ; un autre soigne à Nice sa santé délabrée, tout en évangélisant un vaste faubourg, où il a construit une chapelle, le troisième qui écrit ces lignes, est entré dans la Compagnie de Saint-Sulpice, et il enseigne au Séminaire de la rue du Regard. Les sentiments de mes confrères me sont connus. Je puis parler hardiment de l'affection unanime que nous inspira M. Fontaine. Il savait admirablement faire naître autour de lui la confiance et la gaieté. Je dois dire qu'il était bien secondé dans cette tâche par ses confrères, MM. Briffon, Devisse, Hertault et Bodenstaff. Nous, les confrères diocésains, nous nous sentions de la famille, comme si nous avions été de Saint-Lazare. M. Fontaine excellait à faire l'unité parmi les directeurs. Avec cela il ne pouvait que gouverner excellemment son séminaire.

Malheureusement, ce ne fut qu'un passage. Saint-Lazare avait pris le séminaire de Poitiers en 1900, il fut obligé de le quitter en 1903, par l'effet de la loi sur les Congrégations religieuses. M. Fontaine avait bien commencé son œuvre. Nul doute que s'il fût resté plus longtemps, il n'eût acquis dans tout le diocèse une très haute autorité ; d'autres après nous ont reçu le bienfait de son gouvernement.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments religieux et dévoués en Notre-Seigneur.

Paul VIGUÉ

*Directeur au Séminaire de Saint-Sulpice.*

MONSIEUR FONTAINE :

*Le Supérieur de la Maison Internationale*

C'est avec une surprise attristée que nous avons appris la nouvelle bien inattendue de la mort de M. Fontaine. Sans doute, ceux qui le revirent aux dernières vacances, purent-ils constater au fléchissement de ses traits, à une fatigue persistante, que l'âge et la maladie faisaient leur œuvre. Mais la démarche restait encore vive, et surtout le caractère enjoué demeurait celui qu'on connaissait depuis toujours au supérieur de la Maison Internationale d'études de Rome. Du moins, dans leur tristesse, les anciens de la « Casa » trouvent-ils une certaine satisfaction à savoir qu'il est mort dans la Ville Eternelle. Depuis quelques années, quand arrivait la fin de l'année scolaire, à l'époque où se font les pronostics sur les placements et déplacements dont les vacances vont être l'occasion, le bruit courait que M. Fontaine quittait définitivement Rome. Lui-même pouvait le laisser croire, car il se disait bien vieilli. Mais c'eût été vraiment dommage. On ne se le figurait pas dans un autre cadre que celui de la Maison Internationale. Il y était arrivé dans la force de l'âge, à 41 ans ; et depuis 32 ans, il y était resté, d'abord comme assistant de M. Debruyne, puis, au bout de peu de temps, comme supérieur. Ces trente-deux ans se partagent en deux périodes sensiblement égales : celle de la *via San Nicola da Tolentino* et celle de la *via Marcantonio Colonna*. C'est à la première période, à l'Ancien Testament de la Maison Internationale, que je me rattache ; et c'est sans doute à la durée exceptionnelle de mon séjour d'étudiant à la Maison de la *via San Nicola da Tolentino* que je dois l'honneur d'avoir à évoquer la physionomie du cher disparu.

Un trait frappait d'abord dans cette figure : sa sérénité. L'égalité d'humeur de M. Fontaine ne se démentait jamais. Du moins, au cours des quatre années, je l'ai toujours vu maître de lui ; aucun éclat de voix, aucune parole amère, rien qui trahît une âme irritée ou blessée. Cela suppose une possession de soi, peu ordinaire, une force de volonté comme on en voit rarement. Aussi, faisait-il bon vivre auprès de lui. Quelles bonnes récréations a vues le petit salon de la « Casa » ! M. Fontaine y était naturellement le « *dux verbi* ». Le présent et le passé lui fournissaient la matière de tant d'anecdotes ! Quand il s'agissait du passé, il lui arrivait, il est vrai, de se répéter ; ce dont il ne se doutait pas toujours, parce qu'une partie de son auditoire se renouvelait chaque année et que nul ne passait normalement plus de deux ans avec lui. Qui n'a entendu raconter plusieurs fois, les innombrables tours joués par lui au « cher Père », de candeur légendaire et inguérrissable ? Mais cela ne tournait jamais au monologue. M. Fontaine aimait à taquiner ses jeunes confrères, et il admettait fort bien qu'on le lui rendît. Bien malin, il est vrai, celui qui pouvait le prendre en défaut ; et sa joie était grande quand nous ayant laissé croire qu'il avait été victime d'un aigrefin, d'un mendiant ou d'un « tapeur », il nous apprenait qu'il avait eu le dernier mot ou qu'il venait de nous mystifier. Oui, après les longues séances de l'Université, quand une matinée de cours à l'*Angelico* s'était achevée par un exposé critique de la philosophie d'Hegel ou une discussion sur le constitutif formel de la personnalité, quelle agréable détente c'était de pouvoir revivre l'« *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* ». Oui, « *fratres* » ; car notre supérieur ne voulait être pour nous qu'un frère aîné. Il voyait dans ses jeunes confrères, l'espoir de la petite Compagnie qui lui était si chère. Quel souvenir

enchanté, il avait gardé de ses premières années de sacerdoce, de son passage à Troyes, de ses années de Montpellier surtout ! Son affection pour le supérieur du grand Séminaire de cette dernière ville s'était nuancée de vénération quand M. Verdier fut devenu Supérieur général, mais elle gardait sa chaleur, on pourrait dire, sa tendresse. Une correspondance presque quotidienne s'échangeait entre Rome et Paris. J'étais de passage à Rome, quand il reçut la *Vie de saint Vincent de Paul*, par M. Coste, et je fus touché par la joie visible avec laquelle il me lut la lettre du Père Verdier qui lui sert d'introduction. Il aimait à parler de ceux de ses confrères, dont l'intelligence, les talents, les services rendus à l'Église, les vertus, jetaient quelque rayon de gloire sur la Congrégation. Le bon renom de la « Casa » parmi les maîtres de l'*Angelico* lui était aussi une fierté. A l'approche des examens, il encourageait aimablement les jeunes qui éprouvaient un peu de trac ; et la joie des nouveaux docteurs était visiblement la sienne.

Les confrères de passage bénéficiaient eux aussi de cette cordialité. Sans se lasser, il renouvelait pour chacun d'eux les démarches nécessaires pour obtenir une audience, assister en bonne place aux cérémonies de Saint-Pierre, traiter rapidement une affaire. Il donnait des conseils pour l'emploi judicieux des jours trop peu nombreux dont on disposait, suggérait les visites à faire, signalait les endroits pittoresques et ne manquait jamais de conseiller une promenade au Janicule, à la tombée du jour afin de contempler le spectacle de Rome au coucher du soleil. De tous ces bons offices, on lui demeurait reconnaissant. Je me rappelle avec quel accent ému le regretté M. Bateau à l'âme si délicate, si fine, me parlait de l'accueil que lui avait fait M. Fontaine. Beaucoup de ces hôtes de passage devenaient des correspondants, et le fameux « courrier » de M. le

Supérieur prenait de plus en plus un caractère international. Dans toutes les provinces de la Compagnie, il connaissait quelqu'un. Il s'intéressait aux progrès de chacune d'elles, et chaque fois qu'il recevait le nouveau Catalogue du personnel, il s'astreignait, avec une patience doublement méritoire de sa part, à compter le nombre des membres de la Compagnie pour constater avec bonheur dans son recrutement un progrès lent, mais continu.

Plus affectueuse pour sa famille religieuse, comme il convient, la charité de M. Fontaine n'était pas pour autant exclusive. Son influence, son expérience, ses bons offices, il les mettait à la disposition de qui voulait en user. Combien de communautés religieuses le considéraient un peu comme leur Procureur auprès du Saint-Siège ! Fallait-il mener à bonne fin l'œuvre longue et délicate de l'approbation de l'Institut, de la revision des Constitutions à mettre en harmonie avec le *Codex*, obtenir une dispense, une prolongation de pouvoirs ou simplement une bénédiction pontificale pour une fête de famille ? On lui écrivait ; et toujours on le trouvait empressé à rendre service.

Sa charité s'attestait aussi dans ses paroles. Sur le compte de ceux avec qui il avait autrefois vécu dans les œuvres, jamais de plaintes, jamais de critiques inspirées par le ressentiment. Son information exceptionnelle lui faisait connaître bien des faiblesses, bien des misères. Et, malgré le plaisir qu'il goûtait à conter de l'inédit, du piquant, il était d'une discrétion absolue.

Toutes ces qualités l'aidèrent beaucoup dans la direction d'une œuvre comme celle de la Maison Internationale. On voit s'y réunir, comme à Jérusalem, le jour de la Pentecôte, des hommes « *ex omni natione quae sub coelo est* ». Mais tous sont frères en saint Vincent, hommes de communauté. Il faut donc assurer l'obser-

vance de la règle, obtenir une certaine fusion d'éléments si divers d'éducation, de tempérament, de langue, éviter tout au moins les heurts regrettables, en sorte que ces représentants des diverses provinces de la Compagnie emportent les uns des autres et, par là, de la province représentée par chacun, une impression aussi favorable que possible. Cela requiert en tout temps, de la part du supérieur, beaucoup de doigté. Mais combien cela fut plus nécessaire encore pendant la guerre de 1914-1918 ! M. Fontaine aimait la France, son pays ; et la croix de la Légion d'honneur que le gouvernement français lui décerna ces dernières années fut, de cette affection et des services rendus à son pays, une récompense à laquelle il se montra sensible. Mais, fidèle à l'esprit de saint Vincent, et trouvant dans sa charité, dans son *sens de la mesure* une sauvegarde contre les excès possibles d'un sentiment légitime et contre ses manifestations trop bruyantes ou intempestives, il sut maintenir la bonne entente et l'esprit fraternel parmi les étudiants de la Maison Internationale.

Les qualités de M. Fontaine lui avaient concilié les sympathies du monde ecclésiastique romain. Sans avoir d'autre titre que d'être « *il signor Fontaine* », il était une sorte de personnage ; et, dans les escaliers du Vatican, les gardes-suisses lui présentaient les armes. Il est vrai qu'on l'y voyait souvent, surtout pendant le pontificat de Pie X. Je ne me rappelle plus comment avaient commencé leurs relations ; mais elles étaient devenues fort confiantes, enjouées même. Un jour, M. Fontaine accompagnait en audience privée un bon évêque-missionnaire qui oublia d'ôter sa calotte. Celle-ci étant tombée au cours d'une génuflexion, M. Fontaine s'en empara pour enlever au bon évêque la tentation de s'en couvrir de nouveau. « Mettez-la donc vous-même, M. Fontaine », dit en souriant le pape. Une autre fois,

c'est un camérier qui dit à Pie X : « Très saint Père, M. Fontaine va partir pour Paris, et il fait demander à Votre Sainteté si elle n'aurait pas de commissions à lui confier. — Ah ! répliqua le pape, M. Fontaine part pour Paris ? Il y a si longtemps en effet, qu'il n'y est pas allé ! ». Le dernier voyage datait de trois mois. A l'ambassade de France, aussi, l'accueil était confiant et cordial. On y estimait M. Fontaine, et je me souviens qu'en 1916, à notre départ en vacances, on nous confia un pli pour le ministère de la Marine.

On peut regretter que son goût pour l'action ait porté M. Fontaine à mettre l'étude au second plan de sa vie. Intelligent, d'esprit vif, dans toute la force de l'âge quand il arriva à Rome, il aurait pu profiter des facilités qu'il y trouvait pour compléter sa formation théologique. Mais, en dehors de ce qui concernait le droit canon, les livres ne le retenaient guère. Un matin, en entrant chez lui, je fus bien surpris de le voir plongé dans la lecture d'un manuscrit *in-folio*. C'était, m'apprit-il, un ouvrage de philosophie sur l'*hylémorphisme*, écrit par un diocésain de Mgr Tasso et que celui-ci lui envoyait pour obtenir le « *nihil obstat* ». Je pense que le volume fut lu en diagonale, comme il arriva pour la biographie d'une sainte récemment canonisée. A l'auteur, M. Fontaine envoya ses félicitations pour cet ouvrage, « si plein de choses ». C'était fort juste, s'agissant d'un livre d'au moins six cents pages, mais peu compromettant. C'est que, pour étudier à loisir et en approfondissant les questions, il faut s'enfermer dans son bureau et y demeurer longtemps. C'eût été demander beaucoup à M. Fontaine. Le matin, dès qu'il avait pris connaissance de son courrier et des journaux, il partait en tournée dans les bureaux des Congrégations romaines, chez les cardinaux, à l'ambassade de France, etc. Malgré l'accident survenu à l'une de ses jambes et qui lui

avait laissé une petite claudication bien caractéristique, il allait d'un pas alerte, lassant les plus décidés. Allions-nous à quelque rendez-vous commun ? Il y arrivait le premier, même quand, au départ, nous l'avions laissé à la maison ; et c'était pour lui un plaisir de le faire constater. M. Fontaine, c'était le mouvement perpétuel, et le mouvement à vive allure. Tout était fait tambour battant. On se demande comment il n'a pas abîmé plus vite son estomac, tellement il était expéditif dans ses repas. Il ne s'attardait nulle part. Quand il accompagnait un confrère dans ses visites aux musées et aux églises de Rome, il reprenait vite la direction de la porte, alors qu'on aurait voulu s'arrêter plus longuement devant un tableau ou une inscription. Prédicateur de retraites, M. Fontaine ne faisait pas languir ses auditeurs ou ses auditrices. Une instruction de vingt à vingt-cinq minutes ; puis, de retour à la sacristie, il y prenait son chapeau et allait faire un tour en ville. Un jour qu'une indisposition l'avait obligé à son grand regret à garder le lit, quelqu'un lui disait : « M. le Supérieur, votre purgatoire consistera à demeurer assis et sans nouvelles ». Quelle épreuve eût été pour lui, une vieillesse prolongée, condamnée à l'inaction et à l'immobilité. Dieu lui a épargné cette croix, puisque la mort l'a terrassé, après quelques jours seulement de maladie.

Cette esquisse bien sommaire du portrait de M. Fontaine n'a presque rien dit de sa vie intérieure. C'est qu'on ne pouvait guère en avoir la révélation par ses confidences. En dépit de sa facilité de relations, de l'aisance avec laquelle il faisait connaître ses idées et ses sentiments dans tous les domaines de la pensée et de l'action, une pudeur instinctive et aussi, sans doute, une réserve de propos délibéré, tenaient close la porte du sanctuaire intérieur. Mais déjà dans cette fidélité sans

défaillance à tous ses devoirs d'homme de communauté, dans son amour de la Congrégation, dans cette égalité d'humeur, cette cordialité qui ne se démentaient jamais, n'y a-t-il pas la preuve d'une vie intérieure que n'eût pas laissé deviner cette activité en apparence toute au dehors ? Le foyer de tout cela ne pouvait être qu'un profond esprit de foi, une vie sacerdotale intense, un grand amour de Notre-Seigneur. Quelque chose en transparaisait un peu dans ses répétitions d'oraison, surtout à l'époque de la retraite annuelle. Et ce nous est une raison de plus de le regretter, puis aussi de croire que le divin Maître lui aura dit : « *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui* ». Puisse le souvenir de sa physionomie sympathique et de ses vertus, puisse son intercession auprès de Dieu continuer ce que fit son action personnelle pour le bien de cette chère « *Maison Internationale* », à laquelle il s'était donné de toute son âme, qui lui doit tant et à laquelle son souvenir demeure à jamais attaché !

Pierre DULAU

---

M. CHARLES FONTAINE :

*Le Supérieur de la maison internationale  
Portrait moral*

*Ayant vécu à Rome aux côtés de M. Charles Fontaine, de 1921 à 1932, son collaborateur, M. Guillaume Stienen, aujourd'hui Visiteur d'Allemagne, a consigné, dans les pages suivantes, quelques-unes de ses observations que son Supérieur de jadis eût lues, probablement sans rien dire, suivant son habitude, mais certainement avec un sourire nuancé d'imperturbable amabilité.*

M. Charles Fontaine, le supérieur avec lequel j'ai vécu une grande part de ma vie de communauté, se distinguait par une répugnance très accentuée contre tout ce

qui « *faisait gémir la presse* » à propos de sa personne, mais M. Fontaine appartient désormais à l'histoire de la petite Compagnie, d'où ces quelques lignes.

Quand après la guerre je fus attaché à son service dans notre Maison Internationale d'études à Rome, je n'y allais pas sans quelque appréhension. Il flottait en effet dans l'air et le ciel politique quelques brouillards et des préjugés contre tout ce qui touchait l'Allemagne et les Allemands ; dans ce milieu international avec son Supérieur, très Français, ils auraient pu devenir un obstacle à la collaboration souhaitée. Il n'en fut rien. A repenser ces longues années de vie commune, j'admire encore le grand esprit de confraternité en saint Vincent qui faisait l'atmosphère de la maison, et dans laquelle se résolvait toujours en définitive l'amour de nos patries respectives. Si, au lendemain de la mort de M. Fontaine, quelqu'un de bien placé pour donner cette appréciation a pu m'écrire : « Vous avez été pour lui un excellent confrère et le modèle des collaborateurs », l'éloge revient, pour sa part aussi, au cher défunt.

La première impression que nous éprouvions, nous même étrangers, à l'endroit de M. Fontaine, était de se trouver en face du type de l'ecclésiastique français : cette appréciation implique tout un ensemble de réalités et de différences avec les ecclésiastiques d'autres nations, sans vouloir en rien préjuger pour cela de la valeur ou de la supériorité des gens d'Eglise dans les divers pays. Tenue ecclésiastique, urbanité de relations, manières très réservées ; tout cela fait de respect, d'aménité, d'humilité, devenu qualités par l'éducation et par une longue pratique, donnait à sa personne une onction et un air de distinction peut-être un peu compassée. Dans son entourage de clercs de multiples et diverses nationalités, exubérants de caractère, différents d'éducation et d'allures, la figure de M. Fontaine contrastait

singulièrement, et ce contraste a toujours persisté. Il le sentait et le ressentait, et il était parfois amusant de l'entendre relever dans l'intimité telle ou telle manière de faire de l'un ou de l'autre, avec un étonnement qui me faisait toujours penser au mot fameux : « Comment donc peut-on être Persan ! ».

Une autre impression de premier abord était qu'on avait à faire avec M. le *Supérieur*. Cela aussi, par la longue pratique de l'office soit dans les séminaires de France soit à la Maison Internationale d'études, semble avoir été pour lui une seconde nature. Le règlement de la maison et lui s'identifiaient. Celui qui avait vécu quelques jours seulement dans ce cadre, savait comment il avait à marcher pour le reste de son séjour. Tout y était réglé non par heures et demi-heures, mais par tel nombre de minutes avant ou après l'heure ou la demie. Il avait un œil particulier pour les trainards, et il savait tout ce qui se passait dans la maison depuis le sous-sol jusqu'à la terrasse. Trois choses bien apparentes rentraient pour lui dans le concept du Supérieur : être partout et toujours le premier, n'avoir jamais tort, n'admettre d'initiative qui ne vint de lui. C'était sans doute un reste de l'école à laquelle il avait été formé. Si au milieu d'une jeunesse d'un autre temps cette théorie pouvait avoir quelques inconvénients, elle avait par contre un avantage, (il faut savoir en toute situation saisir les choses par le bon côté qu'elles présentent), c'est qu'on pouvait, auprès de lui, apprendre l'art de jouer le second violon, habileté plus rare, paraît-il, que de jouer le premier. Dans l'ordre du jour il y avait aussi la part des habitudes particulières du Supérieur. Tout homme, dit-on, a droit à deux originalités. L'on raconte aisément d'un certain philosophe que les gens de sa ville connaissaient l'heure, rien qu'à le voir partir ou revenir pour sa sortie quotidienne. Des habitudes de ce genre chez le bon M. Fon-

taine sont restées légendaires dans les souvenirs des générations d'étudiants qui se sont succédé à la Maison Internationale : ainsi à 4 h. 10, courants d'air établis dans le corridor et dans la chapelle, commencement des prières au déclic précédant le son de l'horloge, sorties et rentrées à telle heure invariablement la même, certains menus restés célèbres, les fonctions liturgiques réservées parmi lesquelles figurait, chaque année, le chemin de croix au chant du coq. Ses subordonnés connaissaient toutes ces habitudes et s'amusaient parfois de l'allure originale qu'elles donnaient à la marche de la maison. Pour le son de cloche il semble toujours avoir eu une particulière dévotion. Dans les premières années de l'installation de la Maison Internationale au Léonin, avant la grande innovation du téléphone de la maison, un timbre aux signaux divers pour le frère, pour certains étudiants, pour l'économe, tenait un chacun en haleine ; tantôt c'était l'un, tantôt c'était l'autre que le Supérieur appelait, souvent pour savoir seulement si on se trouvait à la maison.

Ces impressions de premier abord ne seraient pas complètes sans une dernière qui achève, vue de l'extérieur, la figure si particulière du Supérieur de la Maison Internationale. Il s'agit de sa prestesse. Il y mettait un point d'honneur. Repas, courses, votes à livrer aux Congrégations dont il était consulteur, affaires à y traiter, réponses à ses correspondants ; sa messe même n'en était pas exclue, tout devait aller à une allure sportive. A Rome où pourtant tout va, comme on sait, doucement, lentement, *piano, piano*, il éprouvait un spécial plaisir à battre des records de vitesse. Si la réussite couronnait de façon habituelle ses entreprises, le secret en est dans la vitesse de l'exécution. On ne peut concevoir M. Fontaine sans ce rythme accéléré de vie qu'il communiquait, bon gré mal gré, autour de lui à des na-

tures plus placides. Ses commensaux auraient beaucoup de traits à raconter sur ce point. Au dehors même chez certaines maisons de sœurs on s'apercevait de la présence de M. Fontaine, avant qu'il eût franchi la porte, rien que dans la preste façon d'actionner la sonnerie électrique. *Esto velox*, sois expéditif, telle aurait été, disait-il lui même en plaisantant, sa devise s'il en avait eu à choisir. Toutes les actions de sa journée le proclamaient : *Esto velox in omnibus operibus tuis*. Rapide en tout.

Tel il paraissait de premier abord à celui qui prenait contact avec lui. Mais être et paraître n'est pas toujours une seule et même chose. M. Fontaine avait une nature bien trop complexe pour qu'on puisse se tenir à ces premières impressions. Il appartenait à cette catégorie d'hommes qui sont habitués à ne pas porter leurs sentiments sur la place publique. C'est seulement par une longue accoutumance qu'on arrivait à entrevoir, bien retranchés derrière toutes sortes de défenses, les sentiments de son âme.

Plus faciles à saisir étaient ses qualités d'intelligence : son esprit vif, sa finesse d'observation, son goût pour les pointes spirituelles... cela brillait au dehors. À la maison comme en ville il ne voyait pas seulement mais il observait tout. Aucun travers, aucune originalité ne lui échappait : « Avez-vous remarqué, un tel un tel, il n'a pas les yeux droits ». Et il y attachait quasi infailliblement un défaut de jugement. Quand je le plaisantais sur cette psychologie un peu sommaire, il me répondait toujours : « Croyez-en mon expérience... » et il le démontrait en alignant des exemples, et ne manquait pas, le cas échéant, de dire : « Eh bien,... et ses yeux ? ».

Par contre M. Fontaine était peu enclin à tout ce qui relève de l'imagination ou du sentiment. En fait de littérature, était spécialement de son goût le bonhomme

La Fontaine avec ses piquantes réflexions morales, chargées d'expérience. Il ne semble guère avoir fréquenté la poésie, si l'on excepte *Le jardin des racines grecques* dont il aimait à citer des tirades et surtout le fameux : *Laos, peuple, est souvent bien grue*. Après cela rien d'étonnant que les questions de sentiments n'eussent pas grand intérêt pour lui. De suite il y voyait la part naturelle, inévitable des exagérations. Cela heurtait son *sens de la mesure*. A côté de lui on apprenait à faire taire ses sentiments, leçon après tout non sans utilité dans certaines situations et dans certaines charges. Une complexion pareille ne pouvait pas être sans répercussion sur son ministère de prêtre. Quand il avait une conférence à faire aux sœurs ou qu'il leur prêchait la retraite je m'imaginai souvent que, à l'entendre, les bonnes sœurs, esprit surnaturel bien entendu mis à part, devaient le trouver en définitive un peu sec. Ce n'est pas d'ailleurs dans ce rayon qu'il cherchait les succès de son ministère, et personne, je crois, ne pourra se figurer aisément M. Fontaine Directeur des sœurs. Il n'en faisait d'ailleurs pas grand mystère. Ses goûts et ses aptitudes étaient pour l'action auprès de ses confrères dans le sacerdoce : « Ah ! les prêtres, ... disait-il souvent, ... Il faut toujours soigner les prêtres ! ». Ses connaissances, son expérience, l'élément raison lui avaient ici acquis des sympathies plus larges. Vu cet ensemble de dispositions, il est tout naturel que ses préférences intellectuelles l'eussent orienté de bonne heure vers l'étude du droit. A Montpellier il se distinguait déjà par là. Ses fascicules du *Compendium juris privati canonici juxta Decretales Gregorii IX* en sont une preuve, tout comme le *Manuel de droit public* de M. François Verdier, enseignant alors au même séminaire. A Rome il eut l'occasion, surtout après ses nominations de consultant, de s'adonner davantage encore à ces études, bien en harmonie avec

son tempérament moral. Je le vois encore, dans les premières années, passant des jours et des semaines à étudier la plume à la main le nouveau Codex, canon par canon. A la Congrégation des sacrements il s'occupait surtout des causes de nullité matrimoniale, et les dossiers se succédaient sans interruption, parce qu'on savait apprécier et aussi exploiter sa prestesse de travail. A certains moments cependant, cela le dépassait et il trouvait qu'on exagérait. En ces occasions, les importuns, il en avait quelques-uns qui étaient abonnés chez lui, étaient reçus avec l'amabilité d'usage ; mais avisé de leur arrivée, il m'incombait de le délivrer de ces fâcheux par l'exécution de quelque manœuvre savante.

Droit de l'Eglise et droit de la Compagnie, étaient l'objet de ses préférences intellectuelles et de ses occupations habituelles. Il y revenait, presque à toutes les récréations. Il ne manquait jamais l'occasion, après la lecture obligatoire des règles, de rappeler, chaque année, les sources de notre droit : bulles, constitutions, etc. Les jeunes gens, pour la plupart destinés à avoir un jour quelque influence dans leurs provinces respectives, ne devaient pas ignorer ces choses de première importance. S'il faisait parfois en récréation quelque excursion sur un autre terrain du savoir ecclésiastique, on avait l'impression qu'il entendait par là plutôt amorcer ou activer les conversations et les discussions, sans trop s'y avancer lui-même. D'ailleurs Rome et les événements et les personnages et les questions du jour fournissaient ample matière à nos entretiens, toujours vivants, intéressants et instructifs. M. Fontaine naturellement à l'affût du moindre bruit, cultivant ses nombreuses relations dans tous les coins et recoins et à tous les étages, et fidèle à sa quotidienne et rapide ronde d'écoute, savait agrémente les récréations de détails inédits et d'expériences personnelles.

J'ai parlé de sa prudence, qualité qui le distinguait ; mais, si, pour être vrai et complet, je me pose la question de savoir qui était la plus développée chez lui de la prudence ou de la simplicité, d'aucuns qui l'auront bien connu seront tentés sans doute d'esquisser un léger sourire. Et pourtant la question se pose. La prudence de M. Fontaine est passée, je crois, non seulement à l'histoire, mais elle a fait un pas de plus, elle est entrée dans le domaine de la légende : preuve qu'il la possédait à un degré éminent, car on ne prête qu'aux riches. Le fait qu'il fut appelé peu à peu dans plusieurs Congrégations romaines comme consultant, le nombre considérable de personnes qui recouraient à lui dans leurs difficultés, évêques et supérieurs généraux de communautés, le prouve assez. Pour moi, ce qui me paraissait le plus intéressant, c'était d'observer sa méthode. Ses appréciations et ses décisions étaient le fruit de la réflexion sans doute, mais avant tout le résultat de ses informations. Il savait les prendre, le cas échéant, auprès des compétences : elles foisonnent à Rome. Il les connaissait et savait à qui recourir selon les cas. Il avait une manière à lui de se lier ces hommes de valeur par une amitié soigneusement cultivée. Pour la solution de problèmes ou pour l'appréciation sur des personnes et des situations, c'est dans ce qu'on peut appeler ces travaux d'approches que se trouvait, avant tout, le secret de la réussite de ses affaires. Bien souvent il ne les faisait pas par lui-même, soit qu'il jugeât opportun de ne pas paraître, soit parce qu'il lui fallait sortir du cercle de ses connaissances, et c'est surtout alors qu'il me fut possible d'observer et d'apprendre ce que j'appellerais volontiers « la manière » de M. Fontaine. Il avait une *véritable maîtrise* dans l'art de préparer la réussite de ses affaires. Chose curieuse, durant cette phase de préparation, pourvu qu'elle ne durât pas trop longtemps, il pouvait être aussi patient qu'il était défiant

de lui-même, mais passé ce temps et les consultations épuisées, son tempérament prenait le dessus et c'était alors l'exécution, l'information rapide, le record. Sa réputation et celle de la maison y semblait engagée. Que d'affaires importantes et instructives ont été traitées de cette façon ! A la fin je m'y étais rompu, de manière à pouvoir pendant sa périodique absence deux fois l'an, expédier les affaires à sa place et à sa satisfaction. Cette dernière il l'exprimait lui-même fort rarement, mais il la disait à d'autres à l'occasion, et à l'apprendre par voie indirecte on en éprouvait une double jouissance. Je me rappelle entre autres une très sérieuse question, pour laquelle M. Lobry venait lui-même tout exprès d'Istanbul. Trouvant M. Fontaine à Paris il lui exposa le cas, l'urgence, la difficulté résultant de son absence de Rome où il fallait traiter la question, les vacances de la Curie, etc., etc. Pour toute réponse il m'envoyait M. Lobry à Rome, l'assurant que je saurais lui arranger son affaire. Malgré les difficultés, en peu de temps, le but désiré fut atteint à la grande satisfaction de ces deux hommes, fins connaisseurs dans l'art de négocier. C'était un succès qui valait la peine d'être noté.

La prudence sans vertu complémentaire, la simplicité, ne serait qu'astuce. Si dans la pratique de la prudence M. Fontaine avait à sa disposition certains moyens de très subtile finesse, il faut l'attribuer sans doute à son intelligence aiguisée qui parvenait à distinguer là encore où d'autres ne pouvaient plus le suivre. Quand on le plaisantait de cela, il se défendait toujours de son amour pour la vérité. Question de distinctions, thème familier de conversations, où il aimait à promener ses jeunes théologiens. A côté de cela il pouvait être d'une ravissante simplicité. Il faudrait laisser ici la plume à certains de nos jeunes étudiants qui se faisaient un sport de la mettre en évidence : « Ah ! les gaillards »... se conten-

tait-il de dire quand il apprit, longtemps après les faits, quelques-unes des innocentes fredaines. Le personnel de la maison changeant d'année en année, il avait toujours un auditoire nouveau auquel il racontait les mêmes histoires de jeunesse ; les originalités de confrères, célèbres dans la Compagnie ; les souvenirs de la guerre, etc. Pour moi qui les entendais, toujours avec la même satisfaction d'ailleurs, je me plaisais à observer que pas un détail n'y variait ; éditions nouvelles, stéréotypées, les histoires *du cher Père* [Bessière à Montpellier], les aventures romaines de M. Giordano et tant d'autres. Il était bien entendu pour nous tous que le Supérieur ne pouvait jamais avoir tort, pas plus d'ailleurs qu'il ne pouvait jamais être en retard. Quand cependant cela lui arrivait de temps à autre, il avait à son usage certaines pieuses industries qui lui permettaient de rectifier la position. Tout le monde les connaissait, cela se passait de génération en génération. Il n'y avait que lui à ne pas se douter de la clairvoyance de son entourage. Simplicité de grands hommes qui a son charme et son profit réel.

Le portrait de la physionomie morale du bon M. Fontaine serait manifestement incomplet si l'on ne levait tout au moins un coin du voile qui cachait bien au fond de son âme l'*esprit surnaturel* dont il était pourvu. C'est ce que peut-être la plupart de ceux qui l'ont accidentellement approché ont le moins soupçonné dans cet homme, captivant par ses brillantes qualités naturelles. C'est peut-être aussi ce que lui-même, très peu enclin à manifester ses sentiments, tenait le plus soigneusement à l'abri des regards indiscrets. Cependant on ne vit pas de si longues années côte à côte sans qu'il n'en transparaisse quelque chose, malgré le soin qu'on met à garder cela par devers soi et pour Dieu.

La présence ou l'absence de cet élément surnaturel

dans la vie privée ou dans l'action publique des hommes qui nous entouraient et dont forcément il était souvent question dans nos conversations quotidiennes, ne lui échappait pas. M. Fontaine en avait un sens très averti. A côté d'autres qualités il se plaisait à souligner avec une très vive admiration cet élément dans la vie des hommes. Pour se borner à un exemple, quand il parlait des maisons de nos sœurs de Rome, des expressions comme celles-ci revenaient souvent sur ses lèvres : « Ah ! ces bonnes filles... elles ont bien tout de même l'*esprit de leur vocation* ». Leurs maisons les plus pauvres, les sœurs du service des pauvres, avaient ses préférences. Lui était spécialement chère, telle maison aux environs de Rome si indigente, qu'il faisait ramasser chaque année les vieux habits pour ses malheureux. Lui, pourtant si parcimonieux de sentiments et d'éloges, ne trouvait pas assez d'expressions pour nous communiquer son admiration pour ces *bonnes et vraies* Filles de Saint-Vincent. Par contre venait-il à parler d'autres maisons religieuses de sœurs à Rome, tout en trouvant charitablement des raisons et des excuses, il ne pouvait s'empêcher en présence de ces palais, de ces parcs et de ce luxe, de dire en fin de compte : « N'empêche, c'est un coup de poing à la figure des pauvres gens ».

*L'esprit de la vocation* ! une autre formule habituelle sur ses lèvres. Cet esprit inspirait son exemplaire et méticuleuse exactitude au règlement et aux traditions de la Compagnie, et transparaisait visiblement au cours de ses conférences annuelles aux jeunes prêtres étudiants. « On se demande, c'était un de ses thèmes, on se demande vraiment pourquoi certaines gens sont entrés dans la Compagnie ! » S'il insistait sur la régularité extérieure, c'est qu'il y trouvait, selon ses principes de pédagogie, le moyen le plus sûr de protéger et de favoriser l'*esprit intérieur*. Parlant de ceux qui quittent leur vocation, il

aimait à citer une parole que le saint pape Pie X lui avait dite un jour, au cours d'un de ses nombreux entretiens familiers. Le Pape parlait d'un délégué apostolique fameux et tout aussitôt d'ajouter : « J'aime certes beaucoup les religieux, mais pas ceux qui ont quitté leur habit, parce que c'est ou manque de persévérance ou manque de jugement <sup>1</sup>. » Et le Pape revenant au célèbre Délégué, ancien religieux : « Si je l'avais su, jamais il ne serait devenu évêque. »

Cependant, pour quelques-uns de ses confrères ayant quitté leur vocation M. Fontaine conservait une bienveillance particulière, soit qu'il espérât exercer sur eux une salutaire influence, soit qu'il vît, dans certains cas, des circonstances atténuantes.

Au fond de tout cela il y avait également le soin et le respect qu'il gardait pour les prêtres. Partout où il pouvait aider ceux qui recouraient à lui, il leur prêtait volontiers ses conseils éclairés et affectueux. Aussi il faut avoir été témoin de sa joie quand, à certaines époques de l'année, il recevait d'eux des témoignages de reconnaissance et d'affection. Ces amitiés et cette gratitude de prêtres : confrères, collaborateurs, ou anciens élèves le rajeunissaient en lui faisant remonter le cours des années. J'ai été plus d'une fois témoin de sa joie de revoir à la Maison Internationale quelques-uns de ces anciens collaborateurs de Poitiers, de Montpellier et d'ailleurs, figures d'ecclésiastiques distingués par leur science et leur esprit apostolique. M. Fontaine alors était radieux et se mettait en quatre pour faire honneur et plaisir à ses hôtes aimés.

Il gardait des sentiments analogues pour sa famille naturelle. Il en parlait quelquefois, mais rarement et très discrètement. Leur pratique religieuse, seule, le

1. *Ai frati voglio bene, ma no ai trati s'ratati, perché questo prova o mancanza di perseveranza o mancanza di giudizio.*

préoccupait. Je me rappelle ses soucis à propos du mariage d'un de ses neveux, ses préoccupations sur le baptême du fils d'un autre : il n'eut de repos jusqu'à ce que, par lui-même, il eut constaté l'inscription de ce baptême aux registres mêmes de la paroisse.

Mieux encore que par la légendaire régularité aux exercices communs, l'esprit surnaturel de M. Fontaine transparaisait à travers sa fidélité à ses exercices privés de piété. J'eus souvent l'occasion de le voir, de bon matin, lisant son *Nouveau Testament*. Il y ajoutait quelquefois un chapitre de l'*Ancien* : « Il est bon, disait-il, de relire la Bible ». Il préférait les livres sapientiaux : *les Proverbes, l'Ecclésiaste, l'Ecclésiastique*, qui cadraient mieux avec sa tournure d'esprit. Détail également qui en dit long sur ses préférences, M. Fontaine avait une prédilection pour les éditions minuscules. Ainsi l'on ne peut s'imaginer facilement M. Fontaine avec un solennel et majestueux bréviaire entre les mains. Le plus petit, que d'autres n'auraient pu lire, était son préféré. Dans ce même format affectionné je trouvai un jour parmi ses livres de choix, une édition des *Confessions de saint Augustin*. A ma surprise de trouver ce petit livre chez lui, M. Fontaine de me dire aussitôt : « Cela vous étonne... c'est pourtant un livre fort beau ». Et vraiment, pour qui connaît ce que sont les *Confessions de Saint-Augustin*, livre unique dans toute la littérature humaine, cette réflexion d'apparence banale, en dit long sur les sentiments de M. Fontaine. Malgré les apparences, il avait une sérieuse et profonde piété sacerdotale. A la chapelle je me trouvais à ses côtés : l'entrain et les sentiments qu'il mettait dans le chant des motets aux saluts du Saint-Sacrement devenaient communicatifs. Souvent il me passait le livre pour m'indiquer la page. Il y avait dans ces attitudes plus que des habitudes d'ancien préchantre de Saint-Lazare. Un fait me frappait chaque

année. Le mois du Sacré-Cœur arrivé, je voyais toujours apparaître un petit livre, usagé, broché, sous une couverture rouge fatiguée. A un moment donné pendant l'heure d'oraison il l'ouvrait, lisait quelques pages, le refermait et continuait sa méditation. C'était pour chaque jour du mois de juin sa pratique de dévotion au Sacré-Cœur ; pratique et dévotion si discrètes qu'il faut avoir été son plus proche voisin pour s'en être aperçu.

A plusieurs points de vue, le récit des derniers moments si douloureux de la mort de M. Fontaine fut certes bien pénible pour moi. Mais dans la lettre détaillée de S. Em. le cardinal Tisserant, témoignage d'une vieille et précieuse amitié, ce qui me consola ce fut d'apprendre que la mort était venue le prendre sans qu'ils'en aperçût. Quand je vivais encore auprès de lui dans cette chère Maison Internationale, M. Fontaine avait déjà l'habitude de parler de sa mort : pour son compte il la prévoyait subite : « Il faut y penser à nos âges », répétait-il, quand il apprenait le décès d'un confrère particulièrement connu ou d'un de ses amis romains. Même quand il plaisantait avec S. Em. le cardinal Bisleti, avec lequel il était lié d'une si cordiale amitié, et que celui-ci lui annonçait chaque année que ce serait sans doute pour lui la dernière, M. Fontaine le redisait lui aussi très sérieusement. Il avait également bien présent le sentiment de la responsabilité de ce grand passage, en disant de certains : « Ah ! ils vont au ciel tout droit à cause de leur simplicité, mais d'autres, à cause de leur intelligence, quel bien mauvais quart d'heure ils auront à passer ».

Depuis mon départ de Rome aucune lettre de M. Fontaine ne m'arriva pendant ces cinq dernières années sans que la pensée de sa mort ne s'y trouvât discrètement sous une forme ou sous une autre. Sa dernière, me relatant en détails la mort de M. Tardieu, un compagnon de Sicile, me parle aussi de sa propre maladie et

de ses douleurs. Rien cependant ne faisait songer à sa fin prochaine. La fine écriture, caractéristique de ces pages remplies de nouvelles, démontrait au contraire la fermeté habituelle de sa main. Quelques jours après M. Fontaine n'était plus. Si la mort l'a terrassé, elle ne l'a pas surpris à l'improviste. Il y était même plus préparé qu'on ne pouvait le croire autour de lui, et il faut avoir connu la profonde discrétion de ses sentiments pour pouvoir le dire en toute sécurité.

*Cologne, mars 1937.*

Guillaume STIENEN.

*M. Charles Fontaine : SES DERNIERS JOURS.*

Ceux qui ont vu et connu M. Fontaine durant ces dernières années et surtout dans sa dernière maladie, souscriront volontiers à cet ultime diagnostic du chirurgien : « Voilà un mal qui couve depuis trois ou quatre ans ; et dont nous tenons maintenant une impétueuse et brutale manifestation ». Les changements progressifs dans nos habitudes, cette seconde nature, ne peuvent manquer de frapper un esprit perspicace. Ils ne trompent pas, puisqu'ils sont l'effet ni du caprice ni du hasard, mais bien la manifestation d'un état physique qui ne permet plus d'y demeurer scrupuleusement fidèle. Ainsi l'on n'avait guère besoin de médecin pour savoir si M. le Supérieur allait bien ou mal..., il suffisait de surveiller ses sorties (celle du matin, de 8 h. 1/2 à 10 heures ; arrivée du courrier et du journal de France ; celle du soir, de 2 à 4 heures), sorties non certes de pur délassement, mais utiles et même nécessaires pour son travail de consultant de plusieurs Congrégations. Or, dès l'année dernière et surtout depuis son retour des vacances de 1936, les infidélités

aux promenades rituelles se multipliaient d'une impressionnante façon : on était étonné de trouver dans la maison M. le Supérieur, alors qu'autrefois on aurait juré, les yeux fermés, qu'il était dehors, et lui-même n'en aurait pas été moins surpris que les autres, si la nécessité ne lui en avait fait une obligation. Ces tout derniers temps, les promenades s'étaient réduites à une longue course par le tram *Tour de Ville* ; les autobus faisaient le reste, et la marche était devenue une exception... Ne se félicitait-il pas alors, comme d'un tour de force, d'être revenu à pied de la *place Colonna* à la maison... Et l'on comprend qu'il en fût fier, car cet effort prolongé amenait aussitôt une profonde fatigue. Même « *la grande promenade* » et le repos des vacances, agrémenté de patientes parties de pêche dans l'étang de Tachy, ne réussissaient plus à lui redonner ce regain de santé dont il avait besoin. Après ces dix semaines d'absence, ceux qui le revoyaient étaient unanimes à affirmer qu'il revenait plus vieilli et plus cassé qu'il n'était parti.

Autre constatation, M. Fontaine qui ne s'abstenait d'aucun exercice de règle, véritable pendule vivante ! — une pendule perpétuellement en avance —, le bon M. Fontaine, dès l'année dernière déjà, plusieurs fois par semaine, et cette année-ci presque tout le temps, ne présidait plus la prière du soir. Avec la fatigue, croissait aussi le temps du repos au lit... repos qui devait lui être bien insupportable, car le lit et M. le Supérieur n'étaient incontestablement pas cousins-germains... on l'a constaté suffisamment durant sa maladie. Aussi la cloche du lever le trouvait toujours debout ; et personne ne pourrait se faire gloire de l'avoir souvent précédé à la chapelle pour l'oraison. Nous savons tous combien il fut fidèle à cet important exercice du matin et comment le bas de son prie-Dieu lui servit parfois

de puissant claquoir pour réveiller les imitateurs de saint Pierre... ; personne n'était épargné ; geste que les étudiants traduisaient, avec une pointe de malice, par ce texte de l'hymne bien connue : « *Gallus* » *jacentes excitat et somnolentos increpat*. Mais, là aussi, il y avait depuis quelque temps des signes de fatigue. Les jours — assez rares d'ailleurs — où il n'en pouvait plus, il venait pour commencer la prière, puis se retirait dans sa chambre, après avoir célébré la sainte Messe. Les autres fois, il s'asseyait sans attendre la lecture des points de la méditation ou immédiatement après le *Veni Sancte Spiritus*.

• Mais devant tous ces prodromes du mal, que pouvait-on faire ? Très dur — trop dur même — pour son compte, sans doute pour compenser ceux qui sont par trop douillets, M. Fontaine paraissait brouillé pour toujours avec la Faculté, dont d'ailleurs il avait eu rarement besoin pendant sa vie, sinon pour des fractures assez nombreuses : il y était sans doute prédestiné, puisque la première, je crois, remonte avant son entrée dans la Congrégation. Les régimes !... il citait en riant des cas où les patients n'en avaient eu cure... et étaient arrivés quand même à 84 ans et plus. Les eaux... ce n'était plus de son âge... : combien qui ne sont pas de son avis et le prouvent. Les médecins !... quand le nôtre venait pour quelque étudiant malade et qu'il était lui-même fatigué, il ordonnait de n'en rien dire. Ne parlons pas des spécialistes. Quelques semaines avant de s'avouer vaincu, son économe l'avait prié de se laisser examiner par l'un d'eux. Avant de consentir à revoir le médecin ordinaire il confia : « Surtout ne lui parlez pas d'appeler un spécialiste, je n'en veux pas ». Pourtant, en 1936, devant une sérieuse fatigue, on lui recommanda d'en consulter un ; et même de laisser tenter une petite opération. S'il vit l'expert : il ne se soumit pas à l'in-

tervention chirurgicale. Devant cette entêtement, et cette sorte de négligence que certains n'hésiteraient pas à déclarer coupable et dont ils ne voudraient certes pas pour eux, ne faut-il pas reconnaître une preuve de la bonté de Dieu envers M. Fontaine, qui n'était pas le plus patient des malades. Ses soins et même une légère opération n'auraient réussi qu'à prolonger ses souffrances, mais non à le sauver.

Dès l'entrée de M. le Supérieur à la clinique, son état apparut comme très grave. Outre le mal dont il se plaignait, il ressentait une profonde prostration de forces. Abattement bien compréhensible, si l'on réfléchit que depuis quasi deux semaines le malade n'avait presque jamais pu reposer. Un malaise persistant le forçait, la nuit, à se lever presque toutes les dix minutes et pendant le jour interrompait toute autre activité. Quelques courts moments de bureau pour les lettres les plus urgentes, un coup d'œil vite lassé sur un livre ou le journal, le reste du temps une légère somnolence dans le fauteuil. La célébration de la messe elle-même avait dû être abandonnée : le samedi des quatre-temps, il avait dû se contenter de la messe plus courte de la vigile. La veille de Noël, il avait à peine pu achever le saint sacrifice ; la première messe de la Nativité lui demanda une grande dépense d'énergie. Il ne fallait plus songer à tenter l'entreprise. Le malade le comprit lui-même et y renonça ; d'ailleurs les événements se précipitaient.

Le dimanche 27 décembre, M. le Supérieur finit par se rendre à l'évidence, et il consentit à ce qu'on appelât un spécialiste. Celui qu'on nous avait recommandé, le médecin de la Cour, ne put venir malgré nos fréquents appels téléphoniques. On était alors en pleine recrudescence de grippe qui se changeait fréquemment en pneumonie : il fallut s'adresser ailleurs.

Là encore, le chirurgien-chef était fatigué, mais il envoya son fils. Les premiers soins soulagèrent considérablement le malade.

De quitter la maison et d'entrer dans un hôpital ou une clinique, il ne convenait pas d'en parler ; mais vraiment on ne pouvait plus soigner notre confrère à domicile, c'était le mardi 29 décembre : il fallait se décider.

Dès le premier examen, le chirurgien de la clinique ne cacha pas qu'il serait difficile, extrêmement délicat de sauver le malade. L'analyse du sang ne lui donna que trop raison : de l'urée en surabondance, trois fois la normale. L'organisme était non seulement empoisonné, mais littéralement infecté. Que n'a-t-on pas tenté pour éloigner le danger et gagner du temps, espérant qu'à la longue on réussirait à désintoxiquer ce corps, extérieurement du moins, si robuste ? Les injections de toute sorte : hypodermiques, intraveineuses et autres, essayèrent de soutenir le cœur et de soulager l'estomac dans l'absorption des liquides qui devaient évacuer les nombreuses toxines. Tout fut inutile : dès le 4 janvier, d'ailleurs, nous comprîmes qu'en dehors du miracle, il n'y avait plus d'espoir. Ce matin-là, vers 7 heures, un long frisson dura près d'une heure ; la fièvre d'un seul coup monta à 40° et l'abattit tellement qu'il avait peine à reconnaître. C'était le mal qui faisait irruption, renversant les derniers barrages qu'on tentait de lui opposer. Le soir, vers 4 heures, le péril apparut tellement imminent qu'on jugea nécessaire de lui administrer l'Extrême-Onction. Son Éminence le cardinal Tisserant, arrivé sur ces entrefaites, voulut bien lui donner ce suprême témoignage d'estime et d'affection, le préparant lui-même et faisant les onctions. Le malade semblait être conscient de l'acte qu'on accomplissait sur lui, puisque auparavant, il

avait répondu à toutes les questions posées et manifesté clairement sa volonté d'être son maître jusqu'au bout ; mais le lendemain, à sœur Grange le félicitant du mieux qui avait suivi la réception du sacrement, il répondit tout surpris : « Ah ! première nouvelle ! Inconscience ou oubli ?... Qui le sait ? En tout cas, après l'Extrême-Onction, on attendait d'un moment à l'autre son dernier soupir : toutes les marques de l'agonie : sueur abondante et froide perlant sur tout le corps, pouls intermittent, respiration haletante. Le mieux n'était que passager : non seulement il ne se maintint pas, mais dans les desseins insondables de Dieu, la dernière semaine de sa vie ne fut même qu'une pénible agonie : seul l'esprit demeurait intact dans un corps qui se décomposait irrémédiablement. Les souffrances étaient vives et l'on ne pouvait rien pour le soulager. Un hoquet permanent, signe de l'empoisonnement du sang, ne lui permettait pas de reposer. Douleurs insupportables sur tout le corps où il n'y avait plus de place pour tenter de nouvelles injections. Lui-même d'ailleurs n'en voulait plus et repoussait la main qui aurait essayé de le toucher, murmurant : « Ce n'est pas la peine, cela ne sert qu'à me tourmenter davantage ». Le cardinal Bisleti, dont tous connaissaient la profonde estime et la sincère affection pour M. Fontaine, lui continuait ses fréquentes visites. Le jour de l'Épiphanie, Son Éminence insista pour que le cher infirme revît son confesseur et reçut le Viatique. Ce même soir, vers onze heures, le malade lui-même manifesta le désir de recevoir l'Eucharistie : il parut bon d'y accéder. Ensemble nous préparâmes la cérémonie en récitant les hymnes de la fête du Saint-Sacrement ; et comme l'émotion m'empêchait parfois de trouver la suite des versets du *Lauda Sion*, il me les suggérait avec une parfaite lucidité d'esprit. Lui demandant

s'il ne serait pas mieux de recevoir seulement une parcelle de la sainte Hostie, il me répliqua : « Oh ! non, donnez-la moi tout entière ». Et la cérémonie une fois achevée, il ne put s'empêcher de souligner : « Le bon cardinal sera bien content de savoir que je lui ai obéi ».

M. Fontaine était prêt désormais à paraître devant Dieu, il avait reçu le pain des forts qui saurait le délivrer du malin esprit et le conduire à la vie éternelle. Pendant les 48 heures qui suivirent, l'assoupissement devint presque continu. Suivant le mot de saint Vincent : « Le frère était là, en attendant la sœur » ; celle-ci se présenta le lundi matin 11 janvier. Celui qui aurait vu le pauvre M. Fontaine quelques heures seulement après sa mort, aurait eu peine à le reconnaître, tellement fut rapide la dissolution. Pendant son agonie d'ailleurs on en avait eu de visibles manifestations ; et il était impossible de se faire illusion à ce sujet.

Les funérailles du cher disparu eurent lieu le 13 janvier dans la chapelle du *Léonin*. Une centaine de prêtres et de religieux représentaient presque toutes les Communautés de Rome. La France était là en la personne des délégués des deux ambassades ainsi que les principaux membres des Établissements français de Rome et de Lorette, dont M. Fontaine faisait partie. Les Filles de la Charité, très nombreuses, les sœurs de Bon-Secours, les Sacramentaires, les Ursulines avaient tenu à marquer leur reconnaissance à celui qui s'était montré toujours pour elles si bon et si empressé. M. Fugazza, l'envoyé de Notre Très Honoré Père, chanta la messe et donna l'absoute : l'émotion qu'on sentait dans sa voix faisait clairement comprendre la grandeur de notre perte.

M. Fontaine était une belle âme et une bonne nature ; c'était aussi une vive intelligence, agrémentée d'une grande finesse d'esprit qu'il prodiguait volontiers non sans quelque pointe de malice.

« Il aimait beaucoup l'Église, la Congrégation, les œuvres. Que le Bon Dieu nous donne beaucoup de prêtres de son mérite et de son dévouement ! Du haut du ciel, il priera pour la petite Compagnie, et n'oubliera pas la Maison Internationale de Rome qui lui tenait tant à cœur, et pour laquelle il se dévoua jusqu'au terme de sa vie, inlassablement, durant 34 ans.

Joseph ANGIULI

---

## TURQUIE

---

LETTRE DE M. JULES LEVEQUE A M. EMILE CAZOT

Istambul, le 4 février 1937.

CHER MONSIEUR L'ASSISTANT,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Ce matin, entre quatre heures et quatre heures trente, N. C. Frère Lajaunie Michel-Aimable est retourné dans la Mission du Ciel.

A quatre heures, comme d'habitude, il avait sonné le réveil de la Communauté, avait fait sa toilette, mis de l'ordre dans sa chambre. A quatre heures vingt-cinq, nous remarquâmes qu'on ne sonnait pas le premier coup de cloche pour l'oraison. Après la lecture des points d'oraison, voyant que Fr. Michel n'était pas à la salle d'exercice, M. Descuffi alla voir ce qui se passait. Il trouva ouverte la chambre du Frère, la lumière fonctionnait et, de prime abord, ne remarqua pas où se trouvait notre doyen de vocation. S'avançant plus avant dans la chambre, il vit le Frère, couché à terre, le long

de son lit, entièrement habillé. Il l'appela, mais ne reçut aucune réponse. Il vint me prévenir. A mon tour je me rendis à la chambre du Frère et nous constatâmes qu'il avait cessé de vivre. Un peu d'écume sortait de la bouche. Les confrères arrivèrent aussitôt. Nous mimas le corps sur le lit, je fis une onction sur le front et nous téléphonâmes immédiatement au médecin qui, à son arrivée, ne put que constater le décès.

C'est une ancienne figure de Saint-Benoît qui disparaît. Né le 1<sup>er</sup> décembre 1857 à Vendays (Gironde), le Frère Lajaunie était arrivé à Constantinople en 1879 ; en 1880, il était rentré en France et fut placé quelque temps à Vichy, à Madrid également, je crois. Il revint de nouveau à Istanbul en 1900 et n'eut plus d'autre placement.

Actif, travailleur, énergique, il ne comptait pas avec sa peine. Au point de vue « *vie religieuse* » il était très fidèle à la règle et à tous ses exercices de piété. Par tempérament il aimait la pauvreté et la pratiquait d'une manière exemplaire. A son décès nous ne trouvâmes *aucun* objet inutile, mais simplement son livre de Règles et son crucifix des vœux. Seulement quelques photographies d'anciens missionnaires, connus au cours de son long séjour à Istanbul, ornaient sa cellule, sous l'escalier menant à la tribune de notre chapelle.

Sans aucun doute il aura entendu la parole *Euge, serve bone* : Viens, fidèle serviteur, car jusqu'à son dernier soupir il a travaillé humblement et courageusement dans la petite Compagnie. C'était un bon frère coadjuteur. Dieu nous en donne toujours !

Dans ce commun désir, je demeure, cher Monsieur l'Assistant, en l'amour de N.-S. et de Marie Immaculée, votre tout dévoué.

Jules LÉVEQUE,  
*i. p. c. m.*

## CHINE

---

### PAOTINGFU

MONSIEUR VICTOR VARLAN (1881-1936)

M. Victor Varlan, modeste missionnaire, humble ouvrier du bon Dieu, vient de mourir le 18 octobre 1936 : mort toute simple, comme l'avait été sa vie. Plusieurs mois de vives souffrances ont clairement manifesté la flamme intérieure qui l'animait, sous le voile de l'humilité.

Fils de Louis Varlan et de Catherine Renières, Jean-Victor Varlan naquit à Prouilhac, diocèse de Cahors, le 28 juin 1881. Il poursuivit ses études secondaires au petit Séminaire de Montfaucon, sa philosophie et sa théologie au grand Séminaire de Cahors, et ordonné prêtre à Cahors, le 7 juillet 1907, il demanda de suite à être admis dans la Congrégation de la Mission. Reçu à Paris le 1<sup>er</sup> août 1907, il y fit un an de séminaire, et le lendemain de l'Assomption 1908, il s'embarquait pour la Chine : il parvenait à Shanghai, le 17 septembre et à Pékin le 28 du même mois.

Après un semestre de vicariat à Paotingfou-ville, deux mois à Tientsin, paroisse Notre-Dame des Victoires, et un trimestre à Pékin, paroisse de Saint-Michel, M. Varlan fut admis à prononcer les vœux à Pékin (Pétang), le 2 août 1909.

Désormais, pendant 27 ans, toute sa vie de missionnaire se passera dans le Vicariat de Paotingfou : à Sinnan, douze mois ; à Chaokiatchouan, curé pendant 4 semestres ; puis à Péwangly durant 18 années, et enfin, à Sukouotchouang pendant 5 ans.

Comme taille, il atteignait tout juste la moyenne.

Comme caractère, heureux mélange de finesse gasconne et de robustesse auvergnate. Tempérament moral, physique, parfaitement conjugués, sans faille ni gauchissement, établis en vue de l'action. Intellectuel ? Non ! Intelligent ? Oui, mais non pas pour s'établir dans le domaine de la spéculation pure, mais bien plutôt orienté du côté du réel et du pratique.

*M. Varlan, curé de Péwangly.* — Laissons de côté ses courts séjours dans les postes cités plus haut, notons seulement qu'ils furent coupés par une fièvre typhoïde qui le mit aux portes du tombeau, mais dont, guéri, il parut ne plus jamais se ressentir, et arrivons avec lui au village de Péwangly dont il fut, en 1912, le premier curé.

La paroisse à la tête de laquelle il venait d'être placé, dédoublement de Siwangly, comptait plus de trois mille chrétiens, dispersés en vingt localités, dans un rayon de 25 kilomètres autour du centre de Péwangly.

Le village n'avait eu pour s'occuper de lui que la présence saisonnière d'un vicaire détaché de la paroisse voisine pour la mission annuelle. Tout y était donc comme à l'abandon et présentait un triste spectacle : le logis exigü du prêtre présentait un aspect pitoyable ; et la chapelle, un état plus triste encore.

Quelques-unes des 19 chrétientés, dépendantes de la paroisse, possédaient ce qu'on est convenu d'appeler une chapelle ; ordinairement, deux maisons chinoises ; l'une salle de prière, l'autre, école ou catéchuménat.

Lors de la construction de ces maisons, pour le revêtement extérieur des murs, on emploie des briques, des pisés pour le revêtement intérieur que l'on blanchit à la chaux ; pour toiture, des poutres légères portant des nattes de roseaux recouvertes de terre. La chapelle de Péwangly ne se différenciait de ces chapelles que

par ses dimensions : même style, même matériaux.

Au moral, la situation se présentait sous des dehors encore moins engageants. Houlaotchai était le grand et seul catéchiste du village ; jadis, il avait rendu de réels services : la plupart des néophytes existants avaient été par lui amenés au catéchuménat. A l'époque, la chrétienté, ainsi d'ailleurs que toute la région, était dépendante de la paroisse de Siétchouang, à une quinzaine de kilomètres. Le curé, un prêtre indigène, bien qu'assisté de plusieurs vicaires, était accablé de travail, par ses nombreux catéchuménats. Il lui était à peu près impossible de se rendre compte par lui-même de leur fonctionnement ; des difficultés surgissaient en foule, d'où le proverbe : catéchuménat, procès assurés. Ainsi, Houlaotchai était devenu l'arbitre des destinées de la chrétienté de Péwangly. Son curé s'en rapportait à ses dires, épousant ses querelles, gazées sous le fallacieux prétexte de l'exaltation de la Sainte Église.

Avec la nouvelle paroisse, le fier-à-bras Houlaotchai se rendit compte rapidement qu'il avait à compter avec un maître. L'habitude de commander faisant aisément perdre celle d'obéir, le bonhomme ne pensa pas un instant devoir déférer à l'autorité du nouveau curé. Ayant soumis à ses volontés les curés précédents, il ne pouvait douter qu'il en serait de même de ce nouveau venu, jeune, étranger, d'allure plutôt retenue. Il s'arrogea donc, sans détour, les fonctions de régent, prit le nouveau maître sous sa haute protection. Le Père Varlan se rendit bientôt compte de la réalité. Nullement belliqueux, mais d'une fermeté consciencieuse et judicieuse, il comprit qu'il fallait rompre. C'était, bien prévues, l'hostilité et la guerre avec le clan du Houlaotchai. Pourtant, il fallait agir.

Un peu moins de deux mois après son arrivée l'occasion

espérée surgit. Des personnes étrangères à la paroisse vinrent trouver le P. Varlan, le priant de leur prêter son petit char pour conduire en ville une dame que le grand chariot des paysans eût par trop fatiguée. Pour faire parade de son autorité à Péwangly, Houlaotchai prend aussitôt des airs supérieurs ; il donne des ordres, fait sortir le char de sa cahute, semonce le cocher, bref joue au naturel son rôle de mouche de coche.

Je le tiens, murmure le brave P. Varlan, en mâchonnant son tuyau de pipe.

— Du seuil de la porte, d'un signe de la main, il le fait venir devant lui :

« Houlaotchai, lui dit-il, sur un ton de sèche fermé, il n'y a qu'un maître à la résidence, c'est celui envoyé par l'évêque, et celui-là, c'est moi. A partir de ce moment-ci, je t'interdis de mettre les pieds chez moi. Accomplis ton devoir de chrétien comme tout le monde, donne le bon exemple et c'est tout. Va ! »

Subjugué par ce ton d'autorité qui lui signifiait sa déchéance, Houlaotchai demeura sans parole et partit.

La nouvelle de cette exécution se répandit comme une traînée de poudre : à peine y pouvait-on croire. Le soulagement fut universel. A partir du moment où l'on sut qu'il était lâché, brûlé par le nouveau curé, le pauvre Houlaotchai entra dans la voie purgative : littéralement, on le harcela d'accusations au tribunal. Les païens se le repassaient à tour de rôle, ramenant au jour des méfaits passés, exactions, extorsions, tus longtemps par nécessité, mais non pas oubliés. Il dut expier, réparer... Lors du nouvel an chinois, il était en prison, et avait dû réaliser une partie de son patrimoine pour indemniser les plaignants et subvenir aux frais de ses procès.

Ainsi se trouvait heureusement renversée une si-

tuation qui en avait fait reculer d'autres, apparemment mieux qualifiés que le jeune missionnaire pour la dominer.

La concorde avec ses ouailles était alors fermement établie : elle ouvrait la voie à de subséquents développements. Jouissant de l'estime commune, païens et chrétiens le décorèrent d'un *pien*, large panneau laqué portant gravées et dorées quatre grandes lettres chinoises louangeuses : « *Vertu antique, bienfaisance actuelle* ». M. Varlan était heureux.

L'accroissement du nombre des chrétiens rendait nécessaire l'assistance d'un vicaire, Cette nécessité en entraînait une autre : la construction d'une résidence pour loger curé et vicaire, missionnaires de passage, sans oublier le Vicaire apostolique, lors de ses tournées.

En outre, il fallait trouver et aménager des locaux scolaires pour garçons et filles ; et une résidence convenable pour deux religieuses, institutrices indigènes déjà à pied d'œuvre depuis une année, mais misérablement logées. Tout cela se trouva, et se fit sans bruit. En juin 1914, la résidence était inaugurée, les religieuses chez elles, avec leurs élèves : les garçons dans deux écoles, l'une supérieure, l'autre élémentaire.

Entre temps, M. Varlan avait à assurer ses vingt missions annuelles : seul, il faisait face à tout. Avec cela, jamais pressé, parlant à peine, allant, venant, observant, disant quelques mots à celui-ci, adressant une brève observation à celui-là, et des brefs commandements à ses subordonnés. Toujours il ruminait son affaire : sans cesse, on le voyait absorbé par ses œuvres paroissiales : jamais rien d'autre ne le tint en souci. Tout de suite, il eut à cœur de discerner parmi ses enfants, ceux qui seraient envoyés au Séminaire. Il eut le bonheur d'en pousser deux jusqu'au sacerdoce.

Un troisième y accèdera bientôt. Animé d'un véritable esprit sacerdotal, simple et modeste, il leur servait de modèle.

Il suivait avec application les jeunes. Les personnes d'âge, disait-il, sont ce qu'elles sont ; tenter de les refaire est inutile. Je m'efforce de créer de nouveaux foyers chrétiens avec des éléments sur lesquels je puisse compter . Dans 15 ans, 20 ans, ajoutait-il, la paroisse sera fondée sur le solide et ça marchera. Les enfants de tels parents seront chrétiens, des chrétiens de roche.

Les épreuves n'étaient pas, en attendant, ménagées à cette chrétienté. Ainsi l'année 1913 vit une inondation désastreuse : le fleuve Tangho se répandit dans la plaine et anéantit toute espérance de récolte. Plus que la disette, c'était la famine assurée jusqu'à la future moisson.

Une conséquence directe et lamentable d'un tel état de choses, ce fut la vente des filles. Durant les missions, le P. Varlan eut la douleur de constater que plus de deux cents manquaient à l'appel, disparues pour toujours, au moins pour le plus grand nombre. Certaines d'entre elles avaient été acquises par des païens des montagnes de l'Ouest pour être épousées par leurs fils : opération avantageuse, car en cette triste année-là l'offre dépassait la demande, entraînant l'abaissement des prix. Dans ce désastre, et pour l'en consoler, plusieurs filles ainsi jetées dans le paganisme, convertirent leur nouvelle famille. Rien de poignant pour le missionnaire que d'assister impuissant à de tels exodes, car, dans la plupart des cas, on devine trop à quel genre de vie sont destinées ces chères enfants du Bon Dieu. Ce sont là des douleurs qu'à distance on n'imagine pas aisément.

Au cours de ce débordement du Tangho, voici qu'un

soir de février, un homme du village vint trouver M. Varlan, et lui signale qu'au village de Foukiang, de l'autre côté du fleuve, un chrétien lui demandait de venir administrer les derniers sacrements à un vieux qui se mourait. La débâcle des glaces commençait ; traverser le fleuve à cheval ou en char, il n'y fallait pas songer. Passer à pied ? La nuit était noire, le vent glacial. Qu'importe, M. Varlan s'engage dans l'eau, détourne les glaçons ; il s'enfonce dans la vase. Il revient sur ses pas et va plus loin, pensant que le fond serait plus ferme. Mêmes efforts et même insuccès : épuisé, transi, il rentre en hâte à la maison, se met au lit, et tombe alors dans un état de prostration qui dura trois jours. Il fallut toute la robustesse de sa constitution pour se tirer de ce terrible pas. C'est ce qu'il racontait jovialement à un confrère qui survint quelques jours après. Aussi en 1920, à trente-neuf ans seulement, après huit années de cette vie, il était tout blanc.

M. Varlan était le bon Pasteur qui connaît ses brebis : il se dépensait pour elles. Il laissait son vicaire à la résidence, pour le ministère de Péwangly, et il partait. Ses absences ne dépassaient guère une quinzaine. La préparation d'une fête, des affaires le ramenaient chez lui pour quelques jours.

Avait-il eu chaud, froid, avait-il été traité convenablement ou non, il ne le disait pas ; s'il s'en était aperçu, ce qui est douteux, il s'en taisait. Mais par contre quelle jouissance il éprouvait à rapporter des bonnes nouvelles de ses catéchumènes et de ses écoles : de la sorte, il sema. Sans doute, il s'écartait de sa paroisse, à l'occasion de ses retraites annuelles et aussi lors de ses visites à son directeur de district, résidant à 25 kilomètres. Là, chez ce dernier, vieil ami, il changeait de caractère : il redevenait enfant, enjoué et taquin. Dans l'intimité, le bon P. Varlan était charmant.

il riait d'un si bon cœur, et l'on entendait sa voix : cette voix d'un timbre doux, était malheureusement rétive, capricieuse et M. Varlan, si maître de lui en tout le reste, ne parvenait pas à la faire obéir. Il le savait et on ne l'ignorait pas. On ne se privait pas dès lors de le lancer sur ses improvisations grégoriennes, lors de ses grand'messes.

Après s'être dépensé à Péwangly, y avoir reconstruit l'église, M. Varlan, fut nommé à Sukouotchouang, et de 1930 à 1934, se dévoua modestement, lutta, souffrit. En décembre 1934, il prit froid et dès lors ne se remit jamais. Enfin, le 22 mai 1935, il se résigna à rentrer à l'hôpital de la Mission à Paotingfou. Dès ce moment son existence ne fut plus qu'un douloureux calvaire qu'il gravit héroïquement. Au printemps 1936, se sentant alors quelques forces, il voulut aller à Tonglu accomplir le pèlerinage de Notre-Dame. Il en repartit les yeux pleins de larmes : il venait de faire ses derniers adieux à la Reine de Tonglu.

Revenu à l'hôpital, il fut bientôt en proie à des crises terribles : au plus fort de ses crises, tous les muscles de son corps se raidissaient, se tordaient, provoquant d'inexprimables douleurs. Au milieu de ses indicibles souffrances et croyant sa fin approcher, il fut administré le 2 mai et trouva la force de dicter et de signer son testament : « Moi, Jean-Victor Varlan, prêtre de la Mission, crois tout ce qu'enseigne la Sainte Eglise Catholique, Apostolique, Romaine ; je veux mourir dans son sein. Je demande pardon à toutes les personnes que j'ai pu offenser, et en retour, je demande à ces personnes de bien vouloir me pardonner comme je leur pardonne.

« Je ne possède rien : mes petites affaires personnelles pourront être utilisées à faire dire des messes pour moi. Ne pouvant écrire, j'ai prié mon cher Confrère N...

d'écrire sous ma dictée. Fait à Paotingfou, le 21 mai fête de l'Ascension 1936. Victor VARLAN, i. p. c. m.».

Ces deux mois de crises violentes grandirent encore l'âme de M. Varlan et vérifièrent le mot de S. François de Sales : « Les lampes qui brûlent une huile aromatique, répandent un parfum plus suave lorsqu'elles s'éteignent. ».

Le 18 octobre, au soir, la Supérieure, à son ordinaire, visite le P. Varlan et ne remarque rien d'anormal : vers 8 heures, revenant, elle le trouve la tête renversée en arrière : il expirait, il était mort. Il venait de rendre sa belle âme à Dieu, seul, comme en cachette, mourant comme il avait vécu, ignoré, dans l'ombre, une ombre opaque que sa modestie épaississait comme à plaisir.

Il était âgé de 55 ans. Il avait passé la moitié de sa vie à se préparer au sacerdoce, et l'autre dans l'exercice du ministère apostolique, mourant des peines et des fatigues souffertes et endurées dans cet exercice.

M. Varlan fut un homme de foi ; il agit toujours dans des vues de foi, sans aucune recherche de lui-même. Sa ferme espérance, faisait corps avec la foi. Elle était pour lui la certitude que Dieu qui voit nos peines, nous les compte pour nous en donner une récompense éternelle. Sa charité fut *affective* et encore plus *effective*. En tous lieux, en tous temps, avec tout le monde. Jamais personne ne l'a entendu se plaindre de qui que ce soit, rapporter quoi que ce soit de défavorable du prochain, depuis le dernier de ses chrétiens jusqu'aux Supérieurs majeurs. En conversation, entendait-il des remarques, des critiques, il les faisait dévier avec tant de bonhomie et en même temps si adroitement, que l'on ne s'apercevait pas de la manœuvre.

Confrère aimable, serviable, sa pensée ne se détachait pas de ses œuvres.

Il a, de plus, cultivé l'humilité avec une application constante ; c'était évidemment le fondement de ses autres vertus, qui formant cercle autour d'elle, la défendaient et lui permettaient son épanouissement. Si l'on rapportait en sa présence les petites manœuvres d'autres personnes un petit peu avides de paraître, il abaissait alors ses regards sur le tabac brasillant dans le fourneau de sa pipe, son visage prenait une expression de pitié un peu gavroche, alors, il murmurait : « *Ça l'avance bien, va !* »

Enfin ses dévotions étaient les grandes dévotions de la Sainte Église, de la petite Compagnie : il ne le disait pas, mais il avait un culte pour son compatriote, le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. La Très Sainte Vierge Marie trouvait en lui un vrai fidèle ; son amour pour Notre-Dame de Tonglu absorbait tout : tant il aimait *Notre-Dame de Chine*.

*Jentsetchouang, décembre 1936.*

Joseph CORNET C. M.

---

## COCHINCHINE

---

LETTRE DE MA SŒUR ANNE-MARIE ACCART A MA SŒUR  
LEPICART ÉCONOME DES FILLES DE LA CHARITÉ

Thu-Duc, 2 décembre 1936

MA RESPECTABLE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Aujourd'hui, je viens vous donner des nouvelles de cette œuvre que vous aimez tant : « *l'Œuvre du Relèvement par le Travail* » ; vous l'avez commencée avec

les trois trésors que le Tribunal de Saïgon nous avait confiées ; elles étaient 9 quand vous nous avez quittées en 1935 et maintenant elles sont 25 ! Un bien réel se fait dans l'âme de ces pauvres enfants ! Quelques-unes de nos premières païennes reçues ont été régénérées dans les eaux du baptême. Le Père Gransac étant malade, Monseigneur avait chargé le Père Séminel de faire cette belle cérémonie de baptême d'adultes.

La veille, les enfants se sont préparées par une petite retraite bien pieuse, en grand silence, qui s'est terminée, le soir, par le pardon en public, devant ma Sœur Visitatrice et en présence de leurs compagnes ; la petite exhortation de ma Sœur Visitatrice a été traduite en annamite et toutes étaient bien touchées et bien émues. Le jour du baptême, nos catéchumènes sont sorties du « Relèvement » en habits noirs. L'interrogatoire s'est fait dans le parloir, près de la chapelle et, au fur et à mesure que la cérémonie avançait, les enfants se prosternaient à genoux et faisaient trois pas en avant vers la chapelle ; cela par trois fois ; ensuite, rentrant dans la chapelle elles ont récité avec leurs marraines le *Credo* et le *Pater*. Après l'onction du Saint-Chrême, elles ont quitté leurs vêtements noirs pour se revêtir du blanc, symbole de pureté après le baptême. Dès que le prêtre remit dans leurs mains le cierge allumé, une ardente prière s'élevait de mon âme vers Dieu, Lui demandant de garder toujours bien ardente dans leurs âmes, la lumière de la foi ! Et cela me faisait trembler : car, à certaines, il faudra du courage pour suivre notre sainte religion au milieu du paganisme dans lequel elles retourneront un jour, et où elles pourront, au contraire, si elles sont bien instruites et ferventes, devenir à leur tour des apôtres. Je ne cesse de le leur faire comprendre afin qu'elles apprennent ici à se donner et à se dévouer pour

le prochain. Naturellement c'était grande fête au « *Relèvement* » : parloir et grand dîner avec... de la glace !... Quelques-unes n'en avaient jamais vu et avaient peur ; d'autres ont pleuré en pensant à leurs parents qui n'avaient rien à manger dans leurs paillettes. Les parents que j'ai pu faire venir m'ont apporté leur consentement par écrit, signé du maire du village et des notables. Cela était vraiment touchant ! En voici, ma Respectable Sœur, la traduction :

« ... Je soussigné Lê-van-Du, ma femme nommée Nguyen-Thi-Huê, nous avons signé et empreint des doigts ci-dessous, puisque nous sommes bien contents de permettre à notre fille Lê-thi-Ba, âgée de 20 ans, qu'elle suive des points ci-dessous : 1<sup>o</sup> Moi et ma femme sommes contents que notre fille Lhê-ti-Ba renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ;

2<sup>o</sup> Si elle se marie, nous l'empêcherons pas de se marier avec un chrétien ;

3<sup>o</sup> Nous lui permettons de garder la religion pendant toute sa vie, mais si nous commettons des fautes contre ces trois points qui sont promis, nous acceptons volontiers la punition, selon la loi civile et chrétienne. »

La mère de Bâ que vous connaissez m'a dit : « Je suis pauvre, ma fille est heureuse ici ; je vous la donne ». J'ai fait mon possible pour lui faire comprendre que je ne voulais pas la garder, car le devoir de sa fille, maintenant chrétienne, et qui sait travailler, est de venir en aide à ses parents et de leur rendre en bonheur la peine causée par sa mauvaise conduite antérieure !

Ah ! ce 29 juin est bien gravé dans les mémoires ! c'était vraiment un jour de bonheur et c'est saint Pierre qui a ouvert les verrous de la porte du « *Relèvement* » qui était ce jour-là un petit Paradis ! Toute la journée elles ont chanté : *Je suis chrétien.*

Chez ma sœur Louise, à la Maison de Charité et chez les vieillards de ma sœur Cécile, il y a eu aussi des baptêmes.

Maintenant nos nouvelles chrétiennes se sont remises courageusement au travail de la reliure, du cannage, des nattes, de la cuisine où elles vont chacune leur tour pour aider et apprendre ; puis, la couture n'est pas négligée ; nous voulons qu'elles sachent tout faire lorsqu'elles partiront, même arranger l'électricité et exécuter les petites réparations qu'une femme peut faire dans son ménage. D'ici quelques mois nous allons marier l'aînée de nos « *trésors* » avec un employé du Dispensaire de la Croix-Rouge, qui a déclaré à ma sœur Sempé qu'il ne voulait se marier qu'avec une de nos filles ; lui aussi est nouveau chrétien.

Maintenant, je vais voir ces jours-ci pour installer une décortiquerie ; cela donnera du travail aux grandes, et nous fera une grosse économie pour la maison qui n'est pas riche, vous le savez, ma Sœur ! Nous sommes nombreuses maintenant : 175 personnes à nourrir et nous dépensons 20 sacs de riz de 100 kilos chacun par mois, et le sac coûte 6 piastres 40 ... 64 francs ! le moins cher.

Je vous quitte, ma Respectable Sœur, en vous remerciant encore de l'office que vous m'avez confié et où je peux si bien servir le bon Dieu ; en retour soyez assurée de mes prières, et veuillez me croire en Jésus et Marie Immaculée, ma Respectable Sœur,

Votre bien humble,

Sœur ANNE-MARIE,

*i. j. d. l. c. s. d. p. m.*

LETTRE DE MA SŒUR DURAND, VISITATRICE DES FILLES  
DE LA CHARITÉ, A M. BAETEMAN, PRÊTRE DE LA MISSION

Thu-Duc, le 10 décembre 1936.

MON PÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Je ne veux pas attendre l'arrivée de vos dons annoncés par ma Sœur Econome, pour vous dire du fond du cœur : merci ! Cette petite mission bien pauvre peut et doit devenir une grande mission, une des plus belles de la Communauté ; si vous saviez comme on nous accueille et on nous demande partout ! il existe encore des vicariats où il n'y a pas de Sœurs, où personne ne s'occupe des pauvres, où tout est à faire ! Vrai vicariat de mission où, en plus du point de vue divin, on a la consolation de « *travailler Français* » ; mon rêve serait que quelque autorité vienne voir... Je suis sûre qu'alors on nous enverrait du renfort ; j'aimerais que les jeunes filles attirées par les missions viennent voir la nôtre ; alors nous aurions des vocations ! Voyez-vous, mon Père, la grande différence avec ailleurs, c'est qu'ici les vocations indigènes abondent et sont de bonne qualité, à condition qu'elles soient encadrées. Le rendement d'une sœur, arrivant de France, à la hauteur de sa tâche, peut donc être quintuplé. Les Annamites sont dociles, pieux, influençables, faciles à conduire et à convertir. A côté de l'ancienne civilisation asiatique, si différente de la nôtre, il existe sur toute la chaîne annamitique des peuplades sauvages : les *Moïs*, de différentes tribus ; primitifs, bons, s'attachant facilement ; aucune communauté ne

s'en est jamais occupée ! Ce sont eux que nos sœurs auront le bonheur de soigner en août prochain, à la léproserie de Djiring ! Oh ! il ne s'agit pas là d'une belle léproserie moderne, mais d'un pauvre village de lépreux construit à l'entrée de la forêt vierge, de laquelle les tigres sortent parfois pour venir chercher porcs, poules, chiens, etc. ; les paillottes à la mode du village sont si basses, la porte, si juste, qu'on ne peut entrer et s'y tenir qu'à genoux... Aussi le Père, un saint, jeune, ardent, qui les soigne seul depuis 10 ans, a-t-il aménagé une infirmerie dans le même style, mais plus haute, où l'on pourra rester debout et où nos sœurs pourront plus facilement soigner leurs malades. En juin dernier, 27 d'entre eux, bien instruits, ont pu être baptisés ; quel souvenir inoubliable nous en gardons !... Et Djiring n'est rien encore, car là les lépreux se sentent aimés, tandis qu'à Kontoum... Là aussi ce sont des *Moïs*, mais de la tribu des *Bahnars*, particulièrement bons et doux ; ils sont 80 et seraient davantage si... on les aimait... 80 soignés une fois par semaine par un infirmier laïque ; un Père annamite qui se meurt de la tuberculose les visite de temps à autre ; ils nous attendent, nous désirent ! La semaine dernière Son Exc. Mgr Janin nous y a conduites ; il faudrait être de bronze pour ne pas être touchée de tant d'infortunes, de tant de souffrances ! Mon père, si vous les aviez vus, leurs plaies à vif dans la poussière, leurs moignons informés les soutenant à peine, à genoux, récitant avec quel cœur un *Pater* et un *Ave*, en *bahnar*, pour que nous venions bien vite les soigner ; comme nous vous auriez été ému jusqu'aux larmes !

Saint Vincent bénirait cette fondation ! Et vous croyez, mon Père, que des âmes généreuses, avides de sacrifices ne seront pas plus attirées par celà que par

des œuvres à effet ? Dans quelques années il y aura plus d'une page à ajouter à votre dernier livre...

Un mot du général Denain : passant à Djiring, il a voulu aller voir les lépreux, et comme le Père lui disait sa joie d'avoir bientôt des Sœurs, il lui demanda de quel ordre ? — « Des Filles de la Charité, lui répondit le Père. — Il fallait bien que ce soient elles pour venir ici », répartit le général ! Je vous l'avoue, mon Père, mon cœur a battu de fierté et je crois que saint Vincent me l'a pardonné.

A 23 kilomètres de Dalat nos sœurs ont un nouveau dispensaire, à Entrerays. Là ce sont des Annamites travaillant à une plantation de thé ; ils sont 1.800 koulis (*coolies*). Le docteur venait de Dalat une fois par semaine, mais faute d'argent pour payer ses déplacements, il a dû cesser ses visites ; il restait donc à ces pauvres gens le droit de souffrir et de mourir ; rien donc d'étonnant si nos sœurs ont environ 250 clients à chaque séance de dispensaire...

A Quinhon, notre dernière fondation, nos sœurs s'occupent surtout des enfants : ils grouillent littéralement. Ma sœur Angéniol nous écrit : « Il faudra passer nos petits clients sous la toise, car, ne devant les soigner que jusqu'à 5 ans, tout le monde aura 5 ans si nous ne contrôlons pas au moins par une taille maximum. Les autres, plus grands, seront soignés à l'hôpital ». Le dispensaire fonctionnera les premiers jours de 1937.

Tout est à l'enseigne de la Providence. Je recommande notre petite mission à vos prières et vous assure des nôtres bien reconnaissantes.

J'ai l'honneur d'être, mon Père,  
Votre très humble,

Sœur DURAND,

*i. f. d. l. c. s. d. p. m.*

## SYRIE

JUBILÉ DE MM. HEUDRE<sup>1</sup> ET BAHRI (mai 1936)

LETTRE DE M. ALEXIS GENDRE AU T. H. PÈRE SOUVAY

*Beyrouth, le 30 septembre 1936.*

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Je suis bien en retard pour vous remercier des deux télégrammes que vous avez envoyés à l'occasion du *Jubilé* de notre cher Visiteur et de notre digne Assistant, mais votre bonté voudra bien me le pardonner.

Le 14 mai 1936, la fête fut célébrée avec les solennités accoutumées en pareille circonstance. Comme de juste, l'on commença par la prière. Le matin à 5 h. 30, M. Bahri disait la messe de Communauté à la maison centrale ; y assistaient toutes les Supérieures des diverses maisons de la Province.

M. Heudre chantait la messe solennelle à 8 heures à l'église de la Mission. Étaient présents de nombreux confrères, des sœurs et un groupe d'enfants de chacune des maisons de Beyrouth. Le chœur, la vaste nef et les tribunes étaient remplies de monde.

Cette nombreuse jeunesse, pieuse et recueillie, faisait plaisir à voir. Et l'on se prenait à penser quel vide se créerait dans la classe ouvrière, si ces œuvres variées et nombreuses d'assistance et d'éducation venaient un jour à manquer !

<sup>1</sup> Le 4 février 1937, M. Heudre *Visiteur des missionnaires Lazaristes de Syrie et du Liban*, a été nommé, à la commune jour, *Chevalier de la Légion d'honneur*.

Réunis autour de leur chef vénéré, les enfants de Saint Vincent et leurs familles faisaient monter vers le Ciel une même prière de supplication et d'action de grâces. La messe votive de notre saint fondateur, exécutée en chant grégorien par la chorale de l'orphelinat Saint-Joseph, rappelait aux missionnaires et aux sœurs les beaux jours de Saint-Lazare.

Après la messe, les élèves de l'École Apostolique chantaient *a capella* et fort bien les motets du salut solennel. La cérémonie fut clôturée par le chant du *Te Deum*.

A midi, des agapes fraternelles réunissaient à la résidence, autour d'une même table, de nombreux convives. Vingt-six confrères étaient venus de diverses maisons de la Province apporter aux vénérés jubilaires le témoignage de leur sympathie et de leur affection. Nos chers confrères, Taepfer et Kerls, de la Mission allemande de Tabgha, en Palestine, étaient aimablement venus, eux aussi, partager notre joie commune et fraternelle.

Quelques mots furent dits après le repas. On évoqua discrètement quelques épisodes de la carrière missionnaire, si bien remplie, du jubilaire, en France, en Belgique, en Hollande et en Grèce. On insista comme de juste sur sa féconde activité dans notre province de Syrie.

A l'arrivée de M. Heudre en Orient, nos maisons et nos œuvres se ressentaient encore lourdement des souffrances de la guerre. La Maison provinciale de Beyrouth était fortement endettée et n'avait aucun revenu assuré. Les dettes furent payées, la maison agrandie, et des fondations stables lui assurèrent les ressources nécessaires. La maison de l'Immaculée Conception, vétuste et sise dans un quartier malsain, physiquement et moralement, fut transférée sur la colline d'Achrafyé, toute

baignée d'air et de lumière. Les nouveaux bâtiments, fort bien aménagés, abritent une nombreuse clientèle. Les sœurs y donnent l'instruction civique et religieuse à 1.200 enfants, dont 800 à titre absolument gratuit. L'Hôpital Français du Sacré-Cœur fut lui aussi agrandi, une *crèche* d'une centaine de lits lui fut annexée. L'École Apostolique, que le coût de la vie ne permettait pas de rétablir à Jérusalem, fut installée dans une maison et une belle propriété d'un quartier extrême de Beyrouth. Le *Sanatorium* de Bhanès, au jugement des connaisseurs, le joyau de nos œuvres au Liban, encore à l'état embryonnaire en 1921, reçut un développement aussi rapide qu'inespéré. De 30, le nombre des lits fut porté à 300, dont 180 occupés en ce moment. L'installation plus que médiocre et l'unique pavillon du début, firent place à des bâtiments superbes dotés du confort et des moyens de thérapeutique les plus modernes.

Nous admirons certes en notre vénéré Visiteur, l'homme d'action infatigable, mais ce qui nous touche davantage, c'est sa modestie, son humilité, sa délicatesse, sa bonté accueillante et accessible à tous. Nous lui sommes en grande partie redevables du bon esprit qui règne dans notre Province.

A notre admiration affectueuse, M. le Visiteur répondit par quelques paroles simples et émouvantes. « J'ai pensé, moi aussi, dit-il, à ces cinquante ans que je viens de passer dans la Compagnie, et j'ai fait un examen de conscience. J'ai pensé à la lourde responsabilité que j'ai assumée ; j'ai pensé à mes fautes, à mes négligences, et j'en ai demandé pardon à Dieu, en même temps que je l'ai remercié avec vous tous ce matin du bien qu'il a bien voulu me permettre de faire dans ma vie de missionnaire. »

Avec notre Visiteur, nous avions aussi le plaisir de

fêter notre confrère, M. Bahri, assistant de la maison provinciale. M. Bahri, lui aussi, vient de passer 50 ans dans la Congrégation, dont 40 d'apostolat au Liban. Cette longue carrière se dépensa en un travail continu de catéchismes, de confessions, de prédications et de retraites. La persévérance dans ce labeur sans éclat, malgré sa fatigante monotonie, est en vérité bien méritoire. Mais c'est là une tâche commune dont tout bon missionnaire s'acquitte volontiers et avec conscience. Ce qui marque d'une note distinctive la carrière de notre confrère, c'est l'apostolat par le plus moderne des moyens : le *cinéma*.

A la suite de beaucoup d'hommes avertis et clairvoyants, M. Bahri a pensé que l'activité de l'Eglise devait s'étendre à tout, afin d'animer tout de son esprit, et de ramener toutes choses à la mesure de son impeccable rectitude. Partout où il y a une œuvre humainement féconde, une œuvre de beauté et d'intelligence, l'Eglise doit être présente par ses enfants afin de combattre le mal et surtout de projeter sur les œuvres humaines le reflet de la beauté surnaturelle.

Fort de ces convictions et sans prêter l'oreille aux critiques des esprits chagrins et jaloux, notre cher confrère s'est adonné avec amour à la culture de ce qu'on a appelé le cinquième et le dernier des *arts*. Pour cette œuvre surrogatoire, qui demande du dévouement et dénote une intelligence compréhensive, nous adressâmes à M. Bahri, nos spéciales félicitations.

L'après-midi, une petite réunion nous attendait à la Maison Centrale. Toutes les sœurs qui avaient pu venir, notamment les Supérieures, se trouvaient là pour témoigner à M. le Visiteur leur estime et leur reconnaissance. C'est de lui, en effet, qu'elles ont reçu pendant 15 ans, et continuent de recevoir, conseil et direc-

tion pour leur gouverne personnelle et la conduite de leurs œuvres.

Une séance récréative fut ensuite donnée en l'honneur de nos deux *jubilaires*. On remarqua surtout une saynète où la *France*, la *Belgique*, la *Grèce*, la *Syrie* et le *Liban* — pays où M. Heudre exerça son apostolat — étaient représentées par des jeunes filles en costume national. Ces demoiselles célébraient, en des vers bien rythmés, l'activité bienfaisante de notre jubilaire.

M. Bahri ne fut pas oublié et eut sa large part dans ces manifestations d'affection et de reconnaissance.

Le samedi, 16 mai eut lieu un déjeuner, qu'on pourrait appeler officiel. Y prenaient part : les docteurs de l'hôpital français et du sanatorium de Bahnès, le Consul de France, le délégué français près le Gouvernement Libanais, le directeur de l'Instruction Publique, le général directeur du Service de Santé, le directeur de l'hygiène libanaise, le directeur des finances, etc.

Le Dr Elie Khoury, médecin chef de l'hôpital français et du sanatorium de Bahnès, prit la parole et rappela l'œuvre de M. le Visiteur en faveur des malades. Le directeur de l'Instruction Publique dit sa satisfaction et sa gratitude pour les nombreux établissements d'enseignement dirigés par la double famille de Saint Vincent.

Enfin, l'Emir Chéhab, directeur des finances de la République Libanaise, dans un français élégant, au nom du Gouvernement libanais, dit son admiration pour l'œuvre accomplie au Liban par M. Heudre, et lui remit la  *médaille d'or*  du Mérite libanais.

S'adressant ensuite à M. Bahri, il le félicita de tous ses travaux de missionnaire, et de la  *lumière*  qu'il a contribué à répandre dans son cher Liban. Il lui remit ensuite, à la grande satisfaction de tous, la  *médaille d'argent avec palme*  du Mérite libanais.

Cette cérémonie officielle, témoignage bien mérité de sympathie et de reconnaissance, fut pour M. le Visiteur une réelle mortification. On sentait que ces honneurs, il les subissait, il les acceptait pour ne pas désobliger ceux qui avaient pensé lui faire plaisir.

A la vanité de toutes ces distinctions humaines, il aurait certes préféré quelques milliers de francs pour les pauvres et pour les malades.

Le lendemain, dimanche, c'était le tour des Enfants de Marie. 800 d'entre elles vinrent assister à la messe célébrée par M. Heudre, leur directeur, dans la grande et belle église de la mission.

Après la messe, réception de 112 associées, aspirantes et cadettes. A la sortie de la chapelle toutes ces enfants se groupèrent dans la cour de la Maison Centrale. Elles exprimèrent à M. le Visiteur leurs félicitations, leur reconnaissance, remerciant Dieu de tout le bien qu'il a fait durant ses 50 ans de vie de missionnaire, en particulier du bien accompli par lui dans leur Patrie. Elles formèrent des vœux pour qu'il restât encore le plus longtemps possible dans leur beau Liban qui lui doit tant de bienfaits.

Ce fut la clôture des fêtes jubilaires à Beyrouth.

Antoura, Damas et Tripoli réclamèrent aussi la présence de M. le Visiteur pour lui dire, à leur tour, leur reconnaissance et leur affection. Voilà un aperçu des fêtes jubilaires de deux fils de Saint Vincent, les vôtres. Il était bien juste de vous faire part de nos joies ! Veuillez excuser mon retard à le faire, et croyez-moi, mon Très Honoré Père, en l'amour de Notre-Seigneur,

Votre enfant tout dévoué et affectionné :

Alexis GENDRE.

## IRAN

---

LETTRE DE SŒUR PETIT A MA SŒUR LEPICART.  
ÉCONOME DES FILLES DE LA CHARITÉ

Téhéran, le 17 octobre 1936.

MA BIEN CHÈRE SŒUR ÉCONOME,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Vous vous intéressez à mon voyage en Perse, montez donc avec moi dans l'autocar qui, de Damas, nous conduira à Bagdad, à travers le désert ; c'est bien le plus désertique que j'aie encore parcouru. De 7 heures du matin à 4 heures du soir, nous roulons à travers une poussière rouge, où un chameau, lui-même, ne trouve rien à brouter ; aussi n'en rencontrerons-nous qu'à l'approche de notre halte à Rugbas. Là quelques arabes groupent leurs pitoyables tentes autour d'une petite citadelle irakienne, renfermant poste, télégraphe, relai d'auto, centre électrique, une petite hôtellerie, où nous pouvons trouver un peu d'eau pour nous laver, quelques rafraîchissements, voire même un repas, dont nous dispensent les provisions emportées de Beyrouth. Nous y séjournons 3 heures, et le désert nous révélera son charme au coucher du soleil, et sous le scintillement des étoiles, dans ce ciel d'Orient dont je préfère le bleu nocturne à celui du jour ; puis c'est de nouveau la randonnée dans la nuit. Sans doute, était-ce plus poétique, ou tout au moins plus pittoresque, lorsqu'elle se faisait en caravane que dans cette auto, où les Anglais ont réussi à s'assurer le maximum de confort ; un nouvel arrêt à 3 heures du matin pour vérifier passeports et colis dans un poste irakien, et à 6 heures, c'est Bagdad, ville orientale par excellence.

Les Sœurs de la Présentation nous reçoivent avec une exquise cordialité et nous avons la joie de pouvoir communier, ce dont nous serons privées les deux jours suivants. Elles nous ont fait visiter leurs œuvres, l'après-midi : nombreuses élèves dans leurs écoles, comme à Beyrouth, de toutes religions et de toutes races ; hôpital du gouvernement. Une bonne nuit, et à 5 heures du matin, départ. L'armée irakienne fait les manœuvres dans la région que nous traversons ; cela met de la vie. Au surplus, moins de monotonie que la veille ; au sable, succèdent des oasis, avec leurs villages irakiens construits avec de la boue ; les costumes nationaux mettent une jolie note, que nous ne retrouverons pas en Perse, puisque le Shah a prescrit le port du costume européen, en particulier du chapeau ou de la casquette. Un Danois, ingénieur, nous raconte que la semaine où parut ce décret, on a vendu à Téhéran, pour 5 millions de casquettes et chapeaux ; et depuis lors, les casseurs de cailloux sur la route portent un chapeau mou !... Mais rien ne vaut les toilettes des élégantes de Kermansha où nous arrivons à 15 heures du soir. Depuis déjà midi, nous passons sous des arcs de triomphe ; dans tous ces petits villages bâtis avec de la boue, la moindre maison s'est revêtue de tapis aux riches couleurs : on attend le passage du roi. Alors, toutes ces dames qui, il y a 6 mois, étaient enveloppées dans leurs longues tuniques et leurs voiles, ont revêtu des costumes européens ; on dirait ces comédies de *Leroy-Villars*, où des paysannes enrichies ont voulu s'habiller en grandes dames : robes chamarrées dans lesquelles elles s'embarrassent. C'eût été fort intéressant si on ne nous eût consignées 3 heures pour attendre le passage du cortège royal... qui ne passa pas ; mais, à 6 heures seulement, on sut que ce ne serait que pour le lendemain ! A quelque chose, mal-

heur, ou mieux contretemps est bon. Dans l'hôtellerie où nous étions, un phono ressassait les refrains boulevardiers parisiens. Agacée, il me vint à l'idée que, dans une ville de 80.000 âmes, il pourrait bien se trouver une petite communauté chrétienne. Information prise, il y a une église chaldéenne ; à peine nous mettions-nous en peine de la trouver, voici que surgit le curé alerté par ses ouailles. Il connaît sœurs et missionnaires, car tous font halte à Kermansha, qui terminait autrefois la 1<sup>re</sup> étape possible ; nous pouvons donc rendre visite au Divin Maître. Il y a 150 familles chaldéennes et voici que quelques fidèles reconnaissent ma sœur Buisson, car ce sont des réfugiés d'Ourmiah. Joie de part et d'autre, tant et si bien que la conversation se prolongeant, on commençait à s'impatienter pour repartir quand nous arrivâmes à l'hôtel, ignorant encore que nous pouvions continuer notre route. Heureusement un brave chaldéen nous y accompagnait, car les gamins musulmans nous jetaient des pierres. Et nous roulons jusqu'à minuit, à travers la montagne. La Perse est très accidentée. Les sommets très élevés et toujours dénudés sont coupés de vastes plateaux le plus souvent cultivés ; les troupeaux sont nombreux ; les routes assez bonnes, mais horriblement poudreuses. A minuit, nous descendons à l'*Hôtel de France* d'Hamadan ; à 6 heures du matin, il faut se lever pour repartir ! Mais à 5 heures du soir nous serons à Téhéran pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. Une bonne nuit répare tout. Ce matin, nous faisons le tour des classes, nombreuses (550 élèves), admirablement bien installées comme toute la maison, commode et reluisante de propreté. Nous venons d'aller saluer les missionnaires à travers des rues tirées au cordeau, bordées de bâtiments neufs. Téhéran est devenue une ville d'Europe dont, quelle hérésie ! on a fait disparaître

tous les vestiges du passé. Impossible de faire les visites officielles. Mgr Marina est absent jusqu'à demain soir ; le délégué de la France, pour plusieurs jours. Nos sœurs sont toutes prises jusqu'à 4 heures. Cela me donne le plaisir de pouvoir vous écrire.

Cependant, vous le dirai-je ? Ma souffrance est de voir ce pauvre peuple des campagnes tellement abandonné, ce peuple pour lequel saint Vincent nous a faites. Je sais bien qu'il est plongé dans l'Islam, mais j'en ai pitié et regrette de le voir si oublié, au moins apparemment.

27 octobre 1936. — Je vous ai narré les premières impressions, maintenant vous nous accompagnerez à Ispahan, à travers des nuages de poussière et une campagne inculte, la plupart du temps faute d'eau et de bras ; car les petits villages avec leurs maisons de terre sont extraordinairement distants les uns des autres. De temps à autre un caravansérail à demi-ruiné indique les étapes des anciennes caravanes ; d'assez nombreux troupeaux de moutons, des ânes ou des chameaux, transportant surtout du coton, rompent la monotonie de la route. Quelques points cependant éveillent l'attention : le lac de Khoum, si chargé de sulfate de soude que ni poisson dans les eaux, ni végétation sur ses rives ne peuvent vivre, forme une nappe bleue frangée de blanc par le dépôt du sel, qui brille sous le soleil, beaucoup moins cependant qu'à quelque distance le dôme d'or de la mosquée, qui abrite la tombe d'une fille du prophète, lieu de pèlerinage très fréquenté par les musulmans, qui versent de fortes sommes aux mollahs — les imans d'ici — pour être enterrés à ses côtés. Les souvenirs sont réveillés par la petite mosquée de Gadès, où Gabalus vint au devant de Tobie. On comprend que celui-ci eût besoin de Raphaël pour le guider à travers tous ces déserts !

Cependant après 9 heures d'auto nous arrivons à Ispahan, puis à Djoulfa, où notre visite réconforte nos sœurs, au milieu de leur isolement et de leur quasi-clôture. Nous y passons quatre jours, bien employés, à la visite tout d'abord ; puis nous explorons Ispahan demeuré d'un côté bien persan et de l'autre devenant ville industrielle. Les mosquées au nombre de 200 sont splendides ! Nous visitons la plus grande où nous nous extasions devant les mosaïques et les marbres. Sous la voûte principale un écho répète 7 fois, même une parole dite à voix basse ; mais on n'y rencontre pas de gens en prières comme à Damas, on n'exige pas de babouches. Nous avons visité aussi un vieux palais et un peu les bazars, où se fabriquent les tentures persanes si renommées, imprimées à la main en couleurs végétales inaltérables. C'est très curieux. Nous avons vu la future maison de nos sœurs : on assure qu'elles auront un beau champ d'action et tout le monde, y compris le Chargé d'affaires, semble beaucoup tenir à leur établissement à Ispahan. Centre arménien, mais surtout schismatique, Djoulfa possède un musée où sont gardés de vieux manuscrits enluminés vraiment très beaux et probablement curieux à qui connaît les langues orientales ; le plus ancien remonte à 1000 ans en arrière : c'est un évangile selon saint Luc. La cathédrale (schismatique) est enrichie de peintures retraçant la Bible, la vie de N.-S., celle de l'apôtre de l'Arménie, saint Grégoire l'Illuminateur, datant du xvii<sup>e</sup> siècle pour la plupart, rehaussées de mosaïques où scintille l'or et qui sont très bien conservées.

28 octobre. — Nous devons partir ce matin pour Tauris, mais il faut compter avec les formalités et nos passeports ne seront prêts que ce soir. Nos sœurs ont ici un bel établissement scolaire où se coudoient toutes les races et toutes les religions. Leurs enfants me don-

nèrent la réédition de la séance préparée pour la réception de Mgr Marina, et vraiment c'était parfait, comme diction française, chants, gymnastique. A l'issue de cette petite séance, Monseigneur vint me rendre visite. Comme le matin, le Chargé d'affaires de la légation française, il insista sur l'opportunité d'un hôpital tenu par nos sœurs. Son Excellence qui sera reçu demain par Sa Majesté le Shah, lui aurait fait volontiers des ouvertures à ce sujet. Le Bon Maître sait où Il nous mène et sa Volonté est toujours adorable.

9 novembre. — Je vous ai quittée, la dernière fois, dans la confortable maison de Téhéran ; aujourd'hui, je suis campée devant le poste irakien, à plus de 2.000 mètres d'altitude, dans un défilé de montagnes qui fut, sans doute, un des coupe-gorges Kurdes, il y a quelques années. Il nous arrive une singulière aventure : parties ce matin de Rézaïeh, arrivées à la frontière, notre chauffeur n'a pas l'autorisation de pénétrer dans l'Irak. Nous avons donné 1 thöman (10 f. persans) à un Kurde pour nous aller quérir une autre auto à la première ville ; attendrons-nous longtemps ? Nul ne le sait. Les policiers et le petit cabaretier se montrent pleins d'égards ; d'ailleurs le site est beau et nous avons encore du temps avant la nuit. En attendant je repasse le chemin parcouru. D'abord Téhéran-Tauris : une demi-journée de poussière à travers la plaine, une nuit dans un hôtel inénarrable ; puis trois chaînes de montagnes à franchir entre 5 heures du matin et 2 heures après-midi ; la première par un défilé étroit, au bord d'un précipice, les autres par des lacets vertigineux, les unes séparées des autres par des plaines fertiles. Le plus grand obstacle à la vitesse ce sont les caravanes d'ânes et les chameaux. Quant aux villages, ils semblent une réunion de fourmilières, avec leurs petites mesures de terre. Nous avons vu Tauris du toit-ter-

rasse de nos sœurs ; c'est une ville très musulmane entourée de montagnes, dont l'origine volcanique se révèle par les teintes métalliques de leurs flancs, revêtant sous le soleil un aspect difficile à rendre. Puis mardi, en la Toussaint, après avoir fêté nos frères du ciel en l'église de la mission avec le petit troupeau de fidèles, nous sommes reparties vers Rézaïeh avec arrêt à Kosrova. Vous ne pouvez pas vous imaginer la vision terrifiante de ces lieux dévastés tour à tour par la guerre et le tremblement de terre ; quelques chaldéens sont revenus rebâtir sur les ruines ; ils reconnaissent ma sœur Buisson, et chacun de lui raconter le massacre ou l'ensevelissement des siens. Ces pauvres gens me supplient de leur envoyer des sœurs ; de la maison de celles-ci, pas plus que de celle des missionnaires, il ne reste pierre sur pierre ; nous allons prier sur les tombes de ceux et celles qui se sont dévoués dans cette mission ; les pierres tombales sont renversées par les secousses sismiques. On a rebâti une petite église et une petite école ; nous couchons chez une brave femme, ancienne élève de ma sœur Buisson, et le matin nous avons messe latine de M. Franssen et messe chaldéenne de Mgr Khoudabache. Il nous reconduit à notre auto qui va nous emmener vers Rézaïeh, en compagnie de ma sœur Corman qui est venue au-devant de nous la veille ; arrêt à un village de chrétiens, Guavilan, qui a le rare bonheur d'avoir un jeune prêtre chaldéen formé par la Mission. Tous les fidèles nous accompagnent à l'église. Nous descendons la montagne, et nous voilà sur les bords du lac d'Ourmiah, si salé qu'on ne peut arriver à s'y noyer, et à midi arrivée à Rézaïeh, dans la sympathique petite maison de nos sœurs, où un beau groupe d'enfants nous accueille. L'après-midi, pèlerinage aux ruines de la Mission, à peine quelques tronçons de colonnes marquent l'emplacement de la chapelle ; un

vieux serviteur de Mgr Sontag, échappé du massacre, nous montre où celui-ci fut mis à mort. Je souhaite bien qu'on puisse relever ce sanctuaire sur ce sol arrosé du sang des martyrs de la foi et surtout de la charité.

11 novembre. — C'est de Mossoul que je continue cette lettre. Après deux longues heures d'attente au poste irakien, nous nous décidons à joindre à pied la douane à Rayat. Un des gendarmes est chaldéen ; il a fini sa garde et nous escorte ; une caravane d'ânes arrive à propos pour prendre nos bagages, et en route ! Le chemin est agréable et tout irait au mieux s'il ne fallait franchir un petit torrent : enfin on y passe en se mouillant plus ou moins. Après une heure et demie de marche, nous voilà à Rayat, où nous trouvons l'auto désirée, mais elle ne peut nous emmener que le lendemain. A la guerre comme à la guerre, nous coucherons chez le gendarme, dont la femme est d'ailleurs une élève des *Sœurs de la Présentation* de Mossoul. Nous voici donc dans la petite maison de terre, bien propre ; nous nous étendons à demi habillées, l'une à côté de l'autre sur le lit de nos hôtes, la femme s'étend sur la natte pour nous garder et le mari couche dehors. Braves gens, ils considèrent notre présence comme une bénédiction, seuls chrétiens parmi des Kurdes. Ils prient avec nous et ils pleurent de joie lorsque je détache de notre chapelet une croix venant de Rome. Hier, à 6 heures et demie, départ pour n'arriver ici qu'à 6 heures du soir, bien fourbues, je vous assure. Nous avons franchi des montagnes au sommet neigeux par des défilés d'une sauvagerie impressionnante, surtout lorsqu'on songe aux attentats qui s'y commettaient, il y a encore peu de temps. La veille nous avons suivi la route qui vit la fuite des chrétiens en 1918. On a les larmes aux yeux en entendant le récit des témoins oculaires, et je comprends le désir qu'ont nos sœurs

de ne pas laisser à l'abandon les chrétiens de ces villages : nous en avons visité plusieurs pendant les quelques jours passés à Rézaïeh. Les Pères y avaient mis des catéchistes, mais faute d'argent pour les payer, la plupart sont partis travailler hors des villages. Le gouvernement met partout des maîtres d'écoles, mais malheureusement ces catéchistes n'avaient pas de diplômes persans. L'effort de nos sœurs devrait tendre à former de petites maîtresses d'écoles qui pourraient être catéchistes aussi. Ici, à Mossoul, les Sœurs de la Présentation nous accueillent bien cordialement. Demain, nous ferons route vers Alep, Tripoli. Nous serons samedi à Beyrouth.

Vous savez avec quelle affection je demeure en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée.

Votre toute dévouée

Sœur PETIT,

*Ind. j. d. l. c. s. d. p. m.*

---

## CONGO BELGE

---

### MISSION DE BIKORO :

*Visite de M. Léonard Peters (octobre 1936-février 1937)*

Après 8 ans d'attente, la Mission de Bikoro vient d'avoir, à la fin de 1936, la visite de M. Léonard Peters, visiteur de Belgique : en 1928, il bénit nos œuvres en herbe ; en 1936, en ce dixième anniversaire de la Mission du Congo, ce sont quelques épis ; le 1 septembre 1926, M. Félix Dekempeneer arrivait à Bikoro, accompagné de M. Léon Sieben et du frère Émile. Depuis lors, nous avons évangélisé Bikoro, Hebu, Lukoléla, mais au prix de quelles souffrances ! Au cours d'une tournée

apostolique, M. Jean-Baptiste Stas se noie dans le lac Tumba le 14 octobre 1930, à l'âge de 33 ans, victime d'une tornade ; en pleine force, M. Léon Sieben meurt à l'hôpital de Coquilhatville le 8 septembre 1932, au lendemain de sa nomination comme supérieur ecclésiastique.

En ces dix années, la Mission s'est organisée malgré tout. En 1928, résidences de Lazaristes : Bikoro et Irebu. Maisons de Filles de la Charité : Coquilhatville et Nsona-Mbata.

En 1936, résidences de Lazaristes : Bikoro, fondé le 10 septembre 1926 ; Irebu, fondé le 7 février 1928 ; Lukoléla fondé en novembre 1931 ; Bokongo, fondé en novembre 1936. Maisons des Filles de la Charité : Bikoro fondée en juin 1929, Coquilhatville, maison *Marie-Immaculée*, fondée en février 1926 ; Coquilhatville, maison *Sacré-Cœur*, fondée en 1931 ; Nsona-Mbata, fondée en 1926 ; Lukoléla, fondée en décembre 1933 ; Irebu, fondée en juin 1936.

En 1928, notre Mission dépendait au nord, du Vicariat apostolique de Coquilhatville ; et au sud, du Vicariat apostolique de Kinshasa. En 1936, Bikoro devenu mission indépendante, a son supérieur ecclésiastique, M. Félix Dekempeneer, avec 7 confrères, 4 frères et 32 Filles de la Charité.

*L'Anversville* le 20 octobre 1936 amène au Congo 53 missionnaires ou sœurs. M. Peters conduit avec lui M. Nicolas Wagener, et le frère Degrise ; ils passent deux jours chez les Filles de la Charité à Nsona-Mbata. Cette maison, internat de jeunes filles et école ménagère, sous le vocable de saint Vincent de Paul, relève du Vicariat de *Matadi*, confié aux Pères Rédemptoristes. Le dispensaire de la maison ne chôme pas ; et dans les annexes de la brousse, les plaies sont pansées



et les malades soulagés. Neuf Filles de la Charité s'y dévouent depuis 10 ans.

A *Kinshasa*, grande ville tropicale où résident les hautes autorités de la colonie, tant religieuses que civiles, M. Peters fera un séjour assez prolongé, car l'*Anversville* a tellement amené de missionnaires dans la colonie, que les petites embarcations du fleuve restent à court de cabines.

Enfin, le départ est fixé au 28 octobre 1936 ; c'est à bord du *Duc-de-Brabant* que nos voyageurs arriveront à Lukolélé. Dès le surlendemain, M. le Visiteur est chez lui. En effet, à Berg Sainte-Marie, c'est déjà notre mission de Bikoro. Le voyage ne paraîtra pas trop long, puisque tout intéresse désormais. Hélas, la rive est quasi déserte entre Kwamouth et Lukolélé ; à peine quelques centres peu importants, comme Yumbi, Bolobc, Mistandunga, Tchumberi.

Le reste du temps, l'œil s'énerve à parcourir de vastes étendues d'eau, couleur de rouille, des rives sans apparat. De ci de là quelques arbres et de rares herbes sèches agrippées aux roches, des huttes, des plaines à fleur d'eau.

A *Yumbi*, un beau groupe de négillons vient acclamer M. le Visiteur, pendant que le *Duc-de-Brabant* fait son plein de bois. Ces petits gars si peu guindés dans leurs gestes, si naturels dans leurs mouvements, se jettent à l'eau, grimpent sur les barges du bateau et commencent à danser en rond. Ils tapent des mains, des pieds, poussent des cris. Le bateau siffle, les machines se mettent en marche, la roue tourne, la rive s'éloigne : les petits diables continuent à danser de plus belle. Tout à coup un cri, et les voilà tous à l'eau. Quelques-uns disparaissent sous le bateau, et goûtent un particulier plaisir à laisser le navire passer sur eux. Curieuse, cette mentalité du noir, faite de spontanéité,

d'insouciance, d'imprévoyance. Remous, crocodiles, serpents d'eau, ils ne pensent à rien...

Le 31 octobre, le *Duc-de-Brabant* mouille devant Lukoléla-Mission. Les fils et les filles de Saint Vincent sont là pour accueillir M. Peters tant attendu. M. Gérard Verthé aligne ses jeunes, beaux dans leur costume de fête. Sœur Dubois donne les dernières recommandations aux écolières et catéchumènes. Les premières impressions échangées, on monte vers la Mission, située sur le plateau, pour y avoir plus d'air, gros avantage dans les pays tropicaux. A Lukoléla, pays des fleurs et des arbres fruitiers, on débroussaille, on essarte et l'on plante. En entrant à la Mission, des fleurs partout, et de toutes sortes, des pelouses bien entretenues, des arbres fruitiers déjà en rapport. Se promener dans ces allées, même une allée de bananiers, est un enchantement.

M. le Visiteur est émerveillé : lors de son passage à Lukoléla, en 1928, tout était inexistant ; c'était la forêt. Aujourd'hui on peut y admirer une résidence, pour les missionnaires : une chapelle en matériaux semi-durables, et qui, d'un agréable cachet, est dédiée au Christ-Roi.

Chez les Sœurs tout est construit en matériaux *définitifs* ; leur maison, le catéchuménat, le dispensaire, etc., etc.

M. le Visiteur passe 15 jours à Lukoléla, 15 jours bien remplis : examen des Œuvres, et visites protocolaires. L'Administrateur principal du territoire réside ici : il faut donc se rencontrer avec lui. Des commerçants influents méritent attention ; ils sont d'ailleurs aimables pour nous, et facilitent notre ministère auprès de leurs travailleurs.

La grande plantation de cacao de Lukoléla, très importante, couvre plus de 1.000 hectares et se présente comme une des plus belles du monde.

Le 12 novembre, M. Peters quitte Lukoléla à bord de notre canot à moteur, le *Saint-Jean-Baptiste*, embarcation de 3 tonnes. Il faut arriver ce soir à Ngombe, situé en amont du fleuve à 70 kilomètres de Lukoléla, donc 9 heures de navigation.

La journée s'annonce mauvaise ; les nuages sont noirs et bas. La tornade est en l'air. Attendre est impossible. Les jours sont comptés et le travail urge.

A 8 heures, nous faisons donc nos adieux aux confrères et Sœurs de Lukoléla et nous partons. Le fleuve devient très large et encombré d'îles. A 9 h. 1/2 la tornade est devant nous ; sa classique ligne noire nous barre l'horizon qui s'assombrit affreusement. Nous virons sur la droite, dans les sous-bois : inutile et dangereux de lutter contre les forces déchaînées de la nature.

A peine avons-nous quitté les grandes eaux que l'ouragan passe, soulevant les vagues. Nous sommes obligés de nous enfoncer encore davantage dans la forêt inondée, afin d'éviter les avaries de l'hélice. Nous nous trouvons au milieu des *copaliers*, dont les troncs fraîchement coupés flottent sur l'eau. N'osant pas grimper dans ces arbres si grands, les noirs, puérilement imprévoyants, ne trouvent rien de mieux que les abattre.

Le copal en effet, s'attache à l'arbre comme un nid d'abeilles ; il suffit de le décrocher. Singulière façon quand même de récolter les produits des arbres !

Au bout d'une heure et demie nous repartons. Le fleuve est moins dur, mais l'horizon encore fortement chargé. A la grâce de Dieu ! Une heure après, nouveaux coups de vent, accompagnés d'une pluie pénétrante. Force est donc de nous mettre encore à l'abri. Cette fois, près d'un village, nous choisissons l'endroit où les indigènes accrochent leurs pirogues ; c'est prudence.

Il est midi ; la pluie bat fortement les tôles du canot, les indigènes nous apportent quelques nattes pour

bouclier le devant de notre embarcation. Enfermés ainsi qu'en un salon, nous nous restaurons.

Malgré l'averse, quelques hommes et quelques femmes viennent nous dire bonjour. Quelles figures que ces femmes : vraie curiosité, surtout pour M. le Visiteur ! Elles sont entièrement peintes en rouge, leur visage est rayé de traits blancs ; elles portent une plume de perroquet au sommet de la tête et des clochettes autour des reins. De temps en temps elle poussent un cri aigu. Elles sont atteintes de la *djebola*, c'est-à-dire qu'elles sont possédées. Des esprits malfaisants, elles n'en seront délivrées qu'après de nombreux mois de retraite, à la *mode nègre*. Elles doivent, 5 mois durant, se mettre à la disposition d'une sorcière, spécialiste en ce genre de guérison, la *mama na djebola*.

Elles dansent avec frénésie, durant des nuits entières, au son du tam-tam, frissonnent de tous leurs membres, vivent continuellement à part, soumises journellement à des exorcismes étranges et fatigants, puis changent de nom à l'issue de la maladie. Les patientes doivent payer très cher leur guérison, parfois plus de 400 francs. Triste chapitre, hélas ! de la superstition païenne !

Si intéressant que soit ce curieux spectacle, il est néanmoins grand temps de nous mettre en route : *Ngombe* est encore bien loin. Le fleuve s'est calmé, mais la pluie tombe encore. Nous endossons nos imperméables, et nous couvrons nos jambes d'une bonne toile d'avion. De temps en temps quelque crocodile vient attirer notre attention.

Vers 5 heures, alerte plus sérieuse : devant nous, à petite distance, une masse noire fait tourbillonner l'eau et fonce droit sur nous. On dirait un homme luttant désespérément contre l'eau, cet élément qui n'a point d'ami, selon l'expression des Noirs. Encore quelques mètres et nous voilà nez à nez. Le canot refuse

d'obliquer. La masse qui descend le fleuve maintient sa direction. Je me sens mal à l'aise, d'autant plus que je ne distingue pas bien ce qui nous barre la route. Le canot ralentit. La masse se met en travers et ne bouge plus. C'est un *croco*, un énorme *croco*. Le canot le heurte de la pointe et lui passe dessus. Le crocodile réapparaît à quelques mètres : nous cherchons de quoi le mettre à mal : hélas ! nous sommes tellement pacifiques qu'à bord, nous n'avons pas une arme. La bête semble malade ou affaiblie, et gagne la rive lentement : « Père, dit le barreur, cette bête agonise ; elle est blessée, elle nous a pris pour une île flottante, elle a voulu s'y arrêter : elle cherche un lieu de repos ». Le Noir disait juste, car arrivés à Ngombe, nous y apprenons qu'un commerçant Européen venait de blesser un énorme crocodile.

A 6 heures, nous sommes donc à *Ngombe*, village au confluent du Congo et de l'Oubanghui. L'Agent territorial y réside, les bateaux de l'État doivent y faire escale et s'y ravitailler en bois, d'où la présence de nombreux travailleurs. Aussi y avons-nous construit une chapelle et une maison en matériaux durables. Le Missionnaire, une fois par mois, y vient dire la messe, visiter les chrétiens et préparer les catéchumènes au baptême.

Le *Saint-Jean-Baptiste* stoppe. Nos paroissiens et paroissiennes, catéchistes en tête, nous attendent : un ordre parfait règne. La rive assez abrupte a été coupée en escaliers afin de permettre à M. le Visiteur de monter plus aisément. Les réflexions courent de bouche en bouche. : « Oui, c'est bien le Père Mokonji (*chef*) qui est venu autrefois. C'est bien lui. Mais il n'a pas de barbe ; autrefois il en avait. Pourquoi n'en a-t-il pas ?... Comment ont-ils fait pour remonter le

fleuve aujourd'hui, il a fait si mauvais?... Oui, sans doute, Dieu veille »

Nous nous dirigeons vers la chapelle pour la prière de reconnaissance. Puis on s'installe : confessions à la lueur d'une lampe indigène : boîtes à sardines où plonge, en guise de mèche, une bande de pansements bien roulée... Impossible de tenir une bougie allumée, car la troisième tornade de la journée souffle violemment.

Le lendemain matin, samedi 14 novembre, M. le Visiteur célèbre la messe dans la chapelle, dédiée à saint Jean-Baptiste. Les chrétiens et catéchumènes sont au complet. Une trentaine de fidèles s'approchent de la sainte Table.

A 8 heures le *Saint-Jean-Baptiste* quitte la rive et se lance dans les forts remous de la pointe de *Ngombe*, en direction de l'Afrique Équatoriale française.

Une petite visite à *Liranga*, mission des Pères du Saint-Esprit est fort utile. Nous sommes en très bons rapports avec les Missionnaires d'en face, et de temps en temps, nous avons la joie de passer d'agréables heures ensemble. On y admire la chapelle dédiée à saint Louis, roi de France : construit en 1901, l'édifice ne manque pas de beauté, surtout par les vitraux, article rare au Congo. L'ensemble de la Mission d'ailleurs est fort attrayant : un superbe poste d'observation dominant le Congo, le chenal d'Irebu et l'entrée de l'Oubanghui. Mgr Augouard surveillait de là les commerçants d'esclaves qui, remontant l'Oubanghui, gagnaient les régions arabisées. Quand un chaland passait, rempli d'esclaves, Mgr sautait dans une pirogue, et, moyennant finance, délivrait ces malheureux enchaînés... Tristes et, tout ensemble, nobles souvenirs d'un passé tout récent.

A 9 h. 30, nous quittons la Mission française de Saint-Louis de Liranga et regagnons hâtivement la rive belge, car nous sommes attendus à Irebu pour midi. Il fait

très chaud : le soleil est tropical. Le fleuve est calme mais le courant violent : notre embarcation file gracieusement et vite. Enfin vers midi, Irebu est en vue. M. le Visiteur a hâte de voir ses confrères et les Filles de la Charité. Nous passons devant le centre commercial : noirs et blancs nous saluent, et de loin nous souhaitent la bienvenue. Des estafettes se détachent et vont crier partout que M. le Visiteur est là.

Nous quittons le lit du Congo et nous nous engageons dans le chenal du lac Tumba. C'est sur ce chenal que, le 7 février 1928, fut fondée la Mission d'Irebu. Tout le monde est sur la rive ; le drapeau belge flotte gaiement : il fraternise fièrement avec celui du pape. Des guirlandes tremblent au-dessus de la rive et nous indiquent l'endroit exact où il faut accoster. Un peu plus loin brille « la croix » élevée au bord de l'eau, en 1933. Son béton, bien travaillé, miroite sous le soleil implacable. Un énorme bouquet de fleurs occupe la partie centrale de l'arc de triomphe. Les écoliers portent la grande tenue ; avec les initiales du nom de saint Vincent. Ils sont très nombreux, nombreuses aussi les filles. Quel magnifique ensemble. Les couleurs vives sont nécessaires dans les pays tropicaux où tout est vert, implacablement vert. Depuis notre maison jusqu'à la rive, hommes et femmes, garçons et filles forment un éblouissant parterre. M. le Visiteur admire ce superbe tableau, et exprime sa joie de voir la maison des Missionnaires spacieuse, fraîche et bien située. Les enfants chantent. C'est l'arrivée et tout ensemble la Saint-Léonard, la fête du Visiteur. Tout le monde se rend à la nouvelle église : quelques prières pour remercier le bon Dieu de nous avoir envoyé, en bonne santé, notre « Père d'Europe ». M. Peters examine en détail cette importante bâtisse, tandis que les noirs ne le quittent pas des yeux. Ils sont encore plus fiers que nous d'avoir

une grande et belle église. Tout le monde est à la joie.

Les jours suivants sont chargés : visite canonique de la Mission ainsi que celle des Filles de la Charité ; visites des œuvres de la Mission : école de garçons, école de filles, catéchuménat à la ferme Saint-Vincent ; visite de l'immense camp militaire ; de l'hôpital militaire ; enfin, le mercredi 25 novembre, bénédiction d'une chapelle au bord du lac Tumba (*Ngero-Mondjoi*). Dédiée à saint Paul, cette chapelle a pu être construite en matériaux durables, grâce à la générosité de bienfaiteurs belges et des indigènes de l'endroit. Le village justifie ce gros effort. La cérémonie de la bénédiction impressionne les indigènes ; les protestants en particulier furent touchés. « Nos temples ne sont rien, dirent-ils ; jamais nos pasteurs ne les honorent ainsi. Au contraire, quand ils viennent à *Ngero-Mondjoi*, ils logent dans le temple avec tous leurs payeurs. »

Le 27 novembre, pendant la messe de M. Peters, une des Filles de la Charité d'Irebu prononce les saints Vœux. C'est toujours une cérémonie émouvante que la donation totale d'une âme à Dieu : elle remue d'autant plus qu'on se trouve loin de son pays et des siens.

Le samedi 28 novembre se termine la visite d'Irebu. Le poste de Bikoro attend son tour : il faut traverser le lac Tumba dans toute sa longueur, soit 60 kilomètres ; s'il n'est pas trop agité, nous arriverons à Bikoro dans l'après-midi.

Le départ du *Saint-Jean-Baptiste* est donc fixé à 8 heures. Le lac est dur, nous sommes contraints de détacher notre baleinière, prise en remorque par le canot ; elle continuera par ses propres moyens. A 2 heures, Bikoro apparaît ; la rive, à cet endroit assez élevée, forme une anse gigantesque dont la Mission occupe le centre. On approche... Ce n'est plus une foule qu'on admire, ce sont de vivants parterres : chaque enfant

est métamorphosé en porte-drapeau. Filles, garçons, drapeaux s'agitent avec frénésie : mélange harmonieux des couleurs les plus diverses. Au débarqué, on se rend au pied du Calvaire, puis les enfants entonnent des chants de bienvenue. On se dirige ensuite vers les écoles bien conçues, habilement exécutées ; vers le catéchuménat hygiéniquement installé, sans cependant trop détonner dans les labitudes du noir. On passe devant les cendres de l'église foudroyée en février 1936, et dont il ne reste absolument rien ; et l'on se rend de suite sur la tombe des deux confrères déjà victimes du Congo : MM. Léon Sieben et Jean-Baptiste Stas. L'émotion nous gagne tous, on la sent profonde chez M. Peters. C'est lui qui a dirigé et soutenu ces vaillants confrères, et ils ne sont plus. On se relève... quelque chose de lourd pèse sur tous.

A six heures du soir, malgré l'orage qui menace, commence la bénédiction prévue de la chapelle et de la maison des Sœurs. Au dehors le vent souffle et jette des paquets d'eau. Les éclairs guident les pas de l'officiant... puisque la pluie est l'emblème des grâces de Dieu, les braves Sœurs de Bikoro ont été bien servies.

Le lendemain dimanche (29 novembre 1936), Bikoro est dans la joie: c'est jour de fête: après la grand' messe l'école *Saint-Vincent* par ses chants, ses marches, ses pantomimes, ses exercices de gymnastique commémore l'arrivée et la fête de M. Peters, et tout ensemble M. Félix Dekempeneer et son arrivée à Bikoro, il y a dix ans. Le temps est superbe, le ciel purifié, la nature neuve, l'atmosphère parfaitement claire.

Le contentement illumine tous les visages... Il est 10 heures, les autorités ont pris place: M. l'Administrateur en chef du territoire et M. l'Administrateur de Coquilhatville. Tout Bikoro est là: chrétiens, catéchumènes, protestants et païens. C'est la foule des grands jours.

Tout d'abord, deux petits écoliers, du haut des degrés de la maison viennent dire le mot du cœur, et de la reconnaissance, à Dieu, au Visiteur de Belgique et à M. Dekempeneer, dont l'activité incessante et toujours jeune, stimule le zèle de ses dévoués collaborateurs et collaboratrices.

C'est bien là le sens de la fête et la raison de cette importante assemblée.

Après le compliment, les mouvements d'ensemble : les enfants, préparés depuis des mois par M. Gérard Linclau, sont étonnants d'adresse et d'attention. Les marches croisées et les pyramides suscitent l'enthousiasme ; puis sont mimés scènes, fables et contes indigènes ; la parabole biblique *l'Enfant prodigue* eut un grand succès ; de même l'histoire du *Petit Grégoire*.

Les filles à leur tour ne se laissent pas vaincre : elles apportent leurs hommages bien sentis aux héros de la fête. Ah ! quels innombrables actes de dévouement, de patience chrétienne cache cette transformation de la femme indigène : car la négresse, plus encore que le nègre, est esclave des coutumes ancestrales. Les Filles de la Charité se donnent entièrement à ce travail. La fête de Bikoro nous prouva que leurs efforts sont couronnés de succès. Gentiment ces sauvagesses chantent, gesticulent, tournent en rond, font elles aussi de la pantomime, avec un à-propos parfait.

Après ces divertissements, M. le Visiteur se lève, il lui tarde de féliciter chaleureusement les organisateurs de ces fêtes. Chacun reçoit un délicat remerciement. Puis se tournant vers M. Dekempeneer, il lui dit sa reconnaissance : « Au nom de la Congrégation, cher M. Dekempeneer, je vous remercie pour tout le bien que vous avez réalisé ici, à Irebu, à Lukoléla et ailleurs, au cours de ces 10 années. Vous avez magnifiquement travaillé, ce qui ne nous étonne pas, nous qui

vous connaissons depuis les *études* : alors déjà votre nom était synonyme de travail et d'intelligence. Ces capacités, alors entrevues, aujourd'hui, nous les voyons à l'œuvre ; elles ne nous ont pas déçus. Je suis émerveillé par tout ce que je vois, par tout ce qui a été réalisé depuis 1926. Or, l'âme de tout cela, c'est vous. Je vous en remercie donc en mon nom personnel et au nom même de la Congrégation ».

A ces paroles cordiales, de chaleureux applaudissements partent de tous côtés. A peine sont-ils apaisés, M. Dekempeneer se lève à son tour, et par une manœuvre qui ne trompe personne, essaie d'attribuer à M. le Visiteur et à ses confrères le bien qui a été fait. Le geste était hardi ; la réplique ne se fit pas attendre. Un confrère, dans la langue du pays, met les choses au point. La foule écoute silencieuse et attentive ; on lui parle de ce dont elle-même avait été témoin : « Nous commémorons aujourd'hui de grandes choses que vous avez vues de vos yeux et dont vous avez été les témoins étonnés. Il y a dix ans, qu'était Bikoro ? Qu'étaient vos âmes ? Et vos cœurs ? Vos familles ? Vous étiez tous païens, ou à peu près, maintenant vous êtes chrétiens ou en passe de le devenir. A qui devez-vous ces transformations ? A ces deux hommes que voici : ils ont tous les deux bataillé pour nous procurer ces nombreux bienfaits ; l'un a lutté infatigablement en Europe, pour vous envoyer des missionnaires et de l'argent ; l'autre s'est épuisé ici même sous vos yeux.

« Je pense que vous vous souvenez. Vous avez vu le Père Félix prendre en main la scie du charpentier et le marteau du forgeron. Il a travaillé ici comme un maçon et comme un charpentier. En Europe, chez nous, il occupait une place où il n'avait pas du tout besoin de s'abaisser ainsi. On lui a dit qu'ici à Bikoro, vous autres, Noirs, vous étiez abandonnés, sans pasteur

Aussitôt, il a répondu : « Eh bien ! j'irai, malgré mon âge, au Congo évangéliser Bikoro, Irebu, Lukoléla ».

« Et pourquoi a-t-il fait cela ? Uniquement parce qu'il vous aimait. Il continue encore à prier et à travailler pour vous ; c'est encore parce qu'il vous aime profondément. Plusieurs fois, à 3 heures de l'après-midi, à l'ombre d'un maigre arbuste, vous l'avez vu épuisé, incapable même de marcher, parce qu'il avait trop travaillé de ses mains et encore rien mangé. Je vous dirai donc qu'il a beaucoup souffert. La mesure de sa souffrance, nous ne la connaissons jamais, personne ne la connaîtra. Lui seul et Dieu pourraient nous narrer les peines supportées durant ces années. En tout cas, je puis affirmer que les journées de joie ont été très rares, les épreuves nombreuses ; et même nulle journée ne s'est passée sans souffrance.

« Pour cela, pour le travail manuel effectué pour vous, pour les prières faites pour vous, pour les souffrances endurées pour vous, vous devez publiquement remercier le Père Supérieur. Je vous demande donc de répéter trois fois avec moi « *Vive Sango Mokonji* » (Vive le Père Supérieur) afin que tout le monde, païens et chrétiens, sachent que si Bikoro s'est transformé, c'est grâce au travail, aux prières et aux souffrances de notre Père Supérieur. »

Après ces vivats, partis du cœur, une vibrante *Brabançonne* clôtura cette fête, de tous points réussie.

Aux lendemains de cette fête du 29 novembre, ce fut dans le détail, la visite canonique de la Mission de Bikoro, puis un peu plus tard, les solennités de Noël. Le 24 décembre, M. le Visiteur eut la joie de baptiser 96 catéchumènes, presque tous adultes. La cérémonie fut longue : commencée à 7 heures, elle s'acheva peu après 11 heures. Le soir, dans la nuit de Noël, toute la chrétienté de Bikoro est sur pieds pour assister à

la messe solennelle de M. Peters: office en plein air, car depuis l'incendie de l'église de Bikoro, il en est toujours ainsi pour les grandes fêtes. Plus tard au cours de la visite de Bokongo, créé en novembre 1936, par M. Urbain Tackx, 25 jeunes chrétiens firent des mains de M. Peters leur première communion, cependant que M. Dekempeneer en confirmait 22 autres.

Peu après, toujours bien occupé, M. Peters prêche la retraite des Filles de la Charité aux deux maisons de Coquilhatville; il rentre ensuite à Irebu pour la bénédiction solennelle de *Notre-Dame du Chenal*, le 10 janvier 1937. Cette église, belle réalisation, entièrement construite avec des matériaux pris sur place, fait l'étonnement des indigènes. Large de 13 mètres et longue de 40, elle possède une vaste sacristie; tandis qu'une tour élevée permet à nos trois cloches de lancer les appels de Dieu par-dessus les eaux, les marigots et les plaines.

Pour le jour de la bénédiction, la Mission est à nouveau magnifiquement ornée; un arc de triomphe invite à la prière: Demandez et vous recevrez. Ma demeure est une maison de prières; et sur l'entrée, ces mots: Venez, Dieu vous appelle tous auprès de Lui. L'ornementation, à l'intérieur de l'église est particulièrement soignée: des draperies et des guirlandes courent entre les 14 colonnes, la chaire a reçu une ornementation simple et sobre et *Notre-Dame du Chenal* a vraiment reçu l'habit de cérémonie qui lui convenait. A huit heures, tout le monde est sur les lieux. M. Peters, célébrant avec diacre et sous-diacre, s'avance avec tous ses confrères. Les Sœurs sont en nombre, cinq supérieures et la Visitatrice à leur tête.

A l'évangile, M. Dekempeneer monte en chaire, et s'adressant aux Européens, lit le discours suivant:

« *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.*  
Qui, ce que nous voyons est vraiment l'œuvre de Dieu et nos  
yeux en sont émerveillés. » Psaume 112. V. 23.

M. le Visiteur,  
Mes chères Sœurs,  
Mesdames, Messieurs.

Il y a, aujourd'hui, un peu plus de onze ans, deux prêtres et un frère de la Congrégation des Lazaristes passaient ici ; celui qui préside en ce moment, avec tant d'intelligente bonté, aux destinées du camp, doit s'en souvenir. L'accueil fut charmant ; il l'est de tradition dans les milieux coloniaux, chez les militaires peut-être surtout. Il le fut même tellement que n'eût été notre volonté arrêtée d'exécuter un plan mûri depuis longtemps, Irebu aurait été le premier poste fondé par les Lazaristes au Congo. Les missionnaires passèrent donc, laissant des promesses. Deux ans plus tard les circonstances permirent de les réaliser et deux prêtres, détachés du poste de Bikoro, s'en vinrent fonder celui d'Irebu. Ils sont parmi vous, Messieurs, ces vétérans, et devant le spectacle qui s'offre à leurs regards, ils doivent, j'en suis certain, dire avec moi :

« Vraiment Dieu a fait un miracle et nos yeux en sont émerveillés. »

Que trouvèrent-ils, ici, en février 1928, ces premiers missionnaires ? Oui le camp était là, solidement organisé depuis longtemps, grâce au travail et au dévouement de ces missionnaires de la patrie, les soldats ; mais, au point de vue civilisation, au point de vue catholique, qu'y avait-il ? un vague catéchuménat comme il y en a tant au Congo, visité parfois encore par un père d'une lointaine mission, mais ayant toutes les tarets qui sont le lot de ces œuvres que le missionnaire crée au cours de ses randonnées et qu'il ne peut, faute de temps et de ressources, maintenir au niveau rêvé ; des masures ruineuses abritant un catéchiste et des chrétiens, dont plusieurs n'avaient guère plus du christianisme que l'ineffaçable sentiment conféré par le baptême : une église en *pisé*, hâtivement rebâtie pour remplacer celle que la tornade venait de jeter par terre ; un village enfin où, sous l'emblème de la religion, tous les vices indigènes trouvaient protection.

Les missionnaires se mirent courageusement à l'œuvre, et, avec l'aide que leur donna, dès l'origine et toujours depuis, l'autorité militaire, la maison du missionnaire, lamentable ruine, fut bientôt transformée au point de devenir habitable, le reste suivit, comme dit saint Vincent : « à la force des bras, à la sueur des fronts ». Elle n'était pas nombreuse l'équipe, elle se trouva même parfois et trop longtemps réduite à l'unité, et pourtant quel travail réalisé en si peu de temps, voyez plutôt, cette église que l'on vient de bénir, splendide spécimen de ce que peuvent, avec de faibles moyens, la piété et le zèle

fécondés par d'intelligentes et constantes volontés : cette magnifique habitation des missionnaires, cette école, ces maisons de travailleurs et d'écoliers, et plus loin, cette route, cette ferme, ce catéchuménat enfin d'où la religion et la civilisation se répandent sur des régions si longtemps abandonnées. Car ce n'est pas au seul point de vue matériel que le miracle s'est accompli. Voyez plutôt cette foule qui se presse autour de nous, elle est comme la synthèse des résultats obtenus par le zèle et le dévouement de ceux qui, pendant dix ans, se sont sacrifiés ici sans compter. C'est par centaines que de nouveaux chrétiens ont été donnés à l'Eglise : c'est par centaines que les recrues du camp ont passé par la mission y trouvant réconfort ou conseils dont ils peuvent, eux aussi, avoir besoin parfois pour être à la fois de bons chrétiens et d'excellents soldats. Et que dire de cette école qui pour avoir longtemps cédé ses locaux aux nécessités du culte, et s'être contentée de salles très insuffisantes n'en a pas moins donné les meilleurs résultats. Oui, j'aime à le dire, sur la liste de nos élèves-moniteurs ceux d'Irebu ont toujours brillé au premier rang. Faut-il ajouter que récemment la mission déjà si prospère s'est complétée. Comme la croix qui domine le clocher de votre belle église, la charité est venue, portée sur les blanches cornettes, couronner le merveilleux édifice que les missionnaires avaient élevé. Le Christ disait aux disciples de Jean lui demandant un témoignage de sa mission divine : « Allez dire à votre maître que les aveugles voient, que les paralytiques marchent et que les pauvres sont évangélisés. » Et moi je vous dirai pour vous prouver la divinité de l'œuvre accomplie ici, non pas que les aveugles voient et que les paralytiques marchent, mais que vous avez ici celles qui, de par la parole et l'exemple de saint Vincent, doivent suppléer à la vue pour les aveugles, au mouvement pour les paralytiques, celles aussi qui doivent, besogne essentielle pour l'avenir de la mission, évangéliser les plus pauvres des pauvres, les femmes et les filles du Congo.

Oui, tout cela, Messieurs, est bien l'œuvre de Dieu : « Ni moi ni M. Portail n'y avions jamais pensé, disait saint Vincent en contemplant le rayonnement de ses œuvres ». Ni moi, ni le regretté M. Sieben, n'y avions jamais pensé. Mais Dieu y avait pensé et c'est lui qui a suscité les hommes de son choix, c'est lui qui a inspiré à de belles âmes ces générosités sans lesquelles rien n'aurait pu être entrepris, c'est lui enfin qui a ému les cœurs et les a disposés à écouter la voix de ses apôtres.

Oui, Messieurs, c'est Dieu qui suscite les vocations à l'apostolat, et c'est lui qui donne mission à ceux qui répondent à l'appel de la grâce. N'est-ce pas lui qui a désigné et envoyé son Fils pour racheter le monde ; n'est-ce pas lui qui a choisi et qui continue à choisir ses apôtres pour les envoyer jusqu'aux confins du monde. Oui la vocation à l'apostolat est divine, et seul l'appel divin, seule la grâce divine peuvent expliquer ces êtres étranges que sont les missionnaires. Et, sous ce nom, je n'entends pas seulement les prêtres, mais j'y comprends les frères et les sœurs qui les complètent si merveilleusement.

Sans père, sans mère, sans généalogie, tel doit être le missionnaire ; il n'est plus une fois qu'il a répondu à l'appel divin, que le soldat anonyme de l'innombrable armée du Christ. C'est là le premier, le fondamental sacrifice qui lui est imposé. Le second sera le dévouement jusqu'à l'oubli de soi dans cette œuvre de l'extension du royaume de Dieu. Oui : elle est belle cette carrière du missionnaire vue avec l'idéal de la jeunesse ; elle est belle quand on la voit dans le rayonnement d'une fin glorieuse, du martyr, mais quand on la voit, quand on la vit dans son travail quotidien, avec ses difficultés, ses déboires, alors elle est dure, et il ne faut rien moins que la grâce divine pour l'accepter et pour la porter jusqu'au bout. Le missionnaire est lui aussi un soldat inconnu, mais avec cette différence qu'il doit l'être pendant sa vie et c'est seulement sur la croix protégeant la tombe où il dort son dernier sommeil qu'on aura le droit de mettre son nom.

Oui, c'est bien Dieu qui a suscité et choisi ceux qui, ici, ont défriché le terrain et semé la bonne semence ; c'est lui qui leur a donné les moyens de jeter les fondements de tous ces édifices, c'est lui qui leur a donné la force de travailler, sans se décourager jamais, au relèvement de ces pauvres êtres que des millénaires de vie animale, renforcés par quelques années de demi-civilisation, avaient courbés vers le sol, et dans lesquels la dernière étincelle d'humanité aurait été éteinte si son origine n'avait été divine. Et c'est naturellement à Dieu qu'en doit aller la gloire.

Tout ce que peuvent dire aujourd'hui les pionniers de ce relèvement, je cite le texte évangélique, c'est... *Nous avons fait ce que nous devions, nous ne sommes donc plus que des serviteurs inutiles.* Dois-je ajouter que les vrais missionnaires acceptent volontiers ce rôle, car ils savent qu'ils ont servi un maître qui, lui, n'oublie pas les services rendus.

C'est Dieu aussi, Messieurs, qui suscite les bonnes volontés ou les ménages. Je l'ai dit, l'accueil fait aux missionnaires par le camp avait été parfait : les relations continuèrent à l'être, et nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de la mentalité des autorités militaires à notre endroit. Elle a été confiante, et c'est ce qui a permis la plus féconde des collaborations. Les noms ont changé : je cite, Messieurs les officiers n'ayant pas droit à l'anonymat pendant leur vie, le commandant Dreise, le major Debrie, le commandant Bolly, le commandant Petitbois. Toujours s'est maintenue l'idée que l'on pouvait collaborer, puisque l'on avait une base commune d'idéal, que chacun n'avait qu'à compléter dans sa sphère d'action. Et ce que je dis des chefs, je le dis également de ceux qui travaillent sous leur autorité, officiers et sous-officiers ; nous vous remercions tous, vous qui êtes ici présents et ceux qui ont passé avant vous, nous vous remercions de la sympathie que vous nous avez toujours témoignée : elle a été pour nous un grand encouragement.

Bienveillance de l'accueil, générosité d'un milieu même restreint, comme l'est tout milieu colonial, c'est beaucoup, ce n'est rien pour créer l'énorme organisme que constitue une

mission. Nous n'avons, Messieurs, trouvé, ni la pierre philosophale qui transformerait limonite en or ; ni la baguette des fées faisant surgir à volonté les constructions du sol. C'est une erreur trop commune, même et surtout parmi nos amis, que le missionnaire est riche : on le cote sur les apparences, sur les résultats obtenus, sans souci des conditions dans lesquelles ils ont été réalisés. Que seraient les missionnaires, que seraient les sœurs malgré tout leur dévouement et toute leur bonne volonté, si on ne leur donnait ce qui s'appelle le nerf de la guerre et qui ne devrait être que le nerf de la charité. Oui, c'est beau une mission, trop beau parfois suivant les dires de personnes à courte vue. Mais savez-vous qui finance ces œuvres, gloires de l'Eglise catholique ? ce ne sont pas les missionnaires, ce ne sont pas les sœurs ; ils ne sont que des pauvres, volontaires sans doute, mais pauvres quand même et mendiants. Les véritables commanditaires de toutes ces merveilles, ce sont ces gens du petit peuple, ces enfants, ces ouvriers, ces pères, ces mères de famille qui, répondant à l'appel de la géniale fondatrice de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, véritable caisse d'épargne de l'apostolat chrétien, joignent aux générosités des riches donnant de leur superflu, cette obole, prise sur le nécessaire, que le Christ a louée, quand elle est tombée de la main d'une femme du peuple dans le tronc du temple de Jérusalem. Et que de sacrifices représentent ces aumônes, grandes ou petites, recueillies pour les missions ! vous pourriez le dire, M. le Visiteur, vous qui avez été le véritable canal par lequel se sont versées sur nous les aumônes de la charité chrétienne. C'est parce que vous en connaissez toute la valeur et toute l'étendue, que je vous demande d'être auprès de toutes ces âmes, égales en générosité malgré la diversité de leurs apports, l'interprète de notre profonde gratitude.

Mais, même avec ces ressources, même avec tout ce que Dieu lui a mis au cœur de zèle et de dévouement, que peut le missionnaire, que peut la sœur de charité si Dieu ne bénit leurs sacrifices et leurs efforts, s'il n'émeut les cœurs par sa grâce ? C'est lui, lui seul qui est le maître des cœurs ; c'est lui, lui seul qui donne à la parole évangélique, à l'acte de charité envers le malheureux cette force qui émeut, attire, et dompte les âmes les plus rebelles.

C'est l'Esprit de Dieu qui, soufflant par la bouche du prophète Ezéchiël sur le champ des morts, voit se lever, comme une armée immense, les millions d'ossements qui gisaient desséchés sur le sol ; c'est lui qui, aux jours de la primitive Eglise, donnait à la voix fruste de Pierre cette force de persuasion qui lui faisait convertir, en une seule prédication 3 et 5,000 hommes, c'est lui enfin qui, dans des pays plus fortunés que le nôtre, semble, en ce moment souffler en tempête. Ce n'est pas ainsi qu'il a soufflé ici, nous n'en étions peut-être pas dignes. Peut-être aussi le temps de la grande miséricorde n'est-il pas venu pour ces régions déshéritées de l'Equateur : il souffle où il veut et comme il veut ; mais il a soufflé, ici, quand même ; et

j'en veux comme témoins cette foule qui nous entoure et l'immense bien qui s'est fait dans cette région d'Irebu.

Et maintenant, Mesdames, Messieurs, quelle prière pouvons-nous faire, sinon celle que la Sainte Eglise met sur les lèvres du Pontife qui vient de fortifier le chrétien par le sacrement de Confirmation : « *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis.* » « Rendez plus grand encore, Seigneur, et plus durable le bien que vous avez opéré en nous ». Oui, daigne Dieu conserver ce qu'il a fait de bien ici ; qu'il daigne également le développer. La tâche du missionnaire n'est jamais achevée : il doit monter toujours plus haut, faire toujours plus grand pour faire plus de bien, pour atteindre plus de misères. Daigne Dieu bénir les efforts qui se feront à l'avenir comme il a béni ceux du passé. Prions-le aussi de bénir et de récompenser lui-même ceux qui se sont dévoués ici, sans compter, pour lui ; et qu'il n'oublie pas non plus, ceux et celles, qui, d'ici ou d'Europe, leur sont si généreusement venus en aide. Ainsi-soit-il.

Après ce vibrant discours pour les Européens, quelques mots en langue indigène firent comprendre à la foule que ce 10 janvier était jour de fête, un heureux jour, puisque, en cette date, Dieu reçoit une demeure digne de lui. Le cœur de la Mission, c'est cette église, ce sanctuaire où par l'Eucharistie et les Sacrements Dieu nous permet de nous approcher de lui. Il n'habite certes pas dans une demeure faite de ciment, de briques, mais au ciel, ici, et dans nos cœurs... Après ces suggestives paroles, l'office s'achève pieusement : un grand événement venait de s'accomplir.

Le soir, à 16 heures et demie, après le salut du Saint-Sacrement, il y eut aussi fête profane. En la maison des Missionnaires, sous la présidence de M. le Visiteur, magnifique fut l'assemblée et profonde la sympathie. Les discours des diverses autorités de la colonie attestèrent cette mutuelle union parfaite. « Je ne dirai pas, déclare le *Commandant du Camp militaire*, le dévouement de MM. Dekempeneer et Sieben, en 1926 ; c'étaient les temps héroïques : ils sont passés. Dans un petit hangar branlant, j'ai pu assister à la première messe, dite à Irebu par les Pères lazaristes. Depuis lors, M. Sieben est décédé ; mais il ne nous a pas quittés, il est

toujours avec nous. Autrefois, au temps où les Pères de Scheut venaient ici de temps à autre, les enfants du Camp, garçons et filles apprenaient, au camp même, à lire et à écrire. Depuis l'arrivée des Pères lazarisites, les garçons suivent les cours à la Mission, et nous savons avec quel dévouement intelligent on s'occupe d'eux. Depuis quelques mois, grâce à l'arrivée tant attendue des Filles de la Charité, les filles bénéficient aussi d'une école bien dirigée. Aux Pères lazarisites et aux Filles de la Charité mon plus cordial merci. »

Le Docteur avait aussi à dire son petit mot : « Je veux ce soir rendre hommage au grand dévouement des Filles de la Charité : elles soulagent toute misère. Ayant vu à l'œuvre les Sœurs à Coquilhatville, je les revois ici, avec grande joie. Et dans cette église de Notre-Dame du Chenal, bénite ce matin, les Filles de la Charité, je m'en réjouis avec elles, iront tous les jours, puiser les forces morales, nécessaires pour le soin des noirs, malheureux et souffrants. En les remerciant, puissent les Sœurs faire encore et longtemps beaucoup pour le soulagement, le plus grand bien des noirs. »

Au nom du Gouvernement, M. l'Administrateur prit enfin la parole : « La cérémonie de ce matin est d'importance : elle marque l'installation définitive des Pères Lazaristes à Irebu, ce dont je me réjouis publiquement. Une Mission a besoin de deux bâtisses : une église et une école. Vous avez, Messieurs, ces deux moyens d'apostolat. A Irebu, vous possédez une superbe église et des écoles modèles. Je m'en félicite avec vous, souhaitant que, par votre dévouement intelligent et inlassable, vous attiriez à vous ces populations qui, malgré leur peu d'attirance, restent malgré tout, si dignes d'intérêt. »

Avec cordialité, M. Dekempeneer remercia toutes les autorités ; il se félicita de leur sympathie franche

et cordiale, de l'aide efficace, de leur collaboration. :  
« A tous nous devons et nous gardons une reconnaissance fidèle. Oui, collaborons ensemble, mais ne nous demandant rien qui blesse nos consciences, tous nous serons bien servis. Nous aimons l'armée parce qu'elle ne travaille pas pour elle-même, mais se dépense pour une noble idée, comme nous prêtres, nous peinons pour un idéal ; sans doute pour nous missionnaires, la cause est certes plus haute parce que moins terrestre, mais que de ressemblances entre vous et nous !... La fête d'aujourd'hui, cette église d'Irebu élevée à Dieu est le fruit de notre collaboration et la preuve tangible de cette entente mutuelle. »

Après ces paroles si bien senties, M. le Visiteur clôtura cette journée en adressant quelques mots du cœur à tous les bienfaiteurs de la Mission. La vue de cette réunion familiale le touche profondément, et de retour en Europe, il nous promet qu'en Belgique il racontera, émerveillé, tout ce qu'il a vu ici, nous gardant à tous son admiration, son estime et sa gratitude.

Ces derniers mots sonnent comme un adieu. De fait, après un bref séjour à Lukoléla, pour y clore la visite canonique, un arrêt à Nsona-Mbata, pour y donner la retraite annuelle des Filles de la Charité, M. Léonard Peters retraversera l'Océan pour rentrer à Anvers, le 2 mars, emportant la gratitude de toute la Mission de Bikoro, en ce vaste Congo belge.

*Irebu*, 23 janvier 1937<sup>1</sup>

Joseph-Pierre ESSER

1. L'impérieuse nécessité de diminuer le nombre des pages des *Annales* afin de sagement s'adapter aux tarifs nouveaux, à l'inéluctable poussée des majorations, nous a contraint de réduire, sans toucher à l'essentiel, et d'émonder ce compte rendu qui, des tropiques avait la luxuriante végétation.

## ICONOGRAPHIE DE SAINT VINCENT DE PAUL

(*Les Tableaux de la Canonisation, 1737*)

Le journal *Le Mercure de France*, en juin 1737, p. 1177, publiait l'annonce-réclame suivante : « Il paraît onze estampes (1) nouvelles de la grandeur de 18 pouces de haut sur 14 de large (environ 49 cm. sur 38), représentant la vie du bienheureux Vincent de Paule (1 bis), d'après les tableaux qui sont dans l'église de Saint-Lazare de Paris, peints par MM. de Troy, Galloche, Restout, et frère André, etc., et dessinées d'après les originaux, par le sieur Bonnart, ancien professeur de l'Académie royale de Saint-Luc, avec une grande précision et correction. Ces onze dessins sont gravés sous sa conduite par différents graveurs des plus habiles.

Ces estampes se vendent à Paris, chez le sieur Hérisset, graveur, rue Saint-Jacques, vis-à-vis les Jésuites ». On a oublié d'indiquer le prix (2), c'est dommage.

Les Jésuites, ou mieux le collège de Clermont, fondé par eux en 1562, où ont étudié saint François de Sales, M. de Béruille et tant d'autres illustres personnages, est devenu l'actuel lycée Louis-Le-Grand, rue Saint-Jacques, et la modeste boutique vis-à-vis, où Hérisset exposait ses chefs-d'œuvre, est absorbée aujourd'hui par les bâtiments de la Sorbonne.

Le sieur Bonnart qui a dessiné si heureusement toutes ces estampes, semble être Robert-François, né le 5 mars 1683, qui a été peintre, graveur et professeur à l'Académie de peinture de Saint-Luc ; il était aussi neveu de Nicolas Bonnart, auteur du « vray portrait de M<sup>lle</sup> Le Gras » qui se trouve en tête de la première biographie de la sainte fondatrice, par Gobillon (MDCLXXVI)

Il faut avouer qu'il a reproduit les originaux avec assez d'exactitude, malgré quelques variantes pour certains détails secondaires. Deux de ses dessins (*Le Conseil de Conscience* et les *Conférences ecclésiastiques*) ont été gravés directement par J. B. Scottin seul ; les neuf autres ont été « gravés à l'eau forte » par Hérisset, et « terminés au burin », quatre par Jeurat, trois par Dupin et deux par F. Cars lequel demeurait aussi rue Saint-Jacques, tout près du sieur Hérisset. A remarquer que ces estampes ne donnent à saint Vincent que le titre de

1. Pour l'iconographie des tableaux reproduits par les gravures de 1737, voir aussi dans nos *Annales* de 1910, pages 628-637 l'intéressante étude de M. Alfred Milon

1 bis. Au XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIX<sup>e</sup>, on trouve souvent cette forme de *Paule*, ou de *Paula* en latin, peut-être par confusion ou analogie avec Saint François de Paule.

2. Il peut être intéressant de savoir que, sur le Registre des fondations des Filles de la Charité (Arch. Nat. H. 3726), on marque en 1716, pour les deux estampes de M. Vincent et de M<sup>lle</sup> Le Gras, le prix de 1 livre 2 sols, (ce sont les gravures de Pitau (1660) et de Duchange (1705) avec l'encadrement de feuilles de chêne). La vie de M<sup>lle</sup> Le Gras par Gobillon est cotée 1 l. 10 sols ; la vie de M. Vincent in-octavo 2 l. 10 s. et le gros volume de cette vie in-quarto 4 livres.

bienheureux, *Beatus*. C'est qu'en effet la cérémonie de sa canonisation n'eut lieu à Rome, en la basilique de Saint-Jean de Latran, que le 16 juin 1737, et du 15 au 23 octobre suivant, la solennelle Octave dans l'église de Saint-Lazare à Paris.

Ces gravures ont été souvent reproduites, en totalité ou en partie (3), et sont aujourd'hui très répandues dans les maisons des Missionnaires et des Filles de la Charité, où elles ornent le plus souvent le réfectoire ou la salle de Communauté. Les planches en cuivre, heureusement, ont été conservées et appartiennent à notre Procure Générale, ce qui a permis d'en faire de nouveaux tirages.

Le *Mercure* de septembre en cette même année 1737, avait aussi annoncé la parution d'un portrait (aux proportions plus modestes de 6 1/2 cm. sur 10 1/2) de saint Vincent de Paul, en vente chez Odieuvre, quai de l'École (aujourd'hui partie Est du quai du Louvre), à l'enseigne de la *Belle Image*. Pour faire vis-à-vis à ce portrait en buste de 3/4 à droite, il y eut chez le même marchand, dans la série des *Grands Hommes*, vraisemblablement de la même époque, un portrait de M<sup>lle</sup> Le Gras, en buste de 3/4 à gauche, dans bordure ovale, gravé par G. D. C. \* \* \* (d'après Gaspard Duchange)

Cinq ans auparavant, en avril 1732, le *Mercure* avait annoncé l'exécution, par des peintres de réputation, de ces grands et très beaux tableaux destinés à l'église de Saint-Lazare, et par la suite les *Guides de Paris* ne manquèrent pas de signaler ces toiles à l'attention des amateurs et des étrangers.

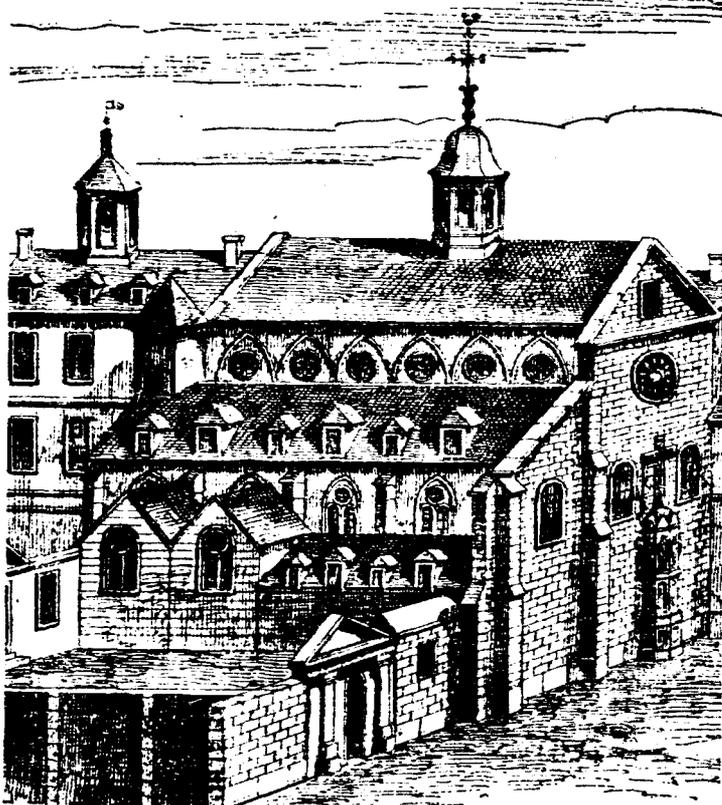
Cinq tableaux sont de Jean-François de Troy, né à Paris le 27 janvier 1679 et mort à Rome le 26 janvier 1752. C'est le membre le plus distingué d'une famille de peintres originaire de Toulouse. Après un long séjour en Italie, il revint à Paris vers 1706, fut reçu membre de l'Académie de peinture, le 28 juillet 1708, et par après fut directeur de l'Académie de France à Rome, depuis 1738 jusqu'à sa mort. Ses tableaux se distinguent plus par l'éclat du coloris, la noblesse et l'harmonie de la composition que par l'originalité et la pureté du goût. Parmi ses œuvres, je citerai seulement ici l'histoire d'Esther, reproduite par les Gobelins, qu'on peut admirer dans les grands appartements de la Reine, au palais-musée de Versailles (4).

Deux compositions sont de l'artiste André Jean, dit frère

3. Notamment par nos *Annales* ; par la Bonne Presse ; par l'Art Catholique dans *Les Dames de la Charité*, de G. Goyau de l'Académie française, avec notes iconographiques de M. Portal (1918) ; par Bloud et Gay dans les belles plaquettes de Paul Renaudin sur *saint Vincent de Paul* et sur *les Filles de la Charité* ; par H. Laurens dans la plaquette sur *Saint Vincent* de L. de Lanzac de Laborie ; par Benziger et C<sup>ie</sup> dans *Saint Vincent de Paul*, de J. M. Angeli, traduit en allemand par J. A. Scharpf ; par *Tableaux de la Vie de saint Vincent de Paul*, in-4°, chez Dumoulin (1822) en hommage au P. Fiat ; par Arthur Loth, etc.

4. A l'étage en dessous (même aile) on voit le portrait du père de Jean-François, François de Troy qui avait été d'abord directeur (1708), puis recteur (1722) de l'Académie de peinture.

André, né (1662) et mort (1753) à Paris. Reçu à l'âge de 17 ans, dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs (noviciat général, aujourd'hui église paroissiale Saint-Thomas d'Aquin), ses supérieurs l'envoyèrent à Rome, où il développa ses aptitudes pour la peinture (1687). Il revint en France au début de 1690, et fut le peintre attitré des églises de son Ordre. Malgré sa fécondité



PARIS : église de Saint-Lazare [xviii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles]  
[Démolie, vu sa vétusté, en 1823]

surprenante (le nombre de ses toiles monte à 150), l'artiste, jusqu'à la fin de sa vie, n'a pas cessé de se surveiller. On peut le rapprocher de Jouvenet, son maître, par ses œuvres les plus étudiées. On l'a appelé un des premiers peintres de son temps. Il est religieux et peint en religieux ; aussi imprime-t-il à ses figures un recueillement, un sentiment de piété, un élan spirituel sans affectation ni recherche. Parmi ses œuvres conservées à

Paris, il faut signaler celles qu'on voit à Saint-Thomas d'Aquin, ainsi que la *Résurrection de Notre-Seigneur à La Salpêtrière*. A Bordeaux, dans l'église Notre-Dame (ancien couvent dominicain) existe aussi un certain nombre de ses tableaux. Au Musée du Louvre, se trouve le portrait du peintre par lui-même.

Deux autres tableaux sont de Jean Restout, fils, né à Rouen (1692) et mort (1768) à Paris, élève et neveu de Jouvenet. Il appartient à une famille de peintres, originaire de Caen, fut professeur à l'Académie de peinture en 1733 et directeur en 1760. Il a exécuté un grand nombre de tableaux religieux dont : *Ananie imposant les mains à saint Paul* (au Louvre). Son fils et élève, Jean-Bernard Restout, né et mort à Paris (1732-1797), obtint le grand prix en 1758, fut agrégé à l'Académie de peinture en 1765, reçu académicien en titre en 1769, professeur quelques années après. Sous la Révolution, il devint président de la commission des Arts, directeur du Garde-meuble et... fut enfermé, jusqu'au 9 thermidor, à Saint-Lazare, dépouillé des tableaux de son père et changé en prison.

Enfin les dixième et onzième tableaux de l'église de Saint-Lazare, sont l'un de Féret Baptiste, natif d'Évreux, mort en 1737, et l'autre de Galloche Louis, né à Paris en 1670, mort en 1761. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il se fit connaître par des ouvrages qui furent parfaitement accueillis et lui valurent un logement au Louvre, une pension du roi et un fauteuil à l'Académie de peinture (1711), dont il devint par la suite recteur et chancelier (1754). Les tableaux de Galloche manquent d'originalité. On y trouve l'emploi à peu près constant des études d'après les maîtres, qu'il avait rapportées d'Italie ; toutefois le coloris en est bon, la composition sagement ordonnée. Parmi ses œuvres on cite : *Saint Paul partant de Milet pour Jérusalem* (à Notre-Dame de Paris), et *Saint-Nicolas, évêque de Myre* que des navigateurs remercient de les avoir sauvés du naufrage, tableau qui était dans l'église de Saint-Louis du Louvre et qui se trouve aujourd'hui dans notre Maison-Mère, corridor Saint-Vincent (5).

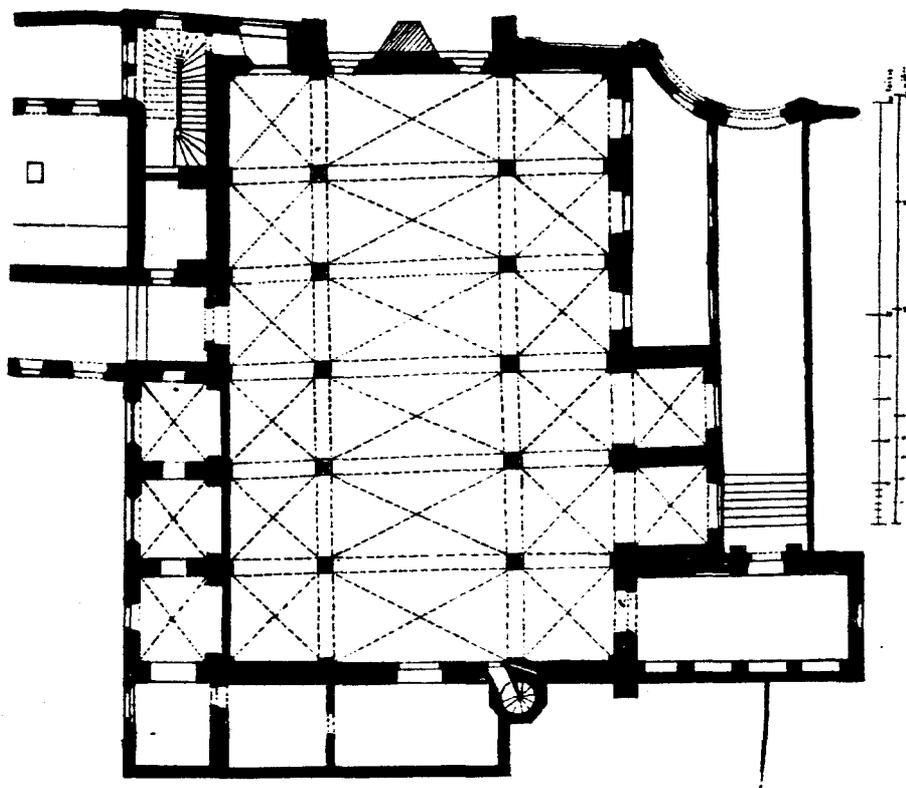
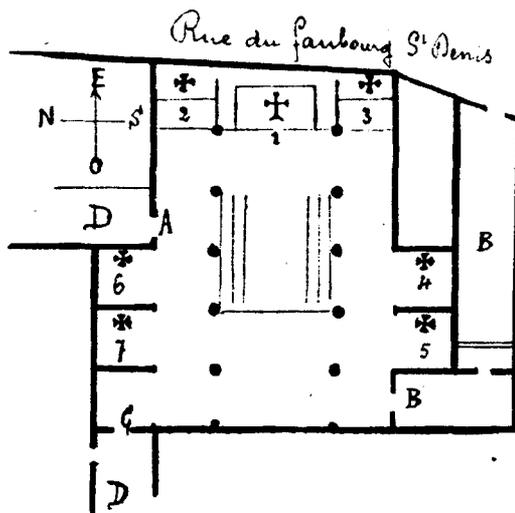
Par ces courtes notes biographiques, on voit que c'était vraiment des peintres de valeur qui avaient été priés de retracer la vie de saint Vincent de Paul autour de son tombeau. En entrant dans l'église (5 bis), on trouvait d'abord, dans la nef (côté de l'Évangile) le plus grand des tableaux : l'*Apothéose de saint Vincent* (14 pieds sur 10) par le frère André : saint Vincent en surplis et étole, entouré d'anges, monte au ciel ; en bas, pieusement agenouillés, missionnaires et sœurs de la Charité avec M<sup>lle</sup> Le Gras en tête. Au point de vue documentaire cette belle composition a droit à une attention spéciale ; vraisemblablement ces diverses figures nous conservent les portraits des premiers supérieurs généraux, de Louise de Ma-

5. Ce tableau de Saint-Nicolas — aujourd'hui à peu près à la même place — ornait l'oratoire provisoire qui servait depuis l'entrée des confrères, rue de Sèvres en 1817 jusqu'au moment de la bénédiction de la chapelle actuelle (1<sup>er</sup> novembre 1827) Cf. *Annales* 1912 : p. 439 et *Vie du P. Etienne*.

5 bis. Voir sur l'église de Saint-Lazare, les *Annales* 1905, pages 441-451.

PARIS : Eglise Saint-Lazare  
 (Croquis d'après le plan Jaillot, 1703)

1. Maître-autel. — 2. Sainte Vierge [sépulture des *étudiants*].
  3. Saint-Lazare [chaise de St-Vincent sépulture des *séminaristes*].
  4. Saints-Auges [tombeau d'Abelly, † 1691].
  5. Saint-Pierre.
  6. Saint-Joseph. — 7. Saint-Denis.
- A et C. Portes donnant sur l'intérieur de la maison.
- B. Entrée pour le public [rue du Faubourg-Saint-Denis].
- D. Cloître [intérieur de la maison Saint-Lazare].



PARIS : Eglise Saint-Lazare  
 (Plan de l'architecte Lefebvre, 6 Vendémiaire, an V, 27 septembre 1796)  
 (Archives Nationales de France : N, Seine, 2<sup>e</sup> classe, n<sup>o</sup> 221)

rillac, peut être de Mathurine Guérin, etc. D'après de Nalhes (Saint Vincent de Paul) cette toile se trouvait, en 1830, rue Montholon, dans la chapelle qui a précédé l'actuelle église paroissiale de saint Vincent de Paul. Aujourd'hui ce tableau se trouve dans l'église de Bourg-la-Reine, lamentablement estropié, dans un cadre trop petit qui a coupé, ou replié par derrière, et, en fait, supprimé la moitié des personnages.

Le 2<sup>e</sup> tableau, côté de l'Évangile, en remontant vers l'autel, par de Troy comme les suivants, et comme eux ayant environ 10 pieds sur 8 ou 9, représentait la *Prédication de Saint Vincent devant la Cour*, d'après l'inventaire de Lenoir, mais c'est plutôt les *Missions des Champs* qu'il faut dire, *per castella et pagos*, comme explique la gravure de 1737. J'ignore où cette toile peut se trouver actuellement. Au presbytère de Saint-Eustache, à Paris, se trouve une copie réduite de ce tableau (hauteur : 2<sup>m</sup>50 sur 1<sup>m</sup>95 de largeur). Sur la droite, saint Vincent en surplis, debout dans une chaire assez élevée, barrette en tête, exhorte une assemblée d'hommes et de femmes de diverses conditions ; à gauche, en face du prédicateur, un seigneur assis dans un fauteuil ; derrière lui son chien couché ; en dessous de la chaire, un jeune homme écrit le discours ; dans le fond du tableau, l'abside de l'église.

C'est une réplique réduite du grand tableau mais non retourné, comme dans la gravure de 1737. De ce chef du moins, il n'est pas impossible que la copie ne soit de Detroy lui-même.

Le tableau suivant, dans l'église de Saint-Lazare, à côté du précédent, montrait : *La Mort de Louis XIII assisté par Saint Vincent* ; au pied du lit la reine Anne d'Autriche, le petit Louis XIV et son frère.

Le 4<sup>e</sup> tableau, également par de Troy comme le précédent, représentait *Le Conseil de conscience*, présidé par Anne d'Autriche avec le jeune roi ; à droite et à gauche saint Vincent, le cardinal Mazarin, le chancelier Séguier et Charton, grand pénitencier de Paris. Ces deux dernières toiles ont disparu. Deux bonnes copies réduites, faites par un excellent artiste d'après les gravures et par conséquent retournées, sont aujourd'hui dans le nouveau Saint-Lazare au 95 de la rue de Sèvres ; elles y forment le plus bel ornement de la salle des Prêtres, après avoir été conservées de longues années, rue du Bac, dans la chapelle de la maison-mère des Filles de la Charité. Elles étaient dans le sanctuaire en 1830 et nous restent de précieux témoins des mystérieuses apparitions de la Vierge de la Médaille miraculeuse à la bienheureuse Catherine Labouré. Dans ces tableaux nous avons cru posséder les originaux, mais une étude plus attentive oblige à conclure le contraire.

Enfin le dernier tableau de ce côté et le plus procre de l'autel : *Saint Vincent et les Conférences ecclésiastiques* par de Troy, nous offre sans doute avec le portrait de M. Olier, de Bossuet, celui de plusieurs autres des 22 évêques choisis parmi les membres de cette illustre Assemblée. Malheureusement l'original de cette belle composition a disparu.

En face, de l'autre côté, côté de l'Épître, était placé : *saint Vincent*,

nommé par saint François de Sales supérieur de la Visitation, par Jean Restout. Ce tableau heureusement a été conservé et se trouve aujourd'hui dans l'église Sainte-Marguerite, à Paris. L'évêque de Genève, en rochet, en présence d'une grande dame, la reine probablement, présente saint Vincent à sainte Chantal et à ses religieuses (hauteur : 3<sup>m</sup>40, largeur : 1<sup>m</sup>70).

En s'éloignant de l'autel le tableau suivant, aussi par Restout montrait *Saint Vincent Aumônier des Galères*, titre que le beau livre de Lavedan, de l'Académie française a mis à l'ordre du jour. Malheureusement cette toile a également disparu.

Venait ensuite la peinture de Baptiste Férét : *Saint Vincent envoyant ses missionnaires et ses filles de la Charité au secours des soldats blessés*. On a reproché à ce tableau d'être un peu confus et de manquer d'unité... comme un champ de bataille au milieu de l'action. Bonnart en copiant cette scène, a modifié l'attitude de la tête disgracieusement renversée du saint en prière.

La signature « Baptiste » en grosses lettres, peut se lire encore aujourd'hui à l'église Sainte-Marguerite où l'original est conservé. C'est peut-être la seule toile qui soit signée par son auteur (hauteur : 3<sup>m</sup>50, largeur : 1<sup>m</sup>70).

Le tableau suivant, en allant vers la porte de sortie (côté Sud, côté de la ville) était la *Prédication de saint Vincent à l'hospice du Nom-de-Jésus*, par le frère André. Cette très belle toile de 4<sup>m</sup>20 sur 3<sup>m</sup>50, nous montre saint Vincent assis dans une église, le siège adossé à l'autel, exhortant une assistance nombreuse intensément recueillie, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre autour de Louise de Marillac et d'une Fille de la Charité. Au fond, se remarque une baie qui laisse voir un coin du ciel avec des nuages ; au-dessus, à la manière des Vénitiens, du Titien entre autres, une balustrade de pierre s'étend, où pour voir et entendre se penchent une dizaine de personnages, dames et seigneurs de la Cour dont un écrit les paroles du Saint. La composition est faite avec art, et le coloris harmonieux. L'original est aujourd'hui à Sainte-Marguerite ; il en existe une copie ou réplique réduite, retournée, donc faite d'après la gravure, peut-être pour l'Hospice du Nom-de-Jésus ou quelque autre établissement (?) Cette dernière toile est aujourd'hui, rue de Sèvres, après avoir longtemps orné la chapelle des Filles de la Charité, rue du Bac, où on a cru nécessaire de faire retoucher la cornette de la sœur. La forme de la cornette ainsi mise à jour indique la date de la retouche ; 1820-1830. Et on pourrait conjecturer avec vraisemblance l'auteur probable de ce méfait : Bodem.

Le tableau venant ensuite (3<sup>m</sup>70 sur 2<sup>m</sup>30) rappelle le fameux *Sermon de saint Vincent en faveur des Enfants-Trouvés* : Or sus, Mesdames... C'est une des meilleures compositions de Louis Galloche, qu'on peut admirer encore dans l'église de Sainte-Marguerite. Le sourire admiratif de Louise de Marillac et de la sœur dit assez le succès de l'orateur. Les enfants-trouvés réunis, peut-être dans la chapelle de l'établissement du faubourg Saint-Antoine, les garçons d'un côté, les filles de l'autre vêtues de blanc et de bleu, babillent ensemble, tandis qu'au

premier plan, à côté d'un petit page debout, sont assises deux dames bienfaitrices, habillées de noir, les épaules et la gorge couvertes d'un grand col de guipure à la mode au xvii<sup>e</sup> siècle ; l'une d'elles, la brune, paraît représenter la chancelière d'Aligre (née Elisabeth L'Huilier) d'après M. Marcel Fosseyeux (6). La composition de Galloche est harmonieuse, le dessin correct, et le coloris à l'avenant. Le peintre, élève de Louis Boullongue, a été formé à bonne école, et il a étudié les grands maîtres italiens. Au presbytère de Saint-Eustache se trouve une copie réduite de ce tableau, mais faite d'après la gravure, c'est-à-dire retournée.

Enfin le dernier tableau, proche de la porte, du côté de la ville, intitulé la *Mort de saint Vincent* par de Troy, représentant le saint en surplis et étole, entouré de missionnaires, recevant les derniers sacrements, le 26 septembre 1660, veille de sa mort, des mains de M. Dehorgny. A le regarder, on croit l'entendre soupirer : *Veni, Domine Jesu... Credo... In te speravi... Confido*. J'ignore ce qu'est devenu ce tableau. Dans la chapelle de l'infirmerie du Noviciat des Filles de la Charité on en trouve une copie réduite, légèrement modifiée et signée : Bodem (hauteur : 1<sup>m</sup>35 sur 1<sup>m</sup>15 de large). — André-Joseph Bodem, né à Paris, vers 1791, élève du peintre Regnault, a exposé à différents Salons de Paris de 1808 à 1831. Il a décoré un grand nombre d'églises et de chapelles, tant à Paris qu'en province, et aux États-Unis. Parmi ses œuvres, on signale entre autres un Saint Vincent de Paul, à l'hôpital de Compiègne et un autre à la cathédrale de Mende. A la maison-mère de la rue du Bac, il y a plusieurs portraits de saint Vincent et de Louise de Marillac copiés par lui. Il reproduit volontiers nos tableaux de la Galerie de Saint Vincent. A Saint-Projet de Bordeaux, j'ai vu entre autres de lui *Saint Vincent distribuant les règles aux premières sœurs*. Dans cette même maison, on trouve une imitation du tableau de Galloche, les Enfants-Trouvés.

Aux onze tableaux reproduits par les estampes de 1737, une autre grande toile vint s'ajouter vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle : les *Miracles de saint Vincent de Paul*, par A. Beaufort, peintre du roi. Ce tableau placé dans la nef à gauche, près de l'orgue de l'église de Saint-Lazare (7) a été gravé par N. de Launay, et a augmenté la série des estampes de la vie du saint fondateur. Les noms des seize miraculés sont indiqués avec les pages où sont racontées les circonstances de leurs guérisons, dans la *Vie de saint Vincent de Paul*, par Collet, t. II (8).

6. *Inventaire des objets d'art... de l'Assistance publique à Paris*, p. 2. Cf. Lambeau, *L'Hôpital des Enfants Trouvés* et M. D. Roger, des Frères Prêcheurs, *Monographie de l'église Sainte-Marguerite*.

7. Thierry. *Guide des Amateurs et Etrangers à Paris*, 1787.

8. Jacques-Antoine Beaufort, peintre d'histoire, né à Paris en 1721, mort à Rueil (Seine-et-Oise), le 25 juin 1784. En 1771, il devint membre de l'Académie. *Brutus* fut son morceau de réception. Il exposa au Salon de 1767 à 1783.

Nicolas Delaunay, graveur, né et mort à Paris (1739-22 mars 1792). Elève de L. Lempereur, il fut agréé à l'Académie en 1777, et reçu académicien en 1780. Il exposa au Salon de 1777 à 1791.

Une autre toile de date et d'auteur inconnus, de dimension moyenne se trouvait dans la chapelle dite de Saint-Lazare (à côté et au sud du Maître-autel), au-dessus de l'autel et de la châsse d'argent qui contenait le corps de saint Vincent. Nous la connaissons par une ancienne gravure, signée P. Tardieu. C'est l'apothéose qui semble copiée, pour ne pas dire découpée, sur le grand tableau du frère André : *Saint Vincent seul entouré d'anges*. A en juger par la gravure, ce travail ne valait pas les autres tableaux.

Il est une autre composition dont il n'est jamais question dans les documents, mais qui est venue aussi s'ajouter dans la série de nos grandes gravures sur la Vie de saint Vincent, c'est la *Vision des Globes*. Ce sujet a été rendu avec des variantes. La grande peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle qui se trouve aujourd'hui 95, rue de Sèvres, le traite le plus complètement ; elle représente la vision, et en donne l'explication : A gauche, saint Vincent pendant la messe, voit trois globes de grandeurs différentes s'élever vers le ciel ; à droite derrière la grille les religieuses de la Visitation en prière ; dans le haut la Sainte Trinité vers laquelle s'élève sainte Chantal, guidée par saint François de Sales (9). Ce tableau vraisemblablement ne remonte guère avant la béatification (1751) ou la canonisation (1767) de sainte Chantal. La gravure la plus répandue dans nos maisons montre saint Vincent à l'autel sur la droite, avec deux petits anges pour servants ; une autre gravure assez semblable pour le reste, remplace cependant les anges par deux clercs. Une troisième gravure de grand format (53 cm. de haut sur 32 de large, sans la bordure) que j'ai achetée jadis à Rome et qui reproduisait probablement quelque tableau de sa canonisation, montre en haut la Sainte Trinité ; à mi-chemin sur la gauche sainte Chantal ; derrière elle et un peu plus bas saint François de Sales en barbe présente la nouvelle sainte à Dieu ; en bas sur la droite, devant un degré Vincent en chasuble, les mains étendues, en extase ; un ange derrière lui. Sous la gravure on lit : « *Caietanus Sontini Panor<sup>is</sup> inv. et pinxit. Joann. Ottaviani sculp.* » et plus bas cette légende : « *Santa Giovanna Francesca Fremiot di Chantal fondutrice dell'Ordine della Visitazione di S. Maria incontrata da S. Francesco di Sales nella sua salita all'Empireo si presenta a S. Vincenzo de Pauli, che rapito in estasi ne ammira la gloria ad entrambi comune. Sommario della causa estratto dal Processo Ap...* »

La veille du 14 juillet 1789, la maison de Saint-Lazare fut pillée, saccagée et faillit être incendiée par une bande de malfaiteurs et de brigands. L'église fut le seul endroit épargné. Mais bientôt, par la loi du 18 août 1792, la Congrégation de la Mission, à son tour, fut supprimée et dans les derniers jours du mois, on vint enlever tous les titres, registres et archives échappés au pillage. En même temps, ordre était donné aux

9 Reproduction de ce tableau dans la plaquette sur *Saint Vincent de Paul*, par Paul Renaudin, éd. Bloud et Gay. Cf. Bibl. N<sup>o</sup>., Estampes, Aa 43, in-folio.

missionnaires de vider les lieux. Alexandre Lenoir, chargé de rassembler les monuments artistiques, vint à Saint-Lazare, le 30 août 1792, pour faire la recherche des tableaux qui peuvent être conservés. Dans un état général dressé plus tard des peintures et autres objets déposés provisoirement dans le Musée de la rue des Petits-Augustins, on trouve en effet, avec d'autres toiles provenant de Saint-Lazare (10) l'énumération des onze tableaux, reproduits par les gravures en 1737 à l'occasion de la canonisation de saint Vincent de Paul. Cependant le 25 vendémiaire an VII (15 nov. 1798), parmi 17 tableaux de divers maîtres et de divers lieux, transportés au dépôt de Nesle pour être vendus, figure « la Prédication de saint Vincent de Paul » par Detroy venant de Saint-Lazare. En fait ce tableau a disparu aujourd'hui (11)

Après la Révolution le Gouvernement rendit aux anciens propriétaires, ou distribua aux églises, nombre des objets confisqués ; c'est ainsi que la Congrégation recouvra quelques-uns de ses tableaux de la vie de saint Vincent. Mais d'abord ils furent exposés, au moins en partie, dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet (1802), puis nous furent rendus (1805) après notre rétablissement. M. Brunet ne sachant où les placer les céda provisoirement à notre confrère M. Dubois, premier curé de Sainte-Marguerite, à condition de nous les rendre lorsque nous aurions une maison à nous et une église pour les y mettre (12)

M. Dubois, par écrit à M. Hanon, s'obligea à les rendre à la Congrégation, moyennant 1.000 ou 1.200 francs que les marguilliers de Sainte-Marguerite auraient dépensés pour les cadres ; mais M. Dubois mourut le 11 juillet 1817. La Congrégation ne put prendre possession que le 9 novembre suivant de sa nouvelle maison, rue de Sèvres, 95, dont la chapelle ne fut bénite que le 1<sup>er</sup> novembre 1827 par l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen. L'affaire resta en litige... et les tableaux signalés plus haut, avec d'autres encore, de l'ancien Saint-Lazare, sont toujours à Sainte-Marguerite. Pendant le bombardement de Paris, durant la grande guerre, ils furent décrochés et mis à l'abri dans les caves du Panthéon (13)

10. On connaît le titre de 22 tableaux pris par Lenoir, à Saint-Lazare.

11. *Inventaire général des richesses d'Art de la France*, t. 1, p. 10; t. 2, p. 251 etc. et 413.

12. La Congrégation est rétablie légalement par décret du 7 Prairial, an XII (27 mai 1804) ; M. Brunet en est confirmé supérieur le 30 septembre 1805 et meurt le 15 septembre 1806.

13. M. Dubois aida la Congrégation naissante ; il a donné l'hospitalité à quelques confrères ; chez lui fut reçu M. Grappin, premier novice après la Révolution ; et il nous a fait un legs important, dont sa bibliothèque qui a servi de premier noyau (1762 volumes) de celle du nouveau Saint-Lazare. Mais tout cela venait de l'argent personnel de M. Dubois et non des deniers de la Fabrique de Sainte-Marguerite. Aussi M. Boullangier, notre Procureur général, en donnant décharge au légataire, fit-il expresse réserve au sujet « des tableaux de la Vie de Saint Vincent de Paul, qui ont été placés dans l'église de Sainte-Marguerite par M. Dubois » sur lesquels la Congrégation prétend avoir droit de propriété.



*Le sieur François de Paul*

*De Paul, 1660*

Vincent de Paul Prestre, Fondateur, Instituteur et premier Supérieur Général de la Congregation de la Mission, très recommandable pour ses excellentes Vertus, spécialement pour sa profonde Humilité, et sonne Charité; unuy Père des Pauvres, Doné d'un Zele Apostolique pour l'antz Écclésiastique, et pour le salut des Ames; s'estant toujours appliqué luy et les siens a quantité de bonnes oeuvres, mais principalement aux Missions, aux Seminaires Ecclésiastiques, aux Exercices des Ordinaires, et aux Retraites spirituelles au desditz à Paris en la maison de S<sup>t</sup> Lazare le 27 Septembre 1660 aagé de 85 ans

Dedicé à la Reyne mere du Roy par son humble et tres obeissant Seruiteur et suyre  
Simon François



*B. Vincentius Sacerdos sua Congregationis  
in corpore quatuor in modis testatur.*



*B. Vincentius a Lugduno sui Episcopus minister*



*S. Vincentius Viris et Foemina indigentibus ac aetate protractis*



*S. Vincentius Verbum Viciniam per castella et populo*





*B. Virginitas in Pontificatus ecclesie auctoritate illustrata*



*B. Virginitas in ecclesie pontificatus auctoritate*



*St. Jean l'Évangéliste en vision au Mont Sion... 120*  
*Le pape Grégoire devant son tombeau... 121*  
*St. Paul de Thébéade qui prêche au désert... 122*  
*St. Paul de Thébéade qui prêche au désert... 123*  
*St. Paul de Thébéade qui prêche au désert... 124*  
*St. Paul de Thébéade qui prêche au désert... 125*  
*St. Paul de Thébéade qui prêche au désert... 126*  
*St. Paul de Thébéade qui prêche au désert... 127*  
*St. Paul de Thébéade qui prêche au désert... 128*  
*St. Paul de Thébéade qui prêche au désert... 129*  
*St. Paul de Thébéade qui prêche au désert... 130*

**MIRACLES**  
*Opérés par l'Intercession*  
**de Saints Vincens de Paul**  
*(Explication de chaque miracle et de la manière d'obtenir de ces Saints l'intercession par le Chapitre.)*

*St. Vincent de Paul qui prêche au désert... 131*  
*St. Vincent de Paul qui prêche au désert... 132*  
*St. Vincent de Paul qui prêche au désert... 133*  
*St. Vincent de Paul qui prêche au désert... 134*  
*St. Vincent de Paul qui prêche au désert... 135*  
*St. Vincent de Paul qui prêche au désert... 136*  
*St. Vincent de Paul qui prêche au désert... 137*  
*St. Vincent de Paul qui prêche au désert... 138*  
*St. Vincent de Paul qui prêche au désert... 139*  
*St. Vincent de Paul qui prêche au désert... 140*



*S. Vincentius à Paulo*

*Deo in spiritu sub Imperio gloriose illustrato, in Galliam Aemuliam P. Joannis Francisci de Charostis p. 167.*



*S. Vincentius à Sancto Vincentio Aleris*

*Reverentibus Viritatibus p. 167.*



B. Vincentius Infantium expositorum



B. Vincentius Sacerdotis plurimum ad habitandum inter se  
Primum expositum in angulo tabernaculi collegit

D'autres tableaux de l'ancien Saint-Lazare ont suivi les Filles de la Charité, rue du Bac où leur maison-mère s'est transportée dès 1815. En 1830 on les trouve placés dans le sanctuaire, où ils deviennent témoins très précieux des Apparitions de la Vierge de la Médaille miraculeuse, savoir : du côté de l'Évangile près du banc de communion, le *Conseil de Conscience* d'après Detroy, et plus près de l'autel, la *Vision des Globes* ; côté de l'Épître, en face du précédent, la *Prédication au Nom de Jésus*, d'après frère André, et à côté sans doute, la *Mort de Louis XIII* d'après Detroy (comme on peut le voir sur les deux peintures par Lecerf, faites peu de temps après 1830 et conservées au Séminaire de la Communauté).

Plus tard, après que les travaux de 1849 eurent agrandi le sanctuaire et ajouté à la chapelle des bas-côtés et des tribunes, les 2 toiles de Detroy, le *Conseil de Conscience* et la *Mort de Louis XIII*, furent placées dans la tribune de l'orgue, tandis que les deux autres restèrent dans le chœur. Mais un beau jour, en 1916, il y a un peu plus de vingt ans, les côtés du sanctuaire furent revêtus de grandes plaques toutes neuves de marbre blanc et... il fut question de remiser les vieux tableaux à Clichy. Je fis alors des démarches pour faire rentrer au nouveau Saint-Lazare ces précieux souvenirs de notre ancienne maison-mère. La Communauté, voyant le prix que nous y attachions, fut heureuse de nous les remettre, M. Villette les fit restaurer, et à présent ils ornent notre salle des prêtres et la nouvelle salle qui sert aux réunions des Dames de la Charité (97, rue de Sèvres)

On remarquera l'intérêt que plusieurs de ces tableaux ont pour l'étude du portrait de Louise de Marillac et du costume des Filles de la Charité, surtout de la forme de la cornette primitive pendant le XVII<sup>e</sup> siècle et la plus grande partie du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Des onze tableaux de 1732, cinq ont été conservés, dont 4 se trouvent : à Sainte-Marguerite et le 5<sup>e</sup> à Bourg-la-Reine ; les autres ont disparu... peut-être pas irréparablement.

Au commencement de la dernière guerre, je crois, ou un peu avant, la respectable supérieure de Sainte-Clotilde, Sœur De-laage m'invita à aller voir chez M<sup>me</sup> la Comtesse René de Vibraye, née de Blacas, un ou plusieurs grands tableaux de cette galerie de la Vie de saint Vincent de Paul, tableaux appartenant à la sœur de M<sup>me</sup> de Vibraye. Sur le moment, je ne pus y aller et quand, à quelque temps de là, j'en demandai des nouvelles, on me répondit que les tableaux étaient partis. Je ne pouvais que regretter de ne les avoir pas vus... Mais voici que le 22 juin 1933, M. Ernest Goldschmitt, critique d'art de Copenhague (Danemark), vint faire visite, rue de Sèvres, à propos de ces tableaux de saint Vincent. Je le vis avec M. Coste, et il nous apprit que deux tableaux de Detroy, *Saint Vincent assistant Louis XIII mourant* et *Saint Vincent au milieu des membres des Conférences ecclésiastiques*, étaient pour le moment à Dresde chez le prince de Saxe. Ils avaient appartenu à la Comtesse de Blacas jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme

héritages de famille. Ce seraient là les originaux au dire de M. Goldschmitt.

S'il y a eu vente de ces tableaux, il y a eu aussi des imitations. C'est le cas de trois toiles de 2<sup>m</sup>45 de haut sur environ 1<sup>m</sup>80 de large, lesquels furent, après 1830, dans notre collège de Montolieu, et après sa fermeture, en juillet 1846, vinrent orner la chapelle de notre collège de Montdidier (dirigé par les Lazaristes de 1818 à 1901). Ce sont « trois tableaux se rapportant au bon M. Vincent: *Saint Vincent assistant Louis XIII à ses derniers moments*, *Saint Vincent aumônier des Galères* et *La dernière communion de saint Vincent*. » Ils ne sont guère que des copies, mais très supportables, dit l'historien du collège de Montdidier. En 1913, ils furent donnés à notre confrère, M. Delaporte, curé de Folleville qui les déposa dans son église paroissiale (14) où ils sont toujours. Comme on l'a déjà vu plus haut, il y eut d'autres copies ou répliques réduites et retournées, d'après les gravures, par divers artistes. A la suite de la canonisation de saint Vincent de Paul, il y eut pour lui une éclosion, un épanouissement d'admiration et de dévotion pratique dont les circulaires du Supérieur général, M. Debras, nous relatent les détails avec complaisance. On cherche à imiter les œuvres charitables du nouveau Saint ; on fonde des Filles de la Charité, à Palerme, en Sicile et même au Tonkin... On copie aussi les tableaux de Saint-Lazare que les gravures de 1737 ont fait connaître. Il se crée ainsi une nouvelle série ou galerie des tableaux de sa vie, d'un format homogène d'environ 2<sup>m</sup>45 de hauteur sur 1<sup>m</sup>75 ou 1<sup>m</sup>80 de largeur. Ainsi nous avons actuellement, rue de Sèvres, deux toiles d'après Detroy : *Louis XIII mourant* et le *Conseil de Conscience* qui sont d'un très bon peintre, au dire des connaisseurs, notamment de M. Eugène Langevin dont la compétence n'est plus à établir. D'un même et bon peintre aussi semblent les deux autres tableaux de la salle des prêtres, le *petit père Vincent donnant tout son pécule à un mendiant*, et *Vincent esclave chantant le Salve Regina devant la mahométane*. Celle-ci est particulièrement bien rendue. Au 97, dans la nouvelle salle de réunion des Dames de la Charité, la copie d'après le frère André, *Prédication au Nom de Jésus* paraît être du même artiste que le tableau de la *Vision des globes*, lequel cependant est moins réussi. Tous ces tableaux semblent être des environs de 1760. Certainement il y en a d'autres provenant surtout des anciens établissements des missionnaires et des Filles de la Charité. Pour Saint-Lazare, les papiers de Lenoir ne font pas mention de ces répliques réduites, mais ils ne parlent pas non plus d'autres tableaux dont l'existence nous y est connue par d'autres sources.

Avant d'arrêter ces notes iconographiques sur les tableaux faits à l'occasion de la canonisation de saint Vincent, il faut signaler encore une autre toile très authentique celle-là, la

14. *Histoire du Collège de Montdidier*, t. 1, p. 113 et t. 2, p. 19. — *Notice de Folleville*, par M. Delaporte et communication due à l'amabilité de M. Ernest Hertault qui attira mon attention sur ces trois compositions, dont deux par Detroy et une par Restout.

*Prédication de Saint Vincent de Paul* (toile cintrée h. : 2<sup>m</sup>40, l. : 1<sup>m</sup>30) faite en 1739, par Jean Restout, pour l'église Notre-Dame de Versailles où elle se trouve encore. On sait que les Lazaristes desservaient les églises de Versailles : le Château, Notre-Dame et Saint-Louis. Ce tableau avait été exposé au Salon de 1739. A droite, au second plan, dans une chaire assez élevée, saint Vincent, penché en avant, prêche. Devant lui, au premier plan, un seigneur (M. de Gondi, au dire de Le Roi dans son livre sur Versailles) avec sa femme assis parmi de nombreux auditeurs, au milieu desquels on remarque, vers la gauche, Restout, dont la figure est parfaitement reconnaissable. A droite, au premier plan, une femme accroupie, tenant un enfant.

Le même sujet a été traité, en 1761, par Hallé Noël, beau-frère de Jean Restout, et se trouve également à Versailles, mais à Saint-Louis, aujourd'hui la cathédrale. *Saint Vincent de Paul prêchant* (toile cintrée de 2<sup>m</sup>60 de haut sur 1<sup>m</sup>60 de large) a été exposé au Salon de 1761. Vincent, à droite au second plan, debout penché dans une chaire assez élevée, la barrette à la main gauche ; autour de lui de nombreux assistants en riches costumes, dans des attitudes diverses. On pourrait presque indiquer les noms de certains personnages du temps. Sous la chaire, deux Filles de la charité à la cornette amidonnée (c'est l'époque de la première transformation) ; une sœur baisse modestement la tête et réfléchit, l'autre lève les yeux vers le prédicateur. Au fond du tableau on reconnaît le jubé de l'église Saint-Étienne-du-Mont, à Paris. En cette même chapelle, dans la paroi du fond : fenêtre cintrée, éclairée par vitrail avec médaillon représentant *Saint Vincent, assis, en surplis, étole rouge avec un enfant sur les genoux*. — Noël Hallé, né à Paris en 1711 et mort en 1781, avait épousé en 1729 Marie-Anne, sœur de Jean Restout ; c'est ce qui explique sans doute l'identité du sujet et la parenté entre les deux tableaux de Notre-Dame et de Saint-Louis à Versailles. C'est peut-être la meilleure toile, mais ce n'est pas la seule de Noël Hallé sur saint Vincent. Il avait une sœur religieuse, depuis 1725, à la Visitation de la rue du Bac (dont l'actuel n° 78, occupe partie de l'emplacement). Il fit pour ce couvent entre autres, trois tableaux sur saint Vincent de Paul. *Saint Vincent donnant audience, Saint Vincent recevant des religieuses et Saint Vincent prêchant sur les Galères*. Que sont devenues ces toiles ? (15)

Il me reste à indiquer l'œuvre d'un artiste italien, dessinée en 1837, pour le premier centenaire de la Canonisation, et offerte par nos confrères de Turin au supérieur général Jean-Baptiste Nozo. Belle gravure de 40 cm. de haut sur 28 1/2 de large représentant : à droite saint Vincent en houppe, debout sur les marches d'une chapelle, bénissant quatre missionnaires agenouillés, dont un plus vieux et barbu avec, à

15. *Inventaire général des Richesses d'Art de la France : églises Notre-Dame et Saint-Louis à Versailles*. — Gallet : *Eglise Saint-Louis de Versailles*. — Le Roi : *Versailles*. — O. Estournet ; *La famille des Hallé*, p. 139. — Charles Duplomb ; Rue du Bac.

côté de lui, par terre, le bâton de voyage, le manteau et le fameux chapeau à l'immense bordure. A gauche on entrevoit une salle d'hôpital avec trois Filles de la Charité s'empressant auprès de malades couchés. En haut, au milieu d'angelots, le Saint-Esprit, sous forme de colombe; et l'inscription: *Caritas Christi urget nos.* Au bas du tableau la suscription: *Philippus Ferrari inv. et delin. — Anno Canonizationis centeno - Joseph Mochetti incidit* et plus bas: *In honorem S. Vincentii a Paulo, Congregationum Missionis et Puellarum charitatis Fundatoris, Ioanni Baptistae Nozo, earumdem Congregationum Superiori Generali, sacerdotes Congnis Missionis domus Taurinensis D. D. D.*

Jean PARRANG

Cuvry-Paris, janvier-mars 1937.

---

## DOCUMENTS

---

### Donation M<sup>re</sup> Louis Abelly aux prestres de la Mission St-Lazare. (9 août 1679)

Fut présent Illustrissime et Révérendissime M<sup>re</sup> Louis Abelly ancien evesque de Rhodéz dem[eurant] en la maison de saint Lazarre lez Paris, lequel volontaireme[n]t à reconnu et confessé avoir donné et donne par ces pntes par donnaon irrévocable et entre vifs aux prestres de la Mission establis en lad. maison de St Lazarre, stipullant par M<sup>re</sup> Edme Jolly prestre supérieur gñal de la Congregation de lad. Mission et M<sup>re</sup> René Thieulin, Louis Langlois, Pierre Cabel, Anthoine Maillard, Claude de la Salle et François Obry tous prestres de lad. Congrégation de lad. maison St Lazarre assemblés en la salle dud. lieu où ils ont coutume de traicter de le[urs] affaires pour f[ai]re et passer ce qui ensuit à ce pñt et acceptant pour lad. maison de St Lazarre successe[urs] et ayant cause la somme de quatre mil livres que led. seigneur Evesque a pntement fourni compté et dellivré auxd. prestres de St Lazarre en la pñce des no[tair]es soubs[ign]és en louis d'or louis d'argent et au[tr]e monnoye le tout bon et ayant court, dont ils se contentent pour icelle somme de quatre mil livres de meurer et appartenir en pleine propriété à lad. maison de St Lazarre ses successeurs et ayant cause et en disposer comme les au[tr]es biens revenus d'icelle, cette donation faicte pour estre par led. seigneur evesque participant aux prières et bonnes œuvres qui se font journellement en lad. maison de St Lazarre et outre pour ce que telle est sa volonté et encore à la charge que lesd. sieurs prestres de lad. maison de St Lazarre et successeurs seront tenus et s'obligent de baillier et payer

par chacun an à Jacques Hervé homme de chambre dud. seigne[ur] evesque deux cent livres de rente, sa vie durant à commencer de ce jour d'huy dont la première année de payeme[n]t se fera et echerra dans un an d'huy et ainsy continuer le payeme[n]t desd. deux cens livres de rente et pension viagère pendant la vie dud. Hervé, le deceds duquel arrivant, lad. rente et pension viagère demourera exteincte et admortie et lesd. sieurs de la Mission de Saint Lazarre quictes et liberez d'icelle et de laq[ue]lle rente viagère de deux cens livres led. seigneur à ceste fin fait en tant que besoing est ou seroit aussi donnaon aud. Hervé ce acceptant en considéra[ti]on et reconnaissance des bons et agréables services q[u'i]l luy a rendus et espère qu'il luy continuera cy après dont led. Hervé a remercié et remercie led. seign[eur] Evesq[ue] et en outre s'obligent lesd. s[ie]u[rs] de la Mission de faire dire dans l'église St Lazarre deux messes par chacune sepmaine à perpétuité — scavoir l'une le samedi à l'honneur de la Vierge et l'autre le mardy en l'honneur des Saints Anges Par ainsy... promettant ... obligeant... renoncant...

Faict et passé à Paris en la salle de lad. maison de Saint Lazarre l'an mil six cens soixante dix neuf le neuf jour d'aoust après midy. Et ont signé

Louis ABELLY, anc. ev. Rodés

JOLLY	CABEL	THIEULIN	L. LANGLOIS
MAILLARD		de la SALLE	
OBRY		HERVÉ	
LE SEC[RE]TAIRE DE LAUNAY			MOUNIER

*Archives nationales de France :*

Minutier Central, Etude LXVI, Liasse 228.

N. B. Voir sur Abelly, Annales, 1905 pages 425-429.

Titre sacerdotal de Alexis de Mauroy

N. B. — *Cet acte n'est ici publié que comme simple spécimen des titres d'ordination de jadis. Alexis de Mauroy né à Paris, paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, le 18 juillet 1656, reçu au séminaire de Saint-Lazare le 4 octobre 1677, y a fait les vœux le 5 octobre 1679. Curé et supérieur des Invalides de 1688 à 1691... Admis à la Trappe de Sept-Fonds, y fait profession le 29 juillet 1694.*

Fut présent Alexis de Mauroy escuyer fils de deffunt M[ess]ire Séraphin de Mauroy chevalier baron de Germigny con[se]iller du Roy ordinaire en son Conseil d'Etat et intendant des finances et de dame Marie Fardoil son espouse ses père et mère, âgé

de vingt quatre ans neuf mois emancipé d'aâge procédant soubz l'autorité de M<sup>e</sup> Pierre du Buha avocat en Parlement son curateur aux causes demeurant en la maison de la Mission de Saint Lazarre au fauxbourg Saint Laurent lequel pour luy donner moyen d'estre promeu aux ordres sacrez où il espère d'estre admis en bref il a en la présence [et du consentement] (*barré*) dud. Sieur du Buha son curateur demeurant rue du Batoir paroisse St Cosme en qualité d'héritier de défunte dame sa mère constitué ses actions et hypothèq[ues] [su]r la dite terre de Germigny scise en Berry et autres biens de la succession dud. déffunt sieur son père au moyen de la renonciation qu'il a faicte à sa succession, lesquels droits successifs se montent pour sa part à plus de cent mil livres et pour satisfaire à l'ordonnance ledit Sieur de Mauroy a créé et constitué sur lesd., cent cinquante livres de rente annuelle sa vie durant à commencer du jour qu'il sera promeu auxdits ordres sacrez pour luy tenir lieu de tiltre sacerdotal au paiement de laquelle rente viagère ledit sieur de Mauroy a obligé spécialement ladite terre et seigneurie de Germigny pour ce qui luy en appartient comme créancier de la succession dud. sieur son père, consentant qu'en cas de vente d'icelle ou autres biens de ladite succession il en soit employé des deniers qui en proviendront appartenant audit s[ieur] de Mauroy la somme de trois mil livres en fond produisant cent cinquante livres de rente qui sera spécialement affecté aud. tiltre sans pouvoir par luy en disposer pendant qu'il aura lesd. ordres sacrez à moins que d'estre pourveu de bénéfice. A ce faire estoient présens messire Nicolas Fardoil con[seill]er du Roy en sa Cour des Aydes dem[eurant] rue de Torigny, paroisse St Gervais, M[ess]ire

Testu abbé command[atai]re de l'abbaye de Fontaine-Jean et m[ess]ire Testu controlleur général de la maison de S[on] A[lt]esse R[oyale] Monsieur frère unique du Roy duc d'Orléans, demeurans ensemble rue . Lesquels ont certifié et attesté à tous qu'il appartiendra que led. sieur du Mauroy est créancier de la succession dud. déffunt sieur son père de la somme de cent mil livres, qu'il a droit sur tous les biens de ladite succession comme il est énoncé cy dessus et pour l'exéc[uti]on des présentes le dit sieur du Mauroy a fait eslection de dom[ic]ille en la maison dud[it] sieur du Buha son curateur cy devant desclaré auq[ue]l lieu... nonobs[tant]... prom[ettant]... obligeant... Le tout fait et passé à Paris es maisons des parties sus déclarées l'an mil six cens quatre vingt ung le vingt huit<sup>eme</sup> jour de avril avant midy et ont signé

Alexis de MAUROY

FARDOIL

J. TESTU, abbé de Fontaine Jean TESTU P. du BUHA

Le CLERC GILLES

*Archives nationales de France* : Minutier central,

Etude LXVI, liasse 238. (28 avril 1681)

Testament de M. Edme Jolly (16 mars 1697)

Au mandement et réquisitoire de vénérable et discrète personne M<sup>re</sup> Edme Jolly, prestre, supérieur général de la Congrégation de la Mission, les notaires au Ch[âte]let de Paris soussignez se sont transportez en la maison de St Lazare faubourg St Laurent où il est dem[eurant] où estant l'auraient trouvé au lit gisant, malade de corps, en une chambre au premier estage du corps de logis qui fait face en entrant dans ladite maison au-dessus du principal degré et ayant veue sur le parterre du costé de la nouvelle France touttefois sain d'esprit mémoire et entendem[ent], comme il est apparu auxd[its] notaires soub[s]ignez par ses discours gestes et maintien, lequel dans la veue de la mort leur auroit dit qu'il désiroit faire quelque disposition en faveur de sa nièce es p[rése]ntes nommée qu'il leur a par forme de disposition testamentaire dicté et nommé comme il ensuit. Déclare led[it] sieur Jolly, qu'il y a longtemps qu'il a promis à Louise Jolly sa petite niece demeurante presentem[ent] en la maison de la Propagation de la foy en la ville de Caen de luy donner cinquante livres de rente viagère pour l'avder de subsister attendu sa pauvreté et pour effectuer sad[ite] promesse a dit et déclare qu'il luy donne et lègue cinquante livres de rente et pension viagère qui commenceront à avoir cours du jour du deceds dud[it] s[ieur] Jolly payable de quartier en quartier à prendre generallem[ent] sur tous ses biens et spécialement[ent] sur deux cens livres de rente à luy constituez sur les aydes et gabelles. Ce fut ainsy fait dicté et nommé par led[it] Sieur Jolly auxd[its] notaires, puis à luy par l'un d'eux l'aut[re] present leu et releu qu'il a dit avoir bien entendu en sa présence, et déclaré qu'il ne nomme aucun execut[eur] et qu'il se raporte à ses héritiers de l'exécution de la presente disposition. A Paris en lad[ite] maison de St Lazare en lad[ite] chambre devant désignée. L'an mil six cent quatre vingt dix sept le vingt sixiesme jour de mars sur les trois heures de relevée et a déclaré ne pouvoir quand à présent escrire ny signer à cause de sa grande débilité et faiblesse causée par sa maladie, de ce interpellé suiv[ant] l'ord[onnan]ce.

DUPUIS

BOUTET

*Archives nationales de France* : Minutier Central, Étude  
LXVI, Liasse 286.

---

Dépôt de Testament du coadjuteur Pierre Chollier,  
12 novembre 1713

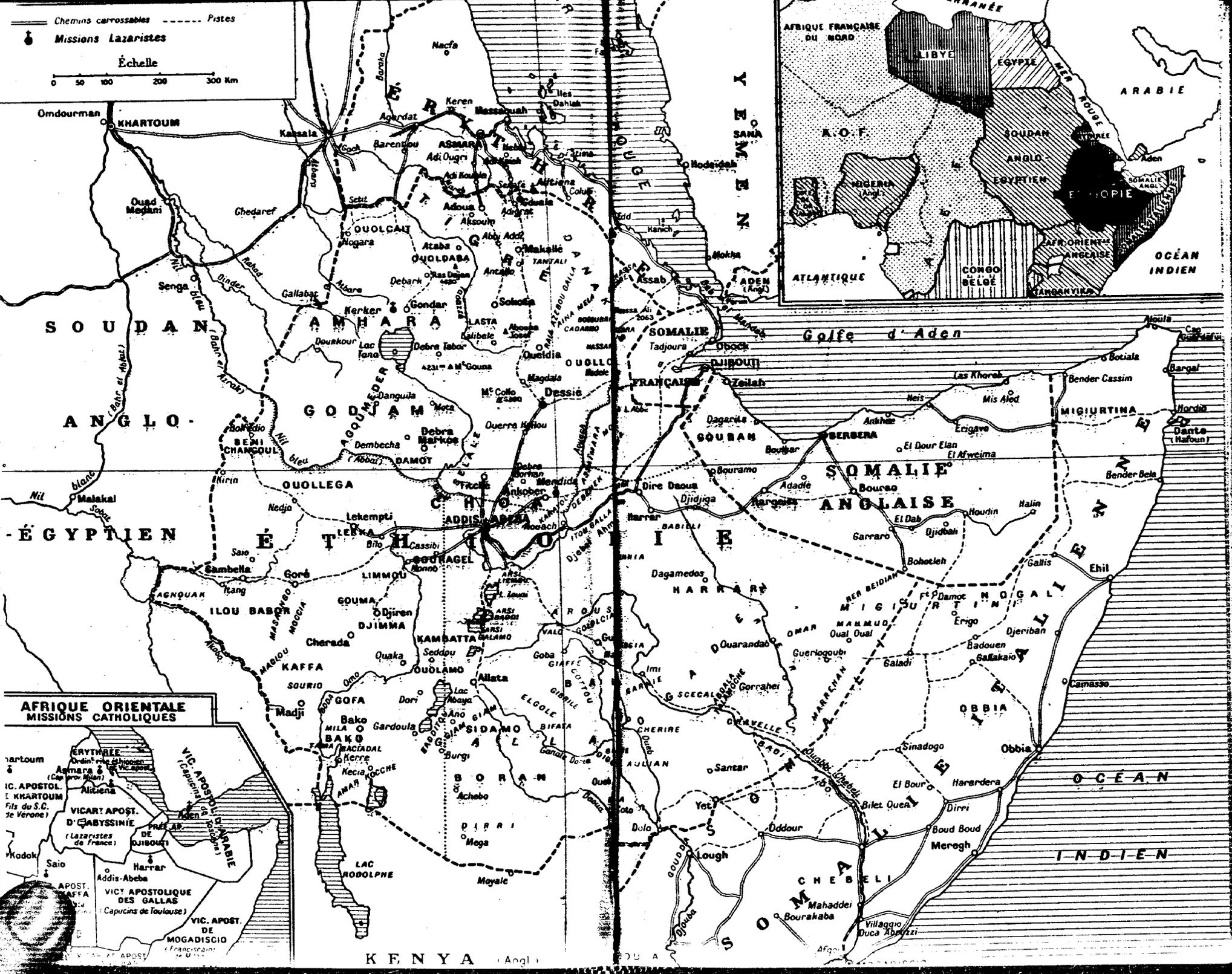
Aujourd'huy est comparu par d[é]vant] les Con[s]eill]ers du Roy, no[tai]res au Ch[âte]let de Paris soussignez M. Estienne Boulay de la Congrégation de la Mission dem[eurant] à Paris en la maison de St Lazare leq[uel] a apporté à Boutet l'un

Chemins carrossables - - - - - Pistes

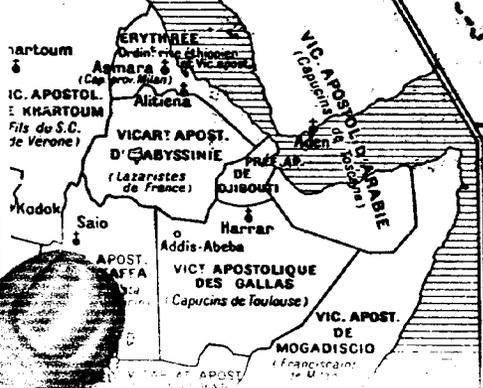
Missions Lazaristes

Échelle

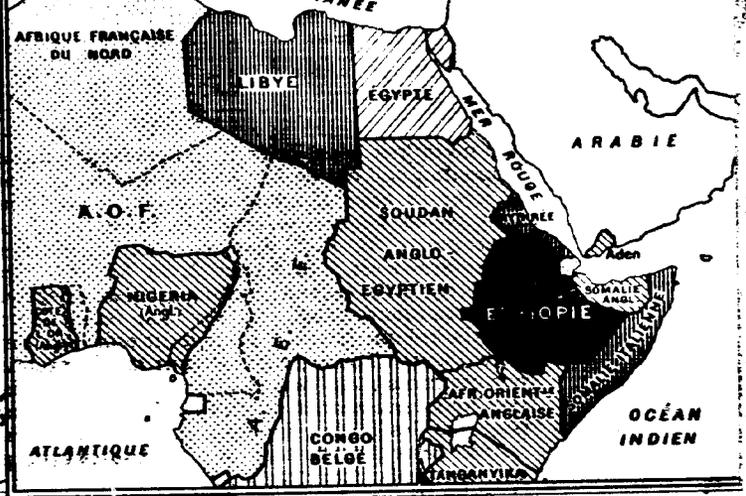
0 50 100 200 300 Km



AFRIQUE ORIENTALE  
MISSIONS CATHOLIQUES



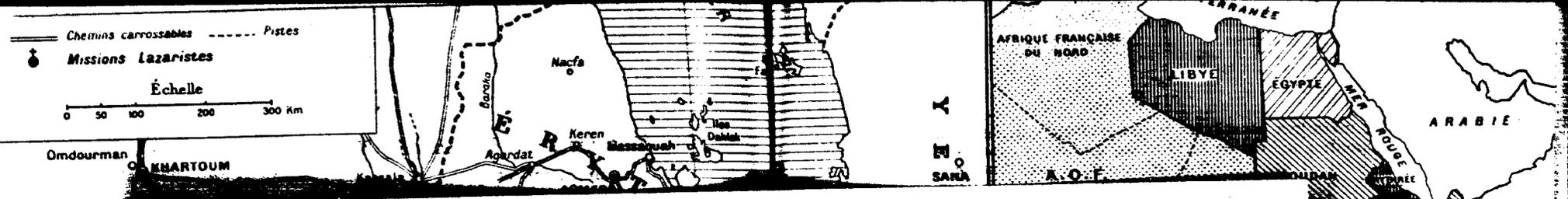
KENYA (Angl.)



Golfe d'Aden

Océan

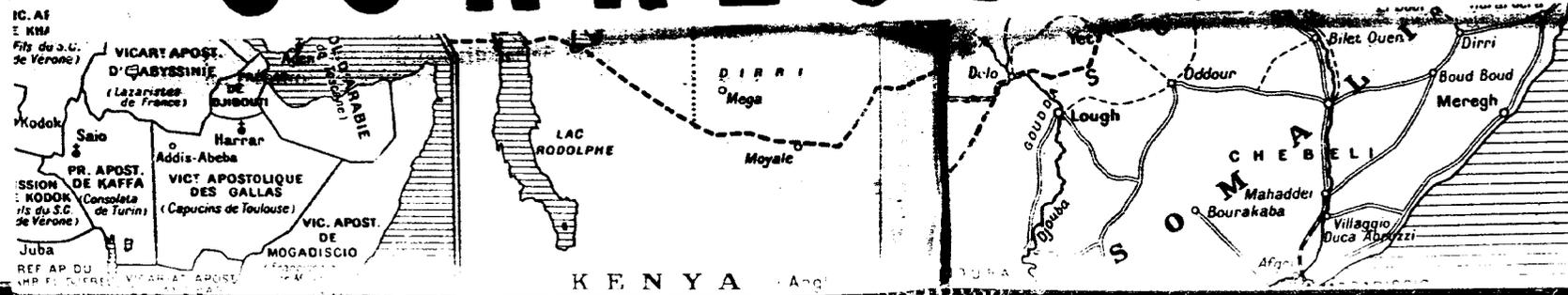
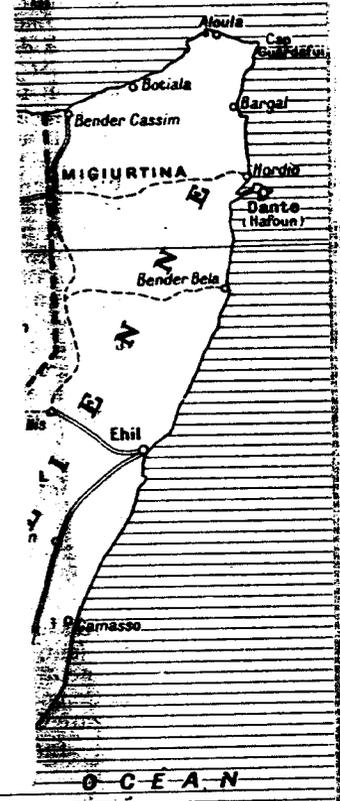
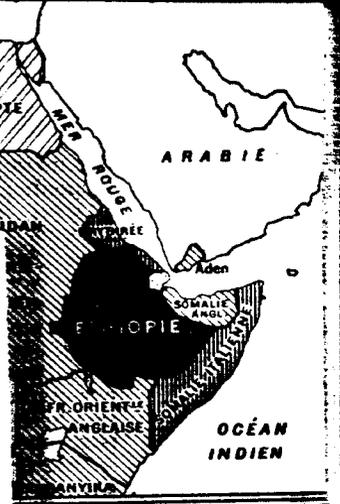
INDIEN



# CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING  
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

# CORRECTION



IC. AF  
2 KM  
Fils du S.C. de Verone)  
Kodok  
Saio  
PR. APOST. DE KAFFA (Cassalata de Turin)  
Juba  
REF AP DU  
VICARIAT APOST.

O C É A N  
I N D I E N

K E N Y A



des no(tai)res soussignez un paquet non cacheté sur l'enveloppe duquel est écrit (*Je soussigné certifie que je n'ay escrit et signé ce mien testam(ent) olographe que pour estre executé suiv(ant) et conformém(ent) à la volonté de Monsieur le Supérieur général de la Congrégation de la Mission à qui je dois obéissance.* Fait à St Lazare le 23 jan(vi)er 1713. Signé : P. Chollier.) dans laquelle enveloppe s'est effectivem(ent) trouvé un testam(ent) olographe sur une feuille de moyen papier, non timbré que led. S. Boulay a dit estre écrit et signé dud(it) frère Pierre Chollier, commençant sur le premier feuillet *recto* par ces mots : *Au nom du Père et du Fils et du S. Esprit qui sont trois personnes et un seul Dieu* finissant au bas de lad[ite] page par les mots (*du peu qui me reste de sa succession qui est une rente*), continuant sur le verso dud(it) premier feuillet par ces mots (*constituée par M. le Marquis du Tremblay*) et enfin led(it) testam(ent) finissant environ les deux tiers du second feuillet *recto* par ces mots. (*Je l'ay signé en lad(ite) maison de St Lazare lez Paris le 23 jan(vi)er 1713, feste du grand St Jean l'aumônier.*) Signé : Pierre Chollier avec paraphe, leq(uel) testam(ent) estant dans lad(ite) enveloppe non cachetée led. frère Boulay comparant a déclaré luy avoir esté mis en mains le jourd'hui par M. Noiret, prestre, secrétaire de M. le Supérieur général, qui luy a dit l'avoir trouvé dans le tiroir de la table qui est dans la chambre ou est decédé led(it) frère Pierre Chollier le ... du présent mois et à led(it) frère Boullay requis led(it) Boutet de joindre et annexer à cesd. présentes led(it) testament et l'enveloppe d'iceluy pour estre mis au rang de ses minuttes de ce jour et luy en estre déllivré et à qui il appartiendra toutes expéditions nécessaires ce qui luy a esté octroyé après qu'il eut paraphé *ne varientur* lesd(it) testam(ent) et enveloppe en présence des no(tai)res soussignez. - Promettant, obligeant - Ren(onçant). Fait et passé à Paris en l'estude dud(it) Boutet no(tai)re l'an mil sept cent treize le onze novembre avant midy. Et ont signé

BOULLAY

MAULTROT

BOUTET

Rayé en l'acte cy dessus neuf mots comme nuls.

### Testament du frère Pierre Chollier

Je soussigné certifie que je n'ay escrit et signé ce mien testam(ent) olographe que pour estre executé suivant et conformément à la volonté de Monsieur le Supérieur général de la Cong<sup>on</sup> de la Mission à qui je dois obéissance. - Fait à St Lazare lez Paris ce 23 janvier 1713. P. Chollier

Indigne frère coadjuteur de la Cong<sup>om</sup> de la Mission

Paraphé suivant et audess (ous) de l'acte d'apport passé dev (ant) les no (tai) res soussignez aujourd'huy douze novembre mil sept cent treize.

BOULLAY

MAULTROT

BOUTET

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit qui sont trois personnes et un seul Dieu que j'adore et ayme de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces.

Ayant fait et escrit le testament de mon âme le 5 may jour de la glorieuse Ascension du fils de Dieu au Ciel, l'an 1701, pour mettre ordre à mon spirituel, aujourd'huy que je me trouve languissant et infirme, quoyque sans fièvre, j'ay crû être obligé de mettre ordre au peu de temporel qui me reste, ayant dès l'année 1674 renoncé par devant notaire, à ce que je pouvois prétendre dans les successions de mes père et mère, en faveur de mes trois sœurs avec la permission de feu M<sup>r</sup> Jolly, mon Sup. gnâl lequel en 1681 voulut que je retinsse la septiesme partie qui m'appartenait en la succession de feu M<sup>r</sup> Jean Bourgoin mon oncle, vivant conseiller et secretaire de la chambre du Roy, qui mourut subitem[ent] la nuit du 10 au 11 janvier de lad[ite] année 1681, sans quoi il aurait fait du bien à la paroisse de St Symphorien d'Unyenville lieu de sa naissance au diocèse de Troyes qu'il aimait véritablement, pour suppléer à son défaut, et suivre ses intentions autant que je les puis conjecturer, je dois disposer co(m)m[e] je fais par ces présentes, que je fais co(m)m[e] mon testament olographe, du peu qui me reste de sa succession qui est une rente [*fin du recto*] constituée par M. le Marquis du T[r]emblay par contrat du 29 juillet 1690, de la somme annuelle de vingt huit livres, onze sols, cinq deniers, au principal de cinq cens soixante onze livres huit sols sept deniers, de laquelle rente, il doit d'écheu les années 1711 et 1712 montant à la somme de cinquante sept livres deux sols dix deniers- De sorte que mondit S<sup>r</sup> le marquis me doit tant en principal qu'ar[r]érages jusques au 1<sup>er</sup> du présent mois de janvier 1713 la so[m]m[e] de six cens vingt huit livres dix sols cinq deniers, considérant ce qui pourra être plus utile au bien sp[irit]uel de la d<sup>e</sup> paroisse d'Unyenville j'ay cru que c'estait d'appliquer lesdites 628 livres 10 s(ols) 5 d[eniers] à y fonder une mission de dix ans en dix ans ou de douze ans en douze ans, au choix de Monsieur le Sup. gnâl de n[ost]re Congo<sup>a</sup> *pro tempore*. C'est pourquoi je lègue et donne par cesdites présente[s] lad(ite) somme de 628<sup>l</sup> 10 s. 5 d. et tous les arrérages qui pourront estre deus à ma mort à la présente maison de St Lazare pour faire satisfaire à lad(ite) mission de fondation et si lad(ite) maison refusoit d'accepter ce legz, je luy substitue la maison de la Mission de Troyes ; et si celle cy refusoit aussy de l'accepter, je luy substitue celle de Dijon du diocèse de Langres, lad(ite) paroisse d'Unyenville estant scituée sur la lizière dudit diocèse de Langres du côté de Jocourt, dernière paroisse du même diocèse joignant Dolancourt dernière paroisse du diocèse de Troyes à une petite lieue, de celle d'Unyenville laquelle n'estant composée que d'environ deux cens communians, il y a lieu de croire que la présente fonda(ti)on ne sera à charge ny onéreuse à celle desdites trois maisons qui voudra l'accepter. Je désire qu'au temps que se fera lad(it) mission fondée on y célèbre trois messes de *Requiem* une pour le repos de l'âme de mondit oncle [*fin du verso*] la seconde

pour le repos de la mienne, et la 3<sup>e</sup> pour le repos de celles de mes père et mère et parens trépassés et qu'on recommande une fois aux prières des habitants de lad(ite) paroisse, la famille dud(ite) M<sup>r</sup> Jean Bourgoïn qu'on doit regarder comme fondateur de la présente mission qui sera à perpétuité une source féconde de bénédictions spirituelles sur lad(ite) paroisse d'Uryenville et sur les voisines qui pourront y concourir.

Et parce que je prens de temps en temps des billets de lotteries avec les deues permissions, s'il arrive qu'après ma mort il m'écheoye quelques bons lots, je les lègue et donne à Monsieur le Sup(érieur) général de la Cong<sup>o</sup> de la Mission pour en disposer au soulagem(ent) des pauvres dont la Compagnie des Dames de la Charité de Paris prend le soin — En foy de quoy — après avoir leu et releu le présent testam(ent) de ma dernière volonté, dont mondit sieur Sup. general est seul exécuteur, je l'ay signé en lad(ite) maison de St Lazare lez Paris ce vingt troisième jour de janvier mil sept cent treize, feste du grand Saint Jean l'aumônier.

Pierre CHOLLIER

Indigne frère coadjuteur de la Congrégation de la Mission

*Paraphé suivi(ant) et au désir de l'acte d'apport passé des(ant) les no(taires) soussignés ce jourd'huy douze novembre mil sept cent treize.*

BOULLAY

MAULTROT

BOUJET

*Archives nationales de France :*

Minutier central, Étude LXVI, Liasse 336.

---

### Certificat sur l'élection de M. Jean Couty, 17 mars 1736

Aujourd'huy sont comparus devant les Conseillers du Roy notaires au Châtelet de Paris soussignés messire Gilbert Noiret, assistant de la maison de St Lazare, Marin Louyel, Edme Thibault, Jean Richon, Jean-Baptiste Jamen, Guillaume Martinengo, René Rogon, Vincent Lamy, Antoine Saulnier, Aimé Gros, Gérard Daudin, Jean Gilbert, Guillaume Boisserie, Mathieu Breschet, Jean Clergé, Claude Jean Rance, Joseph Baret, Yves Le Guen, Marc Gandon, Jacques Gaborit, Charles Marie Gabriel Poirier Dubourg, et Antoine Levasseur, tous prestres de la Congrégation de la Mission de la maison de Saint-Lazare lez Paris y demeurant paroisse Saint-Laurent ; lesquels ont certifié et attesté à tons qu'il appartiendra que M<sup>ess</sup>ire Jean Couty a été élu, supérieur général de lad(ite) Congrégation par délibération faite en ladite maison de Saint Lazare le unze de présent mois et qu'en cette qualité il est Supérieur particulier de ladite maison de Saint Lazare et a droit de recevoir toutes les sommes appartenantes à ladite maison de Saint Lazare et spécialement tons les arrages des rentes sur l'hôtel de ville de Paris et

même les principaux des rentes tant sur les aides et gabelles, tailles que sur les particuliers et communantéz en cas de remboursement des dites rentes ; comme aussi toutes les ordonnances sur le trésor roial et généralement toutes les sommes qui peuvent estre dûes à lad(ite) maison de quelque nature et qualité qu'elles puissent être dont les débiteurs seront bien et valablement déchargés sur les quittances dudit sieur Couty

Dont et de ce que dessus lesd(its) Sieurs comparans ont requis acte aux notaires soussignez qui leur ont octroyées présentes faites et passées à Paris en lad(ite) maison de Saint Lazare l'an mil sept cent trente six le dix septième jour de mars après midi et ont signé,

G. NOIRET	RICHON	G. MARTINENGO		
M. LOUVEL	Edme THIBAUT	LAMY		
ROGON	GROS	JAMEN	GILBERT	DAUDIN
SAULNIER	J. GABORIT	BRESCHET	RANCE	BARET
M. GANDON	Y. Le GUEN	Du BOURG	CLERGÉ	
	BOISSERIE		LEVASSEUR	
	ROBINEAU		TOURNOIS	

*Archives nationales de France :*  
Minutier central, Étude LXVI, Liasse 427.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### REVUE DES REVUES

BABYLONIACA. — Tome XVI, pages 155-168. — Charles-F. Jean : *Quelques divinités du panthéon suméro-accadien sous les dynasties d'Isin-Larsa*, 2186-1925.

REVUE D'HISTOIRE DES MISSIONS. — Décembre 1936. — Aristide Chatelet : *La Mission Lazariste en Perse*, pages 573-586.

DIVUS THOMAS. — Septembre-Décembre 1936. — Gaëtan Perrella : *Il decreto di Eugenio IV pro Armenis, relativo al Sacramento dell'ordine*. — Amedeo Rossi : *L'XI Congresso nazionale di filosofia*.

Janvier 1937. — Amedeo Rossi : *Il 2° Congresso tomistico internazionale* 23-28 nov. 1936, Rome.

L'ÉCHO DE LA MAISON-MÈRE DES FILLES DE LA CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL. — Janvier 1937. — *La visite canonique* par le T. H. Père Souvay. — *La Fille de la Charité à la chapelle : le maintien religieux*, par la T. H. Mère Chaplain. — *Nos Œuvres : Mouvements spécialisés* : La ] E. C. F. [Jeunesse étudiante catholique féminine]. — *Les ateliers professionnels pour internes et externes*.

Février. — *Amour et intelligence du pauvre dans les hospices de vieillards, incurables et aliénés*, par la T. H. M. Chaplain. — *La Fille de la Charité à la chapelle : Chants et prières*, par la T. H. M. Chaplain. — *La collaboration dans les œuvres sociales : Œuvres d'hygiène et d'assistance. — Comment organiser un atelier professionnel.*

Mars. — *La Providence*, par le R. P. Émile Cazot. — *La Fille de la Charité au réfectoire*, par la T. H. M. Chaplain. — *La Collaboration dans les œuvres : Collaboration avec le clergé. — La sœur des pauvres dans son office. — L'organisation des loisirs.*

LES MISSIONS DES LAZARISTES ET DES FILLES DE LA CHARITÉ DES PROVINCES DE FRANCE. — Janvier 1937. — *Première expédition apostolique*, par François Fauchaux. — Liban. — *Les écoles de village des Filles de la Charité*, par sœur Petit. — Congo Belge : *A la recherche de l'avion*, par Gérard Linclau.

Février. — Chine, Tientsin : *Un sermon fructueux*, par Joseph Cornet. — Congo belge : *Le soldat noir et la vie chrétienne*, par Joseph Esser. — Madagascar : *Jubilé de M. Joseph Leclerc*, par Camille Chilouet.

BULLETIN DES DAMES DE LA CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL. — Janvier 1937. N° 4. — *Saint Vincent de Paul, fondateur des Dames de la Charité. — Les œuvres des prisons*, par J. B. Piet. — *Allocution de Mgr Beaussart*, 15 décembre 1936. — *Union des institutions privées de protection de la santé publique et d'ambiance sociale*, par Pierre Willemain. — *Cinquante ans de charité catholique à New-York (1883-1933)*, par Teresa O'Donohue.

LES MISSIONS CATHOLIQUES. — Janvier et février 1937, nos 3.259, 3.261 et 3.262 : *Croyances et pratiques rituelles des Vézos*, par Ambroise Engelvin.

ANNALI DELLA MISSIONE. — Décembre 1936. — Turin : *Sœur Catherine Bauchiero*. — Abyssinie : *Lettres de M. Piccoli*, 23 octobre 1936 ; *M. Peparaio*, 3 nov. ; *M. Bechis*, 25 nov. — Iran : *Lettre de Mgr Alcide Marina, à M. Paladini*, 24 août, 4 sept. 1936. — Palestine : *Les Bédouins et la Bible*, par sœur E. Corsi. — Tripoli : *Un peu d'histoire*, par sœur E. Corsi.

ANALES DE LA CONGREGACION DE LA MISION Y DE LAS HIJAS DE LA CARIDAD. — Janvier-février 1937. — Madrid : *Les premières martyres*, par Eugène Escribano. — Séville : *Souvenirs des 18-19-20 juillet 1936*, par Narcisse Arnaiz. — Murcie : *Expulsion des Filles de la Charité (Asile provincial des aliénés)*, par sœur Joseph Varon. — Alcorisa : *Journal de mes pérégrinations à Saragosse, 28 juillet*, par Pierre Camara.

ANNALEZ DEI CONGREGACION DER MISSION UND DER BARMHERZIGEN SCHWESTERN. — 1936 n° 4. — *Les prêtres de la*

*mission : Les exercices des Ordinands. — Saint Vincent de Paul et son œuvre appréciés par les hommes d'élite. — Les Clercs de Graz en visite à l'abbaye de Seckau. — Une visite à Smyrne et Ephèse, par M. Pruszinsky. — Les Filles de la Charité en Autriche (suite et fin). — Jérusalem : Extraits de lettres, de M. Kerls. — Chine : Le vicariat de Chengtingfu, par M. Thomas Ceska. — Débuts de mission à Kaokiatsoang et Su-k'iao, par M. Adolphe Vavruska. — Appendices : Aide fourni au ministère sacerdotal par les sœurs enseignantes, par M. Léopold Wagner. — Un congrès de prédication à Vienne, par M. Louis Suchy. — Une nouvelle forme de ministère auprès de la jeunesse, par M. Louis Suchy.*

MISSIONI ESTERE VINCENZIANE. — Décembre 1936 : *De Gênes à Changhai, sur le Conte Rosso*, par M. Archetto (suite, en janv. 1937). — *Éthiopie : Flore et faune*, par Joseph Baeteman.

Janvier 1937. — *Une statue de la Vierge, envoyée par les Enfants de Marie de Turin à Hébo, sur la tombe du Vénérable de Jacobis.*

Février. — *Visite du vicariat de Kian*, par M. Garlando. — *Portrait physique et moral des Abyssins*, par Joseph Baeteman.

BULLETIN CATHOLIQUE DE PÉKIN. — Novembre 1936.

Décembre. — *M. Jean Victor Varlan. — Notes sur l'évangélisation du Tcheli et de la Tartarie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle*, par P. Bornet, S. J.

Janvier 1937. — *Le nouveau président de la Commission synodale de Pékin : M. René Flament, C. M. — Notes sur l'origine de quelques chrétientés du Tcheli et de la Tartarie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, par P. Bornet (suite, en février). — *Fernand Mendez Pinto, mort en 1563, et le récit de ses voyages aventureux*, par A. B. Duvigneau, C. M.

Février. — *Lettre de S. E. le Délégué Apostolique de Chine, sur les œuvres médicales (25 décembre 1936). — Ouvrage inédit du P. Rho, S. J. (1624-1638) : Du jeûne et de la mortification*, édité par M. Humbert Verhaeren, C. M.

LE PETIT MESSAGER DE NING-PO. — Novembre-décembre 1936. — *Notes biographiques sur Sa Grandeur Mgr Paul-Marie Reynaud, Vicaire apostolique de Ning-Po (1854-1926)*, par M. Nestor Boucherie : Ch. XX. — *Un champ de bataille : le Ma-lou. — Ch. XXI. — Les progrès de l'évangélisation au Tché-Kiang, de 1900 à 1905.*

Janvier-février 1937. — Ch. XXI. — *Les progrès de l'évangélisation au Tché-Kiang de 1900 à 1905 (suite).* — Ch. XXII. — *Le troisième voyage de Mgr Reynaud en France (1905).* — Ch. XXIII. — *La Mission du Tchékiang après le retour de Mgr Reynaud jusqu'à la fin de 1906.*

VINCENZ STIMMEN, 1936, n° 6 Roosevelt et la famille de Gondi. *L'Esprit des Conférences de Saint-Vincent de Paul*.

SINT VINCENTIUS A PAULO. — Septembre 1936. — *Mgr Geurts et ses cinquante ans de séjour en Chine*. — Corneille van Hal : *In Memoriam*. — *Trente-cinq ans au Brésil*, par Guillaume Vaessen (suite)

Novembre. — *L'Ex-Voto d'Alphonse Ratisbonne*. — Chine : *Une excursion*, par J. Coonen. — *Avoir l'œil*, par H. Aleis. — Java : *Pose de la première pierre d'une église à Pohsarang*. — Brésil : *Travail de pionnier sur le Rio Tocantins*. — Joseph Hermans. *In memoriam*. — *Trente-cinq ans au Brésil*, par Guillaume Vaessen (suite).

Janvier 1937. — *Ceux qui sont tombés* [Lazaristes massacrés en Espagne]. — Chine : *Les gardiens de l'ordre dans un village chinois*, par Nicolas Roosen. — *Torchon et maladie d'yeux en Chine*. — Java : *Scoutisme à Kediri*. — *Jean Vonken*. — M. Guillaume Meuffels, aumônier des Catholiques hollandais de Paris, décoré. — *Trente-cinq ans au Brésil*, par Guillaume Vaessen (suite).

## LIVRES

LOUIS DÉPLANQUE. *Saint Vincent de Paul, sous l'emprise chrétienne*. Paris Bloud et Gay, 1936, 506 pages (16×25 cm.).

LOUIS DÉPLANQUE. *Saint Vincent de Paul et Sainte Louise de Marillac : leurs relations d'après leur Correspondance*. Paris Bloud et Gay, 1936, 80 pages.

*Sur cette thèse en Sorbonne, du 30 janvier 1937, voir plus haut, pages 336-341, et voici ce qu'en écrit Paul Renaudin, dans la Vie Catholique du 13 février 1937 :*

M. l'abbé Déplanque, (jadis) professeur au Grand Séminaire d'Amiens, vient de soutenir en Sorbonne une thèse d'importance, sous le titre : *Saint Vincent de Paul sous l'emprise chrétienne. Essai de systématisation de la psychologie religieuse de M. Vincent, d'après les admirables documents que sont la Correspondance et les Entretiens aux Prêtres de la Mission et aux Filles de la Charité*. La séance fut brillante. Clarté de pensée, fermeté d'élocution du candidat ; sympathie avertie du jury. MM. Delacroix, Strowski et Baruzzi, qui surent donner (cela n'arrive pas toujours) de l'ampleur, comme de la cordialité, au débat. Point de ces chicanes de détail qui n'intéressent guère l'auditoire. Une belle journée pour les Lettres chrétiennes.

Je veux m'associer ici à tous les hommages justement rendus à la solidité du travail de M. Déplanque. Sur la doctrine, l'oraison, les vertus, les méthodes spirituelles de Vincent de Paul, du complet, du définitif : les mêmes mots viennent sous la plume que pour la grande Vie de M. Coste. Même effacement aussi, plus radical encore, de l'écrivain devant son sujet : aucun désir d'y briller, aucune joie d'auteur, comme disait un des membres du jury. On dirait que notre bon Saint inspire à ceux qui l'étudient quelque chose de sa probité, de sa modestie, de son amour du travail anonyme, mais efficient.

Et maintenant, faisons un rêve... Si j'avais été derrière la grande table aux lampes vertes, au lieu d'être perdu dans la foule des auditeurs muets, il me semble que j'aurais dit à M. Déplanque :

« Monsieur l'abbé, je crains que vous n'ayez péché par excès d'humilité, de timidité. Une thèse, un livre sont des œuvres humaines ; il leur faut quelques qualités frivoles, pour produire tout leur effet. Il manque à votre travail je ne sais quelle liberté d'esprit qui l'eût fait valoir. Et puis, à force de soumission, réalisez-vous vraiment son objet, celui que vous définissez vous-même dans votre introduction, en disant qu'il « relève avant tout de la psychologie religieuse ? » Voulez-vous nous donner seulement ce qu'on eût appelé jadis un « Esprit de saint Vincent de Paul » — alors vous avez réussi — ou bien définir et expliquer son génie religieux, « pénétrer le secret de son action » ? Une psychologie religieuse, c'est avant tout une âme, l'histoire d'une âme. Vous ne nous avez pas montré Vincent enfant, jeune homme, sollicité par le monde, méditant une bonne « carrière » ecclésiastique ; attiré à Paris, influencé par Bérulle, Bourdoise, Olier, converti — par qui ? — donné enfin tout à Dieu, de plus en plus, jusqu'à l'abandon parfait, jusqu'à cette théorie du non-vouloir et du non-faire, si déconcertant chez un homme d'action. J'aurais voulu voir s'édifier peu à peu, dans la vie, par la vie, cette âme de saint. Vincent de Paul sous l'emprise chrétienne, me répondez-vous, c'est tout mon sujet. Mais d'abord, ce titre est-il bon ? Outre que ce mot d'emprise est terriblement galvaudé aujourd'hui, si l'on veut lui garder un sens net (et je ne parle pas du sens étymologique, si oublié), c'est celui d'influence extérieure, qui s'impose du dehors à une âme ; or la foi de saint Vincent est chose tout intime, qui se développe du dedans. Mais passons sur ce détail. Vous voulez nous montrer, donc, Vincent de Paul inspiré dans toute son œuvre, par la foi chrétienne, et son activité « dans l'étroite dépendance de sa sainteté ». C'est, si j'ose dire, une évidence, qu'il n'était pas besoin de prouver en cinq cents pages : Vincent n'est pas un philanthrope, tout le monde le sait, c'est un saint. Naturellement charitable, peut-être, mais surtout surnaturellement. J'aurais aimé vous voir réduire la démonstration que vous nous faites avec une abondance inutilement écrasante de citations ; vous voir dominer vos fiches, et vous donner un champ pour dégager d'elles, non seulement des conclusions que nous étions prêts à accepter, mais une figure vivante, non seulement une doctrine, mais une psychologie.

Pour cela, on voudrait trouver dans votre livre d'abord plus de

perspectives d'histoire : je veux dire un Vincent de Paul situé davantage parmi ses contemporains, collaborant avec les uns, inspirant les autres, cherchant ses idées dans l'air ambiant (le fait est frappant), les exploitant ensuite à sa manière personnelle, subissant des influences en même temps qu'il en exerce, et devenant peu à peu un grand modèleur d'âmes, un pétrisseur unique d'énergies, un fondateur de familles spirituelles, en tirant du milieu et des circonstances des œuvres qui ont une marque d'éternité. Ce n'était pas sortir de votre sujet, c'était l'éclairer. Un homme, fût-il un saint, ne s'explique entièrement que par ce qu'il reçoit de son milieu, autant que par ce qu'il y apporte.

Trop de modestie encore. Monsieur l'abbé, dans votre refus d'analyser, de discuter la philosophie religieuse de saint Vincent, d'y chercher par exemple les influences salésiennes, béruilliennes ou autres. Sans doute, il est un homme d'action ; la foi entière au Credo, l'imitation du Christ, le dressage ascétique des âmes pour la pleine efficacité de l'action : choses toutes simples, qui n'ont pas besoin qu'on philosophe autour d'elles. Mais enfin des questions se posent pourtant, qu'on croyait pouvoir trouver ici. Est-il vrai, comme le disait Brémond, que le mysticisme nous ait donné le plus grand homme d'œuvres du siècle ? L'oraison, que M. Vincent ne cesse de recommander à ses prêtres, quelle en est au juste la matière ? Et comment en vient-il à mettre l'indifférence au terme d'une ascèse de l'action, comme les mystiques la mettent aux limites de leur pur amour ? Et cet étonnant problème que pose la psychologie de Vincent de Paul, le paradoxe étrange d'un homme de décision et d'énergie, réalisateur avant tout, donnant le branle à son siècle, et qui érige en principe d'action le non-vouloir et le non-faire ? Comment résoudre cette antinomie ? Tant qu'on ne l'aura pas fait, il me semble qu'on n'a pas donné la clef de la psychologie du Saint. Combien ce problème pratique, qui rejoint sur un autre plan le problème mystique de la passivité active, était intéressant à creuser ? Eh ! oui, ce « chétif », sans confiance en soi, sans orgueil, ce rustique, épris d'obscurité, ce « misérable » qui s'humilie partout, devenant un animateur, un chef, emplissant l'époque de son dynamisme, quel problème de psychologie ! Comment ne fait-il pas le fond de ces pages ?

Excusez-moi, Monsieur l'abbé. Je me donne sur vous un facile avantage. Il est toujours aisé de venir rêver devant l'œuvre d'autrui, rêver qu'on l'aurait bâtie autrement... Eh ! me direz-vous, si je n'ai pas fait ceci ou cela, c'est que j'ai voulu faire autre chose... Et, comme ce que vous avez fait est excellemment fait, tous les amis de saint Vincent vous doivent une juste reconnaissance de les avoir ramenés, une fois de plus, en face de ce modèle unique, en contact avec le véritable et profond esprit de ce grand Saint.

Armand PRAVIEL. *Monsieur Vincent, Saint de Gascogne*. Collection *Idéalistes et animateurs*. N° 7, La Bonne Presse, Paris 1937. VIII-186 pages (12 × 19 cm.)

Surtout retenons soigneusement le cri bougon et précipité *Encore une vie de saint Vincent !...* D'abord, il faut lire et

comprendre... Lu dans le sens de son avant-propos, cet essai sur Vincent de Paul, écrit avec un art littéraire plein de ferveur, est vraiment charmant.

Douze chapitres évocateurs nous campent *Vincent de Paul, l'illustre gascon* « notre modèle souriant et inégalé ».

Voici, sans plus, l'alléchant avant-propos de M. Fraviel :

« *Monsieur Vincent... saint de Gascogne* » :

*Pourquoi ce sous-titre ? demandera-t-on. Vincent de Paul n'appartient-il pas à toute l'humanité ?*

*Certes, mais la Gascogne, si souvent calomniée, n'a-t-elle pas le droit de s'enorgueillir d'un saint qui lui appartient si indubitablement par sa race, par son lieu d'origine, par les côtés les plus saillants de sa physionomie et de son caractère ?*

*Le Gascon, en effet, n'est pas l'individu hâbleur, fanjaron, vantard, sans vertus essentielles, qu'on localise vaguement entre Marseille et Bordeaux. C'est le tenant d'un vieux peuple, qui a ses défauts, certes, mais que déterminent des qualités tout opposées aux ridicules qu'on lui prête : peuple travailleur, tenace, peu bavard — au moins pour ce qui ne doit pas être dit — fier et spirituel aussi sans avoir l'air d'y toucher, courageux, économe, perspicace.*

*Monsieur Vincent a pris dans tout cela ce qu'il y avait de meilleur. Il l'a gardé et développé.*

*Un lazariste de ses compatriotes, prêchant, un jour, son panégyrique, nous disait : « Il ne se laissa jamais mettre dedans ! » En effet, il ne s'était pas trompé sur Bossuet, quand, au début de sa carrière, il l'appuya de son autorité ; il ne se trompa point non plus sur Saint-Cyran, quand il rompa avec lui à cause du jansénisme. Ses lettres d'affaires témoignent de sa finesse, de son sens pratique ; il avait des mots, des tournures de phrase, une allure générale d'esprit qui révèlent tout de suite son hérité.*

*Gœthe a dit que pour connaître le poète, il faut connaître sa maison. Aussitôt, songeant à Monsieur Vincent, vous vous hâtez d'évoquer Saint-Lazare, centre de son œuvre et de sa vie. Certes, mais cette demeure, telle qu'il y vécut, a été prodigieusement bouleversée, modifiée, détruite. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on y enfermait tous les prodiges et les dévoyés de la capitale, comme le jeune Grioux, perverti par l'amour de Manon. Sous la Révolution, le tribunal révolutionnaire y a parqué ses victimes. De là, le 20 juillet 1794, André Chénier est parti pour l'échafaud, laissant derrière lui la Jeune Captive...*

*Mais, au fond des Landes natales, nous pouvons encore aller au pèlerinage du Berceau de saint Vincent de Paul, entre l'éternelle forêt de pins et la rumeur non moins éternelle de l'Atlantique.*

*Là s'opposent admirablement, sous le ciel de Gascogne, la misérable maison d'origine du petit berger et la basilique consacrée au grand Saint, les deux points essentiels qui fixent la courbe d'une extraordinaire destinée. On trouve aussi dans ce paysage clair et plat, qui a l'air de s'étendre jusqu'aux derniers confins du monde, tout notre Vincent, qui, pourtant, a quitté ce pays-ci vers sa quatorzième année et n'y est jamais revenu. C'est que nous*

royons à la fois la chaumière où il a balbutié ses premiers cris, l'église qui dit sa gloire et d'où son exemple de charité parle à l'univers. Et cet ensemble est tellement saisissant que nous n'avons pas le courage de nous fâcher contre cette église un peu théâtrale, sa richesse, sa lourdeur, la facile exagération italienne de son style. Elle n'a nul besoin, elle, de rappeler le terroir originaire ; au contraire, elle s'en évade ; elle nous dit l'universalité de l'œuvre et de la vie de saint Vincent de Paul.

Pour la joie complète du pèlerin, ajoute l'excellent écrivain gascon qu'est le comte d'Antin de Vaillac, à quelques pas de l'église et face à la maison, un vieux chêne lève péniblement ses grosses branches, dont la lassitude est telle qu'à chaque printemps elles semblent plier sous les petites feuilles trilobées, cependant si légères !... Le patriarche sylvestre était déjà là quand on porta le petit Vincent aux fonts baptismaux de l'église du Pouy. Il était là, prêtant son ombre aux jeux et aux lectures du petit père. Le livre était une *Vie des Saints*, et quand Vincent le fermait, il s'agenouillait devant une statuë de la Vierge que le chêne abritait dans son tronc comme dans une châsse sombre, toute palpitante des sèves qui la réchauffaient en montant aux branches...

*Il est vieux, étonnamment vieux, ce chêne de saint Vincent de Paul. De sa ramure encore puissante, il fait une belle couronne verte sur le paysage ; mais son tronc s'est ouvert comme un sépulcre vide. Et il a fallu étayer les branches, les garnir de ciment, les corser de fer. Il a fallu lier les dernières artères pour qu'un peu de vie eût encore un chemin jusqu'à la cime verte.*

*Il s'obstine néanmoins à refleurir fidèlement. Tous les ans, quand les souffles de l'océan se font plus tièdes et l'arôme des pins plus subtil, la tête brune du patriarche trois fois centenaire redevient verte, et, en recommençant leurs nids, les oiseaux y font bruir leur vie ailée, pleine de secrets jaseurs.*

*Les pierres mortes de la maison tiendront sans doute plus longtemps que les rameaux vivants de l'arbre. Mais il faut que de là-haut le Saint aime tendrement son doux pays gascon pour y maintenir si longtemps la touchante épopée, la fraternelle intimité de l'arbre et de la maison, pour que le chêne abrite toujours le berceau.*

*C'est à son ombre inspiratrice que j'ai médité ce petit livre plein de ferveur émue pour l'illustre compatriote, qui demeure notre modèle souriant et inégalé ».*

CASINI (Tito). *San Vincenzo de' Paoli*. Florence. Libreria editrice fiorentina. 1937. 322 pages in-8 (13 × 19,5). Gravures et 1 portrait.

« Une vie de Saint Vincent de Paul par Tito Casini va paraître bientôt » A cette annonce les lettrés se réjouissent : le nouvel hagiographe n'est-il pas un des écrivains les plus goûtés de la nouvelle Italie ? Mais les historiens, ou plus simplement ceux qui professent un attachement inconditionné à la vérité,

ceux-là crurent avoir des raisons de craindre : en effet, M. Casini est surtout connu comme un prestigieux conteur ; ses œuvres, riches d'imagination et de sensibilité, écrites dans un style étincelant ne semblaient pas l'avoir préparé à nous donner la vie de saint Vincent que nous attendions encore en Italie.

Le livre est paru, et, chose vraiment remarquable, et les lettrés, et les historiens s'en déclarent satisfaits. M. Casini, dont le talent a plus d'une ressource, avait présumé à sa dernière œuvre en préparant la traduction consciencieuse des trois volumes de la *Vie de Saint Vincent* publiée par M. Coste ; quoi d'étonnant dès lors que son livre soit d'une précision et d'une sûreté historique capables de contenter les plus exigeants. Trop souvent le lettré est étouffé par l'historien, aussi constatons-nous avec une vraie joie que l'auteur a su déployer dans son œuvre, strictement historique, les qualités ordinaires de son style ; la plume du poète excelle dans l'histoire ; d'ailleurs est-il plus belle poésie que celle des faits ?...

Disons tout de suite qu'à nous, enfants de Saint Vincent, qui avons lu l'œuvre de M. Coste, cette « Vie » ne nous apprendra rien de nouveau : elle est un résumé fidèle du *Grand Saint du Grand Siècle*. M. Casini, nous le constatons assez vite à la lecture, n'est pas l'esclave de son devancier ; dans l'exposé des œuvres et de leur histoire il s'affranchit de l'ordre de M. Coste, à bon escient la plupart du temps ; son récit y gagne en variété, en mouvement, en vie. Dans un cas pourtant, (Chapitre IX : *Esercizi, riti e conferenze*), les faits sont mêlés, intervertis au détriment de la chronologie et de la clarté.

Non seulement pour l'ordre, mais encore pour la matière elle-même, l'auteur a fait œuvre d'une certaine manière originale, ne se contentant pas des passages cités par M. Coste, il a travaillé sur le texte lui-même des écrits de Saint Vincent ; c'est ce qui lui a permis de préciser, de corriger même parfois son modèle, sur quelques petits points de chronologie par exemple. Le désir de faire tenir en 320 pages la matière de trois forts volumes a fait éliminer les discussions sur les points controversés ; M. Casini ne donne que l'opinion qui lui semble la plus sûre ; celle que, dans son texte, défend M. Coste. Très bien, mais parfois cela ne va-t-il pas jusqu'à transformer les hypothèses en thèses, à faire passer pour certain ce qui n'est que probable ou même douteux ? M. Coste était prodigue de points d'interrogations, M. Casini ne l'imite pas : faut-il l'en louer toujours ? Il n'est pas si sûr que cela que saint Vincent ait étudié deux ans seulement chez les Cordeliers de Dax, et que le prieur, subvenant aux besoins de ses frères ait été le parent de Jean de Paul (p. 12) (cf. Coste I, 29 et 32). On admirera l'exposition sereine des faits de la captivité en Barbarie ; évidemment on ne pouvait demander à M. Casini de les mettre en doute, mais n'aurait-il pas dû, d'un mot discret, faire allusion aux controverses récentes sur ce point.

La liberté, justifiée le plus souvent, que l'auteur prend à l'égard du *Grand Saint du Grand Siècle* aurait pu l'amener à faire quelques corrections utiles. Ce qu'il dit du fameux

renégat (p. 22 et 26) n'est pas exact: (M. Coste dans les *Annales C. M.* 1936, p. 182 et suivantes a corrigé ce qu'il avait dit dans sa « *Vie* »). Pourquoi répéter que saint Vincent fut sous le coup d'une accusation de vol pendant *six ans* (p. 31) alors qu'il nous dit lui-même que ce temps fut de *six mois* (S. V. XI, p. 337) ? Quant au don de 15.000 livres fait à saint Vincent le 19 octobre 1611, un examen attentif de l'acte de donation montre que cette somme ne le faisait ni « *riche* », ni « *fortuné* » ; comme nous le dit M. Casini (p. 35) : dans toute cette affaire il a servi seulement d'intermédiaire entre un bienfaiteur et une œuvre. Quand on se rappelle la date de la naissance de Louis XIV, on s'étonne que M. Casini nous dise (après M. Coste) que le 27 novembre 1643, le Roi imposait à la Faculté de Théologie la Bulle « *In Eminentis* » (p. 202). Louis XIV avait bien succédé à Louis XIII, mort le 14 mai 1643, mais il n'avait alors que 5 ans.

Si ces légères erreurs sont imputables à la fidélité de M. Casini à son devancier, il en est d'autres, guère plus importantes, dont il garde l'entière responsabilité. Il y a au moins une exagération à dire que la lettre « qui fait mention de la Turquie » avait été « *tante volte* » inutilement réclamée au chanoine de Saint-Martin (p. 28) pour autant qu'on le sache, il ne l'avait déjà demandée qu'une seule fois (en 1658). L'auteur nous laisse entendre (page 17) que le jeune prêtre étudiant de Toulouse devait un jour conquérir le doctorat en droit ; il est démontré que saint Vincent n'eut jamais que la licence en cette matière (cf. *Coste*, I, 41 ; cf. aussi *Casini* p. 170).

Signalons sans acrimonie quelques erreurs de date, dans une biographie comme celle-ci où les faits, abondants, sont tous bien situés dans le temps, elles étaient inévitables: la supplique au Pape, pour l'approbation de la Congrégation fut expédiée à Rome en 1628 et non en 1626 (p. 89) (cf. S. V. XIII, 218) ; le petit Michel de Marillac entra au séminaire de M. Bourdoise en 1627, et non en 1626 (p.99) (cf. *Coste* I, 229) ; M. Lambert mourut en 1653 et non en 1643 (p. 267) (cf. *Coste*.II. 209).

Quelques coquilles : cura pour *curia* (p.60) ; Hudson pour *Husson* (p. 219) ; indigeni pour *indigenti* (p. 167).

Pour l'histoire générale de la France dans laquelle s'encadre l'activité de notre bienheureux Père, M. Casini a suivi l'œuvre de M. Coste en la résumant, c'était dangereux... Il faut avouer que les événements qui se sont déroulés en France au cours des années 1649-1652 ne sont pas présentés sous leur véritable jour : on ne soupçonnerait même pas leur effrayante complexité. Ainsi page 290 la fin de la Fronde est esquissée en quelques lignes un peu trop rapides. Pour juger l'action politique de saint Vincent il faudrait saisir les tendances des divers partis en présence et connaître exactement les relations de M. Vincent avec chacun d'eux. Après tout on pourrait se contenter de dire que la démarche de notre Saint auprès de Mazarin n'est pas ce qu'il a fait de plus adroit dans sa vie : par ses relations avec bon nombre de « *Grands* », il était suspect au ministre, il ne pouvait pas être écouté ; d'ailleurs avait-il raison de de-

mander le départ de Mazarin ?... Le Saint n'écoutait que son cœur : il croyait que l'éloignement du Cardinal mettrait fin aux misères dont souffrait le pays, sans prévoir que la victoire des factieux jetterait la France dans le désordre : Mazarin représentait les vrais intérêts du pays. Ne faisons pas un grief à saint Vincent d'avoir oublié dans un instant de générosité que la primauté du spirituel exige parfois la priorité du temporel, il a d'autres titres à notre admiration et à notre reconnaissance, aussi ne le louons qu'à bon escient.

M. Casini nous semble bien sévère pour Mazarin et pour son adversaire le cardinal de Retz ; ce ne sont pas les figures les plus reluisantes dans la galerie historique de la France du XVII<sup>e</sup> siècle, mais il ne faudrait tout de même pas leur retirer leur part de vrai mérite.

A l'occasion des faits, l'auteur ne s'est pas interdit quelques remarques psychologiques : toutes sont d'une grande justesse ; cela nous fait regretter que M. Casini n'ait pas consacré un chapitre de son œuvre à nous camper le portrait de Saint Vincent. Signalons quelques notes bien « vues » : sa naturelle timidité (p. 15), son « faible » pour « la docilité aux volontés des supérieurs » (p. 133) ; l'humilité du saint est présentée, chose rare, dans sa vraie perspective. Avec quelle élégante variété, l'auteur nous dit et nous redit comment pour saint Vincent, les pauvres, c'était Notre-Seigneur lui-même. Dans le chapitre où il donne le panorama de l'activité du saint, M. Casini excelle à caractériser chaque œuvre émanée de l'esprit vincentien : pour saint Vincent « faire le bien » n'avait pas de sens : il ne s'agissait que de faire tel bien, à telle personne, dans tel besoin. Cette spécialisation des œuvres, cette technique du bien, pourrait-on dire, en fait un précurseur de la bienfaisance sociale telle qu'on la conçoit aujourd'hui, et cela M. Casini l'a bien vu et nous le fait bien voir.

Il faudrait être artiste pour juger l'art qu'a su déployer l'auteur dans ces pages. Comment cependant ne pas signaler l'élégance du style, la richesse et la pureté de la langue. Les textes de saint Vincent sont traduits « italianissimamente » : on retrouve le sens et le mouvement de la phrase originale ; le « traduttore » ne fut pas « traditore ». Notons cependant une traduction un peu arrangée (p. 22), faussant légèrement le sens, semble-t-il. Pourquoi l'auteur a-t-il traduit « de Gondi » par « dei Gondi » ; dans sa traduction de M. Coste il mettait « Gondi » tout simplement ; « di Gondi » serait peut-être la meilleure traduction. Aumônier en français est l'équivalent de « cappellano » et de « elemosiniere » en italien. Que saint Vincent ait été « Aemonisiere » de Marguerite de Valois, fort bien, mais ne méritait-il pas le titre de « cappellano » delle galere » (comme on dit en italien « cappellano della Marina ») plutôt que celui d' « elemosiniere » (p. 73).

L'art merveilleusement discipliné de M. Casini se révèle dans la forme volontairement dépouillée, sous laquelle il nous présente la suite de l'histoire d'un saint, dont la figure et les œuvres étaient pourtant bien propres à provoquer des trans-

ports d'enthousiasme et des élans lyriques; l'auteur, cependant, a parfois succombé à la tentation, et c'est heureux pour nous : il se permet quelques coups d'ailes, nous n'osons dire une envolée, en présence de telle misère saintement et intelligemment secourue; ainsi à propos des galériens. Comment ne pas signaler cette touchante scène : la leçon de catéchisme aux pauvres du Saint-Nom de Jésus (p. 298-300). Que de jolies comparaisons; ainsi celle de l'abeille appliquée plusieurs fois aux Filles de la Charité; que de formules originales : cette « *mobilizzazione delle mani tese al Signore perchè riempisse quelle che si tendevano agli uomini* » (p. 292) et ceci : « *l'Isola di Francia... sorella della Piccardia e della Sciampagna nei mali, cagionati in esse dal cozzo delle passioni che l'uomo a l'uomo fan lupo, esse lo fu parimente nel ristoro prodotto in quelle dall'accordo dei sentimenti che l'uomo all'uomo fan dio* ». (p. 293).

Il est certain que le livre de M. Casini, par le charme que présente sa lecture et par sa rigueur historique, est appelé à faire connaître et aimer saint Vincent à toutes catégories de personnes; l'érudit comme le poète en tireront profit. Saint Vincent mieux connu, mieux aimé, sera, espérons-le, imité davantage et prié avec plus de ferveur, afin d'alléger dans la mesure du possible le fardeau des souffrances et des misères qui pèsent sur notre société. M. Tito Casini, dont l'œuvre connaît déjà le plus franc succès, aura bien mérité de la cause vincentienne, ou plutôt de la cause de Dieu et de ses pauvres bien-aimés.

Romé, 13 mars 1937

Raymond CHALUMEAU

Joseph Baeteman C. M. *Les vertus chrétiennes à l'école de St Vincent de Paul*. Poussin, éditeur, Évreux, 1937. 148 pages (13×19 cm.)

En 21 chapitres, subdivisés en paragraphes nettement articulés et soulignés, M. Baeteman nous entraîne à l'école de saint Vincent. C'est le saint qui parle dans de copieuses citations<sup>(1)</sup> heureusement choisies, et nous encourage à la méditation pratique des vertus chrétiennes : *Le courage, l'héroïsme, le martyre même peuvent être d'un instant, la vertu c'est là durée. Il nous faut non pas des actes de vertu, mais une vie de vertu.* Livre pratique, excellent : du saint Vincent !

*Vicariat apostolique de Pékin. Etat de la Mission du 1<sup>er</sup> juillet 1935 au 30 juin 1936, 208 pages.*

1. Fort heureusement les extraits sont empruntés avec références à l'édition de M. Coste et à l'abbé Maynard (pourquoi ce *Maynard*? regrettable confusion avec l'illustre dominicain, l'auteur ascétique bien connu lui aussi):

Dans le cadre traditionnel de ces états annuels, tout en statistiques, en gravures, nous avons par quasi-paroisses du Vicariat apostolique de Pékin, les chiffres intéressants la vie religieuse de toutes les chrétientés de Peiping. Défilent et le personnel du Vicariat (les figures ne changent guère) et toutes les résidences avec les chiffres revus et à jour. Magnifique source de renseignements.

*Jean-Claude Vicherat, Vicaire apostolique d'Alger  
1747-1806 (sic).*

*La Semaine religieuse de Verdun*, en ses numéros de novembre-décembre 1936, a publié cette intéressante silhouette d'un lazariste meusien. Né à Bar-le-Duc le 13 mars 1747, mort à Constantinople, le 4 mars 1805, M. Vicherat fut algérois de par son ministère de 19 années (5 janvier 1782-30 janvier 1801), et par de nombreux écrits sur les questions de Berbérie. M. R. Adam a travaillé à la *Bibliothèque nationale* d'Alger et dans les manuscrits 52.816, 54.593, 55.280 a trouvé les copieux éléments de cette intéressante notice de 21 pages dont le chapitre XXV du tome 3 de nos *Mémoires* (pp. 538-616) avait déjà évoqué la curieuse figure.

*P. Chaix. Jean Guibaud, de Solliès-Toucas, prêtre  
lazariste, martyr de la Révolution.*

Dans la *Semaine religieuse du diocèse de Fréjus et Toulon* au cours des numéros du 5 septembre au 7 novembre 1936, M. P. Chaix, pour ses compatriotes varois et d'après le travail de M. le chanoine Louis Calendini, vient d'écrire une brève notice du martyr lazariste Jean Guibaud, né le 25 janvier 1761 aux Toucas, aujourd'hui Solliès-Toucas, guillotiné au Mans, le 18 mars 1794. Figure de martyr qu'avec tant d'autres il convient de vénérer et de glorifier.

Nota bene. — Nous sommes heureux d'annoncer aux lecteurs des *Annales* qu'un ouvrage sur la Captivité de saint Vincent de Paul paraîtra, en juillet 1937, chez Desclée et de Brouwer. C'est une mise au point contre les doutes qui ont été élevés récemment sur la réalité de son esclavage.

Ce livre est destiné à rendre prudents ceux qui voudraient s'engager dans la voie de la négation.

Des documents nombreux, des témoignages nouveaux, des arguments solides viennent fortifier la thèse traditionnelle.

Missionnaires et sœurs trouveront cet ouvrage à la Procure Générale, 95, rue de Sèvres, à Paris.

Paris, ce 18 mars 1937

Joseph GUICHARD.

In honorem Venerabilis viri. Vincentii a Paulo

Quae deos olim coluit prophanos  
Roma, jamdudum meliore cultu  
Docta, nunc Christum superosque digno  
Cantet honore.

Caelitum tantis pretiosa gemmis,  
Astra praeclaro superans decore,  
Civibus tantis veneranda terras  
Jungit Olympo.

Quae beat sanctas veterum catervas  
Jam novo civi tribuit coronam  
Sed nunc ut omni celebretur orbe  
Terra precatur.

Ille vir simplex, humilis, benignus,  
Pauperum factus pater atque servus,  
Spiritu fervens, cupiensque cunctis  
Esse saluti.

Quod puer longo meritum labori  
Condidit parvus, miseri profundit  
In sinum laetus, specimenque praebet  
Grande futuri.

Dura perpressus juga servitutis  
Quam graves captos onerent catenae  
Noscit expertus, miseris ut olim  
Discat adesse

Fit gregis pastor, pater atque forma  
Laetus impendit sua seque : servus  
Omnium curis gravis, omnibusque  
Omnia factus.

Pro reis orat, reficit gementes,  
Erigit lapsos, tenebrasque pellit,  
Fit potens verbo, docet alta, pravum  
Conterit hostem.

Ut gregi lapso melius ministret  
Omnibus tradit documenta vitae,  
Sic simul pastor, populi que sacra  
Luce resurgunt.

Pauper, aegrotus, puer et relictus  
Hunc vident patrem superare matres  
Omnes amoris stimulo, piamque  
Ferre salutem.

Christe servorum cohmen tuorum,  
Vita, spes, lumen, decus et corona  
Terra te laudet, celebretque caelum  
Omne per aevum.

Fac ut illius meritis juvemur  
Christe, fac patrem pariterque tecum  
Spiritus digno celebremus omnes  
Cordis amore.

*Amen.*

In honorem Venerabilis viri, Vincentii a Paulo

*Ad Laudes* : Hymnus, sub cantu : *Deus tuorum militum*

*Ad Missam* : Prosa, sub cantu : *Quotquot Dei militia*

In hac die Vincentius  
Post dura vitae praelia,  
Carnis solutis nexibus,  
Pervenit ad caelestia.

Vicit parentum pauperem  
Vitam piis laboribus ;  
Vicit superbam divitum  
Mentem micans virtutibus.

Infirma mundi sic Deus  
Sumens relinquit fortia  
Ut saeculi rectoribus  
Sit nota Christi gratia.

Sic dum latet Vincentius  
Fit dignus in manu Dei  
Minister ut sit optimus  
Fugans tenebras saeculi.

Sic ardet ut tunc luceat  
Noctem repellens saeculi ;  
Sic incoet ut tunc ardeat  
In corde lumen proximi.

Quam firma lucebat fides  
In mente ! Quanta charitas  
In corde ! Fulget per dies  
In ore quanta veritas !

Quam mitis ardor ! quam pius  
Affectus ardet in Deum !  
Ardore quanto proximis  
Novum resumit spiritum.

Quanto magis mortalium  
Exponitur contemptui  
Tanto magis fit caelitum  
Dignus laboris ardui

Qui factus agno mitior  
Opem ferebat omnibus,  
Factus leone fortior  
Metum dabat rebellibus.

Dolore tactus intimo  
Fratrum malis aduritur  
Lingua, manu dat proximo  
Quo corpus et mens pascitur.

Tantim micans virtutibus  
Mercede dignus inclayta  
Fractis labore viribus  
Suspirat ad caelestia.

Per te sequamur, da Pater  
Tantum salutis nuntium  
Da Christe, pacis arbiter,  
Perenne nobis gaudium.

*Amen.*

(Paris : *Bibliothèque Mazarine*, manuscrit 2446. *Deuxième partie*, page 45-46 : Recueil || de quelques lettres et de || plusieurs autres choses || touchant la béatification, || la vie et les vertus du || Vénéral Serviteur de Dieu, || Vincent de Paul. || *A la plus grande gloire || de Dieu.* || *Fait à l'hôtel royal des Invalides || au mois de septembre de || l'année 1708*).

## NOS DÉFUNTS

---

### MISSIONNAIRES

1. Gaynor (Edouard), pr., 15 déc. 1936, à Cork ; 84 ans d'âge  
62 de vocation.
2. Breiderhoff (Joseph), pr., 2 janv. 1937 à Niederprüm ; 66, 47.
3. Weda (André), pr., 5 janv., à Soerbaia ; 30, 10.
4. Bernardelli (Humbert), pr., 4 janv. (assassiné), à Sarzane ;  
35, 14.
5. Bruno (André), coadj., 4 janv. (assassiné), à Sarzane ; 82, 59.
6. Fontaine (Charles), pr., 11 janv., à Rome ; 74, 55.
7. O'Brien (Michel), pr., 5 janv., à Chicago ; 57, 36.
8. Garcia (Aimé), pr., massacré à Gijon ; 33, 19.
9. Atane (Richard), pr., massacré à Gijon ; 61, 45.
10. Guttierrez (André), pr., massacré à Gijon ; 50, 33.
11. Granado (Pélage), pr., massacré à Gijon ; 42, 22.
12. Legido (Lopé), pr., 27 déc. 1936, à Cébu ; 61, 43.
13. Zimmermann (Jean), coadj., 17 janv., à Graz ; 74, 48.
14. Puig (Jean), pr., massacré, 13 oct. 1936, à Figueras ; 57, 25.
15. Queralt (Vincent), pr., massacré, janv., à Barcelone ; 42, 25.
16. Bozec (Jean-Louis), pr., 13 janv., à Cali ; 66, 48.
17. Lajaunie (Michel), coadj., 4 févr., à Istamboul ; 79, 61.
18. Piekarski (Ladislas), pr., 28 janv., à Cracovie ; 27, 9.
19. Caballero (Charles), pr., 15 févr., à Matanzas ; 81, 54.
20. Ciopalski (Valentin), pr., 16 févr., à Cracovie ; 73, 54.
21. Barriocanal (Hilaire), pr., massacré, à Madrid ; 68, 50.
22. Ortega (Benjamin), pr., massacré, à Madrid ; 52, 34.
23. Reguero (Victorien), pr., massacré, à Madrid ; 35, 18.
24. Belascoain (Gilles), coadj., massacré, à Madrid ; 53, 30.
25. Perez (Léonce), pr., massacré, à Alcorisa ; 42, 25.
26. Velasco (Fortuné), pr., massacré, à Alcorisa ; 30, 13.
27. Puskasy (Paul), pr., 26 févr., à Budapest ; 59, 39.
28. Llitra (Jean), pr., 3 mars, à Palma de Majorque ; 72, 55.
29. Mc Hale (Patrice), pr., 12 mars, à Germantown ; 83, 64.
30. Bassi (Bramante), pr., 11 mars, à Brescia ; 63, 26.
31. González (Georges), pr., 17 mars, à Tunja ; 44, 28.
32. Charbonnel (Joseph), coadj., 23 mars, à Santorin ; 62, 43.

---

### NOS CHÈRES SŒURS

- Marie Niquet, à Paris (Maison-Mère) ; 80, 58.  
Ignacia Eizmendi, à Naples ; 85, 62.  
Teresa Minetto, à Turin ; 84, 59.  
Lucia Moscioni, à Sienne ; 29, 4.

- Caroline Holubowicz, à Cracovie ; 43, 23.  
Adèle Cosson, à Hennebont ; 94, 70.  
Jeanne Raynard, à Avallon ; 79, 55.  
Marie Lavie, à Toulouse ; 55, 14.  
Germaine Cambon, à Arcachon ; 66, 45.  
Théodorine Leroy, à Pen-Bron ; 73, 29.  
Anne Planeix, à Montolieu ; 84, 61.  
Marie Lalanne, à Paris (Grôs-Caillou) ; 71, 48.  
Marie Mayrot, à Paris (Madeleine) ; 74, 54.  
Ensilia Burrioni, à Portolongone ; 82, 56.  
Eva Santori, à Sienne ; 22, 4.  
Mary Mac Nulty, à San Francisco ; 78, 56.  
Bénigne Mrozowskiak, à Wolsztyn ; 84, 65.  
Elisabeth Jetzen, à Cologne ; 72, 46.  
Marie Fremion, à Givors ; 69, 46.  
Mélanie Teyssier, à Château-l'Évêque ; 83, 35.  
Marie Abraham, à Château-l'Évêque ; 70, 50.  
Marie Héty, à Tripoli ; 82, 57.  
Luisa Bertola, à Luserna ; 78, 54.  
Santina Lanzoni, à Sienne ; 29, 6.  
Mildred Crumplin, à Birmingham ; 47, 22.  
Josefa Iturzaeta, à Paralta ; 68, 48.  
Jeanne Groisne, à Clichy ; 82, 62.  
Léontine Guitton, à Saint-Méen ; 78, 45.  
Marie Rottier, à Murat ; 75, 37.  
Léonie Brongniart, à Trévoux ; 85, 60.  
Mary Coleman, à Mill-Hill ; 82, 33.  
Julie Nemeth, à Klotildiget ; 23, 5.  
Elisabeth Milos, à Klotildiget ; 76, 52.  
Concetta Alemanno, à Benevent ; 75, 48.  
Emilia Repetto, à Sestri ; 76, 50.  
Mary Nuhn, à Emmitsburg ; 76, 56.  
Grisela Gamboa, à Lima ; 54, 33.  
Irène Irribarren, à Madrid ; 40, 6.  
Micaela Arias, à Madrid ; 58, 23.  
Louise Guemas, à Redon ; 66, 38.  
Marie Roumilhac, à Château-l'Évêque ; 62, 41.  
Sidonie Meslon, à Tours ; 68, 41.  
Céline Robilliard, à Sully ; 63, 38.  
Aimée Guine, à Tauris ; 64, 42.  
Mary Lennon, à Washington ; 79, 59.  
Vittoria Valenti, à Ascoli Piceno ; 88, 61.  
Maria Sordi, à Arsoli ; 61, 41.  
Anna Grassetti, à Sienne ; 63, 40.  
Marie Lambertini, à Catane ; 77, 53.  
Marguerite Caropreso, à Naples ; 76, 53.  
Catherine Arenth, à Cologne ; 62, 37.  
Maria Novotny, à Salzbourg ; 47, 19.  
Maria Edelmann, à Salzbourg ; 78, 55.

- Arnude Bray, à Auxy ; 73, 53.  
Marguerite Chevallier, à Paris, (Saint-Marcel) ; 68, 41.  
Marie Mathieu, à Nice ; 80, 62.  
Jeanne Guérin, à Paris, Inf. (Marie-Thérèse) ; 84, 64.  
Maria Moisello, à Turin ; 22, 2.  
Joséphine Tillenberg, à Cologne-Flit ; 62, 45.  
Agnès Schmitz, à Aaschen Forst ; 62, 28.  
Mannuela Arteta, à Marseille ; 85, 56.  
Suzanne Oleszkiez, à Lublin ; 55, 34.  
Sabine Gronkowska, à Varsovie ; 56, 32.  
Marie Clamorgan, à Château-l'Evêque ; 75, 50.  
Marie Corigan, à Vienne ; 64, 35.  
Thérèse Lepère, à Château-l'Evêque ; 71, 44.  
Marie Primi, à Tripoli ; 70, 50.  
Jane O'Reilly, à la Nouvelle-Orléans ; 77, 51.  
Dolores Caro, à Madrid ; 43, 19.  
Blasa Maertzu, à Barbastro ; 58, 38.  
Hermenegilda Sitja, à Barcelone ; 30, 7.  
Caroline Sandionigi, à Turin ; 38, 13.  
Geneviève Fiori, à Turin ; 35, 10.  
Marie Van Caillie, à Ans ; 70, 35.  
Rosalie Hoppe, à Chelmno ; 71, 47.  
Anna Masser, à Budapest ; 72, 53.  
Agnès Pandur, à Papa ; 72, 51.  
Irène Lindmayer, à Marianosztra ; 37, 12.  
Esther Niccoli, à Florence ; 84, 58.  
Suzanne Musa, à Turin ; 84, 66.  
Béatrix Castoldi, à Turin ; 23, 2.  
Marie Simonot, à Saint-Germain-en-Laye ; 67, 39.  
Marie Blanchon, à Lyon, (Saint-Vincent) ; 79, 50.  
Félicie Lenglard, à Fortaleza ; 83, 63.  
Jeanne Hubert, à Herstal ; 45, 17.  
Marie Kappeler, à Montolieu ; 54, 29.  
Marianne Kruzer, à Radom ; 70, 45.  
Regina Mastrandea, à Catane ; 39, 12.  
Adèle Billi, à Sienne ; 56, 36.  
Adèle Vzabo, à Dolme ; 51, 28.  
Thérèse Offenbacher, à Vienne ; 42, 23.  
Pauline Liebieg, à Gamlitz ; 69, 45.  
Marie Wiegard, à Dusseldorf ; 32, 8.  
Marie Meglic, à Ljubljana ; 31, 8.  
Maria Lozano, à Cadiz ; 59, 39.  
Carmen Martorell, à Valence ; 47, 23.  
Josefa Martinez, à Valence ; 39, 11.  
Francisca Arrilucea, à Madrid ; 70, 48.  
Juanan Torres, à Madrid ; 64, 44.  
Juliette Daniel, à Chartres ; 31, 8.  
Marie Vedrine, à Confort ; 87, 67.  
Marie Noguès, à Château-l'Evêque ; 67, 44.

- Anne Chauiliaguet, à Rouen ; 71, 52.  
Thérèse Pukan, à Budapest ; 56, 38.  
Josephé Divis, à Budapest ; 55, 38.  
Anne Rigney, à Dearborn ; 76, 53.  
Maria Mitjavilla, à Barcelone ; 66, 43.  
Jeanne Pommeyrol, à Vannes ; 76, 50.  
Marie Delcambre, à Marvejols ; 79, 49.  
Clara Ritter, à Lille-Wazemmes ; 79, 56.  
Rose Étienne, à Paris, Saint-Roch ; 78, 55.  
Asuncion Altisench, à Château-l'Evêque ; 62, 36.  
Pétronille Bouillaguet, à Rome ; 85, 63.  
Maria Garcia, à Burgo de Osma ; 72, 45.  
Antonia Rodriguez, à Elgoibar ; 58, 39.  
Toribia Marticorena, massacrée à Barcelone ; 54, 31.  
Dorinda Sotelo, massacrée à Barcelone ; 21, 3.  
Maria Avendano, à S.-Vincente ; 62, 30.  
Marie Lenoir, à Somma Ves ; 87, 65.  
Luisa Sica, à Triggiano ; 80, 44.  
Eléonore Perotti, à Turin ; 80, 61.  
Ester Pelandra, à Turin ; 55, 32.  
Anna Bastonero, à Turin ; 72, 49.  
Eileen Kerigan, à Lanark ; 40, 16.  
Ida Chery, à Baltimore ; 84, 57.  
Aurélié Lioult, à Griel ; 76, 48.  
Annette Aubonnet, à Paris, (Hôp. Saint-Michel) ; 56, 34.  
Marie Richard, à Zouk-Mikael ; 78, 53.  
Elisabeth Barry, à Douvres ; 79, 62.  
Catherine Bouveret, à Fort-Dauphin ; 89, 68.  
Marguerite San Arroman, à Buenos-Aires ; 70, 44.  
Sara Knowles, à Brenwood ; 76, 48.  
Juana Carmentia, à Saint-Clément ; 77, 54.  
Nieves Miralles, à Orotava ; 80, 59.  
Anne Gross, à Dult ; 64, 45.  
Marianne Jonc, à Konin ; 63, 39.  
Hélène Witwicka, à Moszczany ; 76, 60.  
Anna Quodt, à Wassenberg ; 62, 33.  
Emma Oppenrieder, à Teremia-Mare ; 53, 32.  
Margaret Sumner, à Chicago ; 57, 37.  
Eulalie Barrère, à l'Hay ; 79, 57.  
Marie Prévost, à Corbeil ; 68, 41.  
Marie Collignon, à Montolieu ; 57, 36.  
Eustoquia Guerra, à Montolieu ; 79, 54.  
Maria Rebolledo, à Pereira ; 61, 41.  
Lastenia Barreto, à Cali ; 32, 3.  
Caroline Gianelli, à Playa-Ancha ; 83, 61.  
Marie Ricca, à Cantu ; 48, 25.  
Marguerite Collo, à Ceva ; 63, 38.  
Marie d'Angelo, à Catane ; 46, 26.  
Marie Di Majo, à Naples ; 78, 51.

- Vincenza Grisafi, à Naples ; 55, 36.  
Caterina Carli, à Turin ; 84, 59.  
Augusta Mayer, à Dult ; 62, 42.  
Valentine Madrian, à Graz ; 26, 6 mois.  
Elisabeth Park, à Emmitsburg ; 86, 58.  
Sophie Jablonska, à Lwow ; 29, 11.  
Rafaëla Eqnarte, à Pontevedra ; 84, 62.  
Flora Munarriz, à Jerez ; 71, 45.  
Hedwige Masure, à Moutiers Saint-Jean ; 86, 64.  
Catherine Ferry, à Lyon (Asile S.-Vincent) ; 44, 22.  
Marie de Souza, à Carnide ; 45, 22.  
Clémentine de Castro, à Parede ; 50, 28.  
Marie Barral, à Catane ; 67, 37.  
Joséphine Margaria, à Luserna ; 75, 51.  
Ernesta Sanmuri, à Turin ; 65, 44.  
Teresa Pasqualoni, à Sienne ; 65, 42.  
Lidia Carmona, à Santiago ; 28, 8.  
Margaret Devine, à Lanark ; 45, 21.  
Marie Kowalska, à Varsovie ; 82, 55.  
Thérèse Borsodi, à Ballassagyarmat ; 36, 15.  
Marie Rubner, à Esztergom ; 27, 6.  
Marie Lang, à Szesrny ; 61, 41.  
Rosa Datsira, à Lerida ; 64, 42.  
Marie Dazin, à Casteljaloux ; 74, 52.  
Rose Martin, à Amiens ; 93, 70.  
Marie Masson, à Elancourt ; 86, 56.  
Elisabeth Durand, à San Salvador ; 59, 36.  
Eliza O'Connor, à Emmitsburg ; 89, 72.  
Francisca Rehrl, à Schwarzach ; 48, 27.  
Victoire Protzky, à Levoca ; 55, 29.  
Claire Kodriela, à Ladce ; 69, 44.  
Elena Prudenza, à Bitonto ; 86, 62.  
Honorine Curvadé, à Istanbul ; 72, 49.  
Maria Schiaffini, à Angers ; 93, 74.  
Marie Brut, à Château-l'Evêque ; 85, 64.  
Maria Primat, à Château-l'Evêque ; 88, 65.  
Delphine Dumont, à Chalon-sur-Saône ; 85, 62.  
Giovanna Cucchi, à Verucchio ; 69, 43.  
Angela Besana, à Luino ; 53, 27.  
Gemma Giovannini, à Sienne ; 69, 41.  
Orsola Mosconi, à Sienne ; 30, 5.  
Françoise Brecko, à Studenec ; 68, 35.  
Agathe Bubics, à Szekszard ; 63, 37.  
Julienne Inkret, à Szekszard ; 51, 29.  
Wadhah Attallah, à Paris (hôpital Saint-Joseph) ; 28, 5 mois  
Marianne Baran, à Kolomyja ; 60, 38.  
Anna Kuklinska, à Cracovie ; 80, 55.  
Eufemia Ticci, à Sienne ; 68, 48.  
Julienne Novak, à Ljubljana ; 68, 51.

SAINT VINCENT DE PAUL

---

DEUXIÈME CENTENAIRE  
DE SA CANONISATION

Paris, 10 juin 1937.

*Messieurs et mes bien chers Frères,  
Mes très chères Sœurs,*

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

*Notre Saint Père le Pape, Pie XI, dans sa grande bonté pour la famille de Saint Vincent, a voulu s'associer à notre joie et a daigné ajouter à la solennité des fêtes que nous nous préparons à célébrer, un témoignage de sa dévotion à notre saint Fondateur et de sa paternelle affection envers nos deux Communautés. Ce précieux témoignage vous le lirez dans la lettre que je suis heureux de vous transmettre aujourd'hui. J'avais tenu à l'en remercier sans tarder ; et le 1<sup>er</sup> de ce mois, à genoux à ses pieds, j'ai renouvelé, en mon propre nom et au nom de vous tous, l'expression émue de notre reconnaissance.*

*Ajouter à ce solennel document un commentaire ne ferait que l'affaiblir ; mais je signalerai le fait que le Vénérable Pontife, dans l'entretien auquel je viens de faire allusion, déclara ratifier entièrement les sentiments et les recommandations contenus dans cette lettre. Nous serons donc attentifs à en méditer tous les termes pour en faire notre profit.*

*Cette condescendance du Souverain Pontife à notre égard demande qu'en retour nous redoublions pour lui nos prières. Il souffre : il souffre physiquement, vous le savez assez par les feuilles publiques ; depuis le début, continuant l'œuvre satisfaisante de Celui dont il est le*

Vicaire, il offre ses douleurs pour le monde ; à nous de le soutenir par nos supplications dans ce rôle de victime expiatoire. Plus encore que dans son corps, il souffre dans son âme des fléaux qui en tant d'endroits désolent l'Eglise : que notre filiale affection, traduite dans notre docilité à ses enseignements et notre fidélité inébranlable à tous nos devoirs, apporte un sourire de satisfaction à ses yeux baignés de larmes et un peu de consolation à son cœur endolori.

A tous et à toutes il m'a chargé de transmettre sa paternelle bénédiction. Je suis heureux d'être son interprète auprès de vous, et de me redire une fois de plus,

Messieurs et mes bien chers Frères,

Mes très chères Sœurs,

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

Charles-Léon SOUVAY,

i. p. d. l. m., supérieur gén.

SECRETARIATO DI STATO  
DI SUA SANTITÀ  
N° 161771

Dal Vaticano, die 30 aprilis 1937

Reverendissime Domine,

Augustus Pontifex nuper a te litteras accepit, quibus cum animi laetitia Ei renuntiasti mense Junio hujus anni fore, ut sodales Congregationis Missionis itemque Filiae a Caritate bis centum plene devolutos annos celebretis, postquam S. Vincentio a Paulo, Legifero Patri vestro, Coelitum decreti sunt honores. Alacritas, diligentia, studium, quibus pietissimorum more filiorum stata sollemnia paratis, haud fallaciter pollicentur digne repetitum iri eventus recordationem, quo et in terris Vincentii virtus summum nacta est praemium, simulque hac ipsa de re in melius et majus profectura esse eximiae caritatis incepta, quae illum habent inventorem, patronum. Jure meritoque quidem credendum est nihil ei gratius et honorificentius esse quam ut crebras et sollertes excitent ubique imitatores ejus exempla, et opifera misericordia, quam in inopes exercuit ipse et docuit, in asseclarum institutis et moribus operosior et acrior in diem vigescat. Quo enim securiores sunt Sancti de sua felicitate, eo magis anxii sunt et solliciti dubiae causa nostrae salutis et afflictionis, quippe cum amorem, quo pos

dilexerunt, coelestis aulae effecti cives non reliquerint, sed in immensum adauxerint.

Proinde Sanctitati Suae, sicut ceterum et vobis, in votis est, ut S. Vincentii festo ritu recensenda memoria omnes compellat et adigat, ut obsequio mentis et operum parilitate eum colentes, qui surrexit inter mortales quasi ignis et verbum ipsius quasi facula ardebat (cfr. Eccli. 48, 1), religiosae vitae lucernis viride copiosumque pietatis oleum instillent et ita animarum Sponsum sequantur, cujus in dextera ignea est lex (cfr. Deut. 33,2), Evangelium caritatis et pacis.

Caritate ejusque alumna pace indiget, ut sanetur corruptum et malis perturbatum saeculum. Nonne tot molestiarum et calamitatum soboles adeo crevit, quia elanguit coelitus orta caritas? Duae cum sint humanorum animorum duces, perpetuo bello inter sese digladiantes, caritas et cupiditas, si altera praestet, omnigena florescunt bona et reverberat tellus supernam beatitatem; quodsi autem praevaleat altera, labuntur in praecipua viae et sicut crimina et flagitia abundant, ita et poenae. Recedat igitur foeda cupiditas et Patris vestri illustrata et vocata exemplis redeat et sceptrum teneat caritas, minime quidem ea quae nomine gloriatur at re caret, sed quae est evangelica origine splendida, verae religionis sucis imbuta, gratia potens, opere fecunda. Quibusnam vero ipsa notis eluceat, Vincentii tota actio vitae demonstrat. Inter opprobria dignoscitur secunda, inter invidias benefica, inter iras placida, inter insidias innocua, inter iniquitates gemens, veritatis retinentissima; in rebus secundis est humilis, in adversis tuta; aspera tolerat, prospera temperat; in tentationibus sustinendis est fortis, in bonis operibus festiva; si cum probis et bene cordatis hominibus versatur est laetissima, si cum perversis et insinceris patientissima.

Talis cum sit virtutum regina, quotquot ad Vincentianam familiam pertinetis, pergite eam summo studio colere ac permultos in vestram imitationem traducite. Atque procul dubio clarior in diem de religione merituri estis, quae, si regali caritatis amictu vestita splendescit ad vera amplectenda facile allicit animos et adversariorum ora compescit.

Vehementer cupiens ut paranda festa feliciter perficiantur atque auspiciatos opimos proferant fructus, Augustus Pontifex tibi sodalibusque tuis, Filiabus a caritate et universis, qui sollemnibus intererunt, Apostolicam Benedictionem impertit.

Interea qua par est observantia me profiteor tibi addictissimum

E. Card. PACELLI.

Reverendissimo Domino Domino Carolo Leoni Souvay  
moderatori generali Congregationis Missionis.

Du Vatican, le 30 avril 1937

Monsieur le Supérieur,

Le Souverain Pontife a récemment reçu la lettre par laquelle vous exprimiez la joie de Lui annoncer que les membres de la Congrégation de la Mission et les Filles de la Charité vont célébrer, le mois de juin prochain, le deuxième centenaire de la canonisation de saint Vincent de Paul, votre instituteur et père. Le soin diligent que, en fils très aimants, vous apportez à la préparation de ces solennités est un gage très assuré que sera dignement commémoré cet événement qui, sur notre terre, à la vertu de Vincent procura la suprême récompense. Ces solennités mêmes contribueront tout ensemble à assurer et le progrès et l'accroissement des œuvres de charité qui le reconnaissent comme leur initiateur et patron. Il y a toutes raisons de le croire, rien ne saurait être plus agréable à ce grand saint et lui faire plus d'honneur, que de voir ses exemples lui susciter partout de nombreux et zélés imitateurs; et la charité secourable envers les malheureux qu'il pratiqua et enseigna, devenir de jour en jour plus vigoureuse et plus entreprenante dans les œuvres et la conduite de ses disciples. Plus, en effet, les Saints jouissent de l'assurance de leur félicité éternelle, plus anxieux et soucieux ils se montrent des incertitudes de notre vie et de nos peines : car cet amour qui jadis ici-bas les inclina vers nous ne les a pas quittés lorsqu'ils sont devenus citoyens de la Cour céleste : il s'est, au contraire, immensément dilaté.

Aussi le vif désir de Sa Sainteté, tout comme le vôtre, du reste, est que le solennel rappel du souvenir de saint Vincent de Paul entraîne et amène un chacun à rendre

le double hommage de la dévotion de l'esprit et de l'imitation des œuvres à celui qui, parmi les hommes, s'éleva semblable au feu, et dont la parole était enflammée comme un flambeau (Eccli. XLVIII, 1) ; et qu'ainsi ils versent en abondance dans les lampes de la vie religieuse l'huile vierge de la piété, grâce à quoi ils suivront l'Epoux des âmes, dont la droite brandit la loi de feu (Deut. XXXIII. 2), à savoir l'Évangile de la charité et de la paix.

La charité et la paix, née d'elle, sont aujourd'hui le grand remède dont a besoin ce monde corrompu et troublé par tant de maux. Car d'où provient le pullulement des désordres et des calamités qui nous affligent, sinon de l'alanguissement de la divine charité ? Sur les âmes des hommes, en effet, deux chefs commandent, en guerre continuelle l'un avec l'autre : la charité et la cupidité. Si l'une l'emporte, toutes sortes de biens fleurissent, et sur la terre résonne l'écho du bonheur d'en haut. La cupidité, au contraire, vient-elle à dominer, aussitôt tout court à sa ruine : crimes et forfaits se multiplient et avec eux les châtiments. Arrière donc la honteuse cupidité ; que revienne et règne pleinement la charité, illustrée et rendue célèbre par les exemples de votre Père — non, cela va sans dire, la charité qui se pare de ce nom mais reste dépourvue de toute réalité, mais celle qui, revêtue de la splendeur qu'elle tire de son origine évangélique, gonflée des suc de la vraie religion, devient puissante par la grâce et féconde en œuvres. A quelles marques elle se fait reconnaître, la vie et l'œuvre entière de Vincent le montrent clairement. Elle ne s'émeut point sous les outrages, on la trouve bienfaisante malgré l'envie, paisible devant les emportements, candide au milieu des artifices, gémissante à la vue de l'iniquité, inébranlable en son attachement à la vérité, humble dans la prospérité, calme dans

l'adversité ; elle sait endurer dans les difficultés, user du succès avec modération ; elle est énergique dans le support des épreuves, joyeuse dans l'accomplissement du bien ; elle éprouve une suprême jouissance au commerce des hommes honnêtes et nobles de cœur ; et avec les pervers et les gens sans bonne foi elle déploie une patience sans limites.

Puisque telle est la reine des vertus, vous tous qui appartenez à la famille Vincentienne, continuez donc de cultiver cette charité avec un zèle ardent ; et par votre exemple attirez à elle les multitudes. Nul doute que de cette manière, vous ne méritiez de plus en plus de la religion, qui, lorsqu'elle se couvre du manteau royal de la charité, resplendit de telle sorte que facilement elle attire les âmes à embrasser la vérité, et ferme la bouche à ses adversaires.

Dans son vif désir que ces fêtes que vous préparez se déroulent heureusement et produisent les fruits excellents que tous nous en espérons, le Souverain Pontife accorde la Bénédiction Apostolique à Vous, à vos confrères, aux Filles de la Charité, et à tous ceux qui prendront part à ces solennités.

En attendant, avec les plus sincères sentiments, je me dis

Votre tout dévoué,

EUGÈNE, cardinal PACELLI.

CONCESSION DES RITES POUR LE TRIDUUM  
EN L'HONNEUR DE SAINT VINCENT DE PAUL  
EN CETTE ANNÉE BICENTENAIRE  
DE SA CANONISATION

(16 juin 1937-16 juin 1938)

SACRA CONGREGATIO RITUUM :  
CONGREGATIO MISSIONIS C. 74-937

Rev. mus P. Josephus Scognamillo Procurator gen. Congregationis Missionis ad pedes Suae Sanctitatis provolutus petiit humiliter facultatem qua a die 16 junii 1937 usque ad eundem mensem anni 1938, recurrente bis centenaria solemnitate canonizationis S. Vincentii a Paulo fundatoris C. Missionis et Filiarum a Caritate valeant triduana solemnia peragi in omnibus Ecclesiis et oratoriis Presbyterorum Missionis et Filiarum a Caritate necnon in aliis ecclesiis ab Ordinariis loci designandis.

*Sacra autem Congregatio Rituum, attentis expositis peculiaribus adjunctis, auctoritate a SS. mo D. N. Pio Papa XI, benigne annuit pro gratia, servata tamen Instructione pro triduis extraordinariis, huic rescripto adjecta. Servatis rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.*

Die 2 Junii 1937.

C. Card. LAURENTI  
S. R. C. Praefectus.

A. CARINCI, S. R. C. Secretarius.

En cette année du bicentenaire après la Canonisation de Saint Vincent de Paul, fondateur de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, à savoir depuis le 16 juin 1937 jusqu'au même jour de 1938, le R. P. Joseph Scognamillo, procureur général de la Congrégation de la Mission, prosterné aux pieds de Sa Sainteté sollicite humblement de pouvoir célébrer des *triduum*s en toutes les églises et oratoires des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, et même en d'autres églises à déterminer respectivement par l'évêque du diocèse.

*Considéré les spéciales circonstances ci-dessus exposées, la Sacrée Congrégation des Rites, de par l'autorité de Sa Sainteté le Pape Pie XI, a bienveillamment accordé cette permission demandée : en gardant toutefois les pres-*

*criptions de l'Instruction annexée au présent rescrit, et en observant les rubriques : nonobstant toutes clauses contraires.*

2 juin 1937.

Camille, cardinal LAURENTI,  
Préfet des Rites.

Alphonse CARINCI, secrétaire des Rites.

INSTRUCTIO SACRORUM RITUUM CONGREGATIONIS SUPER PRIVILEGIIS QUAE IN TRIDUO VEL OCTIDUO, OCCASIONE EXTRAORDINARIAE SOLEMNITATIS IN HONOREM SIVE ALCIJUS MYSTERII, SIVE B. MARIAE VIRGINIS SIVE SANCTORUM AUT BEATORUM, CELEBRANDO PER RESCRIPTUM SACRAE IPSIUS CONGREGATIONIS CONCEDI SOLENT.

I. In solemnibus, sive triduanis sive octiduanis, quae, recurrente festivitate extraordinaria, celebrari permittuntur, Missae omnes de ipsa festivitate ob peculiarem celebritatem dicantur cum *Gloria et Credo*, et cum Evangelio S. Joannis in fine, nisi legendum sit aliud evangelium juxta rubricas.

II. Missa sollemnis seu cantata, ubi altera Missa de Officio currenti celebratur, dicatur cum unica Oratione : secus fiant tantummodo commemorationes de duplici secundae classis et omnes aliae quae in duplicibus primae classis permittuntur. Missae vero lectae dicantur cum omnibus commemorationibus occurrentibus, sed orationibus de tempore et collectis exclusis. Quoad Praefationem, servantur Rubricae Missalis ac Decreta.

III. Missam cantatam impediunt tantum Duplicia primae classis, ejusdemque classis Dominicae, necnon Feriae, Vigiliae et Octavae privilegiatae, quae praefata Duplicia excludant. Missae vero lectae impediunt etiam Duplicia secundae classis, et ejusdem classis Dominicae, necnon Feriae, Vigiliae atque Octavae, quae ejusmodi duplicia primae et secundae classis item excludant. In his autem casibus impediti, Missae dicendae sunt de occurrente Festo, vel Dominica, aliisque diebus ut supra privilegiatis, prouti ritus diei postulat, cum commemoratione de solemnitate, et quidem sub unica conclusione cum prima oratione. Haec tamen commemoratio omittatur, si occurrat duplex primae classis Domini primarium universalis Ecclesiae, praeterquam Feriae II et III Paschatis et Pentecostes, in quibus ea permittitur.

IV. In Ecclesiis ubi adest onus celebrandi quamlibet Missam Conventualem, ejusmodi Missa nunquam omittenda erit.

V. Si Pontificalia Missarum de Sancto vel Beato ad Thronum fiant, haud Tertia canenda erit, Episcopo paramenta sumente, sed Hora Nona : quae tamen Hora de ipso Sancto vel Beato semper erit ; eaque, ad implendam divini Officii obligationem, substitui non poterit Horae Nonae de die currenti.

VI. Quamvis Missae omnes, vel privatae tantum, impediri possint, semper nihilominus secundas Vesperas de festivitate solemniores facere licebit absque ulla commemoratione ; quae Vesperae tamen de festivitate pro satisfactione inservire non poterunt.

VII. Aliae functione ecclesiasticae, praeter recensitas, de Ordinarii consensu, semper habere locum poterunt, uti Homilia inter Missarum solemnias, vel vespere Oratio panegyrica, analogae festivitati fundendae preces, et maxime sollemnis cum Venerabili Benedictio. Postremo tridui vel octidui die Hymnus *Te Deum* cum versiculis *Benedicamus Patrem... Benedictus es... Domine, exaudi... Dominus vobiscum...* et oratione *Deus, cujus misericordiae...* cum sua conclusione nunquam omittetur ante *Tantum ergo...* et orationem de Ssmo Sacramento.

VIII. Ad venerationem autem et pietatem in novensiles Sanctos vel Beatos impensius fovendam, Sanctitas Sua thesauros Ecclesiae aperiens, omnibus et singulis utriusque sexus Christi fidelibus qui, vere poenitentes, confessi ac sacra synaxi refecti, ecclesias vel oratoria publica, in quibus praedicta tridua vel octidua solemnias peragentur, visitaverint, ibique juxta mentem ejusdem Sanctitatis Suae per aliquod temporis spatium pias ad Deum preces fuderint, indulgentiam plenariam in forma Ecclesiae consueta, semel lucrandam, applicabilem quoque animabus igne piaculari detentis benigne concedit : iis vero qui, corde saltem contrito, durante tempore enunciato, ipsas ecclesias vel oratoria publica inviserint, atque in eis uti supra oraverint, indulgentiam partialem centum dierum semel unoquoque die acquirendam, applicabilem pari modo animabus in purgatorio existentibus, indulget.

*N. B.* — Ce rescrit accorde la faculté de célébrer un triduum solennel en l'honneur de saint Vincent de Paul, à l'occasion du bicentenaire de sa canonisation, du 16 juin 1937 au 16 juin 1938, dans toutes les églises publiques et semi-publiques des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, et même, du consentement de l'évêque du diocèse, dans toute autre église.

La messe de saint Vincent de Paul peut se chanter les trois jours, sauf fête ou dimanche de première classe,

ou bien vigile ou octave privilégiée ; comme mémoires, seulement celles qui sont permises aux fêtes de première classe.

La messe *basse* de saint Vincent de Paul est empêchée ces mêmes jours et aussi les fêtes et dimanches de seconde classe. Elle peut se dire à tous les autels ; comme commémoraisons, les oraisons du jour. Les jours où cette messe est défendue, il est permis de faire mémoire de saint Vincent de Paul sous une seule conclusion.

Que la messe de saint Vincent de Paul soit permise ou non, on peut toujours chanter les vêpres. Le troisième jour, au salut, chant du *Te Deum*.

Applicable aux âmes du purgatoire, *indulgence plénière*, une fois, pour ceux qui, confessés et communiés, visitent les dites églises ou oratoires publics, pendant ces triduums et y prient quelque temps aux intentions du Souverain Pontife.

De même une fois par jour *indulgence partielle* de cent jours et applicable aux âmes du purgatoire, pour ceux qui, le cœur contrit, visitent pendant ces triduums lesdites églises ou oratoires publics, et prient aux intentions du Souverain Pontife.

---

N. B. — Voir page 759 des Indulgences spéciales [*cinq ans et plénière*], accordées spécialement pour les Triduums lors du bicentenaire de la Canonisation de saint Vincent de Paul (16 juin 1937-16<sup>e</sup> juin 1938).

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION  
DE LA MISSION

---

LIVRE IV. — De 1874 à 1918.

CHAPITRE XXXIX. — M. Boré, supérieur général (*suite*).

SOMMAIRE. — La Maison-Mère (*suite*).

Nous avons successivement parlé de l'assistant et du sous-assistant de la Maison-Mère, sous M. Boré, des membres du conseil domestique, des professeurs ; nous avons parlé auparavant du secrétariat et de la procure ; il nous reste un mot à dire des autres personnes de la Maison-Mère, soit prêtres, soit étudiants, soit séminaristes, soit frères coadjuteurs.

Parmi les prêtres, il y en avait à la retraite, d'autres exerçaient différentes fonctions, particulièrement auprès des Sœurs. En 1875 il y avait 47 prêtres à Saint-Lazare ; en 1876 et en 1877, 52 ; en 1878, 51.

Disons un mot de quelques-uns des plus vénérables ou des plus représentatifs. Le premier de tous était assurément M. Brioude. Il était né en 1790, à Tourniac, diocèse de Saint-Flour. Il avait fait sa première communion après le Concordat et s'était constitué catéchiste des retardataires, pour suppléer à la disette de prêtres. Il fut admis au petit séminaire de Pléaux. Il alla ensuite à Saint-Flour compléter ses études, tout en faisant fonction de précepteur dans une famille de la localité. Le séminaire de Saint-Flour dépendait alors de l'évêque de Mende. M. Brioude fut ordonné prêtre en 1815 et placé aussitôt à Aurillac, comme aumônier d'une communauté et professeur.

En 1817, M. Verbert, vicaire général de la Congrégation, vint à Aurillac visiter la maison des sœurs. M. Brioude lui fut présenté et lui demanda la faveur d'être

admis dans la petite Compagnie ; il fut agréé, et, le 11 juin 1818, il entra à la nouvelle Maison-Mère des Lazaristes, hôtel de Lorges, rue de Sèvres. Il n'y avait qu'une poignée de confrères, deux séminaristes seulement, M. Grappin et M. Brioude. Après son séminaire, M. Brioude fut placé successivement à Soissons, à Amiens, à la Maison-Mère où il eut le P. Etienne comme élève, à Cahors où il fut professeur 6 ans et supérieur de 1830 à 1835. Comme le bienheureux Perboyre, il se laissa prendre quelque temps par les théories de Lamennais, ce qui lui valut d'être changé de Cahors. Un correspondant de Lamennais écrivait à cette époque : « Le ministère ecclésiastique continue de poursuivre les professeurs de séminaire qui s'avisent d'être catholiques romains. Il vient de faire renvoyer du séminaire de Cahors, à cause de ses bonnes doctrines, un Lazariste plein de mérites, nommé M. Brioude. »

Quoiqu'il en soit, M. Brioude assista comme visiteur d'Aquitaine à l'assemblée de 1835 qui élut Supérieur Général, M. Nozo, alors supérieur du grand séminaire de Châlons ; le nouveau supérieur général nomma M. Brioude supérieur à sa place au grand séminaire de Châlons. M. Brioude y resta de 1835 à 1838. C'est à cette époque que se place un fait assez curieux dans l'histoire de la Compagnie. Pour une raison que nous n'avons pu éclaircir, M. Nozo avait estimé que les vœux de certains confrères étaient invalides ; M. Brioude était du nombre de ces confrères, aussi fit-il en 1837 la déclaration suivante qui est consignée dans une pièce officielle : A savoir qu'il renouvelait ses vœux « *ea scilicet intentione quod etiamsi huc usque eadem vota invalide emiserim prout mihi significatum est, saltem ab hac die in posterum valida et firma permaneant* ».

En 1838, M. Brioude est nommé supérieur du grand séminaire d'Amiens et visiteur de la province de Pi-

cardie. Il fut très apprécié pour son enseignement qu'il puisait à la théologie de saint Alphonse de Liguori, et pour la direction qu'il imprima au séminaire. C'était surtout par la bonté qu'il gouvernait. Aussi tout le monde disait : le bon M. Brioude. On abusait souvent de cette bonté. On savait qu'il ne refusait jamais rien après la messe, aussi les demandes affluaient-elles à ce moment. On savait encore qu'il suffisait d'affecter une certaine répugnance pour ce que l'on se croyait obligé de demander et qu'alors M. Brioude accordait de tout cœur ; aussi affectait-on souvent cette répugnance et le bon père ne devinait pas le tour qu'on lui jouait. Il était d'une vivacité toute méridionale dans les observations qu'il faisait ; mais quand il craignait d'avoir été trop vif, il se reprenait immédiatement et s'humiliait devant tous, même devant les séminaristes. Il avait une foi très profonde et une piété très tendre. Sa mortification était admirable ; il ne se plaignait jamais de rien. Il était exemplaire pour la règle. Il avait une belle intelligence, des connaissances étendues et variées. C'était un lecteur assidu de livres et de revues ; il fut la lumière du Concile d'Amiens en 1853. Il était très humble et racontait à ses séminaristes, même ce qui pouvait le déconsidérer à leurs yeux. Il prit un jour comme thème de lecture spirituelle le petit accident qui lui était arrivé en prêchant à Sainte-Anne d'Amiens ; dans un beau mouvement d'éloquence, il avait envoyé sa barrette au beau milieu des fidèles, ce qui avait provoqué un immense fou rire.

Après 20 ans passés à Amiens, on jugea à propos de le mettre à la retraite à la Maison-Mère ; il avait alors 70 ans. Le Père Etienne, comprenant que c'était un grand sacrifice pour ce vénérable supérieur, lui en adoucit l'amertume en lui procurant un voyage à Rome. Dès lors, il édifia la Maison-Mère par ses vertus sacer-

dotales. Sous M. Boré, il devint aveugle, mais ne perdit rien de son calme et de sa sérénité. Il allait encore en récréation malgré sa cécité, et on le faisait parler de lui, ce qu'il faisait avec une charmante naïveté. Les jeunes gens faisaient cercle autour de lui ; il leur disait souvent qu'ils étaient trop jeunes pour bien saisir la question qu'on traitait ; il remerciait Dieu simplement, dans les conférences, de ce que la Providence lui avait donné, dans une mesure assez large, les dons de l'esprit et du cœur ; il exhortait souvent les étudiants à marcher sur ses traces, etc., etc. Ces petites manies n'enlevaient rien à la vénération profonde qu'on avait pour lui. A la fin de sa vie, Dieu lui envoya une autre croix en le faisant souffrir beaucoup d'une inflammation des jambes. Il mourut en 1881, âgé de 91 ans.

Après M. Brioude, venait M. Le Guennec, né en 1800 au diocèse de Vannes. Nous savons de lui seulement qu'il a été professeur de théologie à Amiens, à Paris, à Cahors, supérieur en 1850 à Aurillac, en 1852 au grand séminaire de Cahors. Il vint prendre sa retraite à Saint-Lazare en 1860 et mourut en 1880. Il prêcha plusieurs fois les exercices spirituels à la Maison-Mère. Ce fut un confrère sans histoire, un bon breton, moins expansif que M. Brioude, aussi édifiant, une des colonnes de la Communauté.

M. Albessart, du diocèse de Saint-Flour, avait trois ans de moins que M. Le Guennec. Il avait été placé à Valfleury, où il eut une distraction dont il se repentit toute sa vie. Il oublia un jour que pour venir de Valfleury à Paris, il ne suffisait pas d'avoir payé sa place dans la diligence, qu'il fallait en plus un billet de M. le Supérieur général l'autorisant à venir prier près des reliques de saint Vincent ; aussi quand il se présenta devant M. Salborgne, celui-ci lui offrit comme alternative : ou quitter la Congrégation, ou refaire son

séminaire. On n'y allait pas de main morte alors ! M. Albessart qui tenait à sa vocation accepta de prendre rang parmi les séminaristes et il fut ensuite placé à Cahors d'où l'évêque écrivit, en 1859, que M. Albessart était bien aimé du clergé et qu'il serait bien agréé comme supérieur si le Supérieur général le nommait à ce poste. M. Albessart revint à la Maison-Mère en 1863 et ses dernières années furent éprouvées par de pénibles infirmités. On fut obligé, en 1875, de l'empêcher d'aller confesser au dehors pour raison de santé et, en 1876, de lui interdire la Messe que sa santé délabrée ne lui permettait plus de dire selon toutes les rubriques du Missel. Il mourut le 8 septembre offrant à Dieu le sacrifice de sa vie comme il avait offert le sacrifice de ne plus pouvoir confesser et de ne plus pouvoir dire la messe.

M. Laurent Jean-Baptiste était du même diocèse que M. Albessart. Il fut successivement professeur au grand séminaire d'Amiens, puis supérieur de celui de Sens et enfin du petit séminaire de Saint-Flour. Ses yeux s'affaiblissant, il demanda à être déchargé de son office de supérieur ; on hésitait, car sa conduite était sage ; M. Laurent se crut obligé en conscience de faire des instances. On se rendit à son désir. L'évêque de Saint-Flour regretta beaucoup son départ : « Il avait attiré les bénédictions de Dieu sur mon petit séminaire, écrivit-il au Supérieur général ». M. Laurent avait le respect et la confiance de tous par sa dignité et la douceur de son caractère. Il vint donc à la Maison-Mère où il fut l'édification de tous par ses vertus et sa régularité. C'était un homme d'ordre, il exécutait militairement les avis des supérieurs ; il était très mortifié, il balayait lui-même sa chambre ; il n'y avait qu'un point qu'il ne pouvait observer, c'était la récréation, ses jambes ne lui permettant pas de marcher comme les

autres confrères, il devait rester seul pendant le temps qui suivait les repas. Nous le retrouverons visiteur de la province de France, sous le généralat du P. Fiat.

M. Masnou Jean, voisin de vocation de M. Laurent, était né en Espagne, en 1813. Il sera toute sa vie le serviteur fidèle qui ne raisonne pas sur les ordres qu'on lui donne et qui remplit promptement et cordialement les missions qui lui sont confiées. Aussi ses Supérieurs utiliseront largement sa bonne volonté. En 1853, il est supérieur de Cap-Girardeau, aux Etats-Unis ; en 1854, il est nommé vice-visiteur de cette province. En 1856, il est rappelé en Espagne où il est visiteur jusqu'en 1862. A cette époque, sans écouter la voix de la nature, il part comme visiteur au Mexique. Ce n'était pas un poste de tout repos. Déjà la police surveillait activement les faits et les gestes des Missionnaires. M. Boré le charge alors d'une visite extraordinaire dans l'Amérique du Sud. M. Masnou a 62 ans, il prend vaillamment le bâton de voyageur et il part : il est successivement en Argentine, à Buenos-Aires, où il fait excellente impression, au Chili, au Pérou, au Guatemala d'où il est rappelé pour occuper la charge difficile de vice-visiteur d'Espagne, en l'absence de M. Maller ; il proteste de son obéissance et part au devant des difficultés qui l'attendent. Nous le verrons plus tard à l'œuvre dans cette mission sous le Père Fiat. Pendant le généralat du P. Boré dont nous nous occupons, il demeura quelque temps à Saint-Lazare comme correspondant pour les affaires du Mexique. Il apparaît à tous à cette époque, comme un homme simple, modeste, aimable, doux, ne faisant de peine à personne, doué d'un grand tact pour manier les personnes et les choses.

Après M. Masnou venait M. Perboyre Jacques, frère du bienheureux Jean-Gabriel. Il était né en 1810, à Mongesty et entra dans la Congrégation, en 1832, comme

frère coadjuteur. Il remplit quelque temps les fonctions de frère sacristain à la Maison-Mère. Quand le Père Etienne fut élu Supérieur général, en 1843, un des premiers actes de son généralat fut d'admettre aux saints ordres le frère Jacques Perboyre, afin de lui procurer un jour la consolation de dire la messe de son frère. Cela ne devait se réaliser que 46 ans plus tard, mais cela se réalisa, et nous reparlerons du petit père Jacques, quand nous traiterons de la béatification de son frère. En attendant, pendant ce long laps de temps, il édifia la Maison-Mère par sa bonhomie et ses travaux de scribe et de copiste. Il ne remplissait pas de ministère car il n'avait pu étudier suffisamment pour passer l'examen de juridiction. On a dit de lui qu'il avait été comme l'enfant privilégié de la famille de Saint-Lazare. En effet, il était bon et affable absolument pour tous, d'une douce et inaltérable gaieté de caractère, très modeste, d'un empressement dévoué et soumis, se multipliant pour les travaux matériels du secrétariat et les courses au ministère des Affaires étrangères, en un mot, aimé de Dieu et des hommes.

Le 18 décembre 1875, mourut à Saint-Lazare un missionnaire auvergnat, M. Barthoneuf Etienne. Il avait été au grand séminaire d'Amiens et à Valfleury. Il était à Paris depuis 1856. On l'occupa à faire du ministère dans la banlieue de Paris ; il fut même proposé comme supérieur de Grégy et de Rimont, fondations qui n'eurent pas grande stabilité, comme nous le verrons en son temps.

Six mois après M. Barthoneuf, mourait à Saint-Lazare un autre auvergnat, plus connu dans la Congrégation, M. Lacombe Pierre.

Il était né à Fontanges ; il fit ses humanités à Pléaux, sa philosophie et une partie de sa théologie à Saint-Flour. Il était d'un caractère timide, affectueux, ten-

drement aimé par sa mère. Il demanda la permission d'entrer dans la Congrégation, sa mère le lui refusa ; il partit quand même et sa mère mourut deux mois après. Sur son lit de mort, elle fut consolée par la grâce de Dieu et elle se réjouit de tout cœur de ce que son fils avait fait. Trois sœurs de M. Lacombe se firent Filles de la Charité. M. Lacombe entra à Saint-Lazare, en 1834 ; il se fit remarquer par une profonde humilité, une grande régularité. Il acheva ses études de théologie et fut ordonné prêtre par Mgr de Quélen en 1836. On le plaça au grand séminaire de Carcassonne où il eut aussitôt beaucoup de pénitents, apprécié de tous, inspirant pleine confiance, obéissant aveuglément à ses supérieurs, simple en ses paroles et ses actions. Le seul défaut qu'on lui reprochait était de soutenir un peu trop son sentiment dans les matières de théologie. En 1845, il fut nommé supérieur du grand séminaire de Sens. Il fut admirable de régularité et surtout il garda la résidence avec une fidélité scrupuleuse. Il était vénéré du clergé par sa science solide et son humilité. On dit qu'il avait une petite passion pour la musique, mais qu'il s'en corrigea après quelque temps, ayant remarqué que cela pouvait nuire à l'efficacité de sa charge. Cependant la responsabilité pesait à son humilité, et il demanda à cor et à cri d'être déchargé de la supériorité. Pour le satisfaire, on le nomma professeur à la Maison-Mère. Les jeunes gens apprécièrent sa science solide et pratique, son dévouement, son assiduité à les recevoir, sa piété. Mais le professeur de morale vint à manquer à Saint-Flour où du reste le supérieur était malade. On fit appel au dévouement bien connu de M. Lacombe, et celui-ci quitta la chère jeunesse de Saint-Lazare pour la jeunesse non moins chère de sa petite patrie. Là encore, tout le monde loue la simplicité, la droiture, la bonté, la piété du Père Lacombe. Mais il faut remplacer

le supérieur qui est malade et M. Lacombe a toujours craint les dignités, les charges. On a de nouveau pitié de lui et on le replace à Saint-Lazare comme professeur. Pendant vingt-deux ans, il va remplir son poste avec une conscience scrupuleuse. Il ne négligera jamais de préparer chacune de ses classes comme s'il était un professeur novice. Dans Paris, on connaît et on apprécie son jugement, son intelligence, sa science. M. Carrière, Supérieur général de Saint-Sulpice, déclare « qu'il a rarement trouvé un casuiste plus sûr et plus circonspect ». Aux qualités intellectuelles, M. Lacombe joint les qualités morales : il est très humble, bien qu'il soutienne toujours ses opinions avec grande conviction. Il a un grand esprit de foi, il est très dévot au Saint-Sacrement, il dit bien la messe et il a grande pitié des âmes du Purgatoire, avec une petite pointe d'originalité. Ainsi il prie tous les jours pour les 6 âmes les plus abandonnées, pour les 6 âmes qui ont le plus de temps à passer au Purgatoire, pour les 6 âmes qui y sont depuis le plus longtemps, enfin pour les 6 âmes qui sont le plus près de sortir. M. Lacombe travailla et pria ainsi jusqu'au bout. Il mourut les armes à la main. Il avait fait sa classe comme d'habitude. Toute la journée du samedi 6 mai 1876, il avait confessé. Le matin du dimanche, 7 mai, à l'oraison, il fut frappé d'apoplexie et il mourut le mardi 9, après minuit, sans avoir recouvré sa connaissance. A la conférence sur ses vertus, le P. Boré lui appliqua l'éloge que Jésus fit de Nathanaël : « Voici un vrai Israélite en qui il n'y avait point d'artifice ».

M. Sinan Pierre fut placé à la Maison-Mère l'année qui suivit la mort de M. Lacombe. Il était né à Constantinople (Galata), de parents catholiques Arméniens, en 1811. Il fut élève au collège Saint-Benoît, dirigé par les Lazaristes. Il fut obligé de s'exiler, car les Armé-

niens catholiques dépendaient alors civilement des patriarches grégoriens. Il vécut deux ans, déguisé en garçon pharmacien. En 1828, grâce à M. Bricet, préfet apostolique lazariste, la Porte reconnut légalement l'indépendance des Arméniens catholiques de Constantinople par rapport aux patriarches Grégoriens. M. Sinan revint et se mit en relation avec M. Bonnieu, lazariste, arrivé depuis peu à Constantinople. Il lui déclara d'abord qu'il avait grande envie d'apprendre le français ; M. Bonnieu lui promit de lui enseigner cette langue à condition que, par réciprocité, M. Sinan lui enseignât le turc. Dans les conversations qui s'échangèrent, on apprit que M. Sinan était d'une très bonne famille, qu'il étudiait pour être prêtre et qu'il avait déjà reçu les 4 ordres mineurs de son évêque. Bientôt M. Sinan manifesta le désir qu'il avait de faire partie de notre Congrégation. Sur les renseignements excellents fournis par M. Bricet, M. Moitrelle reçut le jeune Sinan dans la Congrégation ou du moins l'admit dans la maison de Constantinople et lui permit de porter la soutane. C'était en 1832, M. Sinan continua ses études tout en faisant des surveillances au collège Saint-Benoît. M. Bonnieu déclare alors qu'il leur est d'un grand secours et qu'il rend des services immenses. Mais ses progrès intellectuels n'étaient pas satisfaisants. Il était très au courant des langues ; il possédait moins bien la philosophie. Aussi malgré ses efforts de trois ans, il ne fut pas admis à venir faire son séminaire à Paris. Comme le jeune homme persévérait dans son désir d'être lazariste et que d'autre part il parlait très bien l'italien, on l'envoya à Rome. M. Simon Ugo, visiteur de Rome, fit des difficultés pour l'admettre au Séminaire, mais enfin il le reçut en 1836. M. Sinan eut souvent l'occasion de converser avec le fameux cardinal Mezzofanti et il pouvait parler avec lui en 9 langues différentes. En 1837,

année où M. Nozo célébra le premier centenaire de la canonisation de saint Vincent, le Supérieur général vint à Rome, M. Sinan lui demanda avec instance d'être admis à Paris ; M. Nozo y consentit et ramena M. Sinan à la Maison-Mère ; il y passa cinq ans et fut ordonné prêtre dans le rite latin, ce qui ne se fit pas sans grande difficulté, Rome aurait désiré qu'il restât dans le rite arménien. M. Sinan commença alors une vie assez voyageuse. Il est placé à Constantinople où il reste 18 mois, puis à Alep ; il manifeste le désir d'aller en Perse ; le Conseil de la Congrégation est d'un avis favorable ; M. Sinan était alors à Alexandrie, il se dispose sans doute à se rendre en Perse, car nous le trouvons à Jérusalem, puis à Antoura, mais là, le Visiteur le garde pour son collègue et le charge de la classe de turc. Il reste deux ans à Antoura ; nous sommes en 1845 ; il y a grande famine, massacre de chrétiens par les Druses ; M. Sinan est placé à Smyrne, puis à Constantinople, puis à Bébek, alors que M. Boré est visiteur ; à cette époque, M. Sinan est procureur provincial. Arrive la guerre de Crimée, 1854 ; M. Sinan se dévoue, comme les autres missionnaires et les Sœurs, dans les ambulances de Constantinople et de Varna. En 1854, M. Sinan est aumônier du grand hôpital ; en 1855, il l'est de celui de Rami Tchifflik où il y a 1.400 malades ; plus tard, il est aumônier de l'hôpital de l'Université où il y a 1.000 malades. Un bien immense se fait dans ces ambulances, auprès des soldats français blessés. Après la guerre de Crimée, nous trouvons M. Sinan procureur de Carcassonne, puis il part pour le Chili où il restera dix-huit ans dans une mission qui paraît au bout du monde, vivant seul, ne voyant les confrères que tous les deux ans. On en arrive à se demander à Paris s'il est bien attaché de cœur à la Congrégation, et sur une demande qu'on croit venir de M. Sinan on

lui accorde la démission des vœux. Quand M. Sinan reçoit cette pièce, de longs mois après son expédition, il proteste qu'il veut vivre et mourir dans la petite Compagnie, qu'il n'a jamais demandé la démission des vœux, et il déclare qu'il est prêt à faire un voyage de 3.000 lieues pour venir demander au successeur de saint Vincent sa réintégration. On le réintègre, bien qu'en réalité il ne fût jamais sorti puisqu'il n'avait pas accepté son *Dimittimus*. Cependant, M. Sinan écrit à M. Boré pour se plaindre de l'isolement dans lequel il vit et pour demander son changement. On le lui accorde et nous le trouvons à Alep en 1876. C'est de là qu'il vint à Paris en 1877. Entre temps, M. Sinan fait une grammaire turco-française et traduit en turc les Saints Evangiles. Il va à Rome soumettre un ouvrage à la Propagande. Après la mort du P. Boré, il retournera dans l'Orient, d'abord à Brousse, puis à Constantinople, et il mourra dans son pays d'origine, après une vie assez agitée, remplie de voyages sans doute, mais aussi de travaux apostoliques.

La Maison-Mère est souvent le refuge de confrères que différentes causes chassent de leur patrie ou de leur province. Ce fut le cas pour M. Dmochowski, visiteur en Pologne. Il était né en 1817, était entré dans la petite Compagnie en 1837. Lorsque le P. Etienne fit son voyage en Pologne en 1860, il remarqua M. Dmochowski et le nomma visiteur de la province et Supérieur de Sainte-Croix à Varsovie. Le nouvel élu redoutait beaucoup cette charge ; aussi tomba-t-il bientôt malade, demandant à être déchargé et parlant même d'entrer dans une autre Communauté religieuse si l'on ne faisait pas droit à sa demande ; le P. Etienne l'encouragea. En 1861, M. Dmochowski insiste de nouveau et parle cette fois de recourir au délégué du Saint-Siège. M. le Supérieur général juge à propos d'attendre la venue de

M. Dmochowski à l'assemblée de 1861. En 1862, son titre de visiteur est reconnu officiellement par le gouvernement Russe ; mais le pauvre M. Dmochowski se décourage, parce qu'il lui semble qu'il n'est pas propre à maintenir la discipline. Il faut avouer que les temps étaient difficiles ; un certain nombre de polonais s'étaient soulevés et des étudiants s'étaient joints à eux ; en présence de ces difficultés, on songea dès lors à l'envoyer à Cracovie où la paix n'était pas troublée. Mais les événements se précipitèrent, avant que pût s'opérer ce transfert et, en 1863, il se trouva en pleine fournaise à Varsovie. Une bombe avait été jetée près de la maison des confrères contre le représentant du Tsar. De là, déchainement de la persécution contre les missionnaires et les sœurs. Il faut lire dans les *Annales de jadis*, si intéressantes et si honorables pour la petite Compagnie, le récit des souffrances endurées par M. Dmochowski ; il fut enfermé six mois dans la citadelle et sa maison fut occupée longtemps par 200 soldats russes. Enfin, M. Dmochowski fut délivré et il vint se réfugier à Paris. Mais tous ces événements avaient épuisé ses forces physiques et cérébrales, et on dut le placer à Lommelet où il mourut en 1881, martyr de la persécution et aussi de ses scrupules.

M. Louis Matthieu était né à Langogne, diocèse de Mende, en 1804. Il entra dans la Congrégation âgé de 36 ans. Il se prépara sérieusement à ses vœux ; il voulut même attendre quelque temps pour mieux se préparer. Il est noté comme un excellent esprit, doué de dispositions édifiantes. Il fut placé à Albi, puis à Alger Mustapha où il fut Supérieur et curé plusieurs années. En 1849, il revint à Paris où il fut missionnaire missionnant. En 1859, il est nommé supérieur à Grégy, puis à Loos, puis à Marche-les-Dames et enfin à La Teppe. On changeait fréquemment les supérieurs à cette époque et cependant

le canon 505 n'existait pas encore. On constate, en 1875, que les offices se font très bien à La Teppe, on l'attribue à M. Matthieu, dernier supérieur. Les années suivantes, nous le trouvons à Prime-Combe, puis à Paris et enfin à Tours où il avait accepté d'aller pour garder la maison pendant les missions. Il vint mourir à la Maison-Mère, le 15 janvier 1879.

Nous avons parlé plus haut des réfugiés que Saint-Lazare acceptait comme une bonne mère. M. Kamocki Marien fut un de ceux-là. Il était né en Pologne en 1804, et était entré dans la petite Compagnie, en 1843. Dès 1850, nous le voyons chargé de la direction des Sœurs et supérieur de la maison de Posen, mais sans patente. En 1853, on lui donne le *titulus*. En 1860, ayant des difficultés avec un confrère, il propose de donner à ce dernier le titre et la charge de supérieur. On ne juge pas à propos de déférer à son humble demande et on le laisse supérieur. A cette époque (1863) il eut de grandes épreuves : pendant qu'en Russie, son confrère, M. Dmokowski était emprisonné, lui, en Allemagne, d'après le compte rendu du Grand Conseil, fut l'objet d'accusations odieuses de la part de personnes mécontentes et rebelles, animées d'un esprit de vengeance. Il fut obligé de quitter sa maison et il vint se réfugier en France, à Paris. En 1875, il était à Montdidier ; il demande à être placé à Paris : vu ses longs services, on le lui accorde volontiers, et il est nommé consultant provincial de la province de l'Île de France. Il mourut à Paris, en 1884.

M. Dubois Adolphe-Florimond était né en 1810, à Breteuil, diocèse de Beauvais ; il avait été admis en première fois en 1833, mais il n'avait pu s'acclimater ; il revint à la charge, onze ans plus tard, et comme les renseignements donnés par M. Martin, Supérieur du collège de Montdidier, étaient excellents, M. Dubois

fut réadmis et cette fois ce fut pour toujours. Après ses vœux, on le remit à Montdidier où il avait été longtemps professeur. En 1855, il s'offrit pour les Missions et les collèges du Levant. On le plaça à Alexandrie, comme supérieur du collège. Plus tard, il revint en France et fut placé au grand séminaire d'Angoulême, puis nommé curé et supérieur de Richelieu. Sa santé délicate lui fit demander la faveur d'être déchargé de la supériorité. Malgré les raisons que sa modestie faisait valoir, on le maintint dans ses titres. En 1876, le P. Boré l'appela à Paris pour être appliqué, dit le procès-verbal, à la direction des Filles de la Charité. Il mourut aumônier de Château-l'Evêque, en 1884.

Il y avait alors à Paris un confrère qui a fait beaucoup pour les Filles de la Charité et à qui celles-ci doivent une grande reconnaissance, c'était M. Charles Bernard. Il était né dans le diocèse de Saint-Brieuc, en 1815, était entré dans la Congrégation en 1844, étant déjà prêtre. On le plaça à Montpellier, puis à Tours où il professa l'histoire ecclésiastique. Il demanda à cette époque la permission de faire autographier ses cours, mais cette permission lui fut refusée. Il fut placé à Angoulême, en 1856, et en devint supérieur en 1861. C'est à cette époque que le P. Etienne lui demanda un travail difficile et important. Il s'agissait de composer des Méditations à l'usage des Filles de la Charité. Celles-ci avaient déjà un cours en 4 volumes, composé par M. Vauris. Il avait rendu de grands services depuis 1848, date de sa mise au jour. Le P. Etienne l'avait présenté à cette époque comme un trésor où les Sœurs devaient puiser abondamment, comme un talent précieux qu'elles devaient exploiter, comme une source d'où se répandraient de saintes pensées de perfection, de pieux désirs d'avancement, de généreuses résolutions. En somme, c'était la vie et la doctrine de Jésus, source et modèle

de toute charité. Mais toutes les choses d'ici-bas, même les meilleures, sont imparfaites ; et puis les esprits évoluent, les idées changent. Aussi le P. Etienne, l'homme d'organisation par excellence, celui qui a su si bien diriger la double famille, qui ne s'est pas laissé entraîner par les choses et les personnes, mais qui a su les entraîner vers le but qu'il voyait de haut, le P. Etienne confia à M. Bernard le soin de transformer les méditations de M. Vauris et de les mettre à la page. L'ouvrage parut le 19 juillet 1863. Voici quelques extraits de la préface du P. Etienne : « Un de mes premiers soins (en 1848) avait été de vous offrir un cours de Méditations adaptées à l'esprit de votre saint état. C'était le travail d'un de mes confrères (M. Vauris) dévoué à votre Compagnie et bien désireux de son avancement spirituel. Mais la promptitude avec laquelle il fut fait donna lieu à des imperfections regrettables et l'ordre des matières qui y étaient traitées ne répondait pas convenablement aux besoins de vos âmes. Malgré cela, j'ai constaté qu'il vous a été grandement utile et qu'il a produit d'heureux fruits. Il nous a mis à même de préparer à loisir un travail plus complet et mieux ordonné que je me réservais de vous mettre ensuite entre les mains.

« Un autre de mes confrères (M. Bernard), dévoué à votre Communauté et toujours heureux de lui rendre quelques services, a bien voulu s'en charger et mettre à ma disposition tout son zèle et le fruit de son expérience, pour répondre en cela à mes intentions et à mes désirs. Il sera heureux autant que moi, de vous avoir rendu ce service, s'il apprend que notre but commun est atteint. Ce sera pour lui la plus douce récompense des soins qu'il a apportés à ce travail. »

Qu'on nous permette d'ajouter à cette préface du P. Etienne que le travail de M. Bernard a été revu, en 1894, par M. Forestier ; nous en reparlerons plus tard.

En 1865, le P. Etienne nomma M. Bernard, supérieur du grand séminaire de Tours et visiteur de Touraine. A l'époque où nous sommes de l'histoire de la Congrégation, 1876, la maladie était venue paralyser le zèle du supérieur et du visiteur ; il ne pouvait plus convenablement remplir ces deux fonctions ; aussi vint-il à Saint-Lazare prendre une retraite honorable et augmenter le nombre de ces vénérés confrères dont l'Assemblée de 1786 souhaitait qu'après leurs travaux ils puissent trouver dans une maison de la Congrégation les honneurs et les avantages qu'ils méritaient *Missionarios longo labore confectos, honorabilis item et commodi status, quantum sinit Congregationis finis, dulcis maneat expectatio* (Décret 291).

Mentionnons encore un missionnaire décédé le 11 décembre 1874. C'était M. Vacondio Léonard ; il était né en 1796, et entré dans la Congrégation en 1869, c'est-à-dire à l'âge de 73 ans ; c'était ce qu'on peut appeler une vocation tardive, un ouvrier de la onzième heure ; cependant il faut dire qu'il a toute sa vie travaillé pour la Congrégation. Il avait été collaborateur de nos confrères dans le Levant, surtout à Salonique. Nous avons le compte rendu in-extenso de la conférence qui a été faite sur ses vertus, le 18 décembre 1874. Le frère Bailleul de l'infirmerie parla de son amour de la vie cachée et de sa grande mortification, des instruments de pénitence dont il se servait. M. Cor Eugène raconta ce que M. Vacondio avait été à Constantinople de 1850 à 1861. Le P. Boré parla longuement : « M. Vacondio, dit-il, était né dans l'île de Syra ; l'étymologie de son nom serait *Va con Dio* : *Va avec Dieu* parce que lorsque ses parents abordèrent l'île de Syra, ils ne connaissaient pas la langue du pays et quelques italiens les auraient encouragés à mettre leur confiance en Dieu, *Va con Dio*. M. Vacondio exerça son zèle dans l'île de

Cos, à Smyrne, à Constantinople et enfin à Salonique, où il était vénéré des Bulgares et des Grecs. Il resta seul prêtre des années entières, et il lui arriva de ne voir un autre prêtre qu'après dix-huit mois. Il souffrit beaucoup des fièvres. Il se dévoua dans les ambulances de Crimée, puis à Brousse, puis à Syra. A l'âge de 72 ans, il demanda à entrer dans la Congrégation : « Oui, très volontiers, lui répondit le P. Etienne, et même je vous donnerai toutes les années de vocation que vous avez passées au service de la Mission. » Il vint donc à Paris faire son séminaire. M. Chinchon, le directeur, le très honoré directeur, comme s'exprime le P. Boré dans la conférence, M. Chinchon fut bon pour lui et lui facilita, lui adoucit les obligations du séminaire. M. Vacondio fut appelé au Concile du Vatican pour apporter ses lumières sur les questions d'Orient. Il remplaça à Arcueil le P. Boré quand celui-ci fut nommé Supérieur général. On le trouva mort dans sa chambre, le Bréviaire entre ses mains.

Arrêtons là nos remarques sur les confrères qui se trouvaient à la Maison-Mère de 1874 à 1878. Beaucoup d'autres mériteraient une longue mention ; nous les retrouverons sous le P. Fiat, soit à Paris, soit dans une autre maison.

Terminons par un petit mot sur les particularités de cette époque. D'abord, beaucoup de confrères portaient encore les cheveux longs ; M. Fiat assistant de la Maison-Mère, avait beau rappeler les canons et les décrets qui défendent *comam nutrire*, le clergé français d'alors y tenait comme à son rabat, et les missionnaires étaient inclinés à faire comme les bons ecclésiastiques de ce temps. Dans les conversations de Saint-Lazare, on se passionnait pour ou contre Louis Veillot ; il y en avait davantage pour que contre. On vivait cependant dans une grande union. La régularité, compa-

tible avec l'âge et les infirmités, régnait à Saint-Lazare. Plusieurs ne pouvaient venir au Bréviaire en commun ; la présence des jeunes étudiants y suppléait et le Bréviaire ne chômaît jamais, même si les anciens ne pouvaient y venir. Un grand nombre allaient se coucher après le repas du soir et ils étaient imités en cela par un aussi et peut-être plus grand nombre d'étudiants et de séminaristes. On parlait déjà à cette époque de changer l'heure de la prière du soir, pour que tous y puissent participer sans être privés du repos qui leur était nécessaire, et que l'on conseillait de prendre plutôt le soir que le matin, afin de ne pas manquer l'oraison. C'est une question qui a souvent préoccupé les supérieurs. On parla de mettre deux prières comme chez les Sœurs, mais la chose n'aboutit pas. On hésita à mettre la prière pour tout le monde, après le souper, avec permission d'aller ou se reposer ou prendre la récréation. C'était la solution que prônait beaucoup M. Louwyck, un des derniers qui aient étudié la question. La chose en est restée là. On n'a pas voulu changer les saints usages de la Maison-Mère, quitte à se montrer très large pour le repos du soir et très difficile pour celui du matin, en dehors du repos d'usage. Le cahier du Grand Conseil, celui du conseil domestique, la correspondance de M. Boré, de M. Pémartin et de M. Fiat contiennent beaucoup d'autres détails qui nous entraîneraient trop loin et dont nous parlerons dans les premières années du généralat du P. Fiat.

Pour compléter la physionomie de la Maison-Mère, disons que les étudiants étaient 80 en 1874, 103 en 1875, 109 en 1876, 97 en 1877, 90 en 1878. On commence à voir paraître des noms qui joueront plus tard un grand rôle dans la Compagnie. La mort du P. Verdier nous a privé de beaucoup de renseignements sur cette époque qu'il avait vécue à Saint-Lazare et la dernière lettre

à nous écrite par M. Fontaine, quelques jours avant sa mort, nous rappelait qu'il allait suivre avec grand intérêt l'histoire de la Congrégation pour le temps dont nous nous occupions, car il avait été témoin de ces choses. Nous tâcherons de suppléer comme nous pourrions à cette privation de spectateurs autorisés. Constatons qu'à cette époque, comme maintenant, on gémissait sur le petit nombre des sujets : « Nous n'avons que 12 prêtres à l'ordination », écrivait M. Fiat en 1875.

On constate aussi une diminution dans le nombre des séminaristes. Ils étaient 52 en 1874 et 1875 ; ils ne sont plus que 22 en 1878. Il faudra les moyens surnaturels du P. Fiat et les bénédictions qu'il attirait sur la double famille pour constater une augmentation considérable.

Pour ce qui est des frères coadjuteurs on se préoccupa beaucoup à cette époque de les exempter du service militaire ; on leur faisait des classes de comptabilité, de français, de plain chant qui ne furent pas continuées. Les frères étaient 63 en 1874, 58 en 1875 et 1876, 59 en 1877, 53 en 1878. Un des frères les plus en évidence était le frère Génin qui faisait des quêtes pour les Missions. Ces quêtes étaient vues de mauvais œil par le Conseil central de la Propagation de la Foi, et nous avons une lettre à ce sujet, datée du 13 juin 1876, dans laquelle les membres du Conseil se plaignent vivement qu'une quête ait été organisée rue de Sèvres, 95, en faveur de la Perse ; le Conseil central de la Propagation de la Foi déclare que : « cette quête est entièrement opposée à une des règles essentielles de l'œuvre de la Propagation de la Foi, car elle s'effectue au détriment des aumônes que l'œuvre cherche à recueillir en faveur de toutes les missions ; et il demande qu'il ne soit plus dès ce moment donné suite à la quête encore ouverte, rue de Sèvres. » M. Boré répondit que le frère Génin

allait immédiatement cesser cette quête. Si la quête était interdite, il n'était pas interdit d'accepter ce qui était donné bénévolement par les bienfaiteurs. Aussi l'œuvre du frère Génin continua, mais sans faire appel à la générosité, en se contentant d'accepter ce que la charité donnerait.

Tous les ans, le frère Génin faisait un rapport au Supérieur général pour lui indiquer ses recettes et l'attribution qu'il en proposait, laissant le dernier mot à M. le Supérieur général. En 1877, il recueillit 23,316 fr. Son rapport de cette année-là se termine par les réflexions suivantes : « D'année en année, le total général tend à baisser ; cela tient à diverses causes que vous n'ignorez pas ; mais qui se résument toutes en une seule : la volonté divine qui le permet ; je l'adore et je me sou mets aux dispositions de sa Providence ; une chose me reste, ou plutôt un bon moyen la prière : Seigneur, puisque dans les décrets éternels de votre sagesse, vous permettez que les secours pour les âmes baissent, daignez miséricordieusement diminuer dans la même proportion les besoins pour leur salut. »

Pendant la période 1875-1878, il mourut à Saint-Lazare deux excellents frères coadjuteurs, dont il faut dire quelques mots.

Frère Jacob était né à Valenciennes, le 6 janvier 1791. Il fut baptisé, en cachette, dans une brasserie, sur un tonneau de bière. Il fut soldat pendant l'Empire et prit le métier de cordonnier, à Senlis, à la chute de Napoléon. Le milieu était alors voltairien et franc-maçon. M. Jacob pratiqua sa religion, sans respect humain. Il fut admis dans la Congrégation en 1832 et resta toute sa vie à la Maison-Mère, sauf un court séjour à Evreux. On lui confia l'office de la cordonnerie. Il se fit toujours remarquer par la régularité, la vie cachée, l'amour du silence, du recueillement, une piété

simple et naïve, une profonde humilité. Il n'aimait pas les compliments. Il était très dévot à la Sainte Vierge, récitait souvent des prières en son honneur, pendant le travail. Il avait grande compassion des pauvres, quêtais pour eux et ne négligeait pas de leur faire l'aumône spirituelle. Aussi l'avait-on chargé de la porte par laquelle les pauvres entraient et de la salle où les diacres leur font le catéchisme, avant la distribution des restes des repas. Il n'aimait pas qu'on manquât à la charité dans les conversations ; aussi excusait-il toujours ceux dont on disait du mal, en alléguant que nous étions tous enfants d'Adam. Il était dépourvu d'instruction, ne savait pas écrire, savait à peine lire ; cependant il possédait parfaitement la doctrine de saint Vincent et des Saints. Il ne cherchait que le devoir et formait les jeunes frères à faire de même. Il avait pour maxime de ne pas s'occuper des offices des autres : « Laissons les autres faire leur affaire ». Il était chargé des chaises et de la police de la chapelle ; il remplissait cet office, sans acception de personnes, ce qui lui valut une fois d'être frappé en pleine chapelle. En 1848, on l'avait mis de garde à la porte de la maison ; une bande d'énergumènes voulut pénétrer : « Nous voulons voir le Supérieur. — Le Supérieur c'est moi, répondit-il, regardez-moi et allez vous-en ». Il était doué d'une sorte d'instinct religieux, malgré son peu de culture. Un jour qu'on lisait devant lui un livre de piété à teinte janséniste : « C'est curieux, disait-il, je sens que ça va là (il indiquait le front) et non pas ici (il montrait son cœur) ». Il fut désigné, avec le frère Bailleul, pour assister en qualité de témoin à un mariage secret, célébré à l'archevêché. Il fallait signer et il ne savait pas écrire. Il apprit pendant plusieurs jours à écrire son nom et signa au procès-verbal, sans le moindre embarras. Il était très attaché à sa vocation et il savait

affermir ceux qui étaient tentés. Il n'aimait pas sortir. « Qu'y a-t-il à voir, disait-il, des pierres, du bois ? Nous en avons ici à Saint-Lazare ». Quand on installa le chauffage central, le frère Jacob fut chargé des calorifères; ce fut pour lui une occasion de beaucoup d'épreuves : l'installation laissait à désirer, il y avait des plaintes, quelquefois des reproches, les séminaristes faisaient des espiègeries, il fallait se lever avant les autres, la chaleur ne se distribuait pas régulièrement, l'entretien des fourneaux demandait un soin assidu, il fallait souvent passer subitement des ardeurs du foyer au froid le plus rigoureux ; il supporta tout cela avec grande abnégation et patience. Il supporta également, sans jamais se plaindre, les infirmités et souffrances qui affligèrent ses dernières années. Il trouvait qu'on en faisait toujours trop pour sa vieille carcasse. Il mourut en 1874, tout absorbé en Dieu.

L'année suivante, le bon frère Bailleul, qui avait si bien soigné le frère Jacob, s'en allait le rejoindre dans le ciel. Frère Bailleul était né à Lille, en 1823. Il perdit à 6 ans son père, sa mère et 5 frères ou sœurs. Il fut placé à l'orphelinat des Bleuets et entra à Saint-Lazare, en 1844. Comme il avait été apprenti chez un ébéniste, il fut chargé pendant son séminaire de la menuiserie des petits autels de la chapelle. L'habit des frères coadjuteurs était alors un peu original et les frères ne sortaient guère avec cet habit, surtout quand il fallait porter des commissions. Le frère Bailleul brava les quolibets toute sa vie et il sortait sans crainte avec son habit excentrique et un grand panier d'osier, ce qui augmentait les rires. Il fut placé à Evreux où il dut lutter contre les domestiques qui faisaient danser l'anse du panier. Il rétablit l'ordre en peu de temps sans s'aliéner les personnes. Il entretenait toujours une correspondance très pieuse avec M. Martin, le directeur

du séminaire. Il fit les vœux, le 2 mars 1847, à la messe de M. Forestier. Il aurait désiré les Missions étrangères. Un jour, un religieux vint prêcher une retraite au grand séminaire d'Evreux et remarquant ce jeune frère qui paraissait si bien, il essaya de le détourner de sa vocation ; le frère l'envoya promener avec douceur et fermeté. Il garda à Evreux l'habitude de sortir avec son habit de frère et son panier d'osier qui devenait légendaire. Il était gai, affable, respectueux pour les prêtres, régulier, ami de la pauvreté. Un de ses oncles voulait lui laisser sa fortune ; il l'en remercia, en lui disant qu'il n'avait besoin de rien ; il soignait très bien les malades, en particulier M. Chossat, le supérieur.

Vers 1855, il fut demandé à Cambrai par M. Sudre qui l'avait connu autrefois. Mêmes difficultés avec les domestiques, même succès : « Ce frère, disait M. Sudre, aurait fait un excellent supérieur s'il avait reçu de l'instruction ». Mêmes courses en ville qu'à Evreux et Paris, avec le traditionnel panier d'osier. Un jour, une troupe de jeunes filles de Cambrai se mit à l'insulter à qui mieux mieux. Il se dirigea tranquillement vers elles et leur demanda simplement de vouloir bien lui indiquer la rue des Sottes (il faut dire qu'il y avait à Cambrai une rue dite des Sottes). Le frère Bailleul se fit remarquer par sa prudence, sa discrétion, sa douceur, sa régularité et sa piété. Ayant eu une petite attaque d'apoplexie, il fut placé à la Maison-Mère où il devait encore rendre de bons services, pendant dix ans.

On le nomma infirmier de Saint-Lazare. Il fut remarquable par l'ordre, la propreté, la fidélité à son règlement, l'obéissance au médecin, la charité envers les malades. Que d'heures, que de nuits il passa auprès d'eux, non seulement pour leur rendre des soins corporels mais aussi pour les consoler et les fortifier ! Il a été une mère pour les malades : il avait le secret

des bonnes paroles, des bons procédés, des attentions délicates ; tout le monde l'aimait. On a reproduit dans sa notice manuscrite une foule d'exemples vraiment bien touchants. Il avait aussi un talent particulier pour assister les mourants. Il édifiait tous ceux qui restaient ou venaient à l'infirmerie par une douce sérénité, une parfaite égalité d'âme, un recueillement habituel. En lui, tout respirait modestie, humilité, mortification. Il parlait avec onction des sujets de piété. Il allait, tous les matins, pendant un certain temps, à l'hôpital Necker afin de se perfectionner dans les soins à donner aux malades. Tous étaient édifiés de sa modestie et de sa réserve. En vue d'être utile aux malades, il avait fait le plan de ce que devrait être l'infirmerie de Saint-Lazare ; l'auteur de sa notice, qui a dû voir ce plan, dit que ce travail est remarquable. En 1870-1871, il y eut une ambulance à Saint-Lazare : on dit que pendant tout ce temps le frère Bailleul ne s'est jamais reposé dans un lit, mais seulement dans un fauteuil, afin d'être toujours prêt à rendre service aux blessés. Ceux-ci étaient des communards, peu commodes et incrédules. On cite quelques exemples de conversion dus au zèle du frère Bailleul. Plusieurs fois, il fut question, pendant la Commune, de faire évacuer notre Maison-Mère ; mais chaque fois que les délégués de la Commune se présentèrent pour opérer la mesure prise, les communards blessés s'y opposèrent en disant qu'ils étaient bien soignés et qu'ils ne partiraient pas. Pendant le siège et la Commune, alors que beaucoup craignaient pour notre maison, le frère Bailleul a toujours été d'une confiance imperturbable. Le sixième chapitre de la notice du frère Bailleul traite de ses vertus, particulièrement de son esprit de foi, de sa piété, de son humilité et de sa mortification. Notons à propos de son amour pour l'Eucharistie ce petit détail que le Saint

Sacrement n'était conservé à l'infirmerie que le dimanche.

Le frère Bailleul avait, en avril 1875, soigné toute la nuit un confrère malade dans une maison de Paris ; il rentra à Saint-Lazare le matin et au lieu d'aller se reposer, il se mit à son travail ordinaire. Il fut frappé d'apoplexie dans la matinée. Revenu à lui, il fit le sacrifice de sa vie et se prépara à la mort avec grande piété et complet abandon à la volonté de Dieu. M. Fiat lui administra les derniers sacrements et lui fit une pieuse exhortation. Tous les frères vinrent le saluer une dernière fois. A tous il disait : « Si vous saviez comme je suis heureux ». Il vécut encore 4 semaines pendant lesquelles il garda sa bonne humeur. Il entra en agonie le 13 mai et il mourut le lendemain. Celui qui présida la conférence sur ses vertus termina par ces paroles : « Notre cher frère Bailleul a été un vrai trésor pour la Maison-Mère. »

Ayant parlé des prêtres, des étudiants, des séminaristes et des frères de la Maison-Mère, il nous reste, pour achever la photographie de Saint-Lazare, à dire un mot des étrangers qui l'ont honorée de leur visite. D'abord on reçut quelques mois, Mgr de Marguerie, ancien évêque d'Autun ; ensuite, suivant une vieille tradition, l'évêque d'Ajaccio fut sacré dans notre chapelle ; signalons que, le fameux P. Mortara, le petit baptisé par une servante catholique, dont on a tant parlé, eut par exception la permission de passer 15 jours à la Maison-Mère. Les médecins de Saint-Lazare furent à cette époque, le Dr Giralès, mort en 1875 et le Dr Ferrand, recommandable à tant de titres, dit le cahier du Grand Conseil. Il y avait aussi un chirurgien, nommé M. Desormeaux. Beaucoup de prêtres venaient se confesser chez nous : MM. Dubois et Terrasson étaient chargés de les entendre. Il y avait souvent des retraites

ecclésiastiques prêchées : les prédicateurs étaient à tour de rôle : MM. Chevalier, Terrasson et Vayrières ; on désignait comme confesseurs de ces retraits : MM. Berger, Delteil, Laurent, Stella et Déléens. Il y avait souvent des pèlerinages à notre chapelle, pèlerinages organisés par les paroisses de Paris ou de la banlieue, par les séminaires de St-Sulpice et des autres Congrégations, par les Enfants de Marie des maisons de sœurs, en tout temps, mais particulièrement pour la Translation des reliques et la fête du 19 juillet. Des pèlerinages extraordinaires avaient aussi lieu en certaines circonstances. On signale en particulier, le 5 septembre 1876, un pèlerinage organisé par le P. Picard. Les œuvres de la Sainte-Agonie, de la Sainte Trinité et de la Sainte Famille avaient leur réunion habituelle ainsi que les Dames de la Charité. Certaines dames, appelées Dames patronesses, avaient demandé, le 3 décembre 1877, de tenir leur réunion chez nous ; on ne leur accorda pas la permission. M. Léon Pagès et M. Baudon, présidents des Conférences de Saint-Vincent de Paul aimaient à conduire leurs pauvres près des reliques du grand Apôtre de la charité. Quelquefois l'œuvre de la Sainte-Enfance groupait des centaines d'enfants autour des restes vénérés de celui qui a tant aimé les orphelins.

Bref la Maison-Mère était à cette époque sous M. Boré, Supérieur, et M. Fiat, Assistant, ce qu'elle avait été sous le P. Etienne : une véritable Mère, qui accueillait avec tendresse tous ceux qui venaient s'y édifier et s'y retremper dans la charité. Il faisait bon y vivre et y mourir.

Edouard ROBERT

---

## FRANCE

---

### PARIS

---

#### MAISON-MÈRE, PARIS : AU JOUR LE JOUR

7, 8, 9 février 1937. — La Maison-Mère, au cours du triduum annuel de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, entend, pour les instructions du soir, les vibrantes exhortations de M. Guillaume Meuffels. Dans le calme de la chapelle, à sa voix tout s'ébranle ; sous le débit véhément et le geste ample du prédicateur, nos cœurs et dès lors nos volontés sont vivement secoués pour entourer N.-S. de notre profonde vénération à la messe, à la communion et en nos visites au Saint-Sacrement.

9 mars. — Dans la salle de la *Société de Géographie*, au boulevard Saint-Germain, M. Eugène Castel, devant l'auditoire sympathisant de l'*Œuvre apostolique*, déroule une intéressante vision de Peiping et quelques scènes chinoises. Les vues, simplement et agréablement commentées, nous transportent en un monde, sinon nouveau (on a tant parlé et tant écrit sur la Chine !) du moins fort différent de notre vie et de nos habitudes européennes, bien que, d'une extrémité à l'autre, le monde tende fortement à s'uniformiser. M. Georges Goyau, à l'âme toujours ardente, préside la séance ; sa plume chrétienne, ses activités intellectuelles, on le sait, sont généreusement consacrées aux Missions ; aussi ouvre-t-il la réunion par quelques mots tout apostoliques à la gloire et à l'honneur des Missionnaires.

En guise d'intermède, entre les deux parties de la conférence, une pianiste chinoise, M<sup>lle</sup> Chen, élève du Conservatoire de Bruxelles, nous fait admirer, en une brillante exécution, les charmes de la *Tarentelle* de Liszt et les 5<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> *Variations* de Chopin.

15 mars. — Au 140 de la rue du Bac, Son Excellence le Nonce apostolique, Mgr Valerio Valeri chante, pour la première fois, la grand'messe, en l'honneur de sainte Louise. Le soir, M. Collard, à la conférence d'usage, nous entretient de la dévotion à la croix chez sainte Louise : *O crux ave spes unica*. Un chacun tire au moins quelques leçons et quelques fruits de ce festin si copieusement servi.

19 mars. — En cette solennité de Saint-Joseph, fête patronale des deux *Séminaires internes*, M. Castelin, directeur, officie, tandis que M. Henrion nous détaille, avec âme et soin, les louanges et les mérites du patriarche de Nazareth.

25 mars. — *Jeudi-Saint*. — Dans le cycle liturgique des offices de la Semaine Sainte, et dans le cadre des cérémonies, soulignons pour cette année un nouveau *reposoir* simple, heureux, ingénieux, pratique. Il ne ressemble en rien à la construction compliquée, prévue jusqu'ici par le coutumier des Frères sacristains. C'est un progrès, dans la ligne du bon goût : car, suivant le mot connu, et à ce propos spécialement, tradition n'est pas routine.

De même, en vertu de ce souci de la dignité du culte divin, le saint jour de Pâques, nous inaugurons de nouveaux Missels, pour remplacer ceux qu'ont rendu un tantinet moins dignes de l'autel, la fatigue des reliures et l'usage prolongé (notre chapelle compte 27 au-

tels) et surtout les multiples compléments et suppléments liturgiques de ces vingt dernières années. Incontestablement sont dignes d'éloges ce soin de la maison de Dieu, et cette attention à faciliter le culte : nous ne sommes plus au temps des manuscrits, et les renvois multipliés, les abréviations sans fin ne sont plus de mise et choquent nos raisonnables habitudes de commodité dans la présentation des textes liturgiques. De même chez les Filles de la Charité, les Missels si suggestifs de Dom Lefebvre concurrencent de plus en plus les volumineux *Offices divins*, fort bien jadis, mais moins adaptés aux progrès pratiques de la liturgie.

29 mars. — *Lundi de Pâques*. — Contrairement aux espoirs et supputations des gens *avertis*, nous voici de nouveau à Gentilly, engoncé dans ses nouvelles barrières : quelques fleurs mettent une note de gaieté à l'ombre d'une sombre rangée de planches ; par les fentes nous constatons le sort nouveau fait aux arbres et au parc de jadis ; tandis que nous tournons en rond, on redit que seuls les contretemps de ces derniers mois ont entravé la mise au point de la nouvelle maison de campagne ; on évoque ses 27 hectares, son calme, ses arbres, sa quiétude... mais que ne dit-on pas ? On verra... en attendant nous remercions Dieu de ce havre de Gentilly, pour tout son passé et aussi pour son présent.

11 avril. — *Solennité de la Translation des Reliques de saint Vincent*. — En cette année pas d'office pontifical, ni de panégyrique. Le triduum prévu, à l'occasion du deuxième centenaire de la Canonisation de saint Vincent (16 juin 1737), nous vaudra une triple louange de notre Père ; mais dès aujourd'hui, en un radio-sermon, le Père Philippe Ponsard, oratorien, supérieur du collège libre de Juilly, évoque, avec un art remar-

quable, la silhouette de saint Vincent de Paul. Il est vraiment ravissant de voir comment le savoir du confédéré, s'adressant par-dessus les toits, sait profiler et rajeunir la silhouette grandiose de l'immortel Vincent de Paul : *le saint du grand siècle*.

Quelqu'un a dit que si la France devait sacrifier tous ses poètes, sauf un, celui qu'elle devait garder serait Corneille ; et il en donne la raison : c'est que l'œuvre de Corneille est une école de grandeur d'âme.

Elargissons cette pensée : si la France devait sacrifier tous ses grands hommes, sauf un, celui qu'elle devrait garder serait Vincent de Paul. La raison ? Ce Saint a fait dans notre pays la plus grande place à ce qui est le plus grand : l'amour fraternel. Et quand il ne nous resterait que lui pour nous apprendre que nous devons nous aimer les uns les autres, ce serait assez.

C'est donc dire implicitement, que de toutes les figures qui ont fait notre grand siècle, la sienne est la plus grande.

On dit « *siècle de Louis XIV* »... D'une certaine façon, cette appellation est méritée. Le grand Roi a provoqué et encouragé toutes les grandes entreprises de son temps. Sans doute, mais tout lui a été préparé ; et, à côté de ses grandeurs, que de faiblesses ! Il serait plus juste de dire : *le siècle de saint Vincent de Paul*. Si Dieu donne un nom aux époques, c'est ainsi qu'il doit nommer notre grand Siècle.

## I

L'action de saint Vincent de Paul s'étend du début à la fin du siècle. Au début du siècle, des réformes s'accomplissent : réforme de la langue et de la poésie ; réforme de la vie sociale ; réorganisation politique et économique. Saint Vincent entreprend une réforme qui domine les autres : celle des cœurs et des âmes. Son œuvre est une œuvre de réorganisation morale, sociale et religieuse. Au milieu du siècle, tout est grandeur, saint Vincent de Paul assure la grandeur qui est du plus grand ordre : de l'ordre de la charité. A la fin du siècle, le régime, accablé par le poids d'une grandeur qui a trop coûté au pays, sombre dans une misère qu'il s'avoue impuissant à soulager. Saint Vincent de Paul, à lui tout seul, accomplit l'œuvre de restauration matérielle et morale.

Louis XIV disait quand tout allait bien : « L'Etat, c'est moi ». Il n'oserait le dire quand le peuple meurt de faim. Et, de fait, l'Etat capitule devant la misère qu'il a créée. Saint Vincent de Paul se présente : il fait tout ce que l'Etat ne peut faire. Il est le Sauveur du pays, le Père de la Patrie.

Son action est de *la plus haute qualité*. Ce qu'il fait est plus grand que la littérature, que l'art, que la politique, que la guerre : il fait de la bonté. Il ramène les âmes à Dieu ; il réconcilie les classes devenues hostiles les unes aux autres ; il fait

luire un peu de bonheur chez les pauvres ; il apporte un peu d'espérance aux âmes les plus délaissées, comme celles des forçats ; en un mot, il sème de l'amour entre le ciel et la terre ; il travaille à cette unité morale de la nation sans laquelle l'unité territoriale n'est rien ; et, en grand Français qu'il est, il fait connaître et aimer le nom de la France jusqu'aux extrémités du monde.

Il semble que sa mission soit de réaliser ce que les autres conçoivent. Tout ce siècle est un siècle de moralistes. Philosophes et littérateurs sont penchés sur l'âme humaine pour en découvrir les plaies : c'est l'œuvre des prédicateurs tels que Bossuet, Bourdaloue, Massillon ; c'est l'œuvre des moralistes à proprement parler tels que Pascal, La Rochefoucauld ; La Fontaine, La Bruyère ; c'est l'œuvre des grands dramaturges : Corneille, Racine, Molière. Mais tous, avec plus ou moins de pessimisme, ne font guère qu'une œuvre théorique. L'héroïsme cornélien est trop idéal. Les analyses de Racine sont troublantes. Au sortir de La Fontaine, on est blasé, et disposé à n'être qu'habile. Au sortir de La Rochefoucauld et de La Bruyère, on est amer. Les grands prédicateurs, comme tous les prédicateurs, instruisent plus qu'ils ne convertissent. Qui est le médecin de toute cette misère qu'on analyse ? Qui prend cet enfant dans ses bras ? Qui relève cette âme tombée ? Qui tend la main à cette détresse ? Qui donne la force à cette faiblesse ? Qui porte du pain à ces affamés ? Qui parle pour ces ignorants ? Qui défait les chaînes de ces forçats ? C'est-à-dire, qui connaît pour aimer ? Qui aime pour aider et servir ? *Vincent de Paul*. Il a connu la misère humaine plus que tous ces grands moralistes. Mais il ne l'a pas connue de cette connaissance spéculative qui n'apporte qu'une déception de plus. Il l'a connue pour la guérir. C'est pourquoi il est plus grand, à lui tout seul, que tous les autres ensemble.

Ce siècle a rêvé du bien du peuple : œuvre de Sully pour la prospérité des campagnes ; souhait de Henri IV voulant pour ses humbles sujets la poule au pot tous les dimanches. Les plans de Sully, les souhaits d'Henri IV ont moins fait pour le bien du peuple que les Confréries de la charité et que les missionnaires de saint Vincent de Paul.

Richelieu a voulu l'abaissement des Grands. On sait de quels moyens il s'est servi pour l'obtenir. Les têtes qui dominaient de trop haut, il les tranchait. Voyez donc l'humble et bon Monsieur Vincent, devant qui s'inclinent les plus fiers, et qui, des plus grandes dames de France, fait les servantes des pauvres. Ce qu'a voulu Richelieu, c'est lui qui le réalise. Louis XIV bâtit Versailles. Mais, devant Versailles, bientôt la foule viendra chercher le descendant de Louis XIV ; elle lui demandera du pain ; elle l'emmènera à Paris ; il ne viendra plus à Versailles ; il montera sur l'échafaud, et Versailles sera déserté. La France continuera à se couvrir des asiles que Vincent de Paul offrira à toutes les misères.

Même si on le place en face des saintes âmes de son temps, on voit qu'il les dépasse toutes par sa puissance de réalisation.

François de Sales a proposé un livre aux méditations du monde. Mais qui, pratiquement, a initié le monde à la piété ? Saint Vincent de Paul. François de Sales a rêvé d'un ordre de dames bienfaitrices allant visiter les pauvres : il a fait un cloître plus aimable, mais un cloître tout de même. Qui réalise le beau dessein conçu par saint François de Sales ? Saint Vincent de Paul. C'est lui qui a créé les Dames de Charité, les vraies Dames de « la Visitation » des pauvres.

Bérulle conduit les âmes à Dieu, mais il risque de les tenir égarées dans la sublimité de la contemplation. Qui ramène le Verbe sur la terre ? Saint Vincent de Paul. Bossuet, le grand Bossuet, écrit son discours sur l'éminente dignité des pauvres. Il l'écrit, il le prononce ; on l'écoute, avec ravissement sans doute. Qui, à la porte de l'église, prend ses auditeurs ravis et les conduit aux pieds des pauvres ? Saint Vincent de Paul.

S'il n'eût pas été, que resterait-il de ce siècle, je ne dis pas dans le souvenir, car tout reste dans le souvenir, mais de vivant ? Les trônes sont écroulés ; les palais sont en ruines ; les classiques sont supplantés. Il n'y a qu'une œuvre qui se survit : celle de saint Vincent de Paul. Il est son Siècle, le Grand Siècle, et c'est lui qui l'a fait immortel.

## II

La grandeur de son œuvre éclate davantage encore devant l'humilité de ses origines. Il est fils de paysan, paysan lui-même, à peine dégrossi quant à l'extérieur ; et il y tiendra. C'est un caractère qui nous plait en lui. Nous aimons bien tout ce qui est peuple. Il ne nous déplait pas que le plus grand en ce siècle d'aristocratie, ce soit un fils du peuple. Il a gardé toujours ses qualités de paysan. Elles lui ont beaucoup servi.

Celles de l'esprit : bon sens, réflexion, jugement, finesse, malice aussi ; robuste optimisme ; moyen de tirer parti de tout ; habitude de chercher le biais par où une chose rapporte, par où une âme est bonne. Ce sont les dispositions que lui-même prête à Dieu. *Pater meus agricola est.* Le Dieu de saint Vincent de Paul reste un sublime paysan, avisé et bienveillant ; un Dieu Providence qui s'intéresse aux détails ; un Dieu laborieux, lent, prenant son temps, tenant compte des saisons, agissant à son heure.

Celles de la bonté : ténacité, patience. Celles du cœur : pitié, solidarité, besoin d'aider. Il est le fils parvenu qui songe aux parents pauvres. Tout tend à cela chez lui. Il fait autre chose, chemin faisant, mais il aboutit toujours là.

Sa naïveté. Comme elle le servira ! Ses étonnements de provincial en arrivant à Paris : devant la Sorbonne ou devant le Chapitre de Notre-Dame. Les Parisiens aiment tant les ébahissements des Provinciaux ! En les prenant par ce faible, on les amène où on veut. Vincent de Paul prendra ainsi les Parisiens de ce temps, qui s'appelaient les Grands. Il faut voir avec quel air il dira au Prince de Condé qui, un jour, le voulait faire asseoir à côté de lui : « Votre Altesse me fait trop d'honneur

de me vouloir bien souffrir en sa présence : ignore-t-elle que je suis le fils d'un pauvre villageois ? »

Personne ne l'ignorera. Il le racontera en toute occasion. Et c'est pour cela qu'on l'acceptera. Il sera secrétaire d'un Cardinal à Rome ; ami de Bérulle et de François de Sales ; confesseur de M<sup>me</sup> de Gondi ; maître de Louise de Marillac. Louis XIII mourra dans ses bras. La Reine Marguerite retrouvera auprès de lui les sentiers de la dévotion. Le parti qu'il a tiré des Grands fait bien l'éloge de son intelligence et de son tact. Opposons-le à La Bruyère sur ce sujet. La Bruyère est un Parisien froissé, mécontent de n'être pas un Prince, et que son titre de Parisien ne lui en tienne pas lieu. Vincent de Paul est un paysan qui n'oublie jamais ses origines et les rappelle tant aux autres qu'ils n'y prennent plus garde.

Cela fait aussi l'éloge de cette société que nous jugeons mal à distance. Les barrières entre les classes existaient bien moins qu'aujourd'hui. Que de fils de bourgeois ou d'artisans sont aux premières places ! Ne parlons pas des femmes : de M<sup>me</sup> Scarron qui devient M<sup>me</sup> de Maintenon. Mais Colbert, fils de drapier ? mais Bourdoise qui fut laquais ? mais Singlin, fils d'un marchand de vins ? Saluons cette belle solidarité sociale. Et soyons fiers de la belle fortune de ce fils de paysans.

### III

*Comment Dieu le prépare et l'élève.* — Il faut, dans cette destinée, faire la part des aventures, des hasards de la vie ; Saragosse, Toulouse, les pirates, Alger, l'alchimie, l'Islam, Rome, la Cour, les Dombes, Clichy, puis tout Paris, puis toute la France ; quelle carrière ! Et quelle expérience universelle ! Or, Vincent de Paul est homme à profiter de l'expérience. Il recueille les leçons de la vie. C'est un expérimental par tempérament, en tant que paysan ; par intelligence aussi, il n'est pas pour rien l'ami de Descartes ; et enfin, par principe surnaturel : il ne faut pas enjamber sur les desseins de la Providence. Mais dès que la Providence fait signe, il répond. Un cas suffit pour l'instruire. Sa puissance de généralisation en fait bien le contemporain des classiques.

Il profite de tout, évolue, progresse, change au besoin. Il y a une grande plasticité dans sa vie. On a trop figé sa sainteté, comme on a trop figé ses traits. Le portrait de Simon François nous le montre à 80 ans. Je veux bien que ses yeux pétillent encore, mais ses traits sont bien épaissis, ses épaules sont voûtées. Il ne fut pas ainsi toujours. Il n'eut pas toujours 80 ans. Regardons-le plus jeune : taille bien proportionnée ; tête solide, un peu forte, bien plantée ; des yeux vifs et doux : un front haut et large ; il a la grâce souveraine, la plus prenante des grâces humaines : celle du sourire. Il a la beauté qui monte du cœur ; ses traits ont la mobilité des natures impressionnables ; il y a une très grande élasticité dans ses expressions physiques ; il a l'air soumis et conquérant.

De même pour sa sainteté. Nous le regardons comme figé

dans l'humilité profonde, dans le détachement absolu des derniers jours. Mais non : il y eut la conversion et les évolutions de saint Vincent de Paul. Il y a des raisons de penser que ce Saint de la générosité connu, au début, un certain attachement aux biens de ce monde, et que, sans être malhonnête, il fut intéressé, attaché à ses intérêts et à ceux de sa famille. Il rêva d'une bonne retraite avec les siens, d'un bénéfice, et d'un peu de gloire ecclésiastique. La retraite spirituelle de 1610 avec Bérulle et Bourdoise le décida à être, mieux qu'un prêtre vertueux, un prêtre saint. Il y parvint, non sans luttes.

#### IV

*A quelles sources s'est donc alimentée l'activité sociale de Saint Vincent de Paul ?* — Son activité ne part pas d'une conception abstraite, d'un plan préconçu de réforme de la société humaine. Non, rien qui ressemble moins à Karl Marx, ou à nos très modernes écoles sociologiques. Il n'a pas fait ses études aux *Sciences morales et politiques*. Il n'a pas feuilleté nos manuels d'économie politique. Disons même qu'il n'a connu rien qui ressemblât aux Encycliques de Léon XIII.

Il a appuyé son œuvre à deux ou trois mots de l'Évangile : « Le second commandement est semblable au premier... Tu aimeras ton prochain... Aimez-vous les uns les autres. On reconnaîtra à ce signe que vous êtes mes disciples... Ce que vous ferez au plus petit d'entre vos frères, c'est à moi que vous le ferez. »

Vincent de Paul, c'est simplement un cœur humain en qui s'est incarnée la pensée évangélique de l'amour de Dieu pour les hommes.

C'est une vue de la foi. Quand il arrive chez les Gondi, un peu désemparé, il trouve un moyen de vivre en parfait chrétien dans ce monde qui n'est plus celui des pauvres gens auquel il est accoutumé. En M. de Gondi, il verra Notre-Seigneur ; en M<sup>me</sup> de Gondi, il verra la Sainte Vierge ; dans les serviteurs et les domestiques, il verra les foules qui accompagnaient le Sauveur. Et il ajoute : « Que ce moyen qui paraît la simplicité même lui avait beaucoup servi en ce que, ne voyant que Dieu, sous différents rapports dans toutes les personnes avec lesquelles il traitait habituellement, il s'était efforcé de ne rien faire devant les hommes qu'il n'eût fait devant le Fils de Dieu s'il avait eu le bonheur de converser avec Lui pendant les jours de sa vie mortelle. »

Dès lors « qu'en Emmanuel de Gondi tout emperlé et enlumé, avec bijoux au col, épée et dague au flanc, et pompons aux soulers, Vincent voit en même temps le Maître de son maître, le Sauveur immatériel dans les plus droits tombant sur ses pieds nus ; et que, pareillement, même la Générale, en volumineux atours, disparaît ou plutôt laisse transparaître à travers ses vertugadins et ses torsades l'Immaculée dont les lis font la seule parure, qui donc, tenant à présent la clé de ce système, oserait en sourire et s'en étonner si peu que ce

soit ? (1) » Ah ! les Saints sont les premiers, les plus grands des visionnaires ; et ils sont des poètes. Pour Vincent, tout s'expliquait et devenait facile. Ce dégradé dans le ruisseau, ce pauvre immonde et repoussant, cette pécheresse qui rit ou qui pleure, cet enfant cruel, même ce bandit : Dieu ! Dieu ! Il est en eux, ou tout près d'eux.

Ainsi, pour Vincent de Paul, tombaient les chairs corrompues de l'humanité pour ne laisser voir et briller que son âme invisible. Et quand, sur les masques de douleur ou de vice passaient le remerciement d'un sourire ou l'éclair d'un regard, le Saint avait le cœur illuminé de joie.

C'est Dieu qui répondait : « Tu as compris : Je suis bien là. Me voici. Présent ».

Il y a eu, dans la surnaturelle politique de Vincent de Paul, plus qu'une vue de la foi ; il y a eu le fond de la mystique béruillienne : reproduire en tout « les états de Jésus-Christ ». Avoir constamment devant les yeux la personne et la vie mortelle de Jésus ; essayer de se modeler sur lui et, si l'on peut dire ainsi, de s'identifier avec lui ; ajouter ses plaies aux siennes ; et, à propos de chacun de ses actes, se demander s'il aurait l'approbation de l'Homme-Dieu ; revivre à toutes les heures du jour le drame insondable du Calvaire : toute la vie intérieure de Vincent de Paul se ramène à cela ; et c'est cette vie intérieure qui se traduit dans sa charité.

Voilà ce que celui-là fait avec de la mystique.

Dans son temps, deux réalités s'opposent : en haut, une grande mystique, un peu olympienne, celle dont Bérulle est l'inspirateur ; en bas, une misère si abandonnée qu'elle en arrive à ne plus prier ni espérer. De l'une à l'autre nul passage, nul échange. Vincent de Paul jette le pont : il les fait se rencontrer dans ses œuvres de charité.

Nous sommes loin de la philanthropie. Nous sommes bien au-dessus : dans la région de l'amour de Dieu découvert en la plus humble créature.

Mais il y a aussi les sources humaines de cette activité sociale.

Vincent de Paul secourt le peuple parce qu'il est peuple.

Fils du peuple, il l'est resté. Il a vécu pauvre ; il a voulu garder ses parents pauvres ; il savait par expérience les misères des pauvres.

Etre bon, c'était pour lui, simplement tendre la main à ses frères : différent en cela de bien des modernes amis du peuple qui vivent dans les palais et possèdent des laquais à habits. Il dit à Bérulle : « Je me sens *intérieurement pressé* de Dieu d'aller à l'instruction et au service des pauvres gens de la campagne ». Il est comme un homme dépaycé partout ailleurs.

En s'occupant des pauvres, il cède au plaisir qu'on a de rester chez soi. Il est si doux de n'être pas un déclassé ! On peut l'être en montant. On peut l'être en descendant. Lui, il

1. Henri Lavedan : Monsieur Vincent, aumônier des Galères.

reste de plain-pied avec ses égaux, ses frères : les pauvres. Quel avantage de connaître par expérience la misère qu'on soulage ! Je pense bien que rien ne remplace cela. Il faut voir dans ce fait la force du sentiment qui a attaché Vincent de Paul à son œuvre. Et remarquons que les misères au milieu desquelles la naissance ne l'a pas placé, il en provoque de lui-même l'expérience. Il vit comme ses pauvres. Il s'oblige d'avoir faim. Il n'a qu'une pauvre couche. Il tend la main. Il se fait mendiant. Il accomplit les plus humbles œuvres. Il nettoie ; il balaye ; il se plonge dans la vermine des hôpitaux ; il court dans le froid de la nuit ; il est presque sans vêtement ; il séjourne dans les prisons. Il s'assied au banc des galères. M. Coste ne trouve pas ce fait suffisamment prouvé. Lavedan le maintient, l'appuie à de mystérieuses réticences de saint Vincent de Paul. Le fait est dans sa méthode. C'est un expérimental. Il tient à connaître, d'expérience, les choses dont il s'occupe. Il veut secourir une souffrance ; il la met en lui. Il a mis en son esprit la torture d'un homme qui doutait pour l'en délivrer. Pourquoi n'aurait-il pas marqué son corps de l'empreinte des chaînes qu'il baisait aux pieds des galériens, ses frères ? Où sont, autour de nous, les secoureurs de détresses qui commencent par les souffrir ? C'est chez saint Vincent de Paul comme un appétit de la vérité. C'est affaire de cœur aussi. Lavedan dit de lui : « Sublime impulsif, malgré son esprit réfléchi qui se voyait débordé par les rêveries de son cœur. »

Les rêveries de son cœur ! Abelly nous dit de ses rapports avec les galériens : « Il écoutait leurs plaintes avec grande patience ; il compatissait à leurs peines ; il les embrassait ; il baisait leurs chaînes, s'insinuant ainsi dans leurs cœurs pour les gagner plus facilement à Dieu. »

Et lui-même avoue : « S'il a plu à Dieu de se servir du plus misérable pour la conversion de quelques hérétiques, ils ont avoué que c'était par la patience et la cordialité qu'il avait eues pour eux. Les forçats mêmes, avec lesquels j'ai demeuré, ne se gagnent pas autrement, et lorsqu'il m'est arrivé de leur parler sèchement, j'ai tout gâté ; et, au contraire, lorsque je les ai loués de leur résignation, que je les ai plaints en leurs souffrances, que j'ai baisés leurs chaînes, c'est alors qu'ils m'ont écouté. »

Elle éclate partout, la sensibilité de saint Vincent de Paul. Quand un de ces petits enfants trouvés vient à mourir, il verse des larmes. Passant dans un couloir de Saint-Lazare, il s'arrête devant un chat sorti des gouttières, et il le caresse.

Victor Giraud dit : « Comme tous les grands chrétiens, Vincent de Paul vaut surtout par la richesse et la profondeur de sa sensibilité. » Quelle a été dans la formation de cette vertu éminente, la part de la nature et celle de la grâce ? Allez le démêler. Ce besoin d'aimer se trouve à toutes les pages de sa correspondance. Il écrit à François du Coudrai : « Mon cher petit Père » ; à Bernard Codoing : « Je dis cela à l'oreille de votre cœur » ; à un autre prêtre de la Mission : « Je vous embrasse avec toutes les tendresses de mon âme », A la Mère

de Chantal que lui a léguée saint François de Sales : « O ma chère Mère, permettez-vous que je vous demande si votre bonté, la non pareille, me laisse encore le bonheur de la jouissance de la place qu'elle m'a donnée dans son cher et tout aimable cœur. Je le veux espérer. Au nom de Dieu, continuez-moi, s'il vous plaît, cette grâce ».

Quant à M<sup>lle</sup> Le Gras, il s'interdit les expressions trop tendres dans les nombreuses lettres qu'il lui adresse. On en trouve de raturées. Il s'est repris. Mais sous la rature, il y a le premier mouvement de son cœur. Il écrit : « Si vous désirez que j'aie le bien de vous voir en votre maladie, mandez-le moi. Je me suis imposé de ne pas aller vous voir sans être mandé pour chose nécessaire ou fort utile. » « A votre avis, Mademoiselle, vous suis-je pas bien rude ? Votre cœur n'a-t-il pas un peu murmuré contre le mien de ce qu'étant si proche, je ne vous aie ni vue ni fait savoir de mes nouvelles ? Or, sus, vous verrez un jour la raison de tout cela devant Dieu. » Ces scrupules, ces mortifications intérieures nous font mieux mesurer que les déclarations les plus empressées « toute l'étendue de son affection ». Que faut-il de plus pour expliquer sa bonté que de penser qu'il eut un tel cœur ? Le Christianisme ne tue pas ce qui est beau. Il l'élève, le transfigure et, quand il l'a transfiguré, le rend immense, infini, à la mesure de Dieu dont l'essence est d'être sans mesure. Saint Vincent de Paul c'est un cœur, profondément aimant, qui a jeté dans la divine charité des élans, des ardeurs devant lesquels il a peut-être quelquefois tremblé. Telles ont été les sources divines et humaines de son zèle social.

## V

*La méthode de saint Vincent de Paul.* — Nul ne fut plus méthodique que lui. Sa méthode, il l'appelle la « petite méthode » ; il la résume en deux mots : « bonnement et simplement ».

Encore est-elle riche d'éléments que nous recueillerons avec profit.

Elle s'appuie à l'expérience. Vincent de Paul est le contraire d'un idéologue, d'un bâtisseur dans les nuées. C'est un empiriste, il va du particulier au général. Il passa sa vie, a-t-on dit, à balayer devant sa porte ; oui, mais il ne cessa d'élargir sa façade sur la rue. Lavedan dit encore : « Ce fut un journalier ; il travailla au jour le jour ». Il travailla même à l'heure ; il pratiqua le travail aux pièces. Un besoin particulier, précis, lui suggère une initiative particulière, précise. Mais le regard de son cœur ne cesse d'être ouvert sur toutes les perspectives qui se cachent derrière un cas particulier. « Mes cloches ! mes cloches ! » s'écrie-t-il. C'est le concert de toutes les misères, l'appel de tous les besoins qui sonnent aux oreilles de son cœur. Il prend le temps de les écouter, de bien comprendre leur langage. Il ne se presse pas de répondre ; mais il ne se lasse pas d'écouter et de comprendre. Il devrait servir d'exemple à

notre époque fiévreuse qui ne sait plus préparer, deviner, organiser, et qui vit d'improvisations hâtives. En allant pas à pas, il obtient de chacune de ses heures le maximum de rendement. Le programme de ses journées donne le vertige. Il travaille comme le paysan, motte par motte, mais du matin jusqu'au soir, et il va jusqu'au bout du champ. Il marche en montagnard, pas à pas, lentement, mais il monte jusqu'aux cimes. Le processus de son labeur est exactement celui de ce que nous appelons la méthode expérimentale. Il observe ; il découvre un besoin ; il y pare ; il voit le succès de l'expédient ; il généralise ; il en fait une loi ; il l'énonce ; il le régleme ; il en assure non seulement la durée, mais la perpétuité. Pour les Filles de la Charité, il les laisse agir pendant vingt-cinq ans avec un tout petit régleme. Au bout de vingt-cinq ans, il codifie, et il écrit : « Nous avons voulu, mes Filles, qu'il fût dit de vous ce qu'on a dit de Notre-Seigneur : qu'il commençât à faire, puis à enseigner. Ce que vous venez de faire, n'est-ce pas ce que vous faites depuis vingt-cinq ans ? Vous l'avez fait avant qu'il fût commandé ; maintenant, vous le ferez parce qu'il vous est enjoint. » Il érige en régleme une expérience éprouvée. Un jour, au moment où il allait monter en chaire, une dame le prie de recommander à la charité une pauvre famille des environs, dont presque tous les membres étaient malades. Sa parole fut si persuasive que chacun s'empresse d'aller secourir ces pauvres gens. « Voilà, dit-il, une grande charité qu'ils exercent, mais elle n'est pas bien réglée ; ces pauvres malades auront trop de provisions tout à la fois, dont une partie sera gâtée et perdue et, après, ils retomberont en leur première nécessité. » Et il se concerta avec quelques dames pleines de zèle pour organiser et régulariser l'assistance spirituelle et corporelle des malades de la paroisse ; il dressa un régleme, qui nous a été conservé et qu'il fit approuver par l'archevêque de Lyon. Il les engage à s'y astreindre, choisit parmi elles quelques officières qui, tous les mois, viennent lui rendre compte de ce qui s'est passé : la confrérie de la charité était née.

Ainsi pour tout : c'est un expérimental ; en quoi il est de notre temps.

C'est un coopératif, un de nos précurseurs dans la coopération. Il rapproche les efforts et les cœurs. Il rassemble ; disons : il syndique les bonnes volontés, toutes les bonnes volontés. Il brise les cloisons étanches qui séparent les classes. Il attache le pauvre au riche, le riche au pauvre ; il les fait se chercher, se découvrir, se fréquenter, se connaître, se juger sainement. Il sait qu'ils ne peuvent rien séparément. Un des caractères de ses œuvres est ce mélange de gens de conditions différentes. Ses « confréries » d'hommes ou de femmes sont toutes : du mélange social, de la fraternité.

Et nous devons louer, certes, Vincent de Paul d'avoir eu l'intelligence du pauvre, d'avoir provoqué son initiative, de l'avoir associé à sa propre rédemption. Le pauvre n'est pas seulement celui qui est secouru ; il est aussi celui qui apporte

son secours, le grand secours, le secours moral. Mais louons aussi saint Vincent de Paul d'avoir eu l'intelligence du riche, du grand, du noble ; d'avoir compris que, derrière un pour-point, se cache aussi un cœur qui mettra sa joie à se donner, si on le lui apprend.

Parcourez la vie de saint Vincent par M. Coste. Arrêtez-vous aux images. Presque toutes les images sont de gens portant de grands noms. Phénomène curieux : ce père les a fait marcher ; les a menés comme il conduisait ses troupeaux. Quel tact il lui a fallu ! Le père marche derrière, et cependant c'est lui le guide. Ainsi Vincent de Paul restait à sa place, la dernière ; et cependant les Grands lui obéissaient.

C'est un expérimental. Et c'est un coopératif. C'est encore un éducateur social.

Il est un éducateur social parce qu'il ne sépare pas, dans ses œuvres, le spirituel du matériel. Il tient compte « du moral », sans lequel il n'y aurait pas de l'humain, même en économie politique.

Nous l'avons fait remarquer à propos des Missions. En donnant la vérité, il faut porter le pain. En portant le pain, il faut donner la vérité. Compréhension de l'homme total : la conception chrétienne de l'homme que n'altère pas une conception palenne, ou matérialiste. Conception courageuse et ennoblissante. Courageuse : car la vérité est souvent plus difficile à faire accepter que l'aumône. Ennoblissante : parce que cela prouve au plus misérable qu'on voit en lui autre chose qu'une bête. « On rend la vie à ton corps, pour t'apprendre aussi à libérer ton âme. »

Secourir matériellement les pauvres n'est pour Vincent de Paul toujours qu'un commencement. Il faut leur apprendre à ne pas le rester. Et s'ils doivent le rester, à l'être avec dignité. Toujours les réhabiliter à leurs propres yeux. Lui, le grand nourricier des pauvres, il fait la guerre à la mendicité.

A l'aumône il substitue l'assistance par le travail.

Et, entendons ceci : il réclame qu'on élève le peuple par le moyen de l'instruction ; il fonde les petites écoles, et elles sont gratuites, pour les enfants pauvres. Dans les écoles, il donne l'ordre « que les filles pauvres soient préférées aux filles riches ». Tout est prévu dans le règlement des petites écoles, même les sanctions : « La maîtresse ne leur donnera le fouet que fort rarement et pour des fautes notables, et seulement cinq ou six coups, les faisant toujours à cet effet, retirer dans un coin de l'école, hors la vue des autres ».

Saint Vincent de Paul tenait tellement à l'instruction, que si des enfants ne pouvaient venir à l'école, il prescrivait aux maîtresses d'aller leur donner des leçons au logis paternel, ou dans les champs, ou sur les routes, chemin faisant : *l'école sur mesure*. Ainsi fut-il un éducateur social.

Et enfin, il fut, dois-je dire le mot ? un *féministe* ; mais j'explique comment.

Il a vu les ressources du cœur féminin : il les utilise. Ce qu'il a tiré des femmes, de M<sup>lle</sup> Le Gras, de M<sup>me</sup> de Gondi, de la

Reine Anne d'Autriche, de cent autres, est prodigieux. Comment les prend-il ? Comme il convient. En leur parlant : elles aiment tant qu'on leur parle ! En les faisant parler, et c'est leur faire suivre leur nature. En parlant à leur cœur, ce qui est déclencher chez elles l'irrésistible ressort. Le malin, il n'est pas sans se réjouir de sa rouerie. Ecoutez : « Une fois, je vis Madame la Princesse, oui, Madame la Princesse, aller en 25 ou 30 maisons visiter les pauvres, les consoler, les traiter et à pied. (C'est bien, à la lettre, la faire marcher). Quand elle revint, elle était toute je ne sais comment, ses robes toutes crottées jusqu'aux genoux. O Sauveur ! O Sauveur ! O Sauveur ! Voilà comme ces bonnes dames travaillent et suent après les pauvres, et *voilà comment faisait Saint Louis.* » Admirez ce trait final : aux femmes, il propose l'exemple d'un homme. Est-ce bien les connaître ?

En 1648, l'œuvre des enfants trouvés, faute de ressources, était sur le point d'être abandonnée. Vincent réunit les Dames et il plaide la cause de ses orphelins avec tant d'éloquence que des larmes jaillirent de tous les yeux. Il les fait pleurer, tout est gagné ! « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages (Il les fait voter !). Il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et, au contraire, ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter ». A l'unanimité, il fut décidé qu'en dépit de toutes les difficultés, l'œuvre serait continuée.

Habile, il arrive aux hommes par elles. Hardi, il les maintient dans le monde. Opposez sa conduite à celle de saint François de Sales. Ce dernier veut aussi fonder un Ordre pour la visite des pauvres ; et même cet Ordre s'appellera Visitandines. Au dernier moment, il recule. Quel embarras va-t-il se mettre sur les bras ? Et seront-elles capables de tenir le coup ? Qu'elles sauvent le monde par des prières, et il les enferme derrière les grilles d'un cloître.

Vincent de Paul fait, des femmes qui viennent à lui, des nonnes en plein vent. « Ayez pour monastère la maison des malades ; pour chapelle, l'église de la paroisse ; pour clôture, l'obéissance ; pour grille, la crainte de Dieu ; pour voile, la sainte modestie. »

C'est qu'il leur demande ce qu'elles peuvent donner : aimer. Écoutons encore Henri Lavedan : « Femmes de qualité, bourgeoises, marchandes, servantes, femmes du peuple et de la Cour, mêlées sans honte aussitôt que les réclamait la misère. Rien ne devait, selon le vœu du créateur de l'œuvre, être capable de les rebuter. Toutes les tares des pauvres, physiques

et morales, il les avait prévues. Il savait leur saleté, leur mauvais accueil, la résistance aux soins qu'on voulait leur donner, leur méchanceté même et leurs injures ; également il n'avait pas manqué, pour aguerrir ses troupes, de leur peindre à l'avance la hideur des plaies, le spectacle affreux des maladies, le fréquent danger de la contagion. Mais l'étalage de ces ennemis n'était en son dessein que pour communiquer plus de ferveur à l'ordre qu'il donnait de n'en tenir nul compte et, quoi qu'il arrivât, de ne pas réfléchir, de ne pas s'arrêter, d'aller toujours. Elles allaient donc, les braves, les saintes femmes. Elles marchaient dans le cloaque sans regarder où se posaient leurs pieds, ne voyant que le but clair et délectable où les conduiraient les ornières de boue. Elles mettaient, à la lettre et sans gants, « la main aux pauvres ». Elles les nettoyaient, les peignaient, les levaient, les couchaient, les tiraient de leur grabat qu'elles refaisaient et tapaient au grand air ; elles fermaient les portes et ouvraient les fenêtres elles balayaient et donnaient à manger, à boire, à aimer, à croire, à espérer ; elles séchaient des pleurs, produisaient du sourire et versaient du sommeil. »

Tel est le féminisme de saint Vincent. Il s'appuie à une connaissance psychologique de la femme ; il la maintient dans le sens de sa vocation native ; il la laisse toujours dans une dépendance qui lui est nécessaire et qu'elle aime. A ses Filles de la Charité, il donne, non une Supérieure générale, mais un Supérieur général. Elles agiront, mais sous la direction d'un homme, le Supérieur de la Mission. En somme, il n'a pas fait des *suffragettes*. Il s'est contenté de faire des *Cornettes*. Et c'est déjà bien beau, ces deux ailes qui palpitent pour abriter un regard qui s'abaisse sur une misère, et un sourire qui allège une souffrance ; qui rappellent à la femme que, même autour de sa tête, il doit y avoir encore des ailes.

*Conclusion.* — Assurément, si saint Vincent de Paul revenait au milieu de nous, il s'adapterait à notre temps. Et de fait, ses fils et ses filles font montre de la plus merveilleuse souplesse en face des temps nouveaux, et des besoins présents : en quoi ils sont conformes à l'esprit de leur Père qui fut un grand opportuniste.

Ce que nous avons à apprendre de lui, c'est déjà tout ce que nous avons dit : multiplier nos initiatives à la mesure des besoins sociaux de notre temps ; puiser dans notre foi et puiser dans notre cœur les raisons d'une activité qui ne se rebute pas devant les obstacles ; expérimenter plus que spéculer ; unir tous nos bons vouloirs ; fraterniser sans tenir compte de nos séparations sociales ; provoquer l'apostolat laïc et trouver précieuse la collaboration féministe.

A cela, ajoutons quelques suggestions particulièrement opportunes.

Maintenir la valeur de l'initiative privée devant les entreprises étatiques. Voilà ce qu'a fait, par lui-même, devant l'inertie de l'Etat, un homme. L'Etat pourra multiplier les ressources

matérielles. Seul l'individu apporte cette ressource suprême : le cœur. Remarquons la force d'âme qui se livre à la puissance d'une idée. Ce que cet homme a tiré d'une existence humaine tient du prodige. Pourquoi cette fécondité ? Il laisse croître dans son cœur la semence de l'idéal évangélique de la charité. Cet idéal c'est le nôtre ; il ne dépend que de nous de le faire vivre. Admirons son optimisme conuant qui ne crut jamais rien d'impossible, et ne recula pas devant l'irréalisable. Il a cru à l'irrésistible force de la tache d'huile. L'amour se communique, s'étend, conquiert ; c'est une force irrésistible. Vincent de Paul aimait tirer les comparaisons des arbres, de ces arbres qu'il avait tant contemplés lorsqu'il était père dans les Landes. Eh bien ! voulez-vous remarquer que ce sont les arbres qui tiennent le sol. Quelques arbres empêchent une montagne de crouler. Plantons des arbres. Reboisons moralement. Fondons des cellules spirituelles. Elles seront demain le salut du pays et de la civilisation. Nous allons — et combien rapidement — à une expérience étatiste. Que donnera-t-elle ? Si elle réussit, elle nous donnera une civilisation matérialisée. Mais l'homme, ne vivant pas seulement de pain ni de plaisir, cherchera des yeux de vivants exemples où se sera incarné l'Esprit. Ou bien — plus probablement — l'étatisme croulera. Qui sera là pour réparer les ruines ? Ce qui restera de spiritualité chrétienne dans quelques milieux, peut-être seulement dans quelques individualités, restées fidèles à l'idéal évangélique.

Au fond, ce que nous avons à apprendre de saint Vincent de Paul, c'est à sauvegarder, au milieu d'une société qui s'endurcit, la part de cœur dont l'humanité ne peut pas se passer.

Je reste persuadé que Vincent de Paul eut un secret, un secret moral auquel il appuya son indéfectible dévouement. Lequel ? Je ne sais.

Qui d'entre nous ne peut voir, découvrir au fond de sa conscience le secret qui rend humble et bon, qui détache de la jouissance facile et jette dans cette vocation, la seule digne d'un chrétien, la seule qui fasse la vie supportable et douce, la vocation à la bonté. Le bon Monsieur Vincent ! Ah ! puisse-t-on dire de nous, après nous, simplement : le bon Monsieur Untel. C'est à la bonté que se reconnaissent les enfants de Dieu qui sont les meilleurs parmi les enfants des hommes.

24 avril. — En cet anniversaire de la naissance de saint Vincent, on doit se ressouvenir avec admiration comment le petit landais qu'on portait à l'église de Pouy est encore toujours vivant : toujours de notre temps, toujours dans cette modernité dont M. André Ménabréa retrace les raisons profondes : l'actualité de saint Vincent de Paul.

Lorsque notre attention s'est récemment reportée aux événements de nos 25 dernières années, nous avons pu constater qu'en dépit des vicissitudes des batailles, des péripéties des conférences internationales, des alternatives de revers et de succès, une logique inflexible les avait conduits. Et il en sera toujours ainsi.

C'est pourquoi on a beau appeler « dynamisme », « fascisme » ou « communisme » les désirs rivaux de domination universelle qu'avant 1914 on nommait « germanisme, panslavisme », les conséquences de ces vieilles erreurs renouvelées et aggravées entraînaient les mêmes conséquences. Et si nous n'avions qu'à choisir entre l'organisation de l'ordre par la volonté sans limites et sans contrôle d'un seul homme ; ou, de l'entière liberté par le pouvoir absolu des masses, nous n'aurions plus qu'à attendre, en un proche avenir, des guerres horribles et des fleuves de sang. D'ailleurs, chaque pas dans cette voie nous en approche.

Le temps, l'argent, dépensés en travaux dont l'objet est une destruction annoncent, déjà, aux peuples leur ruine générale et certaine. Assemblez les escadres, les escadrilles, les tanks, les canons, les lance-flammes ; l'élite de la jeunesse en chaque région, entraînée et occupée aux métiers de la mort et vous pourrez calculer ce que nous coûtent les rêves criminels et ambitieux. Mais vous pourrez aussi mesurer par là, la valeur politique et économique de la Pitié et de la Charité.

On les a considérées, jusqu'ici, comme des vertus médiocres à l'usage des âmes débiles, des mères, des femmes attendries, des hommes pusillanimes ; nous n'allons pas tarder à découvrir, au contraire, qu'elles réclament, pour être pratiquées, des énergies puissantes et créatrices ; que nous leur devons sur la terre tout ce qu'on y voit de magnifique ; qu'elles sont les supports nécessaires de toute société ; et que tout s'écroule quand elles nous manquent. Par contraste, la violence des chefs d'Etat, qui se campent en attitudes insolentes et menaçantes, nous apparaîtra sous un jour véritable, le masque de l'Iniquité et de la peur.

L'existence de saint Vincent de Paul établit splendidement cette démonstration.

Nous nous faisons de lui l'image la plus fausse. La peinture s'est plu à le représenter sous l'aspect d'un vieillard débonnaire et n'a retenu de sa longue existence que quelques anecdotes inventées. Il a été, en réalité, le personnage le plus intrépide, le plus héroïque de notre histoire, qui retint son époque au bord des abîmes, qui lui rendit vigueur et espérance, qui en fit le « grand siècle ». On lui doit l'unité nationale, la gaieté courageuse et polie qui parut si longtemps le privilège de notre race ; et l'esprit qui anima les « nouvelles Frances » d'au delà des mers et répandit notre influence sur le monde tout entier.

Il nous a fallu 450 années, et les invasions de 1814, 1815, 1870, pour nous faire comprendre Jeanne d'Arc ; les divisions et les haines de notre temps vont de même, après 300 ans, nous révéler saint Vincent de Paul.

Sa nature et son imagination semblaient bien davantage le prédestiner aux aventures qu'à la sainteté. Mais ce furent précisément les imprudences du début de sa vie qui, par étapes rapidement parcourues, lui enseignèrent qu'il est absolument vain de constituer la société sans la charité qui l'agrège. La force et l'intérêt la mettent en pièces. Alors il employa un demi-siècle à communiquer et organiser sa conviction. Gascon présomptueux, plein de confiance en lui-même comme la plupart des cadets de son pays, il avait quitté son village pour s'élançer à la conquête des emplois et des honneurs avec un très mince bagage de savoir : un peu de latin appris au collège de Dax, et un peu de théologie, à la Faculté de Toulouse.

A vingt ans, il est ordonné prêtre. Il songe aussitôt à tirer quelque profit de sa dignité nouvelle ; son ardeur à poursuivre le paiement d'une dette qu'on lui doit l'entraîne sur la mer. Il est pris, emmené aux pays barbaresques et vendu comme esclave à Tunis. Après deux ans, il s'en échappe, traverse Rome, vient à Paris, se fait nommer, on ne sait comment, aumônier de la Reine Marguerite, fille de Catherine de Médicis, sœur d'Henri III, la dernière des Valois, femme divorcée d'Henri IV. Puis il tombe dans la famille des Gondi, Italiens installés en France, où toutes les places, toutes les terres, tous les honneurs ne peuvent rassasier leur avidité, leur vanité. En ces trois expériences il a vu l'envers et le fonds de son époque. Elles le rendent pitoyable pour la fin de ses jours.

Car le bague de Tunis, quoiqu'il n'y fût que par accident, ne le cédait pas à celui de Cayenne de nos jours, en fait d'ignominie. Juste ou injuste dans ses causes, la soumission absolue à la volonté tyrannique d'un homme entraîne le même avilissement. Il avait donc la connaissance approfondie de tous les crimes dont les hommes sont capables ; et il savait par quels degrés ils y descendent. Il n'ignorait rien non plus des maximes dont les maîtres s'autorisent dans leurs excès. A Tunis d'ailleurs, il ne se pose pas encore tant de questions et il ne s'occupe qu'à s'évader, sans rien regarder aux moyens. Il n'est pas sûr que ce fût d'une façon fort honnête. Et toute sa vie il semble en conserver le remords. Quand on le louera des grands ouvrages qu'il a bâtis, il s'écriera avec un accent de sincérité qu'il nous faut croire, que si on savait mieux l'homme qu'il était on le jugerait « digne d'être pendu à Montfaucon ».

Mais, de retour en France, il ne trouve pas que la différence soit très sensible entre les chrétiens et les turcs qui ont déjà, sur les premiers, l'incontestable avantage de ne point s'enivrer. Les chrétiens n'ont, en effet, nulle bonne foi dans leurs propos, ni probité dans leurs actions. Contre les gens du parti contraire au sien tout est permis : faux témoignages et calomnies. Aucun respect de la vie humaine : assassinats, duels, exécutions sont légitimes pour se défendre d'un ennemi, ou même simplement d'un maladroit qui traverse vos desseins. Cependant le clergé continue à prêcher dans les églises l'Évangile. Mais qui le pratique ? Pas même lui ! Paresseux, ignorant, dogmatique, querelleur, il conforme sa conduite au vice domi-

nant de chaque province : en Bretagne il s'adonne à l'ivrognerie ; dans les Cévennes et en Corse il encourage, il bénit la vengeance. Tout le monde se plaint de la corruption du siècle, aspire à un état meilleur, mais personne ne veut admettre en quelle mesure il concourt au mal général dont il gémit.

Chez les *grands*, la mode est à Machiavel dont les Médicis ont importé en France la doctrine : il recommande la scélératesse. La morale de l'élite n'est pas celle des gens ordinaires. La conscience n'est qu'une intervention des petits pour imposer une barrière à la volonté des esprits supérieurs. Ils doivent la renverser.

En vertu de ces belles théories la France a perdu la moitié de sa population. La Lorraine, la Champagne sont entièrement dévastées, leurs villages anéantis, les villes à moitié ruinées par la guerre. Les autres contrées ne valent pas mieux. La misère des campagnes est atroce : partout la famine et la peste, les meurtres, les querelles, les procès. L'un après l'autre, deux rois sont assassinés ; la vie du premier ministre est constamment menacée par les conspirations. Il gouverne avec la hache.

Saint Vincent de Paul mesure l'étendue des fléaux. Il en discerne les causes dans les idées en cours ; il ne regarde pas comme impossible de les vaincre. Les hommes sont moins méchants qu'enclins à se donner trop d'importance. Ils se persuadent trop aisément que le monde doit graviter autour de leurs personnes. La vanité, la « maudite vanité » qu'il connaît si bien, qu'il sent s'agiter en lui, est leur défaut suprême.

Il se tient, alors, pour responsable des maux que sa clairvoyance lui découvre et que son action pourrait empêcher. Il l'exercera d'abord autour de lui ; et, par cercles de plus en plus larges il l'étendra à toute la France, puis au delà de ses frontières ; et enfin, par ses disciples, au delà même de sa vie.

Le premier point de sa doctrine est le respect de la vie humaine, même sous ses formes les plus déchues sa valeur est infinie. Il commence par organiser la protection des galériens que personne ne lui dispute : il a connu leur sort douloureux.

Il ira ensuite prendre le mal à son origine, là où il est le plus facile à dépister et à arrêter, au village. Par les prêtres de la Mission, il reconstituera la vie des campagnes. Les prêtres de la Mission n'auront pas à faire de beaux discours qui passeront « par-dessus les toits », à faire éclater les « fanfares de leur éloquence », ils devront apaiser les conflits locaux, concilier les différends des familles, marier honnêtement les jeunes gens, réveiller l'esprit social par les fêtes, les chants et les cérémonies.

Aucune catégorie ne peut rester hors de ses atteintes. Par les couvents de la Visitation, dont il est le Supérieur, il entreprend l'éducation des jeunes filles, futures mères d'une société nouvelle. Aux Dames de la Charité il enseigne que la fonction des femmes, après la maternité, est de secourir la misère humaine. La charité qu'elles doivent à leurs semblables n'est pas une aumône passagère, mais un don entier d'elles-mêmes,

et de tous les instants, à ceux dont l'existence dépend en quelque sorte de la leur. On est responsable de la mort de ceux qui meurent faute de notre secours. Mais, comment agir sur les cœurs quand on néglige de soulager les souffrances et les infirmités du corps ? Au surplus, de ce devoir nul n'est exempt : il n'est pas le privilège des riches. Quand on n'a rien à donner on doit au moins l'affabilité et la cordialité.

Enfin, la charité ne peut s'exercer sans une exacte administration de ses biens, sans la stricte économie. Il faut que l'on voit clair à la fois dans son âme et dans ses comptes. M<sup>me</sup> de Sévigné, nièce de l'abbé de Coulange, ami de saint Vincent de Paul, nous porte témoignage de cette éducation si droite, si exempte d'hypocrisie.

Des Filles de la Charité, il exige de plus amples devoirs. Elles ne doivent jamais demeurer sans rien faire. Dès que vous n'êtes plus occupées aux soins des malades, leur dit-il, vous devez filer et coudre pour gagner votre vie, sinon vous vivriez au dépens des pauvres et du bien qu'on vous confie pour eux. Sur ces sujets, sur la noblesse du travail, sur l'assistance aux malheureux, sur les devoirs de l'économie, il a écrit les pages les plus sages, les plus sublimes de notre langue et qu'il est vraiment honteux de ne pas lire dans toutes nos anthologies.

Naturellement, il ne pouvait négliger l'éducation du clergé. Ce qu'elle fut, nous en jugeons par Bossuet. Bossuet lui doit : le caractère humain de son éloquence, l'art de rappeler aux Rois les vérités devant lesquelles ils doivent courber la tête, ses grandes images familières. L'exorde de l'oraison funèbre d'Henriette de France lui est entièrement emprunté : « Celui qui règne dans les cieus et de qui relèvent tous les empires... »

La dernière de ses œuvres la plus difficile : la protection des enfants trouvés. Contre eux se dressaient tous les préjugés du siècle. Ils n'étaient pas abandonnés que de leurs mères ; la Société les rejetait, les tenait pour semence de mal-fauteurs. De ceux confiés à ses crèches on n'en voyait jamais aucun qui survécût.

Comment suffit-il à cette immense tâche ? Par un labeur régulier, d'une simplicité et d'une méthode admirables. Il suit — il le dit expressément — les règles de la « science expérimentale ». Jamais il ne contraint, il convainc, il apporte des faits irréfutables ; il subjugue par la clarté de ses démonstrations, l'autorité de ses exemples. Quels esprits ? Louis XIII, Anne d'Autriche, Richelieu, qui le premier comprend l'importance des *Missions* dans les campagnes ; la duchesse d'Anguillon, sa nièce ; Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne ; le président Lamoignon, la mère de Fouquet, la mère du grand Condé.

Mazarin, fourbe-né, concussionnaire, qui nous ramenait les funestes habiletés de la duplicité et de la déloyauté abhorrées, qui provoqueront la Fronde, seul fut réfractaire à son autorité.

Pour écrire la vie de saint Vincent de Paul, il faudrait un homme d'Etat ayant l'expérience du gouvernement des hommes et des choses, qui montrerait ce que la France lui a dû chaque

fois qu'elle a suivi ses disciplines en Europe, aux Colonies.

Mieux vaudrait pourtant un homme d'Etat qui le continuerait ; et qui, à notre génération extravagante, orgueilleuse, saurait prouver qu'elle déraisonne, qu'elle est absurde, qu'elle est folle ; montrer ce qu'elle néglige de travaux splendides sur la surface de la terre incultivée ; qu'elle va défaire à jamais sa civilisation ; qui saurait railler avec esprit les discours provocants qui créent tant de difficultés imaginaires et qui compliquent toutes les autres ; qui l'amènerait, enfin, à se désister de ses projets insensés sans qu'on puisse indiquer à quel moment précis il déterminerait sa conversion tant il y apporterait de bonne humeur et tant il laisserait à la réflexion et à la conscience de chacun le loisir bien employé de s'examiner et de se condamner.

(*La Vie* : 15 avril 1937).

28 avril. — En compagnie de M. Mussinetti, visiteur de la province de Rome, notre confrère Mgr Alcide Marina, délégué apostolique en Iran, apporte à saint Vincent ses hommages filiaux d'évêque ; sacré le 28 mai 1936 à Saint-Pierre de Rome, par le cardinal Pacelli, il vient redire au T. H. Père ses sentiments de respectueuse gratitude.

Discrètement Mgr Marina nous donne, de-ci de-là, quelques aperçus sur la mission qui lui est confiée ; il va et vient rapidement aux entrevues officielles qui l'ont appelé provisoirement de Téhéran en notre vieille Europe. Ses journées sont bien prises. Le 1<sup>er</sup> mai même, Mgr Marina va confirmer à Cuvry (Moselle) cinquante-trois élèves de l'école apostolique et leur redire que par *la foi*, les *mœurs*, et au besoin par le *sang* on est ou l'on devient profondément chrétien. *Fide, moribus et sanguine christianus*. C'est là tout un magnifique programme de vie : pour sa réalisation il demande à tous et partout, en toutes les vocations, un effort constant. Cet esprit de foi, ces habitudes chrétiennes, cet héroïsme du martyr quotidien sont de mise partout, elles exigent une virile générosité, tout à fait dans la simplicité et le sérieux de notre vocation d'enfants de Saint Vincent de Paul.

Fernand COMBALUZIER. ^

## ARRAS

---

### LES SOURDS-MUETS ET AVEUGLES

#### *La maison*

Je croyais que les sourds-muets apprenaient à se parler par signes.

Grande était mon ignorance.

On leur interdit les signes le plus possible et on leur apprend à « parler ».

J'avais déjà assisté à des séances de démutisation, mais je voulais me rendre compte sur place. J'allai donc sonner à la Maison des sourds-muets et aveugles d'Arras que tiennent les Sœurs de la Charité, qui ont semblables maisons à Montpellier et Clermont-Ferrand.

Je fus très bien reçu. On me remit un opusculé en m'assurant que tous les renseignements désirables s'y trouvaient. Je demandai alors à assister à une classe.

La sœur, un moment interdite par cette prétention assez audacieuse, disparut en annonçant qu'elle allait en référer à sa Révérende Mère.

Dans une grande cour, je vis les cornettes blanches se rapprocher comme de grands papillons immaculés ; puis se disperser. Sœur Vincent avait accordé bien volontiers la permission.

Je les vois par la porte vitrée, les petits sourds-muets. Ils sont une dizaine. La sœur m'explique qu'une classe ne peut en compter plus, l'enseignement étant individuel.

Je le comprends aussitôt à voir ces divers enfants.

Ils ont de quatre à onze ans. Les uns ont cet air renfermé, résigné dans leur isolement douloureux qui donne

à leur morne immobilité quelque chose de pathétique. D'autres ont l'air très éveillé. Ils ne tiennent pas en place. Sitôt qu'on pose une question, ils bondissent, l'index tendu, les yeux brillants.

J'entre. Tous se sont levés.

La sœur articule :

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— Bonjour, Monsieur.

Ils ont parlé en même temps et ce bonjour avait quelque chose de heurté, d'un peu rauque, de bouleversant qui cause un malaise irraisonné à tous ceux qui entendent pour la première fois la parole des sourds-muets.

Sous la coiffe, le visage de la sœur est rayonnant :

— Ont-ils parlé ?

Je dois avouer que oui.

— Naturellement, concède-t-elle, leur voix n'a pas de charme, car elle est dépourvue d'intonation. Ils parlent mécaniquement, sans moduler. Ils ne s'entendent pas. Ils sont sourds. Et c'est d'ailleurs parce qu'ils sont sourds qu'ils sont muets.

\* Pensez qu'ils ignorent le son d'une voix. Ils vivent dans un monde à eux, un monde de silence ouaté. Ils n'ont même pas d'idée de ce qu'est la parole.

\* Ils nous arrivent comme des petits étrangers, des petits perdus. On a calculé qu'un enfant normal qu'on met à l'école possède un bagage de 4 à 500 mots. Et ces petits partent de néant !...

— Mais ce doit être une besogne inouïe que de leur apprendre à parler dans ces conditions ?

— Inouïe, en effet, répondit la sœur avec une parfaite simplicité.

Je n'ai jamais vu dans aucune classe d'enfants normaux cette attention concentrée d'écoliers sourds-

muets. Toute leur vie est dans les yeux. Tous les regards suivent les mouvements de la sœur.

Elle prend plusieurs cartons sur lesquels des phrases sont inscrites.

— Robert, levez-vous.

Un enfant aux cheveux crépus, à l'air un peu somnolent, se lève. Il regarde intensément la phrase « Jeanne se lave les mains », prend un grand bâton et, sur un tableau où s'alignent de nombreuses vignettes coloriées, il en désigne une où l'on voit une fillette se laver les mains.

— Voyez-vous, m'explique la sœur, pour lui cette phrase forme un dessin. Il ne sait pas lire. Mais il identifie le dessin de ces lettres à celui qui est au mur. C'est la lecture idéo-visuelle. Par la suite nous décomposons...

— Michel !

Michel accourt. C'est un petit roux adorable, à la physionomie riieuse, aux yeux pétillants d'esprit. Il a quatre ans.

Il regarde le carton « Monsieur fume sa pipe ».

Sans le moindre embarras, pour « monsieur » il me désigne, pour « fume » il envoie au plafond des bouffées imaginaires, et pour « pipe »... me voyant sortir une pipe, il bondit avec une jubilation extraordinaire pour montrer que c'est très exactement l'objet qu'il cherchait.

— Pourquoi, ma sœur, prononcez-vous la phrase en même temps que vous la montrez ?

— C'est pour habituer l'enfant à lire sur nos lèvres. Quand nous pourrions cacher les cartons et nous faire comprendre par le seul mouvement des lèvres, un grand pas sera franchi. Nous pourrions leur apprendre la parole.

— Mais ne serait-il pas plus facile d'aller du simple

au composé, de prendre la lettre, la syllabe, puis le mot, puis la phrase ?

— Non, répond doucement la sœur. Nos petits sourds-muets lisent sur les cartons comme sur les lèvres des sortes de dessins. Plus le dessin est bref, plus il est difficile à retenir. Vous allez en faire l'expérience vous-même avec le petit Raoul.

— Lebas !

J'ai bien articulé. Le petit me montre une vignette où resplendit une niche dorée.

— Le pain !

Il hésite, montre le bas, le pont, le pain. Il a posé son bâton et, les sourcils froncés, examine mes lèvres avec une moue qui pourrait bien signifier un zéro de diction.

— Je m'en doutais, dit la sœur ; maintenant demandez-lui ces mots-là...

— Le pyjama ! Le pantalon ! La voiture !

Raoul me désigne aussitôt tous ces objets avec une assurance déconcertante. Le dessin que je formais en prononçant ces mots apparemment plus compliqués était plus long et Raoul avait le temps de le lire...

Je saisis alors la difficulté de lire sur les lèvres. L'alphabet facial comprenant, en effet, trente positions d'articulation, on devine le mal qu'a un enfant à reconnaître la pose vocale de chaque voyelle et de chaque consonne phonétique.

Aussi, les Sœurs de Charité d'Arras ont-elles adopté avec succès la méthode créée par le docteur belge Decroly pour les anormaux, adaptée par M. Herlin aux sourds-muets, et mise en application à l'Institut royal de Bruxelles par feu sœur Ondine.

Cette méthode, dite de la « globalisation », la sœur de la classe enfantine venait de m'en donner une concluante démonstration.

— Monsieur, me dit-elle, si vous faites un article, insistez, je vous prie, sur ce fait que les parents ne doivent pas attendre pour nous confier leurs petits sourds-muets. Qu'on nous les donne à trois ans ! Tout retard ne fait qu'aggraver les difficultés. Encore un exemple. Raoul, venez ici... Dites : Fe.

L'enfant souffle, mais faiblement, si faiblement...

— Plus fort... Encore !

La sœur a mis la main près des lèvres pour sentir le souffle, et le pauvre petit, tout rouge, s'époumonnait.

— C'est bien ! dit la sœur en tapotant les boucles de l'enfant.

— Michel, venez ici. Dites : Fe.

Fe ! Fe ! Ce fut dans la classe de sourds-muets un muet éclat de rire, car les feuilles sur le bureau s'étaient envolées sous le souffle vainqueur du petit Michel qui, lui aussi, était devenu tout rouge, mais de plaisir.

— Voyez-vous, dit la sœur qui laissait rire — car le pauvre rire des sourds-muets ne trouble pas une classe — nos enfants ont, pour articuler, une peine que vous ne pouvez soupçonner et qui est très compréhensible : leurs organes buccaux n'ont servi qu'à mastiquer, et les organes de la respiration sont très faibles. C'est tout leur apprentissage qui est à refaire.

Je quitte la classe des petits. Dans une classe voisine, des fillettes, devant une glace, corrigent leur prononciation défectueuse. Pendant des semaines et des semaines, elles corrigeront ainsi leur parole à force de volonté, de patience...

Je suis maintenant dans le bâtiment réservé aux aveugles. Ils apprennent la méthode Braille, mieux connue du public. Ils lisent les livres de leurs doigts agiles qu'ils promènent sur les pages où les signes de l'alphabet s'inscrivent par points en relief. D'autres

calculent, réalisant toutes les opérations, grâce aux petits cubes qu'ils manipulent avec dextérité, apprennent la musique avec cette finesse de l'oreille particulière à ceux qui ne voient point.

Devenus grands, ils feront de la chaiserie, de la grosse ou de la fine vannerie, en même temps qu'ils continueront à jouer qui du violon, qui du piano, qui de l'orgue.

Quant aux sourds-muets, tous, à la sortie de l'Institution, seront capables de se faire comprendre. Certains sauront parler parfaitement.

Ils font de la reliure, de la cordonnerie, de l'imprimerie, de la menuiserie, du jardinage.

Dans la rue, je me trouve soudain désorienté, encore bouleversé.

Sur la Grand'Place on n'entend, des bruits de la foire qui s'éteignent dans le soir, que l'orchestrier d'un manège.

Un groupe d'enfants survient et me bouscule avec des cris et des rires. Ils ne savent pas leur bonheur. Leurs parents non plus.

Heureusement, chacun sur terre s'habitue à son sort. Le petit aveugle qui joue cet air poignant d'harmonium qui me parvient dans la rue des Augustines, ne voudrait pour rien au monde être sourd-muet. Il aime trop la musique...

Et quant aux sourds-muets, pas un seul d'entre eux ne troquerait son infortune contre la cécité...

Il est vrai que, pour les aider, ils ont près d'eux des vraies mamans.

Des saintes...

Pol HARDY.

(*Le Télégramme du Pas-de-Calais et de la Somme*,  
30 avril 1937).

## UNE SÉANCE DE DÉMUTISATION (29 avril 1937).

### *L'effort particulièrement fécond des Filles de la Charité*

On pourrait, en quelques lignes, signaler que l'Institution des Sourds-Muets et Aveugles a donné, le jeudi 29 avril, à 15 heures, à la Salle des Concerts, une séance-démonstration dans le but de faire connaître les résultats obtenus par l'instruction donnée à ses élèves.

Ce compte rendu serait cependant tout à fait incomplet si l'on omettait de signaler la qualité de l'émotion qui s'empara des assistants devant le spectacle qui leur était offert. La première partie du programme<sup>1</sup> notamment fut d'un intérêt vraiment original.

Qui n'a vu ce charmant bambin de 4 ans, sourd de naissance et muet pour cette seule raison, identifier les objets par la méthode de la lecture idéo-visuelle, reconnaître une chaise, embrasser une poupée ou retrouver, par l'identification de l'écriture, une phrase

1. Une séance de démutisation (29 avril 1937). Salle des Concerts, rue Ernestale. Programme :

PREMIÈRE PARTIE : *Sourds-muets*. — Séance de démutisation d'après les principes belges de globalisation.

- a) Lecture idéo-visuelle par un enfant de 4 ans.
- b) Lecture sur les lèvres. Ecriture et dessin par un enfant de 6 ans.
- c) Exercice de lecture et parole par un enfant de 6 ans.

Exercices de calcul mental et conversation d'après gravure par trois enfants de 9 ans.

Récitation : *Le corbeau et le renard* par un élève ayant 6 ans d'études.

Exercices de français et de calcul d'après les données choisies par un spectateur de bonne volonté par deux élèves de 14 ans et 15 ans.

Géographie. Voyage sur la carte par une élève de 13 ans.

DEUXIÈME PARTIE : *Aveugles*. — Séance musicale.

a) *Marche Enchausen* jouée par Pierre Polard âgé de 6 ans, élève ayant 6 mois d'étude, et Raphaël Debuire, 9 ans.

b) *Pas espagnol Fauré* joué par deux jeunes filles ayant obtenu le Certificat d'Etudes officiel avec mention « bien ».

c) *Evocation de la Vierge Fourdrain* (violons, violoncelles, piano).

d) *Danse macabre Saint-Saëns*, par Jacques Morel et Pierre Lenne.

e) *Remerciements* par un petit aveugle de 4 ans.

f) *Rédemption - Franck*. Chœur général.

dans un texte, ne saurait imaginer, sans un rude effort, la dose de travail que supposent de tels résultats.

La lecture sur les lèvres, les exercices de lecture, de dessin et de parole par deux enfants de 6 ans sont vraiment remarquables.

Car on arrive — et sœur Marthe y excelle — à faire parler les sourds-muets qui, je le répète, ne sont muets que parce qu'ils sont sourds. Comment réaliser qu'ils n'ont même pas l'idée de ce qu'est la parole ? Aussi leur voix, dépourvue d'intonation, un peu mécanique et sans modulation, n'a-t-elle aucun charme pour des oreilles exercées, si ce n'est celui si prenant, si émouvant qui résulte de ce miracle permanent.

N'est-ce pas un autre miracle que d'obtenir d'un sourd-muet ayant six années d'étude — qui ne s'entend pas, qui ignore le son de sa voix — la récitation, avec gestes à l'appui de la fable *Le corbeau et le renard* ? Ces prodiges-là sont familiers à sœur Lucie qui, à l'étonnement du public, fait exécuter à des élèves de 14 et 15 ans des problèmes déjà compliqués dont les données sont fournies par l'assistance.

On sait exactement ce que paiera M. le Préfet s'il achète 50 kilos de café et 15 kilos de sucre. Quel itinéraire et quels réseaux empruntera M. Thomas Griffiths pour aller d'Arras à Angoulême et l'on admire la science grammaticale détaillée à l'occasion d'une phrase fournie par Son Exc. Mgr l'Evêque : « Le printemps est la plus gracieuse des saisons ».

On connaît cette finesse de l'oreille particulière à ceux qui ne voient point et nous n'aurons pas l'audace de découvrir que les aveugles sont de parfaits musiciens. Ils le prouvèrent abondamment au cours de la seconde partie de cette séance où l'on écouta avec intérêt une Marche jouée par Pierre Polard, 6 ans, et Raphaël

Debuire, 9 ans ; « *Pas Espagnol* » de Fauré, exécuté par deux jeunes filles ayant obtenu le certificat d'études officiel avec la mention « bien » ; « *Evocation de la Vierge* » de Fourdrain, par un groupe de violons et de violoncelles, avec accompagnement de piano et le concours de MM. Eugène et Serge Lelen.

MM. Jacques Morel et Pierre Lenne interprétèrent, au piano, avec un art très sûr, cette grandiose peinture musicale qu'est la « *Danse macabre* » de Saint-Saëns.

Enfin, salué par de discrets applaudissements, le maître Billeton accompagna au piano, le célèbre chœur « *Rédemption* » de César Franck.

L'émotion fut à son comble quand le petit Jean, un jeune aveugle de 4 ans, s'en vint, avec un charmant aplomb et une assurance que lui envieraient bien des enfants plus âgés, prononcer un savoureux discours de remerciements. L'œil gauche de ce bambin n'est pas tout à fait perdu. Aussi sa gentille tête frisée se tournait-elle de tous côtés, tandis que, d'une voix aimable, il invitait les spectateurs à se montrer généreux envers l'Institution qui vit de la charité de ses bienfaiteurs et amis : « Si elle devait, faute d'argent, arrêter ses bontés à notre égard, notre chère Soeur Supérieure en mourrait certainement. Vous voudrez, n'est-ce pas, nous éviter ce terrible malheur. Venez très nombreux, dimanche, à notre kermesse. Foi de petit Jean, vous ne le regretterez pas... »

Malgré cette exhortation qui toucha tous les cœurs, aucune quête ne fut faite. Mais tous ceux qui l'entendirent — et bien d'autres — ne manqueront pas d'aller, dimanche, à la kermesse de l'Institution des Sourds-Muets et Aveugles.

Nous avons dit qu'au début de la séance, M. le chanoine Dhuin, aumônier de l'Institution, prononça une

allocution. On nous en voudrait d'insister sur le talent de cet orateur disert, dont on connaît l'éloquence distinguée.

Ayant remercié M. le Préfet, dont la présence témoignait de façon si courtoise et si bienveillante l'intérêt qu'il porte à l'Institution, Son Exc. Mgr Dutoit qui apportait une nouvelle marque de sa paternelle affection, et M. Mathon, toujours dévoué à ceux qui souffrent, M. le chanoine Dhuin remercia les spectateurs de leur fraternelle tendresse à l'égard des élèves d'une Institution plus que centenaire d'où sont sortis, depuis la guerre, 165 élèves munis d'un métier.

Rendre l'ouïe aux sourds, la parole aux muets et la vue aux aveugles, n'est-ce pas renouveler les miracles de l'Évangile ? Des âmes compatissantes s'y emploient avec un dévouement tellement reconnu qu'on n'oserait plus en faire l'éloge. Soulignons avec joie le juste et bel hommage rendu par l'orateur à ces femmes admirables qui portent la blanche cornette des Filles de la Charité — et qui sont des saintes...

La séance terminée, les personnalités présentes tinrent à féliciter chaleureusement Soeur Vincent, la dévouée Supérieure, dont la modestie ne parvient pas à cacher les mérites.

Il resterait à demander à nos lecteurs d'aller très nombreux, dimanche, à la kermesse des Sourds-Muets et Aveugles. Mais nous savons qu'il n'est pas besoin d'insister et que leur sympathie, qui se montrera généreuse, est acquise d'avance à une cause dont ils ne méconnaissent ni l'importance capitale ni la noble grandeur.

Jean-Marc DANIEL.

(*Courrier du Pas-de-Calais* : I, 2 mai 1937)

---

## BERCEAU DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

---

*Depuis plus de 15 ans, en sa réunion annuelle l'Amicale des anciens élèves et professeurs entend, et plus tard lit et relit avec profit Le rapport moral que présente la plume ailée et spirituelle de son secrétaire perpétuel M. Théobald Lalanne. Chaque année (honne soit qui mal y pense), en des traits saupoudrés de malice et relevés, sans y prétendre, de leçons profitables, le tableau évoque le passé et silhouette le présent, en un esprit de bonne humeur et d'édification profonde. Bien malheureux en effet celui qui, lisant ces lignes, ne saisirait pas la note, édifiante sans mièvrerie ; le tremblement de l'âme ; la délicate émotion toute proche, sous les notations malicieuses de l'observateur et l'allusion rapide du tableau.*

*Soulignons ici dans cette revue du Berceau de Saint-Vincent-de-Paul, en 1936, cette figure sympathique du bon coadjuteur de la Mission — Frère Papik<sup>1</sup> — : un trésor qui, simplement, a poursuivi dans l'humilité et la joie, une vie de dévouement et de travail. Qui donc ne comprend, s'insérant dans toute une chaîne, la valeur de tels exemples et de tels témoignages vécus dans la famille de saint Vincent de Paul ?*

F. C.

...Cette année [1936], nous avons député vers l'A. O. T., je veux dire l'*Amicale d'outre-tombe*, un groupe plus important que d'habitude : cinq de nos amis nous ont quittés ; des anciens parmi les anciens. Nos jeunes

1. Légendaire, comme la figure, ce surnom était couramment employé pour désigner le Frère *Valentin Peszévsek* : né à Wierstein, diocèse de Lavant (*Maribor*, Yougoslavie) le 2 février 1861, il fut admis dans la Congrégation le 11 décembre 1886, y prononça les vœux le 12 décembre 1888 ; ayant passé sa vie au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul, il y mourut le 4 mars 1936.

irrévérencieux ont pris la coutume de classer l'Amicale en deux âges géologiques : se basant sur une particularité bien secondaire du crâne, ils distinguent couramment l'âge de la pierre *polie* (xix<sup>e</sup> siècle) et celui de la pierre *monssue* (xx<sup>e</sup> siècle). Cette fois la mort a été logique et nos défunts étaient plutôt du *premier* âge.

Nous avons d'abord perdu un de nos ancêtres : M. Saucès ; mais combien jeune encore de cœur et d'esprit. Son intégrité éprouvée pendant quarante ans en avait fait à Bayonne un homme d'affaires indiscuté. Par un travail acharné, il avait acquis une compétence peu commune en matière de droit pratique, si bien qu'au Palais sa taille et sa science lui avaient valu le sobriquet aimable de « *petit Dallou* ». En matière financière on le prenait volontiers comme conseiller technique, surtout dans le monde ecclésiastique, fonction délicate où il se montra comme ailleurs irréprochable et heureux. Il relevait la corporation compromise dans les mêmes milieux par de trop illustres confrères ou condisciples. Il avait songé à se retirer au Berceau et en avait même prévu les détails, il y a quelques années. Mais les restes d'une ardeur inlassable ne lui auraient pas permis d'y rester, et sagement il prit sur place une demi-retraite, qui lui permit encore d'obliger ses nombreux amis. Il est mort pieusement comme il avait vécu, à Saint-Bernard.

Nous avons donc là-haut un camarade auprès de Zachée et de saint Mathieu, mais nous n'avions personne dans le groupe des *confesseurs pontifes*. C'est Mgr Clerc-Renaud qui désormais nous y représentera. Et il est représentatif : « Je vous envoie un petit Hercule », écrivait de lui le bon Chartreux qui l'aiguilla vers le Berceau. En 93, il partait pour la Chine comme beaucoup des nôtres. Il y travailla d'abord sous les ordres d'un autre ancien, lyonnais comme lui : M. Gonon. Il

était à la bonne école et à son tour devint un directeur de district remarquable. Vingt ans plus tard, il succédait à Mgr Vic comme vicaire apostolique du Kiang-Si ; il fit de la très bonne besogne, mais après la guerre, le manque de sujets français obligea à faire appel à des Lazaristes américains, et Mgr Clerc-Renaud leur passa la direction du Vicariat. Il se retira à Bordeaux, où le voisinage le ramena souvent à Dax et au Berceau.

Un peu plus jeune et orienté vers d'autres activités était notre grand ami, le secrétaire général de la Congrégation, M. Coste. Il vint à l'*Orphelinat* après la mort prématurée de sa mère, et les sœurs se souvinrent longtemps de sa première étude. On lui avait donné un porte-plume et un cahier. Il pencha la tête qu'il ne releva plus, tira la langue et écrivit jusqu'au moment de la sortie. Depuis... il a continué. La série des cahiers qu'il a noircis, dans ses années de professorat, faisait fléchir les étagères de son bureau et de sa bibliothèque. Un essai de bibliographie des études qu'il a publiées comporte 115 numéros et on ne répond pas qu'elle soit complète. Plâtré sur sa couche de moribond, il avait fait installer en travers du lit une table où il corrigeait encore des épreuves. Tous ces travaux de circonstance, de polémique ou de commande n'étaient pas d'égale valeur littéraire, mais tous portaient la marque d'un labeur acharné et consciencieux, de la sincérité historique la plus scrupuleuse.

Le merveilleux c'est qu'il ait pu fournir cette somme de travail avec les débris de santé qui lui restaient. On sait la brutale franchise de M. Péchaud lui remettant un vieux bréviaire au jour de son sous-diaconat : « Tenez, vous n'auriez pas le temps d'en user un neuf : celui-là vous suffira bien ». Dix fois les médecins avaient prononcé qu'il ne passerait pas l'année ou le mois.

Il haussait les épaules, entreprenait un nouvel ouvrage et enterrait le médecin.

Le merveilleux c'est encore qu'il n'ait pas cherché dans ses travaux et dans ses souffrances une excuse à un certain isolement : il resta malgré tout l'homme le plus sociable du monde. On eût dit qu'il n'avait autre chose à faire qu'à vous écouter, vous sourire et vous rendre service, aussi longtemps que vous vouliez bien abuser de lui, et surtout si vous veniez du Berceau ou de sa part. L'Académie française lui a décerné, en 1922, le *prix Berger* et, en 1933, le *Grand Prix Gobert*. Il est à croire que saint Vincent, dont il a parlé si pertinemment, lui a réservé une récompense plus appréciable encore.

Plus près de nous, à Dax, s'est éteint, octogénaire, M. Paul Cardin, professeur émérite d'un certain nombre de nos générations. Il avait payé *un peu plus* que d'autres cette rançon presque inévitable du célibat qu'est l'originalité. Une de ses douces manies était la phobie du courant d'air, poussée aux limites de l'in vraisemblable. Il n'a jamais fait sa classe qu'entre les trois surfaces d'un paravent ; il tournait les pages du missel, sans brusquerie, pour ne pas provoquer de remous atmosphériques, et s'enrhuma *rétrospectivement*, parce que son malin de servant s'excusa de ce que pendant toute la messe il avait laissé ouverte... *la porte* de la Sainte Table ! — « Ah ! je sentais bien quelque chose », fit-il sans réfléchir. Après quoi, de la meilleure foi du monde, il s'en allait pêcher sous l'arche d'un pont.

A ces exagérations près, c'était un *professeur-né*, d'un esprit très clair, consciencieux, exigeant et obtenant de nous un maximum de travail qui aujourd'hui paraîtrait inhumain. Et nous trouvions tout naturel ces trois devoirs par étude et ces quatre leçons que chacun venait impitoyablement réciter devant le fameux

paraient. Avec des manuels grossiers et des méthodes encore barbares, il obtenait des résultats remarquables. Ajoutons qu'il avait au plus haut point le souci de nos âmes d'enfant. Quelques excentricités ne sauraient lui enlever le mérite de très réelles qualités.

Enfin, nous avons perdu un des types les plus représentatifs du vieux Berceau : le bon frère *Valentin* qui, avant l'ère des pétrins mécaniques, avait pétri de ses rudes bras le pain de *quarante-deux* générations. Tout a été dit sur sa piété profonde et simple, son dévouement inlassable et souriant, son amour de l'enfance, mais on ne sait pas assez son attachement à l'œuvre et à la seconde patrie qu'il s'était choisie librement. Quand vint la guerre et que, sujet autrichien, il se vit suspecté, traqué, expulsé, il éprouva l'une des plus grandes douleurs de sa vie et, la mort dans l'âme, partit pour son pays, comme un exilé. Nous avons perdu toute trace, mais très vite après l'Armistice, nous reçûmes la plus invraisemblable et la plus indéchiffrable des lettres : les mots étaient découpés en syllabes et l'orthographe était si bizarre que l'œil ne retrouvait aucune des combinaisons connues. Alors l'un d'entre nous s'appliqua à prononcer de son mieux ces éléments phonétiques, tandis que les autres, les yeux fermés, essayaient de grouper ces sonorités et d'en faire jaillir un sens. Et le sens était si sublime que la lettre aurait mérité d'être relue à genoux. Le bon frère *Valentin*, en des termes d'une humilité et d'une délicatesse infinie, suppliait qu'on lui permit de venir achever ses jours au Berceau et d'y employer ses dernières forces. Il n'y avait qu'un mot de fierté pour souligner que, Yougoslave, il était maintenant l'allié de la France. Quand il revint, il éclatait de bonheur et sa pelle à enfourner lui fut douce à la main, plus que ne le fut jamais une crosse d'évêque ou un bâton de maréchal.

Quelques mois après, c'était la fête du Berceau avec la réunion officielle du Conseil d'Administration des Orphelinats et des Hospices, dont le Préfet et le Sous-Préfet sont membres d'office. Ils n'y assistent pas ; mais comme il pendait encore quelques fils de ce qui avait été *l'union sacrée*, le Sous-Préfet de Dax nous fit l'honneur exceptionnel d'accepter l'invitation et de prendre place aux côtés de l'Evêque. En attendant l'heure, on avait confié le personnage officiel à votre secrétaire, avec mission de le piloter dans la maison qu'il était heureux de connaître, sinon d'inspecter. C'était un ancien combattant, sympathique, d'esprit large et sans préjugés, à peine un peu gêné sur le terrain extrêmement cléricalisé qu'il n'était pas accoutumé à fouler.

On commença par la boulangerie et on lui narra l'odyssée du frère. Cela lui parut très bien ; mais l'esprit administratif reprenant ses droits, il demanda si nous nous y retrouvions à faire le pain nous-mêmes, tous comptes faits et le boulanger payé. — « Mais, c'est que le boulanger n'est pas payé du tout ; il a fait vœu de pauvreté, travaille au pair pour le bon Dieu, et ne touche pas un centime ». M. le Sous-Préfet écarquilla les yeux ; comme les termes employés étaient étranges il n'insista pas, mais commença à soupçonner que tout cela pouvait être fort beau.

On arriva à l'étable où un bon vieux édenté s'occupait à traire les vaches avec des gestes doux et des mots tendres, qui avaient l'air de ravir les patientes.

— Et celui-là aussi est au pair ? s'enquit le visiteur.

— C'est beaucoup mieux, monsieur le Préfet. Il s'est retiré ici avec sa meilleure vache et un pécule important dont il a constitué héritier l'Orphelinat de la maison. Il s'est réservé toutefois un prélèvement annuel sur les rentes, avec lequel le jour de sa fête, pour la saint

Étienne, il offre un dessert de matrons aux 200 enfants de la maisonnée. Tout le reste, capital et travail, il l'abandonne et avec amour.

Près de là, un porcher, fidèle et dévoué comme Eumée, « le divin porcher » de l'Odyssée, pour épargner le maïs de la grange, faisait bouillir d'énormes brassées d'onagre aux larges fleurs jaunes, qu'il avait cueillies sur les talus de la voie et dont il savait friand le troupeau de ses nourrissons.

— Celui-là, Monsieur le Préfet, est plus exigeant. Il travaille pour son tabac et par surcroît pour la fierté de régner sur la plus belle porcherie de la région.

Dans un coin de la basse-cour, une petite vieille, proprette et agile, surveillait aussi la cuisine de 300 poules ; mais elle était désespérément triste et avait commencé une neuvaine, disait-elle, parce qu'une épidémie semblait vouloir se déclarer dans son poulailler. C'était la femme du vacher et elle travaillait aux mêmes conditions. M. le Sous-Préfet ne se hasarda pas à demander ce qu'était « une neuvaine ».

Il voulut ensuite visiter les cuisines et trouva là trois religieuses qui s'étaient levées à 4 heures, avaient allumé leurs fourneaux, à 4 h. 1/4 et ne les avaient quittés que pour aller à la chapelle. Elles allaient ainsi durant des années, sans autre congé qu'une retraite annuelle ; le tout pour l'honneur d'une robe si lourde et si solide qu'elle leur durerait toute la vie, et si après leur mort on ne la donnait pas à une autre, c'est qu'elles tenaient à l'emporter dans le cercueil, comme leur robe de nocé. M. le Sous-Préfet cessa de demander si elles étaient au pair.

La buanderie s'ouvrait à côté, une bonne sœur surveillait le séchoir où éclatait, éblouissant, le seul objet de luxe de la maison : les cornettes immaculées que, la veille, Nausicaa chrétienne, elle avait brassées hardiment dans les baquets mousseux des lessives.

— Ce blanc la change, M. le Préfet, autrefois elle travaillait dans l'encre d'imprimerie : c'est la fille de Perrin, l'éditeur parisien ». M. le Sous-Préfet se retourna pour bredouiller un « Au revoir, Madame » et souleva son képi brodé, dont il était de moins en moins fier.

Puis on croisa des bouviers volontaires, expulsés de chez eux par des belles-filles acariâtres ; de vieux professeurs qui, dans une administration d'Etat auraient émargé depuis longtemps aux pensions et retraites et qui, ici, continuaient indéfiniment à commenter Démosthène et Lucrèce, aux appointements maximum de 10 fr. par mois ; des directeurs et directrices qui, merveille ! n'avaient pas d'appointement du tout.

M. le Sous-Préfet pénétrait dans un monde insoupçonné et déraisonnable, où la logique humaine perdait ses droits. Mais il était de bonne foi : il comprit qu'il ne comprenait pas tout et que tout de même il n'avait qu'à admirer. Il le fit. Quand il entendit, au Conseil, le prix de la journée d'hospitalisation qui, à confort égal, était le tiers de celui des établissements similaires d'Etat, il déclara que les administrations officielles pourraient prendre ici des leçons d'économie, d'ordre et de désintéressement.

Son inspection avait eu quelque chose de symbolique. Pendant trois quarts d'heure s'était renouvelée cette rencontre, ou ce heurt, entre l'administration pure et la charité pure. Elle aurait pu aussi bien être plaisante et il eût suffi, à un Courteline, de cinq ou six phrases prudhommesques, prêtées à propos au sous-préfet, pour créer une scène irrésistible. Mais il y avait aussi du tragique dans cette confrontation de deux mondes, qui étaient différents et qui pouvaient devenir opposés. Déjà alors, mais surtout aujourd'hui, on doit se demander si « ceci tuera cela ». La *cornette* ou la *casquette* ? Des cœurs ou des guichets métalliques ? Des âmes ou

des numéros ? La pensée fait frémir que ces sentiments infiniments délicats, ces floraisons exquisés d'humanité et de chrétienté pourraient être dispersées et détruites. Et pourtant nous courons vers l'Etat totalitaire où tout ce qui n'est pas d'Etat doit disparaître. Et la charité, pas plus que la sainteté, la justice, la vérité, la liberté ne peuvent être d'Etat sans se renoncer et se contredire. Et alors — même au cas où le progrès matériel dût en être quelque peu accéléré, ce qui n'est pas sûr et a si peu d'importance ; même au cas où le bonheur terrestre pourrait en être augmenté et fabriqué en série, ce que personne ne croit — si ce progrès matériel doit commencer par anéantir le troisième monde dont parle Pascal, celui du cœur et de la charité, celui-là seul qui, au-dessus même de la pensée, fonde la suprême dignité de l'homme, alors, périsse ce progrès qui ne serait qu'une lamentable régression et un écroulement dans le matérialisme de l'idéal vraiment humain.

*Le Berceau* est un de ces innombrables lieux géométriques où fleurit ce troisième ordre. Serait-il menacé ? Quels que soient les nuages qui puissent s'amonceler sur sa coupole dans des temps prochains, nous terminerons cette 17<sup>e</sup> assemblée par un acte de foi en la Providence et en la pérennité de notre Berceau.

Th[éobald] LALANNE.

---

### **GRENAY (Pas-de-Calais)**

LA MISSION CHEZ LES MINEURS : décembre 1936

La Mission de Grenay était placée sous le patronage de Marie Immaculée et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : il fallait exprimer cela d'une façon sensible. Les Filles de la Charité s'en sont chargées et très bien.

acquittées ; elles ont mis Marie Immaculée à la place d'honneur, au-dessus du grand autel, dans une auréole lumineuse ; puis sur la chaire ordinaire qui, pour la circonstance, a été désaffectée pour défaut d'acoustique, elles ont dressé une délicieuse chapelle où sainte Thérèse trônait au milieu des fleurs et des lumières.

La première cérémonie plus notable fut le Cortège de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, où elle défila : enfant, avec sa poupée, écolière avec son cartable, communicante avec ses livrées, religieuse avec son costume. Et elle n'était pas seule, elle était escortée d'un groupe gracieux d'enfants, de compagnes d'école et de première communion, de consœurs carmélites.

Le jeudi 10 décembre 1936, était le jour fixé pour la visite de Son Exc. Mgr Dutoit. On se disait avec inquiétude : « Comment fera-t-on pour caser tout le monde ? On y est à peine parvenu, vaille que vaille, les premiers jours. Comment cela va-t-il se passer ? »

Et en effet, pour du monde, ce fut du monde, pour une foule ce fut une foule ! Mais par un miracle de compression, tous, assis ou debout, trouvèrent à se loger, non dans des fauteuils d'orchestre, certes, mais à une place parcimonieuse.

Son Excellence adressa à cette affluence quelques mots de félicitations, d'encouragements, des vœux de bonne et fructueuse mission, d'où chacun doit sortir chrétien, plus convaincu pour lui-même, et chrétien plus convainquant pour les autres, par l'Action catholique. Nous sommes persuadés que Monseigneur a emporté de ce contact avec notre paroisse une excellente impression. Qu'il soit filialement remercié de son aimable visite, de ses paroles de chef et de père.

Nous avons failli manquer la visite de Monseigneur, car la veille il avait été fortement grippé, et il n'aurait pu venir si, comme disait le P. Bizart, « il n'avait passé

sa grippe à son vicaire général ». C'est pourquoi nous avons regretté l'absence de ce dernier, mais nous avons eu la visite de Son Excellence.

La troisième cérémonie, dont nous ne devons pas oublier de faire mention, fut la *bénédition solennelle des Enfants* le dimanche 13. Nous n'avions fait qu'une réclame modérée, car où aurions-nous mis les 2.000 enfants à pied ou à bras et leurs parents ? Et bien nous en prit, car nous avons craint un moment de devoir sortir dehors par une température peu printanière.

Quelle belle et touchante cérémonie ? « *la cérémonie des mouchoirs* », comme l'appelait le P. Bizart. Et en effet les mouchoirs sortirent et essuyèrent bien des yeux humides. Après le beau sermon du P. Rousset, le P. Bizart, entretint un dialogue émouvant avec les centaines d'enfants qui protestèrent de leur amour pour les parents, pour la bonne Mère, et le petit Jésus, le tout entremêlé de chants, patiemment préparés pendant la semaine précédente, et au cours desquels, les enfants agitaient leurs roses avec entrain et harmonieux ensemble.

Mais il y eut des surprises. D'abord la consécration à la Sainte Vierge, prononcée d'une voix assurée par deux fillettes, les remerciements aux parents formulés avec netteté par une autre. Mais que voyons-nous ? Un garçon qui monte dans la chaire. Est-ce une gaminerie ? Va-t-il descendre ? Il n'en a pas envie. On le regarde, mais on dirait un curé : soutane noire, surplis, étole, barrette, rien ne manque. Et voilà ce curé en miniature qui vous sort sans se troubler un sermon bien tourné, débité à haute et intelligible voix. Belle surprise en effet.

Après la bénédiction des enfants donnée par M. le Curé, vint le salut et la bénédiction du Saint-Sacrement, puis un dernier chant : « Bonne Mère, bonsoir ! »

Mais les plus belles fêtes ont une fin. Tout le monde se retira bien content de cette inoubliable cérémonie.

Souignons pour terminer le dévouement et le zèle de nos missionnaires. Ils ont d'abord visité toute la paroisse sans passer une seule maison, un seul baraquement, et ils ont partout été reçus, souvent aimablement, toujours correctement. Et puis que de belles illuminations ils nous ont données au prix de beaucoup de peines ! Que de travail dans la préparation des fêtes ! Que de fois ils ont adressé la parole, aux enfants et aux grands, avec une éloquence « lazarisite ». Qu'ils en soient remerciés.

Contrairement à la mission de 1926, où les vides devinrent de plus en plus nombreux à partir de la deuxième semaine, l'affluence aux saluts du soir, en 1936, alla toujours en augmentant jusqu'à la fin.

Nous le devons aux saintes Patronnes de la Mission, à Marie Immaculée et sainte Thérèse. Ce qu'elles nous ont amené de monde ! Ainsi le lundi 21 décembre où on distribua la Médaille miraculeuse il en fallut 13 grosses, rien que pour les présents, avec interdiction d'en donner pour les absents. Ce qui fait qu'il y avait ce jour-là 1.872 personnes. Et les autres jours, ce fut pareil ou presque, toujours de 1.300 à 1.800.

Nous le devons aussi évidemment à la bonne volonté des paroissiens qui ne s'est jamais démentie. Mais, ne le devons-nous pas surtout au P. Bizart qui est un animateur et un organisateur de premier ordre ? Les Pères Rousset et Rouanet, au dévouement et à l'éloquence desquels nous rendons hommage, étaient à bonne école avec un pareil instructeur.

Tous les soirs, il y avait du nouveau, illuminations variées et surtout cortèges touchants. Et pour voir du nouveau, pour voir ses enfants, on venait, on revenait, on accourait.

Parlons un peu des principaux cortèges :

*Jeu*di 17 : Cortège de la Vierge de la Médaille. En avant, des anges et des filles de la persévérance portant des banderolles, des médaillons, des coussins rappelant les différentes phases des apparitions de 1830. Puis, la bienheureuse Catherine Labouré, en costume de novice, précédée du petit ange conducteur, et accompagnée d'Enfants de Marie. Enfin la Sainte Vierge elle-même, dans le costume qu'elle portait, lorsqu'elle se montra à la Voyante et lui révéla la Médaille.

*Dimanche* 20 : Fête du travail chrétien. Cortège de petits travailleurs : enfants costumés en mineurs, menuisiers, maçons, marmitons et marmitonnes, pâtisseries, lessiveuses, repasseuses, cultivatrices et surtout trieuses de *gaillettes*. Spectacle curieux et original, qui avait attiré énormément de monde, surtout les parents des enfants, qui eurent ainsi l'occasion de les admirer et d'entendre une bonne parole.

*Lundi* 21 : Cortège du sacerdoce avec toute la hiérarchie des enfants de chœur, des minorés, des diacres et sous-diacres, des prêtres enfin. Ministres sacrés en miniature, avec les ornements de leur ordre, à leur taille, s'avancant gravement et modestement, comme pénétrés de la sainteté de leurs fonctions. Serait-ce un présage de l'avenir ? Inutile de dire que bien des yeux de mamans se mouillèrent.

*Mercredi* 23 : Encore une cérémonie émouvante. L'Appel de Jésus en Croix. Devant un Calvaire monumental dressé au-dessus du maître-autel, supplications, implorations de pardon faites par des enfants (décidément ils étaient toujours à l'honneur) au nom de tous les assistants. Et tout avec des chants appropriés, non seulement pour cette cérémonie de la Croix, mais encore pour les cortèges dont nous avons parlé, chants appris patiemment et parfaitement par l'infatigable P. Bizart.

La Mission finit en apothéose le 25 décembre. Quel monde à la messe de minuit ! comment a-t-on pu loger, vaillle que vaillle, tous ces gens, grandes personnes pour la presque généralité ?

Trois messes y ont été célébrées successivement par le P. Bizart, selon le privilège dont jouissent les Lazaristes. Elles n'ont pas paru longues, puisque tout le monde est resté à son poste. Comment, en effet, trouver le temps long, au milieu des flots d'harmonie tombant de la tribune ?

Et que de communions ! Au moins 700. Deux prêtres les ont distribuées de l'élévation de la première messe à l'Evangile de la troisième. Comme c'était beau, comme c'était touchant, ce baiser de Jésus aux âmes pacifiées !

Notons qu'à la messe de minuit ont été inaugurés une nouvelle chasuble gothique du plus bel effet, et vingt nouveaux costumes complets d'enfants de chœur, dus à des doigts experts. On aurait dit des cardinaux, car rien ne manquait, pas même le camail et la croix pectorale. De quoi rendre jalouses les Eminences rouges !

Dans la matinée, il y eut encore bien des communions à la messe de 7 heures. A la grand'messe, la chorale interpréta une belle messe en musique et chanta beaucoup mieux que le célébrant, devenu subitement aphone.

Ce même 25 décembre devait voir la clôture de la Mission, les adieux des Missionnaires. Ce n'est pas sans émotion qu'ils quittèrent notre paroisse où ils avaient rencontré tant de braves gens, tant d'âmes dociles, tant de concours et tant de bonnes volontés. Et ce n'est pas sans tristesse que nous voyons partir ceux qui avaient fait tant de bien parmi nous, auxquels on s'était si bien habitué, dont les 22 jours parmi nous avaient paru si courts. « C'est trop court » disaient certains. Oui, mais d'autres âmes les attendent, il faut

se séparer. Comme précieuse consolation, le P. Bizart, avant de descendre de chaire, donna aux assistants la bénédiction papale avec l'indulgence plénière attachée à cette bénédiction.

Une chose restait à faire. M. le Curé devait remercier les Pères, mais, hélas ! sa voix n'était pas revenue. M. le Vicaire se dévoua donc, malgré une émotion bien compréhensible et distribua les remerciements aux Pères et à la paroisse, avec le savoir-faire d'un vieux routier.

Et maintenant souhaitons que les fruits que la Mission a produits durent plus qu'un feu de paille, qu'ils demeurent toujours. Que les bons restent meilleurs, que les convertis montrent par leur persévérance la sincérité de leur conversion, car il y a eu un bon nombre de retours.

Et pour terminer, faisons un peu de statistique : *Personnes qui ont fait leur Mission complète, c'est-à-dire avec confession et communion* : Enfants : 415 ; hommes et jeunes gens : 312 ; jeunes filles : 342 ; dames : 301 ; au total : 1.370.

*Nombre des communions, y compris les réitérées*, 3.529.

*Réunions spéciales aux hommes* : de 300 à 400.

*Réunions générales* (nous l'avons déjà dit) : 1.300 à 1.800.

Les hommes et jeunes hommes ont reçu comme souvenir de Mission un beau Christ. Les dames et jeunes filles une grande et belle image. Conservez précieusement ces souvenirs, ils seront votre sauvegarde, et vous rappelleront vos résolutions de mission, dont la fidèle observance vous conduira au ciel, au vrai Paradis que vous ne trouverez jamais sur la terre.

(*L'Ami du Mineur*, Grenay, janv.-févr. 1937).

# ESPAGNE

## BARCELONE

M. MICHEL PINTADO (1896-1937)

### *Notes biographiques*

M. Michel Pintado est né à Barbastro (Huesca), le 28 septembre 1896. Le 14 août 1907, reçu à l'Ecole Apostolique de Bellpuig il s'y fit de suite remarquer par sa solide piété et son application.

Le 4 août 1911, admis au séminaire interne, alors à Espluga de Francoli, il profita fort bien de ses deux années de probation sous la direction du regretté M. François Pons ; et poursuivit ses deux années de philosophie à Dax (1913-1915), sous la sage direction du bon M. Théodore Kieffer.

Rentré en Espagne il assista, comme nos étudiants le faisaient alors, aux classes du séminaire diocésain de Barcelone. Mais durant l'année 1918-19, le visiteur, M. François Vilanova, nomma M. Pintado, encore étudiant, professeur de mathématiques de ses condisciples qui cessèrent dès lors de se rendre aux classes du Séminaire diocésain. Au mois de juin 1919, en la fête du Sacré-Cœur, il émit ses vœux perpétuels qu'avait retardés l'obligation du service militaire.

Ordonné prêtre à Lerida le 25 janvier 1920, il fut placé tout de suite à Palma et voué à l'enseignement. Au mois de juin 1921, en qualité de secrétaire du visiteur, il était transféré à Barcelone ; en 1931, il est délégué de la maison de Barcelone à l'assemblée provinciale. Il demeure à Barcelone jusqu'au 20 juillet 1934 pour aller alors à Palma, prendre la direction des clercs du séminaire interne.

C'est en cet office de directeur qu'il est mort saintement à Palma le 27 avril 1937 (R. I. P.).

Durant son séjour de 13 ans à Barcelone, outre son office de secrétaire on lui confia divers ministères : d'abord aumônier au Collège Saint-Vincent-de-Paul,

dirigé par les Filles de la Charité, et puis directeur des Enfants de Marie au susdit collège et à ceux de Saint-Augustin et d'Aldana, tenus aussi par les Filles de la Charité.

Malgré sa fragile santé, M. Pintado a bien rempli tous les postes qui lui ont été confiés et pour le plus grand profit des âmes, a exercé le ministère sacerdotal au dedans et au dehors. Justement estimé par ses dirigés pour sa piété, sa prudence et son esprit surnaturel, il se faisait aussi aimer de ses confrères, par sa constante disposition à leur rendre service.

Mais surtout il faut dire de notre regretté défunt qu'il possédait les trois qualités requises pour le poste spécialement délicat de directeur du séminaire interne.

1<sup>o</sup> Il était rempli de l'esprit de la petite Compagnie, travaillant à s'y perfectionner de plus en plus. Ses notes intimes, que j'ai eu le plaisir de lire après sa mort, en rendent un éloquent témoignage.

2<sup>o</sup> Il avait un extérieur attrayant, et possédait la plus absolue confiance, bien méritée d'ailleurs, de tous nos chers frères séminaristes.

3<sup>o</sup> Il avait acquis une grande connaissance de la vie spirituelle par la pratique du confessionnal et par la sérieuse lecture des auteurs ascétiques.

On espérait profiter bien longtemps encore des excellents services que ce cher défunt rendait à la petite Compagnie. Mais le bon Dieu nous l'a ravi pour lui donner l'éternelle récompense. Le 21 avril il subissait une opération chirurgicale qui s'annonçait sans péril ; mais inopinément elle provoqua la paralysie de l'appareil digestif qui nous l'enleva le 27 avril, à 5 heures du matin. Son souvenir et ses mérites nous le font regretter spécialement dans les tragiques épreuves que, dans la tourmente espagnole, subit notre chère province !

*Palma*, le 24 mai 1937.

Eugène COMELLAS.

## LES MARTYRS DE GIJON

*Parmi les nombreuses victimes des troubles d'Espagne, il est encore prématuré de prétendre posséder des détails sur leur mort. Insérons donc ici comme page spécimen de ce glorieux martyrologe toujours ouvert quelques brèves données sur nos confrères, victimes de Gijon. Paris, ce 4 juin 1937. F. C.*

Les RR. PP. Amado Garcia, Gutiérrez, Atanes et Granado, Lazaristes, sont morts pour Dieu et pour l'Espagne. Ils ne sont pas tombés à la guerre : c'est l'hérésie et la haine qui, d'eux, ont fait des martyrs.

### LE PÈRE RICARDO ATANÈS (1875-1936)

Sa blanche chevelure le rendait vénérable, mais sa grande bonté et sa tendre piété attiraient les âmes : il fut la première victime de la révolution. Obligé, bien malgré lui, de revêtir des habits civils, il sortit de notre résidence le 19 juillet, fête de notre bienheureux Père, pour se réfugier dans une maison amie où il ne put rester que 3 jours, car les charitables propriétaires, suspects aux révolutionnaires comme nationalistes, durent songer à la fuite, avertissant notre confrère de pourvoir lui-même à sa sécurité. Le P. Atanès alla donc frapper à la porte d'une maison plus humble et moins surveillée... mais là il fut arrêté au bout de 3 ou 4 jours par les communistes sous l'inculpation de militant. Quel ridicule prétexte, mon Dieu ! lui qui ne s'était jamais servi d'autre arme que la prière. Des nombreuses bombes que les héroïques révoltés de la caserne de *Simanas* lançaient contre la ville pour punir les assassins, quelques-unes avaient éclaté sur le toit de la maison où se cachait le P. Atanès. Les rouges, qui voyaient partout des miliciens ennemis, entrèrent en furieux dans la maison et proférant des menaces et des injures, emmenèrent le seul homme qu'ils y trouvèrent, c'était le P. Atanès qu'ils voulurent fusiller sur-le-champ malgré ses protestations d'innocence ; mais, sur les instances de l'un d'entre eux, moins cruel que les autres, ils décidèrent de le transporter dans l'église de la Congrégation. Étendu par terre, infirme, maltraité et tout ensanglanté, il resta là plusieurs jours sans qu'on lui donnât à manger. Son calvaire commençait ; pendant 56 heures on ne lui offrit pas même un verre d'eau ; mais les insultes et les mauvais traitements ne lui étaient pas épargnés. Comme l'église de la Congrégation était trop étroite pour contenir, même debout, la foule des détenus, on transféra le P. Atanès avec un groupe à l'église de Saint-Joseph, sous la garde de sbires communistes, sortis des bas-fonds de la société. Enfin, dans les premiers jours d'août, Dieu voulut couronner son martyr. Sous prétexte d'un bombardement aérien, la populace, ivre de sang et de vengeance, courut vers la prison, réclamant à grands cris la mort des innocents prisonniers. Il y eut

des hésitations de la part des autorités, et des pourparlers, entre les membres du comité directeur, encore non complètement bolchevisé; on essaya des compromis, on fit des promesses, mais rien ne put triompher de la férocité de ces femmes en délire et d'hommes alcooliques. Les autorités durent céder à la prétendue voix du peuple. L'innocent vieillard, dont la blanche chevelure imposait le respect, fut jeté dans un camion, et au milieu des malédictions et insultes d'une foule en délire, il fut fusillé avec les autres détenus sur une des collines qui entourent Gijon.

#### LE PÈRE PELAYO GRANADO (1895-1936)

Il était allé prêcher dans un petit village des environs de Luarca, et devait rentrer à Gijon le jour de Saint Vincent, mais cela ne lui fut pas possible. A la suite d'une avance faite par les nationalistes, les rouges ayant dû évacuer la paroisse où le P. Granado venait de prêcher avaient emmené notre confrère pour le fusiller à Gijon. On ignore comment il mourut. L'unique renseignement que nous avons pu recueillir, c'est qu'en le menant au lieu du supplice, ses bourreaux lui prodiguèrent toutes sortes d'injures.

#### LE PÈRE ANDRÉ GUTIÉRREZ (1886-1936)

Il était resté dans notre maison de Gijon avec le P. Amado et le frère Jimenez sans se décider à sortir, malgré les supplications de nos sœurs et de quelques femmes pieuses qui s'intéressaient à son sort. Un jour le P. Gutierrez fut appelé au téléphone; c'était une de ses pénitentes, lui dit-on, et il le crut en toute simplicité. La personne en question lui demanda si le croiseur *Cervera* était dans le port: ce vaisseau était alors la terreur de Gijon. Sans se rendre compte de ce fait et de ce que les téléphones étaient surveillés et contrôlés, il répondit à son interlocuteur et lui donna d'amples détails sur la présence du croiseur et sur certaines de ses caractéristiques techniques. Une demi-heure après, les miliciens qui, quelques jours auparavant venaient souvent le voir comme amis, envahirent la maison et il dut partir avec eux pour ne plus revenir. Le soir même on parlait en ville de l'arrestation d'un religieux espion qui avait été fusillé pour complicité avec le *Cervera*. En vain on essaya de recueillir auprès de quelques communistes des détails sur son sort: soit dans les prisons, soit dans les comités, personne ne savait ou ne voulait dire quoi que ce soit à son sujet, de sorte que tout espoir se perdit bientôt de le savoir en vie.

#### LE PÈRE AMADO GARCIA (1903-1936)

Il était supérieur de la maison où il restait seul avec le frère Jimenez. Les conseils qu'on lui avait donnés de fuir étaient restés inutiles: il était convaincu qu'on ne le poursuivrait pas comme prêtre, bien que déjà 60 prêtres ou religieux de

différents ordres, eussent été supprimés l'un après l'autre. Depuis quatre mois, arrestations et crimes augmentaient chaque jour. On réussit cependant à convaincre le P. Garcia de se mettre à l'abri de la persécution, et de sortir sous un déguisement. Il alla se cacher dans la pauvre demeure d'un homme qui, bien qu'appartenant à la gauche, hospitalisait le seul curé de la ville qui fût encore en vie, celui de Saint-Laurent.

Mais à peine 24 heures s'étaient écoulées depuis son arrivée dans ce refuge que, craignant d'être une charge et un danger pour cette maison hospitalière, il retourna à sa résidence, sans écouter les supplications de ses amis. Sans doute la voix de Dieu, l'appelant au martyre, avait-elle plus d'empire sur lui... Et, d'ailleurs, la Providence divine permit que ce fût un membre de sa famille qui fut la cause indirecte de son arrestation et de sa mort. En effet, le soir de ce même jour, notre bon frère Jimenez était sorti pour aller acheter dans un village voisin quelques provisions de bouche, car la faim se faisait déjà sentir parmi la population civile. Il passait sur le pont, à l'extrémité de la magnifique place de Gijon, lorsque des sentinelles l'arrêtèrent, braquant sur lui leurs fusils. Tremblant et troublé, il répondit, sans se rendre compte de son imprudente sincérité, aux questions qui lui furent posées. « Qui êtes vous ? » — « Je suis un pauvre frère laïque » — « De quel couvent ? » — « Des Pères Paulistes » — « Où sont ces Pères ? » — « Quelques-uns ont été fusillés, et nous ne savons pas où sont les autres » — « Et toi, où demeures-tu ? » — « Dans notre maison avec le Père supérieur » — « Suis-nous », disent-ils en terminant. Et encadré par eux, le pauvre frère fut mené à la *Chéca*, et soumis à un habile et minutieux interrogatoire.

Peu de temps après, le P. Amado était arrêté et mené avec le frère à l'église de la mission où le rejoignirent 290 individus amenés là ce même soir. Que se passa-t-il dans cette prison ? Nous le savons par le récit qu'en fit quelques jours après, les larmes aux yeux, celui qui avait été le compagnon du P. Amado pendant cette dernière nuit.

« Il passa des heures et des heures à nous confesser tous, puis la figure radieuse, le bon Père nous invita à réciter le chapelet. Enfin, après nous avoir donné sa bénédiction, il nous dit de nous reposer. Presque tous, nous avions apporté : matelas, couvertures et oreillers pour ne pas dormir sur le sol que recouvraient les immondices laissées par le grand nombre de prisonniers ayant séjourné dans ce local. J'observai que le P. Amado, n'ayant rien apporté pour se coucher, s'était retiré à l'écart ; je l'appelai et l'obligeai à se coucher à côté de moi... ce qu'il fit, et quelques instants après, il dormait profondément.

« Vers deux heures du matin, nos bourreaux parurent et lurent une liste de prisonniers qu'ils mirent immédiatement, à leur grande surprise, en liberté... Lorsque le chef des bourreaux arriva au nom du P. Amado, il le prononça sur un ton mélangé de haine et d'ironie — *Amado Garcia, religieux* — j'eus quelque peine à réveiller le bon Père. Il se présenta à

ces hommes néfastes qui lui dirent aussi, comme aux autres, mais sur un ton bien différent : « *On va, toi aussi, te mettre en liberté... attends ici, à gauche...* » Le Père comprit, et se tournant vers moi, visiblement ému, il me dit : « *Adieu, jusqu'à l'éternité* ». Puis, s'approchant des sbires moqueurs et leur montrant le frère Jimenez, il leur dit : « *Tuez-moi, mais ne faites aucun mal à ce bon vieillard ; il n'a rien fait de mal, c'est notre serviteur* ».

Le jour ne s'était pas encore levé... A la porte du cimetière s'arrêta une voiture d'où descendirent quelques assassins entraînant un jeune prisonnier, résigné et calme, c'était le P. Amado condamné à mort pour l'effroyable crime d'être un saint prêtre. Un témoin de ses derniers moments rapporte ses dernières paroles : « *Tuez-moi au plus tôt, mais ne me martyrisez pas ; que Dieu vous pardonne, comme je vous pardonne moi-même.* » Le premier coup de feu dut être tiré au moment où il les bénissait, car le projectile, après avoir traversé l'avant-bras, alla se loger dans le crâne à la hauteur du front. Un nouveau coup tiré sur la tempe droite lui enleva la vie. Par l'entremise de quelques femmes dévouées, nous avons pu racheter son corps et l'enterrer dans un tombeau particulier.

Quelques photographies du lieu de son martyre ont pu être tirées et l'on a recueilli une serviette imbibée de son sang précieux. Puisse ce récit constituer une page glorieuse dans les Annales de notre Congrégation en Espagne et dans l'histoire de notre petite maison de Gijon.

(Traduction Emile BOUDAT)

Joachim-T. LOZANO.  
*Annales*, 1937 n° 5

---

## GRÈCE

### PAQUES 1937 A SANTORIN

Des Cyclades qui s'égrènent entre la Grèce et l'Asie-Mineure au nord de la Crète, l'île de Santorin est sans contredit la plus pittoresque, la plus émouvante, la plus extraordinaire. Il faudrait emprunter à M<sup>me</sup> de Sévigné ses épithètes pour expliquer son charme non pareil. Mais quelle surprise de s'y entendre saluer en français : « *Bonjour, monsieur... Bonjour, madame...* » par des enfants aux yeux noirs qui semblent vous reconnaître. C'était le jour de Pâques : la grand'messe se déroula avec un cérémonial auguste dans l'église

byzantine aux imposantes coupoles, l'évêque officiant lui-même ; les chants furent magnifiques, surtout le *Gloria* et le *Sanctus*, et l'organiste lancé mêlait dans les intervalles à la musique sacrée une musique d'opérette ou de cirque qui mettait l'assistance dans une joie d'alleluia. Mais voici que le curé, après quelques paroles en grec, nous salua à son tour dans le plus pur français. Il fit même allusion à ma terrestre immortalité. Rien n'est plus émouvant pour le voyageur de France que ce rappel inattendu de notre parler qui implique la continuité de notre influence, de notre histoire, de tout un passé de civilisation bienfaisante. Mais qui donc, dans cet flot perdu, peuplé de dix mille habitants à peine, enseigne notre langue ?

Santorin devrait être, logiquement, un spectacle tragique, une vision dantesque. Songez qu'elle subsiste sur un ancien volcan. Deux mille ans avant notre ère la moitié ou presque en fut engloutie. Ainsi diminuée, elle s'offre en demi-lune avec des restes de roches noires, cendres refroidies et agglomérées, surgissant dans son golfe. Le cratère n'est pas éteint. Il n'y a pas dix ans, il en sortait encore des laves. Mais elles sont comme des obus inoffensifs contre la falaise roussâtre et presque sombre qui protège l'abord de l'île et qui est haute de cent à deux cents mètres.

Or, le jour était si intensément beau, la lumière si heureuse — cette lumière grecque qui ne ressemble à aucune autre, qui est transparente et précise ensemble — que Santorin nous apparut comme une féerie. La falaise que baignait la mer bleue se dorait au soleil. Mais surtout, elle était couronnée, dans toute sa longueur, d'une corniche de neige ou de marbre blanc qui étincelait. Cette corniche immaculée, c'était la ville de Thira qui épouse toute la crête et qui, blanchie à neuf, se détache ainsi dans l'azur

Comment grimper là-haut ? Les ânes de Santorin offrent leur dos complaisant et l'amusante cavalcade atteint bientôt par le chemin en lacets, taillé dans le roc, la ville suspendue. Ville amusante, aux petites ruelles où l'on se perd, où l'on trouve ici ou là des marches teintées de bleu, qui ressemble aux cités africaines avec plus de grâce et de rusticité ensemble. L'église orthodoxe, avec ses deux tours est traversée par les rayons. Elle ressemble à une Sainte-Marie-des-Fleurs portée là-haut par des anges. L'église catholique est tout un monde, car elle se juxtapose aux couvents des Filles de la Charité et des Pères Lazaristes. De leurs terrasses, nous avons pu suivre les détours de la procession solennelle qui a suivi l'office de Pâques au son des cloches. Un peu plus haut, dominant la ville, se dresse le château. Mais il a plutôt l'air d'une maison de plaisance. L'évêque ne nous fit-il pas l'offrande des œufs symboliques de Pâques teints en rouge et de ce vin de Santorin dont il faut se méfier, car sa douceur dissimule la force ?

Pour achever l'allégresse de ce jour merveilleux, le chanoine Durazzo-Morosini, qui allie les grands noms des doges de Gênes à ceux de Venise et qui s'est installé à Santorin par goût de la beauté ou de la solitude, nous voulut conduire dans sa cave aux fûts importants. Vignerons autrefois, j'ai pu mesurer l'importance de cette futaille. Mais nous dûmes renoncer à comparer les crus et les années.

La vigne est la seule culture de la volcanique Santorin, sa seule richesse. Or, la dernière récolte a été déficitaire. La crise est là. Par surcroît, Santorin n'a pas une source. Elle n'a que l'eau de ses citernes. L'absence de pluie depuis des mois les a presque vidées. Il faudra faire venir l'eau d'ailleurs. Ainsi, la ville enchantée, qui nous offrit de la mer cette prodigieuse

vision de neige ou de marbre, connaît-elle la misère. Qui de nous l'eût imaginé dans cette gloire du soleil levant ? Mais qui donc lui porte secours dans sa détresse ?

Ce secours lui vient de ceux-là mêmes qui enseignent le français. Chaque jour, les Filles de la Charité distribuent aux pauvres deux cents ou trois cents portions. Allons vite les voir. Il n'est pas difficile de les trouver. De petites filles aux yeux noirs s'offrent à nous conduire. La porte est grande ouverte. Nous sommes attendus. Nous sommes fêtés. Nous sommes aimés. Quelle douceur de France réside dans ce parloir ! Elles sont là huit religieuses, dont deux Françaises. Il y en avait une troisième : c'était la supérieure, elle vient d'être nommée à Constantinople. L'une d'elles est normande. Elle voudrait bien boire un verre de cidre au lieu du vin de Santorin. Il y a si longtemps qu'elle n'en a pas goûté ! Mais le cidre ne traverse pas les mers.

Ces religieuses tiennent un orphelinat d'une quarantaine d'orphelines. En outre, elles ont une école française que suivent une centaine de petites filles. Et voilà pourquoi nous sommes accueillis en français à Santorin. A côté des Filles de la Charité, c'est l'école Saint-Joseph, tenue par les Pères Lazaristes. Ils ne sont que deux, un Italien et un Français. Un troisième, qui était de Rennes, le frère Charbonnel, vient de mourir. Il est mort d'épuisement, non de maladie. Dans toutes les missions, c'est une fin connue, fréquente. Les Lazaristes tiennent une école primaire qui compte plus de quarante élèves. Ils ont aussi quelques internes, venus des îles voisines. Mais toute cette instruction est donnée presque gratuitement. De quoi vivent-ils donc ces religieux et ces Filles de la Charité ?

Le curé veut encore nous montrer la bibliothèque paroissiale. Elle aussi répand notre langue. J'ai la sur-

prise d'y trouver plusieurs de mes ouvrages dans une compagnie assez mêlée. C'est néanmoins pour un écrivain un témoignage inattendu, un contrôle presque sévère par la confrontation, sur un îlot presque perdu, avec l'un ou l'autre de ses livres. « Puissent-ils, ai-je prié tout bas, faire mieux connaître et aimer notre pays ! » Alors, on sent ses responsabilités. Alors, on voudrait avoir mieux servi.

Ai-je su exprimer, avec la beauté de cette falaise de Santorin neige et marbre, entre la mer et le ciel bleu, l'émotion du voyageur qui entend là-bas le doux parler de France, et sa gratitude pour ceux et celles qui le maintiennent avec amour ?...

Henry BORDEAUX,

*de l'Académie française.*

*(Echo de Paris, 25 avril 1937).*

---

## IRLANDE

---

M. JEAN BOYLE (1851-1937)

*Un ouvrier de l'Œuvre des Missions*

*Le Cork Examiner du 23 avril 1937 publiait sur notre confrère M. Boyle les quelques lignes suivantes :*

Nous avons le regret d'annoncer la mort du Révérend Père Jean Boyle, lazariste, décédé hier matin (22 avril) en la résidence de *Sunday's Well*, à Cork. Le P. Boyle, qui avait atteint sa quatre-vingt-septième année, jouissait jusqu'à ces derniers temps d'une bonne santé. Depuis quelques semaines il commençait à baisser ; et bien qu'il ait été entouré de tous les soins possibles, à cause de son âge, il n'a pu reprendre le dessus. Il reçut donc

les derniers sacrements et peu après, sans souffrance, il passa dans un monde meilleur.

Ce fils de saint Vincent naquit en mai 1851, à Drum-muck, dans le comté de Derry. Il fit ses études préparatoires au sacerdoce à Monaghan, au Collège Saint-Macartan, et à Castlenock au Collège Saint-Vincent. Il reçut l'onction sacerdotale en 1880, dans l'église Saint-Joseph, à Blackrock, où il avait achevé ses études théologiques. Immédiatement après, il fut placé comme professeur de littérature au Collège Saint-Patrick, à Armagh, et après quelques années il revint à Blackrock comme professeur d'Écriture Sainte. Il sut très bien mettre à profit les grandes facilités qu'il trouva d'approfondir l'étude des Livres Saints, si utile à un prédicateur. Grâce à cela, lorsqu'il fut plus tard appliqué à l'œuvre des missions, ses sermons furent également goûtés et par le peuple et par les gens instruits ; il devait cela à l'emploi d'un double moyen, il alliait la clarté de l'expression à la solidité du fond. Ceux qui l'ont intimement connu n'étaient point surpris des nombreux tributs d'admiration rendus à l'étendue de son savoir, car il possédait un grand fond de connaissances, non seulement sur les matières spéciales à son ministère, mais encore sur une foule d'autres sujets. Studieux par nature, dans le cours des années, il devint un savant absorbant la science, apparemment sans effort, par tous les pores de son cerveau. Cela ne l'empêchait point de s'appliquer aux affaires de la vie quotidienne.

Ceux qui tous les dimanches rencontraient M. Boyle à la Conférence de Saint-Vincent de Paul peuvent témoigner que, même dans la quatre-vingt-septième année de son âge, en affaires il était resté très perspicace. Un court résumé de ce qu'il fit au soir de sa vie, en continuant l'œuvre considérable accomplie par son frère, M. Antoine Boyle, lazariste (1845-1926) suffit

pour donner une idée de son savoir-faire administratif.

D'après les statistiques publiées dans le rapport du Centenaire des Lazaristes en Irlande, M. Antoine Boyle recueillit la somme de 80.000 livres sterling pour l'éducation du clergé indigène en Chine. En dehors de quelques dons particuliers, il recueillit tout cet argent principalement au moyen de lettres publiées dans la presse hebdomadaire. D'après ce petit mémoire, M. John Boyle prit l'œuvre à la date où son frère aîné l'avait laissée ; par un patient et persévérant effort il réussit à augmenter cette somme de la moitié.

En récompense de ce zèle, on lui offrit en haut lieu, à Rome, la reconnaissance de ce fructueux labeur en faveur des Missions. Pour toute réponse, M. Boyle demanda une bénédiction du Saint-Père pour lui-même et pour tous ses collaborateurs. Malgré l'insistance de ses amis, toujours il refusa de publier les lettres élogieuses reçues du représentant du Saint-Siège en Chine. Le seul fait que ces lettres existent sera une grande consolation pour sa nièce et sa petite-nièce, toutes les deux Filles de la Charité, pour son cousin et homonyme, curé dans le diocèse de Derry, et aussi pour toute sa jeune parenté.

M. Boyle était peu connu à Cork par la génération d'après-guerre ; mais lui et son frère ont beaucoup contribué à faire connaître la ville de Cork à nombre de pauvres évêques et prêtres de Chine. Leurs noms y sont en bénédiction ; et de nombreuses messes seront célébrées en leur faveur par les prêtres chinois reconnaissants qui leur doivent, après Dieu, leur sacerdoce et les succès de leur saint ministère.

[JAMES MULLINS].

## ITALIE

### SAVONE

M. JEAN BOCCARDI

(20 juin 1859-21 octobre 1936)

Jean Boccardi naquit à Castelmauro, en Lucanie, le 22 juin 1859. Enfant de la montagne, il conserva jusqu'à sa mort un caractère tenace, âpre, ouvert, pas toujours empreint d'affabilité. Sans nul doute eût-il été plus doux si, dans son enfance et son adolescence, il eût connu le sourire, les caresses et la première éducation d'une mère. A 28 mois le pauvre petit Jean perdait sa maman. Le père, chirurgien, ne put s'occuper de lui, et à l'âge de 3 ans et demi, Jean fut emmené à Naples chez son oncle prêtre, afin de favoriser ses études dans l'antique capitale du royaume des Deux-Sicules.

Dans l'austère maison de l'oncle, l'enfant ne put connaître nulle joie de l'enfance ; et il est à croire qu'il ne trouva ni temps ni moyen de s'amuser, comme ont coutume de le faire les petits de son âge ; il fut tout de suite appliqué à l'étude et à une étude très sérieuse, comme il l'avait lui-même ; ainsi à l'âge de « 4 ans », il lisait déjà et traduisait, disait-il, le premier livre de latin, le *Selectae* : ces classiques morceaux choisis des anciens auteurs latins.

Tout cela révèle chez lui une intelligence prompte et vivace en même temps qu'une énergique volonté. Le programme de ces études était tellement aride que, s'il n'avait été doué d'un esprit fort et désireux d'apprendre, il s'en serait bien vite dégoûté. Entré en classe à 8 heures, il en sortait à 15 h. 30 : sept heures et demie de leçon, sans même un quart d'heure de délassement ! A 12 ans,

il obtint la licence du gymnase et à 15 celle du lycée<sup>1</sup>.

Les siens désiraient pour lui la profession d'avocat, mais il préférait celle d'ingénieur.

Ses études ne l'empêchèrent point de s'adonner à la piété ; encore étudiant à l'Université, il se sentit fortement appelé au sacerdoce, et même à la vie religieuse. Ses parents s'y opposèrent, mais sa constance et sa fermeté lui firent surmonter tous les obstacles. A l'âge de 18 ans, il prenait la soutane, et à 21 il entra, à Naples, dans la Congrégation de la Mission, en cette ample maison des *Vergini*. Il émettait ses vœux le 17 novembre 1881, et au mois d'avril 1884, recevait l'ordination sacerdotale. Envoyé en Orient, comme professeur de mathématiques, dans des établissements tenus par la Congrégation, il put alors commencer à s'occuper d'astronomie pendant sa résidence à Smyrne, à Salonique, etc. Dès son jeune âge, il avait montré un particulier attrait pour les sciences mathématiques et il était tout heureux de s'occuper de calcul. Les cours de l'Université ne firent qu'accroître en lui l'amour pour l'astronomie, mais il ne put satisfaire ses désirs qu'en dehors de l'école. Les livres et revues traitant d'astronomie qui lui tombaient entre les mains étaient lus et relus attentivement : de plusieurs il fit même de beaux résumés.

Pour commencer ses exercices pratiques d'astronomie, il se servit d'un *sextant*, puis il acheta pour son compte un *azimutal* : avec ces deux instruments, il détermina plusieurs altitudes et longitudes dans les différentes villes d'Orient où il fut placé pour enseigner les mathématiques.

En 1892, M. Boccardi était rappelé à Naples et, l'année suivante, envoyé à Acireale pour prendre la direc-

1. En Italie, le mot *licence* désigne l'examen terminant les études primaires comme celui couronnant les études secondaires.

tion du collège, à ce moment-là très florissant : en même temps on lui confiait les chaires de mathématiques et de français. Mais sa passion pour l'astronomie ne lui permit pas de rester longtemps à Acireale ; en 1897, nous le trouvons à Rome à l'Observatoire du Collège Romain où il apprend la pratique du calcul des orbites planétaires.

En 1900, il vint à Paris, au Bureau des Longitudes, pour se perfectionner toujours davantage dans l'astronomie. Pour la même raison, et la même année, il fréquentait l'Observatoire de Berlin et le 16 novembre, était nommé assistant et chef de section à l'Observatoire royal d'astronomie physique de Catane. Là, il organise le travail par la réduction des clichés du catalogue photographique stellaire ; il publia de nombreuses *Notes* sur la méthode personnelle qu'il avait adoptée, et tout ensemble des tables numériques. Il s'occupa dès lors de la publication du *Guide du Calculateur*, œuvre remarquable en deux volumes in-folio, publié en 1902 à Catane. Elle traite des calculs, en général, et de calculs spéciaux particulièrement indiqués pour les fervents de l'astronomie. Ce travail fut très apprécié et, aujourd'hui encore, il reste peut-être le meilleur traité sur la matière.

\* \* \*

1903 vit le début de la période la plus active, dans le champ scientifique, pour M. Boccardi. A la suite d'un très brillant concours, il fut nommé professeur d'astronomie à l'Université de Turin et directeur de l'Observatoire. Sur ce nouveau champ d'action, il dut lutter et travailler beaucoup pour transformer l'Observatoire alors existant : par sa situation et par la qualité de ses instruments, il ne se prêtait pas aux observations de haute précision. Il était, en effet, situé en pleine cité, au

Palais Madame, entouré de cheminées, de fabriques et tout proche de la gare. Pour cela, M. Boccardi, se conformant toujours aux projets de ses anciens prédécesseurs, décida de transporter l'Observatoire à *Pino Torinese*, à environ 11 kilomètres de Turin, à 620 m. au-dessus du niveau de la mer. De nombreux obstacles se présentèrent à l'exécution de son projet ; il suffit de dire qu'il fallait pour le réaliser, le consentement du Ministère de l'Instruction publique, celui de la province de Piémont et de la ville de Turin, du Conseil supérieur des Travaux publics et du Conseil supérieur forestier. De plus, il fallait trouver les moyens pécuniaires pour la construction d'un nouvel observatoire, à munir de nombreux appareils. Mais M. Boccardi ne se découragea pas à la vue de tant de difficultés ; il les affronta au contraire avec toute la force de sa volonté et la ténacité de son esprit.

Tant de fermeté et de constance obtinrent un complet succès : le 20 juin 1910, le projet de loi pour la construction du nouvel observatoire fut approuvé ; les travaux, de suite commencés, s'achevèrent en 1913. Les astronomes de tous les pays, qui visitèrent ce magnifique institut,, déclarèrent unanimement que l'Observatoire du *Pino*, par sa situation, est le premier de l'Europe.

Dans cette moderne installation, M. Boccardi se mit immédiatement à l'œuvre, et, avec l'aide de ses assistants, compléta de très minutieuses recherches sur les variations des latitudes : ce fut ainsi qu'il put découvrir une variation de latitude semi-lunaire, d'une période de quatorze jours dérivant de l'attraction de la lune, d'où déviation de la verticale. Ces observations furent très appréciées tant en Italie qu'à l'étranger : aussi l'Académie des Sciences de Paris, en novembre 1916, lui décerna le prix *Valz*. Dans la suite, l'illustre astronome mit en relief une variation diurne de la latitude.

Le travail que M. Boccardi accomplit à Turin fut vraiment important. Quand l'Observatoire se trouvait encore au Palais Madame, il compila un catalogue d'ascensions droites de 606 étoiles appelées intermédiaires, basé sur 12.000 observations méridiennes. Il exécuta en même temps une série de 10.000 observations sur la déclinaison des mêmes étoiles.

Parmi les découvertes de ce célèbre astronome nous pouvons citer :

1° La constatation du phénomène qu'il appela *équation de transparence* (atmosphérique) ; 2° La marée de la croûte terrestre, influencée spécialement par l'attraction lunaire ; 3° La variation diurne de la latitude due à un léger déplacement de l'axe de rotation de la terre ; 4° Les nouvelles méthodes pour résoudre les équations transcendantes de Kepler et de Gauss.

A tout cela, il faut ajouter 30.000 observations célestes, 2 catalogues d'étoiles, 14 volumes et 409 autres *Mémoires*, *Notes* et de longs articles de synthèse scientifique.

Toute cette production documentaire unie à son *Anuario Astronomico* édité en 1905, permit à l'Italie de participer au travail des *Ephémérides des planètes* et lui procura une avantageuse réputation internationale parmi les six nations concurrentes.

Le 12 janvier 1921, M. Boccardi fut nommé à l'unanimité membre du Bureau des Longitudes qui, depuis sa fondation en 1795, n'avait jamais possédé un astronome italien. Pareillement en mars 1928, seul entre tous les savants de l'Italie, il fut nommé membre effectif de la *Washington Academy of Sciences*. Il prit part à de nombreux congrès internationaux et, dans plusieurs, présida quelques séances. Dans le courant de l'année 1922, on l'invita à donner des conférences à l'Université internationale de Bruxelles ; il accepta et parla sur les dépla-

cements du Pôle. Pour cette circonstance, il emmena avec lui six étudiants ou jeunes docteurs de l'Université de Turin et voulut alléger leurs dépenses en donnant à chacun d'eux cinq cents liras.

Cela nous montre que M. Boccardi n'enseignait pas pour le gain, mais par amour de la science et que, de plus, il avait la noble ambition de donner à ses élèves et à tous, son talent et sa doctrine. En 1906, il fondait, en effet, la *Société Astronomique italienne* et la *Revue d'Astronomie*. Mais la franc-maçonnerie parvint à entraver son œuvre, les affiliés à la secte pénétrèrent dans la *Société*, mirent du désordre partout et allèrent jusqu'à se servir de la *Revue* comme moyen de diffusion de leurs idées matérialistes. Dégoûté de voir son travail ainsi entravé, il fonda, en 1911, une autre société astronomique *Urania* et une autre revue *Saggi di astronomia popolare*, mais cette fois-ci, instruit par l'expérience précédente, il inséra dans les statuts des clauses pour empêcher les sectaires de se servir de ses moyens d'érudition et de science comme propagande perverse. Il est bon de rappeler qu'en 1912 l'ancienne société se désagrégea sous les graves dissentiments qui existaient entre ses membres.

M. Boccardi se donna tout entier au bien de ces sociétés et de ces revues et leur imprima un mouvement extraordinaire par ses sages conseils, son experte direction, sa grande et intelligente collaboration. Son œuvre fut très appréciée et, pour en avoir une idée, il suffit de lire les notes suivantes qui se trouvent dans les premières pages du fascicule de la *Revue* de janvier 1917 :

« Nous avons la grande peine d'annoncer que notre illustre et très aimé Président, le Prof. Jean Boccardi, pour de graves raisons de santé, doit renoncer à s'occuper, au moins momentanément, de la direction des *Saggi*. Il n'aura plus, par conséquent, la responsabilité

totale de la rédaction de la Revue qui, jusqu'à ce jour, lui incombait par la force des choses. Dès maintenant, il se bornera simplement à faire paraître les articles que son état de santé lui permettra d'écrire.

« Que les pages de cette publication fondée et dirigée par lui et dont il fut toujours l'âme apportent à notre excellent Professeur avec l'expression de notre profond attachement et de notre sincère regret, nos meilleurs vœux de prompt guérison. »

Par ses revues, M. Boccardi se fit connaître et apprécier même par ceux qui ne s'occupent pas professionnellement d'astronomie ; pour justifier cette affirmation il suffit de citer les deux exemples suivants :

A Turin, on ouvrit une souscription publique afin de fournir au Directeur de l'Observatoire du *Pino* un télescope et on recueillit 80.000 liras...

Une autre souscription publique faite dans son pays natal lui permit de munir l'Observatoire d'un poste de radio.

On sera surpris de constater qu'un homme si célèbre dans le monde scientifique n'ait reçu aucune décoration italienne et n'ait jamais été membre de commissions organisées dans sa patrie. Cet étonnement cessera si l'on considère qu'à ce moment-là régnait un peu partout la franc-maçonnerie, et que marques d'honneur et charges de confiance n'étaient décernées qu'à ses affidés, ou, tout au moins, à ses sympathisants. Mais M. Boccardi, prêtre d'une âme droite et pure, revêtu de toute la dignité sacerdotale, ne craignait pas de dire la vérité en présence des mensonges, des injustices dont il était témoin ; aussi était-il mal vu par les sectaires.

M. Boccardi, durant sa longue carrière scientifique, n'oublia jamais qu'il était prêtre et enfant de saint Vincent. Partout il mène une vie édifiante ; partout il cherche de toute l'ardeur de son âme à faire œuvre d'apostolat.

Etant à Salonique, il organise un pèlerinage à Rome, à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de saint Louis de Gonzague. Il eut l'inspiration d'emmener avec lui dans la Ville Eternelle un groupe de jeunes gens qui, de retour en Turquie, seraient des apôtres de la religion catholique. Les obstacles ne manquèrent pas, ils furent surmontés : à ses frais, il amena à Rome 22 jeunes gens. Le pèlerinage réussit fort bien, Sa Sainteté Léon XIII et plusieurs Cardinaux furent d'une extrême bienveillance et approuvèrent hautement la pieuse fin envisagée et réalisée. M. Boccardi s'aperçut qu'il ne s'était pas trompé.

Professeur et destiné à se consacrer aux observatoires astronomiques d'Italie, souvent il passait du bureau à la chaire chrétienne et au confessionnal ; même dans les dernières années de sa vie, malgré l'âge avancé et les multiples malaises qui le faisaient beaucoup souffrir, il prêcha plusieurs retraites au clergé, aux fidèles et donna des conférences apologétiques à des groupements intellectuels.

Dans ses peines physiques et morales, il recourait à la prière qui ranimait son courage et sa vive confiance en Dieu. Il avait toujours à portée de sa main le chapelet et connaissait d'une façon merveilleuse les Saints Livres.

M. Boccardi, habitué à l'étude des sciences précises jusqu'à la minutie, aimait à voir en tout de l'ordre, de la régularité, de l'harmonie. Il possédait tout cela et l'exigeait des autres, mais tous n'étaient pas doués de ces belles qualités... Il le savait, d'ailleurs ; aussi lorsqu'il voyait que les choses n'étaient pas telles qu'il les désirait, il s'emportait, sous la vivacité de son caractère qui le fit grandement souffrir. Cependant, bien vite il reconnaissait ses torts et tâchait de les réparer. Ami de la vérité il était absolument incapable de simuler, de mentir, de se taire devant les injustices, les tromperies,

les abus. Toutes ces qualités étaient accompagnées de prudence, mais il faut avouer que cette vertu lui faisait parfois défaut, à cause de son caractère très impulsif.

Obligé à vivre dans un milieu où l'on n'ambitionnait que les honneurs et leur obtention par des moyens parfois injustes, il est facile de s'imaginer combien grandes furent les contrariétés que dut endurer notre cher confrère.

Son âme droite, d'une sensibilité remarquable pour le bien, ressentait dès lors vivement le mal, et sa mémoire très sûre lui conservait la souvenance de tout. Comme les froissements, les procédés fâcheux et les persécutions ne lui manquèrent pas, il vivait dans une continuelle souffrance morale et physique. Mais M. Boccardi sut en faire un saint usage. Avant de mourir, il écrivit qu'il pardonnait généreusement à tous ceux qui lui avaient causé de la peine et qu'il avait toujours beaucoup prié pour ses ennemis.

Atteint d'un mal soudain, il s'endormait<sup>1</sup> dans la paix du Seigneur le 21 octobre 1936, à Savone.

Joseph ZEPPIERI.

---

### M. JEAN BOCCARDI, LE SAVANT ET LE PRÊTRE

M. Jean Boccardi naquit à Castelmauro, de Molise, le 20 juin 1859. Vers l'âge de deux ans le malheur le frappait déjà rudement par une des épreuves les plus

1. En complément de l'article ci-dessus traduit de M. Joseph Zeppieri les *Annali della Missione*, 1937, pages 37-48, ont donné, à leur tour, une bibliographie de M. Boccardi que déjà, en 1918, les *Annales de la Congrégation de la Mission* avaient imprimée, au long des pages 904-908. Notons *ibidem* en 1922, page 276, une brève note d'autres publications de M. Boccardi et insérons page 765 une *liste complémentaire* des travaux de M. Boccardi. Envoyée par l'auteur lui-même en 1934, cette énumération établie sans *acribie*, sans références précises de pages et de titres, aura néanmoins l'intérêt de précieuses indications et *orientations bibliographiques* du fécond et bouillant écrivain qu'était M. Jean Boccardi. Fernand COMBALUZIER

douloureuses : la mort le privait de sa mère. A l'âge de 3 ans et demi, son père le conduit à Naples ; là, avec son petit frère, il passe son enfance et sa jeunesse.

Deux particulières tendances se font aussitôt jour dans l'âme du jeune homme, elles ébauchent pour ainsi dire son avenir. La longue-vue de son père a toutes ses préférences. Il la porte souvent aux yeux et scrute avidement les profondeurs du ciel, comme s'il subissait dès ce moment-là le charme des astres, désireux de lui révéler leurs secrets. A 14 ans, raconte une notice biographique, il était déjà professeur de mathématiques pour ses condisciples du troisième cours du lycée. A 20 ans, il commençait d'une manière brillante sa carrière d'ingénieur : carrière coupée subitement par un de ces mémorables événements qui ne sont pas rares dans la vie des hommes aux talents extraordinaires.

*Avec les Enfants de saint Vincent.* — Un jour un éclat nouveau brille à son esprit : son âme en est charmée et, poussée par un calcul vraiment sublime, il va frapper à la porte des Enfants de saint Vincent de Paul. Beaucoup d'hostilités et d'obstacles se soulevèrent contre son dessein ; mais M. Boccardi, faisant preuve de cette force d'âme et de cette fermeté de volonté, qui furent sa caractéristique dans les nombreuses difficultés de sa vie, surmonta toutes les oppositions et franchit le seuil de cette maison de Naples, d'où, en 1838, un autre fils de Saint Vincent, Justin de Jacobis, était sorti pour aller en Ethiopie.

Quatre années après son ordination sacerdotale, par obéissance à ses supérieurs, il passe à Smyrne, à Salonique, pour enseigner dans les collèges de la Congrégation. Là, sous les chaudes invitations du ciel oriental, il voit se dessiner sa future mission.

En 1902, l'Université de Bologne met au concours la chaire d'Astronomie. M. Boccardi veut essayer et il

est nommé par 40 voix. L'année suivante, nouveau concours. A Turin manque le professeur ordinaire d'astronomie qui est, en même temps, directeur de l'Observatoire du *Palais Madama*. M. Boccardi prend part à l'épreuve et à nouveau réussit, bien qu'on cherche à contrecarrer les résultats. Le vainqueur est un prêtre !... un obscurantin. La loge maçonnique ne peut le tolérer : mais son mérite est une réalité et enfin il s'impose !

M. Boccardi, se référant sans doute au climat de ce temps-là, avec le style nerveux qui lui est propre, ne peut s'empêcher d'écrire :

« De mon temps, pour atteindre les sommets dans l'instruction publique, pour se voir ouvertes toutes les portes, il fallait être affilié à la franc-maçonnerie. Pour obtenir quelque chose, celui qui n'était pas inscrit sur les listes, devait posséder une valeur scientifique si grande, si indiscutable, si écrasante que, à l'encontre des francs-maçons, les pierres se seraient levées pour la proclamer. »

Le jeune prêtre ne se troubla point. Il avait obtenu ses premiers succès aux observatoires du Vatican, de Catane, de Paris, de Berlin. Turin devait marquer l'ascension de son génie et sa glorieuse renommée dans le monde astronomique depuis l'Italie jusqu'à Washington. La pauvreté de l'observatoire du Palais Madame saisit M. Boccardi ; dès le commencement, il constate qu'une pareille situation manque de dignité et il entrevoit le développement ultérieur de ses études.

*Le Catalogue des étoiles.* — M. Boccardi, homme de grande initiative, eut tout de suite la claire vision et le désir d'un emplacement ouvert et dégagé : une des collines de Turin, peu éloignée de la ville, écarterait tous ces graves inconvénients. Ce lieu fut la colline de *Pino*, à 12 kilomètres de Turin. Ce projet rencontra des oppositions, mais M. Boccardi finit par en triompher, et après

des fatigues et de multiples soucis, le nouveau temple de la science se dressa sur la colline. Les astronomes accourus de tous côtés le proclamèrent le premier par la position, et le quatrième par importance, parmi tous les observatoires d'Europe.

Sous un ciel plus favorable, M. Boccardi peut dès lors s'adonner avec toute l'ardeur de son âme aux études, qui deviendront pour lui une mission : son nom s'adjoint désormais à celui de beaucoup d'autres qui, dans le champ des sciences, ont rendu glorieux leur pays. Il n'est pas une branche de l'immense science, a-t-on écrit de lui, dont il ne se soit occupé et toujours avec des vues larges et des méthodes originales. Dans le champ moderne de l'astronomie, il avait déjà organisé à l'observatoire de Catane tout le travail de la réduction en coordonnées célestes des mesures, des images d'étoiles fixées sur des plaques photographiques. Dans la doctrine du calcul il s'affirme par de nombreux mémoires, et surtout par l'ouvrage classique en la matière : *Guide du Calculateur* qui est aux mains de tous les astronomes.

Quant aux catalogues des étoiles, il en écrivit trois fort considérables, à savoir : celui des *Stelle de Repire*, celui des *ascensions droites de 606 étoiles nommées intermédiaires, basé sur 12.000 observations méridiennes, faites au Palais Madama* ; celui d'une série de 10.000 observations de déclinaison des mêmes étoiles. Le second de ces ouvrages lui permit de découvrir à leurs passages au méridien le phénomène qu'il appela « *équation de transparence atmosphérique* ».

Quant à la théorie, il s'occupa beaucoup de celle de la *probabilité en huit mémoires*, sans compter son *cours universitaire d'astronomie* en trois volumes.

Pour ce qui concerne la « mécanique céleste », il s'occupa des publications sur les *orbites*, de la théorie des *marées plastiques*, de la *rotation des planètes intérieures*,

des satellites, de la *stabilité de la planète Pluton* et des satellites très éloignés.

Dans la science et dans l'art du calcul numérique, il proposa de nouvelles méthodes et des inventions pour résoudre plus rapidement les équations transcendantes de Kepler et de Gauss. Puisque nous sommes dans les nombres, j'ajouterai que, dans sa retraite de Savone, en 1932, il composa les *Tables logarithmiques, Les factorielles*, qu'il porta de 3.000 à 10.000.

Mais son ouvrage le plus important, si on ne veut pas l'appeler son chef-d'œuvre, c'est *Observations, discussions sur la variation des latitudes*. En 1899, six ans avant l'astronome japonais, M. Hiraimi, il découvrait que dans la méthode de Talcott, les variations de la latitude observée augmentent en proportion de l'augmentation de la distance zénithale des étoiles observées. De 1912 à 1921, à l'observatoire du *Pino*, à l'aide d'un instrument qu'il fit expressément construire en Allemagne et aidé par quelque assistant, il accomplit des observations très délicates dans le plan vertical qui donnèrent comme résultat la découverte d'une variation de la latitude dans la période « *semi-lunaire* », et une variation diurne ; variations qui furent confirmées, entre autres, par des observations exécutées à l'Observatoire d'Odessa.

*Témoignages d'estime publique.* — En dépit de ses adversaires, le Piémont et le Molise, moyennant une souscription populaire, donnaient à M. Boccardi, le premier, par le journal *La Stampa*, une longue-vue photographique Triplet de la valeur de 80.000 livres ; le second, une station radiotélégraphique.

Une autre manifestation très significative vint de l'étranger. Tandis que des personnes hostiles à M. Boccardi menaient campagne pour qu'il fût exclu de l'*Union astronomique internationale*, et de toutes les Commissions, en novembre 1916, l'Académie des Sciences de Paris,

lui attribuait le prix *Valz* pour « la plus grande découverte astronomique de ce temps-là : *l'action lunaire dans la variation des latitudes* ».

Le 14 janvier 1921, le premier en Italie, il était nommé membre du Bureau des Longitudes, fondé à Paris en 1795. Au mois de mars 1928, il était nommé membre effectif de l'Académie des Sciences de Washington. De plus et successivement, parmi plusieurs autres, Rome, Hambourg, Strasbourg, Montpellier, Bordeaux et Grenoble, virent M. Boccardi prêter son concours lors de congrès scientifiques. A Grenoble, en 1922, et en français, il fit une série de conférences scientifiques.

Sa dernière grande publication, en 1935, s'occupa du travail de Léon-Baptiste Beccaria sur la mesure de l'arc méridien de Turin. Dès lors, il ne faut pas s'étonner si onze académies se sont fait un honneur de l'avoir comme membre et si elles lui ont offert des sièges et la présidence. De même, l'an dernier encore, MM. Esclangon, de l'Observatoire de Paris, Disan, de Greenwich, Strombon, de Bruxelles, Coqff, de Berlin, Sican Orlot, d'Odessa, Coculesen, de Roumanie, lui écrivaient en se déclarant honorés de son amitié ; d'autres collègues lui soumettaient de même, pour la révision, des travaux qui, à son âge, eussent été trop fatigants pour tout autre esprit moins lucide que celui de M. Boccardi.

*Sa foi.* — M. Boccardi ne fut pas seulement un savant, mais fut aussi un digne ministre de Dieu. Du sacerdoce il sentait d'une manière sublime la dignité, la grandeur. Durant ses plus belles années et dans le bouillonnement des études et de ses publications, il écrivit dans un *quotidien* de Turin : « Je suis plus fier d'être prêtre que d'être savant ».

Son premier soin aussitôt arrivé à l'Observatoire du *Pino*, ce fut d'aménager une chapelle dans une des pièces de sa villa, où devant une tapisserie qui repro-

duisait la Vierge de Dolci, il célébrait le Saint-Sacrifice et se retirait pour prier. La prière était pour M. Boccardi l'indispensable nourriture de son esprit. Si les instruments scientifiques lui servaient pour découvrir l'emplacement des étoiles, par contre les élévations spirituelles l'aidaient à s'élever par delà les astres.

Il savait très bien la théologie, l'histoire, l'Écriture Sainte : il les citait souvent, possédant une prodigieuse mémoire, sans oublier les langues qu'il parlait, français, allemand et anglais.

Tout en s'occupant aux labeurs de l'observatoire et de l'enseignement, M. Boccardi confessait, prêchait aux prêtres et aux laïcs avec le succès qu'il est facile d'imaginer. Une année, tous les évêques de la région, rassemblés en retraite, le demandèrent avec instance comme prédicateur et l'obtinrent, à leur grande satisfaction.

De foi solide, il ne pliait point sous les coups des épreuves, que pourtant il sentait vivement. « Dieu soit béni ! » lui était familier ; il le redisait les larmes aux yeux lorsque la souffrance le tenaillait plus cruellement et semblait presque le faire succomber.

Un jour il m'adressait cette confiance : « Il n'est pas facile de comprendre comment tant de malheurs peuvent s'abattre sur un seul homme », mais aussitôt après il se ressaisissait et ajoutait : « Je remercie Dieu de m'avoir donné la foi de l'homme du peuple ».

S'il sentait fort vivement ses souffrances, il savait aussi reconnaître le secours de Dieu. Combien de fois, en versant des larmes de tendresse, il me faisait part des consolations spirituelles reçues pendant la journée : « Comme Dieu me console ! » Et ce disant, on sentait en sa voix émue, toute la reconnaissance de son âme !

Je ne saurais oublier son attitude lorsqu'il se confessait. Tant que ses forces ne l'obligèrent pas à s'asseoir, M. Boccardi ne voulut jamais s'agenouiller sur le prie-

Dieu, mais se prosternant à même le pavé et profondément courbé, il se mettait à parler avec un tel sentiment d'humilité qu'il m'émouvait et me confondait.

Savone fut témoin de son zèle apostolique. Il prêcha des retraites, donna des cours de conférences sur les erreurs protestantes et, plus d'une fois, ne pouvant pas sortir, il rassembla, dans son oratoire, des groupes de personnes désireuses de s'instruire.

Quand il prêchait, on s'apercevait aisément qu'on se trouvait en présence non seulement d'un savant, mais aussi d'un apôtre, au cœur enflammé et brûlant d'amour divin.

*Fin seraine.* — Les années et plus encore que l'âge, les maux nombreux tombés sur lui, avaient donné à M. Boccardi, suivant son propre témoignage, la nette vision de sa fin prochaine. Il l'attendait depuis longtemps avec sérénité, préoccupé seulement de mourir assisté jusqu'au dernier moment, par le prêtre. Il avait préparé lui-même le rituel avec le signet juste à l'endroit où il est dit : « *Proficiscere anima christiana de hoc mundo* ».

Ce désir de mourir ne provenait certes pas du désir d'en finir avec les souffrances, il procédait, tout au contraire, d'un principe bien plus élevé.

« *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum*, ma vie c'est Jésus-Christ et la mort m'est un gain », me disait-il, il y a quelques années, convaincu d'avoir donné à sa mission de savant et de prêtre tout ce qu'il pouvait et devait donner en toute conscience. Que lui restait-il, sinon l'attente de franchir les régions astrales au milieu desquelles il avait intimement vécu, familier avec ce monde si lointain. A ce suprême passage de la mort il se préparait dans le silence et le recueillement. « Je veux me préparer à mourir en prêtre », me disait-il ; et comme l'émotion se saisissait de lui, il ajoutait aussi-

tôt : « Voilà une chose que je ne veux pas, cette émotion est une faiblesse, mais la mort est une chose bien sérieuse » ; et sur cet aveu si touchant il se dressait avec force comme s'il devait sous peu entrer dans cette lutte suprême.

Bien qu'il n'estimât pas que sa fin fût tout à fait imminente, cependant, pour éviter les distractions, il se débarrassa du piano dont il jouait agréablement ; il se détacha même de nombreux volumes qui emplissaient sa bibliothèque. Ceux qui pénétraient dans sa chambre durant les derniers mois de sa vie, ne pouvaient s'empêcher d'éprouver une pénible sensation de désolation en voyant ces rayons vides, et devant cette bibliothèque M. Boccardi se détachait froidement de tout ce qu'il avait ici-bas le plus chéri, comme s'il n'avait plus désormais le droit de posséder, devant par justice restituer à d'autres cette bonne centaine de volumes.

M. Boccardi avait à peine achevé de mettre ordre à ses affaires qu'il fut assailli de violents maux de tête; c'était le 21 octobre 1936 : « Je sens une douleur atroce et si vive, me dit-il alors, jamais je n'en ai ressenti de pareille durant toute ma vie : aujourd'hui peut-être la fin... Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Le soir même, à 9 heures, il fut saisi d'une violente paralysie et deux jours après, son esprit, purifié par ces ultimes souffrances, franchissait les sphères célestes.

Aujourd'hui, par suite de l'affectueuse intervention du podestat de Savone, le commandeur Santino Durante, et grâce à la munificence de la municipalité, M. Boccardi, est enfin exhumé de son modeste cercueil à même la terre ; il repose dans un digne tombeau, près de Pierre Giuria et de Pierre Sbarbaro, sous une grosse pierre où l'on peut lire :

*Dans l'étude des astres  
Il vit toujours davantage la lumière de Dieu*

•

*En qui il vécut et s'éteignit'.*

Jules FODDAL.

[Traduction Arthur FUGAZZA].

(*Il Nuovo Cittadino*, 25 mars 1937).

---

## PAYS-BAS

### JEAN BRANDS

PREMIER LAZARISTE HOLLANDAIS

(9 septembre 1798 — 1<sup>er</sup> juin 1857)

† Jean Brands naquit à Berchem, proche Bois-le-Duc, le 9 septembre 1798<sup>1</sup>, premier enfant de Jean Brands et de Wilhelmina van der Sande<sup>2</sup>, mariés le 25 janvier 1796. A son baptême, il eut pour parrain Joannes-Joannis Brands et pour marraine Anna van der Sande.

Le 11 février 1801 ses parents lui obtinrent une petite sœur Anthonia dont les parrains furent Nardus Kuyper et Willem Brands ; et enfin, le 17 août 1802, vint au monde un petit frère Cornelius que Jean Aarts<sup>4</sup> et Gertrude Brands présentèrent au baptême.

C'est dans la grange de la *Harensche steeg*<sup>5</sup>, que Jean a dû être baptisé, puisque l'ancienne église paroissiale, enlevée aux catholiques en 1648, ne leur fut restituée qu'en 1800. C'est donc en cette dernière,

1. *Nello studio degli astri  
Vide sempre piu la luce di Dio  
in cui visse e si spense.*

2. Les quelques détails sur la famille sont tirés des anciens registres baptismaux et matrimoniaux de Berchem, déposés actuellement aux *Archives d'Etat* (province du Brabant septentrional), à Bois-le-Duc.

3. Originaire de Nistelroy, village non loin de Berchem.

4. Originaire de Schayk, proche de Berchem.

5. Du temps de l'oppression protestante, on devait se contenter de pauvres bâtiments en guise d'église, des «Églises-granges». — La *harensche-steeg* est la ruelle conduisant au village de *Haren*.

« bâtiment solide et bas avec un chœur beaucoup plus élevé », que Jean a dû en son temps faire sa première communion et suivre l'enterrement de ses père et mère, peut-être aussi de son frère et de sa sœur, car lorsque Jean quitta pour toujours sa patrie, il est sûr que nul de ses proches parents n'était encore en vie.

Volontiers nous aurions voulu le suivre durant ces années de jeunesse ; mais, hélas ! nous n'avons pu trouver quelques données ni sur cette époque de sa vie, ni sur ses études. Nous savons seulement que le 9 décembre 1827, il était reçu à Paris au séminaire interne de la Congrégation de la Mission<sup>1</sup> ; nous savons aussi comment il rencontra sa vocation.

Depuis 1817, les Lazaristes travaillent aux Etats-Unis : vaste champ de mission où il n'y avait alors presque pas de prêtres, et où les colons catholiques couraient grand danger de perdre leur foi, isolés au milieu des sectes protestantes. Un de leurs missionnaires, M. Léon de Neckere, flamand<sup>1</sup>, prêtre très vertueux mais d'une santé délabrée, fut contraint, dans l'espoir de sa guérison, de revenir pour quelque temps en Europe, au mois d'août 1826.

Comme de Neckere était originaire de la Belgique, pays bien connu pour sa générosité à l'égard des missions étrangères, son évêque, Mgr Rosati, lui confia une lettre destinée aux catholiques de Belgique. Notons ici qu'à cette époque Hollande et Belgique formaient un seul pays, et dans l'esprit de cette lettre, l'expression *Belgique catholique et généreuse* comprenait sûrement le Brabant septentrional. Voici ce que disait cette lettre :

« Joseph Rosati, par la grâce de Dieu et par la faveur

1. Né à Wevelghem, le 6 juin 1800. Il partit en 1817 comme étudiant avec Mgr Dubourg, et fut ordonné prêtre en 1822, par cet évêque dans sa nouvelle cathédrale. Etant encore étudiant au séminaire de Sainte-Marie de Barrens, il entra dans la Compagnie des Lazaristes. Consacré évêque de la Nouvelle-Orléans le 24 juin 1830 ; mort de la fièvre jaune, le 5 septembre 1833.

du Siège Apostolique, évêque de *Tanagra* et coadjuteur de la Nouvelle-Orléans, aux catholiques de Belgique: Salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Comme je suis obligé d'accorder à Léon de Neckere, prêtre de la Congrégation de la Mission, dans les Etats du Missouri en Amérique, la permission d'aller à son pays natal, vu que, selon l'opinion des médecins, c'est le seul moyen pour lui de recouvrer la santé, je croirais manquer de confiance en la divine Providence si, à cette occasion, je ne tentais pas d'implorer votre charité en faveur de la mission du Missouri. Plus d'une fois, il est vrai, vous avez donné la preuve de votre zèle en faveur de la Propagation de la Foi par les dons généreux que votre bonté a prodigués à l'adresse de Mgr Dubourg et du regretté M. Nerinckx. Exigerais-je trop de votre charité si, en ce moment le plus pénible, je ne faisais appel en faveur de la plus noble et de la plus généreuse des entreprises qui se soit accomplie depuis l'érection de notre diocèse, à savoir : la mission parmi les pauvres Indiens que nous espérons aborder l'année prochaine.

« Vous ne connaissez que trop bien les privations sans nombre auxquelles sont exposés journellement nos missionnaires au milieu de ces déserts, ainsi que les difficultés inhérentes à ce pénible travail. Je n'entre donc pas en ces détails. Il me suffit de vous dire que la pieuse générosité des catholiques européens est le seul moyen qui nous reste pour trouver de quoi poursuivre cette œuvre apostolique. Vos magnifiques exemples dans le passé me donnent de nouveau la hardiesse de m'adresser à vous dans les circonstances présentes. M'appuyant sur vos sentiments de foi et de piété, je prie le bon Dieu de répandre sur vous toutes sortes de bénédictions<sup>1</sup>. »

1. Saint-Louis, *Historical Review*, tome IV, page 270.

Muni de cette lettre de recommandation, M. de Neckere parcourut son pays natal, surtout les Flandres, et non sans succès. En effet, à son retour en Amérique, en 1829, il apportait avec lui quantité d'ornements d'église, un orgue et même une imprimerie. De plus — et ceci dénote ses grands mérites — M. de Neckere venait d'être nommé évêque de la Nouvelle-Orléans. (Bref de S. S. Pie VIII, du 11 août 1829). Enfin il avait encore trouvé pour la mission, 3 séminaristes « *trois Flamands* », comme on disait : Vitalis Vancloostere, originaire de Roulers, au diocèse de Gand, entré au Séminaire Interne des Lazaristes à Paris le 6 avril 1828 ; Petrus Paulus Lefevere, également de Roulers, et Joannes Brands, de Berchem, au Brabant septentrional ; ces deux derniers avaient déjà été reçus le 9 décembre 1827<sup>1</sup>.

On comprend aisément que, à cette époque des *Pays-Bas-Unis*, avant la Révolution de 1830, Jean Brands fut catalogué « *Flamand* ». Mais il n'en reste pas moins originaire de Berchem, dans la Hollande actuelle.

A-t-il fait ses études en Flandre ? Nous n'avons pu encore nous renseigner là-dessus. Mais il fut séduit par l'idée de mission, bien que les difficultés, certainement entrevues après la lettre de Mgr Rosati, ne l'aient nullement découragé, bien au contraire... Jean Brands avait alors 29 ans, et il n'est pas impossible que son retard dans ses études ne provienne des lois tracassières de Guillaume I<sup>er</sup> qui, pendant un certain temps, avaient pratiquement fermé les séminaires.

Peu avant l'arrivée de Brands à Paris, la Congrégation de la Mission avait recouvré son gouvernement régulier ; elle en était privée depuis la Révolution française. Au lieu d'un vicaire général, elle eut de nouveau en

1. Un mois avant cette dernière date, le 1<sup>er</sup> novembre 1827, Mgr de Quélen avait béni la nouvelle chapelle au 95, de la rue de Sèvres.

la personne de M. de Wailly un Supérieur Général, nommé exceptionnellement cette fois par le Bref du 16 janvier 1827; une Assemblée générale à cette époque ne pouvant y pourvoir que fort difficilement. Depuis 1817, la Congrégation était établie au 95 de la rue de Sèvres, nouveau Saint-Lazare que M. Brands a donc habité.

La pensée des missions étrangères ne l'avait point abandonné. Après six mois de séminaire interne, Jean Brands partait avec ses deux compagnons, Vancloostere et Lefevère. Avec eux s'embarquait également un quatrième Flamand, reçu à Paris le 4 octobre 1825. C'était le diacre Pierre Doutreluingne<sup>1</sup>, originaire de Herseaux, diocèse de Gand; ce dernier dut assumer la conduite de la bande. Doutreluingne, bien que doué de moyens très modestes, sera toujours connu dans cette mission comme un prêtre remarquable par sa piété fervente. Il mourut à Saint-Louis, le 10 décembre 1873.

Le 13 avril 1828, les quatre jeunes missionnaires quittèrent la Maison-Mère pour s'embarquer au Havre et traverser l'Océan. Une lettre de M. Doutreluingne, datée de New-York, le 18 mai 1828, et adressée à M. Etienne, procureur général, donne de ce voyage une rapide esquisse : « Nous sommes arrivés ici le 17 de ce mois avec tous nos effets, nous avons évité tous les dangers qu'on court sur la mer, les plus grands que nous avons eus c'est un orage et de grosses montagnes de glace sur les eaux; Dieu nous a préservés de ce dangereux passage. Nous avons fait la traversée en quatre semaines. Je crois que nous allons nous embarquer demain pour Baltymore et on espère assister à la consécration de Mgr l'Archevêque de cette ville qui

1. Ce nom on le trouve écrit de diverses façons. Mais ce confrère signe, toujours *Doutreluingne*. Peut-être, à son départ, était-il encore sous-diacre.

aura lieu dimanche prochain, d'après ce que nous a dit Mgr l'évêque de New-York, qui doit assister à la cérémonie. Nous avons eu l'honneur de dîner aujourd'hui avec lui... Nous avons encore environ 400 lieues de chemin à faire pour arriver à notre destination<sup>1</sup> ».

Le 28 juin, M. de Wailly, supérieur général, reçut de nouveau une lettre de M. Doutreluingne, lui annonçant que pour aller de New-York au Séminaire de Sainte-Marie des Barrens, il avait fallu sept semaines. Au début les quatre *Flandrands* jouirent de la compagnie de 4 Pères Dominicains, missionnaires de Mgr Fenwick. A Baltimore, ils avaient acheté deux chevaux et un chariot pour franchir 100 lieues à travers les montagnes, jusqu'à Williny. Là, nos quatre Lazaristes prirent le vapeur jusqu'à Sainte-Geneviève où ils restèrent deux jours, pour parcourir ensuite les 22 dernières lieues qui les séparaient des Barrens.

Seize mois plus tard, le 4 octobre 1829, le même M. Doutreluingne écrivit à M. Salhorgne, le nouveau Supérieur général : « Messieurs les novices Brands, Lefevere et Vancloostere<sup>2</sup> se portent assez bien. Monseigneur [Rosati] m'a ordonné prêtre le 26 juillet dernier, malgré ma grande indignité ».

Un mois auparavant, le 11 septembre 1829, M. de Neckere, retourné entre temps de son voyage en Europe, écrivait de son côté à M. Etienne, procureur gé-

1. Un *post-scriptum* nous donne l'adresse de la famille de Jean Brands. P. S, Monsieur Brands vous prie aussi d'informer ses amis à cette adresse: à M. Simon Breners à Berchem, province de Brabant septentrional, canton de Ravenstein. Au mois de juillet de 1936, nous avons appris de M. Jean Van den Heuvel ancien receveur municipal de Berchem, que, à son départ pour la mission, Jean Brands n'avait plus de parents. Voilà pourquoi celui-ci s'adresse à « ses amis ».

2. Vancloostere et Lefevere n'entrèrent pas dans la Congrégation de la Mission, Mgr Rosati, le 21 novembre 1831, les ordonna prêtres. Vital Vanclostere fut longtemps curé de « Prairie du Rocher ». Pierre-Paul Lefevere en 1840, accompagnait Mgr Rosati en Europe. Il devint évêque titulaire de Zéla, fut coadjuteur et administrateur de *Détroit*. Sacré le 22 novembre 1841 Mgr Lefevere mourut le 4 mars 1869.

néral à Paris et mandait : « Nos quatre jeunes Belges sont en bonne santé et se rendent utiles. On admire le talent de M. Brands ».

Le 10 décembre de cette même année — 1829 — à Sainte-Marie des Barrens, Jean Brands émettait ses vœux perpétuels comme fils de Saint Vincent de Paul et comme premier Lazariste hollandais, après avoir reçu déjà, le 14 mars, la tonsure des mains de Mgr Rosati, au séminaire de *Sainte-Marie*. Le 21 avril 1830, il était ordonné prêtre, également par Mgr Rosati, au même séminaire de Sainte-Marie des Barrens.

Mgr Rosati avait remarqué son aptitude pour les études<sup>1</sup> ; aussi le garda-t-il comme professeur du séminaire et du collège : ces deux Instituts étaient juxtaposés, ce qui permettait de se rendre plus facilement compte des vraies vocations pour les diriger ensuite au séminaire.

Jean Brands resta donc pendant six ans environ au séminaire, jusqu'en 1836. C'est alors qu'il devint missionnaire *missionnant* ; sa santé pendant ses années de professorat avait souffert. Placé aux Vieilles-Mines (Old Mines), Mgr Rosati lui accordait le 17 novembre 1836, la juridiction « *usque ad revocationem* » pour les missions de Merrimack, de Bourbeuse et environs. Après dix-huit mois de service, M. Brands, le 17 mars 1838, fut ensuite placé au *Cap-Girardeau*, où, de nos jours encore, les Lazaristes ont un établissement.

*Cap-Girardeau*. — Sur ses travaux au Cap-Girardeau, nous sommes amplement renseignés d'après une sorte de journal<sup>2</sup>, comme aussi d'après une lettre autographe conservée aux Archives de la Maison-Mère. C'était là un véritable travail de paroisse au milieu

1. M. Brands « est un très bon sujet pour l'enseignement » (Lettre de Mgr Rosati, 24 avril 1830).

2. Saint-Louis *Historical Review*, tome IV.

des hétérodoxes qui l'importunaient souvent, mais dont il eut aussi le bonheur d'en ramener plusieurs au giron de l'Eglise. Il y fonda une école pour les garçons et, peu après, une autre pour les filles ; celle-ci fut dirigée par les Sœurs. Il y bâtit aussi une nouvelle église, entièrement en briques, qui fut consacrée par Mgr Rosati, en grande solennité, en présence d'environ 18 prêtres. C'est à cette occasion-là qu'il revit le bon M. Dautrelingne, son compagnon de voyage. Voici ce que disait sa lettre du 20 septembre 1839 adressée à M. Nozo, Supérieur général, et datée de Cap-Girardeau :

« ... Voilà déjà dix-sept mois que je suis employé dans la mission du Cap-Girardeau et ses environs, où il n'y a que 200 âmes catholiques, dont la plupart sont bien faibles et négligentes, le reste des habitants sont des hérétiques, la plupart anabaptistes imbus du véritable esprit de Calvin ; d'autres qui ne prétendent professer aucune religion, font gloire de leur philosophisme, de sorte que les préjugés contre notre sainte Religion sont bien forts, surtout dans notre village, d'où vous pouvez conclure que je n'ai pas manqué de misères ici, mais aussi il me faut vous avouer avec joie que je n'ai pas manqué de consolation : les préjugés diminuent, le nombre de nos véritables ennemis devient plus petit, et il paraît que Dieu a bien voulu jusqu'à présent faire usage d'un si chétif instrument que moi, pour rappeler quelques-uns au vrai bercail et le nombre de ceux-ci augmente, et pour raffermir les autres dans la pratique de la religion, il n'y en a que trois qui n'ont pas fait leurs Pâques cette année-ci ; et maintenant j'espère que notre sainte religion fleurira bien davantage ; jusqu'à présent il n'y a eu qu'un seul prêtre ici, qui faisait les fonctions dans un misérable appartement, où notre sainte religion devait être exercée sans le moindre attrait. Maintenant nous

faisons une petite communauté, le supérieur m'a envoyé MM. Cercos et Collins, qui sera ordonné prêtre dimanche prochain, et un prêtre séculier, pour faire l'école ; et nous pouvons maintenant faire les saintes cérémonies avec décence dans notre nouvelle église. Tous les dimanches nous avons la grand'Messe et Vêpres, avec deux sermons et catéchisme, et aussi voyons-nous chaque dimanche notre église remplie de plus en plus ; j'ai été charmé d'entendre dire par le Supérieur que vous nous enverrez des tableaux ; permettez-moi de vous supplier aussi pour des tableaux du chemin de la Croix ; c'est une dévotion à laquelle les catholiques de ce pays-ci sont si bien attachés. Vous êtes déjà certainement averti que nous avons commencé une école pour les garçons et que nous avons une communauté de Religieuses qui enseignent les enfants de leur sexe, ces deux petits établissements ont bien des misères à combattre, ils ont une forte opposition. Nos citoyens employent un prêcheur presbytérien pour maître d'école qui jusqu'à présent a bien fait du mal à nos écoles ; je prévois qu'il s'en ira bientôt, ses écoliers commencent à devenir très malcontents de lui. Outre la mission où je viens d'écrire, j'ai encore trois autres stations dans le comté voisin, où il y a moins de préjugés et par conséquent plus de bien à espérer. C'est dommage que jusqu'à présent je n'ai pu aller les visiter plus souvent ; deux de ces stations sont parmi les protestants, ou pour mieux dire, parmi du monde qui n'a point de religion. Tout ce que j'y fais, c'est de leur expliquer nos dogmes qu'ils écoutent avec docilité, quelques-uns les ont déjà embrassés et d'autres sont sur le point de le faire ; la troisième est dans un petit voisinage catholique, où les habitants viennent de se bâtir une petite église que j'ai bénie dimanche passé et dédiée à Dieu sous l'invo-

cation de Saint-François de Sales ; il y avait beaucoup de monde présent qui paraissent être chez eux très satisfaits, et résolus de venir aussi souvent qu'il y aura la Messe ; j'oublie de dire qu'ils étaient presque tous protestants.

« Voici, mon Très Honoré Père, l'état en abrégé du champ qui m'est donné à cultiver.

« Grâce à Dieu, j'ai entièrement recouvré ma santé, qui était bien faible pendant les trois dernières années que j'étais au séminaire, tout ce que je crains c'est que je me rende coupable devant Dieu de manquements de mes devoirs ; à la maison nous observons nos règles, sans me glorifier, assez exactement, mais quand je réfléchis combien il y a à faire au dehors, combien d'âmes il y a à gagner à Dieu, j'ai toujours peur d'être en faute ».

[Suit la demande de ne pas changer le Supérieur, M. Timon].

Jean BRANDS,

s[*indigne*] p[*rétre*] d[*e*] l[*a*] C[*ongregation*]  
d[*e*] l[*a*] M[*ission*].

Le 15 juillet 1840, la petite communauté eut la visite honorable de Mgr Janson, évêque de Nancy, en France, qui, pour des difficultés politiques avec Louis-Philippe, avait dû quitter son diocèse. Celui-ci, parcourant les Etats-Unis, arriva aussi au Cap-Girardeau : « Pendant le court espace de temps qu'il a resté avec nous, écrit Brands, il a fait une impression salutaire dans les cœurs de tout le monde et nous a édifié par son zèle vraiment apostolique, sa grande piété et sa profonde humilité<sup>1</sup>. » Mgr Janson conféra encore à quelques chrétiens le sacrement de confirmation. Dans cette même lettre, M. Brands nous dit qu'il a été de

1. Lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1840 à M. Nozo, supérieur général.

nouveau malade : « Immédiatement après [le départ de Mgr Janson], je tombais malade de la fièvre bilieuse, et après moi M. Collins et le F.ère Harrington avaient leur tour, de sorte que je n'ai pas pu quitter la maison ; je suis guéri mais encore faible, les deux autres sont convalescents ».

*Sainte-Geneviève.* Au mois de mai 1841, quand le séminaire interne fut transporté des Barrens au Cap, M. Brands fut envoyé à *Sainte-Geneviève*. Il était toujours en mauvaise santé. Avec deux confrères il y rendra de grands services pendant trois ans, jusqu'au mois de mai 1844. A l'occasion de son départ de Cap-Girardeau, nous lisons la note suivante : « Notre sainte Religion a fait beaucoup de progrès, et le R. Père Brands était un homme très estimé dans la contrée. En 1840, il y eut au Cap-Girardeau, 124 communions pascales, « une merveilleuse augmentation en peu d'années ! »

Pendant les trois années qu'il passera à *Sainte-Geneviève*, il n'aura pas moins de travail. Un des comptes rendus annuels nous fournit le résultat suivant : Sur une étendue de 144 lieues carrées confié aux soins de M. Brands et de ses deux compagnons, il y a une résidence principale, *Sainte-Geneviève*, avec une église, une paroisse et des écoles ; ensuite, deux églises auxiliaires, c'est-à-dire celles de Sainte-Anne et de Saint-Vitalis ; puis encore deux autres postes de Missions. L'on comptait en tout 1.600 catholiques, 1.000 protestants, 2.000 non baptisés. Au cours de l'année l'on avait fait 600 sermons<sup>1</sup>, 300 classes de catéchisme, administré 153 baptêmes, entendu 4.000 confessions, distribué 3.000 communions de dévotion et 1.456 communions pascales. Il y avait eu 34 mariages, 89 enterrements et 5 conversions. Une seule chose était regret-

1. Les grands sermons devaient alors durer une heure entière.

table — et ceci regardait M. Brands lui-même — sa santé ne marchait pas de pair avec son ardeur. Un changement de place pourrait-il amener par hasard une amélioration ? M. Brands l'espérait. Et à ce moment même ses supérieurs avaient l'intention d'entreprendre avec vigueur une nouvelle mission au Texas. En 1835, cet Etat, détaché du Mexique, avait été annexé aux Etats-Unis. Quelques années après cet événement, M. Timon, Visiteur des Lazaristes, s'y rendit pour connaître la situation. En 1840, M. Odin, confrère français, avec M. Brands y firent également une visite ; on eut bon espoir. Rome nomma bientôt un préfet apostolique en la personne du visiteur lazariste M. Jean Timon et Jean-Marie Odin comme vice-préfet<sup>1</sup>.

En 1842 la préfecture devenait Vicariat et M. Odin, évêque titulaire de *Claudianopolis*, en était le premier Vicaire Apostolique.

Vu la rapide visite qu'il y avait faite en 1840, cette mission du Texas n'était pas inconnue à M. Brands ; aussi demanda-t-il lui-même à ses Supérieurs la permission d'aller y travailler, espérant y recouvrer la santé. Cette permission lui fut accordée.

/ *Galveston*. — Avec M. Paquin, comme Supérieur, M. Brands, le 11 mai 1844, arrivait à Galveston, son nouveau poste. Le travail n'y était point commode, et l'on ne peut assurer que la contrée était propice pour la santé. Nous possédons encore, datée du 23 octobre 1844, une lettre que M. Brands écrivait de Galveston à M. Etienne, Supérieur général. Cinq mois environ

1. Né le 25 février 1800, à Ambierle, diocèse de Lyon, Jean-Marie Odin entra dans la Congrégation de la Mission le 8 novembre 1822, émit ses vœux le 12 janvier 1825. Il avait été ordonné prêtre le 4 mai 1824 et fut sacré évêque à la Nouvelle-Orléans le 6 mars 1842. Quand, en 1847, le Texas fut érigé en évêché, Mgr Odin en devint le 1<sup>er</sup> évêque et fixa sa résidence à Galveston. Promu le 15 novembre 1861, archevêque de la Nouvelle-Orléans, il mourut à Ambierle le 26 mai 1870 et fut inhumé dans l'église paroissiale de son baptême.

après son arrivée, il y décrivait sa propre situation et celle de Galveston :

« J'étais envoyé, le mois d'avril dernier (1844), au Texas avec M. Paquin, ayant fait depuis février dernier deux dangereuses maladies, mais la grande chaleur m'avait toujours tenu dans une si grande faiblesse que je n'étais pas capable de commencer le ministère et de dire la Messe très rarement, quand, au surcroît, notre ville était visitée de la fièvre jaune, de laquelle M. Paquin tomba victime le 13 août passé, et je manquais de faire de même. Il est mort sans que je pusse lui donner aucun secours spirituel, étant moi-même dangereusement malade. Au même temps, et craignant d'être obligé de paraître devant mon juge suprême sans avoir été muni des derniers sacrements, pourtant j'y ai échappé contre l'attention de tous et même du médecin. Je commence à aller mieux mais je ne suis pas bien encore, ces trois maladies ont sapé ma constitution. J'ai écrit trois fois au Visiteur pour qu'il daignât me remplacer, parce qu'on a besoin ici de missionnaires robustes, et à toute épreuve de fatigues et de misères. C'est ce que je suis loin d'être, quoique les missions ont toujours été l'objet de mes ambitions, et elles le sont encore, mais mes forces et la santé me marquent. »

Dans cet état, notre missionnaire resta tout seul pendant quelque temps. Le Visiteur qui faisait souvent montre d'une grande estime pour sa piété et son zèle, ne lui envoya du secours que plus tard seulement. En attendant, M. Brands fut obligé de servir tout seul la paroisse principale du Vicariat, et ce qui est curieux, c'est que le *faible* M. Brands assista, trois années plus tard, au décès de son jeune collaborateur : M. Rollardo, âgé alors de 35 ans, nouvelle victime de la fièvre jaune. Cette même année la terrible épidémie sévissait à Galveston ; en 3 mois pas moins de 17 victimes avaient

succombé. Aussi en 1922, à l'occasion des fêtes jubilaires célébrant le 75<sup>e</sup> anniversaire de la cathédrale de Galveston, une plaquette commémorative mentionne ces trois premiers pionniers dont fait aussi partie M. Brands, *prêtres-victimes de la fièvre jaune (Yellow-fever-Priests)*. Héroïques, nonobstant le péril menaçant de cette maladie, ces prêtres continuèrent sans relâche leur travail parmi les âmes. Dans les registres de la cathédrale se trouvent mentionnés plusieurs mariages et baptêmes administrés par M. Brands.

L'an 1847, le Vicariat de Galveston devint diocèse, où travaillaient alors 13 prêtres. L'on commença sans retard par poser les fondements de la nouvelle cathédrale, et l'évêque, Mgr Odin, choisit alors M. Brands comme vicaire général, confiance très honorable pour ce bon ouvrier.

A la construction de la cathédrale M. Brands eut aussi sa part. Comme vicaire général et aussi comme curé, il a dû surveiller les travaux, bien que nulle mention en soit faite. C'est certainement avec une spéciale satisfaction, qu'il a contemplé cet édifice, car les matériaux de la construction étaient venus de Belgique. Deux ans auparavant, en 1845, Mgr Odin avait parcouru la France, en compagnie de M. Timon ; partout il avait déployé un grand zèle pour sa mission. En Belgique on lui avait spécialement fait cadeau de 500.000 briques, transportées gratuitement à Galveston. Ces briques lui rappelaient donc *les Pays-Bas-Unis*, son pays qu'il avait si généreusement quitté 20 ans auparavant : et certainement cette évocation du pays lointain lui causa de la joie.

Le 14 mars 1847, en la première année du Pontificat de Pie IX, Mgr Odin, assisté de M. Timon, Visiteur des Lazaristes, et de M. Jean Brands, Vicaire général, posait la première pierre de la cathédrale dont la consé-

cration eut lieu le 26 novembre 1848. Dans cette cérémonie, M. Brands assistait comme diacre, et de plus signa le procès-verbal de cette consécration.

Malgré sa faible constitution, M. Brands demeurait toujours le prêtre zélé dont les désirs allaient plus loin que les forces physiques ; à la longue, il fut obligé d'abandonner sa tâche, en grande partie. Mais était-ce la véritable cause de ses malentendus avec Mgr Odin ? L'évêque, on l'a noté ailleurs, était certes un ardent missionnaire, mais très vif de caractère et s'impatientant très facilement lorsque ses projets ne se réalisaient pas assez vite. Parfois les Supérieurs eux-mêmes trouvèrent Mgr Odin par trop exigeant. Aussi, vers 1851, l'on estima que M. Brands ne devait plus rester à Galveston.

Il fut alors placé à Assomption, faubourg de la Nouvelle-Orléans : les Lazaristes dirigeaient la paroisse et tout ensemble le séminaire diocésain. C'est là que, épuisé bien avant son temps, M. Brands passa les dernières années de sa vie. Par une lettre de M. Maller, vice-visiteur, adressée le 22 février 1851 à l'un des assistants du Supérieur général, nous apprenons en effet que « Mgr Odin n'était pas très content du pauvre M. Brands qui, à Galveston, a pourtant sacrifié sa santé pour le reste de sa vie ». De son côté, en 1853, le supérieur local, M. Andrieux, donne à M. Etienne, Supérieur général, les détails suivants :

« M. Brands doit vous être bien connu ; c'est l'homme de bonne volonté. Mais s'il a rendu beaucoup de services, son âge, sa santé, son grand défaut de prononciation ne lui permettent plus de nous aider que médiocrement. L'habitude qu'il a contractée d'agir précipitamment exerce souvent la patience des autres, et occasionne des plaintes et des murmures ».

Quelques mois plus tard, en janvier 1854, le visiteur,

M. Penco écrivit à Paris : « M. Brands, bon, vieux, vertueux, mais presque hors de combat ».

Autant qu'il lui était possible, il rendait encore quelques petits services. Dans les registres baptismaux de l'église Saint-Etienne de la Nouvelle-Orléans, M. Brands est mentionné plusieurs fois comme un prêtre en fonction : une fois le 31 août 1851 ; 15 fois du 7 août au 2 octobre 1853 ; en outre il est cité une fois pour un mariage, et trois fois pour un enterrement ; enfin, entre le 23 mai et le 2 juillet 1856, il a administré 6 fois le baptême et béni une fois un mariage.

Onze mois plus tard, sous la signature de M. Delcros, recteur de l'église de *Jefferson-City*, autre faubourg de la Nouvelle-Orléans, nous lisons l'acte du décès et enterrement de M. Jean Brands :

« L'an mil huit cent cinquante-sept et le deux juin, je soussigné ai donné la sépulture ecclésiastique au corps du Rév. Jean Brands, Prêtre de la Congrégation de la Mission, décédé hier à la Maison de Santé, Nouvelle-Orléans, à l'âge de cinquante-huit ans. Il a été enterré dans le tombeau des Sœurs de Charité.

J.-M. DELCROS, c. m. »

Le tombeau des Sœurs (il s'agit ici des Filles de la Charité) occupait une partie du cimetière Saint-Louis n° 2 : il existe encore de nos jours, mais depuis, les dépouilles mortelles de ceux qui y reposaient ont été exhumées et transportées à la partie n° 3 du même cimetière, dans le terrain qui appartient également aux Sœurs, à l'Esplanade AVE. Cette dernière partie, bien déterminée et séparée du reste, est le propre lieu de sépulture des sœurs et occupe environ 50 pieds carrés. Les ossements exhumés reposent au fond et à gauche : l'on n'y trouve aucune inscription, si ce n'est pour ceux qui y ont été déposés depuis le transfert des dépouilles. Au milieu de ce carré a été érigée la statue de saint

Vincent de Paul, dont Jean Brands fut le premier fils venu de Hollande.

De tous ces détails, patiemment amassés et recueillis avec piété, il ressort très suffisamment que la figure de ce prêtre, dont jusqu'ici le nom était à peine connu, mérite bien d'être tirée de l'oubli sous lequel il s'était caché à nos yeux depuis 80 ans.

Prêtre d'une haute vertu, pendant trente ans il dépensa et épuisa ses forces dans la mission de l'Amérique du Nord : il se sacrifia complètement aux travaux apostoliques jusqu'à la dernière heure de sa vie. Les supérieurs de Jean Brands, premier Lazariste hollandais, ont justement attesté qu'il fut et demeura « bon, vertueux et homme de bonne volonté ». Quel plus bel éloge pouvons-nous donc légitimement désirer pour un chacun de nous ?

*Nimègue, mars 1937.*

Corneille VERWOERD.

---

## AFRIQUE

### MADAGASCAR

#### LA LÉPROSERIE DE FARAFANGANA (1)

Madagascar pourrait réunir une armée de 12.000 à 15.000 lépreux, prélevés sur une population totale de 3.772-500 habitants. Depuis l'occupation française, en 1895, cette maladie est combattue, avec persévérance et un certain succès, par l'isolement relatif d'un grand nombre de lépreux, ce qui tend à diminuer la contagion du mal.

L'Administration civile et les Missions catholiques et protestantes rivalisent pour combattre la lèpre.

1. Au sujet de la léproserie de Farafangana, voir dans les *Annales* ; 1902, pages 544-549 ; 1903, pages 210-211, 434-444 ; 1904, pages 459-461 ; 1905, pages 496-501 ; 1906, pages 77-79, 539-543 ; 1910, pages 247-248 ; 1923, pages 671-674 ; 1924, pages 408-413 ; 1927, pages 648-653 ; 1928, pages 143-146 ; 1929, pages 180-182, 365-367 ; 1930, pages 818-828, *Note des Annales*.

Certaines léproseries ont l'aspect d'un hôpital où chaque malade a sa cellule ; d'autres forment des villages dont les cases renferment un ou plusieurs lépreux. Celle de Farafangana, qui est la plus peuplée, forme un ensemble de plusieurs villages. Etant dans le sud de l'île et offrant des caractéristiques toutes particulières d'organisation, je crois intéressant et utile de la faire connaître.

D'après un Rapport publié dans le *Journal officiel de Madagascar*, à la date du 9 juillet 1904, M. le D<sup>r</sup> Bruas estimait à 3.000 le nombre des lépreux de la province de Farafangana, ce qui, pour une population de 260.000 habitants, ferait 10 lépreux pour 10.000 habitants. « Quoiqu'il en soit de cette estimation, poursuit l'*Officiel*, il est cependant indéniable que la lèpre sévit là avec vigueur. Au reste, la rapidité avec laquelle la léproserie des Pères Lazaristes a été remplie indique que la province est très contaminée. Dans une contrée aussi peuplée, aussi florissante, aussi riche, il fallait un mouvement puissant d'assistance médicale pour les déshérités du sort, membres gênants au milieu d'une collectivité travailleuse et vivant de ses propres ressources. »

C'est dans ce but que, lors de son inspection dans la province, en 1901, le Gouverneur général Gallieni se préoccupait de l'installation de tous les lépreux de la région en un asile unique. M. Bénévent, administrateur de la province, prit à cœur cette œuvre d'humanité et entra en pourparlers avec la Mission catholique.

Mgr Crouzet écrit dans son livre *Dix ans d'apostolat* : « Au mois d'octobre 1901, M. Lasne, supérieur de la Mission de Farafangana, fut chargé de me transmettre la proposition de créer une léproserie immense et, pour que la discussion ne traînât pas en longueur, on me mit sous les yeux les secours sur lesquels j'avais à compter de la part de la colonie. Ce fut plutôt décourageant.

« On m'accordait une concession gratuite de 25 hectares d'un terrain inculte, la somme de 1.800 francs une fois versée, 15 à 20 bœufs et une subvention de 1 fr. par jour de présence pour chaque malade. [Actuellement, pour chaque lépreux, l'*Administration* verse 5 fr. par jour]. Tous les autres frais demeurent à la charge de la Mission. J'ai oublié les visites médicales et les principaux remèdes qui demeurent à la charge de la colonie.

« A moi d'accepter ou de refuser. Accepter me paraissait humainement parlant le comble de l'imprudence ; refuser était sûrement, dans la circonstance, une lâcheté. Je me prononçai pour l'imprudence et je fis bien... l'œuvre eût été créée ; elle n'eût été ni française ni catholique.

« Le 26 décembre 1901, M. Lasne arrivait de Fort-Dauphin, accompagné de deux jeunes filles, Mesdemoiselles Marguerite Gettiffe et Marie Payet, qui s'étaient offertes avec une abnégation héroïque pour affronter les débuts de la léproserie. Je remis en même temps à mon missionnaire la somme de

12.000 fr. qui, dans ma pensée et dans la sienne, devait suffire pour douze mois. Hélas ! l'homme propose...

« M. Lasne se mit à l'œuvre. D'abord, avec M. Benévent, il choisit un vaste emplacement, ni trop loin ni trop près des centres habités. Ce terrain se trouve sur la rive droite de la rivière Manambato qui en baigne les contours. Les mamelons étaient tout indiqués pour les constructions ; les parties basses immergées seraient transformées en rizières. De nombreux ouvriers eurent vite débroussaillé, nivelé, tracé routes et sentiers. Un village s'éleva, puis deux. En même temps les charpentiers les plus habiles construisaient les maisons et les dépendances destinées au personnel plus nombreux que nous enverrions dès que la Communauté nous accorderait des Filles de la Charité.

« La léproserie a été fondée et ouverte officiellement le 10 mars 1902. Un mois plus tard elle hospitalisait déjà 60 lépreux. »

Depuis ces premiers temps de l'installation, des améliorations ont été faites avec la plus grande activité. Le personnel a eu aussi bien des inquiétudes et des soucis pour accueillir un nombre toujours croissant de lépreux, les soigner, adoucir l'amertume de leur réclusion en leur montrant au loin, sinon l'espérance d'une complète guérison, du moins celle d'un réel soulagement à leurs maux. Il y aurait beaucoup à dire pour louer, comme il le mérite, le dévouement des Sœurs et de leurs coopératrices, dévouement qui, à lui seul, est une excellente apologie de notre sainte religion. Leurs bons anges doivent en faire le rapport, au jour le jour, dans le Livre de Vie : l'ambition des Filles de Saint Vincent de Paul ne désire pas davantage.

Voici comment se présente aujourd'hui la léproserie : On y accède par deux voies différentes. La principale est une route venant de la ville de Farafangana et traversant la rivière, large d'environ 100 mètres, auprès du village d'Ambahibe. Pas de pont, il faut se confier à la dextérité du pirogquier et à sa vigueur pour pagayer et vaincre le courant assez fort à l'époque des crues de la rivière. Une autre route, au sud de Farafangana, permet de passer la rivière sur un bac plus rassurant que la pirogue et conduit à la léproserie que l'on aborde ainsi du côté est.

En venant par la première route, qui est la plus fréquentée, on s'engage dans une avenue qui parcourt la léproserie du nord au sud. Elle est bordée d'arbres variés, assez rapprochés les uns des autres, ce qui contribue à donner à l'établissement un aspect de propreté et de gaieté tout particulier. A droite et à gauche, autour des bâtiments, s'étendent des parterres de fleurs aux corolles multicolores : roses, lilas, daturas, sourires éphémères de toutes nuances, tandis que de riantes capucines s'élèvent en dôme sur les haies entrelacées d'hibiscus aux pétales jaunes ou rouges et de mimosas aux boutons d'or.

Le coteau d'Ambatoabo est ventilé perpétuellement par les vents d'est ou de sud pendant la saison tempérée, de mai à octobre ; et par les vents de nord ou nord-est, pendant la saison chaude qui règne, dans l'hémisphère, d'octobre à mai. Parfois, un léger brouillard s'élevant de la rivière, persiste durant une

heure ou deux après le lever du soleil et rend le temps lourd. La tristesse et l'ennui s'ensuivraient sans retard, si le vent et le soleil ne faisaient rapidement leur apparition.

La forêt qui borne la léproserie à l'est et au sud protège les malades contre la fraîcheur trop vive des vents qui pourrait leur être néfaste. L'organisme anémié de ces pauvres infirmes supporte difficilement le froid. C'est dans cette forêt que les lépreux s'approvisionnent en bois de chauffage et enterrent leurs morts, suivant la coutume des tribus de la côte, qui est d'enterrer en forêt.

Le choix d'Ambatoabo pour établir la léproserie a été très heureux et rien de mieux ne pouvait se trouver dans les environs. Sans vouloir poétiser un paysage qui ne le serait pas naturellement, en comparant aujourd'hui ce mamelon cultivé et habité à ce qui l'entoure, il offre l'aspect d'un jardin créé au milieu d'une nature sauvage : plaine de brousse, coupée de rizières à l'ouest, et océan souvent déchainé en tempête à l'est.

Sur les marais drainés ou comblés poussent à merveille des plantations d'eucalyptus, de cocotiers, de lilas de Perse, d'orangers, de mandariniers, etc... Les parfums des fleurs de ces diverses essences embaument l'atmosphère et ce n'est pas sans une certaine admiration qu'on pénètre dans cet asile de la souffrance.

A droite de l'avenue principale, déjà mentionnée, se trouve le logement des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui assurent le service de la léproserie. C'est une grande case aux cloisons en « falafa », côte de la feuille de l'arbre du voyageur, recouverte en tôle, exhaussée d'un mètre au-dessus du sol pour éloigner l'humidité d'un terrain fréquemment arrosé par la pluie. Une large véranda court sur les quatre côtés.

Assez près se trouve la chapelle des Sœurs. Sur la même ligne s'élèvent ensuite les dépendances, réfectoire, office, grenier à riz, logement des demoiselles infirmières, cases pour enfants non contaminés, magasins divers, etc...

La Communauté des Sœurs de la léproserie cultive avec un zèle égal les vertus de modestie et d'abnégation, parmi bien d'autres, d'ailleurs, car il faut des âmes d'une haute spiritualité pour vivre longtemps dans une « *ladrerie* ». Le snobisme y serait très vite atteint d'un virus mortel. Les Sœurs « *tiennent le coup* » avec un allant qui paraît être le propre des anges plutôt que celui des hommes. On a dit que le chef-d'œuvre de la création était le cœur de la femme. Si la femme est doublée d'une religieuse, que ne peut-elle pas ?

Ce fut Sœur Vollaro, déjà aguerrie en Abyssinie et très estimée de Mgr Crouzet, qui vint diriger la léproserie, en 1903. Lorsqu'elle se retira en Italie, une autre fille de ce pays, où toute personne cultivée est aussi quelque peu diplomate, vint la remplacer : ma Sœur Mazé. Si elle écrivait ses souvenirs, elle pourrait montrer que la diplomatie n'est pas inutile dans la direction d'une œuvre aux multiples rouages, comme la léproserie : il faut amadouer les lépreux, les médecins, les administrateurs civils et d'autres encore. Sœur Mazé a célébré ses noces

d'argent de présence à Ambatoabo, sans aucun retour en Europe, et ses administrés, Sœurs et lépreux, désirent la conserver à leur tête *ad multos annos...*

M<sup>lle</sup> Marguerite Gettcliffe, après vingt-cinq ans de dévouement total au service des lépreux, est allée cueillir la palme des « *bene merenti* » dans le paradis. Mais sa compagne, M<sup>lle</sup> Marie Payet, est toujours là, continuant sa vie héroïque dans sa simplicité de servante des membres souffrants de Jésus-Christ.

Je ne serais pas étonné que, quelque jour, l'Académie ne lui décerne un prix de vertu : mais ce n'est pas elle qui le sollicitera et elle en serait aussi embarrassée que le fut le saint Curé d'Ars de sa légion d'honneur. Elle veut mener longuement ce combat afin de s'abriter sous une palme plus brillante dans le séjour des élus.

Toujours sur la droite de l'avenue principale, en allant vers le sud, se trouve l'église des lépreux, bâtie et inaugurée le 1<sup>er</sup> avril 1923, par le regretté Père Castan. Elle fut malmenée par le cyclone en 1933 et a été restaurée et agrandie par l'intrépide bâtisseur que fut le Père Henriot († 21 janvier 1936), l'aumônier de la léproserie dont la maisonnette est tout proche de celle du bon Dieu.

Encore sur la droite de la même avenue, mais en dehors du quartier des habitations, se trouve le cimetière des Pères et des Sœurs qui ont terminé leur carrière apostolique à Farafangana.

Au sommet d'un petit mamelon, un enclos de 15 mètres sur 12 renferme leurs restes mortels. Là repose Son Exc. Mgr Lasne, qui a fondé et dirigé la Mission de Farafangana de 1897 à 1911, époque où il devint coadjuteur de Mgr Crouzet, mais continua de résider à Farafangana jusqu'à sa mort le 23 juin 1927.

A côté de lui, reposent les RR. PP. Hiard, Coindard et Marty. De l'autre côté de l'allée centrale s'alignent aussi les tombes de quelques Sœurs. C'est dans ce cimetière que se passa un drame macabre en 1904.

Les tribus de la côte est et du sud, à peine pacifiée depuis deux ans, tentèrent une insurrection qui, heureusement, causa plus de peur que de mal et fut vite réprimée. Quelques lépreux, influencés par des agitateurs, voulaient malmenner les Sœurs. Ne pouvant rien sur les vivantes qui étaient sous bonne garde, ils se rendirent au cimetière, ouvrirent la tombe de la seule Sœur déjà enterrée là et en retirèrent les restes qu'ils jetèrent à la rivière. Acte de sauvagerie accompli en un moment de folie.

L'œuvre n'en continua pas moins et l'influence des douces Filles de Saint-Vincent de Paul n'a cessé de s'imposer à ces natures frustes. Elle finit presque toujours par les conquérir : la plupart des lépreux meurent après avoir accepté le baptême, et ceux même qui restent tenaces dans le paganisme deviennent plus sympathiques à mesure qu'ils bénéficient de la charité.

A gauche de l'avenue s'étendent les cinq villages des lépreux, séparés les uns des autres par une route bordée de haies vives. Les deux principaux villages, un pour les hommes et un pour les femmes, sont placés à proximité des bâtiments de

l'administration. Ils sont occupés par les grands infirmes, les impotents, qui doivent être visités à domicile.

Au centre de chacun de ces villages s'élève une salle de pansements, fort bien aménagée, avec clairevoie circulaire, porte et fenêtres permettant l'aération permanente, canalisation assurant le drainage des liquides souillés à l'occasion des soins donnés aux malades.

Les trois autres villages renferment chacun une vingtaine de cases donnant asile aux lépreux que la maladie a quelque peu épargnés.

Tous ces villages ont leurs cases correctement alignées, distantes les unes des autres de 10 mètres pour diminuer les risques d'incendie, séparées par des allées larges qui aboutissent à l'avenue centrale.

Afin de répondre aux besoins des lépreux, leurs cases sont toutes élevées sur un modèle uniforme ne différant pas des habitations des gens du pays. Ils peuvent ainsi continuer leur existence d'autrefois, vivre selon leurs habitudes ancestrales. Chaque case est construite en « *jalafa* » avec véranda sur deux façades et surélevée de 50 centimètres au-dessus du sol. Les couches d'air supérieur sont continuellement renouvelées grâce à deux portes situées sur les façades est et ouest. Les planchers en écorce de *pandanus* développée à plat sont recouverts de nattes et lavés fréquemment. L'indigène ne fait point usage de lit qui est remplacé par une simple natte déroulée sur le plancher. La tête repose sur un oreiller dur, bourré de fibres de raphia.

Rien n'est donc changé aux vieilles habitudes des hospitalisés. C'est une bonne précaution, car il faut des ménagements pour les apprivoiser avec l'Européen et habituer à vivre côte à côte les sujets des tribus de la côte est : Antaisaka, Antaifasy, Antaimoros et Baras.

Leurs mœurs et leurs habitudes, en contradiction avec les rigueurs d'ordre et d'hygiène obligatoires dans une vaste salle d'hôpital, eussent totalement empêché la réunion et la cohabitation dans un même local de gens que des querelles de bœufs, de rizières ou d'intérêts particuliers de toutes sortes, ont rendus, pour longtemps encore, ennemis irréconciliables.

Une maison d'isolement, en cas d'épidémie, et une chambre mortuaire ont été construites en dehors de ces villages.

Il ressort de cette description rapide que l'isolement des lépreux est à peu près complet, qu'ils se suffisent à eux-mêmes dans les villages et ne peuvent guère avoir de relations avec l'extérieur. Le danger de contagion est ainsi conjuré. En général, le Malgache partage la répulsion instinctive du paysan d'Europe pour l'hôpital et surtout pour l'internement définitif.

D'autre part, lui, si moqueur et même cruel parfois à l'égard d'un faible, d'un estropié, supporte facilement la présence d'un malade contagieux atteint de syphilis, de tuberculose, de cancer ou de lèpre. On voit encore des villages où les lépreux sont nombreux et personne n'y prend garde. Les lépreux qui sont internés ont été repérés par le médecin de colonisation, en tour-

née d'inspection sanitaire, et signalés à l'autorité civile qui les appelle ou les envoie chercher par la police. Bon gré, mal gré, il faut suivre les gendarmes !

La famille du lépreux l'accompagne jusqu'à la léproserie, avant de lui dire le « *veloma* », l'adieu définitif.

Le nombre des lépreux internés varie suivant le zèle des médecins et de l'Administration civile pour les requérir. On l'a donc vu osciller entre 200 et 400.

Porteur d'une fiche individuelle sur laquelle se trouvent son nom, son lieu d'origine, son état signalétique, la date de l'examen médical, le résultat du diagnostic, le visa de l'Administration, le lépreux se présente à l'établissement où il est immédiatement admis.

Il visite le village occupé par les lépreux de sa tribu et peut ainsi trouver des connaissances ou des gens avec lesquels il lui sera plus facile de vivre. Les célibataires peuvent vivre en communauté de plusieurs hommes ou de plusieurs femmes dans la même case. Si le mari et la femme sont lépreux, ils vivent ensemble. Parfois il y a des demandes de mariages entre lépreux et elles sont autorisées si les garanties de persévérance sont suffisantes.

Peut-être favorise-t-on la procréation d'enfants qui viendront au monde dans des conditions particulièrement favorables à la réceptibilité morbide. Mais notons que l'immense majorité des humains se soucie peu de l'eugénisme. Et enfin, on peut discuter sur la question « *de droit* » quand il s'agit de limiter l'expansion naturelle de la vie.

Voici quelle est l'existence quotidienne des lépreux valides. A 6 ou 7 heures, suivant les saisons, l'homme va aux champs, cultiver sa rizière ou s'occuper de plantations diverses : manioc, haricots, patates, cannes à sucre, pistaches. Le produit de son travail lui revient entièrement. A son arrivée dans l'établissement, une parcelle de terrain lui a été prêtée et il en sera le détenteur tant qu'il voudra s'en occuper.

Les femmes restent au village, s'occupent de la propreté des cases ou de leur basse-cour. Elles confectionnent des nattes dont elles tapissent leurs habitations ou qu'elles vendent aux autres hospitalisés.

Chaque lépreux assez valide va chercher son bois à la forêt voisine et prépare lui-même ses repas dans sa case. Le mobilier est peu compliqué : une marmite pour cuire le riz, une autre pour cuire la viande et les légumes, un plat, une louche en bois, un bambou creux qui sert de cruche, etc... Les meubles aussi sont des plus simples : une natte qui tient lieu de lit est roulée le matin au réveil et placée dans un coin de la maison ; point de table ni de chaises encombrantes, le plancher les remplace avantageusement.

Les malades par trop invalides ne peuvent aller au bois ni s'occuper de leur cuisine ; ils sont assistés par les soins et sous le contrôle de la Sœur chargée de chaque village.

Les enfants ne restent pas inactifs. Une Sœur les réunit en classe et leur donne quelques éléments d'instruction. Deux fois

par semaine, le Père aumônier réunit enfants et grandes personnes pour un cours de catéchisme, réunions familiares et instructives qui sont généralement très suivies, car ces pauvres malades ont besoin de vie commune et d'expansion.

Vers 10 heures, on distribue aux malades valides le riz de la journée : 700 gr. par personne. Les infirmes sont servis chez eux et bénéficient de préférence de quelques suppléments. On ajoute, une ou deux fois par semaine, une ration de haricots ou d'autres légumes. Trois fois par mois, il y a une distribution de viande. L'Administration civile alloue 150 gr. de sel par mois. Chaque lépreux peut élever des volailles et même des porcs dans le but d'améliorer son ordinaire. Dans l'après-midi a lieu la visite médicale, les pansements et les soins divers donnés dans la vaste case qui, dans chaque village, sert de dispensaire, ou à domicile si les malades ne peuvent quitter leurs demeures. Comme traitement spécifique, les injections intra-musculaires d'éthers éthyliques, de *chaulmoogra*, donnent une amélioration assez sensible chez les malades dont l'état est encore remédiable. Pour ceux dont les membres sont déjà en décomposition, il n'y a guère que des soins de propreté à leur donner.

Chaque hospitalisé reçoit en entrant une couverture en laine grise qu'il utilise pour la nuit et même durant les journées froides ou pluvieuses en se drapant dedans. Les hommes reçoivent aussi une blouse et une ceinture qui sont remplacées une fois par an. Les femmes sont dotées d'une blouse à la coupe plus soignée et d'un « *lamba* » ou pièce de toile dont les indigènes savent se draper avec élégance. Pour l'entretien de ce modeste vestiaire, chaque malade reçoit une fois par mois, un morceau de savon. Le linge des infirmes est blanchi par les soins de l'Administration.

Les lépreux passent donc une existence aussi agréable que possible dans des conditions de bien-être que la plupart n'auraient jamais eues chez eux.

Ils sont d'ailleurs satisfaits et le manifestent en maintes circonstances. Dans les premiers temps, les évasions étaient cependant assez nombreuses et motivées généralement par des questions d'intérêts particuliers concernant leurs rizières ou leurs bœufs, ou encore à l'occasion de funérailles de parents. D'autre part, les hospitalisés venaient de tribus soumises depuis très peu de temps à l'autorité française et quelques-uns conservaient le désir de secouer le joug de la domination étrangère et surtout de leur internement très peu volontaire.

Il advint parfois que quelques fortes têtes surexcitèrent l'esprit des camarades plus résignés. C'est surtout dans leur incompréhension des soins dont ils étaient l'objet et dans leur désir de liberté qu'il faut chercher les causes de ces manifestations d'insoumission qui d'ailleurs sont devenues de plus en plus rares. Les anciens, qui sont hospitalisés depuis 10, 15, 20 ans et plus, comprennent la nécessité et la grandeur de l'œuvre poursuivie par l'Administration française et la charité catholique.

Le dévouement, disons l'affection maternelle des Sœurs,

touchent ces infortunés et aussi, pour tout dire, la bienfaisante influence de la religion leur aide à supporter leur mal avec plus de patience. Beaucoup d'entre eux deviennent des chrétiens pleins de foi et confiants en la récompense céleste de leurs mérites acquis par la souffrance.

Beau chapitre que celui de l'influence de la grâce sur l'esprit, le cœur et le corps même de ces pauvres infortunés. Pour eux, la consolation, la joie, ne sont plus des étrangères inconnues ; ils se sentent aimés, soignés, choyés. Avant de goûter les bienfaits de la prière et de la sainte Communion, on les voit languissants, moroses, inquiets ; leur regard terne et attristé n'exprime que la douleur et l'angoisse. Devenus fervents chrétiens, ils se montrent gais et confiants, ils recherchent un mot et un sourire du Père Aumônier ou de la Sœur infirmière. A Dieu tout honneur et toute gloire !

Du haut des cieux, les nombreux élus qui doivent leur béatitude éternelle à leur hideuse maladie, qui les fit interner dans cet établissement religieux, du haut des cieux, ces centaines de bienheureux protègent leurs anciens compagnons d'infortune, leurs charitables mères adoptives, et aussi intercèdent pour les généreux bienfaiteurs.

En somme, ces infortunés malades sentent profondément combien il est doux et réconfortant de s'approcher de Celui qui a dit : « Venez à moi vous qui êtes dans la peine et la souffrance, et je vous soulagerai. »

C'est l'apologie vivante et perpétuelle de la souffrance salvatrice.

Ambroise ENGELVIN.

(*Les Missions Catholiques*, 1<sup>er</sup> juin 1937).

---

## ASIE

---

### CHINE

---

VICARIAT APOSTOLIQUE DE HANGCHOW

MORT TRAGIQUE ET ÉDIFIANTE : NOTICE DE NOTRE  
CHER CONFRÈRE BERNARD WANG (1891-1937)

Le vendredi, 2 avril [1937], à 1 h. 1/2, après dîner, me trouvant dans le jardin de la Résidence, je vis venir à moi un de nos prêtres la tête enveloppée de linges maculés de sang. Un temps pour le reconnaître... « Ah !

c'est vous, monsieur Wang ! Vous avez eu un accident d'automobile ? — Non, j'ai été mordu par un chien enragé, j'ai l'oreille presque complètement déchirée... » Mordu par un chien enragé ! à l'oreille ! Heureusement M. Faucheux est là, il a accompagné M. Wang et nous raconte l'aventure. C'était ce matin, vers 10 heures. Un chien entre dans la résidence de Linan et se précipite sur le chien de la maison ; celui-ci se réfugie dans la chambre de son maître dont la porte restait ouverte. M. Wang n'écouterant que son courage et pensant au danger que court le personnel de la résidence, saisit un bâton et, de toutes ses forces, court sus au chien enragé. Le malheur veut qu'il glisse sur le pavé de ciment et tombe lourdement à terre. La bête se précipite sur son visage, le mord féroce... Enfin il se relève, et poursuit quand même le chien qui s'enfuit.

Que faire ? Quel remède appliquer ? rentrer à Hangchow est encore le parti le plus sûr. Et M. Wang avec son confrère M. Faucheux, après un pansement sommaire appliqué par les sœurs du Sacré-Cœur, prennent l'autobus pour Hangchow...

Nous décidons d'agir sans retard. M. Wang a encore le temps d'arriver au train de 2 heures : il sera à Shanghai ce soir à 6 h. 1/2. M. Moulis, notre procureur, est averti par téléphone, il vient prendre M. Wang en automobile et le fait immédiatement hospitaliser.

Le samedi, 3 avril, commence le traitement Pasteur. Jusqu'au 20 avril, rien à signaler. La blessure se cicatrise, M. Wang n'éprouve aucune douleur. Dans l'après-midi du dimanche, 18 avril, il fait une conférence à tout le personnel de l'*Isolation* : conférence très goûtée, car M. Wang parle de façon très vivante et avec beaucoup de feu. Le 19, il se promenait encore dans le parc et allait rendre visite à ses confrères malades à l'hôpital Sainte-Marie. Il s'était acquis déjà l'affection de tous par son

entraîn et sa gaieté et continuait par lettres à s'occuper des affaires de sa Mission...

Cependant, le 23 avril, vers 11 heures du matin, je reçus un télégramme de M. Legrand : « Bernard extré-  
misé ». Stupeur ! que s'était-il donc passé ? Nous le saurons par le journal de M. Legrand lui-même qui se trouvait providentiellement présent à Shanghai en ces jours de détresse.

Mardi 20 avril, M. Wang célèbre la messe de la Translation des Reliques de Saint Vincent (ce sera la dernière!). Il a passé une mauvaise nuit, l'oreille lui fait mal... on pense que c'est l'effet d'un remède nouveau qu'on lui a appliqué et qu'on cesse aussitôt.

21 avril. Deuxième nuit sans sommeil. On commence à s'inquiéter : les Sœurs proposent à M. Wang de mettre sa confiance en Notre-Dame de Lourdes et lui font boire quelques gorgées d'eau de la Grotte. Dans l'après-midi, il confie à M. Legrand qu'il n'a pas demandé à la Sainte Vierge « sa guérison, mais sa sanctification ». Il reste très calme bien qu'il souffre cruellement de la tête, à l'endroit blessé et jusque vers l'épaule.

22 avril. Dans la matinée, les souffrances augmentent ; le terrible mal, la rage, se confirme de plus en plus, et c'est encore M. Wang qui s'en rend le mieux compte : il demande à se confesser, mais toujours tranquille et souriant, il entretient de longues conversations.

Le soir vers 7 heures, il fait appeler M. Legrand. Il a réfléchi et médité durant l'après-midi et veut mettre ordre à toutes ses affaires. — « Eh bien, M. Wang, comment vous sentez-vous ? ». Ses deux mains saisissent la main de son directeur, et les yeux dans les yeux : « Vous savez, je vais partir ! — Allons, allons ! si vous étiez en danger, on vous le dirait bien ! — Si ! si ! depuis hier, je sens bien que c'est cela... C'est la rage qui a commencé. — N'ayez crainte, si nous en sommes cer-

tains, nous vous le dirons franchement ! — Oh ! je n'ai pas peur ! ». Alors, avec la plus grande lucidité, il parle de ses affaires temporelles. Tout est déjà bien rangé dans son esprit : premièrement... deuxièmement... troisièmement...

« Maintenant, je me suis bien confessé ce matin, mais je voudrais faire encore une confession générale. » Après la confession, M. Legrand va s'éloigner : « Allons, soyez tranquille, M. Wang, vous avez fait un bon repas ce soir ; une tasse de lait, des biscuits que vous avez vous-même demandés, c'est bon signe — Ah ! les chiens enragés ont aussi bon appétit ! — Non, quand la rage est déclarée, on ne peut plus rien avaler. — Justement, c'est si pénible d'avaler... la gorge me fait si mal !... » Plus aucune illusion !

23 avril. Cette nuit, il avait soif, il a voulu boire un peu d'eau, mais la gorge est serrée, l'eau ne passe plus. Au matin, il demande au prêtre qui distribue la Communion de la lui donner en viatique. La sœur entre dans la chambre après quelques minutes d'action de grâces : « Eh bien, mon bon père Wang, cela ne va pas ? » Ses yeux se lèvent : « C'est le Ciel, ma sœur ! — Je voudrais bien être à votre place, vous voilà si bien préparé ! — Ah ! ma sœur, et mes péchés !... » La sœur le rassure, lui parle de son sacerdoce, des mérites qu'il a accumulés au service de Dieu, pour sauver les âmes... Il est bien tranquille... il demande les derniers Sacrements.

A 7 h. 1/4, M. Legrand reparait. « Je souffre beaucoup ! — Où donc ? — Partout !... vous allez me donner une dernière absolution, puis l'Extrême-Onction, et enfin l'indulgence plénière, tout de suite ! ». Les prières terminées, M. Legrand se prépare à enlever l'étole, M. Wang le retient d'une main ferme : « Rénovation des Vœux !... dites la formule, je m'y unirai en disant à Jésus : oui, oui, c'est ma volonté ! ». Mais M. Legrand

est bien incapable de réciter cette formule à haute voix, en pareil moment ! M. Wang y pense : « La formule, là, dans mon bréviaire » et il prend lui-même le livre, trouve la formule, la tend à son Directeur. A la fin, il répond à voix très haute, « Amen ! ».

Encore quelques détails oubliés sur des affaires temporelles, puis, comme pour une confidence : « je vous demande pardon ! » M. Legrand se récrie : « Si, si ! quand vous reviendrez à Hangchow, demandez pardon pour moi aux confrères, à tous ! Pardon pour les peines que j'ai pu causer, pour les scandales que j'ai donnés ! » ...Enfin, de ses deux mains retenant le bras de son Directeur et le regardant fixement : « Je suis content ! Je suis content ! ». Au moment où il va franchir le seuil, encore une fois : « Reviendrez-vous me voir ? je suis content ! ». Il veut à tout prix que M. Legrand emporte cette impression, sans doute la dernière : cette mort atroce il l'accepte, il est content !

Cette acceptation n'allait pas sans lutte, c'était un effort continu, une tension inouïe de la volonté pour résister à la maladie et ne pas se laisser aller aux crises : il se prit à dire aux infirmiers : « Je suis prêtre, je ne l'oublie pas. Ah ! si je n'étais pas prêtre, il y a longtemps que je me serais jeté sur vous !... priez, priez pour moi, que je ne donne pas de scandale ! » On lui fit quelques piqûres somnifères, mais on n'eut pas à le lier comme tant d'autres. Vers 11 heures, il demandait aux infirmiers de prier pour lui la Sainte Vierge et saint Joseph patron de la bonne mort. Il les exhorta à l'obéissance... « lui-même était là par obéissance, et il voulait continuer à obéir ainsi jusqu'à la mort. »

Dans l'après-midi, M. le Visiteur vint le voir. M. Wang paraissait assoupi et demi-conscient ; mais quand M. le Visiteur lui dit qu'il allait lui donner la bénédiction de saint Vincent, il répondit « en esprit ! » La Soeur

approcha un linge de ses yeux pour les essuyer : à ce contact, il poussa un cri : « mal !... » et un moment après joignant les mains : « J'ai peur ! ».

Puis ce fut le silence. Dans une sorte d'assoupissement ses lèvres murmuraient, et souvent l'on entendit, dans son souffle, passer distinctement le nom de Jésus.

Il mourut le matin du 24 avril à 3 h. 3/4. Si le dernier mot de la sainteté est l'acceptation totale, absolue, de la Volonté divine, comme Jésus au jardin des Olives, comme Marie au jour de l'Annonciation et au pied de la Croix, nous pouvons dire que les trois derniers jours de M. Wang furent ceux d'un saint, et sa mort fut de tout point celle d'un saint. Saisi en pleine vie, en pleine activité apostolique par cet accident inopiné, puis, au moment où il était déjà presque sûr de la guérison, par les symptômes de l'affreux mal, il accepte, il est content tout est bien en règle, il s'en va au ciel. « Ah! surtout, qu'on ne croie pas qu'il a quelque peine, non, il est, content! « Sa seule préoccupation est de mourir calme de ne rien laisser voir de cette lutte intérieure, atroce, de la volonté contre le poison... et il réussit. Le mal l'a terrassé, mais lui l'a vaincu quand même, et il emporte dans un monde meilleur cette paix éternelle qu'il a conquise au prix de si terribles efforts.

Puisqu'on dit « telle vie, telle mort », nous devons, semble-t-il, trouver dans la vie de M. Bernard Wang les œuvres qui ont mérité une telle grâce.

M. Bernard Wang naquit le 12 mai 1891 dans le village de Mapong, célèbre dans les annales de l'Eglise du Tchékiang. Ce village, en effet, est composé de familles d'anciens chrétiens descendus du Kiangsi et dont la foi remonte, disent-ils, à plusieurs siècles. Le père de M. Wang était un de ces chrétiens de vieille roche, et médecin réputé. Il mourut comblé de jours et vénéré de tous. M. Bernard Wang, suivant les traces de son

frère aîné Joseph, entra au petit séminaire. Le 19 août 1912 ayant achevé ses études secondaires il se dirigea vers notre maison de formation de Kiashing. Il y prononça les saints vœux en 1914 et y reçut l'ordination sacerdotale des mains de Son Exc. Mgr Faveau, le 26 octobre 1919.

Il fut appliqué aussitôt au Ministère comme missionnaire missionnant. Je l'eus comme collaborateur à Hangchow, d'octobre 1921 à octobre 1926. Je ne lui vis jamais refuser un travail ou une mission difficile. Il était surtout attiré vers les enfants, les humbles et les simples : il aimait à partager la vie frugale et dure des paysans, son attention se portait surtout sur l'instruction, l'éducation et la vie chrétienne. Il voulait avant tout des fidèles sérieux et conscients de leur foi et de leurs devoirs.

En 1926, il fut transféré dans une Mission assez dure et ingrate, et se trouvant au carrefour des routes parcourues par les armées en Révolution. Il eut de grosses difficultés, fut en danger de mort, dut se cacher et changer fréquemment d'asile, et finalement se réfugier à Hangchow. Il fut ensuite à deux reprises directeur de la belle et vaste chrétienté de Kiangshan à l'extrémité Ouest du Vicariat.

Il avait, depuis octobre 1936, sous sa direction immédiate les chrétiens de 4 sous-préfectures ; il habitait Linan, à 50 km. de Hangchow et pouvait ainsi, presque chaque mois, au jour de la retraite, se retremper dans la vie de Communauté. Il était resté comme dans ses premières années de sacerdoce détaché de tout, mortifié, ne craignant pas la peine et ne voyant que le bien spirituel de ses ouailles...

Eh bien non ! humainement parlant, je ne trouve dans cette vie, rien d'éclatant, rien qui fit prévoir la fin d'un prédestiné, Dieu l'y a trouvé cependant : son

regard omniscient a décelé la solide trame d'héroïsme qui soutenait la terne apparence des devoirs quotidiens. C'est ce qui consolera d'autres missionnaires. Pour mériter une telle mort, il suffit d'être fidèle à l'*Appel*, de mettre toute sa conscience dans les plus simples et rudes tâches, et de faire, comme notre divin Maître, « sa nourriture de la Volonté divine. »

Qui ne dirait, dès lors, que les 3 derniers jours de M. Bernard Wang ont été le résumé de toute sa vie et qu'il a mérité, à ce moment, pour ses confrères et les âmes qui lui étaient chères, plus que pendant un long ministère. C'est la consolation qu'il nous laisse au milieu du deuil indicible, causé par la privation d'un ouvrier si courageux, arrivé à la maturité et sur la prudence et la fidélité duquel on pouvait se reposer en toute confiance. Que Dieu qui nous l'a ravi en suscite d'autres aussi saints que lui pour le remplacer !

Jean-Joseph Georges DEYMIER. C. M.

*Vicaire apostolique de Hangchow.*

---

## MALAISIE

---

### MANILLE

#### AUTOUR DU CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL (1937)

LETTRE DE MGR ANDRÉ DEFEBVRE,  
VICAIRE APOSTOLIQUE DE NINGPO A SES MISSIONNAIRES

Bien chers amis,

« *Au pays des Baguios* », ainsi était intitulé le récit du voyage à Manille fait par Mgr Reynaud et publié dans le *Petit Messager de Ningpo* en 1913 et 1914. Il avait eu

raison de lui donner ce titre, car les « typhons », qui pour nous viennent souvent des Philippines, l'avaient gêné à l'aller et au retour. Comme les premiers mois de l'année ne sont pas classés parmi les plus fertiles en typhons, vous ne serez pas étonné que j'aie choisi un autre titre pour vous raconter le voyage que j'ai eu le bonheur de faire à l'occasion du 33<sup>e</sup> Congrès Eucharistique International.

*Le Tjisadane*, c'est le nom du bateau de la « Compagnie hollandaise Java-China-Japan » qui nous prit à Shanghai pour nous conduire à Manille, via Amoy et Hongkong. Il faut prononcer *Tsisada* ; ce mot « *Tji* » signifie rivière en langue malaise, et la Compagnie a donné à ses nombreux bateaux le nom des rivières de l'île de Java. Ce fut le « *Tjikembang* qui nous ramena de Manille.

*Le Tjisadane*, bon navire de 7 à 8.000 tonnes, est jeune d'âge, a de l'allure, marche bien et nous mènera à Amoy en 44 heures ; il faut dire que nous avions bon vent arrière.

Un de mes premiers soins, aussitôt à bord, fut de voir comment nous pourrions organiser l'ordre des messes pendant la traversée. Avec le P. Lennon, S. J. et le secrétaire de l'Apostolat de la Prière de Shanghai, j'allai voir le commandant. Celui-ci, plein d'amabilité, nous donna toute liberté quant au temps et aux lieux ; celui du *Tjikembang* fit la même chose au retour.

Et c'était nécessaire, vous allez le voir. Que je vous présente tout de suite l'aimable compagnie avec qui j'eus le plaisir de faire ce voyage. Au départ de Shanghai, nous étions un évêque et douze prêtres ; à Amoy, trois Dominicains espagnols vinrent nous rejoindre, et en quittant Hongkong nous étions 42 à célébrer la messe dont deux évêques et un préfet apostolique. Au retour jusqu'à Hongkong, nous fûmes 29 prêtres ; jusqu'à Amoy 14, et en arrivant à Shanghai encore 11. Parmi

ces prêtres la diversité était parfaite quant à la nationalité et aux Ordres religieux ; nous allions vraiment à un Congrès international : Chinois, Américains, Polonais, Allemands, Espagnols, Italiens, Hollandais, Français appartenaient au Clergé séculier, aux Ordres et Congrégations des Jésuites, Dominicains, Franciscains, Missions étrangères de Paris, de Milan, Salésiens, Pères du Verbe Divin, Lazaristes et j'en oublie peut-être ! De la Chine, nombreuses étaient les provinces représentées au départ de Hongkong : Tchékiang, Kiangsou, Chantong, Hopei, Houpei, Soeyuan en Mongolie, Seutchuen, Foukien, Kouangtoang, Kouangsi, Koueitchéou. Java nous rejoignit à Hongkong avec le Vicaire apostolique de Batavia et un groupe de Jésuites et Franciscains, tous Hollandais.

Il fallait donc penser aux messes. Nous n'eûmes pas à nous occuper des Javanais qui, pour la plupart, étaient en première classe où ils avaient installé un véritable autel. Au départ de Shanghai, de Hongkong et de Manille, nous eûmes entre nous une réunion pour faire l'inventaire de tout le matériel nécessaire pour la célébration de la messe : pierres d'autel, linge, hosties, cierges et vin. 10 caisses de mission permirent ainsi au moment où nous étions le plus nombreux de n'avoir que trois tours de messes et quelques messes à 7 heures pour les fidèles qui désiraient ne pas se lever trop tôt.

■ Voilà pour ce qui regardait les ecclésiastiques. Les fidèles augmentèrent avec les escales comme les prêtres. Au départ 5 Filles de la Charité, quelques familles portugaises, des Chinois de Shanghai et un de Ningpo, un groupe très sympathique de 10 étudiants de l'Université catholique de Pékin avec le jeune recteur, le P. Rahmann, et trois autres professeurs dont deux prêtres, constituaient le pèlerinage. A Amoy, les Dominicains espagnols nous amenèrent une trentaine de chrétiens de Formose ; et à Hongkong avec le groupe de Java,

montèrent des boys-scouts, quelques Chinoises, des étrangers et un séminariste canadien. Dès lors tous les passagers étaient catholiques et nous constituions, sans l'avoir trop prévu, un vrai bateau de pèlerinage.

La vie à bord fut celle que vous connaissez avec cette caractéristique que nous formions une grande famille, unie par les mêmes idées de foi et de piété. Le matin, beaucoup de communions aux messes célébrées de-ci de-là. Puis, dans la journée, de l'entrain, au moins sur le *Tjisadane* qui avait un pont convenable. On pouvait peut-être trouver bruyant le groupe des étudiants de Pékin, bruyants oui ! mais ils mettaient de la vie et de la bonne ! et puis, c'était la jeunesse estudiantine ; nous avons fait un peu partie de cette gent-là, nous savons qu'elle a besoin de détente. D'autre part, n'est-ce pas Pierre Termier qui disait, lui, le savant toujours jeune : « que la jeunesse des vivants, la jeunesse de la Terre, la jeunesse du Monde, sont des reflets, de pauvres et fugitifs reflets tout de même, de l'immarcescible jeunesse de Dieu. »

Un point noir ! Devinez lequel ? Mgr Reynaud raconte que de Hongkong à Manille, sur le *Taming*, la nourriture n'était guère variée. La nôtre au commencement manquait et de variété et d'abondance ! Sur nos réclamations, on finit par nous donner du fromage, pensez donc, c'était dans le ton, sur un bateau hollandais ! Nous eûmes donc un jour, mais au petit déjeuner seulement, de cet aliment champêtre juste de quoi pouvoir dire qu'il y en avait. Nous étions 7 à notre table et on nous donna 4 tranches de fromage qui faisaient honneur au découpeur : elles valaient des cartes à jouer. Avant Manille, on arriva à 8 tranches, peut-être que si le voyage avait continué jusqu'à Java nous aurions fini par avoir les 32 cartes. Cette question si importante de la nourriture à bord fut un vrai point noir, car ceux qui

mangeaient à la chinoise étaient encore moins bien partagés : riz très dur et seulement trois petits plats pour le faire passer. Vous êtes assez vieux chinois pour savoir que c'était insuffisant. Au retour heureusement il y eut pour tous amélioration sensible.

*Amoy.* Partis le jeudi 28 janvier à 11 heures du matin de Shanghai, le samedi suivant vers 8 heures du matin nous étions dans la rade d'Amoy, en avance sur l'horaire annoncé. D'ailleurs cette avance eut lieu dans tous les ports, à l'aller et au retour. Cette baie d'Amoy, au dire de Jurien de la Gravière, est un des plus magnifiques mouillages que l'on puisse voir. Elle nous plut en effet beaucoup, par cette matinée délicieuse. Mais avant de jouir de l'escale, il fallut attendre le médecin. et la visite fut sévère ; car à Shanghai la petite vérole tournait à l'épidémie. Les certificats de vaccination furent tous examinés par le médecin du port ; ils devaient être personnels, et tel voyageur qui en avait un pour lui et sa femme fut menacé de se voir interdire la descente à Manille. Il eut beau protester que, vaccinés quelques jours auparavant, ils portaient tous deux le meilleur témoignage possible, celui des croûtes toutes fraîches, le médecin resta sur ses positions, et signala le fait dans son rapport. Était-ce de sa part excès de zèle ou exhibition d'autorité ? Le fait est que ni à Hongkong, ni à Manille notre compagnon de voyage ne fut inquiété.

En descendant à terre, j'eus le temps de saluer dans leur barque Mgr Prat d'Amoy et Mgr Labrador de Founing, ils allaient aussi à Manille, mais par un bateau direct. Promenade délicieuse par un temps très printanier dans l'île de *Koulangzu* qui est une concession internationale. Les Sœurs allèrent visiter la femme du Consul de France, M<sup>me</sup> Roy, ningponaise de naissance et ancienne élève des Filles de la Charité. Nous la retrouvâmes à Manille avec ses deux filles, nées Legendre.

Au retour, M. et M<sup>me</sup> Roy vinrent me chercher pour déjeuner chez eux. Le temps de l'escale était trop court malheureusement ; je fus cependant au Consulat où M. Roy voulait montrer quelques vues cinématographiques qu'il avait prises lui-même. Son appareil *Kodak* me fit bien envie : bon marché relativement, pratique et commode. Qu' M. Pech serait content avec cette machine-là. Mais les 700 dollars environ qu'il faudrait pour avoir, et d'occasion encore, l'appareil de prise et de projection ne se trouvent pas dans notre bourse.

Le palais épiscopal s'élève aussi à Koulangzu, et la chapelle de l'évêque sert de paroisse pour les fidèles de l'île, la vraie cathédrale étant bâtie dans la ville d'Amoy, de l'autre côté de la rade.

*Hongkong*. Avant le déjeuner nous disions au revoir pour 15 jours à ce port qui coupe le voyage. L'après-midi fut douce et l'animation monta sur le pont où déjà les toilettes de printemps et même d'été commençaient à paraître. Oui ! mais pendant ce temps une dépression passait sur Hongkong, et quand le lendemain, à 8 heures, nous arrivâmes dans ce port, nous eûmes l'impression qu'un typhon nous menaçait de près.

Ce jour-là, dimanche, la messe à bord fut un peu plus solennelle. Dans notre réunion en quittant Shanghai il en avait été question et j'avais parlé d'une prédication à faire. Tout le monde avait été de cet avis, mais en quelle langue prêcher ? anglais, français, chinois ? L'anglais aurait été compris de tous les étrangers et de quelques Chinois, le français avait les mêmes chances, disait-on, et il fut adopté.

« Très bien, dis-je, volontiers je dirai quelques mots, mais est-ce que les dames portugaises comprennent suffisamment le français ?

— Mais oui, répondit le secrétaire de l'Apostolat de la

Prière, en tout cas, elles doivent le savoir car elles l'ont appris chez les Sœurs.

— C'est parfait, mais il serait peut-être bon que vous le leur demandiez avant dimanche. Et puis il faudrait encore une petite instruction en chinois. Qui veut bien s'en charger ? »

Là ce fut autre chose ! En chinois oui, mais quel chinois ? mandarin, dialecte de Shanghai ? chacun se refusa avec raison. Enfin, je priai le P. Zi, S. J. de vouloir bien s'en charger, ce qu'il accepta de bonne grâce, c'est d'ailleurs un orateur très estimé.

Je célébrai la messe à 7 h. 1/4, « messe de paroisse », et après l'évangile je dis quelques mots à la nombreuse assistance ; mais nous arrivions à l'entrée du port de Hongkong, et pour ne gêner personne on omit la prédication en chinois.

Vers 8 heures nous jetions l'ancre au fond du port, à la station de quarantaine, pour attendre patiemment la fin des longues visites du médecin et de la police, si bien qu'à 11 heures seulement j'arrivais à la Procure des Missions Etrangères de Paris. Un taxi me conduisit aussitôt à Nazareth chez Mgr Deswazières où je retrouvai une autre famille. Vous connaissez Son Excellence et vous savez les liens de vieille affection qui nous tiennent tous les deux depuis notre enfance, inutile donc que j'insiste sur la cordiale réception qui me fut faite, j'étais vraiment chez moi.

L'après-midi se passa en visites, chez Mgr Valtorta, le Vicaire apostolique, à la Procure des Missions Etrangères, chez les Sœurs de Saint-Paul de Chartres qui ont à Hongkong un magnifique établissement, comportant orphelinat, écoles de tout genre et hôpital, enfin chez M. Leurquin, Consul de France, que je n'eus pas la chance de trouver chez lui.

En passant, laissez-moi vous raconter deux histoires,

qui auraient pu aussi bien arriver à Shanghai et ailleurs, et qui montrent bien que le monde est le même partout. Avant de prendre la voiture pour descendre de Nazareth, nous voyons arriver Mgr Albouy, Vicaire Apostolique de Nanning, qui tout ému nous demande si nous n'avons pas vu sortir de Béthanie une femme portant sur son dos un enfant dans un châle rouge et ayant à la main un chapeau fendu. « Non ! mais pourquoi ? — Elle m'a volé mon chapeau. Tandis que je causais avec un missionnaire malade je l'ai vue rôder et puis... mon chapeau n'était plus à la patère où je l'avais déposé. — Rien aperçu, mon pauvre ; à Hongkong vous en trouverez un autre. — C'est que difficilement on en trouve un qui aille à ma tête... » Le plus sage était de partir... la voiture roula quelques minutes et tout à coup, au détour de la route, un châle rouge se profila. « Voilà la femme, dit Monseigneur, stop ». On roula encore un peu, on dépassa la femme qui eut un recul en nous apercevant et se dénonça ainsi. Mais la route tournait et quand Monseigneur arriva auprès de la personne pour lui dire : « Rends-moi mon chapeau », celle-ci de l'air le plus innocent lui répondit : « Comment voulez-vous que j'aie votre chapeau. — Très bien, nous irons ensemble à la police et tu sais ce qui t'attend. Allons, dis-moi où est mon chapeau. » Enfin la voleuse le conduisit sur le bord de la route, où au pied de la colline, dans une petite rigole, elle montra le couvre-chef en question qu'elle avait eu le temps d'y jeter pendant que la voiture tournait le coin du rocher... Le plus beau c'est que des promeneurs qui avaient assisté à la scène dirent à Monseigneur : « Pourquoi la menaciez-vous de la police, elle avait peut-être trouvé ce chapeau »....

L'autre histoire se passa à Manille. J'avais à ma disposition, comme les autres évêques, une automobile complaisamment prêtée par un commerçant, jusqu'à

la fin du Congrès. Tout alla bien au début, chauffeur adroit, aimable, fidèle aux rendez-vous donnés, parfait quoi. Le samedi dans la soirée, au milieu d'une course, il dit au confrère qui m'accompagnait : « J'aurais besoin de gazoline et d'huile. — Très bien, dit M. E. » Et l'on fit le plein d'essence pour 10 pesos (5 dollars américains) et l'on acheta un bidon de mobiloil. Encore 4 ou 5 kilomètres de route dans la soirée et la nuit, et puis je donnai rendez-vous pour le lendemain à 9 heures. Le lendemain j'attendis en vain, pas de voiture, ni le lundi. Vous jugerez comme moi que si le charitable propriétaire de l'automobile avait eu besoin de sa voiture, ou si le chauffeur avait été malade, un mot serait venu m'en avertir comme l'avait fait l'aimable carte qui mettait le véhicule à ma disposition. Peut-on penser que le chauffeur profita de la gazoline et du dimanche pour rendre service à des « amis » ? Ce n'est sûrement pas un jugement téméraire.

*Manille.* Le 1<sup>er</sup> février, avant le départ nous eûmes une bonne heure pour admirer le panorama de la ville de Victoria, unique au monde, comme vous le savez. Enfin, les hélices se mirent à nous secouer et vers 11 heures nous étions en route. 45 heures de traversée, elle fut dure et beaucoup payèrent leur tribut à la mer. Certaines passagères même ne parurent sur le pont que le matin de l'arrivée à Manille.

Notre monde avait augmenté et notre bateau était devenu vraiment catholique et international. Toutes les langues se faisaient entendre, mais 4 dominaient : français, anglais, chinois, latin, celle-ci nous aidait à parler avec les prêtres des provinces lointaines de Chine et ces conversations mélangées étaient plutôt amusantes.

Au sujet de langues, je fis une constatation qui me surprit. Les Portugais parlaient surtout anglais entre eux et j'en demandai la raison à un de ces Messieurs.

« Oui, me dit-il, c'est la tendance moderne, nous délaissions notre langue malheureusement, parce que nous n'avons pas d'école portugaise à Shanghai ; nos enfants apprennent surtout l'anglais, c'est la langue qui assure l'avenir au point de vue commerce ». Le lendemain, il ajouta cette remarque : « Voyez, Monseigneur, je viens de parler en portugais à ma fille et elle me répond en anglais. » J'avais vu plus fort. Voyageant un jour de Ningpo à Shanghai avec un Portugais, je remarquais qu'il parlait anglais à son jeune fils et il m'avoua que l'enfant ne savait pas le portugais, parce que c'était inutile.

Pendant ces deux jours de traversée, malgré la grosse mer, j'eus le loisir d'une longue conversation avec Mgr Willekens, Vicaire Apostolique de Batavia. Les problèmes missionnaires sont à l'ordre du jour là-bas aussi, les controverses y ont leur répercussion également, et ce n'est pas pour le plus grand bien des missionnaires. Monseigneur me racontait qu'avant sa nomination il eut l'occasion de dire un mot dans une conférence missiologique où certains groupes d'ouvriers évangéliques avaient été pris à partie. Il avait un argument de premier ordre et il ne manqua pas de le servir. « On discute les méthodes et on fait des catégories, dit-il, on est arrivé scientifiquement à établir que telle nation ou tel ordre religieux sont moins aptes à l'évangélisation que tel ou tel autre. Voici un fait au sujet duquel je serais content d'avoir l'avis du bureau. Dans les Indes Néerlandaises, nous avons été, jésuites hollandais, les seuls à travailler depuis 1842 jusqu'en 1905. Donc une seule nationalité, un seul ordre religieux et même une seule province, celle de Hollande, d'où même formation, même mentalité. Comment se fait-il qu'il fallut attendre jusqu'en 1903 pour voir à Java le premier indigène confirmé, tandis que dans l'île de Florès, toute voisine, les missions

se développaient au point que la moitié de la population était déjà catholique ? » Et Monseigneur ajoutait que cette île est actuellement presque toute convertie. La réponse nous la connaissons ; en dehors des méthodes, il y a aussi le fond à considérer, il n'est pas le même partout, mais c'est bien lui le plus important, après la grâce divine.

Enfin, le mercredi 3 février, de grand matin, on se mit à longer les côtes philippines, et vers 8 heures Manille s'estompa sous un beau ciel pour devenir tout à fait distincte, tandis qu'un avion venait nous souhaiter la bienvenue, en tournant plusieurs fois autour de nous.

Manille, le but de notre pèlerinage ! Déjà on apercevait sur la droite le dôme élevé, construit sur la *Luneta* pour abriter l'autel des cérémonies. Des cris répétés saluèrent cette apparition : Manila, Manila ! C'étaient les étudiants de l'Université de Pékin qui, comme les croisés devant Jérusalem, manifestaient leur joie et leur enthousiasme. Nous fûmes bientôt à quai, au *Pier* n° 3, et au milieu de la foule je reconnus bien vite notre confrère, M. Smet, ancien missionnaire de Chine, maintenant curé à Soerabaia, dans l'île de Java. La descente fut rapide, on était heureux. L'auto me fit passer par la *Luneta* et bientôt j'étais chez les confrères Espagnols, reçu avec les plus grandes marques d'affection fraternelle par M. Tejada, visiteur de la Province des Philippines. J'avais hâte d'aller adorer le Saint-Sacrement dans l'église Saint-Vincent, consacrée en 1913, par Mgr Reynaud. C'est un beau monument, surmonté d'une coupole et de deux tours. L'intérieur est bien orné, avec goût, très clair grâce aux nombreuses fenêtres ; l'autel n'est pas en marbre, comme le note Monseigneur, mais en bois du pays, le « *macanoy* » aussi dur que le fer. Peut-être a-t-il été érigé après la consécration.

J'avais lu dans les notes parues à l'occasion du Con-

grès que l'église des Lazaristes est celle où les grandes familles de Manille veulent toutes célébrer leurs mariages; j'interrogeai M. le Visiteur à ce sujet. « Oui, me dit-il, on l'aime à cause de sa lumière et de son orgue qui vient de France. Dans ce pays très oriental, les mariages se font avec une pompe inouïe. Imaginez-vous que quelques jours avant la date fixée, tous les invités à la noce, fiancés en tête, viennent faire une répétition de cérémonies. C'est des plus curieux à voir. Au son de l'orgue tout le monde entre solennellement et si, dans la marche, quelque chose vient à clocher, le cérémoniaire fait recommencer jusqu'à ce que tout soit parfait »... Ne serait-ce pas à citer en exemple à nos séminaristes ?...

Nos confrères sont tous gentils, c'est à celui qui me rendra les meilleurs services, un en particulier, M. Egeda, professeur au séminaire de Jaro-Iloilo, dans l'île de Panay, rivalisa avec M. le Visiteur, pour me venir en aide en toute chose. Ils ne parlaient pas français, ce me fut une occasion de développer mon anglais. La maison en bois dont parle Mgr Reynaud a fait place à une magnifique construction en ciment armé que l'on achevait lors du Congrès. Mais elle n'a pas disparu complètement, je l'ai visitée et je vous assure qu'elle n'avait rien de luxueux. Les œuvres des Lazaristes dans les Philippines sont en pleine activité : outre la paroisse Saint-Vincent qui comporte aussi des retraites, ils ont 5 séminaires avec petits et grands séminaristes réunis ; et deux autres : l'un pour les sciences ecclésiastiques, l'autre pour les études classiques. Le nombre total de leurs élèves est de 698. Les îles Philippines ne possèdent en tout que 12 séminaires avec 1.008 séminaristes. On comprend que le Cardinal Dougherty ait voulu féliciter les Lazaristes — les *Paules*, comme on les appelle là-bas — « avant tout pour leurs sacrifices et leurs succès dans l'enseignement des séminaires et la formation

du clergé. » Plusieurs évêques philippins sont scrtis de nos séminaires, en particulier Mgr Reyes, archevêque de Cebu, et Mgr Sancho, évêque de Nueva Segovia, tous deux les hôtes de nos confrères pendant le Congrès.

Quant aux Filles de la Charité, leurs œuvres sont admirables ; je n'ai pu visiter tous leurs établissements de Manille, mais j'ai vu l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, les collèges de la *Concordia*, de *Santa-Rosa* et de *Santa Isabella* et j'ai été émerveillé. Le Cardinal exprima « sa sincère admiration pour leur travail. » Les Sœurs ont dans les Philippines 3.364 élèves et 840 orphelins et orphelines. Ces jeunes filles des écoles d'autre part travaillent de leur côté et font le catéchisme à 1.040 enfants dans 43 centres.

Avant d'en venir au Congrès, que je vous dise quelques mots de la ville où il eut lieu. La première cité fut entourée de murs, elle existe encore, baignée au nord par le *Pasig*. L'« *intramuros* », comme s'appelle la ville ancienne, fut détruite plusieurs fois par les tremblements de terre, mais ses maisons ont gardé un caractère antique qui me plaît beaucoup. Elle est pleine d'églises et de couvents ; tous les religieux, premiers pionniers de l'évangélisation aux Philippines, y ont leur résidence avec leurs églises : Jésuites, Dominicains, Franciscains, Capucins, Récollets, Augustiniens. C'est là que se trouve aussi la cathédrale. Les églises avec leurs autels, où les statues sont légion, ont un caractère très espagnol. C'est celle des Augustiniens qui m'a le plus intéressé ; il est vrai que c'est à peu près la seule qui ait résisté aux tremblements de terre, ainsi que le couvent adjacent, grâce aux murs qui ont deux mètres d'épaisseur.

La ville moderne a poussé sur les deux rives du *Pasig* et elle compte actuellement près de 300.000 habitants. Le port de commerce se trouve en face de l'*intramuros*, au sud de la rivière, tandis que le port de guerre s'étend

plus au sud, bordé par la magnifique avenue Dewey. La *Luneta*, jardin public, fait la liaison sur la rive entre les deux ports.

Maintenant que vous connaissez sommairement la ville, parlons du Congrès. Les journaux ont dit qu'il y avait 90 archevêques et évêques, 15 préfets apostoliques, 60 prélats, 1.300 prêtres, 600 séminaristes, 3.800 pèlerins étrangers et 700.000 philippins venus de toutes les îles de l'archipel. Les cérémonies extérieures avaient été fixées de manière à ce que le soleil ne gênât pas les congressistes. Elles avaient lieu à la *Luneta* où 300.000 places avaient été préparées. De grand matin, une messe de communion générale : pour les femmes le jeudi, pour les enfants le samedi. On avait réservé aux hommes la messe de nuit, le vendredi. Chaque soir, à 6 heures, réunion internationale, avec discours en toute langue, les uns, deux ou trois, assez longs ; les autres, 6 ou 7, de 5 minutes chacun, en principe. La bénédiction du Saint-Sacrement vers 8 h. 1/4 clôturait cette cérémonie. Le vendredi soir malheureusement, à cause de la pluie, chacun dut rentrer chez soi pour écouter les discours prononcés devant le *micro* de la station radiophonique.

Le matin, à 9 heures, avaient lieu les réunions particulières pour chaque langue, pour les Français c'était au collège de filles tenu par les Sœurs de Saint-Paul-de-Chartres ; les Flamands et les Hollandais à l'établissement des Chanoinesses de Saint-Augustin, juste en face de la maison des Lazaristes. Dans l'après-midi à 4 heures se faisait l'heure sainte à la cathédrale pour les ecclésiastiques, et dans différentes églises pour les laïques.

Le dimanche, jour de la clôture, eut ses cérémonies particulières. D'abord à 7 heures, messe pontificale solennelle, célébrée par le Cardinal-légat à la *Luneta*. Le soleil se mit aimablement de la partie tandis qu'un

avion survolait la foule et l'autel, pendant presque toute la messe. Et le soir à 3 heures nous eûmes la magnifique procession. Je ne puis vous la décrire complètement ne l'ayant pas vue parce que j'en faisais partie, mais tout à la fin. On peut cependant juger de ce qu'elle fut : elle commença sa marche un peu après 4 heures, et à 5 h. 1/2 seulement les évêques qui terminaient le cortège devant le Saint-Sacrement purent se mettre en route, pour arriver à 8 h. 1/4 à l'autel de la *Luneta*. Tout le long de la procession une foule immense, recueillie, priant et s'agenouillant devant l'hostie, et puis sur la *Luneta* une mer humaine. A quel chiffre l'évaluer ? Il n'y eut point de contrôle aux portes, vous pensez bien, mais avec la base de 300.000 places préparées on ne trouve pas exagéré le chiffre d'un demi-million, donné par les journaux. Ajoutez à cela les deux immenses rangées le long du parcours et vous jugerez de l'hommage public rendu à Jésus-Hostie. Que Mgr Reynaud aurait joui d'être présent à ce spectacle, lui qui désirait tant pouvoir assister à une procession à Manille. Imaginez aussi l'effet produit par les cierges allumés, vus du haut de l'estrade.

Et sur cette foule, quand on annonça que le Pape allait parler, le silence descendit de l'estrade avec les paroles, plus un bruit, le silence seul ! Aussi quelle émotion étreignit les cœurs quand le *laudetur Jesus Christus* du Souverain Pontife retentit, sonore, dans la nuit. Ceux d'entre vous qui suivaient les cérémonies à la radio l'ont ressentie, mais pour nous qui étions là, comment exprimer ce que nous avons éprouvé. Oui que Notre-Seigneur soit loué et que le Pape le soit aussi ! Dieu seul et le représentant de Jésus-Christ sur la terre, quoique invisibles, sont capables de commander de la sorte à 500.000 personnes dont les nerfs sont tendus par plusieurs heures d'attente et de fatigue. C'est avec

cette impression que je quittai Manille le lendemain.

Pendant le Congrès le peu de temps libre fut consacré à des visites nécessaires. Je ne voulus pas manquer celle de l'Exposition missionnaire située juste derrière la maison des confrères et sur leur terrain. Je fus charmé. En peu de temps, les organisateurs avaient réussi à grouper dans les différents stands les principaux documents concernant les missions, celles de Manille et les autres. Le Congrès en effet était comme un Congrès en pays de Missions. Le stand réservé aux Lazaristes et aux Filles de la Charité brillait entre tous : photographies, tableaux comparatifs, ouvrages exécutés par nos divers orphelinats, livres sortis de nos imprimeries ou concernant nos œuvres, il y avait tout ce qu'il fallait pour instruire et intéresser.

La colonie chinoise de Manille tint aussi à honneur de recevoir ceux qui venaient du pays. Dès le mercredi, à peine arrivés, nous étions tous invités à un déjeuner ; je ne pus y aller pour la raison que l'on me remit la lettre d'invitation une heure trop tard : elle était restée en souffrance chez le procureur de la maison. Puis le samedi, la Chambre de commerce chinoise et le Consul général de Chine préparèrent un magnifique déjeuner à l'*Oriental Club*. Nous étions une dizaine d'évêques avec tout le pèlerinage chinois. J'eus l'honneur de présenter mes hommages à M. Osmena, le Vice-Président des Philippines, ancien élève de notre séminaire-collège de Cebu. Ces Messieurs avaient eu la délicate pensée de l'inviter avec nous. Après le repas, réunion générale avec discours, et réponses, le tout empreint de très grande sympathie. Puisse cette réunion avoir des échos en Chine !

Ce même jour, après la réunion du soir, j'assistai à un dîner chez un riche Philippin. Ce fut un déploiement de luxe oriental. Les tables étaient installées dans le jardin éclairé à *giorno* : 44 convives étaient là et il y

avait encore de la place pour une vingtaine d'autres. Détail intéressant, on se serait cru en Chine : le maître de la maison était assis parmi les derniers et aucune dame n'était présente au repas. On me dit ensuite que c'était la vieille coutume des Philippines.

(A suivre)

André DEFEBVRE.

(*Le Petit Messager de Ningpo*, mars-avril 1937).

---

#### LES FILLES DE LA CHARITÉ AU CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL (1937)

Au Congrès Eucharistique de Manille, la chère Province de Chine était vraiment tout entière, en la personne du petit groupe de Sœurs chargées de représenter la Communauté, et qui se sont efforcées de s'acquitter de ce mandat avec tout leur cœur.

Ces simples notes de voyage ne pourront donner qu'un pâle reflet des magnifiques cérémonies auxquelles elles ont eu le bonheur d'assister, mais nous savons faire plaisir à nos Sœurs en les reproduisant dans ce petit *Écho* de famille.

*Jeudi 28 janvier.* Nous laissons la Maison centrale plongée dans le silence de la retraite que conduit notre Respectable Sœur Visitatrice, et, nous arrivons avant 9 heures au remorqueur où se pressent joyeusement de nombreux pèlerins avec insignes et fanions. Mgr Defebvre est déjà là, représentant les Lazaristes de Chine, et voudra bien se faire notre dévoué aumônier durant toute la traversée. Montées sur le *Tjisadane*, nous prenons connaissance et possession de la cabine qui nous servira de demeure pendant une semaine : 5 couchettes, juste le nécessaire, mais le superflu serait un meuble encombrant pour un pèlerinage. D'ailleurs le pont des *secondes* est à notre disposition et c'est là que, de préfé-

rence, nous allons mener notre vie de Communauté.

*Vendredi 29.* C'est tout un collège apostolique que nous avons à bord : un évêque et 12 prêtres de diverses nationalités : français, américains, allemands, polonais, chinois, etc. De 5 h. 1/2 à 7 h. 1/2 du matin la bruyante salle à manger des *secondes B* qui est la nôtre, se transforme en silencieux Cénacle où 4 messes se célèbrent à la fois. On n'y entend que la récitation des prières liturgiques et le son des clochettes qui s'entremêlent pour annoncer la présence de Notre-Seigneur. Nous ne quittons le Cénacle qu'après la dernière messe, puisque la prière est notre principal devoir de ces jours-ci.

*Samedi 30.* Escale à Amoy, face à l'île Formose : site ravissant, rappelant Hongkong, en plus réduit, plus paisible et plus sauvage ; murailles fortifiées autour d'un magnifique rocher dont la forme donne l'illusion d'un gigantesque lion couché. Nous suivons à terre la caravane de pèlerins, ma Sœur Berkeley, intrépide, ne veut rien perdre ! Est-ce la première fois que la cornette est vue à Amoy ? Non, puisque, en 1854, nos premières sœurs missionnaires s'y arrêtaient, se rendant de Macao à Ningpo ; mais il n'y a plus de survivants de cette époque lointaine, et on nous regarde avec une sympathique curiosité. Comme nous errions sur le quai, à la recherche d'une église, sans pouvoir nous faire comprendre, la Providence nous fait rencontrer un bon Père espagnol qui prend la tête de l'expédition et nous conduit à la Mission catholique. Après une visite au Saint-Sacrement dans la très modeste cathédrale, nous nous dirigeons vers le Consulat de France où nous avons d'anciennes connaissances de Shanghai. Puis, retour au *Tjisadane* qui se remet en marche à 1 h. 1/2.

*Dimanche 31.* Un groupe de pèlerins de Formose et du Fokien est venu se joindre au nôtre avec trois prêtres. 16 messes sont donc dites ce matin avec nombreuse

assistance, dans notre oratoire improvisé. Mgr Defebvre célèbre la messe pontificale à 7 h. 1/2 et fait une petite allocution après l'Évangile, exhortant les pèlerins à s'unir aux dispositions du *Magnificat* de la Sainte Vierge, comme préparation aux grâces du Congrès Eucharistique. Arrivée à Hongkong à 10 heures. La Supérieure des *Maryknoll* vient à notre rencontre avec une compagne et nous emmène aimablement à sa maison de Kowlon jusqu'au lendemain matin. Dans l'après-midi, malgré une pluie torrentielle, nous allons visiter le beau *Tatsuta Maru*, amenant au Congrès 6 évêques et une centaine de prêtres. Par les soins du capitaine japonais, fervent catholique, un des salons a été transformé en chapelle où est conservée la sainte Réserve ; les évêques y célèbrent leur messe et le salut du Saint-Sacrement est donné plusieurs fois par semaine. 12 autels sont dressés dans le grand salon où les prêtres se succèdent chaque matin pour la célébration du Saint-Sacrifice. Les 4.000 hosties apportées d'Amérique n'ont pas suffi, paraît-il, à satisfaire la piété des fidèles se rendant aux fêtes eucharistiques. N'est-ce pas vraiment la marche des nations vers le Christ-Roi !

*Lundi 1<sup>er</sup> février.* Notre *Tjisadane* continue sa route ; c'est la dernière étape du voyage. Le soir, la mer devient houleuse et fait craindre pour la messe du lendemain 2 février, que nous avons cependant un ardent désir de ne pas manquer... Notre-Seigneur veut bien nous exaucer. Quand messe et communion ont pu être assurées, peu importe que la journée soit plus ou moins agrémentée par le mal de mer ! Le calme revint dans la soirée. Les passagers reprennent leur entrain ; nous nous endormons, bercées par la récitation du chapelet en chinois et le chant des cantiques sur le pont.

*Mercredi 3.* De 9 heures à 10 heures, entrée dans la superbe baie de Manille. Nous trouvons sur le quai trois de

nos Sœurs espagnoles — la Visitatrice de la province, son assistante et une compagne — qui nous accueillent avec la plus grande cordialité. A l'arrivée à la Maison centrale, la « *Concordia* », nouveaux transports d'effusion de la part des Sœurs et des enfants qui nous reçoivent en battant des mains. Examen, diner avec lecture de table (et *Benedicamus* en notre honneur), *da pacem* : nous retrouvons tous les exercices et usages de la Communauté. A part quelques divergences extérieures, ce sont bien les mêmes Règles ; nous nous sentons en famille, et cette fraternelle affection, nos Sœurs ne cessent de nous la témoigner pendant tout notre séjour qu'elles cherchent à nous rendre le plus agréable possible. Nous visitons la belle Maison centrale dont l'œuvre principale est un important collège de plusieurs centaines de jeunes filles. Puis, nous nous rendons à l'exposition missionnaire où le pavillon de la double famille occupe un bon rang avec les travaux, photographies et statistiques de nos Missions ; nous sommes heureuses de remarquer à la place d'honneur, un peu au-dessous des portraits de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac, ceux de leurs successeurs, N. T. H. Père Souvay et N. T. H. Mère Chaplain, que nos Sœurs ont tenu à faire figurer à l'Exposition, à défaut de leur réelle présence qui eût été pour toutes et pour tous un si grand bonheur !

A 6 heures, séance d'ouverture du Congrès de la *Luneta* dans le cadre unique d'une immense esplanade, bordée par la mer ; lecture du bref papal ; discours de l'archevêque de Manille, énonçant la triple intention du Congrès Eucharistique : 1<sup>o</sup> honorer Notre-Seigneur au Saint-Sacrement ; 2<sup>o</sup> demander la paix pour le monde bouleversé ; 3<sup>o</sup> procurer l'extension du règne de Jésus-Christ dans les Missions d'Extrême-Orient. Le légat apostolique, Son Eminence le cardinal Dougherty, ancien missionnaire lui-même, dans quelques mots pleins

de cœur, appuie sur le sens et l'opportunité de ce premier Congrès de Mission : l'Eucharistie n'est-elle pas le soutien, la joie, le réconfort du missionnaire dans ses heures d'isolement, de labeur souvent ingrat et d'épreuves. Au moment solennel de la bénédiction du Saint-Sacrement sur la foule recueillie, nous mettons au pied de l'ostensoir toutes nos chères Missions d'Extrême-Orient : Chine, Indochine et Japon, dont le souvenir nous suivra partout ailleurs en ces jours de grâce. Nous confions instamment à Notre-Seigneur les intentions de nos Vénérés Supérieurs, de la Communauté, et toutes celles qui nous ont été recommandées en général, comme en particulier.

*Jouéi 4 février.* Dès 5 heures moins le quart, nous repartons à la *Luneta* pour la messe de communion générale des femmes ; nous sommes très bien placées en face de l'autel monumental que domine un dôme lumineux reposant sur trois colonnes élancées qui représentent les trois îles principales des Philippines. Pendant la grand-messe pontificale, plusieurs messes basses se disent autour de l'estrade sur des autels portatifs, pour la consécration des 300 ciboires qui vont servir à la distribution de la communion. Après l'élévation de la messe solennelle, des centaines de prêtres se dirigent vers tous les points de l'immense esplanade, portant un ciboire recouvert d'un purificateur et d'une pale, accompagnés par un séminariste et guidés par de jeunes manilloises dans leur élégant costume national, chargées chacune d'une section. Tout se passe dans un ordre parfait malgré le nombre des assistantes — 75.000, dit-on. — Sur l'estrade on remarque une femme, ayant deux petits anges à ses côtés, c'est une dame japonaise de distinction, convertie peu de jours auparavant sur le *Tsasuta-Maru* où elle voyageait par curiosité ; baptisée à Manille à son arrivée, elle fait aujourd'hui (fête des martyrs japonais) sa première communion.

L'après-midi toutes nos intentions sont emportées de nouveau à l'heure sainte qui se fait pieusement en public tous ces jours-ci devant le Saint-Sacrement exposé, dans différentes paroisses de la ville. En allant visiter celle de San Marcellino, desservie par les Lazaristes, nous voyons les confessionnaux assiégés par les hommes et par les jeunes gens. C'est que la nuit suivante doit avoir lieu la messe de communion générale des hommes, à minuit, cérémonie splendide avec 45.000 communicants au moins. Cette journée du vendredi 5 est consacrée par nous à la visite des différentes maisons de nos Sœurs, cinq en dehors de la *Concordia*. Partout nous recevons même aimable accueil ; à l'Asile Saint-Vincent, orphelinat d'enfants pauvres ; à l'hospice San José où sont réunies toutes les misères et catégories d'indigents ; à l'hôpital San Juan de Dios, vieille construction rajeunie avec tous les perfectionnements et le confort des hôpitaux modernes ; à Santa Isabella et Santa Rosa, deux grands collèges de jeunes filles, parfaitement aménagés. Nous constatons et admirons volontiers le bien qui se fait dans ces beaux établissements, mais est-il besoin d'ajouter qu'ils ne prennent pas dans notre cœur la place de nos chères œuvres de Chine, que nous aimerons davantage encore après les avoir quittées quelque temps.

Dans la soirée le ciel s'obscurcit : la pluie tombe à verse toute la nuit... Faudra-t-il faire le sacrifice de la messe de communion générale des enfants qui doit avoir lieu le samedi matin ? La prière des petits a sans doute été bien fervente, car les ondées s'arrêtent vers 3 heures, et dès 5 heures de longues files blanches commencent à s'acheminer vers la *Lyneta*, en dépit de l'humidité et de la boue. Nous rencontrons de nombreux groupes dans l'obscurité matinale en nous rendant nous-mêmes à la cérémonie avec les enfants de nos Sœurs. Bientôt le jour paraît, et la vaste esplanade s'émaille de fleurs toutes

blanches — 25.000 petits garçons et petites filles au-dessous de 14 ans — nombre relativement réduit à cause du mauvais temps. On prie, on chante avec ferveur. Le haut-parleur suggère les actes avant et après la Communion. Tout se passe comme les jours précédents, avec recueillement et ordre — même laborieuse distribution de petits pains et tablettes de chocolat à toute cette jeunesse pour laquelle, sans oublier nos enfants de Chine, nous avons ardemment demandé la conservation de la foi.

De cordiales agapes nous réunissent à midi, à l'hôpital San Juan de Dios. Là nous apprenons que le cardinal légat, précédemment archevêque de Manille où il a connu et apprécié la double famille de Saint Vincent, invite sœurs et missionnaires à venir le saluer au palais présidentiel, sa résidence pendant la durée du Congrès. Les cinq cornettes de Chine y accompagnent nos sœurs espagnoles. Accueil très bienveillant de Son Eminence, puis... photographie... et enfin petite séance de cinéma des premiers films du Congrès.

*Dimanche 7 février.* Mgr Defebvre, que nous avons le plaisir d'apercevoir de temps en temps au cours des cérémonies, vient ce matin célébrer la messe de communauté à la Maison centrale dès 5 heures, car il doit être à la *Luneta* à 7 heures pour la messe pontificale du cardinal-légat. Nous nous y rendons aussi sous un chaud soleil qui donne la sensation du mois de juillet. Toujours la même foule recueillie. Au retour nous visitons l'antique et intéressante cathédrale bâtie une première fois en 1581, détruite à plusieurs reprises par incendie, typhon et tremblement de terre ; reconstruite actuellement dans le style ancien et rappelant les belles basiliques romaines.

L'après-midi, c'est la très longue et imposante procession de clôture à laquelle nous prenons part. Vers 4 heures nous rejoignons à l'endroit indiqué les groupes des

différentes communautés religieuses (très nombreuses à Manille), et attendons patiemment jusqu'à 5 h. 1/2 le signal de la mise en marche. De toute part affluent d'interminables cortèges d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, de députations officielles ou paroissiales, avec multitudes de fanions, drapeaux et bannières. Pendant une heure, nous suivons une superbe avenue bordée de palmiers magnifiques et longeant la mer. A 6 heures un splendide coucher de soleil jette ses rayons de feu sur cette nature incomparable, et fait jaillir spontanément du cœur la parole des psaumes : « Œuvres de Dieu, bénissez le Seigneur ! » A 7 h. moins le quart nous atteignons l'esplanade ; mais le clergé et le Saint-Sacrement, sont bien loin encore. Longue attente de plus d'une heure et demie, qu'edivisent chants et prières en commun. On ne se lasse pas de répéter l'hymne officielle du Congrès (en espagnol, mais de traduction facile) : « *Venid pueblo de oriente, Naciones, todas venid. Y en abraso de je ardente. A Dios Hostia bendecid* ». Vers 8 1/2 h. 1/2 enfin, dans la nuit éclairée par de puissants réflecteurs, apparaît le char blanc et or, dominé par le dais, où est porté le Saint-Sacrement. Il avance lentement sur huit roues que poussent des prêtres. A 9 h. moins le quart l'ostensoir se lève pour bénir une dernière fois cette immense foule, évaluée à un million de personnes. De nouveau, nous confions instamment à Notre-Seigneur toutes les intentions dont nous sommes dépositaires. Acte de consécration du genre humain au Sacré-Cœur. Puis nouvelle attente de vingt-cinq minutes dans un silence impressionnant pour obtenir la connexion radiographique avec le Vatican. C'est le Saint-Père, en effet, qui veut clôturer lui-même le Congrès Eucharistique de Manille. Un peu après 9 heures et pendant dix minutes environ, on entend très distinctement la voix du Vicaire de Jésus-Christ, adressant un message de

paix, de bénédiction et d'encouragement à la multitude assemblée, voix vénérable qu'on sent altérée par la maladie et qui se fait plus émue, plus émouvante encore en prononçant lentement les paroles de la bénédiction. Après avoir tant désiré ce Congrès missionnaire d'Extrême-Orient, le Saint-Père ne semble-t-il pas pressentir que sa réalisation sera une de ses joies d'ici-bas ? Il est 10 h. 1/2 quand nous regagnons la *Concordia*, sans penser à la fatigue inévitable de ces longues et imposantes cérémonies qu'on ne voit qu'une fois dans son existence !

*Lundi* 8. Ce matin ce sont les adieux à nos chères Sœurs d'Espagne, dont le fraternel accueil nous laisse le plus édifiant et meilleur souvenir. Sur notre bateau nous apprenons des détails bien consolants sur les conversions qui ont eu lieu en ces jours de grâce : si on a pu chiffrer approximativement le nombre des communions, on ne peut compter celui des retours au bon Dieu...

Sœur HENRY.

---

## AMÉRIQUE

---

### ÉTATS-UNIS

---

M. PATRICE MC HALE (1854-1937)

Le 12 mars 1937, à Philadelphie, M. Mc Hale était appelé à l'éternelle récompense, après une vie de dévouement au service de notre divin Seigneur et Maître. La mort de cette grande personnalité a été une perte pour l'Eglise, pour la Congrégation de la Mission, pour sa province et pour ses nombreux amis dispersés dans le

monde entier. Le nom de M. Mc Hale était connu non seulement dans la Province Orientale des États-Unis, mais encore dans toutes les contrées où se trouvent des œuvres de la famille de Saint Vincent. Depuis si longtemps il était au milieu de nous l'ami qui avait assisté à tant de changements dans ce monde toujours changeant.

Jouissant de sa vieille réputation d'*Ile des Saints et des Savants*, l'Irlande était destinée à ajouter un nouveau fleuron à la liste de ses illustrations, lorsque le 19 janvier 1854 naquit Patrice Mc Hale. C'est dans les écoles nationales d'Irlande, au comté de Mayo, que le futur serviteur de Dieu commença son éducation. Apparenté à Mgr John Mc Hale, archevêque de Tuam, de pieuse mémoire, le jeune Patrice dans l'ardeur de sa foi n'avait pas besoin d'un plus éclatant exemple à imiter. Lorsque, jeune étudiant, il quitta l'Irlande pour le Canada, il alla continuer ses études d'abord au Collège Sainte-Marie à Montréal, et plus tard au Collège Saint-Vincent à Cap-Girardeau. Le 14 août 1872 il entra au noviciat de la Congrégation de la Mission à Germantown, et deux ans plus tard, le 15 août 1874, il y émit ses vœux. Avec une dispense d'âge, le 12 août 1877, il recevait la prêtrise dans la cathédrale de Philadelphie.

Pendant les deux premières années de son sacerdoce, M. Mc Hale fut occupé à enseigner au Collège Saint-Jean de Brooklyn. Dans sa charge de professeur il fit preuve d'un sens psychologique approfondi, qui le rendit capable de résoudre promptement les difficultés particulières. Cette connaissance approfondie se manifesta dans une aptitude peu commune à manier les gens, et lui valut sa nomination à l'office de directeur des étudiants et des séminaristes.

Au bout de cinq années il fut envoyé par ses supé-

rieurs au collège Saint-Vincent, à Cap-Girardeau. Là grâce au grand crédit qu'il y conquît et à la parfaite satisfaction de ses subordonnés, il prouva qu'il était splendidement équipé pour remplir le poste de Supérieur. Pleinement conscient des devoirs de sa position et de la dignité qui lui est annexée, il n'était pas homme à négliger ses devoirs envers ceux qui travaillaient sous sa direction.

La maladie interrompit brusquement sa charge et l'obligea à quitter Cap-Girardeau pour prendre du repos et suivre un traitement.

Après sa guérison, en octobre 1886, M. Mc Hale fut nommé curé de la paroisse de l'*Immaculée-Conception* à Baltimore. Là, son intelligence remarquable jointe à son amour de l'étude lui gagna de nombreux amis. Bien vite il se fit une place distinguée dans le clergé de Baltimore. Dans la paroisse de l'*Immaculée-Conception* beaucoup de choses rappellent M. Mc Hale ; l'agrandissement du presbytère, la sacristie et le hall paroissial sont des souvenirs matériels qui y conservent sa mémoire. Il resta à la tête de cette paroisse jusqu'à sa nomination au poste de président de l'Université de Niagara, en septembre 1894.

A Niagara il devint bientôt évident qu'au talent de lettré M. Mc Hale avait ajouté celui d'administrateur. Durant son supérieurat de remarquables améliorations furent introduites dans l'organisation et l'administration de l'Université elle-même. Il ne fit aucune brillante innovation, il apporta plutôt les changements que lui suggérèrent la prévoyance et le bon sens. Sous son gouvernement les progrès continus de Niagara ont suivi tous ses actes administratifs.

L'année 1901 trouve encore M. Mc Hale président de collège, non à Niagara, mais à Brooklyn où il avait été nommé président du Collège Saint-Jean. Ici, sa

charge administrative était considérablement accrue : en plus d'un collège et d'un séminaire dont il était chargé, il était curé d'une des plus importantes paroisses du diocèse de Brooklyn. En même temps qu'il recevait sa nomination de président du collège, il était nommé vice-visiteur de la province. Les devoirs de cette dernière charge, qui exigeait de fréquentes visites aux différentes maisons de la province, étaient rendus plus lourds du fait du mauvais état de santé du visiteur, M. Mc Gill. Pendant son supériorat de Saint-Jean M. Mc Hale reçut du T. H. Père Fiat, Supérieur général, de hautes marques de confiance. Peu après la conclusion du conflit hispano-américain, il fut envoyé avec M. Harnett à Cuba, pour y examiner la situation de la Compagnie dans ce pays.

De nouveau, en 1905, M. Mc Hale fut chargé de faire une semblable enquête aux Philippines. Il y fut reçu très cordialement par les confrères espagnols, et, grâce à leur coopération, il put envoyer à Paris un rapport très complet. Après l'heureux achèvement de sa commission aux Philippines, en 1906, il fut appelé à prendre la charge de supérieur du séminaire à Germantown. Puis, de nouveau, il fut invité à faire la visite officielle des établissements d'Irlande. Son retour au pays natal lui procura la joie d'être bienvenu par ceux qui avaient respiré le même air de foi et de piété qu'il avait connu dans son enfance.

Son grand âge et ses infirmités croissantes obligèrent en 1909 M. Jacques Mc Gill à résigner la charge de Visiteur qu'il remplissait depuis le 8 septembre 1888. Ce fut M. Mc Hale qui assuma les responsabilités de cette vacance. Comme chef de la province Orientale des Etats-Unis, M. Mc Hale inaugura un programme qui développa les œuvres de la province. Les catholiques d'Alabama accueillirent en 1910 les Lazaristes à Opelika. L'année

suivante fut fondée la paroisse de Sainte-Catherine pour la population nègre de Germantown. L'année 1914 vit l'envci de Lazaristes sur la zone du canal de Panama et à Bocas del Toro dans la République de Panama. C'est également en 1914 que fut fondée la mission de Bangor en Pensylvanie, et que l'école apostolique fut transportée de Germantown à Princeton. La fondation de l'Association Centrale de la Médaille miraculeuse et le transfert de la résidence du Visiteur du séminaire à la paroisse Saint-Vincent, datent aussi du mandat de M. Mc Hale.

L'Assemblée Générale, réunie à Paris en 1919, élut M. Mc Hale comme assistant du Supérieur général. Désormais en résidence à Paris, il remplit les devoirs de sa nouvelle charge avec le même esprit progressif et le même doigté qui avaient caractérisé son administration dans la province Orientale. On ne pouvait désirer un homme plus capable pour prendre en main, à la Maison-Mère, les besoins des Lazaristes de langue anglaise. Dans sa nouvelle situation M. Mc Hale eut à visiter des provinces dans toutes les parties du monde. Encore maintenant c'est avec un sentiment de haute estime que s'en souviennent les Lazaristes d'Espagne, de Budapest et de Syrie, qui tous ont reçu tant de preuves de la sympathie et de la modestie de ce noble esprit.

Mais les années prenaient leur droit. Sentant qu'il n'était plus en état de remplir les pénibles devoirs de sa charge, M. Mc Hale la résigna. En 1932 il rentra en Amérique en qualité de supérieur de l'église Saint-Vincent à Germantown. Ses fonctions mirent tellement ses forces à l'épreuve qu'il dut cesser toute occupation, tout en continuant à résider à Saint-Vincent. Une malheureuse chute, qui pour un jeune homme, n'aurait pas eu de suite, le réduisit à une demi-paralyse.

Le 12 mars 1937, M. Mc Hale, fortifié par les sacre-

ments de l'Eglise, passa à une vie meilleure, à l'hôpital Saint-Joseph de Philadelphie. C'est ainsi que dans sa quatre-vingt-troisième année terminait une illustre carrière le doyen des Lazaristes américains. Il ne lui manquait que cinq mois pour accomplir ses soixante ans de sacerdoce.

Le mardi, 16 mars, le corps fut transporté au lieu de son repos, au séminaire de Germantown. Le cardinal Dougherty présida les funérailles et donna l'absoute ; Son Eminence était entourée de MM. Joseph Nonan et Martin Blake en qualité de diacres d'honneur. Le visiteur, M. Slattery chanta la messe, assisté de MM. Thomas Madden et Michel Higgins, comme diacre et sous-diacre. M. Perry Conroy prononça un bel éloge funèbre. Plus de 80 prêtres et 25 Filles de la Charité assistèrent aux obsèques.

Ainsi, pleuré par la Communauté et par tous ceux qui avaient connu le prêtre et l'homme, M. Mc Hale a quitté ce monde pour se jeter entre les bras de son Sauveur. Prions pour qu'il ait été accueilli par son Dieu par cette parole : « *C'est bien ! bon et fidèle serviteur !* ».

La vie qui vient d'être résumée a été remarquable à cause de ses diverses phases de nature bien tranchée. M. Mc Hale fut professeur, curé, visiteur provincial, assistant du Supérieur général. Pendant tout le cours de sa carrière, même dans sa retraite et durant sa maladie, il se montra un autre saint Vincent. Dans sa vie sacerdotale, à l'autel, en chaire, au confessionnal, dans l'exercice de la charité envers les malades et les malheureux, partout il se montra un « autre Christ ».

Il est difficile de parler de ses vertus ; car il en possédait beaucoup. Ses talents naturels étaient au-dessus de l'ordinaire : il était le plus érudit de nous tous. Ses dons surnaturels, tels qu'ils nous ont apparu et qu'il

déploya durant sa longue existence et dans ses importantes situations, furent la charité et la justice.

C'est pour cela qu'il était aimé. A sa mort, tout le monde remarqua le calme de son jugement, cette charité, semblable à celle du Christ, qui inspirait toutes ses relations avec ses semblables. Ceci est vraiment remarquable quand on songe aux longues années durant lesquelles il eut à diriger et à gouverner, où il fut appelé à prononcer d'innombrables décisions. Sa pondération de jugement et sa charité dans les décisions à prendre ont frappé tout le monde : ce fait seul suffisait à sa louange, et il est attesté par tous ceux qui l'ont connu. Cette estime suffit à elle seule : car la fin de notre vie de communauté est l'union à Dieu, dont le fruit est la pratique du second commandement, semblable au premier : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Considérons maintenant les différentes circonstances qui mettent en lumière ces deux vertus de prudence et de charité. Pour nous il n'existe pas de perfection en dehors de l'observance des règles et constitutions de notre Compagnie. Le Christ a donné à tous une règle de vie. Sa loi est pour tout le monde ; par suite, nous n'avons besoin que d'un guide qui l'applique à notre vie quotidienne. Cet homme nous le possédons en la personne de saint Vincent, tout comme les autres sociétés religieuses en la personne de leur saint fondateur. Notre règle est l'œuvre d'un Saint ; elle nous a été donnée par le pouvoir enseignant de l'Eglise et a été tirée de l'inépuisable sagesse de Notre Seigneur et Maître Jésus-Christ. La fidélité à la règle est dès lors pour nous la pierre de touche de la grandeur d'un homme.

Pendant soixante-cinq années M. Mc Hale observa la règle jusque dans ses plus petites prescriptions. On ne peut pas calculer combien de fois il a assisté aux priè-

res matinales et à tous les autres exercices que renferme notre ordre du jour. De voir comment l'accomplissement de ces divers exercices faisait partie intégrante de sa vie, c'était pour nous une édifiante leçon. Il s'acquittait de ce devoir comme un homme qui est convaincu que *l'unique* voie de progrès spirituel se trouve dans la *fidélité à nos saintes Règles*. Tous, depuis le plus jeune jusqu'au plus âgé, étaient encouragés et affermis par le spectacle de sa régularité. Même en sa vieillesse, et courbé par la maladie et les infirmités, il persévérait dans son inviolable fidélité à la Règle. Voici un simple exemple qui me revient en mémoire : peu de temps avant sa mort, M. Mc Hale, entendant sonner la cloche de l'examen particulier, faisant effort pour se lever, et se dirigeant avec grand'peine vers la chapelle, et là, prenant place au milieu des confrères réunis.

Comme je l'ai dit, M. Mc Hale, était un des prêtres les plus érudits de la région. Lorsqu'était jeune celui qui écrit ces lignes, il était émerveillé de voir la facilité avec laquelle M. Mc Hale maniait la langue latine. En cette circonstance il nous raconta que, dans sa jeunesse, il avait l'habitude de patiner avec un vieux prêtre canadien qui ne savait pas un traître mot d'anglais. La conversation se faisait en langue latine ; ce fut ce qui donna à notre regretté confrère cette aisance à s'exprimer en latin que l'on admirait en classe. Les jeunes confrères furent dans l'admiration lorsqu'ils apprirent un jour que M. Mc Hale lisait son chapitre de Nouveau Testament dans le texte *grec*. Un ecclésiastique éminent du diocèse de Brooklyn, dans lequel M. Mc Hale travailla pendant quelques années, racontait que le plus ancien souvenir qu'il avait gardé de lui, c'était une chambre où des livres étaient toujours en évidence. En fait, une de ses questions favorites, pendant ses visites, portait sur les lectures que l'on fai-

sait. A un jeune confrère il résumait le contenu des meilleurs auteurs de philosophie, d'histoire et de théologie ; il lui indiquait quelles étaient les meilleures sources. Dans le vaste champ de la science humaine il était vraiment un homme capable de guider pour faire le choix de ce qu'il y a de mieux. Quand il discutait sur la constitution de notre petite Compagnie, il était dans son fort : personne ne semblait plus capable de comprendre aussi complètement son esprit. Il nous enthousiasmait lorsque, à l'ouverture et à la conclusion des visites, il nous entretenait sur les devoirs et les obligations de notre vie religieuse.

Ce talent de charmer son auditoire avec un mot avait été noté non seulement par ses confrères, mais aussi par beaucoup d'éminentes personnalités ecclésiastiques des Etats-Unis. Dans une réunion de prêtres du diocèse de Buffalo, ce don fut relevé par le chancelier de l'évêché qui en fit ensuite la remarque, disant que tout le monde avait été éclipsé par l'éloquence et la culture de ce prêtre. En cette circonstance, M. Mc Hale eut à improviser l'éloge funèbre du plus éminent docteur de ce diocèse. Là se trouvait une nombreuse assistance de prêtres et de médecins venus de tous les côtés de l'Etat de New-York. M. Mc Hale étonna tout le monde par un savant et habile discours sur les relations de la science et de la foi. En une autre circonstance, invité par un évêque au cours d'une cérémonie de confirmation, il prit pour matière de son sermon « *l'Influence du Saint-Esprit sur l'âme* » et développa son sujet de main de maître. Des prêtres distingués assuraient qu'en cette occasion, en fermant les yeux, on avait l'illusion d'entendre prêcher le cardinal Newman.

Il possédait ce rare don de psychologie qui lui faisait deviner les besoins de son auditoire : il semblait vraiment sentir quand sa manière de traiter le sujet

n'était pas à la portée de ses auditeurs. Alors graduellement il ramenait l'intérêt, et ceux-ci restaient ravis et demeuraient attentifs. Après l'avoir entendu, un ecclésiastique remarquait que c'était la première fois qu'il avait rencontré un prédicateur capable de s'adapter si rapidement à son auditoire. Merveilleuse manifestation d'adaptation intellectuelle chez M. Mc Hale.

Cette extraordinaire supériorité intellectuelle se manifestait encore en classe. Il n'y a plus personne pour se rappeler les jours anciens où M. Mc Hale était jeune professeur ; mais on conserve vivant le souvenir des heures délicieuses où il remplaçait le professeur de théologie dogmatique, tant ses explications étaient claires et lucides, tant était frappant son talent de se faire comprendre de tous. Quelle que fût la classe de cette science délicate, il laissait l'impression d'un homme qui enseigne tous les jours ; quel que fût le traité, il n'y avait rien qui ne lui fût familier à l'égal de la plus simple question des sciences humaines.

A tous ceux auxquels il enseignait, il inspirait la volonté de se perfectionner. Il leur faisait toucher du doigt combien était importante leur bonne formation, en tant que prêtres du Christ et membres de la famille de saint Vincent. Plût à Dieu que nous ayons bien mis à profit ces exemples de labour sacerdotal, tant est grand le besoin de bons ouvriers dans le service de Dieu. Ce besoin se fait de jour en jour plus sentir, tant se multiplient les demandes d'aide de la part des défenseurs de la vérité divine, de cette vérité de toutes parts persécutée.

Étant lui-même par nature un homme d'étude, M. Mc Hale s'intéressait à toutes les initiatives dans le domaine de l'éducation en ce qui concerne les œuvres de notre province. Sa vie durant, les activités de la Congrégation dans le champ de l'éducation prirent de

notables accroissements. Les besoins du temps exigeaient ce travail. Il donnait l'exemple et il s'y intéressait. Plût à Dieu que tous aient possédé le même amour de l'étude, y aient porté le même intérêt, le même désir de se perfectionner que M. Mc Hale qui, semblable à Jean-Baptiste, le précurseur du Divin Maître, demeura « la lampe qui brûle et qui luit ».

Tout le monde a été impressionné par l'extraordinaire esprit de charité qui se manifestait dans sa manière de traiter le prochain. Chacun de nous a remarqué que le trait distinctif de la vie de M. Mc Hale était l'esprit de charité. Il était ainsi fait que pour prendre une décision il voulait d'abord s'informer. Ceci procédait de son sens de la justice : donner à chacun son dû. C'est qu'en effet, bien que la justice et la charité soient deux vertus distinctes, dans la plupart des cas, lorsqu'il y a faute contre la charité, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a généralement faute contre la justice. Tous nous avons constaté avec admiration qu'en M. Mc Hale la justice était tempérée par la miséricorde. Si l'on demande à l'un de nous quel est, selon lui, l'attribut qui caractérisait M. Mc Hale, la réponse reconnaît que c'était sa délicatesse et sa charité envers tout le monde. Une foule de faits viennent à l'esprit, qui prouvent comment il a pratiqué ces vertus. Peu avant sa mort, dans une causerie intime, il était question du départ d'un des nôtres. Il était attristé de cet événement autant que saint Vincent l'était de son temps en pareil cas, autant que saint Paul le fut au départ de Démas. Il passa en revue toutes les circonstances : nous fûmes frappés de sa patience et de sa justice. Sûrement dans l'autre monde, son jugement a dû bénéficier de la miséricorde, parce qu'il a mis en pratique la prière que nous adressons à Dieu si souvent dans le cours de notre vie : « Pardonnez-nous nos offenses,

comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. »

M. Mc Hale écoutait toujours. On ne pouvait préjuger quelle serait sa décision du seul fait que l'on avait été le premier à lui parler. Il écoutait poliment tout ce qu'on lui disait ; mais il ne prenait jamais de décision avant d'avoir entendu les deux parties. Lorsqu'il jugeait nécessaire de donner un avertissement, il le faisait avec une grande bienveillance et un esprit de charité qui n'appartenait qu'à saint Vincent, son modèle. Il était tout à la fois ferme et indulgent. Ses admonitions étaient données en esprit de charité, sans apporter à personne une humiliation démesurée.

Sa clairvoyance était évidente dans les divers événements qui se sont produits au sein de la province, durant les longues années de sa carrière religieuse. Pour certains les changements sont regardés comme de brusques et complets tournants, et ils les considèrent uniquement en vue des circonstances présentes. M. Mc Hale s'occupait toujours de l'avenir, sans cesser d'interroger le passé. Sa connaissance du monde, ses amitiés avec des membres de la Congrégation dans toutes les parties du monde l'aidaient considérablement quand il donnait un conseil. Il était au courant de tout ce qui se pratiquait, non seulement dans le cercle étroit de notre milieu, mais encore dans toutes les autres provinces. C'est ainsi qu'il pouvait traiter les questions sous un point de vue indépendant de tout préjugé et de toute considération personnelle. Car nous ne formons tous qu'un seul corps ; ni les maisons particulières n'ont d'existence personnelle, ni les provinces ne sont autonomes ; mais toutes existent en vue du bien de la Communauté fondée par saint Vincent, tout comme les Congrégations religieuses existent en vue du bien de l'Eglise.

« Dans tout changement il estimait qu'il fallait garder ce qui était bien, respecter tout ce qui n'était pas

mauvais, et à l'égard de ce qui avait besoin de réforme ou de renouveau, il fallait procéder avec la plus grande attention ; ne pas se hâter, et éviter de jeter le discrédit sur la conduite du prédécesseur. Il respectait l'opinion de tous ceux qui avaient travaillé avant lui, ainsi que celle de ses collaborateurs ; et chaque fois que la chose était faisable, il adoptait leur avis et leurs suggestions, en vertu de ce principe de sens commun, qu'on doit tenir compte de l'expérience et des talents de ses collaborateurs.

On pourrait citer une foule d'exemples de cette conduite. Quand une question était posée, M. Mc Hale écoutait. Après avoir fait connaître sa pensée sur le sujet, si les raisons apportées s'opposaient à son sentiment, il n'hésitait pas à s'y rallier dès qu'il en avait reconnu la justesse. Il ne s'entêtait pas dans ses idées personnelles, mais était toujours prêt à examiner les arguments d'autrui, et cela même avec ses plus jeunes confrères.

Saint Vincent n'avait rien de plus à cœur que l'œuvre des Missions. M. Mc Hale développa cette œuvre, non seulement dans l'Est des Etats-Unis, mais encore dans les régions les plus lointaines de l'univers. La Mission de Panama fut fondée du temps où il était visiteur ; elle continue à être florissante et à donner d'importants résultats. Il aida son successeur à fonder la Mission de Chine, qui, modestement commencée avec quelques prêtres, occupe en ce moment nombre de nos confrères dans l'œuvre du salut des pauvres gens de la campagne. Maintes fois il a répété que, tout en poursuivant d'autres entreprises, il ne fallait jamais perdre de vue la fin de notre Institut. On peut le faire en manifestant l'intérêt que l'on porte au travail qui se fait, et en priant pour que la grâce divine accompagne ceux qui travaillent loin de leur patrie.

La carrière de M. Mc Hale fut réellement variée :

il fut professeur, supérieur, assistant du Supérieur général. Au cours de sa longue existence il exerça aussi avec succès les fonctions de curé d'une des plus florissantes paroisses de Baltimore. Il fut un pasteur qui réalisa ce portrait tracé par saint Pierre Canisius<sup>1</sup> : « Dans l'Eglise à la suite de saint Paul, le pasteur doit se faire tout à tous : il doit être le remède du malade, la consolation de l'affligé, l'espoir du désespéré, le savoir de l'ignorant, le conseiller dans le doute, le pardon et le réconfort du coupable ; bref, tous en lui doivent rencontrer ce qui est conforme à leur besoin et nécessaire à leur salut. »

La tâche d'un pasteur est une tâche de dévouement : les longues stations au confessionnal, les secours à porter aux malades et aux mourants, la préparation à l'important labeur de la prédication, la rédaction de rapports obligatoires, tout cela exige une vie excessivement réglée. M. Mc Hale ne faillit à aucun de ces devoirs. Ils ne sont pas rares ceux qui encore aujourd'hui font son éloge en rappelant le temps où M. Mc Hale était curé : tous purent voir l'éclat de cette vie étalée au grand jour, vérifiant cette autre parole de saint Pierre Canisius : « Le Christ dans sa vigilance et sa fidélité de père de famille a voulu et, en ses prêtres, ses ministres, ses envoyés, veut toujours trouver allumé le flambeau de l'Evangile : il faut non pas le cacher sous le boisseau, mais le poser au sommet du candélabre pour chasser les erreurs et les ténèbres des Juifs et des Gentils<sup>2</sup>. »

1. « Talem enim pastorem decet esse in Ecclesia, qui, more Pauli, omnibus omnia fiat, ut in illo reperiat aeger curationem, maestus laetitiam, desperans fiduciam, imperitus doctrinam, dubius consilium, paenitens veniam atque solacium, et quidquid tandem ad salutem est cuique necessarium .

2. « Voluit enim Christus ut vigilantissimus ac fidelissimus paterfamilias per tales ministros ac legatos lucernam evangelicam igne caelitus demisso accendi, et accensam non modio supponi sed super candefabrum constitui, quae suum splendorem longe lateque diffunderet omnesque tum Judaeorum tum gentium tenebras et errores profligaret .

Ce fut là, dans cette paroisse, que M. Mc Hale attira l'attention du cardinal Gibbons de vénérée mémoire. Le Cardinal avait le plus grand respect et la plus grande confiance en M. Mc Hale ; et cet intérêt de la part de Son Eminence s'étendait sur la Congrégation tout entière. Nous tenons d'un ancien évêque que le nom de M. Mc Hale fut inscrit plusieurs fois dans la liste des candidats à l'épiscopat. Mais si cet honneur lui fut refusé en ce monde, sûrement le Seigneur qu'il a si bien servi, lui conférera dans le Ciel des honneurs qui surpassent tout ce que l'esprit humain peut imaginer.

Edouard F. DOHERTY,

[Traduction Jean-Marie PLANCHET].

---

## COSTA-RICA

---

MGR CHARLES-ALBERT WOLLGARTEN,

*Evêque titulaire de Cusira, Vicaire apostolique de Limon*  
(1897-1937)

Le 29 avril 1937, à l'annonce de la mort de Mgr Wollgarten, évêque titulaire de *Cusira*, Vicaire apostolique de Limon, la consternation de la communauté de Cologne était visible, générale. Il y a un an, jour pour jour, Mgr Wollgarten se trouvait au milieu de nous. A chacun il semblait que la mort venait de l'arracher du milieu même de notre maison, tant son souvenir était vivant et présent à la mémoire de tous. On évoquait volontiers l'un ou l'autre de ses faits et gestes, l'une de ses paroles ou spirituelles réparties qui égayaient tout l'entourage.

La *petite Excellence*, comme on l'appelait ici, n'était donc plus ! Aussitôt, un des compagnons d'études de Mgr Wollgarten fut chargé d'annoncer la triste nouvelle

à la famille, à la vieille mère âgée de 74 ans. Ce jour-là, elle était tout heureuse de fournir des nouvelles récentes de son fils, d'après la lettre reçue quelque temps auparavant. Albert allait bien, surchargé de travail, il se réjouissait néanmoins de recevoir bientôt du renfort. Quand notre confrère lui avoua alors que les nouvelles qu'il venait lui communiquer n'étaient pas aussi bonnes, elle comprit de suite. « *Il est donc mort !* » s'écria-t-elle, et ce disant, s'évanouit dans son fauteuil. Revenue à elle, cette vaillante mère chrétienne accepta son dur sacrifice. Un fils mort à la guerre, un autre accidentellement noyé dans la Moselle, et enfin son Albert périsant dans un incendie... vraiment le bon Dieu l'éprouvait durement, mais la chrétienne trouvait dans ses sentiments de foi la force d'accepter avec une admirable générosité, ce nouveau coup inattendu...

La mère et la sœur de Monseigneur vinrent dans notre chapelle de Cologne assister, le 4 mai, au service funèbre célébré pour le repos de l'âme du cher défunt. Un grand nombre d'amis et d'admirateurs du Vicaire Apostolique s'étaient joints à nous. Le Cardinal de Cologne, retenu ailleurs, écrivit ses condoléances ; le Consul de Costa-Rica était venu de Bonn, de même aussi le Directeur de la Propagation de la Foi d'Aix-la-Chapelle. On remarqua particulièrement la représentation avec drapeau des anciens camarades, catholiques et protestants, du régiment de Mgr Wollgarten.

Le samedi 8 mai eut lieu un office funèbre, à Viersen, paroisse de Mgr Wollgarten. Là aussi affluence de prêtres et de fidèles : Monseigneur vivait vraiment dans les cœurs de ses compatriotes ; l'an passé à pareille époque, il célébrait pontificalement ici-même, lors du premier anniversaire de sa consécration épiscopale... et aujourd'hui nous pleurons notre cher défunt.

Les premières nouvelles reçues de Costa-Rica permet-

tent de reconstruire, en leurs grandes lignes, la suite de ces événements tragiques. Depuis quelque temps Monseigneur ne se trouvait pas bien. Le dimanche 25 avril, il avait encore célébré la messe militaire ; à Limon, comme à San José, les soldats assistent à la messe : officiers, soldats, drapeau, musique, bref tout le régiment. Le lendemain, Monseigneur se fit examiner par le Dr Salisbury, de l'hôpital américain. A la proposition de rester à l'hôpital, Monseigneur ne crut pas pouvoir acquiescer ; et à peine rentré chez lui, se mit au lit. Le mardi 27 avril, vers 2 heures de l'après-midi, se déclara un incendie causé, à ce qu'il semble, par un court-circuit sous le toit. Des passants ayant vu de la fumée pensèrent qu'on brûlait des herbes derrière la maison : dans la maison, on ne s'en aperçut que lorsque les flammes jaillissaient. Une brise, s'élevant à ce moment, activa le feu de sorte qu'en vingt minutes tout le *palais*, une maison construite en bois, était devenu la proie complète des flammes. Monseigneur qui s'était endormi ne se rendit pas immédiatement compte de ce qui se passait. Réveillé par l'âcre fumée, il saute de son lit, saisit sa soutane et cherche à sortir. Du deuxième étage, en quelques bonds, Monseigneur fut en bas, dévalant l'escalier en flammes : il avait de nombreuses brûlures aux mains, aux pieds et à la tête. Une auto le transporte à l'hôpital : trois médecins firent tout ce qui fut humainement possible. On put nourrir un espoir jusqu'au mercredi après-midi. Au dire du docteur, Monseigneur, par suite des blessures, n'aurait pu exercer des fonctions sacerdotales ou épiscopales, si on avait réussi à lui sauver la vie. Mercredi, à 6 heures du soir, quand la nuit tombait, le malade devint plus agité, il voulait se lever, son état empirait. M. Acosta lui administre l'extrême-onction, et lui donne la dernière bénédiction. A 9 h. 20 tout était fini, Monseigneur avait rendu son âme à Dieu.

A San José, la capitale de Costa-Rica, le Gouvernement avait décidé de faire à Monseigneur des funérailles aux frais de l'État, avec honneurs militaires et deuil national. A 1 heure, un train spécial conduisait à Limon Son Excellence le Nonce Apostolique et les prêtres de San José. La levée du corps se fit à l'hôpital américain. Un immense cortège accompagnait le défunt à sa dernière demeure dans sa cathédrale, les soldats en deuil, musique militaire en tête, les prélats, les prêtres et, sans aucune exagération, tout Limon entouraient le cercueil. L'église ne pouvait évidemment contenir cette foule. Sur le seuil de l'église le représentant du Président de la République prononça son discours. Son Excellence le Nonce Apostolique pontifia (il y a deux ans, il avait sacré Mgr Wollgarten). Mgr Zanabria, Vicaire Général de San José, dit quelques mots sentis devant ce cercueil que fleurissaient quantité de couronnes. A côté de Mgr Blessing (1868-1934) qui repose dans la cathédrale du côté de l'Évangile, Mgr Wollgarten, au côté de l'épître, attend, lui aussi, la résurrection future.

Charles-Albert Wollgarten naquit à Düsseldorf-Unterraht, le 27 janvier 1897. Il fit ses humanités au Collège de Theux : ses notes d'alors, comme le témoignage de ses professeurs survivants, attestent un bon élève. Il entra dans la Congrégation le 20 novembre 1914, mais la grande guerre vint interrompre ses études. Jusqu'en novembre 1918, on le trouve sur le front, en France, en Galicie, en Russie. Plusieurs fois blessé et plusieurs fois décoré, promu aspirant-officier, il portait avec fierté sa croix de fer de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe. Il lui fut enfin donné de reprendre la vie de communauté. Le 11 avril 1920, il fut admis aux saints vœux, et acheva ses études de philosophie et de théologie dans notre maison de Niederprüm et reçut à Trèves l'ordination sacerdotale le 6 avril 1924. Destiné à la maison de San José de Costa-Rica

ses Supérieurs l'envoyèrent d'abord en Irlande pour s'y familiariser avec la langue anglaise. Il y fit de si rapides progrès que, au bout de quelques mois, il pouvait rendre aux confrères quelques services dans le ministère paroissial. Il n'a jamais oublié ce séjour en Irlande dont il aimait à parler, et ses confrères à leur tour ne paraissent pas avoir oublié son entrain et sa bonne humeur. Arrivé en 1925 à San José, il apprit l'espagnol aussi facilement et aussi bien. Professeur au Collège, on lui confia en même temps la charge de préfet de discipline. Deux ans après, en 1927, il fut attaché au Vicariat apostolique de Limon : dure école d'abord, mais les succès lui étaient bientôt acquis. A la mort du premier Vicaire apostolique, Mgr Blessing, le choix de ses Supérieurs et de Rome, en parfait accord d'ailleurs avec la voix unanime du peuple de Limon, l'appelèrent à prendre la succession de Mgr Blessing. Le 1<sup>er</sup> mai 1935, dans la cathédrale de San José, Mgr Wollgarten reçut la consécration épiscopale des mains du Nonce Apostolique Mgr Chiarlo, qu'assistaient l'archevêque de San José Mgr Castro et l'évêque d'Alajuela Mgr Monestel. Les fêtes qui eurent lieu à cette occasion témoignent dans quelle estime on tenait le nouveau Vicaire Apostolique. Étaient présents à la cérémonie, le Président de la République, le gouverneur de Limon, le corps diplomatique tout entier, le clergé du pays, 600 catholiques de Limon venus en train spécial, la colonie et le chargé d'affaires d'Allemagne. Le lendemain, quand le nouvel évêque fit son entrée en son Vicariat ce fut de la jubilation. Agé alors de 38 ans, un des plus jeunes et, si je ne me trompe, le plus jeune représentant de l'épiscopat catholique, Mgr Wollgarten promettait un long et fructueux apostolat. Deux ans après, à peine entré dans sa quarantième année, et à la veille du second anniversaire de sa consécration épiscopale, la mort nous le ravit.

Les voies des hommes ne sont pas les voies de Dieu !

« *Miles Christi regis sum* » était sa devise. Elle résume sa vie. Il avait été un valeureux soldat au service de sa patrie. Les camarades de régiment lui avaient conservé un affectueux souvenir. On put le constater l'an dernier lors de sa visite au *Vincentinum*. Ils se l'arrachaient pour l'avoir au moins quelques heures au milieu d'eux. La touchante lettre de condoléance envoyée au Visiteur à l'annonce de sa mort et la part qu'ils voulurent prendre à l'office funèbre en donnèrent une preuve nouvelle. Mgr Wollgarten de son côté ne manquait pas, quand l'occasion se présentait, de témoigner des sympathies qui le liaient, lui évêque, à l'armée. Peu de temps avant de mourir, le jour même de ses 40 ans, Mgr Wollgarten fut reçu et particulièrement fêté en rade de Limon par le commandant et les officiers d'un navire allemand, pour lors en visite officielle à Costa-Rica. Les marins, eux-mêmes, admiraient surtout cet évêque décoré de la croix de fer de 1<sup>re</sup> classe, se mêlant à eux et s'intéressant à leur navire depuis les machines jusqu'aux tourelles.

Ces qualités militaires, son entrain, son mépris du danger et des difficultés, son inaltérable bonne humeur, Mgr Wollgarten les avait apportés au service de la cause du Christ. Il faut l'avoir vu pour se faire une idée de la popularité et de l'affection qu'il s'était acquise parmi son peuple.

Depuis son retour d'Europe, au début de 1936, Monseigneur s'était de nouveau mis à l'œuvre. Les dons qu'il avait reçus et une offrande généreuse du Saint-Père lui permettaient de réaliser certains de ses plans. Du Salvador, il avait fait venir une communauté de sœurs pour leur confier l'éducation de la jeunesse. Il leur bâtissait une maison et les locaux de l'école. La semaine sainte avait été, cette année, particulièrement pénible pour

lui. Quelques missionnaires faisant inopinément défaut par suite de maladies, il s'était mis *en quatre*. Ses dernières lettres, pleines d'humour malgré tout, appelaient d'urgence de nouveaux collaborateurs. Sa dernière lettre donne les dates et les itinéraires de ses voyages apostoliques prévus jusqu'en novembre. Il ne se doutait pas que ces itinéraires seraient brusquement modifiés par ce voyage inattendu dans l'éternité.

La province d'Allemagne, tout spécialement le Vicariat de Limon et ses nombreux amis sont en deuil ; ils prient pour Mgr Charles-Albert Wollgarten, cher et très regretté confrère, toujours vaillant soldat du Christ.

Cologne, mai 1937.

Guillaume STIENEM.

---

## ICONOGRAPHIE DE SAINT VINCENT DE PAUL

(Tableaux et épitaphes de Saint-Lazare)

Comme suite et complément aux notes iconographiques sur les tableaux de la Canonisation (*Annales* 1937, pages 491-504) ; voici le texte du *Mercur de France* d'avril 1732, pages 820-822 que j'ai eu trop tard pour pouvoir l'utiliser dans l'article précédent. « *La Vie du Bienheureux Vincent de Paul en tableaux.* — « Après la béatification du Bienheureux Vincent de Paul, premier instituteur de la Congrégation des Prêtres de la Mission de Saint-Lazare, M. Bonnet, qui en est aujourd'hui le Supérieur général, homme d'un mérite distingué et rempli de zèle pour la gloire du saint fondateur, a entrepris de faire peindre l'histoire de sa vie en plusieurs tableaux placés dans le chœur et dans la nef de l'église de la Maison de Saint-Lazare de Paris, par plusieurs peintres célèbres.

Le premier et le plus grand de tous ces tableaux se voit actuellement dans la nef. Il a été peint par le Frère André, Parisien, religieux Dominicain du Noviciat. Ce peintre s'est acquis une grande réputation par quantité de beaux et pieux ouvrages que les curieux visitent avec empressement dans l'église et dans l'intérieur de son monastère. Ce tableau qui est de 14 pieds de hauteur, sur 10 de largeur, représente l'*Apothéose du Bienheureux Vincent de Paul*, donnant sa bénédiction aux supérieurs généraux qui l'ont suivi depuis l'établissement de la Maison et qui sont à genoux. On voit aussi dans le fond du tableau des Sœurs de la Charité dont le saint homme a été pareillement l'instituteur, ayant à leur tête la pieuse

M<sup>lle</sup> Le Gras, qui a beaucoup contribué à cet établissement. Tout cela frappe par son harmonie et par la beauté de sa composition, aussi les connaisseurs l'estiment parfaitement. Ce tableau sera seul dans la nef (1) où il fait un effet merveilleux.

Le même religieux a peint, avec le même succès, un autre tableau, placé dans le chœur. On y voit représenté le pieux fondateur dans un fauteuil, *préchant aux pauvres de l'hôpital du Nom-de-Jésus*, qu'il a aussi fondé. Ce second tableau de 10 pieds de hauteur sur 8 à 9 de largeur, n'est pas moins estimé que le précédent : on y distingue surtout un vrai naturel dans les figures.

Quatre autres tableaux ayant les mêmes dimensions et aussi placés dans le chœur, ont été peints par M. de Troy, dont le nom seul fait l'éloge de ses ouvrages. Le premier représente le saint homme, comme il fait la *mission* étant curé ; le second exprime, par rapport au sujet général, *la mort du roi Louis XIII* ; le troisième la *Conférence des Ecclésiastiques* ; et le quatrième le *Conseil de la reine-mère*, dans lequel le bienheureux fondateur est représenté. Toutes les expressions de ces tableaux sont très nobles et d'un beau pinceau ; on y reconnaît partout le célèbre auteur.

Du côté opposé, toujours dans le chœur, est un cinquième tableau, qui représente le *saint missionnaire prêchant aux Galériens*. C'était un de ses exercices favoris, et dont l'exécution demandait une main aussi habile que celle de M. Rhetou (*sic* pour Restout) qui n'a rien oublié pour exprimer d'une manière parfaite cet acte pénible et laborieux d'une charité consommée.

Ce tableau est suivi d'un septième de M. Baptiste, et M. Galloche travaille actuellement au huitième et dernier. »

Cet article du *Mercure* nous apprend ou précise certains détails nouveaux ou seulement présumés : c'est le supérieur général M. Bonnet, cinquième successeur de saint Vincent, qui a fait peindre ces tableaux ; ce sont bien les supérieurs généraux que le frère André prétend reproduire dans l'apothéose du Saint ; il n'y a que 8 tableaux dans le chœur, et même le 8<sup>e</sup>, celui par Galloche, n'est pas achevé. Il n'est pas encore question des deux autres toiles : *Saint Vincent à la Visitation par Restout* et *la Mort de saint Vincent par de Troy*, que nous trouverons en 1737 à côté des précédentes.

Outre les tableaux sur la vie de saint Vincent, il y en avait d'autres dans l'église de Saint-Lazare. Les chapelles de Saint Joseph, de Saint Pierre et des Saints Anges étaient ornées de trois peintures qu'Abelly avait fait faire par *Licherie*, peintre de renom, de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Louis Licherie de Beuron, né le 6 juillet 1629 à Houdan (à Dreux, d'après d'autres) et mort à Paris le 3 décembre 1687, fut élève de Charles Lebrun, sous la direction duquel il a tra-

1. On a vu dans l'article précédent (p. 498), comment à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une autre grande toile, les *Miracles de saint Vincent*, est venue prendre place à côté de l'Apothéose par le Frère André.

vaillé à la manufacture des Gobelins, de 1664 à 1670. Pour sa réception à l'Académie de peinture en 1679, il présenta *Abigaül cherchant à fléchir David*, toile qui depuis a été mise au Louvre. Il a peint un grand nombre de tableaux d'église, notamment pour Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris, pour l'église des Invalides, pour la Chartreuse à Bourg-Fontaine [près Villers-Cotterets, commune de Pisseleux, Aisne]. On trouve de lui au musée de Besançon un *Crucifiement*, à Cherbourg une *Sainte Famille* et à Nantes la *Mort de Saint Joseph*. Ses œuvres ont été gravées par G. Audran, son beau-frère, par Baudet, Cochin et J. Hainzelmann. D'après le « *Mémoire historique* des principaux ouvrages de peinture de M. Lichery (2), adjoint à professeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, lu à l'Académie le 5 juillet 1692 » peu de temps après la mort de l'artiste, « il fut beaucoup employé à peindre pour messire Louis Abelly, ancien évêque de Rodez... Ce prélat fit faire à M. Lichery trois tableaux qui sont posés dans l'église de Saint-Lazare, chacun à l'autel d'une chapelle particulière à côté du chœur ».

Le tableau, qui est à la droite du chœur sur l'autel de la chapelle consacrée à *Saint Joseph*, a près de 8 pieds de hauteur et représente ce grand saint porté au ciel par des Anges... Audessous des figures, sur la première ligne du tableau, se voit un paysage agréable avec le profil de la maison et de l'église de Saint-Lazare, ainsi que le profil de l'église de Saint-Laurent et du monastère de Montmartre. Ce tableau ne serait-il pas celui qui est conservé aujourd'hui à Nantes sous la désignation de *mort ou ravissement de Saint Joseph* ?

Le second tableau est posé sur l'autel de la chapelle de *Saint Pierre*, à main gauche du chœur. Il a près de 6 pieds de hauteur et montre le *Sauveur apparaissant pour la troisième fois à ses disciples* depuis sa résurrection, selon le récit du chapitre XXI de l'Évangile de saint Jean. Sur le rivage de la mer de Tibériade, N.-S. en pied et à demi-nu, avec les marques des cinq plaies, dit à Pierre : « Paissez mes brebis ». L'apôtre reçoit ce commandement avec humilité et tient à la main la clef mystérieuse du ciel, tandis qu'un zèle égal éclate sur le visage des disciples présents à la pêche miraculeuse ; le poisson est dispersé sur le rivage ainsi que le pain qui reste du repas dont parle l'Évangile.

Le troisième tableau, de 8 pieds de hauteur, est posé dans la chapelle des *Saints Anges*, laquelle suit immédiatement celle de Saint Pierre. Il représente les *9 ordres ou chœurs des esprits célestes* qui sont distribués en 3 hiérarchies, en sorte que chaque hiérarchie comprend 3 chœurs. Cette subordination, représentée ici dans son détail, a été peinte sur les pensées d'Abelly qui a écrit un excellent traité des 3 hiérarchies des esprits célestes. De ce tableau le mémoire de 1692, dont

2. Louis Licherie à Paris demeurant d'abord rue Saint-Jacques, près Saint-Yves sur la paroisse Saint-Séverin, puis Parvis Notre-Dame où il mourut le 3 décembre 1687. (Registres de Saint-Christophe).

ici quelques passages, fait une description très longue et très détaillée, véritable traité sur les Anges.

Dans la partie supérieure de ce tableau est une manière de dôme avec gloire céleste toute éclatante de rayons. Dans le centre, d'où partent ces rayons, se lit, en lettres hébraïques, le nom de *Jéhovah*, environné et adoré par les 3 hiérarchies des esprits célestes, d'abord dans la première hiérarchie, les *Séraphins*, puis les *Chérubins* à droite et à gauche, puis un peu plus bas les *Trônes*. Dans la seconde hiérarchie, à droite, les *Dominations* avec couronnes, sceptres et étoiles, à gauche, les *Verus* avec balance et trompettes ; sur une nuée au milieu les *Puissances* avec foudres et épées. Dans la troisième hiérarchie, un peu plus bas sur la droite, les *Principautés* avec diadèmes, mitres, bannières et verges ; à gauche les *Archanges* dont Gabriel avec un écriteau portant : *Ave Maria* ; et enfin, dans la partie inférieure du tableau, avec branches d'olivier, les *Anges* : Anges gardiens, l'Ange Raphaël...

Aujourd'hui cette toile de *Licherie*, de 1<sup>m</sup>50 sur 2<sup>m</sup>20, se trouve à Paris dans la chapelle du Sacré-Cœur de l'église de Saint-Etienne-du-Mont, à côté du tombeau de Sainte-Geneviève. A la place du nom de *Jéhovah* on a peint un *Sacré-Cœur* qui rayonne dans un nimbe enflammé. En bas, au premier plan, un ange vêtu d'une robe jaune, développe une banderole sur laquelle, après deux siècles et demi, nous pouvons lire, comme nos ancêtres du vieux Saint-Lazare : *Accessistis ad montem Sion Jerusalem caelestem civitatem Dei viventis et multorum millium angelorum frequentiam* (Saint Paul aux Hébreux, XII, 22) : « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant qui est la Jérusalem céleste, des myriades qui forment le chœur des Anges... » (3).

L'autel de Saint Denis et surtout celui de la Sainte Vierge devaient avoir aussi leurs tableaux. Le vieux Coutumier manuscrit de Saint-Lazare, écrit vers 1755, recommande au sacristain, le samedi qui précède le dimanche de la Passion, de couvrir de voiles violets « les tableaux des autels » ; il ajoute que « si la fête de l'Annonciation ou de saint Joseph arrive dans cette semaine, on découvre le jour de leur fête le tableau de leur autel », ce que les cérémoniaires d'aujourd'hui ne doivent plus permettre. Le Vendredi-Saint, le Coutumier dit que « lorsque le célébrant découvre la croix, le sacristain a soin de monter derrière le maître-autel pour tirer les deux rideaux qui couvrent le *Crucifix du grand tableau* ».

En dehors des tableaux de l'église, la maison de Saint Lazare en possédait bien d'autres dignes d'être signalés. *Germain Brice* dans sa *Description de la Ville de Paris* en 1752 nous apprend que le réfectoire est grand et éclairé et que rien n'est

3. Sur Louis Licherie et ses œuvres Cf. aussi Jal. Dictionnaire critique de biographie et histoire, 1871, E. Bénézit Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays, 1911-1913. H. W. Singer. *Allgemeines Künstler-Lexikon* et surtout Thieme-Becker. *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*, avec très abondante bibliographie française.

plus beau que d'y voir l'ordre, le silence et la propreté qui y règnent quoiqu'il s'y trouve quelquefois plus de 200 personnes. Au fond de ce réfectoire où le Supérieur général est tous les jours à table entre deux pauvres, se trouve placé un grand et superbe tableau qui représente le *Déluge universel*. Cette toile dont on ignore l'auteur véritable, a une histoire dont il sera reparlé tout à l'heure.

Parmi les autres tableaux qui ornaient cette salle, il faut signaler encore une *Cène* et une *Présentation de Notre-Seigneur au Temple*.

Dans la salle d'oraison on voyait une *Descente de Croix*. Ailleurs, dans la salle des entretiens, étaient 6 tableaux de l'école de Venise représentant des *prophètes*, la *mort d'un religieux* (effet de nuit), *David montrant à Saül la pierre dont il tua Goliath*. Dans une salle du rez-de-chaussée, la salle des tableaux, bien connue de la Capitale, on pouvait admirer une remarquable collection de 160 portraits de papes, de cardinaux, d'évêques, d'abbés, etc., la plupart bienfaiteurs de cette maison.

M<sup>lle</sup> Jane Chapon dans son beau livre, fait en collaboration avec le D<sup>r</sup> Léon Bizard : *Histoire de la Prison Saint-Lazare*, complète, page 82, les renseignements sur « cette salle des tableaux » (depuis devenue 2<sup>e</sup> atelier des jugées, situé à droite du couloir). Les 160 portraits étaient « de grande valeur aussi bien par leur exécution que par l'ensemble homogène qu'ils formaient ; ces portraits comprenaient la série complète des rois s'étant succédé sur le trône de France depuis l'empereur Charlemagne ; on pouvait y admirer notamment ceux de Philippe-le-Bel, Louis VII, Louis IX, Philippe-Auguste, Charles V, Charles VII, chefs-d'œuvre des peintres primitifs de l'École romane ; ceux de François I<sup>er</sup>, Henri II, Charles IX, Henri IV, dus aux pinceaux des Clouet ; les portraits en pied, grandeur nature, de Louis XIII, Louis XIV, le Régent, le fils du Régent, Louis XV, exécutés par les plus grands artistes du royaume ; des effigies de magistrats, de bienfaiteurs, de prélats à tous les degrés de la hiérarchie religieuse, Papes, cardinaux, évêques, archevêques, abbés complétaient cette rare collection. »

D'autres tableaux sans doute devaient se trouver dispersés dans l'immense maison. Malheureusement tous ces trésors, à l'exception de ceux de l'église, furent ravagés, lacérés, mis en pièces au pillage de Saint-Lazare, la veille du 14 juillet 1789. Au réfectoire tous les tableaux se trouvèrent détruits, la chaire, les boiseries des piliers, les vantaux de la porte, les panneaux saccagés, les tables renversées, les bancs en éclats ; 136 grands carreaux étaient cassés. Dans la salle des tableaux pas une toile qui ait été épargnée. Mêmes dévastations dans les salles destinées aux exercices de la Communauté et aux retraites des étrangers (4).

4. Pour le sac de Saint-Lazare Cf. *Procès-verbal du lieutenant-juge de Courville*. (Arch. Nat. Z<sup>o</sup> 4.691). *Lettre de Lamourette au comte de T...* M<sup>é</sup>.

Trois ans après, Alexandre Lenoir vint recueillir ce qui restait ou pouvait être restauré. « Le 30 août 1792, lit-on dans ses papiers, en faisant dans la maison de Saint-Lazare la recherche des tableaux qui pouvaient être conservés, j'ai trouvé un tableau représentant *Jésus-Christ porté au tombeau*, de Lucas Penni (5), qui nie parut une répétition de celui de Raphaël qui se voit dans la galerie de Borghèse à Rome. Ce tableau d'un dessin vigoureux et d'une grande beauté d'expression, fut considéré comme original par plusieurs connaisseurs. Il serait donc une répétition, de la main même de Raphaël, au lieu d'avoir été copié, comme je le supposais, par son élève Lucas Penni. Je l'ai dessiné et gravé moi-même ; j'ai fait briser ma planche après en avoir fait tirer une douzaine d'épreuves ». Le prétendu Raphaël fut en effet exposé au Louvre. Il figura sous le n° 276 dans la 1<sup>re</sup> édition du catalogue des objets contenus dans la galerie du *Muséum français* (1793) avec l'attribution incontestée à Raphaël. Ce fut même un des griefs reprochés à la commission des monuments qui s'en excusa en rejetant la faute sur Barrère. Tableau et mention ont disparu depuis. (6) D'après l'histoire de la Prison de Saint-Lazare, cette copie de la *Descente de Croix* de Raphaël est aujourd'hui au Musée de Caen, en vertu de l'arrêté du 11 pluviôse an XII.

La note de Lenoir continue : « Dans le grenier de la maison j'ai découvert, parmi de vieux meubles, un grand et magnifique tableau de *Tintoret* représentant le *Déluge*. Ce tableau avait été en morceaux et jeté dans un coin en 1789 lorsqu'une troupe de forcenés mit le feu à St-Lazare et en fit le pillage ». Une autre note de Lenoir précise que « ce tableau formé de plus de 300 morceaux détachés, que j'ai apportés religieusement dans un sac, a été rétabli par les soins du citoyen Guille-mard, qui jusqu'à présent, a restauré les tableaux du dépôt provisoire, joignant au mérite de bien savoir poser, nettoyer et enlever une peinture, le talent précieux de toucher ses re-peints dans le style et le genre de l'original ». Le tableau du Déluge, suivant la même note, avait une hauteur de 9 pieds 4 pouces avec une largeur de 11 pieds 10 pouces, tandis que le prétendu Raphaël, *Jésus porté au Tombeau*, mesurait 5 pieds 4 pouces de hauteur sur 5 pieds 5 pouces de largeur.

Finalement ce fameux *Déluge* qui décorait si bien le fond du réfectoire de St-Lazare, au dire des descriptions du XVIII<sup>e</sup> siècle, restauré par les soins de Lenoir, passa au Louvre en 1798, puis en 1811 au musée de Bruxelles. On l'attribuait à l'école Vénitienne, au Tintoret même ; en réalité ce serait l'œuvre de Jean Cossiers, né à Anvers en 1600 et mort *ibidem* le 4 juillet 1671.

*moine de Mgr Jauffret, évêque de Metz. Circulaire du Supérieur général. Jane Chapon. Hist. Prison Saint-Lazare (texte, gravures et tableaux pendant la révolution).*

5. Lucas Penni dit Romano, né à Florence en 1500, mort à Rome en 1640 (?), frère de Gianfrancisco Penni et, comme lui, élève de Raphaël.

6. Le 22 brumaire an VII ce tableau, avec 25 autres, fut remis au dépôt de Nesle pour y être vendu. Cf. Louis Courajod. *Alexandre Lenoir*, t. II, p. 138, n° 969.

D'après un état général des tableaux se trouvant en 1795 déposés provisoirement dans le Musée de la rue des Petits-Augustins, on y comptait, comme provenant de St-Lazare, 27 tableaux dont 18 grands et 9 moyens, savoir :

- Grands : N<sup>o</sup> 544. *Un Christ* attribué à Lebrun.  
545 à 555. Les onze tableaux de la *Vie de Saint Vincent*, étudiés dans l'article précédent.  
556. *Le Déluge universel* attribué à l'École Vénitienne. Signalons dans *Louis Tuetey : Procès-verbaux de la Commission temporaire des Arts*, t. I, p. 50 ; (Séance du 14 janvier 1794) on prétend qu'il est de la main de Michel Cocie (ou Coxie), peintre flamand (né à Malines en 1499, mort à Anvers le 10 mars 1542) et que la restauration du *Déluge* a coûté 1.800 livres « quoiqu'il ne vaille pas 500 livres. »  
557. *La Pénitence*, par Verdier (7).  
558. Une *Assemblée d'Ange*, de l'École de Lebrun. C'est le tableau de Licherie aujourd'hui à St-Etienne-du-Mont à Paris.  
559. Les *Sept Anges*, par Baugin (8).  
560. *La Présentation au Temple*, copie faite d'après Lebrun.  
561. *Jésus prêchant sur la Montagne*, Ecole de Lebrun. C'est sans doute l'un des tableaux de Licherie décrit plus haut.
- Moyens : N<sup>o</sup> 562. *L'Annonciation*, tableau déchiré, attribué à l'école italienne.  
563. *Le Christ guérissant des malades*, peint sur bois, école Vénitienne.  
564. *David triomphant de Goliath*, auteur inconnu.  
565. *Six Prophètes*, peints en buste par Vignon (XVII<sup>e</sup> siècle).

Dans cette liste il n'est pas question de la *Descente de Croix* ou *Christ porté au tombeau* de Lucas Penni, élève de Raphaël, ni de l'*Enlèvement* ou *Ravissement de Saint Joseph*, par Licherie, élève et collaborateur de Lebrun, étudié plus haut et que je soupçonne aujourd'hui à Nantes.

M<sup>lle</sup> Jane Chapon dans son *Histoire de la Prison de St-Lazare* nous apprend que « ensuite furent découverts dans les Archives, en assez bon état, les portraits des rois *Philippe le Bel, Henri IV, Louis IX, Louis VII, Louis XIII, Louis XIV, le Régent, le fils du Régent, Louis XIV donnant l'ordre de St-Lazare*, tableau dans la manière de Martin, plus deux portraits en pied « ornés de belles bordures dorées ».

Lenoir avait également retrouvé un rocher sculpté en marbre

7. Verdier François, peintre et graveur, né et mort à Paris (1651-20 juin 1730).  
8. Baugin Lubin, peintre né à Pithiviers (1620), mort à Paris (11 juillet 1663).

blanc surmonté d'une grande coquille appelée *tuilée*. Cette coquille qui servait de bénitier dans l'église de St-Lazare, fut remise le 25 pluviôse (13 févr. 1798) à l'administration du Jardin des Plantes (9).

Dans l'église de Saint-Lazare on voyait aussi, au pilier à droite du chœur, dans un châssis de marbre, le portrait d'*Adrien Le Bon*, dernier prieur et insigne bienfaiteur de la Congrégation, avec une belle épitaphe se terminant par ces vers qui font allusion à son nom :

« *Dic bona verba Bono ; pia dicas ossa quiescant.  
Hoc tibi qui dical, prolinus alter erit.* »

Ils sont de la composition de Jacques de la Fosse, prêtre de la Congrégation, qui a fait plus de 30.000 vers que sa modestie l'a empêché de donner au public, et que le fameux Santeuil, qui s'y connaissait, jugeait très dignes de paraître un jour.

\* \* \*

Pour terminer cet article, voici les différentes *inscriptions* [inédites] de l'ancienne église de Saint-Lazare, d'après l'*Épigraphie manuscrite* (nos 11.479 et 11.959) de la Bibliothèque Carnavalet (depuis Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, 29, rue de Sévigné).

Inscription sur le *premier pilier* en entrant dans le chœur à gauche que l'on rapporte ici parce qu'elle contient les conditions à la charge desquelles... Saint-Lazare a été donné à saint Vincent de Paul et à la Congrégation des Prêtres dont il a été l'instituteur.

*Illustrissimus et Reverendissimus in Christo Pater ac Dominus D. Joannes Franciscus de Gondi primus Parisiensis Episcopus* (10) *ac zelo divinae gloriae salutisque animarum sibi commissarum permotus hanc S<sup>ti</sup> Lazari domum, cum proventibus suis, annuentibus atque requirentibus reverendis eiusdem Priore, religiosis ac de consensu D. Praepositi Mercatorum, seu Scabinorum pro hac urbe Parisiensi stipulantium, congregationi presbyterorum Missionis, de sua gratia, suis patentibus litteris, datis Parisiis die ultima decembris anno Dom[ini] 1632, attribuit atque univit. Idque ea mente ut in eadem domo sacerdotes eiusdem Congregationis saltem duodecim resideant, qui foundationibus, aliisque dictae domus oneribus satisfaciant, et speciatim efficiant ut divina officia in choro celebrentur ; leprosi pauperes Parisini tam suburbanum quam urbani suscipiantur ; missiones quotannis in aliquibus huius dioecesis Parisiensis pagis aut oppidis : praedicationi, catechismo et confessionum generalium auditioni operam dando, tempore et modo dictae Congregationis consuetis exercentur ; ordinandique dioecesani statutis ordinationum solemnium temporibus, ad consueta admittantur exercitia, quibus ad ipsos ordines rite suscipiendos et ad virtutes ac functiones eccle-*

9. Cf. *Inventaire des richesses d'Art de France*, t. I, p. 10 ; t. 2, p. 251 etc. ; Louis Courajod. *Alexandre Lenoir*, t. I, p. 151 ; t. 2, p. 235, 248 ; Jane Chapon, *Histoire de la prison Saint Lazare*, p. 113.

10. Primus Parisiensis Episcopus est une faute ; il faut lire *Archiepiscopus*.

*siasticas debite exercendas instituantur. Quam quidem Unionem Rex christianissimus Ludovicus XIII, deinde supremus senatus Parisiensis ; denique summi Pontifices Urbanus VIII et Alexander VII authenticis diplomatibus approbavere atque confirmavere. In quorum omnium praeſalorum perpetuam memoriam ac pavenne erga praeſatum Illuſtriſſ. et reverendiſſ. D. D. Archiepiſcopum benefactorem, grati animi monumentum necnon et juge pro eius anima preces fundendi incitamentum, eiuseiſdem Congregationis Miſſionis ſacerdotes hanc ex marmore tabulum poſuere poſt felicem ipſius obitum, qui Pariſiis contigit Anno Dom. 1654 die vero 21 Martii.*

L'épithaphe de M. Le Bon, au pilier de l'autre côté du chœur a été exécutée à la suite du vœu de l'Assemblée du mois d'août 1651. M. Coste l'a déjà imprimée avec la lettre de saint Vincent annonçant la mort de « Monsieur le prieur de St Lazare » (11).

Onze tombeaux se trouvaient dans le chœur de St-Lazare ; cinq à la suite du maître-autel jusqu'à la grande porte du chœur ; trois du côté de l'Evangile et trois du côté de l'Épître. Au milieu, proche l'aigle, était une tombe plate, sur laquelle on lisait : *Hic iacet (venerabilis) vir Vincentius a Paulo, presbyter fundator seu institutor et primus Superior generalis Congregationis Miſſionis necnon Puellarum Charitatis. Obiit die 27 Septembris anno 1660, aetatis vero suae 86.*

Épithaphe au côté droit de la tombe de M. Vincent de Faul : *Hic iacet R. D. Renatus Almeras Congregationis Miſſionis secundus Superior generalis. Obiit die 2 Septembris anno Dom. 1672, aetatis suae 60.*

Autre près la tombe de saint Vincent : *Hic iacet Illuſtriſſ. et Reverendiſſ. Ludovicus de Bassompierre Episcopus Santonensis. Obiit Pariſiis Kalend. Julii 1676.*

Autre sur une tombe qui touche au degré de l'autel : *Hic iacet Illuſtriſſimus et Reverendiſſimus P. Dom. Nicolaus de Sevin Episcopus, Baro et Comes Cadurcensis. Obiit Pariſiis die 9 Nouembris an. Dom. 1678. Il avait été Augustin et prédicateur à la ville et à la Cour. La Reine Anne d'Autriche qui le protégeait le fit nommer d'abord à l'évêché de Sarlat et ensuite à celui de Cahors.*

Autre au côté gauche de la tombe de saint Vincent : *Hic iacet R. D. Edmundus Joly Congregationis Miſſionis tertius Superior generalis. Obiit die 26 Martii anno Dom. 1697, aetatis suae 75, Superioratus 25.*

D'autres Supérieurs généraux ont été inhumés dans le même chœur sans épithaphes sur leurs tombes, savoir : Nicolas Pierron, 4<sup>e</sup> Supérieur général, mort le 27 août 1703 ; François Watel, 5<sup>e</sup> Supérieur général, décédé le 3 octobre de l'année 1710 ; Jean Bonnet, 6<sup>e</sup> Supérieur général, décédé le 3 de septembre 1735 et Jean Couti, élu Supérieur général septième, le 11 mars 1736, mort [le 4 août 1746] (12).

11. Cf. Coste, t. IV, p. 169 et t. XIII, p. 332.

12. La tombe de M. Couty étant la dernière signalée dans l'Épithaphier, on en peut présumer la date de ce recueil. Cependant l'écriture du manuscrit n° 11.479 paraît moderne.

Epitaphe sur une table de marbre attachée au deuxième pilier à gauche, vis-à-vis de la chapelle de la Sainte Vierge : D. O. M. *Hic iacet nobilis vir Antonius Hennequin, dominus de Vinci, presbyter qui cum in variantis aulae vicissitudinibus, non sine gratia principum et favore regum in honoribus multis, et dignitatibus permansisset, tandem ad quietioris vitae portum feliciter enalavit. Anno aetatis suae 50. Sacerdos factus, bona pauperibus largiendo ; rusticanos missionibus instituendo ; Congregationi nostrae benefaciendo, ita coeteris apud nos virtutibus enituit ut beatitudinis suae spem nobis omnibus reliquerit saue non vulgarem. Obiit anno aetatis 65. Dom. 1645 (13).*

Epitaphe dans la chapelle des Anges : *Hic iacet Illustrissimus et Reverendissimus D. D. Ludovicus Abelly, Episcopus Ruthenensis antiquus. Obiit Parisiis die 4 Octobris anno Dom. 1691, aetatis vero suae 88. Il était docteur de Sorbonne et fut fait Evêque de Rodez au lieu de M. de Péréfixe nommé à l'archevêché de Paris. Et après en avoir [fait] les fonctions pendant plusieurs années, il en donna sa démission et se retira dans la maison de Saint-Lazare.*

Cuvry, avril 1937.

Jean PARRANG.

---

#### UNE LETTRE DE SAINT VINCENT A M. ANTOINE PORTAIL 18 [octobre 1646]

*Le 15 avril 1937, par les soins de M. Georges Andrieux, à l'Hôtel des Ventes Drouot, a été mise aux enchères cette lettre entièrement autographe de saint Vincent de Paul. En l'étude du susdit expert, 154, boulevard Malesherbes, Paris, nous avons pu la veiller en prendre la copie figurée ci-dessous imprimée. C'est la lettre 877 éditée par M. Coste, d'après la publication de M. Pémarin. Sur l'exemplaire de son édition, M. Coste avait, après coup, corrigé son propre texte et noté que l'original se trouvait alors au château de Clavières Ayrens, proche Aurillac et appartenait à la Comtesse Mathilde de Forceville.*

*Outre la valeur de cette lettre, signalons les annotations heureuses de M. Coste qui, d'après une copie légèrement fautive et s'appuyant sur sa très spéciale connaissance de la correspondance de saint Vincent, avait fait des déductions que la vue de l'original a par-*

13. Antoine Hennequin, sieur de Vincy, retiré à Saint Lazare et reçu dans la Congrégation environ quatre heures avant sa mort, était frère de M<sup>lle</sup> Isabelle du Fay et neveu de Marie de Marillac, épouse de René Hennequin, laquelle était aussi tante de M<sup>lle</sup> Le Gras. Il est à remarquer que la grand'mère de celle-ci, Renée-Marie Aligret (fille d'Olivier Aligret, seigneur de Clichy etc.), quand elle épousa Guillaume de Marillac, était déjà veuve de Jean Hennequin et que sa sœur Jeanne ou Anne Aligret était femme de Louis Hennequin qui, en 1562, obtint la moitié de la seigneurie de Clichy pour 5.600 livres et dont le petit-fils Alexandre Hennequin, en 1595, sera sous la tutelle de son petit-cousin Louis de Marillac, père de la future fondatrice des Filles de la Charité.

*faitement justifiées. A nouveau, nous avons ici, pris sur le vif, un exemple de ce bon et solide travail qu'est la publication par M. Coste des œuvres de Saint Vincent.*

Fernand COMBALUZIER.

(Recto) De Paris ce 18 (*déchirure*)

Monsieur La grâce de nostre (*déchirure*)  
pour jamais.

J'ay esté bien consolé de vos... (*déchirure*)  
suis en attente du sucez, je... (*déchirure*)  
[la présente trois] (*barré*) deux fois contre... (*déchirure*)  
pense que vous deviez faire à la Roze et notamment  
de faire en sorte que le personnage dont est  
question viene à Richelieu, et nous adviserons  
s'il le faudra faire venir icy.

Je voy bien de la façon que vous me  
parlez de Mr Testassi qu'il ne faut tenter ce  
que je vous ay escript, par ma dernière, de luy  
confier la direction de la Roze ny celle de Cahors  
il faut espérer que nre Seigneur fera ce qui  
sera pour le mieux, j'estois en pensée d'y envoyer  
Mr Lucas ou Mr Grimal ou bien Mr  
le Soudier le jeune lequel je doute qu'il aille  
en Barbarie y aiant un Récolet qui la  
supplanté a prins le devant, et la condition  
qui luy estoit destinée à Salé, un mot de  
vostre advis sur tout cela s'il vous plaist le  
plus promptement que vous le pourrez.  
Monsieur Brin, Mr Barri et le frère  
Aubrien le clerq et nre frère Patriarche sont  
partis pour l'Hyvernie et doivent prendre Mrs  
le Blancq et Duing et le frère Vacher au Mans  
et peut estre Mr Bourdet en Bretagne, nous  
avons esté pressés et du costé de Rome et des Prélats  
du pais pour cela et est pour ne faire aucune autre  
fondation de longtemps.

(Verso).

.....(*déchirure*)..... aviez raison de faire partir  
.....Anessy sa santé luy permet  
.....que vous me marquez et vous  
.....que s'il sent quelque tendance à  
.....l'année passée, il vaut mieux  
.....que pour peu de temps à la Roze dou  
.....(*déchirure*)..... à revenir, et envoyer quelque autre  
à Annessy et aux autres maisons, ou l'on demande  
incesamment qu'on les visite le capital que  
je vous prie de regarder icy c'est la santé  
Nre Seigneur pourvoira au reste.  
Vous apprendrez à Marseille la faute  
qu'a faicte f. Barreau consul d'Alger de s'estre obligé

au paiement de 40.000 livres pour la rédemption de quelque captif, contre l'espresse défense qu'on luy en avoit faicte Cest affaire nous met en peine de ce qui est plus fascheux c'est que le bon Monsieur Nouel[ly] l'avait conjuré de ne le pas faire une heure auparavant, je vous prie de faire célébrer une messe par chacun de la famille de la Roze pour cela, comme aussi pour la mission dh'yrlande.

L'on est rétabli dans St Méen par l'ordre du Roy, mais je ne scay pas si cela durera. Nous venons de faire nos retraits avecq fruit par la grâce de Dieu en l'amour duquel je suis

Monsieur

Vre très humble et obéissant  
serviteur

Vincens Depaul

indigne pbre de la Mission

(Suscription) A Monsieur

Monsieur Portail pbre de

(déchirure) ...Mission

à la Rose.

---

## DEUXIEME CENTENAIRE DE LA CANONISATION DE S. VINCENT DE PAUL (1737-1937)

### LES « OFFICES » DU SAINT

*Dans l'Eglise, le culte auquel a droit tout bienheureux, officiellement reconnu, se traduit inévitablement en formules liturgiques. De nos jours, pour accorder des textes spéciaux en faveur des bienheureux, on est généralement plus réservé. Mais pour Vincent de Paul, béatifié le 13 août 1729, on composa sans tarder des offices liturgiques. Ainsi à Paris chez Pierre Simon, rue de la Harpe, d'Hercule, était imprimé dès 1729 un office que M. Alfred Milon, dans les Annales de 1914, pages 469-476, a réimprimé comme inédit ; il est vrai qu'il le livrait aux presses d'après une ancienne copie manuscrite des Archives qui pourtant voisine au c le précieux petit volume de 1729. De même dès l'année suivant, en 1730, à Bordeaux chez N. et J. de Lacourt (Bibliothèque municipale de Bordeaux, Th. 31.640) un office différent était également imprimé : il nous offre au cours de 40 pages in-12, un office complet avec antiennes et hymnes propres.*

*Il y en eut d'autres encore : en effet M. Couy, le 16 juin 1741, annonçait la revision par Benoit XIV de l'office que M. Jean Richon (5 août 1671-19 juin 1755), assistant général, avait composé et, dès 1738, envoyé à Rome pour examen. Et parce qu'on*

n'avait pas au XVII<sup>e</sup> siècle, les sévérités et les prescriptions d'uniformisation liturgique du XX<sup>e</sup>, M. Couty recommandait, dans sa dîle circulaire, l'adoption de cet office parisino-romain : étant persuadé que les maisons qui avaient composé ou fait composer des offices en l'honneur de S. Vincent, les quitteront aussitôt qu'elles auront celui que le Pape lui-même venait de revoir et d'amender quelque peu : et qui, depuis ces deux cents ans révolus, fait partie du propre traditionnel de la Congrégation de la Mission.

À l'occasion du deuxième centenaire de la canonisation et du culte filial rendu à notre fondateur, il est d'un vif intérêt de consigner dans les Annales de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité, quelques-unes des pièces liturgiques consacrées à S. Vincent. Elles auront un profond attrait pour certains et seront probablement pour plusieurs une agréable révélation. Sans doute de l'office de S. Vincent dont nous nous servons, M. Arthur Droulez il y a plus de 30 ans, a déjà dit, en latiniste expert, les profonds mérites et la grande valeur : il ne faudrait pas que l'accoutumance nous le fît oublier ! (Cf. Annales, 1905, pages 138-140). Un bouillant liturgiste bisonin du XIX<sup>e</sup> siècle, M. l'abbé J.-F. Bergier a cependant tenté, par deux fois, d'amender nos textes liturgiques : donnons ici, à titre de curiosité, ce double essai de 1886 et de 1889. Quant à l'office daquois de 1738 ci-dessous réimprimé [sans la notation musicale] nous en avons aux Archives une majestueuse copie manuscrite de 43 centimètres sur 30 ; il n'est certes pas sans valeur : il a été repris et malaxé, non sans mérites, par les différentes liturgies gallicanes des divers diocèses de France au XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est déjà, dans les grandes lignes, le texte imprimé à Bordeaux en 1730.

Voici également quelques autres hymnes qui chantent les louanges de saint Vincent ; il y en a sûrement d'autres que nous ignorons ; les recherches compétentes et le flair de confrères érudits aideront à compléter ce florilège. La collaboration toujours désirée est ici spécialement souhaitée dans ce concert d'hommages rendus aux mérites et aux géniales vertus de notre Père.

Enfin, dues à la plume heureuse de notre confrère, M. Louis Felhoen, offrons ici la traduction et la paraphrase en vers français de nos hymnes liturgiques que nous chantons toujours en l'honneur de saint Vincent de Paul.

Paris, mai 1937.

Fernand COMBALUZIER.

*In laudem Beati Vincentii a Paulo,  
fundatoris congregationis Missionis.*

Praeco Dei Vincentius,  
Lumen decusque Galliae,  
Carnis solutus carcere,  
Laetatur inter caelites.

Adhuc puer pecuniam,  
Sui laboris proemium,  
Totam petenti pauperi  
Dat liberali dextera.

Amore plenus proximi,  
Solvens ligato vincula,  
O mira vere Charitas !  
Se mancipat tiremibus.

Expositis infantulis  
Castaque proli virginum  
Succurrit, aequè viduis,  
Opem dat indigentibus.

Electus a Salesio  
Dux sanctimonialium,  
In sancti Patris spiritu  
Fovens, adauget filias.

Clerum piis scessibus,  
Flanisque collationibus,  
In sanctitatis sentita  
Dux simul, et lux dirigit.

Ut pellat orbe crimina,  
A rusticis inscitiam,  
Ad sacra rurum munia  
Suosque seque consecrat.

Sit laus Patri, sit Filio,  
Tibique Sancte Spiritus.  
Da per preces Vincentii  
Eeata nobis gaudia. [Amen.]

---

Canticum laudis Domino canentes,  
Festa Vincenti celebremus omnes,  
Qui suo excelso merito Beatus  
Sydera scandit.

Hic Deo addictus, sine labe vixit,  
Fervidus, lenis, pietate flagrans,  
Qua polo adduxit, retrahens ab orcu,  
Crimine laesos.

Instruit clerum celebrare Sacrum  
Debito ritu, reprobare mores  
Saeculi, sanctae fidei docere  
Dogmata gentes.

Pauperes nudos miseros et aegros  
Juvit, amentes pueros senesque,  
Carcere avinctis, deditis tiremi  
Vincula solvit.

Reddidit caecis oculos, et aures  
Reddidit surdis, aperitque mutis  
Ora, sic claudi pedibus saluti  
Restituuntur.

Hunc Dei athletam veneremur ergo,  
Ejus ut votis mereamur orbis  
Hujus infestas superare fraudes,  
Vivere Christo.

Sit tibi semper Deitas beata  
Summa laus jugis decor atque virtus.  
Cujus in toto resonat potestas  
Hic et ubique.

Amen.

V. Ora pro nobis b[eate] Vincenti.

R. Ut digni efficiamur [promissionibus Christi].

[Oremus] Deus qui ad evangelizandum pauperibus derelictorum infirmorumque miserias sublevandas, et ecclesiastici trdinis decorem promovendum; Filii tui spiritum in apostolica

b[ea]ti] Vincentii Charitate et humilitate suscitasti, ejus nobis intercessione concede ut a peccatorum miseriis sublevati, eadem tibi semper charitate et humilitate placeamus. Per eundem [Dominum nostrum Jesum Christum qui tecum vivit et regnat] in unitate ejusdem [Spiritus sancti Deus, per omnia saecula saeculorum. Amen].

---

OFFICE DE SAINT VINCENT DE PAUL

[Manuscrit de 104 pages (10,5 × 14,5 cm.) : texte parisino-romain avec chants notés : cette *préface* et ces *antiennes* aux secondes vèpres]

*Préface* : Vere dignum et justum est, aequum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere Domine sancte, Pater omnipotens, aeternae Deus : qui misericordiae virum operariumque inconfusibilem in Ecclesia tua suscitare dignatus es, ut ubique terrarum clarescerent Providentiae tuae miracula, nec usquam deficeret ignis in altari, quem nutriet sacerdos. Hujus igitur Sanctissime Pater, patrociniis et exemplis roborerur in via quem cursu consummato colimus triumphantem in patria. Egenos et parvulos verbo fidei reficere nunquam desinant, quos evangelizare pauperibus praeunte dilecto Filio tuo misisti Praecones. Super esurientium turbas, paterno misereantur affectu ovibusque languidis, indefesso labore succurrant, quos in ovili tuo constituisti pastores : Per eundem Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum qui caritate sua succensis promisit et fuso sanguine, possidendum aperuit regnum ipsis a mundi constitutione te providente paratum : In quo Majestatem tuam trementes adorant angeli et omnes spiritu caelestium chori qui non cessant clamare quotidie una voce dicentes : [*Sanctus*, etc.]

*Aux secondes Vèpres* : Laetificabat Jacob in operibus suis ; et in saeculum memoria ejus in benedictione. *Dixit Dominus*.

Quaesivit bona genti suae et placuit illis potestas ejus et gloria ejus omnibus diebus. *Confitebor*.

Stabilita sunt bona illius in Domino et eleemosinas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum. *Beatus vir*.

Avertit iram ab Israel et nominatus est usque ad novissimum terrae, et congregavit pereuntes. *Laudate pueri*.

Mortuus est in senectute bona provectaeque aetatis et plenus dierum congregatusque est ad populum suum. *Credidi*.

*ad Magnificat* : Collaudabunt multi sapientiam ejus et usque in saeculum non delebitur : non recedet memoria ejus ; et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.

---

*Die XIX julii. OFFICIUM SANCTI VINCENTII A PAULO*  
Presbyteri et Confessoris. *Duplex majus*.

*In primis Vesperis*

*Antiphona* : Cum ab infantia sua semper Deum timuerit, et mandata ejus custodierit, immobilis in Dei timore permansit omnibus diebus vitae suae. *Psal. Dixit Dominus*.

*Antiphona* : Ecce vere israelita in quo dolus non est. *Psal. Confitebor tibi.*

*Antiphona* : Innocens manibus et mundo corde, hic accipiet benedictionem a Domino. *Psal. Beatus vir.*

*Antiphona* : Pars mea Dominus dixit anima mea, propterea expectabo eum. *Psal. Laudate pueri.*

*Antiphona* : In captivitate positus viam veritatis non deseruit, sed pergebat ad omnes qui erant in captivitate, et monita salutis dabat eis. *Psal. Laudate Dominum omnes.*

Capitulum (*Ecclis. 2*)

Qui timetis Dominum credite illi, et non evacuabitur merces vestra. Qui timetis Dominum sperate in illum, et in oblectationem veniet vobiscum misericordia. Qui timetis Dominum diligite illum, et illuminabuntur corda vestra. *Deo gratias.*

Templa solemnem resonent triumphum :  
Haec dies longi pretium laboris :  
Strenuum Christi pugilem supremas  
Venit ad arces. -

Inter obscuros latitans parentes,  
Magna jam de se dabat auspicari ;  
Fervidum primis pietas alumnum  
Finxit ab annis.

Hunc Deus format populis docendis ;  
Pristini mores renovabit aevi ;  
Clericis formam, decus et ministris,  
Reddet et aris.

Ut trahat Christo, subigatque corda,  
Fronte non asper, facilis, benignus,  
Simplici verbo docet, omnibusque  
Omnia factus.

Inde quot fusi pedibus nocentes,  
Et graves fletu, veniam requirunt !  
Detegunt ulcus putre, quod medullis  
Scderat altis.

Ut seges Christi renovata crescat,  
Advocat fidos operis ministros,  
Quos pater factis docet, ac salubri  
Voce Magister.

Summa laus Patri, genitoque Verbo,  
Et tibi compar utriusque nexus  
Qui sacerdotes, Deus, intus ungis,  
Spiritus alme. Amen.

V. Oculi mei ad fideles terrae ut sedeant mecum.

R. Ambulans in via immaculata hic mihi ministrabat.

*Ad Magnificat. Antiphona.* Notum faciet Dominus quin ad se pertineat, et sanctos applicabit sibi; et quos elegerit appropinquabunt ei.

*Ad Matutinum*

*Invitatorium* : Christum Sacerdotum principem : Venite adoremus.

Sume Vincenti galeam salutis,  
Te fides Patrum labefacta poscit.  
Pauperes lugent, Pater, his, salubrem  
Porrige dextram.

Serpit ex orco redivivus error,  
Mortis afflatum minitatur orbi;  
Quam sagax ! cunctis colubri venenum  
Pandis et horres (r)

Te vocant Patrem pueri relictii ;  
Te suum clamant miseri levamen ;  
Tu salus aegri, penus indigentis,  
Tutor egeni.

Dum ferus Regnum populatur ensis,  
Tristis et vexat populos egestas,  
Induis nudos inopesque pascis  
Fersque salutem.

Pauperi per te nova gaza crescit,  
Cum pias spondes Domino puellas :  
Sublevant, pascunt, recreantque membra  
Languida Christi.

Nempe quod flagrans miseros juvandi ;  
Exstitit cordi studium beato,  
Hanc tuis partem, Pater, hosque sensus  
Credis alumnis.

Cuncta qui pascit sit honor parenti  
Filio qui nos reficit cruore,  
Et tibi qui nos recreas superna  
Spiritus aura. Amen.

1. Abbé V. Dubarat, *Le Bréviaire de Lescar de 1541, réédité avec une introduction et des notes sur nos anciennes liturgies locales, Paris MDCCCXCI.* L'auteur signale, pages cxcii et cxciii, pour l'office de Saint Vincent de Paul, à Lescar, quelques variantes avec celui de Dax.

a) La 4<sup>e</sup> strophe de l'hymne *Premières Vêpres* :

*Allcst Christo subigitque corda.*

b) Les deux premières strophes de *Matines* :

*Christe quam grandi cumulas honore*

IN PRIMO NOCTURNO

*Antiphona* : Qui vult vitam diligere, et dies videre bonos, declinet à malo, et faciat bonum. *Psal.* *Beatus vir qui non.*

*Antiphona* : Si sequaris justitiam, apprehendendes illam, et indues quasi poderem honoris. *Psal.* *Quare tremuerunt.*

*Antiphona* : Qui sperant in domino mutabunt fortitudinem, current, et non laborabunt, ambulabunt et non deficient. *Psal.* *Domine quid multiplicati sumi.*

V. Si quis mihi ministrat, me sequatur.

R. Et ubi sum ego, illic et minister meus erit.

*Responsorium* I. — Tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum et humilis corde. Et invenietis requiem animabus vestris : jugum enim meum suave est, et onus meum leve. Interrogate quae sit via bona, et ambulate in ea. Et invenietis.

*Responsorium* II. — Qui ambulat in justitiis, et loquitur veritatem qui projicit avaritiam, et excutit manus suas ab omni munere. Iste in excelsis habitabit. Qui sectator fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem. Iste in [excelsis habitabit].

*Responsorium* III. — Ego tuli te de pascuis sequentem greges. Et fui tecum in omnibus ubicumque ambulasti. Fecique tibi nomen grande, juxta nomen magnorum qui sunt in terra. Et fui... Gloria Patri... Et fui...

IN SECUNDO NOCTURNO

*Antiphona* : Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam faciet. *Psal.* *Cum invocarem.*

*Antiphona* : Deridetur justis simplicitas, lampas contempta apud cogitationes divitum, parata ad tempus statutum. *Psal.* *Verba mea.*

*Antiphona* : Fuit Deus cum eo, et gubernabat creditum sibi domum, et universa quae ei credita fuerant. *Psal.* *Domine dominus noster.*

V. Inebriabo animam sacerdotum pinguedine.

R. Et populus meus bonis meis adimplebitur.

---

*Qui tui causa fugiens honores  
Tollis ad coelos humilium profunda  
Nocte sepultum.  
Qui diu cautus fugiens videri  
Otiq[ue] nesciri cupidus latebat  
Instar accensae facis emicabit  
Clarus ab alto.*

c) La sixième strophe de *Matines* :

*Aestuat passim miseris juvenis  
Pectoris sacri studium perenne.*

d) Le premier vers de la dernière strophe de *Laudes*, à Lescar :

*Luminis splendor sobolesque Patris.*

*Responsorium IV.* — Corporis Christi, quod est Ecclesia, factus sum ego minister secundum dispensationem Dei quae data est mihi. Ut impleam verbum Dei. Quae retro sunt obliviscens persequor ad bravium supernae vocationis Dei in Christo Jesu. Ut impleam...

*Responsorium V.* — Zelus domus tuae comedit me, et opprobria exprobandum tibi ceciderunt super me. Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror? Ipsi pastores ignoraverunt intelligentiam; omnes in viam declinaverunt unusquisque ad avaritiam suam. Quis infirmatur...

*Responsorium VI.* — Benedictio perituri super me veniebat, non comedi bucellam meam solus, sed comedit pupillus ex ea. Pater eram pauperum. Oculus fui caeco, pes claudo, ab infantia mea crevit mecum miseratio. Pater... Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto. Pater...

IN TERTIO NOCTURNO

*Antiphona* : Vilior fiam plus quam factus sum, et ero humilis in oculis meis. *Psal. Domine quis habitabit.*

*Antiphona* : Gaudeo in passionibus, et adimpleo ea quae desunt passionum Christi in carne mea. *Psal. Domine in virtute.*

*Antiphona* : Decessit, universae genti memoria mortis suae ad exemplum virtutis relinquens. *Psal. Domini est terra.*

V. Oculus non vidit, Deus absque te,

R. Quae praeparasti expectantibus te.

*Responsorium VII.* — Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam. Quia omnis qui se exultat, humiliabitur et omnis qui se humiliat exaltabitur. Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis. Quia omnis.

*Responsorium VIII.* — Licet is, qui foris est, noster homo corrumpatur; tamen is, qui intus est, renovatur de die in diem. Non contemplantibus nobis quae videntur, sed quae non videntur. Mortificationem Jesu in corpore circumferentes ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris, non deficimus. Non contemplantibus. Gloria Patri et Filio, et Spiritui Sancto. Non contemplantibus.

AD LAUDES ET PER HORAS

*Antiphona* : Operatus est bonum et rectum et verum, coram Domino Deo suo, in universa domus Domini. *Psal. Dominus regnavit.*

*Antiphona* : In pace et aequitate ambulavit, multos avertit ab iniquitate, sancta glorificavit, et multiplicavit vasa sanctorum. *Psal. Jubilate Deo.*

*Antiphona* : In fide et lenitate Sanctum fecit illum, et elemosynas illius enarrabit omnis ecclesia Sanctorum. *Psal. Deus, Deus meus.*

*Antiphona* : Quoniam memor fuit Domini in toto corde suo, dedit illi Deus gratiam in conspectu Regis. *Psal. Benedicite.*

*Antiphona* : In vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corrobora-  
vit templum, quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei. *Psal. Laudate Dominum.*

Clare Vincenti, prece raptus alta,  
Quam sitis, puro bibis ore lucem.  
Nil tibi tellus : tua vita soli  
Vivere Christo

Sub jugo sensus subigis severo :  
Sola mens regnat, sociumque paenis  
Edomat corpus, domitoque vires  
Sumit ab hoste.

Ne quid amittas meriti, dolosa  
Laude deceptus, benefacta celas :  
Tuta se condit placido sub ore  
Aspera virtus,

Lex tibi constans, sacra lex amoris.  
Omnibus lenis, tibi durus uni.  
Arte sic piscans animas, onusta  
Retia tollis.

Principes inter, scopulos et aulae  
Integros servas sine labe mores :  
Dum tenax recti, manet una semper  
Regula vitae.

Si tuos curas, Pater alme, natos,  
Ire da tuto pede, quo praeisti :  
Sic erit semper benefida proles  
Juncta Parenti.

Luminis splendor, Patris una proles  
Christe, te pronus veneretur orbis ;  
Qui sacerdotes per amoris almi  
Flamen inungis. Amen.

V. De omni corde suo laudavit Dominum :

R. Et dilexit Deum qui fecit illum.

*Ad Benedictus. Antiphona* : Cum sumpsisset cor ejus audaciam propter vias Domini, misit de suis habentes librum legis, Egressi circuibant per castella evangelizantes, atque erudiebant populum.

*Ad Tertiam : Respons[orium] breve* : Deus docuisti me. A juventute mea. Deus docuisti me. Et usque nunc pronuntiabo mirabilia tua. A juventute [mea]. Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto. Deus docuisti [me a juventute mea].

V. Beatus homo quem tu erudieris Domine.

R. Et de lege tua docueris eum.

*Ad Sextam : Respons[orium] breve : Edent pauperes. Et saturabuntur. Edent pauperes. Laudabunt Dominum qui requirunt eum. Et saturabuntur. Gloria Patri et Filio, et Spiritui Sancto. Edent pauperes [et saturabuntur].*

V. Satiavit Dominus animam, inanem,

R. Et animam esurientem satiavit bonis.

*Ad Nonam : Respons[orium] breve : Domine dilexi. Decorem domus tuae. Domine dilexi. Et locum habitationis gloriae tuae. Decorem [domus tuae]. Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto. Domine dilexi [decorem domus tuae].*

V. Altaria tua Domine virtutum,

R. Rex meus et Deus meus.

### IN SECUNDIS VESPERIS

*Antiphona : Loquimur Dei sapientiam non in doctis humanae verbis, sed in doctrina Spiritus. Psal. Dixit Dominus.*

*Antiphona : Ex sinceritate, sicut ex Deo, coram Deo, in Christo loquimur. Psal. Confitebor tibi.*

*Antiphona : Sine sumptu posui Evangelium : omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. Psal. Beatus vir.*

*Antiphona : Castigo corpus meum, et in servitutum redigo, ne forte cum aliis praedicaverint, ipse reprobus efficiar. Psal. Laudate pueri.*

*Antiphona : Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem : tibi enim vivere Christus est, et mori lucrum. Psal. D[omi]ne non est exaltatum*

*Hymnus : Templum solemne... ut in I Vesperis.*

V. In justitia apparebo conspectui tuo.

R. Satiabor cum apparuerit gloria tua.

*Ad Magnificat. Antiphona. Justum deduxit sapientia per vias rectas, et ostendit illi Regnum Dei, et dedit illi scientiam Sanctorum ; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.*

### AD MISSAM

*Intritus : Oculi Dei respexit illum in bono et erexit eum, ab humilitate ipsius et exaltavit caput ejus. Psal. Domine non est exaltatum cor meum neque elati sunt oculi mei. Gloria [Oculus].*

*Graduale : Ipse directus est in paenitentiam gentis et tulit abominationes impietatis et in diebus peccatorum corroboravit pietatem. Vers[us] : Ministerium accepi a Domino Jesu testificari Evangelium gratiae Dei.*

*Alleluia. Alleluia. Deo gratias qui triumphat nos in Christo Jesu et odorem notitiae suae manifestat per nos in omni loco.*

*Offertorium : Oblatio justi impinguat altare et odor suavitatis est in conspectu Altissimi.*

*Communio : Misit me Christus evangelizare, non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi.*

*Aquis anno Domini 1738 : Adrianus SALLENAVE;  
presbyter huic operi manum apposuit. 1738.*

Ecce vir simplex humilisque corde  
Spiritu lenis domitansque sese.  
Atque neglectis cupiens propinquis  
Esse saluti.

Despicit mundum miserisque mundi  
Abjicit curas Dominoque sese  
Consecrat totum ; Dominusque fit pars  
Optimá servi.

Mente perpendit recoliturque corde  
Cuncta quae fecit docuitque Christus  
Una lex vitae Domini voluntas  
Indita cordi.

Fit gregis pastor, populumque carum  
Sedulus pascit, vigilansque servat  
Ac suo parvos juvenes senesque  
Pectore portat.

Parvuli tandem petiere panem ;  
Frangit ac reddit miseris salutem ;  
Quosque dat Christus socios laboris  
Congregat una.

Hos docet quales velit esse Christus  
Qui suam portavit populis salutem  
Urget exemplum, capiturque vita  
Regula vitae.

Alme Vincenti Dominum precare  
Spiritum donet, renovetque mentem  
Atque sic illi famulemur omni  
Tempore saeculi. [Amen]

---

Missus ad plebem Domini docendam  
Protinus currit, sociosque secum  
Ducit, et cunctis animos laborans  
Fratribus addit.

Simplici tractat ratione verbum  
Atque lugendas docet esse noxas :  
Parva plebs audit recipitque corde  
Verba salutis.

Lacrimas inter gemitusque produunt  
Quae gravant intus, patriosque iudex  
Induit sensus medicaque sanat  
Ulcera lingua.

Visit aegrotos domibus jacentes  
Corda solatur miserique sumit  
Pauperis curam dirimitque lites  
Arbiter aequus.

Dividit fratres variasque terrae  
Mittit in partes ; vigilansque mandat  
Sermo sit simplex, placidusque zelus,  
Pauper ametur.

Parva plebs gaude, Dominumque lauda  
Qui suum misit famulum docentem,  
Te vias vitae, stabilisque pacis  
Dona ferentem.

Christe nos omnes etiam fideles  
Et bonos praestes docilesque servos  
Ac tuis tandem socios amicis  
Dulce per aevum. [Amen]

---

Pauperum patrem celebremus omnes  
Atque res magnas memoremus una  
Quas Dei fecit famulus fidelis.  
Propter egenos.

Quod fuit longo meritis labore  
Parvulus pastor, misero profundit  
Omne mendico specimenque praebet  
Grande futuri.

Quam graves captos onerent catenae  
Noscit expertus, miserosque fratres  
Luget ac tandem leviora vinctis  
Vincula reddit.

Adjuvat curis etiam paternis  
Quos gravant tonsae, miserique plagas  
Pectoris curat gravium levamen  
Dulce laborum.

Audit infantes miseros perire  
Quos procul durae jaciunt novercae  
Parvulos visit miseransque caros  
Servat alumnos.

Quos labor vitae seniumque frangit  
Colligit tectis sociatque fratres  
Et docet quam ratione debent  
Claudere vitam.

Alme Vincenti Dominum precare  
Spiritus donet renovetque mentem  
Atque sic illi famulemur omni  
Tempore saeculi. [Amen]

---

Quos fames urget spoliavit hostis  
Dejicit languor perimuntque morbi  
Nutrit et vestit miseroque mortem:  
Pectore pellit.

Integras urbes populosque totos  
Servat ac multos recreat per annos  
Qui graves passi fuerant ruinas  
Tempore belli.

Curat aegrotis famulas egenis,  
His cibos portant miserosque pascunt  
Assident illis, refoventque membra  
Languida Christi.

Ipsa cognoscit sociosque mittit  
Qui suis stratos recreant grabatis  
Aut parent morti stabilis daturae  
Gaudia vitae.

Sic tuos fratres cupis esse tecum  
Alme Vincenti famulos egeni  
Namque sub pannis Dominum superno.  
Lumine cernis.

Nostra mens tali ratione cernat  
Quos Pater curat redimitque Natus  
Spiritus Sanctus sibi templa viva  
Consecrat hospes.

O Deus simplex pariterque Trine  
Spiritus dones renovesque mentem  
Atque sic illi famulemur et nos  
Tempore belli. [Amen]

---

BREVIARIUM BISONINUM DE LICENTIA EMINENTISSIMI CARDI-  
NALIS DE ROHAN-CHABOT, VESONTIENSIS. TYPIS OUTHENIN  
CHALANDRE, 1831.

Die XIX [Julii]. S. Vincentii a Paulo, presb. (III. Classis)  
Ad. I. Vesperas

*Antiphona*: Dominus dabit verbum evangelizantibus vir-  
tute multa.

*Capitulum*: Sollicite cura teipsum probabilem exhibere Deo,  
operarium inconfusibilem, recte tractantem verbum veritatis.

R. Factum est illi in testamentum aeternum. Fungi sacerdotio, et glorificare populum suum. In nomine ejus. V. Ipsum elegit Deus ab omni vivente. Fungi. Gloria. In nomine.

Templa solemnem resonent triumphum ;  
Haec dies, longi pretium laboris,  
Strenuum Christi pugilem supremas  
Vexit ad arces.

Inter obscuros latitans parentes,  
Crevit ut infans, simul aucta virtus  
Ante maturos pietas adulta  
Venerat annos.

Blandior quicquid male suadet aetas,  
Frenat austerae pietatis ardor ;  
Integrum pectus violare numquam  
Ausa voluptas.

Exiit frontem nimium severam,  
Nescit irasci, placidique vultus  
Blanda majestas pietatis alnum  
Aflat amorem.

Posthumam cura, Pater alme, prolem ;  
Da sequi certo pede, quo praestisti,  
Quaeque fugisti fugiat caduci  
Gaudia mundi.

Summa laus Patri, simul aequa Nato,  
Et tibi compar, utriusque vinculum,  
Spiritus custos, et origo, sancti  
Fons et amoris. Amen.

V. Beatus quem elegisti et assumpsisti :

R. Inhabitabit in atriis tuis.

*Ad Magnificat].* Zelando zelum Dei, accepit testamentum sacerdotii aeterni.

*Ad Completorium*

Hauseras sacros meditando libros  
Magna, Vincenti, documenta Christi  
Hinc inardescunt calefacta puris  
Pectora flammis.

Se tibi subdent dociles magistro,  
Quoquot urgebit pietatis ardor ;  
Quam tuis longe potiora dictis  
Facta docebunt ?

Praedicant Christum tua vox, opusque,  
Praedicat gestus graviter modestus,  
Vestis haec simplex, cibus ille parvus,  
Cruxque supellex.

De tuis, si te mala nostra tangunt,  
Sedibus, terras humiles tuere ;  
Nec tuam, quae te studet aemulari,  
Despice prolem.

Luminis splendor, Patris una proles,  
Christe, te pronus veneretur orbis,  
Qui sacerdotes per Amoris almi  
Flamen inungis. Amen.

*Ad. Nunc dimittis*] : Fuit gratus Deo, eruditus omni sapientia, et erat potens in verbis, et in operibus suis.

*Ad Matutinum.*

*Inviatorium*] : Dominum discipulos designantem et mittentem. Venite adoremus.

Nunc triumphales iteremus hymnos :  
Duplici prorsus fuit hic sacerdos,  
Qui tot incultos miravit agros,  
Dignus honore.

Ille nil labis trahit e maligno  
Urbis afflatu ; Deus hunc tætur :  
Moribus sanctis, etiam silendo,  
Edocet aulam.

Carceres pandit, redimitque vinctos,  
Colligit natos, aliena solvit  
Aera, nil debens nisi caritati,  
Quae magis urget.

Hunc juvat sacros renovare cultus ;  
Quot situ lapsae, reparat tot aras ;  
Fundat et cunctis patefacta morbis  
Hospita fecta.

Ut seges Christi rediviva crescat,  
Congregat fidos operum ministros ;  
Et fovet plantas, nova christianae  
Semina mensis.

Qui siti longa cupide petitem  
Nunc inexhausto bibis ore numen,  
Tu bonus nostros, tua nos propago,  
Excipe cantus.

Luminis splendor, Patris una proles,  
Christe, te pronus veneretur orbis,  
Qui sacerdotes per Amoris almi  
Flamen inungis. Amen.

*In primo Nocturno.*

V. Cum esset junior, nihil puerile gessit in opere.  
R. In captivitate positus, viam veritatis non deseruit.

*In secundo Nocturno.*

V. Ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiae suae.  
R. Et in lege testamenti Domini gloriabitur.

*In tertio Nocturno.*

V. Non recedet memoria ejus ;  
R. Et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.

*Ad Laudes.*

*Capitulum.* Erit tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt. Tu vero vigila, in omnibus labora, opus fac evangelistae, ministerium imple ; sobrius esto.

Te pium dicam, sceleris purum ;  
Te canam fortem grege pro tuendo ;  
Cuihbet promptum misero benignam  
Tendere dextram.

Dum fames magnas populatur urbes,  
Tristis et vexat populos egestas,  
Caritas fundo meliore dives  
Pascit egenos.

O novas tantae pietatis artes !  
Ut trahat Christo, subigatque corda,  
Sponte demissa gravitate, sese  
Omnibus aptat.

Inde quot fusi pedibus nocentes,  
Et graves fletu veniam petebant !  
Detegunt ulcus putre, quod medullis  
Sederat altis.

Debitus cunctis raperis Patronus ;  
Te suum cives repetunt, suumque  
Vindicat Clerus ; sibi Rex, sibi que  
Claustra repossunt.

Summa laus Patri, simul aequa Nato  
Et tibi compar, utriusque vinclum,  
Spiritus, custos, et origo sancti  
Fons et amoris. Amen.

V. In corde prudentis requiescit sapientia,  
R. Et indoctos quosque erudiet.

*Ad Ben[edictus]* Qui bene praesunt Presbyteri, duplici honore digni habeantur, maxime qui laborant in verbo et in doctrina.

*Oratio* Deus, qui ad evangelizandum pauperibus, et ecclesiastici ordinis decorem promovendum, beatum Vincentium apostolica virtute roborasti : praesta, quaesumus, ut cujus pia merita veneramur, virtutum quoque instruamur exemplis. Per.

*Ad horas.*

Fama longinquas cita transit urbes,  
Itur, accurrunt ; via fervet omnis ;  
Sentiunt omnes simul efficaciae  
Munera dextrae.

Tanta si gessit, recinente fama,  
Quanta celavit, sibi testis uni !  
Quis tot occultas reseret sub alto  
Pectore dotes ?

Ne quid amittat meriti, dolosa  
Laude deceptus, benefacta celat  
Tuta se condit placido sub ore  
Ardua virtus.

Sit memor carae tibi cura prolis,  
Ut gubernasti, Pater, hanc gubernes ;  
Supplices natos precibus tuere ;  
Respice gentem.

Luminis splendor, Patris una proles,  
Christe, te pronus veneretur orbis,  
Qui sacerdotes per Amoris almi  
Flamen inungis. [Amen.]

*Ad. II Vesperas.*

*Alleluia. Alleluia.* V. Dedit illi in praeceptis suis potestatem docere Jacob testimonia, et in lege sua lucem dare Israël. Alleluia.

Ecquis Vincentio  
Sacerdos dignior ?  
Felici genio  
Nemo prudentior  
Viis in omnibus.

Totum peculium  
Sponte dat junior,  
Quodnam auxilium  
Praestabit senior,  
Natus pauperibus ?

Flagrat contagium,  
Fames, mors conficit ;  
Ruris et urbium  
Spes tota deficit !  
Volant remedia.

Piis secessibus  
Se, suos praebuit ;  
Cunctis ordimibus  
Patere voluit  
Salutis ostia.

Mirum quo studio  
Sacris Virginibus,  
Quove praesidio  
Regni trirenibus,  
Constanter profuit !

Vult Evangelium  
Portari Gentibus  
Zelo sodalium,  
Docendis rudibus  
Totus incubuit.

Relicti pueri  
Te patrem clamitant;  
Senes innumeri  
Per te recogitant  
Elapsa tempora !

Decorent perditum  
Clero restituis ;  
Quo vivis, spiritum  
Da zeli sociis  
Quo spirent pectora.

Errorem abjicis,  
Amas Ecclesiam ;  
Ejus Pontificis  
Vocem, fac, audiam  
Sic jubet veritas.

O qui pro omnibus  
Fecisti grandia !  
Fac, vivam fratibus,  
Cunctis sim omnia :  
Sic amat caritas. [Amen]

*Ad Magnificat.* Ipse est directus divinitus in paenitentiam Gentis et tulit abominaciones impietatis et in diebus peccatorum corroboravit pietatem.

#### ÉTUDE SUR L'HYMNAIRE BISONNIN DU CARDINAL MATHIEU, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON, par M. l'abbé

J.-F. Bergier, Besançon, 1886.

page 37 *L'ancien bréviaire de Besançon donnait déjà à ce saint [Vincent] des hymnes propres, composées de centons santoliens ; mais le cardinal Mathieu les a abandonnées pour en emprunter d'autres, à Paris, sans doute ; peut-être aux Lazaristes dont S. Vincent est fondateur et patron.*

Magnus qui minimis maxima dejicit,  
Ex ipsoque trahit (*levat*) stercore principes,  
Vincenti, Dominus te superextulit  
Hic et siderea domo.  
(*Caelorum socians choris*).

Nascentem tenuis te recipit casa ;  
Sed mox has tenebras inclytus expes,  
Quando subvenies pauper egentibus  
(*Quando pauperies quam pateris puer*)  
Inter quos numeratus es.  
(*Per te diffugiet procul*).

Ut te commoveat sors inopis magis,  
Duras inicipii primus obis vices ;  
Sed sacrae fidei concilians herum,  
Vinclis eriperis simul.

Quanta luce nites tunc operis boni !  
Christi sponsa, tuis culta laboribus,  
Splendescit, viget et clericus, atque plebs  
Divinam redit ad fidem.

Te montanus, egens, aeger et orphanus  
Cum toto populo jure vocant patrem ;  
Cunctos nan.que juvas, corpora recreans  
Ac reddens animas Deo.

Tunc te Rex adhibet consiliarium,  
Et recte statuit, te duce, plurima ;  
Sed te pungit honos, ni miseros ope  
Et regnum monitis juvas.

Sit laus summa Patri quem miser invocat  
Et Nato pariter qui miseros fovet (*levat*)  
Necnon Spiritui, qui pia gratia (*robore*)  
Replet corda fidelium. [Amen]

---

O qui supernae gaudia patriae  
Inter beatos jugiter ebibis  
Attende, Vincenti, benigne  
Vota, preces, gemitusque nostros.

Ut sis benignus pauperibus pater,  
Infans doceris pauperiem pati ;  
Sed jam perennes transiturus  
Divitias, puer alme, praefers.

Frimis ab annis integra castitas  
Elucet in te magnaue charitas ;  
Accedit istis juncta donis  
Religio pietasque viva.

Christum fideli semper imagine,  
Mirante mundo, moribus exhibes ;  
Ejusque matrem singulari  
Prosequeris meritoque cultu.

Captivus extans, daemonicas heri  
Solvis catenas ; tuncque potens tui,  
Culpis gravatos quot saluti  
Restituis subigisque Christo !

Austriorem dum sapientiam  
Vultu sereno reddis amabilem,  
Tu corda subdis, quae magistri  
Tuta sequi documenta gaudent.

Quaeris latebras ; tua vero virtus  
Te monstrat orbi ; regia te vocat ;  
Hic, Regis assessor peritus (*fidelis*),  
Consiliis monitisque prodes.

Edocte puris edocta fontibus  
Horumque custos, respuis haeresim,  
Scuto retorquens veritatis  
Multiplices novitatis astus.

Laus summa Patri, summaque Filio,  
Et par sit tibi gloria, Spiritus,  
Qui quos vocatis roboratis  
Ut maneant sine labe (*fine*) sancti. [Amen]

---

Quam splendida Vincentius  
Nos luce de caelo regit  
Virtutis exemplo suae  
Monstrans ad alta semitam !

Hic castitate floruit  
Quae virginum sponso placet ;  
Totoque virtutum choro (*globo*)  
Ornare (*ditare*) se conatus est.

Hinc illa qua se deprimit  
In omnibus modestia,  
Et mira morum lenitas,  
Vitaeque candor simplicis.

Sed eminent prae caeteris  
Illius ardens charitas,  
Qua pauperes omnes alit  
Et corda Christo subjicit.

Nam gloriam zelans Dei,  
Verbum salutis praedicat  
Per rura late, quin tamen  
Viros potentes negligat.

Hunc sensit error perfidus  
Suis resistantem dolis ;  
Hunc vidit infensum sibi  
Scelestus et fugit procul.

Sui laboris aemulam  
Prolem parit spectabilem,  
Quam voce, gestis, legibus,  
Magister informat pius.

Qui charitate praeditis  
Se dat perenne praemium  
Uni Deo, trino Deo  
Sit laus per omne saeculum. [Amen]

---

Cujus in caelis agitur triumphus ?  
Caelites cantant ; recinamus ipsi  
Quando lux cleri, pater indigentum,  
Scandit ad alta.

Sancte Vincenti, tua te decorant  
Gesta praeclare ; capiti coronam  
Charitas aptat, meritoque totum (*totus*)  
Gloria vestit (*Lumine fulges*).

Quam rudes olim populos docebas,  
Veritas nudam tibi se videndam  
Praebet, ac in te bona facta per te  
Jure coronat.

Nunc adhuc, per te renovatus olim,  
Clerus incedit medium per orbem,  
Integer, dignosque Dei reportat  
Vinea fructus.

Sed tibi summum referunt honorem  
Virgines sacrae, sociaeque matres,  
Quae sequentes te, miseros levare  
(*Quae tuo ductu, miseris adesse*)  
Jugiter ardent.

Sponte qui cunctos inopes juvabas,  
Cede nunc votis hominum, rogatus,  
Nam suum totus perito patronum  
Te vocat orbis.

Summus aeterno sit honor Parenti  
Atque par Nato miseros amanti (*levanti*)  
Et tibi compar, Spiritus optime,  
Omne per aevum. [Amen]

---

LYRICUS SACER SEU HYMNI NOVATI ET NOVI, par  
M. l'abbé J.-F. Bergier, ancien vic. gén. de Versailles. Besan-  
çon, imprimerie de M<sup>me</sup> Veuve BONVALOT, 8, rue des Chambret-  
tes, 1889.

page 222 : juillet 19. S. Vincent de Paul. Hymnes anonymes  
adoptées en 1874.

Magnus qui minimis maxima deprimit  
Ac ipsos humiles in solis locat  
(*Et qui pro libito distribuit thronos*)  
Vincenti, Dominus grande tibi decus  
In vita duplici dedit.  
(*Hic ac in superis dedit*).

Nascentem tenuis te recipit casa ;  
Sed mox has tenebras inclytus exues,  
Quando subvenies pauper (*dives*) egentibus  
(*Quando pauperiem, quam juvenis subis*)  
Inter quos numeratus es.  
(*Factus vir abiges procul*).

Ut te commoveat sors inopum magis,  
Captivus, pateris mancipii vices ;  
Sed, sacrae (*verax*) fidei restituens herum,  
Vinculis eriperis simul.

Quanta luce nites tunc operis boni !  
Christi sponsa, tuis culta laboribus,  
Extergit maculas ; plebs redit ad fidem  
Et clerum pietas novat (*movel*).

Te montanus, egens, aeger et orphanus,  
Cum toto populo jure vocant patrem ;  
Cunctos namque foves (*juvas*), corpora recreans  
Et reddens animas Deo.

Et nunc, te socians consiliis suis,  
Rex juste statuit, te duce, plurima ;  
Quod munus fugeres, ni, pius aulicus,  
Esses omnibus utilis.

Sit laus summa Patri quem rogat indigens,  
Et Nato pariter qui miseros amat (*levat*),  
Necnon Spiritui, qui pia gratia (*robore*)  
Replet corda fidelium. [Amen]

---

O qui supernae gaudia patriae  
Inter beatos jugiter ebibis  
Attende, Vincenti, paterne (*benigne*)  
Vota, preces, gemitusque nostros.

Cunctis futurus tu miseris pater  
Assuescis infans (*doceris*) pauperiem pati;  
Et (*sed*) jam perennes transitoris  
Divitias, bene docte (*dicle*) praefers.

Primis ab annis maxima charitas  
Elucet in te, cum verecundia,  
Quas rite producunt et augment  
Religio pietasque viva.

Vinculis onustus, daemonicas heri  
Solvis catenas ; tuncque, potens tui,  
Culpis gravatos quot saluti  
Restituis subigisque Christo !

Jesum fideli semper imagine,  
Mirante mundo, moribus exprimis ;  
Ejusque matrem singulari  
Prosequeris solidoque cultu.

Austriorem dum sapientiam  
Vultu sereno reddis amabilem,  
Formas alumnos; qui salutis  
Tuta sequi documenta gaudent.

Quaeris latebras ; sed meritis nitens,  
Comes vel ipsis adderis aulicis,  
Et Regis ac gentis pericla  
Consiliis removes et actis.

Edocte puris dogmata fontibus  
Horumque custos respuis haeresim,  
Scuto repellens veritatis  
Mutiplices novitatis artes (*astus*).

Sit laus Parenti, laus quoque Filio,  
Et, Sancte, compar laus tibi, Spiritus,  
Qui roboratis quos vocatis  
Ut maneant pietate pleni.

(*Ut maneant sine labe (fine) sancti*). [Amen]

---

Quam splendida Vincentius  
Nos luce de caelo regit (*replet*),  
Solis vel exemplis suis  
Ad alta nos docens viam !

Nam castitate floruit  
Quae Virginum sponso placet  
Et caeteris virtutibus  
Ornare se non destitit.

Hinc illa, qua se deprimat,  
Repens humi modestia,  
Et mira morum lenitas,  
Candorque vitae simplicis.

Sed eminet praeter caeteris  
Ardens in illo charitas,  
Qua pauperes omnes alit  
Et corda Christo subjicit.

Nam gloriam quaerens (*zelans*) Dei,  
Verbum salutis praedicat (*nuntiat*)  
Per rura late, quin tamen  
Viros potentes negligat (*deserat*).

Hunc sentit adversarium  
Versuta quae tunc haeresis  
Surrexit et tantis malis  
Affixit eheu! patriam.

Sui laboris aemulam  
Prolem parit, nec unicam,  
Quam voce, gestis, legibus  
Magister informat prius.

Qui charitate praeditis  
Perenne se dat praemium,  
Unui Deo, trino Deo  
Sit laus per omne saeculum. [Amen]

---

Cujus in caelis agitur triumphus?  
Caelites cantant; recinamus et nos  
Quando fax cleri, pater indigentum,  
Splendet in altis. (*Scandit in alta*).

Sancte Vincenti, tua te perornant  
Gesta praeclare; capiti coronam  
Charitas aptat, meritoque totus  
Lumine fulges (*Luce coruscus*).

Quam rudes olim populos docebas,  
Veritas nudam tibi se revelat,  
Et tibi juxta meritum laboris  
Dona rependit.

Qui fuit per te renovatus olim,  
Clerus elucet quoque nunc per orbem,  
Unde non paucos (*braeclaros*) Domini reportat  
Vinea fructus.

Sed tibi summum faciunt honorem  
Virgines sacrae, sociaeque matres  
Quae, tibi natae, miseris adesse  
(*Quae, magistro te, miseris levare*)  
Jugiter ardent

Sponte qui quondam populos juvabas,  
Cede nunc votis hominum rogatus;  
Nam suum totus merito patronum  
Te vocat orbis.

Summus aeterno sit honor Parenti,  
Atque par Nato miseris amanti,  
Et Tibi compar, Spiritus optime,  
Omne per aevum. [Amen]

HYMNE DES PREMIERES VÊPRES :

*Qui mutarè solet...* (1)

La grandeur n'est qu'à Lui : Dieu seul a la puissance  
De transformer l'épine en fleurons lumineux.  
Vincent peut se cacher dans un humble silence...  
Dieu l'élève et l'invite à la gloire des cieux.

Une chaumière étroite et paysanne abrite  
L'enfant que les honneurs couvriront quelque jour,  
Et c'est la Pauvreté, déjà sa favorite,  
Qui le berce... attendant qu'il la veille à son tour.

1. Cette traduction, cette paraphrase en vers français de nos hymnes liturgiques, en l'honneur de saint Vincent de Paul, sont de notre confrère M. LOUIS FELHOEN. Leur auteur en les dédiant à M. Pierre Coste, prêtre de la Congrégation de la Mission, et *parlant* d'un mot si doux de saint Vincent à sainte Louise de Marillac, lettre 92, édition *Coste*, tome I, page 142. les accompagnait de cet heureux envoi :

« *Que j'ai peine de votre peine !* »  
Qui parle ainsi ?... Est-ce Verlaine ?  
D'un accent si tendre et si doux  
Qu'à l'entendre on tombe à genoux  
Tant la plainte est sensible et tendre.  
Plainte émotive ! Plainte humaine !  
Et comme le cœur doit se fendre  
De qui l'entendit avant nous !

Non point Verlaine, affable et mièvre  
Qui va dodelinant sa fièvre,  
Poète inactif, indolent  
Qui chantonne en se désolant...  
C'est plainte de qui pleure et peine  
Et l'amertume est sur sa lèvre :  
Et son cœur se sent à la gêne...  
Mais plein d'un amour bienveillant.

C'est un homme de ce grand âge  
Où le cœur était aussi sage  
Que haute et droite la raison.  
— Mais d'où vient ce tendre frisson !...  
C'est que parle une âme française.  
Et c'est délicieux langage,  
Clair à jamais, vous pâmant d'aïse,  
Demain, comme hier, de saison.

Et c'est mal d'autrui qui le blesse.  
— Pleurer mal d'autrui, c'est faiblesse...  
Et qui veut mourir de ses coups ?  
Cœur d'homme, sois le cœur des loups...  
Non. La bonté d'âme est meilleure.  
Charité : voilà sa noblesse.  
Il pleure avec celui qui pleure :  
C'est un saint qui pleure avec nous !

Pour secourir d'un cœur empressé la grand'peine  
Des esclaves meurtris pour leur nom de chrétien  
Il va porter leurs fers et soumettre la haine.  
Sa foi qui le délivre enchaîne son gardien.

Lors, n'ayant de soucis qu'à l'honneur de l'Église,  
L'Église a recouvré son douaire béni:  
L'honneur originel de l'austère prêtrise,  
La foi qui se mourait aux langueurs de l'oubli.

Les forçats du malheur ne savent plus maudire ;  
Père! tel est le nom qu'on lui donne en tout lieu.  
A l'aumône joignant le rayon d'un sourire  
Il relève les corps, les âmes vont à Dieu.

Il faut aux rois pieux, conseil pieux et sage,  
Son conseil servira Dieu, son roi, sans retour,  
L'honneur, s'il en est un, est celui qu'il engage  
A donner au malheur son pain de chaque jour.

Père des indigents, sensible à leur détresse,  
Fils qui portez remède à toute infirmité,  
Esprit rénovateur aux souffles de tendresse,  
Haute louange à Vous et pour l'éternité.

#### HYMNE DES MATINES : *O qui supernae...*

Toi qui puises, Vincent, à la source divine  
Jusqu'à l'enivrement du délice éternel,  
S'il suffit de gémir pour que ton cœur s'incline,  
Veuille écouter nos vœux, nos plaintes, notre appel !

Pour que le pauvre, un jour, trouve en toi bienveillance,  
Les maux du pauvre et ses griefs seront les tiens.  
Mais, bénis soient les maux dont souffre ton enfance !  
Le Christ a des faveurs qui passent tous les biens.

Dès l'aube de tes jours, la chasteté royale  
A fait son choix d'honneur en se liant à toi.  
La charité la suit. Leur noblesse idéale  
Est le soin d'aimer Dieu d'un pur et saint émoi.

Contenance, entretien, démarche, tout révèle  
L'imitateur vivant, parfait de Jésus-Christ.  
Puis, le nom de Marie à miracle se mêle  
A ses vœux de louange et d'amour attendris.

Ta prison fait tomber les chaînes d'esclavage  
Qu'une âme d'apostat traîne en prison d'enfer.  
Que d'autres après lui vont gagner le rivage  
Et le port de salut, pleurant leur mal amer !

La sagesse a souvent visage austère et rude.  
Ta sagesse est bénigne et sereine et sourit.  
Le cœur va de lui-même à douce servitude :  
Ta parole a lumière et charme ; elle attendrit.

Tu caches tes vertus. Leur prestige rayonne.  
Et toi seul humblement ignores leur splendeur.  
Mais, vienne un roi jaloux d'honorer sa couronne,  
Il veut que ton conseil ajoute à sa grandeur.

L'erreur cherche à troubler la source inaltérable  
Où ta doctrine a pris ses limpides clartés.  
Ta foi l'emportera, rempart impénétrable  
Aux mille faux-fuyants d'étranges nouveautés.

Père, Fils, Esprit Saint, gloire à vous sans partage !  
Vincent fut votre élu, gloire à la Trinité !  
C'est votre grâce en lui qui brille d'âge en âge.  
A Dieu gloire et louange, et pour l'éternité !

HYMNE DES LAUDES : *Ut nunc ab alto praeuia...*

Tes exemples, Vincent, seront notre lumière,  
Ils signalent la route où le Ciel t'a conduit,  
Route que nous voulons suivre sous ta bannière.  
Soutiens jusqu'à l'heure dernière.  
Le servant qui t'aime et te suit.

Il dispense faveur aux vierges ses épouses  
L'époux des vierges qui consacre et qui bénit  
La fleur de lys vouée à plaire en ses pelouses  
Où ses sœurs les vertus, jalouses,  
Révèrent qui les ennoblit.

Et c'est la Modestie. Elle aime le silence.  
S'effacer est sa loi. Pourtant nul n'a compté  
De plus hautes vertus : douceur, noble indulgence,  
Et ce don premier de l'enfance :  
Candeur d'ange et simplicité.

Puis, voyez... aux reflets de perle ruisselante  
Ton flamboiement, Amour, d'auréole et de feu !  
Des pauvres rayonnants sortent de l'épouvante  
Où les jetait leur faim méchante ;  
Tu conduis leurs âmes à Dieu.

L'ardent souci du bien des âmes te harcèle ;  
C'est le peuple des champs recueillant à plein cœur  
Les mystères de Dieu propagés par ton zèle ;  
Et la même voix paternelle  
Gagne à son tour le grand Seigneur.

L'erreur perfide est là qui cherche à te séduire.  
Ta foi que rien n'altère a décidé : jamais !  
L'esprit du mal en vain défendra son empire ;  
Fort de là grâce qui t'inspire,  
Vaillant et pur, tu le soumets.

Poursuis l'œuvre de Dieu sans mesurer ta peine.  
Tes fils, tous à l'envi, le courage enflammé,  
Vont de l'avant. Vincent à l'audace nous entraîne  
Joignant gestes du capitaine  
Et l'ordre sûr du Maître aimé.

Et le cœur embrasé de l'apôtre fidèle  
Va recevoir le prix de son amour fervent.  
Il meurt. Son Dieu l'accueille. Et ce Dieu se révèle  
Amour dans la gloire éternelle.  
L'amour en son foyer vivant.

HYMNE DES DEUXIEMES VEPRES : *Quis novus coelis...*

Pour quel élu nouveau, pour qui ces chants de gloire  
Ebranlent tout le ciel en triomphe et ravi ?  
Jaloux de célébrer une insigne mémoire  
En des hymnes mêlant terre et ciel à l'envi.  
Tous honorent, Vincent, d'un souvenir fidèle  
Ton amour et ton cœur plus que jamais vivants :  
Le prêtre admire en toi son illustre modèle ;  
Les pauvres d'aujourd'hui sont encor tes enfants.

Ton vœu le plus secret : vie humble et tâche obscure !  
Mais, quand on prend pour guide et pour loi : charité,  
Des œuvres sans éclat élèvent sans mesure ;  
Nimbe d'honneur et d'or aujourd'hui transfigure  
Celui qui crut toujours n'avoir rien mérité.

La Vérité vivante en son jour t'extasie  
Toi, jadis son héraut d'amour audacieux.  
Les humbles, près de toi méritant courtoisie,  
D'instruction, d'aumône obtiennent part choisie.  
Et Dieu grandit ta part à l'infini des cieus.

Tels on voit à la vigne opulente et prospère  
Les pampres se charger de lourdes grappes d'or,  
Tels s'empressent les fils à l'entour de leur père,  
Leur nombre, leurs vertus étonneront la terre :  
Suivre et porter le Christ est leur meilleur trésor.

Le Christ a des amis que le monde délaisse.  
Vierges au dévouement maternel et divin,  
Des servantes d'honneur, filles de ta noblesse,  
Donnent fidèlement aux pauvres leur tendresse ;  
Le pauvre est à jamais leur maître et souverain.

Nous, s'il nous faut porter trop profonde misère,  
Si le cri du malheur monte à toi, désolé,  
Ton cœur nous a gardé tendresse débonnaire :  
Elle consolera notre cœur accablé ;  
Et, les pauvres surtout se confiant en elle,  
Après mille douleurs en ce lieu tourmenté  
Conduis-les, conduis-nous à la gloire éternelle  
Reconnaitre avec toi l'éternelle Bonté.

---

## ACTES DU SAINT-SIÈGE

*La messe en mer.*

Prot. 1714/37 SACRA CONGREGATIO DE PROPAGANDA FIDE

Beatissime Pater

Superior generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, humiliter implorat ut omnibus presbyteris dictae Congregationis qui ad *exteras Missiones* mittuntur, vel ab eis, *rite obtenta licentia, recedunt*, facultas fiat SS. Missae sacrificium *celebrandi in mari*.

Et Deus etc.

Sacra Congregatio de Propaganda Fide, vigore facultatum sibi a SSmo D. N. Pio, Div. Prov. Papa XI tributarum, benigne adnuit pro gratia iuxta preces et servatis servandis. Praesentibus ad quinquennium valituris. Datum Romae ex aedibus eiusdem S. C. de Prop. Fide, die 3 mensis maii A. D. 1937

Celsus COSTANTINI,  
*Secretarius.*

*Indulgences pour les fêtes du bicentenaire de la Canonisation  
de Saint Vincent*

3681/37 SACRA PAENITENTIARIA APOSTOLICA

*Officium de Indulgentiis*

---

Beatissime Pater

Procurator generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, occasione sacrorum Sollemniurn, quae a die 16 iunii vertentis anni ad diem 16 iunii 1938 in omnibus ecclesiis et oratoriis Presbyterorum Missionis et Filiarum a Caritate nec non in aliis ecclesiis ab Ordinariis

designandis in honorem S. Vincentii a Paulo ob bis centesimum anniversarium eius Canonizationis per triduum celebrantur, humiliter petit Indulgentias quae sequuntur :

I. *Partialem quinque annorum* singulis tridui diebus lucranda a christifidelibus, qui saltem corde contrito memoratis sacris functionibus devote adstiterint ;

II. *Plenariam* ab ipsis, confessis ac sacra Synaxi refectis, acquirendam, si hujusmodi triduanum pium exercitium expleverint et ad mentem Sanctitatis Vestrae preces fuderint.

Et Deus etc...

Die 9 maii 1937

*Sacra Paenitentiarum Apostolica, vigore facultatum a SSmo D. N. Pio Pp. XI sibi tributarum, benignè annuit pro gratia iuxta preces.*

*Contrariis quibuslibet non obstantibus.*

De mandato Emi.

[Salvator] Luzio, Regens  
[Joannes] Rossi, secr [etar]ius.

Prop. 1029/37.

BULLES DE MGR GEORGES DEYMIER,  
VICAIRE APOSTOLIQUE DE HANGCHOW  
EVEQUE TITULAIRE DE *Diospolis*

PIUS EPISCOPUS, SERVUS SERVORUM DEI

Dilecto Filio Joanni Joseph Georgio Deymier, e Congregatione Missionis Presbytero, electo Vicario Apostolico de Hangchow et Episcopo titulari Diospolitano, salutem et apostolicam benedictionem. Commissum humilitati Nostrae ab aeterno Pastorum Principe supremi apostolatus officium, quo universo christiano orbi praesidemus, onus Nobis imponit diligentissime curandi ut Ecclesiis omnibus, iis potissimum quae, in partibus infidelium existentes ac nondum in dioeceses constitutae, potioribus quodammodo vigilantis indigeant Pastoris curis, tales praeficiantur Antistites, qui sibi creditum dominicum gregem salubriter pascere, regere et gubernare sciant ac valeant. Quo vero utilius ac salubrius Antistites isti munus possint obire suum, haud dubie valde prodest si episcopali ipsi sint caractere ac dignitate exornati, quibus propterea solet Apostolica Sedes aliquem ex illarum Ecclesiarum conferre titulis, quae virtutum splendore et religionis prosperitate olim floruerunt, etsi modum temporum vicissitudine et injuria pristinam amiserint fulgentem gloriam. Cum itaque Vicariatus Apostolicus de Hangchow in Sinis, per venerabilis Fratris Pauli Faveau Episcopi titularis Tamasitani renunciationem a Nobis admissam, suo Pastore sit modo destitutus, Nos, de venerabilium Fratrum Nostrorum S. R. E. Cardinalium S. Congregationi de Propaganda Fide praepositorum consilio, Te, pietate et zelo, diutur-

na missionali experientia, rerum gerendarum usu, in indigenas propenso animo, ac non mediocri doctrina praeditus, ad Vicariatum illum suprema Nostra auctoritate eligimus eique Vicarium Apostolicum praeficimus cum omnibus potestatibus et facultatibus, oneribus et obligationibus pastoralibus huic officio adnexis. Te insuper, de ipsorum Cardinalium consilio, caractere et dignitate episcopali insigniendum, ad titularem Ecclesiam episcopalem Diospolitanam, titulari Ecclesiae metropolitanae Philippopolitanae in Thraciae suffraganeam, certo modo in praesenti vacantem, eadem apostolica auctoritate eligimus ejusque Tibi titulum conferimus cum omnibus pariter juribus et privilegiis, oneribus et obligationibus sublimi huic dignitati inhaerentibus. Volumus autem ut, ceteris quoque impletis de jure servandis, antequam episcopalem consecrationem recipias et muneris Tibi crediti canonice capias possessionem, in manibus alicujus quem malueris catholici Antistitis, gratiam et communionem Sedis Apostolicae habentis, fidei catholicae professionem et praescripta juramenta juxta statutas formulas emittere, harumque exemplaria, Tui dictique Antistitis subscriptione ac sigillo munita, ad S. Congregationem de Propaganda Fide quantocius transmittere omnino tenearis. In tuam insuper majorem commoditatem prospicientes, Tibi indulgemus ut extra Urbem libere et licite Episcopus consecrari queas a quolibet catholico Antistite, gratiam et communionem Sedis Apostolicae habente, assistentibus ei, si in dissita ista regione episcopalem consecrationem recepturus sis, duobus Presbyteris in ecclesiastica dignitate vel officio constitutis, dummodo deficiant duo alii catholici Episcopi, eandem gratiam et communionem Apostolicae Sedis et ipsi habentes, qui Episcopo consecranti assistere possint. Cui propterea Antistiti Consecrationem Tibi impertiendi munus ac mandatum hisce ipsis Nostris litteris committimus. Stricte vero praecipimus ut, nisi prius quae supra diximus fidei professionem et juramenta emiseris, nec non Tu consecrationem recipere audeas, nec eam Tibi impertiatur Antistes a Te electus, sub poenis, si huic Nostro praecepto contravereris, jure statutis. Firmam autem spem fiduciamque concipimus fore ut, dextera Domini Tibi assistente propitia, Vicariatus Apostolicus de Hangchow per tuam pastorem industriam et studium fructuosum ita regatur ut majora in dies in spiritualibus ac temporalibus suscipiat incrementa, atque vera illic Christi religio magis ac magis florescat.

Datum Romae apud S. Petrum, anno Domini millesimo nongentesimo trigesimo septimo, die decima octava mensis Februarii, Pontificatus Nostri anno sextodecimo. H. L.

fr. Thomas Pius O. P. Card. Boggiani, Cancellarius S. R. E. Dominicus Spolverini Prot. Ap. Archiep. Larissen.  
Can. Alfridus Leiberati, Canc. Apost. Adjutor a studiis

Expedita die decima secunda Martii anno sextodecimo  
Alfridus MARINI, *Plumbator*.

Reg. in Canc. Ap. Vol. LVI n<sup>o</sup> 55, Aloysius Trussardi.  
Dominicus FRANCINI, *Scriptor aplicus*.

## BIBLIOGRAPHIE

### REVUE DES REVUES

DIVUS THOMAS. — Mai-juin 1937. — Amedo Rossi : *Le 2<sup>e</sup> Congresso tomistico internazionale* [à Rome] 23-28 novembre 1936 (suite). — Joseph Muscat : *De virtute satisfactoria operum bonorum in ordine ad alios*. — Emile Neveut : *La pensée de Saint Thomas sur la causalité des sacrements de la nouvelle Loi*.

L'ÉCHO DE LA MAISON-MÈRE DES FILLES DE LA CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL. — Avril 1937. — *Ressuscités avec le Christ*, par le T. H. M. Souvay. — *La Fille de la Charité en récréation*, par la T. H. M. Chaplain. — *Une œuvre aux formes multiples : Le patronage*. — *L'artisanat*. — *Les syndicats féminins chrétiens*.

Mai. — *De la récollection*, par la T. H. M. Chaplain. — *La Fille de la Charité en récréation*, par la T. H. M. Chaplain. — *Nos Cours* (les cours de la Maison-Mère). — *Les patronages : formation des militantes*. — *Les jardins d'enfants*. — *La semaine de quarante heures*.

Juin. — *Diriger sa pensée*, par le R. P. Emile Cazot. — *La Fille de la Charité en récréation : charité dans les paroles*, par la T. H. M. Chaplain. — *A l'approche du Centenaire : [le deuxième centenaire de la canonisation de saint Vincent de Paul]*. — *Autour des patronages* [conférence du chanoine Pasteau]. — Paris. Les journées d'études des Congrégations religieuses à l'Institut Catholique (15, 16, 17 avril 1937). — *Le Rayon Sportif Féminin devenu Fédération Nationale d'Éducation physique*.

LES MISSIONS DES LAZARISTES ET DES FILLES DE LA CHARITÉ DES PROVINCES DE FRANCE. — Mars 1937. — Colombie. — *Les promenades d'un confesseur non pontife*, par Jules Calas. — Liban. — *Les écoles de village des Pères Lazaristes*, par Alexis Gendre. — Madagascar ; *Toussaint Bourdaise* (1654-1657), par Etienne Canitrot.

Avril. — Colombie : *Les promenades d'un confesseur non pontife*, par Jules Calas. — Indochine : *Djiring : Mes enfants lépreux*, par P. Cassaigne, M. E. P. — Annam : *Une tournée de prospection missionnaire en Annam* (1936), par Sœur Durand. — Madagascar : *Toussaint Bourdaise*, par Etienne Canitrot.

Mai. — Egypte : *Reine du Monde* [Bénédictin de la Cathédrale de Port-Saïd, 13 janvier 1937]. — Chine : *Mariage entre déjoints*. — Liban : *Les écoles de village des Pères Lazaristes*, par Alexis Gendre.

Juin. — *Deuxième centenaire de la canonisation de saint Vincent de Paul*. — Colombie : *Les promenades d'un confesseur non*

*pontife*, par Jules Calas. — Chine : *La Chine et le catholicisme* [Résumé d'une conférence de Eugène Castell]. — Madagascar : *Toussaint Bourdaise*, par Etienne Canitrot.

RECUEIL TRIMESTRIEL DE DOCUMENTS ET TRAVAUX INÉDITS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MASCAREIGNES FRANÇAISES. — Octobre-décembre 1936. — *Quelques documents touchant les origines de la paroisse Saint-Louis, à Bourbon*.

ANALES DE LA CONGREGACION DE LA MISION Y DE LAS HIJAS DE LA CARIDAD. — Mars 1937. — Madrid, Maison Centrale : *La conduite des Rouges chez les Filles de la Charité*, par sœur Adélaïde Biada. — Tardajos : *La jeunesse catholique*, par Eugène Escribano. — Valdemoro : *Les événements de février à novembre 1936*, par Prudence Garcia. — Cadix : *Nouvelles*, par Ismaël Marqués. — Carthagène : *Conversation avec Sœur Angèle Tejerizo*, par Henri Albiol. — Sangüesa : *Le Séminaire des Petites Sœurs*. — Santander et Bilbao : *Renseignements sur les Sœurs*, par Aniano Sedano. — Avila : *Mission à la Colilla*, par Antoine Castrillo.

Avril. — *Un martyr de plus* [M. Benito Paradela, directeur des *Anales*], par Jean Dominguez Fontela. — *Grandeur de l'Espagne en ses malheurs*, par Joachim Calles. — Carthagène *Nouvelles de l'Hôpital de la Charité*, par Sœur Germaine Martinez. — Sigüenza : *Hôpital : Evénements de juillet et septembre 1936*, par Sœur Thérèse Caballero. — Teruel : *Missionnaires et Filles de la Charité*, par Thomas Romero.

Mai. — Pampelune : *Comment on vit dans l'Espagne de Franco*, par Eugène Escribano. — Avila : *70 jours de mission*, par Henri Abiol. — Lerida : *Relations de Sœur Inès Prieto*. — Saint-Sébastien : *M. Modeste Churruca : sa mort*. — Valdemoro : *Les traces des Rouges chez les Missionnaires et les Filles de la Charité*, par Prudence Garcia. — Ayamonte : *Nouvelles*, par Daniel Vega. — Gijon : *Les martyrs de Gijon* [MM. Atanès, Amado, Gutierrez et Granado], par Joachim Lozano.

ANNALI DELLA MISSIONE. — Février 1937. — 1936 à Florence, par E. Cassinari. — *Monsieur Jean Boccardi*, par Joseph Zeppieri. — *Antoine Semeria*, par J. Dolmetta.

MISSIONI ESTERE VINCENZIANE. — Mars 1937. — *La vie du frère coadjuteur en Chine*, par Fr. Peressutti. — *Taïho et sa florissante école*, par Armand Gulizia. — Egypte : *Ismailia : L'Hôpital Saint-Vincent*, par Sœur Mariani.

Avril. — *Vers la Chine* [notes de voyage de M. Garlando]. — *Une visite à la Mission de Kian*, par Joseph Archetto.

Mai. — *Vers la Chine* [notes de voyage de M. Garlando]. — *Ecole de garçons à Kian*, par M. Tcheng.

Juin. — *Dans la Céleste République* [notes de voyage en Chine], par M. Garlando. — *Dans l'Abyssinie vincentienne*, par Jacques Conte.

BULLETIN CATHOLIQUE DE PÉKIN. — Mars 1937. — *Notes sur l'origine de quelques chrétientés du Tché-li et de la Tartarie, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (suite). — Siwantze ; Kou Pei K'ou ; Gehol, par P. Bornet. — *Eglise nestorienne dans la région de Tchambalik, Karakodjo, Tourgan, Tourfan*, par E. Noyé.

Avril. — *Notes sur l'origine de quelques chrétientés du Tché-li et de la Tartarie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : Ou la hata ; Moukden ; Yangpingfou*, par P. Bornet (suite).

TUNJA, BOLETIN DIOCESANO. — Octobre 1936, n<sup>o</sup> 364-366. — Alfonso M. Navia : *Reforma del Calendario : necesidad de la reforma*.

Décembre 1936, n<sup>o</sup> 368 ; janvier et mars 1937, n<sup>o</sup> 369-371. — Alfonso M. Navia : *La pronunciacion clasica del latin*.

---

## LIVRES

---

LAZARISTES DU PEIT'ANG (PEIPING). *Les Missions de Chine. Treizième année, 1935-1936*. Shanghai, 44, rue Chapsal, 1937 ; 2,75. 504 pages (15×24 cm.).

*Les ouvriers passent... l'œuvre demeure*. C'est le signe des travaux utiles ou nécessaires. Voici donc, au début de 1937, le treizième volume du répertoire désormais bien connu. Fondée et longtemps dirigée par le laborieux P. Jean-Marie Planchet, *l'historien de Pékin aux écrits et œuvres multiples*, cette suite d'annuaires sur les Missions de Chine fait honneur à ses auteurs. Les plus exigeants doivent avouer avec satisfaction que les entrepreneurs et animateurs actuels de l'ouvrage, MM. Henri Crapez, Lassus, etc., sont dignes de leurs aînés et de l'importance de cette source d'informations sur la Chine catholique, en son incessant développement, en sa vie au jour le jour.

*Reglamento de Seminarios dirigidos por los Sacerdotes de la Congregacion de la Mision*. Venezuela, Barquisimeto, Tip. la Pastora [1937], 36 pages (13,5×19 cm.).

En 36 pages pour être aisément entre les mains des séminaristes, cette brochure contient les règlements et les quelques prières usuelles dans la vie du séminaire.

---

## BIBLIOGRAPHIE DE M. BOCCARDI JEAN

(Suite)

N.B. En complément de l'article ci-dessus traduit de M. Joseph Zeppieri, les *Annali della Missione*, 1937, pages 37-48, ont donné, à leur tour, une bibliographie de M. Boccardi que déjà, en 1918, les *Annales de la Congrégation de la Mission* avaient imprimée, au long des pages 904-908. Notons

*ibidem* en 1922, page 276, une brève note d'autres publications de M. Boccardi et insérons ici une *liste complémentaire* des travaux de M. Boccardi. Envoyée par l'auteur lui-même en 1934, cette énumération établie sans *acribie*, sans références précises de pages et de titres, aura néanmoins l'intérêt de précieuses indications et *orientations bibliographiques* du fécond et bouillant écrivain qu'était M. Jean Boccardi. Fernand COMBALUZIER.

## I. MECCANICA CELESTE ED ASTRONOMIA TEORICA

- Risposta ad un quesito di astronomia* (Saggi ec. 1917).  
*Cenno riassuntivo sulla rotazione della Terra* (Torino, 1919).  
*Il problema della determinazione di un' orbita* (Torino, 1921).  
*Elementi della Cometa Pons-Winnecke* (Circulaires de l'observatoire de Marseille, 1921).  
*Remarques sur la correction grégorienne du calendrier* (Turin, 1921).  
*Notes et remarques sur l'aberration* (Turin 1922).  
*Calcul de la vitesse angulaire dans le mouvement elliptique* (Congrès de Liège, 1914).  
*Ce que nous dit la Mécanique céleste à propos de la rotation des planètes intérieures* (Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, 1925).  
*La courbe d'interpolation* (Comptes Rendus, *Ibidem*, 1926).  
*Aperçu sur la Mécanique céleste* (Revue scientifique, 1928).  
*La rotation de Mercure* (Bulletin de l'Université de Cernauti, 1928).  
*Aperçu sur la Géodésie* (Revue scientifique, 1929).  
*La rotazione dei satelliti* (Mem. Pont. Acc. N. L., 1930).  
*La rotation des planètes intérieures et des satellites* (Revue Gén., 1930).

## II. ASTRONOMIA PRATICA

- La latitude de l'observatoire de Nice* (Public. del R. Osserv. di Pino, 1922).  
*Le First Greenwich Catalogue of Stars* (Bulletin de l'Observatoire de Lyon, 1925).  
*La latitude de l'Observatoire du Cap* (Congrès de Grenoble, 1925).  
*Quelques méthodes pour déterminer la latitude* (Journal des Observateurs, 1925).  
*Discussion d'une détermination de latitude* (Journal des Observateurs, 1925).  
*Un phénomène remarquable dans les observations du 1<sup>er</sup> vertical* (Bulletin de l'Observatoire de Lyon, 1925).  
*Méthode Boccardi pour déterminer la correction de la pendule directrice* (Bulletin du Bureau International de l'Heure, 1927).  
*La latitudine del Collegio Romano* (Pont. Acad. N. Lincei, 1927).  
*La valeur des anciennes observations dans l'astronomie* (Revue Générale).  
*Au sujet des statistiques et des diagrammes* (Revue scientifique, 1927).  
*L'usage des étoiles dans l'astronomie de position* (Revue scient., 1927).

- L'Universo può sfasciarsi?* (Il Secolo, XX, 1928).  
*Sur la précision de la détermination de l'heure* (Journal des Observateurs, 1928).  
*Exact time in Astronomy* (Journal of the Washington Academy of sciences, 1929).  
*La determinazione e la conservazione dell' ora esatta* (Mem. Pont. Acad. N. Lincei, 1929).  
*La mise au point des catalogues d'étoiles* (Revue générale, 1929).

### III. TEORIA DELLE PROBABILITÀ

- Problèmes de probabilités* (Saggi di Astron. popolare, 1917).  
*Ancora del problema dei tre scrigni* (*Ibidem*).  
*Sul calcolo di una formola di probabilità* (Annuario Ast. pel., 1918).  
*La probabilità e i giuochi di azzardo* (Mem. Accademia Napoletana, 1919).  
*Considerazioni sul teorema di Bernouilli* (Pont. Accad. N. Lincei, 1928).  
*La probabilità ed il buon senso* (Il Momento, 1927).  
*En matière de probabilités* (Revue scientifique, 1930).  
*Norme per la retta applicazione della Teoria delle probabilità* (Mem. Pont. Accad. N. Lincei, 1930).  
*Tables de log.  $n!$  de 1 à 10.000 à dix décimales* (1931).

### IV. VARIAZIONE DELLE LATITUDINI

- Réponse à une note de M. Cerulli* (Annuario Astron. nel, 1918).  
*Sulla Polodia* (Rendi. R. Accademia dei Lincei).  
*Risposta ad una Nota del Sig. Cerulli* (Saggi di Astr. Pop., 1918).  
*Principi e riflessioni sulla Polodia. Errori nel tracciamento della Polodia.*  
*Sur la Polodie du sphéroïde terrestre* (Turin, 1917).  
*Quelques remarques au sujet d'une proposition de M. B. Bailaud* (Bulletin astronomique, 1917).  
*La latitudine di Pino Torinese nel 1916-1917* (Turin, 1918).  
*Les déterminations systématiques de la latitude de Pino* (Bulletin astronomique, 1918).  
*Recherches faites à Pino sur la variation diurne de la latitude* (Annuaire Astr. pel., 1923).  
*Essai sur une variation diurne de la latitude* (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 1920).  
*La latitude de Pino Torinese* (Annuario Astr. di Pino T., 1921).  
*Sur les variations de la latitude de Greenwich* (Astron. Nachrit., 5117).  
*À propos de l'article de M. Wanach* (Astron. Nachrit., 5084).  
*Une confirmation de la variation brusque de la latitude de Potsdam* (Astron. Nachrit., 5158).  
*L'état actuel des recherches sur les déplacements du pôle* (Congrès de Strasbourg, 1920).  
*Les moyennes par dixièmes d'année dans les variations des latitudes* (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 1925).

*Effets des déplacements du pôle sur la longitude* (Bulletin du B. I. H., 1927).

*La découverte des déplacements du pôle* (Journal des Observateurs, 1927).

*L'attraction des planètes et les taches solaires* (Revue générale des Sciences, 1932).

*Appunti sulla stabilità di alcuni corpi celesti del sistema solare* (Pontif. Accademia d. S., 1932).

#### V. SCIENZA ED ARTE DEI CALCOLI NUMERICI

*Perchè e come si arrotonda l'ultima cifra* (Saggi di Astr., 1917).  
*A proposito di Tavole di logaritmi* (Torino, 1917).

*Numeri e misure* (Torino, 1918).

*Les approximations numériques et les sciences d'observations* (Congrès de Strasbourg, 1920).

*L'erreur probable dans les calculs d'approximations successives* (Congrès de Montpellier, 1922).

*Sur quelques calculs d'approximations successives* (Annuar. Astr. nel 1923).

*Remarques sur les calculs numériques* (Revue générale, 1920).

*Conziderazione in i calcoli di approssimazione* (Mem. Pont. Accad. N. Lincei, 1929).

*La science et l'art des calculs numériques* (Revue générale des Sciences, 1931).

(V. Teoria delle Probabilità).

*Un trésor peu estimé: les logarithmes* (Revue scientifique, 1932).

*Tables logarithmiques des factorielles jusqu'à 10.000* (Cavaillon, 1932).

#### VI. CONFERENZE SCIENTIFICHE ED ARTICOLI DI SINTESI SCIENTIFICA

*Previsioni astronomiche a lontana scadenza* (Saggi ec., 1917).

*Una vera aberrazione scientifica su i canali di Marte* (Torino, 1919).

*Le moderne ricerche sulla variazione delle latitudini* (Conferenza tenuta nella settimana Accademica dei N. Lincei, 1923).

*Pourquoi réformer le calendrier?* (Communication au Congrès de Bordeaux, 1923).

*Recherches récentes sur les déplacements du pôle* (Communication au Congrès de Bordeaux, 1923).

*Come si spostano i poli* (Il Secolo XX, 1924).

*Il problema lunare* (Il Secolo XX, 1924).

*Tesori nascosti (le maree)* (Il Secolo XX, 1924).

*Le problème lunaire* (La Nature, 1925).

*L'Univers est-il stable?* (La Nature, 1925).

*La Mécanique céleste et la Géologie* (Revue scientifique, 1925).

*La Terra sarebbe un uovo?* (Il Secolo XX, 1925).

*La figure de la Terre* (La Nature, 1925).

*La rotation des planètes intérieures* (Congrès de Grenoble, 1925).

*Un coup d'œil sur l'évolution de la Géodésie jusqu'à nos jours* (Revue générale des Sciences, 1925).

*Sur les récents catalogues d'étoiles fondamentales* (Revue générale des Sciences, 1925).

*Où en est l'Isostasie ?* (La Nature, 1925).

*Les déplacements du pôle* (Revue scientifique, 1926).

*Le temps en astronomie* (Revue générale des Sciences, 1926).

*I lavori internazionali in astronomia* (Il Secolo XX, 1926).

*Gli strumenti di precisione per misurare il tempo* (Illustr. del pop., 1926).

*Com è fatta la Terra* (Rivista di Fisica, Matematica, 1927).

*Variations dans la rotation de la Terre* (Revue générale des Sciences, 1927).

*La Terra ritarda ?* (Rivista di Fisica, 1927).

*Les mérites du problème lunaire* (L'Astronomie, 1927).

*La Meccanica del Cielo ed il suo centenario* (Il Secolo XX, 1927).

*Les idées modernes relativement aux comètes* (Revue générale des Sc., 1927).

*L'œuvre scientifique du Père Secchi* (Revue générale, 1928).

*L'enseignement des Mathématiques dans les écoles secondaires en Italie* (Revue générale, 1929).

*Le renouvellement de la physique* (Revue scientifique, 1932).

*Les possibles planètes ultra-plutoniennes et la capture des comètes* (Revue générale des Sciences, 1932).

#### VII. PUBBLICAZIONI DI ARGOMENTO VARIO

*Lamento di uno scienziato tedescofilo (poesia)* (Saggi, 1917).

*Per l'Osservatorio di Pino* (Saggi, 1917).

*Le rivelazioni del Sig. Cerulli alla R. Accademia dei Lincei* (Torino, 1918).

*Può rinnovarsi l'astronomia ?* (Nuovo Convito, 1919).

*Una nuova scienza* (Il Piccolo, 1919).

*Una pseudo-critica alle mie ricerche sulla costante di Aberrazione* (Torino, 1919).

*Il pianeta Marte* (Nuovo Convito, 1919).

*Il rifiorire della Scienza* (Gioventù Nova, 1919).

*La Matematica ed il buon senso* (Rivista Studium, 1921).

*Un occhiata al Cielo* (Illustrazione del popolo, 1921).

*Le nostre Università* (La Stampa, 1921).

*Im difesa della legge di Newton* (La Stampa, 1921).

*Leonardo ed Einstein* (La Stampa, 1921).

*Il procedimento logico della teoria di Einstein* (La Stampa, 1921).

*La relatività einsteiniana* (La Stampa, 1921).

*La Luna va più presto ?* (La Stampa, 1921).

*Dialoghetti einsteiniani* (La Voce dell'Operaio).

*Il Calendario* (Illustrazione del popolo, 1921).

*Relazione sull'attività scientifica dell'Osservatorio di Pino Torinese nel 1920-1921.*

*Come erano fatti gli antichi Osservatori* (Illustrazione del popolo, 1921).

*Notizie astronomiche* (Illustrazione del popolo, 1921).

- Il pianeta Marte* (Il Momento, 1922).  
*De reformatione Kalendarii* (Ephemerides liturgicae, 1922).  
*L'Enimma di Marte* (Il Momento, 1922).  
*La cenerentola astronomica* (La Stampa, 1922).  
*Come sono sistemati gli Osservatori moderni* (Illustrazione del Popolo, 1923).  
*Relazione sull'attività scientifica del R. Osserv. di Pino, nel, 1921-1922.*  
*Illusioni astronomiche* (Illustrazione del popolo, 1923).  
*Projet d'une détermination de différence de longitude Paris-Torino.*  
*Progetto di riforma degli Osservatori astronomici italiani, 1923.*  
*Recensione del I volume del « Cours d'astronomie » di H. Andoyer (1923).*  
*L'euriscopio dell' Osservatorio di Pino* (Illustrazione del popolo, 1923).  
*Le Nebulose* (Illustrazione del popolo, 1923).  
*Il bilancio astronomico pel 1923* (Illustrazione del popolo, 1923).  
*Gli spostamenti dell' asse terrestre* (Gazzetta del popolo, 1924).  
*Indiscrezioni del Cielo* (Il Momento, 1924).  
*La riforma del calendario* (Gazzetta del popolo, 1924).  
*Congregazioni religiose in Francia ? Perché no ?* (Il Momento, 1924).  
*Ancora di Marte* (Il Momento, 1924).  
*Marte alla minima distanza* (Gazzetta del popolo, 1924).  
*La planète Mars et la Terre* (L'Express de Lyon, 1924).  
*Où sont les grandes lunettes ?* (L'Express de Lyon, 1924).  
*La rotazione dei pianeti* (Illustrazione del popolo, 1924).  
*Lettere lionesi : Lione cristiana* (Il Momento, 1925).  
*Lettere lionesi : Lione città modernà* (Il Momento, 1925).  
*Lettere lionesi : Attraverso Lione* (Il Momento, 1925).  
*Lettere lionesi : Di qua di là, di su di giù* (Il Momento, 1925).  
*Quello che si è veduto su Marte nel 1924* (Gazzetta del popolo, 1925).  
*La campagna di Marte nel 1924* (Il Secolo XX, 1925).  
*La rotazione di Venere e Mercurio* (Sfinge, 1925).  
*Recenti studi sul pianeta Marte* (Illustrazione del popolo, 1925).  
*Un importante avvenimento astronomico* (Gazzetta del popolo).  
*Un centenario* (Sfinge, 1925).  
*Gian Domenico Cassini* (Gazzetta del popolo, 1925).  
*I grandi nomi escono dalla scuola ?* (Il Momento, 1925).  
*Come ci si raccapezza in cielo* (Illustrazione del popolo, 1925).  
*Camillo Flammarion* (Sfinge, 1925).  
*Alla conquista del decimo* (Gazzetta del popolo, 1925).  
*Camillo Flammarion* (Il Momento, 1925).  
*Come ruotano Mercurio e Venere* (Il Momento, 1925).  
*Il Congresso dell' Unione Astronomica in Cambridge nel 1925* (Sfinge, 1926).  
*Aneddoti Schiaparelliani* (Il Momento, 1926)

- La scienza nel giornale* (II Momento, 1926).  
*Margherita ed Umberto di Savoia a Napoli* (II Momento, 1926).  
*Padre Genocchi intimo* (II Momento, 1926).  
*Quarant' anni dopo* (II Momento, 1926).  
*L'Uomo va perfezionandosi ?* (II Momento, 1926).  
*La psychologie d'un astronome* (Revue générale des Sciences, 1926).  
*Prossimo lavoro geoditico internazionale* (II Momento, 1926).  
*Il polo nord si avvicina a Roma ?* (II Momento, 1926).  
*Le comunicazioni con Marte* (II Momento, 1926).  
*Il secolo d'oro dell'Astronomia* (Illustrazione del popolo, 1927).  
*Missioni scientifiche e lavori internazionali* (II Secolo XX, 1927).  
*Un' occhiata al Cielo* (II Momento, 1927, 2 articles).  
*Preveggenza astronomica* (II Momento, 1927).  
*La cometa Pons-Winnecke* (II Momento, 1927).  
*Novità astronomiche* (II Momento, 1927).  
*La previsione del tempo* (Illustrazione del popolo, 1927).  
*La cometa si avvicina!* (II Momento, 1927).  
*L'imminente passaggio della cometa* (II Momento, 1927).  
*A propos d'une conférence de M. Porro sur les centenaires de Newton et de Laplace* (Journal des Débats, 1927).  
*L'astronomia in vacanze* (II Momento, 1927).  
*La Carta del Cielo ed il catalogo fotografico di stelle* (II Momento, 1927).  
*Le idee moderne relativamente alle comete* (II Momento, 1927).  
*La cometa di Skiellerup* (II Momento, 1928).  
*Où en est-on de la théorie des erreurs ?* (Revue scientifique, juin 1934).  
*Les complications de notre système solaire* (Revue scientifique, janvier 1935).  
*Nel cinquantenario della morte del P. Secchi* (II Momento, 1928).  
*Notizie del Cielo* (II Momento, 1928).  
*Notizie astronomiche strabilianti* (II Momento, 1928).  
*La lezione di un selvaggio* (II Momento, 1928).  
*Il progresso delle scienze* (II Momento, 1928).  
*La matematica nelle scuole medie* (II Momento, 1928).  
*Le novità dell' annata nel campo astronomico* (II Momento, 1928).  
*A zozzo pel cielo* (II Momento, 1929).  
*S. Francesco di Sales e S. Alfonso dei Liguori* (II Momento, 1929).  
*Che cosa costituisce un inverno rigido ?* (II Momento, 1929).  
*La spiritualità nel giornale* (II Momento, 1929).  
*Luce vivissima nelle tenebre* (II Momento, 1929).  
*Origine dell' uomo, creazione della materia* (II Momento, 1929).  
*Dieci meditazioni in preparazione alla santa Comunione* (autographiéx).  
*Perchè sono e rimango cattolico* (Savone, 1932).  
*La scienza e l'arte del giornale* (Il nuovo Cittadino, 1931).

- Una grande scoperta astronomica* (Il nuovo Cittadino, 1931).  
*Per una lingua più italiana* (Il nuovo Cittadino, 1931).  
*Scenette dal vero* (Il nuovo Cittadino, 1931).  
*Un caso Bruneri nell' astronomia* (Il nuovo Cittadino, 1931).  
*Replica serena del prof. Boccardi al Signor Laghi* (Il nuovo Cittadino, 1931).  
*Le mie precisioni* (Il nuovo Cittadino, 1931).  
*In memoria di Giovanni Kepler* (Il nuovo Cittadino, 1931).  
*Anche in sagrestia* (Il nuovo Cittadino, 1931).  
*Metodi alla Voltaire* (Il nuovo Cittadino, 1932).  
*Una capatina nell' Astronomia* (Il nuovo Cittadino, 1932).  
*Una risposta che non risponde: una etichetta che non corrisponde al contenuto* (Il nuovo Cittadino, 1932).  
*Bedandi e i suoi defensori* (Il nuovo Cittadino, 1932).  
*I protestanti a Savona* (Il nuovo Cittadino, 1932).  
*Matematica fascista* (Il nuovo Cittadino, 1932).  
*Come ragionano i protestanti* (Il Nuovo Cittadino, 1932).  
*Osservare le Stelle per ben comprendere la terra* (Il nuovo Cittadino, 1933).  
*Spirito e Verità* (Rivista vaticana per la preservazione della Fede, *Fides*, 1932).  
*Libertà e Verità* (Rivista vaticana..., *Fides*, 1932).  
*De la planète Pluton à un problème d'algèbre, à travers l'équinoxe* (Revue générale des Sciences, 1933).  
*La science à travers les âges* (Revue scientifique, 1933).  
*Gli Italiani nella scienza* (Savone, 1933).  
*I recenti progressi della Fisica* (Il nuovo Cittadino, 1932).  
*Idee bizzarre* (Il nuovo Cittadino, 1933).  
*Come ragiona un cultore di scienze esatte* (Il nuovo Cittadino, 1932).  
*Mentalità di scienziato e mentalità di partigiano* (Il nuovo Cittadino, 1932).  
*Nel Campo di Urania* (Il nuovo Cittadino, 1933).  
*A zenzo per Savona* (Il nuovo Cittadino, 1933).  
*Il pericolo protestante* (Savona, 1933).  
*Vade mecum del buon cattolico* (1933).  
*La Bibbia non è l'unica regola di fede* (1933).  
*Maria SS. nella Bibbia* (1933).  
*Il matrimonio cristiano ed i Protestanti* (1933).  
*Consigli ai membri della pia Unione per la preservazione della Fede*.  
*Recensione del libro di E. Bauman: S. Paolo (nel Gioventù nova) (nel Il Sollevato)*.  
*Appressionazioni numeriche insperate* (Academi pontifici ecc., 1933).  
*Ancora del calcolo numerico* (Turin, 1933).  
*Vérification numérique d'un principe d'astronomie: la lumière des étoiles filantes* (Revue générale, 1933).  
*Quel che si è fatto in Savona per opporsi all' azione protestante* (Il nuovo Cittadino, 1933).  
*La pioggia di stelle cadenti* (Il nuovo Cittadino, 1933).

ESSAI

de bibliographie des Offices de Saint Vincent de Paul (1729-1900)

- [1729] Office // pour la feste // du Bienheureux // Vincent de Paul. // A la messe et à vespres, // selon l'usage du diocèse de Paris // à Paris // chez Pierre Simon, imprimeur // de Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime Archevêque, rue de la // Harpe, à l'Hercule. // MDCCXXIX // Avec permission de Monseigneur l'archevêque. // 30 pages (9 × 15,5 cm.) (Texte latin et traduction française).  
N. B. — a) Texte latin imprimé comme inédit dans *Annales* 1914, pages 469-476 ;  
b) Deux exemplaires se trouvent l'un à la *Bibliothèque Mazarine* : 36451 (3<sup>e</sup> pièce), l'autre à la *Bibliothèque Nationale* : Réserve, B 24125 ;  
c) Deux exemplaires sont aux Archives de la Congrégation, 95, rue de Sèvres, Paris.
- [1730] *Officium Beati Vincentii a Paulo presbyteri et confessoris. Burdigalae, N. et J. de Lacourt, 1730, in-12, 40 pages (Bibliothèque municipale de Bordeaux : Th. 31640).*
- [1741] *Officium // S. Vincentii // a Paulo, // Congregationis Missionis // fundatoris. // Parisiis. // E typis Petri Simon, Cleri Gallicani // Typographi via vulgo de la Harpe // MDCCXLI (56 + 16 + 4 + 48 pages de musique) (10 × 16,5 cm.).*  
N. B. Approuvé à Rome, 20 avril 1741 : C'est l'Office actuel de St Vincent (*Bibliothèque Nationale* : B 13579 ; *Bordeaux, Bibliothèque municipale* : Th. 31641).
- [1742] *Officium // S. Vincentii // a Paulo, // Congregationis Missionis // fundatoris // Parisiis. // apud viduam R. Mazières et J.-B. Garnier // Reginae Typographos et bibliotolas, Via San Jacobaea // sub signo Providentiae // MDCCXLII (68 + 16 (non paginés) + 48 + vij pages : (10 × 11 cm.) [Bibliothèque Nationale : B 42010].*
- [1742] *Officium // S. Vincentii a Paulo // Congregationis Missionis // fundatoris // Urbini. // MDCCXLII // Ex typographia Venerabilis Capellae // Sanctissimi Sacramenti // (94 pages 11,5 × 19 cm.).*
- [1742] *L'Office de S. Vincent de Paul, fondateur de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité. Paris, Vve Mazières et J.-B. Garnier, 1742, in-12 (Bibliothèque Nationale : B 17810).*
- [1745] *Office // de S. Vincent de Paul, // Instituteur de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie // des Filles de la Charité. // Le XIX juillet. // à Paris // chez la Vve Mazières et J.-B. Garnier, // imprimeurs-libraires de la Reine, rue Saint // Jacques, à la Providence, vis-à-vis S. Yves. // MDCCXLV.*

- (168 pages : 10 × 17 cm.) texte latin et traduction française. *Bibliothèque Nationale* : B. 12809.
- [1754] *L'Office // de S. Vincent // de Paul // Instituteur de la Congrégation de // la Mission et de la Compagnie // des Filles de la Charité. // Le XIX juillet. // A Paris // chez J.-B. Garnier, imprimeur-libraire // de la Reine et de Madame la Dauphine // rue de la Harpe, à la Providence, au coin de la rue Poupée. // MDCCLIV. //*  
*Gravure* : Mathey (360 pages : 8 × 13 cm.) [Office texte latin-français : pages 1-198].  
Abrégé de la vie et des vertus de S. Vincent de Paul [par Gilbert Noiret] : pages 199-292.  
Méditations pour l'octave de S. Vincent de Paul sur ses vertus : pages 293-338.  
Litanies de S. Vincent de Paul : pages 339-349.  
Cantique nouveau... : pages 350-359.
- [1771] *L'Office // de S. Vincent // de Paul ; // Instituteur de la Congrégation de // la Mission et de la Compagnie // des Filles de la Charité. // Le XIX juillet. // A Paris. // De l'imprimerie de Prault, quai de // Gèvres, au Paradis. // MDCCLXXI // 360 pages (8 × 13 cm.).*  
Office : texte latin et français, pages 1-198.  
Abrégé de la vie et des vertus de S. Vincent de Paul : pages 199-283.  
Méditations pour l'octave de S. Vincent de Paul sur ses vertus : pages 285-326.  
Litanies de S. Vincent de Paul : pages 329-338.
- [1773] *L'Office de S. Vincent de Paul, fondateur de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité.* E typ. F. A. Didot, 1773 in-12, (*Bibliothèque Nationale* : B 12807)
- [1786] *Office // de S. Vincent // de Paul, // Instituteur de la Congrégation de // la Mission et // de la Compagnie // des Filles de la Charité. // Le XIX juillet. // A Paris. //*  
De l'imprimerie de Prault, imprimeur // du Roi, quai des Augustins, // à l'Immortalité. // MDCCLXXXVI // 360 pages (8 × 13 cm.).  
Office de S. Vincent de Paul : texte latin, traduction française, pages 1-198.  
Abrégé de la vie et des vertus de S. Vincent de Paul, pages 199-283.  
Méditations pour l'Octave de S. Vincent de Paul, sur ses vertus, pages 285-326.  
Litanies de S. Vincent de Paul, pages 327-338.  
Cantique en l'honneur de S. Vincent de Paul. *Pastorale*, pages 339-346.
- [1790] *Officium S. Vincentii a Paulo presbyteri Institutoris Congregationis Missionis ad usum eiusdem Congregationis iuxta ritum parisiensem.* (Congr. Miss. Domus B. M. V. Versaliis) MDCCXC. *Versaliis.*  
Ex typographia Ph. D. Pierres Christianissimi Regis

- Prototypographi (30 pages de texte + 64 pages de musique ; préface propre).  
Bibliothèque Mazarine : Imprimés, 49546.
- [1801] *L'Office de S. Vincent de Paul, Instituteur de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité ; suivi d'un abrégé de sa vie et de plusieurs Méditations sur ses vertus.* // Nouvelle édition. // Paris. // 1801. //
- [1801] *Les Heures de Saint Vincent de Paul, ou les exercices de la vie chrétienne // A l'usage des Filles de la Charité, et des personnes appelées aux œuvres de miséricorde.* // Nouvelle édition // A Paris // chez les Filles de la Charité, rue du Vieux Colombier. //  
N. B. Contrairement à son titre, ce livre n'est pas un office liturgique, mais un livre et manuel de piété.
- [1807] *Dévotion à S. Vincent de Paul dans l'Eglise Métropolitaine de Lyon où repose son Cœur.* Avec des Méditations pour une Neuvaine en son honneur. A Lyon, chez Rusand, imprimeur-libraire rue Mercière, 1807, 132 pages (6,5 × 11,5 cm).
- [1811] *L'Office de Saint Vincent de Paul*, Angers, Le Pavie, 1811, in-12 (Bibliothèque Nationale : B 12804).
- [1816] *Officium Sancti Vincentii a Paulo, presbiteri, incolarum Seminarium Briocensis patroni.* Brioci, Prud'homme, 1816, in-12. (Bibliothèque Nationale : B 13432).
- [1822] *Office de St Vincent de Paul, Instituteur de la Congrégation de la Mission suivi d'une neuvaine, des Litanies.* Montpellier, A. Seguin, 1822, in-12. (Bibliothèque Nationale : B 12815).
- [1827] *L'Office de S. Vincent de Paul, Fondateur de la Congrégation de la Mission, et des Filles de la Charité.* // Se trouve à Paris // chez MM. les Prêtres de la Mission de Saint-Lazare // Rue de Sèvres n° 95. // 1827 // [Imprimerie de Demonville. Imprimeur de la Congrégation de la Mission de S. Lazare et de la Compagnie des Filles de la Charité. Rue Christine n° 2. Texte latin et musique + Litanies ; 102 pages (9 × 16,5 cm.)
- [1828] *Office de Saint Vincent de Paul, Instituteur de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité.* // (Le 13 juillet) // à Paris // De l'Imprimerie de Demonville, // rue Christine, n° 2. // 1828. // Office de Saint Vincent de Paul, p. 1-198 latin et français.  
Litanies de S. Vincent de Paul, p. 199-210.  
Cantique en l'honneur de Saint Vincent, p. 211-216.
- [1828] *Office de Saint Vincent de Paul, Instituteur de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité.* (Le XIX juillet). Lille, impr. de Vernacken fils (s. d.) pièce [1828] (Bibliothèque Nationale : B 12812).

- [1836] *Office de Saint Vincent de Paul, patron de l'Œuvre de charité de la paroisse Saint Vincent*. Rouen, impr. de E. Périaux fils aîné, 1836 (in-12) pièce (*Bibliothèque Nationale* : B 12817).
- [1836] *Dominica Secunda post Pascha. // Officium // Translationis Corporis // Sancti Vincentii // A Paulo, // Fundatoris Congregationis Missionis et Puellarum // Caritatis. // Parisiis, // Via de Sèvres, n° 95 // 1836*. (Office suivant le rite parisien, approuvé le 6 avril 1836), 76 pages (12 × 18 cm.).  
A noter la bénédiction du Pontife à la messe pontificale :  
— *Omnipotens Deus det vobis copiam suae benedictionis qui beatum Vincentium ascivit virtute confessionis. Amen.*  
— *Et qui illum fecit conuscare miraculis, vos exornet bonorum operum incrementis. Amen.*  
— *Quo eius exemplis eruditi, et intercessione muniti, cuius translationis diem celebratis illi possitis in caelesti regno adiungi. Amen.*  
— *Quod ipse praestare dignetur, cuius regnum et imperium sine fine permanet in saecula saeculorum. Amen.*  
— *Et benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii, et Spiritus Sancti, descendat super vos, et maneat semper. Amen.*
- [1843] *Officium pro octava translationis corporis Sancti Vincentii a Paulo*. Claromonii-Ferrandi, Thibaut-Landriot et socii, 1843, in-12 (*Bibliothèque Nationale* : B 13560).
- [1849] *Office de Saint Vincent de Paul, à l'usage des conférences de Toulouse*. Toulouse, impr. de J.-M. Douladoure, in-24 pièce, 1849 (*Bibliothèque Nationale* : B 12806).
- [1851] *Officia propria S. Vincentii a Paulo confessoris... Congregationi... Lutetiae Parisiorum*. A. Le Clère et socii (1851) in-18 (*Bibliothèque Nationale* : B 13349).
- [1855] *Officium S. Vincentii a Paulo Congregationi Missionis proprium*. Parisiis A. Leclère (s. d.) ; in-18 pièce (1855) (*Bibliothèque Nationale* : B 13581).
- [1855] *Office de Saint Vincent de Paul* (1855). Musique (12 pages) [11 × 18 cm.). Amiens, imp. de Lenoel-Herouart, imp. libr. de Mgr l'Évêque.
- [1860] *Office de S. Vincent de Paul contenant les premières vêpres, complies, la Messe, le Propre du Saint pour les Fêtes de la translation de ses Reliques du 19 juillet, et du 27 septembre, les secondes Vêpres*. Paris, Peaucelle, rue de Sèvres n° 93, 1860, in-32, 93 pages.
- [1860] *Office de Saint Vincent de Paul*. Amiens, Lenoel-Herouart (1860), in-12 pièce (*Bibliothèque Nationale* : B 17831).
- [1863] *Petit Office de Saint Vincent de Paul*. Besançon, impr. de J. Jacquin (1863), in-32 pièce (*Bibliothèque Nationale* : B19607).

- [1869] *Office de Saint Vincent de Paul*, 19 juillet. Tours, impr. de Mame (1869), in-18 (*Bibliothèque Nationale* : B 21928).
- [1872] *Office de Saint Vincent de Paul, Instituteur de la Congrégation des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité*. Marseille, imp. de Mme Vve P. Chauffard, 1872, in-16 pièce (*Bibliothèque Nationale* : B 22597).
- [1875] *Petit Office de Saint Vincent de Paul*. Besançon, impr. de J. Jacquin (1875), in-16, pièce (*Bibliothèque Nationale* : B 23221).
- [1878] *Officium S. Vincentii a Paulo confessoris Congregationis Missionis iundatoris*. Paris, Lecoffre, 1878, in-12 pièce (*Bibliothèque Nationale* : B 23773).
- [1878] *Officium // S. Vincentii a Paulo, Confessoris // Congregationis Missionis Fundatoris // apud Jacobum Lecoffre, Bibliopolam...* Paris, Lyon MDCCCLXXVIII. 12 pages (11 × 18 cm.) avec musique, plain-chant.
- [1886] *Petit Office de S. Vincent de Paul*. Besançon, imp. de P. Jacquin, 1886, in-16 pièce (vol. in-8) (*Bibliothèque Nationale* : B 24497).
- [1889] *Office de Saint Vincent de Paul, noté en plain-chant : Office propre pour les prêtres de la Mission et pour les Diocèses auxquels il est concédé*. Marseille, impr. et librairie de Saint Thomas d'Aquin (1889) in-16, pièce, volume in-8 (*Bibliothèque Nationale* : B 40083).

*Sans date :*

- *Offices de Saint Vincent de Paul et de Sainte Marie-Madeleine, en latin et en français*. Paris. Impr. de Lefebvre (s. d.) 12 (*Bibliothèque Nationale* : B 1316).
- *Office de S. Vincent de Paul*, Paris, grand in-18 (*Bibliothèque Nationale* : B 12805).
- *Officium proprium in festo S. Vincentii a Paulo presbyteri* (s. l. n. d.), in-18, 17 pages (*Bibliothèque Nationale* : B 41958 (6)).
- *Abrégé de l'Office de S. Vincent de Paul* (Paris, impr. de Lefebvre) s. d., in-18 pièce (*Bibliothèque Nationale* : B 5710).
- *XIX juillet. Office de S. Vincent de Paul, prêtre, fête solennelle majeure*, in-12 pièce, Paris (impr. de Eberhardt) (s. d.) (*Bibliothèque Nationale* : B 12818).
- *Office de Saint Vincent de Paul, latin-français*, Châteaudun, A. Lecesne, in-12, pièce (s. d.) (*Bibliothèque Nationale* : B 12816).
- *Office de Saint Vincent de Paul, Instituteur de la Congrégation de la Mission, le XIX juillet. Augmenté d'un cantique, de la vie*, Morlaix (Ledan) (s. d.), in-12. (*Bibliothèque Nationale* : B 12815).
- *Office // de S. Vincent // de Paul, // Instituteur de la Congrégation de // la Mission, et de la Compagnie // des Filles de la Charité. //* — (*Le XIX juillet*) // . A Carcassonne, // chez B.-V. Gardel-Teissié, imprimeur, // de Monseigneur l'Evêque // 36 pages (9,5 × 16 cm.) s. d.

VINCENT DE PAUL

INCIPTS DES HYMNES

[d'après Ulysse CHEVALIER *Repertorium hymnologicum*, et *Annales de la Congrégation de la Mission*]

Canticum laudis Domino canentes / Festa Vincentii (Crémone, 7 × 4). *Annales*, 1937, page 733.

24413 : Christe quam grandi cumulas honore / qui tui causa fug. (Hymne matines, 7 × 4, Bordeaux, 1730, etc. [Lescar, variante de *Sume Vincenti*]). *Annales*, 1937, page 736.

24649 : Clare Vincenti prece raptus alta / quam sitis, puro bibis (hymne laudes, 7 × 4 [Bordeaux, 1730] etc. Lescar). *Annales*, 1937, page 739.

4042 : Cujus in coelis agitur triumphus ? / Coelites cantant ; recin... (hymne 2<sup>es</sup> Vêpres, 7 × 4). *Annales*, 1937, pages 751 ; 754.

Ecce vir simplex humilisque corde / Spiritu lenis, domitansque sese (hym., 7 × 4). *Annales*, 1937, page 741.

5252 : Ecquis Vincentio / sacerdos dignior ? / Felici genio / nemo (prose 2<sup>es</sup> Vêpres, 5 × 10). *Annales*, 1937, page 747.

5957 : Fama longinquas cita transit urbes : / itur, accurrunt ; via... (hymne prime-none, 7 × 4, doxologie. Breviarium Bisuntinum, 1831). *Annales*, 1937, page 747.

7691 : Hauseras sacros meditando libros / magna Vincenti, doc... (hymne laudes, 5 × 4. Breviarium Nemausense, 1828 hymne complies Bisuntinum, 1831). *Annales*, 1937, page 744.

In hac die Vincentius / Post dura vitae praelia (12 × 4, Mazarine ms 2446). Cf. *Annales*, 1937, p. 526.

Itô Doctor et accipe (24 × 4), prose. Cf. *Annales*, 1914, p. 470.

11041 : Magnus qui minimis maxima deprimit / ac ips... (dejicit : variante) (hymne vêpres, 7 × 4, J.-F. Bergier). Bergier B 37 ; Lyr. 222. *Annales*, 1937, pages 748 ; 751.

Missus ad plebem Domini docendam / protinus currit (7 × 4). *Annales*, 1937, page 741.

12613 : Nunc triumphales iteremus hymnos / duplice prorsus fuit (hymne matines, 6 × 4 d. Breviarium Nemausense, 1828. Breviarium Bisuntinum 1831). *Annales*, 1937, page 745.

O qui pauper homo divite de Deo (7 × 4). Cf. *Annales*, 1914, p. 473.

13601-2 : O qui supernae gaudia patriae / haustu perentii plenius ebibis (hymne matines, 9 (6) × 4. Jean Richon (Benoit XIV), vêpres (Paris, Simon 1741, etc.).

O qui supernae gaudia patriae / inter beatos jugiter ebibis *Annales*, 1937, pages 749 ; 752.

Pauperum patrem celebremus omnes / atque res magnas (14 × 4). *Annales*, 1937, page 742.

Præco Dei Vincentius / Lumen decusque Galliae (8 × 4). *Annales*, 1937, page 732.

Quae deos olim coluit prophanos / Roma (12 × 4, Maz. 2446). *Annales*, 1937, p. 527.

16149 : Quam splendida Vincentius / nos luce de coelo regit / vir (hymne laudes, 9 × 4). *Annales*, 1937, pages 750 ; 753.

16446 : Qui mutare solet grandibus infima /omnes exuperans (hymne vêpres, matines, 7×4. Jean Richon (Benoît XIV).

16737 : Quis novus coelis agitur triumphus ? /Coelitum plausum comitentur hymni (hymne 2<sup>es</sup> vêpres (vêpres, laudes). Jean Richon (Benoît XIV), etc.).

Quos fames urget spoliavit hostis (7×4). *Annales*, 1937, page 743.

19620 : Sume Vincenti galeam salutis ; /te fides patrum labefact (hymne matines, 7×4) Propre Dax 1757. Dubarat : Bréviaire Lescar XCIIJ). *Annales*, 1937, page 736.

20191 : Te pium dicam sceleris purum /te canam fortem (hymne laudes, 5×4 d. Nîmes, 1828. Besançon, 1831. Ms Bibl. nat. Latin 11581 (159). *Annales*, 1937, page 746.

20289 : Templâ solemnem resonent triumphum /haec dies longi... / inter (hymne vêpres, 7×4 [Office St-Vincent, Bordeaux, 1730], etc.). *Annales*, 1937, pages 735 ; 744.

21023 : Ut nunc ab alto praevia /nos luce Vincenti regis (hymne laudes, 8×4. Jean Richon (Benoît XIV), Paris, 1741, etc.).

21957 : Viram misericordiae /templâ sonent Vincentium : /nobis (prose, 16×4. Jean Richon (Benoît XIV), (Paris, 1741, etc.).

---

#### ASSOCIATION FERNAND PORTAL

(39, rue Gallilée, Paris XVI<sup>e</sup>)

Rapport présenté par M. le Chanoine Hemmer, curé de la Sainte-Trinité (Paris), à l'Assemblée générale du 26 février 1937.

Mesdames, Messieurs,

L'originalité de notre Association Portal est, vous le savez, d'avoir été fondée par les amis du saint prêtre de la Mission qui s'était assigné pour tâche principale de promouvoir la grande cause de l'Union des Eglises, mais qui, dans les intervalles de ralentissement d'activité, s'était donné avec zèle à la formation et à la direction morale et spirituelle de jeunes universitaires, spécialement du groupe catholique des Elèves de l'Ecole Normale Supérieure. Pendant les premières années qui ont suivi la mort de M. Portal, nous sommes restés associés de très près à la vie du groupe *Tala*, dans le voisinage duquel nous avions notre siège social, notre bibliothèque, une salle de conférences et quelques chambres. C'étaient d'anciens *Tala*, les Antoine Martel, les Perret, les Legaut, qui maintenaient les liens étroits entre les élèves catholiques et les ouvriers de l'Union des Eglises. Avec le temps, il vint des générations de normaliens qui n'avaient point connu M. Portal ; les circonstances qui suivirent la mort du Cardinal Mercier et du Père Portal obligèrent de suspendre les conversations officielles relatives à l'Union ; notre activité se développa dans le sens du réveil de la foi et de l'intensification de la vie spirituelle dans le monde universitaire des divers ordres d'enseignement. Notre siège social ne suffisait plus à la diversité de nos tâches et au nombre de nos visiteurs, il

fallut émigrer du V<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> arrondissement où nous avons trouvé un centre plus accessible, des locaux plus spacieux, un foyer plus accueillant, des facilités de réunion pour des cercles d'études et des conférences, enfin une installation de bibliothèque vraiment commode. Nous dépensons nos peines, notre temps et nos ressources en stricte conformité avec ce qui est l'objet statutaire de l'Association.

Si nous avions des cotisations plus nombreuses et des rachats de cotisations plus copieux, nous aimerions à subventionner la publication de certains périodiques et de certaines thèses. La crise apporte sa part d'entraves à des entreprises dont l'extension exigerait de grands moyens de pécune. Mais nous ne désespérons pas d'intéresser à notre cause, non pas la foule qui ne nous connaît pas, mais quelques esprits choisis et quelques cœurs généreux qui nous soutiendront. L'an dernier, par l'intermédiaire de Monseigneur l'Evêque d'Orléans, et sans doute aussi grâce à son intervention bienveillante, il est entré une somme de dix mille francs dans le patrimoine de l'Association. Nous adressons à Mgr Courcoux l'expression de notre gratitude. Puisse ce geste être assez souvent imité pour multiplier nos moyens d'action.

Il vous sera peut-être agréable de connaître les noms de quelques-uns de nos conférenciers du dimanche à la rue de Galilée : Mgr Beaussart, Mgr Courbe, le R. P. Brillet, supérieur général de l'Oratoire, le R. P. d'Ouinçe, directeur des *Etudes*, M. l'abbé Gaudefroy, professeur à l'Institut Catholique, le R. P. Lebreton, etc...

Les vacances n'interrompent pas nos travaux qui se transportent dans le plein air des collines d'Auvergne et qui attirent plus qu'à Paris une grande diversité d'auditeurs. On y respire dans la grande nature, on étudie, on met en commun les expériences de diverses méthodes pédagogiques, on s'y renouvelle moralement et intellectuellement, on y expérimente le *quam bonum et quam jucundum habitare in unum* !

Notre *Association Fernand Portal* est trop attachée à la mémoire du Père pour négliger le grand ouvrage de l'Union des Eglises. Elle est bien obligée de constater que les circonstances ont imposé l'interruption de démarches très actives. A la suite de l'arrêt, voici dix ans, des conversations de Malines, il semble que les diverses Eglises anglicanes et orientales aient comme pris leur parti de la situation, et cherché beaucoup moins à renouer les fils avec le catholicisme romain qu'à s'entendre pour ériger entre elles une intercommunion impressionnante.

Malheureusement l'accord entre orthodoxes et anglicans contient des arrangements pratiques, mais non pas une déclaration commune de foi explicitement professée, qui fournirait la base intellectuelle et religieuse à l'établissement d'une vraie « communion ». D'autre part, à l'aile gauche de l'anglicanisme, il y a des efforts d'entente avec les Eglises qui n'acceptent pas le principe de l'institution divine de l'épiscopat.

Ces ententes, si elles se réalisaient, éloigneraient plus que jamais la perspective de la réunion avec l'Eglise romaine.

Cependant il faut rendre justice aux efforts des anglo-catholiques pour maintenir la somme des principes catholiques auxquels ils sont déjà parvenus. Ils comprennent que l'unité est une pure impossibilité si l'on prétend amalgamer des groupes professant des doctrines diamétralement opposées sur des points essentiels. Le bulletin anglais, ou plutôt américain, qui porte le titre de *Reunion*, dit excellemment :

« Il nous faut, en premier lieu, cesser de nous rapprocher des communautés proprement protestantes, en nous contentant pour cela d'avoir avec elles en matière de foi, un dénominateur commun trop diminué. Il n'est pas honnête, pour leurs membres, de venir à nous, ni juste de notre part de les recevoir, tant que, par la grâce de Dieu, ils n'auront pas compris et accepté, dans un sens catholique, la doctrine et la pratique des institutions sacramentelles. Tous nos efforts de rapprochement, toutes les concessions... et les compromis que nous pouvons leur proposer, n'ont pas d'intérêt pour eux, car il reste toujours de notre part, un résidu nécessaire et qu'ils ne peuvent accepter en vérité. De plus, les compromis et les minimisations que nous leur proposons, élargissent la brèche entre nous et l'Eglise d'Occident, laquelle retient en son intégrité la foi apostolique, avec laquelle nous avons maintenant sur des points essentiels une certaine unité spirituelle et au sein de laquelle il nous faudra un jour nous fondre dans l'unité de corps » (mars 1935, p. 107-108).

Un événement tout récent (janvier 1937) vient de montrer en action le jeu des influences qui se fait jour dans les rapports des anglicans avec les orthodoxes. Il s'agit cette fois de l'Eglise romaine qui par un comité de théologiens s'était, en 1936, mise d'accord avec une communion anglicane sur la déclaration de certains points doctrinaux. La foi orthodoxe sur l'Eucharistie y est énoncée conformément à la théologie orientale et culmine en ces trois points :

« Dans l'Eucharistie, le pain et le vin deviennent par consécration (metabolé) le corps et le sang de Notre-Seigneur. Comment ? C'est un mystère.

« Le pain et le vin eucharistiques restent le corps et le sang de Notre-Seigneur tant que ces éléments eucharistiques existent.

« Ceux qui reçoivent le pain et le vin eucharistiques participent vraiment au Corps et au Sang de Notre-Seigneur. »

A côté de l'Ecriture est aussi nommée la Tradition, comme devant compléter, expliquer, interpréter la Sainte Ecriture sous la direction du Saint-Esprit résidant dans l'Eglise.

Le 27 mai 1936, le synode diocésain d'York (*Convocation*) accepta et approuva la déclaration commune. Celui de Cantorbéry ne l'accepta seulement qu'en janvier 1937. Ce délai d'un an passé donna le temps aux oppositions de se produire dans l'Eglise anglicane au nom des 39 articles. La déclaration du côté anglican était surtout inspirée des sentiments et des doctrines de la Haute-Eglise ; l'opposition venait des

libéraux et des évangelicaux. Cependant la déclaration fut maintenue, comme conforme aux formulaires anglicans, mais affaiblie pourtant par les restrictions que firent prévaloir les modernistes à la Convocation, notamment le Dr Headlam, évêque de Gloucester, savoir que la déclaration en question est une expression « *légitime* » ou tout au moins « *admissible* » de la foi anglicane, mais non pas unique et exclusive.

L'issue de ce débat est grave. Elle démontre d'une part la puissance actuelle de la Haute-Eglise dans les assemblées officielles de l'anglicanisme ; mais elle témoigne aussi de l'opposition croissante qui existe, du seul point de vue doctrinal, entre l'aile droite de l'Eglise ou anglo-catholicisme, et l'aile gauche : Eglise large et évangelicalisme ; elle prouve enfin que le modernisme s'infiltré jusque dans la Haute-Eglise pour ronger le bloc de la foi. Il est un dissolvant. Souhaitons que les anglo-catholiques réduisent efficacement le modernisme et son influence dans l'Eglise.

Des catholiques ne peuvent évidemment concevoir, à la manière hégélienne, l'identité des contraires, et c'est mal servir la cause de l'union que de vouloir à toute force embrasser, dans une union de surface et toute artificielle, des chrétiens formellement opposés sur des points de foi. Mais ce que l'on peut tenter, c'est de dissiper les ombres qui empêchent des communautés très voisines les unes des autres de se rendre compte de leur proximité morale, c'est de réduire les malentendus, et de créer par la prière et les contacts charitables l'atmosphère de paix et de bonne volonté sans laquelle on ne peut imaginer une réunion quelconque.

« Puisse, dit très bien le bulletin que nous avons cité, puisse un autre Cardinal Mercier et un autre Lord Halifax reprendre l'entreprise et mettre fin à un divorce qui ne vaut aucun crédit aux enseignements chrétiens ».

Hippolyte HEMMER.

(N° 9 Bulletin de l'Association Fernand PORTAL).

---

## NOS DÉFUNTS

---

### MISSIONNAIRES

---

33. Puyo (Joachim), pr., 29 mars 1937, à Tame, 60 ans d'âge, 40 de vocation.
34. Comerford (Nicolas), pr., 15 avril, à Sheffield ; 63, 40.
35. Perosino (Camillo), pr., 15 avril, à Cagliari ; 60, 18.
36. Martorana (Joseph), pr., 18 avril, à Rome ; 65, 40.
37. Halinger (Auguste), pr., 22 avril, à Cuvry ; 70, 51.
38. Boyle (Jean), pr., 22 avril, à Cork ; 86, 59.
39. Mgr Wollgarten (Albert), év., 29 avril, à Limon ; 40, 22.

40. Lintado (Michel), pr., 27 avril, à Palma ; 40, 25.
41. Héraïl (Hubert), coadjut., 1<sup>er</sup> mai, à Pézenas ; 25, 9.
42. Ouang (Bernard), pr., 24 avril, à Shanghai ; 46, 24.
43. Tcheng (Thomas), pr., 16 mai, à Tchengtingfou ; 62, 29.
44. Gattringer (François), prêtre, 19 mai, à Graz ; 74-54.
45. Mgr Mejia (Charles), év., 3 mai, à Mérida (Mexique) ; 84, 68.
46. Barquin (Maximin), pr., 25 mai, à La Havane ; 72, 56.
47. Van den Heuvel (Joseph-François), coadjuteur, 2 juin, à Dax ; 78, 48.
48. Berenguer (Louis), prêtre, 29 mai, à la prison de Barcelone ; 67, 52.
49. Salaverria (Pierre), coad., 11 nov. 1936, à Limpias ; 60, 31.
50. Sombroek (Nicolas), pr., 22 juin 1937, à Quito ; 50, 28.

---

### NOS CHERES SŒURS

- Philomène Danielli, à Paris (Maison-Mère) ; 92 ans d'âge, 65 de vocation.
- Jeanne Ferlay, à Montolieu ; 78, 57.
- Marie Bailly, à Montolieu ; 58, 35.
- Marie Couillard, à Clichy ; 76, 53.
- Louise Briet, à Clichy ; 85, 57.
- Marthe de Sancy, à l'Hay ; 50, 25.
- Marie Pamart, à Stains ; 82, 58.
- Marie Albo, à Revel ; 63, 43.
- Marie Mayaud, à Bethléem ; 68, 43.
- Louise Deve, à Gradignan ; 64, 41.
- Renée Brauner, à Aurillac ; 24, 2.
- Marie Fonsalla, à San Salvador ; 80, 55.
- Antoinette Haupt, à Rettenmann ; 48, 30.
- Marie Jus, à Hotemez ; 41, 25.
- Anne O'Connell, à Londres ; 80, 60.
- Rosalie Jawna, à Lwow ; 44, 23.
- Marie Polkowska, à Varsovie ; 33, 10.
- Salomé Wlazlo, à Cracovie ; 24, 6.
- Henriette Giraud, à Montolieu ; 79, 41.
- Marie Roux, à Bayonne ; 77, 54.
- Henriette Giraud, à Montolieu ; 79, 41.
- Antoinette Perrin, à Clichy ; 55, 35.
- Marie Beaujard, à Paris (St-Médard) ; 63, 35.
- Germaine Blary, à Saint-Servan ; 50, 27.
- Albertine Tredez, à Rio-de-Janeiro ; 70, 48.
- Agarite Porte, à Shanghai ; 77, 55.
- Blanche Daumal, à Celles ; 86, 64.
- Marie Marquez, à Cuevas ; 85, 48.
- Françoise Vallet, à Avila ; 52, 34.
- Andréa Lomillo, à Madrid ; 69, 47.
- Maria Milone, à Naples ; 64, 39.
- Grazia Terranova, à Naples ; 28, 9.
- Maria Sierra, à Naples ; 73, 51.
- Rosalie Lerubeis, à Dult ; 69, 49.

- Marie Cormeau, à Paris (Montmartre) ; 68, 42.  
Emilie Bouthoux, à Montolieu ; 66, 36.  
Gabrielle Alves, à Rio-de-Janeiro ; 72, 42.  
Bianca Bellachima, à Rimini ; 63, 34.  
Joséphine Olivero, à Luserna ; 29, 4.  
Adélaïde Polito, à Naples ; 84, 65.  
Léonilde Raschi, à Turin ; 91, 68.  
Micheline Dunajewska, à Cracovie ; 60, 38.  
Rosa Steier, à Cologne ; 37-13.  
Marie Daudé, à Paris (Maison-Mère) ; 97, 68.  
Françoise Berthier, à Herblay ; 63, 41.  
Emma Coene, à Paris ; 54, 31.  
Elisabeth Stack, à Kansas-City ; 81, 49.  
Maria Glennen, Drexel-Hill ; 93, 67.  
Mary Broden, à Milwaukee ; 70, 43.  
Cécile Kohldorfer, à Ehrnau ; 86, 55.  
Emilie Dorer, à Salzbourg ; 70, 52.  
Thérèse Luisch, à Salzbourg ; 78, 53.  
Henriette Pancerasa, à Turin ; 77, 55.  
Thérèse Mozzato, à Turin ; 63, 27.  
Thérèse Masante, à Turin ; 91, 70.  
Emma Faldassini, à San Benedetto ; 83, 61.  
Dolorès Llorca, à Séville ; 99, 71.  
Renée Fontenau, à Château-l'Evêque ; 37, 11.  
Marie Patron, à Château-l'Evêque ; 54, 27.  
Marie Salassat, à Bordeaux ; 88, 61.  
Marie Klain, à Bucarest ; 38, 13.  
Joséphina Machal, à Ladce ; 24, 7.  
Concetta Urbano, à Rome ; 63, 42.  
Silvia Petilli, à Catane ; 82, 59.  
Aloisia Ederer, à Graz, 77, 56.  
Augustine Juanco, à Rinco ; 50, 29.  
Ismérie Pontillon, à Clichy, 64, 41.  
Tonnine Pichon, à Montolieu ; 67, 48.  
Antoinette Roussille, à Gaillac ; 82, 60.  
Mary Carter, à Emmitsburg ; 87, 56.  
Concetta Manetti, à Anzio ; 71, 53.  
Marie Pini, à Rome ; 71, 53.  
Marianna Denaro, à Catane ; 51, 29.  
Elena Cerino, à Collegno ; 86, 55.  
Rosalie Delogu, à Turin ; 38, 10.  
Agnès Gasser, Ljubljana ; 71, 49.  
Marie Metelko, à Ljubljana ; 30, 5.  
Mélanie Kabsa, à Cracovie ; 65, 45.  
Mary Scannell, à Milliwall ; 67, 47.  
Margaret Harrington, à Blind ; 74, 49.  
Françoise Belin, à Senlis ; 87, 59.  
Henriette Thomas, à Moulins ; 28, 2.  
Anne Buisson, à Rennes ; 76, 51.  
Noémie Lore, à Nogent-les-Vierges ; 66, 42.  
Jeanne Adam, à Chantonnay ; 22, 2.  
Jacqueline de Bergue, à Valparaiso ; 74, 48.

- Rose Kradacili, à Parme ; 64, 43.  
Vittoria Buscarini, à Luserna ; 69, 51.  
Thérèse Quinterno, à Luserna ; 80, 55.  
Géronima Siccardi, à Turin ; 74, 50.  
Elisa Alzati, à Turin ; 81, 57.  
Agnès Slezak, à Lankowitz ; 68, 46.  
Regina Eberharter, à Schwarzach ; 72, 42.  
Marie Nezic, à Ljubljana ; 35, 7.  
Marie Bzowska, à Cracovie ; 60, 37.  
Constance Bouchat, à Andrimont ; 46, 16.  
Cayetana Melero, à La Havane ; 77, 55.  
Marie Lisle, à Clichy ; 86, 65.  
Henriette Launay, à Gentilly ; 55, 35.  
Maria Bonhoure, à Arcueil ; 56, 32.  
Marie Michon, à Marseille ; 78, 57.  
Marguerite Murat, à Paris (Orphelinat Ménilmontant) ; 87, 60.  
Aniceta Castro, à Cuevas ; 76, 56.  
Tormasa Sévilla, à Madrid ; 35, 10.  
Marie Mahé, à La Teppe ; 68, 47.  
Rose Dekerd, à Flores ; 74, 56.  
Marie Zawicka, à Chelmno ; 34, 11.  
Victoire Rudnicka, à Cracovie ; 77, 48.  
Elisabetl. Hajsek, à Budapest ; 73, 47.  
Cécile Udvardi, à Szeged ; 70, 30.  
Hélène Nagy, à Kotildkiget ; 43, 22.  
Gisèle Frombitas, à Kotildkiget ; 41, 17.  
Yvonne Corp, à Mont-de-Marsan ; 36, 10.  
Alphonsine Harel, à Montauban ; 30, 8.  
Alexandrine Barge, à Clichy ; 70, 47.  
Antoinette Legros, à Rouen ; 86, 56.  
Marie Metta, à Zeitenlick ; 71, 51.  
Victoire Nadratowska, à Varsovie ; 70, 45.  
Guillemine Link, à Cracovie ; 47, 17.  
Anna Muller, à Graz ; 52, 29.  
Mary Walsh, à Troy ; 92, 70.  
Emmanuela à Valentini, Maglie ; 78, 50.  
Estefania Lizarza, à Elorrio ; 57, 32.  
Marie Sandrin, à Châtel-Saint-Denis ; 72, 50.  
Louise Laurette, à Riom ; 72, 45.  
Catherine Laubie, à Moulins ; 76, 52.  
Angèle Guerrazzi, à Monistero ; 76, 49.  
Marianna Perrella, à Catane ; 68, 47.  
Thérèse Fisi, à Luserna ; 66, 46.  
Maria Bratta, à Naples ; 77, 46.  
Maria Bosco, à Naples ; 80, 52.  
Anna Prati, à Sienne ; 68, 46.  
Françoise Wisniewska, à Cracovie ; 82, 60.  
Caroline Ciupke, à Cologne ; 59, 25.  
Dorothea Romero, à Melilla ; 42, 21.  
Anne Talosi, à Budapest ; 25, 7.  
Marie Lechner, à Salzburg ; 71, 45.  
Marie Ruiz, à San Salvador ; 71, 45.

## HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

---

### LIVRE IV. — DE 1874 à 1918

CHAPITRE XL. — M. Boré, supérieur général (*suite*).

SOMMAIRE. — La Province de l'Île de France.

Après avoir parlé assez longuement, comme il convenait, de la Maison-Mère, sous M. Boré, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur chacune des provinces de la Compagnie, pendant la période 1874-1878.

Nous commencerons par la province qui renferme la Maison-Mère. Elle remonte à 1642 ; elle aura bientôt 300 ans.

Elle a pris divers noms, pendant ces trois siècles. Elle s'est appelée province de *France*, jusqu'à la Révolution Française. Les catalogues qui vont de 1864 à 1870 la nomment province de *Paris*, ceux de 1872 et années suivantes jusqu'en 1881, la désignent sous le nom de province de *l'île de France*. Nous n'entrerons pas dans de longues considérations pour justifier cette diversité de noms. Il y a dans le Dictionnaire d'Archéologie chrétienne de Dom Leclercq des centaines de colonnes qui indiquent ce à quoi le mot *France* a été appliqué depuis les débuts, où il comprenait la rive droite du Rhin, jusqu'à 1789 où le mot île de France embrassait les départements actuels de la Seine, de la Seine-et-Oise, de la Seine-et-Marne, de l'Oise, de l'Aisne et une partie de la Somme ; l'extension du mot France a passé aux différents siècles par de grandes divergences.

Dans la Congrégation, la province de *France* s'est tantôt dilatée, tantôt resserrée. En 1642, elle ne comp-

tait que Paris et Crécy ; en 1668, elle renferme Fontainebleau et Noyon ; en 1680, Chartres ; en 1685, Versailles et Beauvais ; en 1688, Saint-Cloud ; en 1690, Saint-Cyr ; en 1703, Boulogne ; en 1736, Lisbonne ; en 1778, Constantinople ; en 1780, Evora, en Portugal ; en 1781, Heidelberg, en Allemagne et Goa, aux Indes. D'après un mémoire de M. Hanon, vicaire général en 1809, la province de France comptait en 1789, Les Bons-Enfants, St-Lazare, Crécy, Fontainebleau, Versailles Notre-Dame, Les Invalides, Chartres G. S., St-Cloud, St-Cyr, Chartres P.S., Versailles Saint-Louis. Après la Révolution, elle comprend, outre Paris, en 1835, Châlons ; en 1843, Tours et Sens ; en 1849, Evreux ; en 1857, Montargis et Grégy ; en 1862, l'île Bourbon. On procéda, en 1870, à une nouvelle répartition des maisons et la province appelée alors *Ile de France*, comprit Lisbonne et Santa-Quiteria, au Portugal ; Lima et Guatemala, en Amérique ; Sainte-Suzanne et Saint-Paul, dans l'île Bourbon, avec Paris, en France. C'était une singulière île de France. Par contre, les anciennes maisons de Sens, Meaux, même Sainte-Rosalie, en plein Paris, firent partie de la province de Champagne.

Pour la période dont nous devons nous occuper, dans ce chapitre, la province de l'île de France compte en 1874 : Saint-Lazare, Saint-Paul, dans l'île Bourbon, les Pailles, dans l'île Maurice ; en 1875, Sainte-Rosalie, Drancy, Saint-Louis-des-Français, à Madrid et Les Bamboux, dans l'île Maurice, font partie de la province ; en 1876, l'île de France s'annexe la Bretagne, puisqu'elle renferme Rennes.

La province dont nous retraçons l'histoire a eu, dès le début, des visiteurs remarquables ; qu'il nous suffise de nommer : M. Jean Watebled ; M. Pierron, qui fut supérieur général ; M. François Watel, qui eut

le même sort ; M. Maurice Faure, qui aurait été peut-être chargé de la même croix, sans le veto de Louis XIV ; M. Nozo, qui fut aussi supérieur général, mais qui donna sa démission, comme M. Pierron. Quand M. Boré prit la direction de la petite Compagnie, c'était M. Nicolle qui était visiteur. Un des premiers actes du nouveau supérieur général fut de placer M. Nicolle à la tête du grand séminaire d'Albi, dans la province du Languedoc, où nous le retrouverons en son temps.

Pour remplacer M. Nicolle à la tête de la province de l'Île de France, le Père Boré fit choix de M. Denis Pierre-Urbain. Le nouveau visiteur n'était plus jeune, il avait 78 ans, étant né en 1706, à Varreddes, diocèse de Meaux. Il avait fait ses études secondaires au petit séminaire de Chaage, sous la direction de M. Loriquet, plus tard fameux père jésuite. M. Denis était en même temps précepteur dans quelques grandes familles de la région. Il fut ordonné prêtre en 1820, et placé comme vicaire à Montmirail, qui dépendait alors de Meaux ; c'est là qu'il connut de grands missionnaires : MM. Chossat, Redon, Poussou ; il partageait leurs travaux et puisa dans ces missions les premiers germes de sa vocation. On le nomma bientôt administrateur d'une paroisse où le curé avait oublié que le commerce est défendu aux ecclésiastiques et s'était fait interdire, parce qu'il était plus maquignon que curé, s'occupant un peu trop des chevaux, pas assez des âmes. Plus tard, M. Denis fut nommé professeur au grand séminaire de Meaux, mais comme il n'était pas gallican et qu'il ne le cachait pas, on l'écarta de ce poste et on le nomma aumônier de l'hôpital de Melun.

C'est alors qu'il demanda à être admis dans la Congrégation. On l'y reçut en novembre 1831. Il devait

faire grand honneur à la petite Compagnie, pendant près de 50 ans. Il fut d'abord professeur au grand séminaire d'Amiens, puis professeur de morale à celui de Carcassonne. Il se fit remarquer par sa prudence et son esprit conciliant. Il arriva alors un événement qui changea sa destinée. Le Supérieur du grand Séminaire de Carcassonne avait cru pouvoir accepter les lettres de vicaire général. M. Nozo l'en blâma fortement, à juste titre ; le supérieur ne sut pas accepter ce blâme. Pour le remplacer, M. Nozo fit choix de M. Denis. La position n'était pas commode ; en somme, le blâme direct adressé à l'ancien supérieur était un blâme indirect à l'évêque. M. Denis, nommé dans ces circonstances, avait l'air d'un intrus. Vu la pauvre nature humaine, il était à craindre qu'il payât les pots cassés, un jour ou l'autre, à tort ou à raison ; mais M. Denis ne regardait que l'obéissance, le devoir, la volonté de Dieu ; il ne refusa pas ; en loyal serviteur il accepta la charge, il mit sa tête sous le couteau de la guillotine et le couteau tomba en 1849. L'évêque demanda alors le changement de M. Denis, qui cependant avait fait beaucoup pour le grand séminaire de Carcassonne, l'ayant en partie reconstruit et l'ayant doté d'une chapelle spacieuse.

On nomma M. Denis supérieur de la petite maison de Grégy et curé de la paroisse. C'était un changement total. M. Denis ne fit aucune objection, ne prétexta pas que c'était une *diminutio capitis*, qu'on lui faisait perdre la face, etc., etc., il se rendit à son poste simplement, sans rien dire.

M. Chossat, qui avait connu autrefois M. Denis à Montmirail, était alors supérieur du grand séminaire d'Evreux ; il eut pitié de celui qu'il aimait bien et appréciait beaucoup et il le demanda comme collaborateur. M. Denis, qui avait pour pratique de ne rien

demander, rien refuser, se rendit à Evreux, sur le désir du Supérieur Général.

Mais voici une singulière ironie des choses. L'évêque de Carcassonne, qui avait fait partir M. Denis, est transféré à Evreux. Pour le coup, un homme moins surnaturel que M. Denis aurait cru qu'il y avait là une raison suffisante de demander son changement d'Evreux ; M. Denis n'en fit rien, il se contenta de cotoyer la Providence, jetant tous ses soucis dans le cœur de Dieu, et il arriva ce qui arrive à ceux qui aiment Dieu *omnia cooperantur in bonum* : le nouvel évêque d'Evreux fut totalement différent de l'ancien évêque de Carcassonne, complètement retourné, pourrait-on dire ; il combla M. Denis de marques d'affection, de témoignages d'estime et lorsque M. Chossat, malade, fut obligé de donner sa démission, l'évêque demanda M. Denis comme supérieur. Tout est bien qui finit bien. M. Denis fut un père tendre et dévoué pour les séminaristes. On disait de lui *pius ecclesiarum parens*. Son abord était un peu froid, un peu sévère ; mais derrière ce masque, se cachait un cœur d'or. Sa parole était imprégnée de l'esprit de Dieu ; on avait absolue confiance en lui. Sa prudence était admirable ; jamais il ne se permit la moindre parole de critique contre personne ; modèle du supérieur de grand séminaire, il gardait la résidence, il savait se taire pour ce qui concerne l'évêque, les vicaires généraux et autres personnages, ce qui est capital. Sa notice dit que s'il avait une grande taille et un air de commandement, il était petit à ses yeux et très humble, plein de mérites devant Dieu. Il fit beaucoup aussi au point de vue matériel pour le grand séminaire, il y ajouta une aile et y fit faire un réfectoire qui rappelait, dit sa notice, par sa belle ordonnance

et sa grandeur, l'incomparable réfectoire de Saint-Lazare.

En 1865, M. Denis approchait de 70 ans ; on jugea qu'il y avait lieu de ne pas l'accabler à un âge où un souffle nous emporte et on le remit dans son ancienne et bonne petite maison de Grégy. De visiteur de France, qu'il était, il devint visiteur de Champagne.

On aurait pu croire que Grégy serait le lieu de son repos et qu'il y chanterait son *Nunc dimittis*. La Providence avait d'autres desseins sur lui : le P. Boré, à peine élu Supérieur Général, nomma M. Denis visiteur de la province de l'Île de France, avec résidence à la Maison-Mère. On dira de M. Denis, à la conférence qu'on fit sur ses vertus, qu'il avait été un prêtre pieux, un missionnaire selon le cœur de Saint Vincent. C'est ce qui avait décidé le P. Boré à placer M. Denis sur le chandelier de Saint-Lazare, comme visiteur de la province. M. Denis passait pour être un des docteurs mystiques de la Compagnie : la vie intérieure ne semblait pas avoir beaucoup de secrets pour lui ; il dirigeait beaucoup de personnes, prêtres, sœurs et laïques. Il avait un grand respect des choses de Dieu, une grande dévotion pour le très Saint Sacrement, le Sacré-Cœur et la Sainte Vierge. On aurait dit qu'il était en adoration perpétuelle devant Notre-Seigneur, tellement souvent on le voyait à la chapelle. Il aimait la Congrégation et sa vocation de tout son cœur, et il ne pouvait comprendre qu'on la quittât ; lui, pourtant si doux, ne savait quels termes employer pour flétrir les lâches qui désertent. Il était fidèle observateur de la règle : toujours levé à quatre heures, il ne perdait pas son temps en conversations inutiles, soit dans les chambres, soit dans les corridors, ne recevant et ne faisant pas de visite, même à ses confrères : c'était un vrai char-

treux à la maison ; son amour du silence était proverbial ; il n'avait sans doute pas fait vœu comme Saint Alphonse de ne jamais perdre une minute (nous n'en savons rien) ; dans tous les cas, il agissait comme s'il avait fait ce vœu et dans les ordonnances des visites canoniques, il recommandait le travail aux missionnaires, disant souvent que ce qui perd les confrères, c'est l'oisiveté, ne plus étudier la théologie, ne plus lire de livres de piété, perdre son temps à lire les journaux ou à converser inutilement au parloir ou au dehors. Nous verrons plus loin quelques-uns de ses rapports de visite : ils sont sages, mesurés, pleins de l'esprit de saint Vincent. Evidemment, M. Denis ne put aller visiter toutes les maisons de sa province, par exemple celles de l'île Bourbon et de l'île Maurice. A son âge, à cette époque surtout où les voyages étaient si longs et si pénibles, une pareille visite l'aurait tué. Mais nous verrons que le Supérieur Général y suppléa par des commissaires extraordinaires. Les autres maisons plus rapprochées et plus faciles à atteindre, furent visitées régulièrement, tous les ans, *singulis annis*, comme le porte la règle du visiteur qui lui permet toutefois de ne le faire que tous les deux ans ; mais M. Denis visitait au plus parfait et dans chacune de ses visites, il apportait l'or de sa charité, l'encens de son édification, la myrrhe de sa régularité ; aussi, le bon Dieu le rappela-t-il à Lui le jour de l'Épiphanie 1877, et M. Denis s'en alla visiter le Ciel et y offrir à Jésus, non plus petit enfant, mais roi du ciel, ce qui est symbolisé par l'or, l'encens et la myrrhe des Mages, c'est-à-dire ses hommages au Dieu, au Roi, au Prêtre éternel.

La nomination du successeur de M. Denis comme visiteur ne traîna pas longtemps ; M. Denis était mort le 6 janvier, il fut remplacé le 8. C'est que M,

Boré était homme de conscience professionnelle ; il estimait que l'un de ses premiers devoirs était de nommer de bons sujets aux charges de la Compagnie et de les nommer le plus vite possible, parce que, ordinairement, ce n'est pas bon de laisser une charge sans titulaire ; souvent, les déchéances d'une maison ou d'une province venant de ce qu'on les laisse trop longtemps sans tête ; du reste, pour la question du visiteur de l'île de France, le P. Boré n'avait pas besoin d'être stimulé par les assistants ; il avait son homme pour ainsi dire *in petto* ; aussi quand l'occasion fut venue, quand la mort laissa la place vacante, le P. Boré proposa aussitôt à ses assistants M. Fiat, qui était déjà assistant de la Maison-Mère.

C'était un très bon choix, M. Fiat n'avait pas la notoriété de certains supérieurs de Grands Séminaires habitués à traiter avec les évêques et les vicaires généraux ; il n'avait pas été mis en évidence par des retraites sacerdotales ; il avait toujours mené la vie cachée à Saint-Lazare ; mais il avait l'esprit de Saint Vincent, il avait les qualités que les règles requièrent d'un visiteur ; il était très uni à Dieu ; il avait cette familiarité avec Dieu dans l'oraison, qui permet d'obtenir les grâces nécessaires pour bien gouverner ; il exprimait en lui d'une façon plus qu'ordinaire le gouvernement de Notre-Seigneur, pratiquant surtout l'humilité, la douceur, la charité. Il savait, en temps et lieu, tempérer la bénignité par la sévérité. Il était l'exemple de tous et attirait à la vertu et à l'observance de la règle, plus encore par sa vie que par ses paroles, lesquelles cependant étaient très efficaces. Il avait une grande connaissance des choses de la Congrégation. Il connaissait les Archives de la petite Compagnie, presque aussi bien que le Secrétaire général. Il était soucieux du bien commun, très

exercé dans les choses spirituelles. Il n'avait pas beaucoup à s'occuper des affaires temporelles, car alors (comme peut-être en d'autres temps), la caisse de la procure provinciale n'était pas très garnie et était surtout régie par la procure générale. Enfin, M. Fiat était dur au travail et doué de générosité et de constance pour entreprendre et mener à bonne fin les devoirs de sa charge. Aussi, quand on voulut caractériser cette période de sa vie, on fit une image qui montrait qu'il avait pratiqué, étant visiteur, les vertus de saint Dominique et de saint François.

Il ne sera pas déplacé à ce sujet de dire brièvement comment on symbolisait à cette époque les différentes circonstances de sa vie ; on était dans l'usage alors de faire des fêtes de famille qui entretenaient la bonne harmonie parmi tous les confrères. Voici donc comment on rappelle les principales étapes de M. Fiat.

Sa naissance (29 août 1832) était représentée par une étoile, les initiales A F, une belle gerbe de fleurs et un portrait de Saint Vincent, dont il devait être le successeur. La devise qui résumait la future vie de M. Fiat était : « Je rassasierai les pauvres de Sion, je revêtirai ses prêtres de salut et ses saints tressailliront d'allégresse. » Cela montrait combien le nouveau-né devait être bon pour les pauvres, plein de cœur pour les prêtres, les clercs et les frères de la Congrégation, et réjouir par là le ciel et la terre.

Son baptême (30 août 1832) était rappelé par une cuve baptismale survolée d'une colombe. Comme de juste, il y avait son saint patron, saint Antoine ; mais sûrement il dut protester, car on avait mis saint Antoine de Padoue et non pas son véritable patron : saint Antoine l'Ermite. La devise était : O Jésus, douceur de mon cœur, joie de mon âme. On n'avait pas de mal à montrer que M. Fiat avait toujours été

fidèle aux promesses de son baptême et qu'il avait toujours bataillé ferme contre le diable, ses pompes et ses œuvres. Le Père Fiat verra des pompes de Satan même en certaines manifestations qui ne le paraissent pas comme telles aux yeux de tous, par exemple dans les expositions, les musées, où il n'est jamais allé et où il préférerait qu'on n'allât pas.

Sa première communion (24 mars 1844), était montrée aux yeux par l'ange gardien de M. Fiat, le conduisant à la Table sainte et il y avait cette devise : « Les anges s'approchèrent de Jésus et ils lui servaient la nourriture. » Il n'était pas difficile de montrer comment M. Fiat avait vraiment traité l'Eucharistie comme un pain angélique et avait toujours apporté à la table sainte la pureté et la piété des Anges.

Sa confirmation (2 juin 1844) fut manifestée par une ancre et le portrait de Jésus au jardin des Oliviers. De la bouche de Notre-Seigneur sortaient ces paroles : « Oui, mon père, oui » et au-dessus était inscrit : « Fiat du Sacré-Cœur ». Peut-être a-t-on voulu par cette relation entre la confirmation et l'agonie de Notre Seigneur, symboliser la force que donne le Sacrement, force qui consiste surtout à supporter les peines de la vie, à dire : Fiat, à tout ce que Dieu permet. Quoi qu'il en soit, de la relation entre le signe et la chose signifiée, il est incontestable que M. Fiat a bien réalisé son nom et qu'il a dit souvent : Fiat, en des circonstances bien pénibles pour son cœur.

L'entrée au Grand Séminaire de Saint-Flour (5 octobre 1853) est indiquée par une croix, une ancre, un cœur, symbolisant sans doute les trois vertus théologiques, que M. Fiat avait déjà bien pratiquées, mais qu'il pratiquera encore plus, à partir de cette épo-

que : foi à l'abri des erreurs modernistes, confiance inébranlable même quand tout semblait périr, charité tendre pour Dieu et les hommes. Un saint Thomas d'Aquin devant le crucifix avec cette parole : « Cette divine croix m'a tout enseigné, tout dévoilé » personnifiait bien la dévotion que, sans doute, dès Saint-Flour, mais certainement plus tard, M. Fiat a eue pour l'Ange de l'École et pour sa Somme théologique. Sans avoir été reçu docteur à Rome ou ailleurs, M. Fiat a possédé, a exploité la doctrine de saint Thomas beaucoup plus que maint docteur : la Somme a été pour lui une mine inépuisable d'où il a tiré à toutes les époques de sa vie des trésors incomparables.

On rappela la Tonsure (3 mars 1855), par l'image de saint Bernard à qui Notre-Seigneur apparaît chargé de sa croix et à qui il dit : « Pour celui qui m'aime, ce joug est doux, ce fardeau léger. » Que ce soit à partir de la Tonsure ou après que M. Fiat ait commencé à aimer saint Bernard, peu importe ; le fait est qu'il l'a beaucoup aimé, qu'il a beaucoup lu ses ouvrages, qu'il s'en est nourri, qu'il a imité son onction, qu'il a beaucoup prêché à ses confrères, comme Bernard à ses religieux et que par ses conférences, soit d'assistant, soit de visiteur, soit plus tard de Supérieur général, il a fait un bien immense à ses confrères, les a encouragés, stimulés, relevés, entraînés vers le bien, jouant le rôle d'un véritable conducteur d'âmes. C'est bien le P. Fiat qui a su rendre à beaucoup le joug de sa vocation bien doux et le fardeau léger, comme le portait la devise rappelant sa tonsure.

Nous n'avons rien retrouvé concernant les ordres mineurs de M. Fiat. A-t-on passé sous silence cet événement ? C'est peu probable. Nous retrouverons

peut-être plus tard un vestige de cet événement. Si quelques confrères ou quelque sœur en avaient connaissance, nous leur serions bien reconnaissant de nous communiquer ce qu'ils posséderaient à ce sujet.

Son sous-diaconat (15 février 1856), fut représenté par un lis enveloppant une croix, image de la pureté vouée par M. Fiat et pratiquée par lui, grâce à la Croix, à la mortification de ses sens. Il y avait une image de St Louis de Gonzague, modèle et patron des âmes chastes, et au-dessous, la prière suivante : « Aimable saint, je me mets spécialement sous votre protection, soyez mon patron, le gardien de mon innocence, et obtenez-moi la grâce d'imiter votre ferveur, votre pureté et votre modestie. » Le bon Père Fiat est resté toute sa vie un petit saint Louis de Gonzague, même dans l'âge mûr et dans la vieillesse, et cela constituait un des charmes prenants de l'aimable assistant, de l'aimable visiteur, plus tard de l'aimable Supérieur général.

On a symbolisé son diaconat (17 mai 1856) par le Saint-Sacrement dans l'ostensoir et par saint Stanislas Kostka, tenant Jésus entre ses bras : c'est sans doute pour montrer que le diacre a le pouvoir de porter Notre-Seigneur Eucharistique ; le Saint Sacrement exposé rappelle aussi la grande dévotion que M. Fiat, assistant et visiteur, avait, et qu'il aura plus tard comme Supérieur général, pour la sainte Eucharistie, les visites au Saint-Sacrement, qu'il ne manquait pas, toutes les après-midi, et pendant lesquelles il se tenait comme un petit Stanislas Kostka.

M. Fiat n'étant entré dans la Congrégation (26 février 1857) qu'après son diaconat, on comprend que l'image de sa vocation vienne après les précédentes ; le saint qui a servi à symboliser cette période de sa vie a été saint Joseph. Nous avons déjà admiré com-

ment les autres événements avaient été assez bien caractérisés par le choix de tel ou tel saint ; ici, nous devons convenir que le choix est parfait, car M. Fiat a été pendant sa vocation, surtout dans les charges qu'il a remplies, une image aussi parfaite que le permet la faiblesse humaine du bon saint Joseph ; il lui confiera plus tard la Congrégation de la Mission et il en fera le pourvoyeur des vocations, rôle que le chef de la Sainte Famille a bien rempli pendant le généralat de M. Fiat ; la devise qui se trouve au-dessous de l'image de saint Joseph est la suivante : « Allez à Joseph, c'est le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi le Chef de sa famille », on pouvait bien dire, proportion gardée, la même chose du Père Fiat ; il sera toute sa vie, dans la Compagnie, un serviteur fidèle et prudent, et plus tard il gouvernera la famille de Saint Vincent, comme saint Joseph a gouverné la Sainte Famille, et il aura à cœur de faire de la double famille à lui confiée une petite sainte Famille. C'est peut-être pour cela qu'il sera beaucoup béni et quelques-uns ont dit (nous le rapportons par scrupule d'historien) que si les bénédictions ont paru moins abondantes à certaines époques de l'histoire de la Congrégation, cela vient peut-être de ce que l'on s'est écarté, par ci, par là, des principes et des moyens surnaturels de M. Fiat, ayant peut-être recours un peu trop à des principes et des moyens naturels. Nous enregistrons purement et simplement cette parole.

L'image de son ordination sacerdotale représente une Croix et le Sacré-Cœur. La Croix rappelle la messe que le P. Fiat a si bien dite toute sa vie, dont il a si bien parlé dans ses conférences, qu'il a cherché avec tant d'insistance à faire bien dire à Saint-Lazare ; messe basse, qu'il disait avec tant de piété

et une sage lenteur, et qu'il recommanda si souvent de ne pas dire trop vite ; messe chantée, qu'il était heureux de célébrer tant qu'il le put, avec une voix suave, quoique pas toujours juste, et des cérémonies exécutées avec modestie et selon les rubriques. Le Sacré-Cœur qu'on a représenté dans l'image rappelant son ordination sacerdotale, symbolise la grande dévotion qu'il a toujours eue et que, dès le début de son généralat, il cherchera à développer dans la Compagnie, particulièrement par la consécration au Sacré-Cœur qu'il fit approuver par l'Assemblée de 1890. M. Fiat a été un prêtre selon le cœur de Jésus.

Nous arrivons à ses vœux (27 février 1859). Sur l'image qui rappelle cet événement, il y a une colombe immolée sur une croix. On trouvait beaucoup autrefois de reproductions semblables. On n'en voit plus beaucoup maintenant. Peut-être cette image paraît un peu maniérée, alambiquée. A côté de cette croix et de cette colombe, il y a Jésus regardant le Ciel, avec des yeux qui semblent se perdre dans l'infini. Au-dessus, on lit : « Intérieur de Jésus » ; au-dessous : « Toute la sainteté est dans ce seul regard, toute la perfection dans ce seul mot : Fiat. » Cette reproduction est peut-être une de celles qui sont le moins bien réussies, en ce sens qu'elle manque ou semble manquer de la simplicité que M. Fiat a tant aimée. Quoiqu'il en soit, il y a une idée juste, à savoir l'imitation de Jésus que M. Fiat a cherché à reproduire, imitation qui semble se renfermer dans la soumission pure et simple à la volonté de Dieu : Fiat, côtoyer la Providence, se soumettre à elle. Au fond, ce regard de Jésus qui se perd dans les profondeurs inaccessibles à la simple nature, c'est l'image de cette simplicité et droiture par lesquelles le regard, l'âme de M. Fiat sont allés droit à Dieu.

Pour représenter M. Fiat assistant de la Maison-Mère, on a été chercher Saint Alphonse de Liguori. Le visage du saint Fondateur des Rédemptoristes est un peu austère et à ce point de vue, il rappelle peut-être moins bien l'amabilité, la douceur, le charme, l'attrance de M. Fiat assistant. Mais, autres sont les saints, autres sont quelquefois les images qu'on en fait. Saint Alphonse a été plus doux, plus aimable qu'il le paraît sur cette reproduction ; à ce titre, on a bien fait de le choisir pour représenter M. Fiat assistant de la Maison-Mère ; d'autant plus que le bon saint Alphonse a beaucoup aimé la sainte Vierge et en a parlé suavement, ce qu'a fait également M. Fiat, dans ses conférences sur la Médaille miraculeuse qui sont ravissantes, et qui feraient un bien immense si elles étaient publiées, de façon à faire un tout compact, par exemple un commentaire des Litanies de la Sainte Vierge ; on aurait là le pendant du « *Salve Regina* » commenté par saint Alphonse.

Nous arrivons maintenant à l'image qui rappelle sa nomination de visiteur. Le texte dit : Visiteur de la province de France ; il eut été plus exact de dire de la province de l'île de France. Sur cette image, on voit saint Dominique et saint François se visitant et se donnant le baiser de paix et au-dessous sont écrits ces mots : « Pères bien-aimés, intercédez pour nous qui avons recours à vous. » Cette image peint bien la manière dont M. Fiat a fait les visites dont il a été chargé. Saint Dominique et saint François sont les Pères de deux grands Ordres qui ont contribué beaucoup à éclairer et à échauffer la chrétienté. Or, les visites de M. Fiat produisaient toujours ce double effet ; il éclairait ses confrères sur ce qu'ils devaient faire et par ses exhortations, sa bonté, sa douceur, il échauffait leur cœur et les amenait à faire

des efforts : c'était à la fois un chérubin et un séraphin, une lumière comme saint Thomas, fils de saint Dominique, un foyer de chaleur, comme saint Bonaventure, fils de saint François. Les rapports de visites que nous avons conservés et dont nous parlerons à propos des maisons visitées donnent bien cette double impression. Ses visites ont fait du bien ; elles n'ont pas tout chambardé, elles ont cherché, au contraire à tout concilier, à tout arranger, à tout pacifier. La discrétion qu'il gardait sur les rapports qu'on lui faisait a été cause que la paix, l'union, l'harmonie régnaient après son passage. D'autre part, son zèle rappelait avec force ce que la règle demandait. Il y a cependant une chose sur laquelle le bon Père Fiat a dû protester quand il a vu l'image de saint François et de saint Dominique (La protestation que nous enregistrons n'est qu'une hypothèse, mais c'est une hypothèse vraisemblable). Il nous semble que lorsque M. Fiat a vu sur l'image les deux saints s'embrasser debout, il a dû s'écrier : « Oh ! comment ! mais on ne doit pas s'embrasser debout ! il faut le faire à genoux ! c'est la règle. N'imitons pas le mauvais exemple que nous donnent saint François et saint Dominique et pour obéir à saint Vincent notre Père, mettons-nous à genoux d'abord, et puis, embrassons-nous de tout cœur. »

M. Fiat, Supérieur général, a plusieurs fois retracé aux visiteurs ce qu'ils devaient faire ; il l'a fait en particulier dans quatre circulaires spéciales, en 1880, 1882, 1900, 1912. On pourrait rappeler ses recommandations et montrer qu'il a commencé, étant visiteur, à mettre en pratique ce qu'il a recommandé plus tard, étant Supérieur général, aux visiteurs ; mais cela nous entraînerait trop loin ; contentons-nous d'un seul point concernant l'autorité des visiteurs. M.

Fiat connaissait bien les décrets, et il avait souvent médité le décret 382 de l'Assemblée 1685, qui souhaite que lorsque la Congrégation aura grandi, on organise les provinces de façon à ce que les visiteurs aient la possibilité d'observer leurs règles. Ce décret avait été rappelé en 1874. Or, les provinces de France n'étaient pas organisées de façon à avoir, comme celles de l'étranger, un séminaire, des études et le pouvoir pour les visiteurs de placer et déplacer leurs confrères. Il y avait là une infériorité pour les visiteurs français. M. Fiat, Supérieur général, aborda ce point dans sa circulaire de 1880 aux visiteurs et voici ce qu'il en dit : « Je touche ici un point délicat sur lequel je dirai toute ma pensée. Saint Vincent jugeait utile de multiplier les séminaires internes... Il en ouvrit trois en France : Saint-Lazare, Cahors et Richelieu. M. Alméras en établit un autre à Lyon, et M. Jolly en fonda trois : ceux de Saint-Méen, d'Angers et de Toul, ce dernier peu après transféré à Dijon. Ces dignes supérieurs réalisaient ainsi le vœu de plusieurs assemblées générales, qui désiraient voir un séminaire interne dans chaque province, afin d'assurer leur autonomie et leur fonctionnement régulier, etc.. » Constatons en passant, que M. Fiat, Supérieur général, n'a pas fait ce qu'il désirait, ce qui prouve, une fois de plus, que les supérieurs ne font pas toujours tout ce qu'ils veulent, ou bien qu'ils changent parfois d'idée par suite de difficultés auxquelles ils n'avaient pas songé auparavant.

Après avoir parlé des visiteurs de la province de l'île de France, il faut parler des maisons qui constituaient cette province de 1874 à 1878. Il y en avait une à l'île de la Réunion, deux à l'île Maurice, une en Espagne, Saint-Louis-des-Français ; une en Bretagne, Rennes ; une dans la banlieue de Paris, Dran-

cy, et une dans Paris, Sainte-Rosalie. Il sera intéressant de les passer en revue, de parler des confrères qui se sont fait remarquer par leur sainteté et de rappeler brièvement les principaux événements qui se sont accomplis pendant cette période.

L'île de la Réunion (autrefois : île Bourbon), où nous avons le petit séminaire en 1874 avait vu les Missionnaires depuis longtemps. On signale en 1665 MM. Montmasson et Bourrot ; en 1677, MM. Jourdié et Roguet ; mais ce n'était qu'en passant ; quand la Mission de Madagascar fut dispersée, la colonie de Bourbon s'augmenta ; mais la Congrégation n'était pas chargée officiellement de l'île ; il y eut des prêtres des Missions-Etrangères, en 1698 ; des prêtres séculiers en 1702 ; ce ne fut qu'en 1711, que le Saint-Siège offrit la Mission à la Congrégation. M. Bonnet accepta et, en 1712, le Pape Clément IX érigeait l'île en préfecture apostolique. Jusqu'à la Révolution, neuf confrères furent successivement préfets apostoliques. Nous étions chargés de 8 paroisses . Nous n'avons pas à faire l'historique de cette belle Mission. Rapportons seulement ce témoignage du gouvernement français en 1782 : « Les disciples de saint Vincent sont actifs, laborieux, ordinairement pleins de zèle et de piété. Ils ont beaucoup d'ordre et de méthode dans ce qu'ils font ; mais on trouve rarement chez eux des talents étrangers à leurs fonctions. Ils ont beaucoup de solide et rien de brillant, heureuse médiocrité qui leur ôte tout moyen de s'occuper d'autre chose que de leur devoir, qui les empêche de donner prise à l'envie et assure peut-être la perpétuité d'un corps qui sera toujours utile, s'il conserve l'esprit de son pieux instituteur. » D'autre part, le même rapport disait que « les terres les mieux cultivées sont celles confiées aux frères coadjuteurs de la

Mission ; la manière dont ces frères conduisent les noirs est un modèle. »

Depuis la Révolution, on n'avait envoyé personne à la Réunion, et le dernier survivant, M. Minguet, mourut en 1841. Or, en 1861, l'évêque de Saint-Denis (Réunion) nous appela et le P. Etienne envoya M. Pémartin. Il s'agissait surtout de préparer un clergé indigène par un petit séminaire d'abord, puis, plus tard, par un grand séminaire. Signalons qu'en 1862, il fut question pour la Congrégation de reprendre Madagascar et que le Grand Conseil se montra tout disposé à accepter une Mission « fondée par saint Vincent et tant aimée par lui. ». A l'époque où nous sommes, le petit séminaire de Saint-Paul dirigé par M. Jean Debruyne était sur le point d'être abandonné de nous ; Monseigneur nous offrait un autre établissement et une paroisse ; le P. Boré n'accepta pas, en alléguant que les confrères n'aimaient pas beaucoup les paroisses, et qu'on avait grand besoin de personnel en France ; un des premiers actes du P. Boré fut donc d'abandonner la mission de la Réunion. Les sœurs restèrent et, plus tard, en 1885, M. Fiat s'autorisa de cet exemple pour montrer que les sœurs peuvent être en une mission sans les Lazaristes, et il ajoutera, paraît-il, d'après une note de nos Archives, qui n'est pas signée et qui est peut-être de M. Milon ; « Quel dommage qu'on ait quitté la Réunion ! »

Près de cette île (à 40 lieues marines), se trouve une autre île, appelée autrefois île de France, maintenant île Maurice. Elle fut aussi le théâtre du dévouement des confrères. Dès 1722, nous y avons 5 paroisses. Après la Révolution, il n'y a plus de confrères. En 1837, un missionnaire, qui se rendait en Chine, fut obligé de séjourner quelque temps à l'île Maurice ; il donne, dans une longue lettre publiée

alors dans les *Annales*, des détails très intéressants sur le bien que les confrères y ont fait et sur le souvenir qu'ils ont laissé. En 1872, l'évêque de Port-Louis (île Maurice) s'adressa à la Congrégation pour avoir des Missionnaires. Il exposa qu'il y avait beaucoup de Chinois, tous païens, et qu'il faudrait des Missionnaires connaissant leur langue. On songea à M. Glau, qui avait été en Chine, et qui avait dû rentrer en France, pour cause de santé. M. Glau était alors à Loos ; il se déclara prêt à partir et il partit à la maison appelée « Les Pailles ». Le ministère auprès des Chinois n'était pas de tout repos, parce que ces gens parlaient divers dialectes et qu'il n'était pas facile de les atteindre ; en somme, le bien à faire était très problématique, les païens étaient récalcitrants ; aussi l'on rappela M. Glau, dont la santé du reste s'affaiblissait, et l'on jugea qu'il était inutile de continuer l'œuvre des Chinois. Il resta trois missionnaires aux Pailles, qui s'occupèrent exclusivement des indigènes de l'île.

En 1875, on ouvrit une seconde maison dans l'île Maurice, au lieu dit « Les Bamboux ». La supériorité, de 1875 à 1878, fut successivement exercée par MM. Caillau, Castelly et Beckman. Une lettre, adressée le 8 décembre 1875, par M. Paillard au Père Boré, donne des détails consolants sur les habitants. Jusqu'ici, ces pauvres gens avaient été privés de secours spirituels, faute de prêtres ; depuis que les Missionnaires les évangélisent, ce sont eux qui donnent le plus de consolations à l'évêque. Baptêmes, communions se multiplient. C'est un spectacle bien consolant de voir ces pauvres gens se réunir tous les soirs à l'église pour faire la prière en commun. Ils ont grand désir d'avoir une église plus solide et plus vaste que l'actuelle. On a organisé une loterie de

50.000 billets à 1 fr. 25. Tout le monde travaille pour la nouvelle église. « Vous seriez surpris et édifié de voir les hommes, les femmes, les enfants partir avec la pioche et la hache au milieu des plus grandes chaleurs et ne compter pour rien les plus grandes fatigues. Ils oublient leur peine en chantant en masse et à tue-tête de vieux airs créoles, malgaches et cafres. »

Le P. Boré avait projeté d'envoyer à l'île Maurice M. Devin comme commissaire extraordinaire en 1878 ; mais sur ces entrefaites survint la mort du Supérieur général ; par le fait même, la patente du commissaire n'avait plus de valeur ; M. Devin resta donc sur la terre ferme et au lieu d'aller en Afrique, il vint en Europe pour l'Assemblée de 1878.

Passons comme lui en Europe et disons quelques mots de la maison Saint-Louis-des-Français, à Madrid, qui faisait partie de la province de l'île de France. L'œuvre de Saint-Louis-des-Français remonte au début du XVII<sup>e</sup> siècle ; elle fut fondée par Henri de Saureulx et confiée aux Pères de l'Oratoire jusqu'à la Révolution ; après la tourmente, elle fut rouverte et dirigée par des prêtres séculiers. Au point de vue spirituel, elle dépendait de l'aumônier de la Cour, Grand Patriarche des Indes ; au point de vue temporel, elle relevait de l'ambassade française ; c'était le gouvernement français qui présentait le recteur au gouvernement espagnol. En 1872, le gouvernement français proposa à la Congrégation de se charger de l'œuvre qui comprenait la chapelle Saint-Louis et un petit hôpital pour les Français de Madrid. M. Miel fut chargé des tractations. On tomba d'accord en 1874 et ce fut pendant le vicariat de M. Mellier que le premier supérieur fut choisi ; il s'appelait M. Oulieu, était né en 1830 au diocèse de Toulouse, était entré dans la Congrégation en 1853, avait

été successivement au Grand Séminaire d'Amiens, à celui de Cahors, à Carcassonne. Le nouveau supérieur eut toute sorte de difficultés. L'ancien recteur restait dans la maison. M. Oulieu était seul pour assurer un service absorbant ; sa présence n'était pas bien vue par quelques personnes ; des sœurs s'occupaient de l'église et de la maison, cela faisait parler. M. Oulieu demanda qu'on remplaçât les sœurs par des frères. M. Chevalier, assistant, appuya cette demande et l'on donna deux frères à M. Oulieu. Avec le temps et la patience, les difficultés s'apaisaient, l'œuvre partait bien, lorsque M. Oulieu fut emporté prématurément, le 17 avril 1875, par une fluxion de poitrine.

Aussitôt, M. Boré présenta trois noms à M. le marquis de Tamisier, sous-directeur au ministère des Affaires étrangères. Ce fut M. Alvernhe qui fut choisi comme recteur. Il était né en 1828, dans le diocèse de Rodez et était entré dans la Congrégation en 1855 ; il était en Algérie, quand il fut placé à Madrid. Le 14 juin 1875, le frère Barrière écrivait qu'il y avait opposition de la part des mêmes personnes qui avaient fait des difficultés à M. Oulieu. Il y eut quelques divergences entre M. Alvernhe et la Sœur Costes : celle-ci voulait transporter l'école des filles en dehors de Saint-Louis ; M. Alvernhe ne voulait pas. Le Supérieur général soutenait Sœur Costes. Le Gouvernement français appuyait M. Alvernhe. Pour trancher ces difficultés, M. Boré songea à changer M. Alvernhe ; l'ambassade française s'y opposa. M. Boré nomma un nouveau supérieur, M. Carles ; M. Alvernhe restait recteur et administrateur. Le démêlé entre la Congrégation et le Gouvernement ne se termina qu'après la mort du P. Boré, sous le généralat du Père Fiat, qui fut peut-être moins intransigeant que

son prédécesseur. M. Alvernhe travailla avec l'ambassadeur à construire au *barrio de Salamanca* un hôpital français plus convenable et plus grand que celui qui existait à Saint-Louis. L'inauguration officielle en fut faite le 17 janvier 1881, en présence du Roi et de la Reine d'Espagne ; cette même année, d'un commun accord, l'offre de démission de M. Alvernhe, qui remontait à quelques années, fut acceptée et M. Alvernhe fut placé à Nice.

La province de l'île de France ne comprenait pas seulement des maisons à l'étranger ; elle en comptait aussi en France. La maison de Rennes en faisait partie. En 1875, l'archevêque de Rennes avait demandé des Missionnaires au Supérieur général. Le P. Boré avait accepté d'en donner et il avait nommé M. Claverie de Paul, premier supérieur de la nouvelle fondation. M. Claverie était né en 1831 à Pouy (Saint-Vincent-de-Paul) de Jean Claverie et de Jeanne-Marie de Paul ; c'était un descendant de la parenté de notre saint fondateur. Il était entré dans la Congrégation en 1854, avait été successivement à Montpellier, Tours, Evreux, Vichy, Saintes, Paris et Angers : les changements étaient fréquents à cette époque, sans doute pour ne pas s'attacher aux maisons et aux personnes. Le P. Boré en annonçant cette fondation à la Compagnie disait « qu'il y avait là pour notre zèle un champ vaste et fécond en fruits de salut, comme aussi, selon toute probabilité, ajoutait-il, en vocations apostoliques. » Plus tard, le même supérieur général disait : « Dans la catholique Bretagne, dont le champ, fertile en vocations, nous est ouvert par la fondation de Rennes, les confrères donnent avec bénédiction des missions et des retraites qui leur gagnent les sympathies du clergé et du peuple. » On donnait aussi des retraites aux marins, près de Saint-Malo. Ici, comme

en d'autres endroits, on se plaignait que le ministère auprès des sœurs et de leurs enfants, empêchait de se livrer, comme on l'aurait voulu, à l'œuvre des missions. Il y avait peu d'ouvriers et une grande moisson. M. Claverie de Paul mourra prématurément à 52 ans, usé par un travail accablant.

Quittons la Bretagne, et entrons enfin dans ce qui était géographiquement l'île de France. Nous sommes dans la banlieue de Paris, à Drancy. En 1872, Madame la Baronne de la Doucette avait prié le P. Etienne de donner un missionnaire pour desservir la paroisse de Drancy, où elle avait son château, et dont elle avait restauré l'église, ruinée pendant la guerre ; la même fondatrice établissait un orphelinat de filles confié aux Sœurs et fixait à Drancy, en mémoire de sa fille décédée, un but de rendez-vous pour les jeunes filles de la Capitale. Cela devint l'archiconfrérie des patronages, sous le vocable de Notre-Dame Auxiliatrice. D'autre part, l'archevêque de Paris invitait M. le Supérieur général à établir une maison de missionnaires pour évangéliser la banlieue, qui n'était pas encore rouge, mais qui était délaissée, faute de prêtres. Le P. Etienne accepta et nomma M. Huriez à ce poste. M. Huriez fut placé ailleurs au bout de quelques mois, et après plusieurs nominations qui n'aboutirent pas, on fit choix de M. Edouard Mott pour être supérieur et curé de Drancy.

Ce digne confrère était né en 1845, à Paris. Son père avait été d'abord au Grand Séminaire de Carcassonne, puis, reconnaissant qu'il n'avait pas de vocation, était entré à l'Université ; sa mère avait eu également des velléités de se consacrer à Dieu, chez les Filles de la Charité, mais ce projet n'avait pas abouti. Par suite de circonstances particulières, du milieu où ils vivaient, le père et la mère avaient oublié

les pratiques religieuses et leurs enfants ne furent baptisés qu'à un âge déjà avancé ; Edouard travailla toute sa vie à ramener sa famille à Dieu ; il y réussit pleinement pour sa mère et son beau-frère ; il eut toute sa vie un gros chagrin de n'avoir pu amener son père au degré de retour à Dieu qu'il avait obtenu pour les autres. Cependant, il avait confiance en la miséricorde de Dieu et il multiplia les sacrifices, espérant que Dieu avait accordé par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de la Sainte Vierge, des grâces de choix à son père à l'heure de la mort.

Edouard Mott, guidé et stimulé par son père, fit d'excellentes études secondaires ; il fut reçu bachelier ès-sciences avec mention bien, ce qui était alors une chose remarquable. Ce succès fut la cause occasionnelle d'une petite légende qui se créa sur le nom de notre confrère ; on répandit le bruit qu'il avait été à l'école polytechnique et qu'il en était sorti premier ; et sur la fin de sa vie, dans une répétition d'oraison fort touchante, M. Mott s'accusa publiquement de n'avoir pas suffisamment protesté contre cette légende. Cet acte d'humilité était digne d'un vrai fils de saint Vincent.

Le jeune Mott fréquenta le monde comme les convenances l'y obligeaient ; mais il s'y montra toujours digne, réservé, pudique, prenant toutes les précautions pour éviter les influences dangereuses ; de cette lutte contre le monde, il gardera, même à un âge mûr, de petits procédés qui friseront la manie : ainsi, chez les sœurs, quand il y aura une glace dans la chambre à son usage, il la couvrira d'un journal, ou d'un essuie-mains, pour n'être pas distrait par la vue de son visage et pour ne penser qu'à marcher en la présence de Dieu.

Vers l'âge de 18 ans, il songea à se donner à Dieu ;

mais il dut lutter avec une grande énergie, car il se heurta aux résistances de sa mère qui l'aimait tendrement et qui lui fit des scènes pénibles, déchirantes pour le retenir près d'elle. Enfin, grâce aux prières, aux sacrifices d'Edouard et de sa sœur qui devait se faire Fille de la Charité, la mère consentit à ce que son fils entrât à Saint-Sulpice. Là, du moins, le sacrifice ne serait pas complet, car l'abbé Mott devait passer avec elle le temps des vacances. La pauvre mère s'acheminait doucement vers le sacrifice complet. Son fils l'aidait à cette ascension lente mais continue. Il l'amènera bientôt à entrer à la Visitation de Meaux ; mais ce n'était pas ce qu'il fallait à Madame Mott ; il lui fallait se dévouer pour les pauvres ; aussi, plus tard, grâce toujours aux encouragements de son fils, qui fut pour elle comme un père spirituel, elle entrera chez les Filles de la Charité et s'y dévouera trente cinq ans dans la maison d'Arcueil. A partir de ce moment, M. Mott n'embrassera plus sa mère. Il l'aimera toujours tendrement, mais il la traitera vraiment comme sa fille spirituelle, la confessant et la dirigeant vers les voies de la sainteté.

Nous avons dit que M. Mott était entré à Saint-Sulpice : il resta deux ans à Issy, 2 ans à Paris. Pendant ce temps, il reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat. Si l'on écrivait une vie développée de notre cher confrère, il serait édifiant de montrer comment toute sa vie il a réalisé ce que le Pontife lui a souhaité aux différentes étapes de cette montée vers le sacerdoce. Disons au moins, sans entrer dans les détails, que l'ordre d'exorciste n'a pas été pour lui, comme pour plusieurs, un ordre non exercé ; il a exorcisé plusieurs possédés du démon et nous avons dans nos archives des relations très développées des luttes que M. Mott dut engager avec le diable pour

le chasser du corps de ces infortunés. Il faut être saint homme pour remplir l'office d'exorcisté ; car il arrive parfois que le diable se tourne vers l'exorciste et dévoile à tous des misères inconnues ; cela n'est pas arrivé pour M. Mott, car il était homme de prière, de mortification, de pureté.

M. Mott se prépara saintement au sous-diaconat : Nous avons encore les notes intimes qu'il écrivit pendant les jours préparatoires à cette consécration totale. Sans doute, il ne faut pas juger d'un homme par les résolutions qu'il prend. Mais quand on voit longtemps après qu'il a gardé les résolutions prises, on peut dire que les sentiments qu'il a éprouvés n'étaient pas un simple feu de paille. Or, le bon M. Mott, relisant dans sa retraite de 1928, les résolutions qu'il avait prises en 1868, ne pouvait s'empêcher de dire : « Merci, mon Dieu, de m'avoir aidé. *Magnificat.* » Ce fut le 6 juin 1868 qu'il reçut le sous-diaconat ; 7 jours après, le 13 juin, il était reçu dans la Congrégation. Sa mère ne fit pas les mêmes difficultés. Elle vint trouver M. Icard, directeur de son fils. Le vénérable supérieur se contenta de lui dire : « Dieu veut votre enfant ; il est à Lui, avant d'être à vous » et la pauvre mère s'inclina et prononça le Fiat qui devait hâter l'ascension vers les sommets, dont nous avons parlé plus haut.

M. Mott a souvent raconté comment il fut admis chez nous. Il vint un jour, de bon matin, et demanda à voir M. le Supérieur général, le P. Étienne. Le frère de la porte lui dit que le Très Honoré Père se promenait suivant l'usage après déjeuner, dans la cour de Saint-Lazare et qu'il pouvait essayer de s'entretenir avec lui. M. Mott pénétra dans la seconde cour ; il remarqua un vénérable vieillard et s'avança vers lui en lui demandant s'il était le Supérieur gé-

néral. Alors, tout en se promenant de long en large, il lui raconta sa vie, il lui fit part de ses désirs, il lui montra les témoignages de ses supérieurs de Saint-Sulpice et il sollicita la faveur d'être admis. L'entretien dura longtemps. M. Mott s'humiliait d'avoir osé, lui, petit abbé, demander à M. le Supérieur général si la petite Compagnie était bien régulière, « car, disait-il, il ne voulait pas entrer dans une Congrégation tiède, déchuée de son esprit. » Le P. Etienne se mit à sourire de cette audace, et le rassura en lui disant que, par la grâce de Dieu, la règle était bien observée et en même temps, il l'encouragea fortement à rester toujours dans ces dispositions et à être un des champions de la perfection. Nous pouvons dire après coup que M. Mott a réalisé ce que lui souhaitait le P. Etienne. Sans doute, il aura de petites manies, des singularités, non pas contre la règle, mais en dehors de la règle ; par exemple, il se lèvera à 3 heures, au risque, malgré ses précautions, de troubler le sommeil des autres ; il manquera parfois de jugement pratique ; mais ce sera une erreur de l'intelligence, non pas un défaut de la volonté ; il aura toujours bonne intention, excellente intention ; par exemple, à un certain âge, il sera hanté de la pensée de la réforme de la Compagnie. Il prétendra y être encouragé par de prétendues visions de quelques Philothées. M. Mott agacera peut-être un peu ses supérieurs par ses longues conversations avec eux sur ce sujet ; mais, à supposer que M. Mott se soit trompé sur ce point, ce sont de ces petits grains de poussière qui recouvrent quelquefois de beaux tableaux et que Dieu laisse en ses serviteurs pour les empêcher de succomber à la complaisance, à l'orgueil.

Dans la même conversation avec le P. Etienne, au début de sa vocation, M. Mott s'enhardit, voyant la

bonté du Supérieur général, à lui demander de ne jamais le placer dans un Grand Séminaire, et comme le P. Etienne lui en demandait la raison : « C'est que, répondit M. Mott, j'aime tant la méthode de direction des Sulpiciens, qu'il me sera difficile de prendre celle des Lazaristes, et je serai peut-être un original, une note discordante. » Là encore, le P. Etienne l'encouragea et l'invita à se confier à la Providence. Nous verrons plus tard M. Mott dans les grands séminaires et nous aurons occasion de dire si M. Mott avait tort ou raison de craindre un échec dans cette œuvre.

Le P. Etienne demanda alors à M. Mott s'il avait encore des objections ou des questions à lui poser, et sur la réponse négative du jeune abbé, il l'embrassa et lui dit : « Je vous reçois dans la Congrégation de la Mission ; allez voir M. Chinchon, directeur du Séminaire, dites-lui ce qui s'est passé, ajoutez que je vous permets d'aller régler les affaires de votre mère et revenez le plus vite possible ; en passant à la porte, demandez au frère l'ordo de notre Congrégation et dites l'office comme nous. »

Tel est l'entretien du 13 juin 1868, que nous avons entendu raconter souvent par M. Mott. Notre cher confrère a-t-il brodé un peu sans s'en rendre compte ? C'est possible ; mais il l'a toujours raconté à peu près dans les mêmes termes.

Pendant son séminaire, M. Mott toujours préoccupé de l'avancement spirituel de sa mère, écrivit une très longue lettre, presque un mémoire, au confesseur de sa mère pour l'aider à se prononcer sur la vocation de celle qu'il aimait tant. C'est à ce mémoire que nous avons puisé la plupart des détails rapportés plus haut.

Au Séminaire, sous la direction de M. Chinchon, M. Mott se pénétra de l'importance de la méditation

et il en gardera toute sa vie une conviction profonde. C'est ce qui le déterminera plus tard à entreprendre ce grand travail du *Cours de méditations* à l'usage des prêtres et des frères de la Mission. Ce seul ouvrage suffirait à faire dire de M. Mott qu'il a bien mérité, qu'il a grandement mérité de la Congrégation de la Mission. On peut critiquer de petits détails ; il faut louer l'ensemble ; cela demanda à M. Mott une somme de travail inimaginable ; ses méditations sont pleines de l'esprit et des paroles de Saint Vincent, elles sont de nature à faire un bien immense à la petite Compagnie. M. Mott a fait beaucoup de bien pendant sa vie par ses exemples et ses instructions ; *defunctus adhuc loquitur*, mort, il continue ce bien par la nourriture solide qu'il nous donne tous les matins. Que Dieu l'en récompense dans le Ciel !

En 1869, le 25 août, M. Mott fut ordonné diacre et reçut la recommandation de prêcher la parole de Dieu. Il y sera fidèle toute sa vie. Il sera un prédicateur, un grand prédicateur, dont les prédications seront solides pour le fond, impeccables pour la forme, onctueuses pour le ton ; et de plus innombrables. Il prêchera 70 retraites sacerdotales, 17 retraites d'entrée au séminaire, 18 d'ordination, 134 retraites de sœurs. Nous n'avons pas pu reconstituer le nombre de ses retraites d'Enfants de Marie. Il sera toujours prêt à prêcher la parole de Dieu et il le fera en véritable apôtre.

Quatre jours après son ordination au diaconat, il était consacré prêtre pour toujours. Pendant 64 ans il montera à l'autel et offrira la victime sainte avec une ferveur et une dévotion admirables. Vraiment il a bien dit la Messe. Sa tenue, ses gestes, le ton de sa voix, tout impressionnait chez lui. Il était un ange à l'autel. Il vivra tous les jours sa messe et pendant

sa vie il sera prêtre et victime. Il orientera sa piété particulièrement vers le côté réparateur de la Messe : il fondera même dans ce but sa belle Association sacerdotale de réparation qui sera grandement louée par le Pape Pie X et par un grand nombre d'évêques. Sans doute, ici comme en d'autres œuvres, il manquera peut-être un peu de discrétion, il ne gardera peut-être pas le juste milieu ; petite tache qu'on peut reprocher à bien des saints, mais qui disparaît, entraînée par le courant de ferveur qu'ils provoquent autour d'eux. Nous reviendrons plus tard sur toutes ces œuvres : nous en raconterons l'histoire en son temps, s'il plaît à Dieu. Aujourd'hui, nous voulons seulement donner un petit portrait de l'âme de M. Mott. Il a eu toujours pour les choses spirituelles une sainte avidité, une gourmandise, si l'on veut, qui l'a poussé par exemple à se faire affilier au plus de Communautés possible, à recevoir le plus de privilèges possible, etc.

Après son ordination sacerdotale, M. Mott fut placé à Oran : il aimera à raconter plus tard toutes les aventures qu'il eut à cette époque ; un des charmes de notre excellent confrère était en effet de l'entendre en récréation : il avait toujours des récits qui rendaient sa compagnie extrêmement intéressante ; il racontait avec un talent incomparable sans la moindre faute de français. Il ne se fâchait jamais des doutes qu'on émettait sur l'authenticité de ses histoires, il acceptait joyeusement les taquineries. On l'accusait de préparer d'avance ce qu'il allait dire en récréation et d'amener habilement le sujet sur ce qu'il avait préparé ; si la chose est vraie, il n'y a pas grand mal à cela ; il y a même un souci louable d'édifier ses confrères, de leur rendre agréable ce temps de relâche et d'en faire vraiment un repos, une récréation pour

l'esprit afin qu'il puisse ensuite se remettre au travail plus dispos.

Il fit ses vœux à Oran. Nous n'avons pas à dire comment il les observa. Sa pauvreté et sa chasteté furent admirables. On lui a reproché d'avoir fait consister l'obéissance à amener ses supérieurs à lui permettre ce qu'il voulait et par conséquent à faire sa propre volonté. C'est une exagération. Qu'il ait quelquefois un peu trop pressé ses supérieurs à vouloir ce qu'il croyait être le plus pour la gloire de Dieu, c'est possible, mais c'était toujours pour une intention très droite. Nous verrons que dans sa vie il a eu l'occasion de faire des actes héroïques d'obéissance, quand ses supérieurs lui demandèrent certains sacrifices qui lui arrachaient les fibres de son cœur. Il le fit généreusement. M. Mott ne se contenta pas de ses vœux de communauté ; toujours préoccupé de la perfection, il y ajouta trois autres vœux, vœu d'humilité, vœu de victime, vœu du plus parfait.

M. Mott poussera les âmes sur la même voie de perfection ; il aura une grande influence au tribunal de la pénitence ; il ne craindra pas de faire monter les âmes vers les sommets ; il lui arrivera sans doute quelques mésaventures que nous raconterons en son temps ; il manquera peut-être de pondération ; il fera prendre des déterminations qui ne seront peut-être pas des plus justes. Quel est celui qui ne se trompe pas dans sa vie ? Dieu regarde surtout la bonne volonté ; or, M. Mott a toujours eu excellente volonté et pour quelques cas que l'on a critiqués, (c'est une question de savoir si ces critiques sont justes) qui dira le nombre d'âmes à qui il a fait un bien immense et qui lui en seront reconnaissantes dans le Ciel ?

En 1872, M. Mott fut placé au Grand séminaire d'Evreux : il y devint malade et sur une consultation

du médecin il se crut autorisé à cesser le Cours qu'il professait ; mais alors, on n'avait pas une foi infallible dans les dires du premier médecin venu : on fit donc examiner notre cher confrère par un second médecin, celui de la Maison-Mère, et M. Mott ne fut pas trouvé assez malade pour interrompre son Cours ; on le pria donc de retourner à Evreux et d'y continuer sa classe. C'est ce qu'il fit en fidèle missionnaire, soucieux de faire la sainte obéissance.

Sur ces entrefaites, on eut besoin d'un homme de dévouement pour occuper le poste de Curé et de supérieur à Drancy. On donna cette double charge à M. Mott. La position était un peu difficile, car la baronne de la Doucette avait ses idées, et M. Mott aussi, et le grand Conseil n'approuvait pas toujours les idées de l'une ou de l'autre. Ainsi un jour M. Mott avait soumis humblement un projet de circulaire adressée aux Dames ; le grand Conseil trouva ce projet inacceptable quant au fond et blâma également la forme ; M. Mott se soumit humblement et la circulaire ne fut pas envoyée. Plus tard M. Mott rêva d'établir à Drancy un petit séminaire ou école ecclésiastique. M. Chevalier assistant qui fut chargé de visiter Drancy constatait, le 11 novembre 1874, que ce projet n'avait pas abouti, et décida que l'on devait surtout s'occuper de missions dans la banlieue, objet premier de la fondation. M. Mott entra immédiatement dans les vues de l'assistant ; mais il demanda qu'on lui donnât un confrère apte aux missions ; M. Mott se jugeait peu doué pour cette œuvre. Le Supérieur général désigna alors M. Frontigny pour aider M. Mott. M. Frontigny était un Parisien comme son supérieur ; il était né en 1827 dans le 8<sup>e</sup> arrondissement, était entré en 1848 et avait été placé d'abord à Montdidier ; pendant qu'il était dans cette maison.

la guerre de Crimée éclata et l'on fit appel au dévouement des confrères qui désireraient être aumôniers de nos soldats. M. Frontigny s'offrit pour ce poste dangereux et on l'envoya en Orient ; il revint en France après la guerre, et fut placé à Loos, puis au petit séminaire de Montpellier et enfin à Paris, où il était pendant la guerre de 1870. C'est de là qu'on l'envoya pour donner des missions dans la région de Drancy. M. Mott, par un acte d'humilité bien louable, offrit alors au P. Boré de céder la patente de supérieur de Drancy à son nouveau confrère et de ne garder que celle de curé. Le P. Boré entra dans les vues de M. Mott tout en le louant de cette démarche ; c'est ainsi que M. Frontigny devint Supérieur et missionnaire avec M. Bru comme compagnon de mission et M. Mott resta simple curé.

La baronne de la Doucette eut des difficultés avec le P. Boré. Celui-ci aurait voulu que l'argent de la fondation fût déposé en lieu sûr pour assurer l'avenir dans le cas où la fondatrice viendrait à disparaître ; la baronne répugnait à ce procédé. Il fut question de fermer la maison, et malgré les efforts du vicaire général, M. d'Hulst, pour amener un terrain d'entente, le P. Boré après plusieurs tractations, avertit la fondatrice et l'archevêque de Paris que les missionnaires se retireraient le 1<sup>er</sup> juillet 1876. Nous avons une longue et belle lettre de M. d'Hulst où il regrette cette décision : il écrit en particulier « que les qualités personnelles de M. le Curé de Drancy (M. Mott) que le bien qu'il a fait dans cette paroisse et les services rendus par ses confrères à l'œuvre des missions, étaient autant de circonstances qui faisaient sentir plus vivement la perte du précieux concours que l'institut des Lazaristes apportait dans cette fondation au ministère des prêtres du diocèse de Paris ».

Les missionnaires se retirèrent donc ; les sœurs restèrent seules : elles y sont encore.

La dernière maison dont nous ayons à parler est en plein Paris, tout à fait dans l'île de France, c'est Sainte-Rosalie. La maison doit son existence à sœur Rosalie qui pressait souvent les hommes d'œuvres de faire quelque chose pour le quartier Saint-Marceau, alors fort abandonné. Des jeunes gens des lycées, des membres des Conférences de Saint Vincent de Paul fondèrent un patronage pour garçons et une œuvre de secours pour les Allemands qui étaient alors nombreux dans le quartier. On pria M. Le Rebours, Vicaire général, de vouloir bien prendre la direction de l'œuvre. Celui-ci voulant en assurer la perpétuité l'offrit à plusieurs communautés qui toutes refusèrent.

En 1860, il pria le P. Etienne de l'accepter ; le Supérieur général se laissa toucher, et M. Bourcheny fut nommé premier supérieur. La maison était située rue de Gentilly. En 1864, le catalogue mentionne M. Bodin Aimé, comme Supérieur. Il y eut pas mal de difficultés au début, car on ignorait la pensée exacte de l'archevêque de Paris sur cette œuvre, et on ne voulait rien faire contre ses intentions. M. Icard fit connaître en 1864 que Sa Grandeur approuvait pleinement cette œuvre. Peu après cette époque la ville de Paris expropria le terrain pour en faire l'avenue de la Sœur Rosalie ; on transporta l'œuvre où elle est actuellement. On bâtit une maison et une chapelle. M. Le Rebours aurait voulu transférer le tombeau de Sœur Rosalie dans la nouvelle chapelle ; mais la supérieure de la Compagnie s'y opposa ; M. Le Rebours fit mettre le portrait de Sœur Rosalie dans un vitrail.

En 1869, un décret impérial autorise la Congrèga-

tion à se rendre propriétaire des bâtiments. En 1870, M. Heard était supérieur de l'œuvre. Pendant la Commune, surtout du 22 au 26 mai, les missionnaires connurent de grands dangers : M. Fressange fut même emprisonné. Cependant M. Heard réussit à faire un peu de bien spirituel aux communards eux-mêmes dont un certain nombre reçut les sacrements à l'heure de la mort ; les alentours de la maison Sainte-Rosalie étaient jonchés de cadavres. Enfin, le 25 mai, les Versaillais vinrent dégager la maison et délivrer les pauvres missionnaires. Le 26 mai, M. Heard dit une messe d'action de grâces et l'on reprit le jour même les exercices du mois de Marie, interrompus depuis quelque temps.

Nous arrivons en 1874 : le patronage va bien, il y a une amélioration notable dans la tenue des jeunes gens ; il faut dire que pendant la Commune le colonel Serizier avait occupé la maison et les environs avec une troupe de filles et de garçons de 15 à 18 ans. La jeunesse avait beaucoup souffert moralement ; elle remontait peu à peu. La visite de cette époque souhaite un confrère de plus pour bien former la jeunesse. La visite de 1873, faite par M. Denis, constate que M. Heard a de bonnes qualités, qu'il s'entend parfaitement avec les confrères, qu'il est bien considéré dans le quartier et qu'il a beaucoup de travail. L'œuvre des Allemands était dirigée par M. Abels. On n'était pas d'accord sur la statistique des Allemands répandus dans le quartier : leur nombre a bien diminué, disait M. Heard ; il a augmenté, affirmait M. Abels. C'était le seul désaccord qui régnait entre les deux confrères, tous les deux dévoués à leur office. On s'occupait de réhabiliter les mariages et on le faisait gratis c'est ce qui avait frappé les communards en 1871 ; ils di-

saient : « Ces curés ne sont pas comme les autres, ici, on ne paie ni les bancs ni les chaises, on marie les gens pour rien ».

A cette époque, M. Heard fut placé à la Teppe et remplacé par M. Bessières Louis-Dieudonné. Né en 1834, à St-Ambroix, dans le diocèse de Nîmes, il était entré dans la Congrégation en 1857 et avait été successivement placé à Sens, Carcassonne et Constantine. La visite de 1876, faite par M. Denis, énumère les œuvres : un patronage de 265 garçons, une école de 180 filles confiée à des franciscaines ; l'œuvre des mariages en avait réhabilité 130 depuis le début de l'année et s'occupait de la réalisation de 400 autres : la sainte famille comptait 150 membres ; l'œuvre des Allemands avait pour directeur M. Kelz, très zélé ; la chapelle était très fréquentée ; M. Demion, prêtre du séminaire, venait donner un coup de main du samedi soir au lundi matin ; ses prédications étaient très goûtées.

La visite de 1877 est faite par M. Fiat. Son rapport est un modèle du genre. Il fait la description du terrain, de l'église, des bâtiments ; il constate qu'à cette époque il y a un bâtiment pour école de garçons, mais qu'il n'y a pas d'instituteurs ; il propose d'y mettre deux frères coadjuteurs. Les charges, les ressources temporelles, tout est bien précisé. M. Fiat a noté que 600 allemands ont fait leurs Pâques à Sainte-Rosalie, que les confrères sont surchargés par le service des messes et des confessions à la chapelle et dans un bon nombre de maisons de sœurs tout autour. Il y a deux domestiques : à l'un qui est portier et qui raccommode les vêtements, on donne 30 francs par mois ; à l'autre qui fait le réfectoire et qui lit à table on donne 20 francs par mois. « Le frère, dit M. Fiat, n'a pas une figure qui dénote beaucoup d'in-

telligence, et cependant il en a beaucoup pour ses deux offices de cuisinier et de dépensier qu'il remplit à la satisfaction de tous ; il a bon caractère : il est content de tout et de tous ; pour aller au marché, il est obligé de se mettre en laïque, autrement il serait hué ».

M. Stationnis est un bon confrère, qui aime la chambre et l'étude, et qui va dire la messe assez loin et en revient à jeun, sans vouloir rien accepter chez les sœurs.

M. Kelz a remplacé M. Abels. Il avait été en Allemagne chargé des sœurs pendant le kulturkampf, et il allait chez elles, déguisé en marchand. Il était combatif et n'avait pas peur d'entrer en contestations avec la police prussienne ; pour ne pas attirer d'histoires aux sœurs allemandes, on l'avait placé à Sainte-Rosalie : il était faible de santé, mais intrépide, travaillant toujours, bon, sincèrement vertueux. Il mourra en 1882, à Sainte-Rosalie.

Le supérieur, M. Bessières, est connu dans la Compagnie ; c'est celui qui finit ses jours au Grand Séminaire de Montpellier, et qui sera légendaire par sa simplicité et par les tours qu'on lui jouera. M. Fiat constate qu'il a une vertu solide, qu'il manque peut-être de tact, qu'il parle avec beaucoup de facilité, peut-être pas toujours d'une manière assez pratique ; qu'il est désintéressé, d'un dévouement remarquable, qu'il s'épuise à la tâche, prêchant trois fois tous les dimanches, et disant deux messes dont une chantée à 10 h. et demie ; il fait tous les catéchismes, confesse beaucoup à la chapelle et s'occupe des frères et des sœurs qui sont dans le quartier ; il va succomber à la peine si on ne vient à son aide.

Nous terminerons notre étude sur Sainte-Rosalie,

pour la période 1874-1878, par un petit extrait d'un procès-verbal du grand Conseil en 1878 :

« M. Bodin, missionnaire à Périgueux, mû par un bon mouvement, peiné de voir si peu de vocations, se permet d'insinuer que la fondation d'écoles cléricales serait un moyen de recrutement ; il indique Sainte-Rosalie comme pouvant convenir à cette entreprise déjà tentée avec succès au Berceau et commencée à Notre-Dame de la Roche. »

On voit se dessiner les premiers linéaments des écoles apostoliques qui vont se développer sous le généralat du Père Fiat.

Ayant parcouru toutes les maisons de la province, il nous reste à dire un mot des Assemblées provinciales qui se tinrent à cette époque, en 1874 et 1878, avant l'élection et après la mort du P. Boré.

Celle de 1874 fut présidée par M. Nicolle ; elle comptait comme membres MM. Eugène Boré, secrétaire général ; Jules Mailly, procureur général ; Louis Caillau, supérieur des Pailles, à l'île Maurice ; Paul Rougeot, procureur provincial ; Antoine Fiat et Pierre Lacombe, députés de la maison de Paris ; Nicolas Lepienne, député de Saint-Paul (Ile Bourbon). M. Eugène Boré fut élu secrétaire et M. Pierre Lacombe, assistant de l'Assemblée. On nomma députés, MM. Eugène Boré et Antoine Fiat ; substitués, MM. Pierre Lacombe et Jules Mailly.

L'Assemblée demanda : 1° qu'au lieu de multiplier les fondations nouvelles, qui dissipent nos forces, augmentent le travail et nuisent à la régularité, on fortifiât les maisons existantes ; 2° que les examens bisannuels des scolastiques de la Maison-Mère fussent plus stricts ; 3° que les jeunes Missionnaires fussent préparés à l'enseignement, à la prédication, etc., en un mot : aux œuvres de la Compagnie, avant d'être

envoyés dans les maisons ; 4° que l'on mit en honneur le séminaire de rénovation ; 5° que la province de France ait un plus grand nombre de maisons et des maisons mieux situées, de façon à pouvoir être visitées régulièrement ; 6° que les supérieurs locaux veillent avec plus de soin au progrès spirituel des frères coadjuteurs ; 7° que les titres de propriétés de chaque maison ne soient pas changés ou aliénés sans une permission écrite du Supérieur général ; 8° que les frères coadjuteurs puissent enseigner dans les écoles de France, comme cela se fait en mission, afin d'éviter le service militaire ; 9° que les étudiants fassent intégralement les cours de philosophie et de théologie et que l'on rétablisse l'ancien usage des sabbatines et des thèses ; 10° que les conférences des cas de conscience se fassent régulièrement dans chaque maison et qu'à Saint-Lazare les prêtres les fassent séparément des étudiants ; 11° que l'on imprimât les Bulles des Papes, les circulaires et réponses des Supérieurs généraux, les décrets des Assemblées générales et les autres documents concernant notre institut, afin que tous et chacun puissent les lire ; 12° que les reliques de nos vénérables confrères Perbovre et Clet soient placées dans un lieu plus convenable de notre chapelle ; 13° que les confrères déposent toujours leur propre argent chez le procureur. Quelques-uns avaient demandé que le Supérieur général puisse jouir dans les fonctions religieuses, de quelques privilèges, comme ceux d'un prélat. Ce vœu fut renvoyé simplement à la sagesse de l'Assemblée générale.

En 1878, après la mort du Père Boré, il y eut une assemblée provinciale présidée par M. Jean Laurent, qui avait été nommé visiteur par le Vicaire général. A cette assemblée assistaient : MM. J.-B. Pémar-

tin, secrétaire de la Congrégation ; Jules Mailly, procureur de la Congrégation ; Etienne Claverie de Paul, supérieur de Rennes ; Louis Bessières, supérieur de Sainte-Rosalie ; Frédéric Prunac, procureur provincial ; Jean-Pierre Vayrières et Jules Chinchon, députés de la Maison-Mère ; J.-B. Keltz, député de Ste-Rosalie ; Alexis Alvernhe, député de Saint-Louis-des-Français. A la première session, on élit secrétaire, M. J.-B. Pémartin ; et assistant de l'Assemblée, M. Jules Chinchon ; à la seconde session, furent élus députés MM. Chinchon et Pémartin ; substitués, MM. Verrières et Terrasson. On proposa un certain nombre de postulata qui ne furent pas admis. L'Assemblée ne retint que les suivants : 1° que l'on garde la résidence ; qu'il y ait moins de voyage en vacances, moins de stations dans les maisons des confrères ; 2° que les maisons éloignées soient visitées ou par le visiteur ou par un commissaire ; 3° qu'on ne s'embrasse qu'à genoux entre confrères. On voit par ces postulata que l'esprit de la province était excellent, que l'on ne cherchait qu'une chose, maintenir les bons usages, faire revivre l'esprit primitif, chercher avant tout la gloire de Dieu. Ce bon résultat, on le devait à la vigilance du P. Boré, Supérieur général, aux visites régulières de MM. Denis et Fiat.

Edouard ROBERT.

---

## FRANCE

---

### PARIS

#### MAISON-MÈRE : AU JOUR LE JOUR

18 mai 1937. — En compagnie de M. Henri Romans, assistant de la Congrégation, le très honoré Père part pour Rome, en vue de son voyage *ad limina* et pour sa relation quinquennale sur l'état de la famille de saint Vincent. Il va voir le Pape... à Castel Gandolfo. En juillet, dans l'*Echo de la Maison Mère des Filles de la Charité*, le T. H. Père lui-même a évoqué cette entrevue et résumé le sujet de ses entretiens avec le Souverain Pontife. Notre T. H. Père, après avoir multiplié à Rome nombre d'autres visites, avec tout ce qu'elles comportent d'attente et de souriante patience, est enfin rentré le 8 juin au matin ; selon le coutumier, les cloches de la maison l'accueillent à son retour, lui redisant de la sorte notre commune joie.

18-20 mai. — A Paris, parmi la multitude des assemblées de 1937, se tient, ces jours-ci, le *deuxième Congrès d'Histoire ecclésiastique de la France*. Un vif amour pour les innombrables problèmes que suscite l'histoire de l'Eglise de France réunit d'ardents travailleurs. En ces séances du matin et du soir, l'*histoire locale et le clergé* firent l'objet central de six importants rapports. On toucha évidemment à la méthode historique, à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique dans les grands séminaires... De temps à autre, quelques méthodiques chercheurs, conservant apparemment de peu agréables souvenirs de leurs études

historiques, émirent des suggestions ou des vœux qui parurent chimériques à la majorité de l'auditoire. Il ne faudrait point oublier que, dans les grands séminaires (et ailleurs l'on en doit dire autant), si poussées que soient les études, il est parfait, en bien des cas, si de telles initiations se maintiennent dans une honnête moyenne : mettant au point l'ensemble des problèmes et formant en outre à la méthode historique, à l'esprit scientifique. Bien nombreuses les disciplines qui doivent de fait attirer l'attention et les efforts des clercs ; il n'est pas donné et encore moins exigé des séminaristes qu'ils soient des spécialistes ; en tout ordre d'idées, la race élue sera toujours *choisie et clairsemée*, de par les circonstances ou la vocation d'un chacun. Une bonne base de savoir, une méthode pour poursuivre ses études : voilà ce qu'on désire des bons, des excellents élèves, et sur ce point, quelle infinie variété ! Ces réflexions-là devraient être des banalités, mais bien souvent on les oublie. Et au Congrès, ceux qui, à tort, semblaient *avoir une dent* contre des professeurs de jadis improvisés ou insuffisants, se voient rappeler ces truismes par des maîtres qui se rendent compte de la situation. Il n'en demeure pas moins vrai qu'il faut de bons, d'excellents professeurs, et que les amis de l'histoire ecclésiastique furent servis à souhait en ces quelques heures de séances, instructives et intéressantes.

20-23 mai. — *Congrès international des Conférences de saint Vincent de Paul*. Groupés dans le commun désir de vivre pratiquement leur christianisme, ces Messieurs des Conférences du monde entier se réunissent dans la vénération profonde et cet amour filial de saint Vincent, que Frédéric Ozanam exprimait heureusement dans sa lettre du 17 mai 1838 :

... Nous lisons maintenant, dans nos réunions, au lieu de l'Imitation de Jésus-Christ, la Vie de saint Vincent de Paul, pour mieux nous pénétrer de ses exemples et de ses traditions. Un saint patron n'est pas en effet une enseigne banale pour une Société, comme un saint Denis ou un saint Nicolas pour un cabaret. Ce n'est même pas un nom honorable sous lequel on puisse faire bonne contenance dans le monde religieux, c'est un type qu'il faut s'efforcer de réaliser, comme lui-même a réalisé le type divin qui est Jésus-Christ. C'est une vie qu'il faut continuer, un cœur auquel il faut réchauffer son cœur, une intelligence où l'on doit chercher des lumières ; c'est un modèle sur la terre et un protecteur au ciel ; un double culte lui est dû, d'imitation et d'invocation. C'est d'ailleurs à ces seules conditions de s'approprier les pensées et les vertus du saint, que la Société peut échapper aux imperfections personnelles de ses membres, qu'elle peut se rendre utile dans l'Eglise et se donner une raison d'existence.

Saint Vincent de Paul, l'un des plus récents d'entre les canonisés, a un avantage immense par la proximité du temps où il a vécu, par la variété infinie des bienfaits qu'il répandit, par l'universalité de l'admiration qu'il inspira. Les grandes âmes qui approchent Dieu de plus près y prennent quelque chose de prophétique. Ne doutons pas que saint Vincent de Paul n'ait eu une vision anticipée des maux et des besoins de notre époque. Il n'était pas homme à fonder sur le sable, ni à bâtir pour deux jours. La bénédiction du quatrième commandement est sur la tête des saints : ils honoreront ici-bas leur Père céleste, ils vivront longtemps. Une immortalité terrestre leur est décernée dans leurs œuvres. C'est pourquoi les Augustin, les Benoît, les Bruno, les François, qui dorment

depuis quinze, douze, huit, six siècles dans la poussière, ne cessent pas d'avoir leur postérité spirituelle, leurs représentants debout au milieu des ruines du passé. L'astre de saint Vincent de Paul, monté plus tard sur l'horizon, n'est pas destiné sans doute à fournir une non moins longue carrière. Marchons à sa lueur : honorons aussi notre Père en la personne de ce Patron, si digne d'amour et nous vivrons longtemps. Nous verrons peut-être un jour les enfants de notre vieillesse trouver un large abri sous cette institution dont nous avons vu les frères commencements.

(Lettres de Frédéric Ozanam, 1831-1853. Tome premier. Paris-Lyon, 1865, pp. 266-267).

24 mai. — L'Exposition internationale est enfin déclarée ouverte. Arts et Techniques montrent et montreront au flot des visiteurs les progrès qu'ont entassé les efforts d'artistes et d'artisans. Cet ample monde de palais en stuc, de constructions en staff, s'étend sur plus de 7 kilomètres ; l'on y admire l'ingénieuse variété de ces bâtisses d'une saison, et la modernité de leur conception ; elles satisfont l'œil et l'esprit. Sans nul doute, l'on doit admirer les chefs-d'œuvre du passé, mais tout de même, malgré les habitudes et l'éducation, l'on ne peut s'empêcher de constater aussi comment l'esprit d'invention trouve de nouvelles formules : c'est ici le royaume de la ligne, des surfaces planes sans relief aucun, tout comme le style 1900 était, lui, tourmenté dans ses volutes et ses acanthes classiques. De par ailleurs, quelle savante présentation des objets ; la photo, le graphique s'en donnent à cœur joie ; un éclairage heureux met en valeur les lignes et dégage la silhouette.

Au Palais de la Solidarité, dans la rétrospective de la Charité, le nom, la figure de saint Vincent de

Paul sont vivement mis à l'honneur. Dans cette touchante histoire de la bonté, de l'aide fraternelle à l'humanité souffrante, le nom de notre Père parle aux esprits et aux cœurs. On le constate aisément, en écoutant les réflexions admiratives et sympathiques qui s'échangent en présence des vieux souliers épais et devant le parapluie de Vincent de Paul : ce sont là des souvenirs qui parlent.

De même, au pavillon des *Etats pontificaux* (c'est le titre officiel), dans les salles documentaires, de nombreux exemplaires de la *cornette*, où les figures et les visages humblement cachés, ont le don d'évoquer au public la silhouette connue, aimée, de la Sœur de saint Vincent de Paul.

30 mai. — Procession liturgique du Saint Sacrement, à la Communauté des filles de la Charité. Le *beau fixe* autorise la série des reposoirs en plein air, dans la cour du Séminaire et au fond du vaste jardin. L'on sait que la station au *mystique* jardin du Séminaire (la salle des Exercices) est réservée pour les temps incertains : lorsque l'on craint la pluie, et que le temps brouillé ne permet guère de s'aventurer au dehors.

10 juin. — Pélerinage traditionnel au *Sacré-Cœur* de Montmartre.

16 juin. — Le bicentenaire de la canonisation de notre Père saint Vincent, nous renouvelle dans la vénération que, tous, nous avons pour lui : le patriarche de la Charité. Depuis 200 ans, déjà, quantité de regards et d'ardentes prières sont montés vers cette figure sympathique ; aussi, cet universel concert de louanges et d'admiration ont-ils fait de Vincent un des noms que l'humanité connaît et admire.

En cette circonstance, à la maison-mère, pour lutter

contre les fumées et le brouillard enlaidissants du climat parisien, on vient de reblanchir la statue de saint Vincent. Son geste si paternel devient plus accueillant encore, au 95 de la rue de Sèvres. De par ailleurs, la chapelle utilisant d'anciennes bannières et des velours de 1900 annonce ainsi le triduum qui se prépare.

17 juin. — Pour des centaines d'enfants : garçons et fillettes, que conduisent et encadrent des escouades de Filles de la Charité, l'église métropolitaine *Notre-Dame* se fait souriante et maternelle. Les Croisés de la Médaille Miraculeuse redisent leur merci, leur gratitude à leur grand bienfaiteur : Vincent de Paul. Pratiquement, son cœur si compatissant a fait lever sur l'enfance malheureuse des sourires, des généreux dévouements. Mgr Chaptal préside et M. le chanoine Pasteau, sous-directeur des œuvres diocésaines de Paris, dégage aisément quelques leçons, adaptées à son auditoire.

18 juin. — Au 95, de la rue de Sèvres, le triduum s'ouvre, groupant, autour de la chasse de saint Vincent, la foule de ses dévots et nombre de ses fils et filles. Inutile de souligner que, durant ces trois jours, chants et cérémonies furent vraiment bien préparés et dignes d'une tradition qui se maintient.

Le matin, à neuf heures, Mgr Beaussart, évêque d'Elatée, auxiliaire du cardinal Verdier, officie et le soir, Mgr Richaud, évêque d'Irénopolis, auxiliaire de Versailles, parle des œuvres sociales qu'a réalisées ou inspirées la vie de Vincent de Paul.

Voici ces pages, pleines d'instruction pour chacune de nos âmes.

Pour répondre à la pieuse et aimable invitation qui m'a été faite, et plus particulièrement pour répondre au désir qui

m'a été exprimé, je vous entretiendrai de l'œuvre sociale de saint Vincent de Paul.

Nous verrons pour cela : 1° sur quel théâtre elle s'est portée ; 2° avec quel esprit le saint l'a réalisée. Cela nous permettra de dégager, en guise de conclusion, quelques leçons pratiques en matière d'action sociale et d'action catholique.

Excellence (Mgr Beaussart). Depuis trop longtemps, nos âmes et nos activités se rencontrent pour qu'aujourd'hui notre amitié ne se réjouisse de voir nos ministères assez pareils se placer, ce soir, sous la protection du grand saint qui fut bien au dix-septième siècle, le principal apôtre du territoire parisien et du territoire versaillais.

Mes Frères. Je n'ai pas l'intention de vous retracer dans le détail toute l'action bienfaisante de saint Vincent de Paul. Il me suffira de vous indiquer les différentes tâches à portée sociale auxquelles il s'est employé.

Mais il me semble que je passerais sous silence le principal des titres auxquels il a droit à la reconnaissance de la société et de la patrie, et que je ne suivrais pas l'ordre logique d'importance et d'efficacité si je ne mentionnais, au moins d'un mot et en premier lieu, son influence sur le clergé. Tout le monde comprendra que je ne me permette qu'une allusion au rôle qu'il joua au conseil de conscience pour la nomination des évêques ; mais, d'une manière générale, s'il a travaillé au bien commun, c'est avant tout en contribuant à la réforme et à la formation du clergé. Lui-même ne disait-il pas : « La dépravation de l'état ecclésiastique est la cause principale de la ruine de l'Eglise de Dieu ».

Pour ne donner qu'une idée de l'état lamentable où se trouvait le clergé français et pour n'humilier personne, je me contenterai de dire que chez nous, à Saint-Germain-en-Laye, le Saint eut le spectacle de sept ou de huit prêtres qui célébraient la messe de façon si différente et si bizarre que c'en était, dit-il, « une variété digne de larmes ».

C'est alors que sur l'instigation d'Augustin Potier, évêque de Beauvais, il organisa pour les ordinands ces exercices qui furent donnés à Paris, à la dose de six retraites par an, et qui se répandirent par ses soins dans toute la France, la Savoie, l'Italie et principalement à Rome. Ajoutez à cela la fondation d'une congrégation dont l'un des principaux objectifs est la direction des séminaires, puis la tenue de ces fameuses conférences du Mardi, qui exercèrent une influence déterminante sur le clergé de la Cour, de la capitale et, partant, de toute la France, et vous serez bien obligés de convenir que l'apostolat sacerdotal de saint Vincent de Paul lui mérite déjà le droit d'être considéré comme un bienfaiteur de l'humanité, puisque les peuples heureux sont les peuples honnêtes, et que les peuples honnêtes sont ceux qui jouissent d'un clergé saint et digne.

Vous m'en voudriez également — et Vous, tout particulièrement, cher Monseigneur — si je ne faisais figurer au premier rang des œuvres sociales de saint Vincent de Paul, et tout de suite après l'action qu'il exerça sur le clergé, les dif-

férentes réalisations et fondations scolaires dont il fut l'inspirateur. On a trop vite fait de dissocier les différentes tâches de l'Association Catholique et de l'apostolat. On court un peu le risque à l'heure actuelle, de ne considérer comme œuvre sociale que les efforts d'assistance pécuniaire et matérielle. L'instruction et l'éducation doivent cependant être rangées parmi les premières. Meubler de jeunes intelligences et forger de jeunes volontés, ce sera toujours apporter à ses contemporains un secours et une collaboration d'un retentissement incalculable. Rappelons-nous alors que, dès le début de sa carrière charitable, saint Vincent de Paul fut principal du collège des Bons Enfants, lequel n'était guère qu'un internat, mais où notre saint put exercer sur les jeunes pensionnaires l'influence heureuse que l'on devine, en complément des cours qu'ils suivaient à l'Université. Rappelons-nous surtout que saint Vincent, par le ministère des Filles de la Charité, fut le fondateur des « *Petites Ecoles* », tant à Paris que dans la campagne, écoles gratuites réservées aux petites filles pauvres, et dans lesquelles — chose unique pour l'époque, mais sur la recommandation du saint — le fouet ne devait être donné que fort rarement, uniquement pour les fautes notables, à peine cinq ou six coups et, en tout cas, en dehors de la vue des autres élèves, pour ne pas humilier trop les petites coupables.

Si nous passons maintenant aux *entreprises sociales*, à proprement parler, de notre cher saint, il convient de mentionner au premier rang dans l'ordre chronologique l'œuvre dans laquelle, pour ainsi dire, il s'est fait la main à l'exercice de la charité et à l'organisation de la bienfaisance : son apostolat auprès des *galériens*. Saint Vincent n'avait que 38 ans lorsque, par suite de sa situation dans la famille de Gondi, il entra en relations avec les pensionnaires de Paris, et finalement fut nommé aumônier général des galères. Il a lui-même décrit l'état infect d'abandon physique et moral où se trouvaient alors les forçats. Qu'un jour, il ait ou non pris la place de l'un d'eux, il n'en reste pas moins qu'à notre époque où l'on veut soulever l'opinion en faveur des détenus de nos pénitenciers et de nos bagnes, on ferait bien de se souvenir que le premier qui se soit penché sur ces misérables condamnés et qui ait cherché à améliorer leur sort, c'est le fondateur des Lazaristes.

Si nous en venons maintenant à son œuvre capitale, à celle qui contribua le plus à la popularité de son nom, saluons l'institution des *Filles de la Charité*, que le public, à juste titre, s'obstine à ne connaître que sous le nom de *Sœurs de saint Vincent de Paul*, encore qu'elles furent en même temps les Filles de sainte Louise de Marillac. Cette seule fondation en effet, suffirait à faire considérer saint Vincent de Paul comme un organisateur prodigieux dans l'ordre de la bienfaisance, soit qu'on admire les sages réglemens et constitutions qu'il a donnés à ses Filles, soit qu'on demeure stupéfait de la rapidité avec laquelle elles se répandirent dans

toute la France et jusqu'en Pologne, du vivant même des deux saints fondateurs.

Ne convient-il pas aussi de voir, dans les multiples confréries de la Charité, dont il fut l'instigateur, les ancêtres féminins de tous nos bureaux de bienfaisance et d'assistance ? Je sais qu'à ce sujet, saint Vincent de Paul eut des vues plus larges et plus complètes : l'établissement, sous la présidence de la reine elle-même, d'une véritable Charité, organisme officiel qui aurait enfermé dans son réseau national toutes les sections locales ; géniale conception, deux siècles d'avance, d'un véritable *ministère de l'assistance publique, du travail et de l'hygiène sociale*. Mais la politique intervint et ce projet ne put aboutir. Du moins, saint Vincent de Paul ne manqua pas de suivre de très près les travaux de ses différentes confréries de charité, venant fréquemment donner à leurs membres des confidences qui n'étaient pas que de pieuses exhortations, mais qui contenaient également tous les conseils les plus pratiques sur l'assiduité et le soin que ces dames devaient apporter à leurs différentes besognes charitables.

Enfin, qu'on prenne bien soin de remarquer que, pour animer tout ce monde de mouvement, pour diriger ces religieuses et ces dames qui faisaient leur apprentissage sur le terrain de la bienfaisance, pour lancer et contrôler partout les initiatives que son ingéniosité lui suggérait, pour aiguiller les prêtres dans cette immense croisade de la charité, qu'il avait entrepris de prêcher, saint Vincent a fondé cette fervente Congrégation des *Prêtres de la Mission*, auxquels il nous plaît à tous d'apporter aujourd'hui le tribut de notre gratitude, de notre admiration et de notre vénération. Et alors qu'on se rende compte qu'avec son sens méthodique, il a commencé par mettre sur pied une véritable armée de bienfaisance, avant de passer à la réalisation de ses généreux desseins. Saint Vincent avait compris que, pour toute œuvre sociale, il importait, d'abord, de constituer un personnel adapté. Les entreprises humaines ne se conduisent pas seulement à coup de paperasses et de machines ; le plus difficile, mais le plus utile, est de leur préparer et de leur assurer patiemment les intelligences et les volontés nécessaires pour les diriger et les réaliser.

Avec ce personnel, sur quel terrain va-t-il s'engager ? En réalité, c'est à *toutes les misères* qu'il va s'attaquer. Nous avons déjà dit quelque chose de son action sur les galériens, qui fut un peu comme son coup d'essai ; continuons notre énumération qui ne peut être, hélas ! qu'une lecture de palmarès, impuissante à rendre compte des efforts gigantesques qu'elle proclame.

Assistance des enfants trouvés, service littéralement créé par lui de toutes pièces, car, de l'établissement de la « *Couche* », au dix-septième siècle à Paris, il vaut mieux ne rien dire, puisque, de tous les enfants qui y étaient conduits, saint Vincent affirme qu'il ne s'en trouvait pas un seul en vie depuis 50 ans.

Lutte contre la mendicité, qui était effroyable dans la

capitale à cette époque, avec l'hôpital du Saint-Nom de Jésus, la Salpêtrière et l'Hôpital Général. Service des prisonniers et maison de correction avec Saint-Lazare. Secours organisés contre les inondations fréquentes. Garde des aliénés avec l'hôpital des Petites Maisons. Ouverture d'innombrables orphelinats. Reprise de la lutte contre l'esclavage, avec les deux maisons d'Alger et de Tunis, où les deux frères Le Vacher se distinguèrent par leurs talents administratifs non moins que par leur dévouement héroïque.

Durant les guerres de Lorraine, de Picardie et de Champagne, véritable improvisation des services de santé et de l'intendance qui n'entraient pas encore dans l'organisation de nos armées. Et après le ravitaillement de nos troupes, après les soins procurés à nos blessés, devant toutes les misères physiques et morales qui suivent le passage d'une armée, devant la disette, devant l'épidémie, devant la débauche, les soupes populaires, les dispensaires, les hôpitaux, les asiles pour jeunes filles, qui naissent sous les pas de saint Vincent de Paul.

*Action militaire, action rurale*, avec les missions spéciales destinées aux campagnes et qui ne consistaient pas seulement en prédications et en cérémonies religieuses, mais qui laissaient partout de véritables institutions de bienfaisance et un irrésistible courant de charité.

*Action coloniale*, avec la mission de Madagascar, où l'on peut bien dire que, du vivant même du saint fondateur et non sans difficultés considérables, l'œuvre des Lazaristes a bien été, au dix-septième siècle, le précurseur de l'action civilisatrice de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle ; sans oublier les missions de Bourbon, de l'Île de France, de Babylone, de Perse, du Levant, de Chine et d'Amérique.

*Action économique*, si l'on songe au rassemblement de toutes les disponibilités et à la concentration des efforts dont saint Vincent se fit le courageux agent, durant la triste période de la Fronde, alors que Mazarin voulait réduire Paris par la famine. Durant cette période si triste de notre histoire, où l'on voyait les populations se réfugier dans nos forêts de l'Île de France, pour échapper à toutes les tracasseries, et trouver quelques racines à manger, je tiens à le proclamer, il n'y a, pour ainsi dire, pas un seul de nos villages de Seine-et-Oise qui ne soit redevable à saint Vincent et aux Lazaristes de la vie de ses habitants.

Dans ces conjonctures tragiques, *action civique* même et — pourquoi ne pas aller jusqu'à le dire ? — *action politique*, mais dans le sens où l'action catholique comprend l'action politique, c'est-à-dire en se tenant fermement au-dessus de tous les partis, et alors que le conflit de ceux-ci entraîne de telles misères pour les populations, que le salut des hommes, non moins que l'ordre public est en péril, et que quiconque jouit d'une autorité morale a le droit et le devoir d'agir dans la mesure de son possible pour mettre fin à ces calamités. Ce fut ainsi la matinale et périlleuse expédition de

saint Vincent qui, en dépit des sentinelles placées aux portes de Paris, en dépit des débordements de la Seine, et en dépit de l'impopularité ou de la disgrâce qu'il pouvait risquer, soit dans la capitale, soit à la Cour, se rendit à Saint-Germain-en-Laye, se jeter aux pieds de la reine, pour lui demander la grâce de son peuple, et aux pieds du ministre pour oser lui conseiller de se retirer devant la haine dont il était l'objet. La démarche n'eut peut-être pas d'effets immédiats, mais à quelque temps de là, après la fameuse lettre de saint Vincent à Mazarin, lettre qui lui valut bien de ne plus siéger au conseil de conscience, ce fut cependant la fin de la guerre civile, et le retour de la reine et du jeune roi dans la capitale frémissante de joie.

On est ébloui, mes Frères, devant l'ampleur de la tâche sociale assumée par saint Vincent de Paul. Les incrédules eux-mêmes ne se refusent pas, d'ailleurs, à reconnaître en lui l'extraordinaire pionnier de toutes les œuvres sociales de notre époque moderne. Pour nous, croyants, et surtout pour nous, prêtres, essayons de pénétrer l'esprit qui l'a guidé dans une œuvre aussi féconde.

Les réalisations bienfaisantes et sociales de saint Vincent de Paul sont variées et innombrables, mais l'intention qui les dirige est une. On peut lire et relire toutes les biographies de saint Vincent ; il y en a de nombreuses, il y en a de copieuses et d'excellentes ; on peut chercher à exprimer son dévouement avec beaucoup de mots ; on peut mettre en relief certains traits de son caractère et de sa méthode, sa bonhomie, sa lenteur, son humilité, son abnégation, il faut cependant, si l'on veut traduire les vrais mobiles de ses actes et le charme secret de ses procédés, revenir à une seule expression, celle qui, d'ailleurs, sert de raisons sociales à ses principales institutions, le mot de *Charité*. Non seulement il a fondé les Filles de la Charité, les Dames de charité, les confréries de charité, mais effacez de son portrait psychologique la vertu théologique de charité, et vous n'avez plus rien qui ressemble à saint Vincent.

La leçon est bonne pour nous. Disciples de l'Évangile, pouvons-nous obéir à un autre motif ? Disciples du Christ, pouvons-nous espérer que sa grâce fécondera nos travaux et nos démarches si nous sortons tant soit peu de son courant ?

Ah ! Que saint Vincent de Paul nous apprenne à ne pas trop laïciser nos intentions ! Que nous soyons obligés de travailler sous un costume civil ou laïque, que la salle où nous nous dévouons soit dominée par une image profane et non point par le Crucifix, que nous soyons forcés de nous plier aux règles d'une administration civile et d'entrer dans un engrenage officiel et public, peu importe, si notre cœur, du moins, est tout plein de l'amour de Dieu.

Alors, tout le reste, complaisance et tact à l'égard du prochain, détachement, humilité, prudence, constance, tout découlera comme de source.

Nous possédons, à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye, un tableau qui est l'un de ceux que saint Vincent fit exécuter

pour représenter l'œuvre qu'il venait de réaliser partout : le Sauveur est au centre, étendant les bras, couvrant à peu près toute la toile, dans une attitude assez semblable à celle qui est d'ordinaire adoptée pour les représentations du Sacré-Cœur. Au-dessous de ses pieds, on lit les mots de saint Paul : « La charité de Jésus-Christ me presse » et plus bas, ces paroles de saint Jean : « Dieu est Charité et qui demeure en charité demeure en Dieu et Dieu en lui ». Sous la main droite du Christ, un prêtre administre les Sacrements à un malade qu'entourent quatre Filles de la Charité ; sous la main gauche du Maître, des femmes, des Dames de Charité, probablement, donnent à manger à des malades.

Cela, c'est tout Monsieur Vincent. Le Christ en lui tient toute la place et recouvre toutes ses initiatives. Sa charité est bien celle qu'a célébrée le grand apôtre au XII<sup>e</sup> chapitre de la première lettre aux Corinthiens, quand il déclare que, sans elle, il ne serait qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante, alors même qu'il aurait une foi à transporter les montagnes, une science à pénétrer tous les mystères et un dévouement à distribuer tous ses biens aux pauvres. Il s'agit avant tout de la Charité, amour de Dieu.

M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, sortant de l'une des conférences du mardi, s'écriait en parlant de saint Vincent de Paul qu'il venait d'entendre : « Voilà un homme tout rempli de l'amour de Dieu ! »

Que nous dit-il lui-même de son principal objectif ? « La divine Bonté demande de nous que nous ne fassions jamais du bien en aucun lieu pour nous rendre considérables, mais que nous la regardions toujours directement, immédiatement et sans milieu dans toutes nos actions ». Pouvait-il exprimer d'une manière plus nette à quel point la vertu théologique de Charité commandait toutes ses entreprises ?

Ailleurs, d'une façon concrète : « Il vaudrait mieux être jeté pieds et mains liés parmi les charbons ardents que de faire une action pour plaire aux hommes » et cette jolie comparaison : « Les habits ne sont point tant estimés pour l'étoffe dont ils sont faits, que pour les passements d'or et enrichissements de broderie, perles et pierres précieuses dont ils sont ornés ; de même il ne faut pas se contenter de faire de bonnes œuvres, mais il les faut enrichir et relever par le mérite d'une très noble et très sainte intention, les faisant uniquement pour plaire à Dieu et pour le glorifier.

Notez d'ailleurs que cet amour de Dieu dominant tous les autres mobiles n'a pas été, chez saint Vincent de Paul, sans un tissu ininterrompu de petites fidélités ajoutées les unes aux autres. Ses visites au Saint-Sacrement chaque fois qu'il sort ou qu'il rentre, ses signes de croix tous les quarts d'heure pour se remettre en la présence de Dieu, vous croyez peut-être que cela l'interrompt, le retarde ou le détourne ? Non, cela le maintient dans sa ligne, l'oblige à serrer de plus près son Jésus ; en réalité, ces petites pratiques hâtent ses affaires, ajoutent à sa perspicacité, font en sorte qu'il se meut perpétuellement dans le bain lumineux de la charité.

On ne peut pas dire en effet, que saint Vincent de Paul ait eu des méthodes à lui ; on ne peut même pas faire, de sa fameuse lenteur et de sa circonspection, une originalité qui lui soit propre ; il n'a qu'une formule : c'est Jésus-Christ, qu'il entend imiter par amour. « Honorez toujours, dit-il, le non-faire et l'état inconnu du Fils de Dieu... les maximes de Jésus-Christ et les exemples de sa vie ne portent point à faux ».

Présentant ses règles aux Prêtres de la Mission, il leur déclare : « Ces règles sont presque toutes tirées de l'Évangile, et elles tendent toutes à conformer notre vie à celle que Notre-Seigneur a menée sur la terre ».

Il ne se livre à aucune considération plus ou moins romantique, pour légitimer sa préférence pour le ministère auprès des pauvres ; il lui suffit que Notre-Seigneur ait marqué une prédilection semblable et qu'il ait été dit du Messie : « qu'il venait pour évangéliser les pauvres ». Ne sommes-nous pas bien heureux, mes frères, s'écrie-t-il, d'exprimer au naif la vocation de Jésus-Christ ? »

Il ne se livre pas non plus à toutes sortes de réflexions et d'introspections psychologiques pour pratiquer l'humilité ; l'exemple de Jésus lui suffit ; l'amour du Christ remplissant tout son cœur, impossible d'y trouver place pour aucune autre estime. Je n'ai pas à traiter ici de son humilité personnelle, mais on peut bien dire que saint Vincent a poussé le plus loin qui soit, ce que l'on a appelé l'humilité collective et ce que, dans la langue toute moderne de nos sociologues, on pourrait désigner sous le nom d'*humilité institutionnelle*.

Qu'on se rappelle dans quels termes il s'exprimait au sujet de sa « chétive compagnie » : « Si nous avons l'esprit de Dieu, il faut agréer que notre compagnie soit réputée au-dessous de toutes les compagnies, bien loin de souhaiter qu'on en dise des merveilles, ni qu'on sache qu'elle fait ceci ou cela, qu'elle est estimée des grands et bien vue des évêques ».

Et c'est toujours l'exemple de Notre-Seigneur qui revient : « Lui, dit-il, qui ne fut pas seulement humble en soi, mais aussi dans sa petite compagnie, qu'il composa de peu et de pauvres gens rustiques, sans science ni civilisation... Estimons-nous heureux si l'on dit que notre compagnie est inutile à l'Église, qu'elle est composée de pauvres gens, qu'elle fait mal tout ce qu'elle fait ».

Procédé déconcertant, peut-être, que celui-là, mais le seul, cependant, qui fasse des miracles. Sous prétexte de propagande, ne tombons pas dans la réclame ! Les exagérations de la publicité sont au départ de toutes nos catastrophes ; lorsqu'à chaque mot ne correspond pas une chose, c'est comme lorsqu'une assise manque pour correspondre au poids des étages : tout l'édifice s'écroule.

D'où le principe prudent de saint Vincent de Paul : « Dieu bénit toujours plus les commencements les plus humbles que ceux qui carillonnent : pas de hâte, laisser faire Dieu, ne pas enjamber sur la Providence, mais la suivre pas à pas ; si la

nécessité nous presse de nous hâter, que ce soit lentement ». Mais encore une fois, pour quel motif ? « Notre-Seigneur en a usé de la sorte en sa mission, ayant mené une vie cachée un fort long temps avant que de se manifester et de s'employer aux œuvres de notre rédemption ».

L'un de ses missionnaires de Rome avait eu la pensée de commencer ses prédications par les terres des Cardinaux, afin de se rendre ceux-ci favorables ; c'était, semble-t-il, un calcul équitable dans une Eglise hiérarchique. Vincent lui écrit : « O Jésus, Monsieur, Dieu nous garde de faire jamais aucune chose pour des vues aussi basses ! »

Son humilité et son détachement ne voulaient pas, en effet, en rester aux protestations verbales ; il a poussé l'esprit de pauvreté, même en ce qui concerne sa congrégation, jusqu'à détourner à plusieurs reprises certaines libéralités vers d'autres instituts. Lui fait-on miroiter la perspective d'une importante et plantureuse fondation, il détourne l'offre « afin, dit-il, d'émoûsser en nous la pointe de la nature ».

« Vous donnez aux autres pauvres et vous laissez là vos enfants ! » lui reproche-t-on — « Dieu vous pardonne ces paroles, réplique-t-il, nous ne serons jamais plus riches que lorsque nous ressemblerons à Notre-Seigneur ».

Que voulez-vous ? Saint Vincent de Paul, comme diraient nos philosophes contemporains, est un *personnaliste*. Les collectivités plus ou moins anonymes, comme les abstractions plus ou moins théoriques, l'émeuvent moins que les personnes : que la Personne sacrée du Sauveur dont il est l'amant passionné et que la personne des pauvres, en qui il retrouve plus complètement la ressemblance de Jésus.

Apprenant que la récolte de l'année sera mauvaise, il écrit : « Je suis en peine pour notre compagnie, mais en vérité elle ne me touche point qu'à l'égard des pauvres ».

Tel est aussi le secret de son obstination demeurée légendaire. Ceux qui se contentent de mots, de rêves, de harangues, de statuts et de programmes conçus dans le silence d'un cabinet, loin des hommes et de leurs misères, ceux-là se découragent ; quand ils voient que la réalité ne cadre pas de tous points avec l'a priori de leurs formules et de leurs plans, ils rangent leurs projets dans un carton vert ; mais celui qui voit directement les âmes toutes chargées d'éternel poursuivra jusqu'au bout, jusqu'au seuil de leur éternité et de la sienne, son dessein apostolique et bienfaisant ; celui qui est dominé par l'amour d'un chef dont il sent planer sur lui la volonté formelle, celui-là n'abandonnera jamais l'entreprise ou le poste qui lui ont été confiés. « Continuons, dit-il, notre voyage vers le Ciel dans le même vaisseau où Dieu nous a mis ».

« Hé quoi ! serait-il bien possible que nous fussions si lâches de cœur et si efféminés que d'abandonner cette vigne du Seigneur où sa divine majesté nous a appelés ? »

Ne cherchons pas ailleurs, mes Frères, le secret de la réussite invraisemblable des œuvres même matérielles de saint Vincent de Paul. Sans aucun doute, Dieu y a mis la main.

Mais c'est parce que Vincent lui avait donné tout son cœur. L'action sociale de notre saint est bien authentiquement de l'action catholique parce qu'elle est, avant tout, une action apostolique. L'apôtre, c'est un cœur que Dieu a pris tout entier et qui s'est tout entier donné aux âmes.

Je conclus brièvement par deux remarques pratiques :

Premièrement, la *charité* doit donc *présider* à toute action sociale qui veut s'emboîter dans l'Action Catholique. On a raison, sans doute, de parler de justice et de justice sociale. Le Souverain Pontife vient de nous le rappeler dans son Encyclique sur le communisme athée. Mais le Pape a soin, ne l'oublions pas, de nous montrer comment justice et charité, loin de s'opposer, s'appellent l'une l'autre. La vertu cardinale de justice peut-elle échapper à l'hégémonie de la vertu théologale de charité qui préside à toute l'activité chrétienne ? La première manière, au surplus, d'aimer son prochain, est de lui attribuer ce qui lui est dû, mais c'est encore l'aimer.

Saint Vincent, le saint de la Charité, entendait ne pas faire attendre ses créanciers : il les faisait payer au jour même de l'échéance, en envoyant quelqu'un leur porter à domicile le montant de la somme qui était due. Egards, justice, charité, tout cela se tient pour maintenir et rétablir la paix sociale. Souvenons-nous en et n'allons pas, nous catholiques, laisser de côté — alors que nous sommes à la source — l'antidote topique qui s'oppose exactement aux doctrines de mort qui sévissent présentement. Qu'y a-t-il derrière le communisme ? Boukharine le déclare : « A bas l'amour du prochain ! Ce qu'il nous faut, c'est la haine ! Nous devons apprendre à haïr. C'est ainsi que nous arriverons à conquérir le monde ».

Non pas : C'est ainsi que vous arriverez à le détruire ! C'est nous, croyants, qui le reconstruirons et le reconquerrons, mais par l'Amour...

Deuxième remarque. Qui dit : *Action sociale* emboîtée dans l'Action catholique, dit : *amour à plein*, sans aucune attache à soi-même ni aux créatures et, par conséquent, emploi de procédés évangéliques. Catholiques d'action, fuyons la mégalomanie dans nos conceptions, dans nos installations, dans nos organisations ! Saint Vincent de Paul avait coutume de dire des pauvres : « Nos seigneurs et nos maîtres ». Prenons ce dernier terme dans toute son acception ; mettons-nous à l'école de ceux que nous secourons. Car on ne rétablira pas seulement l'équilibre en répartissant les richesses et les fonctions d'une manière plus équitable : le péché originel aura vite fait de faire incliner la balance d'un autre côté. Mais il faut qu'à l'esprit de lucre et de jouissance égoïste, les chrétiens, les catholiques d'action sociale et évangélique — et avant tous, et devant tous, les prêtres, les pasteurs — apportent le contrepois de la modération, de l'humilité, de la pauvreté.

Ainsi soit-il

19 juin. — Son Excellence le Nonce apostolique, Mgr Valerio Valeri, chante la messe, et le soir, Mgr le Hunsec, supérieur des Spiritains, préside les vêpres ; Mgr Moussaron, évêque de Cahors, prononce l'éloge de la charité en Vincent : ce thème classique des panégyristes de saint Vincent de Paul.

20 juin. — Au 95, de la rue de Sèvres, en ce dimanche, à 8 heures, messe de communion pour les Enfants de Marie Immaculée ; petites-filles de saint Vincent, elles sont bien de la famille. A 9 heures et demie, avec le rite solennel et dans le cadre ample et majestueux de Notre-Dame, grand'messe pontificale que célèbre au transept — face au peuple — le cardinal Verdier. Procession, déploiement de ministres, de chapiers, de cérémonies, de chants et orgue : le tout sous les voûtes sombres et chargées d'histoire de la basilique métropolitaine. L'office prend fin peu de temps avant midi, et peu après, nous nous retrouvons, avec les invités des grands jours, au réfectoire. Vers la fin du repas, détail à signaler, le T. H. Père adresse, sous forme de toast, ses sentiments d'estime et de vénération à nos illustres commensaux. Le cardinal Verdier, en sa réponse, souligne le bonheur que nous devons tous vivement sentir d'être lazaristes, fils d'un tel père, et heureux de nous dépenser au bonheur des pauvres, des travailleurs, des humbles. Au milieu des épreuves de tous les temps, quelle consolation dans ce rayonnement de l'Eglise et de la charité de Vincent de Paul. Dans ce désir aussi de mettre en valeur la splendeur de Notre-Dame, dans cette volonté d'en rehausser les cérémonies pour la foule des chrétiens, le cardinal s'ouvre de son projet d'associer aux fêtes de la cathédrale les divers groupements et communautés de Paris... Des applau-

dissements, unanimes, constate joyeusement l'archevêque, accueillent ces paroles du Cardinal, apostoliquement optimiste.

Le soir, à 16 heures, Mgr Simeone, évêque de Fréjus, donne le panégyrique de saint Vincent : lecture d'une belle page de louange (imprimée depuis à Fréjus : 1937, imprimerie de l'Evêché, 21 pages). Par un certain manque d'accoutumance, le manuscrit de Monseigneur arrête sa voix et empêche le micro de vibrer sous les vaillants accents de l'orateur qui ne parviennent pas, hélas ! à l'ensemble des auditeurs.

Le cardinal Verdier, parti à Belleville, pour l'installation du curé, arrive à Notre-Dame pour le salut ; et la sortie, dans son cortège triomphal, achève en apothéose les solennités de ce bicentenaire de la canonisation de saint Vincent de Paul.

29 juin. — Les examens oraux nous rappellent les vacances que ramène le calendrier et que réclament les santés défaillantes.

4 juillet. — Dans le silence de ce premier dimanche de vacances à la maison-mère, comment oublier que, aujourd'hui, à Dax, en la blanche chapelle de la *Médaille miraculeuse*, ont lieu les ordinations de fin d'année : 19 prêtres. Notre gratitude pour les vocations se double de notre prière devant les besoins toujours nombreux, toujours insatiables. Quasiment de tout temps, il en a été de la sorte.

9 juillet. — Le cardinal Pacelli arrive à Paris, légat du saint Père, pour le Congrès eucharistique national et la bénédiction à Lisieux de la basilique en l'honneur de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Sans assister aux splendides journées de ce Congrès, nous en avons, de-ci de-là, de nombreux échos ; entre

autre ces amples et vibrantes allocutions à Lisieux (11 juillet) et à Notre-Dame de Paris (13 juillet).

8-12 juillet. — Retraite de 43 laïcs, fils de saint François de Sales. Laissant là leurs affaires de tous les jours, ils viennent se recueillir pour devenir meilleurs chrétiens dans leur vie quotidienne.

14-16 juillet. — 22 prêtres de la Société du Cœur de Jésus, se réunissent céans et échangent leurs vues, en présence de leurs devoirs d'état.

Deux autres groupes semblables, les 27-30 août et 15-18 septembre.

17-18 juillet. — Congrès de la J.O.C. : nom désormais familier aux oreilles chrétiennes. 50.000 membres de cette Jeunesse Ouvrière Chrétienne se réunissent à Paris et au Parc des Princes, en des jeux pleins d'enseignement et de concret, célèbrent les joies de ce dixième anniversaire de leur enthousiasmant mouvement. Le travailleur, l'ouvrière, quel magnifique champ d'apostolat pour tout enfant de saint Vincent ce précurseur, ce modèle de l'Action catholique. C'est précisément le thème du discours prononcé à Périgueux, par M. le chanoine Lachèze, supérieur de l'*Institution Saint-Joseph*, lors de la distribution des prix le mardi 13 juillet de cette année 1937.

Saint Vincent de Paul est particulièrement à l'honneur, ces derniers temps. Paul Renaudin, Marthe de Fels, Armand Praviel, ont, tour à tour, retracé son étonnante biographie. L'abbé Déplanque n'a pas craint de lui consacrer sa thèse de doctorat en Sorbonne. Et l'on vient de célébrer avec éclat le deuxième centenaire de sa canonisation. On raconte, cependant, qu'à l'époque où l'on instruisait, à Rome, le procès, on alla interroger, dans l'hôpital de Marseille, un forçat qui avait vu le saint sur les galères : « Hé quoi ! répliqua-t-il avec étonnement, vous voulez le canoniser ? Oh ! je l'ai bien connu, il ne le souffrira jamais : il était trop humble ».

Saint Vincent de Paul souffrirait-il qu'on le choisit comme thème de discours des prix ? Je ne crois pas, et pour le même motif. « Pour bien parler de moi, déclarait-il un jour, il faudrait dire que je suis fils d'un laboureur qui a gardé les

pourceaux et les vaches, et ajouter que ce n'est rien au prix de mon ignorance et de ma malice ». Mais, grand saint, vous vous laisserez bien faire une douce violence en présence d'un successeur de Mgr François de Bourdeille, évêque de Périgueux, qui vous a ordonné prêtre à 19 ans, en sa propre chapelle. Et puis, vous avez parcouru un peu nos campagnes, vous avez respiré notre air périgourdin. Vous le savez, même si tout n'est pas, chez nous, « *Périgord noir* », tout y est, plus ou moins pays de mission ! Bien des paroisses, privées de prêtre, périssent, comme de votre temps, de « *malefaim de la parole de Dieu* » ; bien des enfants, au sortir de l'école laïque, vous feraient l'effet d' « *enfants trouvés* », et c'est par centaines qu'il nous faudrait des catéchistes volontaires. Enfin, vous qui eûtes « *vos enfances* » à la campagne, vous devez aimer nos élèves. Qui sait si les parents de quelques-uns n'ont pas dû, comme les vôtres, vendre une paire de bœufs pour couvrir les premiers frais d'une éducation chrétienne ? Vous avez été plusieurs fois précepteur... voire même supérieur de maison d'éducation. Vous le savez par expérience, les jeunes offrent toutes les ressources d'un grand peuple neuf. Puisque la dernière fois, votre disciple et ami François de Sales leur a ouvert les trésors de son *Traité de l'amour de Dieu*, vous ne leur refuserez pas une « *conférence du mardi* » touchant l'amour du prochain, et spécialement « *du pauvre peuple des campagnes* ». En ce jour où nous leur donnons la clef des champs, que l'auteur de la « *petite méthode* » leur donne un peu la clé des âmes.

Le zèle est-il inné ? Faut-il « *avoir été pris tout petit* » pour s'y livrer utilement un jour ? Le zèle est-il acquis ? La vérité est qu'il ne devrait pas comporter de vocation spéciale, et que si le dogme de la Communion des saints était bien compris, l'Eglise catholique compterait autant d'apôtres que de chrétiens. Toutefois, l'esprit de charité et d'apostolat se développe singulièrement à la vue de la misère des corps et de la misère des âmes. Aussi l'action catholique, de nos jours, recommande de « *voir* » avant de « *juger* » et d'« *agir* ». Saint Vincent de Paul sut voir. Toute sa vie il a pratiqué la méthode expérimentale. Petit berger gascon, il vit dans une région qui était, à l'époque de Jeanne d'Albret, de Blaise de Montluc et de Montgomery, « *région dévastée* », et il connaît la grande pitié des églises de France. Il dira un jour : « *Le pauvre peuple des champs meurt de faim et il se damne* ». Plus tard, à Paris, il rencontre des forçats et s'écriera : « *Je les ai vus, ces pauvres gens, traités comme des bêtes* ». Ou bien, son regard sera tendu vers l'horizon. Et M. Portail, le collaborateur inséparable, demandera : « *A quoi, songez-vous, monsieur Vincent ? Vous paraissez contempler une vision lointaine. — Très lointaine, mon ami, je regarde la terre d'Afrique.* ». Toujours le spectacle d'une misère physique ou morale aura été à l'origine d'une de ses nombreuses créations charitables.

Et ce qu'il ne peut voir, il l'imagine. Son « *misereor super*

*turbam* » ne connaît pas de frontières. Il songe à un missionnaire, M. Bourdaise, qui a quitté son pays, ses parents, le lieu de sa naissance, où il pouvait vivre doucement, pour engendrer à Jésus-Christ les pauvres esclaves, là-bas, à Madagascar, et il lui lance, comme un S. O. S. par delà les mers, cet appel pathétique : « Monsieur Bourdaise, êtes-vous encore en vie ou non ? Si vous l'êtes, plaise à Dieu de vous y vouloir conserver. Si vous êtes au ciel, priez pour nous ». C'est donc en connaissance de cause qu'il pourra donner de la charité et du zèle ces deux belles définitions : « La charité, c'est un acte de l'amour qui fait entrer les cœurs les uns dans les autres et sentir ce qu'ils sentent. Quant au zèle, si l'amour de Dieu est un feu, le zèle en est la flamme ; si l'amour est un soleil, le zèle en est le rayon ».

Mes enfants, vous aussi vous pouvez « voir » la misère. Il en est, parmi vous, qui chaque dimanche, comme membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, visitent les taudis et apportent aux pauvres leur obole ; d'autres, le jeudi, au patronage, approchent l'enfance déshéritée ; tous vous aimez à entendre les missionnaires de passage et à lire leurs revues si émouvantes ; tous, au moment des vacances, vous touchez trop du doigt l'ignorance religieuse, pour ne pas ambitionner de devenir des missionnaires à l'intérieur, pour ne pas comprendre que partout où il peut y avoir un service à rendre, il doit y avoir un rôle à jouer.

Il ne suffit pas, en effet, de « voir », de connaître les milieux avec leurs ressources et leurs besoins, en procédant par observation personnelle ou par enquêtes, il faut « juger », en d'autres termes, apprécier dans quelles conditions le zèle doit s'exercer, pour que cette flamme, dont parlait tout à l'heure saint Vincent de Paul, ne soit pas feu follet, et pour que ce rayon ne se brise pas en perdant contact avec son centre, avec son foyer. C'est dire, n'est-ce pas vrai, qu'il faudra travailler dans la hiérarchie, dans l'obéissance. Il faut entendre notre saint célébrer cette vertu : « Une action faite en obéissant a un double mérite : mérite de l'œuvre, mérite de la docilité... L'obéissance est l'exercice des anges... L'obéissance est une sorte de pierre philosophale qui change en or tout ce qu'elle touche ». Il faut le voir la pratiquer. Il reçut, un jour, un ordre de l'archevêque de Paris : Il s'inclina. Quelques heures après arriva le contre-ordre : il s'inclina encore. Et comme on s'étonnait, il s'écria en souriant : « Or sus, je suis enfant d'obéissance ». Mes chers amis, il vous est bon d'être, dès le collège, soumis à un règlement qui, en vous obligeant à obéir du matin au soir, vous permet de mériter ainsi du matin au soir. Gardez cet esprit d'obéissance dans vos rapports avec les aumôniers des divers groupements de jeunesse catholique. Que les non-adhérents n'aient même pas la pensée de les discréditer, encore moins de les combattre, puisque les directions viennent de leur évêque et même du Souverain Pontife. Et si d'aventure, on critique, à la ville ou à la campagne, votre façon d'agir, répliquez genti-

ment, comme notre saint : « Or sus, je suis enfant d'obéissance ».

Voilà donc votre zèle agréé de vos supérieurs : reste à juger à quelles conditions il sera accepté par les âmes, surtout à la campagne. Les passions politiques y fermentent à ce point, que certains vont jusqu'à voir dans la religion elle-même un parti. En France, voyez-vous, on est toujours au temps de la Fronde. Raison de plus pour vous inspirer, ici encore, de saint Vincent de Paul. Comme on lui demandait sous quel drapeau il allait se ranger, il fit cette fière réponse : « Je suis du parti de Dieu et des pauvres : laissez-moi passer ». Eh bien, vous aussi, quelles que soient vos convictions personnelles, que vous n'avez pas à abdiquer, vous devez, en approchant les âmes, avoir l'air de siéger au-dessus des partis. « *Nostra conversatio in cœlis est.* » L'action sociale à laquelle on vous convie nous dispense de mêler la charité à la politique : les multiplicateurs que vous êtes doivent pouvoir se passer de ce commun diviseur.

Par exemple, il est une politique de bon aloi à laquelle vous pouvez vous livrer : *la politique de présence*. Qui dit conquête dit rapprochement et contact. Et je sais bien que saint Vincent de Paul ne revint pas souvent dans son petit pays. Mais il transporta sur les terres de Clichy, de Montmirail, de Châtillon-les-Dombes, son affection profonde pour le paysan landais. Il garda toujours un peu de la glèbe natale à la semelle de ses souliers, et ce ne fut jamais un déraciné du cœur. « Lorsque je revenais de mission, déclare-t-il, il me semblait, rentrant à Paris, que les portes de la ville devaient tomber sur moi et m'écraser. Et je considérais en moi-même : « Tu t'en vas à Paris, et voilà d'autres villages qui attendent ». Vous aussi, mes enfants, s'il vous faut un jour aller à Paris, vous saurez garder au cœur la nostalgie de la petite province. Vous saurez revenir sur vos terres pour un autre motif que celui de l'ouverture de la chasse, et vous saurez garder le contact spirituel avec vos métayers et vos fermiers..., au moins autant qu'un député avec ses électeurs.

Cela revient presque à dire qu'il ne faut pas être distant, dans aucun des sens du mot, ou suivant la locution campagnarde, qu'il ne faut pas « être fier ». « Nous ne sommes que les portefaix des dons de Dieu », répétait notre saint, et c'était sa traduction pittoresque du « *quid habes quod non accepisti ?* » de l'Écriture. Il pratiqua lui-même tous les genres d'humilité. Un exemple entre mille. Au lieu de se faire appeler M. Depaul, il voulut n'être désigné que sous le nom de M. Vincent. C'est ainsi que dans les grandes maisons on ne mentionnait les domestiques que par leur prénom. C'était une de ses façons de prendre, comme Jésus, la « forme de serviteur ». Et, depuis ce temps, « M. Vincent est toujours M. Vincent ». On ne vous demande pas, mes enfants, de vous transformer en loqueteux, sous prétexte d'imiter saint Vincent, sur qui nous pouvons saluer la première des « soutanes verdies ». Mais n'ayez pas honte à l'occasion de parler

patois, de trinquer avec un brave homme de la campagne, de le faire monter dans votre auto, comme saint Vincent faisait monter dans son carrosse — qu'il appelait « son ignominie » — les gueux des carrefours, et peut-être mériterez-vous de vous entendre appeler, jusqu'à la fin de votre vie : « Monsieur Pierre », ou « Monsieur Paul » ; ce sera votre meilleure récompense.

Mais peut-être, avec les gens de nos campagnes, faudrait-il faire un pas de plus. Ah ! c'est qu'ils ont des yeux, avant d'avoir des oreilles. Vous connaissez leur respect du travail, du travail manuel surtout, à peu près le seul qui compte pour eux. Vous savez comment, trop souvent, ils parlent des petits bourgeois : « Ils ont les mains blanches ; ils ont de la chance que leur père soit né avant eux ; leur outil pèse tout juste... une plume ». Attention, mes enfants ! vos grandes vacances coïncident avec l'époque de leurs grands travaux. Quel scandale quand vos petits camarades faucheurs, moissonneurs, vendangeurs, vous voyant filer sur les routes, peuvent s'imaginer que votre unique emploi est de vous promener, en attendant l'heure du repas ! Le moyen d'aller leur dire ensuite qu'il faut gagner son pain à la sueur de son front, ou que nous sommes les disciples, les imitateurs du divin charpentier de Nazareth ? Que faire alors ? Leur montrer qu'on n'est pas pour autant un « chômeur », qu'on a des « devoirs de vacances » ; surtout ne professer que respect et admiration pour ce travail de la terre dont nous vivons ; savoir même, de temps à autre, y prendre part, afin que, suivant le mot de saint Vincent de Paul, « la main soit conforme au cœur », et que nous aimions notre prochain « aux dépens de nos bras et à la sueur de nos visages ».

Voilà donc notre zèle agréé de nos supérieurs et prêt à être accepté de nos frères. Après avoir « vu » et « jugé », le moment est venu d' « agir ». Mais il va falloir exercer ce qu'on pourrait appeler la charité « totale », qui comprend l'assistance spirituelle, certes, mais aussi l'assistance matérielle. Saint Vincent de Paul, avec son bon sens pénétré d'expérience, comprit bien que les paysans n'étaient pas de purs esprits. Il voulait le salut de leurs âmes, mais il cherchait le bien de tout l'homme. Il se rappelait que Notre-Seigneur avait nourri les multitudes du pain de froment avant de leur donner le pain de la vérité ou le pain des anges ; il se rappelait qu'il avait guéri les corps en même temps que les âmes, parfois avant les âmes. Et il ne pouvait oublier la mise en scène pathétique, du jugement dernier qui rattache le salut à l'exercice des œuvres de miséricorde : « S'il s'en trouve qui pensent qu'ils sont pour évangéliser les pauvres et non pour les soulager... je réponds que nous devons les assister et faire assister en toutes les manières, si nous voulons entendre ces agréables paroles du Souverain Juge : « Venez, les bien-aimés de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé, parce que j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. » De fait, on ne donne rien si généreusement que les conseils, déclare un philosophe sceptique. Mais c'est de la nourriture bien

creuse pour les estomacs affamés. « Aux âmes par les corps » : Voilà une maxime de saint Vincent de Paul qui pourrait servir de devise à la plupart des formes de notre action catholique contemporaine.

Mais il ne faut pas se porter vers les humbles par pure compassion, par simple inclination de sensibilité. Cette sympathie toute naturelle nous est commune avec les animaux et demeure sans mérite devant Dieu. Non, il faut s'habituer à donner et à se donner « pour l'amour de Dieu », selon la belle et simple formule populaire. Saint Paul fut hanté toute sa vie par la vision du chemin de Damas : « Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu ?... » et, depuis, il vit toujours Jésus dans ses frères. Nul doute que saint Vincent n'ait conservé, depuis son enfance, le souvenir inoubliable de l'histoire de saint Martin : le manteau donné au pauvre du faubourg d'Amiens recouvre, la nuit suivante, les épaules mêmes du Sauveur ! La charité apparaissait à notre saint, comme le seul moyen dont dispose une créature pour pouvoir faire du bien à son Dieu. « Servez, aimez les pauvres comme vos Seigneurs, s'écriait-il, puisque Notre-Seigneur est en eux et eux en Notre-Seigneur. » Parole sublime, qui pourrait servir d'épigraphe au fameux sermon de son disciple Bossuet sur l' « éminente dignité des pauvres dans l'Église ». C'est la même foi et déjà le même ton.

Faut-il descendre au détail de cette assistance toute fraternelle ? Ce serait faire injure à votre mémoire toute peuplée des souvenirs de la plus prodigieuse des existences. Depuis votre enfance, vous voyez se dérouler comme sur un écran le film des images merveilleuses : Vincent à onze ans, donnant à un pauvre trente sous péniblement amassés : toute sa fortune. — Vincent captif en Barbarie et chantant à ses compagnons les psaumes de David. — Vincent recueillant dans son manteau un pauvre petit abandonné. — Vincent en compagnie des forçats. « Lorsque j'ai baisé leurs chaînes, déclarait-il, compati à leurs douleurs et témoigné de l'affection pour leurs disgrâces, c'est alors qu'ils m'ont écouté, qu'ils ont donné gloire à Dieu, qu'ils se sont mis en état de salut ». — Et je ne chercherai pas à éviter l'épisode du galérien rendu à la liberté grâce à la substitution héroïque. Je sais bien que le fait est contesté, voire même controvérsé ? Mais qu'importe ? Il n'en est que plus symbolique. Chacun a la légende qu'il mérite, et ce sont des cas où la légende est plus vraie que l'histoire.

Voici venue, pour l'apostolat, l'heure des âmes, car « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Il faut supposer qu'on s'est d'abord formé soi-même, sanctifié soi-même. On ne peut donner aux autres que ce qu'on a. « Il faut, disait saint Vincent de Paul, que nous travaillions à faire régner Dieu souverainement en nous, et puis dans les autres. Et mon mal est que j'ai plus de soin de le faire régner dans les autres que dans moi ». L'année scolaire, avec les instructions, les méditations, les retraites, la réception fréquente des sacre-

ments, sans compter les cours de religion, a dû, mes enfants, faire régner Dieu en vous. Vous devez, au cours des vacances, le faire rayonner autour de vous. Nul ne vous remplacera dans cette tâche, car les destinées ne sont pas interchangeable. Comme on disait autrefois : devenu réservoir, il faut que chacun soit, pour autrui, canal.

A cet effet, il convient de travailler les milieux plutôt que les individus. Saint Vincent de Paul multiplia les créations charitables et les œuvres. C'est que séminaristes ou religieux, filles de la Charité ou missionnaires, enfants trouvés ou mendiants, campagnards ou citadins, sinistrés de la guerre ou malades des hôpitaux, prisonniers ou forçats, chaque groupement, il le sentait, avait son climat. Il n'y avait pas à créer un cadre, il n'y avait qu'à christianiser le cadre là où il était, la Providence ayant dû pourvoir à ce que chaque homme puisse se sauver sans sortir de sa condition, de sa profession, de sa place. Saluons donc en saint Vincent de Paul un précurseur lointain des *mouvements spécialisés*. Et vous, mes enfants, sur qui pouvez-vous agir ? Avant tout, sur les jeunes. A la différence d'un trop grand nombre de leurs parents, les enfants de la campagne sont sans défiance, sans défense à votre endroit. Vous leur arriverez du collège, de la ville, avec le prestige du nom, du costume, de la fortune, de l'instruction. Vous êtes pour eux un « monsieur » et un « savant » ! Quelle bonne surprise, quelle joie quand ils vous voient venir à eux les mains tendues. C'est le moment de conserver cet « esprit d'équipe », que vous avez appris et apprécié au collège. Foot-ball, société de tir ou de gymnastique — n'êtes-vous pas moniteurs depuis que vous êtes en possession de votre brevet sportif ? — patronages ou colonies de vacances, fondation de meutes ou de troupes, préparation éloignée ou prochaine à l'apostolat.

Le grand point est de sortir de chez soi, et d'aller partout où il y a du bien à faire. « La coutume de certains autres, disait saint Vincent de Paul, est d'aller les chercher ». De nos jours, la prédication elle-même, grâce à la T. S. F., s'est propagée par dessus les toits ; elle a renversé le fameux mur de la vie privée. Imitons quelque chose de ses hardiesses, qui ont seulement le défaut d'être un peu trop impersonnelles. Suivant la pratique des Conférences de saint Vincent de Paul, faisons des visites, allons voir les gens chez eux ; gagnons un village à Jésus-Christ, maison par maison, en commençant par celles où logent des malades ou des malheureux. Cela, c'est du bon travail, parce que ce n'est pas du travail tout fait, du travail « en série », mais du travail sur mesure et à domicile.

Pour qui est à l'affût des âmes, les occasions ne manquent pas. On pourrait même dire que tout est occasion. « On doit, dit notre saint, enseigner et catéchiser en toute rencontre... aux champs, dans les hôtelleries, par les chemins... au jardin, à la cordonnerie, à la couture ». De même pour le véritable apôtre, qui ne saurait distinguer son salut de celui de son frère, tout peut être point de départ et « accro-

chage ». Imitant Notre-Seigneur lorsqu'il allait s'asseoir sur cette pierre qui était proche le puits, et commença, pour instruire cette femme, par lui demander de l'eau : « Femme, donne-moi de l'eau », ainsi demandez à l'un, puis à l'autre : « Eh bien, comment se portent vos chevaux ? Comment va ceci ? Comment va cela ? Comment vous portez-vous ? Commencez par quelque chose de semblable, pour passer ensuite à votre dessein ». Et Vincent proclamait avec l'Écriture : « Ceux qui enseigneront les autres des choses utiles et nécessaires à leur salut brilleront comme des étoiles dans la vie éternelle ».

Surtout pas de discussions, pas de mots blessants ; ne damnons, ne condamnons personne. Saint Vincent de Paul disait : « Ne jamais disputer contre les hérétiques, ni en chaire, ni en particulier, sachant que cela sert de peu, et que, bien souvent, on fait plus de bruit que de fruit ». Et se mettant à la place des pauvres gens, il lisait ces paroles dans leurs cœurs : « Nous ne croyons pas les hommes parce qu'ils sont savants, mais parce que nous les estimons bons et que nous les aimons ». Pas non plus de ton doctoral. Mais toujours le sourire aux lèvres, la cordialité dans le cœur, la simplicité dans le langage. « Pour moi, Dieu me donne une si grande estime de la simplicité, que je l'appelle mon Évangile ». Parlons « bonnement et familièrement » à ces simples et à ces nobles, à ces « princes paysans », comme les appelle Péguy, en « les faisant approcher en rond ». Appliquons franchement « la petite méthode », qui a fait ses preuves à la Cour, comme à la ville et à la campagne. Dans ces âmes somnolentes, éveillons l'intérêt, semons la divine inquiétude. Rendons la religion aimable, faisons souhaiter qu'elle fût vraie : ce sera le rôle des motifs. Puis montrons qu'elle est vraie, surtout en faisant revivre par des images, par des récits évangéliques son divin fondateur : le plus souvent le simple exposé dispensera de la démonstration. Enfin, indiquons les moyens, si simples, de la pratiquer. « Mes bons amis ; faites par devoir et avec amour ce que vous faites déjà par routine, sans intention surnaturelle... et par conséquent, sans mérite devant Dieu ». Et peut-être, dans le groupe, surgira-t-il un jeune aux mains calleuses qui, après les vacances, continuera notre œuvre et se sanctifiera lui-même en devenant apôtre parmi ses camarades.

Mais nous échouons, direz-vous. Mais nous ne convainçons personne ! Mais il n'y a rien à faire ! Voilà l'objection, voilà la subtile tentation du découragement anticipé. Ce sont là, pourtant, paroles indignes du jeune, tel que le définit la J. E. C. : « fier, pur, joyeux et conquérant ». C'est justement quand il semble qu'il n'y ait rien à faire qu'il y a tout à faire. « A quoi sommes-nous bons ? » demandez-vous parfois. — « Mais précisément à être bons ». On peut toujours commencer par la bonté, et c'est déjà quelque chose de pouvoir faire, comme le scout, une bonne action par jour, ou de pouvoir répondre par l'affirmative à la question que doit se poser, chaque soir, l'apôtre : « Ai-je, aujourd'hui, fait plaisir à quelqu'un ? » Puis, ne l'oubliez pas, vous n'êtes

que les petits collaborateurs de Dieu, qui, selon le mot de saint Vincent, « ne regarde pas l'événement du bien que l'on entreprend, mais la charité avec laquelle on y est porté ». Entendez-le vous dire, mes enfants : « Je n'ai pas besoin que vous soyez vainqueurs : faites seulement votre possible. Employez bien l'occasion présente et laissez-moi faire pour la suite à donner, vous souvenant que, surnaturellement, on n'échoue jamais. » Enfin, ne soyez pas trop pressés. Mazarin disait : « Le temps et moi » ; dites, plus modestement, avec saint Vincent : « Dieu et le temps ». Vous qui êtes au pays des profonds labours, vous qui savez que la semence reste longtemps sous terre, souvenez-vous que, jusqu'à son dernier jour cet octogénaire planta. Imitiez-le jusque « dans la modération de son agir », et, fussiez-vous mourir sans avoir jamais rien vu germer, que votre dernière parole soit encore la sienne : « *Confido*, j'ai confiance ».

Nous aurons toujours des pauvres parmi nous : nous aurons donc toujours besoin de saint Vincent de Paul. Or, l'avantage d'un grand intercesseur, c'est qu'il n'aide pas seulement par ses leçons et ses exemples donnés dans le temps et ici-bas, mais indéfiniment, du haut du ciel, par ses prières. Il faut aller au peuple, certes, mais à la manière de ce « ministre de la charité nationale », dont l'actualité est providentielle en cette année 1937, année du poing tendu, mais année aussi où aura repassé un moment sur la terre de France, le grand geste fraternel de ses longs bras de paysan landais. Que, selon son vœu, « nous ne laissions plus jamais un pauvre sans le consoler, ni un ignorant sans lui apprendre, en peu de mots, les choses qu'il faut croire et qu'il fasse pour son salut ».

Imaginez donc, mes chers enfants, que vous allez quitter un collège... apostolique, que vous êtes envoyés, vous aussi, à la moisson, et vous apporterez à Monseigneur, durant deux mois, le renfort imprévu et bienvenu de deux cents petits vicaires pour ses paroisses.

19 juillet. — En l'absence du T. H. Père, actuellement en Irlande, M. Edouard Robert préside aux offices du jour : vivant et fervent décor, les petites Sœurs du Séminaire sont aux tribunes de la chapelle, suivant les rubriques du coutumier. Le chœur de quelques étudiants démontre à nouveau ce que peuvent quelques voix exercées et assouplies. C'est toujours et en tout ordre d'idées la force du levain, l'énergie conquérante de l'élite.

26 juillet. — Au 140 de la rue du Bac, M. Jean-Baptiste Piet, assistant de la maison-mère, chante la

grand'messe et le soir, M. Maurice Duvallier nous donne la conférence sur saint Vincent.

28 juillet. — Inopinément, à l'Infirmerie, décédé, sur les 18 heures et demie, le frère Antoine Romichè. Depuis plusieurs mois, il se trouvait au repos après de longues années de travail. Pieux, laborieux, régulier, mais d'une austère vertu qui, difficilement et avec peine, s'accommodait des caractères d'autrui. Ce manque de souplesse se racheta pourtant (et c'était heureux) par une parfaite fidélité aux points de son règlement. Menuisier, charpentier soigneux et habile, il allait et venait dans la maison, ne faisant pas de bruit, ne parlant guère. Il vivait dans une atmosphère distante, toujours près de Dieu, dont parfois avec une légère note individuelle il interprétait et exécutait fidèlement les vouloirs sacrés. Né le 10 janvier 1869 à Peilenstein (Gubno) en Autriche, et reçu comme coadjuteur à Graz le 15 novembre 1889, frère Romichè y émettait ses vœux le 11 décembre 1893. Au début de janvier 1894, il venait à Paris, et envoyé au Berceau en 1900, y restait seulement quelques années. Placé à Dax en 1905, la guerre de 1914 l'y surprénait ; il crut un instant que cela finirait bientôt et voulut demeurer sur place. Interné, vu sa nationalité, il fut ensuite rapatrié en son pays d'origine, d'où, au lendemain de la paix, il obtenait de revenir en France. C'est à Paris qu'il termina sa vie, tout unie à Dieu et sanctifiée par la souffrance, dont cependant il ne disait mot. Figure émaciée, volontaire, un tantinet personnelle, mais cependant à son devoir : tout compte fait et vu de cet angle, un bon frère coadjuteur (1).

(1) Insérons ici, d'un autre bon frère coadjuteur, ces quelques lignes, refaits et soulevés de toute une sainte vie :

Le 2 juin 1937 s'éteignait doucement en notre maison de Dax, le frère Joseph Van den Houvel. Né à Anvers le 27 avril 1859, il entra dans la

29 juillet. — Ce matin, à Stains (Seine), où il était aumônier chez les Filles de la Charité, l'on trouve mort dans son lit M. Othon Aluta. Depuis deux ans à peine, il était venu de Smyrne à la Maison-mère, pour utilement occuper ses derniers jours et dépenser dans un petit ministère ses dernières forces. M. Aluta était le suprême survivant de l'ordination sacerdotale du T. H. Père Verdier (22 mai 1880, Mgr Cannavo, capucin, évêque de Candie). Après quatre années passées au collège Saint-Benoît à Constantinople, 1880-1884 ; après deux ans de Salonique, M. Aluta arrivait en 1886 à Smyrne, d'où la ruine du Collège le ramenait en 1935, à Paris. Voici, sur ces 47 années de séjour à Smyrne, ce qu'écrit M. Euzet qui vécut longtemps avec lui et fut même son supérieur.

« Lorsque j'arrivai au collège de Smyrne, en 1892, M. Aluta y était déjà depuis 1886. Je l'ai donc connu dans la force de l'âge et presque dans la jeunesse. Il faisait alors les fonc-

Compagnie le 17 juillet 1888. Placé à Rome, il y demeure 4 ans et revient à Paris en mars 1897. Cette même année il part pour Madagascar. C'est là qu'il contracte la dysenterie qui devait le faire souffrir toute sa vie et finalement l'emporter. Après 8 ans de travail ardu il revient en France. Bientôt cependant il est envoyé en Macédoine où il restera 15 ans. En 1920 enfin, il est placé à Dax. Il y dépensera généreusement le reste de ses forces. Ses travaux de menuisier devaient y rendre de précieux services courus dans tous les postes où il était passé.

On a pu dire du frère Joseph qu'il réalisait le type de ces bons anciens frères : travailleur infatigable, silencieux et régulier, très attaché et très fidèle à ses exercices de piété.

Son travail il l'aimait et le voulait bien fait. Il avançait lentement mais apportait tout le soin nécessaire. Jamais il ne se reposait et sa plus grande souffrance, les deux dernières années de sa vie, fut de ne plus pouvoir se dépenser comme il l'aurait voulu.

Sa piété, sa régularité étaient exemplaires. Levé chaque jour à 4 heures, toujours fidèle à sa méditation, il ne supportait pas que l'on y fit l'raison de saint Pierre. Sa ferveur se traduisait aussi dans son action de grâce qu'il aimait à prolonger. Jamais il n'oubliait son quart d'heure de visite qui le remettait en contact avec le Saint Sacrement. La manière dont il récitait son chapelet témoignait de sa dévotion à la Sainte Vierge, sa Bonne Mère du ciel.

Vraiment, en parfait enfant de saint Vincent, le bon frère Joseph s'était approprié de son esprit et mettait tout son soin à être fidèle à ses conseils. Son amour pour nos saintes règles devait le sanctifier et l'amener à cette mort si douce, si calme, réservée au « bon et fidèle serviteur ».

tions du préfet de discipline. Solennel et majestueux, le visage ordinairement un peu renfrogné, on le voyait toujours à son poste, surveillant sévère et méticuleux. Il ne maitrisait pas toujours la fougue de son tempérament et se livrait parfois à des éclats retentissants qui — heureusement — s'apaisaient bientôt. Car, il avait, au plus haut point, conscience de ses devoirs d'état, et il s'en est acquitté avec un méritoire dévouement, jusqu'en 1915.

Il eût, en effet, préféré la classe qu'il a faite par *intérim* et où il excellait, tout spécialement dans la grammaire. Combien de fois j'ai entendu nos jeunes humanistes dire simplement : « Tout ce que nous savons de latin et de grec, nous le devons à M. Aluta ».

On voyait M. Aluta en chaire une ou deux fois l'an, pour l'homélie dominicale dont il s'acquittait fort bien. Mais ses fonctions de préfet de discipline l'avaient fait renoncer à toute espèce de ministère sacerdotal auprès des élèves et au dehors. Il restait cependant un vrai missionnaire plein de l'esprit du saint état. Certes, il lui eût été facile de se créer des relations ; mais il s'était fait un devoir strict de s'interdire toute visite dans les familles, menant ainsi une véritable vie de « *Chartreux à la maison* » : sincèrement et profondément attaché à sa vocation, il en observait scrupuleusement les Saintes Règles... Monsieur Aluta parlait très peu de lui-même et de sa famille. On sait seulement par nos registres, qu'il est né à Constantinople, le 25 mai 1855, d'un émigré austro-hongrois. Un de ses neveux a été pendant quelques années directeur de la Banque Ottomane, à Smyrne. J'ai entendu quelquefois M. Aluta faire allusion à son séjour au Berceau de saint Vincent de Paul, d'où il est entré dans la Congrégation, le 30 septembre 1874.

Quelque temps après l'armistice de 1918, M. Aluta eut une bien vive émotion. Tous les Austro-Allemands furent expulsés de Turquie, par l'*Entente*. Il faut rendre cette justice à M. Poulin, supérieur, qu'il multiplia les démarches jusqu'à ce qu'il eût obtenu des autorités françaises, qu'on fit exception pour M. Aluta. Et, vraiment M. Aluta le méritait bien ; car on ne l'entendit jamais parler de politique ou de nationalité, lui qui pourtant avait parfois des réflexions et réparties amusantes.

La grande guerre, amenant la fermeture provisoire du collège, avait déjà procuré des loisirs à M. Aluta. Sans doute, en 1919, il lui fallut reprendre le collier. Mais, à partir de 1924, qui vit la fermeture définitive, nouvelle période de loisirs prolongés. S'étant abstenu si longtemps de tout ministère, il fut impossible de le décider à confesser, même des enfants de la première communion, à qui il faisait volontiers le catéchisme...

Au milieu de tant de loisirs, M. Aluta trouva le moyen d'éviter l'oisiveté. Comment remplissait-il les journées si longues ? On pouvait se le demander. Le fait est qu'on le voyait toujours occupé : lectures pieuses, résumés de lectures, méditations, prières, etc. Toute la journée à la maison, sauf

une petite promenade, dans les derniers temps, pour raison de santé.

M. Aluta avait rapporté de Salonique des habitudes de fumeur invétéré. La pipe fut longtemps pour lui une inséparable compagne. Mais, vers 1926, obéissant au médecin, il y renonça complètement et ne toucha même pas une cigarette. Cette totale abstention lui a rendu plus lourd le poids des journées et plus méritoire la solitude.

En mai 1935, nous étions à la veille d'endosser le costume civil et de changer de maison. Il me sembla que c'était trop pour lui et je lui dis franchement ma pensée : qu'il ferait bien de demander son rappel à Paris. A cette ouverture, il ne put maîtriser un très vif mouvement de contrariété. Mais, après avoir écouté toutes mes raisons : « Eh bien ! dit-il, faites-moi la lettre au T. H. Père et je la copierai ». Ainsi fut fait.

Quelques jours après, il recevait un télégramme du T. H. Père. Il vint me le montrer avec une très visible satisfaction, me signalant un simple mot qui n'était pas nécessaire et qui en disait long sur la bienveillance de l'accueil fait à sa demande.

Depuis son départ d'Izmir, je ne puis rien dire sinon qu'il m'écrivait deux fois l'an. Sa dernière lettre (mars 1937) était plus intéressante que les autres : « Vous voyez, m'écrivait-il, après m'avoir donné quelques détails sur sa vie à Stains, vous voyez que le vieil Othon n'est pas trop à plaindre. »

Sûrement il regrettait « Smyrne ». Mais il en avait fait généreusement le sacrifice, que Dieu a récompensé par deux années paisibles et par une mort plus paisible encore, mort subite, mais certainement prévue et préparée depuis longtemps. Là, je puis en témoigner, la pensée de la mort lui était familière ».

26-30 juillet et 2-6 août. — Deux retraites pastorales de Meaux prêchées par le P. Morineau, mariste.

14 août. — En cette vigile de l'Assomption, les journaux du soir annoncent au public que notre confrère, le supérieur du Grand Séminaire de Montauban, M. Charles-Albert Gounot, est nommé par le Souverain Pontife, coadjuteur de l'archevêque de Carthage, primat d'Afrique, avec droit de future succession.

La presse, toujours soucieuse d'informer ses lecteurs, donne les renseignements suivants que résume cet entrefilet de *La Croix* (25 août 1937) :

Albert-Charles Gounot, né à Villeurbanne (Rhône), le 6 janvier 1884, a commencé ses études secondaires à l'école cléricale de Notre-Dame St-Vincent à Lyon, et les a terminées à Verrières (Loire). Elève au Grand Séminaire de philosophie d'Alix (Rhône) de 1900 à 1902, il entra dans la Congrégation de la Mission en 1902, reçut l'ordination sacerdotale le 25 mai 1907 à Paris, fut successivement professeur de sciences ecclésiastiques et sous-directeur spirituel dans les maisons de formation de la Congrégation de la Mission, à Dax, de 1907 à 1914 et de 1919 à 1922. Mobilisé de 1914 à 1919, nous le trouvons (1) à l'ambulance 13-XIV d'abord, puis, sur sa demande, au 4<sup>e</sup> bataillon du 159<sup>e</sup> régiment d'infanterie alpine, au 6<sup>e</sup> régiment d'artillerie et au 1<sup>er</sup> bataillon du 159<sup>e</sup> R.I.A. Enfin, il occupe la haute charge de supérieur du Grand Séminaire de Constantine de 1922 à 1930, et celle de supérieur du Grand Séminaire de Montauban de 1930 à 1937. L'Afrique du Nord ne lui est donc pas étrangère.

Voici ce qu'écrit pour les premières années de M. Gounot, le *Bulletin paroissial de Notre-Dame Saint-Vincent*, à Lyon, en son mois de septembre 1937 :

« Bien que le nouveau prélat ne soit pas né sur la paroisse, il y vint dès l'âge le plus tendre. En 1894, il était élève de notre école libre de la rue Terme où il se fit remarquer par sa piété et ses qualités intellectuelles. Aussi M. l'abbé Dardolle, alors vicaire à Saint-Vincent, demanda à sa pieuse mère de le lui donner pour l'école cléricale. Il y entra en 1894, l'année même de sa première communion et y poursuivit durant trois ans ses premières études classiques. En 1897, il devint élève du petit séminaire de Verrières, où il acheva brillamment sa formation littéraire et affermit sa vocation sacerdotale. Le séminaire d'Alix le reçut en 1900. Le jeune clerc y trouva comme supérieur celui qui devait devenir le Cardinal Verdier, archevêque de Paris. C'est sous une direction aussi éminente que le jeune Gounot décida d'entrer dans la Congrégation des prêtres de la Mission.

*De son côté, Mgr Élie Durand, évêque de Montauban, adresse aux prêtres et aux fidèles du diocèse, la cordiale lettre suivante :*

1. *Le Livre d'Or du clergé et des Congrégations* indique des actions auxquelles fut mêlé pendant la guerre Mgr Gounot, et publie l'ordre du jour suivant (6<sup>e</sup> R. A. C., n<sup>o</sup> 390, 2 octobre 1917 :

« Soldat très brave et d'une haute valeur morale. Versé, sur sa demande, d'une ambulance dans une unité combattante, s'est fait remarquer par son courage et son dévouement en toutes circonstances, notamment au cours des combats de Barleux et de Biaches, en septembre et octobre 1916. Venu dans l'artillerie comme brancardier, a fourni la preuve de ces mêmes qualités en aidant, en juillet 1917, au transport des blessés de toutes armes à travers un village violemment bombardé par l'ennemi »

*Nos très chers Frères.* Le 15 août, aux premières heures de la fête de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, patronne de Notre Diocèse, vous avez eu la joie d'apprendre que M. Charles Gounot, lazariste, supérieur de notre Grand Séminaire, était élevé à la dignité épiscopale et nommé coadjuteur, avec future succession, de S. E. Mgr Lemaître, archevêque de Carthage et primat d'Afrique.

Il ne nous appartient pas d'insister sur la place éminente que le nouveau prélat occupe dans l'illustre famille de Saint Vincent de Paul et sur son rôle dans les destinées de sa Congrégation. L'autorité, l'estime et l'affection dont il jouit auprès de ses confrères, les Prêtres de la Mission, sont connus. Il a accompli, pendant la guerre, d'une façon exemplaire et simple, son devoir de Français. Avant et après, au cours des missions diverses qui lui ont été confiées, et dans l'exercice des charges où l'appela la confiance de ses supérieurs, il a fait ample provision de sagesse et d'expérience.

Ce qu'il nous appartient de proclamer, ce sont les précieux services rendus à notre diocèse par M. Gounot, pendant les sept années qu'il a passées à la tête de notre Grand Séminaire. Sa direction éclairée, à la fois attentive et large, laissera une empreinte profonde sur la génération de lévites que, secondé d'ailleurs par des collaborateurs de choix, il a préparés aux délicates responsabilités du sacerdoce. La très haute idée qu'il avait de ces dernières lui faisait volontiers consacrer une partie de ses vacances, et avec un succès remarqué, aux exercices du *Mois sacerdotal* de Dax, si profitables au clergé de la région universitaire de Toulouse.

Très informé, d'autre part, des besoins actuels de la société, et docile, sans effort, aux directions pontificales, M. Gounot, chez nous, a suivi et soutenu avec une sympathie agissante, quand il ne les a pas suscitées, les œuvres destinées à approfondir la vie chrétienne dans les âmes et à forger les caractères et les tempéraments aptes à pénétrer les milieux hostiles ou indifférents. Sans mépriser les grandes manifestations de masse, utiles pour frapper l'opinion et créer l'enthousiasme, c'est de préférence à des groupes d'élite, plus restreints, qu'alliaient ses espoirs et sa sollicitude. Plusieurs, parmi nos jeunes, sont ou deviendront d'excellents ouvriers de l'Action Catholique, pour avoir bénéficié de son influence, de ses lumières, de son tranquille optimisme, de sa charité grave, chaude et compréhensive.

La promotion à l'épiscopat de M. Charles Gounot ne saurait donc surprendre aucun de ceux qui le connaissent et qui ont eu l'avantage de le fréquenter. Ils savent quel parfait ensemble de qualités humaines et de vertus surnaturelles lui composent une personnalité des plus distinguées et des plus attachantes. Son esprit clairvoyant et sa culture étendue, sa volonté souple et persévérante, son zèle courageux et serein, sa bonté inépuisable, autant de ressources et de moyens qui semblaient bien appeler un plus vaste champ d'action et qui annoncent, avec la grâce de Dieu, un heureux et fécond ministère épiscopal.

Si nous suivions la pente naturelle de nos sentiments c'est le regret de perdre un tel collaborateur qui dominerait dans notre âme : collaborateur dont les avis, surtout comme membre de notre conseil, étaient toujours si judicieux et nous furent si souvent utiles. Mais l'intérêt général et les besoins supérieurs de l'Eglise doivent passer en premier lieu. Et c'est un sentiment de filial abandon à la volonté du Souverain Pontife et même un sentiment de reconnaissante allégresse pour l'honneur que sa décision fait rejaillir sur le diocèse de Montauban, que Nous éprouvons et que Nous vous invitons à partager.

En signe de gratitude pour son bienfaisant passage au milieu de nous, que Monseigneur le coadjuteur de Carthage veuille bien agréer l'assurance de nos prières. Tous nos fidèles voudront avoir un souvenir pour lui, devant Dieu. Nous demandons à nos communautés religieuses, aux élèves de nos Grand et Petit Séminaires, aux enfants d'offrir pour le nouvel élu une communion et quelques sacrifices. De nos prêtres nous attendons qu'il aient une pensée spéciale, dans la récitation de l'office divin et dans la célébration de la Sainte Messe, pour celui qui va recevoir la plénitude du sacerdoce... et son fardeau...

Enfin, Nous ordonnons que, dans toutes les églises et chapelles du diocèse, pendant les trois jours qui précéderont la solennité du Sacre — dont la date sera fixée ultérieurement — MM. les Curés et Aumôniers, ayant recommandé cette intention, fassent réciter un *Notre Père* et un *Je vous salue Marie* pour le Nouveau Pontife. Et dans le cas où ils pourraient faire une cérémonie, le soir de ces trois jours, nous aurions la bénédiction du T. S. Sacrement.

Montauban, le 15 août 1937, en la Fête de l'Assomption de la T. S. Vierge.

† ELIE-ANTOINE,  
Evêque de Montauban

*Enfin des élèves de Montauban ont confié à la Croix quelques notations sur Mgr Gounot, toutes pleines de leçons utiles :*

En témoignage d'affectueuse reconnaissance à l'égard de leur supérieur vénéré, des élèves sont heureux de faire parvenir à la Croix les quelques notations suivantes concernant S. Exc. Mgr Gounot.

Pour clarifier les idées, groupons-les sous trois titres : l'homme, l'éducateur, l'apôtre.

*L'homme :*

Ce qui frappe, en premier lieu, chez Mgr Gounot, c'est la bonté qui se manifeste par une simplicité toujours cordiale et un abord facile. Ce trait dominant de son caractère entraîne chez lui une compréhension très large des personnes

et des événements. « Voyez toujours le bon côté des choses et en tout les qualités plutôt que les défauts » nous disait-il un jour. Formule que lui-même a toujours pratiquée à merveille. Comme suite logique, on remarque en lui un esprit de conciliation très développé, à tel point qu'il ne comprend pas le mot : désunion : « Il suffirait de si peu d'abnégation de part et d'autre pour arriver à s'entendre entre chrétiens ! » Mais cette bonté compréhensive et conciliante n'exclut pas la force de caractère qui se traduit par de la fermeté dans les circonstances qui l'exigent.

*L'éducateur :*

Que de choses l'on pourrait dire sur ce sujet ! Résumons en un mot sa méthode : confiance en l'élève. « La plus grande injure que l'on puisse faire à quelqu'un, a-t-il dit, c'est de n'avoir pas confiance en lui ». Aussi la manifestait-il largement à ses séminaristes. En retour, il exigeait de leur part une loyauté absolue : « Si quelqu'un me trompe une seule fois, soyez assuré qu'il perd ma confiance ». Cette manière d'agir lui permettait de laisser à tous une très large initiative qu'il essayait même de susciter, afin que chacun développât sa personnalité et prit conscience de ses responsabilités (1) Et surtout responsabilité en face du devoir d'état. C'était là le mot d'ordre sur lequel il est maintes fois revenu dans ses lectures spirituelles. Dans ses entretiens, il s'efforçait de faire de nous des prêtres dans le sens plein du mot. On n'oubliera pas de sitôt ses directives sur la sainteté du prêtre, la pureté, le clergé et la politique, etc. En plus de la formation intellectuelle et morale qu'il nous dispensait si abondamment, Mgr Gounot voulait faire de ses séminaristes des prêtres très au courant des œuvres d'Action catholique et sociale. Possédant à fond la technique de l'Action catholique, il ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à accroître nos connaissances. Soit par lui-même, soit par des conférenciers de passage, nous étions tenus au courant de tous les mouvements catholiques contemporains.

A signaler enfin qu'animé lui-même d'une piété profonde, il essayait par des méditations substantielles d'intensifier en nous la vie intérieure.

*L'apôtre :*

Bien que professeur, il avait toujours en vue les réalisations concrètes, mettant ainsi en pratique la devise du Pape : « l'étude pour l'action ». C'est qu'en effet, Mgr Gounot a la hantise des âmes. « Songez sans cesse aux âmes qui s'appuient sur vous » aimait-il à répéter. Ce zèle, il le prouva en s'adonnant pratiquement à certaines œuvres. C'est ainsi qu'il développa et soutint la C. F. T. C. à peu près inexistante à Montauban, lors de son arrivée. Peu après, il lança l'idée d'un secrétariat social à l'organisation duquel il présida lui-même. C'était la conclusion d'un cercle d'études so-

1. *L'éducation*, suivant l'heureuse formule du cardinal Mercier, n'est pas une mise en tutelle, mais une mise en valeur.

ciales réunissant les principales personnes d'œuvres. Depuis quelques années, il s'occupait activement de plusieurs groupes de J. O. C. F. qu'il avait fondés. En un mot, il s'est toujours préoccupé de tout ce qui peut rendre service au prochain pour l'amener à Dieu.

En terminant, nous ne pouvons que souhaiter à S. Exc. Mgr Gounot un apostolat toujours plus fructueux sur cette terre d'Afrique illustrée par tant de Docteurs et de martyrs. Nos vœux et nos prières l'accompagnent. »

23-27 août. — Retraite pastorale du diocèse de Chartres, prêchée par notre Confrère M. Georges Prévost, professeur en notre maison de Dax.

Fernand COMBALUZIER

---

## AMIENS

---

### LE CONGRÈS DE L'ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

26-29 Juillet 1937

On l'a souvent dit (et les faits le démontrent), l'avenir de la Congrégation est dans nos *Ecoles Apostoliques* : d'elles sortent, presque en totalité, les recrues de nos séminaires internes.

Mais si, comme disait bonnement saint Vincent, un mouton fait un mouton et un saint un saint, dans nos Ecoles, les bons professeurs font les bons élèves, et les saints professeurs font aussi les saints élèves. La formation des maîtres de nos futurs missionnaires est une des préoccupations des Supérieurs. L'assistance aux Congrès pédagogiques semble être un des moyens de formation dont les jeunes professeurs tout spécialement sentent l'impérieux besoin. Pendant les vacances, avec le charme d'une grande promenade, ces réunions permettent de s'instruire, de se rendre compte de ce que d'autres font dans des situations analogues, et de retourner ensuite à nos écoles avec le désir de mieux faire.

Voici dans ce sens quelques souvenirs, quelques notes sur ce que fut le Congrès de l'Alliance à Amiens du 26 au 29 juillet 1937. Dans la capitale de la Picardie, le beau collègue Saint-Martin accueillait le *Congrès de l'Alliance* ; aussi notait-on quelque surprise dans le regard des Amiénois, devant tant de soutanes : invasion pacifique de leur bonne ville.

Nous étions en effet près de quatre cents congressistes ; perdus dans la foule, on rencontrait cinq lazaristes, M. le Supérieur de Prime-Combe et deux de ses confrères, M. le Supérieur de Loos, et M. Théobald Lalanne du Berceau. D'abord une première visite à nos confrères de la paroisse Sainte-Anne : ils nous hébergent, et durant notre séjour, exquise se maintiendra leur amabilité. Nous nous dirigeons ensuite vers le Collège Saint-Martin.

Venant du Midi, du soleil éclatant, du ciel bleu, quelle apparente tristesse suinte de ces maisons aux briques décolorées, délavées par les brouillards qui traînent sous un ciel gris ! La Cour de l'École est noire de soutanes. Dans les conversations c'est le triomphe du français « commun », de ce français qui n'est ni du Nord, ni du Midi, de la Bretagne ou de la Lorraine. C'est le *métier* qui fait ce nivellement. Rares sont les voix qui font encore chanter l'accent des vieilles provinces françaises.

Avec des yeux de connaisseur, chacun toise du regard les bâtiments où triomphe la brique rouge, les salles d'étude, les classes, les dortoirs, etc. Tout n'est pas parfait certes, maints aménagements trahissent leur âge, mais dans l'ensemble, c'est un bel établissement.

Le mardi matin, 27 juillet, le Congrès est ouvert effectivement par les discours de Mgr Martin, évêque d'Amiens, et de Mgr Beaussart, Président de l'AL.

*liance*. Discours protocolaires, sans doute, mais ils créent l'atmosphère, cette atmosphère de foi, d'enthousiasme et de zèle ardent pour l'enseignement qui, tout autant que le ministère pastoral, façonne les âmes et refait continuellement le visage de la France chrétienne.

Le travail des Commissions commence aussitôt : travail sérieux, efficace et, à la longue, pénible : deux heures le matin et deux heures le soir sans interruption. Il y a trois commissions, quatre même, puisque la troisième est dédoublée.

La première s'occupe de l'enseignement de la Philosophie ; la seconde de la formation pédagogique des professeurs ; la troisième, *première section*, de la vie spirituelle dans les petits séminaires ; et la troisième, *seconde section*, de la formation religieuse dans nos Collèges.

Aujourd'hui se réunissent les première et troisième Commissions. Comme de juste, nous nous trouvons tous les cinq lazaristes à la troisième commission : celle des séminaires. Le thème, *la vie spirituelle dans les petits séminaires*, comporte plusieurs points :

1. Que valent, au point de vue spirituel, les enfants qui nous arrivent ?
2. Enquête sur la vie spirituelle du séminariste *moyen*.
3. Notre programme en vue de former la *piété*.

Un jeune professeur, l'abbé Carrière, avec une remarquable clarté et concision, développe chacune de ces parties. Et la discussion s'engage. Suggestions, vœux, points de vue différents, précisions, rectifications fusent de tous les rangs de l'Assemblée. Il est vraiment émouvant de voir ces prêtres, en majorité supérieurs de séminaires, apporter de tout cœur,

à l'Instruction commune, leur longue expérience des jeunes vocations cléricales.

Quelques leçons s'imposent après cet échange d'idées. En règle générale, ne recevoir que des enfants provenant d'un bon milieu familial ; développer chez nos enfants le goût, le besoin de la loyauté ; les former patiemment et avec clairvoyance à la pratique de la pureté etc. Il faut surtout que les professeurs, se comportent vraiment en prêtres : ils ne donneront aux enfants que ce qu'ils ont, ils ne les feront devenir que ce qu'ils sont eux-mêmes...

Le travail des commissions se poursuit encore durant l'après-midi. Mais entre temps un repas gai et copieux avait détendu les trois cent quatre-vingts congressistes.

D'une heure et demie à trois, nous sommes allés admirer en détail la merveille d'Amiens, sa cathédrale. Le Comité du Congrès nous a confié au plus parfait des guides, un vieil Amiénois : barbiche blanche, grassouillet, l'œil vif et pétillant de malice, conservateur de musée ou de bibliothèque, dont l'étude et la vie se sont complus à arracher aux pierres leurs moindres secrets et leurs attachantes curiosités. Visite éminemment instructive. Notre-Dame d'Amiens, avec Reims, Paris et Chartres, reste un des plus grandioses édifices religieux de France. La cathédrale construite au XIII<sup>e</sup> siècle, à l'apogée de l'art ogival, de 1220 à 1288, a été poursuivie sur les plans du génial *Maître d'œuvre*, Robert de Luzarches.

Pendant une heure et demie, mesures, dates, anecdotes coulent abondantes et savoureuses de la bouche de notre guide. Avoir passionné, debout, pressés les uns sur les autres, quelque cent cinquante ecclésiastiques, prouve assez l'intéressante et attrayante parole de notre guide ; tel malin gascon, qui lui-même

d'abord faisait mine de partir, reconnut bientôt un maître dans ce picard pince-sans-rire, que nous quitâmes hélas ! bien à regret.

L'après-midi, le travail des commissions reprend, toujours instructif et édifiant. Près de nous, la *Commission de Philosophie* discute avec le calme et la sérénité qui lui conviennent. D'une autre salle, nous parvient l'écho d'applaudissements, protestations, discussions. Il paraît que le dialogue fut souvent très animé, sinon passionné. Sans doute des méthodes différentes s'affrontaient avec sincérité et vigueur.

A cinq heures et demie, séance générale présidée par Mgr Beaussart qui dirige les débats. On y écoute plusieurs rapports de la librairie de *Gigord* sur les ventes et les projets d'édition, sur la *Revue de l'Enseignement Chrétien*, sur différents Manuels, etc.

Nous avons le plaisir d'entendre nommer un de nos confrères : M. l'abbé Lalanne, ou plutôt, reprend Mgr Beaussart, M. Lalanne, car c'est un *Monsieur* de Saint-Lazare.

Notre confrère porte dans sa sacoche un cours d'espagnol, et avant de le livrer à l'impression, il désirerait entendre les suggestions des hispanisants. D'ailleurs en bonne place dans la librairie aménagée par la Maison de *Gigord*, nous voyons du même M. Lalanne, différents lexiques, latin, grec, espagnol, gascon, c'est parmi quelques autres, sa spécialité.

La bénédiction du Saint-Sacrement clôt cette journée si bien remplie.

La journée de mercredi conserve la même ordonnance. Elle nous réserve l'agréable surprise de compter parmi nous, Monsieur Edouard Robert, premier Assistant de la Congrégation, qui, plus particulièrement, veille sur la bonne marche de nos Ecoles Apostoliques. Il vient aussi pour témoigner sa sympa-

thie aux confrères qui consacrent ici un peu de leurs vacances à compléter leur formation pédagogique. M. l'Assistant nous donne l'exemple de l'assiduité aux cours. Le sujet est d'importance : *la formation pédagogique des professeurs*. Il est traité par un maître, le Chanoine Devaud, Recteur de l'Université de Fribourg. Eh ! pourquoi donc une formation pédagogique ?... Simplement pour épargner aux maîtres les tâtonnements d'un apprentissage hasardeux ; pour éviter aux élèves le *malmenage* qui en est la rançon. Cause d'anxiété pour tout maître qui se met en face de ses responsabilités. Sujet plus angoissant encore, lorsqu'on songe que, dans l'esprit du rapporteur, il s'agit ici de la manière d'enseigner et non de cette improvisation, trop souvent nécessaire aux professeurs qui apprennent, au fur et à mesure, ce qu'ils enseignent à leurs élèves.

Dans la salle, l'accord est unanime sur les besoins de la formation pédagogique des jeunes professeurs. Il ne l'est plus, et, un vent de scepticisme secoue imperceptiblement les têtes, lorsque le rapporteur énumère les différentes matières que devrait forcément apprendre un candidat au professorat : pédagogie générale, didactique générale, psychologie, hygiène scolaire, histoire de la pédagogie, etc... etc., et lorsqu'il envisage les réalisations pratiques des cours de pédagogie.

Le Chanoine Devaud s'inspire de ce qu'il a fait ou trouvé en Suisse, en Italie, en Autriche, en Allemagne. Mais ce que souhaite le plus grand nombre des Congressistes, d'après les suggestions et les précisions de la discussion, ce n'est pas une ou plusieurs années d'études supplémentaires, mais plutôt la possibilité pour le jeune professeur de bénéficier de l'expérience de maîtres qualifiés, professeurs, préfets

d'études ou supérieurs ; de recevoir leurs conseils par des exemples de classe bien faite ; de suivre des cours de perfectionnement théorique et pratique pendant les vacances, durant une ou deux semaines ; d'approfondir des livres spéciaux de pédagogie écrits pour l'enseignement secondaire...

Ces visées-là sont certes plus modestes, mais plus immédiatement réalisables. En tout cas, M. le chanoine Devaud, en son rapport final, tint compte de cet état d'esprit, et annonça même que, conformément à ces vues, on décidait d'organiser à Paris, dans le courant de septembre prochain, deux semaines de pédagogie pour les jeunes professeurs...

Au cours de ces différentes interventions, il aurait été juste de signaler l'initiative de notre confrère Monsieur Gounot qui, pour la région universitaire de Toulouse, dirige le *Mois Sacerdotal*, dans notre maison de Dax. Le *Mois*, en 1937, était plus particulièrement destiné aux prêtres-professeurs ; les différents aspects de la pédagogie devaient y être traités par des maîtres éminents. A nombre d'entre nous, jeunes professeurs d'école apostolique, il aurait été certes profitable d'assister à ces leçons, et de respirer à nouveau, l'atmosphère pieuse de cette *Alma mater* qui fut notre maison d'études.

Comme hier, cette journée de mercredi, consacrée à la pédagogie, fut instructivement égayée par la visite de la Cathédrale.

Le soir, Mgr Beaussart, assisté d'un juriste spécialisé dans les questions d'enseignement, étudia les « déjà fameux » projets de M. Jean Zay, ministre de l'Education Nationale. Bien renseigné, reçu officiellement en représentation de l'enseignement libre par la commission de la Chambre des Députés, Mgr Beaussart, sans sous-estimer les menaces qui pèsent

sur notre enseignement, se montra cependant optimiste. La grande question est celle des diplômes. Chaque maison d'enseignement devra avoir tous ses professeurs munis de diplômes d'Etat, probablement au moins celui de la licence. Mais cette mesure vise surtout les futurs professeurs. Monseigneur dit qu'il a reçu l'assurance que, lors de la promulgation des décrets, l'on respecterait les situations acquises. Mais, ajoute Monseigneur, si les jeunes professeurs ne sont pas munis de grades nécessaires, la ruine de l'enseignement doit s'en suivre à plus ou moins brève échéance. Est-il de plus opportun et sage de mener des campagnes de presse contre ces projets, au nom de la liberté de l'enseignement ? Il semble bien que non ; car les gens avertis, l'opinion publique ne comprendraient guère une opposition à des projets qui tendent en fait à élever le niveau intellectuel, et à garantir la compétence des maîtres de notre jeunesse. Le meilleur remède et le plus honorable, est incontestablement de favoriser, dès maintenant, malgré de nombreuses difficultés, l'acquisition des grades universitaires, au plus grand nombre possible de jeunes professeurs.

D'autres questions, le certificat d'études, la gymnastique, l'inspection médicale, furent agitées, mais elles étaient de moindre importance.

Avant la clôture du Congrès, la matinée de jeudi fut remplie par la lecture des rapports sur le travail des commissions, durant les deux jours précédents. On se rendit compte alors du travail d'ensemble qui avait été réalisé, dans les commissions auxquelles on n'avait pu participer. Il est juste de remarquer que les rapporteurs, généralement trop absolus et théoriques dans leurs premiers exposés, tenaient compte, des points de vues pratiques que la discussion avait mis en relief. Le discours du président et un salut

solennel terminèrent le Congrès. Enfin, une dernière fois, des agapes princièrement servies, réunirent fraternellement tous les Congressistes.

Et l'on quitta à regret cette école Saint-Martin qui, pendant trois jours, avait abrité tant d'enthousiasme pour la noble cause de l'éducation de la jeunesse et la formation des futurs prêtres.

Le train filait déjà, rapide vers Paris, vers nos écoles. On saluait au passage, debout au milieu de la plaine picarde dorée par les moissons, le donjon des Gondi, l'église de Follerville, où Saint Vincent prononça le premier sermon de la Mission, la vaste bâtisse, aux briques rouges, qui abrite la pépinière des Frères coadjuteurs. Et l'on se surprenait à rêver à ce modeste aumônier gascon qui, en évangélisant ces mêmes lieux, trouva peut-être l'idée de ses géniales réalisations futures.

Que saint Vincent bénisse aussi nos *Ecoles Apostoliques*, qu'il multiplie ces apôtres au zèle infatigable que, dans son humilité, il cherchait vainement partout, mais qu'il trouva dans son cœur de Père, et dans son obéissance aux ordres de la Providence.

Joachim MASJUAN,

Sète, Prime-Combe, août 1937.

---

## BUZET-SUR-TARN

Notre-Dame de Grâce: *Sanctuaire* de la première messe  
de Saint Vincent de Paul (3 juin et 22 juillet 1937)

C'est pour avoir pleinement compris et vécu son sacerdoce que Vincent de Paul est parvenu à la sainteté. Au jour de son ordination sacerdotale, le programme de sa vie lui fut tracé, en termes concis mais avec quelle plénitude de pensée, par le pontife qui allait l'ordonner prêtre: « *Agnoscite quod agitis, imitamini quod tractatis.* » Avoir l'intelligence de sa messe, reproduire en soi les traits de la victime qu'il

offre tous les matins à l'autel, voilà le premier devoir d'état du prêtre ; s'en acquitter avec toute la perfection dont il est capable, c'est pour lui le secret de la sainteté. Aussi était-il normal qu'en ce deuxième centenaire de la canonisation de saint Vincent de Paul l'humble sanctuaire dans lequel il célébra sa première messe (1) vit les fidèles plus empressés encore que de coutume à lui offrir leurs hommages et leurs prières.

Pour les y préparer, M. Durand, supérieur du Grand Séminaire d'Albi, publia une brochure de soixante pages intitulée « *Notre-Dame de Grâce et saint Vincent de Paul au diocèse d'Albi* ». Dans cet opuscule illustré d'une dizaine de gravures et que terminent plusieurs cantiques (2), l'auteur met en valeur les arguments qui rendent très probable, sinon apodictiquement certain, que Vincent de Paul a célébré sa première messe à Notre-Dame de Grâce ; puis il relate les principales phases du culte rendu à saint Vincent dans cet humble sanctuaire.

Le numéro du 22 avril 1937 de la *Semaine religieuse d'Albi* annonce donc qu'un premier pèlerinage à Notre-Dame de Grâce aurait lieu le 3 juin suivant, présidé par Monseigneur l'archevêque. Dans le numéro suivant, monsieur le supérieur précisait que cette journée serait celle de la fête annuelle que la confrérie de *Marie Reine du Clergé* célèbre alternativement à Notre-Dame de Grâce et à Notre-Dame de la Drèche. Il ajoutait qu'une deuxième journée d'hommage à saint Vincent aurait lieu le 22 juillet, celle du 3 juin devant être surtout le pèlerinage des enfants. L'appel de monsieur le supérieur annonçait que le T. H. Père Souvay qui, l'an dernier, à l'occasion du centenaire du Grand Séminaire d'Albi, avait fait une rapide visite au sanctuaire de Notre-Dame de Grâce, y serait à nouveau le 3 juin et qu'il prononcerait l'homélie à l'évangile de la grand'messe. Hélas ! de Rome, une lettre du T. H. Père nous fit savoir, quelques jours avant le 3 juin, que le retard de son audience à Castel-Gandolfo ne lui permettait pas d'être auprès de nous, sinon d'esprit et de cœur.

Dans l'appel qu'il adressait aux curés des doyennés voisins de Notre-Dame de Grâce, appel que lui-même qualifiait de « chaleureux et fraternel », monsieur le supérieur s'exprimait ainsi : « Qu'ils amènent en bataillons serrés leurs enfants, garçons et fillettes ! Il faut que ces petits aimés de Jésus y soient rassemblés nombreux, très nombreux, pour chanter les louanges de Marie et de saint Vincent, pour offrir leur communion et leur prière à la Reine du Clergé et du sacerdoce, pour entendre la voix sacrée et émouvante de nos

1. Sur cette question, voir Pierre COSTE, *Le grand saint du grand siècle, Monsieur Vincent*, tome I, page 37.

2. Deux de ces cantiques sont publiés pour la première fois : *Litanies de saint Vincent de Paul en forme de chœur alterné*, par M. le Chanoine F. GRAMUSSEL, et *Saint Vincent à N.-D. de Grâce*, par A. HUC, C. M. La brochure est en vente au Grand Séminaire d'Albi, au prix de 2 francs franco.

églises sans hostie, de nos paroisses sans pasteur, de leurs petits frères abandonnés et sans instruction religieuse ». Cet appel fut entendu. Le 3 juin, à la première messe, plus de 300 enfants s'approchèrent de la sainte table et nous édifièrent par leur candeur et leur piété. La messe de communion et la grand'messe furent célébrées dans l'abri des pèlerins qui venait d'être construit au nord de la chapelle, un peu en contre-bas. Les généreuses offrandes des fidèles, du clergé et des Filles de la Charité de la région, avaient permis d'ériger cette construction dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps ; car la pluie était presque de règle quand le Grand Séminaire allait à Notre-Dame de Grâce. Nous fûmes bien dédommagés, il est vrai, le 3 juin. Le soleil brilla tout le jour, et la chaleur fut cependant tolérable, car sur ces hauteurs boisées souffle habituellement une brise très agréable.

A la grand'messe, monsieur le chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, parla de saint Vincent de Paul et de son sacerdoce si fécond. Monseigneur termina la cérémonie par quelques mots qui remercièrent les fidèles de leur piété, et leur suggérèrent les résolutions de circonstance. Aux vêpres, monsieur l'abbé Gilles Barthe, professeur de philosophie à l'École Sainte-Marie d'Albi, s'adressa aux enfants et leur montra quelles étaient les grandeurs et les exigences de la vocation sacerdotale. Le Grand Séminaire d'Albi et les petits maîtres de Sainte-Cécile, aux voix si fraîches et si justes, assurèrent les chants liturgiques ; le matin, ils exécutèrent une messe de Fernand de la Tombelle, une des plus chantantes qu'ait composées le maître périgourdin.

Les fidèles étaient venus nombreux à la fête du 3 juin ; et les experts en ces sortes de calculs évaluaient leur nombre à plus d'un millier. Il y eut, naturellement, moins d'affluence le 22 juillet. Cependant quatre cents personnes environ assistèrent aux offices de la journée. Ils étaient présidés par Son Excellence Mgr Barthès, *évêque titulaire de Verbe* et auxiliaire d'Albi, qui voulut bien témoigner ainsi l'affection qu'il éprouve pour la famille de saint Vincent. Ce qui caractérisa surtout cette journée fut la présence d'une cinquantaine de Filles de la Charité qui, du Tarn, du Tarn-et-Garonne, de la Haute-Garonne et de l'Aude, avaient répondu à l'appel de monsieur le supérieur. Elles contribuèrent à la bonne exécution des chants par elles-mêmes et par les jeunes filles qu'elles avaient amenées. Le matin, la chorale mixte de Rabastens nous fit la surprise d'une messe en musique de Niedermeyer très bien chantée, et qui fut accompagnée par M. Huc, l'organiste de la journée. M. Roux, de notre maison de Toulouse, donna aux vêpres le panégyrique de saint Vincent et nous montra en lui l'homme de Dieu et l'homme du peuple. Il le fit avec cette aisance, cette chaleur de conviction qui ne permettent pas de croire à son âge. Le matin, Mgr Barthès avait bien voulu prononcer l'homélie à la messe de communion qu'il célébra. Il nous montra l'attirance des saints et les richesses de leur âme qui l'expliquent ; et son allo-

cution témoigna de la connaissance personnelle qu'il possède de la vie et des écrits de saint Vincent.

Toujours infatigable, monsieur le supérieur prononça quelques mots aux différents offices de la journée, suggéra les intentions à la récitation du rosaire avant les vêpres, fit baiser la relique de saint Vincent et remercia de tout cœur ceux qui par leur générosité, leur présence, leurs prières, avaient contribué au succès de ces deux journées. Oui, ce furent deux belles et édifiantes journées. Au ciel, Marie dut agréer avec bonté les hommages et les prières qui montèrent vers la médiatrice de toutes les grâces ; et, sans doute, elle fut heureuse aussi des louanges et des supplications qui s'élevèrent du cœur de tous ces pèlerins vers celui qui, au matin de son sacerdoce, vint lui en consacrer les prémices dans cette humble chapelle.

Pierre DULAU.

---

## CUVRY

---

M. Auguste HALINGER<sup>1</sup>

*Silhouette lorraine*

Le bon M. Halinger, Lazariste, ancien curé, de Saint-Simon et ancien Supérieur de Cuvry — pour rappeler de suite ses titres messins — est mort de la mort des prédestinés. Entouré de l'affectueuse et respectueuse sympathie de son jeune supérieur et de ses confrères de la Maison de Saint-Vincent de Paul à Cuvry, assisté des prières des élèves de son cher établissement et des nombreuses Filles de la Charité qu'il avait dirigées et édifiées, il a succombé hier matin, à peine âgé de 70 ans, à une des maladies qu'inflige souvent la vie d'études et de professorat, à des hommes taillés

1. M. François-Auguste HALINGER, né le 18 mai 1867 et baptisé le 21 mai suivant à Varize, canton de Boulay, diocèse de Metz, fils de Philippe Halinger et de Catherine Bastard. Placé à l'orphelinat de *La Providence* à Metz, il y fit sa première communion le 7 mars 1880, et fut confirmé le 19 mars 1880. Ayant poursuivi ses études secondaires à Wernhout, M. HALINGER fut admis à Paris dans la Congrégation de la Mission le 25 septembre 1885 ; il émit ses vœux le 27 septembre 1887, à Paris, en présence de M. FIAT, supérieur général. Il reçut toutes ses ordinations en la chapelle de la Maison-Mère à Paris : tonsure, le 15 juin 1889. (Mgr Marie-Ange Emmanuel DE BRIEV, évêque de Meaux) ; ordres mineurs, le 31 mai 1890 (Mgr DE BRIEV, évêque de Meaux) ; sous-diacre, le 23 mai 1891 (Mgr Jacques-Hector THOMAS, C. M.) ; diacre, le 11 juin 1892 (Mgr Jacques-Hector THOMAS, C. M.) ; prêtre, le 27 mai 1893 (Mgr Etienne-Marie POTRON, O. M. Observants). Placé en 1893 à Wernhout (Pays-Bas) ; en 1919, à Metz ; en 1922, à Cuvry ; décédé à Cuvry le 22 avril 1937. (Note des *Annales*).

pour vivre un siècle. Car — à part un an à la tête de la cure de Saint-Simon à Metz — pendant les 44 ans de son sacerdoce, M. Halinger fut et resta professeur, le professeur-né le professeur-type, classique jusqu'au bout des doigts, aimant la jeunesse studieuse de tout son jeune cœur de jeune et de vieux prêtre, ne pouvant quitter, même en vacances, les maisons qu'il avait adoptées comme siennes, privé qu'il fut, dès sa plus tendre enfance, des joies de la maison paternelle que la mort avait vidée.

Né à Varize, le 18 mai 1867, Auguste Halinger, privé de son père et de sa mère, fut placé avec ses deux frères à l'Orphelinat de la rue Paixhans. C'est là qu'il trouva la vocation religieuse, et il en conserva toute sa vie à cette modeste maison une reconnaissance filiale, qui ne fit que grandir avec les 52 ans de sa vocation dans la Compagnie de Saint Vincent de Paul. Nous aimions le voir revenir, auréolé de ses beaux grands cheveux blancs, dans cet établissement qui l'avait abrité petit garçon, mais où une identique affection n'a cessé un instant de l'accueillir pendant 60 ans.

Emigré de sa Lorraine natale, M. Halinger, après son ordination à Paris en 1893, fut nommé professeur au séminaire apostolique de Wernhout, en Hollande, dont il devint supérieur à la fin de la guerre. L'armistice le ramena dans sa Lorraine redevenue française, où il dirigea de 1920 à 1922 la petite école apostolique naissante, à la Belletanche, aux portes de Metz, en même temps qu'il fut curé de Saint-Simon de 1921 à 1922.

Mais la Providence devait faire de cet humble fils lorrain de saint Vincent, le réintrodacteur en Moselle de l'œuvre par excellence de notre grand bienfaiteur de la Guerre de Trente Ans. Alors qu'avant la Révolution, les Lazaristes dirigeaient le grand séminaire de Metz, M. Halinger, puissamment aidé par un autre éminent Lazariste lorrain, M. Bettembourg, devint le créateur et le premier supérieur, jusqu'en 1928, de l'école apostolique de Cuvry sur les rives verdoyantes de la Seille.

Il fut le premier étonné de sa dignité de supérieur, lui qui ne rêvait que le dévouement obscur du professeur. Mais ne connaissant que l'obéissance à ses Supérieurs, il installa Cuvry dans le recueillement, préparant ainsi les voies à ses deux actifs successeurs, MM. Cazet et Rivals. Loin de quitter le professorat, il continua à enseigner comme supérieur et, enfin déchargé du supérieurat, il reprit avec joie sa tâche de maître ès-sciences classiques, à laquelle il consacra ses dernières forces, y ajoutant une toute particulière sollicitude pour les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui aimaient écouter et suivre ses avis et ses conseils spirituels, marqués au coin de la sagesse fine et de bon sens de leur saint fondateur.

Ce n'est point le lieu, dans un journal politique, de pénétrer plus avant dans l'âme claire et saintement naïve de ce digne religieux. Que de choses édifiantes, pourtant, il y aurait à révéler sur la vie de ce grand modeste, ce savant

si réfractaire à ce qu'on appelle le progrès, de ce confrère si estimé et aimé de ses confrères. Disons simplement que l'école apostolique de Cuvry lui doit le caractère qu'ont su si bien développer les successeurs de M. Halinger, de maison accueillante, hospitalière, gaie et studieuse à la fois, aimée des élèves, des parents et des prêtres du pays de Moselle.

M. Halinger est mort comme il a vécu, doucement, résigné et abandonné à la Providence, offrant joyeusement le sacrifice de sa vie pour ses élèves, ses confrères, sa Congrégation, l'Eglise.

Charles RITZ.

« Le Lorrain » 23 avril 1937

### SOUVENIRS CONFRATERNELS

« Ma vie n'aura pas été compliquée, aimait-il à redire ». De fait, les circonstances l'ont favorisé. Paixhans, Wernhout (Hollande), la Maison-Mère firent son éducation jusqu'à 26 ans sans heurt et sans histoire, et Wernhout de nouveau le garda pendant vingt-six ans d'un professorat sans histoire et sans heurt. Mais alors que la guerre l'avait complètement oublié dans sa petite chaire de latin, l'armistice l'en arrachait et le jetait dans la fonction inattendue de fondateur et supérieur de séminaire. Ce fut le seul événement, autant dire le seul accident de sa vie régulière, qu'il avait cru pouvoir mener jusqu'au bout, du même petit bonhomme de pas égal et tranquille.

En 1935, il avait pris sa retraite. La vieillesse sournoisement l'investissait, le démantelait. Le diabète l'affaiblissait. Les jambes s'ankylosaient et il devait se résigner au train et même à l'auto (ah ! la sale mécanique ! ) pour aller confesser les sœurs de Metz. Le bruit, le sans façon, la malice des jeunes générations l'énervaient et l'indignaient. Les affaires de l'après-guerre ne l'intéressaient pas. Il lâchait, l'une après l'autre ses idées chères. Enfermé dans sa chambre, son arrière-chambre plutôt, où donnait le meilleur du soleil, installé à demeure dans le fauteuil, chauffeuse aux pieds, tabatière et pomme (la pomme non pelée aux antiques vertus) à sa portée sur la tablette de la fenêtre, il donnait une partie de sa journée à des cours particuliers. Les élèves d'occasion s'asseyaient à une grande table ou même à son bureau-secrétaire, et la porte ouverte de l'arrière-chambre laissait passer le va-et-vient de la conversation, la navette des demandes et des réponses. Parfois l'élève penché sur son thème en panne sursautait à une interpellation bizarre. « En dix lettres ; ça commence par un R ; un fils de la Pompadour ». C'était le salaire exigé, la contribution à la solution d'un de ces *mois-croisés* qu'il méditait à longusur de journée.

Chaque trimestre il s'imposait le dérangement de visiter plusieurs maisons de Sœurs. C'était la « tournée » des conférences et revues de conscience. Mais il transportait, avec son petit nécessaire de toilette, ses petites habitudes de retraité

et s'installait solidement, comme chez lui, comme pour toujours, à l'hôpital de Vic-sur-Seille ou de Sarreguemines. Or ce fut un de ces déplacements qui arrêta ce mouvement d'horlogerie si bien réglé mais usé. Le froid de Pâques le surprit. Il revint fiévreux et dut se coucher.

Le 11 avril (1937), il perdit connaissance dans une congestion pulmonaire. Ses facultés perdent de leur vigueur, sa voix devient atone. Lui cependant s'illusionne, s'étonne des soins. Le médecin est appelé, mais il se moque de la médecine, il n'est pas malade, et ce qu'il demande c'est de descendre, de se promener dans la belle allée des marronniers que repeint le printemps, si commode pour réciter le chapelet ou le bréviaire. Il obéit pourtant simplement, comme un enfant vraiment, à son Supérieur devenu son infirmier et à la Sœur Supérieure. Mais comme l'octogénaire de La Fontaine il plante, il bâtit des châteaux de rêve : « *Quand je serai vieux !...* » Et il avait 70 ans.

Ses confrères, eux, sentent sa fin prochaine. Il « revient à la source première », les souvenirs d'enfance remontent à sa mémoire, inerte pour les événements récents. Il raconte avec enthousiasme le patriotisme de son père, qui ne supportait pas les fanfars des Prussiens après l'annexion, et changeait de rue quand il les rencontrait. La soif ardente qui le dessèche lui rappelle ses huit ans, quand il appelait sa maman pour avoir à boire...

Le mal progressait rapidement, enflant la langue devenue très sensible, gênant la respiration, affaiblissant les sons, le faisait tomber dans la torpeur, ce sommeil morbide « frère de la mort » qui avait anesthésié l'agonie de saint Vincent.

L'alarme est donnée. Le 17 avril, les visites affluent : ses neveux, nièces, cousins et cousines, le chanoine Ritz, les Supérieures des Orphelines, de Bon-Secours, de Sarreguemines... Le même jour, deuxième attaque. Il reçoit l'Extrême-Onction, tranquillement, sans croire à son mal, par précaution : « Un *tiens* vaut mieux que deux tu l'*auras*, déclare-t-il tout bonnement. »

Le lendemain matin, il reçoit le Saint Viatique. Et les visites reprennent : son frère Gustave, le père Kieffer, son vieil ami, M. Candau de Saint-Simon. Il en est très touché, car il a le cœur sensible en dépit de sa brusquerie, mais il ne comprend pas bien. Il parle peu, ne mange plus. La lampe baisse. On ne le quitte pas. Le 21, la respiration est haletante, le hoquet le secoue sans arrêt. Il ne souffre pas cependant. On lui présente le crucifix des vœux qu'il baise pieusement. Vers 4 heures du matin, il s'éteint doucement.

Et aussitôt, M. le Supérieur procédait à la toilette funéraire. Dans le parloir transformé en chapelle ardente, le corps fut exposé sur un lit de parade, revêtu de la soutane, du rochet et de l'étole, entouré de lis, les mains serrées pour toujours sur son crucifix et son chapelet, tandis que des messes déjà se disaient pour lui et que les élèves tout émus parlaient de lui au Jésus de leur communion.

Pendant deux jours, une garde de prière et de méditation

veilla le bon religieux, qui lui aussi semblait prier dans la mort. Ses amis — les mêmes, hélas ! qui lui avaient souhaité aux fêtes récentes de son jubilé un automne doré — étaient accourus de partout : de Paris, de Belgique, de Hollande. Il dort maintenant dans le petit cimetière du village où l'a précédé, de trois ans, la bonne sœur Mesnel, co-fondatrice de Cuvry.

Henri BOMBEKE.

### LES OBSÈQUES

Du soleil printanier partout, aux arbres des fleurs toutes blanches, de la verdure dans les champs et dans les prés, des murmures de prières, des psalmodies funèbres qui prenaient un air de résurrection, les cloches villageoises qui sonnaient plutôt la victoire de la vie sur la mort, des sympathies multiples, innombrables, tel fut le cadre extérieur dans lequel fut hier samedi matin, dans un modeste et chrétien village de la Seille, portée en terre la dépouille mortelle du P. Halinger, professeur et ancien supérieur de la Maison Saint-Vincent de Paul de Cuvry.

Quand on a vu souffrir et mourir cet humble religieux, quand on a assisté à son dernier voyage vers le cimetière — le voyage que nous ferons tous, le seul voyage dont nous soyons sûrs — on se prend à souhaiter pour soi, qui que nous soyons, pareille fin, pareille mort, pareilles prières de suprême accompagnement.

Mais donnons quelques détails de ces obsèques solennelles dans leur simplicité. Le deuil était conduit par le frère et les neveux du défunt, par M. Rivals, supérieur du séminaire de Cuvry et ses confrères, auxquels étaient venus se joindre notre compatriote, M. Théodore Kieffer, supérieur du séminaire international de Strasbourg, M. Payen, supérieur du grand séminaire de Verdun, M. François Agnius, du séminaire académique de Lille, M. Candau, curé de Saint-Simon et M. Bernhard, aumônier de la Belletanche.

La levée du corps fut faite par M. Romans, assistant de la Congrégation des Lazaristes, et la messe fut chantée par M. Léonard Peters, visiteur de la province, assisté de MM. Van Ginneken et Job, alors que les dernières prières furent prononcées par M. Meuffels Hubert, provincial de Hollande. Les élèves de la Maison de Cuvry, sous l'experte direction de M. Le Friant, exécutèrent avec autant d'art que de piété les chants de l'office funèbre, en particulier un parfait *Pie Jesu* à quatre voix, avant l'absoute.

Relevons d'abord que presque toutes les familles de Cuvry étaient représentées aux obsèques de ce religieux qui, par sa piété, avait profondément édifié le pays. A leur tête, M. le Maire et M. l'instituteur de Cuvry; M. Hanrion, ancien maire, plusieurs membres du Conseil municipal; M. Grandidier, maire de Pouilly, ainsi que de nombreux parents d'élèves et une délégation de Varize, avec M. le curé. Toutes les maisons des Filles de la Charité de la Province avaient envoyé

leurs supérieures ou déléguées, à leur tête — en l'absence de Mère Bincas — l'ancienne visitatrice Sœur Eissevá. Soulignons encore une délégation de petits orphelins de la Providence, — où M. Haltinger reçut sa première formation — avec leur Supérieure et leur aumônier, conseiller général du canton de Verny.

Mais qu'il nous soit permis de souligner tout particulièrement la magnifique assistance de prêtres et de religieux du diocèse, qui ont ainsi voulu marquer en quelle haute estime ils tenaient le regretté disparu et la maison qu'il avait fondée. Avec eux c'était près de 80 prêtres qui suivaient le cercueil de M. Haltinger. Nous ne pouvons citer ici que MM. les chanoines Erman, *grand curé*, Adam, secrétaire général de l'évêché ; L'Huillier, supérieur du petit séminaire de Montigny avec M. Debrin, économiste ; Soissong, curé de Devant-les-Ponts, Dellès, aumônier de N.-D. de Bonsecours et M. Frankum, aumônier de St-Nicolas ; M. le Supérieur des Pères Oblats d'Augny et un représentant du couvent des Franciscains de Metz ; MM. les archiprêtres de Pournoy, Vic et Moyeuve-Grande ; M. l'abbé Lespagnol, enfant de Cuvry, curé de Châtel Saint-Germain, etc., etc. ; en particulier MM. les curés du canton de Verny.

Toute cette assistance accompagna au cimetière, de ses vœux et de ses prières le corps du P. Haltinger, qui repose désormais dans sa terre lorraine dont il fut, à l'étranger, comme sûr place, un bon serviteur, formateur de générations de missionnaires qui proclameront et vont encore proclamer aux quatre coins du monde, la parole du Christ et le renom de la France chrétienne, patrie de saint Vincent de Paul.

Charles Ritz.

(Le Lorrain, 25 avril 1937)

## PAMBERS

### Retraite pastorale (juillet 1937)

Avant d'annoncer à ses apôtres sa future Passion le Rédempteur des hommes avait tenu à manifester à trois d'entr'eux, — les préférés, — sa gloire divine. Il les fit monter avec Lui sur le Thabor. Là, il plongea dans ses splendeurs infinies leurs yeux ravis.

L'Eglise militante n'a pas oublié la leçon du Maître. Périodiquement elle appelle ses prêtres, — des sauveurs après le Sauveur, — à contempler, durant quelques jours, les mystères de la grâce et de la foi, les beautés de leur sacerdoce qui n'est autre que l'éternel et divin sacerdoce du Christ, leurs sublimes obligations d'apostolat et de sanctification des âmes. Elle sait qu'après cette contemplation, leur Cal-

vaire pourra venir, comme celui du Fils de Dieu : ils seront prêts.

Nous sortimes montés au Thabor. Nous y étions conduits par un prêtre de la Mission, le Père Neveu, qui a scruté les Livres divins, — le grand Saint Paul particulièrement, — et qui connaît à fond les splendeurs du dogme catholique, les ravissantes beautés de la morale évangélique. — Monseigneur l'Evêque avait fait appel, pour nos retraites, aux fils de St Vincent de Paul : Son Excellence sait, et nous aussi nous avons été à maintes reprises, heureux de l'apprendre, que la « *petite méthode* » de leur illustre fondateur est la grande méthode qui fait les apôtres et les saints.

D'une palette sûre, avec un coloris charmant qui décelait un riant terroir au ciel de lumière et d'azur, l'excellent religieux esquissa devant nous le tableau des divines grandeurs de notre sacerdoce. Dans ce tableau, quelques taches jetées de-ci de-là par nos faiblesses de malheureux enfants d'Eve. Ces taches il faut les effacer ; ces fautes, il faut les faire disparaître. Qui ne s'y emploierait ? Qui n'en prendrait et la résolution et les moyens, après avoir entendu les graves instructions sur le péché et le jugement ; sur la foi et ses exigences ; sur la piété et sa grande utilité pour la vie présente et la vie future ; sur le zèle et sa nécessité, en ces temps nouveaux où bouillonne la divine sève, où le plus petit des chrétiens se fait apôtre ; sur l'obéissance si facile dans notre Eglise ravissante de beauté, où c'est le Christ lui-même qui commande en la personne de nos chefs ; sur la charité divine et sa force pour soulever le monde ; sur nos promesses cléricales enfin, et la joie et la gloire qu'elles nous procureront sur la terre et dans le Ciel si, avec Marie et tous les saints prêtres, nous les gardons à Jésus.

C'est portés par des flots d'éloquence apostolique et des flots d'humour, que les enseignements les plus élevés et les plus sérieuses leçons descendirent en nos cœurs, pour transformer nos vies. Ah ! non ; le bon prédicateur n'a pas perdu son temps ; nous ne perdrons plus le nôtre.

Selon la coutume, les instructions de la retraite furent coupées d'abord par la lecture des rapports sur les Conférences ecclésiastiques de l'année, conférences qui ont accusé beau coup de bon et de beau travail ; ensuite par la causerie que Son Excellence Monseigneur l'Evêque réserve chaque année à ses prêtres sur les devoirs actuels qui s'imposent à leur zèle : le recrutement sacerdotal pour combler les vides effroyables que la mort fait en nos rangs : (onze prêtres morts depuis la dernière retraite et six ordonnés seulement) ; les catéchismes. « C'est par le catéchisme, a dit Pie XI, que nous referons chrétienne la société. » — catéchismes des petits, des communians, des persévérants, faits fréquemment, régulièrement, avec les méthodes nouvelles et les livres nouveaux, avec des récompenses et des examens, et en prenant pour mieux en assurer le succès, des auxiliaires, des catéchistes dévoués ; le patronage pour ne pas perdre contact avec nos adolescents et continuer de les élever dans la foi et l'amour du

Christ ; les mouvements spécialisés des jeunes gens et des jeunes filles, particulièrement des Jocistes dont le Pape ne cesse de louer l'esprit, les méthodes, les conquêtes ; l'Action Catholique des hommes, des femmes, en qui le Souverain Pontife voit le prochain relèvement de nos nations déchristianisées, et le salut du monde ; les prédications ; les missions et retraites paroissiales ; le prochain Pèlerinage diocésain à N.-D. de Lourdes, etc.

...Une retraite pastorale se termine toujours par la cérémonie si impressionnante du renouvellement des promesses cléricales, les promesses de servir dans le champ des âmes où nous allons reprendre notre tâche.

Le Thabor n'a qu'un temps. « Va prêcher, nous dit le Maître : *duc in altum* : Dans ton labeur, le Calvaire t'attend, toi aussi. De quoi demain sera-t-il fait ? De ton sang ? Peut-être. De tes sacrifices sûrement. Sois prêt. *Et vos estote parati.* » Maître, ô bon Maître, avec les grâces que vous avez accumulées dans nos âmes pendant la retraite, avec votre amour et votre force que vous continuerez de nous prodiguer, nous le serons.

Adrien MONTAGNE

(Semaine Catholique... de Pamiers, N° 2914, 5 août 1937).

---

## PARIS

---

Le deuxième congrès national des Missionnaires  
de France (30<sup>e</sup> juin-3 juillet 1937)

*Parmi les centaines de Congrès et Assemblées de tout genre qu'a réunis à Paris l'Exposition internationale 1937, le deuxième Congrès national des Missionnaires diocésains de France mérite de retenir notre spéciale attention. L'œuvre des Missions paroissiales, au vingtième comme au dix-septième siècle, reste toujours un travail essentiel de la Congrégation de la Mission.*

*Prêcher l'Évangile aux pauvres (au vrai, toute l'humanité) est le besoin fondamental de tous les temps, bien qu'aient varié la façon et les procédés : ils se modifient même sous nos yeux et suivant les pays.*

*Des problèmes nouveaux se posent, des aspects spéciaux des éternelles questions se présentent autrement aux esprits désireux de faire du bien, de remplir fidèlement le message du Christ, d'évangéliser.*

*Malgré l'importance de la question, (mais ne jugeons pas...) assez rarement de fait les Annales parlent des Missions paroissiales... aussi seront spécialement les bien venues ces notes que vient de rédiger allègrement M. Paul Bizart.*

*Un homme de la partie voit mieux et sent des choses fermées au vulgaire ; aussi pour notre instruction, nous voilà replongés dans cette atmosphère de sympathie, et voici dégagées la physionomie et les leçons pratiques du Deuxième Congrès des Missionnaires de France. Il est bon, il est utile d'assister à de tels Congrès ; il nous est toujours profitable d'écouter et de comparer les expériences et le savoir de cette double centaine de missionnaires diocésains : importante partie de cette magnifique équipe des Semeurs d'Évangile tant séculiers que réguliers qui, sous des robes et avec des méthodes légèrement diverses, donnent inlassablement la Mission, à l'instar de saint Vincent de Paul. C'est ce que veulent simplement souligner pour ceux employés ailleurs, ces Notes d'un témoin, réservant le copieux Compte rendu et l'étude des délicats problèmes aux professionnels de la parole de Dieu.*

F. C.

I. — Quelques mots sur le premier Congrès de 1932 et sur les raisons de notre abstention ou de notre effacement dans les Congrès.

C'est à Paris, en mai 1932, que s'ouvrait, sur l'invitation de M. le Chanoine Choquet, alors supérieur des Missions diocésaines de la Capitale, depuis évê-

que de Langres, le *premier Congrès national des missionnaires diocésains de France*.

Le sujet proposé à l'enquête préliminaire, aux différents Rapports, et à la discussion des congressistes était : « *La prédication missionnaire : son objet ; les sujets à traiter de préférence et sous quelle forme ?...* »

Dans le Compte rendu imprimé, on retrouve l'ensemble des rapports et des discussions qui suivirent. Le tout forme un livre d'un réel intérêt pour ceux qui se consacrent aux travaux des Missions.

La part prise par nos confrères à ce premier congrès fut assez restreinte. Il faut dire cependant, que notre bon M. Roux de Toulouse, toujours jeune malgré ses soixante-treize ans alors, fut désigné pour la rédaction d'un Rapport sur *Le Retour de Mission* qui ne passa pas inaperçu, sauf dans les *Annales* de l'époque ; où ni ledit rapporteur, ni les autres Congressistes lazaristes ne jugèrent opportun ou utile de noter leurs impressions ou observations.

Pourquoi ce silence et quelquefois, sinon l'abstention, du moins l'effacement de nos missionnaires dans une œuvre d'enquête et d'information collective où nous aurions, certes, notre mot à dire et nos méthodes à faire valoir ?

Est-ce bien le lieu et l'occasion de mettre en avant, pour s'en excuser, l'humilité de corps si chère à S. Vincent ? Je ne sais, mais l'explication de cette dérobaide, on me pardonnera l'expression un peu risquée, tient tout entière en ceci, qu'ayant l'heureuse fortune de posséder un beau patrimoine familial de directives et de traditions, nous croyons à peu près inutile de chercher autre chose, ou de confronter nos méthodes et nos procédés de missions avec ceux des autres missionnaires.

Prenons comme exemple le thème général qui fait l'objet du premier Congrès Missionnaire : « *Quelle place faire dans les missions paroissiales aux sujets d'apologétique, de dogme, de morale et à l'enseignement de la vie chrétienne ? Quelle forme employer dans leur exposé ? Quels sujets traiter de préférence dans les temps actuels ?* » Dans notre *Directoire des Missions*, fruit de l'expérience contrôlée de nos anciens, comme dans les traditions transmises par les missionnaires qui ont été nos formateurs patients et avisés, nous trouvons avec la réponse à ces questions, les directives nécessaires et suffisantes.

Dès lors, quel besoin avons-nous de passer par l' « école théorique et pratique des *Hautes Etudes Missionnaires* » (c'est ainsi qu'un plaisant dénommait le dernier Congrès), pour apprendre à donner une mission et une mission qui porte ? Dans le cadre même de notre *Directoire*, de nos usages, de notre expérience familiale, nous avons tout ce qu'il faut, semble-t-il, pour devenir, avec l'aide d'un bon directeur, un missionnaire excellent, c'est-à-dire : direct, prenant, réaliste, efficace.

Tel est, sans nul doute, le raisonnement fallacieux tenu par ceux-là qui, par principe et en fait, s'abstiendraient volontiers de participer à un Congrès missionnaire, ou du moins réduiraient cette participation à sa plus simple expression.

A-t-on raison de s'enfermer dans ce cadre, fut-il évangélique et traditionnellement lazarisiste, sans essayer d'en sortir, dans le but d'y faire rentrer quelques suggestions ou quelques procédés puisés à d'autres sources ?

De toute évidence, s'il est vrai, pour me servir d'un mot de Son Em. le Cardinal Pacelli, qu'il s'agit d'obtenir, dans les missions paroissiales, un « rendement

toujours meilleur du ministère sacré de la prédication », il faudra bien, d'un commun accord, confronter les idées, les expériences, les suggestions, les méthodes, afin que la mission, sur un champ d'action qui a varié, et qui varie encore aujourd'hui selon les régions, parmi des difficultés nouvelles, apparaisse aux yeux du plus grand nombre possible de pratiquants ou d'indifférents, le grand événement paroissial.

La mission, toujours et partout, est une œuvre d'enseignement populaire de l'Évangile, un ensemble d'exercices destinés à rappeler aux âmes où se trouvent leur salut et leur vrai bonheur, et comment on y parvient.

Seulement, il s'agit de créer un auditoire malgré les résistances, les préjugés, les répugnances ; d'aller le chercher, même hors de l'église, où tous ne viennent plus ; de lui parler un langage qu'il comprenne dans l'exposé des sujets qui lui sont souvent étrangers. Ces conditions nouvelles de l'évangélisation populaire exigent de nous un souci réel et constant, d'information, de comparaison, d'ajustement qui nous permettra de compléter notre patrimoine de directives et de traditions, et de le rendre plus accessible à nos auditeurs contemporains.

Notre Supérieur général, en permettant à quelques-uns d'entre nous d'assister au *deuxième Congrès des Missionnaires de France*, n'a certainement pas pensé que notre intervention, et même, si possible, notre collaboration aux travaux du Congrès, fussent inutiles ou indifférentes pour le rendement de nos missions en France ou à l'étranger. Tout au contraire.

## II. — *La physionomie du Deuxième Congrès National des Missionnaires*

Ce Congrès s'est ouvert à Paris le 30 juin 1937, par une veillée de prières à Montmartre, et s'est clôturé, par anticipation, le 2 juillet au soir, par une grande fête de mission à l'église Saint-Sulpice. Je dis par anticipation, car, en fait, les séances furent reprises le 3 juillet, alors qu'on était encore sous l'impression profonde laissée la veille au soir, et par le sermon de Mgr Choquet, évêque de Langres, et par la procession du Saint-Sacrement dans l'église Saint Sulpice, procession à laquelle participèrent plus de 200 missionnaires de tous les diocèses et de tous les Ordres, sous le regard étonné et ému d'une fort nombreuse assistance de fidèles.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est le caractère religieux du Congrès, du début à la fin. Avant d'être une discussion d'idées et une confrontation de méthodes pour la conservation ou la conquête des âmes, le Congrès fut et resta un acte de piété, un exercice de mission où les assistants étaient les missionnaires eux-mêmes.

A ce véritable grand exercice de Mission rien ne manquait.

Dans la chapelle de la rue Hamelin, 17, Paris (XVI<sup>e</sup>) le matin, on célébrait la messe du Congrès, et à l'évangile, un missionnaire faisait la méditation ; le soir, quand la discussion était terminée, les ouvriers et les propagateurs de l'Hostie recevaient la bénédiction de l'Hostie.

Cette apparence d'assemblée religieuse, accomplissant un acte de piété, même quand le Saint-Sacrement n'était plus là, pendant la lecture des rapports et leur discussion, marque ce Congrès d'un caractère très spécial ; c'est autre chose qu'une réunion de

professionnels du verbe, dont il faudra admirer au surplus la diction, la pensée claire et riche, la belle tenue dans l'échange des idées. On a l'impression que chacun veut acquérir, au contact de ses confrères, une conscience plus éclairée et plus nette de ses responsabilités, la conscience d'un missionnaire « docte et pieux », aurait dit S. Vincent.

Voilà, enfin, un Congrès où, parce que l'on prie en parlant, et parce qu'on a médité avant de parler, *on dit quelque chose et on le dit bien*. La discussion courtoise, complète les conclusions du rapport lu du haut de l'estrade, où se tiennent le Président du Congrès, les Rapporteurs et le Directeur de la discussion.

En face d'eux, les Congressistes écoutent, et quand la discussion est ouverte, libre à chacun, après avoir décliné son nom et son diocèse, de dire sa pensée et son expérience personnelle pour le profit de tous.

A vrai dire, on n'était pas toujours à la question ; on sentait, chez certains, non la vanité personnelle, mais le désir de faire connaître la maison, la Congrégation, l'Ordre ; chez d'autres se manifestait l'innocente manie d'exposer quelque chose qui leur semblait nouveau, original, inédit... et, avec une telle candeur, que les auditeurs avertis souriaient ; rarement, un murmure agacé ou désapprobateur soulignait l'intervention trop fréquente, et un tantinet prétentieuse, de tel ou de tel interlocuteur séculier ou régulier.

Au total, les sténographes laïcs qui assistaient aux séances, en vue du compte rendu à reproduire, ont dû, s'ils ont fait la comparaison entre une séance parlementaire et un Congrès de Missionnaires, conclure le parallèle au bénéfice et en faveur de ces derniers... J'y songeais, lorsque la présence de deux dames et d'un monsieur, me semblait, et pour cause, quelque

peu inopportune et gênante dans un Congrès de ce genre.

III. — Le Thème général proposé et discuté pendant le Congrès : *Les Missions paroissiales et l'Action catholique*

I. — *Les rapports et leur discussion au cours de la première journée*

Après la messe et l'allocution, les séances d'études débutent, le jeudi matin, sous la présidence de Mgr Feige, supérieur des missionnaires diocésains de Meaux, qui remplace Mgr Courbe, secrétaire général de l'Action Catholique.

Sur l'estrade, on reconnaît M. le Chanoine Brault, supérieur des missionnaires diocésains de Paris, l'aimable animateur du Congrès.

Dans les bancs, devant l'estrade, 150 à 200 missionnaires de tous les coins de France écoutent, attentifs et parfois amusés, les rapporteurs et les « discuteurs ». Parmi les auditeurs fidèles, on compte quatre lazaristes : M. Edouard Robert, premier Assistant de la Congrégation, M. Honoré Roux de Toulouse, M. Jean Meunier de Limoux et M. Paul Bizart de Loos-les-Lille.

A. *La leçon d'ouverture : « Les missions paroissiales et l'Action Catholique »*

M. le Chanoine Brault salue délicatement ses confrères et annonce qu'un télégramme de filial attachement a été adressé au Saint Père. Aussitôt, il définit successivement la mission paroissiale et l'Action catholique, et essaie de préciser les services qu'elles peuvent se rendre. Le problème est bien posé : de quelle utilité peuvent être les groupements d'Action

catholique, c'est-à-dire de laïques organisés dans le but d'aider l'apostolat hiérarchique, pour la préparation et le succès de la mission ? et d'autre part, quel apport les missionnaires peuvent-ils donner à ces groupements spécialisés, dans l'ordre de l'enseignement doctrinal comme dans celui de la vie d'apostolat ?

On entend, non sans plaisir, l'orateur rappeler que si les œuvres de piété et de charité, providentielles auxiliaires de l'Action catholique, ne sont nullement devenues caduques, il s'en faut aussi que « *mouvement spécialisé* » veuille dire esprit fermé, question de boutique ou de chapelle, mais bien, au contraire, *action organisée dans un milieu particulier*, et relié lui-même à un champ d'action plus vaste, la paroisse, au sein de laquelle tous iront mener l'offensive pour le renouveau spirituel des âmes pendant la mission.

Au passage, M. Brault prend soin de noter que ces mouvements spécialisés *ne sont pas toute l'Action catholique*, et qu'il y a en dehors d'eux, la masse, dont les missionnaires sont, sur le plan paroissial, les apôtres.

Il s'agit de se prêter un mutuel appui et un appui pratique et efficace. Or, bien que la mission ait conservé « *son dynamisme général* », il est des gens sur qui elle n'a plus d'influence, et l'attitude nouvelle de ceux-là appelle l'emploi de moyens nouveaux. D'où le recours possible et même nécessaire à l'action de ces groupements, pour que la mission ne soit pas un feu de paille, mais dure et se prolonge, en donnant l'impression d'un nouveau qui commence, d'un meilleur qui se développe.

Le Pape a parlé, le Pape le veut : on a toujours été puni de ne pas suivre ses directives. Employons-nous donc, conclut l'orateur, à faire comprendre l'Action

catholique aux fidèles, et peut-être aussi à certains prêtres.

On applaudit très fort le sympathique Supérieur.

B. Le premier rapport : « *La préparation de la Mission par les groupements d'Action catholique* ».

M. Corduant, directeur des Missionnaires diocésains de Cambrai, après avoir utilisé les réponses faites à l'enquête lancée préalablement aux congressistes, montre comment les groupements d'action catholique peuvent collaborer à la préparation de la Mission.

D'abord la *préparation éloignée*. Inutile selon les uns, elle peut se faire, d'après d'autres, par des conférences, des *Semaines apologetiques* (Dijon), avec une conclusion donnée dans une messe solennelle, des *Semaines au Café*... Tous soulignent la nécessité d'éviter de donner aux conférences un aspect politique. La plupart, enfin, insistent sur l'utilisation des mouvements spécialisés, ou des éléments d'œuvres existants, pour travailler, par des réunions et des enquêtes, à cette préparation. M. Corduant note qu'il convient d'alerter les élites au sujet de l'apostasie des masses, de rechercher quel est l'état religieux et moral de la paroisse, et de créer un Comité de propagande.

Les mouvements spécialisés, dont le rôle est de réchristianiser leur milieu, collaboreront d'autant plus volontiers au travail des missionnaires, qu'ils connaissent mieux les âmes à atteindre. Cette collaboration devra s'affirmer loyale et intime, afin d'agir non seulement sur les individus, mais aussi sur les institutions, car le salut est une affaire personnelle, mais non individuelle.

Quant à la *préparation immédiate* de la Mission,

on peut également mettre à contribution, et largement, les mouvements spécialisés pour la distribution des tracts et des lettres d'invitation. Contact, collaboration, services réciproques : telle sera l'attitude des groupements d'Action catholique.

L'échange de vues, dirigé par le R.P. de Maistre, n'apporte pas à la question de notables éclaircissements. Quelques-uns disent ce qu'ils ont fait par eux-mêmes, ou par d'autres, en vue de préparer la mission.

En somme, *il s'agit de créer dans la paroisse une atmosphère favorable à la Mission et de recruter un auditoire le plus nombreux possible.* Rien de plus efficace que notre petite méthode lazarisite : prier le clergé d'alerter, longtemps à l'avance, la paroisse, en faisant prier pour la Mission ; en glissant, dans le Bulletin paroissial, un mot d'invitation de plus en plus pressant ; en intéressant les différents groupements de piété ou d'action au travail du recrutement de l'auditoire, aux préparatifs immédiats des fêtes de la Mission : chants, confection de roses pour les enfants, mise en œuvre de tout ce qui contribuera à la beauté des cortèges, distribution du Programme des Exercices, par les militants du groupe dans le groupement lui-même. Les visites personnelles faites par les missionnaires et le clergé à chaque famille, autant que possible avant la mission, et aussi l'appel adressé à chaque groupement par le missionnaire lui-même, qui lui tracera son rôle et son action, achèveront de créer l'atmosphère favorable et l'auditoire espéré. Ce sera l'œuvre de tous.

B. Le deuxième rapport : « *L'enseignement de la Mission en fonction de l'Action catholique* ».

Je ne parlerai pas des diverses communications

faites, ce jour-là et les suivants, sur la J. O. C. (Jeunesse ouvrière catholique), la J. A. C. (agricole), la J. M. C. (maritime), la J. E. C. (étudiante), la L. O. C. (ligue ouvrière catholique). On les trouvera dans le compte rendu imprimé, et l'on pourra en tirer quelque profit du point de vue de l'information toujours nécessaire et même de l'action.

M. le Chanoine Ourties, curé de Pibrac et supérieur des missionnaires de Toulouse, dirige l'échange de vues provoqué par la lecture des premières communications. Son savoureux accent méridional a le don de mettre en verve et en joie la majorité des congressistes.

Vers 15 heures Son Em. le cardinal Verdier prend place sur l'estrade, et le R.P. Papillon O. F. M. (Paris) commence la lecture du deuxième rapport, qui donne le résumé des réponses aux quatre questions suivantes :

1° Notre prédication ayant, jusqu'ici, en vue le salut personnel des auditeurs, ne serait-il pas urgent d'y ajouter *l'enseignement de l'aspect social de la religion* ?

2° Quels moyens convient-il d'employer pour introduire ou développer cette note sociale dans les sermons de mission ?

3° Quels sujets nouveaux aborder ? et peut-on, par exemple, prêcher, sans insuccès, la doctrine dite du « Corps mystique du Christ » ?

4° Est-il opportun, aux exercices généraux de la Mission, de parler *ex professo* de l'Action catholique ?

Le dirai-je ? Pendant la lecture du rapport et surtout, au cours de la discussion, j'éprouvai une sorte de malaise.

Comme ce brave M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, tout prédicateur qui expose la religion révélée devant des enfants qui appartiennent tous à l'Eglise, en droit sinon toujours en fait, ne peut, qu'il le veuille ou non, perdre de vue *la notion de société de fidèles* partageant la même foi, participant aux mêmes bienfaits, sous la conduite des mêmes chefs, ni omettre de souligner l'interdépendance de tous au regard des moyens à prendre et du but à atteindre.

On discuta dans l'équivoque — et le cardinal Verdier tout à l'heure — l'insinuera délicatement par une importante rectification.

Il ne s'agit pas de montrer que la religion a un aspect social, c'est-à-dire : implique des relations nécessaires et des fidèles avec l'Eglise, corps mystique du Christ, représentée par ses chefs, et des fidèles entre eux. Tout cela va de soi, et personne n'a le droit de faire abstraction de ces relations ni d'oublier, quelque soit le sujet traité, d'en déduire les conséquences pratiques.

Mais la question est tout autre. En définitive, ce qu'il faut mettre en relief, c'est que la religion avec ses dogmes, ses pratiques, ses œuvres sert magnifiquement les intérêts temporels et sociaux de la communauté civile et religieuse tout entière. Montesquieu l'avait déjà dit : « Chose étonnante, la religion chrétienne qui ne semble avoir pour objet que la félicité dans l'autre vie, fait encore le bonheur en celle-ci ».

La meilleure organisation de la société moderne, du point de vue des intérêts temporels, sera celle qui s'inspirera le plus des lois de justice et de charité promulguées par le Christ, et interprétées par les Encycliques des Papes sur la question sociale.

Qu'il faille donc prêcher l'Action catholique et embrigader les laïques pour nous servir d'auxiliaires dans tous les domaines, même le spirituel parfois, tout en laissant, dans la sphère du temporel et du social, les organisateurs et les sauveurs de leur propre milieu, rien de plus clair, rien de plus urgent.

Le cardinal Verdier, dans son allocution, dira aux Congressistes qu'il y a opportunité dans nos prédications, nos écrits, nos conversations de mettre en relief l'aspect social de notre foi, en liant notre enseignement et notre pratique religieuse à tous les intérêts de la vie présente.

Quant à l'Action catholique, insiste le Cardinal, c'est une forme de collaboration du laïcat avec le clergé qu'il faut prêcher *ex professo* — et au clergé lui-même tenté de la regarder comme une intrusion — et aux fidèles trop enclins à rester dans l'abstention.

Les applaudissements des Congressistes accompagnent le Cardinal qui s'en va après avoir donné sa bénédiction. La discussion interrompue reprend et la journée s'achève pieusement par la bénédiction du Saint-Sacrement.

## II. Les Rapports et leur discussion au cours de la deuxième journée

Au début de la séance du travail, le mercredi matin, Mgr Choquet, évêque de Langres, donne lecture de la réponse faite par le Vatican au télégramme de filial attachement envoyé au Souverain Pontife dès l'ouverture du Congrès.

M. le Chanoine Couyba, supérieur des missionnaires d'Agen, donne ensuite lecture de son rapport. Avec sa grande barbe, sa voix de baryton et son accent chantant du midi, il a le don de se rendre très sympathique à l'auditoire attentif.

A. Le troisième Rapport : « *Les réunions générales et particulières, au cours de la Mission* »

Du fait du péril que courent, sauf en quelques régions privilégiées, les croyances religieuses, la mission n'est plus ce qu'elle était. Des *réunions générales d'hommes*, où seront traités, adaptés aux besoins et aux qualités particulières de l'auditoire, des sujets relatifs au dogme, à la morale, à l'apologétique, à l'actualité, semblent bien être nécessaires, sans toutefois oublier que les enseignements de la mission forment un ensemble complet, s'adressant à tous les fidèles de la paroisse.

Les exercices du matin et du soir, sans constituer de véritables retraites, peuvent également prendre cet aspect, et s'adresser plus particulièrement aux enfants, aux jeunes filles et aux femmes.

L'assistance, se recrutant surtout parmi les membres des œuvres et les adhérents de l'Action catholique, le missionnaire travaillera à former parmi eux une élite croyante et agissante nécessaire à la vie de la paroisse, car, selon une formule qui vient de Mgr Saliège, l'archevêque de Toulouse, « une masse molle est inapte à la résistance comme à la conquête ».

Des réunions spéciales mériteront, de ce fait, d'être prévues *pour les militants* qu'il faut atteindre pour accroître leur dynamisme chrétien et les « gonfler à bloc », puisque, aussi bien, ils sont des multiplicateurs, en contact journalier avec des compagnons dont ils connaissent parfaitement les déficiences, les aspirations et les besoins.

M. le Chanoine Couyba conclut que la mission ayant pour but la conquête des âmes par tous les moyens appropriés, il ne faut pas exclure, en plus des retraites fermées qui sont des écoles de forma-

tion spirituelle, le *recours à la collaboration de l'Action catholique*.

Il émet le vœu que les missionnaires fassent partie, ou du moins soient en étroite union avec le Comité diocésain d'Action catholique, qu'ils s'efforcent de fonder partout des groupes de Croisade eucharistique, « école primaire » de l'Action catholique ; que les militants soient enfin l'objet de la sollicitude particulière des missionnaires.

L'échange de vues qui suivit et que dirigea M. le Chanoine Prud'hon de Lyon, permit de mieux apprécier les vues pratiques du Rapport.

Dans nos usages rentre celui d'avoir des réunions générales le matin et surtout le soir, des réunions spéciales aussi, à certains jours, pour les hommes et jeunes gens et, même, parfois, pour les jeunes filles ou pour les Dames. Si j'avais donné le chiffre de nos réunions d'hommes et de jeunes gens, en quelques-unes de nos belles missions du Nord et du Pas-de-Calais, la plupart des Congressistes eussent ouvert de grands yeux. En ces réunions particulières d'hommes (deux, trois au plus, par mission), nous traitons des sujets spéciaux en une forme particulière. C'est à leur occasion, que nous recrutons ceux qui iront bientôt, et ensemble, jusqu'au bout de la mission, en se confessant et en communiant. Ces réunions, nous les faisons à l'église, car, ailleurs, dans une salle d'œuvres, par exemple, ceux qui n'en font pas partie, les indifférents ou les hostiles surtout, n'y viendraient pas ; tandis qu'à l'église, ils se considèrent un peu comme étant dans la maison commune où chacun peut se rendre.

Rien dans la discussion ne me permit de penser que nous avions tort de nous en tenir à ces usages que l'expérience nous fait apprécier de plus en plus.

B. Le quatrième rapport : *La Messe en Mission et l'Action catholique*

Sur la messe en Mission, le R. P. Chatard O. P. présenta un rapport très littéraire, trop même, et très étudié, insistant sur la nécessité de mieux faire comprendre la messe et son sens social, de réintroduire les fidèles dans ce drame qui se joue trop souvent devant eux, alors qu'il devrait se jouer avec eux, par eux, en eux ; de nouer à sa trame les diverses instructions.

Tout cela avait l'allure d'un sermon sur la messe, que les auditeurs écoutaient non sans manifester un peu d'impatience.

Lorsqu'ensuite, en des suggestions que Mgr de la Celle qualifiera bientôt « d'héroïques », le R. P. Chatard demande notamment le *retour à la concélébration* par opposition à la célébration individuelle et personnelle, le *changement d'heure* de la messe qui devrait selon lui être de préférence le soir, et face au peuple, un diacre, ou un militant laïque dirigeant les prières en union avec le célébrant — ce qui permettrait aux hommes plus libres le soir, d'y assister en plus grand nombre, et même d'y communier, sans être à jeun — un certain étonnement, ou pour mieux dire, un mouvement se produit dans l'auditoire.

L'heure est largement dépassée. Avec courtoisie, le président prie le R. Père de conclure. La discussion fut brève. Quelqu'un fit remarquer qu'il faudrait, pour tous ces changements éventuels, s'adresser à la Congrégation des Rites. C'est cela qu'il fallait dire.

La Messe telle qu'elle est, et non pas telle qu'elle pourrait être ; telle qu'elle doit se célébrer et se cé-

lèbre en fait, comporte assez d'enseignements, d'action dramatique, pour qu'en mission, soit avec les enfants, soit même avec les fidèles, — par la prière, le chant, l'explication ou le dialogue — nous en fassions un acte religieux par excellence, l'acte central de la religion catholique.

C. Le cinquième rapport : « *Journée ou fête d'Action catholique au cours de la Mission* »

La séance de l'après-midi, en l'absence forcée de Mgr Fillon, archevêque de Bourges, ancien missionnaire diocésain de Paris, fut présidée avec bienveillance par Mgr Sagot du Vauroux, évêque d'Agen. (décédé le 15 août 1937 à Saintes).

Auprès de lui, on reconnaît Mgr Even, supérieur des Chapelains de Pontmain, Mgr Feige, de Meaux, Mgr de la Celle, du Mans, et l'abbé Merklen, rédacteur en chef de *la Croix* de Paris.

Le R. P. Guillemin, S. J. de Lille, traita la question de savoir si une journée ou une fête d'Action catholique a sa place dans la Mission et, dans l'affirmative, la meilleure façon de l'organiser.

Certaines réponses, note le rapporteur, ont été négatives, arguant de la notion de la Mission et du manque de temps. Mais la plupart remarquent que cette journée ou cette fête sont d'excellents moyens de familiariser les fidèles avec leurs œuvres, de relancer leur zèle et d'accroître leur sympathie pour l'Action catholique. Il importe, évidemment, de tenir compte de l'état de la paroisse, du milieu, de la durée de la mission, et de les bien préparer.

Quant au sermon, il est moins nécessaire d'en faire un spécial que *d'imprégner toute sa prédication de l'esprit d'action catholique*, le rôle du missionnaire

étant justement d'infuser cet esprit bien plus que de mettre au point une technique.

Faut-il faire venir un Directeur de l'Action catholique du diocèse (prêtres ou dirigeants) et, en ce cas, le missionnaire doit-il rester dans l'ombre, ou garder la première place ? Tandis que je regarde le R. Père, et sens percer en lui la finesse de l'ar-tésien de race, je ne puis m'empêcher de sourire, non pour ce qu'il dit, mais pour ce qu'il laisse entendre. Allez donc dire à des paroissiens qui ont adopté leurs missionnaires, d'écouter volontiers un étranger, fût-il une célébrité. C'est à peine s'ils tolèrent parfois que leur curé prenne la parole en dehors des Annonces à faire, en chaire, le dimanche. Alors ?.. Alors on a compris...

Mais impossible d'empêcher l'éclat de rire, quand imperturbable le R. P. Guillemin traite le quatrième point de son enquête : « Comment faire connaître l'Encyclique pontificale sur l'Action catholique ? »

Il a cherché, interrogé même, il a bien trouvé des passages de lettres d'allocutions où le Saint Père définit et recommande l'Action catholique, mais une encyclique particulière sur l'Action catholique, comme par exemple celle sur le « Mariage », ou celle sur le « Communisme », elle est encore à venir, et, alors, comment la faire connaître ? Les missionnaires de Paris qui ont posé la question se regardent... et tout le monde riait de la scène.

Après diverses interventions intéressantes, notamment celles de M. Aubertin et du R. P. Foreau, Jésuite, S. Exc. Sagot du Vauroux tint à déclarer que l'Action catholique est trop nécessaire pour négliger d'en parler en mission.

Au sujet de l'organisation de la fête d'Action ca-

tholique, et après les explications données sur une fête du Christ-Roi, je me suis permis de penser — à part moi — que nous avons trouvé la bonne façon d'instruire en intéressant. Nous avons l'habitude, à Loos, de donner un sermon ou sur l'Action catholique — ou sur le Travail et la dignité des travailleurs — ou encore — sur les Etats de service de l'Eglise sur le chantier social — ce soir-là, après le sermon on fait défiler le cortège des petits travailleurs qui représentent, à leur manière, tous les corps de métier, surtout ceux de la région : c'est la leçon de choses qui souligne l'enseignement du sermon : comme c'est aussi jour de grande affluence, la journée n'est pas perdue pour l'Action catholique.

Après la discussion, le Chanoine Pasteau lit une très vivante communication sur la ligue féminine d'Action catholique. Je me permets de la signaler à nos confrères qui prêchent des retraites.

A la place du R. P. Kassape O. M. I. président de la *Missions Conferenz* d'Aix-la-Chapelle, qui n'a pu obtenir son passeport, un Congressiste lit son rapport sur *L'organisation des missionnaires allemands*. Quelle belle leçon de travail intellectuel et d'organisation pratique nous donne ce rapport !

### III. — *Les Rapports et les discussions au cours de la troisième journée*

La dernière journée du Congrès débuta par une messe dite pour le repos de l'âme des missionnaires disparus depuis celui de 1932.

La séance de travail est présidée par S. Exc. Mgr Richaud, auxiliaire de Versailles, entouré de Mgr Courbe et du Chanoine Couturier, directeur des œuvres de Paris.

A. Le sixième rapport : « *La Mission et les orientations vers l'Action Catholique* »

Le R. P. Carteron, mariste de Lyon, ne se gêne guère pour énumérer les principales *difficultés que l'on rencontre chez certains ecclésiastiques*, pour l'établissement de l'Action catholique : force d'inertie, ignorance de la nature et des méthodes de l'Action catholique, véritable incompréhension des mouvements spécialisés, attachement à des formes périmées de gouvernement des âmes, certains curés ne pouvant se résigner à devenir « des rois constitutionnels », surcroît de travail, découragement à la suite d'un échec, etc. Il suffira d'expliquer aux pasteurs un peu déçus le sens profond de l'Action catholique pour que ces difficultés disparaissent.

*Obstacles aussi de la part des fidèles* : routine, apathie, ignorance, fausses interprétations, vieil et néfaste individualisme, agitation des partis et ligues politiques.

Pour intensifier la vie des groupements existants, le rapporteur préconise les cercles d'enseignement, les cercles d'étude à base d'enquête, comme à la J. O. C., et termine en parlant des directives à donner aux fidèles relativement à la presse, au cinéma, à la radio, à l'école, à la moralité publique.

L'échange de vues, dirigé par le R. P. Benoit-Joseph, franciscain de Paris, fournit l'occasion à Mgr Richaud de donner, avec sa haute autorité, de claires et indispensables précisions sur l'attitude à prendre vis-à-vis des partis politiques.

B. Le septième rapport : « *Retour de Mission et Action catholique* »

Le R. P. Liévain, rédemptoriste d'Haubourdin-Lille, constate que la vie paroissiale n'est féconde que

si la vie chrétienne fermente dans tous les milieux. Le Retour de mission, là où il pratique, aidera à cette fermentation. Comme la Mission, il s'adressera à l'ensemble des fidèles, mais il devra être également centré sur les *militants*, ferment dans la masse, et l'orienter vers les retraites fermées, où son apostolat puisera vitalité et fécondité.

La discussion dirigée par le R. P. Morineau, Mariste, s'engage sur l'opportunité de faire coïncider le Retour de mission avec une sorte de Congrès paroissial, et sur l'organisation spirituelle et extérieure de ce Congrès éventuel. On discute aussi sur les réunions de *Cadres*.

Généralement, dans un Retour de Mission, on est seul, on a tout à faire. Le Missionnaire doit, il me semble, avoir soin de laisser au Clergé l'initiative de réunir à un autre moment, un Congrès, même paroissial, ce qui amène tant de démarches et de soucis, que le bien spirituel à faire aux âmes pourrait en être compromis. Pour les réunions de « *Cadres* », ou pour les réunions générales, rien n'empêche de se comporter comme pendant la mission vis-à-vis et de l'ensemble des fidèles et des « *Cadres* ». Seulement, en tout cela, on oublie qu'il faut compter, et avec le peu de temps dont on dispose, et avec les forces qui sont limitées.

### C. *Les allocutions finales*

*Mgr Courbe* d'abord, se lève pour marquer l'importance de ces assises au point de vue de l'Action catholique. « Votre vocation, dit-il aux congressistes, est de christianiser et de rechristianiser les âmes, les familles, les professions, la cité. Votre congrès aura permis d'établir un lien avec l'action catholique. Désormais mieux éclairés et toujours aussi

zélés, vous pourrez réaliser quelque chose de très fécond. »

Enfin, S. Exc. Mgr Richaud, après avoir mis lumineusement en relief quelques-unes des idées exposées auparavant, trouve cette formule expressive qui résume le rôle du missionnaire vis-à-vis de l'Action catholique, thème du Congrès : « *La Mission doit créer un climat d'Action catholique* ; le rôle du missionnaire n'est pas en effet, comme celui du curé, d'animer l'Action catholique, mais de l'amorcer ». Il conclut très applaudi en recommandant cette nouvelle et efficace méthode d'apostolat qui est l'œuvre de la Bibliothèque à l'Eglise.

#### IV. — *La transmission des plaintes et des desiderata.*

Comme je n'ai aucune autorité ni mandat pour donner le moindre bon conseil à des missionnaires plus expérimentés et plus compétents, je borne là mon rôle d'informateur...

Néanmoins, puisqu'on nous a vivement priés de transmettre autour de nous quelques plaintes et aussi quelques *desiderata*, je m'acquitte en toute simplicité de cette tâche un peu ennuyeuse pour tous.

a. *Les regrets* : On regrette que toutes les maisons de mission *ne soient pas abonnées à la Revue trimestrielle des Missions paroissiales* : *L'Intermissionnaire* trait d'union de tous les prêtres réguliers ou séculiers qui s'adonnent au travail des Missions, en France principalement. (Prix de l'abonnement 10 fr. pour la France et les Colonies. Chèque postal : M. l'abbé Brault, 19, rue Nitot, Paris. 64-39).

2° On regrette également que les missionnaires ne montrent pas plus de zèle et de collaboration fraternelle, en envoyant à cette Revue des articles qui soient

autre chose que de pieuses exhortations, et ne fassent profiter leurs confrères de leurs essais, de leur expérience, de leurs conseils.

3° On regrette enfin que certaines maisons de missions n'aient pas répondu au questionnaire de l'enquête préliminaire du Congrès, et n'aient pas envoyé de délégués.

b. *Les desiderata* :

1° On désirerait que, dans chaque résidence de missionnaires, il y eut un correspondant attitré, qui serait *l'agent de liaison* officiel entre sa maison et le Comité permanent des missionnaires de France à Paris, et que le nom comme l'adresse de ce correspondant fussent envoyés à ce Comité. (19, rue Nitot, Paris).

2° On désirerait que ceux qui n'ont pas encore *souscrit au Compte rendu du 2° Congrès*, qui va être imprimé, et donnera *in extenso* et les Rapports, et les Communications, et même les discussions, le fassent au plus tôt.

3° On désirerait encore savoir ce qu'il conviendrait de faire pour *les petits Congrès missionnaires...* décentraliser et les faire en diverses villes de France ; ou bien, une fois sur deux, réunir un congrès régional, et l'autre fois, un congrès national...

On nous conjure de faire sortir nos collègues de leur splendide isolement. En ce qui concerne notre Congrégation c'est donc fait, et je n'ai plus qu'à m'excuser si je me suis mal acquitté de mon rôle d'informateur *en service commandé*.

Paul BIZART.

Loos-les-Lille, 2 août 1937.

## MARVEJOLS

Maison de La Miséricorde, 25, 26, 27 juin 1937  
(25<sup>e</sup> anniversaire de l'École apostolique)

Les fêtes du Triduum en l'honneur de saint Vincent de Paul ont revêtu à Marvejols un éclat tout particulier, sous la présidence de Monseigneur Aiglon, protonotaire apostolique et Vicaire capitulaire du diocèse.

Les diverses cérémonies se sont déroulées avec beaucoup d'éclat dans l'église paroissiale, brillamment pavoisée et richement parée pour la circonstance. Toute la population a été heureuse de prêter son concours pour honorer le grand saint du grand Siècle et s'associer à la joie des Filles de la Charité, pour témoigner sa reconnaissante sympathie aux deux familles religieuses du Saint, qui, depuis près de 100 ans, travaillent dans la région, au soulagement de la misère.

Grâce à la générosité des paroissiens, l'autel fut magnifiquement orné de fleurs naturelles : roses et lys. Monsieur le chanoine Séguin, curé de la paroisse, avait voulu que la statue de saint Vincent, accueillant des enfants dans ses bras, soit déposée aux pieds de Notre-Dame de la Carce, la Vierge Miraculeuse, si chère aux Marvejolais.

Durant ces trois belles journées, les cantiques d'allégresse résonnèrent sous les voûtes, avec le concours de la chorale paroissiale, dirigée par M. l'abbé Théron, les Elèves du petit Séminaire, dirigés par M. l'abbé Vieilledent et le groupe de l'École apostolique, sous la direction de M. Mayssat, lazariste. « Au grand bienfaiteur de l'humanité, au père des Pauvres », cette phrase éloquentement inscrite sur le fronton invitait les fidèles à venir entendre la parole ardente de M. le chanoine de Lafont, qui fut l'orateur très goûté de ces belles fêtes. Des blasons accrochés aux piliers rappelaient les principales dates de fondations des œuvres si nombreuses de saint Vincent.

*Vendredi (25 juin 1937).* — La journée fut consacrée aux enfants. La messe de 7 h. et demie ouvrit le triduum par une communion générale. A la grand'messe, les chants furent assurés par la schola paroissiale. Monsieur l'Archiprêtre officiait.

Le soir, à 8 heures, dans l'église artistiquement parée, 150 enfants et croisés de moins de 10 ans, ont pris part à la procession. Les fillettes, tout de blanc habillées, offrant une fleur naturelle, lys et glaieul ; les garçons, tenant en main des bannières et des banderolles sur lesquelles étaient inscrites les litanies de saint Vincent. Tous les enfants de nos écoles firent une gracieuse escorte d'honneur aux reliques de notre Vénéral Père, suivies de la statue posée sur un brancard et portée par

des enfants de chœur. Avec beaucoup de piété, ils firent, sous la présidence de M. Bohin, Supérieur de l'école apostolique, le tour de l'église, mêlant leurs voix enfantines à celle de la chorale paroissiale, demandant à saint Vincent de ne pas les abandonner.

En un langage élevé, M. de Lafont s'adressant aux enfants et à leurs maîtres et parents présents à la cérémonie, par une délicate analyse de la sainteté de S. Vincent de Paul et nous fit ainsi admirer sa profonde humilité, sa piété si simple, et surtout son immense charité qui suscita dans le monde d'innombrables dévouements, et ne laissa, sans soulagement, aucune misère physique, morale et religieuse.

*Samedi* (26 juin 1937). — Ce jour réunissait les diverses communautés religieuses, les Dames de la Charité, les Louise de Marillac, les Enfants de Marie, le groupe de l'Union Jeanne d'Arc. La messe de communion est célébrée par Monsieur le Curé ; les chants exécutés par la chorale des jeunes filles.

Le soir, M. le chanoine de Lafont, directeur du Petit Séminaire, dans une vibrante allocution, rappela la fondation de leurs œuvres, sous l'impulsion et la conduite de saint Vincent, le grand saint du 17<sup>e</sup> siècle, qui devançant les esprits de son siècle et les idées modernes, demanda à ses filles une forme d'apostolat nouvelle : précurseur de l'Action catholique.

*Dimanche* (27 juin 1937). — Messe solennelle pour la clôture du Triduum, présidée par Monseigneur Aiglou, vicaire capitulaire, en présence de Monseigneur Nègre, évêque de *Cibistra*. Le petit séminaire et les élèves de l'école apostolique rehaussèrent l'éclat de la cérémonie par le chant des vêpres en faux-bourdon à 4 voix mixtes de Perruchot, sous la direction de M. Théron. M. le chanoine de Lafont nous fit le panégyrique du Saint : père des pauvres, des orphelins, instituteur des organisations laïques, protecteur de la Foi et de la France. Cette belle journée a réuni les deux grandes familles de saint Vincent, de la Lozère. Au milieu d'un auditoire nombreux et recueilli, nous avons eu la joie de remarquer les cornettes de *Bouldoire*, *Autrenas*, du *Malzieu*, *Sainte-Enimie*. Après le salut, le chant du *Te Deum* clôtura ce triduum. Tout le monde conservera de ces journées un bon souvenir, avec la médaille de notre saint fondateur qu'on a distribuée à la sortie de cette dernière cérémonie. Ce fut véritablement une fête de la charité, par l'union des cœurs.

Mais cette fête n'aurait pas été complète sans une réception familiale par les bons soins de la Supérieure de la Miséricorde. M. Bohin reçut dans une coquette salle de la Maison les ecclésiastiques qui étaient venus honorer de leur présence ce triduum et prouver leur sympathie à notre famille.

Au cours de quelques paroles aimables adressées aux invités, M. Bohin a tenu à évoquer un peu du passé de Marvejols ; et, après de respectueuses salutations aux bienfaiteurs et nombreux amis de la maison, M. le supérieur a ainsi continué :

« Je reviens à vous, Mgr le Vicaire Capitulaire, et me fais un devoir en ce jour, avec mes remerciements déjà exprimés,

de déposer à vos pieds l'hommage des enfants de saint Vincent, Prêtres de la Mission et Filles de la Charité.

Les relations entre le diocèse de Mende et les enfants de saint Vincent datent de bien loin... elles datent de 1635 : Nous aurions pu, il y a deux ans, en faire le tri-centenaire.

C'est Monseigneur Sylvestre de Crusy de Marillac qui les a amorcées. M. Vincent, dans une lettre adressée à M. Portail, qui missionnait dans les Cévennes, écrit en effet : « Mgr de Mende m'a témoigné beaucoup de satisfaction de vos services. »

Monseigneur récidive et il écrit au premier Supérieur général de la Mission, en 1642, d'abord: « Je vous assure que j'estime plus le travail que les vôtres font à présent dans mon diocèse que si on me donnait cent royaumes. Je suis dans une satisfaction parfaite de voir que tous mes diocésains se portent au bien, et que mes Curés font de grands profits des Conférences que vos prêtres établissent avec succès et bénédiction ». (Cf. Coste, II, 266).

En 1643: « Voilà, Messieurs vos missionnaires qui s'en vont vous rendre compte de ce que nous avons fait dans les Cévennes de mon diocèse, où j'ai fait ma visite générale et reçu 30 ou 40 huguenots à l'abjuration de leurs erreurs, et laissé autant d'autres en l'état de faire le même dans peu de jours. Nous y avons fait solennellement la Mission avec un profit incroyable. Et comme ces biens viennent de Dieu et de vos bonnes assistances, je ne puis employer personne pour vous en faire un plus fidèle rapport, ni qui s'en acquitte mieux que ces bons prêtres ». (Cf. Coste, II, 405).

— Ce sont, Messieurs, de beaux éloges. Les enfants de saint Vincent, qui ont travaillé en Lozère au 19<sup>e</sup> siècle et y travaillent encore en ce 20<sup>e</sup> comme leurs aînés, le méritent-ils ? Disons-le en toute vérité et en toute simplicité :

Oui, n'est-ce pas, M. l'Archiprêtre ? Voyez la maison de Marvejols, elle a 91 ans d'existence ; dans 9 ans, nous en ferons le centenaire. Pendant cette longue période, que de bien n'a-t-elle pas fait ? Les œuvres sont là pour le dire : Orphelinat, visite des pauvres, catéchismes, dispensaires, patronage de filles, même de garçons, Union Jeanne d'Arc, Dames de charité, Louise de Marillac.

Elle sent bien les parfums les plus exquis du véritable esprit de saint Vincent.

— De Marvejols, allons au Malzieuville. Certaines personnes disent qu'il n'y a là qu'un hospice : ce n'est pas vrai. Voyez cette messagère de paix et de joie qui s'en va à travers champs, visiter les groupes de jeunesse féminine, organiser des patronages : c'est une Sœur de saint Vincent de Paul.

Entendez-vous à toutes les heures de la journée ce doux colloque qui étonne parfois, surprend toujours ; il vient de la pharmacie. C'est une Fille de la Charité ; elle vend ses produits à des clients, qui s'en vont réconfortés par une augmentation de foi en la divine Providence, une soumission pleine et entière à la volonté de Dieu... et l'espoir d'une guérison prompte et complète.

Interrogez celle que vous apercevez dans les rues, les yeux modestement baissés, les mains dans les manches : où allez-vous, ma Sœur ?

Comme les premières filles de M. Vincent, elle vous répondra : « Je vais voir Notre-Seigneur Jésus-Christ » ; c'est la visite du Pauvre.

— Du Malzieu, Mgr le Vicaire Capitulaire, prenons notre envol vers Sainte-Enimie : En cette maison, encore toute emplie de souvenirs de la bonne Sœur Raison. Elles sont trois. Elles se dépensent sans compter dans les œuvres de garderie, de pharmacie, de visite des pauvres, du soin des malades, des catéchismes. d'Union Jeanne d'Arc. M. le Doyen les appelle « ses Vicaires ». Perdues dans les gorges du Tarn ; elles rayonnent sur les Causses et dans la Haute-Vallée. Vicaires du Curé, elles sont par-dessus tout, « la Providence du Pays ». Aussi sont-elles respectées et aimées. Du haut du ciel, saint Vincent peut en être fier !

— Ce n'est pas tout : il y a encore Bouldoire et Antrenas.

*Bouldoire...* mot magique connu dans la France entière. Allez-y un jour, Mgr le Vicaire capitulaire. Vous y verrez des poules, des lapins, des canards, des abeilles... et bien d'autres choses encore... Ce qui vous frappera surtout, en cette Maison rurale, j'en suis sûr, c'est le bien immense qui s'y fait. On maintient attachée virilement la jeunesse féminine à l'amour de la terre natale ; on lui fait prendre conscience de ses véritables devoirs d'état. Elles en sortent « fermières accomplies », et — ce qui est bien consolant pour un cœur de prêtre — solides et parfaites chrétiennes : la formation morale, en effet, s'allie admirablement bien à la formation technique : l'Académie française, dans ses prix de vertu ne l'a pas oubliée. Honneur à cette œuvre vraiment moderne : elle est un des joyaux les plus beaux de votre diocèse... bien envié par les voisins.

Demandez plutôt à Saint-Flour, au Puy, où à maintes reprises dans l'année on réclame le concours et les lumières de cette chère Maison.

*Antrenas*, parmi les œuvres que nous venons d'énumérer est la dernière venue : œuvre réaliste du véritable amour du prochain ; œuvre de simplicité et de dévouement, œuvre vraiment Vincentienne.

Elle abrite actuellement dans les 120 enfants. Venus pour la plupart de la banlieue rouge : ils refont là-haut leurs forces corporelles... et sans s'en douter, leurs forces spirituelles : que de baptêmes, de premières communions, de confirmations... Ils reviennent au foyer paternel sans nul doute avec une meilleure santé, mais aussi avec une foi plus éclairée, une charité plus ardente ; ils en oublient le geste du poing fermé et le chant de l'*Internationale*. Quelle belle œuvre sociale de paix et de réconciliation en cette terre généreuse du Gévaudan !

Où, en toute sincérité, je puis dire, nous pouvons dire : que les Filles de la Charité ont bien mérité de la Lozère catholique... Sans aucune pointe de vanité, ne nous est-il pas permis de souligner que si les Filles de saint Vincent sont

ce que vous voyez, elles le doivent, après Dieu, aux Prêtres de la Mission : aux Lazaristes, qui sont « leurs Directeurs-nés ». Ce n'est pas moi qui vous le dis : c'est une Fille de la Charité.

Ecoutez, Messieurs, cette anecdote : un bon Père Jésuite, toujours sans nul doute — pour la plus grande gloire de Dieu — disait, un jour, à une de vos compagnes, mes Sœurs : « Ah ! si nous avions ce beau bataillon de la charité que vous êtes, vous, Filles de la charité, nous soulèverions le Monde.

Celle-ci — fine mouche et bonne fille de saint Vincent — lui répondit : « Oh ! mon Père, si vous vous occupiez de nous, nous ne serions plus des Filles de la Charité, mais des « Dames de la Charité ». Le Jésuite se le tint pour dit...

Par leur direction sûre et éclairée, les Lazaristes ont maintenu les Sœurs de saint Vincent de Paul dans le véritable esprit de leur vocation. Aussi, comme les Filles de la Charité, les Prêtres de la Mission ont de ce fait bien mérité également du diocèse de Mendé.

Un de vos évêques — au cœur vraiment apostolique — dont le nom est sur toutes les lèvres : Mgr Gély, de douce et sainte mémoire, le comprit ainsi. C'est pourquoi voulant payer une dette de reconnaissance à la double famille de saint Vincent de Paul, il appela les Lazaristes à Marvejols pour y établir un foyer de recrutement.

Sur le berceau de cette œuvre, si pleine d'espérance, vous vous êtes penché paternellement, Mgr le Vicaire capitulaire. Vous l'avez aménagée et bénie... et l'œuvre depuis 25 ans (1912-1937) est devenue un grand arbre sous lequel de nombreuses vocations sont venues s'abriter, se nourrissant strictement de la moelle spirituelle de l'esprit du grand et saint prêtre qu'était Vincent de Paul, vrai réformateur du clergé au 17<sup>e</sup> siècle.

Certains sont restés au pays, se dévouant vaillamment en leurs paroisses respectives ; d'autres, plus hardis, se levant sur la pointe de leurs pieds, se sont demandés ce qu'il pouvait bien y avoir au-delà de ces hautes montagnes qui nous entourent. Ils ont aperçu la « Moisson jaunissante du divin Maître ». Ils ont entendu sa voix : « Grande est la moisson, peu nombreux les ouvriers »... et ils sont partis. Vous en avez en Abyssinie, en Chine, en Perse, en Amérique, en Afrique du Nord, portant bien haut avec l'amour du Christ Jésus, celui de notre France bien-aimée et de la Lozère catholique.

Monseigneur le Vicaire capitulaire, Messieurs. — De ce bref exposé des œuvres de saint Vincent de Paul, qui montrent mieux que des discours le profond attachement des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité au cher diocèse de Mendé ; il se dégage une résolution à prendre : c'est sans peur et sans reproche l'exécution du mot d'ordre si souvent suggéré par Sa Sainteté le Pape Pie XI, aux œuvres de jeunesse : « *Toujours plus, toujours mieux* ». Souhaitons, Messieurs, que les belles cérémonies du deuxième Centenaire de la

Canonisation de saint Vincent de Paul nous en donnent l'intelligence et l'audace.

A ce vieux terroir lozérien, dans lequel, grâce à la bienveillance de l'Autorité diocésaine, la double famille de saint Vincent a plongé de profondes racines.

Au beau diocèse de Mende, à son clergé si méritant.

A son Vicaire Capitulaire, Mgr Aiglon, prélat de la Maison de Sa Sainteté, je lève mon verre, et redis le mot toujours ancien, toujours nouveau : « *Ad multos annos* ».

A de telles évocations et en guise de conclusion à ce jubilé de Marvejols, Mgr Aiglon, ancien aumônier de la Miséricorde, a répondu par une parole très cordiale, faisant revivre les débuts de l'œuvre de l'École Apostolique, qui fête son 25<sup>e</sup> anniversaire et a déjà donné plus de cinquante prêtres à l'Église, soit dans le Diocèse, soit dans la Congrégation de la Mission et d'autres communautés.

---

## PRIME-COMBE

Fêtes Jubilaires du 17 Mai 1937

### LA PREPARATION

Nid de verdure dans les chênes-verts, vallon fermé, couronné de bois sombres, terre d'élection de la Sainte Vierge par son isolement et son mystère, si convenables au recueillement et à la retraite, l'antique sanctuaire de Notre-Dame de Prime-Combe célébrait, le 17 mai, lundi de Pentecôte, le cinquantième anniversaire du Couronnement de sa Vierge Miraculeuse, sous la présidence de Son Eminence le cardinal Verdier, archevêque de Paris.

C'est le 24 mai 1887, comme le rappelle une plaque commémorative érigée dans la Chapelle, que Mgr Besson, évêque de Nîmes, couronnait Notre-Dame de Prime-Combe, en présence de neuf évêques, de 500 prêtres et de 25.000 pèlerins. Une réplique de cette mémorable journée s'imposait. « Ce qui est nécessaire n'est jamais hasardeux », disait le cardinal de Retz à ceux qu'intimidait son audace. Aussi bien, pour préparer le cinquantième, il n'y avait qu'à se mettre à l'école de M. Dillies, l'apôtre à la mémoire toujours bénie, qui avait organisé la journée du couronnement. Et même on pouvait mieux faire sur certains points. C'était d'ailleurs malgré M. Dillies que Mgr Besson, prévoyant le mauvais temps, avait refusé de laisser les cérémonies se dérouler ailleurs que sous la véranda de construction récente, provisoire et définitive. Aussi la plupart des pèlerins n'avaient rien vu ni rien entendu de la fête.

Cette fois, on résolut de préparer un vaste terrain pour les offices en plein air. Le fond de la combe avec son cadre

d'yeuses touffues et son abside de peupliers et d'érables, dominée par la courbe harmonieuse des collines, s'avérait idéal pour contenir comme en un stade antique la multitude espérée. Dès le mois de novembre, on s'attaqua non sans courage aux pentes rocheuses ; en quelques mois une esplanade fut prête, nivelée, cylindrée, qui pouvait contenir 12.000 personnes et servir aussi à garer les autos aux jours de grande affluence, et à donner aux élèves un magnifique terrain de ballon.

Il fallait encore prévoir, chose inconnue en 1887, un parc pour les autos et autocars, dont l'encombrante présence était impossible aux abords immédiats du Sanctuaire. Le mas de Barbusse offrait ses terrains gazonnés pour les autocars, et 200 mètres plus loin, une garrigue fut aménagée pour les autos avec voie d'accès d'un côté, et sortie de l'autre pour éviter l'embouteillage. A l'appel de M. le Maire de Fontanès, des volontaires vinrent aménager ces divers terrains et réparer la route.

En même temps, la place du Sacré-Cœur, agrandie, aérée, empierrée, reçut pour la première fois la visite du rouleau compresseur. L'allée du Rosaire, débroussaillée de tout ce qui pouvait gêner la vue, dégagée nettement les quinze stations de pierre tendre pâtinée ; les médaillons débarrassés de la peinture qui les avait empâtés si longtemps, remirent en évidence les moindres détails du bronze finement ouvragé ; une piste de sable, plus douce aux pieds que les légendaires cailloux, fut tracée au milieu de l'allée pour le cortège cardinalice. De distance en distance, des oriflammes en haut des mâts bruisaient. Face à la nouvelle esplanade, une estrade fut dressée pour la messe pontificale ; sur le côté gauche courait une loggia tendue de rouge pour le cardinal et les évêques ; au-dessus de l'autel, un baldaquin supporté par des colonnes devait recevoir la Vierge Miraculeuse et par derrière, une ceinture de longues oriflammes balançait au vent les couleurs de la Sainte Vierge et du Souverain Pontife. Quatre hauts-parleurs étaient installés pour diffuser le chant et les sermons. Une enceinte, au-dessus de l'allée du Rosaire, était réservée à l'orchestre et aux chanteurs fournis par les Grands Séminaires de Nîmes et de Montpellier, par le Petit Séminaire de Montpellier, par les maîtrises de Nîmes et de Prime-Combe. Deux postes de la Croix-Rouge étaient prêts à recevoir les blessés ou les malades. Partout des pancartes donnaient aux pèlerins les renseignements utiles. Les paroisses voisines, hommes et femmes, s'activèrent pendant plusieurs jours à préparer des arcs de triomphe où les buis, les roses, les glycines et les asperges sauvages combinaient en d'heureux effets leurs charmes agrestes et vigoureux ; Fontanès avait érigé deux, à l'entrée et à la sortie du village ; Lecques avait dressé le sien à la bifurcation du chemin de Prime-Combe, et Combas avait élevé un véritable monument, d'une imposante élégance, aux portes même du Sanctuaire.

Pendant que les populations environnantes prouvaient ainsi une fois de plus leur touchante affection pour la Madone qui veille sur leur pays, un mouvement se dessinait, enthousiaste

et entraînant, dans le proche Midi. Mgr l'Evêque de Nîmes, dans une éloquente lettre pastorale conviait ses diocésains à venir en foule à Prime-Combe et leur en donnait de pertinentes raisons. La Compagnie P. L. M. apposait dans toutes les gares de grandes affiches qui annonçaient des trains spéciaux et des tarifs réduits. Un arrêté préfectoral réglait la circulation des voitures à sens unique sur les routes, et M. le Maire leur fixait des emplacements obligatoires. Plus de 300 curés nous annonçaient leur présence avec un contingent plus ou moins nombreux de paroissiens. Tout semblait donc présager, à la gloire de Notre-Dame, la plus grandiose manifestation de foi et de piété.

Le samedi, avant-veille de la fête, les premiers pèlerins qui arrivèrent, à pied ou à bicyclette, furent les Scouts-Routiers de l'Hérault, qui avaient choisi Prime-Combe pour centre de leur rassemblement annuel, sous la conduite de leur aumônier diocésain, M. d'Aussac. En attendant de nous être d'un précieux secours pour le service d'ordre, ils campèrent aux environs, dans les bois ou près des fermes : le chant mâle et lointain de ces grands jeunes gens nous parvenait, dans les premières ombres du crépuscule, comme une douce sérénade à la Vierge qui, de la montagne, présidait leur rallye dispersé.

Le jour suivant, dimanche de la Pentecôte, la communauté prévoyant que le lendemain elle ne s'appartiendrait pas, voulut célébrer en famille sa fête du cinquantenaire et remercier sa Madone de tant de grâces accumulées. Aux Vêpres, célébrées sous la véranda, car il y avait déjà beaucoup de monde et surtout des curieux pour voir les derniers préparatifs, notre confrère, M. Neveut, remplaçant M. Doucet, empêché par sa subite maladie, évoqua les souvenirs de sa pieuse enfance et de l'ancien Prime-Combe. Ensuite la procession dirigea ses pas et ses chants vers la chapelle du Rosaire où reposent les restes de M. Dillies, dont l'âme et le souvenir allaient planer sur ces fêtes.

Le 17 mai, malgré le temps couvert et orageux, dès les premières heures, la chapelle se remplit des pèlerins les plus fervents ; le spectacle émouvant des grands jours de pèlerinage se renouvelle, amplifié ; Messes, confessions, communions (plus de 3.000) se succèdent sans arrêt ; beaucoup de ces communicants viennent de loin ; c'est l'heure la plus touchante de la journée. Les grands séminaristes de Montpellier et de Nîmes entendent successivement leur messe de communion avec chants.

A partir de ce moment, le flot de pèlerins monte ininterrompu et sans désordre : quatorze gendarmes, commandés par le capitaine de gendarmerie, assurent la circulation. De la gare au Sanctuaire la route est noire de monde en mouvement, les voitures ont dû rester au bas de la côte, heureusement qu'on a prévu pour y disposer les paquets une consigne, où l'autorité d'un confrère maintient le bon ordre.

A neuf heures, la véranda, libre de tous ses bancs emportés sur l'esplanade, et décorée par des draperies qui tombent

de la voûte, et des faisceaux de drapeaux placés sur les colonnes, est occupée par les membres du clergé, qui attendent l'arrivée du Cardinal et des Evêques. On voit aux premiers rangs M. E. Robert, assistant de M. le Supérieur général et son représentant officiel ; deux de nos confrères l'encadrent, deux chanoines en habit : MM. Mailhé et Duhour. Près de lui, M. Frasse, visiteur de la Province et quelques autres confrères. M. le chanoine Rouquette, Vicairé général de Montpellier, représente Mgr Brunhes qui avait promis de venir au moins le matin, et qui fut empêché par un Congrès de Jeunesse féminine ; presque tout le chapitre de Nîmes est là, ainsi que le doyen du chapitre de Montpellier, M. le Chanoine Maubon ; les trois-quarts des prêtres du Gard sont présents et si ceux de l'Hérault dépassent à peine la centaine, c'est à cause du Congrès de Montpellier.

#### *Arrivée du Cardinal et des Prélats*

A neuf heures et demie, la voiture du Cardinal est signalée à Fontanès ; il lui faudra vingt minutes pour fendre la foule et arriver : les Scouts ouvrent un passage ; les acclamations et les applaudissements éclatent ; les fanfares sonnent aux champs. Au seuil de la véranda, le Cardinal visiblement ému et étonné, descend de voiture, accompagné de Mgr Girbeau, de Mgr Chaptal, de Mgr de Llobet, de Mgr Roques, des Révérendissimes Pères Causses et Perrier. M. le Supérieur, près duquel se tient M. le Maire de Fontanès en habit, écharpe et décorations, lui adresse un compliment de respectueuse bienvenue et profonde gratitude.

Après quelques mots de remerciements, le Cardinal et sa suite entrent à la chapelle où des centaines de cierges brillent aux pieds de Notre-Dame. Il prend ensuite un peu de repos pendant que la foule se ramasse, de plus en plus dense, dans le fond de la combe et, sous la direction des missionnaires, récite le chapelet et chante des cantiques.

#### *La Grand'Messe*

A dix heures, la procession, qui, grâce aux Scouts, se fraie un difficile chemin, part de la véranda : en tête et au centre, les fanfares de St-Bauzille-de-Putois, Uchaud, Sumène, Le Vigan ; les élèves du Petit Séminaire de Montpellier, des PP. Assomptionnistes et des PP. Franciscains, les maîtrises de Nîmes et de Prime-Combe dans leur gracieux costume, les grands séminaristes de Montpellier et de Nîmes ; plusieurs centaines de prêtres en habit de chœur de divers diocèses, des religieux de plusieurs ordres, parmi lesquels le P. Azais d'Abyssinie ; les RRmes Abbés de St Michel-de-Frigolet et de St-Michel-de-Cuxa ; Mgr Chaptal, Mgr Roques, archevêque d'Aix, Mgr de Llobet, archevêque d'Avignon, revêtu des habits pontificaux, et enfin le cardinal Verdier, en cappa magna, accompagné de M. Laplanche et de M. Rouquette, vicaires généraux. Mais plus que ce majestueux cortège, ce qui attire les regards et les cœurs de cette foule vibrante et chantante, c'est notre douce Madone qui s'avance, dans son

riche reliquaire, portée, sur un brancard fleuri, par quatre diacres en dalmatique des grands Séminaires de Nîmes et de Montpellier. Saluée par les ovations retentissantes des clai-rons, des applaudissements et des cantiques, elle prend possession de son trône, au-dessus du maître-autel, face à cette multitude qui occupe dans la combe toute place libre, et dans les bois, la moindre éclaircie. Vu de l'estrade le spectacle est d'une impressionnante grandeur, et pour ceux qui ont le loisir de monter sur la colline plus imposant encore, car en plus de la foule, on aperçoit à la ronde, sur les routes et dans les champs d'innombrables voitures qui stationnent.

Dès que le Cardinal, les Evêques et les principaux invités ont pris place sur l'estrade, la messe pontificale commence, chantée par Mgr de Llobet, métropolitain, avec M. le chanoine Maubon comme prêtre assistant ; et MM. les chanoines de Lomède et Perrot, comme diacre et sous-diacre. Sous la direction de M. le chanoine Sanguinède, les grands Séminaristes de Nîmes exécutent à la perfection les cérémonies liturgiques. Le Grand et le Petit Séminaire de Montpellier chantent en grégorien nuancé la messe propre du lundi de la Pentecôte; la maîtrise et le grand Séminaire de Nîmes chantent la messe de Noyon avec accompagnement d'orchestre. La foule se réserve pour le *Credo royal* de Dumont. A l'Offertoire, et à la sortie, les maîtrises de Montpellier et de Nîmes exécutent respectivement l'Alleluia de Haendel, et le chœur de la Pentecôte du même auteur.

A la fin de la messe, le cardinal Verdier s'avance au bord de l'estrade devant le micro, et d'une voix pleine et sonore, dont les haut-parleurs renforcent la majestueuse gravité, prononce l'allocution dont nous donnons l'exorde et la péroraison.

#### *Allocution du Cardinal*

Messeigneurs, mes bien chers frères, Il m'est bien difficile de traduire mon admiration et mon émotion. J'ai vu certes, dans mes voyages à travers la France et au-delà des frontières, des manifestations religieuses importantes : hier encore, à la Cathédrale de la belle ville de Nîmes, matin et soir, j'ai vu de splendides cérémonies, dont le souvenir restera à jamais dans ma mémoire ; mais aujourd'hui, on dirait que le creux de cette petite vallée est devenu le vestibule du Paradis. On dirait que les deux diocèses de Nîmes et de Montpellier se sont retrouvés pour venir une fois encore manifester leur fidélité aux traditions nationales et leur amour à la Sainte Vierge. Fidélité aux traditions nationales : depuis bientôt mille ans les fidèles des environs des riches plaines aux rivages de la Méditerranée jusqu'aux montagnes voisines viennent dire leur amour à la Sainte Vierge, entendre la Sainte Messe comme celle qui vient d'être célébrée, chanter les mêmes cantiques, tradition qui traverse l'histoire de France comme un sillage de lumière et d'espérance ; et aujourd'hui, mes bien chers frères, vous avez ajouté un anneau d'or à la chaîne qui relie les générations dans cette manifestation d'amour à Marie, je vous en remercie, je vous en félicite. Je voudrais que

la France tout entière fut témoin de ce spectacle ! Elle y puiserait une nouvelle confiance en ses immortelles destinées. Je voudrais que les peuples étrangers, qui prétendent que la France a cessé d'être chrétienne, eussent sous les yeux le spectacle incomparable que je contemple en ce moment, ils verraient qu'en dépit des circonstances, la France veut toujours rester la Fille aînée de l'Eglise...

Aimez la Sainte-Vierge, chantez avec joie aujourd'hui son triomphe. Lorsque nous reviendrons ce soir en nos demeures, à travers les souvenirs que vous emporterez de cette incomparable fête, arrêtez-vous à cette idée : j'ai senti que j'avais une mère au Paradis, la très Sainte Vierge. Je ne veux pas m'étendre plus longtemps, ce soir, une voix plus éloquente que la mienne vous dira ce qu'est le sanctuaire, cette fête, mais, en terminant, je veux vous remercier. Je vais revenir demain dans la capitale, fournaise ardente où tant de courants se traversent les uns les autres. Je vais reprendre une vie traversée de tant d'inquiétudes et d'angoisses, mais avec un optimisme dans l'avenir de la France. J'emporterai le souvenir de cette fête qui me montre une fois de plus que notre population des campagnes reste plus que celle des villes fidèle aux traditions religieuses, je vous en remercie. Puisque la Providence a fait de moi un grand voyageur, je peux vous dire que le monde entier regarde ce que va faire la France, quel sera demain son sort politique, social, moral. Tous déclarent que rien de grand, rien de définitif, ne se fera dans le monde sans le secours de la France ; voilà pourquoi, mes frères, nous sommes si regardés. Je voudrais aujourd'hui que la presse, le cinéma, la radio portent jusqu'aux extrémités du monde la magnifique, l'incomparable manifestation religieuse que vous donnez. Je vous en remercie de tout cœur, soyez fiers, vous, de votre foi ; dites bien que vous êtes chrétiens et que vous voulez le rester, sans doute pour sauver vos âmes, mais sans doute aussi pour sauver notre Patrie bien-aimée. Ainsi soit-il.

Après cette allocution, écoutée dans un religieux silence, le clergé revient en procession, accompagné des fanfares, jusqu'à la véranda. La Vierge Miraculeuse, restée sur place, est offerte pendant plusieurs heures à la vénération des pèlerins, par les missionnaires qui se succèdent pour tenir le lourd reliquaire.

### LE BANQUET

« Midi, roi des étés », a dit le poète. Il eût pu ajouter : « et des diners champêtres », à voir tous ces groupes installés dans les clairières et les sous-bois, devant les provisions déballées et les vieilles bouteilles des meilleurs crus : scènes d'un pittoresque à la Teniers, mais bien compréhensibles, quand on pense aux marches et contre-marches, aux poses fatigantes et aux heures d'attente d'une longue matinée. Le problème était plus compliqué de recevoir dignement les trois cents prêtres qui avaient accepté d'être nos hôtes, les autres préférant la générosité de leurs paroissiens et du sac à provisions. Le réfectoire de la Communauté étant insuffisant, on avait dressé des tables à l'hôtellerie, dans la salle d'étude, sous le préau

de récréation, non seulement pour les prêtres, mais aussi pour les Séminaires et les Maitrises. Rapidement, tout le monde fut servi et content. Il n'y eut que les confrères de la maison, aux prises avec les divers services assignés à chacun, qui n'eurent même pas le temps — du moins pour la plupart — de prendre leur repas. Il en fut de même pour nos Sœurs et pour leurs compagnes dévouées de Nîmes, de Montpellier, de Sète, d'Avignon, etc., qui étaient accourues avec ma Resp. Sœur Visitatrice, leur apporter une aide indispensable.

Midi, c'était aussi l'heure attendue et redoutée des toasts qui suivent les diners d'apparat. En 1887, pour les fêtes du couronnement, deux élèves de l'École apostolique étaient venus chanter en vers français et latins, dans la manière assez pompeuse de l'époque, les gloires de Notre-Dame et des évêques présents ; un de ces élèves, depuis docteur de Rome et actuellement professeur distingué dans un de nos grands séminaires du Midi, assiste au cinquantenaire et ne lit pas sans un sourire sa pièce de vers latins qui débute par un salut solennel aux prélats :

*Nos liceat pueros cum plebe, ante omnia, vobis,  
Sacri Pontifices, pronos affere salutem.*

et se termine sur une vision de jardins célestes où s'embrasent la justice et la paix :

*Floribus ornantur nostri cœlestibus agri,  
Dulcia iustitiæ tandem pax oscula bibat.*

Aujourd'hui que les Mathématiques et les Sciences ont détrôné les Humanités, on ne fait plus de vers français ni de vers latins ; les toasts même sont plus hâtifs, moins nombreux ; on est plus pressé ; il semble cependant que le dernier refuge du genre — si c'en est un — soit une table épiscopale. Avec quelle grâce et quel à-propos, Monseigneur l'Evêque de Nîmes sait remercier M. le Supérieur de Prime-Combe et ses confrères d'avoir si bien organisé la fête et le repas, les Evêques, ses voisins, d'avoir bien voulu l'honorer de leur présence, et le Cardinal de lui avoir donné tout son éclat, en même temps qu'il nous procurait l'occasion de lui dire toute notre admiration pour sa bonté, sa sagesse et son activité dans tous les domaines, de la pensée comme de l'action, des œuvres, des chantiers, etc...

Après lui, M. le maire de Fontanès, si dévoué à Prime-Combe, dont il est tous les ans un fidèle retraits, loua le Cardinal Verdier de ne pas oublier, dans les splendeurs de la pourpre, ses origines méridionales.

Les applaudissements sont à peine terminés qu'un vieux prêtre, M. l'abbé Magot, se lève, un félibre covenot, ami fervent de N.-D. de Prime-Combe, qu'il a déjà chantée en plusieurs circonstances : il vient dire au Cardinal un à-propos en vers languedociens qui le conquièrent et qu'il demande d'emporter pour le lire à loisir.

C'est maintenant le tour de M. le Supérieur ; mais, au dehors, la foule dont le repas n'a pas été prolongé par des

toasts, commence à s'agiter ; on entend les fanfares qui sans doute l'occupent et la font patienter. Il faut donc abrégér. M. le Supérieur remercie d'un mot Son Eminence qui laissera gravé dans les cœurs et sur le marbre le souvenir de son historique passage à N.-D. de Prime-Combe, Mgr l'Evêque de Nîmes, qui dans sa bienveillance continue pour notre sanctuaire, fut l'instigateur affectueux et éloquent de cette mémorable journée, Nos Seigneurs d'Avignon et d'Aix, anciennes et amicales relations, Mgr Chaptal, dont la sœur retenue à Nîmes par la maladie s'est dévouée si longtemps à notre œuvre ; les supérieurs des Grands Séminaires de Nîmes et de Montpellier, qui symbolisent la séculaire amitié de Saint-Sulpice et de Saint-Lazare, MM. les Curés du Gard et de l'Hérault si sympathiques, et si fidèles à nos pèlerinages, enfin tous ceux qui ont contribué au magnifique succès de ce cinquantenaire. Les vivants ne font pas oublier les morts, les deux surtout qui ont tant fait pour Prime-Combe, M. Dillies, l'organisateur de la journée du couronnement, dont M. le Supérieur s'honore d'avoir été l'élève, et le T. H. Père Verdier, restaurateur de Prime-Combe après la guerre et dont le successeur a hérité du bienveillant intérêt pour notre maison, comme le prouve l'envoi de son représentant officiel à cette fête.

Le dernier, le Cardinal se lève et conclut : « Bien que, nous dit-il, on lui ait appris à Rome, lors de sa consécration, qu'un Cardinal ne devait pas porter de toast, parce que c'est une joute », il tient cependant à dire combien il est heureux de cette journée et à remercier ceux qui l'ont organisée et qui l'y ont invité : Mgr de Nîmes et M. le Supérieur de Prime-Combe. De pareilles manifestations, aux heures parfois lourdes de son ministère, sont pour lui un réconfort, une espérance et une raison de plus de persévérer dans l'optimisme qu'il professe inlassablement. D'ailleurs, plus attentifs, semble-t-il, à ce qui nous trouble et nous divise qu'à ce qui nous grandit, nous sommes loin de nous douter du rayonnement de la France à l'étranger et de son bon renom. Lui qui voyage beaucoup en dehors de nos frontières, est souvent le témoin ému et fier de cet attachement qu'on garde à notre pays, vers lequel on se tourne pour marcher à la lumière. En apercevant tant de membres du clergé, de ce clergé de France à la formation duquel il a consacré les plus belles et les plus heureuses années de sa vie, le Cardinal lui dit son affection et en même temps son espérance — particulièrement dans l'humble curé de campagne — pour le maintien de nos traditions chrétiennes et le relèvement de la France.

Assailli par la foule, quand il sort du réfectoire, le Cardinal, avec une aimable simplicité et une condescendance paternelle, se fait tout à tous.

### CEREMONIE DE L'APRES-MIDI

Le temps presse. Vers 15 heures, la procession dans le même ordre que le matin, se met en marche vers l'allée du Rosaire

à travers les rangs aussi serrés de pèlerins. Le Magnificat en faux-bourçons de Perruchot, est chanté par les séminaires et maîtrises. Ensuite, Mgr Roques, archevêque d'Aix, dont on admire la puissance de la voix et l'énergie du geste dans le vent qui commence à souffler violemment, exalte devant le micro les gloires de la Sainte Vierge.

« Quelle est cette femme qui s'avance à l'horizon des siècles ? »

et Son Excellence de faire un magnifique exposé de théologie mariale, en partant des origines de N.-D. de Prime-Combe, pour finir sur les graves nécessités de l'heure actuelle.

Après ce magistral sermon, le chœur des chanteuses exécute la cantate à la Vierge immaculée, de Paul Vidal, si chère à tous les fils de saint Vincent, à qui elle rappelle le couronnement de la Médaille Miraculeuse et tant de fêtes mariales. La foule entière chante ensuite l'*O Salutaris* et le *Tantum Ergo* ; puis la bénédiction de Notre-Seigneur dans le T. S. Sacrement, descend sur ces milliers de têtes inclinées, pendant que les clairons sonnent aux champs. La procession reprend sa marche, escortant la Vierge Miraculeuse qui repasse devant les fanfares déchainées dans une dernière sonnerie et va reprendre dans la chapelle sa place accoutumée. Jusqu'à la nuit, les pèlerins continueront de prier et les cierges de se consumer aux pieds de Notre-Dame.

Pendant, la pluie commence à tomber, une pluie d'orage, drue, qui précipite les départs. C'est le seul regret de la journée. On s'en console en pensant que les cérémonies sont terminées et qu'il a mieux valu au-dessus de la combe le voile des nuages que le soleil ardent de la saison. Les postes de secours n'eurent en effet à soigner que cinq ou six dames indisposées et un jeune homme qui, tombé d'un arbre sur un groupe de pèlerins, s'était légèrement blessé. Pas d'accidents non plus au départ des autos, en gare ou sur les routes.

À cinq heures et demie, le Cardinal et les Evêques quittaient le Sanctuaire, qui entrait peu à peu dans le calme habituel de sa tranquille solitude.

#### EPILOGUE

Le lendemain, les journaux publiaient les compte-rendus illustrés de la fête et signalaient notamment la présence de plus de 40.000 pèlerins, le capitaine de gendarmerie nous disait plus de 50.000. En tout cas, il résulte de notre enquête que la compagnie des chemins de fer organisa neuf trains et délivra 15.000 billets, que les gendarmes contrôlèrent plus de 5.000 autos et 300 autocars, sans compter tous ceux qui restèrent sur les routes de Vic-le-Fesc, Lecques, etc., enfin, que les habitants des villages à plusieurs kilomètres à la ronde, vinrent à pied, soit de la plaine, soit par la montagne.

La journée du Couronnement avait eu sa réplique. Dans les compte-rendus qu'on en fit en 1887, nous lisons « qu'un des résultats de la fête devait être la construction à Prime-Combe d'une église destinée à remplacer la véranda. » Pourquoi M. Dillies ne mit-il pas ce projet à exécution ? N'en eut-

il pas les moyens ? Se laissa-t-il gagner définitivement par le charme poétique de ces offices de plein air en temps de canicule ? ou bien les pèlerins d'alors étaient-ils plus endurants que ceux d'aujourd'hui, qui trouvent assez incommodes, dans les premiers jours du printemps et de l'automne, les courants d'air de la véranda ? Quoi qu'il en soit, l'épilogue certain de ces fêtes du cinquantenaire sera un regain de ferveur pour le pèlerinage, et une page de plus ajoutée à son histoire glorieuse, dont les fils de saint Vincent s'honorent d'être, depuis 62 ans, les modestes pionniers.

Gaston CAZET.

---

## BULGARIE

---

M. Joseph ALLOATI<sup>1</sup>

fondateur des *Sœurs Eucharistiques*.

(20 juillet 1857-27 mars 1933)

### *Le fondateur*

Comme tant d'autres, la Congrégation des Sœurs Eucharistiques a eu des commencements très modestes.

Elle a eu pour fondateur le P. Joseph Alloati, un humble et saint religieux lazariste. Né à Villastello, près de Turin, le 20 juillet 1857, et ordonné prêtre le 24 septembre 1882, il fut, dès le mois de novembre de la même année, envoyé à la Mission de Macédoine, dont le centre était à Salonique.

En Macédoine, les religieux lazaristes s'occupaient surtout des Bulgares qui, quelques années auparavant, avaient fait schisme dans le schisme. Ils s'étaient séparés du patriarche grec dissident de Constantinople, pour former une Eglise indépendante avec un exarque à sa tête.

Mais, dès l'origine de ce mouvement de séparation, un groupe assez important s'était tourné vers Rome. Il y eut ainsi les Bulgares *unis*, c'est-à-dire catholiques, continuant à pratiquer le rite oriental, tout en reconnaissant le Souverain Pontife pour chef spirituel.

C'est parmi eux que le P. Joseph Alloati devait dépenser son zèle apostolique.

Lui, si attaché à la vie de communauté, n'hésita pas à sacrifier la compagnie de ses frères en religion, pour aller vivre dans un village, afin d'apprendre plus vite et mieux la langue de ceux qu'il devait évangéliser. Puis, il embrassa le rite

1. Voir *Annales*, 51, 43 ; 84, 1066 ; 81, 26-27 ; 98, 503-509.

oriental (byzantino-slave), car c'était encore un moyen d'être plus près de l'âme et du cœur de ces gens simples. Il s'habitua parfaitement à la manière de vivre des paysans, mangeant avec eux au même plat, couchant sur une simple natte étendue à même le plancher ou sur la terre battue.

Que tout cela dut coûter au fils d'une famille italienne aisée (telle avait, dit-on, armoiries), qui, à la maison, n'avait manqué d'aucune commodité ! Et ici quelle nourriture ! D'abord, conformément au rite, 180 ou 200 jours par an d'un jeûne sévère, pendant lequel non seulement la viande est défendue, mais encore œufs et laitage, et même le poisson et l'huile d'olive. Le reste du temps, les mets les plus communs. Le Père soutint ce régime jusque vers la fin de sa vie. Il voulait gagner les âmes, rien ne devait lui coûter. Il trouva la force de persévérer, dans son amour de la sainte Eucharistie et sa piété envers la Très Sainte Vierge.

Ce qui le frappa durant ses courses à travers les villages, ce fut le peu de respect avec lequel était traité Notre-Seigneur au Saint Sacrement.

Le 10 février 1885, il décrivait à son Supérieur général, M. Fiat, le misérable état d'une église de village : «... Sous l'autel, deux ou trois livres à moitié brûlés, et dont les feuillettes, chargés de cire, sont devenus illisibles. Au milieu, j'aperçus une petite boîte en fer-blanc, dans laquelle on avait mis autrefois du café. Quelle ne fut pas ma douleur, mon Père, lorsque, en ouvrant la boîte, j'y vis la sainte Réserve, déposée sur un papier noir et huileux : je tombai à genoux et il ne me fut pas possible de retenir mes larmes ».

Il avait vu choses semblables dans d'autres paroisses, où il avait aussi constaté, à côté d'une certaine disposition des gens du peuple à la piété, une très profonde ignorance de la religion. Dès lors, certainement attristé, comme l'avait été quelque vingt ans plus tôt le fondateur des religieux de l'Assomption, le P. Emmanuel d'Alzon, qui, à Constantinople, ne se consolait de ces irrévérences des prêtres schismatiques envers la Sainte Eucharistie, que par la pensée qu'ils n'ont pas l'idée de dire « trop souvent la messe », le désir dut lui venir d'une œuvre de réparation.

Un jour qu'il faisait pieusement le chemin de croix, il s'arrêta peut-être deux heures à la quatrième station. Il eut comme une vision de l'œuvre à laquelle le bon Dieu le destinait : réparation des offenses faites à Notre Seigneur dans le sacrement de son amour et instruction des pauvres. Il voyait en effet, qu'il y a bien en Orient des établissements fondés par des Congrégations missionnaires, mais pensionnats et collèges sont plutôt pour les riches.

Lui voulait aller aux pauvres.

Cependant, ne s'illusionnait-il pas en croyant à une sorte de révélation ? Au chemin de croix suivant, mêmes sentiments, mêmes lumières. Sa résolution était prise. La fondation d'une Congrégation de religieuses qui s'occuperaient de l'entretien des églises, instruiraient les jeunes filles pauvres en ouvrant

écoles et orphelinats, répandraient surtout le culte de la Sainte Eucharistie, fut décidée dans son cœur.

Il se mit à l'œuvre sans tarder.

### *Une collaboratrice*

Le P. Joseph Alloati avait une sœur plus jeune que lui de deux ans, Euphrosia, qui restait à la maison. Il lui écrivit, lui expliqua son intention, l'invita à venir travailler avec lui.

La jeune fille fut sans doute surprise d'abord par cette proposition. Mais, étant allée trouver Don Jean Bosco, qui ne l'avait jamais vue, elle entendit le Saint lui révéler tout son avenir, l'œuvre qu'elle devait entreprendre pour la gloire de Dieu. Euphrosia suivit l'appel de Dieu. Elle vint rejoindre son frère, toute disposée, à la tête de la Congrégation projetée, à collaborer à la conversion des Bulgares.

Pour la nouvelle œuvre, aussi bien les Pères Lazaristes que les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, installés à Salonique depuis longtemps, prêtèrent le plus généreux concours.

Tout était à faire : former les jeunes filles auxquelles Notre Seigneur inspirerait le désir de se consacrer à lui dans la vie religieuse, trouver une demeure où les réunir, pourvoir à leur entretien.

Le frère et la sœur y consacrèrent généreusement leur avoir personnel. On fit l'acquisition d'un village, ou plutôt d'une grosse ferme, à Paliourtsi, dans les environs de Guevguéli, et la communauté, quittant Salonique, vint s'y établir. Le P. Auguste Bonnetti, supérieur des Lazaristes de Salonique, futur archevêque et délégué apostolique de Constantinople, offrit une maison pour les Religieuses.

Le 21 avril 1889, Mgr Lazare Mladenoff, alors vicaire apostolique de Salonique, bénit la chapelle, célébra la sainte messe et donna l'habit aux quatre premières Sœurs *Eucharistines*.

Ce nom indique bien la dévotion principale que propageront les membres de la nouvelle Congrégation. Le P. J. Alloati en fut nommé supérieur et directeur spirituel. En embrassant la vie religieuse, sa sœur prit le nom de Sœur Marie-Christine de Jésus. A elle revint la charge d'organiser la Congrégation. Si le frère était remarquable par sa piété, en elle il y avait en plus un solide esprit pratique, attentif aux détails, qui ont souvent une grande importance dans la vie religieuse.

Ce qui m'a frappé en lisant les règles données aux Sœurs Eucharistines, c'est le soin mis à former les religieuses dans le sentiment de la plus parfaite obéissance, à ce point que les maisons fondées dans diverses localités semblent ne faire qu'une communauté avec la maison-mère.

On s'occupe actuellement à adapter les constitutions aux normes du nouveau droit canon.

Vu le petit nombre de catholiques bulgares en Macédoine, au moment où se fondait la Congrégation des Sœurs Eucharistines (quelques milliers seulement), espérer un développement rapide eût été se faire illusion. La vraie notion de la vie religieuse est bien affaiblie en Orient depuis le schisme.

De plus, le pays était loin alors de jouir de la paix. Le réveil de l'esprit national chez Bulgares, Serbes et Grecs, sujet de l'empire ottoman, provoquait des luttes acharnées à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et durant les premières années du 20<sup>e</sup> siècle, entre ces différentes races et contre les maîtres oppresseurs. Ceux-ci tantôt indolents, tantôt tracassiers, toujours dangereux, rendaient la vie dure à la population chrétienne, dont la majorité eût voulu rester tranquille.

Malgré cela, l'institut des Sœurs Eucharistines prospéra. A la veille de la grande guerre, elles avaient six maisons, aidaient le clergé dans les paroisses catholiques, instruisaient gratuitement les enfants, entretenaient les églises, s'occupaient d'œuvres charitables. Les religieuses étaient au nombre de 31, dont 16 dans les villages. A Paliourtsi, où était le noviciat à côté de la maison-mère, elles avaient recueilli 36 petites orphelines.

Mais quand, des Dardanelles, les troupes de l'Entente se transportèrent en Macédoine, la maison-mère des Sœurs se trouva bientôt entre deux feux. Les obus éclataient dans leur propriété. Qui dira leurs souffrances pendant de longs mois ? Au danger incessant, s'ajouta peu après une extrême pénurie de vivres.

Lorsque Sœurs et enfants purent remonter vers Skopié (Uskub), en 1916, les tourments de la faim cessèrent, car le prince Boris (le roi actuel), donna des ordres pour leur ravitaillement, à son propre compte. Les Sœurs, en retour de cette générosité, prodiguèrent, dans la suite, leur dévouement aux blessés et aux malades.

Au moment de la retraite de l'armée bulgare, les Français occupèrent la ville. Les religieuses Eucharistines, n'écoulant que leur charité chrétienne, se firent infirmières des soldats français pendant plusieurs mois, comme elles l'avaient été pour leurs compatriotes. 11 d'entre elles succombèrent aux fatigues et aux privations pendant la durée de la guerre, soit à Paliourtsi, soit à Skopié.

### *En Bulgarie, nouvelle activité*

Enfin, le 28 août 1920, elles se réfugièrent à Sofia, elles et leurs orphelines, s'installant bien à l'étroit dans un immeuble de la rue Veurbitsa, qu'elles ont cédé, en 1934, aux Filles de Sainte-Thérèse.

La Sœur Marie-Christine de Jésus n'accompagna pas ses filles jusqu'à Sofia. Par décision des supérieurs, elle dut se séparer d'elles pour retourner en son pays, essayer de refaire sa santé. Elle partit de Skopié en 1919; mais les fatigues l'avaient épuisée. Elle mourut pieusement à Turin, en 1920. Son frère lui survécut pour être témoin de l'activité des Sœurs Eucharistines dans la capitale bulgare. Après quelques années passées à Sofia, il retourna, lui aussi, en Italie. A 70 ans, et après une vie toute de mortifications il avait grandement be-

soin de repos. Il s'est éteint, comme il avait vécu, saintement, à Chieri, près de Turin, le 27 mars 1933.

Dès 1930, les Sœurs Eucharistiques s'étaient transportées à la rue Pirot.

Voilà donc près de dix-sept ans qu'elles travaillent dans ce nouveau centre d'apostolat. Leur action s'exerça d'abord parmi leurs compatriotes, réfugiés comme elles de Macédoine. Mais le bien attire. Peu à peu, on les a connues en dehors de ce cercle un peu étroit. Et jugez si on les estime : les petites tziganes leur rendent parfois des services, portent leurs menus bagages, quand elles les voient circuler dans les rues, sans demander de pourboires !

Le nombre des orphelines qu'on leur confiait a augmenté. Elles en ont maintenant quelque 70. Combien il faut se dépenser pour nourrir et habiller tout ce petit monde ! Les Sœurs comptent sur la Providence, qui sait toujours ouvrir les cœurs à la charité. La bonne éducation que reçoivent les enfants fait impression sur les visiteurs. La presse en a donné des échos.

Les petites filles qui en ont l'âge suivent les cours de l'école officielle du quartier. A l'orphelinat, les Sœurs leur enseignent les choses pratiques que toute femme doit savoir. Elles leur apprennent avant tout à aimer le bon Dieu.

Les Sœurs Eucharistiques desservent un sanatorium dans les environs de Sofia. Si discret qu'il doive y être, leur apostolat n'est pas sans fruit. Elles sont aussi chargées de certains services à la légation apostolique de la capitale. Depuis deux ans, elles se sont établies dans un village catholique, à la frontière bulgare-grecque. Elles y apprennent le catéchisme aux enfants et rendent bien des services à la population. Nul n'a pu ignorer, en Bulgarie, le précieux concours qu'elles ont prêté au précédent délégué apostolique, Mgr A. Roncalli, quand ce dernier a pu faire profiter les nombreux réfugiés de Macédoine ou de Thrace des généreux secours envoyés par le Saint-Père. Malgré d'incroyables difficultés, trois Sœurs Eucharistiques sont restées à Guevguéli, ville de Macédoine, que le traité de paix a attribuée à la Yougoslavie.

A Sofia, installées maintenant dans une propriété à elles, les Sœurs Eucharistiques ont pu construire un assez vaste immeuble, où il y a suffisamment de place pour l'orphelinat, pour le noviciat et pour les religieuses. La chapelle est commune et fréquentée aussi par des personnes du dehors.

L'orphelinat porte le nom de la princesse Eudoxie, ayant été, à sa demande, placé sous son patronage.

En même temps que l'on connaissait peu à peu les Sœurs pour leur confier de petites orphelines, leur genre de vie attirait aussi des vocations. Quelques jeunes filles se forment au noviciat, érigé canoniquement. J'ai dit pourquoi le nombre de ces vocations ne peut qu'être limité, proportionnellement à la population catholique de rite oriental qui est restreinte. Actuellement, les Sœurs sont 28 : elles ont prononcé leurs vœux selon les nouvelles normes ; elles ont 4 novices et 2 postulantes.

*L'avenir*

Qui ne souhaiterait la prospérité de cette Congrégation ? Que de pauvres à instruire et à soulager ! Les Sœurs Eucharistines y consacrent tout leur joyeux dévouement. Dieu les bénira. Leur esprit est vraiment catholique. Elles sont de rite oriental (byzantino-slave) et le suivent avec amour. Toutefois, elles accueillent sans hésiter les pratiques nouvelles qui favorisent la dévotion. Ainsi, récente est chez nos catholiques de leur rite l'introduction de la bénédiction du Très Saint Sacrement. J'ai assisté une fois à cette cérémonie dans leur chapelle. Les chants, exécutés par toutes les Sœurs, sur un rythme de pressante supplication, m'ont fait venir les larmes aux yeux. Pour la première fois, j'ai vu chez elles les stations du chemin de croix dans une église orientale. Il ne pouvait en être autrement pour la chapelle d'une Congrégation dont le fondateur, comme je l'ai mentionné, a eu la première idée de son œuvre en accomplissant ce pieux exercice.

Bien pauvre est encore la littérature spirituelle catholique en langue bulgare ; aussi, pour que les Sœurs Eucharistines puissent alimenter leur piété à une source plus abondante, elles étudient l'italien ou le français. Voici quatre ou cinq ans pourtant, a été imprimé, en bulgare, un petit livre de prières à leur usage. Il reflète bien leur esprit, empruntant à la liturgie et aux diverses traditions chrétiennes, ce qu'il y a de meilleur. Il se termine par quelques pensées choisies de la fondatrice, qui indique à ses filles les vertus qu'elles doivent pratiquer dans leur vocation : amour de Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie, amour de la Très Sainte Vierge, humilité, pauvreté, obéissance, support mutuel, charité fraternelle.

Toutes ces vertus sont précieuses, nécessaires. Leur beau nom d'*Eucharistines* rappelle cependant aux filles spirituelles du P. Joseph Alloati et de la Sœur Marie-Christine de Jésus, pourquoi elles sont fondées : aimer d'un amour tout spécial Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, répandre le culte du Très Saint Sacrement. Ce culte est si négligé en Orient parmi les chrétiens dissidents ! Le jour où ces pauvres égarés comprendront par les exemples des catholiques que la vraie religion est une religion d'amour et que cet amour a son foyer dans la sainte Eucharistie, ils seront plus disposés à l'union comme Notre-Seigneur la désire.

GERMAIN-A. REYDON, A. A.

(*La Croix*, 23 juin 1937).

## TURQUIE

---

M. FRANÇOIS-XAVIER LOBRY  
*Visiteur de Turquie (1891-1931)*

### CHAPITRE V

#### LE MISSIONNAIRE DE CONSTANTINOPLE (1886-1931)

Le Collège de Saint-Benoît avec les séminaristes, l'église et tous les travaux que nécessitait le développement de l'œuvre pouvait suffire à absorber l'activité d'un supérieur. Mais M. Lobry était missionnaire dans l'âme. Le nom seul de Stamboul<sup>1</sup> résonnait en lui comme un appel et un ordre du Christ. *Ite in civitatem* (Marc, XIV, 13) *Allez à la ville*. Dans cette ville de Constantinople, il y avait 12 maisons de Filles de la Charité autour desquelles gravitait tout un monde, dont les âmes réclamaient la sollicitude du prêtre : élèves des classes, orphelins et orphelines, Enfants de Marie, Mères chrétiennes, Dames de Charité. Il ne fallait pas non plus négliger les hommes déjà groupés dans les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ou qui aspiraient à se réunir en Cercles ou Sociétés pieuses. Ne devait-on pas réserver une part du ministère sacerdotal aux Communautés religieuses et aux paroisses ? Etre l'homme de Dieu accessible aux pécheurs, aux âmes inquiètes de leur voie, aux pauvres désireux d'un secours matériel et moral ? Certes le champ d'apostolat était vaste. M. Lobry dans toute la force et la maturité de l'âge, n'était pas homme à s'y refuser. Quelques missionnaires y travaillaient, mais ils auraient

1. *En grec* : Εἰς τὴν πόλιν.

un chef pour stimuler leur sèle et assurer l'unité de front.

I. Il commença, semble-t-il, par les *Enfants de Marie*. Il écrit<sup>1</sup> : « Après avoir remis le Collège et le Séminaire bien en train, j'ai songé aux Enfants de Marie. On leur donne trois retraites sur trois points différents de Constantinople. Je viens de prêcher deux de ces retraites où se sont trouvées 600 jeunes personnes. La troisième se terminera pour l'Immaculée Conception ».

En effet les écoles de *la Providence* à Galata, de *Saint-Joseph* à *Tchoukour Bostan*, et du *Taksim* avaient déjà des Associations. L'hôpital de la Paix où était annexée une école de filles, eut son Association formée dès 1882 par le Père géorgien, Augustin Balaghawilly ; le 14 juillet 1889, elle fut érigée canoniquement. L'école de Scutari, à peine fondée, groupa 21 Enfants de Marie et 8 aspirantes, le 23 juin 1895 : « C'était un beau début ».

M. Lobry ne pouvait prêcher lui-même les retraites annuelles. Il désignait les missionnaires, se réservant une conférence, ou la clôture, pour donner ses avis. Lui-même faisait les réunions mensuelles, le premier dimanche à *Galata*, le deuxième à *Taksim*, le troisième à *la Paix*, le quatrième à *Tchoukour*. A Scutari ce fut le premier dimanche dans l'après-midi.

Chaque année, le lundi ou le mardi de la Pentecôte, il y avait une réunion générale de toutes les Enfants de Marie à *Saint-Benoit*. Elles y venaient en blanc avec leurs rubans et leurs bannières pour la procession. A la messe, c'était le plus souvent M. Lobry lui-même qui prenait la parole, heureux de les voir en grand nombre (il notait 430 en 1897, 500 en 1899) et de leur

1. Lettre du 29 novembre 1887.

donner les consignes les plus pratiques. Pour ces chères Enfants qu'il voyait chaque mois, M. Lobry s'ingéniait à varier les sujets de ses allocutions : la vie de la Sainte Vierge, de Notre-Seigneur, le cycle de la Liturgie lui offraient des thèmes divers. Mais il revenait le plus souvent à l'idéal de la Vierge, modèle de toutes les vertus. Il recommandait surtout la modestie, la prudence, le travail, comme formant l'armure d'une âme virginale. En 1897, on célébra à Saint-Benoît, sous la présidence de Mgr Bonetti, le jubilé des Associations. « Planté à Galata en 1847, un bel arbre avait grandi et porté des fruits. Ce n'était pas l'arbre de la Science au pied duquel une Eve imprudente avait semé la mort. Mais la Croix auprès de laquelle Marie devient notre Mère et appelle ses enfants ». On remerciait Marie des vocations religieuses qu'elle avait fait éclore. On la glorifiait aussi des Enfants de Marie mariées qui aimaient à se réunir encore à *la Providence*. Le cœur du missionnaire ne manquait pas d'éloquence en louant et en exhortant l'élite des jeunes filles de Constantinople. On ne s'étonnera pas qu'en ses visites à Smyrne, à Santorin, à Salonique son zèle le portât encore à évangéliser les Enfants de Marie.

M. Les Dames de la Charité n'étaient pas moins l'objet de sa sollicitude. Pendant plus de 40 ans qu'il dirigea leurs Associations, ses rapports annuels témoignent non seulement de la vie intense de ces œuvres admirables, mais des efforts et du zèle persévérants du prêtre qui en était l'animateur. Tous les archevêques qui se sont succédés à Constantinople ont reconnu là un vrai fils de Saint Vincent de Paul. Aussi les Dames de la Charité de Smyrne, de Bournabat, de Salonique

1. Sermon de M. Lobry, le 12 décembre 1897, aux Noces d'or des Enfants de Marie.

et de *Bucarest* réclamaient-elles ses avis et ses encouragements. Sa direction pleine de fermeté et de tact leur inspirait le véritable esprit et la charité du saint Fondateur.

Le 2 mai 1805<sup>1</sup>, à l'Assemblée générale présidée par Mgr Tacci, délégué apostolique à Constantinople, M. Lobry donnait un aperçu assez complet des œuvres existantes.

« Ces Associations, disait-il, composées de Dames de nationalités différentes, ayant pour but de secourir les pauvres également de toutes nationalités, n'ont fait que prospérer depuis leur fondation. L'Association dite de *Péra* visite les familles pauvres des paroisses du *Saint-Esprit*, de *Saint-Antoine* et de *Sainte-Marie*. L'autre, dite de *Galata*, s'occupe des pauvres de la paroisse de *Saint-Pierre*. Ces Associations datent de février 1847. Elles ont leur siège chez les Sœurs de Charité, l'une à l'Orphelinat *Saint-Joseph*, l'autre à la Maison Centrale. L'œuvre des Malades délaissés remonte à l'année 1853 ; elle a son siège à la maison *Saint-Vincent* (plus tard à *Sainte-Pulchérie*). Pour l'œuvre de la Crèche ou des Enfants Trouvés, c'est la première qui se soit imposée, dès 1840, à la charité des Sœurs. Pouvait-on ne pas recueillir de pauvres petits êtres abandonnés dans la rue ou au vestibule des églises. Cette œuvre a vu son petit monde augmenter d'année en année, elle est devenue une charge fort lourde qu'on ne peut assumer qu'en se confiant à la Providence.

« Les ressources proviennent tout d'abord des cotisations versées par les Dames et les membres souscripteurs. Les grandes Administrations financières et autres se sont toujours montrées particulièrement généreuses. Les Dames ont aussi recours à diverses industries,

1. Ce rapport donne une statistique qui peut être regardée comme la moyenne.

loteries, ventes de charité, quêtes aux églises, etc.

« Dans ces œuvres, la charité s'exerce sans distinction de nationalités ; mais ces œuvres ayant une origine française par leur fondateur saint Vincent de Paul, par les missionnaires et les Sœurs de Charité qui y collaborent avec les Dames associées, ont toujours été efficacement aidées par l'Ambassade de France. L'Ambassadrice de France est présidente d'honneur de toutes ces Associations et la Providence visible des œuvres. Après les dévouées fondatrices : M<sup>me</sup> Perpignani, M<sup>me</sup> Madrilly et M<sup>lle</sup> Testa, on vit M<sup>me</sup> la Comtesse de Montebello, M<sup>me</sup> Cambon, M<sup>me</sup> Constans, M<sup>me</sup> Bompard, M<sup>me</sup> Defrance, M<sup>me</sup> Deaschner, puis M<sup>me</sup> de la Boulinière, Lady O'Connor, M<sup>me</sup> la Baronne de Vendevre et d'autres dans cette sainte émulation de charité. Dieu sait les Filles de Saint Vincent qui ont mis leur dévouement et leur fortune personnelle au service des orphelins et des pauvres ; leurs noms brilleront dans l'éternité.

L'importance de cette action charitable éclate dans ces éloquentes statistiques :

*L'Association des Dames de la Charité de Péra* compte 120 membres. Elle a assisté 154 familles, a fait 3.768 visites aux pauvres, assuré le logement à 16 familles et secouru extraordinairement 1.585 pauvres. Les dépenses se sont élevées à 13.287 francs 40.

*L'Association des Dames de la Charité de Galata* compte 69 Dames. Elle a assisté 120 familles, visité 550 pauvres et 540 malades, secouru extraordinairement 440 pauvres. Les dépenses ont été de 6.726 francs 60.

*L'Association des Malades délaissés* est composée de 130 membres. Elle a fait donner des soins dans divers hôpitaux à 267 malades, soit 4.049 journées d'hôpital. Cette œuvre a dépensé pendant le dernier exercice la somme de 8.264 francs 60.

*L'Œuvre de la Crèche* n'est pas moins intéressante. Depuis 1840, elle a recueilli 2.530 enfants ; elle a dépensé 1.218.992 francs<sup>1</sup>.

En 1904, elle a soigné 201 enfants, elle en a recueilli 47. Parmi ces enfants, 29 sont morts ; 14, ayant atteint l'âge de 12 ans, ont cessé d'être à la charge de l'œuvre. Les recettes du dernier exercice se sont élevées à 24.952 francs 35 et les dépenses, y compris le déficit de l'année précédente ont atteint la somme de 24.861 francs 65. Grâce à la bienveillance de l'Ambassade de France qui a donné 10.000 francs on a pu équilibrer le budget. A la fin de la guerre, l'œuvre de la Crèche avait un déficit de 47.378 francs. Dans quelles perplexités se sont trouvées les Sœurs chargées des enfants. On n'avait plus un centime pour les nourrir. Heureusement M<sup>me</sup> Picard avec le concours bienveillant de l'amiral Amet, Haut-Commissaire, organisa une souscription qui fournit les ressources dont on avait un si pressant besoin.

Il y avait une cinquième association, *les Jeunes Economes*, composée de jeunes filles dans le but de venir en aide aux pauvres enfants fréquentant l'école de la rue de Brousse — œuvre modeste et méritoire qui donnait près de 2.000 francs, et qui plus tard fournit les cadres des *Louissettes* — s'exerçant, sous le patronage de sainte Louise de Marillac, à devenir Dames de la Charité.

M. Lobry ne perdait pas de vue que le premier but des Associations charitables est la sanctification de leurs membres. Il signalait aux Dames cet écueil qui est de rester dans le domaine de la bienfaisance sans s'élever aux régions surnaturelles de la charité<sup>2</sup>. Il

1. Rapport de 1924.

2. Rapport du 16 avril 1907.

leur montrait saint Vincent de Paul « qui par ses règlements imprégnés d'esprit d'humilité, de charité et de sagesse demeure le jardinier du bon Dieu au sein de cette organisation de la charité à Constantinople. »

Considérer Jésus-Christ dans le pauvre, voilà, disait-il encore, ce qui est l'essentiel chez une Dame de Charité : c'est ce qui différencie vos œuvres de celles qui ne sont que philanthropiques. Et il citait saint Jean Chrysostome : « Oh ! que la dignité des pauvres est grande ! Dieu s'est caché sous le voile de la pauvreté. Les pauvres sont les portiers du ciel, ils ont le privilège de l'ouvrir et de le fermer aux riches. »<sup>1</sup> « A Constantinople, constatait-il<sup>2</sup>, au milieu de la diversité des pauvres qui composent la clientèle des œuvres, nous n'avons pas le pauvre révolté et haineux à l'égard du riche. C'est encore l'aumône chrétienne que l'on est à même de faire. La charité maintient ses droits et son influence morale : elle rappelle aux familles leurs devoirs religieux, elle veille sur l'éducation des enfants ; elle passe vraiment au nom de Jésus-Christ. »

Un autre écueil<sup>3</sup> « ce serait la tendance à confiner la bienfaisance dans le sens étroit de chaque nationalité. Certes les initiatives nationales sont loin d'être blâmables, elles sont tout à fait dans l'ordre. Mais vos œuvres, Mesdames, sont catholiques avant tout, internationales pour les membres qui la composent et paroissiales pour les pauvres qui sont secourus. Par suite de cette notion, mal comprise par certaines personnes, vous avez pu perdre quelques bonnes volontés utiles. »

En maintenant les œuvres sur le terrain paroissial — comme le voulait saint Vincent, avec la devise « *la*

1. Rapport du 22 avril 1912.

2. Rapport du 16 avril 1907.

3. Rapport du 5 mai 1908.

*charité pour la charité* » — M. Lobry pouvait exciter le zèle de tous et d'abord des curés. Il leur demandait de permettre les quêtes dans l'église, de faire même une contribution proportionnelle pour *la Crèche*. Personne, disait-il, n'a le droit d'être indifférent à cette œuvre. Il encourageait les charitables industries des Dames, loteries, travaux d'aiguille, kermesses ou ventes de charité, arbres de Noël, mais pas de bal. Les élèves de *Sainte-Pulchérie* jouaient une pastorale, au profit de *la Crèche* ; *l'Aiglon* joué à Saint-Benoît, en 1904, rapportait pour la même œuvre, en déficit, plus de 4.000 francs.

Pour favoriser l'esprit surnaturel nécessaire aux œuvres, M. Lobry savait l'influence des exercices spirituels. Les Dames de la Charité, en étaient privées depuis le départ de M. Salvayre (1881). Ils furent repris en 1889, dans la chapelle de Tchoukour. Ce fut presque toujours le Visiteur lui-même ou son Assistant, M. Droitecourt qui prêche ces retraites suivies d'ordinaire par 60 et jusqu'à 80 Dames. Plusieurs de ces Dames du monde demandèrent à M. Lobry une règle de vie, et sa plume se prêtait volontiers à leur pieux désir. Il écrivait à Mme de la B... « Votre vie ici-bas est un voyage, un noviciat pour l'autre monde. Pour faire ce chemin et aboutir à la vie sans fin du ciel, il faut redouter la solitude : or on est seule quand on s'isole de Dieu ».

« Les moyens de communiquer avec Dieu sont la prière, les sacrements, l'amélioration vertueuse de son caractère, les devoirs de la vie accomplis aux lumières de la foi.

« La prière, aimez-la, aimez surtout la sainte Communion. De plus en plus faites du Sacré-Cœur l'ami et le confident de votre âme.

« Il importe de vous tenir prête pour la lutte quand les obstacles se présentent. Votre nature est douée

d'une exquise et délicate sensibilité. Cette sensibilité est un don de Dieu à condition qu'elle ne porte que de bons fruits. Quand elle dévie vers ce qui est humain, elle conduit à l'amour-propre, à la recherche de soi, à la tristesse, à un état d'inquiétude et de souffrance. La sensibilité a ses épreuves intérieures et aussi celles qui viennent du dehors. Ce qui importe c'est de ne jamais souffrir seule. Vous sentez-vous d'humeur pénible pour vous et pour les autres ? Vite, allez à Notre-Seigneur et dites-lui : « Seigneur, aidez-moi à faire un acte d'humilité et à triompher de moi-même ». Vous restez froide pour Dieu, sans goût pour la piété ? Ne laissez pas d'aller au Cœur du Divin Maître. Auprès de Lui vous serez la femme forte et chrétiennement énergique. Que la parole de saint Paul se réalise pour vous : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ».

Il y avait pour les Dames de la Charité des réunions mensuelles très favorables à leur piété et aux œuvres. M. Lobry s'y donnait aimablement comme s'il n'eût autre chose à faire. Or, si l'on songe que ce ministère des œuvres s'ajoutait aux charges du Collège et aux sollicitudes de toute la Province, c'est miracle qu'il put y tenir et si longtemps...

III. Avec les Associations féminines, celles des hommes réclamaient le zèle du supérieur de Saint-Benoît.

*La Conférence de Saint-Vincent de Paul* y avait été établie dès 1846 par M. Eugène Boré, encore laïque et M. David Glavany qui en fut le premier président jusqu'en 1868. Sous M. Charles Helbig, son successeur, la Conférence de Saint-Benoît prospéra si bien, qu'en 1873, elle comptait 40 membres actifs et 42 membres honoraires et souscripteurs. Elle essaima : un de ses membres, M. Etienne Biondi, fonda la *Conférence du*

*Saint-Esprit* à Pancaldi. En même temps se fondait au collège Saint-Benoît sous le supérieurat de M. Quesada, la *Conférence des Aspirants* composée des meilleurs élèves ; le premier président en fut M. Frédéric Thalasso. Il y avait de plus, siégeant à Saint-Benoît, une *Conférence Allemande* (dont le directeur était M. Stroever) qui se transporta ensuite à Saint-Georges.

A l'arrivée de M. Lobry, en 1886, la *Conférence de Pancaldi* avait disparu. Elle devait renaître en 1894. Et le champ de leur charité étant encore trop vaste, la *Conférence de Saint-Augustin* fut établie à Coum-Capou, puis la Conférence du Sacré-Cœur à Péra et celle de Sainte-Euphémie à Cadikeuy (1895).

« Pour maintenir et régler les rapports des différentes Conférences de Saint-Vincent de Paul existant en cette ville, il fallait un trait d'union. »<sup>1</sup> Un conseil particulier fut créé qui comprit les présidents et vice-présidents de toutes les conférences et se réunit une fois par mois. A la réunion d'organisation, tenue le dimanche 16 juin 1895, M. Lobry, préfet apostolique, acceptait la présidence d'honneur<sup>2</sup>. M. Edmond Helbig était élu président, M. Antoine Glavanÿ, vice-président, le colonel Sidney Churchill, secrétaire, et François Frédérici, trésorier. Grâce à ce centre d'unité ainsi constitué, une ère nouvelle semblait s'ouvrir pour les Conférences de Saint-Vincent de Paul. M. Charles Helbig avait pu célébrer son jubilé présidentiel un mois avant sa mort. Son fils, Edmond, héritier de ses vertus chrétiennes et de son dévouement, développa les œuvres. Il songeait à créer un Refuge pour les enfants vagabonds qu'il confierait aux pères Salésiens : un capital de 20.000 francs était disponible pour cela, quand il

1. Rapport de l'Assemblée générale 1896.

2. Ce Conseil est le seul qui soit présidé par un ecclésiastique. Il se réunit tous les premiers samedis du mois.

mourut le 8 février 1896. M. François Frédérici lui succéda à Saint-Benoît, tout en étant un grand bienfaiteur des œuvres de Cadikeuy : il mourut à Vienne le 26 novembre 1904. Après lui, M. Albert Helbig fut élu président, au regret de M. Lobry ; il n'avait pas les qualités de son père ni de son frère, et il périt tragiquement au milieu d'une distribution de secours aux pauvres au dispensaire des Sœurs, à Galata (août 1913). M. Dominique Corpi eut alors la présidence et la garda 20 ans. Discrètement et d'une manière continue, le Conseil particulier donnait à toutes les Conférences l'appui moral nécessaire. Les réunions générales qui avaient lieu à la fête de la Translation des Reliques de Saint Vincent, présidées d'ordinaire par Mgr le Délégué Apostolique, étaient fort édifiantes. Il advint que faute de personnel certaines conférences périclitèrent : celle de Coum-Capou s'éteignit en 1906. Après la guerre, on les vit, réduites à quelques membres, reprendre vie et activité. En 1920 une *nouvelle conférence* naissait à *Notre-Dame de Lourdes* et comptait tout de suite 20 membres actifs, M. Vartan Boyadjian à la tête, et 52 membres souscripteurs. Une autre se groupait à *San-Stéphano*, autour de M. J. Martinetti. Le 23 juin 1921, M. Lazian, vice-président du Conseil particulier, fondait avec le concours du R. P. Curé *la conférence de Saint-Joseph* à Yedi-Coulé : M. Alban Amiragli en était le dévoué président. Au 75<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la Conférence de Saint-Benoît, l'orateur de la fête d'action de grâces pouvait répéter le mot de saint Paul : « La charité ne s'éteint pas » (1 Cor. XIII, 8). M. Lobry, pendant 40 ans, attisa le feu divin dans des âmes d'élite, les pauvres ne cessent de le bénir et Dieu se charge de la récompense qui est éternelle.

IV. *L'Association de Saint-François-Xavier* était un

groupement d'action religieuse et sociale. Son but, disent les statuts, est de grouper les jeunes gens catholiques de Constantinople, sans distinction de rite ni de nationalité, en vue de les soustraire aux dangers des mauvaises influences, de les aider à persévérer dans la pratique du bien, de leur faciliter l'exercice des œuvres de piété, de charité, de mutualité et, accessoirement, d'épargne individuelle, enfin de leur procurer des distractions honnêtes et d'agréables délassements, tels que promenades en commun, séances récréatives, conférences, etc. M. Lobry ne pouvait que favoriser la bonne volonté des 15 jeunes gens qui s'adressaient à lui en 1899. Il leur désigna un Lazariste comme directeur spirituel, leur fixa pour siège le collège de *Sainte-Pulchérie*, les combla de ses bons conseils et de ses générosités. L'Association fut bientôt prospère : 117 membres actifs et beaucoup d'honoraires et de correspondants. Elle eut sa messe mensuelle avec conférence, sa retraite pascale, et ses fêtes pour la piété. Dans ses réunions hebdomadaires, elle entendit des conférenciers de valeur, elle cultiva l'art dramatique dans les salles de *Saint-Benoît* et de *Sainte-Pulchérie*, elle échafauda nombre de projets généreux. Elle eut sa Caisse d'Épargne florissante et fit des excursions intéressantes. Elle eut même une filiale dans l'*Association de Saint-Jean-Baptiste de la Salle* qui siégea chez les frères de Pancaldi, avec M. Edouard Armao pour fondateur et président. La guerre, en dispersant ses membres, n'a pas éteint son souvenir. Il faudrait encore citer l'*Association Tinio-Catholique* qui eut son siège à *Saint-Benoît*, y célébra ses fêtes et participa aux solennités religieuses. Elle y célébra ses noces d'argent le 13 décembre 1896. Mgr Privilegio, évêque de Tinos, venu à Constantinople en 1906, déclarait sa reconnaissance aux Lazaristes. Dans la suite, cette

Association pieuse quitta Saint-Benoît qui n'était plus assez central pour les réunions hebdomadaires. Elle quitta aussi Sainte-Pulchérie pour un incident assez futile. « Je le regrette beaucoup, écrit M. Lobry<sup>1</sup>. Ce sont des jeunes qui conduisent l'Association et ont changé son caractère : leurs pères se seraient indignés de la pensée de quitter leur berceau ».

V. Il n'est guère de Congrégations religieuses à Constantinople auxquelles M. Lobry n'ait rendu service.

1<sup>o</sup> *Et d'abord aux Petites Sœurs des Pauvres*. Dès son arrivée à Constantinople, le 6 novembre 1886, dans une lettre à sa mère, M. Lobry écrivait : « Les Petites Sœurs des Pauvres manquent ici : les vieux et les vieilles ne leur manqueraient pas. Elles n'auraient pas de femmes turques, car celles-ci demeurent pour la plupart enfermées chez elles ». Or, quelque temps après, un bon vieillard, M. Pascal Zanni, vint demander conseil au supérieur de Saint-Benoît sur une bonne œuvre qu'il voulait faire avant de quitter ce monde. Il avait une nièce, Eugénie, dans la Congrégation des Petites Sœurs des Pauvres. Il donnait d'abord la maison qu'il possédait à *Férikey* près de la brasserie Bomonti, puis il sacrifiait tout ce qui lui restait à condition qu'on le gardât charitablement dans sa maison. Au commencement de 1892, M. Lobry fit la proposition à la Communauté où lui-même avait deux de ses sœurs, et la fondation fut acceptée. Les Petites Sœurs des Pauvres arrivèrent le 1<sup>er</sup> novembre 1892 à Constantinople après une longue et pénible traversée. Elles étaient 8 pour commencer. La maison de *la Providence* les reçut, tandis que la charité publique complétait leur installation trop sommaire. Une demoiselle Delaplace, d'Avon, leur envoyait 3.000 francs par l'intermédiaire de

1. Registre III, p. 139, année 1913.

M. Droitecourt. Saint-Benoît leur donnait un autel, des ornements, des prie-Dieu ; *la Paix* un ciboire, *Tchoukour* du linge d'autel ; M<sup>me</sup> Cottureau un calice, et de plus leur ménageait des sympathies dans la colonie française. Un âne leur était venu de la ferme de Saint-Vincent d'Asie. Le 21 novembre, Mgr Bonetti bénissait leur maison et leur chapelle en présence de quelques notabilités catholiques, d'un représentant de l'Ambassade de France et du commandant du *Pétrel*. M. Lobry leur prêcha la retraite pour l'Immaculée-Conception. Bientôt elles eurent de *petits vieux*, parmi lesquels M. Zanni, et de *petites vieilles*. Il n'y avait place que pour 24 pensionnaires. Aussi on ne tarda pas à acheter un terrain voisin, de 33.000 *pikes* carrés. Le firman obtenu, on construisit le mur d'enceinte, puis l'asile, qu'on voulait solide et bien aménagé. Le 15 juillet 1895, M. Lobry bénissait la première pierre du monument. Mgr Bonetti l'inaugurait dès le 21 novembre 1896. Les *Petites Sœurs* très sympathiques recevaient beaucoup d'aumônes, même de la part des Turcs. Déjà elles hospitalisaient plus de 50 pauvres vieillards. Au collège Saint-Benoît, une représentation de la Passion rapportait 5.000 francs à leur profit. Un philanthrope, M. Paul Stéphanovich, donnait 70.000 francs à M. Lobry pour la construction de l'asile ; il payait, une autre fois, une dette de 35.000 *pains* et légua à sa mort 23.000 francs.

Avec le produit de la vente de leur première maison, achetée par les Carmélites, les *Petites Sœurs* purent construire la chapelle. Il restait deux ailes à bâtir pour achever le plan : M. Aristide Tubini, ayant recouvré, grâce à l'ambassadeur de France, M. Constans, des sommes considérables qui lui étaient dues, voulut

bien en être le donateur. M. Lobry fut son conseil, il bénit la première pierre en mars 1904.

Les Petites Sœurs savent qu'en toutes circonstances elles peuvent compter sur M. Lobry comme sur un père et un protecteur. Les fondations de Smyrne et de Budapest ne se font pas sans lui. Souvent il donne des retraites soit aux Sœurs, soit aux vieillards. Les allocations de l'Ambassade leur arrivent par lui. C'est leur Saint Joseph visible.

2° *Des Sœurs Géorgiennes* avaient fondé une communauté sous le vocable de l'Immaculée-Conception. Mgr Rotelli pria M. Lobry, dès son arrivée, de vouloir bien être leur directeur spirituel. Il leur donna en effet une conférence par mois et les confessa. Mgr Bonetti le pria de continuer cet apostolat de formation religieuse. Lorsqu'en 1892, les Pères Géorgiens eurent nommé le R. P. Etienne, Supérieur général des deux communautés, M. Lobry se retira, ne conservant que la confession des Quatre-Temps, ce qu'il fit pendant 22 ans. Les missionnaires leur prêchaient souvent la retraite annuelle.

3° Quand M. Lobry vint à Constantinople, il n'y avait aucun rapport entre les Lazaristes et les *Sœurs de Notre-Dame de Sion*. La supérieure, Mère Aimée, fit une visite à Saint-Benoît en 1891, exprimant le regret que les missionnaires fussent ainsi éloignés. Elle invita M. le Visiteur à prêcher une fois par semaine durant le carême aux élèves : ce fut M. Droitecourt qu'il envoya. Lui-même prêcha la retraite annuelle des jeunes filles du Pensionnat en 1891, et d'autres fois dans la suite. Il accepta de diriger l'Association des *Mères Chrétiennes* un an ou deux, ne pouvant s'engager davantage. Il leur donna encore la retraite en 1901. Il prêcha aussi la retraite aux Sœurs de Sion en certaines circonstances et il fut l'orateur du Cin-

quantenaire de la Maison de *Pancaldi*, le 8 décembre 1906. Malgré ses occupations toujours croissantes, M. Lobry ne voulait pas que l'importante Maison de Sion fût en dehors de son champ d'action.

4° Il ne fut pas tout à fait étranger à l'établissement des *Carmélites* à Constantinople en 1903 ; si le R. Père André, supérieur des Jésuites, en eut l'initiative, M. Lobry fut le premier à y applaudir. Il fut le confesseur extraordinaire des Carmélites un certain temps et bien des fois, il fut près d'elles pour les conseiller et les encourager. C'est lui qui, en 1903, par suite de circonstances extraordinaires, s'entremet pour la fondation du Carmel de Smyrne, venu d'Aire-sur-l'Adour, et il en fut le premier supérieur. Il ne manquait pas de le visiter et de lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir. A la prière de M. Déchelette, vicaire général de Lyon, M. Lobry eut à s'occuper du Carmel de Caïffa : il fit intervenir l'Ambassade de France.

5° Il ne tint pas à lui que les *Sœurs du Bon Pasteur* ne vissent en Turquie. En plusieurs circonstances, il parla soit aux conférenciers de Saint-Vincent de Paul, soit aux Dames de Charité de l'utilité d'un Refuge pour les jeunes filles.

VI. Les congrégations d'hommes eurent leur part du zèle ardent de M. Lobry.

1° Et tout d'abord *les Confrères* : « Nous le considérons comme le fondateur, l'ami et le bienfaiteur de Saint Georges »<sup>1</sup> écrit M. Charles Spiegl, Visiteur de la province d'Autriche. En effet, quand M. Lobry arriva à Saint-Benoît, il y trouva un missionnaire, M. Conrad Strcever qui, depuis 1882, s'occupait des œuvres allemandes. Bientôt d'autres confrères lui furent adjoints qui faisaient toujours partie de la Mission de

1. Lettre du 6 novembre 1931.

Saint-Benoît. En 1899, une grande maison, voisine de l'église de Saint-Georges, fut achetée. M. Ströever en fut le premier supérieur qui se rattacha en 1891 à la province d'Autriche. Il mourut le 1<sup>er</sup> octobre de cette même année et fut remplacé par M. Jarosch qui, en dix ans, étendit beaucoup les œuvres. Les visiteurs, M. Mungersdorf, puis M. Binner vinrent à Constantinople et M. Lobry accompagné de M. Droitecourt fut reçu à Gratz. M. Lobry, consulté sur le projet de rattacher la maison de Saint-Georges à la province de Prusse, y fut opposé. Le collège fut reconnu gymnase national d'Autriche-Hongrie en 1911. La consécration de l'antique église, le progrès du collège et des œuvres réjouissaient M. Lobry. Même quand le Conseil provincial d'Autriche eut décidé la fermeture du Collège en juillet 1913, le Visiteur de Constantinople intervint pour le maintien ; il insista auprès du T. H. Père Fiat et eut gain de cause.

2<sup>o</sup> *Les Petits Frères de Marie*, qu'il fit venir à Saint-Benoît, en 1892, pour collaborer à l'œuvre du Collège, le regardaient avec raison comme un Père. M. Lobry veillait à ce que les deux Communautés ne se gênassent pas mutuellement, il aplanissait avec calme toutes les difficultés et procurait aux Petits Frères toutes les satisfactions possibles. C'était lui, ou ses missionnaires, qui leur prêchaient les retraites. Il favorisa de toute son âme leurs fondations à Sainte-Pulchérie, à Bébek, à Scutari, à Macrikeuy, à Samsoun, à Monastir, à Athènes. Le Collège de Saint-Benoît était leur procure et leur quartier général. En 1903, M. Vachette fit construire, à ses frais, dans l'enclos de Saint-Benoît une maison en bois, bien aménagée, pour servir de résidence au Visiteur des Petits Frères.

3<sup>o</sup> Pour les *Frères des Ecoles Chrétiennes*, Saint-Benoît avait été leur berceau en Orient à une époque déjà

lointaine. Ils n'avaient pas tardé à fonder des écoles indépendantes. M. Lobry les avait demandés pour l'école paroissiale de Salonique, et ils en avaient profité pour fonder un grand collège. Il y eut parfois des dissentiments assez vifs entre M. Lobry et un Visiteur provincial des Frères. Mais, en général, M. Lobry entretenait les meilleures relations avec les Chers Frères Visiteurs. Les Missionnaires prêchèrent quelquefois les exercices spirituels aux Chers Frères à Cadikeuy, à Salonique, à Sofia. En 1888, M. Lobry avait été l'orateur des fêtes de la béatification de Jean-Baptiste de la Salle à Constantinople. M. Duthoit le fut en 1900 pour la canonisation.

4° Les Pères Salésiens de Dom Bosco ont à Constantinople un Institut très utile pour la moralisation de l'enfance. Le 17 septembre 1895, M. Lobry, d'accord avec M. Edmond Helbig, communiquait à Mgr Bonetti des propositions faites pour cet établissement. Un peu plus tard, il protégeait les débuts précaires de la première installation. Il était heureux que Mgr Bonetti mourant légua à l'Institut sa fortune personnelle.

5° Il va sans dire qu'avec les *Communautés françaises* des Pères Jésuites et des Capucins de Saint-Louis, les rapports de M. Lobry furent toujours des plus cordiaux. Quand le R. P. André, supérieur de la Mission des Jésuites depuis 18 ans, est envoyé au Caire, M. Lobry affligé de ce changement écrit : « C'est un bon et excellent ami qui s'en va. Unis comme des frères, nous avons fait beaucoup de choses ensemble, surtout pour soutenir l'autorité ecclésiastique et lui venir en aide... *Deus scit!* »

Le R. P. Marcel de Montailié, supérieur des Capucins, avait inauguré en 1881 le Séminaire de Saint-

Louis, avec la collaboration du Père Laurent du Mans. Pendant 15 ans, M. Lobry connut ce moine à la belle barbe blanche, aux yeux pétillants de malice, à l'allure décidée ; il appréciait son érudition et son caractère si vif et si droit, que tempérait heureusement le doux Père Laurent. « C'était un bon ami de Saint-Benoît », écrit-il en pleurant sa mort. Après 1905, le Père Bruno, de Paris, toujours aimable et spirituel, fut encore un grand ami de M. Lobry. A toutes les fêtes, sa verve facile apportait une note poétique et intéressante. Les notes graves avaient leurs heures, soit qu'un Père Capucin prêchât à Saint-Benoît le panégyrique de Saint Vincent, soit qu'un Missicnnaire lazariste donnât à Saint-Louis les exercices spirituels aux prêtres séculiers.

6<sup>o</sup> A la mort du R. P. Adrien Ridolfi, provincial des Frères Mineurs Franciscains de *Sainte-Marie-Draperis*, M. Lobry écrit<sup>1</sup> : « Le Père Adrien était un homme du bon Dieu, d'un grand bon sens, d'un esprit fort conciliant. Nous vivions en termes d'amitié réciproque. « Père Lobry, disait-il, tant que je vivrai, jamais nous ne nous brouillerons entre Franciscains et Lazaristes. » Il y aurait eu matière à brouille, quand j'ai envoyé brusquement des Filles de la Charité à Mételin, alors que les Franciscains avaient des Sœurs toutes prêtes en Italie pour cette île. Le Père Adrien, avec lequel je me suis expliqué en toute simplicité, a pris la chose avec esprit de foi, et nos relations n'en furent pas refroidies ».

7<sup>o</sup> M. Lobry s'intéressa dès son arrivée à la jeune congrégation des *Pères Géorgiens* de l'Immaculée Conception. Il reçut à Saint-Benoît douze de leurs jeunes

1. Registre II, p. 111, 17 janvier 1908.

gens, à titre de séminaristes. En 1892, le R. P. Etienne Ghiorghidzé ayant été nommé supérieur général, M. Lobry fut invité à titre de bienfaiteur, à la fête qui fut donnée. Il ne cessa de prodiguer les conseils aux bons Pères qui en étaient à une période de tâtonnements pour leur gouverne personnelle et pour leurs œuvres. Le pèlerinage à *Notre-Dame de Lourdes*, créé en 1881, se régularisait ; les miracles, abondants au début, se produisaient encore : c'est ainsi que le 21 septembre 1901, M. Lobry recevait la visite d'une petite Sœur des Pauvres, la Sœur Pierre, miraculeusement guérie, la nuit précédente, d'un ulcère à l'estomac durant une neuvaine à Marie Immaculée. Le collège de Saint-Benoît, son supérieur en tête, ne manquait pas son pèlerinage annuel au mois de mai. On déjeunait chez les Pères, avant de continuer la promenade jusqu'à Bébek.

La petite Congrégation qui comptait, en 1908, 17 prêtres dont 7 en Géorgie, eut quelques difficultés avec le Délégué apostolique, Mgr Sardi. Il les trouvait incapables et indociles à son autorité ; il leur retira la paroisse de Scutari, et ses rapports à Rome ne concluaient rien moins qu'à la dissolution. En février 1914, *la Propagande* envoya à Constantinople le R. P. Delpech des Pères Blancs d'Afrique en qualité de Visiteur apostolique. M. Lobry avait prévenu Rome qu'une visite canonique serait inefficace, et il en donnait les motifs ; il eut un long entretien avec le Père Visiteur, et l'on peut croire qu'il sauva l'existence de la Congrégation géorgienne. Toutes ses suggestions furent adoptées, et on le pria d'être le directeur et le guide de la petite communauté. Mais le Visiteur des Lazaristes était trop prudent pour se substituer à l'archevêque, quels que fussent les torts de celui-ci. Le successeur serait sans doute plus paternel.

Mais en octobre<sup>1</sup>, le cardinal Gotti, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande pria le Visiteur des Lazaristes d'accepter, avec le mandat de Visiteur apostolique, l'office de Supérieur général des Géorgiens. Si étrange que fût cette mission et si ingrate que fût la tâche, le Conseil de Saint-Benoît fut d'avis que M. Lobry devait rendre ce service à l'Eglise<sup>2</sup>. Cependant la Turquie entra dans la guerre mondiale. Mgr Sardi, rappelé à Rome, était remplacé par Mgr Dolci ; M. Lobry quittait bientôt Constantinople pour Salonique. Les Pères Géorgiens ne reçurent aucune notification officielle de Rome, et la Congrégation continua de vivre et de faire tout le bien possible.

Arthur DROULEZ.

---

## LIBAN

---

### BEYROUTH

#### *Le triduum du bi-centenaire de la canonisation de Saint Vincent*

Les 18, 19 et 20 juin 1937, sur l'invitation de Notre T. H. Père, et à l'exemple de la plupart des maisons et provinces de la Compagnie, la province de Syrie célébrait en un Triduum solennel le second centenaire de la canonisation de saint Vincent de Paul. Ces fêtes eurent pour cadre l'église et la maison provinciale de nos confrères de Beyrouth.

Saint Vincent est connu et admiré au Levant, et

1. Lettre datée du 14 octobre 1914.

2. Registre IV, p. 24.

bien nombreuse la clientèle que lui ont gagnée ses fils et ses filles. Depuis plus d'un siècle et demi, nos confrères sont installés au Liban et en Syrie, depuis près d'un siècle en Égypte. Premiers venus, ils ont introduit dans ces divers pays l'enseignement occidental dont ces disciples ont été un merveilleux instrument de progrès. Ils ont donné des missions, répandu la bonne parole partout où les a appelés leur ministère. Depuis près d'un siècle, les Filles de la Charité, s'y penchent sur toutes les formes de la misère. Monseigneur Leprêtre, le nouveau Délégué Apostolique, profitera de ces fêtes pour dire publiquement combien l'avait impressionné la lecture des statistiques de la misère soulagée par les Filles de la Charité. Enfin, la plupart des grandes villes d'Orient Beyrouth, Damas, Alexandrie, Le Caire, ont leurs Conférences de saint-Vincent de Paul, leurs Associations des Dames de la Charité qui groupent l'élite de la société dans la charité inspirée de notre saint Fondateur.

Un triduum avait donc sa place naturelle au centre de notre Province, tant pour la double famille de saint Vincent que pour ses nombreux obligés et admirateurs du dehors. Excellente occasion pour les uns de venir retremper leur activité au contact de ses vertus, pour les autres de venir lui dire le merci de la reconnaissance. Ces fêtes durent être agréables au cœur de saint Vincent qui, de son vivant, avait déjà voulu soulager le Liban.

La variété dans l'affluence qui, trois jours durant, se présenta à l'église des Lazaristes, telle fut bien la caractéristique des fêtes de Beyrouth. Les pays que nous habitons ne pèchent pas par excès de monotonie. L'Orient est un échiquier à contrastes de religions, de races, de nationalités, où la formule de l'ac-

cord est encore à l'étude. L'Eglise catholique elle-même, si fière de son unité, n'échappe pas à la règle générale : représentée dans sa discipline, par les divers rites orientaux. Faire participer à ces fêtes les clients des fils et des filles de saint Vincent, les œuvres qui se réclament de la charité exemplaire du héros de la charité, les adeptes des divers rites orientaux, les nombreuses œuvres scolaires, tant masculines que féminines, dirigées par les diverses Congrégations représentées à Beyrouth, était une difficulté. Mais Monsieur Gendre, supérieur de Beyrouth, organisateur de ces fêtes, n'en est plus à son coup d'essai, et voici comment il réalisa le problème.

Un double système de messes, une cérémonie dans l'après-midi avec sermons appropriés permit de sérier les fervents de saint Vincent. A la messe de Communion furent invitées à tour de rôle les œuvres des Filles de la Charité, dont la clientèle se chiffre par milliers. Dans la matinée, à 9 heures, Messe solennelle successivement célébrée par un représentant qualifié d'un rite différent avec assistance d'une élite, et représentation des œuvres scolaires de nos divers religieux et religieuses de Beyrouth.

A tout seigneur, tout honneur. Le vendredi 18 juin, la grand'messe fut celle du rite *royal*, le rite *melkite*, célébrée par Monseigneur Saiegh, archevêque grec-catholique de Beyrouth. Le R. P. Michel Ange, capucin, vicaire à la paroisse latine de Beyrouth, magnifia saint Vincent, héros de la charité. Dans l'après-midi, le salut fut célébré par Monseigneur Hikari, archevêque du rite syrien-catholique de Beyrouth. Notre confrère, M. Nakad, parla de saint Vincent, en arabe.

Le deuxième jour, Monseigneur Abdallah Koury, Vicaire patriarcal maronite, officiait. Il représentait le

rite le plus important du Liban. En chaire, le R. P. Pasty, de la Compagnie de Jésus, professeur de philosophie au Collège secondaire de l'Université Saint-Joseph, montra en saint Vincent, l'homme « *semper sibi constans* ». Jeune, d'un élan il avait donné à un pauvre les trente sous qu'il avait péniblement amassés. Plus tard, il se fit le champion de la charité, sans compter avec l'argent et son zèle. La cérémonie de l'après-midi était réservée au rite arménien catholique représenté par Monseigneur Kedidjian, archevêque arménien de Beyrouth. M. Chaker-Aoun édifia son auditoire en langue arabe, sur notre saint Fondateur.

Le dimanche fut la journée du rite latin. A 9 heures, M. Sarloutte, supérieur du Collège d'Antoura, chanta la grand'messe. Monseigneur Leprêtre, Délégué Apostolique de Syrie, assistait au trône. Dans la nef, au premier rang, du côté de l'épître, M. Reclus, Directeur des Services économiques du Haut Commissariat, représentait le Haut Commissaire de la République Française. A ses côtés, l'amiral Fernet, commandant la Division navale du Levant, le représentant du général Huntziger, commandant les Troupes du Levant, d'autres représentants de l'administration et de l'armée. Du côté de l'Évangile, l'émir Jamil Ghéhab, Directeur des Finances, représentait le Gouvernement libanais. Derrière lui, des représentants des diverses congrégations installées à Beyrouth, entre autres, le R. P. de Bonneville, supérieur de la Compagnie de Jésus de la Mission de Syrie, le R. P. Sautier, recteur de l'Université Saint-Joseph, le R. P. Rémy, capucin, aumônier militaire des Troupes du Levant, des confrères venus de nos diverses maisons, d'autres encore. Les Conférences de Saint-Vincent de Paul et les Dames de la Charité étaient largement

représentées. Les chants étaient assurés par les élèves de notre école apostolique de Furn el Chebak. Après l'évangile, Monseigneur Mobarak, archevêque maronite de Beyrouth, monta en chaire. Cet éminent prélat, ancien élève de Saint-Sulpice, est un fervent admirateur de saint Vincent. Son zèle apostolique, sa charité bien connus lui ont fait trouver en saint Vincent un modèle. Son discours permettra de juger de ce qu'un représentant qualifié du clergé oriental pense de notre saint Fondateur : on ne pourra juger évidemment que du fond ; ce qui est intraduisible, c'est l'action oratoire, la conviction, le feu de l'orateur sacré. La race n'en est pas morte en Orient : Monseigneur l'archevêque maronite de Beyrouth en est un authentique spécimen. Ce sermon fut un des plus beaux moments de ce triduum. Notre Ordinaire, Monseigneur Leprêtre, clôtura ces fêtes religieuses en venant dire aux Fils et aux Filles de saint Vincent le merci du Pasteur, en communiquant à son auditoire son admiration, pour le bien que les uns et les autres faisaient dans son Vicariat Apostolique.

Une cérémonie d'un genre différent groupa, dans la cour de la Maison Centrale des Filles de la Charité, sitôt la messe dite, les invités de la journée. En leur présence, dans une cour toute bruissante de cornettes, M. Sarloutte, mandaté par la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, remit officiellement à notre Visiteur, M. Heudre, la croix de Chevalier de la Légion d'honneur. Le plus ému n'était pas le nouveau légionnaire, mais bien M. Sarloutte, qui savait la qualité de la poitrine sur laquelle il épinglait la croix des braves. Aussi dut-il reprendre haleine dans l'énoncé de la formule rituelle. Fraternellement, les titulaires de la Légion d'honneur présents, tant de l'armée que du Haut Commissariat, donnèrent au

nouveau membre de notre Ordre national, l'accolade traditionnelle.

A midi la table de nos confrères de Beyrouth groupait autour d'elle l'élite du monde religieux de Beyrouth, dont trois archevêques, des fils de saint Ignace, de saint François, de saint Benoît, encadrés par les fils de saint Vincent.

Tel est en résumé le récit du Triduum de Beyrouth. Il dut être agréable au cœur de saint Vincent qui, déjà de son vivant, avait ressenti de la compassion pour le Levant. Il aura permis aux uns et aux autres de venir retremper à bonne source leur charité pour le prochain. Il aura été utile et fécond en fruits de bénédictions pour avoir valu plus d'amour pour Notre-Seigneur représenté dans ses pauvres.

Emile JOPPIN

*Reyfoun*, 20 juillet 1937.

---

## PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT

par Mgr Ignace MOBARAK

*Archevêque Maronite de Beyrouth*

[20 juin 1937 : Beyrouth - église des Lazaristes]

Excellence (1), mes Frères.

A l'occasion de ce deuxième centenaire de la canonisation de Saint Vincent de Paul, des discours plus autorisés et des maîtres plus compétents ont décrit la vie, les vertus, les œuvres, les institutions de ce grand bienfaiteur de l'humanité. D'ailleurs, qui dans le monde chrétien et même non chrétien, ne connaît pas, pour en avoir vu les miracles de charité, les œuvres de Saint Vincent de Paul ? Aussi je n'essaierai pas de vous les décrire ni de vous les énumérer. Vous les connaissez mieux que moi. Je voudrais, seulement,

1. Mgr LEPRETRE, Délégué Apostolique de Syrie, administrateur du Vicariat apostolique d'Alep.

vous faire très brièvement ce que j'appellerai la *philosophie de l'œuvre de Saint Vincent de Paul*, c'est-à-dire je voudrais étudier avec vous *les causes de son succès*. Ces causes je les trouve résumées dans un mot de Saint Paul : Dieu a choisi les ignorants de ce monde pour confondre les sages, et les faibles de ce monde pour confondre les forts.

Saint Vincent aimait à répéter ce texte et à expliquer par là à ses enfants que Dieu a fait tout et que lui, il n'a rien fait ; il n'y pensait même pas, disait-il, ni lui, ni le bon M. Portail, son premier collaborateur. C'est Dieu qui s'est servi de lui pour faire son œuvre. Autrement comment expliquer que le plus pauvre des prêtres de son temps, celui qui se considérait comme le plus incapable de tous, sans rang, sans dignité, sans influence, ait pu accomplir une œuvre aussi grandiose, et que cette œuvre ait pu se répandre dans le monde entier et traverser trois siècles sans faiblir ?

Ah ! mes frères, Saint Vincent avait raison : c'est Dieu qui a tout fait ; il s'est servi de lui comme d'un instrument, et l'instrument était si bon et si docile entre les mains de la Providence, qu'il a su se détacher de tout dans ce monde, pour s'attacher à Dieu.

Saint Vincent s'est détaché de toute prétention personnelle pour s'attacher à Dieu par une pauvreté complète et un désintéressement sans bornes ; c'est pourquoi Dieu s'est servi de lui à cause de cette pauvreté et de ce désintéressement, pour faire une œuvre de charité, la plus grandiose dans ce monde.

Saint Vincent s'est détaché des grandeurs de ce monde pour s'attacher à Dieu par une humilité très profonde ; c'est pourquoi Dieu s'est servi de lui à cause de cette humilité pour accomplir les réformes les plus importantes dans l'Eglise.

Saint Vincent s'est détaché de toute prétention personnelle, pour s'attacher à Dieu par une confiance absolue dans la Sainte Providence ; c'est pourquoi Dieu s'est servi de lui à cause de cette confiance pour faire par lui l'œuvre la plus universelle et la plus stable à travers les siècles. — Voilà les trois points que je développerai très brièvement et qui forment toute la philosophie de l'œuvre de Saint Vincent de Paul.

I. — *Le désintéressement de Saint Vincent de Paul, cause du succès de son œuvre de charité.* — Saint Vincent était né de parents pauvres, de paysans peu fortunés, mais qui possédaient quelques terres dont ils vivaient avec leurs enfants. Vincent hérita sa part des biens paternels, et une sainte femme lui légua une créance sur un débiteur insolvable. En le poursuivant il tomba entre les mains des pirates et fut prisonnier chez les Maures pendant près de deux ans. Ce fut pour lui une leçon bien profitable. Il apprit par là combien la poursuite des biens de cette terre pouvait causer d'ennuis et de tracas. Aussi quand il retourna en France, il renonça à tout, laissa à ses frères l'héritage paternel et se consacra à Dieu par une pauvreté complète pour le service des âmes. A Clichy, puis à Châtillon-les-

Dombes, où il est nommé curé, tout le monde remarqua ce désintéressement complet. Aussi la confiance était grande en lui. Quand, à Châtillon, il adresse un appel à la charité de ses paroissiens pour un pauvre malade dénué de tout, toute sa paroisse, hommes, femmes, même enfants, portent des secours en nature à Vincent pour son pauvre. Vincent remarqua que ces secours apportés ensemble se gâteraient sous peu et ne pouvaient plus servir ensuite. C'est alors qu'il eût l'idée de les organiser sous sa direction. Tout le monde étant confiant dans son désintéressement, chacun lui apportait à son tour les secours nécessaires à ce malade. Ce fut l'organisation de la première charité. C'était un faible début, mais ce début indiqua le chemin du bien et la nécessité d'organiser toute œuvre de charité pour la rendre profitable. Depuis, la Providence le mettant en contact avec les grands, chez les Gondi, et dans le Conseil de la Reine, il voyait d'un côté l'abondance chez les riches et la misère dans le peuple, misère augmentée par les guerres extérieures et les guerres civiles de la Fronde. Son cœur ne pouvait rester insensible à tant de misères, et dans sa pauvreté il lance ses appels aux riches. Ceux-ci voyant son désintéressement absolu, répondent à son appel par une générosité digne de leur siècle. L'argent afflue entre ses mains, et les œuvres se multiplient les unes à la suite des autres : œuvre de pauvres malades, œuvre de pauvres étrangers, œuvre de mutilés de la guerre, œuvre des orphelins, œuvre des prisonniers, œuvre des galériens, œuvre des enfants trouvés... et que sais-je ? Ah si je devais vous énumérer toutes les œuvres de Saint Vincent de Paul, je dépasserais sûrement les bornes qui m'ont été imposées pour cette brève allocution. Il suffit que nous sachions qu'il n'y a pas eu une misère, un besoin, une maladie que Saint Vincent ne lui trouvât un remède dans une œuvre de charité.

Ce pauvre prêtre qui allait au Conseil de la Reine avec une soutane rapiécée et une ceinture râpée, ce prêtre dont se moquait Mazarin à cause de cette pauvreté extrême, voyait les millions passer par ses mains pour alimenter ses œuvres sans en détourner une obole pour lui ou pour ses parents. Ah ! c'est ce désintéressement qui lui attirait tant de millions et c'est là la cause du succès de son œuvre de charité. Ce désintéressement lui attirait la bénédiction de Dieu et lui gagnait la confiance des hommes. Les millions suivaient les millions, les œuvres suivaient les œuvres, et pendant sa vie et après sa mort, Saint Vincent est devenu la personnification vivante de la charité chrétienne. Aussi Ozanam, cet autre bienfaiteur de l'humanité, quand il voulut instituer ses conférences de charité, c'est Saint Vincent qu'il prend pour patron et c'est grâce à sa protection, à son nom et à l'esprit qu'il leur a légué, que ses conférences ont si bien réussi dans le monde entier.

Saint Vincent, lui, pour continuer et soutenir ses œuvres, institua cette admirable congrégation des « Filles de la Charité » Leur premier nom fut celui de « Servantes des

Pauvres », mais le monde voyant le bien qui se fait par elles, les a appelé les « Anges de la Charité ». Cette Congrégation a été le début des réformes que Saint Vincent a accomplies dans l'Eglise, réformes qu'il n'avait jamais prévues dans son humilité, et que Dieu a voulu accomplir par lui, pour montrer comment il choisit les faibles pour confondre les forts.

II. — *Humilité de Saint Vincent de Paul cause des Réformes accomplies dans l'Eglise.* Avant Saint Vincent, les institutions religieuses de femmes étaient condamnées à la clôture. Déjà avant le XVII<sup>e</sup> siècle on voyait la nécessité d'une institution de femmes se consacrant aux œuvres de charité extérieure pour aider les pauvres qui pullulaient dans les villes et les campagnes. Plusieurs réformateurs dans l'Eglise avaient essayé de fonder des institutions sans clôture. Mais l'opposition de l'opinion publique et la critique des plus sévères parmi les chrétiens, obligèrent ces réformateurs à changer d'avis et à imposer la clôture à leur institution. Saint François de Sales lui-même n'a-t-il pas fondé ses Religieuses de la Visitation pour la visite des pauvres et des malades à domicile ? Mais les critiques sévères qu'il essuya, obligèrent ce saint évêque, malgré sa dignité, sa sainteté, et sa grande influence auprès des papes et des rois, à abandonner sa première idée et à imposer la clôture à ses religieuses. Saint Vincent y est arrivé comme par hasard, sans le vouloir, sans aucune prétention de réforme de sa part.

Il avait institué à Paris, son dernier champ d'action, une association de dames du monde pour aider les pauvres et visiter les malades à domicile. Ces dames étaient empêchées souvent par leurs occupations mondaines de remplir ce devoir. Elles se faisaient remplacer par des servantes venues de la campagne. Comme ces filles ne connaissaient pas les habitudes mondaines, et les délicatesses dûes aux pauvres malades, les dames prièrent Saint Vincent de les élever pendant quelque temps sous sa direction pour les habituer à les servir et à servir les pauvres. Le Saint en chargea Mademoiselle Legras, la nouvelle Sainte Louise de Marillac, qui s'est le plus associée à son œuvre et devait être la plus associée à sa sainteté. Comme ces filles devenaient nombreuses, il fallait une règle à leur vie. Ce fut d'abord et pendant longtemps une règle orale. Mais bientôt ces Servantes constituèrent la Congrégation des Filles de la Charité, distincte de l'Association des Dames, tout en se côtoyant et se complétant mutuellement dans l'œuvre immense de la Charité. Comme la Congrégation marchait toute seule par sa règle orale, Saint Vincent pensa lui fixer ces règles à la fin de sa vie, trente ans après son institution, et les faire confirmer par le Saint-Siège. Comme cette Institution avait pris son essor d'elle-même et s'était répandue avant la fixation de sa règle, non seulement en France, mais dans plusieurs autres pays, de l'avis de Saint Vincent, il n'y avait pas lieu de refuser la confirmation après tant d'essais et de succès, et

c'est ainsi que cette réforme s'est accomplie par celui qui y pensait le moins. Depuis, ce fut la règle générale de toutes les nouvelles congrégations de femmes et nous pouvons diviser l'histoire de l'Eglise sur ce point en deux périodes : la période qui a précédé Saint Vincent et la période qui l'a suivi.

Mais la Charité corporelle n'était pas suffisante. Saint Vincent avait remarqué qu'à la campagne surtout, les pauvres passans vivaient dans l'ignorance complète de leurs devoirs religieux. Seul d'abord, puis s'associant à d'autres prêtres zélés, il faisait des missions dans les paroisses rurales. Ce fut l'origine de cette seconde institution de Saint Vincent : la Congrégation de la Mission.

Cette Congrégation s'est formée comme celle des Filles de la Charité, sans que Saint Vincent y pensât, et ce n'est qu'après avoir suivi une règle pratique que son règlement fut rédigé et confirmé. Depuis, quel bien font ces missions à la campagne. Le diocèse de Beyrouth a une part dans ces Missions, et son pasteur est heureux d'en rendre grâce à Dieu et de remercier Saint Vincent et ses enfants pour le bien qui se fait dans nos paroisses rurales. Ces Missions ainsi que les retraites qui s'y donnent tous les ans, réparent le manque de zèle qui peut se glisser dans le service paroissial. C'est ce qu'avait remarqué Saint Vincent de son temps. Dans les villes l'instruction religieuse était intense, les grands prédicateurs y affluaient. Leur amour-propre y trouvait satisfaction, mais les campagnes étaient négligées, leur service était tenu par un clergé ignorant, sans instruction, sans formation. Il a fondé son Institution qu'il appelait « la chétive Compagnie » pour prêcher aux pauvres paysans et aider les pauvres curés de campagne. De ces missions naquit la grande idée de la préparation des ordinands, pour remédier au manque de formation du clergé. Il commença par les exercices ou retraites préparatoires à la réception des Ordres, puis cette préparation succincte, l'amena, dans son zèle pour les âmes, et malgré son humilité, sans aucune préparation, comme il le dit lui-même, sans y penser, à l'institution des grands et des petits séminaires, et par là il arriva à la grande réalisation de la réforme préconisée par le Concile de Trente, si difficile et même impossible à plusieurs grands Evêques. Saint François de Sales nous dit lui-même qu'il a essayé de former un clergé, il a réussi à former un prêtre et demi, et il a échoué malgré sa sainteté et son zèle dans cette tâche si difficile. La réalisation était réservée à l'humble prêtre qu'était Saint Vincent. Il y a si bien réussi par sa Congrégation de la Mission ou par celle des Sulpiciens, dont le fondateur M. Olier était son disciple et son imitateur, que les séminaires de France sont devenus les modèles des séminaires du monde. Grâce à leur éducation et à leur formation cléricale, le clergé français est sans contredit le clergé modèle par sa vie, son désintéressement et son zèle.

Mais l'œuvre de Saint Vincent n'a pas été seulement pour

son temps ou pour son pays. De son temps, elle s'est répandue en Europe, en Afrique et même en Amérique, et depuis trois siècles elle dure se multiplie et se répand dans le monde entier. Quel pays ne connaît les Sœurs de Charité ? Quel pays ne connaît leurs œuvres, quel pays ne connaît le zèle des Lazaristes, fils de Saint Vincent. C'est que Saint Vincent n'a pas eu la prétention de fonder une œuvre à lui, l'homme est si petit et si confiné dans l'espace et le temps, et son œuvre aussi petite que lui. Mais Dieu est dans tous les temps et dans tous les lieux, et Saint Vincent s'est laissé conduire par Dieu et sa Providence. C'est Dieu qui s'en est servi pour accomplir ces œuvres. Il n'en a été que l'instrument. C'est pourquoi cette œuvre a été douée de la stabilité et de l'universalité.

III. — *La confiance en Dieu, cause de la stabilité de l'œuvre de Saint Vincent de Paul.* Saint Vincent avait l'humilité si enracinée dans l'âme qu'il se croyait le plus incapable des hommes. Il se méfiait de lui-même jusqu'au scrupule, et ces institutions si multiples qui demandent la vie de plusieurs saints pour les soutenir, ont été créées par lui, — dirais-je à contre-cœur, — non, mais avec une défiance de lui-même et presque malgré lui. Sa défiance de lui-même s'appuyait sur une confiance absolue dans la Providence. Il ne voulait faire quoi que ce soit, sans être sûr de la volonté de Dieu.

Dans ce zèle ardent qu'il avait pour le salut des âmes, un besoin se déclarant, une misère spirituelle ou temporelle se faisant sentir, le remède aussitôt venait à son esprit, car malgré tout ce qu'il pensait de lui-même, dans son humilité, se croyant ignorant, il était doué d'une intelligence supérieure, d'une science ecclésiastique sûre, et surtout d'un sens pratique et d'une perspicacité des plus rares. Malgré cela son humilité le portait à se défier de lui-même, et dès qu'une œuvre se présentait à son esprit, il en était pour ainsi dire comme effrayé. « Non, disait-il jamais je ne serai capable de remplir une telle mission, moi le plus misérable et le plus incapable des hommes ». Cette idée le jetait dans l'incertitude. Mais le zèle le poussait en avant, un ordre intérieur lui commandait l'action. Alors, il remettait la réalisation à plusieurs jours, il priait, il consultait, il voulait être sûr de la volonté de Dieu, et malgré sa longue expérience et le succès de ses œuvres, il est resté dans une défiance absolue de lui-même et de ses premières inspirations. « Il ne faut jamais agir sous l'effet de la première inspiration, même dans les bonnes œuvres, parce que le premier enthousiasme est comme le feu de paille qui flambe puis s'éteint aussitôt. Il faut, pour faire une œuvre stable, laisser refroidir ce premier mouvement par plusieurs jours de méditations et de prières et quand on s'est assuré que c'est la volonté de Dieu, agir sous la poussée de cette volonté divine ». Cette ligne de conduite fut la sienne toute sa vie. Mais après la méditation, la prière, la consultation des meilleurs directeurs, quand il

s'assurait que c'était la volonté de Dieu, il commençait l'œuvre avec tant d'assurance que toutes les difficultés étaient surmontées par une volonté de fer. Cet homme qu'on voyait indécis, incertain, se défiant de lui-même, devenait le plus décidé et le plus audacieux des mortels. C'est qu'il accomplissait la volonté de Dieu et « Dieu, disait-il, est tout-puissant, aucune difficulté ne l'arrête : je suis fort par la grâce de celui qui me fortifie ! » C'était là le secret de sa force et du succès immense de toutes ses œuvres, qui ont vaincu les siècles et qui se sont répandues dans tous les pays sans rien perdre de leur beauté, partout où elles sont établies.

Vous étonnez-vous après cela si l'Eglise a élevé sur les autels le plus grand bienfaiteur de l'humanité ? Il était juste qu'il fût proclamé saint, parce qu'il a réalisé par ses vertus et ses œuvres l'idéal de la charité chrétienne, parce qu'il a su suivre de plus près l'exemple du plus grand modèle de la sainteté, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui passa en faisant le bien.

Quelle gloire pour vous, mes chers frères, ses enfants, et pour vous, mes chères sœurs, ses filles, d'avoir un tel père. Cette gloire est d'autant plus grande que vous avez su, après trois siècles, conserver l'esprit de Saint Vincent. Oui, vous avez su garder sa charité, son humilité, son zèle et sa confiance en Dieu. Cet esprit sera, j'en suis sûr la sauvegarde de vos institutions et de vos œuvres à travers les siècles et cela pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de l'Eglise et pour le bien de l'humanité.

Mais si Saint Vincent est une gloire pour ses enfants il est aussi une gloire pour le pays qui lui a donné le jour et qui a été le premier théâtre de ses œuvres. Oui, mes frères, la France peut se glorifier de son grand saint, surtout qu'elle a toujours été à la tête du monde entier par ses œuvres de charité et par sa générosité proverbiale pour porter secours à toutes les misères partout où elle les rencontre.

Ah ! mes frères, nous pouvons peut-être critiquer la France dans sa politique, son gouvernement ou son administration, mais vous en convenez tous, elle est au-dessus de toute critique, quand il s'agit de la charité et des bonnes œuvres. C'est pour nous, ses amis et ses protégés, pour nous qui avons une large part à ses bienfaits, un signe de sa prédestination. Elle peut être secouée, elle peut être soulevée, mais jamais Dieu ne permettra sa perte.

Le mot que saint Ambroise adressa un jour à Monique qui pleurait et priait pour la conversion de son fils Augustin : « Femme, lui dit-il, ayez confiance ; le fils de tant de larmes et de tant de prières ne périra jamais ». Moi, Excellence, Messieurs, mes frères et mes Sœurs, sans être prophète, je vous le dis en renversant les rôles : « la mère de tant d'œuvres de tant de charité, la mère d'un Saint Vincent de Paul, la mère de tant de Sœurs de Charité, la mère de tant de missionnaires ne peut pas périr et ne périra jamais.

Ainsi soit-il

## CHINE

---

### YOUNGPINGFOU

*Lettre de M. Corneille Louws à M. Henri Romans,  
assistant de la Congrégation de de la Mission*

*Youngpingfou, le 15 juillet 1937.*

Bien cher Monsieur l'Assistant,

La grâce de Notre Seigneur soit toujours avec nous!

Vous savez que nous devons célébrer cette année le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de notre vénéré Vicaire apostolique, Monseigneur Geurts : par ordre d'âge et de consécration épiscopale, le premier des Vicaires apostoliques lazaristes, et presque le doyen de tout l'épiscopat de l'Eglise chinoise.

Depuis longtemps, les missionnaires, lazaristes et séculiers, parlaient de cette fête ; tous faisaient des plans. Mais le bon Dieu a bien failli les déjouer. Quelques mois seulement avant le jour fixé, une très forte crise fit même craindre le pire : le cher malade reçut les derniers sacrements, le 8 décembre 1936, en la fête de l'Immaculée Conception. Heureusement, le danger fut écarté, et au début de 1937, Son Excellence fut de nouveau sur pied. On recommença dès lors à échafauder des plans. Mais le jubilaire, de son côté, se mit à freiner doucement cet enthousiasme : son état de santé ne lui permettait certes pas de s'exposer impunément aux fatigues des réceptions et longues cérémonies officielles ; en outre, par ces temps

de crise, une dépense extraordinaire pour le vicariat lui paraissait une folie. Il fut donc décidé que l'on se contenterait d'une fête de famille qui grouperait tous les missionnaires. Et pour ne pas interrompre le travail des missions du printemps et les tournées de baptêmes dans les écoles de catéchumènes, la fête jubilaire fut renvoyée au mois de juin.

Mais en dehors du Vicariat de Youngpingfou, on n'avait pas attendu cette date. Dès le début de 1937, quelques articles de journaux montrèrent les fruits de ces cinquante années de sacerdoce, et ceux de 37 ans d'épiscopat. Par une lettre élogieuse et cordiale, signée du secrétaire d'Etat, le Saint-Siège fut un des premiers à féliciter l'heureux jubilaire. Mais personne n'eut connaissance de ce document jusqu'à la Pentecôte, lorsque le délégué apostolique en Chine, Son Excellence Monseigneur Mario Zanin, vint lui-même présenter ses vœux et félicitations. Après une conférence sur le sacerdoce, devant un groupe assez nombreux de missionnaires, le Délégué fit connaître son intention d'assembler une autre réunion dans l'après-midi, pour fêter spécialement Monseigneur Geurts. Incidemment, dans une conversation particulière, notre jubilaire vint alors à avouer qu'une lettre de Rome lui était parvenue depuis assez longtemps ; il l'avait logée dans ses classeurs et n'en avait parlé à personne. Ce fut cette importante pièce que le Délégué Apostolique lut tout d'abord à l'assemblée de l'après-dîner. Puis, dans une autre adresse laïque, au nom de la Délégation Apostolique en Chine, Mgr Zanin manifesta ses sentiments les plus élevés, empreints de profonde cordialité. Exposant ensuite ses regrets de ne pouvoir assister à la fête proprement dite, il ajouta : « Je sais qu'aucune invitation n'a été faite en dehors du Vicariat ; je me permettrai ce-

pendant d'envoyer un délégué du Délégué, en la personne de Monseigneur Schraven, cousin de Monseigneur Geurts. »

C'est ce qui arriva. Dès le 14 juin, Mgr Schraven, Vicaire apostolique de Tchentingfou, arrivait à Yungpingfou, avec la quasi totalité des missionnaires du vicariat, et tous devaient y passer plusieurs jours.

Ce n'était pas sans raison qu'on avait choisi le 16 juin pour célébrer ce cinquantième anniversaire. Après avoir fêté ses cinquante ans de vocation en 1931, notre très aimé jubilaire exprima le désir de mettre cette cinquantaine de sacerdoce sous la protection de Saint Vincent. Lazariste depuis plus de 50 ans, excellent lazariste, supérieur pendant plus de 30 ans, ayant toujours vécu strictement d'après les règles et l'esprit de la Congrégation, il est facile de comprendre que Son Excellence ait éprouvé une spéciale consolation de voir ainsi concorder sa fête sacerdotale avec le bicentenaire de la canonisation de notre Père Saint Vincent.

Je ne veux rien dire ici du triduum solennel célébré dans la cathédrale de Youngpingfou, pour commémorer le deuxième centenaire de la canonisation de notre saint fondateur : messes solennelles avec assistance pontificale, saluts pontificaux, panégyrique de saint Vincent, confessions et communions très nombreuses. Dans sa cathédrale, Son Excellence a dû se sentir vraiment heureux d'avoir été à l'honneur en compagnie de saint Vincent.

Dans la matinée du 16 juin, ce fut donc un incessant défilé devant le vénérable jubilaire : chrétiens de la ville et des environs, écoles élémentaires et collège, délégations de notables, etc., enfin, le petit séminaire, sur lequel Son Excellence veille avec un soin tout spécial. Après un compliment en français par-

faitement bien tourné, ces jeunes gens ont fait entendre plusieurs chœurs, en français également, sous la direction de M. Willemen. J'oserais presque dire, comme M. Milon nous disait une fois, à Wernhout, lors d'une distribution de prix : « Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien, c'est très bien. »

Au dîner qui suivit cette matinée si bien remplie, la note dominante fut une cordiale intimité. Son Excellence Monseigneur Lebouille, coadjuteur de Youngpingfou, porta le premier toast, au nom de l'Eglise. Après avoir relu la lettre du Souverain Pontife, pour ceux qui n'avaient pas été présents à la visite du Délégué apostolique, il dressa une succincte énumération, combien éloquente, de toutes les œuvres qui doivent leur existence à l'initiative du jubilaire, surtout depuis sa consécration épiscopale. C'est lui qui a commencé le vicariat de Youngpingfou, avec 2.800 chrétiens ; aujourd'hui, il en compte 34.993. En 1900, une seule résidence et quelques chapelles de secours ; en 1937, il y a neuf quasi-paroisses et six postes auxiliaires. La résidence centrale avec ses diverses œuvres : petit séminaire, collège, pensionnat de filles, écoles primaires, n'existait pas en 1900. Son Excellence a fondé en outre une congrégation de religieuses indigènes rendant de grands services dans les diverses missions et les écoles de catéchumènes, etc. Et tout cela pour l'Eglise, uniquement pour le bien des âmes et la gloire de Dieu !

Son Excellence Monseigneur Schraven parla ensuite, au nom de la Délégation apostolique en Chine, et, cousin de Monseigneur, évoqua, avec beaucoup de cœur et de délicatesse, des souvenirs de famille, bien anciens sans doute, mais combien touchants. Après cela, le supérieur religieux, M. Louws, remercia Son Excellence de tout ce qu'elle a fait pour la Con-

grégation, non seulement pendant son long supériorat de 30 ans, mais encore actuellement.

Faut-il mentionner que, après ces discours plutôt officiels, plusieurs autres missionnaires demandèrent la parole ? D'abord, le plus ancien des prêtres séculiers ordonnés par Son Excellence ; puis, un lazariste chinois et plusieurs autres : tous parlèrent de l'abondance du cœur, comme des fils très aimants s'épanchent devant leur père très aimé.

A la fin du repas, Son Excellence, malgré les fatigues du matin, malgré le peu de voix qui lui restait, voulut remercier tous et un chacun. Naturellement, tout ce qu'on avait pu dire des œuvres existantes dans le vicariat, du bien accompli durant ces cinquante ans de prêtrise, il rapporta tout à Dieu. Puis, avec une profonde conviction et une vive émotion, il souhaite à cette belle couronne de jeunes missionnaires, une vie sacerdotale bien remplie, tout entière consacrée aux âmes, animée de l'idéal chrétien, pleine du Christ.

Dans la soirée du 16 juin, avant le salut pontifical, un prêtre chinois prononça le panégyrique de saint Vincent. La cathédrale était comble : nos braves catholiques chinois ont montré, une fois de plus, qu'ils savent honorer les Saints et dignement participer aux fêtes de l'Eglise.

Les missionnaires du dehors auraient dû repartir à leurs postes, le surlendemain, après la clôture du triduum. Mais aucun d'entre eux ne se sentit le courage de s'arracher à cette atmosphère d'intimité fraternelle. La douceur de cette fraternelle amitié fut invoquée auprès de Son Excellence pour demander la permission de rester un jour de plus : Monseigneur l'accorda de grand cœur.

Vous voyez donc, cher Monsieur l'Assistant, que ce furent surtout des jours d'action de grâces pour cette

longue vie sacerdotale, fête de missionnaires, et fête de Saint Vincent, toute d'intimité fraternelle. Le vénérable jubilaire fut profondément heureux de sentir autour de lui cet esprit d'attachement à sa personne, cette atmosphère de charité fraternelle et d'ardeur apostolique. Et je suis sûr que la belle gerbe de 1.680 baptêmes d'adultes, que ses missionnaires ont cueillie, cette année, pour l'Eglise et pour Dieu, lui fut le plus agréable cadeau.

En cette occasion, et dans les sentiments que vous me connaissez, je vous prie de me croire, cher Monsieur l'Assistant, en l'amour de Notre Seigneur et de saint Vincent,

Votre tout dévoué confrère,

Corneille Louws.

---

## HANGCHOW

---

Mémorable dans les Annales du *Tché-kiang*, le dimanche 30 mai 1937 eut lieu le sacre de Mgr Jean-Joseph Georges Deymier, deuxième titulaire du Vicariat apostolique de Hangchow, érigé le 10 mai 1910, par le dédoublement du Vicariat du Tché-kiang. Le Tché-kiang occidental, premier nom de cette nouvelle division ecclésiastique, reçut comme premier pasteur, Mgr Paul-Albert Faveau, Evêque titulaire de *Tamassia*. Après 25 ans d'un épiscopat marqué par un progrès lent, constant et général, occupé par les travaux et œuvres que comportent l'organisation d'une Eglise naissante, Mgr Faveau crut devoir, à cause de son grand âge, confier sa lourde tâche à un successeur, et, dès la célébration de son jubilé épiscopal, en 1935, le Vénérable prélat demanda et obtint sa démission de Vicaire apostolique, mais fut maintenu à la tête du Vicariat comme Administrateur, jusqu'au début de 1937.

Au mois de février de cette année fut communiquée par dépêche la nomination de Mgr Jean-Joseph-Georges Deymier à la succession de Mgr Faveau, en qualité de Vicaire apostolique de Hangchow. Dès le 18 avril, après réception des Bulles, le nouvel élu prenait possession du Vicariat et fixait la date de sa consécration au dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, 30 mai.

Aussitôt après les fêtes pascales, on se mit en devoir d'aménager pour le mieux la vieille église et la Résidence pour un si solennel événement, le premier qu'on eut jamais vu en ces lieux. On eut le temps d'être prêt.

Dimanche 30 mai.. Après une semaine de pluies torrentielles qui décourageaient les plus optimistes, la journée s'annonce belle. Les invités sont venus nombreux. Chaque résidence de missionnaire a envoyé deux délégués, ce qui porte leur chiffre à plus de soixante.

A 8 heures au son des cloches, on entre à l'église : après les prières d'usage et une courte prédication, la procession s'organise. Un clergé nombreux défile en surplis, précédant les prélats en habit de chœur Mgr J. B. Fraser, P. A. Curé de Keinhwa ; Mgr Joseph Fogued, C. M. F. Préfet Apostolique de de Tunki (Anhwei) ; Mgr Mc Grath, Préfet Apostolique de Lishui (Chekiang) ; Mgr Civelli, Vicaire Apostolique de Hangchungfu (Chensi) ; Mgr Calza, Vicaire Apostolique de Chengchow (Honan) ; Mgr Montaigne C. M. Vicaire Apostolique de Pékin ; les deux évêques Assistants, Mgr Joseph Hou, C. M., Vicaire Apostolique de Taichow (Chekiang) ; Mgr André Defebvre, C. M., Vicaire Apostolique de Ning-Po (Chekiang) ; l'évêque élu, Mgr Deymier, en cappamagna, ainsi que l'évêque *consécrateur*, Mgr Faveau, accompagnés de leurs ministres. Les photographes de diverses agences courent de droite et de gauche, la foule se serre, maintenue par la haie infranchissable des braves Scouts des deux écoles de la Mission. L'ordre est parfait..

Les chants liturgiques en plain-chant et en musique paléstrinienne seront exécutés par la chorale du petit séminaire.

Dans l'assistance très nombreuse qui remplit tous les recoins de l'Eglise, un large espace a été réservée aux hôtes et invités : le Clergé qui n'a pu trouver place dans le sanctuaire encadre les personnages officiels : Le Consul général et deux Consuls adjoints du Consulat de France de Shanghai les deux représentants de l'Amiral commandant les forces navales françaises d'Extrême-Orient, des représentants du Gouverneur provincial, et les Autorités municipales de Hangchow, et un grand nombre de notabilités de la ville.

Parmi les invités, nous comptons plusieurs catholiques de marque, depuis toujours en relations d'amitié et d'apostolat avec le Vicariat de Hangchow ; de nombreux fidèles venus de toutes parts à la suite de leurs délégués. Les Filles de la Charité et les religieuses indigènes conduisant des représentantes de leurs œuvres, se font petites pour gagner de la place ; en un mot, notre vieille église regorge de monde et fait des prodiges d'élasticité !..

Vers onze heures, le nouveau Pontife que nous voyons avec émotion, pour la première fois en mitre et crosse, a parcouru les rangs des fidèles au chant du *Te Deum* et a donné la bénédiction solennelle : la cérémonie est terminée ; c'est le moment de la réception organisée pour saluer Son Excellence nouvellement consacrée. Toutes les Autorités et les invités se réunissent dans une vaste salle aménagée pour la circons-

tance. Les murs sont tapissés de pièces de soie rouge portant, en grosses lettres d'or, des félicitations et des vœux, signés des noms les plus illustres dans le monde gouvernemental ou offertes par les divers districts du Tché-kiang ecclésiastique. A la place d'honneur sont exposés les présents venus de tous les points de la Chine. Tout le monde fusionne amicalement et exprime à sa façon souhaits et congratulations. Il n'est personne qui n'admire la belle ordonnance de cette fête : les païens en ont visiblement reçu une impression profonde... De petits discours s'improvisent, on offre une tasse de thé ou un verre de « *Chala* » pétillant et on boit à la santé et à la prospérité de l'Eglise catholique et du nouveau Pasteur de Hangchow. Vers midi, après une vive pètarade de *klaxons* et de *moteurs*, une tranquillité relative s'établit peu à peu.

Suit un banquet intime et en famille : grande famille cependant (il y avait plus de 80 personnes) mais ne faisant qu'un cœur et qu'une âme dans la joie d'un événement, si plein d'importance pour la Propagation de l'Évangile, dans ce coin reculé du monde catholique. Les Evêques nommés plus haut, M. le Consul général Marcel Baudez, l'Amiral Le Bigot, arrivé à temps de Shanghai, grâce aux prouesses de son chauffeur, plusieurs personnages consulaires et officiers de la marine française, M. K. Tseng, représentant le Gouvernement municipal de Hangchow, M. Loh Pa-hong, chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre, et camérier de cape d'épée de Sa Sainteté, M. Stanislas Lioutao, chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre, et plusieurs catholiques influents ; des supérieurs ecclésiastiques et religieux venus de toute la province et des Vicariats voisins ; tous les membres de notre Clergé séculier et régulier qui ont pu pour cette circonstance unique, se libérer un moment des obligations de leur ministère, forment autour de Nos Seigneurs Deymier et Faveau une magnifique couronne. Les discours vont bon train, c'est un feu d'artifice de belles pensées agréablement dites, jaillies naturellement de la fraternité et de l'amitié, empreintes d'un véritable esprit de coopération et de solidarité chrétiennes. Que tout se soit nécessairement terminé par la traduction enthousiaste du vœu liturgique « *ad multos annos* », est-il besoin de le souligner ?

La journée n'était pas finie, cependant : au Salut du Saint Sacrement, manifestation suprême d'action de grâces, le nouvel évêque fit descendre sur la foule compacte, la bénédiction du divin Pasteur. A 4 heures rendez-vous dans la cour de récréation du Séminaire pour une réception moins officielle, mais non moins cordiale que celle du matin. C'était la paroisse de Hangchow, les délégués de tout le Vicariat, la jeunesse par formations et groupes d'Ecoles. Sous la direction des chefs de l'Action Catholique, tout ce monde s'était groupé en figures géométriques pour saluer son nouvel évêque et le vénérable Mgr Faveau, en une manifestation d'hommage public et de filiale soumission. Quand le haut-parleur eut porté à toutes les oreilles les remerciements et les exhortations vi-

brantes de Mgr Deymier, l'émotion générale éclata en une ovation bruyante et prolongée...

Le lendemain de ce beau jour, Mgr Deymier tint à célébrer une messe pontificale d'action de grâces. Les prières s'élevèrent en chœur pour implorer le Sacré-Cœur de Jésus et supplier Marie-Immaculée de ramener sous la houlette pastorale de *Monseigneur de Diospolis* cette population de Hangchow et du Tché-kiang dont depuis plus de trois siècles, ils ont été constitués Patrons.

Après la messe pontificale, Mgr Deymier dut encore donner son temps aux Autorités civiles et aux Notables de la Ville. On commença par une visite de reconnaissance à M. le maire de Hangchow et au Gouverneur de la province du Tchékiang. Ces deux hauts magistrats tinrent à venir en personne causer quelques minutes avec Nos Seigneurs Faveau et Deymier, et les assurèrent chaudement de leur protection et de leur coopération pour les œuvres de la Mission, en particulier pour ses écoles et hôpitaux.

Mgr Deymier, Mgr Montaigne, Mgr Defebvre et quelques Missionnaires furent ensuite retenus à déjeuner par le Gouverneur du Tché-kiang et M. le Maire de Hangchow. Ce fut un déjeuner sans appareil, mais très soigné, très cordial, très « en famille ».

Le soir, ce fut le tour du Vicaire Apostolique de Hangchow d'inviter toutes les Notabilités de la Ville, en la salle des Fêtes de la Mairie mise à sa disposition. Ce fut un dîner chinois de 50 couverts. Au milieu du repas, comme de coutume, Monseigneur Deymier prononça, *en langage de Hangchow*, le toast suivant :

*M. le Gouverneur, M. le Maire, Messieurs,*

*A mon arrivée dans cette ville, il y a 25 ans, je ne pensais certes pas que je réunirais un jour autour de moi un si grand nombre d'amis, ni surtout que je serais l'objet de si éclatants témoignages de sympathie. Vous m'en voyez extrêmement confus, mais en même temps, profondément touché.*

*Mais le Hangchow d'il y a 25 ans ressemblait-il à celui d'aujourd'hui ? Très peu ! Sans doute avait-il déjà ses beautés naturelles : son lac, ses collines, son fleuve où monte en grondant le flot des marées ; de plus il gardait nombre de souvenirs littéraires et artistiques qui en faisaient un des joyaux de la Nation chinoise. Mais on ne voyait alors ni les larges routes sillonnées de voitures rapides, ni, sous les ombrages de milliers de jeunes arbres, des villas modernes, et des jardins de plaisance ouverts à tous : tout cela a été ajouté par le travail de l'homme, par le soin des magistrats qui se sont succédés dans ce palais.*

*Les étrangers qui s'arrêtent à Shanghai ne peuvent pas dire encore qu'ils connaissent la Chine ; mais ceux qui pénètrent jusqu'à Hangchow entrent en contact avec les aspirations artistiques et l'idéal des poètes et des écrivains anciens, avec la sagesse pacifique des chinois modernes ; aussi pouvons-nous dire que, pour connaître votre glorieux pays,*

*il faut visiter Hangchow !... Aimer et faire aimer la Chine, telle a été toujours notre désir, et tel est le désir de tous les Missionnaires ; aussi nous devons remercier ceux qui ont contribué à rendre accessible, par un réseau complet de voies de communications, et par leur généreuse hospitalité, cette cité, trésor de beauté de votre Nation.*

*Ayant reçu le titre et la charge d'évêque catholique de Hangchow, je ne puis m'empêcher de rappeler les antiques vestiges de notre Religion dans cette Ville : au XIII<sup>e</sup> siècle les premiers missionnaires Franciscains, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> les Pères Jésuites qui suivirent les traces de Mathieu Ricci, et les deux célèbres docteurs et magistrats, Léon Ly et Michel Yang qui furent les premières colonnes de la chrétienté de Hangchow... Pendant les 100 années qui précédèrent le règne de Yong-tcheng, ( avant 1723) la Religion florissait dans la province. Elle reprit au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Grâce au régime de liberté et de sympathie de la République chinoise, elle espère faire encore de grands pas et mettre de plus en plus ses enseignements à la disposition de toutes les bonnes volontés.*

*Selon les récentes paroles du général Tsiang-kai-shek, c'est l'esprit de dévouement et de sacrifice pour le bien public, inspiré et enseigné par le christianisme, qui fait la force des nations. C'est donc la prédication religieuse qui fortifiera le patriotisme du peuple chinois. Celui qui désire le bonheur de sa patrie et veut garder courage et confiance aux heures difficiles doit s'appuyer sur la Religion du Christ.*

*La charge qui m'est imposée doit certes me paraître redoutable, mais elle me met en position de faire encore plus de bien à ma seconde patrie, la Chine ; aussi dois-je l'accepter joyeusement et m'y donner de tout cœur... Je lève mon verre à la prospérité de la Chine, de la province du Tchékiang et de la ville de Hangchow ».*

M. le délégué du Gouverneur et M. le Maire répondirent par un éloge magnifique de la Religion catholique, des vertus et du patriotisme des fidèles, de la cordialité et de la déférence que Mgr Faveau et ses prêtres avaient toujours montrées pour les Autorités constituées. Ils promirent de continuer avec Mgr Deymier les relations amicales commencées depuis longtemps, et de l'aider dans toutes ses entreprises. En changeant d'évêque, ils ne changeaient pour ainsi dire pas de personne, car Mgr Deymier a été, pendant 18 ans, le représentant autorisé de Mgr Faveau auprès des magistrats.

M. Ling, de l'Ecole nationale des Beaux-Arts, se fit l'interprète de ses camarades de l'Amicale franco-chinoise pour remercier Mgr Deymier des conseils et des encouragements donnés pendant de longues années ; pour le remercier surtout de son amour pour la Chine et de sa compréhension pour les aspirations de l'âme chinoise.

En entendant ces paroles, on se disait : « Quel chemin parcouru depuis 50 ans ! »... et que les missionnaires d'aujourd'hui seraient indignes de leurs aînés, alors que les circonstances sont si favorables !

Le surlendemain, Monseigneur Deymier nous quittait pour Kiashing où il fut reçu d'abord à la Maison provinciale des Lazaristes (*Séminaire interne et Etudes*) puis dans la grande église de la ville, avec toute la pompe liturgique et l'enthousiasme des fidèles.

Le 6 juin, il ordonnait à Ning-po 4 prêtres dont un du Vicariat de Hangchow, et deux sous-diacres. Ce furent là des débuts bien consolants de sa vie pastorale. Nous lui souhaitons non pas d'ordonner beaucoup de prêtres, mais de n'en ordonner que de bons, et de garder jusqu'au bout l'affection respectueuse du clergé et des fidèles qui l'entouraient en ces beaux jours.

Henri CLAESSEN.

---

## MALAISIE

### MANILLE

#### *Autour du Congrès Eucharistique International de Manille, 1937 (suite)*

*Retour.* Le lundi 8 février (1937) donc, à 11 heures, nous quitions Manille. Le *Tjisadane* était déjà parti avec le pèlerinage de Java, et c'est le *Tjikembang* qui devait nous ramener à Shanghai. Vieux bateau, plutôt « cargo » que paquebot, lent, mais plus stable sur l'eau grâce à son tonnage plus élevé. Si nous avons à regretter le *Tjisadane* pour plusieurs raisons, cette dernière qualité fut appréciée, car la mer se montra plus dure qu'à l'aller. Notre vapeur se trouvait au *Pier N°7*. Ce *Pier N° 7* tout l'Extrême-Orient voyageur le connaît ; il a coûté un million de dollars américains, on le proclame partout et c'est imprimé sur les cartes postales qui le représentent. L'Asie et l'Océanie n'ont pas son pareil. Il s'avance dans la mer comme une usine sans fin ; entre ses deux quais parallèles en effet, un immense hall avec

des transbordeurs électriques permet le chargement, le déchargement et l'entrepôt des marchandises avec une rapidité et une méthode tout américaines. Sa longueur ? J'ai oublié le nombre de centaines de mètres qu'il a, mais à chacun de ses quais deux paquebots ultra-modernes peuvent s'amarrer tranquillement et sur son front un autre trouve place facilement.

C'est de là que nous partons au milieu d'une débauche de rubans de papiers colorés. Vous connaissez cette coutume symbolique ; du bord on jette des roues de papier en retenant le bout et à terre les amis s'emparent du ruban, c'est à celui qui conservera le plus longtemps la liaison au départ et qui en main gardera le plus long bout de papier. Il n'y eut pas que des rubans, les *adios* furent bruyants ; était-ce l'émotion étouffée de quitter Manille après de si beaux jours ? J'aime à le penser. Le *Conte Rosso* partait en même temps que nous, mais bientôt il disparut à l'horizon en route directe pour Shanghai, si nous l'avions pris nous serions arrivés là-bas 6 jours plus tôt. Mais le voyage avait du charme et le séjour à Hongkong fut profitable.

En attendant l'arrivée dans ce port, et pendant que la mer se fait de plus en plus forte, je me mis à récapituler mes impressions et souvenirs, et je vais vous en faire part. Les Philippines sont catholiques : 82 % des habitants professent notre foi. Le reste se répartit entre les protestants, les musulmans et les païens à demi-sauvages. 1.400 prêtres, dont 800 sont indigènes, exercent leur ministère, et les statistiques font constater qu'en moyenne chaque prêtre a la charge de 8.200 âmes. Vous voyez aussitôt le grand danger signalé par Mgr Piani à *l'heure sainte* du vendredi : le manque de vocations ecclésiastiques qui entraîne l'ignorance religieuse de la masse populaire. Le deu-

xième danger vient des lois scolaires qui, renouvelées cependant depuis la concession de l'indépendance, continuent à ne pas faire de part à l'instruction religieuse dans les écoles gouvernementales. Le Délégué apostolique aux Philippines signala encore un troisième danger : le schisme aglipayan ; il a atteint son apogée et ne peut que décroître, mais il compte encore plus de 500.000 adeptes.

Malgré ces points noirs, la foi domine ; et c'est à sa magnifique manifestation que nous avons eu le bonheur d'assister. Le Congrès fut admirablement préparé par des prédications de plusieurs mois dans toutes les paroisses de l'archipel et il amena de nombreuses et éclatantes conversions. Le rayonnement de l'Hostie en ces jours bénis continuera, il y a tout lieu de l'espérer ; la grâce n'est pas donnée en vain, et il semble bien que les Philippines ont tout fait pour la recevoir dignement.

Le respect humain est inconnu dans le peuple à Manille. Ce ne fut pas sans étonnement qu'en donnant la communion dans l'église St Vincent j'aperçus le vendredi les tertiaires de St François en habit de bure avec le cordon franciscain à la ceinture. Je crus d'abord que ces insignes ne se portaient qu'à l'église. Quel ne fut pas mon heureuse surprise de rencontrer dans la rue le dimanche de nombreuses femmes ainsi habillées. La coupe du vêtement est celle du pays, avec les deux ailes bouffantes et montantes aux épaules, mais la couleur est de bure et le cordon bien visible.

Et encore ce fait. Dans une église, je trouvai un jour des femmes en train de marcher sur les genoux en se dirigeant vers l'autel. « Savez-vous ce qu'elles font, me demanda M. Egeda ? — Non certes, c'est curieux. — Elles font leur pénitence. — Quelle péni-

tence, celle de la confession ? — Mais oui, voyez elles récitent le chapelet en avançant ». Pensez-vous qu'on accepterait chez nous de faire une telle pénitence ?

Faut-il s'étonner qu'à cette piété et cette foi s'ajoutent dans la masse peu instruite de nos vérités, de nombreuses pratiques superstitieuses ? Non sûrement ! Parmi celles-ci en voilà une cependant qui n'est pas ordinaire. Les combats de coqs de Manille sont renommés, ils sont la plaie du pays comme les dominos en Chine, les courses ailleurs. Ah ! ces coqs ! comme on les traite bien ; dans un incendie par exemple ce sont les premiers que l'on met à l'abri. Que voulez-vous ? Certains constituent une fortune pour leur propriétaire. Et alors, comment assurer leur victoire qui rapportera gros ? C'est simple, si Dieu et la Vierge se mettent de la partie, l'issue de la lutte est assurée, et comme il faut que les couteaux attachés aux ergots aient une vertu spéciale, c'est souvent sur la pierre des autels qu'on va les aiguiser. Puissance naturelle et force surnaturelle !

Parmi les souvenirs du Congrès deux spécialement resteront inoubliables. Les photographies d'abord. Je ne me serais jamais imaginé que l'on pût trouver en un endroit tant d'appareils et tant de pellicules ! Il est vrai qu'un comité avait été formé, mais en dehors de lui combien d'opérateurs. Nous assistâmes un soir tout en haut de l'estrade à une scène qui aurait fait rire en d'autres circonstances. Deux photographes, non enregistrés, travaillaient dissimulés parmi les arbustes et les fleurs ; ils se firent découvrir en voulant changer la direction des projecteurs. Mais impossible de les faire déguerpir. Mgr Finneman, président du comité général du Congrès, n'y arriva qu'avec peine, l'homme qu'il tirait par la manche ne

voulait pas manquer l'occasion de finir son film. Partout ce n'était qu'objectifs de toute sorte braqués sur les congressistes. Dans les églises, à la Luneta le soir, les explosions de magnésium faisaient sursauter les gens recueillis. On m'a raconté qu'à la cathédrale un amateur voulait profiter des éclats provoqués par les autres et que 3 ou 4 fois il arriva trop tard pour déclancher son objectif ! Vous auriez pu admirer aussi un Monsignor qui, pendant la messe pontificale, se levait de temps en temps pour utiliser son appareil. Je crois qu'une note caractéristique du Congrès de Manille sera la photographie et je voudrais connaître la grandeur de la surface produite par tous les films et plaques impressionnés pendant ces 5 jours : son étendue serait impressionnante elle aussi !

En second lieu, les autographes. Ce fut un autre bombardement ! Je ne sais ce qui se fait ailleurs, mais à Manille on ne pouvait se reposer une minute sans apercevoir un carnet s'avancer et entendre une voix demander que l'on soit assez aimable pour y inscrire son nom. Un jour je fus dans un magasin pour y acheter quelques souvenirs. A peine entré je me vis entouré d'une bonne douzaine d'employés, hommes et femmes qui me baisaient l'anneau, mais aussi me tendaient le fatidique carnet. Ceux qui n'en avaient pas attrapaient au plus vite une des cartes postales en vente afin d'y recueillir ma signature. Comment refuser quand il est si facile de faire plaisir ? Facile, oui ! mais, vous aussi, vous auriez bien trouvé cela exagéré si, comme moi, après la dernière cérémonie du dimanche à 9 h. et demie, vous vous étiez vu entouré d'une douzaine de solliciteurs. Signer, c'est bien ! mais il fallait du temps et j'avais hâte de retrouver Mgr de Cebu qui m'attendait pour me reconduire dans sa voiture à la résidence des Lazaristes. Vous

vous souvenez que mon chauffeur me faisait défaut. Je signai quand même, pour faire plaisir, et heureusement je pus rejoindre le charitable archevêque sans le faire attendre. Ah ! si on m'avait donné un peso par signature, mon voyage aurait été payé !!

### *Hongkong de nouveau*

La première aurore de la nouvelle année chinoise, en ce jour du 11 février, nous vit à l'entrée de Hongkong. Comme rappel à ceux qui n'y pensaient pas, la barque qui nous amenait le pilote fit crépiter un chapelet de pétards en accostant le *Tjikembang*.

Cette fois l'arrivée fut moins compliquée et à 8 h. et demie nous étions à terre. Je passai par la procure des Missions Etrangères et repris la route de Nazareth. Mgr Deswazière n'était pas encore rentré de Manille, mais, comme c'était convenu, je m'installai pour plusieurs jours. L'après-midi, avec le P. Cuenot du Kouangsi et deux autres missionnaires, j'allai visiter le Séminaire central d'Aberdeen, à quelques minutes d'autobus de Nazareth. Vous en avez entendu parler et vous savez que si la construction est belle, située dans un site ravissant, elle ne constitue pas un chef-d'œuvre de séminaire. Un Père Jésuite de Californie demandait ces jours-ci au Père Recteur : « A quoi servait donc cette maison avant que vous l'achetiez ? C'était un hôtel ? » Le style chinois ne comportant pas de persiennes, les professeurs sont obligés de fermer la fenêtre de leur chambre, quand la pluie est chassée du midi. Et en été, que faire ? Si j'ai bien retenu les chiffres, il y a 45 séminaristes venant de toutes les missions du Kouangtong.

Après avoir pris une collation offerte bien aimablement par le P. Recteur, nous retraversâmes le petit bras de mer pour aller en face visiter l'École

industrielle des Pères Salésiens. Si nous avons trouvé le séminaire vide de ses élèves, partis en promenade, ici, la ruche bourdonnait, et quelle ruche ! La maison aurait-elle résisté, si elle n'avait été en ciment armé ? Quelle ovation nous fut faite, à l'invitation du Père Supérieur, dans ce réfectoire où des centaines d'enfants prenaient leur goûter. Quelle vie ! Je trouvai là trois de mes diocésains, originaires de Wenchow ; comment y sont-ils venus ? Le bon Père Supérieur nous donna quelques renseignements sur la construction de la maison. Le terrain fut concédé gratuitement par le Gouvernement de Hongkong alors qu'une maison de commerce lui offrait 250.000 dollars pour son acquisition. Et les bâtiments ont été édifiés par un groupe de commerçants chinois sans qu'il en coûtât une sapèque à l'Institut salésien. Saint Jean Bosco continue son œuvre et les pauvres sont les préférés de la Providence.

Le soir, Mgr Deswazière rentrait à son tour à Nazareth, parti un jour après nous, il avait gagné 16 heures sur le temps que nous avons mis.

### *Macao*

Ayant à passer quelques jours à Hongkong, j'avais dans mes projets la visite de Macao. Je partis le vendredi avec le P. Cuenot par le bateau de 8 heures. A l'embouchure de la Rivière des perles, nous fûmes secoués comme nous ne l'avions pas été entre Manille et Hongkong ; malgré cela, à 11 h., le *Kingshan* était au ponton à Macao. Notre intention était d'abord de visiter la ville, puis d'aller vers les 2 heures présenter nos hommages à Mgr Nunez, que nous avons rencontré à Manille et, par mesure de précaution, nous prenons notre repas à bord quand un ecclésiastique se présenta. Envoyé par Monseigneur, il avait mission

de nous faire voir la ville et puis de nous conduire déjeuner avec Son Excellence. Agréablement surpris, je demandai à ce prêtre comment Monseigneur me savait à bord, car je ne l'avais pas averti de mon voyage, étant donné l'incertitude où j'étais auparavant quant au jour où je le ferais. J'appris alors qu'une dame portugaise, retournant de Manille et rentrée la veille avec Monseigneur, lui avait dit que je pensais venir ce vendredi. Je suis sûr que, comme moi, vous apprécierez la délicatesse de Mgr Nunez.

Nous pûmes ainsi rapidement faire en auto le tour de la ville, admirer son panorama et quelques endroits historiques. Mais quelle déception ! Presque plus rien ne reste de l'ancien Macao, détruit et redétruit par les tremblements de terre et les incendies, peut-être aussi par un goût exagéré d'urbanisme moderne. Plus de souvenirs de nos confrères, des Filles de la Charité qui y ont vécu. On m'avait averti de ces disparitions, mais je ne voulais pas y croire. A midi et demi, nous étions chez Monseigneur qui nous reçut avec l'amabilité qui charme tous ceux qui le connaissent. Son Excellence après le repas voulut nous conduire finir nos visites, et enfin je pus retrouver un vestige de nos confrères. Le Séminaire St Joseph existe encore. Construit et dirigé par les Jésuites, il vit ensuite les Lazaristes qui terminèrent le dôme de la chapelle. C'est là que je trouvai la tombe d'un confrère, administrateur de Péking, Mgr Pirez Pereira, et celle de M. Gonçalves, le sinologue connu. Mais pas de traces de la tombe de Mgr Rameaux, décédé à Macao le 14 juillet 1845. Je ne regrette pas cependant le voyage, la déception fut si bien tempérée par l'exquise délicatesse de Mgr Nunez. A 7 h. et quart nous fûmes de retour à Nazareth après avoir bien dansé devant la rivière de Canton,

*La léproserie de Sheklung*

Le lendemain, Mgr Deswazière et moi, nous partions pour Sheklung, sur la route de Canton. Je désirais faire ce voyage par affection pour mon vieil ami qui, 17 ans durant, fut l'aumônier et le père des lépreux, et par intérêt aussi pour cette œuvre admirable. Parti de Kowlong à 8 h. et demie, le train nous déposait vers 10 h. et demie à la gare de Sheklung où nous attendait le P. Marsigny, aumônier de la léproserie. Avec nous avait voyagé le P. Biotteau qui devait y prêcher la retraite des religieuses. Sheklung se trouve sur la Rivière de l'Est, au commencement de la partie orientale du delta de la Rivière de Canton. Une barque dirigée par les lépreux nous amena en une heure à la petite île où se trouve le lazaret. La réception fut chaude, les pé-tards ne manquèrent pas et du premier coup je fus charmé. Je m'attendais à trouver des gens déprimés; et c'était la joie que je voyais sur les visages boursoufflés de ces braves gens. Mon admiration augmenta après le déjeuner. D'abord, visite aux religieuses; et là j'apprends que les 3 sœurs de l'Immaculée Conception d'*Outrement* (Canada) et la sœur chinoise qui ont le soin des femmes et de l'infirmerie des hommes sont au poste depuis 24 ans, qu'en 1913 elles arrivèrent quatre et qu'elles sont encore là toutes les quatre. Quel exemple de dévouement, de persévérance et de bonne entente ! et quelle récompense les attend au ciel !

La léproserie a pour le moment 648 malades des deux sexes ; elle est divisée en deux villages. Au près de la résidence de l'aumônier, on trouve la chapelle et les maisons des hommes. A cinq minutes de là, le village des lépreuses s'étend sur le côté de leur chapelle et du couvent des religieuses. En quit-

tant celles-ci, nous visitâmes ce quartier des femmes. Quel bonheur sur leur visage à la vue de leur ancien aumônier, ce n'était pas « Monseigneur » qu'elles l'appelaient, mais « Père » tout comme autrefois. Et les pétards disaient la joie commune. Vous saurez que les lépreux ont une coopérative où ils peuvent acheter de tout à bon compte, et justement les rayons de pétard avaient été regarnis à l'occasion du nouvel an.

C'est le cœur navré de la vue de ces infirmités et pourtant consolé de la joie aperçue sur les visages, que je m'installai prudemment dans la nacelle manœuvrée par un lépreux pour me conduire à l'autre rive. Un seul passager pouvait y prendre place et c'est au second voyage que Mgr Deswazière vint me rejoindre pour faire à pied la route d'une heure jusqu'à la gare. Vous devinez le sujet de nos conversations le long du chemin : Monseigneur avait le cœur gros à la pensée de ces lépreux qu'il aime tant et qu'il a dû quitter à la voix du Pape, mais ce cœur aussi aimait à me parler de l'histoire de la léproserie et de tout ce qu'il y avait laissé.

#### *Nazareth et Béthanie*

A 9 h. et demie nous étions de retour à Nazareth après avoir admiré la vue magnifique de Hongkong resplendissant, jusqu'au sommet de son pic, de milliers et milliers de points lumineux.

Le *Tjikembang* était allé s'ancrer à l'autre extrémité de *Victoria* pour y décharger du sucre apporté de Java. C'est là que je dus me rendre en autobus et en tramway, ce matin du dimanche 14 février, pour prendre ma soutane d'hiver. J'avais gardé jusqu'ici ma soutane légère, mais le vent froid me faisait rappler que nous n'étions plus à Manille. Puis je revins en pleine ville pour traverser la baie et me rendre

tout au fond de Kow-long visiter les Petites Sœurs des Pauvres. J'en eus pour toute la matinée et ce n'est qu'à 12 h. et quart que je rentrai à Nazareth pour aller déjeuner à Béthanie avec le R. P. Robert, Supérieur général des Missions Etrangères de Paris.

Nazareth est une maison de travail et de prière. Les Pères qui sont là mènent une vie de Bénédictins. Leur imprimerie est renommée même en dehors de l'Extrême-Orient, elle a publié des ouvrages de première valeur sous la direction de missionnaires qui parfois en étaient les auteurs. Mais aussi une bonne partie de la journée est consacrée par eux à la prière commune et publique pour leur Société et en son nom. Excellente idée qui attire sur les œuvres les grâces divines qui les fécondent de la manière que nous savons. En face, de l'autre côté de la route, c'est la maison de souffrance mais aussi de repos et de consolation. Dans un site délicieux, en face de la mer, elle permet aux invalides des combats apostoliques de se refaire une meilleure santé ou d'attendre dans la paix le jour de la récompense. Le P. Robert, de passage à Hongkong, avait voulu réunir une fois tous les missionnaires de la Société qui s'y trouvaient, et il avait eu la délicate pensée de choisir pour cela Béthanie, afin de faire participer à la fête de famille ceux qui n'auraient pu se rendre ailleurs. Et l'on eut la bonté de m'inviter à ces agapes familiales. J'arrivai un peu en retard mais trouvai ma place réservée au milieu de 6 évêques et d'une vingtaine de prêtres.

Mgr Reynaud, dans son voyage à Manille ayant rencontré à Hongkong, le P. Robert, après plusieurs années de séparation, écrivait dans *le Petit Messager*, 1913, page 338 : « Le cœur n'a pas changé et

l'esprit n'a rien perdu de sa finesse. Il a assez de l'un et de l'autre pour tout le monde et on gagne toujours à le fréquenter. Depuis 1913 d'autres années ont passé et dans un petit toast à la fin du repas le P. Robert me fit bien voir que rien n'était changé en lui. Avec quelle finesse et quelle simplicité il rappela ses amicales relations avec Mgr Reynaud, le frère Barrière et la mission de Ningpo. Je devais une réponse et fus heureux de lui dire qu'à Ningpo on n'avait rien oublié de tout cela, surtout du secours apporté vaillamment dans les luttes soutenues par mon prédécesseur.

A la Procure de Hongkong, les chambres se vidaient ce soir-là. Aussi, le P. Vircondelet, Procureur général des Missions Etrangères en Extrême-Orient, voulut m'avoir chez lui pour la dernière nuit. Je fis donc mes adieux au cher Mgr Deswazière, non sans émotion, il avait été si bon pendant ces quelques jours et je m'étais senti tout à fait chez moi dans sa maison. La peine de la séparation fut un peu diminuée à la pensée que je pourrai lui rendre cette affection quand il passera chez nous à son retour de la visite canonique qu'il doit faire au Setchuen au nom du Père Robert.

### *Enfin Shanghai*

Le lundi 15 février, à 9 h. un quart, le « *Tjikembang* » quittait son mouillage en face de la Raffinerie Tai-Koo, à l'entrée du port, pour remonter, vers le nord-nord-est, le long des côtes de Chine. A bord on avait maintenant hâte d'être à Shanghai ; la petite surface qui servait de pont voyait les passagers les uns sur les autres, l'entrain en était diminué ; pourtant, la mer était moins dure qu'entre Manille et Hongkong. L'escale d'Amoy remit un peu

de vie, le bateau fit le tour de l'île Koulangzu pour prendre son mouillage au même endroit qu'à l'aller. Descente à terre, visite au Consulat de France et retour pour déjeuner, à 1 h. et demie, enfin départ.

A midi, le lendemain, nous étions en face de Pingyang et de Juian, mais impossible de distinguer clairement les côtes, nous étions trop au large. A tous ceux de Wenchow, j'envoyai mon affectueux bonjour, c'était hélas ! sans la radio et mon salut fut silencieux de part et d'autre, mais non ma prière cependant. Enfin, trois semaines après le départ, le jeudi 18 février 1937, on reconnut de grand matin les dernières îles des *Saddles* et le phare de Gutzlaff, mais ce fut pour exécuter des ronds pendant 2 heures. L'eau n'était pas assez haute pour notre vapeur à la barre du Yangtzekiang. Les espoirs d'arriver vers midi, qui avaient percé quelque temps, s'évanouirent quand le commandant nous eût dit qu'on ne serait au mouillage de Shanghai qu'à 4 heures. Ce fut cependant une consolation, car la veille, on avait affiché que l'arrivée aurait lieu à 5 heures. L'impression dans la rivière Hoangpou fut froide, la route de Wousong à Shanghai ne nous offrait à la vue que des arbres dépouillés de toute feuille alors que l'avant-veille Amoy nous avait réjoui par ses fleurs dans les jardins et même sur les arbres. Nous retrouvons l'hiver, mais nous gardons au cœur le souvenir des journées de Manille, chaudes au point de vue spirituel et réconfortantes.

En finissant ces notes, je lis dans le *Journal de Shanghai* un télégramme de Canton, du 6 mars : « La propagation de la lèpre au Kouangtong a poussé les autorités provinciales à prendre des mesures sévères pour combattre la maladie. Les lépreux qui étaient jusqu'ici en liberté et qui constituaient une

menace pour le public sont rassemblés, et on les tue, ou on les envoie dans les léproseries. Depuis quelques jours, 25 lépreux ont été arrêtés à Sanchoei et 12 d'entre eux, dont des femmes, ont été exécutés. — REUTER. »

Sans approuver aucunement une telle mesure qui n'est pas appliquée pour la première fois, il faut dire que dans la seule province du Kouangtong on compte dans les 50.000 lépreux et que le goût de la liberté leur fait chercher tous les moyens d'éviter l'internement. D'autre part on me disait que la lèpre n'est pas aussi contagieuse que la tuberculose. Ah si tous ces malheureux pouvaient trouver un asile comme celui de Sheklung !

Note. Depuis que cet article est écrit, plusieurs fois les journaux ont annoncé des exécutions de lépreux dans la Province de Kouangtong.

André DEFEBVRE.

---

DEUX LETTRES  
DU BIENHEUREUX LOUIS-JOSEPH FRANÇOIS  
22 décembre 1790 et 17 juillet 1792

*Monsieur le Chanoine François, supérieur du collège de Douai, petit-neveu du Bienheureux, nous a remis la photographie de deux lettres précieuses de son grand oncle, dont les originaux sont gardés précieusement, dans la famille, comme des reliques.*

*La première, datée du 22 décembre 1790, nous donne, sur l'état de l'Eglise de France, des détails intéressants :*

*1° A la fin de 1790, la Congrégation de la Mission, congrégation séculière, jouit encore de ses biens. La lettre confirme ce qui est relevé dans la vie du Bienheureux Pierre-René Rogue qui luita à Vannes jusqu'à la fin pour faire reconnaître les droits du Séminaire.*

*2° Les privations et la misère sont grandes à Paris, beaucoup, du fait de la fuite, dans les pays étrangers, des riches : lisons des émigrés.*

*3° Il ne reste au Séminaire Saint-Firmin que six séminaristes, et force a été pour pouvoir vivre, de diminuer le nombre*

des domestiques et même des directeurs. Seuls s'y trouvent, à la fin de 1790, pour garder la maison, M. François, supérieur et M. Boulangier, économe.

4° Le serment de fidélité à la Constitution civile du Clergé donne beaucoup d'inquiétude. On parle de l'imposer aux prêtres, et les prêtres ne peuvent le prêter. Le Bienheureux, à la veille de prendre la plume, est net et précis sur ce point capital.

5° A ce moment, fin de 1790, on ne prévoit pas de vexation particulière contre les Filles de la Charité. Evidemment, celles-ci se dévouent partout aux malades, aux enfants, aux pauvres, sans s'occuper en rien de politique, et nul ne peut prévoir à ce moment ce qui arrivera très vite.

La seconde lettre est du 17 juillet 1792. Le Bienheureux, depuis deux ans, tient vaillamment la plume en Apologiste et en Confesseur de la foi. Il a écrit cette lettre à la première nouvelle de la mort de son père, arrivée six jours auparavant. Il y exprime en termes émus sa douleur profonde, il console sa mère, son frère et sa sœur par des considérations très élevées, il donne moins de renseignements d'ordre général que dans la première lettre.

1° Il dit ne pouvoir aller à Busigny, pour une réunion de famille, le voyage difficile en lui-même n'est pas nécessaire. C'est le prêtre, l'homme surnaturel qui parle. Depuis deux ans, il se tient vaillamment sur la brèche pour Dieu, pour l'Eglise, pour les prêtres, il ne veut pas s'éloigner, même un instant.

2° Il déclare aux siens qu'il ne leur sera jamais à charge et il leur demande de bien garder à leur tête pour le temporel, leur mère vénérée.

3° Il se félicite de ce que son père a, jusqu'au bout, refusé de communiquer au spirituel avec les intrus et les faux pasteurs. Il est vrai, il n'a pu recevoir les derniers sacrements des ministres catholiques absents, mais il est mort dans le sein de l'Eglise catholique, c'est le principal. L'homme de foi, l'apologiste, le martyr qui va verser son sang dans deux mois, se révèle ici tout entier : Dieu, l'Eglise, les âmes, voilà son objectif.

Ces deux lettres nous révèlent le Bienheureux, tel qu'il nous apparaît dans sa belle vie : prêtre rempli d'un grand esprit de foi, apologiste précis dans son enseignement, vivant de ce qu'il enseigne, prêt au martyr et au dernier sacrifice : il n'a plus que deux mois à vivre.

L. MISERMONT, C.M.

Mon très cher Père et ma très chère Mère,

Il n'y a encore rien de décidé sur notre compte, ainsi nous jouissons toujours de notre état, comme nous en avons joui jusqu'ici. Paris est assez tranquille, mais tout le monde y crie misère ; elle augmente encore tous les jours, par la fuite des riches dans les pays étrangers. Si cela continue, bientôt nous ne verrons plus que des malheureux et des pauvres. Quoique nous soyons conservés, nous n'en sommes pas plus

à notre aise dans la maison que j'habite, nous ne nous sou-  
tenons guère que par le grand nombre de séminaristes ; pour  
le moment, nous n'en avons plus que six. En conséquence,  
nous avons diminué le nombre des directeurs et des domesti-  
ques, en demeurant sur l'ancien pied, il nous était im-  
possible de subsister. Il ne reste plus que M. Boulanger avec  
moi, avec de l'économie nous nous tirerons d'affaire. Nous  
avons eu beaucoup d'inquiétude à l'occasion du nouveau ser-  
ment que l'on parlait d'exiger du clergé, et que le clergé ne  
peut prêter en conscience et sans trahir les intérêts de la reli-  
gion, la fureur s'est un peu ralentie. Il paraît que l'on en de-  
meurera là, jusqu'à ce que la réponse du Pape soit arrivée.  
Les Sœurs de la Charité seront sûrement conservées telles  
qu'elles sont et sous le même régime. Il paraît que ma Sœur  
se plaît à Douai, je souhaite que cela continue. Mes frères  
m'ont écrit il y a environ trois semaines, l'un et l'autre me  
paraissent fort contents de leur sort. Je ne le suis pas moins  
de savoir que mon Père a quitté la municipalité, il n'en sera  
que plus heureux et plus tranquille à tous égards. Je sais  
aussi bon gré à ma Sœur Elisabeth d'avoir entiè-  
rement renoncé à une inclination qui me paraissait déplacée  
sous tous les rapports. Je suppose que mon frère Pierre fait  
toujours votre consolation. Je vous souhaite à tous une heu-  
reuse année et des jours tranquilles. Présentez aussi, je vous  
prie, les mêmes souhaits à Monsieur le Curé et à Mademoi-  
selle sa Sœur. Je suis avec le plus respectueux dévouement,  
mon très cher Père et ma très chère Mère, Votre très humble  
et tout dévoué fils.

Paris, 22 décembre 1790.

François.

---

Ma très chère Mère, mon très cher frère et ma chère sœur,

Comment pourrais-je ne pas mêler mes larmes aux vôtres,  
dans la perte commune qui nous afflige, je suis arrivé hier au  
soir de Saint-Cyr, ce n'est qu'après souper que l'on m'a re-  
mis la lettre qui m'annonce la triste nouvelle de notre perte ;  
je conçois toute l'étendue de votre douleur, au nom de Dieu,  
tâchez que ce soit la seule pour le moment ; employez tout  
pour nous conserver notre bonne mère, songez qu'elle nous  
reste seule, et qu'elle doit désormais concentrer toutes nos affec-  
tions, nos soins et nos respects. Rappelons-nous ce qu'ils ont  
fait pour nous l'un et l'autre ; c'est à eux que nous devons  
tout, ils se sont dans tous les temps sacrifiés pour nous, un  
père et une mère de ce caractère sont un trésor bien rare.  
Je vais offrir dans le moment le saint sacrifice pour ce digne  
père, je le recommanderai aux prières des communautés et de  
toutes les bonnes âmes avec lesquelles je suis en rapport ;  
soyez persuadé qu'il ne manquera d'aucun secours à cet égard.  
Vous avez dû recevoir une de mes lettres de même date  
que la vôtre ; je ne puis que répéter ce que je vous disais alors,  
il m'est absolument impossible d'entreprendre le voyage du  
pays dans ces circonstances ; au reste, je ne vois rien qui

nécessite ce voyage, que le désir de nous réunir dans ces moments douloureux ; car, pour les affaires de la maison, il ne faut absolument rien y changer ; il faut que tout se fasse comme auparavant sous l'autorité de notre digne mère. Quoiqu'il puisse arriver, soyez persuadé que je ne vous serai jamais à charge et si je désire quelque chose, c'est de pouvoir augmenter votre bien-être, mais souvenons-nous que nous serons toujours riches, tant que nous aurons le bon Dieu pour nous. Je me console de ce que vous me dites de l'attachement que notre cher défunt a conservé jusqu'au dernier moment à la Religion catholique et de son refus persévérant de communiquer spirituellement avec les intrus et les faux pasteurs. La vivacité de sa foi aura suppléé, devant Dieu, aux derniers secours de la religion qui n'ont pu lui être procurés par les ministres catholiques. Je vous sais un gré infini de l'envoi que vous m'avez fait, ce sont des restes précieux, c'est un envoi que je conserverai jusqu'à la mort. J'écris par le même courrier à notre frère Jacques. Je vous embrasse tous les trois et suis de toute mon âme,

Ma mère, mon frère et ma sœur,

Votre fils, votre frère : François.

Paris, ce 17 juillet.

Je vous en conjure, écrivez-moi où vous en êtes dès que vous serez un peu plus tranquilles.

---

## ACTES DU SAINT-SIÈGE

---

*Bulle d'érection du diocèse de Cuttak (1<sup>er</sup> juin 1937)*

Propag. 2517/37

PIUS EPISCOPUS  
SERVUS SERVORUM DEI AD PERPETUAM REI  
MEMORIAM

Si catholicum nomen in quavis sui juris Missione, in Indiis Orientalibus extante, felicius, Deo favente, succreverit, Apostolica Sedes Missionem illam solet in dicecesim evehere et constituere, praesertim quum id peculiaria locorum rerumque adjuncta exigere videantur. Jamvero cum Missio sui juris de Cuttack, Apostolicis sub Annulo Piscatoris Litteris die duodevicesima mensis Julii anno millesimo nongentesimo vicesimo octavo datis ex sejuncto Dicecesis Vizagapatamensis territorie a Nobis erecta, non mediocrem, tum ob conspicuum christi fidelium numerum tum ob praeclara religionis opera, postremis hisce annis profectum fecerit, venerabilis Frater Leo Petrus Kierkels, Archiepiscopus titularis Salaminensis et in Indiis Orientalibus Delegatus Apostolicus, enixas Nobis pre-

ces obtulit ut Missio illa in dioecesim constitueretur. Nos vero, conlatis consiliis cum venerabilibus Fratribus S. R. E. Cardinalibus christiano nomini propagando praepositis, re mature pensata, praefatis precibus annuere decrevimus. Quare suppleto quatenus opus sit, quorum intersit, vel eorum qui sua interesse praesumant consensu, de Apostolicae potestatis Nostrae plenitudine, Missionem *sui juris* de Cuttack in dioecesim evehimus et erigimus, eamque *Cuttackensem* nuncupandam volumus ac decernimus; Episcopi autem sedem in urbe *Cuttack*, in quam gubernii civilis de Cuttack sedes nunc translata est, constituimus et cathedram episcopalem in Ecclesia SS. Rosarii ibidem extante figimus, quam proinde ad ecclesiae cathedralis gradum et dignitatem extollimus cum omnibus juribus et privilegiis, honoribus et praerogativis, quibus ceterae cathedrales jure communi fruuntur et cum omnibus pariter adnexis oneribus et obligationibus. Nova autem haec dioecesis *Cuttackensis* eosdem habeat fines, quos hucusque habuit Missio de *Cuttack* illamque suffraganeam constituimus Metropolitanae Ecclesiae Madraspolitanae, atque pro ejus pro tempore Episcopo metropolitico juri Archiepiscopi Madraspolitani subjicimus. Hisce insuper pro tempore Antistibus jura omnia, honores, insignia, favores, gratias, potestates et privilegia tribuimus, quibus ceteri per orbem Episcopi gaudent, eosque omnibus item oneribus et obligationibus adstringimus, quibus ceteri adstringuntur. Cum autem Missio de Cuttack apostolicis sodalium curis Congregationis Missionis hucusque commissa fuerit, dioecesis quoque *Cuttackensis* eidem Congregationi, ad Nostrum tamen et Sedis Apostolicae beneplacitum, posthac concedita manebit. Cum vere praesentis temporis adjuncta haud permittant, quominus in nova ista diocesi Canonorum Capitulum cathedrale modo erigetur, indulgemus ut ad juris tramitem pro canonicis consultores dioecesani interim constituantur. Quod attinet autem ad hujus dioeceseos *Cuttackensis* regimen et administrationem, ad Vicarii Capitularis seu Administratoris, sede vacante, electionem, ad clericorum et fidelium jura et onera aliaque hujusmodi, servanda jubemus quae sacri canones praescribunt. Praesentes autem Litteras et eis contenta quaecumque etiam ex eo quod quilibet quorum intersit qui sua interesse praesumant, auditi non fuerint ac praemissis non consenserint, etiam si expressa, specifica et individua mentione digni sint, nullo unquam tempore de subreptionis, vel obreptionis aut nullitatis vitio, seu intentionis Nostrae, vel quolibet alio, licet substantiali et inexcogitato defectu, notari, impugnari vel in controversiam vocari posse; sed eas, tanquam ex certa scientia ac potestatis plenitudine factas et emanatas, perpetuo validas existere et fore, suosque plenarios et integros effectus sortiri et obtinere atque ab omnibus ad quos spectat inviolabiliter observari debere; et, si secus super his a quocumque, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter contigerit attentari, irritum prorsus et inane esse et fore volumus et decernimus. Statuimus denique ut harum Litterarum transumptis, etiam impressis, manu tamen alicujus notarii publici subscriptis ac sigillo alicujus viri in ecclesiastica dignitate vel officio cons-

tituti munitis, eadem prorsus tribuatur fides, quae hisce Litteris tribueretur, si ipsaemet exhibitae vel ostensae forent. Non obstantibus, quatenus opus sit, regulis in synodalibus, provincialibus, generalibus, universalibusque Conciliis editis, specialibus vel generalibus constitutionibus et ordinationibus apostolicis et quibusvis aliis Romanorum Pontificum, Praedecessorum Nostrorum, dispositionibus ceterisque contrariis quibuscumque, etiam speciali mentione dignis. Nemini autem hanc paginem eversionis, erectionis, constitutionis, concessionis, statuti, derogationis, mandati et voluntatis Nostrae infringere vel ei contraire liceat. Si quis vero, ausu temerario, hoc attentare praesumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac beatorum Apostolorum Petri et Pauli se noverit incursum.

Datum ex Arce Gandulphi, anno Domini millesimo nongentesimo trigesimo septimo, die prima mensis Junii, Pontificatus Nostri anno sexdecimo.

fr. Thomas Pius O. P. Card. Boggiani,

Cancellarius S. R. E.

Petrus Card. Fumasoni-Biendi

Praefectus S. Cognis « de Propaganda Fide »

Alfonsus Carinci, Prot. Ap.

Franciscus Hannibal Ferreti, Prot. Ap.

Can. Alfridus Liberati

Canc. Apost. Adjutor a studiis.

Expedita die decima nona Junii anno « sexdecimo »

Alfridus Marini Plumbator.

Dominicus Francini Script. Aplicus.

Reg. in Canc. Ap. — Vol. LVII, Numero 20. Aloisius Trusardi.

---

*Suppression du Vicariat apostolique d'Abyssinie ; érection des Préfectures apostoliques de Gondar, du Tigré, de Dessié ; annexion de la Dancatie au Vicariat apostolique d'Erythrée.*

Vicariatus apostolicus Abyssiniae supprimitur et novae ex illo praefecturae Apostolicae eriguntur, videlicet de *Gondar*, de *Tigrai* et de *Dessié*, territorium insuper *Dancatiae* regionis vicariatus Apostolico Erythrae adnectitur.

## PIUS EPISCOPUS

Servus servorum Dei

ad perpetuam rei memoriam

Quo in Aethiopiae regionibus catholicae fidei propagationi et spirituali christifidelium illic degentium regimini facilius ac salubrius consuli possit, Apostolicae Sedi opportunum visum est vel Missiones inibi existentes aliter circumscribere vel novas

constituere, si novis nunc locorum rerumque adiunctis id melius respondere videatur. Quapropter, de venerabilium Fratrum Nostrorum S. R. E. Cardinalium, peculiari Pontificiae Commissioni ad catholicas Missiones in novum ordinem in Aethiopia redigendas praepositorum consulto, omnibus mature perpensis, certa scientia, de apostolicae potestatis plenitudine, suppleto, quatenus opus sit, quorum intersit, vel eorum qui sua interesse praesumant consensu, Vicariatum Apostolicum Abyssinae, anno millesimo octingentesimo quadragésimo septimo erectum, supprimendum statuimus ac tenore praesentium supprimimus et abolemus, eiusque territorium, Dancalia regione excepta, quam Vicariatui Apostolico Erythrae iisdem hisce Litteris, adnectimus, in tres partes dividimus et exinde tres Praefecturas Apostolicas erigimus et constituimus, videlicet de *Gondar*, de *Tigrai* et de *Dessié*, quas ita nominandas volumus ac decernimus. Praefectura Apostolica de *Gondar* regionem amplectetur, quae Commissariatuum civilium de *Gondar*, *Semien*, *Goggiam* et *Beghemeder* limitibus circumscribitur; eamque Congregationi Filiorum a SS. Corde Iesu civitatis Veronensis concedimus, atque Praefecti Apostolici sedem in urbe *Gondar* statuimus. Praefectura Apostolica de *Tigrai* regiones amplectetur, quae sub *Tigrai* nomine veniunt, eosdemque fines habebit ac Commissariatus civiles, simul sumpti, qui a locis *Aduae*, *Makallé*, *Adigrat*, *Abbi Addi* et *Alomata* appellantur; eamque Congregationis Missionis curis concedimus et Praefecti Apostolici sedem in urbe *Adigrat* statuimus. Praefectura Apostolica de *Dessié* regionem amplectetur, quae Commissariatuum civilium ab *Uollo* et *Debra*, *Brehan* nuncupatorum limitibus circumscribitur, eamque incliti Fratrum Minorum Ordinis curis concedimus et Praefecti Apostolici sedem in urbe *Dessié* statuimus. Novis igitur tribus istis Praefecturis Apostolicis, quas singulas praefatorum Ordinum seu Congregationum curis, ad Nostrum tamen et Sedis Apostolicae beneplacitum, conceditas volumus, earumque Praefectis Apostolicis pro tempore omnia tribuimus iura, privilegia, et potestates, quibus ceterae per orbem Praefecturae Apostolicae et illarum Praesules iure communi fruuntur et gaudent, eosque pariter iisdem adstringimus oneribus et obligationibus, quibus ceteri adstringuntur. Quae omnia, ut supra disposita et constituta, rata ac valida esse volumus et iubemus, contrariis quibuslibet minime obstantibus. Harum vero Litterarum transumptis aut excerptis, etiam impressis, manu tamen alicuius notarii publici subscriptis et sigillo viri in ecclesiastica dignitate vel officio constituti munitis, eandem prorsus volumus haberi fidem, quae hisce Litteris haberetur, si ipsaemet exhibitae vel ostensae forent. Nemini autem hanc paginam suppressionis, dismembrationis, erectionis, constitutionis, commissionis, concessionis, statuti et voluntatis Nostrae infringere vel ei contraire liceat. Si quis autem ausu temerario hoc attentare praesumpserit, indignationem omnipotentis Dei et beatorum Apostolorum Petri et Pauli se noverit incursum.

Datum Romae apud S. Petrum, anno Domini millesimo non-

gentesimo trigesimo septimo, die vigesima quinta mensis martii,  
Pontificatus Nostri anno sexto decimo.

Fr. Th. PIUS, O. P., Card. BOGGIANI  
Cancellarius S. R. E.

EUGENIUS Card. TISSERANT

S. C. pro Eccl. Orient. a Secretis

Alfonsus Carinci, Protonotarius Apostolicus.

Ludovicus Kaas, Protonotarius Apostolicus.

(Acta Apostolicae Sedis, 1937, pages 357-358).

---

*La Chandeleur, les Cendres, la Semaine Sainte*  
dans les Oratoires des Filles de la Charité

Sacra Congregatio Rituum

*Beatissime Pater,*

*Sup. Generalis Congr. Missionis ad pedes S. V. humilime  
provolutus implorat facultem, qua in oratoriis Filiarum Cari-  
tatis, benedictio Candelarum in festo Purificationis B. M. V.  
et Cinerum die prima Quadragesimae, necnon sacrae func-  
tiones Dominicæ Palmarum et Maioris Hebdomadae peragi  
queant iuxta Memoriale Rituum Benedicti Papæ XIII.  
Et Deus, etc...*

Congr. Missionis

Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi speciali-  
ter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa XI, tributis, pre-  
ces remisit prudenti arbitrio Rmi Sup. Gen. Missionis ; ut,  
nomine et auctoritate Sanctæ Sedis, permittat *ad proximum  
quinquennium* sacras suprascriptas Functiones in Oratoriis Fi-  
liarum Caritatis peragi iuxta Memoriale Rituum sa. me Be-  
nediti Papæ XIII iussu editum anno 1725, pro ecclesiis mino-  
ribus ; dummodo certo constet in dictis Oratoriis decori ac  
reverentiæ sacrorum Mysteriorum satis esse consultum.

Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 28 Junii 1937.

A. Carinci, S. R. C. Sec.  
Henricus Daute Subst.

---

*Le troisième triennat de certains supérieurs peut être  
concéde par le Supérieur général de la Mission*

*Beatissime Pater,*

*Procurator Glis Congr. Missionis ad pedes Sanctitatis Ves-  
trae, humillime provolutus implorat prorogationem Rescripti  
diei 28 aprilis 1932, N° 2515-32, qui Superiori Generali facul-*

*las facta est confirmandi ad tertium triennium Superiores localis in casibus specialibus.*

Et Deus, etc.

Vigore facultatum a Ssmo Domino Nostro concessarum, S. Congregatio Negotiis Religiosorum Sodalium praeposita, attentis expositis benigne commisit Remvo Superiori gli ut petitam enunciati indulti prorogationem ad aliud quinquennium pro suo arbitrio et conscientia concedat, servata in reliquis eiusdem indulti forma et tenore,

Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae, die 13 iulii 1937.

Fr. L.-M. Pasetto, Secr.

Henricus Agostini, Adiutor a Studiis.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### REVUE DES REVUES

REVUE D'HISTOIRE DES MISSIONS. — Mars 1937. — *La Mission lazarisite en Perse (Iran)*, par Aristide Châtelet (*suite*, en juin).

Juin. — Joseph Guichard : *Pourquoi Saint Vincent envoya des missionnaires en Barbarie*. — *Les Missions au temps de Napoléon : I. Rapports — Etats de 1802, 1809, 1811*, par Fernand COMBALUZIER.

L'EVANGILE DANS LA VIE. .. Juillet-Août 1937 (pp. 489-500). — J. Guichard. *Saint Vincent de Paul et l'Évangile*.

DIVUS THOMAS. — Juillet-Août 1937. — J. Muscat : *De virtute satisfactoria operum bonorum in ordine ad alios* (Continuatio et finis). — Amedeo Rossi : *Il 2° Congresso tomistico internazionale* (à Rome) 23-28 novembre 1936.

THE IRISH ECCLESIASTICAL RECORD. — Octobre 1936. — *St Vincent de Paul and Cardinal de Berulle*, par Joseph Leonard, pp. 477-488. — Mai 1937. — *St Vincent de Paul pater patriae*, par Joseph Leonard.

TUNJA : BOLETIN DIOCESANO. — Avril-mai 1937 : *La pronunciacion clasica del Latino*, par Alfonso M. Navia.

ANNALEN DER KONGREGATION DER MISSION UND DER BARMHERZIGEN SCHWESTERN. Graz, 1937 : 1. *La Littérature Vincentienne en*

allemand, par Fruhwirth Stefan. Graz : *Le livre de nos défunts* : Franz Bauer (1808-1860). Jean Muhm (1804-1863) ; Roch Turk (1842-1867). — Salzbourg : fr. Pierre Prem (1867-1936 1937 — 2. : Théodore Thiele (1823-1871) ; Antoine Pokocnhile (1943-1872) ; Pierre Nelsen (1817-1876). — *Quelle est notre attitude à nous missionnaires, devant le mouvement liturgique ?* par L. Wagner.

ANNALES DE LA CONGREGACION DE LA MISSION Y DE LAS HIJAS DE LA CARIDAD. — Juin 1937. — *Oviedo*, par Pierre Vargas (suite, en juillet) ; *Ronda*, par Bruno Saiz ; *Barcelone*, par Sœur Montalvo e Guelvencu ; *Avila*, par Henri Albiol ; *Limpias*, par Edouard Ferreiro.

Juillet. — *La situation et la vie en Espagne*, par E. Escribano. — *Londres : Chelsca (Ste-Marie) : ordination de confrères espagnols*, par A. Sanchez. — *Avila : Missions*, par François Lopez.

Août. — *Avila : Chronique de Missions*, par D. Santamaria. — *Barcelone : La maison de Maternité*, par Sœur Montalvo.

ANNALI DELLA MISSIONE — Avril 1937 — *M. Philippe Valentin (1842-1910)*. — *Notes biographiques*, par Ascenzi Pierre. — *Camille Perosino (1876-1937) : Notes biographiques*.

Juin 1937. — *Turin. M. François Milza (1894-1935)*. — *Abysinie*. Lettres de MM. Gerolla, Ferrando, Ferraro.

Août 1937 : *Anzio : Sœur Manetti. — Monfalcone : Missions. Bicentenaire de la canonisation de St Vincent à Florence, Gènes*. — *Espagne : Souvenir* (traduction des Annales espagnoles).

LE BULLETIN CATHOLIQUE DE PEKIN. — Mai-juin-juillet-août 1937.

Juin. — *Notes sur l'origine de quelques chrétientés du Tcheili et de la Tartarie aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles*. — *Au Sud de Pékin*, par le P. Bornet (suite en juillet et août). — *Théodore Pedrini*, par M. Aymard Duvigneau (suite en juillet et août).

L'ECHO DE LA MAISON-MÈRE DES FILLES DE LA CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL. — Juillet 1937. — *À Castel-Gandolfo*, par le T. H. P. Souvay. — *La Fille de la Charité en récréation (suite)* par la T. H. Mère Chaplain. — *En colonie de vacances : Une expérience de 1936*.

Août. — *Préparer son âme à prendre contact avec le pauvre*, par la T. H. M. Chaplain. — *La Fille de la Charité au parloir*, par la T. H. M. Chaplain. — *En colonie de vacances : Une journée-type*.

Septembre. — *Les illusions*, par le R. P. Directeur, M. Cazot. — *La Fille de la Charité au parloir*, par la T. H. M. Chaplain. — *Le Congrès International des Infirmières à Londres*. — *Les dispensaires*. — *Une journée à l'école professionnelle*.

LES MISSIONS DES LAZARISTES ET DES FILLES DE LA CHARITÉ DES PROVINCES DE FRANCE. — Juillet 1937. — *Les Chemins de Damas*, par Michel Cesa. — *Congo Belge : Une précieuse mort*, par Gérard Linclau. — *Madagascar : Toussaint Bourdaise* (1654-1657), par Etienne Canitrot.

AOÛT-SEPTEMBRE. — *Notre Dame de Chine*, par Rémy-Marie Lignier. — *Madagascar : Toussaint Bourdaise, missionnaire à Madagascar* (1654-1657), par Etienne Canitrot.

LE PETIT MESSAGER DE NING-PO. — Mars-avril 1937. — *Notes biographiques sur Sa Grandeur Mgr Paul-Marie Reynaud, Vicaire Apostolique de Ning-Po* (1854-1926), par M. Nestor Boucherie ; Ch. 24. — *Les émeutes de Hai Men*.

Mgr Georges Deymier. Ninghai. Petits faits : Deux morts édifiantes, par D. Dontan. Autour du Congrès eucharistique de Manille, par Mgr Defebvre.

Mai-juin. Ch. 24. — *Les émeutes de Hai Men* (suite). Ch. 25. *Les faits notables de la Mission du Tchekiang depuis 1907 jusqu'à la division du Vicariat*.

ECOS DA PROVINCIA. *Pétropolis*. Anno VI, II, 2. (N° du bicentenaire de la Canonisation de saint Vincent). Double Jubilé de M. Pasquier et de M. Péronille. — *La Canonisation de saint Vincent. La Congrégation de la Mission. Les Filles de la Charité. Le Clergé. Son temps. Frédéric Ozanam. La Congrégation du Saint-Sacrement*.

ECHO DE NOTRE-DAME DE PRIME-COMBE (Mars-avril 1937). N° 64. — *Programme des fêtes jubilaires*. — N°65. *Fêtes jubilaires du 17 mai 1937 : Cinquantenaire du Couronnement de la Vierge*.

MISSIONI ESTERE VINCENZIANE. — Juillet 1937. — *Voyage en Chine* de M. Garlando.

AOÛT. — *Voyage en Chine* de M. Garlando (suite). *Ça et là en Ethiopie*, par M. I. Gerolla.

FREIBURGER KATH. GEMEINDEBLATT N° 29, 1937. (*Pour la fête de Saint Vincent de Paul*), par M. Henri Auer. — *Saint Vincent de Paul, un disciple de la Charité*, par le P. Hyacinthe Hauser O. P.

THEOLOGIE UND GLAUBE (1937, p. 292-302). *Vincenz von Paul, ein Vorbild für Priester und Laien*, par M. Henri Auer.

Article documentaire à l'occasion du bicentenaire de la canonisation de saint Vincent. I. Littérature vinctienne en Allemagne ; Saint Vincent de Paul, trop peu connu, un peu mieux depuis Pierre Coste. Etapes de la vie de saint Vincent. Grandes dates posthumes. II. Le modèle des prêtres : témoignage de Bossuet : sa piété, pauvreté, charité, prudence, humilité. III. Le modèle des laïcs : témoignages de Frédéric Ozanam et du protestant J. Wichern.

CARITAS. 1937 juillet-août, pp. 204-208.

*Le bicentenaire de la canonisation de saint Vincent.*

Le Congrès des Conférences de saint Vincent à Paris, à Porrentruy (Suisse) ; Les Conférences en face de la déchristianisation ; le triduum de Paris, par M. Henri Auer.

DIE CHRISTLICHE FRAC, juillet 1937, pages 211-213. *Le bicentenaire de la canonisation de saint Vincent de Paul*, par M. Henri Auer.

---

## LIVRES.

---

[Joseph] GUICHARD, C. M. *Saint Vincent de Paul esclave à Tunis. Etude historique et critique.* Desclée de Brouwer et C<sup>ie</sup>, 76 bis et 78, rue des Saints-Pères, Paris, 1937, 332 pages, 25 illustrations, documents et cartes hors-texte (14 × 23 cm.).

Incontestablement le récit, écrit à 26 ans par Vincent de Paul, sur sa captivité tunisienne demeure étonnant, parmi toute la correspondance du saint. Le tour prestement enlevé de la narration ; le fond de l'exceptionnelle aventure ; la conservation providentielle de ce précieux autographe (le premier et de quelle valeur !) ; ce témoignage historique qui se dresse seul — tel un bloc erratique — pour expliquer, avec de savoureux détails, quelques mois de la vie de Vincent ; le silence persévérant gardé sur cette geste africaine etc., vraiment tout concourt à faire de cette remarquable pièce un sujet particulièrement délicat à manier, à éclairer, à commenter, à justifier *du dehors*. Jeté dans le grand public, un tel problème d'histoire reste singulièrement scabreux, *crucial* (pour céder au vocabulaire du jour). D'aucuns avec leur ardeur bouillante, à propos de cette lettre, ont conclu radicalement à son peu de valeur en tant que narration *vraie*, tout en la trouvant souverainement *ingénieuse*, intensément *gasconne* etc.

Contre cette interprétation audacieuse et les motifs mis en avant, M. Joseph Guichard vient de dresser tout un intrépide arsenal : en l'espèce un livre de 332 pages, copieusement

illustré et fort heureusement présenté pour l'œil de l'historien.

Trois parties : a. la lettre commentée (l'auteur parle de *critique interne*) ; b. l'examen des témoignages se référant à cette captivité tunisienne, en dehors de la lettre incriminée (M. Guichard intitule cette partie : *Critique externe, arguments nouveaux*), c. la réfutation des objections (*critique des objections*).

La conclusion de ce très estimable travail et des précieux documents adopte pleinement l'interprétation objective de la lettre ; en somme, c'est par d'autres voies, l'attitude prudente de M. Coste. La vénération pour la sincérité de saint Vincent ne nous permet pas, faute de preuves vraiment convaincantes, de le trouver ici en défaut, et dès lors de le dépouiller indûment de cette auréole — ajoutée à tant d'autres, incontestables celles-là — de la captivité.

F. C.

Ces quelques lignes sur le méritoire travail de M. Guichard étaient rédigées quand a paru — sous la plume délicate de M. Paul Renaudin — le compte-rendu suivant (*Vie Catholique*, 28 août 1937). Sous un éclairage diversement nuancé c'est sensiblement le même horizon entrevu de ce délicat problème d'histoire.

F. C.

*Depuis dix ans, la figure du « Grand Saint du Grand Siècle » ne cesse pas d'intéresser les chercheurs et les biographes. Après l'écllosion de Vies qu'a suscitées la publication de ses œuvres par M. Coste, après la définitive biographie de M. Coste lui-même, l'an dernier c'était la thèse de doctorat de M. l'Abbé Deplanque ; le pittoresque récit d'Armand Praviel sur les pirates barbaresques, dans la Grande Aventure. Et voici aujourd'hui une étude serrée, précise, de M. Guichard, C. M. (Saint Vincent de Paul esclave, Desclée, 362 p. 25 illustrations, 30 fr.) sur un seul épisode de la vie du saint, la captivité à Tunis, de 1606 à 1608.*

*Mérite-t-il, cet épisode contesté comme on sait, une si longue critique ?*

*Du point de vue psychologique, mon Dieu ! non. Il n'est pas un tournant de la vie du Saint, il ne constitue ni une « conversion », ni un pas décisif. Du point de vue historique non plus. Que Vincent ait été ou non réellement captif là-bas, il n'en aurait pas moins envoyé plus tard, ses missionnaires chez les Barbaresques, après les avoir envoyés aux galériens de Marseille. Qu'il ait inventé ou non un roman pour couvrir d'un alibi deux années douteuses de sa vie de jeune homme, c'est sans importance pour son œuvre, et même pour sa figure.*

*Mais il faut avouer que le mystère qui enveloppe cette grande lettre à M. de Comet, cette lettre qu'il supplia plus tard qu'on lui rendit pour la détruire, reste irritant. On a élucidé presque tous les autres points obscurs de sa vie, on*

a rayé quelques légendes que les premiers biographes avaient mises en crédit, vraiment sans utilité ; cette figure si humaine en pleine lumière ce beau saint si clair et si français est devant nous sans ombres : et voici que des chercheurs (récemment encore P. Grandhamp et le R. P. Debongnie), viennent nous dire : la lettre à Comet n'est que l'histoire inventée d'un esclavage. Aucun autre témoignage ne la confirme. Testis unus testis nullus.

On comprend fort bien qu'un autre chercheur se soit levé pour examiner les arguments des détracteurs, dégonfler les uns, réduire les autres à peu de chose, et venger la véracité du bon M. Vincent. M. Guichard a fait de la bonne besogne.

Dirai-je qu'elle est absolument convaincante ? Je n'oserais. Une critique interne, minutieuse, de la lettre, montre bien qu'elle ne contient ni invraisemblances ni faussetés. Au contraire, toutes sortes de données historiques encadrent et appuient les divers dires du narrateur. Là-dessus, M. Guichard me semble avoir gain de cause. Pour la critique externe, les arguments présentés par lui sont un peu minces, pris isolément, ou fragiles ; mais leur faisceau n'est pas sans portée. Enfin M. Guichard a raison de dire que, lorsque la captivité de Vincent de Paul a été suspectée, puis niée, en 1928, on ne s'est appuyé sur aucun document nouveau. L'affirmation n'a de valeur que celle des raisonnements, des déductions personnelles sur lesquelles elle repose. Et quelques-unes sont clairement sans valeur. La riposte, ici, est à la fois courtoise et pertinente.

Il n'en reste pas moins que, sur ce mystère, plane toujours le terrible, l'inexplicable silence de Vincent de Paul, tout au long de sa vie. Silence qu'il a confirmé, scellé, par son geste désespéré pour rattraper la lettre. Je ne reprendrai pas le testis unus, mais je dirai que ce témoin s'est en quelque sorte récusé lui-même. Et pourquoi ? Les uns — dont M. Guichard — disent : par humilité, pour cacher les belles actions qu'il avait faites là-bas, la conversion du renégat, etc... Mais d'autres, avec autant de vraisemblance, disent : pour jeter un voile sur ses expériences d'alchimie, ses vaines curiosités, les tours de magie qu'il recommence à Rome devant le Légat. La seconde explication paraît bien mince. Ce n'était pas tours pendables, même pour un homme devenu saint. Et la première ne l'est guère moins. Nul ne conteste l'abîme d'humilité que fut M. Vincent ; mais avoir converti quelques musulmans ou renégats ne constituait pas de si hauts faits, surtout s'il les confiait à ses prêtres qu'il envoyait là-bas : c'était au contraire leur montrer, de par l'expérience qu'il en avait, le bon travail qu'ils pourraient faire chez les Turcs. On a beau scruter le silence du saint, on n'arrive pas à en justifier les raisons, ni à comprendre qu'il ait voulu détruire à tout prix cette maudite lettre, au lieu d'en tirer non point vanité, certes, mais argument, — si vraiment elle contenait des faits réels.

Je dirais donc volontiers, simplement : tant qu'un document n'est pas venu prouver que la lettre à Comet ne fut qu'une

galéjade de jeune gascon, l'hypothèse reste illégitime — une bravade d'érudits. — Il n'y aurait pas de quoi démolir un saint, d'ailleurs ; et la jeunesse de beaucoup d'entre eux en a vu d'autres, n'est-ce pas ? Mais c'est le bon M. Vincent lui-même qui a créé le mystère autour de cette affaire ; eh ! bien, respectons-le, même si cela nous chagrine...

MISERMONT Lucien, C. M. *Le Bienheureux Pierre-René Rogue*. Paris, Gabalda et C<sup>ie</sup>, 1937, XVI-288 p. (16,5 × 25 cm.), 5 gravures hors-texte.

La plume vaillante de M. Lucien Misermont, qui nous a donné déjà tant de beaux et solides ouvrages, ne croit pas encore avoir droit à un repos pourtant bien mérité. Depuis la béatification du Bienheureux Rogue, on s'interrogeait pour savoir qui, parmi les historiens et les littérateurs de la Compagnie, assumerait la tâche de nous donner une biographie nouvelle de notre saint confrère, dont la figure attachante, la vie toute de dévouement, couronnée par le martyre généreusement accepté, semblaient bien propres à exalter l'enthousiasme générateur de belles œuvres... littéraires. Le travail de M. Brétaudeau était là, inattaquable pour le fond historique et pour la forme, mais après tout, on ne pouvait pas, on ne devait pas, le croire définitif. C'est M. Misermont, que nous devons remercier de nous avoir fourni la « Vie » que nous attendions. Les qualités de cette œuvre sont celles qui, d'ordinaire, donnent tant de valeur aux travaux de notre confrère et assurent leur succès : le souci de la vérité historique puisée à de bonnes sources, la clarté dans l'exposition des faits, la chaleur du style, et enfin l'application à dégager la leçon des événements. Les livres de M. Misermont sont comme des sermons : ils instruisent et édifient.

Cette vie du Bienheureux Rogue est enrichie de nombreux détails ignorés — et pour cause — par M. Brétaudeau ; en plus de quelques documents exhumés récemment, beaucoup de renseignements précieux sur la béatification : procès et cérémonie à Saint Pierre de Rome, sur les reliques du serviteur de Dieu. Avec la vie complète de son héros, M. Misermont nous donne en résumé l'histoire et les principaux arguments de sa thèse fameuse sur l'illicéité du serment Liberté-Egalité ; nous avons à côté des faits, et même se superposant aux faits, un écho encore vibrant des controverses homériques auxquelles notre confrère a été mêlé. Les décisions romaines ont semblé lui donner raison ; admettons-nous pourtant, comme lui, que, désormais, le débat est clos ? Rien ne nous y oblige absolument : les arguments des adversaires subsistent... et puis... dans des controverses purement historiques, le « *Roma locuta est, causa finita est* » doit être pris « *cum grano salis* »...

En plus de ces tirades sur le serment Liberté-Egalité, signalons de longues pages sur l'explication du Pontifical, à

l'occasion des ordinations successives du Bienheureux, et sur le règlement des séminaires aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. Mais nous aurions mauvaise grâce de reprocher à l'auteur ces hors-d'œuvres (dont l'intérêt est très réel, avouons-le) : lui-même nous avertit, nous conseille même de tourner rapidement ces pages, pour ne pas perdre la trame de la vie du Bienheureux Rogue.

En somme, un bon ouvrage, capable de faire beaucoup de bien : de tels modèles ne sont pas à laisser dans l'ombre. On appréciera sans doute particulièrement cette œuvre dans le milieu des Grands Séminaires, auquel M. Misermont l'a destinée.

R. C.

*Kratek obris zgodovine usmiljenih sestra sv. Vincencija pavelskega. Spisal Dr Anton Zdesar duhovnik misijonske družbe. Marijin Dvor 1937, 272 pages (19 × 14 cm.).*

Écrit en slovène par M. Zdesar : on trouve dans ce volume l'histoire des Filles de la Charité.

*Zgodovina usmiljenih sestra sv. Vincencija Pavelskega (Histoire des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul) — en slovène — par A. Zdesar, C. M. Éditeur : Maison Centrale des Filles de la Charité à Radece, Yougoslavie.*

L'histoire du début des Filles de la Charité est suivie d'un exposé du développement de la Communauté en France jusqu'aux temps actuels. La deuxième partie du livre montre le commencement et le développement de la Communauté dans le monde entier et la venue des Filles de la Charité en Yougoslavie. Écrit tout d'abord pour les Filles de la Charité, les Slovéniens liront ce volume avec un vif intérêt.

*Notre-Dame de Grâce et Saint Vincent de Paul au diocèse d'Albi, par J[oseph] D[urand], prêtre de la Mission, supérieur du Grand Séminaire d'Albi. Albi (1937, 64 pages, (16 × 10,5 cm.).*

Le bicentenaire de la Canonisation de Saint Vincent a procuré l'occasion de restaurer le sanctuaire local de N. D. de Grâce à Buzet, où S. Vincent de Paul « serait venu célébrer sa première messe. » Pour rappeler cet illustre événement, M. Durand a composé cette brochure, bien pratique, écrite avec entrain pour les pèlerins (1) et les dévots de Notre-Dame et de saint Vincent. Nous en sommes tous...

1. Notons seulement que la visite annoncée page 54 ne resta qu'en projet et ne se réalisa pas.

Etienne-Joseph CANITROT, prêtre de la Mission. *Au Sud de l'île Rouge*. J.-J. Crouzet, vicaire apostolique de Fort-Dauphin, 1849-1932. Librairie Vincentienne et missionnaire, 12, avenue Scribe, Bellevue (Seine-et-Oise). 1937, 308 pages (14 × 22,5).

Attendue depuis longtemps, et enfin mise sur pied, cette biographie de Mgr Crouzet, se présente dans une conception et une réalisation sûrement peu banales. Elle fera parler d'elle et mérite un véritable succès....

Ecrit avec une personnalité et un art *enchanteurs* (l'épithète s'impose), ce volume campe, *au sud de l'île rouge* (c'est Madagascar) la silhouette méridionale d'un missionnaire, *d'un homme* : Jacques Crouzet.

Pour donner une idée du livre, citons simplement cet adieu final au lecteur, ce bref *épilogue*, où l'auteur et son héros prennent congé en un sourire et un détachement, dignes des plus nobles âmes :

*En janvier 1916, après avoir relaté amoureusement les actions du vieux frère charpentier Pierre Renaudin, son compagnon d'Abyssinie et de Madagascar, mort à la peine là-bas, à Fort-Dauphin, Jacques Crouzet, terminait par ces mots souriants et émus qui serviront d'épilogue à cette biographie : « Mais, me dira-t-on, il n'avait donc pas de défaut, le cher homme dont vous parlez avec tant de complaisance ! — Mais si, mais si ! Il avait des défauts, les siens. Seulement, voilà ! On parle tant de nos défauts pendant notre vie qu'il est bien juste de dire quelques-unes de nos qualités quand nous avons disparu. »*

14 septembre 1934. *En la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix.*

*J'espère en Vous, Seigneur, vous êtes l'Eternel !...*

*Vous allumez l'aurore à la nuit qui s'achève,*

*Sur nos tombeaux fermés vous ouvrez tout le Ciel,*

*Et jusqu'en votre Cœur votre Croix nous élève. »*

F. C.

ENGELVIN (Ambroise), C. M. *Les Vezos ou « Enfants de la Mer »*. Monographie d'une sous-tribu sakalava. Madagascar. Bellevue, Librairie Vincentienne et Missionnaire s. d. [1937], 172 p. (18,5 × 24 cm.), illustrations et dessins.

Notre confrère, M. Engelvin, sans rien retrancher à ses travaux d'apostolat, nous offre aujourd'hui le fruit de ses heures d'insomnie : un splendide travail sur la peuplade malgache au milieu de laquelle il exerce son ministère sacerdotal et missionnaire. Les Vezos, M. Engelvin les connaît pour avoir

passé parmi eux de longues années ; il en parle en connaissance de cause ; ses jugements, très objectifs, sont empreints, qui ne le comprendra, d'une sympathie très vive. Les « enfants de la mer » (nom poétique des Vézos) nous sont présentés sous tous les aspects de leur vie sociale et religieuse ; le portrait du Vézo, qualités et défauts, témoigne d'une psychologie pénétrante : le missionnaire s'est fait une « âme noire » pour comprendre la mentalité et les mœurs de cette race si différente de la nôtre. Ne pouvant retracer l'histoire de ce peuple qui, comme tous les peuples heureux, n'a pas d'histoire, M. Engelvin a esquissé à grands traits, en s'aidant des meilleurs livres, les étapes de la conquête politique et spirituelle de la grande île par les Européens.

Nous ne pouvons que féliciter M. Engelvin de son étude si fouillée dont la lecture est pleine de charme, lui souhaitant une large diffusion qui amènera, espérons-le, quelques ressources à la mission. Puissent tous les missionnaires nous donner ainsi une monographie du peuple parmi lequel ils se dévouent.

R. C.

MARTIRE (Egilberto). *Massaia da vicino, con una scelta di cento e più lettere...* Rome « Rassegna romana », 1937, XVI-468 p. (18×26 cm.), 8 grav. hors-texte.

Dans ce volume de près de 500 p. qu'il offre au public en son nom personnel. M. Martire se propose de nous faire voir « de près » (da vicino), le Cardinal Massaia. La figure du grand missionnaire est pourtant bien connue ; depuis sa mort et surtout depuis que l'Ethiopie est intégrée à l'Empire italien, de nombreuses biographies, des études sur sa personne et son action, ont rendu populaires le portrait et la vie de l'apôtre des Gallas. Pourquoi donc chercher à la voir « de plus près » ? Tout ce qu'on a publié jusqu'ici sur Mgr Massaia a pour source principale ses « mémoires » : « Mes trente-cinq années de mission dans la Haute-Ethiopie ». Or, ces mémoires ont été rédigés longtemps après les événements : entre les premiers faits et les premières pages du livre s'est écoulée une période de trente-six années (1846-1882) ; la mémoire la plus fidèle, à une telle distance, brouille fatalement les faits, les retire de leur vraie perspective. D'autre part, ces mémoires ne sont pas l'œuvre personnelle de Mgr Massaia : ils ont été rédigés par un secrétaire qui ne se dit responsable que de la forme, alors que quelques indices dénoncent un rôle plus étendu... M. Martire, pour nous faire connaître le vrai Cardinal Massaia, publie un choix de lettres écrites par le grand missionnaire ; rédigées au courant de la plume, sans préoccupations littéraires ou apologétiques, ces pages nous apprennent plus sur lui et sur ses œuvres que telle ou telle filandreuse dissertation sur les caractères de son apostolat. Mgr Massaia écrivait beaucoup ; parmi tant de lettres, il fallut choisir, M. Martire le fit excellentement. Ce ne sont pas

des pages de littérature ; la langue est rude, parfois incorrecte, beaucoup d'expressions et de tournures du dialecte maternel : l'apôtre n'avait pas le temps de raffiner sa prose, mais ces défauts disparaissent devant le charme des lettres : chacun de ces écrits est une action, génératrice souvent d'autres actions : pas de verbiage, des faits, des directives, des rapports, en un style ferme et précis. Et derrière les mots, nous apparaît un Massaia nouveau, plus sympathique et plus admirable que celui que nous connaissions déjà. Pour nuancer encore le portrait, M. Martire a eu la bonne idée d'ajouter un certain nombre de lettres émanant de personnages en relations avec Mgr Massaia ; le Vicaire apostolique en effet était en rapports suivis avec les principales personnalités du monde ecclésiastique et politique de son temps et de son pays : dans cette correspondance, on trouve les noms du Pape, du Roi d'Italie, du Négus d'Abyssinie. Ces pages sont du plus haut intérêt pour qui veut étudier l'histoire des missions italiennes et aussi l'histoire politique et religieuse de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, tout particulièrement les vicissitudes des relations entre l'Ethiopie et l'Italie, au cours de cette période.

M. Martire, pour donner une meilleure compréhension des lettres qu'il publie, a fait précéder le texte de la correspondance d'un résumé de la Vie de Mgr Massaia en sept chapitres : les faits sont bien datés et replacés dans leur milieu historique. L'auteur n'a pas omis de nous parler des personnages avec lesquels son héros entretint des relations. Nous sommes heureux de lire un beau portrait de Mgr de Jacobis, pour lequel Mgr Massaia avait la plus profonde estime : lui-même, d'ailleurs, lui avait conféré la consécration épiscopale, dans les circonstances dramatiques que l'on connaît : l'évêque missionnaire fait en termes émus le récit de la cérémonie, dans une lettre du 11 janvier 1849 que M. Martire publie sous le numéro xx.

Quand il parle de nos confrères d'Italie, Mgr Massaia le fait toujours d'une façon sympathique : l'auteur de la « Vie » n'a pas cru pouvoir faire autrement ; en particulier il signale bien le rôle de M. Sapeto dans les origines de la Mission d'Abyssinie.

Faisons écho à certaines plaintes de M. Martire : malgré son désir légitime d'information, son souci de la vérité, il n'a trouvé que défiance et suspicion à son égard, chez ceux qui détenaient les lettres de Mgr Massaia, les RR. PP. Capucins et la Propagande : loin de l'aider, on lui refusa même la permission de consulter les manuscrits. Ce n'est pas parce que le fait est rare que nous le signalons, mais parce qu'il peut être utile de suggérer à plusieurs la résolution de ne jamais rien faire pour empêcher que les travailleurs sérieux et compétents ne parviennent à la connaissance d'une vérité, d'un fait dont ils possèdent les éléments.

Terminons le compte-rendu de ce bel ouvrage en souhaitant qu'il suscite des imitateurs de Mgr Massaia, de Mgr Jacobis, son disciple. Espérons que l'héroïsme qui a animé les soldats italiens luttant pour donner à leur Patrie un empire, revivra

dans les missionnaires, qui, sur les traces des pionniers de la civilisation, travaillent déjà à conquérir à Dieu ce peuple éthiopien, généreux et ardent.

R. C.

*Pontificio seminario romano per gli studi giuridici in S. Apollinare. — Regina apostolorum, 1936-1937.* Rome, Istituto grafico tiberino, 1937. Pages 13-20.

Nous ne signalons cet annuaire du Séminaire Pontifical romain pour les études juridiques à Saint Apollinaire que parce qu'il contient un article de notre confrère, M. Grassi, sur le séjour que les Prêtres de la Mission firent dans le Palais de Saint Apollinaire à Rome de 1913 à 1920. Cette page de notre histoire, racontée par un de ceux qui l'ont vécue, offre des faits précis, des détails intéressants ; on trouve même, en appendice, le texte intégral des documents relatifs à cette période de l'histoire de nos confrères à Rome.

R. C.

*XXX. Un giovane che disse di sì a Gesù. Profilo morale di Josto Anedda, chierico novizio della Congregazione della Missione di S. Vincenzo de' Paoli, 1915-1934.* Turin, L. I. C. E., 1937, 96 p. (12×20 cm.), 2 fr. 50.

Cette brochure nous raconte la vie édifiante d'un novice de notre province de Turin, mort à l'âge de vingt ans, le 21 juin 1934. La ligne directrice de cette vie fut une soumission filiale à la volonté de Dieu. Josto Anedda accepta tout, même les plus durs sacrifices, avec joie, comme des marques de la bienveillance divine envers lui. Le rédacteur de ces pages, écrites avec élégance, sans mièvrerie, divise en trois périodes l'existence de ce « jeune qui dit « oui » à Jésus » : la recherche de l'idéal : l'enfance et l'éveil de la vocation ; ensuite la vision de l'idéal : les années de préparation sacerdotale à Scarnafigi et à Chieri ; enfin, le sacrifice de l'idéal : la maladie, les souffrances et la mort. On ne peut que remercier nos confrères de Chieri d'avoir proposé un aussi beau modèle de jeunesse cléricale.

R. C.

*1910-1935 Jahre marianische Studenten-Kongregation am Knabenseminar der Lazaristen Wien XII.* 32 p. (16×24 cm.).

Ce souriant fascicule, imprimé sur beau papier glacé agréablement illustré, évoque 25 ans de vie mariale à l'École apostolique de Vienne : Raisons d'être et bienfaits d'une Congrégation mariale dans un petit Séminaire ; chronique de 1910 à

1935 ; notices des Présidents successifs ; les diverses sections au sein de la Congrégation ; témoignages d'anciens membres ; extraits de *Unser Weg*. — Accorte et bienfaisante plaquette.

*Regeln der Apostolischen Schule (Knaben Seminar der Lazaristenmissionare) in Osterreich.*

Mises à la disposition de tous les *apostoliques* de Vienne, ces règles, complétées de multiples observations de détail, renferment, très heureusement présenté, tout ce que doit accomplir un parfait élève, éclairé même par quelques mots d'histoire sur l'école *apostolique* de Vienne.

*Misiones Catolicas en Extremo Oriente (XXXIII Congreso eucaristico internacional)*, Manille, 1937, Cacho hermanos, XXVIII-444 pages (22 × 30 cm).

« Pour lutter contre la noire calomnie doublée d'une ignorance crasse », ce livre, recueil de notices et d'illustrations, montre en quelques brèves lignes, le travail des Corporations religieuses dans leur labeur séculaire des Missions catholiques en Extrême-Orient, aux Philippines spécialement. Dans ces *articles* relevons soigneusement, la liste des pages consacrées aux Œuvres et Missions de la famille de saint Vincent de Paul (Lazaristes et Filles de la Charité). Cette table a son éloquence...

1. La Congrégation de la Mission de Saint Vincent de Paul, par E. Iribarren p. 27-29.
2. Brève notice sur le collège *Santa Rosa* (Filles de la Charité) p. 58-61.
3. La Compagnie des Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul, p. 63-65.
4. Règlement des Grands Séminaires dirigés (aux Philippines) par les *Paules* (Lazaristes), par M. Manuel A. Gracia. p. 179-181.
5. Séminaire (Grand et Petit Séminaire) San Carlos de Manille (Lazaristes) p. 186-189.
6. Séminaire (Grand et Petit) San Carlos de Cebu (Lazaristes) p. 190-192.
7. Notes historiques sur le Séminaire de Nueva Caceres (Naga) (1865-1936), p. 192-195.
8. Séminaire *San Vicente Ferrer*, à Jaro, Iloilo (Lazaristes) p. 195-197.
9. Séminaire *San Vicente de Paul*, à Calbayog (Lazaristes), par M. Alvaro Santamaria. p. 197-201.
10. Ebauche historique sur le Grand Séminaire de Lipa (Lazaristes), par M. Gomez Vences, p. 202-204.
11. Séminaire *San Francisco de Sales* (Petit Séminaire), à San Pablo, Laguna, par M. Zacharias Subinas. — p.204-207.

12. *Les Paules (Lazaristes) espagnols et le Clergé indigène des Philippines*, par Manuel A. Gracia. p. 208-209.
13. *Liste des prêtres Philippins anciens élèves des Lazaristes*. p. 210-216.
14. *Histoire des Filles de la Charité à l'hôpital Saint Jean de Dieu (à Manille)* par Sœur Taciani Trinanes, p. 228-230.
15. *Mémoire sur l'Asile Saint Vincent de Paul (à Manille)*, par M. Pedro Pampliega, p. 230-236.
16. *Asile Sainte Louise de Marillac*, à Molo, p. 236-239.
17. *Asile Saint Vincent de Paul pour les vieillards*, à Molo. p. 240-241.
18. *Le patronage Saint Vincent de Paul au Collège Santa Rosa*, à Manille, par Sœur Delfina Abaurre, p. 242.
19. *L'hospice San José*, à Manille, p. 242-246.
20. *Collège Santa Isabel*, à Manille. p. 264-265.
21. *Collège de la Concordia*, à Manille. p. 266-269.
22. *Collège de l'Immaculée-Conception*, à Cebu, p. 271-272.
23. *Description du Collège San José*, à Jaro, p. 272-274.
24. *Collège et école gratuite du Sacré-Cœur*, à Iloilo, p. 274-275.
25. *Notes historiques sur l'école de la Sainte-Famille*, à Bogo. p. 275.
26. *Ecole d'infirmières à l'hôpital Saint Jean de Dieu*, à Manille, par Sœur Taciana Trinanes. p. 276-278.
27. *Sœur Tiburcia Ayanz, première vice-visitatrice des Filles de la Charité (aux Philippines) (1862-1898)*, p. 290-291.
28. *Les Missions des Lazaristes en Chine*, p. 301-302.
29. *Le Vicariat apostolique de Pékin*, p. 303-304.
30. *Le Vicariat apostolique de Ningpo*, p. 305.
31. *Le Vicariat apostolique de Ankwo*, p. 306-307.
32. *Le Vicariat apostolique de Chengtingfu*, p. 308-311.
33. *Le Vicariat apostolique de Paotingfu*, p. 311-312.
34. *Les Lazaristes et le Clergé indigène en Chine*, par M. Hubrecht, p. 313-317.
35. *Monseigneur Jean Mullener (lazariste)* par M. François Willemen, p. 357-361.
36. *M. Louis-Antoine Appiani*, par M. Antoine Mayoral. p. 362-364.
37. *Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre*. p. 365-368.
38. *Le Bienheureux François-Régis Clet*, p. 368-370.
39. *La Mission de Cuttack (Inde)*, par M. José-M. Fernandez. p. 399-402. F. C.

WEISMANTEL LÉO. *Die guten Werke des Herrn Vinzenz erzählt von Leo Weismantel*. Fribourg-en-Brisgau. Herder et C<sup>le</sup>, 1937, 248 p. (II × 18 cm. 5), 4 gravures.

La plume élégante de M. Weismantel nous donne aujourd'hui une Vie de saint Vincent de Paul palpitante d'intérêt ; on la lit comme un roman. Comme un roman... c'est un élo-

ge (et on regrette que toute la production littéraire sur notre bienheureux Père n'ait pas toujours revêtu une forme aussi attrayante) ; c'est aussi une critique, car l'auteur en prend vraiment trop à son aise avec l'histoire. Comme base historique de son récit, M. Weismantel a pris les travaux de M. Coste, mais sur ce fonds, il a brodé et c'est dommage. L'imagination de l'auteur excelle à reconstituer des dialogues ; c'est une façon adroite de résumer une situation, de faire ressortir certains traits psychologiques, mais l'historien, plus épris de vérité que d'édification ou de beau style, répudie un tel procédé. L'histoire de saint Vincent est assez belle dans sa vérité nue ; on peut refuser d'admirer ceux qui croient bon de l'agrémenter de détails pittoresques, de traits inventés, plus ou moins édifiants selon la mentalité des lecteurs.

Ne soyons pas trop sévères. M. Weismantel n'a pas prétendu refaire l'œuvre de M. Coste, il a voulu simplement instruire : faire connaître et aimer notre saint, raconter à sa manière (celle d'un artiste) la vie et les bonnes œuvres de ce modèle qu'on ne saurait trop présenter à notre pauvre société ; il y a réussi, semble-t-il.

On dit que les Français ne savent pas leur Histoire. Qui donc la connaît alors ? car on constate que les étrangers, très souvent, lorsqu'ils touchent à un point de notre histoire nationale, se laissent aller à des considérations témoignant d'une certaine ignorance du rôle exact des personnages et de l'enchaînement des faits. Si l'auteur était un historien, on pourrait lui faire remarquer que son tableau de la situation politique en France au milieu du dix-septième siècle n'est pas très exact... ; mais laissons là ces critiques ; là où le poète qu'est M. Weismantel n'a pas failli, c'est dans le tableau psychologique de saint Vincent : il nous a bien fait voir l'action charitable de l'homme de Dieu au sein de son pays affligé ; les mobiles et aussi les ressorts de cette action ; c'est là l'essentiel et nous pouvons l'en remercier. En s'entendant bien sur les termes, on peut dire que ce livre est une vraie vie de saint Vincent.

R. C.

ARDOIN (Alex). *Marseille missionnaire*. Marseille, Ompel s. d. [1935], 70 p. (15,5×22 cm.).

Cette plaquette comprend quatre parties : Des origines à la Révolution. L'activité missionnaire du diocèse au dix-neuvième siècle. Les maisons de missionnaires à Marseille. Les missionnaires marseillais depuis 1800.

Beaucoup de notes historiques très intéressantes et de statistiques utiles. Pour ce qui concerne la Compagnie, deux petits détails à relever : on ne voit pas où l'auteur, par ailleurs bien informé sur ce qui nous touche, a été prendre cette date de 1682, qu'il assigne à la fondation de la Mission de Marseille. Déjà au temps de saint Vincent, cette maison, fondée en 1644, était la « procure » des missions. Notre saint Fondateur ne disait-il pas qu'après Saint Lazare et Rome, il

n'y avait pas dans la Compagnie de maison plus importante que celle de Marseille ? On nous dit ailleurs qu'en 1608, saint Vincent se fait inscrire à Marseille à la Confrérie des Pénitents de la Trinité et l'on ajoute une citation, un texte entre guillemets, sans référence. M. Soulié, C. M., en 1867, avait trouvé un document rapportant une agrégation à la Confrérie remontant à 1622. Qu'en est-il en fait ? Outre la date 1608 (à cette époque saint Vincent était encore à Rome, semble-t-il), les détails rapportés suggèrent quelque doute sur la réalité du fait. Encore un point de la vie de saint Vincent sur lequel les pieux auteurs ont brodé, embroussaillant le chemin, rendant difficile l'approche de la vérité à ceux que tourmente seul le souci de vérifier les faits !

R. C.

*Algunas misiones dadas por Monsenor Mariano A. Espinosa antes de ser arzobispo de Buenos-Aires.* Buenos-Aires, Mansilla 3865, 1937, 64 pages (15×22,5).

Journal de Missions données dans la vaste Argentine : nous y relevons de-ci de-là les noms et les travaux (en 1878) de M. -Paul Savino (18 octobre 1839-27 avril 1915)

*Memoria de las obras practicadas por las Senoras de la Caridad de San Vicente de Paul en la Republica Mexicana. Correspondente al ano de 1935-1936,* 164 pages (14×20 cm.).

Précédé d'une allocution sur la *Charité comme service social* (21 décembre 1936), ce volume, renferme — suivant son titre très explicite — le relevé des travaux charitables des Dames mexicaines. Le service des pauvres ne chôme pas, même au Mexique ; grâce à Dieu, la bienfaisance chrétienne n'y désarme jamais... Tant mieux !

---

## NOS DÉFUNTS

---

### MISSIONNAIRES

51. Slevin (François), clerc, 23 juin 1937, à Blackrock ; 22 ans d'âge, 2 de vocation.
52. Deegan (Joseph), prêtre, 28 juin, à Germantown ; 59, 40.
53. O'Sullivan Denis, prêtre, 15 juillet, à Blackrock ; 66, 40.
54. Vaile (Thomas), prêtre, 13 juillet, à Chicago ; 36, 12.
55. Fiammengo (Jean), prêtre, 26 juillet, à Turin ; 56, 40.

56. Romich (Antoine), coadjuteur, 28 juillet, à Paris (Maison-Mère) ; 68, 47.
57. Aluta (Othon), prêtre, 29 juillet, à Stains ; 82, 62.
58. Ciesinski (Bronislas), coadjuteur, 21 juillet, à Cracovie ; 25, 6.
59. Acosta (Joseph), prêtre, fusillé, à Madrid ; 57, 34.
60. Lilley (Jacques), prêtre, 6 août, à Kansas City ; 59, 43.
61. Rochette (Jean-Jacques), coadjuteur, 9 août, à Istambul ; 75, 50.
62. Corset (Paul), prêtre, 11 août, à Pékin ; 57, 39.
63. Villazan (Germain), prêtre, 15 juin, à Jaro ; 53, 36.
64. Asmar (Elie), prêtre, 7 septembre, à Bhannès ; 43, 26.
65. Shia (Joseph), prêtre, 9 septemb., à Pientcheng, 47, 27.
66. Mgr. Guillerr (Jean-Joseph), évêque, 13 septembre, à Cutervo ; 67, 50.
67. Darbois (Paul), prêtre, 23 septembre, à Istambul ; 66, 17.
68. Gornals (Christobal), prêtre, 18 sept., à Santiago du Chili, 53, 37.
69. Ting (Léon), prêtre, 3 octobre, à Lung-Yu ; 57, 28.
70. Tchang (Jean-Baptiste), prêtre, 3 oct., à Eultchan ; 45, 26.
71. Toung (Pierre), prêtre, 9 octobre, à Pékin ; 73, 38.
72. Smith (Joseph-Roger), prêtre, 30 septembre, à Princeton ; 46, 28.
73. Micalizzi (Sauveur), prêtre, 14 octobre, à Naples ; 81, 53.
74. Mlandenoff (Lazare), coadjuteur, 14 octobre, à Quito ; 65, 36.
75. Garofalo (François-Xavier), coadjuteur, 10 octobre, à Lecce ; 65, 44.

---

### NOS CHERES SŒURS

- Nelly Pierart, à Paris ; 75 ans d'âge ; 52 de vocation.  
Maie Gauffeny, à Rennes ; 92, 74.  
Louise Montagner, à Montolieu ; 59, 39.  
Marie Ricalens, à Thibouville ; 71, 51.  
Philippine Arnaune, à Rethel ; 86, 64.  
Augusta Spagnoli, à Tolentino ; 74, 49.  
Françoise Tyszko, à Vilno ; 46, 14.  
Micheline Zemalkowska, à Poznan ; 84, 67.  
Julia Presas, à Villalon ; 71, 50.  
Maria Chirivas, à Marin ; 72, 53.  
Concepcion Lopez, à La Corogne ; 26, 4.  
Encarnacion Montanana, à Valence ; 46, 22.  
Josefa Rios, à Guernica ; 31, 2.  
Marie Rosenberger, à Rédange ; 62, 39.  
Marie Snirer, à Budapest ; 45, 26.  
Marguerite Dalmas, à Sézanne ; 64, 39.  
Mathilde Vives, à Valparaiso ; 83, 62.  
Marie Delpy, à Largentière ; 75, 55.  
Catherine Osvirk, à Hotomez ; 55, 33.  
Catherine Mc Carty, à Dublin ; 53, 27.

- Alphonsine Lechamaux, à Clichy ; 83, 60.  
Marie Brugnot, à Montolieu ; 68, 33.  
Adélaïde Oltoini, à Voltri ; 78, 58.  
Maria Collins, à El Paso ; 47, 29.  
Julia Pilar, à Manille ; 58, 38.  
Elena Endaya, à Jaro ; 48, 28.  
Emilienne Prudhomme, à Avignon ; 59, 36.  
Julia Nolan, à Dearborn ; 54, 10.  
Marie Hackenberg, à Graz ; 64, 39.  
Honorah Kren, à Emmitsburg ; 94, 73.  
Ursule Bajt, à Ljubljana ; 32, 10.  
Camille Mott, à Clichy ; 90, 71.  
Anna Mong, à Péking ; 27, 15 mois.  
Marguerite Delerue, à Béthune ; 72, 46.  
Maria Olivieri, à Turin ; 80, 59.  
Suzanne Colin, à Paris, (Orphelinat St-Louis) ; 50, 28.  
Marie-Rose Aulagnier, d'Ardres, décédée à Amiens ; 85, 63.  
Marie-Rose Bachelin, à Clichy ; 70, 43.  
Barbara Rojewka, à Varsovie ; 63, 39.  
Amalia Kzmetj, à Hotemez ; 40, 17.  
Mary Mc Mullin, à Bridgeport ; 58, 27.  
Louise Joffre, à Saint-Etienne ; 90, 72.  
Anne Deruffe, à Ismailia ; 78, 52.  
Joséphine Fornelli, à Turin ; 75, 53.  
Zélie Longatte, à Anzin ; 69, 47.  
Assunta De Risi, à Catane ; 65, 46.  
Thérèse Howath, à Klotildiget ; 32, 9.  
Hélène Mereb, à Beyrouth ; 67, 43.  
Marie Urbancic, à Hotemez ; 74, 53.  
Margaret Kinnavey, à Rochester ; 62, 35.  
Zélie Mathieu, à Toulouse ; 41, 16.  
Fanny Amato, à Naples ; 75, 54.  
Cécile Julliot, à Clichy ; 82, 62.  
Carmen Silva, à Cascadura ; 30, 6.  
Hélène Ligac, à Ladce ; 25, 6.  
Joséphine Quillec, à Douai ; 69, 50.  
Maria Paparusso, à Naples ; 76, 48.  
Anna Dowling, à Saint-Louis ; 81, 54.  
Marie-Julie Noël, à Montolieu ; 27, 5.  
Elisabeth Christl, à St-Johann ; 59, 40.  
Rose Rapel, à Budapest ; 77, 53.  
Mariam Abou-Cheeb, à Alexandrie ; 73, 47.  
Elisabeth Lemerrier, à Quito ; 70, 50.  
Marie-Rose Moutot, à Alès ; 65, 42.  
Emilie Oliveira, à Rio-de-Janeiro ; 48, 27.  
Joséphine Fantelli, à San Miniato ; 71, 45.  
Teresa Taddeo, à Naro ; 81, 57.  
Léonie Nauguet, à Château-l'Evêque ; 80, 57.  
Thérèse Fotsch, à Dult ; 71, 53.  
Antonia Santiago, à Guatemala ; 78, 55.  
Marie Perez-Reyes, à Lima ; 77, 53.  
Joséphine Rossotck, à Varsovie ; 22, 4.

- Corinna Perosino, à Naples ; 58, 35.  
Jeanne Marlat à Paris, (Maison-Mère) ; 82, 62.  
Sophie Kowalska, à Wejherowo ; 67, 46.  
Marie-Louise Gallard, à Rouen, (St-Ouen) ; 81, 53.  
Maria Spotorno, à Luserna ; 71, 47.  
Carmela Angelini, à Naples ; 69, 46.  
Claudine Corgier, à Paris (Maison-Mère) ; 64, 39.  
Marie Viano, à Racconigi ; 62, 41.  
Ermina Fossati, à Forno ; 45, 26.  
Marie-Louise The, à Avranches ; 87, 60.  
Ana Maria Lince, à Cali ; 62, 28.  
Marie Brugoux, à Cahors ; 78, 52.  
Ellen James, à Philadelphie ; 87, 61.  
Jeanne Mlasko, à Dult ; 78, 57.  
Florentine Kowalska, à Varsovie ; 80, 55.  
Eve Galik, à Ladce ; 26, 8.  
Flore Prudhomme, à Ans-les-Liège ; 71, 48.  
Ana Zupancic, à Ljubljana ; 22, 2.  
Rafaela Masi, à Tuléar ; 81, 51.  
Marie Guérin, à Alexandrie ; 96, 48.  
Jeanne Delmas, à La Teppe ; 45, 14.  
Yva Ganfelice, à Montolieu ; 27, 5.  
Jeanne Loutrel, à Santorin ; 68, 44.  
Bernadine Stormann, à Cologne ; 59, 37.  
Constance Machado, à Bahia ; 87, 68.  
Maria Cavalli, à Luserna ; 73, 48.  
Maria d'Amoret, à Matera ; 65, 46.  
Bedwig Apfel, à Schwarzach ; 37, 9.  
Theresia Schattauer, à Schwarzach ; 51, 11.  
Philomena Reichalter, à Schwarzach ; 65, 44.  
Marie Lavernhe, à Pezenas ; 66, 37.  
Jeanne Monpoix, à Châtillon-sous-Bagneux ; 68, 42.  
Amélie Daudet, à Clichy ; 83, 59.  
Marie Boissin, à Victoria ; 83, 62.  
Amelia Chizzardi, à Luserna ; 62, 28.  
Santini Berenice, à Perouse ; 73, 40.  
Edith Brent, à Norfolk ; 75, 50.  
Marthe Chmielcka, à Chelmno ; 71, 45.  
Marie Potvain, à Clichy ; 82, 60.  
Emilie Charpentier, à Éstaire ; 57, 34.  
Clémentine Nardi, à Alexandrie ; 80, 56.  
Rose Canningham, à Valparaiso ; 80, 56.  
Rosa Carmaneira, à Gendarinha ; 44, 17.  
Augustine Blondet, à Cuenca ; 66, 38.  
Joséphine Heitz, à Strasbourg ; 61, 35.  
Marie Piatkowska, à Klotildiget ; 70, 50.  
Elisabeth Borsos, à Pest ; 27, 5.  
Agnès Bukosek, à Ljubljana ; 78, 52.  
Catherine Perrier, à Bègles ; 74, 50.  
Maximina Peiro, à Madrid ; 61, 36.  
Lavinia Meloni, à Sienne ; 75, 52.  
Angela Pierantoni, à Sienne ; 42, 20.

## LYON

### LA CANONISATION DE SAINT VINCENT DE PAUL (1738)

*Cérémonies observées dans l'église paroissiale de Sainte-Croix le dimanche du Bon-Pasteur 20 avril [1738] et les jours suivants pour la Solennité de la Canonisation de saint Vincent de Paul, fondateur de la Congrégation de Messieurs de Saint-Lazare pour les Missions et des Filles de la Charité pour les malades.*

Messieurs de Saint-Lazare avaient résolu en premier lieu de faire la solennité de la Canonisation de Saint-Vincent de Paul dans leur chapelle, et avaient prié M. le comte de Montmorillon, sacristain, d'en faire l'ouverture comme particulier avec quelques ecclésiastiques de l'église Primatiale : ce qui leur avait été accordé.

Messieurs de Saint-Lazare, considérant que leur chapelle était trop petite et sa situation trop incommode et pour eux et pour le public, pour y faire une semblable solennité, ils prièrent MM. de Saint-Paul de leur prêter l'église de Saint-Laurent, ainsi qu'ils la leur avaient prêtée lors de la solennité de la béatification dudit saint Vincent de Paul. MM. de Saint-Paul leur accordèrent volontiers cette église, mais à condition que ce seraient eux qui feraient l'ouverture de ladite solennité, et non le clergé de l'église Primatiale, comme MM. de Saint-Lazare le souhaitaient.

Ces Messieurs, à qui M. de Montmorillon avait offert tout le clergé de la Primatiale pour faire ladite ouverture, ayant rapporté à Mgr l'Archevêque et à Messieurs les Comtes la proposition de Messieurs de Saint-Paul, il fut résolu dans cette même assemblée qui se tint chez Mgr l'Archevêque et où Monsieur le Sous-Maitre fut appelé, que Messieurs les Comtes préteraient l'église de Sainte-Croix à Messieurs de Saint-Lazare pour y célébrer la solennité de la canonisation de leur saint Fondateur, pendant trois ou huit jours, selon qu'ils le jugeraient à propos, et qu'ils disposeraient de ladite église comme leur appartenant pendant ledit temps, et y feraient faire les offices par qui bon leur semblerait ; et qu'ils leur offriraient de faire l'ouverture et la clôture de la solennité : ce qui fut accepté par Messieurs de Saint-Lazare avec beaucoup de remerciements et de reconnaissance.

Messieurs les Comtes se prêtèrent d'autant plus volontiers à tout cela que saint Vincent de Paul avait été curé dans le diocèse et nommé par le Chapitre de Saint-Jean, doyen et curé de Chatillon-les-Dombes.

La solennité dura huit jours. L'ouverture s'en fit le samedi avant le dimanche du Bon-Pasteur de la manière suivante :

On dit None à une heure et Vêpres à une heure et demie, lesquelles furent chantées du dit samedi. Sur la fin des vêpres ; Messieurs de Saint-Lazare se rendirent tous en procession et en surplis dans l'église Primatiale, et se rangèrent en deux chœurs dans la nef, leur croix et leurs acolythes restant au milieu, proche la porte du chœur. Environ sur les deux heures et un quart, Monsieur le Sous-Maitre fit tirer pour faire sonner,

et la grosse cloche sonnante, Monsieur de Montmorillon, sacristain, qui devait faire l'office, bénit au milieu du chœur la bannière du saint que Messieurs de Saint-Lazare avaient envoyée toute pliée auparavant. Ensuite, un desdits Messieurs de Saint-Lazare prit ladite bannière pour précéder la procession, marchant avant Messieurs ses confrères ; pendant lequel temps un sous-diacre du bas-chœur portant la croix, et deux enfants de chœur les chandeliers, étant au milieu du chœur, deux de Messieurs les prêtres habitués qui étaient en rang commencèrent la litanie des Saints comme aux Rogations, et à *Sainte Michael*, la procession se mit en marche, précédée par Messieurs de Saint-Lazare.

On sortit par la grande porte de l'église, et on passa par la *Brèche Saint-Jean*, rue *Tramassac*, rue du *Bœuf*, et descendant par la *Place Neuve*, on vint par la rue *Saint-Jean* dans l'église de *Sainte-Croix*, à la porte de laquelle Messieurs de Saint-Lazare se rangèrent en deux chœurs, et M. le Supérieur revêtu d'une chape présentait de l'eau bénite, et un autre prêtre de ladite Congrégation pareillement revêtu d'une chape encensait le clergé pendant qu'il passait pour aller se placer dans le chœur, où l'on finit la litanie par la station, à laquelle on invoqua deux fois saint Pothin et deux fois la Sainte Vierge. Pendant la station, Messieurs de Saint-Lazare restèrent dans la nef sur des bancs qu'ils avaient fait préparer pour cela hors la porte du chœur, où ils restèrent de même pendant vêpres et le reste de la cérémonie. La station étant finie sans oraison, M. le comte de Montmorillon monta en chaire, et fit la lecture du bref de Sa Sainteté de ladite canonisation. Ensuite Monsieur le Précenteur entonna le *Te Deum laudamus*, et alors on éleva ladite bannière à la voûte. Pendant ce temps-là, M. de Montmorillon alla à la sacristie, précédé du bâtonnier et accompagné de son aumônier, d'un diacre et de quatre enfants de chœur, pour se préparer pour l'exposition du Saint-Sacrement qui fut faite sur la fin du *Te Deum*. Ensuite ledit Seigneur Comte ayant commencé Vêpres au pied de l'autel, il retourna à la sacristie avec les officiants pour quitter la chape et rentrer dans le chœur comme la veille de la fête de saint Jean-Baptiste. Les vêpres furent chantées du *commun d'un confesseur non pontife*, entonnées par Messieurs les Précenteurs et Chantre ; un de Messieurs les Comtes fit thuriféraire, et l'oraison fut dite en chape au pied de l'autel. Après le *Benedicamus Domino*, Monsieur le Sous-Maitre entonna l'antienne *O Sacrum* pour la bénédiction, ensuite l'antienne *Mittat tibi Dominus* et le psaume *Exaudiat te*, pendant lequel les officiants vinrent au devant de l'autel. Après la répétition de l'antienne *Mittat*, le célébrant dit les trois versets : *Panem de coelo* ; *Justum deduxit Dominus* et *Domine saluum fac Regem*, avec les oraisons du Saint-Sacrement, de saint Vincent de Paul et pour le Roy. Ensuite les enfants qui portaient les flambeaux ayant chanté *O vere digna Hostia*, le célébrant donna la bénédiction.

La bénédiction étant donnée et les porte-croix et acolythes étant au milieu du chœur, Monsieur le Sous-Maitre ayant pris

sa canne, entonna le répons *Stoia jucunditatis* et fit partir tout le clergé pour retourner à *Saint-Jean*. On sortit par la grande porte de *S[ain]te-Croix*, précédé de Messieurs de Saint-Lazare, lesquels se rangèrent dans la nef comme au commencement, pendant que le clergé entra dans le chœur en chantant le répons *Inter natos* ; lequel fini, Monsieur le Sous-Maitre dit derrière le porte-croix l'oraison de saint Jean *Praesta quaesumus*, et chacun se retira. Au retour on sonna la troisième cloche avec le carillon. Le *Séval* sonna à sa manière ordinaire.

Le dimanche, l'eau bénite se fit derrière l'autel, et matines furent chantées à l'ordinaire. A huit heures on commença à appeler avec la petite et la grosse cloches, et sur les huit heures et demie Monsieur le Sous-Maitre fit sonner, et au son de la grosse cloche et au second carillon, ledit sieur Sous-Maitre fit sortir de la sacristie les acolythes, porte-croix et un diacre portant le *Texte*, et les fit venir au devant de la porte du chœur, où ayant pris sa canne, il entonna l'antienne *Sancti Dei*, et l'on partit, toujours la grosse cloche sonnante, pour aller à *Sainte-Croix*, précédé de Messieurs de Saint-Lazare, comme le jour précédent, avec l'aspersion de l'eau bénite et l'encensement.

Etant arrivé dans la nef, Monsieur le Sous-Maitre entonna l'antienne *Annuntiate* et le *Gloria Patri* suivant la coutume, et dans le chœur l'antienne *Homo iste* avec le *Pater noster* ; et les versets et l'oraison ayant été dite par un prêtre habitué, Monsieur le Précenteur entonna la grand'messe qui fut prise du *commun des prêtres*, avec les oraisons propres. On ne dit ni *Tierce* ni *Sexte*.

Il y eut des *revêtus*. Elle fut célébrée par M. le comte de Montmorillon ; les jeunes *Perpétuels* chantèrent les deux *Alleluia*. On chanta le *Kyrie* et le *Gloria in excelsis* des doubles mineurs, avec la prose des saints prêtres. Après la grand'messe, Monsieur le Sous-Maitre entonna le répons *Super salutem*, vers la fin duquel il fit sortir de la sacristie les acolythes, porte-croix et porte-texte, lesquels étant au milieu du chœur et le dit répons fini, il entonna le répons *Beatus vir qui post aurum*, et l'on partit pour revenir à *Saint-Jean*, tout comme le jour précédent. On sonna pareillement la troisième cloche avec le carillon.

L'église de *Sainte-Croix* était magnifiquement ornée par les soins et au dépens de Messieurs de Saint-Lazare. Ils avaient prié les clergés des églises collégiales, pour venir tour à tour faire l'office dans l'église *Sainte-Croix*, c'est-à-dire les vêpres et la messe ; mais comme Messieurs les Comtes ne voulurent pas leur accorder qu'on sonnât une des grosses cloches à leur arrivée et à leur départ, ils ne voulurent pas y venir. Messieurs de Saint-Lazare prièrent Messieurs les curés de la ville avec Messieurs des séminaires de *Saint-Iréné* et de *Saint-Charles* qui s'en firent un plaisir et un honneur, et se contentèrent qu'on sonnât la petite cloche de *Sainte-Croix* à leur arrivée et à leur départ.

Il y eut tous les jours pendant l'octave sermon après vêpres, pour lequel on sonnait un seul coup avec la quatrième cloche pendant le *Magnificat* des vêpres ; par conséquent ledit diman-

che et pendant le cours de la semaine, s'il devait se faire quelque procession, elle se faisait seulement à Saint-Etienne, d'autant mieux que c'était l'heure que les étrangers venaient chanter leurs vêpres, Messieurs de Sainte-Croix chantaient seulement matines, laudes et prime.

Le dimanche, jour de la clôture, le clergé de la Primatiale alla dire vêpres à Sainte-Croix et elles se chantèrent à *prima* à Saint-Jean. On les sonna avec la deuxième cloche, comme un jour de double majeur. Chacun se rendit dans le chœur de Sainte-Croix sans procession ; l'entrée ne sonna qu'à quatre heures ; M. le comte de Roussillon fit l'office, Messieurs les Précenteur et Chantre entonnèrent les psaumes, et un de Messieurs les Comtes y fit thuriféraire. Après vêpres on fit le sermon pendant lequel tout le clergé resta dans le chœur ou dans la nef pour l'entendre. Le sermon étant fini, Monsieur le Sous-Maitre entonna l'antienne *O sacrum* et ensuite l'*Exaudi* pour la bénédiction, laquelle étant donnée comme le premier jour, chacun se retira sans procession. Un chacun étant retiré, Messieurs de Saint-Lazare emportèrent processionnellement la relique de saint Vincent de Paul qu'ils avaient exposée dans l'église de Sainte-Croix le premier jour de la solennité, et ils obtinrent qu'on sonnât à leur départ la quatrième cloche.

PAILLEU, Sous-Maitre.

[*Règles et cérémonies de l'Eglise paroissiale de Lyon* [1750], pages 124 et suivantes].

## TABLE DES MATIERES

### DU TOME 102 (1937)

#### ACTES DU SAINT-SIEGE

Lettre du Cardinal Pacelli au T. H. P. Souvay à l'occasion du second Centenaire de la Canonisation de Saint Vincent de Paul (30 avril 1937). <i>Texte latin</i> .....	534	535
<i>Traduction française</i> .....	536	538
Instruction des Rites pour les triduums en l'honneur de saint Vincent de Paul pour cette année bicentenaire de sa canonisation (2 juin 1937).....	539	541
Indulgences spéciales pour les fêtes du bicentenaire de la canonisation de saint Vincent de Paul (9 mai 1937).....	759	760
Pouvoirs de la Sacrée Pénitencerie (18 novembre 1936) <i>Ad triennium</i> .....	260	262
L'autorisation de la messe en mer pour les missionnaires. 2 mai 1937 ( <i>ad quinquennium</i> ).....		759
Bulles de Mgr Georges Devnier, vicaire apostolique de Haugchow, évêque titulaire de <i>Diospolis</i> (18 février 1937).....	760	762
Bulles pour l'érection du diocèse de <i>Cuttack</i> , confié à la Congrégation de la Mission.....	680	682
Suppression du vicariat apostolique d'Abyssinie ; érection des 2 préfectures apostoliques de Gondar, du Tigre, de Dessié ; canonisation de la Dancalie au vicariat apostolique d'Erythrée.....	982	984
La Chandeleur, les Cendres, la Semaine Sainte dans les statuts des Filles de la Charité.....		984

Le troisième triennat de certains supérieurs peut être concédé par le supérieur général de la mission (*ad quinquennium*, 3 juillet 1937).  
984- 985

SAINT VINCENT DE PAUL

Les lettres de saint Vincent de Paul ; découvertes et publiées de 1925 à 1936 : notes et table, par M. Fernand Combaluzier...	234	237
Lettre de saint Vincent à sœur Hélène-Angélique Lhuillier (9 avril 1634) .....		237
Lettre de saint Vincent à M. Portail (18 [octobre] 1646).....	729	731
Lettre de saint Vincent à Mademoiselle de Villers (16 juin 1656) ..		238
Contrat entre les Prêtres de la Mission, Louise de Marillac et messire Gilles Guérin (26 août 1631).....	239	241
Contrat de rente passé entre Prêtres de la Mission, Louise de Marillac et messire Gilles Guérin (26 août 1639).....	241	244
Donation de Mgr Abeilly (9 août 1679).....	504	505
Titre sacerdotal de Alexis de Mauroy (28 avril 1681).....	505	506
Testament de M. Edme Jolly (16 mars 1697).....		507
Testament du coadjuteur Pierre Chollier (23 janvier 1713)....	507	512
Certhicat sur l'élection de Jean Couty (17 mars 1736).....	512	513
Iconographie de saint Vincent de Paul ( <i>tableaux et épiaphes de Saint-Lazare</i> ), par M. Jean Parrang.....	720	729
Iconographie de saint Vincent de Paul ( <i>les tableaux de la canonisation</i> ), par M. Jean Parrang.....	491	504
Les Offices de saint Vincent de Paul, par M. Fernand Combaluzier		
	731	754
<i>Incipits</i> des hymnes en l'honneur de saint Vincent.....	777	778
Essai de bibliographie des Offices de saint Vincent de Paul..	772	776
Hymnes liturgiques de saint Vincent de Paul ( <i>traduction-paraphrase en vers français</i> ), par M. Louis Felhoen.....	755	759
M. Louis Déplanque : Thèse de doctorat ès-lettres en Sorbonne sur saint Vincent de Paul.....	336-341, 516	518
Un <i>médecin</i> de saint Vincent de Paul : Pierre-François dit Montorio, vice-légat en Avignon (1604-1607), par M. Jean Parrang..	245	259
Monsieur Vincent ni bourgeois, ni comununiste (conférence du Père Pierre Sanson).....	322	336
Un <i>Saint de France</i> : <i>Monsieur Vincent</i> (conférence du Père Philippe Ponsard) .....	573	585
L'actualité de saint Vincent, par M. André Ménabréa.....	585	590
Saint Vincent de Paul, patron des <i>Conférences</i> [Lettre d'Ozanam]		828
		829
<i>In honorem... Vincentii a Paulo</i> : hymnes, 526-527, 732-754, 755-759, 777-		778
Saint Vincent de Paul et les œuvres sociales [Discours de Mgr Richaud] .....	831	840
Saint Vincent, précurseur et modèle d'Action Catholique [Discours de M. le chanoine Lachèze].....	843	851
Saint Vincent de Paul : la <i>philosophie</i> de son œuvre [Discours de Mgr Mobarak].....	947	953
A <i>Lyon</i> , Cérémonies lors de la canonisation de saint Vincent de Paul, 20 avril 1738.....	1004	1007

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

par M. Edouard ROBERT (Livre IV. — De 1874 à 1918)

CHAPITRE XXXVII. — Le corps professoral de la Maison-Mère (1874 à 1878) : M. David.....	5	26
CHAPITRE XXXVIII. — Le corps professoral de la Maison-Mère (1874 à 1878) : M. David ( <i>fin</i> ).....	277	310
CHAPITRE XXXIX. — La Maison-Mère de 1874 à 1878....	543	569

*Quelques prêtres* : MM. Brioude, Le Guennec, Albessart, Laurent J.-B., Masnou Jean, Perboyre Jacques, Bartheleuf Etienne, Lacombe Pierre, Sinan Pierre, Dmuckowski, Matthieu Louis, Kamocki Marien, Dubois Adolphe-Florinond, Bernard Charles, Vacondio Léonard.

*Quelques frères* : Génin, Jacob, Bailleul.

CHAPITRE XL. — La province de l'Ile de France. [Personnel, maisons : MM. Denis, Fiat, E. Mott, etc.].....	785-	825
Deux lettres du Bienheureux Louis-Joseph François (22 déc. 1790 et 17 juillet 1792), publiées et commentées par M. Lucien Misermont.....	977-	980

## EUROPE

### FRANCE

#### PARIS :

3 septembre 1936. — Visite du cardinal Salotti.....		26
19 septembre. — La grande retraite.....		27
20 septembre. — A Dranch : église <i>Sainte-Louise-de-Marillac</i> .....		28
2 octobre. — Le Nonce Mgr Valerio Valeri : ses exercices spirituels		29
14 octobre. — Le T. H. Père en Rhénanie.....		30
22 octobre. — Mgr Clément Mathieu et les Basques Espagnols....		30
25 octobre. — Les chantiers du cardinal Verdier.....		30
— Apostolat de banlieue ( <i>Villejuif</i> ).....		33
4 novembre. — La <i>Saint Charles</i> .....		39
12 novembre. — La fête patronale de l'Œuvre du Bienheureux Perboyre.....		30
15 novembre. — M. Louis Bénézet.....		39
27 novembre. — Fête de la <i>Médaille Miraculeuse</i> ; onction d'optimistes		311
6 décembre. — M. Guillaume Meuffels : décoré d' <i>Orange-Nassau</i>		312
— MM. Bringer et Massay : médailles de la <i>Croix-Rouge néerlandaise</i>	312-	313
10 décembre. — Les 80 ans de l' <i>Œuvre des Ecoles d'Orient</i> .....	313-	314
15 décembre. — Pèlerinage des Dames de la Charité.....		314
17 décembre. — Les prix de vertu à l'Académie et les Filles de la Charité : Colonies de vacances : <i>Brighton</i> .....	314-	315
— <i>Maison rurale de Bouloire</i> .....		315
— <i>Hôpital Français de Bethléem</i> .....		310
— Grand prix de langue française en 1936 : <i>Antoura</i> .....		316
27 décembre. — Un vitrail à la chapelle de la Sainte-Agonie, rue de l'Ebre, à Paris.....		317
1 <sup>er</sup> janvier 1937. — Tour d'horizon vincentien. Pélerin de la <i>Normandie</i> .....	317-	318
17 janvier. — Journée mariale de la Région parisienne.....	318-	322
22 janvier. — Conférence du Père Pierre Sanson : <i>Monsieur Vincent ni bourgeois ni communiste</i> .....	322-	336
30 janvier. — Abbé Louis Déplanque : thèse de doctorat ès-lettres sur saint Vincent de Paul.....	336-	341
7, 8, 9 février. — Adoration perpétuelle.....		370
26 février. — L'Association <i>Fernand Portal</i> : rapport de M. Hemmer	378-	371
9 mars. — Conférence de M. Eugène Castel sur la Chine.....	370-	371
15 mars. — La <i>Sainte Louise</i> au 140, rue du Bac.....		371
19 mars. — La <i>Saint Joseph</i> au 140, rue du Bac.....		371
25 mars. — Semaine Sainte : Reposoir du Jeudi-Saint et Misses nouveaux.....	371-	372
29 mars. — Encore Gentilly.....		372

11 avril. — La Translation des Reliques de saint Vincent de Paul		
— Conférence du Père Philippe Ponsard.....	572-	573
24 avril. — La naissance de saint Vincent .....	573-	585
— La modernité, l'actualité de saint Vincent, par M. André Ménabrea		585
28 avril. — Visite de Mgr Marina et de M. Mussinetti à Paris, à Cuvry		585
18 mai. — Voyage du T. H. Père à Rome.....		590
18-20 mai. — <i>Deuxième Congrès d'histoire ecclésiastique de la France</i> .....		826
20-23 mai. — Congrès international des <i>Conférences de Saint Vincent de Paul</i> .....		826
24 mai. — Exposition internationale 1937 : <i>Arts et Techniques</i> .....		827
30 mai. — Fête-Dieu au 140, rue du Bac.....		829
10 juin. — Pèlerinage au Sacré-Cœur de Montmartre .....		830
10 juin. — Lettre du T. H. Père sur le bicentenaire de la Canonisation de saint Vincent de Paul.....		830
16 juin. — Bicentenaire de la Canonisation de saint Vincent de Paul		533
17 juin. — Le Triduum du bicentenaire : <i>Journée des Enfants à Notre-Dame de Paris</i> .....		830
18 juin. — 1 <sup>er</sup> jour du triduum : discours de Mgr Richaud.....		831
19 juin. — 2 <sup>e</sup> jour du triduum : discours de Mgr Moussaron.....		831
20 juin. — 3 <sup>e</sup> jour du triduum : [à Notre-Dame] discours de Mgr Simeone.....		841
30 juin-3 juillet. — <i>Le deuxième Congrès national des missionnaires de France</i> , par M. Paul Bizart .....		841
4 juillet. — Ordinations et fin d'année scolaire .....		878
9 juillet. — Le cardinal Pacelli à Paris, à Lisieux.....		842
8-12 juillet. — Retraite des Fils de Saint François de Sales.....		842
Juillet-septembre. — <i>Société du Cœur de Jésus</i> : triple série pour leurs séances d'études.....		843
13 juillet. — Saint Vincent modèle et précurseur d'Action catholique (discours de M. Lachèze).....		843
17-18 juillet. — La J. O. C.....	843-	851
19 juillet. — La fête de Saint Vincent de Paul.....		843
26 juillet. — L'octave de la fête de Saint Vincent de Paul.....		851
28 juillet. — Mort et notice du frère Antoine Romich.....		851
[2 juin : Dax] Mort et notice du frère Joseph Van den Heuvel.....	852-	852
29 juillet. — Mort et notice de M. Othon Aluta.....	853-	853
Juillet et août. — Retraites pastorales de Meaux.....		855
14 août. — Nomination de Mgr Gounot, coadjuteur de l'archevêque de Carthage, notes biographiques.....		855
23-27 août. — Retraite pastorale de Chartres.....		855
DÉPARTEMENTS :		
Albi. — Le grand séminaire de 1892 à 1936, par M. Joseph Durand ...		342
— Supérieurat de M. Emile Coitoux (1892-1903).....		342-
— Supérieurats de MM. Cavaille et Bonnet (1903-1919).....		352-
— Le retour de l'exil, 1919-1936.....		357-
Albi. — Le centenaire du grand séminaire.....		360
— Cent ans d'histoire (1836-1936) par M. Joseph Durand.....		49-
Amiens. — Le Congrès de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne (26-29 juillet 1937), notes de M. Joachim Masjuan.....		860-
Aras. — <i>Les sourds-muets et aveugles</i> : la maison, par Poi Hardy		868
— Une séance de démutisation (29 avril 1937), par Jean-Marc Daniel		591-
<i>Berceau de Saint Vincent de Paul</i> . — Le Jubilé de M. Etienne Degland		597
par M. Théobald Lalanne.....		
<i>Berceau de Saint Vincent de Paul</i> . — <i>L'Amicale</i> : Rapport moral 1936,		97-
par M. Théobald Lalanne.....		99
— M. Saucès, Mgr Clerc-Renaud, M. Coste, M. Cardin, Frère Valentin et le <i>Berceau</i> .....		601-

<i>Burd-sur-Tarn</i> . — <i>Notre-Dame-de-Grâce</i> : sanctuaire de la première messe de saint Vincent de Paul, par M. Pierre Dulau .....	868-	871
<i>Cuxry</i> . — M. Auguste Halinger (1867-1937), par MM. Ritz et Bombêke		871
<i>Dax</i> . — Notre fondatrice : Charlotte Amanda de Borda, par M. Etienne Diebold.....	110-125	361-
— Mort et notice du frère Joseph Van den Heuvel.....	852-	853
<i>Epernay</i> . — Le cinquantenaire des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul (1886-1936) .....	370-	381
— Rapport de l'Archiprêtre, M. René Drouin.....	371-	378
— Allocution de Mgr Tissier, évêque de Châlons.....	378-	381
<i>Erreux</i> . — M. Castel (1870-1936), par M. Emile Chevalier ...	126-	133
<i>Greenay</i> (Pas-de-Calais). — La mission chez les Mineurs (décembre 1936).....	609-	615
<i>L'Huy-les-Roses</i> . — La chapelle à Sainte Louise de Marillac....	42-	43
— Le site parisien, par Léandre Vaillat.....	43-	48
<i>Lille</i> . — Le Séminaire académique : allocution jubilaire, par M. le Chanoine Thellier de Poncheville.....	100-	109
<i>Lyon</i> . — Les cérémonies de la canonisation de saint Vincent de Paul (20-27 avril 1938).....	1004-	1007
<i>Marvejols</i> . — 25 <sup>e</sup> anniversaire de l'Ecole apostolique (25-27 juin 1937)		902
<i>Montpellier</i> . — M. Archange Castel : le supérieur du séminaire (1924-1936), par M. Frank-Marie d'Aussac.....	140-	147
<i>Montpellier</i> . — Lettre de Mgr Gabriel Brunhes, évêque de Montpellier, sur M. Archange Castel.....	146-	148
<i>Pamiers</i> . — Retraite pastorale (juillet 1937), par Adrien Montagne... ..		876
<i>Périgueux</i> . — M. Vincent Tardieu (1876-1936), notes biographiques, par M. Xavier Sachebant .....	381-	397
<i>Poitiers</i> . — M. Charles Fontaine (1900-1903), par M. Paul Vigué .....	405-	507
<i>Prime-Combe</i> . — Fêtes jubilaires du 17 mai 1937, par M. Gaston Cazet .....		907
<i>Sully-sur-Loire</i> . — Sœur Augustine Robilliard, notes biographiques .....	398-	401
<i>Villejuif</i> . — Patronage Sainte-Colombe.....	33-	39

## ALLEMAGNE

Le T. H. Père Souvay en Rhénanie (14-17 octobre 1936), par M. Guillaume Stienen.....	148-	158
— Mgr Charles Wollgarten (1897-1937), par M. Guillaume Stienen .....	714-	720

## ESPAGNE

<i>Madrid</i> . — La situation (3 décembre 1936).....	158-	169
<i>Palma de Majorque</i> . — Le bicentenaire de la maison (16-19 juillet 1939) par M. François Roca .....	160-	169
— Les missionnaires de Majorque de juillet à octobre 1936, par M. François Roca .....	169-	171
— M. Michel Pintado, par M. Eugène Conellas.....	676-	677
— Les martyrs de Gijon : Atanés, Granado, Gutierrez, Garcia, par M. Joachim Lozano .....	618-	621

## BULGARIE

<i>Sofia</i> . — M. Joseph Alloati (1857-1933), par Germain Keyden.....		916
---	--	-----

## GRÈCE

Pâques 1937, à Santorin, par M. Henry Bordeaux.....	621-	625
---	------	-----

## IRLANDE

<i>Cork</i> . — M. Jean Boyle (1851-1937), par M. James Mullins. . . . .	625-	627
--	------	-----

## ITALIE

<i>Rome.</i> — M. Primo Battis ini : Souvenirs confraternels, par M. François Bossarelli.....	172-	176
<i>Rome.</i> — M. Charles Fontaine : Souvenirs confraternels, par M. Gilbert Lambert .....	401-	405
— Le Supérieur de la maison internationale, par M. Pierre Dulau.....	408-	415
— Portrait moral, par M. Guillaume Stienen.....	415-	429
— Derniers jours, par M. Joseph Angiuli.....	429-	436
<i>Savone.</i> — M. Jean Boccardi (1859-1936) :		
Notes biographiques, par M. Joseph Zeppieri.....	628-	636
Le savant et le prêtre, par M. Jules Foddai.....	636-	645
Notes bibliographiques.....	764-	771

## PAYS-BAS

Jean Brands, premier lazariste hollandais (1798-1857), par M. Corneille Verwoerd.....	645-	661
Le jubilé de prétrise de Mgr François Geurts, par M. Corneille Louws.....	954-	959

## TURQUIE

<i>Istanbul.</i> — Le frère Michel-Aimable Lajaunie (1857-1937), par M. Jules Léveque.....	436-	437
<i>Istanbul.</i> — M. François-Xavier Lobry.		
CHAPITRE IV. — Le Supérieur du Collège <i>Saint-Benoît</i> (1886-1906), par M. Arthur Droulez.....	176-	193
CHAPITRE V. — Le missionnaire de Constantinople (1886-1931), par M. Arthur Droulez .....	922-	942

## ASIE

### CHINE

<i>Hangchow.</i> — Les 25 ans du Petit Séminaire (1911-8 septembre 1936), par M. Michel Bouillet .....	203-	215
<i>Hangchow.</i> — Mort et notice de M. Bernard Wang (1891-1937), par Mgr Georges Deymier.....	669-	676
<i>Hangchow.</i> — Le sacre de Mgr Georges Deymier (30 mai 1937), par M. Henri Claessen.....	959-	964
<i>Kashing.</i> — Une Fille de la Charité missionnaire : Sœur Elisabeth-Navier Steyaert .....	216-	220
<i>Paotingfu.</i> — M. Victor Varlan (1881-1936), par M. Joseph Cornet.....	438-	447
<i>Shanghai.</i> — Sœur Agnès Bouillet .....	223-	224
<i>Youngpingfou.</i> — Le jubilé de prétrise de Mgr François Geurts, par M. Corneille Louws.....	954-	959
<i>Wenchoi.</i> — Sœur Marie Costerton .....	221-	223

### PHILIPPINES

<i>Manille.</i> — Autour du Congrès Eucharistique international (1937) :		
Lettre de Mgr André Defebvre .....	676-692	977
Les Filles de la Charité au Congrès Eucharistique international (1937), (Notes de Sœur Henry) .....	692-	700

### COCHINCHINE

L'Œuvre de relèvement par le travail : lettre de Sœur Accart à Sœur Lepicart .....	447-	450
--	------	-----

Les Œuvres des Filles de la Charité en Cochinchine : Lettre de Sœur Durand à M. Baeteman.....	451-	453
--	------	-----

## LIBAN

<i>Edhén.</i> — M. Joseph Alouan, décréé, par M. Elias Sakre.....	199-	202
<i>Beyrouth.</i> — Jubilé de MM. Heudre et Bahri (mai 1936), par M. Alexis Gendre .....	451-	459
<i>Beyrouth.</i> — M. Heudre, chevalier de la <i>Légion d'honneur</i> ( <i>Décret du 31 janvier 1937</i> ) .....		454
<i>Beyrouth.</i> — Le triduum du bicentenaire de la Canonisation de saint Vincent de Paul, par M. Emile Joppin .....		942
<i>Beyrouth.</i> — Panégyrique de saint Vincent par Mgr Ignace Mobarak (20 juin 1937) .....		947

## IRAN

Visite des œuvres des Filles de la Charité (octobre-novembre 1936), Lettre de Sœur Petit à Sœur Lepicart .....	460-	468
---	------	-----

## AFRIQUE

### ALGER

<i>Alger.</i> — Le jubilé de M. Philippe Advénier (27 septembre 1936), par M. Jean-François Cartoux .....	195-	198
— M. Archange Castel, souvenirs missionnaires, par M. Maurice Collard .....	133-	140

### CONGO-BELGE

<i>Bikoro.</i> — Visite de M. Léonard Peters (octobre 1936-février 1937), par M. Joseph-Pierre Esser .....	468-	490
<i>Irebu.</i> — Discours de M. Dekempeneer à Notre-Dame du Chenal (10 janvier 1937) .....	484-	488

### MADAGASCAR

La léproserie de Farafangana, par M. Ambroise Engelvin.....	661-	669
---	------	-----

## AMÉRIQUE

### ÉTATS-UNIS

<i>Nouvelle-Orléans.</i> — Jean Brands, premier lazariste hollandais (1798- 1857), par M. Corneille Werwoerd.....	645-	661
<i>Philadelphie.</i> — M. Patrice Mc Hale (1854-1937), par M. Edouard-F. Doherty .....	706-	714

### COSTA-RICA

Mgr Charles-Albert Wollgarten, vicaire apostolique de Limon, par M. Guillaume Stienen .....	714-	720
--	------	-----

### URUGUAY

De Marseille à Montevideo, par Sœur Levadoux .....	225-	228
--	------	-----

**BRÉSIL**

Notes sur les Œuvres des Filles de la Charité :

Belem .....	228.	230
Natal .....		230
Maceio .....		231
Ypiranga .....		231

**NOTICES**

Albessard Antoine (1803-1878) .....	546-	547
Alloati Joseph (1857-1933) .....	916-	921
Aluta Othon (1855-1937) .....	853-	855
Alverne Alexis (1828-1906) .....	806-	807
Amourel Germain (1837-1902) .....	69-	70
Atanes Ricardo (1875-1936) .....	618-	619
Barthomeuf Etienne (1811-1875) .....		549
Battistini Primo (1867-1936) .....	172-	176
Bénézet Louis (1877-1936) .....	39-	42
Bernard Charles (1815-1886) .....		557-559
Bessières Dieudonné-Louis (1832-1898) .....	424	821-822
Boccardi Jean (1859-1936) .....	628-645	764-771
Bonnet Henri (Chanoine) .....	72-73	355-357
Bourdarie Pierre (1808-1881) .....	67-	68
Boyle Jean (1851-1937) .....	625-	627
Brands Jean (1798-1857) .....	645-	661
Brioude Jean (1790-1881) .....	543-	546
Cardin Paul (1854-1935) .....	604-	605
Castel Archange-Joseph (1870-1936) 126-133 ; 133-140 ; 140-147 ;		146-148
Cavalié Albert (Chanoine) .....	72-73 ;	352-355
Chossat Jean (1788-1853) .....	66-	67
Claverie de Paul Etienne (1831-1883) .....	807-	808
Mgr Clerc-Renaud (1866-1935) .....	602-	603
Cocquerel Louis (1840-1903) .....		70
Coitoux Emile (1841-1922) .....	71-72 ;	342-351
Coste Pierre (1873-1935) .....	603-	604
David Armand (1826-1900) .....	5-26 ;	277-310
Denis Pierre-Urbain (1796-1877) .....	787-	791
Dmochowski Valentin (1817-1881) .....	554-	555
Dubois Adolphe-Florimont (1810-1884) .....	556-	557
Fiat Antoine (1832-1915) .....	792-	801
Fontaine Charles (1862-1937) .....	401-	436
Garcia Amado (1903-1936) .....	619-	621
Glau Jean-Baptiste (1827-1895) .....		804
Granado Pelayo (1895-1936) .....		619
Gutierrez André (1886-1936) .....		619
Halingez Auguste (1867-1937) .....	871-	876
Haran Clément (1805-1844) .....		67
Heard Pierre-Marie (1827-1898) .....	820-	821
Kamocki Marien (1804-1884) .....		556
Lacombe Pierre (1809-1876) .....	549-	551
Laurent Jean (1811-1881) .....	547-	548
Leguennec François (1800-1880) .....		546
Lobry François-Xavier (1848-1931) .....	176-193,	922-942
Mc Hale Patrice (1854-1937) .....	700-	714
Masnou Etienne (1835-1862) .....		548
Matthieu Louis (1804-1879) .....	555-	556
Mott Edouard (1845-1934) .....	808-	818
Nicolle Antoine (1817-1890) .....	68-	69
Perboyre Jacques (1840-1896) .....	548-	549
Pintado Michel (1896-1937) .....	616-	617

Sivan Pierre (1811-1888).....	551-	554
Tardieu Vincent (1876-1836).....	381-	397
Vaconlio Léonard (1796-1874).....	559-	560
Varlan Victor (1881-1936).....	438-	447
Wang Bernard (1891-1937).....	669-	676
Wenes Léopold (1832-1892).....	70-	71
Mgr Wollgarten Charles-Albert (1897-1937).....	714-	720
<i>Frères coudjuteurs :</i>		
Bailloëuil Edouard-Julien (1823-1875).....	505-	508
Géniu Joseph (1823-1894).....	562-	563
Jacob Henri (1791-1874).....	563-	565
Lajaunie Michel-Aimable (1857-1937).....	436-	437
Pesdevsek Valentin (1861-1936).....	601, 605-	606
Romich Antoine (1869-1937).....		852
Van den Heuvel Joseph (1859-1937).....	852-	853
<i>Sœurs :</i>		
Sœur Agnès Bouillet.....	223-	224
Sœur Marie Costerton.....	221-	223
Sœur Augustine Robilliard.....	398-	401
Sœur Elisabeth-Xavier Steyaert (1889-1936).....	216-	220

#### BIBLIOGRAPHIE

Revue des Revues.....	262-205, 513-516, 762-764, 985-	988
Louis Déplanque : <i>Saint Vincent de Paul sous l'emprise chrétienne</i> 340-341, 516-		520
Louis Déplanque : <i>Saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac : leurs relations d'après leur correspondance</i> .....	337-339, 516-	520
Joseph Guichard : <i>Saint Vincent de Paul, esclave à Tunis</i> .....	988-	991
Fito Casini : <i>San Vincenzo de Paoli</i> .....	520-	524
Joseph Baeteman : <i>Les vertus chrétiennes à l'école de saint Vincent de Paul</i> .....		524
Armand Praviel : <i>Monsieur Vincent... Saint de Gascogne</i> .....	518-	520
Léo Weismantel : <i>Die guten Werke des Herrn Vincenz</i> .....	998-	999
Joseph Durand : <i>Notre-Dame de Grâce et saint Vincent de Paul au diocèse d'Albi</i> .....	869 ;	992
<i>Essai de bibliographie des offices de saint Vincent de Paul (1729- 1900)</i> .....	772-	776
<i>Incipit des hymnes en l'honneur de saint Vincent de Paul</i> .....	777-	778
Lucien Misermont : <i>Le Bienheureux Pierre-René Rogue</i> .....	991-	992
Bienheureux François-Régis Clet : <i>Quatre lettres à M. François Lé- tondal</i> .....	206-	207
P. Chaix : <i>Jean Guisbaud, de Solliès Toucas, prêtre lazariste, martyr de la Révolution</i> .....		525
M. R. Adam : <i>Jean-Claude Vicherat, vicaire apostolique d'Alger (1747- 1806) (sic)</i> .....		525
Egilberto Martire : <i>Massaia da vicino, con una scelta di cento e più lettere</i> .....	994-	996
Etienne-Joseph CANITROT : <i>Au Sud de l'île Kougc. J.-J. Crouzet, vicaire apostolique de Fort-Dauphin</i> .....		993
<i>Noces d'or sacerdotales de M. le Chanoine Théodule Pavent</i> .....	268-	269
Chanoine Henri Crépin : <i>Nous d'Eglise... La légendaire jeunesse d'un vieux clergé</i> .....		266
Les Lazaristes en Chine (1697-1935). <i>Notes biographiques recueillies et mises à jour par J[oseph] Van den Brandt, Frère Lazariste, 1936</i>	265-	266
<i>Vicariatus Apostolici de Hangchow, 1936. — Statuta Synodalia ad modum Directorii Missionis</i> .....		265
Vicariat apostolique de Pékin. <i>Etat de la Mission du 1<sup>er</sup> juillet 1935 au 30 juin 1936</i> .....	524-	525
Pierre-Joseph Grassi : <i>I Signori della Missione nel Palazzo de S. Apollina- re dal 1913 al 1928</i> .....		996

<i>Bibliographie de M. Jean Boccardi</i> .....	764-	771
Lazaristes du Peitang : <i>Les Missions de Chine</i> (1935-1936).....		764
Antoine Zdesar : <i>Histoire des Filles de la Charité</i> (en slovène).....		992
<i>The soul of Elisabeth Selon</i> .....	271-	272
Manuel des Dames de la Charité, édition 1936.....		271
<i>Memoria de las obras practicadas por las Senoras de la Caridad, Mexique</i>		1000
<i>Un giovane che disse sì a Gesù</i> [notice Josto Anedda, 1904-1924]		996
<i>Reglamento de seminarios dirigidos por los sacerdotes de la Congre-</i>		
<i>gacion de la Miston, Venezuela</i> .....		764
<i>Regeln der Apostolischen Schule</i> . Wien.....		997
1910-1935. <i>Jahre marianische Studenten-Kongregation am Knaben</i>		
<i>Seminar der Lazaristen Wien XII</i> .....		997
Théobald Lalanne : <i>Projet d'une planctique</i> .....		269
Charles-F. Jean : <i>Le milieu biblique avant Jésus-Christ. III. Les idées</i>		
<i>religieuses et morales</i> .....	269-	270
Ambroise Engelvin : <i>Les Vezos ou Enfants de la Mer</i> . Monographie		
d'une sous-tribu sakalava, Madagascar.....	993-	994
Souia E Howe : <i>L'Europe et Madagascar</i> .....	267-	268
<i>Missiones Catholicas en Extremo-Oriente, Manille</i> .....	997-	998
Alex Ardoin : <i>Marseille missionnaire</i> .....	999-	1000
<i>Algunas misiones dadas por Monsenor M. Espinosa</i> .....		1000
NOS DÉFUNTS :		
Missionnaires.....	272-273, 528, 781-782, 1000-	1001
Sœurs.....	274-276, 528-532, 782-784, 1001-	1003
GRAVURES :		
<i>Drancy</i> : Eglise Sainte Louise de Marillac.....		29
<i>Albi</i> : Mgr Pierre-Célestin Cézérac.....		48
MM. Bourdurie, Nicolle, Amourel, Cocquerel.....		49
MM. Coitoux, Cavalie, Bonnet, Durand.....		64
Le grand Séminaire : a) De 1836 à 1905 b) Depuis 1910.....		65
Le grand Séminaire de 1836 à 1905.....		80
Hermitage <i>Saint-Pierre</i> : Campagne du grand Séminaire depuis 1933		80
Le grand Séminaire depuis 1910 : élévation et plan général.....		81
Le Roc : Campagne du grand Séminaire de 1836 à 1933.....		81
<i>Albi</i> : Le Tarn, le Pont Vieux, la Madeleine, <i>Sainte Cécile</i> .....		96
Notre-Dame de la <i>Drèche</i> . La grand'messe du centenaire ; séance		
jubilaire à la salle <i>Idéal</i> .....		97
<i>François de Borda</i> (27 mars 1763-22 septembre 1841).....		369
<i>Cécile-Charlotte-Amanda de Borda</i> (4 novembre 1807-2 août 1802)...		369
<i>Paris</i> : Eglise Saint-Lazare : <i>vue cavalière</i> .....		493
<i>Paris</i> : Eglise Saint-Lazare : plan-croquis d'après Jaillot (1763)...		495
<i>Paris</i> : Eglise Saint-Lazare : plan de l'architecte Lefebvre (1796)...		495
<i>Normandie</i> à New-York (Manhattan, Cf. <i>Annales</i> 1935, p. 410)...		388
<i>Bannès</i> : Le sanatorium à vol d'oiseau.....		389
<i>Poitiers</i> : 1902-1903. Personnel dirigeant du grand Séminaire....		404
<i>Rome</i> : M. Fontaine, Mgr Lisson, M. Angiuli.....		404
<i>Périgueux</i> : M. Vincent Tardieu (1876-1936).....		405
<i>Beyrouth</i> : Jubilé de MM. Heudre et Bahri (14 mai 1936).....		405
<i>Saint Vincent de Paul</i> : Gravures de la canonisation 1737 (16 p.) 500-		501
CARTES :		
<i>La région de Madrid</i> .....		159
<i>Les environs de Madrid</i> .....		161
<i>Syrie</i> : <i>La province lazarisite</i> .....		200
<i>Chine</i> : <i>Le Kiangsi</i> (vicariats apostoliques).....	232-	233
<i>Chine</i> : <i>Le Chékiang</i> (vicariats apostoliques).....	208-	209
<i>Le Congo belge</i> : <i>Missions</i> .....		470
<i>Bikoro</i> : Mission lazarisite.....		470
<i>L'Ethiopie</i> : Missions catholiques en 1936.....		508-



